ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ J. BAREILLE

chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT THOMAS, D'EMILIA PAULA, ETC.

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME NEUVIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

1872

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

HOMÉLIES

SUR LES

DEUX ÉPITRES AUX CORINTHIENS

(SUITE)

HOMÉLIE XXIII.

« Ne savez-vous pas que dans la carrière tous courent, mais un seul remporte le prix? »

1. Après avoir montré qu'il est utile de savoir condescendre, qu'en cela consiste le comble de la perfection; après s'être montré lui-même tantôt atteignant plus que personne, et même dépassant la perfection, en n'acceptant pas ce qu'il avait droit de recevoir, tantôt descendant au-dessous de tous; après nous avoir marqué les temps divers de sa perfection et de ses abaissements, il gourmande vivement les disciples et leur fait voir que leur conduite qui paraît si parfaite, est vaine et stérile. Sans doute, il ne parle pas avec cette clarté, pour ne pas leur donner lieu de s'insurger; mais sa pensée est transparente à travers toutes ses paroles. Il leur avait dit qu'ils péchaient contre Jésus-Christ, qu'ils perdaient leurs frères, que toute leur science sans la charité ne leur servirait de rien; il revient maintenant à un exemple plus général et dit : « Ne savez-vous pas que parmi ceux qui sont lancés dans la carrière, tous courent, mais un seul remporte le prix? » Qu'est-ce à dire? Qu'entre beaucoup un seul sera sauvé? Non certes; mais plutôt qu'il nous faut déployer une grande ardeur. Beaucoup descendent dans la carrière, un seul remporte le prix; car il ne suffit pas pour l'obtenir d'aller au combat, d'être oint, de disputer la palme; il ne suffit pas non plus de croire et de combattre vaille que vaille pour être sauvé; si nous ne sommes pas justes jusqu'à la fin, vaillants jusqu'au terme de la lutte, nous aurons perdu notre temps. Vous croyez être parfait sous le rapport de la science, vous ne recevez pas pour cela tout absolument, et la preuve en est dans ces paroles : « Courez donc de telle sorte que vous remportiez le prix. » Il en suit qu'ils ne l'avaient pas encore remporté. Voici qu'ensuite il indique le moyen de l'obtenir : « Tous ceux qui veulent combattre gardent une entière tempérance. » En quoi consiste cette tempérance? Non plus certainement à s'abstenir d'une chose pour pécher en une autre, mais à éviter la gourmandise, la luxure, l'ivrognerie, en un mot tous les vices. C'est ainsi qu'on agit pour les combats extérieurs. Il n'est pas permis aux athlètes de dissiper leurs forces au moment du combat, dans l'ivresse et le plaisir, ni de vaquer à des soins étrangers, ils quittent tout et s'occupent uniquement des jeux. Voilà ce qui se fait dans les combats où l'on ne donne qu'une couronne. De plus grandes

largesses réclament plus de soins. Ce n'est plus un seul qui sera couronné, ici les récompenses dépassent infiniment les travaux.

Aussi, pour les confondre, il ajoute : « Eux cependant ne soupirent qu'après une couronne corruptible, tandis que nous en attendons une incorruptible. Pour moi, je cours, et je ne cours pas au hasard. » Les ayant confondus par des raisons extérieures, il se met lui-même en scène. Ce mode d'enseignement est le meilleur; Paul en use aussi toujours. Qu'est-ce à dire : « Je ne cours pas au hasard? » J'ai un but devant moi, et je le regarde; je ne cours pas inutilement comme vous. Quel bien vous revient-il d'être entrés dans le temple des idoles et d'y avoir fait paraître cette perfection? Aucun. Pour moi, c'est bien autre chose; je fais tout en vue du salut du prochain. Si je parle de ma perfection, c'est à cause de lui; si je condescends, c'est encore pour lui; c'est pour ne pas le scandaliser que je surpasse Pierre en ne recevant rien; c'est pour ne pas le supplanter que je descends plus que personne, jusqu'à me laisser circoncire et raser. Donc, « je ne cours pas au hasard. » Mais vous, pourquoi mangez-vous dans le temple des idoles? Vous n'avez pas de raison à donner. La nourriture n'est pas une recommandation auprès de Dieu; vous n'aurez pas davantage pour avoir mangé, ni moins si vous ne mangez pas. Vous courez donc inutilement et en aveugle, « au hasard, » comme dit l'Apôtre. « Je combats et je ne frappe pas l'air. » Il revient sur la même pensée, qu'il ne court pas en insensé et sans but. Je sais qui je frappe, dit-il, c'est le démon; mais vous, vous ne frappez personne et vous dépensez inutilement vos forces. Il parle comme s'il les avait à charge. Après les avoir pris vivement à partie dans ses précédentes paroles, il tempère l'amertume de ses reproches et garde pour la fin du discours le trait le plus pénétrant. Il leur reproche d'agir à la légère et sans réflexion, puis il leur montre qu'en agissant ainsi ils travaillent contre eux-mêmes, et qu'outre le dommage du prochain, ils ne sont pas exempts de tout péché. « Mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres je ne sois moi-même réprouvé. » Voilà encore les Juifs accusés de faire un dieu de leur ventre, de ne pas savoir contenir leurs appétits grossiers, et, sous prétexte de perfection, de contenter leur voracité; c'est ce que l'Apôtre venait de dire plus haut dans ces paroles : « Les viandes sont pour le ventre, et non le ventre pour la nourriture. » I *Cor.*, VI, 13. Il fait bien de poursuivre ce vice; car la bonne chère est la source de la fornication, et par suite de l'idolâtrie. Ayant donc fait voir tout ce qu'il avait enduré pour l'Evangile, il en vient à un point qui les touche de près. De même que j'ai accompli surabondamment des préceptes, dit-il, au prix des plus grandes fatigues, puisque « j'ai tout supporté; » de même je souffre encore pour vivre avec tempérance. Sans doute, il n'est pas commode de lutter contre les appétits et la tyrannie du ventre; néanmoins je les contiens : loin de me laisser dominer par l'intempérance, je travaille autant que je peux à la dominer.

2. Ce résultat, croyez bien que je ne l'obtiens pas sans peine. Il faut lutter. Le corps et la nature se révoltent souvent pour conquérir leur liberté; mais je ne cède pas, je résiste et je demeure le maître à la sueur de mon front. Pas de découragement donc quand il faut combattre pour la vertu : l'entreprise est laborieuse, et l'Apôtre l'insinuait bien en disant : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude. » Il ne dit pas : Je détruis, j'extermine; car la chair n'est pas une ennemie; il dit : « Je châtie, j'asservis. » C'est le rôle d'un maître, d'un docteur, d'un précepteur, et non d'un adversaire ou d'un ennemi. « De peur qu'ayant prêché aux autres je ne sois moi-même réprouvé. » Si Paul avait de telles craintes, lui qui avait converti tant d'âmes, malgré ses prédications, encore qu'il fût devenu un ange, et qu'il eût reçu le patronage du monde entier, que dire de nous? Il ne suffit pas de croire pour être sauvé. Eh quoi! j'ai prêché, j'ai enseigné, j'ai converti une foule innombrable d'âmes, et je ne serai sauvé que si ma conduite est irréprochable! Et votre salut serait plus facile? Assurément non. Il passe ensuite à d'autres exemples. Comme il avait tiré des comparaisons des apôtres, des usages

reçus, des prêtres, de lui-même enfin, il en trouve une maintenant dans les jeux olympiques. Après s'être mis en scène, il revient aux histoires anciennes. Avant de s'exprimer avec sévérité, il donne un avis général, ayant rapport, non plus seulement aux vices en question, mais à tous les vices des Corinthiens. « Ne savez-vous pas? » avait-il dit en parlant des luttes extérieures; il dit ici : « Vous ne devez pas ignorer, mes frères. » Donc les Corinthiens n'étaient pas suffisamment instruits sur le sujet présent.

Qu'est-ce que nous ne devons pas ignorer? « Que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé la mer Rouge, qu'ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont mangé la même nourriture spirituelle et bu le même breuvage, car ils buvaient de la même pierre spirituelle qui les suivait, et cette pierre était le Christ; mais il y en eut plusieurs parmi eux qui ne furent pas agréables à Dieu. » Pourquoi Paul parle-t-il de la sorte? Afin de montrer que, de même que la grandeur des dons reçus ne sauva pas leurs pères, eux non plus ne tireraient aucun profit de leur baptême, ni des mystères auxquels ils participaient, si leur vie n'était pas digne de ces faveurs. Voilà pourquoi Paul allègue les figures du baptême et des mystères. « Baptisés en Moïse, » qu'est-ce à dire? De même que nous, qui croyons au Christ et à sa résurrection, nous recevons le baptême pour participer à ses mystères, car il est écrit : « Nous sommes baptisés pour les morts, » c'est-à-dire pour nos corps; de même les Hébreux, ayant foi en Moïse, et le voyant s'avancer le premier, osèrent à sa suite marcher à travers les eaux. Mais Paul veut que la figure touche à la vérité. C'est pourquoi il ne parle pas ainsi, il se sert des termes mêmes de la réalité jusque dans la figure. Voyez d'abord le symbole de la régénération, ensuite celui de la table sacrée. Vous mangez le corps du Seigneur, et ils mangeaient la manne; vous buvez le sang du Christ, et ils buvaient l'eau du rocher. Matériels de leur nature, ces prodiges opéraient des effets spirituels, non par eux-mêmes, mais par la grâce de Dieu; ils nourrissaient l'âme en même temps que le corps, et jetaient dans l'esprit des semences de foi. De la nourriture il ne dit rien; elle était changée non-seulement dans son mode, mais dans sa nature, puisque c'était la manne; comme le breuvage n'avait d'extraordinaire que la manière dont il était distribué, Paul avait besoin d'en parler plus au long. Aussi après avoir dit : « Ils burent le même breuvage spirituel, » il ajoute : « Car ils buvaient de l'eau de la pierre spirituelle, qui les suivait; » puis encore : « Et cette pierre était le Christ. » Le rocher ne donnait pas l'eau par lui-même, elle aurait autrement jailli auparavant : il y avait une autre pierre spirituelle par qui tout était fait, et cette pierre était le Christ toujours présent à ses fidèles, et toujours opérant des prodiges, et dont l'Apôtre disait « qu'il les suivait. »

Sagesse de saint Paul.

Voyez-vous la sagesse de Paul, comme il montre le Christ sous chacun de ces miracles, et rapproche ainsi la figure de la vérité? Celui, dit-il, qui a fait ces prodiges, vous a préparé cette table; c'est le même qui leur fit traverser la mer à pied sec, et qui vous a conduits par les eaux du baptême; c'est le même qui leur donna la manne et l'eau, et qui vous livre son corps et son sang. Voilà les dons du Christ. Mais poursuivons et voyons si Dieu pardonne à ces hommes qui se montrèrent indignes de ses dons. Vous ne pourriez pas le dire, et c'est pourquoi l'Apôtre ajoute : « Mais il y en eut plusieurs parmi eux qui ne furent pas agréables à Dieu, » encore qu'il les comblât de tant d'honneur. Ils ne tirèrent aucun avantage de toutes ces faveurs, et plusieurs périrent. Certes, tous furent détruits; seulement Paul adoucit l'expression pour n'avoir pas l'air de leur annoncer la ruine dernière; ils furent détruits, malgré leur nombre, qui ne les sauva pas. Tous ces prodiges étaient des témoignages de l'amour de Dieu; ils ne leur servirent pourtant de rien parce qu'ils ne surent pas les reconnaître. Combien ne veulent pas croire aux supplices de l'enfer parce qu'ils ne les voient pas! Paul trouve dans des faits anciens la preuve que Dieu punit les pécheurs, quelques faveurs qu'ils aient reçues, et semble dire aux incrédules : Si vous ne voulez pas croire aux choses futures,

vous ne rejetterez pas au moins des faits passés.

3. Que de prodiges le Seigneur avait accomplis en faveur de nos pères! Il les avait fait sortir de l'Egypte et délivrés de la captivité, il leur avait ouvert un chemin dans la mer, il leur avait envoyé la manne du ciel, il avait fait jaillir des fontaines d'eaux vives; il n'avait cessé pour eux de faire des miracles et de les protéger. Mais, à la vue de leur ingratitude, il les condamna et les perdit tous. « Ils furent frappés dans le désert. » Voilà indiqués leur trépas inopiné, les châtiments et les tourments dont le ciel les accabla, et la privation des récompenses qui leur étaient promises. Ils furent punis loin de la terre promise, avant d'y arriver, Dieu voulant les châtier doublement : d'abord, en les empêchant de voir cette terre si longtemps attendue; ensuite, par la rigueur du supplice. — Que nous importent ces choses? direz-vous. — Beaucoup. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Or, toutes ces choses ont été des figures de ce qui nous regarde. » Les bienfaits étaient des figures, les châtiments sont des figures aussi. De même qu'il était question d'abord du baptême et de la table sainte, de même nous devons nous dire que ce qui suit est encore écrit pour nous, et que, si nous nous montrons indignes de si grands biens, nous expierons notre ingratitude. Puisse cette leçon nous être utile et ces exemples nous rendre tempérants! « Ne nous abandonnons pas aux mauvais désirs comme ils s'y abandonnèrent. » Quand il s'est agi des bienfaits la figure a précédé, la vérité a suivi; elle viendra à son tour au sujet des supplices.

Que résulte-t-il de ces enseignements? Evidemment que les chrétiens infidèles seront châtiés, et qu'ils le seront plus que les Juifs. Autant la réalité des dons est au-dessus de la figure, autant les supplices dans un cas doivent être plus rigoureux que dans l'autre. Or, voyez contre qui l'Apôtre lance ses premières invectives : contre ceux qui mangeaient dans le temple des idoles. « Ne vous abandonnez pas aux mauvais désirs, » dit-il d'abord en général; puis il entre dans le particulier; montrant ainsi que toute faute procède d'un désir mauvais. Il poursuit : « Ne devenez pas idolâtres comme plusieurs d'entre eux, dont il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et pour boire, ils se levèrent ensuite pour se réjouir. » Il les appelle idolâtres, et prouve bientôt ce qu'il avance. Mais pourquoi le peuple courait-il ainsi s'asseoir à table? L'Apôtre le dit : par intempérance. C'est pourquoi, après avoir dit : « Ne nous livrons pas aux mauvais désirs, » et encore : « Ne devenez pas idolâtres, » il assigne à cette iniquité la cause que nous venons de faire connaître. « Le peuple, dit-il, s'assit pour manger et pour boire, » et la conséquence fut « qu'il se leva pour se réjouir. » Craignez de tomber comme lui, des délices de la chair dans l'idolâtrie. Voyez-vous comme il résulte des paroles de l'Apôtre que ces parfaits sont plus imparfaits que leurs pères? Non-seulement ils ont à se reprocher de ne pas demeurer fidèles; mais, tandis que ces derniers péchaient par ignorance ou par gourmandise, deux causes auxquelles il attribue leur ruine, eux ne sauraient faire retomber la faute de leur crime sur personne et demeureraient responsables de leur perte et de celle des autres.

« Ne commettons point de fornication, comme le firent quelques-uns d'entre eux. » Pourquoi revenir ici sur la fornication quand il en a été si longuement traité ailleurs? C'est la manière de Paul, quand il reproche plusieurs crimes, d'en parler successivement avec ordre et méthode, et de revenir ensuite, au sujet d'autres choses, sur les mêmes idées. Dieu en agissait bien ainsi avec les Juifs dans l'Ancien Testament; à propos de tous leurs égarements il leur rappelait le veau d'or, et faisait toujours mention de cette idolâtrie. Paul fait de même en cet endroit : il mentionne encore l'impureté et l'attribue aux délices de la chair. C'est pourquoi il ajoute : « Ne commettons pas de fornication, comme le firent quelques-uns d'entre eux; aussi en un seul jour vingt-trois mille succombèrent. » — Pourquoi ne pas parler également de la punition de l'idolâtrie? — Ou bien parce qu'elle était évidente et manifeste, ou bien parce qu'elle fut moins terrible qu'au temps de Balaam, lorsque les Juifs furent initiés au culte de Béelphégor, les femmes Madianites prenant part

au combat et cherchant à les entraîner au plaisir selon le conseil de Balaam. Que ce conseil pervers fût donné par Balaam, Moïse le dit ouvertement à la fin du livre des Nombres : « Ils tuèrent aussi Balaam, fils de Béor, dans la guerre de Madian, parmi les blessés, et ils emportèrent les dépouilles. Et Moïse irrité, dit : Pourquoi avez-vous réservé les femmes? Ne sont-ce pas elles qui, sur le conseil de Balaam, ont séduit les enfants d'Israël et vous ont fait tomber, et mépriser la loi de Dieu, à cause de Phégor? » *Num.*, XXXI, 8, 14, 16. « Ne tentons pas le Christ, comme le tentèrent quelques-uns d'entre eux qui furent tués par des serpents. »

4. Voilà donc qu'en dernier lieu il les accuse de nouveau de demander des prodiges, et de murmurer dans leurs épreuves en disant : Quand nous arriveront les biens? quand serons-nous récompensés? Et il ajoute pour les ramener et les intimider : « Ne murmurez point comme quelques-uns d'entre eux, qui furent mis à mort par l'ange exterminateur. » Non-seulement il faut souffrir pour le Christ, mais encore il faut souffrir fortement et avec joie. La couronne est à ce prix. Malheur à ceux qui supporteraient avec peine leurs épreuves! Les apôtres se réjouissaient quand on les maltraitait, et Paul était content dans ses revers. « Or, tout cela leur arrivait en figures, et a été écrit pour notre bien, à nous qui nous trouvons à la fin des temps. » Ils sont donc avertis; qu'ils prennent garde, ils doivent s'attendre à pire. Que nous devions être châtiés, les paroles de l'Apôtre ne laissent pas de doute possible même à ceux qui ne croient pas à ce qu'il a dit de l'enfer; mais il y a plus, et nous pouvons comprendre que nos châtiments seront plus redoutables, soit parce que nous avons obtenu plus de faveurs, soit parce que la réalité a succédé à la figure. Une plus grande générosité dans les faveurs, suppose plus de rigueur dans les supplices. C'est pour rappeler la consommation suprême qu'il appelle ces choses des figures, qu'il les dit écrites pour nous, et qu'il nous met en présence de la fin. Les châtiments passés ne duraient pas toujours et avaient un terme; mais l'expiation à venir ne finira jamais. Les peines de ce monde finissent avec la vie, celles de l'éternité dureront éternellement. Cette expression : « La fin des temps, » marque le jugement redoutable qui nous attend. « Que celui qui se croit ferme prenne garde de ne pas tomber. » Les Corinthiens étaient fiers de leur science; Paul renverse leur orgueil. Si, malgré tant de bienfaits reçus, les Juifs furent ainsi punis, ceux-là pour avoir seulement murmuré, ceux-ci pour avoir manqué de respect à Dieu en le tentant, s'ils virent, dis-je, pour cela tarir la source des dons célestes, combien plus n'avons-nous pas un sort pire à redouter, si nous n'y prenons garde!

Remarquez ces paroles si bien appropriées : « Celui qui se croit ferme. » On n'est pas ferme comme il convient parce qu'on se confie en soi-même : la présomption amène une chute précipitée; plus humbles et plus défiants les Israélites se seraient épargné tous ces fléaux. Donc l'orgueil, la lâcheté et la gourmandise furent la source de leurs maux. Si vous êtes fermes, prenez garde de tomber. On peut toujours tomber en ce monde, et nous ne serons vraiment stables dans le bien qu'après avoir échappé aux flots de la vie présente et touché le port tranquille du ciel. Au lieu donc d'être fiers de votre force, ayez peur de tomber. Si Paul, le plus fort des hommes, redoutait une chute, n'avons-nous pas à la redouter plus que lui? L'Apôtre disait : « C'est pourquoi, que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber. » Nous ne pouvons même pas tenir ce langage; combien parmi nous, en effet, qui sont tombés et qui gisent dans la poussière? A qui donc adresser ces paroles? Au voleur de profession? mais n'est-il pas misérablement couché par terre? A l'impudique? il est dans la boue. A l'ivrogne? il est tombé et ne s'en doute pas. Oh! qu'il est plus opportun de s'écrier comme le prophète : « Celui qui tombe ne se relèvera-t-il pas? » *Psal.* XL, 9. Car tous sont étendus par terre et ne veulent pas ressusciter. Nous avons donc moins besoin de vous exhorter à ne pas tomber, qu'à vous relever après votre chute.

Relevons-nous, mes bien-aimés, relevons-nous et soyons fermes. Jusques à quand serons-

nous ainsi sans ardeur et sans courage? Jusques à quand, sous le poids des désirs mondains, gémirons-nous dans l'ivresse? C'est le moment de nous écrier : A qui parlerai-je pour rendre témoignage? tant nous avons fait la sourde oreille à la science de la vertu et nous nous sommes attiré de maux par cette conduite. Oh! si nous pouvions voir les âmes à nu! l'Eglise serait comme un vaste champ de bataille sur lequel on voit après le combat des blessés et des morts. Je vous en prie donc et je vous en conjure, donnons-nous la main les uns les autres et sortons de notre tiédeur! Je suis moi aussi du nombre des blessés, et j'ai besoin de remèdes. Ne nous décourageons pas cependant; nos maux sont grands, mais non incurables. Et d'ailleurs, pourvu que nous ayons conscience de nos blessures, à quelque degré d'iniquité que nous soyons descendus, notre médecin veut nous sauver. Si vous pardonnez au prochain sa colère, vous serez pardonnés; car il est écrit : « Si vous pardonnez aux hommes, votre Père qui est au ciel vous pardonnera. » *Matth.*, VI, 14. Si vous donnez l'aumône, vos péchés seront effacés conformément à ces paroles : « Rachetez par les aumônes vos fautes. » *Dan.*, IV, 24. Priez avec ferveur, et vous obtiendrez le pardon, comme vous l'apprend l'exemple de cette veuve qui toucha par ses fréquentes prières le cœur de son juge cruel. Accusez vos fautes, et vous serez consolés : « Dites le premier vos péchés, est-il écrit, pour être justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Concevez de vos fautes une sainte tristesse, et cette tristesse vous sauvera. « Je l'ai vu, dit le Seigneur, brisé de douleur, pénétré de tristesse, et je l'ai guéri dans ses voies. » *Ibid.*, LVII, 17-18. Souffrez vos maux en patience, et cette résignation purifiera vos âmes. « Lazare, disait Abraham au mauvais riche, a beaucoup souffert, et c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation. » Enfin, si vous avez pitié de la veuve, vos péchés seront effacés; il est écrit : « Soyez juste envers l'orphelin, défendez la veuve, et venez vous défendre devant moi. Quand même vos péchés seraient comme l'écarlate, vous deviendrez blancs comme la neige; quand même ils seraient comme le vermillon, je vous rendrai comme la laine la plus pure. » *Isa.*, I, 17-18. De toutes vos plaies il ne restera pas même une cicatrice.

5. Mais ce n'est pas assez. Serions-nous aussi coupables que ce prodigue qui, après avoir dissipé les biens de son père, se nourrissait d'aliments abjects, si nous faisons pénitence, nous serons entièrement sauvés. Quand même nous devrions mille talents, si nous nous repentons et savons oublier, tout nous est remis. Notre Dieu est plein de miséricorde, et, fussions-nous égarés loin du bercail, comme la brebis infidèle, si nous le voulons, Dieu nous y ramène. Aussi voyez : il suffit au débiteur de dix mille talents de tomber à genoux devant lui pour obtenir la rémission de sa dette; le prodigue se repent, et il est pardonné; la brebis égarée se laisse porter, et elle est sauvée. Que la pensée de la bonté de notre Dieu nous excite donc à nous le rendre propice. Présentons-nous le repentir au cœur et sur les lèvres, afin de n'être pas sans défense quand nous paraîtrons devant lui après notre mort, et de ne pas être condamnés à d'éternels supplices. En ce monde le plus léger sacrifice peut être la source des plus grandes récompenses, mais, après la mort, si nous ne sommes pas devenus meilleurs, les supplices les plus grands demeureront stériles. Il fallait quand la lice était ouverte soutenir l'effort de la lutte; que sert de pleurer et de se lamenter quand tout est fini? Le mauvais riche pleurait aussi et poussait des sanglots; mais, parce qu'il n'avait pas su le faire en temps utile, il le faisait sans profit. Que de riches lui ressemblent! Ils ne veulent pas mépriser les richesses, et ils sacrifient leurs âmes! Je m'étonne profondément de les entendre implorer la miséricorde de Dieu; c'est pour moi une douleur sans égale de les voir se perdre sans retour et se traiter en véritables ennemis. Pas de légèreté, mes bien-aimés, n'agissons pas en enfants, ne nous méprisons pas nous-mêmes en demandant à Dieu d'avoir pitié de nous, et en mettant au-dessus de sa miséricorde les richesses, le plaisir et les autres passions.

Supposez qu'on vous appelle à statuer sur le sort d'un malheureux qui, ayant eu à choisir entre mille morts et sa propre rançon au prix d'un

léger sacrifice d'argent, aurait préféré mourir, que direz-vous? Certainement vous ne jugerez pas cet homme digne de pitié ni de pardon. Songez que vous êtes cet homme; car toutes les fois que vous foulez aux pieds votre salut pour ménager vos richesses, vous agissez comme lui. Vous oseriez après cela demander à Dieu qu'il vous pardonnât, vous qui ne vous pardonnez pas vous-même et qui préférez votre argent à votre âme? Le mirage séduisant des richesses me trouble, et je n'y peux penser sans épouvante; mais ce qui m'attriste davantage c'est l'état même de ceux qui se laissent séduire. Il y a des hommes, oui, il y en a qui rient de ce prestige que je signale. Et qu'y a-t-il de si extraordinaire dans les richesses? L'or n'est-il pas une matière vile et périssable? La possession n'en est-elle pas remplie d'incertitudes, de craintes, de périls? Que de meurtres et d'embûches à cause de l'or! que d'inimitiés et de haines! que de crimes et de bassesses! L'or après tout n'est que cendre et poussière. Quelle folie! quel égarement de le rechercher! — Mais il ne suffit pas, direz-vous, de dénoncer ceux que cette passion ronge, il faut encore briser la passion dans son principe. — Comment le ferons-nous, sinon en faisant voir qu'elle est mauvaise, pleine de maux et d'ennuis? Il n'est pas facile de persuader ces choses à une âme éprise de cette vile poussière. Il vaut mieux lui montrer un autre genre de beauté, et, comme son mal l'empêche de découvrir une beauté incorporelle, prenons notre exemple dans l'ordre des choses sensibles.

Représentez-vous des prairies émaillées de mille fleurs plus belles que l'or le plus pur, plus étincelantes que les pierres les plus précieuses, et qu'arrosent des sources limpides, des fleuves aux eaux calmes et douces comme l'huile. Montez dans les cieux et contemplez la beauté du soleil, la clarté de la lune, l'irradiation des étoiles. — Mais où voulez-vous en venir? direz-vous. Il y a loin de l'usage de ces choses à celui des richesses. — Et cependant nous en usons davantage; car nous pouvons moins nous en passer, et nous en jouissons en toute sécurité. Vous ne craignez pas qu'on vous les ravisse et vous pouvez compter que vous en jouirez toujours sans crainte, sans sollicitude. Si vous vous attristez de partager avec vos frères les joies que ces biens vous font éprouver, si vous éprouvez du chagrin de ne pas posséder seul ces biens comme les richesses, ce n'est pas les richesses, mais l'avarice que vous aimez; vous n'aimeriez pas les richesses si elles pouvaient être le bien de tous. Quand donc nous rencontrerons cette fausse amie de votre âme, je veux dire l'avarice, je vous ferai voir combien elle vous hait et vous déteste; je vous dirai les glaives qu'elle aiguise contre vous, les abîmes qu'elle creuse, les filets qu'elle tend, les précipices qu'elle prépare, afin que vous puissiez l'immoler en vous-mêmes. — Où donc trouverons-nous la preuve de ces choses? — Sur les chemins, dans la guerre, dans la mer, dans les tribunaux. Cette passion, en effet, elle remplit la mer de sang, ensanglante souvent injustement les glaives de la justice, met des armes à la main des voleurs de grand chemin, étouffe les cris de la nature, fait des pères et des mères les bourreaux de leurs enfants, empoisonne enfin la vie de toute sorte d'amertumes.

L'avarice, principe de tous les maux

6. Voilà pourquoi Paul l'appelle le principe de tous les maux. D'ailleurs, entre ses mains, l'avare n'est pas mieux traité que celui qui est condamné à extraire les métaux. Vivant toujours dans les ténèbres, où son travail le retient, celui-ci verse d'inutiles sueurs; mais celui-là plongé volontairement dans les cavernes de l'avarice, est l'auteur de son propre supplice et se forge de ses mains des chaînes qu'il ne peut briser. Quand le soir arrive, le pauvre mineur peut au moins jouir du repos: pour l'avare point de trêve, ni la nuit ni le jour; il est sans cesse à son or. Il y a une limite que l'ouvrier n'est pas forcé de dépasser dans son travail; l'avare n'a pas de règle : plus il entasse, plus il voudrait entasser. Le premier subit sa position, le second se la fait, et vous pouvez comprendre ainsi toute l'étendue de son malheur; car il aime son mal et ne veut pas qu'on le guérisse. Comme le pourceau dans son bourbier, l'avare se roule dans la fange de l'avarice, et trouve ses délices dans ces tortures, plus affreuses que celles du condamné dont je viens de parler. Vous n'en douterez plus en comparant le sort de l'un et de l'autre. On



dit qu'il y a dans cette terre d'où vient l'or des cavernes et des galeries profondes et ténébreuses; on donne à l'infortuné voué à ces pénibles travaux une lampe et un hoyau, et aussi une fiole qui contient l'huile destinée à alimenter la lampe; car, comme je l'ai dit, les ténèbres sont perpétuelles dans les souterrains qu'il habite. L'heure du repas arrive sans que ce malheureux sache où il en est de sa journée; il faut que le geôlier préposé à sa garde frappe vivement à l'entrée de la caverne, et, par le bruit qu'il fait ou les cris qu'il pousse, annonce la fin du jour.

Ne frémissez-vous pas à la pensée d'une telle vie? Eh bien, voyons si l'avare n'est pas plus malheureux. Il a lui aussi son geôlier dans l'avarice, geôlier d'autant plus redoutable qu'il peut lier à la fois l'âme et le corps. Les ténèbres de l'avarice sont horribles aussi. Qu'importe qu'elles ne tombent pas sous le sens? Elles s'élèvent toujours dans le cœur de l'avare; où il se dirige, elles l'enveloppent de tout côté, l'œil de l'âme en lui est complétement éteint. Il est, au témoignage du Christ, le plus misérable des hommes; car il a dit : « Si la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, que seront les ténèbres elles-mêmes? » *Matth.*, VI, 23. Les condamnés dont j'ai parlé ont au moins une lampe allumée : les esclaves de l'avarice sont privés de ce simple secours; aussi que de chutes ne font-ils pas! Les premiers respirent la nuit et trouvent un repos salutaire entre ses bras, comme tous ceux qui ont sué pendant le jour : l'avarice a fermé ce port à ses courtisans, elle les agite sans relâche de soucis nombreux, et, tandis que tous reposent, ils se déchirent eux-mêmes. Voilà le sort de l'avare ici-bas; mais qui dira jamais celui qui l'attend après la mort, ces fournaises intolérables, ces fleuves de feu, ces grincements de dents, ces liens qui ne seront pas brisés, ce ver empoisonné, ces ténèbres sans adoucissement, tous ces maux enfin qui ne finiront jamais? Prenons donc garde, mes bien-aimés, dérobons-nous à cette passion insatiable qui est la source de tant de supplices et de notre damnation. On ne peut aimer à la fois et son or et son âme. D'ailleurs, qu'est-ce que l'or? Un peu de terre et de poussière, que nous perdons à la mort, souvent même pendant la vie, et qui devient en ce monde et dans l'autre la source de mille maux. Sans attendre même le supplice éternel de l'enfer, les richesses allument sur la terre le feu de la guerre, excitent des séditions et des combats. L'avarice est vraiment un ferment perpétuel de disputes, et, qu'elle se montre au sein des richesses ou dans la pauvreté, elle appauvrit toujours.

Le pauvre peut être avare lui aussi, et son avarice augmente sa pauvreté. Ce n'est plus au sein de la fortune qu'il souffre, mais dans les tourments de la faim. Il ne sait pas user librement du peu qu'il a; il souffre la faim, il regrette jusqu'à ses vêtements, il endure le froid; les prisonniers n'ont pas un air plus triste et plus vicié que lui; il pleure et se désole sans cesse comme le plus malheureux des hommes, encore qu'il y en ait un grand nombre de plus pauvres que lui. Sur la place publique on l'insulte, et il se retire souvent molesté; au bain, au théâtre, il sera vivement blessé, non-seulement à la vue des spectateurs, mais encore à celle de ceux qui sont en scène, il ne pourra voir sans colère les courtisanes couvertes d'or. S'il traverse les mers, son œil rencontre des hommes de négoce, des vaisseaux chargés de marchandises, et, à la pensée des gains considérables que le commerce apporte, sa vie ne lui semble plus la vie; de même quand il voyage sur la terre, ces campagnes, ces domaines, ces villes, ces bains et les avantages qu'ils procurent, tout lui fait prendre l'existence en dégoût. Dans l'intérieur de sa maison, en revenant sur les impressions du dehors, il souffre s'il se peut davantage; il ne sait qu'une consolation à ses maux, la mort et la tombe. Le riche n'est pas plus heureux que le pauvre quand il est entre les mains de l'avarice. Il souffre aussi, il souffre même d'autant plus cruellement que sa passion est plus vive et son ivresse plus ardente. Interrogez-le : il vous dira qu'il est le plus pauvre des hommes, et il aura raison; car c'est moins l'or et l'argent que la disposition de l'âme qui constituent la richesse et la pauvreté. Celui-là est réellement le plus pauvre des hommes dont les désirs ne

sont jamais satisfaits, et qui ne sait pas imposer un frein à sa mauvaise concupiscence.

Loin de nous donc l'avarice qui engendre la pauvreté et déprave les âmes! Fuyons cette amie de l'enfer, cette ennemie du ciel qui est la source de tant de maux! Méprisons les richesses, afin de jouir des richesses; nous obtiendrons en même temps les biens qui nous sont promis. Puisse cette faveur nous être à tous accordée, par la grâce et la miséricorde... etc.

HOMÉLIE XXIV.

« Vous n'avez essuyé encore que des tentations humaines. Dieu est fidèle et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais il vous fera supporter les tentations avec avantage, afin que vous puissiez persévérer. »

1. Vous avez vu l'Apôtre effrayer les disciples par le récit des choses d'autrefois et les troubler par ces dernières paroles : « Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber. » Cependant ceux-ci n'en étaient pas aux premières tentations, ils avaient été déjà souvent éprouvés : « J'ai été souvent parmi vous, leur avait-il dit auparavant, dans la faiblesse, dans la crainte, dans le tremblement. » I *Corinth.*, II, 3. Aussi semblaient-ils autorisés à lui dire : Pourquoi nous troubler et nous épouvanter ainsi? Nous ne sommes pas inexpérimentés dans ces luttes; n'avons-nous pas été chassés et poursuivis? n'avons-nous pas eu souvent de grands périls à braver? C'est pour confondre cette suffisance dangereuse que l'Apôtre poursuit : « Jusqu'ici vous n'avez enduré que des tentations humaines, » c'est-à-dire légères, rapides, ordinaires. Il prend le mot humain dans le sens de petit, comme dans ces paroles : « Je vous parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair. » *Rom.*, VI, 19. Point d'orgueil donc, comme si vous aviez vaincu l'orage; l'orage qui peut donner la mort n'a pas encore éclaté, et vous n'avez pas essuyé de tentation meurtrière. C'est ainsi qu'il disait aux Hébreux : « Vous n'avez pas encore résisté au péché jusqu'à l'effusion du sang. » *Hebr.*, XII, 4. Mais après les avoir confondus, il veut relever leur courage; et voilà pourquoi, leur ayant appris à être humbles, il dit : « Dieu est fidèle et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. » Il y a donc des tentations qui dépassent les forces de l'âme. Quelles sont ces tentations? Toutes, j'ose le dire. Dieu est le maître absolu, et nous appelons sa puissance à notre aide par les dispositions de notre volonté. Non-seulement nous ne résisterons pas aux tentations les plus fortes, mais nous ne parviendrons pas même sans le secours de Dieu à triompher de celles que l'Apôtre appelle humaines. Paul, pour nous l'apprendre, ajoute : « Mais il vous fera supporter la tentation avec avantage, afin que vous puissiez persévérer. »

Par nos propres forces, nous ne résisterons pas à ces tentations légères; même pour triompher de celle-là, et, avant d'en triompher, pour les supporter il nous faut la grâce d'en haut. C'est Dieu qui par la patience et une prompte délivrance, nous fait résister à la tentation. « Il vous fera vaincre l'épreuve, dit l'Apôtre, afin que vous puissiez persévérer. » Il attribue tout à Dieu. « Donc, mes frères, fuyez l'idolâtrie. » Il les appelle ses frères et les presse constamment de n'avoir plus rien de commun avec ce crime. Il ne dit pas seulement : Eloignez-vous, mais : « Fuyez. » Il nomme l'idolâtrie, et, s'il leur ordonne de la fuir, ce n'est pas uniquement à cause du prochain, c'est aussi parce qu'en elle-même elle peut avoir les plus désastreux effets. « Je vous parle comme à des personnes sages; jugez vous-mêmes de ce que je dis. » Après ce qu'il venait de dire, et ce terme d'idolâtrie qu'il venait d'employer, peut-être exagéré, on aurait pu croire qu'il voulait par ces paroles sévères irriter à l'extrême l'esprit des disciples; c'est pourquoi il s'en rapporte à leur témoignage et fait leur éloge en les établissant juges. « Je vous parle comme à des personnes sages, » dit-il. On sent un homme fort de son droit et de la justice de sa cause, puisqu'il consent à faire de l'accusé le juge de ce qu'il avance. Par là d'ailleurs il ranime le courage de celui à qui il s'adresse; il n'est plus pour celui-ci un homme qui commande et porte un arrêt, mais un esprit qui consulte et qui attend le jugement des au-

tres. Avec les Juifs, à cause de la grossièreté de leurs idées, Dieu n'agissait pas ainsi; il ne leur indiquait pas les causes de ses préceptes, il ordonnait, et c'était tout. Mais nous qui sommes libres et sages, c'est autrement que l'Apôtre nous traite; il nous parle comme à des amis : Je n'ai pas besoin d'autres juges, dit-il; prononcez, vous êtes mes juges. « N'est-il pas vrai que le calice de bénédiction que nous bénissons est la communion du sang du Christ ? » Que dites-vous, bienheureux Paul? Est-ce pour confondre votre auditeur, qu'en parlant de ces mystères terribles, vous appelez calice de bénédiction ce calice redoutable ? Oui, et je révèle ici de grands mystères. En parlant de bénédiction, je découvre tout le trésor de la munificence divine et je rappelle le souvenir de tant de bienfaits.

Nous rapportons à ce calice les dons ineffables de Dieu et tous les biens dont nous jouissons; c'est dans ces sentiments que nous l'offrons, et, quand nous communions, nous remercions Dieu d'avoir délivré le genre humain de l'erreur, d'avoir ramené ceux qui étaient perdus dans de lointains sentiers, d'avoir fait ses frères et ses héritiers de ceux qui n'avaient pas d'espérance et étaient sans Dieu sur la terre. Pleins de reconnaissance pour tous ces bienfaits et pour d'autres semblables, nous allons à nos mystères. Pourquoi, ô Corinthiens, n'agissez-vous pas autrement? Pourquoi, tandis que vous bénissez Dieu de vous avoir délivré des idoles, courez-vous de nouveau aux tables des idoles? « Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas la communion du sang de Jésus-Christ? » Voilà des paroles pleines de foi et bien redoutables ! Que signifient-elles, sinon : Ce qui est dans ce calice est la même chose que ce qui coula du côté du Christ, et nous y participons? C'est aussi le calice de bénédiction. Pourquoi? Parce qu'en le tenant entre nos mains, nous l'offrons dans la plus vive admiration, étonnés il est vrai de ce don ineffable, mais reconnaissants de l'effusion de ce sang précieux qui nous a délivrés de l'erreur. Que dis-je, de l'effusion du sang du Christ? il y a plus, puisque tous les jours ce sang nous est donné avec une générosité sans bornes. Si tu as soif de sang, dit le Seigneur, ne rougis pas l'autel des idoles en immolant des animaux grossiers; rougis le mien de mon propre sang. Quoi de plus terrible? mais aussi quoi de plus aimable?

Qu'appelle-t-on le calice de bénédiction.

2. Voyez ce que font ceux qui aiment. S'ils s'aperçoivent que l'objet de leur amour désire le bien d'autrui au mépris du sien propre, ils donnent ce qu'ils ont et lui persuadent ainsi de changer le cours de ses préférences. Mais que peuvent donner des amis? Des vêtements et de l'argent, des biens extérieurs en un mot; ils n'ont jamais donné leur sang. Le Christ, lui, l'a donné et nous a ainsi manifesté l'étendue de sa sollicitude et l'ardeur de sa charité. Dans l'ancienne loi, à cause de la grossièreté des Juifs, Dieu, pour les éloigner des idoles, consentait à recevoir le même sang qui coulait sur les autels étrangers, et c'était là une marque de son inépuisable amour; mais sous la loi nouvelle, le rôle des prêtres est devenu plus redoutable et plus magnifique : les anciens sacrifices ont été abolis, et, à la place des animaux privés de raison, Dieu s'immole lui-même. « N'est-il pas vrai que le pain que nous rompons est aussi la communion du corps de Jésus-Christ? » Pourquoi pas la participation? Pour signifier quelque chose de plus et marquer une union plus étroite. Participer et prendre seulement, ce n'est pas communier, il faut encore s'unir. De même que ce corps est uni au Christ, de même nous par ce pain. Mais pourquoi ajouter : « Le pain que nous rompons? » Ce qui a lieu réellement dans l'Eucharistie, tandis que sur la croix, le contraire se produisit selon ces paroles : « On ne rompra point ses os. » *Num.*, IX, 12. Ce que le Christ n'a pas souffert sur la croix, il le souffre à l'autel à cause de vous; il se laisse diviser, afin de se donner à tous.

« La communion du corps, » ce qu'il communique est étranger à celui qui communie; mais cette différence, si petite qu'elle parût, est complétement enlevée. Après ces paroles, voici que l'Apôtre ajoute : « Nous ne sommes tous ensemble qu'un seul pain et un seul corps. » Que parlé-je de communion? nous sommes ce corps lui-même. — Qu'est-ce que ce pain? — Le corps du Christ. — Que deviennent ceux qui

communient? — Le corps du Christ : ils ne sont pas plusieurs corps, mais un seul. Combien de grains de froment entrent dans la composition du pain; mais ces grains, qui les voit? Ils sont bien dans le pain qu'ils ont formé, mais rien ne les distingue les uns des autres, tant ils sont unis. Ainsi sommes-nous unis les uns avec les autres, et avec le Christ. Celui-ci ne se nourrit pas d'un corps et celui-là d'un autre; nous nous nourrissons tous du même corps, et c'est pourquoi l'Apôtre ajoute : « Parce que nous participons tous au même pain. » Si nous participons au même pain, si nous devenons un même corps, pourquoi ne pas avoir la même charité, et ne pas nous unir par ce lien puissant? Relisez l'histoire de nos ancêtres dans la foi, vous trouverez ce prodige vivant : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. » *Act.*, IV, 32. Que sont devenus ces beaux exemples? Nous avons le contraire sous les yeux. Des divisions nombreuses, des dissensions profondes règnent entre tous, et nous nous traitons les uns les autres avec une cruauté digne des animaux. Eh quoi! si éloignés que vous fussiez de lui, le Christ a daigné s'unir à vous : et vous ne daignez pas, comme vous le devriez, vous unir à votre frère! Que dis-je? Vous vous séparez de lui, vous à qui le Seigneur a montré tant d'amour, a donné une si noble vie? Car Dieu ne s'est pas contenté de vous donner son corps; notre chair formée d'un peu de terre, ayant été frappée de mort par le péché, et dès lors n'étant plus douée de vie, il a voulu nous faire participer à sa propre chair, semblable à la nôtre par sa nature, mais exempte de péché et surabondante de vie, afin que, nous dépouillant de la première chair qui était morte, et nous nourrissant de la sienne, nous pussions trouver à cette table l'immortalité.

« Considérez Israël selon la chair : ceux qui mangent des victimes, ne participent-ils pas à l'autel? » Paul trouve dans l'ancienne loi la confirmation de ce qu'il vient de dire. Trop grossiers pour comprendre les choses élevées, les Juifs avaient besoin d'autres leçons; Paul met en avant l'exemple de leurs ancêtres. Il dit très-à-propos : « Selon la chair; » les fidèles étaient selon l'esprit. Le sens de ces paroles est celui-ci : Vous apprendrez de ceux-là mêmes qui sont plus grossiers, que ceux qui mangent les victimes participent à l'autel. Il est donc évident que, malgré toutes les apparences, ils sont loin d'être parfaits et d'avoir la science consommée, puisqu'ils ne savent même pas que pour le grand nombre participer aux victimes, c'était en quelque sorte s'allier au démon, grâce à la propension rendue sans cesse plus impérieuse par l'habitude. Participer aux mêmes mets et s'asseoir à la même table sont des occasions et des signes d'amitié parmi les hommes; ainsi en est-il avec le démon. Remarquez que l'Apôtre ne dit pas des Juifs qu'ils communiaient avec Dieu, mais seulement qu'ils participaient à l'autel; les offrandes étaient en effet consommées. Il n'en est plus de même du Christ; entendez-le : « C'est la communion du corps du Seigneur. » Nous participons non plus à l'autel seulement, mais au Christ lui-même. Cependant, comme en l'entendant dire qu'ils participaient à l'autel, on aurait pu croire qu'il attribuait aux idoles quelque puissance et la faculté de nuire, il coupe court à une pareille supposition, en ajoutant de nouveau : « Ai-je donc voulu dire que l'idole soit quelque chose, ou que ce qui a été immolé ait quelque vertu? »

Vanité des idoles.

3. Loin de moi la pensée de prétendre que les idoles peuvent nuire ou agir de quelque façon que ce soit : les idoles ne sont rien. Je n'ai d'autre but que de vous les faire mépriser. — Pour cela, me direz-vous, si vous voulez nous inspirer des victimes un souverain mépris, pourquoi prendre tant de peine pour nous en éloigner? — Parce qu'elles ne sont pas offertes à votre Dieu. « Ce que les païens immolent, ils l'immolent au démon, et non à Dieu. » Ne faites donc pas le contraire de ce que je vous dis. Si vous étiez fils d'un roi, et qu'au mépris de la table paternelle où votre place est toujours prête, vous voulussiez partager celle des condamnés et des esclaves, croyez-vous que votre père y consentît? Non-seulement il n'y consentirait pas, mais il ferait les plus grands efforts pour vous détourner de vos projets, moins sans doute à cause du mal que vous en éprouveriez,



qu'à cause du déshonneur qui pourrait en rejaillir sur votre noblesse et sur la table du roi. Que sont ces hommes? Des esclaves criminels, perdus de réputation, condamnés et chargés de chaînes, réservés pour d'affreux supplices, voués à tous les maux. Et vous ne rougiriez pas, vous, d'aller, comme un histrion ou un vil mercenaire, vous asseoir à leur table et partager leur repas? N'allez donc pas aux sacrifices des idoles, puisque l'intention des sacrificateurs comme les dispositions de ceux qui y participent, rendent les offrandes impures. « Je veux que vous n'ayez aucune société avec les démons. » Sollicitude vraiment paternelle! On voit que les paroles de Paul se ressentent de l'état de son âme. Je ne veux pas, dit-il, que vous ayez rien de commun avec les démons. Mais, comme il avait parlé sous forme de conseil seulement, et que les plus grossiers d'entre les fidèles auraient pu ne tenir aucun compte de ses exhortations, voici qu'il s'exprime avec autorité : « Je ne veux pas... Jugez vous-mêmes; » il formule l'ordre et la loi : « Vous ne pouvez pas boire à la fois le calice du Seigneur et celui des démons; vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à celle des idoles. » Pour détourner les fidèles, il n'a recours qu'à la persuasion. Puis il ajoute, afin de les couvrir de confusion : « Est-ce que nous voudrions irriter le Seigneur? Sommes-nous plus forts que lui? » En d'autres termes : Voudrions-nous essayer s'il peut nous punir? Chercherions-nous à l'irriter en nous jetant parmi ses ennemis, en prenant part avec eux au combat? Evidemment, il y a là une allusion à la faute de leurs pères, et c'est pourquoi il emploie les termes mêmes dont Moïse se servit pour reprocher aux Juifs, de la part de Dieu, leur idolâtrie : « Ils m'ont povoqué par des dieux qui n'en sont pas, il m'ont irrité avec leurs vaines idoles. » *Deut.*, XXXII, 21. « Sommes-nous plus forts que lui? » Vous entendez cette formidable accusation, qui dut les faire frissonner, et qui, en rendant manifeste l'absurdité de leurs prétentions, les pénétrait de douleur et de honte.

Vous me direz : Pourquoi ne pas commencer par cette réflexion, la plus propre à les toucher? — Parce qu'il allègue toujours plusieurs raisons à l'appui de ses thèses, réservant les plus persuasives et les plus entraînantes pour la fin. Ayant donc commencé par les moindres maux, il arrive à ce qui était la source de tous, quand il trouve par là même les esprits mieux disposés à l'entendre. « Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient; tout m'est permis, mais tout n'édifie pas. Que personne ne cherche sa propre satisfaction, mais le bien des autres. » Quelle prudence consommée! Prévoyant, ce qui était vraisemblable, que les fidèles lui diraient : Nous sommes parfaits et maîtres de nous; c'est pourquoi nous goûtons sans nous nuire aux choses qu'on nous sert. — Que vous soyez parfaits et maîtres de vous, ce n'est pas ce dont il faut tenir compte. Cela nuira-t-il, sera-ce une cause de ruine? c'est ce qu'on doit se dire. « Tout n'est pas expédient, tout n'édifie pas, » dit-il en vue de lui-même d'abord, et de ses frères ensuite. « Tout n'est pas expédient, » évidemment il fait allusion à un dommage personnel; « tout n'édifie pas, » c'est le scandale de son frère qu'il marque clairement. Avec cela on comprend qu'il ajoute : « Que nul ne recherche donc son propre bien. » Il insiste là-dessus dans toute l'Epître, et à chaque instant. Dans l'Epître aux Romains n'avait-il pas dit : « Car le Christ ne s'est pas recherché lui-même? » *Rom.*, XV, 3; et ailleurs : « Comme je m'efforce moi-même de plaire à tous en toute chose, ne recherchant pas ce qui m'est utile. » I *Cor.*, X, 33. Il indique ici la même pensée, sans insister néanmoins. Combien de fois ne l'avait-il pas déjà énoncée et prouvée? Tantôt il avait dit qu'il devenait juif avec les Juifs : tantôt qu'il vivait comme s'il n'avait pas de loi avec ceux qui étaient sans la loi; ailleurs, qu'il n'avait jamais abusé de son indépendance et de sa puissance, qu'il s'était fait le serviteur de tous, cherchant à se rendre utile à tous. En deux mots, il leur rappelle toutes ces choses. A son exemple, mes bien-aimés, inquiétons-nous de nos frères, et demeurons-leur unis. Aussi bien, n'est-ce pas l'enseignement que nous donne ce redoutable sacrifice? Ne devons-nous pas nous en approcher sans haine, avec une parfaite charité, afin de

nous envoler au ciel comme des aigles? « Où sera le cadavre, là se rassembleront les aigles, » *Matth.*, XXIV, 28, est-il écrit; le cadavre n'est autre que le corps du Christ frappé par la mort; car, s'il ne fût pas mort, nous ne devrions pas ressusciter. Pour s'approcher de lui, il faut être vraiment grand, n'avoir rien de commun avec la terre, ne pas se traîner honteusement, mais prendre toujours son vol vers les hautes régions, fixer le soleil de justice, avoir toujours l'œil de l'âme en éveil : c'est la table des aigles et non celle des geais. Ceux qui participeront dignement à ces mystères, rencontreront le Christ descendant des cieux; ceux qui s'en approcheront sans préparation, seront sévèrement châtiés.

4. Eh quoi! vous n'oseriez pas recevoir un roi simplement et sans quelques apprêts; que dis-je? le manteau royal lui-même, vous ne le toucheriez pas avec des mains impures, fussiez-vous seul et sans témoins; toutefois, ce manteau qu'est-il, sinon un tissu fourni par des vers? Vous en admirez la couleur, qui n'est que le sang d'un poisson mort; et l'on ne voudrait pour rien au monde le tacher. Quoi! personne n'ose toucher un vêtement humain, et le corps du Seigneur, ce corps immaculé, qui eut de si intimes rapports avec la nature divine, ce corps par lequel nous sommes et nous vivons, ce corps qui a brisé les portes de la mort et nous a ouvert les portes du ciel, nous le recevrions avec tant de mépris! Oh! je vous en conjure, ne nous perdons pas nous-mêmes par cet excès d'audace; approchons-nous avec respect et en toute pureté. Dites-vous avant de le recevoir : C'est à ce corps que je dois de n'être plus cendre et poussière, de n'être plus esclave, d'être libre : par lui, je peux espérer le ciel et les biens qu'il renferme, l'éternelle vie, le sort des anges, la familiarité de Jésus-Christ. La mort n'a pu détruire ce corps percé de clous et déchiré par les verges; le soleil ne donna plus sa lumière quand il fut crucifié et le voile du temple se déchira, les rochers se brisèrent et la terre entière fut ébranlée : c'est ce corps qui fut ensanglanté et qui, percé d'une lance, répandit sur le monde deux fontaines salutaires d'eau et de sang. Voulez-vous d'autres preuves de sa puissance? interrogez l'hémorrhoïsse qui toucha seulement la frange de ses vêtements; interrogez la mer qui le porta sur ses flots; interrogez le démon lui-même et demandez-lui : Comment es tu frappé à mort? d'où vient ton impuissance? qui t'a donné des chaînes? qui t'a arrêté dans ta fuite? Il répondra en montrant ce corps crucifié. Par ce corps, l'aiguillon du démon a été brisé, par lui son orgueil a été démasqué, par lui les principautés et les puissances ont été données en spectacle : « Ayant désarmé les principautés et les puissances, est-il écrit, il les exposa en toute confiance après avoir triomphé d'elles en lui-même. » *Coloss.*, II, 15.

Interrogez la mort et demandez-lui : Où est ton aiguillon? qu'est devenue ta victoire? comment ta puissance s'est-elle évanouie, au point de te rendre la risée des enfants et des femmes, toi naguère si tyrannique et si redoutable même aux plus justes? Elle en rapportera la gloire à ce corps. Quand il fut crucifié, les morts ressuscitèrent, les portes du tombeau furent brisées, les morts sortirent de leur sépulcre, et les gardes de l'enfer furent plongés dans l'épouvante. Cela serait-il arrivé, si ce corps eût été un corps ordinaire? Non; la victoire aurait appartenu à la mort. Mais la mort fut vaincue, parce que ce corps n'était pas celui d'un simple mortel. Et de même qu'un estomac indisposé vomit, à cause de son état de malaise, les aliments qu'il avait pris; de même, dans ce cas, la mort rend ses premières victimes. En recevant ce corps qu'elle ne pouvait détruire, elle rejeta de son sein ceux-là même qui étaient devenus sa proie; tant qu'elle les eut en son pouvoir, elle fut dans l'angoisse et comme dans le travail d'un pénible enfantement. Voilà pourquoi l'Apôtre parle « des douleurs de la mort vaincue. » *Act.*, II, 24. Une femme qui va mettre un enfant au monde est moins tourmentée que la mort chargée des dépouilles du Seigneur. Souvenez-vous de ce dragon de Babylone qui creva par le milieu après avoir reçu sa nourriture, et vous aurez l'image de ce qui arriva à la mort. Le Christ ne sortit pas de la bouche de la mort; mais elle aussi, ayant crevé par le milieu, laissa sortir sa victime, qui s'élança de son sein, toute éclatante

de splendeur et de lumière, pour aller, non-seulement jusqu'au ciel, mais jusqu'au trône même du céleste empire; car le corps du Christ monta jusque-là. Or, c'est le corps qu'il nous donne à prendre et à manger. Témoignage incompréhensible d'amour! Dans les transports de l'amour, l'homme mord quelquefois ceux qu'il aime; et Job, en parlant de l'amour que ses serviteurs avaient pour lui, leur prête ce langage : « Qui nous donnera de nous nourrir de sa chair?» *Job*, XXXI, 31. Ainsi le Christ, pour nous exciter à l'aimer davantage, nous a donné sa chair en nourriture.

5. Allons donc à lui avec empressement et avec amour; nous éviterons ainsi d'être châtiés. Plus les bienfaits reçus auront été considérables, plus cruellement seront châtiés ceux qui en auront été indignes. Les mages adorèrent ce corps couché dans la crèche! ces païens, ces barbares, quittant leur patrie et leur maison, entreprirent un long voyage pour l'adorer dans le respect et la crainte. Nous donc, qui sommes les citoyens du ciel, imitons au moins ces infidèles. Ni la crèche, ni l'étable ne refroidirent leur ardeur, et, sans rien voir de ce que vous voyez, ils se prosternèrent humblement à ses pieds. Ce n'est plus dans une crèche que le corps du Christ vous apparaît, mais sur l'autel; il n'est plus entre les mains d'une pauvre femme, voyez, le prêtre le tient, et l'Esprit de Dieu plane avec une magnificence incomparable sur les offrandes sacrées. Non-seulement vous voyez comme les Mages le corps du Christ, mais vous connaissez sa puissance et sa sagesse, et vous n'ignorez rien de ce qu'il a accompli, après tout ce que vous avez fidèlement entendu. Excitons-nous donc nous-mêmes et pénétrons-nous d'une sainte frayeur. Ne nous laissons pas dépasser par ces barbares, et montrons-nous plus empressés, plus fervents, de peur d'attirer sur nos têtes, par notre téméraire indifférence, le feu vengeur. Cependant, gardons-nous de ne pas approcher de nos mystères, n'en approchons pas seulement sans préparation. S'il est dangereux de communier à la légère, ne pas communier, c'est se condamner à périr d'inanition et de faim. La table sainte est la force de notre âme, le lien de l'intelligence, la source de la force, notre espérance, notre salut, notre lumière, notre vie. Si nous quittons la terre après y avoir participé, nous pourrons entrer en toute confiance dans les parvis éternels, comme si nous portions des armes étincelantes d'or.

Mais pourquoi parler des choses de l'avenir? Dès ce monde, ces mystères s'accomplissent pour nous. Ouvrez donc les portes du ciel, et non pas celles du ciel seulement, mais des cieux des cieux, et regardez, vous verrez ce que nous venons de dire. Ce qu'il y a de plus précieux au ciel, je vous le montrerai sur la terre. Qu'est-ce qui est le plus précieux dans un palais? les murailles? les toits d'or? Evidemment non; mais le roi siégeant sur son trône. Au ciel, il en est de même, c'est le corps du Roi qui en est le plus bel ornement. Eh bien, ce corps, vous pouvez le voir sur la terre. Ce n'est ni les anges, ni les archanges, ni les cieux, ni les cieux des cieux, mais leur Seigneur et maître que je vous montre. Ainsi, il vous est donné de voir sur la terre l'objet le plus estimable et le plus précieux; non-seulement vous le voyez, mais vous le touchez; non-seulement vous le touchez, mais vous le mangez, et vous le portez avec vous dans vos demeures. Purifiez donc votre âme, et préparez-vous à la réception de ces mystères. Si l'on vous donnait à porter le fils d'un roi dans tous les atours de sa puissance et de sa royauté, vous seriez plein de mépris pour toutes les choses d'ici-bas. Or, voici que vous recevez, non plus le fils d'un roi, mais le Fils même de Dieu, et vous ne tremblez pas? et vous ne savez pas vous dépouiller de tout attachement aux choses du monde? et vous n'êtes pas fier de l'honneur qui vous est fait? et vous abaissez encore vos yeux sur la terre? et vous soupirez après l'or et les possessions? Que direz-vous pour vous justifier? quelle excuse alléguérez-vous? Ne savez-vous pas combien le faste du siècle déplaît au Seigneur? Expliquez autrement sa crèche, et l'humilité de sa mère! Expliquez cette parole adressée à un homme préoccupé de son repos : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » *Matth.*, VIII, 20. Et les disciples, ne marchent-ils pas sur ses traces? Ne s'arrêtent-ils pas chez le pauvre,

celui-ci chez un corroyeur, celui-là chez un fabricant de petits temples ou chez un teinturier? Ce qu'ils cherchent, en effet, c'est moins la splendeur des demeures que la beauté des âmes. Voilà nos modèles. Qu'importent les belles colonnes ou le marbre éclatant? Courons vers les demeures célestes, foulons aux pieds tout faste humain ainsi que l'amour des richesses, et faisons-nous des pensées élevées. Cette sagesse nous inspirera un mépris profond pour ce monde indigne de nous; il ne sera pas même un portique, un lieu de délassement. Ornons donc nos âmes, je vous en conjure, et préparons bien ces demeures; après quoi nous pourrons sortir de la vie pour aller posséder les biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui puissance, honneur et gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

« Mangez de tout ce qui se vend, sans vous informer de rien, par scrupule de conscience. »

1. Paul avait dit qu'il était impossible de boire à la fois le calice du Seigneur et celui du démon; il avait tout ensemble éloigné les fidèles des tables des païens, des exemples judaïques, des raisonnements humains, des mystères horribles qui souillaient le culte des idoles; il les avait ainsi frappés de terreur. De peur donc qu'ils n'aillent d'une extrémité à l'autre, et que, poussés par un excès de scrupule, ils ne se laissent entraîner à des craintes exagérées, supposant qu'à leur insu on pourra leur porter du marché ou d'ailleurs des viandes prohibées, l'Apôtre les rassure et leur dit : « Mangez tout ce qui se vend, sans vous informer de rien. » Vous ne péchez pas, si vous agissez par ignorance, et vous ne serez pas punis, votre action devant être imputée à votre ignorance, et non à votre volonté. En même temps qu'il les tranquillise à ce sujet, il les rassure sur un autre point et ramène le calme dans leurs esprits. Il leur défend de rechercher, de s'enquérir si ce qu'ils mangent a été offert aux idoles; tout ce qu'on apporte du marché, ils peuvent le manger, sans autre information : ainsi sont excusés ceux qui auraient mangé sans le savoir des viandes défendues. Les choses qui ne sont pas mauvaises par nature prennent toute leur malice dans l'intention de celui qui les emploie. Voilà pourquoi Paul dit : « Sans vous informer de rien; » car « la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur, » et non pas aux démons. Puis donc que ni la terre, ni les forêts, ni les animaux ne sont immondes, puisqu'ils ne le deviennent que par l'intention et la désobéissance de celui qui s'en sert, non-seulement il permet aux fidèles d'en user, mais encore, « si un infidèle, dit-il, vous invite à manger chez lui et que vous vouliez y aller, mangez de tout ce que l'on vous servira, et ne vous informez de rien par scrupule. »

Sage réserve de saint Paul

Admirez cette sage réserve : il n'ordonne pas aux fidèles de s'éloigner de la table des païens, il ne le leur défend pas non plus; il met ceux qui s'en éloignent à l'abri de toute suspicion. Dans quel but? Pour que cette délicatesse ne parût pas venir de la crainte ou de la terreur. On peut attribuer à la peur une inquisition minutieuse; mais l'abstention, quand elle est éclairée, ne paraît avoir sa raison d'être que dans le mépris et la haine des pratiques dont elle nous affranchit. C'est pour confirmer l'une et l'autre chose que l'Apôtre dit : « Mangez de tout ce qu'on vous sert. Si quelqu'un vous dit : Ceci a été immolé aux idoles, n'en mangez point à cause de celui qui vous avertit. » Sa défense ne s'appuie pas sur la nature des mets en question, il n'en voit que la souillure. Il ne prescrit pas de s'en éloigner parce qu'ils peuvent être nuisibles, vu qu'ils n'ont aucune efficacité; mais aussi, à cause de cette indifférence, ce n'est pas à dire qu'on doit indifféremment les accepter, puisqu'ils figurent sur la table des ennemis et des impurs. « N'en mangez pas, dit-il, à cause de celui qui vous avertit, et à cause de votre conscience. — La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur. » Qu'il ordonne ou qu'il défende, il s'appuie toujours sur les mêmes raisons. Je ne vous défends pas de manger de ces



viandes, parce qu'elles ne sont pas de Dieu, la terre étant au Seigneur, mais, comme je le disais, à cause de la conscience, afin que vous ne vous nuisiez pas. Est-il donc nécessaire de se livrer à de longues recherches? Non certes; je n'ai pas dit à cause de votre conscience, c'est à cause de celle de votre frère. Il dit une première fois : « A cause de celui qui vous a donné cet avis, » il ajoute ensuite : « Je ne parle pas de votre conscience, mais de celle d'autrui. »

On dira peut-être : Vous vous préoccupez de vos frères, et c'est bien; vous nous défendez de manger à cause d'eux, de peur qu'ils ne touchent eux-mêmes, faibles comme ils sont, aux viandes immolées; mais les Gentils, pourquoi vous en occuper? Ne disiez-vous pas : « Pourquoi voudrais-je juger ceux qui sont hors de l'Eglise? » I *Cor.*, v, 12. D'où vient donc que vous vous occupez d'eux à présent? — Ce n'est pas eux surtout que j'ai en vue, c'est vous-mêmes; car « pourquoi ferais-je dépendre ma liberté de la conscience d'autrui? » Etre libre, c'est avoir le droit d'agir sans surveillance et sans contrainte; cette liberté est affranchie de la servitude de Juif. En d'autres termes : Dieu m'a créé libre et m'a élevé au-dessus de toute corruption. Le Gentil ne sait ni juger de ma sagesse, ni voir la libéralité de mon Seigneur; il me condamnera donc et dira en lui-même : Les dogmes chrétiens sont des fables; ceux qui y croient s'éloignent des idoles et fuient les démons; ils mangent toutefois ce qui est immolé, ils font leur Dieu de leur ventre. — Mais, direz-vous, s'il juge mal, que nous arrivera-t-il de malheureux? — Il vaudrait mieux ne pas lui fournir l'occasion de juger. Abstenez-vous, et vous l'empêcherez de parler de la sorte. — Et comment ne parlera-t-il plus? Si je ne m'enquiers de rien, ni sur les choses que j'achète, ni sur celles qui me sont servies, cessera-t-il de tenir le même langage? ne me condamnera-t-il pas comme un indifférent qui prend indistinctement sa part de toute chose? — Erreur; car vous les prenez pour des aliments purs et non pour des offrandes immolées aux idoles; ne demandant rien, vous êtes censé ne pas redouter ce que l'on vous sert. C'est pourquoi, ou chez les Gentils, ou au marché, ne vous perdez pas en informations minutieuses; vous ne serez alors ni arrêté, ni troublé, ni ému et vous échapperez à mille soucis inutiles. « Si je prends avec actions de grâces, pourquoi blasphémer pour une chose dont je rends grâces à Dieu? » Qu'avez-vous reçu? Les dons de Dieu; sa bonté a élevé mon âme au-dessus de toute souillure et de toute profanation. Qu'importent au soleil les immondices qu'il éclaire? Ses rayons reviennent à lui toujours purs. Il en est de même de nos âmes; nous pouvons les conserver pures au milieu du monde; si nous le voulons, les difficultés ne servent qu'à développer leur énergie.

2. Pourquoi donc vous abstenir? — Loin de moi de craindre une souillure; j'agis ainsi à cause de mon frère, pour ne pas devenir le complice des démons, et de plus, afin de n'être pas jugé par l'infidèle. Alors ce n'est plus à l'objet extérieur, mais à ma désobéissance, à mon attachement aux démons que ma faute doit être attribuée, et c'est le libre arbitre qui opère tout le mal. — Mais ces paroles : « Pourquoi blasphémer pour une chose dont je rends grâces à Dieu? » que signifient-elles? — Je remercie Dieu qui m'a élevé au-dessus de l'humble condition des Juifs, au point de me faire résister à toutes les attaques. Les païens, ne connaissant pas ma sagesse, l'attribueront à de faux motifs et diront : Les chrétiens convoitent nos usages; les hypocrites! ils sont remplis de colère contre les démons qu'ils insultent, et voilà qu'ils accourent à leurs tables. Où trouver une plus ridicule conduite? Ce n'est pas la passion de la vérité qui les pousse, mais l'ambition et l'envie de dominer. — Je serais donc bien coupable et bien insensé si, après tous les bienfaits qu'ils m'ont rendus et qui excitent ma reconnaissance, j'allais être pour eux un sujet de blasphème. Le Gentil fera le même raisonnement, m'objecterez-vous encore, s'il ne me voit pas m'enquérir avec soin de la nourriture. — Non; car on ne trouve pas tellement de ces choses offertes aux idoles, que vous soyez tenu d'être toujours en éveil, et, si vous les mangez, ce n'est pas parce qu'elles ont été immolées. Donc, pas de recherches superflues. Quelqu'un vous dit : Ces

viandes ont été immolées aux idoles, n'y touchez pas. Si le Christ vous a donné sa grâce, s'il vous a fait grand, s'il n'a pas voulu que cette souillure pût vous atteindre, ce n'est pas pour que vous comprissiez mal et que ce qui a été pour vous un sujet d'actions de grâces devînt pour les autres un sujet de blasphème. — Mais pourquoi ne pas dire aussi au Gentil : Je mange et je ne suis pas souillé; car je ne le fais pas comme ami du démon? — Parce qu'il n'est pas possible de le convaincre, malgré toutes les instances; il est faible et il est en lutte avec nous. Vous n'avez pas persuadé votre frère, combien moins vous persuaderez le Gentil et l'ennemi. Si le premier prend encore sa part des viandes immolées, combien plus l'infidèle ! — Mais qu'avons-nous besoin de tant de difficultés! Faudra-t-il nous empêcher de connaître le Christ et de lui rendre grâces parce qu'ils le blasphèment? — Non certes : il n'y a pas de parité entre les deux cas; nous avons dans le second un grand avantage à supporter le blasphème ; dans le premier on n'en saurait voir aucun.

Voilà pourquoi l'Apôtre disait : « Nous n'avons plus de mérite si nous mangeons, nous n'en avons pas moins si nous ne mangeons pas. » I *Cor.*, VIII, 8. Donc, s'il faut s'abstenir quelquefois, ce n'est pas à cause de la nourriture, mais pour d'autres raisons qu'il a indiquées. « Soit donc que vous mangiez ou que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » De l'objet particulier qu'il traite, Paul s'élève à une considération générale, et, nous traçant magnifiquement notre conduite, il nous exhorte à glorifier le Seigneur en toute chose. « Ne donnez point occasion de scandale, ni aux Juifs, ni aux Gentils, ni à l'Eglise de Dieu. » Que nul n'ait prise sur vos actions. Si vous scandalisez votre frère, vous serez haï et condamné du Juif, et le Gentil rira de vous comme d'un vorace et d'un hypocrite. Non-seulement il faut ne pas scandaliser ses frères, mais encore, autant que possible, les étrangers. Si nous sommes une lumière, un levain, des flambeaux, un sel incorruptible, nous devons éclairer nos frères et non les plonger dans les ténèbres; les unir et non les séparer; attirer à nous les infidèles, au lieu de les éloigner. Pourquoi donc poursuivre ceux que nous devrions nous attacher? Les Gentils sont scandalisés en nous voyant retourner à des rites pareils; ils ne connaissent pas notre esprit, ils ne savent pas que notre âme ne saurait être atteinte par aucune souillure sensible. Les Juifs et nos frères les plus faibles partagent aussi leur étonnement. Voilà bien des causes alléguées par l'Apôtre, qui doivent nous faire abstenir de tout ce qui a été immolé aux idoles ! Nous nous en abstiendrons parce qu'il est inutile d'y participer, à cause de l'intérêt de nos frères compromis, des blasphèmes des Juifs, de la malédiction des Gentils, et aussi pour ne pas communiquer avec les démons, ce qui constitue une véritable idolâtrie. En disant : « Ne fournissez pas de sujet de scandale, » il avait rendu les fidèles responsables des torts des Gentils et des Juifs; c'était une parole dure et sévère ; aussi, afin de la faire plus facilement accepter, il se met en scène : « Comme je m'efforce moi-même de plaire à tous en toute chose, ne cherchant point ce qui m'est avantageux en particulier, mais ce qui est utile au salut des autres. » « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ. »

Le vrai chrétien recherche toujours le bien général.

3. La règle du parfait christianisme, la définition exacte, l'entier accomplissement de cette loi, consistent à rechercher le bien général. Paul le déclare; puis il ajoute : « Comme je suis moi-même l'imitateur du Christ. » Le meilleur moyen d'imiter le Christ, c'est bien de s'occuper de son frère. Vous auriez beau jeûner, coucher sur la dure, vous donner la mort enfin, si vous négligez votre prochain, vous n'avez rien fait et vous êtes loin de votre modèle. D'ailleurs, s'abstenir de viandes consacrées aux idoles est une chose profitable de soi. Pour ma part, j'ai souvent fait bien des choses inutiles de leur nature, comme lorsque j'ai circoncis ou lorsque j'ai sacrifié. Examinées en elles-mêmes, elles perdent ceux qui les accomplissent et les empêchent de se sauver. Malgré tout, je n'ai pas reculé, à cause du bien qui pouvait résulter de ma conduite. Dans le cas présent, la position n'est pas la même. Là il n'y a que l'utilité et l'avantage du prochain qui puisse rendre ma conduite excu-

sable. Ici je dois m'abstenir, encore même qu'en faisant le contraire je ne scandalise personne. Non-seulement les choses nuisibles ne m'ont pas arrêté, mais j'ai encore enduré de véritables souffrances. Ainsi, « j'ai dépouillé d'autres Eglises, pour avoir ce dont j'avais besoin dans mon ministère, » II *Cor.*, XI, 8, et le moment venu de prendre ma nourriture et de me reposer, j'ai dédaigné le repos et préféré mourir de faim que de scandaliser mon frère. « Je m'efforce de plaire à tous en toute chose. » Quelle que soit la chose que je doive faire, braver la loi, souffrir, m'exposer au danger, j'ai toujours en vue le bien du prochain. Le premier de tous par l'excellence de sa vie, Paul descendait par humilité plus bas que personne. Rien n'est beau que ce qui se tourne à l'avantage d'autrui, et la preuve en est dans ce dépositaire fidèle, mais craintif, qui fut blâmé de n'avoir pas fait valoir son talent.

Rien n'est beau que ce qui est utile à nos semblables.

Donc, mon frère, jeûnez tant que vous voudrez, nourrissez-vous de cendre, jetez-vous à terre, poussez d'abondants sanglots; si vous n'êtes pas utiles au prochain, vos actions n'ont pas de grandeur. Ce caractère de dévouement au bien des autres est le cachet de tous ces hommes éminents et célèbres dont nous vénérons la mémoire. Parcourez leur vie, et vous admirerez, en même temps qu'un désintéressement personnel admirable, une sollicitude extraordinaire pour le prochain, qui imprime à leurs actions une gloire particulière. Moïse a fait beaucoup de miracles, opéré de nombreux prodiges; mais rien ne l'honore davantage que cette prière qu'il fit au Seigneur : « Si vous leur remettez cette faute, pardonnez; sinon, effacez-moi maintenant de votre livre. » *Exod.*, XXXII, 32. David sentait de même et parlait de cette manière : « C'est moi, leur pasteur, qui ai péché et qui ai fait le mal. Ceux-ci ne sont que les brebis; qu'ont-ils fait? Que votre main se tourne contre moi et contre la maison de mon père. » II *Reg.*, XXIV, 17. Abraham ne cherchait pas non plus son avantage, mais l'utilité des autres. Il s'exposait facilement au danger et priait Dieu pour ceux qui lui étaient étrangers. Or, dans cette générosité, ces hommes ont trouvé toute leur gloire, tandis qu'à côté les égoïstes étaient malheureux et maudits. Le neveu d'Abraham, sur cette proposition qui lui fut faite : « Si vous allez à droite, j'irai à gauche, » *Gen.*, XIII, 9, choisit ce qu'il crut lui être le plus avantageux. Mais il se trompa, et, tandis que le pays de son choix était dévoré par le feu du ciel, la contrée qu'Abraham habitait était heureuse et tranquille. Jonas, pour avoir recherché son avantage plutôt que celui des autres, faillit payer son entreprise de sa vie. La ville était tranquille; mais il était battu par les flots et finalement submergé. C'est en se préoccupant, au contraire, des autres qu'il trouva son propre bien. Jacob s'enrichit en gardant les troupeaux pour les autres. Joseph dut sa fortune à sa sollicitude pour les intérêts de ses frères. Quand son père l'envoya vers eux, il ne répondit pas : Que faites-vous donc? Ne savez-vous pas tout ce qu'ils m'ont fait au sujet de mes songes? Ne me reprochent-ils pas mes visions et mes prophéties? Ils sont jaloux de l'amour que vous me témoignez, et, s'ils m'ont en leur pouvoir, que ne feront-ils pas? Il ne raisonna pas de la sorte : l'intérêt de ses frères, voilà tout son souci. Et vous savez à quelle haute fortune il arriva après beaucoup de vicissitudes, qui furent le principal sujet de sa gloire. Et Moïse, car vous ne trouverez pas mauvais que j'évoque une seconde fois son souvenir devant vous, n'oublia-t-il pas aussi ses propres intérêts pour songer à ceux des autres? Il vivait à la cour de Pharaon; mais, estimant l'opprobre de son peuple plus que tous les trésors de l'Egypte, il quitta tout pour partager les tribulations des Hébreux. Vous savez ce qui advint : loin d'être lui-même asservi, il délivra ses frères de l'esclavage. Voilà quelque chose de grand et des actions dignes des anges.

4. Paul s'élève néanmoins à de bien plus grandes hauteurs. Tous les autres, faisant le sacrifice de leurs propres intérêts, ont préféré participer aux maux du prochain : Paul a fait beaucoup plus encore. Il n'a pas voulu d'une telle participation; il a voulu vivre lui-même dans la dernière misère, pour procurer le bonheur d'autrui. Or, mépriser les délices quand on est dans les délices et sentir la compassion, ce n'est pas la même chose que d'être seul dans l'affliction

pour que les autres soient dans le calme et l'honneur. Quoiqu'il y ait de la grandeur d'âme à changer la prospérité pour l'adversité dans l'intérêt du prochain, on trouve cependant une certaine consolation à voir qu'on a des compagnons d'infortune; mais consentir à vivre seul dans les tribulations afin que les autres vivent dans la joie, c'est d'une âme beaucoup plus généreuse, c'est de l'âme de Paul. Cette supériorité n'est pas la seule; le grand Apôtre dépasse tous les personnages mentionnés d'une manière plus sublime encore. Abraham et les autres n'affrontèrent que les périls de la vie présente, ils ne songèrent qu'à subir une fois la mort : Paul demandait à être privé de la gloire future, si c'était nécessaire au salut du prochain. Je puis signaler un troisième genre de supériorité. Qu'est-ce à dire? Quelques-uns de ces saints, sans rester indifférents à ceux qui leur avaient dressé des embûches, prenaient surtout soin de ceux qui leur étaient confiés, ce qui n'est pas autre chose que s'occuper d'un fils dégénéré et coupable, d'un fils néanmoins : Paul consentait à devenir anathème pour ceux dont il n'avait pas la responsabilité, puisque c'était aux Gentils qu'il était envoyé. Quelle sublimité de cœur et d'intelligence, s'élevant au-dessus du ciel même!

Imitez Paul; et, si cela ne vous est pas possible, imitez ceux qui brillèrent dans l'Ancien Testament. Vous trouverez ainsi votre avantage en cherchant celui du prochain. Si vous êtes indifférent au bien de votre frère, songez que vous ne pouvez vous sauver vous-même qu'à la condition de travailler à son salut, et dans votre intérêt vous aurez soin des siens. C'est assez de ce que nous venons de dire pour nous persuader qu'il n'est pas d'autre voie qui nous soit ouverte. Voulez-vous cependant que je vous l'enseigne par des exemples communs? Supposez que le feu se déclare dans une maison; si les voisins, ne s'occupant que d'eux-mêmes, au lieu de se disposer à conjurer le péril, se renferment chez eux, de peur qu'on ne vienne leur dérober quelque chose, quel ne sera pas leur châtiment? L'incendie, gagnant de proche en proche, dévorera tout ce qu'ils ont; ils perdront leur propre bien pour n'avoir pas voulu concourir à sauvegarder celui des autres. Pour unir étroitement tous les hommes entre eux, Dieu a mis de si nécessaires relations dans les choses, qu'en se rendant utile au prochain on se rend toujours utile à soi-même : ainsi se maintient l'unité du monde. Dans un vaisseau, quand sévit la tempête, si le pilote repousse le concours de tous et se réduit à sa seule action, il perdra les autres et lui-même. Que chacun des arts exercés dans la société se renferme exclusivement dans sa sphère, la vie humaine ne saurait subsister, pas même l'art qui s'isole de la sorte. L'agriculteur ne se borne pas à semer la quantité de froment qui pourra lui suffire; depuis longtemps il aurait causé sa mort avec celle des autres : il se préoccupe des besoins communs. Le soldat ne brave pas le danger dans la bataille pour se défendre lui seul : il envisage la sécurité de sa patrie. Le trafiquant ne prend pas de marchandises que ce qu'il en faut pour lui : il pourvoit aux besoins du grand nombre.

Quelqu'un dira : Ce n'est pas dans mon intérêt que cet homme travaille, c'est dans le sien; car il se propose d'acquérir ainsi fortune, gloire et tranquillité; il cherche son avantage en procurant le mien. — Je ne dis pas autre chose, et j'attendais cet aveu; mon discours avait pour but de vous montrer que les œuvres de zèle sont surtout utiles à qui les accomplit. Comme sans cela les hommes n'auraient pas voulu s'intéresser au bien de leurs semblables, Dieu les a mis dans cette nécessité; il a tellement uni les choses qu'on ne saurait arriver à son propre bonheur sans concourir à celui des autres. C'est là toutefois un mobile humain; il ne faut donc pas s'en inspirer pour le bien à faire, mais plutôt se conformer au bon plaisir de Dieu. Sans cette dernière condition, impossible de se sauver; pratiqueriez-vous la plus haute philosophie, mépriseriez-vous les choses périssables, vous n'aurez aucun droit auprès de Dieu. Quelle en est la preuve? Les paroles mêmes du bienheureux Paul : « Distribuerais-je tout ce que je possède pour alimenter les indigents, livrerais-je mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me servirait de rien. » I *Cor.*, XIII, 3. Voyez

combien Paul exige de nous; et cependant celui qui nourrit les pauvres s'occupe assurément du prochain, et non de lui-même. Cela seul ne suffit pas, nous dit l'Apôtre; il veut de plus qu'on donne de grand cœur, avec une sympathie profonde; car ce divin précepte a pour but d'unir les âmes par la charité. Telle étant la mesure qui nous est prescrite, quelle indulgence méritons-nous alors que nous faisons si peu? — Et comment, me demandera-t-on, Dieu disait-il à Loth par les anges : « Sauve-toi, sauve ton âme? » *Genes.*, XIX, 22. — A quelle occasion et pourquoi ce langage? Quand le châtiment allait éclater, quand il ne s'agissait plus de correction, quand la sentence était déjà prononcée et la maladie sans remède : vieillards et jeunes gens étaient tombés dans les mêmes amours infâmes, ils devaient tous être la proie du feu, il ne restait plus qu'à lancer la foudre. Il ne s'agit pas là de vice ou de vertu; cette parole ne regarde que le fléau céleste. Qu'eût-il donc fallu faire, selon vous? Demeurer et recevoir le supplice, se laisser brûler sans utilité pour personne? C'eût été le comble de la folie.

Je n'ai jamais prétendu dire qu'il faille vainement et sans but attendre la catastrophe, en dehors du bon plaisir de Dieu. C'est quand l'homme vit dans le désordre que vous devez tout braver et vous exposer vous-même pour le ramener au bien. Voilà ce que j'ordonne. Agissez ainsi dans l'intérêt du prochain, si vous le voulez, ou du moins dans le vôtre. Cela, certes, vaudrait mieux; mais ceci est encore un bien, supposé que vous n'atteigniez pas à cette vertu sublime. Que nul ne cherche son avantage personnel, s'il veut l'obtenir. Songeant donc que ni le sacrifice de notre fortune, ni le martyre, ni rien autre ne peut nous protéger, si nous n'avons pas la charité, qui couronne tout le reste, embrassons-la par-dessus tout, afin qu'elle nous procure, avec les biens présents, ceux de la vie future. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

« Je vous loue de ce qu'en toute chose vous vous souvenez de moi et gardez les traditions telles que je vous les ai données. »

1. Paul ayant terminé d'une manière digne de lui ce qu'il avait à dire sur les victimes offertes aux idoles, ce discours étant parfait de tout point, il aborde maintenant un autre sujet, qui renferme également une accusation, mais de moindre importance. Je l'ai déjà dit, je le dis encore à cette occasion, il n'accumule pas les fortes réprimandes; il les dispose dans l'ordre qui convient le mieux, intercalant de temps en temps des paroles plus douces, de peur de fatiguer ses auditeurs par des reproches que rien ne viendrait alléger. Aussi renvoie-t-il à la fin ce qui regarde la résurrection, de tous les sujets le plus redoutable pour eux. Il leur adresse d'abord de plus agréables paroles : « Je vous loue de ce qu'en toute chose vous vous souvenez de moi. » Quand la faute est manifeste, il les reprend avec vigueur et leur fait entendre de sévères menaces; quand la faute est douteuse, il commence par l'établir : le mal qu'on ne saurait nier, il le fait ressortir; celui qui laisse quelques incertitudes, il le montre évidemment. La fornication était une chose manifeste; il n'avait donc pas besoin de montrer que c'était un péché, il en prouve seulement la gravité, et, dans ce cas, il procède par comparaison. Appeler des étrangers pour juges, c'était encore un péché, mais moindre : aussi se contente-t-il de le signaler et de le caractériser. On était en doute concernant les victimes offertes aux idoles; là se trouvait néanmoins un grand mal : c'est pour cela qu'il s'arrête à relever ce qu'il y a de coupable. En agissant ainsi, il ne détourne pas seulement du désordre, il mène aux vertus opposées. Il ne s'en tient pas à défendre la fornication, il exige encore une irréprochable sainteté. Voici ce qu'il ajoute : « Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit. » I *Cor.*, VI, 20. Après avoir également déclaré que nous ne devons pas être sages de la sagesse étrangère, il

ne s'en tient pas là non plus, il veut que nous soyons fous. Quand il conseille de ne pas plaider devant les étrangers et qu'il défend de causer un préjudice, il en vient à blâmer tout procès, il veut qu'on supporte les injures et qu'on ne se borne pas à s'en abstenir. En parlant des victimes immolées aux idoles, il exige encore l'abstention, non-seulement de ce qui est défendu, mais de ce qui même est permis s'il doit en résulter un scandale. Il ne suffit pas en outre, dans sa pensée, de ne pas choquer ses frères, il faut avoir la même attention à l'égard des Gentils et des Juifs : « Soyez à l'abri de tout reproche vis-à-vis des Juifs, des Gentils et de l'Eglise de Dieu. »

Ces questions étant épuisées, il en soulève une autre; il attaque un nouveau travers. Quel est-il? Les femmes priaient et prophétisaient sans voile, la tête nue, — les femmes prophétisaient alors; — tandis que les hommes laissaient croître leurs cheveux, comme s'adonnant à la philosophie, et se couvraient la tête pour prier et prophétiser : double usage d'origine grecque. Il les avait avertis à ce sujet quand il était présent, et, si plusieurs s'étaient montrés dociles, probablement d'autres avaient résisté. C'est pour cela que dans sa lettre, tel qu'un sage médecin, il verse de nouveau le dictame de sa parole pour guérir le péché. Qu'il les ait avertis déjà quand il était présent, on le voit clairement par le préambule. Et comment, alors qu'il n'en avait rien dit dans son épître, et qu'il vient de leur adresser d'autres reproches, leur dirait-il tout à coup : « Je vous loue de ce qu'en toute chose vous vous souvenez de moi, et gardez les traditions telles que je vous les ai données? » Vous le voyez, les uns l'ont écouté, et il les loue; les autres ne l'ont pas écouté, et ce qu'il dit ensuite a pour but de les redresser : « Si quelqu'un paraît opiniâtre dans son sentiment, pour nous ce n'est pas notre habitude. » I *Cor.*, XI, 16. Si, pendant que les uns agissaient avec droiture et que les autres refusaient de l'écouter, il les eût tous enveloppés dans ses accusations, ceux-là seraient devenus plus obstinés et ceux-ci auraient eu moins de zèle. En donnant des éloges aux seconds, en leur faisant des avances, tandis qu'il blâme les premiers, il stimule les uns et dispose les autres au repentir. La réprimande frappe assez par elle-même; mais la comparaison avec les vertus d'autrui et les éloges décernés à ces vertus, aiguillonnent encore mieux les âmes.

En ce moment, Paul commence, non par les accusations, mais par les éloges, et par de grands éloges : « Je vous loue de ce qu'en toute chose vous vous souvenez de moi. » Telle est sa coutume : pour de petites choses il donne d'amples louanges. Ce n'est pas qu'il veuille flatter, à Dieu ne plaise; et comment le ferait-il, ne désirant ni les richesses, ni les honneurs, ni rien de semblable? Il met simplement en œuvre tous les moyens pour les sauver. De là cet éclatant éloge : « Je vous loue de ce qu'en toute chose vous vous souvenez de moi. » — Quelles sont toutes ces choses? Il ne s'agissait ici que de retrancher les longs cheveux et d'avoir la tête découverte. — Je l'ai dit, il prodigue les éloges pour stimuler l'ardeur. Voilà pourquoi ces paroles : «... de ce qu'en toute chose vous vous souvenez de moi, et gardez les traditions telles que je vous les ai données. » Il leur avait donc transmis beaucoup d'enseignements en dehors de ses lettres; ce qu'il déclare plusieurs fois ailleurs. Seulement, il s'était d'abord contenté du précepte, et maintenant il en donne de plus la raison. De la sorte il augmente l'énergie de ceux qui l'ont écouté, tout en rabaissant le faste des opposants. Notez qu'il ne dit pas : Vous avez été dociles, les autres ne l'ont pas été; mais, sans formuler un soupçon, il le fait entendre par la suite même de son enseignement : « Je veux que vous sachiez que la tête de tout homme, c'est le Christ; que la tête de la femme, c'est le mari; que la tête du Christ, c'est Dieu. » Telle est la raison de sa doctrine; il la présente pour exciter l'attention des plus faibles. Quant à celui qui croit comme il convient de croire et qui montre de la force, il n'a besoin ni de discours ni de raison; il lui suffit que le précepte lui soit transmis. Le faible réclame la raison de ce précepte; qu'on la lui donne, il écoute alors avec plus de docilité, il obéit avec plus de zèle.

2. Aussi l'Apôtre n'expose-t-il cette raison, que lorsqu'il a vu le précepte transgressé. Quelle est-elle donc? « La tête de tout homme, c'est le Christ. » — Celle du Gentil même? — Nullement. Pour que le Christ soit notre tête, il faut que nous soyons son corps et que chacun de nous soit l'un de ses membres ; il ne saurait évidemment être la tête de ceux qui ne font point partie de son corps : il s'agit donc ici de tout fidèle. Avez-vous remarqué comme, dans ce qui précède, l'Apôtre attaque au vif l'auditeur? Qu'il parle de la charité, de l'humilité, ou de l'aumône, il a trouvé là des exemples frappants. « La tête de la femme, c'est le mari; la tête du Christ, c'est Dieu. » A ce passage, les hérétiques s'élancent sur nous, prétendent que l'infériorité du Fils est là consignée; mais ils tombent sur eux-mêmes. En effet, si l'homme est la tête de la femme, c'est que la tête et le corps sont consubstantiels ; Dieu étant donc la tête du Christ, le Fils est consubstantiel au Père. — Mais nous ne voulons pas prouver par là qu'il soit d'une autre substance, disent-ils, nous n'y montrons que sa dépendance. — Que répondrons-nous? Quand il est dit de lui, pendant qu'il vit dans la chair, quelque chose qui semble le rabaisser, ce n'est pas sur la divinité que porte cette parole, c'est sur l'humanité jointe à la nature divine. Du reste, comment prouveriez-vous votre assertion? — De même que l'homme commande à la femme, de même Dieu commande au Christ. — D'après cela, ce que le Christ est à l'homme, le Père le serait au Fils. Or, « la tête de tout homme, c'est le Christ. » Qui jamais admettra de telles conséquences? Si le Père surpasse le Fils autant que le Christ nous surpasse, comprenez à quel point vous rabaissez ce dernier. Il ne faut pas entendre de la même manière ce qui nous concerne et ce qui concerne Dieu, quoique l'expression soit identique ; on ne saurait perdre de vue l'excellence propre à la divinité, le caractère à part de cette excellence.

Si nos adversaires ne nous accordent pas cette vérité, ils seront poussés à des absurdités sans nombre. Examinez ceci : Dieu est la tête du Christ, le Christ est la tête de l'homme, l'homme est la tête de la femme; qu'on entende chaque fois le mot de tête dans le même sens, et la distance qui nous sépare du Fils le séparera lui-même du Père. Ajoutez que la femme sera autant au-dessous de nous que nous sommes au-dessous du Verbe Dieu. — Et comment l'entendre d'une autre manière? — Cela dépend de l'objet. Si Paul avait voulu parler de pouvoir et de sujétion, comme vous le prétendez, il n'aurait pas pris la femme pour exemple, il eût plutôt comparé le serviteur et le maître. Bien que la femme nous soit soumise, en effet, c'est comme femme, comme un être libre et sur le même rang d'honneur. De même, quoique le Fils obéisse au Père, c'est comme Fils de Dieu, comme étant Dieu lui-même. Si l'obéissance du Fils envers le Père l'emporte sur celle des hommes envers leurs parents, sa liberté n'est pas moins supérieure. La dépendance du Fils à l'égard du Père n'est en soi ni plus grande ni plus vraie que celle des hommes; mais l'autorité du Père sur le Fils n'est pas égale. Si nous admirons le Fils à cause de son obéissance, de son obéissance jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix; si nous la regardons comme un étonnant prodige, nous ne devons pas moins admirer le Père de ce qu'il a engendré un tel Fils, non comme un serviteur soumis à ses ordres, mais comme un être obéissant librement et d'accord avec celui qui commande; ce que ne fait pas un serviteur. Cet accord préalable, ce conseil partagé ne doit pas vous faire supposer que le Père en ait eu besoin; cela vous dit simplement la parfaite égalité d'honneur.

Ne poussez donc pas à l'extrême, n'appliquez pas sous tous les rapports l'exemple de l'homme et de la femme. Ici bas la femme est soumise au mari, et c'est avec raison, parce que l'égalité produirait la lutte. Ce motif n'est pas le seul ; c'est encore à cause de la séduction primitive. Aussi ne fut-elle pas mise dans cet état de dépendance aussitôt après avoir été créée ; quand elle fut amenée devant Adam, elle n'entendit non plus rien de semblable ni de la bouche de Dieu ni de celle de l'homme. Il lui fut dit simplement qu'elle était l'os de ses os et la chair de sa chair; pas un mot de domination ou de dé-

pendance. C'est quand elle eut abusé de son pouvoir, quand elle eut tout ruiné, en devenant un piége au lieu d'être un secours, qu'elle entendit cette juste sentence : « Tu seras sous le pouvoir de ton mari. » *Genes.*, III, 16. Le péché sans nul doute allait introduire la guerre dans le genre humain; car, après la chute, il n'eût servi de rien au maintien de la paix que la femme tirât son origine de l'homme; ceci n'aurait même fait qu'exaspérer ce dernier, dans la pensée que cette origine n'avait pas détourné la femme d'attenter à son propre sang. Voyons donc la malice du diable, Dieu posa cette parole comme un mur, et détruisit ainsi l'inimitié qui devait naître de ces premières embûches, si bien que le ressentiment produit par le péché vint se briser contre cette barrière d'un amour inné. Mais en Dieu, dans cette nature incorruptible, on ne peut rien soupçonner de pareil. N'essayez donc pas de trouver un exemple vrai de tout point. On pourrait en citer d'autres d'où résulteraient ainsi de coupables et funestes conséquences. En commençant cette lettre, l'Apôtre disait : « Toutes les choses sont à vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. » I *Cor.*, III, 22-23.

3. Quoi donc? est-ce de la même manière que toutes les choses sont à nous, nous au Christ, le Christ à Dieu? Assurément non; mais la différence est manifeste pour les esprits même les moins clairvoyants, quoique la même parole soit dite de Dieu, du Christ et de nous. Dans une autre épître, ce principe posé, que l'homme est la tête de la femme, Paul poursuit ainsi : « Comme le Christ est la tête, le sauveur et le protecteur de l'Eglise, l'homme doit l'être aussi de sa femme. » Faudra-t-il tout entendre de la même façon, et dans ce passage, et dans tout ce que renferme sur le même sujet l'Epître aux Ephésiens? loin de nous cette pensée; cela n'est pas même possible. Si les expressions, encore une fois, sont identiques, qu'il s'agisse de l'homme ou de Dieu, ce n'est pas dans le même sens évidemment qu'il faut les comprendre. Il ne faudrait pas non plus n'y rien voir de commun; car alors elles paraîtraient lancées au hasard et sans but, nous n'en retirerions aucun avantage. Si tout ne doit pas être appliqué, tout ne doit pas être rejeté. Je m'explique, et pour rendre cette vérité plus claire, je prends un texte en particulier.

Le Christ est appelé la tête de l'Eglise; si rien dans ce mot n'est emprunté à la nature humaine, pourquoi donc est-il dit? Si, d'un autre côté, je veux trop urger la comparaison, je tombe dans des conséquences absurdes, puisque la tête est soumise aux mêmes infirmités que le corps et en subit toutes les misères. Que prendrons-nous et que laisserons-nous? Il faut laisser de côté ce que nous avons dit; il faut adhérer à l'unité parfaite, à la première cause, au premier principe; et cela, non dans la signification ordinaire, mais dans un sens supérieur et digne de Dieu, l'unité la plus inaltérable, le principe le plus élevé. Vous entendez encore prononcer le nom de Fils : n'acceptez pas non plus tout ce que ce nom emporte, ne rejetez pas tout; prenant uniquement ce qui convient à Dieu, la consubstantialité, l'identité de nature, laissez tomber à terre ce qui répugne à la divinité, ce qui tient à la faiblesse humaine. Dieu est appelé lumière : lui devons-nous donc attribuer tous les caractères de cette lumière qui frappe nos yeux? Assurément non; celles-ci est circonscrite par les ténèbres et l'espace, elle est mue par une force étrangère, et remplacée par la nuit : rien de pareil ne doit être supposé dans l'essence divine. Gardons-nous cependant de tout rejeter; nous trouverons certes quelque chose d'utile et de vrai dans cette comparaison, l'illumination qui nous vient de Dieu, le bonheur d'être affranchis des ténèbres.

C'est contre les hérétiques que nous venons de parler; il est temps de discuter le texte dans son ensemble. Ici quelqu'un sera peut-être arrêté par une question, se demandant en lui-même quel mal c'était que les femmes eussent la tête découverte, et les hommes non. Vous allez le savoir. L'homme et la femme ont reçu beaucoup d'autres signes de l'autorité de l'un et de la sujétion de l'autre. Eh bien, que celle-ci soit voilée et que celui-là ait la tête nue, c'est également un signe de leur état réciproque. Cela étant, l'un et l'autre pèchent en renversant l'ordre établi, en méconnaissant le divin précepte, en franchissant les limites imposées à

chacun : l'homme descend au rang de la femme, et la femme semble usurper celui de l'homme. S'il ne leur est point permis de changer d'habit, la femme ne saurait revêtir la chlamyde, ni l'homme porter le voile : « L'ornement distinctif de l'homme ne sera pas porté par la femme, ni le vêtement de la femme porté par l'homme. » *Deut.*, XXII, 5. Encore moins doivent être changées les dispositions dont nous parlons. Les habits furent d'abord réglés par les coutumes et les lois humaines, confirmées plus tard par la volonté de Dieu ; tandis que la nature elle-même indique si la tête doit être découverte ou non. Or, quand je dis la nature, c'est comme si je disais Dieu, puisque la nature est son œuvre. Si vous ébranlez donc des bornes aussi sacrées, songez quels malheurs vous attirez sur votre tête.

Ne me dites pas que c'est une légère faute. Elle a beaucoup de gravité, et par elle-même c'est une désobéissance. Serait-elle légère d'ailleurs, elle deviendrait grande par l'importante signification qu'elle a. C'est une grande chose, et le doute à cet égard n'est pas permis, que l'ordre régnant dans le genre humain et donnant leurs marques distinctives à celui qui doit commander et à celle qui doit obéir. Celui qui méconnaît cet ordre, confond tout, détourne de leur destination les dons de Dieu, foule aux pieds l'honneur qu'il a reçu lui-même. Cela s'applique, non à l'homme seul, mais encore à la femme. Le plus grand honneur pour celle-ci consiste, en effet, à ce qu'elle garde sa place ; la honte n'est que dans la division. L'Apôtre trace ainsi leur devoir à l'un et à l'autre : « Tout homme qui prie ou prophétise la tête voilée, déshonore sa tête ; toute femme qui prie ou prophétise la tête nue, déshonore sa tête. » Il y avait alors des hommes qui prophétisaient, comme je l'ai déjà remarqué ; des femmes même participaient à ce don, ainsi les filles de Philippe, et plusieurs autres avant ou après elles. Un prophète l'avait annoncé : « Vos fils prophétiseront, et vos filles auront des visions. » *Joel.*, II, 28. Paul ne veut pas sans doute que l'homme ait toujours la tête découverte, mais seulement quand il prie : « Tout homme qui prie ou prophétise sans se découvrir, déshonore sa tête. » Il ordonne, au contraire, que la femme soit toujours voilée ; car, après avoir dit encore : « Toute femme qui prie ou prophétise sans être voilée, déshonore sa tête, » il ne s'en tient pas là, il ajoute : « Autrement c'est comme si elle avait perdu sa chevelure. » Ce serait une honte pour la femme d'avoir la tête toujours rasée ; c'en est une également de l'avoir toujours découverte.

4. Il ne juge pas encore en avoir assez dit ; il continue : « Il faut que la femme ait sur la tête le signe du pouvoir, à cause des anges. » Ce n'est donc pas seulement pendant la prière, c'est constamment qu'elle doit être voilée. Le précepte n'a pas la même étendue pour l'homme, si ce n'est en ce qui regarde ses cheveux : L'Apôtre lui défend de se couvrir durant la prière, et toujours d'avoir les cheveux longs et soignés avec excès. Aussi, de même qu'il a dit de la femme : « Si elle ne se voile pas, qu'on lui rase la tête ; » de même il dit de l'homme : « C'est une honte pour lui d'entretenir ses cheveux. » Ce n'est donc pas seulement d'avoir la tête couverte. Voilà pourquoi il a dit au commencement : « Tout homme qui prie ou prophétise, ayant quelque chose sur la tête. » Remarquez la généralité de cette dernière expression. C'est nous faire entendre qu'on a beau se découvrir ; si l'on porte de longs cheveux, l'inconvenance est la même. L'Apôtre dit plus loin : « Les cheveux lui ont été donnés comme un voile. Si la femme ne se voile pas, qu'on lui rase la tête ; du moment donc où c'est une honte pour elle d'avoir la tête rasée, qu'elle se voile. » Au début il se borne à demander qu'elle ait la tête couverte en priant ; mais ensuite il indique qu'il doit toujours en être ainsi, puisqu'elle serait sans cela comme n'ayant pas de chevelure. Il recommande à cet égard la plus grande attention, un soin qui ne se démente jamais. Dans la pensée de l'Apôtre, ce n'est pas assez qu'elle soit couverte et voilée ; il faut que sa mise soit sévère et complète. Il excite d'autant mieux sa pudeur qu'il va jusqu'à l'absurde : « Si elle ne se voile pas, qu'on lui rase la tête. » Si vous ne voulez pas du voile que la loi de Dieu vous prescrit, semble-t-il

lui dire, rejetez aussi celui qui vous est donné par la nature.

Quelqu'un nous objectera : Et comment serait-il honteux pour la femme de s'élever au rang de l'homme? — A cela nous répondrons : Bien loin de s'élever, elle tombe de son propre rang. Ne pas se renfermer dans les limites de sa nature et dans les lois que Dieu nous a posées, transgresser les unes et les autres, ce n'est pas monter, c'est descendre. Quand on désire le bien d'autrui, quand on le dérobe, on n'acquiert rien de plus, on perd même ce qu'on avait déjà : c'est ce qui eut lieu dans le paradis terrestre. La femme n'acquiert pas davantage la dignité de l'homme, elle se dépouille plutôt de sa distinction comme femme. A cet abaissement se joint donc celui qui provient de la convoitise. S'étant emparé pour point d'appui d'une honte manifeste, ayant dit : « Si c'est une ignominie pour la femme d'avoir la tête rasée, » Paul se prononce et porte ainsi son arrêt : « Qu'elle se voile. » Qu'elle se voile, et non : Qu'elle porte les cheveux longs. Il établit que ces deux choses sont identiques; de plus il confirme cette prescription, et par un raisonnement direct et par la voie des contraires. Il affirme d'abord que le voile et la chevelure sont une même chose; il dit ensuite d'une manière formelle qu'une femme ayant la tête nue est absolument comme celle à qui on aurait rasé la tête. Si quelqu'un nous objecte encore qu'on ne saurait assimiler une femme dans ce dernier état avec celle qui porte le voile donné par la nature, nous répondrons que celle-ci l'a quitté volontairement quand elle va la tête découverte; c'est à la nature qu'elle doit d'avoir encore un voile, et non à sa propre volonté. Elle a donc la tête nue tout comme celle dont les cheveux ont été coupés. Le voile qu'elle a reçu de la nature doit lui faire comprendre l'obligation qu'elle a de se couvrir.

Paul énonce ensuite la raison de ce qu'il dit, comme je l'ai souvent remarqué, parce qu'il s'adresse à des personnes libres. Quelle est cette raison? « L'homme ne doit pas voiler sa tête, étant la gloire et l'image de Dieu. » Cette raison est la seconde; l'homme ne doit pas se couvrir, non-seulement parce que le Christ est sa tête, mais encore parce qu'il commande à la femme; un magistrat qui se présente devant le monarque doit porter les insignes de sa dignité. De même donc qu'un chef quelconque n'oserait paraître sans avoir sa tunique et son baudrier devant celui qui porte le diadème; vous ne sauriez prier Dieu sans avoir cette marque de votre puissance qui consiste à vous découvrir devant lui; de peur de faire outrage à celui qui vous a fait honneur, ainsi qu'à vous-même. Cela s'applique également à la femme; c'est un déshonneur pour elle de ne pas offrir le symbole de sa sujétion. « Et la femme est la gloire de l'homme. » Le pouvoir appartient naturellement à celui-ci. Après avoir parlé de la sorte, Paul touche encore à d'autres idées, à d'autres raisons; il remonte jusqu'à la création elle-même, en parlant ainsi : « L'homme ne vient pas de la femme, c'est la femme qui vient de l'homme. » Si c'est une gloire d'être le principe de quelqu'un, c'en est une plus grande encore d'être son prototype. « Car l'homme n'a pas été créé pour la femme, c'est la femme qui a été créée pour l'homme. » Seconde preuve de supériorité, ou mieux troisième, et même quatrième. La première, c'est que le Christ soit notre tête et que nous soyons celle de la femme; la deuxième, c'est que nous soyons la gloire de Dieu et que la femme soit notre gloire; la troisième, c'est que l'homme ne vienne pas de la femme et que ce soit tout l'opposé; la quatrième, c'est que l'homme n'ait pas été fait pour la femme, mais au contraire. « Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête le signe de ce pouvoir. » Voilà pourquoi, dit l'Apôtre; pourquoi donc? A cause de ce qu'il vient d'exposer; et non-seulement à cause de cela, mais de plus « à cause des anges. » Si l'homme ne vous inspire pas de respect, que les anges au moins vous en inspirent.

5. Avoir la tête couverte, c'est donc un signe de dépendance et d'autorité; cela dispose à baisser les yeux avec modestie, à sauvegarder sa propre vertu. Or, la vertu, comme aussi l'honneur du subordonné, c'est de rester dans l'obéissance. L'homme n'est pas dans l'obligation



de se couvrir, parce qu'il est l'image du Seigneur lui-même; pour la femme, elle le doit, c'est évident. Comprenez dès lors combien votre prévarication est grande quand, foulant aux pieds cet honneur et cette puissance dont vous êtes investi, vous paraissez sous l'extérieur de la femme. Vous agissez comme si, portant le diadème, vous l'arrachiez de votre front, pour y substituer une coiffure d'esclave. « Toutefois, ni l'homme sans la femme, ni la femme sans l'homme dans le Seigneur. » Comme il vient de donner à l'homme une supériorité multiple, en déclarant que la femme vient de lui et pour lui, qu'elle lui doit être soumise, l'Apôtre ne veut pas s'exposer à trop exalter l'un, à trop humilier l'autre; et vous avez vu le correctif qu'il sait ajouter: « Toutefois, ni l'homme sans la femme, ni la femme sans l'homme dans le Seigneur. » Ne vous en tenez pas à la première phase de la création, à la création même; car après cela l'origine est commune, elle appartient aux deux; ou plutôt non, rien de tel ni de l'un ni de l'autre, Dieu seul est toujours l'auteur de tous. De là cette parole de l'Apôtre : « Ni l'homme sans la femme, ni la femme sans l'homme dans le Seigneur; car, si la femme vient de l'homme, l'homme vient par la femme. » Il ne dit pas : De la femme, comme il a dit : « De l'homme; » c'est un privilége qui reste exclusivement à celui-ci. Il est vrai que le mérite n'en est pas à l'homme, et que Dieu seul en a la gloire; d'où ce qui suit : « Mais toutes les choses viennent de Dieu. » Puisqu'il en est ainsi, puisqu'il impose de tels préceptes, obéissez et ne résistez pas. « Jugez-en vous-mêmes : convient-il que la femme invoque Dieu sans être voilée? » Il les constitue de nouveau juges de son enseignement, comme il l'avait fait à propos des victimes offertes aux idoles. Il disait alors : « Jugez vous-mêmes ce que je dis; » et maintenant : « Jugez-en vous-mêmes. »

Il insinue cependant ici quelque chose de plus terrible, c'est que dans ce cas l'insulte remonte à Dieu. Mais il ne le formule pas d'une manière aussi claire; il use d'une expression plus radoucie, il le fait seulement entendre : « Convient-il qu'une femme invoque Dieu sans être voilée? Est-ce que la nature elle-même ne vous enseigne pas que c'est une honte pour l'homme de laisser croître ses cheveux, et que c'est au contraire un honneur pour la femme, parce que ses cheveux lui ont été donnés comme un voile? » Comme en toute occasion, l'Apôtre argumente ici d'après le sentiment commun, il invoque l'usage et fait rougir ceux qui le forcent à leur enseigner ce qu'ils auraient dû savoir d'avance; car de telles choses ne sont pas même inconnues des barbares. Et voyez comme il s'exprime partout avec énergie : « Tout homme qui prie sans se découvrir déshonore sa tête; » puis aussi : « Si c'est une honte pour la femme d'avoir la tête dépouillée ou rasée, qu'elle se voile; » et de plus en cet endroit : « C'est une ignominie pour l'homme de laisser croître ses cheveux, tandis que c'est un honneur pour la femme, les cheveux lui ayant été donnés comme un voile. » — Dès qu'elle est ainsi voilée, me dira-t-on, quel besoin a-t-elle de porter un autre voile? — C'est pour confesser sa sujétion par un libre mouvement de sa volonté, et non pas seulement par un don de la nature. Sans doute, la nature d'abord vous fait une loi de vous voiler; mais ajoutez à cela votre concours, de peur de paraître vous insurger contre la nature; ce qui serait l'outrager, en même temps qu'outrager l'homme.

Voilà comment il faut entendre cette accusation dirigée par Dieu contre les Juifs : « Vous avez mis à mort vos fils et vos filles; » *Ezech.*, XVI, 21; c'est la plus affreuse de vos abominations. Paul flétrissant à son tour les impudicités qui se commettaient parmi les Romains, aggrave de la même manière son accusation, en leur déclarant que, non contents d'avoir transgressé les lois de Dieu, ils ont bouleversé celles de la nature : « Changeant l'ordre naturel, ils se sont jetés en dehors de leur nature. » *Rom.*, I, 26. Il insiste sur cette même pensée, il en dégage cette conséquence, qu'il ne vient pas introduire de nouvelles lois, que ce sont plutôt les Grecs qui ont innové en toute chose, mais au point d'en méconnaître les principes essentiels. Le Christ avait dit dans la même direction d'idées : « Tout ce que vous voulez que les

hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. » *Matth.*, VII, 12. C'est dire clairement qu'ils n'établissait rien de nouveau. « Si quelqu'un paraît aimer les querelles, nous n'avons pas nous cette habitude, ni les Eglises de Dieu. » C'est donc de la contention et non de la raison, de résister à de tels enseignements. Du reste, Paul tempère encore par là ses reproches, sans amoindrir la gravité de son discours, en faisant naître dans les cœurs le sentiment de la honte. Nous ne sommes pas accoutumés, dit-il, aux disputes, aux contestations, aux querelles. Il n'arrête pas là son affirmation, il l'étend aux « Eglises de Dieu, » montrant de la sorte qu'en n'écoutant pas, ils se mettent en opposition avec tout l'univers. Les Corinthiens ont beau s'opiniâtrer, le monde entier désormais accepte de tels ordres et les observe, tant est grande la puissance du Crucifié.

6. Je crains cependant qu'en se conformant à ces prescriptions extérieures, certaines femmes ne se déshonorent encore par leurs actions, et ne se dévoilent sous d'autres rapports. — Aussi l'Apôtre ne se borne-t-il pas à ce qu'il a déjà dit, et va-t-il plus loin dans sa première épître à Timothée; il veut que les femmes « aient un vêtement convenable, se parent avec décence et modestie, ne portent ni des cheveux frisés ni des ornements d'or. » I *Tim.*, II, 9. S'il faut qu'elles n'aient pas la tête découverte et qu'elles présentent constamment la marque de leur sujétion, beaucoup plus doivent-elles la manifester par leur conduite! Les femmes des anciens temps donnaient à leurs maris le nom de maîtres, leur cédant toujours le premier rang. — Ceux-ci, de leur côté, me dira-t-on, aimaient leurs femmes.— Je le sais, je suis loin de le contredire; mais, quand nous vous donnons les avis dont vous avez besoin, n'en appelez pas à de tels exemples. Si nous exhortons les enfants, si nous leur recommandons l'obéissance à l'égard de leurs parents, en invoquant ce mot de l'Ecriture: « Honore ton père et ta mère, » *Exod.*, XX, 12, ils savent bien nous demander la suite du texte : « Et vous, parents, ne poussez pas vos enfants à la colère. » *Ephes.*, VI, 4. Lorsque nous disons aux serviteurs qu'ils doivent obéissance complète à leurs maîtres, et non pas seulement quand ils sont vus; que ce devoir est consigné dans l'Ecriture, eux aussi nous demandent ce qui vient après, nous imposant de parler également aux maîtres; car Paul ordonne à ces derniers, ajoutent-ils, de laisser de côté les menaces.

N'agissons pas de cette façon, et, quand on nous reprend touchant nos obligations, n'allons pas chercher quelles sont les obligations des autres; vous n'êtes pas disculpé parce qu'un autre sera mis en accusation comme vous: n'ayez qu'un but, de vous mettre à l'abri de tout reproche. Adam rejeta la faute sur la femme, et la femme sur le serpent; mais cette excuse ne leur fut d'aucune utilité. Gardez-vous, ô femme, d'un pareil langage, appliquez-vous plutôt de toutes vos forces à remplir votre devoir envers l'homme. Lorsque je parle à celui-ci, l'exhortant à vous prodiguer son amour et ses soins, je ne lui permets pas de m'opposer la loi qui regarde la femme, j'exige seulement qu'il accomplisse ce qui lui est prescrit. Ne vous informez de même que de votre devoir à vous, et soyez docile envers votre mari. Si vous pratiquez cette obéissance à cause de Dieu, vous ne songerez pas à me représenter ce que l'homme vous doit; vous accomplirez avec zèle tout ce qui vous est commandé par le législateur. C'est là surtout obéir à Dieu, puisqu'on respecte sa loi, quoiqu'on ait à souffrir de ce qu'un autre la transgresse. Aimer celui dont on est aimé, ce n'est rien de remarquable; celui-là mérite surtout d'être couronné qui témoigne de la bienveillance à qui lui montre de l'aversion. Pensez également en vous-même qu'en supportant avec patience le pénible caractère d'un mari, vous gagnerez une brillante couronne. S'il est plein de modération et d'amitié, comment Dieu trouvera-t-il à vous donner une récompense? Je le dis, non certes pour autoriser les emportements du mari, mais pour engager la femme à n'y répondre que par une douceur inaltérable. Que chacun remplisse son devoir avec soin, et le prochain ne tardera pas à suivre cet exemple : ainsi, que la femme soit prête à supporter sans aigreur les duretés et les injustices, que le mari s'abstienne d'insulter une femme qui se montrerait fâcheuse et

bizarre, la sérénité dès lors règnera dans la maison, c'est un port à l'abri des tempêtes.

Voilà comment les choses se passaient autrefois : chacun remplissait sa tâche, sans se préoccuper de celle de son voisin. Voyez, Abraham prend avec lui son neveu, sa femme n'y trouve rien à redire; il oblige celle-ci à faire un long voyage, elle n'objecte rien non plus, elle se met simplement à le suivre. Après bien des ennuis, des fatigues et des sueurs, étant devenu le maître de tout, il abandonne à Lot la première place, et Sara ne le voit pas avec douleur, elle n'ouvre pas même la bouche, elle est bien loin de tenir des discours que tiennent aujourd'hui beaucoup de femmes, quand elles voient leurs maris moins bien partagés dans de telles affaires, surtout vis-à-vis de leurs inférieurs; elles les traitent alors de fous et d'imbéciles, de lâches et de traîtres. Rien de pareil ni sur les lèvres ni dans l'esprit de Sara; elle approuve tous les actes du Patriarche. Bien plus, après que Lot eut le choix des terres et qu'il eut pris pour lui la meilleure part, quand il se trouva dans la situation la plus périlleuse, ce fut son oncle qui vint à son secours; à cette nouvelle, Abraham arma aussitôt tous ses serviteurs et ne craignit pas, avec cette faible troupe, d'aller attaquer l'armée tout entière des Perses. Sa femme n'essaya pas alors de le retenir, elle ne lui dit pas, comme elle eût pu le faire : Où vous précipitez-vous, ô homme, à travers quels horribles dangers? Irez-vous répandre votre sang pour quelqu'un qui vous a couvert d'outrages et dépouillé de tout? Si vous n'avez aucun égard pour vous-même, ayez pitié de moi qui, pour vous suivre dans ce long voyage, ai quitté ma maison, ma patrie, mes amis et mes proches; ne me laissez pas veuve, ne me jetez pas dans les maux de la viduité.

Elle ne dit ni ne pensa rien de semblable, elle souffrit tout sans se plaindre. Plus tard, demeurant stérile, elle n'éprouva pas le chagrin qu'éprouvent les autres femmes, elle ne se livra pas aux gémissements; l'homme seul gémit, et pas encore devant sa femme, mais seulement devant Dieu. Remarquez combien l'un et l'autre sont fidèles à leur devoir. Abraham ne méprise pas Sara parce qu'elle est stérile, jamais aucun reproche à cet égard : elle s'efforce de le consoler en se substituant une servante, chose qui n'était pas alors interdite, comme elle l'est de nos jours. Ni la femme aujourd'hui ne peut procurer une telle satisfaction à l'homme, ni l'homme la rechercher, au su ou à l'insu de sa femme, serait-il mille fois malheureux de n'avoir pas d'enfants; ils entendraient eux aussi la terrible parole : « Leur ver ne mourra pas, leur feu ne s'éteindra jamais. » *Marc.*, IX, 45. Non, cela n'est plus licite; mais c'était jadis toléré. D'où cette disposition adoptée par la femme et le consentement que l'homme y donna, non certes en vue du plaisir. — Voyez cependant, me dira-t-on, comme il renvoya plus tard la servante, sur l'ordre de Sara. — C'est précisément ce que je veux vous montrer, que chacun d'eux s'empressait d'accomplir la volonté de l'autre.

7. Du reste, ne vous bornez pas à considérer le fait, vous qui tenez ce langage, examinez aussi ce qui précède, l'insolence de la servante et son orgueil vis-à-vis de la femme légitime; tout ce qui révolte le plus un esprit élevé, un cœur généreux et sensible. Que la femme n'attende donc pas que son mari lui donne l'exemple de la vertu, pour la pratiquer ensuite; elle ne ferait en ce cas rien de grand. Que l'homme, de son côté, n'attende pas que la sagesse irréprochable d'une femme l'excite à la philosophie; ce n'est pas à lui qu'en reviendrait le mérite. Ils doivent, comme je l'ai dit, tâcher de se devancer dans le bien. Si, quand un étranger vous frappe sur la joue droite, il vous est ordonné de lui présenter la gauche, à plus forte raison devez-vous supporter les emportements d'un mari. Je n'entends certes pas autoriser les mauvais traitements à l'égard d'une femme; loin de là : les coups sont la dernière des injures, non pour celle qui est frappée, mais pour celui qui frappe. S'il vous arrive d'avoir à les subir, ô femme, n'en soyez pas affligée, sachant la récompense qui vous est réservée pour l'avenir et l'honneur même qui vous en revient dans la vie présente. En parlant ainsi, c'est également aux hommes que je m'adresse. Non, point de faute qui puisse vous mettre dans la nécessité de battre votre

femme. Et que dis-je, votre femme? un homme doué de quelque dignité ne doit jamais frapper une servante, ni lever la main sur elle. Or, si frapper une servante est un profond déshonneur, beaucoup plus sera-t-il honteux de frapper une personne libre. On le voit jusque dans les législations humaines, qui dispensent la femme de rester avec celui qui l'aurait ainsi maltraitée, parce qu'il est désormais indigne d'une telle cohabitation. C'est le comble de l'injustice, d'outrager comme un vil esclave, la compagne de votre vie, celle qui dès le commencement vous donne son concours et le dévouement qui vous est nécessaire.

Volontiers je comparerais cet homme, si toutefois il est permis de lui donner ce nom, et je n'oserais pas même l'appeler une brute, à celui qui tuerait son père et sa mère. Il vous est ordonné de quitter, en effet, votre père et votre mère, pour vous attacher à votre femme, et vous ne leur faites point de tort; vous accomplissez la loi divine; ceux même que vous abandonnez sont tellement persuadés de ce droit, qu'ils vous en auront de la reconnaissance, qu'ils y consentiront de plein gré : n'est-ce donc pas une extrême démence d'insulter cet être pour lequel Dieu veut que vous quittiez les auteurs de nos jours? N'est-ce même que de la frénésie? Qui tolérerait, je vous le demande, une pareille honte? Quelle parole pourrait l'exprimer, quand des cris plaintifs se font entendre jusque dans les rues, quand les voisins et les passants accourent vers la maison de celui qui s'imprime une telle honte, comme si une bête féroce venait de pénétrer dans cette maison et la ravageait? Mieux vaudrait pour ce furieux être englouti dans les entrailles de la terre que paraître ensuite dans l'agora. — Mais j'ai une femme, dira-t-il, d'un caractère indomptable. — Songez aussi qu'elle est femme, un objet fragile et délicat, et que vous êtes homme. Vous avez été constitué chef, vous êtes à la place de la tête pour que vous supportiez la faiblesse de celle qui vous est subordonnée. Faites que votre puissance tourne à votre honneur; et bien certainement elle sera honorable si l'obéissance est honorée. De même que le souverain s'attire d'autant plus de respect, qu'il rend plus respectable la position des magistrats placés au-dessous de lui, et perd beaucoup de son prestige lorsqu'il ne sait pas l'honorer; de même, si vous outragez celle qui commande après vous, vous avez fortement entamé votre autorité même et votre honneur. Réfléchissant à toutes ces choses, apprenez à vous modérer; après cela, souvenez-vous de cette soirée où le père, vous ayant appelé, vous confia sa fille comme un religieux dépôt, la sépara de tous, de la mère, de lui-même, de sa maison, et la remit entièrement à votre sollicitude; songez encore qu'après Dieu, c'est elle qui vous a donné des enfants, qui vous a rendu père, et sachez donc la traiter avec douceur.

8. Ne voyez-vous pas quel soin les agriculteurs ont d'une terre qu'ils ont ensemencée, ne négligeant aucun moyen de la rendre fertile, quelques difficultés qu'elle présente d'ailleurs, serait-elle aride ou bien inondée par les eaux, se couvrirait-elle de mauvaises herbes? Tenez cette même conduite, et le premier, vous recueillerez les fruits dans le calme et la sérénité; c'est un port tranquille que l'union des époux, c'est un remède à toutes les peines. Prenez garde de troubler ce port, d'y déchaîner la tempête, à votre retour de l'agora, si vous désirez y trouver la paix; si vous y jetez le trouble, si vous le bouleversez, attendez-vous au plus triste des naufrages. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, mettez en pratique ce que je vous dis : arrive-t-il chez vous quelque chose de pénible, alors même que votre femme en serait la cause, consolez-la, bien loin d'augmenter son chagrin. Auriez-vous tout perdu, rien n'est plus lamentable que de vivre avec une femme sans bienveillance et sans amour : quelque faute que vous ayez à relever, vous ne me direz rien qui soit affligeant comme la division intestine. Tout cela considéré, que l'affection de votre femme vous soit la plus précieuse de toutes. S'il nous est ordonné de porter le fardeau les uns des autres, à plus forte raison celui d'une femme. L'avez-vous prise pauvre, ne le lui reprochez pas; manque-t-elle de raison, loin de vous en irriter, éclairez son intelligence : vous vivez de la même vie, vous

formez un seul être. — Mais elle ne cesse de parler, elle s'adonne au vin, à la colère. — Raison de plus pour vous d'en avoir pitié, et nullement de vous livrer à l'impatience; priez Dieu pour elle, aidez-la de vos conseils et de vos exhortations, ne négligez aucun moyen pour la soustraire au vice. Si vous la frappez, la briseriez-vous, vous ne la guérirez pas de cette maladie: les emportements se corrigent par la mansuétude, et non par d'autres emportements.

Songez de plus à la récompense que Dieu vous accordera. Si la crainte de Dieu vous fait épargner un être que vous pourriez exterminer, si vous supportez de pareils vices, par respect pour cette loi qui vous défend de renvoyer votre femme, malgré toutes ses infirmités; oui, vous recevrez une récompense au-dessus de toute expression; et déjà, par avance, vous aurez beaucoup d'amis, et par un redoublement d'amour de sa part et par la patience que vous aurez pratiquée envers elle. On rapporte qu'un philosophe païen, ayant une femme méchante, indiscrète, insolente même, répondit à ceux qui lui demandaient comment il pouvait supporter une pareille femme, qu'il avait chez lui un gymnase de vertu, une école de philosophie. Je serai beaucoup plus doux pour les autres, ajoutait-il, m'étant ainsi formé chaque jour. Pourquoi ces acclamations? Quant à moi, je gémis profondément lorsque je vois les Gentils se montrer plus sages que nous, à qui cependant il est commandé d'imiter les anges, bien mieux, d'imiter Dieu même dans sa longanimité. On rapporte donc que ce philosophe ne renvoya pas cette méchante femme en dépit de ses défauts; plusieurs vont jusqu'à prétendre que ce fut la raison pour laquelle il l'épousa. Comme la plupart des hommes cependant ne subordonnent pas leurs sentiments à la raison, je les engage à mettre d'abord tout en œuvre, à n'oublier aucun moyen pour faire choix d'une femme dont la sagesse et la vertu ne laissent rien à désirer. S'il leur arrive de se tromper et d'introduire dans leur maison une femme bien différente, insupportable même, ce sera le cas d'imiter ce philosophe et de travailler à la ramener elle-même au devoir, sans écouter aucun prétexte.

Conduite d'un philosophe païen envers une femme méchante et insolente.

Le marchand, avant de lancer son navire à la mer ou d'entreprendre une négociation quelconque, prend vis-à-vis d'un associé les précautions et les garanties les plus capables d'assurer la paix. Ne montrons pas moins de prudence, ayons des espérances fondées de concorde et d'harmonie avant d'introduire dans le navire celle qui doit partager notre sort. A cette condition, le calme régnera dans tout le reste, et nous ferons avec sécurité la traversée de la vie présente. Estimons ce bonheur plus que nos maisons, nos esclaves, nos trésors, nos champs et les affaires publiques elles-mêmes. Mettons au-dessus de tout que la compagne de notre vie n'excite jamais ni tumulte ni division. Le reste suivra dès lors un cours prospère; dans les choses spirituelles elles-mêmes, nous aurons une grande facilité, du moment où nous porterons le joug avec cet accord parfait. Pratiquant ainsi la vertu dans toutes les circonstances, nous arriverons aux biens promis. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

« En vous donnant ces préceptes, je ne vous loue pas de ce que vos assemblées vous soient nuisibles, au lieu de vous être utiles. »

1. Il est encore nécessaire d'indiquer avant tout la raison de ce reproche; ce que nous dirons ensuite sera plus facile à saisir. Quelle est donc cette raison? A l'exemple des trois mille qui s'étaient convertis au commencement, les fidèles mangeaient à la même table et mettaient leurs biens en commun, quand l'Apôtre écrivit cette lettre; mais ce n'était plus avec la même régularité : il ne restait de cette communauté primitive qu'une sorte d'imitation affaiblie. Puisqu'il y avait là des pauvres et des riches, tous les biens n'étaient pas mis en commun, et la table

commune n'était dressée qu'à certains jours, comme elle devait l'être. Après la participation aux divins mystères, tous se rendaient au repas, et les pauvres, ceux même qui n'avaient rien, étaient invités par les riches, et tous alors mangeaient ensemble. Cet usage fut plus tard abandonné à cause des divisions qui survinrent, les uns s'attachant à ceux-ci, les autres à ceux-là, chacun disant de son côté : Je suis d'un tel ou d'un tel; et l'Apôtre les avait repris au commencement de l'Epître : « J'ai su, mes frères, par ceux des nôtres qui sont à Chloès que des contestations existent entre vous. J'entends parler de ce propos que chacun de vous tient : Je suis du parti de Paul; moi, de celui d'Apollo; moi, de celui de Céphas. » I *Cor.*, I, 11-12. Ce n'est pas qu'ils se fussent rangés sous la loi de Paul, ce que ce dernier n'aurait pu supporter; mais l'Apôtre met ainsi son nom en avant pour donner plus de poids à sa parole et mieux déraciner cette coutume; il montre par là que, si quelqu'un se donnait à lui en se séparant du reste du corps, il commettrait une chose absurde et profondément inique.

Or, dès que telle était l'iniquité quand il s'agissait de lui-même, beaucoup plus grave était-elle lorsqu'il s'agissait des inférieurs. Le premier usage, si profitable et si beau, qui servait d'aliment à la charité, de consolation à l'indigence, de leçon au riche, école permanente de la plus haute philosophie et de l'humilité la plus profonde, se trouvait donc amoindri. Tant de biens compromis ou perdus donnent à Paul le droit d'employer ce langage sévère : « En vous parlant ainsi, je ne vous loue pas. » Dans le reproche qui précède, comme beaucoup observaient leur devoir, il commence en d'autres termes : « Je vous loue de ce que vous vous souvenez constamment de moi; » tandis qu'il dit ici : « En vous donnant ces préceptes, je ne vous loue pas. » — Il n'a pas voulu pour cette raison aborder ce sujet immédiatement après ce qui regarde les victimes offertes aux idoles; pour tempérer son discours, il jette entre ces deux points la règle de conduite concernant les cheveux. En allant sans interruption d'une accusation à l'autre, mais toutes également graves, il eût craint d'exciter la répulsion; de là ce léger répit avant de s'exprimer ainsi : « En vous donnant ce précepte, je ne vous loue pas. » Quel précepte? Celui que je vais formuler. Et que signifie cette parole : « Je ne vous loue pas? » Je ne saurais vous approuver de ce que vous m'obligez à vous donner un tel conseil. Non, ce n'est pas un éloge pour vous que vous ayez besoin d'une semblable leçon, que je sois dans la nécessité de vous exhorter à cet égard.

Voyez comme il fait immédiatement ressortir ce qu'il y a de déraisonnable dans leur conduite. Quand le pécheur n'aurait pas même besoin d'être averti pour ne pas pécher, la faute est évidemment impardonnable. Et pourquoi ne louez-vous pas? C'est que « vos assemblées vous sont nuisibles, au lieu de vous être utiles. » En d'autres termes : Vous n'avancez pas dans la vertu. Alors qu'il faudrait vous élever plus haut, avoir de plus nobles aspirations, vous avez amoindri la pratique auparavant en vigueur, et vous l'avez amoindrie de telle sorte que je suis dans l'obligation de vous exhorter pour la faire revivre et vous ramener au même point. — Ne voulant pas paraître s'adresser uniquement aux pauvres, il n'en vient pas tout d'un coup à parler de la table commune, afin de ne pas exposer au mépris la correction qu'il entend exercer; il cherche une expression encore plus vive et plus capable de les effrayer. Que leur dit-il? « Et d'abord, j'apprends qu'il y a des divisions entre vous, quoique vous soyez réunis dans l'Eglise. » Il ne dit pas : J'apprends que vous ne mangez pas en commun, j'apprends que vous prenez votre nourriture en particulier, et non avec les pauvres. Il met en avant une chose éminemment propre à frapper les esprits, il prononce le mot de division; et c'était là réellement la cause du mal. Il leur rappelle encore ce qu'il avait dit au début de sa lettre, ce qu'il tenait des fidèles de Chloès : « Et je le crois en partie. »

2. On eût pu lui dire : Et si nos accusateurs mentent? Aussi n'affirme-t-il pas qu'il croit, de peur de les pousser à l'impudence, ni qu'il ne croit pas, pour ne point paraître les accuser sans motif; il dit simplement : « Je le crois en partie. » En leur déclarant qu'il croit certaines

choses, de peu d'importance même, il les jette dans l'anxiété, préparant par là leur retour au bien. « Car il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous, afin qu'on reconnaisse les âmes qui sont à l'épreuve. » Il ne parle pas ici des hérésies dogmatiques, il désigne par ce mot les schismes, ou les divisions. Parlerait-il d'ailleurs des premières, cette affirmation serait encore irréprochable. Le Christ a bien dit : « Il est nécessaire qu'il arrive des scandales, » *Matth.*, XVIII, 7, sans ébranler ainsi le libre arbitre, sans introduire aucune espèce de contrainte ou de nécessité dans la vie, mais en prédisant ce qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, vu la perversité de l'esprit humain; de telle façon que cela se réalise par suite de ces funestes dispositions, de cette maladie incurable, et nullement en vertu de la prédiction. Non, les scandales ne sont pas arrivés parce qu'il les avait prédits; il les a prédits parce qu'ils devaient arriver. S'ils étaient inévitables, en effet, s'ils ne dépendaient pas de la libre volonté des hommes, le Sauveur aurait ajouté sans raison : « Malheur à ceux par qui les scandales viennent. » *Ibid.*

Mais nous avons suffisamment développé ce sujet quand nous en étions là; nous devons maintenant revenir à celui qui nous occupe. Que l'Apôtre parle en cet endroit des hérésies qui surgissaient à l'occasion de la table commune, des dissensions et des querelles dont elle était l'objet, c'est évident par ce qui vient ensuite. Il ne s'en tient pas à cette première parole : « J'apprends qu'il y a des divisions parmi vous ; » il explique la nature de ces divisions, en poursuivant ainsi : « Chacun prend son repas sans attendre les autres ; » et bientôt après : « N'avez-vous pas vos maisons pour y manger et boire ? Méprisez-vous l'Eglise de Dieu ? » Il est assez manifeste que tel est le but de son discours. S'il traite cela de divisions ou de schismes, ne vous en étonnez pas ; il veut les stimuler par cette expression, comme je l'ai déjà remarqué. S'il eût été question de divisions sur les dogmes, son langage aurait eu moins de douceur. Ecoutez-le quand il touche à de semblables sujets : quelle véhémence et dans l'affirmation et dans le reproche ! dans l'affirmation, comme lorsqu'il dit : « Un ange viendrait-il vous évangéliser autrement que vous ne l'avez été, qu'il soit anathème ; » *Galat.*, I, 8; dans le reproche, comme ici : « Vous qui prétendez être justifiés dans la loi, vous êtes déchus de la grâce. » *Ibid.*, V, 4. Il va jusqu'à donner le nom de chiens aux corrupteurs : « Prenez garde aux chiens. » *Philipp.*, III, 2. Tantôt il déclare qu'ils ont une conscience cautérisée par le feu; tantôt il les appelle des anges de Satan. Rien de tel dans le passage qui nous occupe, tout est calme et modéré.

Que signifient ces paroles : « Afin qu'on reconnaisse ceux qui sont à l'épreuve ? » Qu'ils brillent d'un plus grand éclat. Voici ce qu'il veut dire : Pour ceux qui sont stables et fermes, rien de cela ne leur nuit, ils y trouvent plutôt un surcroît d'honneur et de gloire. Le mot « afin que » n'indique pas toujours le but, et souvent ne signale que le résultat. Le Christ l'emploie de même quand il dit : « Je suis venu dans ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que les voyants deviennent aveugles. » *Joan.*, IX, 39. Ainsi fait encore Paul, lorsque dissertant sur la loi, il s'exprime en ces termes : « Or, la loi est survenue afin que le péché déborde. » *Rom.*, V, 20. La loi certes n'a pas été donnée pour que les Juifs se rendissent plus coupables; seulement, la chose est arrivée. L'avénement du Christ n'avait pas non plus pour but de rendre les voyants aveugles, tout au contraire ; mais c'est ce qui a eu lieu. Voilà donc comment il faut comprendre ce texte : « Afin qu'on reconnaisse ceux qui sont à l'épreuve. » Non les hérésies ne sont pas arrivées pour qu'une telle manifestation se fît; elle s'est faite à l'occasion de ces mêmes hérésies. L'Apôtre tient ce langage pour ranimer les pauvres qui supportaient noblement de semblables dédains. Aussi ne dit-il pas : Afin qu'ils soient éprouvés; il dit : « Afin qu'on reconnaisse ceux qui sont à l'épreuve. » C'est déclarer qu'ils étaient déjà tels ; mais, se trouvant confondus avec la foule et recevant des riches une consolation, ils n'étaient pas en évidence : ce sont les divisions et les disputes actuelles qui les montrent ce qu'ils sont, tout comme la tempête révèle le pilote. Au lieu de dire également : Afin que vous

paraissiez des hommes éprouvés, il dit : « Afin qu'on reconnaisse ceux qui sont à l'épreuve, » ceux d'entre vous. Il ne les manifeste pas sur le ton de l'accusation, de peur de rendre les autres plus impudents, ni sur celui de la louange, de peur de les enorgueillir; sa parole reste en suspens, laissant à la conscience de chacun le soin de s'appliquer le blâme ou l'éloge.

Les pauvres ne sont pas les seuls qu'il me semble consoler ici; il console de plus ceux qui n'ont pas porté d'atteinte à l'ancien usage. Il est à croire, en effet, que plusieurs s'y montraient fidèles; et de là cette expression : « Je le crois en partie. » Il appelle donc à bon droit hommes éprouvés ceux qui gardaient intact cet admirable usage, sans regarder si les autres le suivaient ou ne le suivaient pas. En parlant de la sorte, il se propose de relever par de justes louanges le courage de tous. Il expose ensuite quel est le péché dont on se rend coupable en le transgressant. Quel est-il donc? « Vous réunir comme vous le faites, ce n'est plus manger la cène du Seigneur. » Voyez-vous comment, en leur adressant une réprimande et sous forme de narration, il leur insinue un conseil. Autre est le but de la réunion, leur dit-il; c'est une réunion de charité, d'affection fraternelle. Le même lieu vous reçoit tous et vous rassemble, il est vrai; mais la table n'est pas en rapport avec l'assemblée. Il n'a pas dit : En vous réunissant, vous ne mangez pas en commun. Sa parole est bien différente, elle a quelque chose de beaucoup plus terrible pour eux : « Ce n'est plus manger la cène du Seigneur. » Elle les reporte à cette nuit où le Christ transmit aux apôtres ses redoutables mystères. C'est pour cela que Paul appelle ce repas la cène; car tous alors étaient assis à la même table. Or, la distance entre les riches et les indigents n'est pas aussi grande qu'entre le Docteur et les disciples : celle-ci est infinie. Et que dis-je, entre le Docteur et les disciples? songez à celle qui séparait le Docteur et le traître. Ce dernier cependant était là comme les autres; le Maître ne le rejeta pas, il le laissa manger du même sel et participer aux mystères.

3. Paul explique ensuite : Ce n'est plus manger la cène du Seigneur : « Chacun emporte son repas pour le manger en particulier, et l'un a faim pendant que l'autre va jusqu'à l'intempérance. » De là résulte pour eux et par leur fait un surcroît de honte. Ils s'approprient ce qui appartient au Seigneur, en sorte que les premiers sont ceux qui se déshonorent, ceux qui dépouillent leur propre table de sa plus belle dignité. Comment et pour quelle cause? C'est que la cène du Seigneur, du souverain Maître, doit nécessairement être commune. Les biens d'un maître ne sont pas à tel serviteur ou bien à tel autre, ils sont à l'usage de tous. La qualification qu'il donne au repas emporte donc l'idée de communauté. Du moment où c'est ici la table du Seigneur, ce qu'on ne peut pas révoquer en doute, vous n'en devez rien détourner pour vous seul; offrez à tous sans distinction ce qui appartient au Maître de tous : ainsi se vérifiera le titre que vous donnez à cette table. Aujourd'hui, vous effacez ce titre, puisque vous gardez pour vous ce qui devait être commun. L'Apôtre le dit d'une manière formelle : « Chacun prend d'avance son repas. » Ce n'est pas l'idée de division, c'est celle de précipitation, et par là même de désordre et de voracité qui domine dans cette accusation; et ce qui suit le montre clairement; car il ajoute : « Et l'un a faim pendant que l'autre va jusqu'à l'intempérance. » Point de mesure de part ni d'autre, l'indigence ou l'excès. C'est la seconde accusation qui tombe sur leur tête. Ils sont d'abord accusés de déshonorer le repas, de corrompre l'institution; et maintenant de se livrer à la gourmandise, à l'ivresse même, tandis que les pauvres n'ont rien, chose bien plus barbare. Ce qu'il fallait servir à tous, eux seuls l'absorbent; ils en font l'aliment des passions les plus grossières. Aussi l'Apôtre n'a-t-il pas dit : L'un a faim et l'autre est rassasié. Voici son expression : « Et l'autre est ivre. »

Le défaut ou l'excès sont en soi également blâmables.

Le défaut et l'excès sont en soi également blâmables : s'enivrer, indépendamment du mépris qu'on fait des pauvres, mérite condamnation; mépriser les pauvres, alors même qu'on ne s'enivrerait pas, n'est pas moins condamnable. Songez quel désordre constituent les deux



fautes réunies. La déraison de cette conduite une fois établie, Paul la stigmatise avec une grande indignation ; il s'écrie : « N'avez-vous pas vos maisons pour y manger et boire? Méprisez-vous l'Eglise de Dieu et voulez-vous confondre ceux qui n'ont rien?» Voyez-vous comme il fait rejaillir sur l'Eglise l'insulte faite aux indigents, afin de donner plus de force à sa parole? C'est une autre accusation dirigée contre eux : ils outragent l'Eglise en même temps que les pauvres. Comme vous faites de la cène du Seigneur un repas qui n'est que pour vous, vous vous appropriez le lieu même, l'église devient votre maison. Or, l'église n'existe pas pour que nous restions divisés en y venant, mais bien pour que nos divisions y soient éteintes : c'est le sens de la réunion. « Voulez-vous confondre ceux qui n'ont rien? » Au lieu de dire : Vous faites mourir de faim les indigents, il se sert d'une parole beaucoup plus énergique : « Vous confondez, » montrant par là qu'il se préoccupe moins de la nourriture qu'on refuse aux pauvres que de l'affront qui leur est infligé. C'est ici la cinquième accusation : non-seulement les pauvres sont méprisés, mais encore ils sont couverts de honte. Il parle ainsi pour honorer la condition des pauvres, pour attester de plus que les privations leur sont moins pénibles que les injures, pour exciter enfin la pitié dans l'âme des auditeurs. Après avoir mis à nu toutes ces iniquités, l'outrage fait à l'institution, celui qui s'adresse à l'Eglise, le mépris à l'égard des indigents, il adoucit de nouveau le ton de sa réprimande, en ajoutant : « Vous louerai-je? En cela je ne saurais vous louer. » C'est une chose qui doit surtout nous frapper d'admiration, qu'au moment où le discours semblerait devoir prendre plus de véhémence, après l'énumération de semblables travers, après des reproches sévères, le contraire ait lieu, et le juge laisse respirer les coupables. Quelle en est la raison? Il les avait réprimandés avec la plus grande rigueur, et, comme un habile médecin, il avait porté le fer à leurs plaies, ne se contentant pas d'effleurer un mal qui demandait une profonde incision : vous avez entendu de quelle façon il retranchait le fornicateur qui se trouvait au milieu de ce même peuple; mais il se garde bien de traiter avec le fer des plaies auxquelles suffisaient de plus doux remèdes. Voilà pourquoi son discours devient plus doux à cet endroit. Ajoutez qu'il veut les rendre eux-mêmes plus doux à l'égard des pauvres, et vous vous expliquerez encore mieux son aménité.

Voulant cependant les frapper davantage et par d'autres considérations, il remonte aux sources les plus élevées : « J'ai appris du Seigneur et je vous ai transmis que le Seigneur Jésus, la nuit même où il fut livré, prit du pain, et rendant grâces le rompit, et dit : Recevez, mangez; ceci est mon corps, qui sera rompu pour vous; faites cela en mémoire de moi. » Pourquoi rappelle-t-il ici l'institution eucharistique? Parce que ce souvenir était absolument nécessaire pour le sujet présent. Votre Seigneur, pourrait-il dire, daigna les recevoir tous à la même table, toute retoutable qu'elle était, quoiqu'elle fût incomparablement supérieure à toutes les autres : et vous jugez les pauvres indignes de votre table à vous, d'une table de si peu de valeur et d'importance! Ils n'ont rien de plus que vous dans l'ordre spirituel et vous les dépouillez des choses corporelles; car elles ne sont pas à vous. — Mais il ne s'exprime pas ainsi, de peur que son discours n'irrite; il procède avec plus de ménagement et de douceur : « Le Seigneur Jésus, la nuit même où il fut livré, prit du pain. » Pour quel motif nous rappelle-t-il la circonstance du temps, de la nuit et de la trahison? Ce n'est pas sans intention et sans but; ces circonstances donnent à sa parole un caractère de gravité qu'on ne saurait exprimer. En pensant à cette nuit, à la tristesse du divin Maître au milieu de ses disciples, à la manière dont il fut trahi, chargé de liens, emmené, jugé, à toutes les autres souffrances qu'il eut à subir, on devient plus tendre que la cire, on se sent détaché de la terre et de toutes les pompes d'ici-bas. Voilà pour quel motif l'Apôtre évoque ces souvenirs, parle du temps, de la cène et de la grande trahison; c'est comme s'il disait : Ton Seigneur s'est donné lui-même pour toi; et pour ton propre bien, tu ne donnes pas un aliment à ton frère!

4. Comment peut-il dire qu'il l'ait appris du Seigneur? Il n'était pas présent alors, il figura même au nombre des persécuteurs. C'est pour vous apprendre que cette table n'avait rien de plus que celle à laquelle les hommes ont participé depuis. Aujourd'hui comme alors, le Christ accomplit et donne tout. Ce n'est pas l'unique raison qui le fait nous ramener à cette nuit, il veut encore nous émouvoir d'une autre manière. De même que nous gardons surtout la mémoire des suprêmes paroles que nous recueillons sur la bouche des mourants, de même que nous disons à leurs héritiers, afin de les confondre quand ils osent transgresser leurs volontés : Souvenez-vous que votre père vous adressa cette dernière parole, qu'il vous imposa ce commandement au moment d'expirer ; de même Paul, voulant frapper de crainte ses auditeurs, leur tient aussi ce langage : N'oubliez pas que cette institution mystique fut la dernière qu'il vous transmit, que ces préceptes vous furent donnés la nuit même qui précéda sa mort, qu'il n'institua plus rien après cette cène. L'Apôtre expose ensuite ce qui se passa : « Il prit du pain, puis ayant rendu grâces il le rompit, et dit : Recevez et mangez ; c'est ici mon corps, qui sera brisé pour vous. » Si c'est pour l'Eucharistie que vous venez, ne posez donc aucun acte qui contredise l'Eucharistie, ne faites pas de peine à votre frère, ne méprisez pas l'indigent, ne vous enivrez pas, n'insultez pas l'Eglise. Vous venez rendre grâces pour les bienfaits que vous avez reçus; efforcez-vous de rendre la pareille et ne vous séparez pas de votre prochain. Le Christ donna également à tous quand il dit : « Recevez et mangez. » Il leur donna son corps même; et vous ne savez pas donner avec égalité le pain ordinaire! Il fut rompu pour tous sans distinction, tous y participèrent au même degré. « Ayant de même pris le calice, après le souper, il dit : Ce calice est dans mon sang un testament nouveau ; faites-le, toutes les fois que vous le boirez, en mémoire de moi. »

Quoi! vous faites mémoire du Christ pendant que vous dédaignez les pauvres, et vous n'êtes pas saisi d'horreur! Mais, si vous faisiez mémoire d'un fils ou d'un frère mort, vous sentiriez l'aiguillon de votre conscience dans le cas où vous n'appelleriez pas les indigents, à leur exemple; et, quand vous faites mémoire de Notre-Seigneur, vous ne leur donnez pas même place à votre table! Que signifie ceci : « Ce calice est le testament nouveau? » Les libations et le sang des animaux formaient le calice du testament ancien; car, après l'immolation des victimes, on en recevait le sang dans une coupe pour en faire des libations. Or, comme le Christ a substitué son propre sang à celui des animaux, l'Apôtre rappelle les antiques sacrifices, pour que cette substitution ne jette pas les esprits dans le trouble. Après qu'il a parlé de la première cène, il unit le présent au passé, afin qu'on imite maintenant ce qui s'accomplit alors, quand les disciples réunis autour de la même table recevaient la victime de la main même du Christ : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à son avénement. » De même que le Sauveur avait dit à propos du pain et du calice : « Faites ceci en mémoire de moi, » nous indiquant ainsi le but de l'institution mystique, et de plus nous enseignant, parmi tant d'autres choses, qu'elle est l'inébranlable fondement de la piété ; car plus vous penserez à ce que votre Seigneur a souffert pour vous, plus vous avancerez dans la vraie philosophie. C'est de même que Paul ajoute : « Toutes les fois que vous mangerez, vous annoncerez sa mort. » Voilà quelle est cette cène.

Il déclare ensuite qu'elle doit rester jusqu'à la consommation des temps, par cette parole : « Jusqu'à son avénement. » Puis il continue : « Quiconque donc mangera ce pain ou boira de ce calice du Seigneur sans en être digne, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. » Quelle en est la raison? C'est qu'il a profané ce sang, et dès lors il semble avoir commis un meurtre, au lieu d'avoir offert un sacrifice. Ceux qui clouèrent la victime à la croix avaient seulement l'intention de verser son sang et nullement de le boire : tel est celui qui le reçoit dans une âme impure et n'en retire aucun fruit. Voyez-vous comme le discours est devenu terrible, avec quelle extrême rigueur il les frappe,

en leur montrant que, s'ils doivent le recevoir de la sorte, ils sont indignes des dons sacrés? Et comment ne le recevrait-il pas indignement, celui qui méprise le pauvre, et qui, non content de cela, le couvre de confusion? S'il suffit de ne pas donner pour être exclu du royaume, et même de ne pas donner abondamment, serait-on vierge, puisque les vierges folles avaient de l'huile, mais seulement n'en avaient pas assez, songez quel mal ce doit être d'avoir commis tant d'iniquités.

Iniquités commises par certains fidèles après avoir reçu la sainte communion.

5. Quelles iniquités? me demanderez-vous peut-être. — Quelles iniquités, osez-vous dire? Vous avez pris part à ce repas divin, et, quand vous devriez être le plus compatissant des hommes, l'égal même des anges, vous touchez aux dernières limites de la cruauté! Vous avez bu le sang du Seigneur, et vous méconnaissez encore votre frère! Quelle indulgence méritez-vous donc? L'eussiez-vous méconnu jusque-là, vous deviez le reconnaître à cette table. Eh bien, cette table même, vous la déshonorez, puisque celui qui a été jugé digne d'y participer, vous le jugez indigne de partager votre nourriture. N'avez-vous pas ouï quels châtiments eut à subir le serviteur qui réclama les cent derniers, et comment il se priva lui-même du don qu'il avait reçu? Ne voyez-vous pas ce que vous étiez et ce que vous êtes? Avez-vous oublié que vous étiez beaucoup plus pauvre en vertus que celui-là ne l'est en biens terrestres, parce que vous étiez couvert de péchés? Et Dieu vous en a complétement délivré, pour vous admettre ensuite à cette table. Tout cela n'a donc pu vous inspirer plus de charité! Vous ne devez plus vraiment attendre que d'être livré aux mains des bourreaux. Nous tous, écoutons aussi ces paroles, nous qui venons avec les pauvres à cette table sacrée, et qui, dès que nous sommes sortis de l'église, ne semblons pas même les avoir vus passant à côté d'eux dans un état d'ivresse, alors qu'ils souffrent la faim. Voilà ce dont les Corinthiens étaient accusés. — Et quand est-ce que cela arrive? me direz-vous. — Toujours, mais principalement dans les fêtes, alors que cela devrait le moins arriver. Après la communion, on se laisse aller à l'intempérance, et les pauvres sont oubliés; à peine avez-vous reçu le sang divin, quand il faudrait continuer le jeûne et pratiquer la sobriété, vous donnez un libre cours à la gourmandise. Dans vos repas, si vous avez mangé d'un bon mets, vous vous gardez bien de prendre à la suite quelque chose de moins agréable qui le gâterait; et, lorsque vous avez pris la nourriture spirituelle, vous acceptez volontiers les délices qui vous font l'esclave de Satan.

Songez à la conduite des apôtres après le divin repas : ne s'appliquèrent-ils pas à la prière, au chant des hymnes sacrés, aux veilles saintes? N'écoutèrent-ils pas ce magnifique enseignement où respirait une philosophie céleste? C'est le moment où le Sauveur leur adressait de grandes et merveilleuses leçons, une fois que Judas fut sorti pour convoquer ceux qui devaient mener Jésus à la croix. N'avez-vous pas ouï dire comment les trois mille, ayant le bonheur de communier, persévéraient constamment dans le devoir de la prière, dans le soin de s'instruire, au lieu de s'adonner aux dangereux plaisirs de la table? Pour vous, avant de recevoir les mystères, vous jeûnez, afin de paraître au moins vous être préparé; et, quand vous les avez reçus, quand vous devriez redoubler de tempérance, vous perdez tout. Ce n'est pas la même chose cependant de jeûner avant ou de jeûner après. Dans les deux cas, sans doute, la tempérance est nécessaire, mais beaucoup plus après qu'on a reçu l'Epoux : il importe de la pratiquer d'abord, pour se rendre digne de le recevoir; il importe ensuite, pour ne pas être jugé indigne de l'avoir reçu. — Eh quoi! suis-je donc dans l'obligation de continuer à jeûner? — Je ne le dis pas, je ne vous en fais pas une obligation. A la vérité, ce serait un bien; mais je ne veux rien outrer, je vous exhorte seulement à vous renfermer dans les bornes d'une sage réserve. S'il n'est jamais permis de s'adonner aux délices, ce que Paul a formellement dit : « Celle qui vit dans les délices est déjà morte quoique possédant la vie; » I *Tim.*, v, 6; beaucoup moins l'est-il alors, et la mort n'est que plus certaine. Les délices étant la mort de la femme, à plus forte raison seront-elles la mort de l'homme : puis-

qu'elles nous perdent en tout temps, beaucoup plus après la réception des divins mystères. Et vous, venant de manger le pain de vie, vous faites une œuvre de mort; et vous n'avez pas le frisson!

Ignorez-vous donc de combien de maux les délices sont la source? De là viennent les rires intempestifs, les paroles imprudentes, de funestes plaisanteries, des propos aussi frivoles qu'insensés, et tant d'autres conséquences dont on ne saurait même parler. Voilà ce que vous faites le jour même où le Christ vous a donné place à sa table, où votre langue a touché son corps sacré. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, que chacun s'applique à purifier ses mains, sa langue, ses lèvres, son palais, dont le Sauveur a fait le vestibule du saint temple. Quand la table matérielle est dressée, élevez votre âme vers cette table mystique, représentez-vous la cène du Seigneur et la veille des disciples pendant cette auguste nuit. Mais, à considérer de près les choses, la nuit dure toujours. Veillons par conséquent avec le divin Maître, livrons-nous au repentir avec les disciples. C'est constamment le temps de la prière, et jamais celui de l'ivresse, surtout dans une solennité. La solennité n'est pas établie pour que nous agissions d'une manière honteuse et que nous accumulions les péchés; elle l'est pour que nous effacions les péchés commis. Je n'ignore pas que je vous tiens inutilement ce langage; je ne cesserai pas néanmoins de vous le tenir. Si vous ne me prêtez pas tous une oreille favorable, vous ne me repousserez pas tous; et même, dans le cas où je rencontrerais une telle répulsion, ma récompense n'en serait que plus grande, et vous n'auriez fait qu'aggraver votre jugement. C'est pour vous arrêter sur cette pente que je ne cesserai de vous parler; peut-être enfin, peut-être atteindrai-je mon but, à force de persévérance. Je vous en conjure donc, pour que ceci ne tourne pas à notre condamnation, donnons au Christ la nourriture, le breuvage, le vêtement : voilà ce qui nous rendra dignes de cette table.

Avez-vous entendu les hymnes sacrés? avez-vous vu les noces spirituelles? avez-vous pris part aux chœurs des séraphins et place parmi les puissances célestes? ne perdez pas une semblable joie, ne répandez pas ce trésor, n'y substituez pas l'ivresse, mère du chagrin, triomphe du démon, source intarissable de maux. De là un sommeil semblable à la mort, les pesanteurs de tête, les infirmités, les absences de mémoire, toujours l'image de la mort. Dans un état d'ivresse, vous ne voudriez pas vous trouver avec un ami; quand vous avez le Christ au dedans de vous-même, comment osez-vous, je vous le demande, vous mettre dans cet état? — Vous aimez les délices? — Mettez donc un terme à vos excès. Je veux, moi aussi, que vous soyez dans les délices, mais dans les vraies délices, celles qui ne se flétrissent jamais. Quelles sont donc les délices vraiment dignes de ce nom et qui fleurissent toujours? Appelez le Christ à partager votre repas, donnez-lui du vôtre ou plutôt rendez-lui le sien; en cela, vous goûterez un plaisir sans limites et que le temps ne saurait altérer. Il n'en est pas ainsi des objets sensibles; ils s'évanouissent aussitôt qu'ils ont paru, et puis celui qui s'est plongé dans les délices n'est pas plus avancé que celui qui n'en a pas goûté, il l'est même moins. Le dernier se tient comme dans un port tranquille, tandis que le premier est assailli d'une nuée de maladies et ne peut pas résister à la tourmente. Voulons-nous éviter de tels désordres, pratiquons la modération. Nous aurons ainsi la santé du corps, et de plus nous mettrons notre âme en sûreté, nous échapperons aux maux de la vie présente et de la vie future. Puissions-nous tous, après les avoir évités, posséder le royaume, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Malheurs qu'entraine l'ivresse après elle.

HOMÉLIE XXVIII.

« Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et qu'il boive de ce calice. »

1. Que signifient ces paroles, quand on s'était proposé de traiter un autre sujet? C'est la coutume de Paul, comme je l'ai déjà dit, de ne pas



se borner à ce qu'il s'est proposé d'abord, et de saisir au passage, pour la développer avec le plus grand soin, une pensée qui vient s'offrir à lui, si la question surtout est importante et nécessaire. En parlant des personnes mariées, il touche à la question des domestiques, et le voilà qui l'aborde avec ardeur et la traite avec étendue; comme il détourne ailleurs les fidèles de plaider devant les tribunaux, il songe tout d'un coup à l'avarice, et c'est une exhortation qu'il intercale là-dessus : il agit ici de la même manière. En effet, dès qu'il a dû rappeler le souvenir des divins mystères, il s'est cru dans la nécessité de développer ce sujet, dont l'importance est si grande. De là, les terribles expressions qu'il emploie, et la manière dont il prouve que le plus grand de tous les biens consiste à s'en approcher avec une conscience pure. Aussi, non content de ce qu'il a dit, il ajoute : « Que l'homme s'éprouve lui-même. » Il le dira de nouveau dans sa seconde épître : « Examinez-vous, éprouvez-vous vous-mêmes; » II *Cor.*, XIII, 5; et cela, non comme nous le faisons maintenant, poussés plutôt par les circonstances que par le zèle intérieur. Ce que nous nous proposons, en effet, ce n'est pas une préparation véritable, ce n'est pas de nous approcher avec un cœur purifié de toutes les souillures et plein de componction; c'est de célébrer une fête et de nous conformer à l'usage universel.

Pureté de conscience exigée pour communier.

Tel n'est pas le précepte de l'Apôtre; il ne connaît qu'une circonstance favorable pour approcher et communier, la pureté de conscience. S'il ne nous arrive jamais de prendre le repas matériel quand nous sommes tourmentés par la fièvre ou les humeurs, à bien plus forte raison devons-nous fuir cette table spirituelle quand nous sommes envahis par la concupiscence, tout autrement funeste que la fièvre. La concupiscence que je flétris, c'est celle dont les corps sont l'objet aussi bien que celle des richesses, c'est la colère et le ressentiment, en un mot toutes les convoitises. Il faut les avoir toutes étouffées avant d'approcher des divins mystères, et de toucher à la vertu immaculée. Celui dont les sentiments sont lâches et misérables, ne doit pas être forcé de prendre part à la solennité; il ne faut pas éloigner non plus le fidèle contrit et bien disposé, sous prétexte que ce n'est pas un jour de fête. La fête, c'est l'exhibition des bonnes œuvres, une sincère piété, une conduite irréprochable. Si vous avez ces vertus, vous serez constamment en fête et vous pourrez communier chaque jour. Paul l'a dit : « Que chacun s'éprouve lui-même, » et dès lors qu'il communie. Il n'ordonne pas que l'un éprouve l'autre, mais bien que chacun s'éprouve lui-même : c'est un jugement privé qu'il établit, une preuve sans témoin. « Celui qui mange et boit indignement, mange et boit son propre jugement, le jugement même du Seigneur. » — Que dites-vous? expliquez-nous cette parole. Quoi, une table, source de tant de biens et qui nous verse la vie, devient elle-même notre jugement? — Ce n'est point par sa nature, nous répond-il, c'est par la faute de celui qui s'en approche. De même que sa présence, en nous prodiguant de si grands biens, des biens inexprimables, aggrave le jugement de ceux qui n'y participent pas; de même les mystères reçus dans un cœur impur mènent à de plus terribles châtiments.

Et pourquoi le profanateur mange-t-il son propre jugement? « En ne discernant pas le corps du Seigneur; » en n'examinant pas comme il le devrait la grandeur de ce qui lui est proposé, en n'appréciant pas l'excellence de ce don. Si vous comprenez bien quel est en réalité celui qui vous attend là, à qui néanmoins il se donne, vous n'avez pas besoin d'autre discours; c'en est assez pour vous inspirer une complète vigilance, si vous n'êtes pas complétement tombé. « Voilà pourquoi beaucoup parmi vous sont languissants et malades, beaucoup sont morts. » Il ne va plus chercher ses exemples ailleurs, comme il l'avait fait en parlant des victimes immolées aux idoles, puisqu'il rappelait à ce propos des faits antiques, les châtiments exercés dans le désert; c'est chez les Corinthiens eux-mêmes qu'il trouve ses exemples, et sa parole n'en est que plus capable de les ébranler. Il vient de leur dire : « Celui-là mange son jugement; celui-là est coupable...; » ne voulant pas que de telles affirmations leur paraissent de simples formules, il cite des faits, il les appelle

eux-mêmes en témoignage, ce qui frappe plus fortement que les menaces, puisque c'est une menace se produisant dans les faits. Non content, il en vient à leur parler de la géhenne, confirmant de plus en plus son discours, leur inspirant une double crainte, résolvant enfin une question qui s'élevait de tous les côtés. Comme beaucoup se demandaient les uns aux autres d'où viennent les morts prématurées et les longues maladies, il déclare que toutes ces choses proviennent surtout de ces péchés ignorés.

2. Quoi donc! me dira-t-on, ceux qui jouissent d'une santé que rien n'altère et qui vivent longtemps, ne commettent-ils aucune faute? — Qui le prétend? — Comment dès lors ne subissent-ils aucune peine? — C'est que plus tard ils seront plus sévèrement punis. Pour nous, si nous le voulons bien, nous ne le serons ni dans ce monde ni dans l'autre. « Si nous nous jugions nous-mêmes, ajoute Paul, nous ne serions pas jugés. » Il n'a pas dit : Si nous nous corrigions et nous nous punissions nous-mêmes; mais seulement : Si nous consentions à reconnaître nos fautes, à nous condamner, à réprouver nos mauvaises actions, nous serions à l'abri des châtiments présents et futurs. Celui qui se condamne lui-même, apaise doublement Dieu, et parce qu'il reconnaît ses torts, et parce qu'il est moins prompt à retomber dans la suite. Quoique nous refusions de faire comme il le faudrait une chose aussi facile, Dieu ne veut pas encore nous châtier avec le reste du monde; il nous épargne en nous châtiant ici-bas, où le supplice n'a qu'un temps et se trouve mitigé par de grandes consolations : c'est un soulagement bien doux que d'être délivré de ses péchés, à cela s'ajoute encore l'espoir des récompenses à venir. En parlant de la sorte, l'Apôtre ranime les faibles et rend les autres plus zélés. De là cette parole : « Tandis que maintenant, si nous nous jugeons, nous sommes corrigés par le Seigneur. » Il n'est pas question de châtiment ou de supplice, c'est de correction qu'il s'agit; c'est un avertissement plutôt qu'une condamnation, un remède plutôt qu'une peine, un amendement plutôt qu'une expiation.

L'Apôtre ne s'en tient pas là, il adoucit encore l'épreuve que nous subissons, en nous la montrant comme un moyen d'éviter un plus grave supplice : « Afin que nous ne soyons pas condamnés avec le reste du monde. » Voyez-vous comment il fait entrevoir la géhenne, le redoutable tribunal, l'inévitable nécessité du compte à rendre et les châtiments à venir. Si les fidèles et les amis de Dieu ne pèchent pas impunément, comme nous le voyons par ce qui se passe sur la terre, à bien plus forte raison les infidèles et ceux qui commettent des péchés tout autrement graves et mortels. « Lors donc que vous vous réunissez pour manger, attendez-vous réciproquement. » Pendant que subsiste la crainte et que la perspective de la géhenne fait trembler, Paul veut de nouveau parler en faveur des pauvres; c'est dans ce but même qu'il a dit tout cela, montrant ainsi qu'on est indigne de communier quand on ne se conforme pas à cet ordre. Voilà donc qu'il suffit de ne pas donner pour être éloigné de cette table; que sera-ce de frauder? Il n'a pas dit ouvertement : En vous réunissant, donnez aux pauvres. Son expression a quelque chose de plus respectueux : « Attendez-vous réciproquement. » Ceci dispose à cela, le signifie même, et présente l'exhortation sous une forme plus favorable. Elle revient encore au ton de la sévérité : « Si quelqu'un a faim, qu'il mange dans sa maison. » C'est une défense sous forme de permission; elle n'en est que plus forte. L'Apôtre exclut par là de l'église l'homme auquel il s'adresse, et le renvoie chez lui; il le frappe avec d'autant plus de rigueur, il le montre esclave de son ventre, sans modération et sans retenue. Il ne dit pas : Si quelqu'un méprise les pauvres; il dit : « Si quelqu'un a faim. » Il les assimile à des enfants incapables de supporter une privation, ou même à des brutes qui ne connaissent que les besoins matériels. En effet, c'eût été le comble du ridicule, de rester chez soi dans le but d'apaiser le besoin de manger.

Paul ajoute quelque chose de plus terrible : « Afin que vous ne vous réunissiez pas pour votre condamnation, » pour mériter un châtiment, pour vous dévouer au supplice, en outrageant la maison de Dieu, en couvrant de honte

votre frère. Vous vous réunissez pour exercer la charité fraternelle, pour vous aider réciproquement; si le contraire a lieu, mieux vaut que vous preniez votre repas chez vous. — Or, il leur tient ce langage dans l'espoir de les attirer avec plus de succès. Voilà pourquoi il leur fait voir le préjudice qu'ils se causent et la grandeur de la faute qu'ils commettent; il les effraie par tous les moyens : par la pensée des mystères, par la vue des malades et des morts, par toutes les autres choses énumérées plus haut. Il ne les rassure pas même en ajoutant : « Je disposerai tout le reste quand je serai venu; » ou bien sous d'autres rapports, ou bien à cet égard même. Il est probable qu'on lui avait présenté plusieurs questions; ne pouvant pas répondre à tout ni tout redresser par écrit, il leur recommande de s'en tenir à ses précédentes instructions, et d'attendre son arrivée s'ils ont autre chose à lui dire, soit sur l'objet dont il vient de parler, je le répète, soit sur des points qui ne fussent pas d'une urgence extrême. Il agit ainsi pour ranimer leur vigilance, dans l'espoir que, s'attendant à le voir venir, ils se hâteront d'amender leur conduite. Ce n'était pas un petit événement pour eux que l'arrivée de Paul; cela ressort de sa parole même : « Comme je ne devais pas me rendre au milieu de vous, plusieurs s'enflent de présomption. » I *Cor.*, IV, 18. Il dit ailleurs : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement, non-seulement en ma présence, mais encore plus lorsque je suis absent. » *Philip.*, II, 12. En leur promettant de les visiter, il n'attend donc pas qu'ils tombent dans le relâchement et la négligence; loin de là. Il leur dit même la raison qui rend sa visite nécessaire : « Je disposerai tout le reste quand je serai venu. » C'est cet ordre à rétablir, qui le fera triompher de tous les obstacles, bien qu'il doive encore tarder.

Exhortation morale.

3. Instruits de toutes ces choses, déployons une grande sollicitude pour les indigents, mettons un frein à la gourmandise, éloignons-nous de tous les excès, recevons dignement les saints mystères, ne nous laissons pas abattre par les maux que nous avons à souffrir, soit en nous, soit dans les autres, les longues maladies, par exemple, et les morts prématurées. Voilà le moyen d'échapper au supplice et d'amender sa vie; voilà une admirable instruction. Qui s'exprime ainsi? Celui qui avait le Christ parlant en lui-même. Après cela néanmoins, beaucoup de femmes semblent dénuées de sens, au point de se montrer plus exagérées dans leurs chagrins que les infidèles. Les unes se laissent réellement accabler par la douleur qui les aveugle; les autres agissent par ostentation et pour éviter les reproches des étrangers. Je déclare surtout ces dernières indignes de tout pardon. — Que Dieu nous accuse plutôt qu'un tel homme, disent-elles par leurs actions; de peur d'être blâmées par des hommes moins raisonnables que les brutes, nous foulerons aux pieds la loi du souverain Maître de l'univers. — De quelles foudres une pareille conduite n'est-elle pas digne? Si quelqu'un vous invite à sa table après votre deuil, aucune de vous ne refuse, parce qu'il est une sorte de loi humaine qui le défend : et, lorsque c'est Dieu qui porte une loi vous défendant une tristesse excessive, pas une qui ne désobéisse. Ne vous souvenez-vous pas de Job, ô femme? ne vous souvenez-vous pas des paroles qu'il fit entendre à la mort de ses enfants, paroles qui ceignirent sa tête sacrée de mille couronnes, et qui font retentir son nom avec un éclat supérieur à celui de mille trompettes? Ne réfléchissez-vous pas à la grandeur de ses revers, à cet étrange naufrage, à cette unique et mystérieuse tragédie? C'est une perte que vous avez éprouvée, deux peut-être, ou même trois : il perdit à la fois tous ses fils et toutes ses filles. Un père ayant de si nombreux enfants se trouva tout à coup seul; ce n'est pas peu à peu que ses entrailles furent déchirées, c'est en un même instant que l'arbre fut dépouillé de tous ses fruits; ni la loi commune de la nature, ni les infirmités de la vieillesse, ne pouvaient être invoquées, tous furent frappés avant l'âge par une mort violente, et tous en même temps; le père n'était pas là pour recueillir leurs dernières paroles, il n'eut pas même cette consolation, et, sans avoir prévu le coup fatal, alors qu'il ne s'attendait à rien de semblable, il apprit que tous avaient péri et que leur maison

était devenue leur piége et leur tombeau. Beaucoup d'autres circonstances douloureuses s'ajoutaient à la précocité de cette mort : tous ces enfants frappés à la fleur de la jeunesse étaient doués de vertu, tous pleins d'amabilité, et tous étaient morts ensemble, pas un qui survécut ni de l'un ni de l'autre sexe; des pertes cruelles avaient précédé cette mort tragique, alors que le père n'avait rien à se reprocher, et que les victimes elles-mêmes étaient exemptes de tout crime. Chacune de ces choses suffit assurément pour bouleverser une âme; jugez ce que toutes réunies ont dû soulever de flots amers et déchaîner de tempêtes. Ce qu'il y avait de plus affreux, de pire que le deuil même, c'est que Job ignorait la cause de tels malheurs.

Aussi, ne pouvant les expliquer d'aucune manière, il remonte au bon plaisir de Dieu; il s'écrie : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté; rien n'est arrivé que ce qui a plu au Seigneur; que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles. » *Job*, I, 21. C'est ainsi qu'il parlait, alors cependant qu'il se voyait réduit à la position la plus déplorable, après n'avoir jamais quitté le chemin de la vertu, alors qu'il voyait aussi les méchants et les hypocrites jouir de tous les avantages, de toutes les délices, de toutes les pompes de la vie. Il ne laissa échapper aucune de ces plaintes que les faibles prodiguent en pareil cas : Est-ce donc pour cela que j'ai nourri des enfants et que je les ai formés avec tant de sollicitude? est-ce pour cela que j'ai tenu ma maison ouverte à tout venant? et les pas si nombreux que j'ai faits pour les pauvres, pour les abandonnés et les orphelins, devaient-ils me mériter une telle récompense? — Au lieu de parler ainsi, il prononce des paroles qui l'emportent sur tout sacrifice : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, nu j'y retournerai. » S'il déchira ses vêtements, s'il fit tomber ses cheveux, ne vous en étonnez pas; il était père, un père plein de tendresse : les sentiments de la nature devaient se manifester en même temps que la philosophie de l'âme. S'il n'avait pas même donné ces signes de douleur, quelqu'un se fût imaginé peut-être qu'une telle philosophie n'était que de l'insensibilité. Voilà pourquoi se révèlent en même temps le déchirement de ses entrailles et la force de sa piété; il est dans l'angoisse, mais il ne succombe pas. La lutte se prolongeant, il ceint de nouvelles couronnes par les réponses qu'il fait à sa femme : « Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi ne supporterions-nous pas les maux? » *Job*, II, 10. Quand tout lui avait été ravi, ses enfants, ses possessions, son corps même en quelque sorte, sa femme seule lui restait, mais comme une tentation et comme un piége. Le diable s'était bien gardé de l'emporter avec ses enfants, il n'avait pas demandé sa mort; il espérait trop qu'elle lui viendrait puissamment en aide dans les embûches qu'il préparait contre ce saint. Il la réserva donc comme son arme la plus redoutable. Si par elle j'ai pu chasser l'homme du paradis, se dit-il, beaucoup mieux pourrai-je l'abattre sur un fumier.

4. Et voyez son habileté funeste : ce n'est pas après la destruction des bœufs qu'il fait jouer cette machine de guerre, ni après la destruction des ânes et des chameaux ou la ruine de la maison, ni même après l'extermination de la famille; il se tait d'abord, il laisse respirer l'athlète et se borne à le considérer. C'est quand les vers fourmillent, quand la peau se déchire de toute part et que les chairs s'en vont en pourriture, c'est quand la griffe du démon, plus terrible que les fers rouges et que la flamme des fournaises, plus dévorante que la dent des bêtes féroces, s'est appesantie sur le corps du saint et le consume; quand cette horrible souffrance a longtemps duré, c'est alors que la femme est amenée auprès de cette victime maintenant épuisée. Si elle se fût présentée au commencement, elle n'eût pas trouvé l'athlète à bout de force, elle n'eût pas eu l'occasion d'exagérer le malheur et de peser sur les blessures; elle vient avec acharnement lorsqu'elle l'a vu soupirer après sa délivrance, implorer la fin de ses maux. Complétement épuisé, je le répète, hors d'état de respirer, désirant de mourir, il a fait entendre cette plainte : S'il m'était permis de porter la main sur moi ou d'obtenir qu'un autre me rendit ce service, je n'hésiterais pas. — Remarquez, je vous prie, la perversité de la femme,

avec quel art elle commence par la longueur du supplice ; elle a dit : « Jusques à quand souffrirez-vous? » *Job,* II, 9. Si les paroles toutes seules, sans le concours d'un mal réel, ont souvent le pouvoir de meurtrir, comprenez quelle devait être la douleur de cet homme, lorsque de telles paroles venaient se joindre à la réalité pour l'accabler. Chose affreuse plus que toutes les autres, c'était une femme qui parlait ainsi, une femme sans espoir et sans courage, qui dès lors n'oubliait rien pour le jeter dans le même état.

Voulons-nous mieux voir la redoutable machine battre ce mur de diamant, écoutons les paroles elles-mêmes. Quelles sont ces paroles? « Jusques à quand souffrirez-vous en disant : Voilà que j'attendrai un peu de temps encore avec l'espoir d'être sauvé? » Votre langage, lui dit-elle, est démenti par le temps, qui se prolonge sans amener une solution. Par de tels propos, non contente de le pousser au désespoir, elle le couvrait de honte et de ridicule. Lui, de son côté, tâchait de la consoler et de la réfuter tout ensemble; il lui disait : Attends encore un peu, et bientôt viendra la fin de ces souffrances. Elle lui faisait cette réponse insultante : Répétez-vous encore maintenant les mêmes choses? il y a longtemps que le mal dure, et il ne paraît pas sur le point de finir. — Remarquez de nouveau l'adresse de la méchanceté : elle ne parle pas des bœufs, des brebis ou des chameaux, sachant bien que cela ne le touchait pas beaucoup; elle va droit au cœur, elle rappelle les enfants, n'ayant pas elle-même oublié qu'à leur mort il avait déchiré ses vêtements et fait tomber ses cheveux. Elle ne se borne pas à dire : Vos enfants ont péri ; elle s'exprime d'une manière bien plus touchante : « Ce qui devait perpétuer votre souvenir a disparu de la terre. » C'est ce qui fait tant désirer d'avoir des enfants. Si, même aujourd'hui que nous croyons à la résurrection, on désire tant avoir une famille pour qu'elle perpétue le souvenir des trépassés, beaucoup plus devait-on le désirer alors. La malédiction n'en devient que plus terrible. Elle ne nomme pas précisément les enfants; elle dit : « Que sa mémoire disparaisse de la terre. » *Job,* XVIII, 17. Ce sont bien les fils et les filles qui disparaissent. Le sens déjà si clair de cette formule est encore plus clairement expliqué.

Si vous n'avez aucun souci d'une telle perte, semble dire la femme de Job, faites du moins attention à moi, « aux souffrances, aux douleurs maternelles que j'ai vainement éprouvées. » J'ai porté le fardeau le plus lourd, et je ressens à cause de vous la peine la plus grande; j'ai subi les fatigues, et je suis privée des fruits. — Remarquez de plus comme elle évite de parler des pertes matérielles, sans toutefois les taire ou les dédaigner; elle y touche, elle les signale de la manière qui convient à l'affliction. Quand elle ajoute, en effet : « Et moi, esclave errante, j'irai de contrée en contrée, de maison en maison, » elle mentionne bien les pertes, elle témoigne de son extrême regret. Les paroles elles-mêmes ont le pouvoir d'aggraver l'infortune. — J'irai donc frapper à des portes étrangères, non-seulement mendiant mon pain, mais plongée dans une étrange et cruelle servitude, courant de tout côté, étalant le spectacle de mon malheur, en instruisant tout le monde, et, ce qu'il y a de plus digne de pitié, changeant à chaque instant de demeure. — Là ne s'arrêtaient pas ses lamentations; elle poursuit : « Attendant que le soleil quitte les cieux, et que je me repose des fatigues et des douleurs qui m'entourent et m'enchaînent. » Ce qui est si doux pour les autres, voir les rayons du soleil, m'est à charge; je soupire après la nuit et l'obscurité : c'est là que je trouve le repos après les sueurs, une consolation dans mes peines. « Dites une parole contre le Seigneur, et mourez ensuite. »

5. Voyez-vous encore ici quelle perversité? Elle se garde bien de donner au commencement ce funeste conseil; ce n'est qu'après avoir retracé tant de calamités sous le jour le plus lamentable, après avoir déroulé cette tragédie, qu'elle le place comme par incident; elle ne le formule même pas, ce n'est qu'une insinuation voilée : elle met sous les yeux du juste la fin des douleurs qu'il endure, la mort, après laquelle il soupire. Remarquez de plus ici les inépuisables artifices du diable. Sachant bien l'amour de Job pour Dieu, il ne permet pas que la femme s'en

prenne à Dieu, de peur qu'elle ne soit aussitôt repoussée avec force. Elle n'en parle même pas, elle se borne à remuer en tout sens les malheurs survenus. A ce que nous venons de dire ajoutez, je vous prie, que c'est une femme qui donne de tels conseils, irrésistible orateur pour qui n'est pas bien sur ses gardes. Sans même le concours du malheur, la parole des femmes a souvent causé de grandes chutes. Que fait alors ce bienheureux, cet homme plus fort que le diamant? Il la regarde avec indignation, et par la vue seule, avant d'ouvrir la bouche, il repousse toutes ses manœuvres. La femme espérait qu'elle ferait couler un torrent de larmes : Job se montre plus courageux qu'un lion, plein d'indignation et de colère, non point à cause des maux qui lui sont infligés, mais en écoutant les diaboliques conseils qui lui sont donnés. Ayant manifesté ses sentiments par le regard, il réprimande avec modération; car il est mesuré jusque dans l'infortune.

Et que dit-il? « Devais-tu parler comme ces femmes qui n'ont pas de raison? » *Job*, II, 10. Je ne t'ai donné ni ces leçons ni ces exemples; et je ne reconnais pas la compagne de ma vie. Ton langage est celui d'une femme égarée, qui ne se possède plus. — Il tranche, mais avec ménagement, ne faisant qu'une blessure capable de guérir la maladie. A la réprimande succède encore le conseil, un conseil qui doit en adoucir l'impression, et qui se justifie d'ailleurs par lui-même : « Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, ne supporterons-nous pas aussi les maux? » Souviens-toi, semble-t-il dire, de ces biens passés, songe quel en a été l'auteur, et tu supporteras le présent avec courage. — Quelle modération et quelle modestie dans cet homme! Ce n'est pas à sa générosité qu'il attribue sa patience; c'est la conséquence même des événements. Les bienfaits de Dieu ont-ils en nous leur cause? Quel mérite a-t-il voulu récompenser? Aucun; tout vient de sa munificence : c'est un don et non un paiement; c'est une grâce et non une rémunération.

Montrons-nous donc forts dans l'épreuve. Ayons tous, hommes et femmes, ces paroles gravées dans le cœur et dans l'intelligence; ces paroles et celles qui les suivent. Ayons toujours présente à la pensée, comme dans un vivant tableau, l'histoire des malheurs du juste, la perte de ses biens, celle de ses enfants, ses plaies et ses opprobres, les dérisions et les manœuvres de sa femme, les piéges que le diable lui tendit : tous ces souvenirs deviendront pour nous comme un large port de salut. Recevant alors les souffrances avec une noble fermeté et même avec actions de grâces, nous dissiperons nos chagrins dans la vie présente, et nous obtiendrons ensuite la récompense due à de tels sentiments, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

« Quant aux dons spirituels, frères, je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance. Vous savez que, lorsque vous étiez dans la gentilité, vous alliez comme entraînés à de muettes idoles. »

1. Tout ce passage est fort obscur; et cette obscurité vient de l'ignorance où nous sommes des choses qui se passaient alors et qui n'ont plus lieu maintenant. Pourquoi n'ont-elles plus lieu? Mais voilà que l'ignorance provoque encore une question. Oui, pourquoi les choses alors en usage ont-elles aujourd'hui disparu? Nous le dirons plus tard; pour le moment, bornons-nous à les rappeler. Que se passait-il donc à cette époque? Dès qu'un homme était baptisé, il avait le don des langues; et non-seulement il l'avait, mais de plus beaucoup prophétisaient et plusieurs avaient encore d'autres genres de puissance. Comme ils venaient de l'idolâtrie, ne sachant rien d'une manière distincte, n'ayant pas été formés par les livres anciens, ils recevaient l'Esprit avec le baptême; et l'Esprit, ils ne le voyaient pas, puisqu'il est invisible. La grâce donnait donc une preuve sensible de son action : l'un parlait aussitôt la langue des Perses, l'autre celle des Romains, un autre celle des Indiens, ou d'un peuple quelconque; et cela

montrait clairement aux étrangers que c'était l'Esprit qui parlait dans les fidèles. L'Apôtre s'en explique en disant : « A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour le bien ; » il appelle les dons spirituels manifestation de l'Esprit. Les apôtres ayant d'abord reçu ce signe, les fidèles à leur tour eurent le don des langues, et beaucoup d'autres encore : un grand nombre ressuscitaient les morts, chassaient les démons, opéraient toute sorte de prodiges. Tous possédaient des dons, les uns plus, les autres moins ; mais le don par excellence était celui des langues.

Telle fut la cause de la division, non certes par la nature même des choses, mais par l'aveuglement et l'ingratitude des hommes. Les mieux favorisés s'élevaient contre ceux qui l'étaient moins, et ces derniers portaient envie aux premiers. Paul lui-même le déclare plus loin. Comme c'était alors pour eux une plaie mortelle, puisqu'ils y perdaient la charité, l'Apôtre déploie le plus grand zèle pour remédier à ce mal. C'était une chose qui se produisait également à Rome, non toutefois de la même manière. Aussi, dans l'Epître aux Romains, touche-t-il à la même question, mais d'une manière succincte et voilée, quand il parle de la sorte : « De même que dans un seul corps nous avons divers membres, et que tous les membres n'ont pas une action identique ; de même nous formons tous un seul corps dans le Christ, et nous sommes les membres les uns des autres. Ayant dès lors des ministères divers suivant la grâce qui nous a été donnée ; ou bien le don de prophétie d'après la mesure de la foi, ou bien le don d'administrer avec sagesse, ou bien celui d'enseigner avec science... » *Rom.*, XII, 4-7. Que cela fût pour eux une occasion d'orgueil, Paul l'avait déjà fait entendre : « Je vous le dis en vertu de la grâce qui m'a été donnée, je le dis à tous ceux qui sont parmi vous, ne veuillez pas être plus sages qu'il ne faut, ayez de la sobriété dans la sagesse : à chacun selon la mesure de foi qu'il a reçue de Dieu. » *Ibid.*, 3. Voilà quelles étaient alors ses expressions, vu que la division et l'arrogance n'allaient pas loin : ici son action est plus énergique, parce que le mal avait pris un grand accroissement.

Zèle excessif de saint Paul.

Ce n'était pas là leur unique sujet de trouble ; cette ville était de plus envahie par la manie de la divination, étant comme le centre et le foyer du paganisme : c'est encore là, parmi tant d'autres choses, ce qui les faisait choir ou chanceler.

Aussi Paul commence-t-il par établir la différence entre la divination et la prophétie ; il leur enseigne dans ce but les divers genres d'esprits, afin qu'ils discernent et reconnaissent qui parle par l'esprit de sainteté, qui par l'esprit impur. D'un côté, la distinction ne pouvait pas se faire au moyen de l'événement, puisque la prophétie se vérifie seulement lorsqu'elle se réalise, et non quand elle est formulée ; si bien qu'il n'était pas facile alors d'en constater l'existence et de distinguer la prophétie de l'imposture, le diable dans sa perversité opposant toujours l'une à l'autre avec la même prétention d'annoncer l'avenir. D'un autre côté, il était impossible de donner une preuve différente, les prédictions n'étant pas encore accomplies ; car l'événement seul distingue en définitive la vérité du mensonge. Pour que ses auditeurs ne soient pas trompés en attendant la suprême épreuve, il leur donne une marque assurée pouvant les éclairer d'avance. Voilà ce qui forme l'enchaînement de son discours ; il part de là pour les entretenir des grâces spirituelles et terminer leurs dissentiments à ce sujet. Faisant d'abord allusion aux faux prophètes, il commence ainsi : « Quant aux dons spirituels, je ne veux pas, frères, vous laisser dans l'ignorance. » Ce sont les miracles qu'il appelle ici dons spirituels, parce qu'il appartient à l'Esprit seul d'opérer de telles œuvres, et que l'activité de l'homme n'y peut rien. Avant de parler des devins, il pose, comme je l'ai déjà dit, la différence qui existe entre la divination et la prophétie : « Vous savez que, lorsque vous étiez encore dans la gentilité, vous alliez, comme entraînés, à de muettes idoles. » Cela revient à dire : Dans l'idolâtrie, si quelqu'un était saisi de l'esprit impur et prononçait des oracles, il était subjugué par cet esprit et conduit comme par une chaîne, ne sachant pas ce qu'il disait. C'est le propre du devin, d'être hors de lui-même, de subir une

sorte de nécessité, d'obéir à une force supérieure comme un insensé. Il n'en est pas ainsi du prophète : celui-ci jouit de toute sa raison, est dans un état normal, a pleinement conscience de ce qu'il dit. Sans attendre l'événement, vous pouvez donc ainsi reconnaître le devin et le prophète.

Et voyez comme ce discours est au-dessus de tout soupçon : il invoque le témoignage de ceux qui ont expérimenté la chose. Que je n'invente pas, semble dire l'Apôtre, que je n'attaque pas sans fondement les usages des idolâtres, vous en êtes vous-mêmes les témoins ; car vous savez de quelle façon vous étiez menés et poussés avant votre conversion. — Si quelqu'un cependant les regardait comme suspects parce qu'ils étaient fidèles, j'irais plus loin, et je le prouverais par le témoignage des étrangers. Ecoutez avant tout celui de Platon : Comme les devins, les hommes inspirés disent beaucoup de belles choses, mais ne savent pas le sens de ce qu'ils disent. Entendez encore un poète répétant la même affirmation : Par certaines initiations et certains prestiges, un homme avait été livré au démon, et le voilà qui rendait des oracles ; or, en ce moment il était traîné et tiraillé, ne pouvant supporter les assauts du démon, à tel point qu'il paraissait devoir succomber à cette torture ; il dit alors à ceux qui s'adonnaient à de telles pratiques : « Hâtez-vous de me délivrer ; un mortel n'est pas de force à supporter la domination d'un dieu ; » puis encore : « Déliez mes bandelettes, et trempez mes pieds dans l'eau pure ; effacez les lignes de cette écriture, et que je revienne à moi. » De telles choses et d'autres semblables, rien ne serait plus aisé que d'en multiplier les exemples, nous montrent clairement que les démons sont comme enchaînés, aussi bien que ceux qui se livrent à leur puissance, et que de plus ces derniers n'ont point alors l'usage de leur raison. Parlerai-je de la pythonisse ? Il le faut, pour montrer l'idolâtrie sous un aspect non moins honteux. Mieux vaudrait garder là-dessus le silence, il nous répugne assurément d'en parler ; mais il est nécessaire que vous connaissiez la dégradation et la démence de ceux qui s'adonnent à de telles manies. On sait donc que la pythonisse, une femme, monte sur le trépied d'Apollon avec une insolente impudeur ; on vous dit ensuite que cet esprit l'envahit en remontant du trépied, avec des détails que nous supprimons, qu'il jette cette femme dans la frénésie, qu'elle se débat après cela les cheveux épars et l'écume à la bouche, qu'elle rend enfin ses oracles dans de pareils accès d'ivresse et de fureur. Vous rougissez en entendant ces choses ; eux en sont fiers et se font un sujet de gloire de ces ignominies.

2. C'est à toutes ces horreurs que Paul fait allusion, quand il dit : « Vous savez que, lorsque vous étiez dans la gentilité, vous alliez, comme entraînés, à de muettes idoles. » Or, comme il parlait à des hommes qui ne le savaient que trop, l'Apôtre n'entre pas dans le détail, ne voulant pas leur causer de l'ennui ; il se contente d'un souvenir sommaire, et, fuyant promptement, il se hâte vers le but qu'il s'est proposé. Que signifie ce mot : « A de muettes idoles ? » Ces hommes fascinés étaient traînés auprès de ces simulacres. — Mais, si les idoles sont muettes, comment les consultent-ils ? Et pourquoi le démon les entraîne-t-il là captifs et comme enchaînés ? — C'est pour donner crédit au mensonge. Pour n'être pas jugé muet lui-même comme une pierre, il attachait de tout son pouvoir les hommes aux idoles, de telle sorte que les passions des premiers fussent attribuées à ces dernières. Il n'en est pas ainsi parmi nous. C'est qu'il n'a point part à ce que nous croyons, aux paroles des prophètes : ceux-ci voyait tout à découvert, et par là même ils prophétisaient, comme du reste il convenait, avec une entière clairvoyance et une pleine liberté. Ils pouvaient donc à leur gré parler ou se taire ; ils ne subissaient aucune nécessité, ils étaient investis d'une autorité véritable. Voilà pourquoi Jonas prenait la fuite, Ezéchiel différait, Jérémie refusait. Dieu n'a pas recours à la contrainte ; il agit sur eux par les conseils, les exhortations ou les menaces, se gardant bien de plonger leur esprit dans les ténèbres. C'est le propre du démon de semer le trouble, la fureur et la plus profonde obscurité. Il appartient à Dieu de répandre la lumière et d'enseigner ce qu'il faut à des intelligences

libres. Telle est donc la première différence à poser entre la divination et la prophétie.

Voici maintenant la seconde, que l'Apôtre indique ainsi : « Je vous déclare donc que nul homme parlant dans l'Esprit de Dieu ne dit anathème à Jésus. » Il en indique même une troisième : « Et personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus, si ce n'est dans l'Esprit saint. » Dès lors, quand vous verrez quelqu'un ne pas prononcer ce nom ou l'anathématiser, dites que c'est un devin. Comme aussi, quand vous verrez quelqu'un ne parler qu'en son nom, dites que c'est un homme spirituel. — Mais que faudra-t-il penser des catéchumènes? m'objecterez-vous; s'il n'est possible de prononcer le nom du Seigneur Jésus que dans l'Esprit saint, qu'aurons-nous à dire de ceux qui le prononcent sans avoir cet Esprit? — Paul ne parle pas ici des catéchumènes, qui même n'existaient pas encore; il fait la distinction entre les fidèles et les infidèles. — Eh quoi, aucun démon ne nomme-t-il Dieu? est-ce que les démoniaques ne s'écriaient pas : « Nous savons qui tu es, le Fils de Dieu? » *Marc.*, I, 24; est-ce qu'ils ne disaient pas à Paul : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut? » *Act.*, XVI, 17. — Sans doute; mais sous les coups, par necessité; spontanément et sans violence, jamais. Ce serait ici le cas de se demander pourquoi le démon tenait ce langage, et pourquoi Paul l'arrêta. — Paul imitait son divin Maître. Le Christ imposait silence aux démons; il ne voulait pas de leur témoignage. Quant au démon, son but était de bouleverser l'ordre des choses et d'usurper l'autorité des apôtres, pour s'attirer ainsi la foule. S'il eût réussi, en accréditant ces derniers, il se fût aisément accrédité lui-même. Pour déjouer cette ruse, Paul ferme la bouche à ces esprits pervers, alors même qu'ils disent la vérité : c'était le moyen de détourner d'eux tout le monde et de couper court à la séduction.

L'Apôtre parle des miracles.

Après avoir donc caractérisé les devins et les prophètes par les deux signes énoncés plus haut, il en vient à traiter des miracles. Et ce n'est pas sans raison qu'il aborde ce sujet; il se propose encore de réprimer les dissensions, et d'enseigner la patience à ceux qui étaient moins favorisés, en même temps que la modestie à ceux qui l'étaient davantage. Il commence ainsi : « Les grâces sont diverses; mais l'Esprit est le même. » Il accorde d'abord ses soins à celui qui n'a qu'une grâce inférieure, et qui en gémit. Pourquoi cette tristesse? dit-il; parce que vous avez moins reçu qu'un autre? Mais songez que c'est ici une grâce, et nullement un droit; cette considération dissipera votre chagrin. — De là cette première parole : « Les grâces sont diverses. » Les grâces; il n'a pas dit les signes ou les miracles. Par cette idée de don gratuit, non-seulement il calme la douleur, mais encore il impose la reconnaissance. Considérez de plus, semble-t-il dire, l'honneur qui vous est fait, quoique vous soyez moins bien partagé; la source de la grâce étant la même, celui qui a plus reçu n'est pas au fond plus honoré que vous. Vous n'avez pas à prétexter que l'Esprit est son bienfaiteur, tandis qu'un ange serait le vôtre. Non, c'est l'Esprit qui est la source de tout bien pour vous comme pour lui. — De là ce qui suit : « Mais l'Esprit est le même. »

3. Par conséquent, s'il est une différence dans les dons, il n'en est pas dans celui qui donne : vous avez puisé l'un et l'autre à la même source. « Il y a des ministères différents; mais le Seigneur est le même. » Pour augmenter la consolation, il rapproche le Fils du Père; il l'augmente même de plus en plus en désignant sous un autre nom de semblables grâces : « Les ministères sont différents; mais le Seigneur est le même. » Quand on entend parler d'un don, si la mesure qu'on reçoit est moindre, on est tenté de gémir. Quand il est question d'un ministère, ce n'est plus la même chose; car le mot même annonce fatigues et sueurs. Pourquoi vous plaindre, s'il veut qu'un autre travaille plus que vous, s'il vous épargne? « Différentes sont aussi les opérations; mais il n'est qu'un Dieu opérant tout en tous. A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour le bien, dans un but utile. » — Qu'est-ce que l'opération? me demanderez-vous peut-être; qu'est-ce que le don? qu'est-ce que le ministère? — Ce sont là des noms divers,

qui désignent en réalité la même chose. Ce qu'est le don, le ministère l'est aussi, tout comme l'opération. L'Apôtre dit : « Remplis ton ministère; » II *Tim.*, IV, 5; et puis : « Je glorifie mon ministère. » *Rom.*, XI, 13. Il dit encore à Timothée : « Pour ce motif je t'exhorte à ressusciter la grâce de Dieu qui est en toi ; » II *Tim.*, I, 6; et, s'adressant aux Galates : « Celui qui s'est servi de Pierre dans l'apostolat, s'est servi de moi parmi les nations pour opérer son œuvre. » *Gal.*, II, 8. Vous le voyez, nulle différence entre les dons du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ce n'est pas qu'il confonde les hypostases, loin de là ; il manifeste seulement l'honneur d'une substance identique. Dans sa pensée, ce que l'Esprit donne, le Père l'accomplit, le Fils le dispose et le transmet. S'il existait là quelque inégalité, l'Apôtre ne se serait pas exprimé de la sorte et n'aurait pas ainsi consolé le fidèle affligé.

Il lui présente encore une autre consolation, dans la vue de ce que lui confère sa mesure de grâce, tout inférieure qu'elle est. Après avoir dit : « Le même Esprit, le même Seigneur, le même Dieu, » ce qui devait déjà ranimer le faible, il le console d'une autre façon en ajoutant : « A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit dans un but utile. » Quelqu'un eût pu dire, en effet : Qu'importe que ce soit le même Seigneur, le même Esprit, le même Dieu ? ma part n'en est pas plus avantageuse. Paul lui déclare que c'est là ce qui lui convient. Il appelle les signes manifestations de l'Esprit, et c'est avec raison. Pour moi fidèle, le baptême me montre assez quel est celui qui possède l'Esprit ; mais pour l'infidèle, rien ne peut le lui manifester que les signes ou prodiges. Il résulte donc de là une grande consolation. Malgré la différence des grâces, la manifestation est la même ; que vous ayez beaucoup ou peu reçu, vous n'en êtes pas moins en évidence. Si vous avez donc à cœur une telle démonstration, il suffit que vous ayez l'Esprit en vous. Puisque le bienfait est le même, que le don est gratuit, que la manifestation en résulte et que c'est là ce qui vous convient le mieux, ne vous affligez pas comme si vous étiez méprisé. Dieu n'agit pas ainsi pour vous couvrir de honte ni pour vous mettre au-dessous d'autrui ; c'est plutôt pour vous ménager et pour procurer votre bien. Recevoir plus qu'on ne peut porter, voilà qui serait inutile, nuisible même et digne de vos gémissements. « A l'un est donné par l'Esprit le langage de la sagesse, à l'autre celui de la science dans le même Esprit, à l'autre encore la foi dans le même Esprit, à l'autre le pouvoir des guérisons dans le même Esprit. » Voyez-vous comme chaque fois il ajoute cette dernière formule, sachant bien de quelles consolations elle doit être la source. « A l'autre le pouvoir d'opérer des miracles, à l'autre le don de prophétie, à l'autre le discernement des esprits, à l'autre le don des langues, à l'autre l'interprétation des discours. » Comme c'est ici ce dont ils s'enorgueillissent, c'est la dernière chose qu'il signale; puis il poursuit : « Mais tout cela, un seul et même Esprit l'opère. » Tel est le principe de toute consolation, que tous reçoivent de la même racine, des mêmes trésors, du même fleuve. Il y revient toujours pour faire ainsi disparaître des anomalies apparentes et pour consoler les cœurs. Antérieurement il avait dit que l'Esprit, le Fils et le Père accordent également les dons spirituels; il se contente ici de nommer l'Esprit, afin de vous apprendre une fois de plus que la dignité est identique.

Sous quel rapport les dons du Saint-Esprit étaient égaux

Qu'est-ce que le langage de la sagesse? Celui que tenait Paul, que tenait Jean, le fils du tonnerre. Qu'est-ce que le langage de la science? Celui que beaucoup de fidèles possédaient, ayant la science réelle, mais n'étant pas capables d'enseigner, de transmettre facilement aux autres ce qu'eux-mêmes savaient. « A l'autre la foi, » non cette foi dont les dogmes sont l'objet, mais celle qui se manifeste par des prodiges et dont le Christ disait : « Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Ote-toi de là, et elle se retirera. » *Matth.*, XVII, 19. C'est celle que demandaient les apôtres en disant : « Augmentez notre foi. » *Luc.*, XVII, 5. Telle est la foi qui produit les miracles. Le don des miracles et le pouvoir des guérisons ne sont pas la même chose. Le second n'est que la faculté de guérir les maladies, tandis que le premier implique aussi la force de châtier. Dans ce cas on peut guérir ou punir ; c'est ainsi que



Paul frappait d'aveuglement et que Pierre frappait de mort. « A l'autre le don de prophétie, à l'autre le discernement des esprits. » Que signifie cette dernière expression? Savoir discerner l'homme spirituel de celui qui ne l'est pas, le prophète de l'imposteur. A ce sujet, l'Apôtre disait aux Thessaloniciens : « Ne négligez pas les prophéties, mettez tout à l'épreuve, embrassez le bien. » I *Thess.*, v, 20-21. Il y avait alors un débordement de faux prophètes, le diable mettant tout en jeu pour substituer le mensonge à la vérité. « A l'autre le don des langues, à l'autre l'interprétation des discours. » Celui-là savait ce qu'il disait lui-même, mais sans pouvoir l'expliquer aux autres; celui-ci avait ce double avantage.

4. Ce don était jugé bien grand puisque les apôtres l'avaient d'abord reçu, et beaucoup parmi les Corinthiens en étaient favorisés : il n'en était plus de même de la parole doctrinale. Et de là l'ordre que Paul établit dans son énumération. La première de ces choses, en effet, était le but de la seconde, et même de toutes les autres, du don de prophétie, du pouvoir d'opérer des miracles, du don des langues, de l'interprétation du discours. Rien n'y est comparable; aussi l'Apôtre disait-il : « Les prêtres qui gouvernent bien sont dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent par la parole et l'enseignement. » I *Tim.*, v, 17. Il disait également à son disciple : « Appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement; ne négligez pas la grâce qui est en vous. » *Ibid.*, IV, 13-14. Voilà donc qu'il le désigne sous le nom de grâce. Le principe de consolation qu'il posait tout à l'heure par ce mot : « le même Esprit, » il le renouvelle en ajoutant : « Et toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, faisant à chacun la part qu'il veut. » Il ne se borne donc pas à consoler; par cette dernière observation : « Faisant à chacun la part qu'il veut, » il ferme la bouche aux contradicteurs. Il ne suffit pas d'appliquer le remède, il faut aussi réprimer; et Paul lui-même en donne l'exemple dans son épître aux Romains, quand il s'écrie : « Et toi, qui es-tu pour oser répondre à Dieu? » *Rom.*, IX, 20. C'est ainsi qu'il dit maintenant : « Faisant à chacun la part qu'il veut. » Il montre encore ici que ce qui est au Père est de même à l'Esprit. Comme il a dit de l'un : « C'est le même Dieu qui opère tout en tous, » il dit de l'autre : « Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère. » — Mais par l'impulsion de Dieu, me direz-vous. — L'Apôtre ne le dit nulle part; c'est vous qui l'imaginez. Quand il dit : « Qui opère tout en tous, » il entend parler des hommes. Or, vous ne direz pas peut-être qu'il confond l'Esprit avec les hommes, quelle que soit l'audace de vos affirmations et le désordre de vos pensées. De peur que dans ce mot, « par l'Esprit, » vous ne vissiez un signe d'infériorité ou de passive dépendance, Paul a dit : « L'Esprit opère; » il n'est pas mû pour opérer, il opère comme il l'entend, et non d'après l'impulsion d'un autre. De même que le Fils disait du Père : « Il ressuscite les morts et les vivifie, » et de lui-même : « Il vivifie qui il veut; » *Joan.*, v, 21; de même il a dit de l'Esprit qu'il accomplit tout par sa propre puissance, qu'il n'est pas d'obstacle capable de l'arrêter; car, en disant : « Il souffle où il veut, » *Ibid.*, III, 8, quoique cette expression s'applique au vent, l'Apôtre pose un acheminement à la doctrine présente, à cet enseignement formel : « Il opère toute chose comme il veut. »

Encore une marque à laquelle vous reconnaîtrez qu'il exerce et qu'il ne subit pas l'action : « Qui connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme? Personne non plus ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » I *Cor.*, II, 11. Or, que l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'âme, n'ait pas besoin d'être mû pour se connaître lui-même, c'est évident pour tous. Il en est donc de même de l'Esprit saint par rapport aux choses de Dieu. Voici ce que dit l'Apôtre : L'Esprit saint connaît les mystères de Dieu comme l'âme de l'homme connaît ses propres secrets. Si donc l'âme n'est pas mue pour cela, à plus forte raison celui qui connaît les profondeurs de Dieu, et donne de lui-même les grâces spirituelles aux apôtres, n'a nul besoin d'une action différente de la sienne. C'est maintenant que je dirai ce que j'annonçais plus haut. Quoi donc? Si l'Esprit

est d'une nature inférieure ou même différente, nulle serait la consolation, vainement aurait-on entendu que c'est le même Esprit. Quand on reçoit un bienfait du monarque, la plus grande consolation c'est de le tenir de sa main; quand c'est un serviteur qui le donne, c'est avec un sentiment de tristesse qu'on le reçoit. Il en résulte encore que l'Esprit saint possède la dignité royale et n'a rien du serviteur. De même donc que Paul les a consolés par ces paroles : « Les ministères sont divers, mais le Seigneur est le même; les opérations sont différentes, mais c'est le même Dieu; » ainsi leur avait-il dit auparavant : « Les grâces sont multiples, mais c'est le même Esprit; » et voici ce qu'il a dit ensuite : « Or, tout cela, un seul et même Esprit l'opère, faisant à chacun sa part comme il veut. » Par conséquent, ne nous laissons pas aller à la tristesse, ne gémissons pas en disant : Pourquoi ceci m'est-il donné et pourquoi pas cela? Le Saint-Esprit n'a pas de comptes à nous rendre. Si vous reconnaissez qu'il vous a gratifié par pure sollicitude, sachez reconnaître aussi que cette même sollicitude a fixé la mesure de ses dons; acceptez dès lors avec joie ce qui vous est départi, gardez-vous de vous plaindre de n'avoir pas reçu autre chose; bénissez Dieu plutôt de n'avoir pas reçu des dons disproportionnés à vos forces.

5. S'il ne faut pas céder à la curiosité dans les choses spirituelles, beaucoup moins le faut-il dans les choses matérielles; tenez-vous en repos, ne vous inquiétez pas de savoir pour quelle raison un tel est dans l'opulence et tel autre dans la pauvreté, alors surtout que la fortune de chacun ne vient pas de Dieu, et qu'un grand nombre la doivent à l'injustice, à la rapine, à la cupidité. Celui qui ne veut pas qu'on s'enrichisse donnerait-il ce qu'il défend de prendre? Pour mieux confondre nos contradicteurs sur ce point, reprenons le discours de plus haut, du moment où Dieu donna lui-même la richesse; répondez-moi : Pour quel motif Abraham fut-il riche et Jacob manqua-t-il de pain? N'étaient-ils pas justes l'un et l'autre? Le Seigneur n'a-t-il pas dit indistinctement : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob? » *Exod.*, III, 6. Pourquoi donc, je le demande encore, l'un possédait-il tant de biens et l'autre fut-il réduit à l'état de mercenaire? Allons plus loin : Pour quel motif Esaü, un homme injuste, un fratricide par les sentiments, était-il riche, tandis que son frère servait pendant si longtemps? Pourquoi Isaac vécut-il heureux et constamment tranquille, tandis que Jacob fut toujours dans les tribulations et les peines, ce qui lui faisait dire : « Mes jours sont en petit nombre et pleins de maux? » *Genes.*, XLVII, 9. Pourquoi David, prophète et roi, passa-t-il lui aussi dans les épreuves tout le temps de sa vie, et son fils Salomon jouit-il pendant quarante ans d'une sécurité sans exemple, d'une profonde paix, d'une gloire incomparable, de tous les honneurs et de toutes les délices? Pourquoi les prophètes, enfin, furent-ils inégalement éprouvés? Pour le bien de chacun. Aussi faut-il s'écrier devant tous ces contrastes : « Vos jugements sont un abîme sans fond. » *Psal.* XXXV, 7.

Si le Seigneur exerçait avec tant de diversité ces grandes âmes, ces hommes admirables, l'un par la pauvreté et l'autre par les richesses, l'un par le calme et l'autre par les orages, beaucoup mieux devons-nous reconnaître cette vérité de nos jours. Nous devons de plus reconnaître en nous-mêmes que bien des malheurs ne nous viennent pas directement de Dieu, qu'ils sont la conséquence de nos désordres. Ne dites donc pas : Pourquoi cet homme est-il riche quoique pervers, et cet autre pauvre quoique juste? Il est aisé de vous en rendre raison, de vous répondre : Le juste n'a rien à souffrir de sa pauvreté, il y trouve même un surcroît de gloire; le méchant trouve dans les richesses un châtiment qui l'accompagne partout, s'il ne change pas. Avant l'éternel supplice, les richesses lui sont une source intarissable de maux, le précipitent dans mille abîmes. Dieu le permet ainsi, soit pour bien établir le libre arbitre, soit pour enseigner aux autres à ne pas s'attacher follement aux possessions de la terre. — Mais que dire, m'objecterez-vous, quand on voit un riche pervers n'avoir rien à souffrir? S'il était juste dans l'opulence, ce ne serait qu'un droit; mais, s'il est méchant, encore une fois, que dire? — Qu'il n'en est que plus à plaindre; en s'ajoutant

à l'iniquité, les richesses ne font qu'ajouter à son malheur. — Voici un homme bon, et cependant pauvre. — La pauvreté ne lui nuit pas. — Cet autre est méchant et pauvre. — C'est donc justice, il l'a mérité; c'est même pour son bien.

Mais voici quelqu'un, insisterez-vous peut-être, à qui ses aïeux ont transmis une grande fortune, qu'il dépense avec les parasites et les femmes perdues; sans en être puni. — Que dites-vous? Il commet la fornication, et vous prétendez qu'il n'est pas malheureux? il s'adonne à l'ivresse, et vous le croyez dans la joie? il se ruine en se déshonorant, et vous le donnez pour modèle? Que peut-on concevoir de plus affreux que ce qui perd une âme? Si vous voyiez cet homme contrefait ou estropié, vous croiriez qu'on ne saurait assez déplorer son infortune; et, quand c'est son âme que vous voyez toute mutilée, vous l'estimez heureux? — Il ne l'est pas, me répondrez-vous. — Il n'en est que plus digne de larmes, comme les insensés. Quand on sait qu'on est malade, on se hâte d'appeler un médecin, on accepte les remèdes; mais, quand on ne le sait pas, on est sans espoir de guérison. Et voilà celui dont vous admirez le bonheur? Cela ne doit pas surprendre; le monde est étranger à la vraie philosophie. Aussi n'est-il pas de sort plus déplorable que le nôtre : nous sommes châtiés, et rien qui nous délivre du supplice; nous sommes envahis par les emportements, les chagrins et les troubles, parce que Dieu, nous traçant une vie qui est à l'abri de toute angoisse, le chemin de la vertu, nous nous en détournons pour prendre une autre route, celle qui conduit aux richesses terrestres, mais où nous attendent des maux sans fin : nous agissons comme ferait un homme séduit par la beauté des corps, et ne sachant pas néanmoins la distinguer, qui la verrait uniquement dans les habits et les parures extérieures, et qui, dès lors, laissant de côté une femme vraiment belle, en prendrait une repoussante et difforme, trompé qu'il serait par de brillants dehors. Voilà ce que beaucoup font aujourd'hui concernant la vertu et la dépravation, s'attachant à celle-ci malgré sa laideur, à cause de l'éclat qui la couvre, dédaignant celle-là malgré sa beauté naturelle, à cause de sa simplicité, quand ce dernier trait eût dû surtout la faire choisir.

6. Ce qui me fait rougir de honte, c'est qu'il y a chez les Gentils, malgré toute leur folie, des hommes qui s'élèvent à cette philosophie, sinon par la pratique, du moins par la pensée, n'ignorant pas la vanité des choses présentes; tandis que plusieurs parmi nous ne le savent même pas, ont un jugement perverti, quoique l'Ecriture reproduise dans tous les sens et ne cesse de faire retentir à notre oreille ces paroles : « Le méchant est devenu comme un néant devant lui; mais le Seigneur glorifie ceux qui l'aiment. » *Psal.* XIV, 4. « La crainte du Seigneur a tout surmonté. » *Eccli.*, XXV, 14. « Craignez Dieu et gardez ses commandements; car c'est là tout l'homme. » *Eccle.*, XII, 13. « Ne jalousez pas les méchants. Ne craignez pas quand l'homme sera devenu riche. » *Psal.* XLVIII, 17. « Toute chair est de l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe. » *Isa.*, XL, 6. Voilà des chants que nous entendons chaque jour avec d'autres semblables, et nous demeurons attachés à la terre. Tels que des enfants qui ne cessent de répéter les premiers principes, et qui, répondant une chose pour l'autre quand on leur pose une question au hasard, provoquent de grands éclats de rire; tels êtes-vous vous-mêmes : lorsque nous vous exposons ici les choses avec ordre, vous les saisissez jusqu'à un certain point; mais, qu'on vienne à vous interroger dehors, qu'on vous demande tout d'un coup quelle est la suite des choses, dans quel ordre elles doivent être classées, ne sachant pas répondre, vous excitez le rire à votre tour. Et n'est-il pas vraiment risible, je vous prie, qu'ayant en perspective l'immortalité, ces biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui n'ont pas pénétré dans le cœur de l'homme, nous soyons toujours à lutter pour les biens d'ici-bas et les estimions dignes d'envie? Si vous avez encore besoin d'apprendre que la richesse n'est rien de grand, que les choses présentes ne sont qu'ombre et rêve, qu'elles s'évanouissent et disparaissent comme la fumée, restez encore hors du sanctuaire; pour le moment vous n'avez

qu'à vous tenir sous le portique, vous n'êtes pas digne d'entrer dans ce royal palais.

Si vous ne savez pas discerner ce qu'il y a de fragile et d'inconstant dans ces choses, aurez-vous le courage de les mépriser? Si vous prétendez le savoir, cessez donc de vous informer avec tant de curiosité pourquoi tel homme est riche et pourquoi tel autre est pauvre. C'est comme si vous alliez, demandant à chaque instant pourquoi l'un est blanc et l'autre noir, pourquoi les figures sont diverses. Qu'elles soient d'une façon ou d'une autre, cela ne nous touche en rien : l'indigence ou la pauvreté d'autrui ne nous touche pas davantage, nous touche même beaucoup moins; tout a lieu pour notre bien. Etes-vous pauvre, vous pouvez encore vivre heureux, pourvu que vous aimiez la sagesse. Etes-vous riche, vous êtes le plus misérable des hommes, si vous n'avez pas de vertus. La vertu seule doit être l'objet de nos désirs; si nous ne la possédons pas, tout le reste nous est inutile. On soulève tant de questions, parce que le commun des hommes s'imaginent avoir grand intérêt à ce qui leur est pleinement indifférent, et ne tiennent aucun compte de ce qui les intéresse le plus. Rien ne nous intéresse que la vertu et la philosophie. Comme vous en êtes bien loin, le trouble règne dans vos pensées; de là les bouleversements et les tempêtes. En perdant leurs droits à la gloire céleste et l'amour des biens à venir, les hommes recherchent la gloire présente, et tombent ainsi sous le joug et dans les fers. — Et d'où vient que nous soupirons après cette dernière gloire? — De ce que nous n'aspirons pas sincèrement à la première. — Et cela même d'où vient-il? — De notre négligence. — Et la négligence elle-même? — Du mépris. — Et le mépris, quelle en est la cause? — Notre aveuglement, notre attachement aux biens terrestres, le peu de soin que nous avons d'examiner de près la nature des choses. — Et cela même, d'où provient-il? — De ce que nous ne nous appliquons pas à l'étude des Ecritures, de ce que nous préférons la société des méchants à celle des justes.

Voulons-nous donc qu'il n'en soit pas toujours ainsi, et que les flots succédant aux flots, ne nous poussent pas aux abîmes et ne nous submergent pas, dégageons-nous pendant qu'il en est temps encore, tenons-nous fermement sur le roc, je veux dire sur les enseignements et la parole de Dieu; nous verrons alors à nos pieds toutes les agitations de la terre. Nous en serons nous-mêmes à l'abri, nous tendrons aux naufragés une main secourable, et nous parviendrons à la félicité des cieux, par la grâce et l'amour..., etc.

HOMÉLIE XXX.

« Comme notre corps, quoiqu'il soit un, a cependant plusieurs membres, comme aussi tous les membres, quelque nombreux qu'ils soient, ne forment qu'un seul corps, il en est de même du Christ. »

1. Paul les avait consolés en leur enseignant, et que le don est une pure grâce, et que tout provient d'un seul et même Esprit, et que leur bien en résultait, et que l'infériorité n'empêchait pas la manifestation; il leur avait ensuite fermé la bouche par la soumission qu'on doit à l'autorité de l'Esprit saint : « Toutes ces choses, c'est un seul et même Esprit qui les opère, faisant à chacun la part qu'il veut; » ce qui nous interdit toute recherche. Maintenant il les console encore par un exemple à la portée de tous, et qu'il puise dans la nature, comme on le voit souvent dans ses écrits. Quand il parlait sur la manière dont les hommes et les femmes doivent porter les cheveux, il complétait ainsi sa leçon : « Est-ce que la nature elle-même ne vous apprend pas que de longs cheveux sont une honte pour l'homme, tandis qu'ils sont un honneur pour la femme? » I *Cor.*, XI, 14-15. Parlant des viandes offertes aux idoles et défendant d'y toucher, il empruntait un exemple aux usages des étrangers, il mêlait à son discours le souvenir des jeux olympiques : « Tous ceux qui descendent dans le stade courent à la vérité; mais un seul reçoit la palme. » I *Cor.*, IX, 24. Il établit la même vérité par l'exemple des pasteurs, des soldats, et des agriculteurs. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il nous présente encore ici une image familière, par laquelle il s'efforce de nous

démontrer qu'il n'y a pas d'infériorité réelle, chose étonnante et paradoxale même au premier abord, chose difficile à prouver, et bien capable cependant de relever les humbles; je parle de ce qui regarde le corps humain. Celui dont l'âme est faible et qui d'ailleurs est moins bien partagé, ne trouve pas de plus grande consolation qu'à pouvoir penser que son infériorité est seulement apparente. Voilà ce que l'Apôtre veut prouver quand il parle de la sorte : « Comme notre corps, quoiqu'il soit un, a cependant plusieurs membres. » Quelle précision et quelle profondeur! La même chose est donc une et multiple.

Paul continue, développant davantage sa pensée : « Comme aussi tous les membres, quelque nombreux qu'ils soient, ne forment qu'un seul corps. » Il n'a pas dit simplement qu'ils dépendent d'un seul corps, mais bien qu'ils le forment et le constituent, que le nombre se rencontre avec l'unité. Or, si plusieurs sont un, et réciproquement, où voyez-vous la différence? où la supériorité? où l'infériorité? « Tous sont un, » a dit l'Apôtre et non d'une manière quelconque, mais dans un sens exact, en tant qu'ils sont un corps, tous se trouvent être la même chose. Quand on les examine en détail, alors paraît la différence et la différence paraît également en tous. Aucun ne saurait par lui-même former un corps, ils sont tous frappés de la même impuissance; le corps résulte de leur combinaison : il existe dans son unité, quand plusieurs choses n'en font plus qu'une. C'est ce que l'Apôtre exprime ainsi : « Tous les membres, quelque nombreux qu'ils soient, forment un seul corps. » Il ne parle pas là de leur inégalité, mais seulement de leur nombre, de ce qui est commun à tous. — Et comment peut exister cette unité? — Vous la verrez en faisant abstraction de la différence des membres, pour examiner l'ensemble du corps. Ce qu'est l'œil, le pied l'est aussi, considéré comme membre et comme formant le tout; sous ce rapport aucune différence. Impossible de prétendre que tel membre forme séparément le corps, et non tel autre; tous sont égaux à cet égard, puisque tous sont un même corps.

Après cette exposition si claire, et confirmée par le sentiment commun, Paul ajoute : « Il en est de même du Christ. » Il semblait devoir dire : Il en est de même de l'Eglise; c'est ce qu'appelait la suite des idées. Tel n'est pas son langage; à l'Eglise, il substitue le Christ, s'élevant à de plus hautes pensées, confondant mieux son auditeur. Voici le sens de cette parole : Il en est de même du corps de Jésus-Christ, qui n'est autre que l'Eglise. De même que la tête et le corps constituent un seul homme, de même le Christ et l'Eglise forment un seul tout. Voilà pourquoi le nom du Christ a la place de celui de l'Eglise; par ce nom il désigne le corps entier. Comme notre corps est un, bien qu'il se compose de plusieurs parties diverses, ainsi nous sommes tous un dans l'Eglise. Elle se compose d'un grand nombre de membres, elle aussi; mais tous ses membres forment un seul corps. Quand l'Apôtre a ranimé par cet exemple et relevé les âmes qui semblent amoindries, il sort de ces images sensibles, pour aborder un sujet spirituel, qui sera la source d'une plus grande consolation et et fera mieux ressortir l'égalité d'honneur. Comment s'exprime-t-il? « Car nous avons tous été baptisés dans le même Esprit, pour n'être qu'un seul corps, Juifs ou Gentils, esclaves ou libres. » Cela revient à dire : C'est le même Esprit qui nous a faits un seul corps et qui nous a régénérés; celui-ci n'a pas été baptisé dans un esprit et celui-là dans un autre. Ce n'est pas seulement l'auteur du baptême qui est un, un est encore le but dans lequel nous avons été baptisés. Nous ne l'avons pas été pour former des corps différents, mais bien pour que nous gardions tous avec fidélité l'union qui fait de nous un seul corps. Cela signifie d'une manière évidente que le baptême a pour objet une parfaite unité.

2. Un est donc l'architecte, un également son dessein. Dans la pensée de l'Apôtre, nous ne devons pas simplement appartenir au même corps; nous devons être tous un même corps. Il s'applique toujours à choisir les expressions les plus énergiques. « Nous sommes tous, » a-t-il dit avec intention, ne s'excluant pas lui-même. Apôtre, je n'ai rien de plus que vous à cet égard,

semble-t-il dire; vous formez le corps comme moi, je le forme comme vous, nous avons tous la même tête, nous sommes nés du même enfantement; et c'est pour cela que nous sommes un seul corps. Je ne parle pas uniquement des Juifs, non certes; les Gentils eux-mêmes, tout éloignés qu'ils sont de nous, le Seigneur a pris soin de les ramener au même corps. — Aussi Paul ne se borne-t-il pas à dire : « Nous tous; » il poursuit : « Juifs et Gentils, esclaves et libres. » Or, si nous avons été confondus dans l'unité, quand nous étions tellement éloignés les uns des autres, ce n'est pas après cette union, lorsque nous ne faisons plus qu'un, que nous aurions raison de nous laisser aller à la tristesse et à l'abattement; car il ne saurait plus exister de différence. Si le Seigneur a favorisé des mêmes grâces les Gentils et les Juifs, les esclaves et les personnes libres, comment les séparerait-il ensuite, après avoir tout fait pour les unir, quand les dons spirituels devaient cimenter cette union? « Nous avons été tous abreuvés dans le même Esprit. Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. » L'accès nous est ouvert à la célébration des mêmes mystères, la même table nous reçoit. — Pourquoi n'a-t-il pas dit : Nous sommes nourris de la même chair, abreuvés du même sang? — En prononçant le nom de l'Esprit, il a désigné cette double substance, puisque c'est le même Esprit que nous puisons dans l'une et dans l'autre. Pour moi, je pense qu'il parle en cet endroit de cette venue de l'Esprit dans nos âmes, qui se produit par le baptême, avant que nous soyons admis aux mystères sacrés. L'expression, « nous avons été abreuvés, » renferme une métaphore parfaitement appropriée au sujet présent; c'est comme si l'on disait des plantes du paradis : Toutes étaient arrosées de la même source, des mêmes eaux. De même, est-il dit ici : Nous avons été tous abreuvés du même Esprit, nous possédons la même grâce.

Voilà donc que le même Esprit nous réunit et fait de nous tous un seul corps, ce que signifie clairement cette parole : « Nous avons été baptisés en un seul corps; » il nous appelle tous à la même table et nous donne la même boisson, puisqu'il dit : « Nous avons été tous abreuvés du même Esprit; » il a rapproché ceux que séparait un si grand intervalle, et tous se sont trouvés former un seul corps, dès qu'ils sont arrivés à l'unité. Pourquoi donc me parlez-vous sans cesse et sans propos de différence? Si vous m'objectez que les membres sont différents en même temps que multiples, c'est encore un trait merveilleux, une excellence du corps humain que vous rappelez en parlant de la sorte, puisque la diversité et la multiplicité concourent à former l'unité. Il ne serait pas bien étonnant ni bien merveilleux sans cela que le corps fût un. Je me trompe; il n'y aurait pas même de corps. Mais c'est la dernière chose à laquelle Paul touchera; pour le moment, il prend les membres en détail : « Si le pied venait à dire : Je ne suis pas la main, et dès lors je ne suis pas du corps, ne serait-il pas pour cela du corps? Et si l'oreille disait : Je ne suis pas l'œil, je ne suis pas du corps, ne serait-elle pas pour cela du corps? » Si, les conditions étant inégales, on n'appartenait plus au même corps, le tout disparaîtrait. Ne dites donc pas : Je ne suis pas corps, puisque j'ai moins qu'un autre. Le pied ne laisse pas d'appartenir au corps, quoiqu'il occupe un rang inférieur. Ce qui fait qu'une chose est du corps ou qu'elle n'en est pas, ce n'est pas la place à laquelle chacune se trouve; il n'y a là qu'une différence de place : c'est l'union ou la séparation qui touche à l'essence même du corps. Remarquez combien cette comparaison tirée de nos membres est ingénieuse et conforme au sujet. L'Apôtre avait dit plus haut : « J'ai personnifié ces choses en moi et en Apollo. » Il procède ici de même, il fait parler les membres, afin de rendre la leçon moins pénible et de la faire mieux accepter.

C'est la nature elle-même qui répond à ses auditeurs; ils restent convaincus par l'expérience et par le sentiment commun, si bien que la contradiction leur devient désormais impossible. Que vous parliez de la même façon, semble-t-il leur dire, ou que vous murmuriez, vous ne pouvez pas vous séparer du corps. La puissance de la grâce garde et conserve tout aussi bien et beaucoup mieux que la loi de la nature. — Voyez de plus, comme il évite toute superfluité;

il met en scène, non tous les membres à la fois, mais deux seulement et les plus éloignés l'un de l'autre : le plus digne, l'œil; le plus humble, le pied. Le pied toutefois ne s'adresse pas à l'œil, il s'adresse à la main, dont il est moins éloigné : l'oreille s'adresse à l'œil. Comme nous portons envie non à ceux qui nous sont complétement supérieurs, mais à des positions plus rapprochées de la nôtre, l'Apôtre part de là pour établir sa comparaison. « Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe? Si tout était ouïe, où serait l'odorat? » En parlant de la différence des membres, en nommant les pieds et les mains, les yeux et les oreilles, il a soulevé la question d'infériorité et de supériorité. Voyez comme il console de nouveau ses auditeurs en leur montrant que le nombre et la diversité des membres fait l'avantage de tous et constitue réellement le corps. Si tous étaient la même chose, ils ne formeraient pas un corps. De là cette parole : « Si tout n'était qu'un membre, où serait le corps? » Il y viendra dans la suite; mais, pour le moment, il exprime une pensée plus haute, c'est que, bien loin que le corps pût être, les autres sens n'existeraient même pas. Vous l'avez entendu : « Si tout était ouïe, où serait l'odorat? »

3. Comme c'était encore là une cause de trouble, Paul en revient ici à la marche qu'il avait suivie plus haut. Il les avait d'abord consolés par la vue de leur avantage, il leur avait même entièrement fermé la bouche, en disant : « Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, faisant à chacun la part qu'il veut. » Après leur avoir de même démontré maintenant que tout a lieu pour le bien, il ramène encore tout son discours à la volonté de Dieu; et voici de quelle manière : « Dans la réalité, Dieu lui-même a mis dans le corps plusieurs membres, les disposant chacun comme il l'a voulu. » Cette dernière expression, « comme il l'a voulu, » rappelle ce que l'Apôtre disait tout à l'heure de l'Esprit : « Comme il veut. » Ne vous livrez donc plus à de vaines recherches : pourquoi ceci, pourquoi cela? Aurions-nous mille raisonnements à faire, nous n'arriverions pas à prouver que tout est bien, comme nous le prouvons en disant simplement : Comme l'a voulu le suprême Architecte, tout s'est fait; et c'est le bien qu'il a voulu. Or, si nous n'avons pas à nous préoccuper de la structure de notre corps, bien moins de celle de l'Eglise. — Comprenez encore ici la sagesse de l'Apôtre : il ne signale pas une différence provenant de la nature ou bien du genre d'opération; c'est une différence de situation qu'il signale : « Dans la réalité, Dieu lui-même a mis dans le corps plusieurs membres les disposant chacun comme il l'a voulu. » Et c'est à bon droit certes qu'il s'exprime ainsi, « chacun, » pour déclarer que tous ont leur utilité. Il ne fallait pas que vous pussiez dire que le Seigneur a disposé l'un et non l'autre; il a tout disposé selon sa volonté. C'est donc un bien que le pied soit placé comme il est, un bien pour le pied lui-même, et non pas seulement pour la tête; s'il pouvait renverser cet ordre, changer de position, alors même qu'il semblerait s'élever, il serait pour le tout une cause de perturbation et de ruine; il aurait perdu son rang, sans en acquérir un autre.

« Si tout était un seul membre, où serait le corps? Mais dans l'état présent il y a plusieurs membres, et un seul corps. » Après avoir assez fermé la bouche aux contradicteurs en leur rappelant l'ordre de la Providence, le voilà qui raisonne de nouveau; il ne s'en tient pas toujours aux mêmes considérations, il pousse de l'une à l'autre pour varier son discours. Celui qui ne procède que par autorité, trouble les âmes, et celui qui prétend leur rendre compte de tout, leur donne des habitudes nuisibles à leur foi. Voilà pourquoi le langage de Paul, mêlant la raison avec l'autorité, évitait de répandre le trouble et l'incertitude. Aussi, quel combat il soutient, quelle magnifique victoire il remporte! Les motifs pour lesquels ses auditeurs se persuadaient n'être pas égaux d'honneur et voir entre eux une grande différence, ce sont les preuves dont il s'empare pour démontrer leur égalité. Je dirai de quelle manière. « Si tout était un seul membre, où serait le corps? » C'est leur dire : S'il n'existait pas entre vous une grande différence, vous ne seriez pas un corps; n'étant pas un corps, vous ne

seriez pas un ; vous ne seriez nullement égaux. Si vous aviez donc tous une égalité complète, vous ne formeriez pas un corps, vous n'auriez pas davantage l'unité; et comment auriez-vous donc l'égalité d'honneur? C'est parce que, dans l'état présent des choses, vous n'avez pas tous les mêmes dons, que vous formez un corps, et que dès lors vous êtes un : aucune différence entre vous en tant que vous êtes un corps. Les autres différences sont donc précisément ce qui donne un égal droit à l'honneur. C'est pour cela que l'Apôtre ajoute : « Il y a maintenant plusieurs membres, mais un seul corps. »

Pénétrés nous-mêmes de cette vérité, chassons tout sentiment d'envie; ne jalousons pas ceux qui sont au-dessus de nous par les grâces spirituelles, ne méprisons pas ceux qui sont au-dessous; Dieu l'a voulu de la sorte. N'allons pas nous opposer à sa volonté. Si vous éprouvez encore du trouble, songez que celui qui vous est supérieur ne pourrait pas bien souvent faire votre œuvre. Sous ce rapport, tout inférieur que vous êtes, vous l'emportez sur lui; sa supériorité disparaît en ce point et l'égalité se rétablit. De même dans le corps, les choses les moins importantes remplissent un rôle important; elles portent presque toujours atteinte à ce qu'il y a de plus grand quand elles viennent à disparaître. Quoi de plus vil que le poil? Arrachez cependant les cils et les sourcils, vous avez aussitôt détruit toute la beauté du visage, l'œil même ne paraîtra plus aussi beau. Cette perte n'est rien en apparence; mais ce n'est pas la beauté seule qu'elle détruit, elle finira par altérer l'organe de la vue. Chacun de nos membres a deux sortes d'opération, l'une particulière, l'autre commune. Il en est de même de la beauté; ce n'est pas seulement une chose absolue, elle est encore relative en concourant à l'harmonie du tout. Les diverses parties semblent divisées; elles sont néanmoins tellement unies, que l'une ne saurait périr sans entraîner la perte de l'autre. Remarquez : que les yeux soient brillants, les joues gracieuses, les lèvres vermeilles, le nez droit, le sourcil largement dessiné; et bien, qu'un seul trait se dégrade, quel qu'il soit d'ailleurs, tous les autres perdent leur éclat, tous sont flétris, de beaux qu'ils étaient tout à l'heure. Retranchez seulement l'extrémité du nez, c'est la laideur qui se répand sur tout le reste, quoiqu'il n'y ait là qu'un seul membre mutilé. Cela se produira dans la main si l'ongle tombe d'un seul doigt.

4. Voyez encore dans le mouvement et l'action, retranchez le doigt même, un seul, et les autres sont comme paralysés, ils n'ont plus leur agilité propre. Puis donc que la perte d'un seul membre est une flétrissure pour tous, et que la beauté commune résulte de la conservation de chacun, ne nous enorgueillissons pas, ne méprisons pas le prochain. Un petit membre donne au grand son éclat et sa beauté, les cils ornent admirablement l'œil. On se fait donc la guerre à soi-même en la faisant à son semblable; les dommages dont on est l'auteur, on en est encore et surtout la victime. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, ayons soin des autres comme de nous-mêmes; cette image du corps, réalisons-la dans l'Eglise, étendons notre sollicitude sur tous comme sur nos membres. L'Eglise se compose aussi d'un grand nombre de membres divers, les uns plus dignes, les autres moins; il y a là les chœurs des vierges et les rangs des veuves, comme il y a les assemblées de ceux qui brillent par l'éclat d'un chaste mariage : bien nombreux sont les degrés de la vertu. Il y a des degrés aussi dans l'aumône : les uns donnent tout ce qu'ils ont, les autres ne gardent que le nécessaire et rejettent tout le superflu, d'autres encore ne prennent que sur le superflu pour donner; mais tous se prêtent un mutuel éclat, et, si le plus élevé venait à mépriser le plus humble, c'est à lui-même principalement qu'il ferait tort. Qu'une vierge rabaisse une femme mariée, elle perd beaucoup de son propre mérite. Que celui qui a tout donné, agisse de même envers celui qui n'est pas allé jusque-là, il amoindrit étrangement la valeur de son sacrifice. Et, que dis-je, les vierges, les veuves, les hommes qui se sont dépouillés de tout? Quoi de plus humble et de plus obscur que les mendiants? et cependant ils remplissent un grand rôle dans l'Eglise, ils lui sont un magnifique ornement en se tenant à l'entrée de ses temples;

sans eux, il manquerait un complément, une perfection à l'Eglise.

Les apôtres le virent dès le commencement; aussi réglementèrent-ils avec tout le reste l'état et la fonction des veuves, poussant à cet égard le zèle et l'attention jusqu'à mettre à leur tête sept diacres. Avec les évêques, les prêtres, les diacres, les vierges, et tous ceux qui vivent dans la chasteté, je n'ai garde d'oublier les veuves en énumérant les membres de l'Eglise; ce n'est pas une destination vulgaire qu'elles ont à remplir. Vous venez ici quand vous le voulez; pour elles, c'est la nuit et le jour qu'elles y sont, s'occupant de la divine psalmodie. Ce n'est pas seulement à cause du secours qu'elles reçoivent; car, si tel était leur but unique, elles auraient bien pu s'en aller à travers l'agora et les carrefours pour mendier. Non, elles sont mues par une piété sincère. Voyez comme elles sont éprouvées au feu de la pauvreté. Jamais chez elles vous n'entendrez de blasphème, elles ne se plaignent même pas, comme le font tant de personnes riches. Plusieurs se couchent souvent sans avoir apaisé leur faim, d'autres sont constamment tourmentées par le froid; et cependant elles vivent dans de continuelles actions de grâces, elles ne cessent de louer Dieu. Leur donnez-vous une obole, elles vous remercient avec effusion, elles vous souhaitent mille biens; ne leur donnez-vous pas, loin de murmurer, elles vous bénissent encore, elles vous aiment, ayant à peine la nourriture du jour. — Elles auraient beau ne pas vouloir, me dira-t-on, force leur est de se résigner. — Et pourquoi, je vous prie? comment osez-vous prononcer cette cruelle parole? Est-ce donc une honte de s'occuper à des travaux qui peuvent donner un gain à la vieillesse elle-même, sans distinction de sexe? Si leur désir n'était pas de mener une vie sainte, ne pourraient-elles pas se procurer ainsi d'abondantes ressources?

Veuves de l'Eglise.

Ne savez-vous pas combien on trouve à cet âge de femmes qui se font les instruments et les ministres des passions d'autrui, qui se livrent à tant d'autres manœuvres pouvant fournir à leur entretien et même aux délices? Loin d'elles un tel abaissement; elles préfèrent la souffrance qui les mine au déshonneur qui flétrirait leur vie en ruinant leur salut; elles sont là tout le jour, vous préparant le remède qui peut aussi vous sauver. Le médecin qui met la main et porte le fer dans des plaies purulentes, ne retranche pas le mal avec autant d'efficacité que le pauvre implorant votre charité et recevant votre aumône. Et c'est sans douleur, chose plus admirable encore, que celui-ci vous guérit. Non moins que nous, dont le devoir est de diriger le peuple et de vous prodiguer de salutaires leçons, ils vous parlent ceux qui sont assis à la porte de l'église, ils vous instruisent par le silence et la vue. Nous faisons chaque jour retentir à vos oreilles ces solennels avertissements: Ne vous enorgueillissez pas, ô homme; votre nature passe avec rapidité, n'offre aucune consistance, la jeunesse se précipite vers la vieillesse, la beauté vers la laideur, la force vers la défaillance, l'honneur vers le mépris, la santé vers la maladie, la grandeur vers la petitesse, la fortune vers la pauvreté; la vie humaine est comme un torrent impétueux, incapable de s'arrêter, roulant toujours sur sa pente.

5. Les mendiants aussi vous le disent, et bien plus encore, par leur seul aspect, par l'expérience même, la plus formelle de toutes les exhortations. Combien de ceux qui gisent dehors ont brillé dans leur jeunesse, ont accompli de grandes actions! Combien de ces hommes contrefaits étaient autrefois remarquables et l'emportaient sur les autres par la force et la beauté? Gardez-vous d'en douter ou d'en rire; de tels exemples sont sans nombre ici-bas. Des hommes vils et méprisés sont quelquefois parvenus au trône; faut-il s'étonner que d'autres soient tombés du faîte des grandeurs dans l'abîme de l'abjection! Le premier changement doit beaucoup plus nous surprendre; le second rentre dans l'ordre commun des événements. Ce n'est donc pas une chose incroyable que quelques-uns de ces malheureux se soient autrefois distingués dans les arts ou dans la guerre, ou qu'ils aient possédé de grands biens; nous devons plutôt les plaindre, leur accorder toute notre sympathie, et redouter pour nous-mêmes de semblables revers. Et nous aussi nous sommes hommes, sujets

dès lors aux mêmes révolutions. Peut-être quelqu'un de ces aveugles qui tournent tout en dérision et savent si bien épiloguer sur les discours des autres, croira-t-il pouvoir nous ridiculiser en disant : Jusques à quand ferez-vous sans cesse défiler sous nos yeux des pauvres et des misérables, nous annoncerez-vous les calamités et l'indigence, comme si votre but était de nous réduire à la mendicité? — Non, ce n'est pas pour vous réduire à la mendicité que je parle de la sorte, ô homme, c'est plutôt pour vous faire acquérir les richesses des cieux. Quand on parle des malades à celui qui se porte bien, ce n'est pas pour communiquer à celui-ci la maladie qu'on retrace les souffrances de ceux-là; on lui fait mieux comprendre le prix de la santé, on secoue sa négligence par la vue des malheurs d'autrui.

La pauvreté nous paraît effrayante, nous n'en prononçons pas même le nom sans frémir; et c'est précisément parce que nous redoutons la pauvreté que nous sommes pauvres, aurions-nous mille talents. Ce n'est pas l'homme n'ayant rien qui est pauvre, c'est celui qui tremble devant la pauvreté; car, lorsqu'il s'agit de revers et de souffrances, ce n'est pas sur la grandeur des maux que nous jugeons le malheur et que nous mesurons notre compassion, nous déplorons surtout le sort de celui qui ne sait pas souffrir quelque légères d'ailleurs que soient ses épreuves : celui qui sait souffrir nous apparaît digne d'acclamations et de couronnes. Qu'il en soit réellement ainsi, une chose vous le prouve : Quels sont les athlètes qu'on loue dans les combats? ceux qui reçoivent des coups nombreux sans pousser une plainte et la tête toujours levée, ou bien ceux qui prennent la fuite dès les premiers coups? Ne décerne-t-on pas aux premiers des couronnes pour récompenser leur noble courage, et les seconds ne sont-ils pas hués comme des peureux et des lâches? Conduisons-nous de même dans les choses de la vie : couronnons celui qui supporte tout avec générosité, qui ressemble par là même à ce vaillant athlète; plaignons celui qui tremble devant le danger et qui meurt de crainte avant de recevoir une blessure. Dans les combats corporels, qu'un antagoniste, avant même de lever les mains, et voyant simplement l'autre qui lève les siennes, prenne aussitôt la fuite, ce n'est plus qu'un objet de risée, on le méprise comme un être incapable, sans élévation et sans énergie : ainsi seront jugés ceux qui redoutent la pauvreté, qui ne peuvent pas même en soutenir les approches.

Ce n'est donc pas nous qui vous rendons misérable, c'est vous seul. Comment le diable ne se jouerait-il pas de vous désormais, quand il vous voit frissonner et chanceler devant la simple menace, avant que vous ayez reçu le moindre coup? Bien plus, il pourra s'en rapporter à des menaces imaginaires, il n'aura pas besoin de frapper; tout en vous laissant vos richesses, il vous rendra plus mou que la cire par la seule crainte qu'elles vous soient ravies. Nous sommes ainsi faits, s'il m'est permis de le dire, que le mal réel nous impressionne moins que la crainte dont il est précédé. Pour vous empêcher donc d'acquérir la vertu dont nous parlons, le tentateur vous domine par la crainte; la peur de la pauvreté lui suffit, il n'a pas besoin de la réalité même, pour agir sur vous comme sur une cire molle. Telle est la faiblesse de l'homme ainsi subjugué. Il est plus malheureux que Caïn, tremblant toujours sur ce qu'il possède et gémissant sur ce qu'il ne possède pas; il retient sa fortune d'une main convulsive, la regardant comme un esclave constamment prêt à s'enfuir; mille passions absurdes l'envahissent à chaque instant. Une cupidité sans frein, la peur aux formes si changeantes, l'anxiété, le frisson se déchaînent de toute part contre lui : c'est un navire battu par tous les vents contraires, ballotté par les ondes en fureur. Mieux vaudrait pour cet homme la mort que cette perpétuelle tempête; car pour Caïn aussi la mort eût été préférable à son perpétuel tremblement. Voulons-nous éviter ce sort déplorable, déjouons les artifices du démon, rompons ses liens, brisons ses armes funestes, fermons-lui tout accès. Si vous méprisez les biens terrestres, il n'aura plus où vous frapper, ni par où vous saisir; vous aurez arraché la racine de tous les maux, et, la racine une fois enlevée, le mauvais fruit ne saurait se produire.

Disons-le toujours, disons-le sans relâche; ce que nous gagnerons en le disant nous sera manifesté dans ce jour qui se révélera par le feu, qui vérifiera l'œuvre de chacun, dans lequel paraîtront les lampes allumées et celles qui ne le seront pas. Alors on verra quels sont ceux qui auront fait provision d'huile et ceux qui n'auront pas eu cette précaution. Puisse-t-il se faire que nul ne soit pris au dépourvu, que tous aient une charité surabondante, leur lampe allumée, et soient admis dans la chambre nuptiale! Rien de terrible, rien d'accablant comme cette parole que l'Epoux prononcera contre ceux qui seront partis de ce monde sans avoir largement secouru les malheureux : « Je ne vous connais pas. » *Matth.*, xxv, 12. Plaise à Dieu que nous entendions, au lieu de cette sentence, ces mots si doux et qui combleront tous nos désirs : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde! » *Ibid.*, 34. C'est ainsi que nous mènerons une vie heureuse, et que nous obtiendrons ensuite ces biens qui dépassent tout entendement humain. Que tel soit un jour notre partage à tous, par la grâce et la bonté..., etc.

HOMÉLIE XXXI.

« L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi, ni la tête aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires. »

Suite de la comparaison du corps employée par l'Apôtre.

1. Après avoir réprimé l'envie des inférieurs, et dissipé la tristesse que sans nul doute ils ressentaient de ce que d'autres avaient reçu de plus hautes grâces spirituelles, il réprime aussi l'orgueil qu'une telle faveur pouvait inspirer à ces derniers. Il leur a déjà parlé dans ce sens, et sa parole n'était pas équivoque, en leur déclarant que ce don est purement gratuit, et non un mérite. Il y revient maintenant avec plus d'énergie, en développant toujours la même comparaison. De l'ensemble et de l'unité du corps, il passe au parallèle entre les membres; et c'est là surtout ce que les auditeurs désiraient savoir : ils devaient être moins consolés par la pensée qu'ils étaient tous un seul corps que par la connaissance de ce qui dans leur nature même les rapprochait des autres. Il poursuit : « L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi; ni la tête aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires. » Pour être moins grand, le don n'en est pas moins nécessaire; s'il disparaît, les obstacles se multiplient et la plénitude de l'Eglise est en défaut. Il n'y a pas dans le texte : L'œil ne dira pas; mais bien : « L'œil ne peut pas dire. » Le voudrait-il donc, le dirait-il même, ce serait sans valeur, c'est une chose contre nature. Pour mieux exposer sa pensée, Paul va d'un extrême à l'autre : il prend d'abord la main et l'œil, puis la tête et les pieds, rendant ainsi sa comparaison plus piquante. Quoi de plus vil que le pied, de plus honorable et de plus nécessaire que la tête? C'est ici surtout ce qui constitue l'homme. Et cependant la tête ne se suffit pas elle-même, et seule n'accomplit pas tout; car, s'il en était ainsi, les pieds ne seraient qu'un appendice inutile.

L'Apôtre ne s'arrête pas là, il saisit un autre point saillant, selon son usage; il ne s'en tient pas seulement à l'égalité, il va plus loin, il ajoute : « Mais les membres de notre corps qui paraissent les plus humbles, sont les plus nécessaires; ceux que nous regardons comme les moins honorables, nous les entourons d'un plus grand honneur; les moins dignes sont les plus respectés. » Partout il fait ressortir l'union des diverses parties du corps, dans le but de ranimer l'un et de rabaisser l'autre. Je ne me borne pas à déclarer, semble-t-il dire, que les membres supérieurs ont simplement besoin des inférieurs; je déclare qu'ils en ont un besoin indispensable. Ce qu'il y a de plus faible et de moins honorable en nous, n'est pas ce qu'il y a de moins nécessaire ni de moins honoré. — Il a bien raison de dire : « Qui nous paraissent...., que nous regardons; » c'est l'opinion reçue, telle n'est pas au fond la nature des choses. En nous rien d'ignoble, puisque tout est l'œuvre de Dieu. Ce qu'on estime le plus déshonnête est ce qu'on respecte le plus, ce que les pauvres eux-mêmes, quoique dans un état à peu près complet de nudité, veulent au moins couvrir. Ce n'est pas ainsi qu'on traite une chose déshonnête; on de-

vrait plutôt la dédaigner. Quand on a dans sa maison un pauvre misérable esclave, ce n'est pas de lui certes qu'on a le plus de soin, il n'est pas même mis au rang des autres. Ce que nous appelons honteux, loin d'être honoré comme le reste, devrait donc être dédaigné, si cette dénomination était juste. Voilà cependant que nous l'honorons d'une manière spéciale, et c'est la divine sagesse qui le veut ainsi. Par les dispositions de la nature, certains membres ne réclament aucun soin; pour d'autres c'est le contraire, et nous sommes dans la nécessité d'y pourvoir. Ce n'est pas une raison de les estimer honteux. Les animaux n'ont besoin de rien, ni de vêtements, ni de chaussures, ni de toits faits de mains d'homme; je l'entends du plus grand nombre. Il ne faut pas croire pourtant que notre corps soit moins honorable, parce que toutes ces choses lui sont nécessaires.

A les examiner de près, elles sont elles-mêmes honorables et nécessaires par leur nature. Paul l'insinue clairement; et ce n'est pas à cause de l'attention que nous y portons et de notre sollicitude à cet égard; c'est un jugement qui repose sur la nature même des choses. Aussi quand il parle de ce qui nous paraît faible et honteux, montre-t-il par l'expression même que telle est notre opinion; quand il en proclame la nécessité, ce n'est plus une opinion qu'il rapporte, il affirme de lui-même une vérité; et rien de plus juste. De là dépend, en effet, l'existence de la famille et la perpétuité du genre humain : voilà pourquoi les lois romaines punissent les hommes qui se livrent à d'infâmes mutilations, les traitant comme des ennemis de l'humanité et de la nature elle-même. Périssent néanmoins les profanateurs qui déshonorent l'œuvre de Dieu! De même que plusieurs ont maudit le vin et les femmes à cause de l'ivresse et de l'impudicité, de même ils ont flétri la nature à cause du mal auquel on l'a fait servir. C'est une injustice; il ne faut pas attribuer le mal à la nature, mais seulement à la volonté perverse de ceux qui commettent de pareils attentats. Ce qui regarde les membres faibles, sans honneur, nécessaires cependant et plus honorés que les autres, plusieurs supposent que Paul l'a dit des yeux et des pieds, en attribuant aux yeux les qualifications de faibles et nécessaires à cause de leur délicatesse extrême et de leur extrême utilité, les deux autres qualifications aux pieds, qui réclament, en effet, la plus grande prévoyance, l'attention la plus soutenue.

2. Voulant ensuite éviter toute autre hyperbole, l'Apôtre dit : « Ce qu'il y a d'honnête en nous n'a besoin de rien. » Quelqu'un eût pu faire cette remarque : Où se trouve ici la raison? faut-il donc mépriser ce qui est digne d'honneur et couvrir avec soin ce qui ne l'est pas? — Nous n'agissons pas de la sorte par un tel sentiment, semble-t-il répondre, mais bien parce que d'un côté nous n'avons rien à faire. Voyez quel magnifique éloge il a fait en peu de mots et comme en courant, quelle utile et sage leçon il donne. Non content, il remonte à la cause : « Mais Dieu a si bien pondéré les choses dans notre corps, que ce qui est le moins honorable est le plus honoré, afin qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps. » Cet équilibre établi par Dieu rend certains voiles indispensables, ce qui contribue même à l'unité, en faisant disparaître les différences; l'équilibre autrement n'aurait pas été rétabli. Remarquez encore que l'Apôtre signale toujours de simples défectuosités : « Le membre à qui quelque chose manque, » dit-il; il ne le qualifie pas de déshonnête ou de honteux. Mais d'où vient cette défectuosité? De la nature. « C'est à celui-là qu'il accorde le plus grand honneur. » Pourquoi encore? « Afin qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps. » Ceux auxquels il parle avaient des consolations sans nombre, ce qui ne les empêchait pas de gémir comme ayant moins reçu; il leur montre alors qu'ils ont été plus honorés : « Accordant au plus humble un plus abondant honneur. » Il en donne ensuite la raison, établissant que cette défectuosité et cet honneur sont également un bien. Quelle est cette raison? « Afin qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps. » Il n'a pas dit : Dans les membres. Si les uns avaient tout reçu de la nature et de nos soins, tandis que les autres n'auraient rien eu d'aucun côté, on eût vu l'inégalité la plus choquante; les membres se seraient séparés, ne pouvant

tolérer une pareille union; et cette séparation aurait ruiné l'ensemble.

L'honneur doit compenser l'infériorité.

Voyez-vous comme il a démontré à quel point il était nécessaire que l'honneur compensât l'infériorité? Si cela n'avait pas eu lieu, c'était la ruine commune, je le répète. Si nous n'avions pas eu cette attention et ces soins pour des membres peu favorisés de la nature, c'en était fait d'eux; leur perte causait la division du corps, et cette division à son tour entraînait la perte des membres bien supérieurs à ceux-là. Evidemment donc en prenant soin des uns nous prenons soin des autres. Ils existent moins dans leur propre nature qu'ils ne sont un dans le corps. En conséquence, si le corps vient à périr, il ne leur sert de rien d'être sains en eux-mêmes: que l'œil ou le nez demeurent intacts, le lien commun venant à se rompre, que sont-ils désormais? Tant que le lien subsiste, ils peuvent bien subir quelque atteinte; mais ils restent et bientôt ils sont ramenés à leur intégrité. Quelqu'un dira peut-être : Il est naturel que dans le corps la défectuosité soit compensée par l'honneur; mais le voit-on parmi les hommes? — C'est parmi les hommes surtout que vous verrez cela se produire. Ceux qui ne se présentèrent qu'à la onzième heure furent les premiers récompensés. Pour la brebis égarée, le pasteur abandonna les quatre-vingt-dix-neuf autres, courut après elle, et, l'ayant trouvée, la rapporta lui-même, au lieu de la pousser devant lui. L'enfant prodigue reçut plus d'honneur que celui dont la conduite était irréprochable. Le larron reçut la couronne et fut proclamé vainqueur avant les apôtres. La même chose vous frappera dans la parabole des talents : Le serviteur à qui le maître en avait confié cinq et celui à qui il en avait confié deux eurent une même récompense; et ce fut un acte de sagesse et de sollicitude que ce dernier n'en eût que deux. S'il en avait eu cinq, ne pouvant peut-être pas les faire valoir, c'eût été sa perte complète; n'en ayant eu que deux, comme il fit ce qui dépendait de lui, il fut récompensé à l'égal de celui qui en avait fait fructifier cinq; il eut même un avantage, puisqu'il obtint la couronne pour de moindres labeurs. Il était homme aussi bien que l'autre, et le Seigneur cependant n'exigea pas de lui un compte aussi rigoureux; il ne l'avait pas soumis à d'aussi rudes fatigues, il ne lui dit pas : Pourquoi ne pourrais-tu faire valoir cinq talents? Ce langage n'eût été que légitime; mais, au contraire, il lui décerna la couronne.

Instruits de ces vérités, ne traitez pas vos membres inférieurs d'une manière hautaine, de peur que le mal ne tombe sur vous avant même de les atteindre. Qu'ils soient retranchés, et le corps tout entier se décompose. Qu'est le corps, en effet, sinon un composé de plusieurs membres? Paul l'a dit : « Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. » Si tel est le corps dans son essence, veillons à maintenir cette pluralité; car la détruire, c'est porter au corps un coup mortel. Aussi l'Apôtre ne s'élève-t-il pas seulement contre toute séparation, il demande encore que nous soyons parfaitement unis. Il ne se borne pas à dire : « Afin qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps; » il ajoute : « Afin que tous les membres soient en sollicitude les uns pour les autres dans son intérêt. » C'est une raison de plus de cet honneur spécial qu'on doit accorder aux membres inférieurs. En prévenant les divisions, cette disposition de la sagesse divine a pour but de fortifier l'entente et la charité. Si c'est un devoir pour chacun de travailler au salut du prochain, ne me parlez pas de plus ou de moins; il n'y a ni plus ni moins ici. Tant que le corps subsiste, on peut apercevoir quelque différence; s'il vient à périr, il n'en est plus aucune; or, il périt quand les membres inférieurs disparaissent.

3. Du moment donc où la conservation des grands membres dépend de celle des petits, les premiers doivent avoir soin des seconds comme d'eux-mêmes; la ruine des uns est celle des autres. Vous auriez beau répéter mille fois : Ce membre est peu de chose, il est sans dignité. Si vous n'avez pas à cœur de le sauvegarder comme vous-même, si vous le négligez sous prétexte qu'il vous est inférieur, c'est à vous qu'en reviendra le dommage. De là vient que Paul n'exige pas seulement une sollicitude réciproque; il veut qu'elle soit égale et dans l'intérêt commun,

c'est-à-dire, que la même vigilance soit déployée à l'égard des petits membres et des grands. Abstenez-vous de dire : Ce n'est qu'un membre obscur. Souvenez-vous plutôt qu'il est un membre de ce corps auquel nous appartenons tous ; ce membre, aussi bien que l'œil, fait que le corps est corps. Dans cette admirable structure, personne n'a rien de plus que son prochain. Ce qui constitue le corps, ce n'est pas qu'un membre soit plus digne et l'autre moins, c'est qu'ils soient multiples et divers. De même que vous servez à l'ensemble parce que vous êtes plus grand, de même il sert parce qu'il est plus petit. Sa petitesse donc n'est pas moins estimable que votre grandeur, ne contribue pas moins au résultat total, ne vous cède en rien dans ce magnifique ensemble. C'est bien évident : supposez qu'il n'y ait là aucune différence, aucune inégalité d'honneur, et que tout soit œil ou tête ; est-ce que le corps ne disparaît pas? Sans nul doute. La même chose aurait lieu dans le cas où tout serait infime. Sous ce rapport donc point d'inégalité. Faut-il en dire davantage? c'est pour qu'il y ait un corps que le petit est petit; c'est pour vous qu'il est petit, pour que vous restiez grand.

Voilà pourquoi Paul exige de tous la même sollicitude. Après avoir dit : « Que tous les membres soient en sollicitude les uns pour les autres dans le même but, » il interprète et développe ainsi cette pensée : « Si l'un des membres souffre, tous les autres souffrent avec lui; si l'un des membres est glorifié, tous les autres s'en réjouissent de même. » Cette sympathie, Dieu l'a voulue, dit l'Apôtre, pour établir l'unité dans la diversité, pour que tout ce qui arrive soit commun entre tous. Si le soin qu'on accorde à son prochain est le salut du corps entier, nécessairement la gloire et la tristesse doivent être communes. Paul demande donc ici trois choses : l'union la plus étroite au lieu de la division, une vigilance égale et réciproque, le partage des douleurs et des joies. Il venait de dire qu'un plus grand honneur est accordé à ce qu'il y a de plus infime, et précisément pour cela, voulant bien montrer que l'infériorité par elle-même appelle de plus grands égards; et maintenant il les met tous au même niveau par rapport à cette vigilance qu'ils doivent déployer les uns envers les autres. Ce lien n'est pas le seul; la communauté des bonheurs et des peines rattache aussi les membres entre eux. Qu'une épine s'enfonce dans notre pied, soudain tout le corps le ressent et s'en inquiète, le dos se courbe, le ventre et l'abdomen se compriment, les mains se précipitent comme de fidèles servantes pour arracher la cause du mal, la tête s'incline et les yeux cherchent avec la plus vive attention. De telle sorte que, si le pied se trouve inférieur en ce qu'il ne peut pas monter, il est encore au niveau de la tête qu'il oblige à s'abaisser, il a le même honneur; car elle se penche non par grâce, mais par nécessité.

Si le membre le plus noble a l'avantage, l'égalité se rétablit d'une manière éclatante par là même qu'il doit venir au secours du moins noble, l'honorer et compatir à ses douleurs. Quoi de plus humble que la plante des pieds? quoi de plus digne que la tête? Celle-ci néanmoins s'incline vers les pieds, entraînant tout à sa suite. Si les yeux à leur tour sont atteints d'une maladie, tout souffre, tout est dans l'inaction, ni les pieds ne marchent, ni les mains ne travaillent, ni l'estomac ne remplit ses fonctions accoutumées; et les yeux seuls sont malades. Pourquoi donc arrêtez-vous l'estomac? pourquoi vos mains et vos pieds sont-ils immobiles? Parce que vous ne pouvez vous en séparer, et que tout le corps ressent une souffrance qu'on ne saurait expliquer. S'il ne souffrait pas de cette façon, la sollicitude ne serait pas commune. C'est pour cela qu'après avoir dit : « Les membres sont en sollicitude les uns pour les autres dans le même but, » l'Apôtre ajoute : « Qu'un membre souffre, et tous souffrent avec lui; qu'un membre soit glorifié, et tous prennent part à sa joie. » Et comment y prennent-ils part? La tête reçoit la couronne, et l'honneur appartient à l'homme tout entier. La bouche parle, et les yeux rient et rayonnent; c'est ici cependant la gloire de la langue, et non la beauté des yeux. Que les yeux brillent d'un doux éclat, et la femme tout entière vous paraît

belle. Les yeux s'embellissent aussi et lancent de plus beaux rayons, quand on vante la régularité des traits, l'attitude de la tête, la beauté de tout le corps; ils pleurent de la douleur des autres membres, bien qu'ils soient eux-mêmes intacts.

4. Réfléchissant tous à cette muette leçon, imitons cette union intime de toutes les parties du corps; gardons-nous de suivre une conduite opposée, d'insulter aux maux de nos frères et de jalouser leur bonheur; c'est de l'extravagance et de la folie. S'arracher un œil, c'est un signe évident de démence; se dévorer une main, ce n'est pas certes une frénésie moins évidente. S'il en est ainsi pour les membres, une pareille conduite à l'égard des frères n'est pas davantage exempte de folie et ne cause pas un moindre dommage. Quand votre frère jouit d'une grande considération, vous recevez vous-même un reflet de sa beauté, le corps tout entier devient plus beau; ce frère ne concentre pas en lui tout cet éclat, il vous le communique. Si vous éteignez ce flambeau, vous répandez les ténèbres sur tout le corps, c'est un malheur que vous causez à tous les membres; en le sauvegardant, au contraire, vous protégez la beauté de tout le corps. On ne dit pas d'habitude : Cet œil est beau. Que dit-on? Cette femme est belle. Sa gloire à lui est donc la gloire commune. Dans l'Eglise, la même chose a lieu. Que quelques-uns de ses membres brillent par leur mérite, l'Eglise elle-même recueille le fruit de cette bonne réputation. Les ennemis ne scindent pas les éloges, ils les donnent sans distinction. Si quelqu'un a le talent de la parole, ce n'est pas lui seul qu'on loue, c'est toute l'Eglise. On ne dira pas uniquement : Cet homme est admirable. Mais quoi? Les chrétiens ont un admirable docteur. On le regarde comme un bien commun. Ainsi donc les étrangers ne divisent pas, et vous divisez, vous faites la guerre à votre propre corps, vous luttez contre vos membres! Ne savez-vous pas que cela bouleverse tout? Il est écrit : « Un royaume divisé en lui-même ne subsistera pas. » *Marc.*, XII, 25.

La jalousie engendre la division.

Rien ne divise et ne disperse comme la jalousie : c'est une maladie terrible, une passion indigne de tout pardon, quelque chose de plus funeste même que la racine de tous les maux. Car enfin l'avare se réjouit quand il reçoit lui-même, tandis que le jaloux se réjouit quand un autre ne reçoit pas, et non de son propre avantage; il regarde comme un bien pour lui les calamités de ses frères, et non sa propre félicité. C'est l'ennemi du genre humain; il va partout frappant les membres du Christ. Que peut-on imaginer de plus frénétique? Le démon est jaloux, à la vérité, mais des hommes, et nullement des démons : et vous, homme, c'est aux hommes que vous portez envie, votre malveillance a vos semblables pour objet, les enfants de la même famille; ce qu'on ne trouve pas même chez le démon. Quelle excuse avez-vous, quel moyen d'atténuer votre conduite, quand les succès du prochain vous font pâlir et trembler, tandis qu'ils devraient être pour vous un sujet de triomphe et d'allégresse? Etes-vous jaloux, soyez-le, je ne vous le défends pas, mais soyez-le pour imiter celui dont la vie est si noble, pour tâcher d'arriver au même sommet, au lieu de l'en précipiter, pour retracer enfin la même vertu. Voilà une jalousie louable, imiter et non attaquer, déplorer ses propres maux avec amertume et non s'attrister du bien d'autrui. L'envie fait tout le contraire : elle oublie ses maux pour gémir sur le bien des autres. Il est des pauvres moins torturés par leur pauvreté que par l'abondance du prochain. Quoi de plus terrible? En cela le jaloux est pire que l'avare, comme nous l'avons déjà dit, puisque celui-ci se réjouit après tout d'un gain qui lui arrive, pendant que celui-là trouve son plaisir dans la perte qu'un autre fait.

Je vous en conjure donc, quittant cette voie perverse et vous tournant désormais vers une sainte jalousie, vers ce zèle dont le feu lui-même n'égale pas la force et les ardeurs, mettez-vous en possession des plus grands biens. Ainsi Paul amenait les Juifs à la foi : « Si je puis de quelque manière exciter l'émulation parmi ceux de ma race, en sauver quelques-uns. » *Rom.*, XI, 14. L'émulation qu'il désire ne se tourmente pas des succès d'autrui et ne s'afflige que de ses propres misères. L'envieux, encore une fois, se

dessèche à la vue du bonheur de ses frères ; il n'a qu'un désir, celui de ternir leur gloire et de ruiner leurs travaux ; il ne cherche pas à s'élever réellement lui-même, il pleure de ce qu'il voit un autre s'élever, il met tout en œuvre pour le jeter à bas. Quelle image aurions-nous pour rendre cette passion ? Elle me donne l'idée d'un âne paresseux et surchargé de graisse qui se trouverait attaché avec un cheval plein d'ardeur, et qui, ne voulant pas se lever lui-même, tâcherait d'entraîner l'autre par son poids. L'envieux de même ne songe à rien et ne fait rien pour s'arracher à sa profonde léthargie ; il dépense toute son activité pour arrêter celui qui s'élance vers les hauteurs célestes et tromper son essor : c'est un parfait imitateur du diable. En effet, celui-ci voyant l'homme dans le paradis ne s'efforça pas non plus de changer lui-même, et n'eut que la pensée de chasser l'homme du paradis. Le voyant ensuite sur le trône des cieux et les autres se diriger de ce côté, il se préoccupe de la même chose, enrayer et tromper ce mouvement ascensionnel, au risque d'activer pour lui les flammes éternelles. C'est un fait sans exception : l'objet de l'envie y trouve un surcroît de gloire, s'il est toujours vigilant; l'envieux aggrave chaque jour son état déplorable. C'est ainsi que Joseph parvint au comble des honneurs, Aaron au sacerdoce ; les manœuvres des envieux firent que Dieu réitéra sa sentence et que la verge fleurit. C'est ainsi que Jacob fut dans l'opulence et posséda toute sorte de biens. C'est ainsi que les hommes dévorés par la jalousie se sont jetés dans des maux sans nombre.

Sachant toutes ces vérités, fuyons cette lâche passion. Pourquoi l'envie qui vous consume, dites-moi? Parce que votre frère a reçu la grâce spirituelle? Et de qui l'a-t-il reçue, je vous prie? n'est-ce pas de Dieu? Déclarez donc la guerre à l'auteur de ce don. Voyez-vous jusqu'où le mal se glisse, comme il met le comble au péché, à quel point il creuse l'abîme de la vengeance? Fuyons donc encore une fois, mes bien-aimés, une pareille maladie; loin de les imiter, prions pour ceux qui en sont atteints, ne négligeons rien pour l'éteindre. Gardons-nous des entraînements de ces insensés qui, voulant accabler les autres, ne cessent d'aggraver leur propre supplice. Loin de nous de tels sentiments ; pleurons et gémissons sur le malheur de ces hommes. Eux seuls ont à souffrir, ils ont au cœur un ver qui les ronge sans cesse, ils alimentent la source d'un poison plus amer que le fiel. Conjurons la bonté divine de les guérir et de nous préserver. Le ciel est inaccessible à quiconque est infecté de cette plaie, et même auparavant la vie n'est pas tolérable. La vermine qui se met dans le bois ou dans la laine, ne les corrode pas d'une manière aussi fatale que la fièvre de l'envie corrode les os des envieux et ruine les vertus de l'âme. Pour nous soustraire donc et soustraire les autres à d'innombrables maux, chassons cette dangereuse fièvre, pire que le mal le plus contagieux. Soutenus alors par la force spirituelle, nous mènerons à bonne fin le combat de la vie et nous obtiendrons les couronnes du ciel. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

« Vous êtes le corps du Christ, et en partie ses membres. »

1. Quelqu'un eût pu dire : Que nous importe l'exemple du corps? il est soumis à la nature, tandis que nos bonnes œuvres dépendent de la volonté. Pour ramener cet exemple à nos actions, pour montrer que par notre libre choix nous devons entretenir l'union que la nature impose à nos membres, l'Apôtre dit : « Vous êtes le corps du Christ. » Or, s'il ne faut pas de division dans notre corps, bien moins doit-il en exister dans le corps du Christ, et d'autant moins que la grâce est plus puissante que la nature. « Et en partie ses membres. » Nous ne formons pas seulement le corps, nous en sommes aussi les membres. Il a développé déjà ce double point de vue, unissant les fidèles, leur enseignant

qu'ils sont tous devenus un à l'image du corps, que cette unité se constitue par la pluralité, qu'elle subsiste dans le nombre, que le nombre s'y trouve renfermé tout en se maintenant à l'état de nombre. Que signifie le dernier mot du texte? Pour votre part, dans la mesure de votre être, vous êtes une partie de cette construction. Le corps désignerait, ne pouvant être que tout entier, non l'Eglise particulière des Corinthiens, mais celle répandue dans tout l'univers; et la partie dont il parle ensuite, c'est cette Eglise particulière, partie de l'Eglise universelle, du grand corps que toutes constituent. Ce n'est donc pas entre vous seuls que vous aurez la paix, c'est de plus avec toute l'Eglise sans distinction de contrées, si toutefois vous êtes justes et les vrais membres du corps. « Dieu a posé dans son Eglise d'abord des apôtres, puis des prophètes, puis encore des docteurs, ceux qui ont la vertu d'opérer des miracles ou de guérir les maladies, de secourir leurs frères ou de les gouverner, ceux qui ont le don des langues. »

Ordre que l'Apôtre établit en parlant de l'Eglise.

Une observation que j'ai faite antérieurement se trouve encore ici vérifiée : comme ce don des langues était pour eux un sujet d'orgueil, l'Apôtre le place toujours le dernier. Ce n'est pas sans raison qu'il parle de la première et de la seconde chose, qu'il met en avant ce qu'il y a de plus élevé, mais sans cacher ce qu'il y a de plus humble. Il est juste que les apôtres soient les premiers; ils possèdent en eux-mêmes tous les dons spirituels. Paul ne se borne pas à dire : Dieu a posé dans son Eglise des apôtres et des prophètes. Non, il leur assigne un rang, comme nous venons de le remarquer. « En second lieu les prophètes. » Plusieurs prophétisaient, en effet; ainsi les filles de Philippe, Agavus, ceux qui se trouvaient à Corinthe, et dont il dit : « Que deux ou trois prophètes parlent. » I *Cor.*, XIV, 29. Il écrivait en outre à Timothée : « Ne négligez pas la grâce qui est en vous, qui vous a été donnée par la prophétie. » I *Tim.*, IV, 14. Il y avait plus de prophètes alors que dans l'ancienne alliance. Ce n'est pas à dix, vingt, cinquante ou cent que s'étendait le don; cette grâce coulait avec abondance, et dans chaque Eglise beaucoup prophétisaient. Le Christ a dit sans doute : « La loi et les prophètes jusqu'à Jean; » *Matth.*, XI, 13; mais il parle uniquement des prophètes qui annonçaient sa venue. « Les docteurs ensuite. » Celui qui prophétise est uniquement mû par l'Esprit saint; celui qui enseigne exprime plus d'une fois sa propre pensée. De là cette parole : « Les prêtres qui gouvernent bien sont dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent dans la parole et l'enseignement. » I *Tim.*, V, 17. Quand on ne parle que par l'impulsion de l'Esprit, on n'a pas de fatigue; aussi le docteur vient-il après le prophète, le mélange du labeur humain après l'absolue pureté du don divin; car le docteur dit beaucoup de choses de son propre fond, mais toujours conformément aux divines Ecritures.

« Puis le don des miracles et celui des guérisons. » Le voilà distinguant encore ces deux puissances, comme il l'avait déjà fait; et dans la réalité, la première est supérieure à la seconde. Celui qui possède le don des miracles, possède aussi celui de frapper et de guérir; tandis que le don des guérisons se renferme dans son objet. Remarquez encore l'ordre parfait de cette énumération, la prophétie passant avant les miracles et les guérisons. Lorsque l'Apôtre disait plus haut : « A l'un est donnée par l'Esprit la parole de la sagesse, à l'autre la parole de la science, » ce n'est pas un ordre qu'il prétendait observer, il prenait indifféremment une chose après l'autre; mais ici nous voyons la suite et la coordination. Pourquoi donc la prophétie passe-t-elle avant? Parce qu'elle avait le même rang dans l'ancienne alliance. Lorsque Isaïe parlait aux Juifs et leur démontrait la puissance divine, il leur mettait sous les yeux une preuve de la bassesse des démons, et leur donnait comme une marque éclatante de la divinité le don d'annoncer l'avenir. Le Christ, après avoir opéré tant de miracles, le donnait également comme une preuve convaincante de sa divinité; il concluait souvent en ces termes : « Je vous ai dit ces choses pour que, lorsqu'elles seront accomplies, vous croyiez en moi. » *Joan.*, XIII, 19. Il est juste sans doute que la prophétie passe avant le don des guérisons; mais pour quelle raison avant

la puissance de l'enseignement? Parce qu'on ne peut pas comparer la prédication évangélique, le soin de répandre dans les âmes la semence de la piété, avec le pouvoir d'opérer des miracles; les miracles sont l'appui de la prédication.

2. Quand un homme enseigne par la parole et par l'exemple, il se montre le plus grand de tous; et Paul n'accorde le titre de docteurs qu'à ceux qui joignent l'enseignement des œuvres à celui de la parole. Voilà ce qui fit que les apôtres furent les apôtres. C'est une chose à laquelle quelques autres n'attachèrent pas au commencement assez de prix; ainsi ceux qui disaient : « Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, et n'avons-nous pas opéré beaucoup de miracles? » ils entendirent aussitôt cette réponse : « Je ne vous ai jamais connus; éloignez-vous de moi, artisans d'iniquité. » *Matth.*, VII, 22-23. Ce double genre d'enseignement qui se transmet par les œuvres et par la parole ne saurait être donné par un homme pervers. Le rang qu'on donne aux prophètes ne doit pas vous étonner; dans la pensée de l'Apôtre, les prophètes dont il parle doivent user de ce don pour le bien commun et n'ouvrir la bouche que dans ce but : on le voit clairement dans la suite du texte. « Le don de secourir et celui de gouverner. » Que signifie le premier? La protection qu'on accorde aux faibles. — Est-ce bien un don spirituel, dites-moi? — Assurément, c'est un don de Dieu de protéger nos frères et de veiller aux intérêts spirituels. Il est, du reste, beaucoup d'autres bonnes œuvres pratiquées par nous que l'Apôtre appelle dons, ne voulant pas que nous nous laissions abattre, nous montrant aussi que nous avons en tout besoin du secours divin, nous formant à la reconnaissance, nous inspirant une sainte vigueur, tandis qu'il éveille les âmes auxquelles il s'adresse.

« Le don des langues. » Observez de nouveau la place qu'il assigne à ce nom, l'attention qu'il met à le renvoyer constamment au dernier rang. Puis, comme de cette énumération résulte une grande différence, et que cela peut aigrir la maladie de ceux qui sont moins partagés, il les aborde maintenant avec une extrême véhémence, tout en leur prouvant par des arguments nombreux que leur infériorité n'est pas très-considérable. Il est à supposer qu'à ce propos ils devaient dire : Et pourquoi n'avons-nous pas tous été faits apôtres? Sa parole avait d'abord été de nature à les consoler, il leur avait abondamment démontré que cette disposition était nécessaire; la comparaison tirée du corps allait elle-même à ce but : « Le corps n'est pas un seul membre, » disait-il; puis encore : « Si tout était un seul membre, où serait le corps; » Il leur avait signifié l'utilité de ces grâces diverses : « A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour le bien. » Il avait ajouté que le même Esprit parle à tous, que le don spirituel est gratuit, et n'est pas le paiement d'une dette : « Il y a des grâces diverses, mais un seul et même Esprit; » que l'Esprit se manifeste en toute chose et de la même manière : « A chacun est donnée la manifestation par l'Esprit; » que tout est disposé et façonné selon le bon plaisir de l'Esprit et de Dieu : « Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, faisant à chacun la part qu'il veut... Dieu a disposé les membres dans notre corps, et chacun de ces membres comme il l'a voulu; » que les moindres ne sont pas moins indispensables : « Ceux qui paraissent les plus faibles sont nécessaires; » que cette égale nécessité résulte de ce qu'ils rentrent également tous dans le plan du Créateur : « Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs; » que les plus grands ont besoin des plus petits : « La tête ne peut pas dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous; » qu'ils ont tous une égale et commune sollicitude : « Tous les membres sont en sollicitude les uns pour les autres dans le même but; » qu'ils partagent tous la même gloire et la même souffrance : « Qu'un membre souffre, et tous souffrent avec lui; qu'un membre soit glorifié, et tous se réjouissent avec lui. »

Autant de motifs de consolation que l'Apôtre leur avait auparavant fournis; il leur fait désormais entendre une parole forte et sévère. Je l'ai dit, il ne faut ni toujours consoler ni toujours réprimander. Ainsi donc, du langage

de la compassion, il passe à celui de la sévérité : « Est ce-que tous sont apôtres? est-ce que tous sont prophètes? est-ce que tous ont la grâce des guérisons? » Il ne s'arrête pas à la première ni même à la seconde grâce, il va jusqu'à la dernière. Ou bien il veut dire ainsi : Tous ne peuvent pas être tout, selon ce qu'il a dit lui-même : « Si tout n'était qu'un seul membre, où serait le corps? » Ou bien il se dispose encore à leur faire entendre une parole de consolation. Et laquelle? Celle qui consiste à déclarer que les intérêts des petits sont défendus comme ceux des grands, puisque tout n'a pas été donné sans distinction à tous. Pourquoi vous livrer à la tristesse, dit-il, de ce que vous n'avez pas la grâce des guérisons? Songez donc que le mieux partagé n'a pas souvent ce que vous avez, bien que ce soit moindre. De là ce qui suit : « Est-ce que nous avons tous le don des langues, tous le don d'interprétation? » Si Dieu n'a pas donné à tous toutes les grâces éminentes, s'il a voulu les répartir, il a procédé de même pour les grâces inférieures, il ne les a pas davantage données toutes à tous. En agissant de la sorte, il s'est proposé d'établir une profonde harmonie, une charité parfaite : chacun ayant besoin de son prochain, maintiendrait ainsi l'union fraternelle. Cette disposition de la Providence se fait remarquer dans les arts, dans les forces de la nature, dans les membres de notre corps, absolument en toute chose.

3. Voici maintenant la consolation par excellence, celle qui peut relever toute âme abattue, faire taire toute plainte. Quelle est cette consolation? « Aspirez avec ardeur à des grâces meilleures. Je vais vous montrer la voie la plus éminente. » En parlant ainsi, il leur insinue sans les blesser que c'est leur faute s'ils n'ont reçu que des dons inférieurs, et qu'ils peuvent en acquérir de plus hauts, s'ils le veulent. En leur disant : « Aspirez, » il exige d'eux le zèle, un vif désir des biens spirituels. « Des grâces meilleures, » et non précisément plus élevées; car il s'agit du bien, et de leur bien. Cela revient à dire : Persistez dans ce désir des dons célestes, et je vous montrerai le moyen de les obtenir. C'est une voie qu'il va leur tracer, et cette expression rehausse déjà ce qu'il va leur dire. Ce n'est pas un don, ni deux ou trois, que je vous propose, je vous ouvre la voie qui conduit à tous; et non pas simplement la voie, mais la voie la plus éminente, quoique tous puissent y marcher. Il n'en est pas comme des dons spirituels, qui sont divisés entre les fidèles et ne s'accordent pas tous à chacun; c'est un don universel. Aussi, dans l'appel qu'il fait, l'Apôtre n'excepte-t-il personne, il dit : « Aspirez à des grâces meilleures, et je vais vous montrer la voie par excellence, » voulant parler de l'amour envers le prochain. Puis, au moment d'aborder cette vertu et d'en faire l'éloge, il commence par écarter toutes les œuvres par comparaison avec celle-là, montrant avec beaucoup de sagesse qu'elles ne sont rien quand on ne la possède pas. S'il en eût parlé sur l'heure aussitôt après avoir dit : « Je vous ouvre une voie; » s'il eût ajouté : Et cette voie n'est autre que la charité; s'il n'avait pas procédé par comparaison, plusieurs auraient tourné son discours en ridicule, ne comprenant pas la portée de la chose, et frappés d'une sorte de stupeur. Il ne la dévoile donc pas tout de suite; il veut d'abord stimuler l'esprit des auditeurs par la promesse qu'il leur fait, et leur dire : « Je vous montrerai la voie par excellence, » les engageant de la sorte à la désirer.

Il n'y vient pas même encore; mais, excitant de plus en plus leur désir, il les entretient des autres choses que nous avons vues; il leur fait comprendre qu'elles ne sont rien sans la charité, il les met eux-mêmes par là dans la nécessité la plus rigoureuse de s'aimer réciproquement, parce que l'oubli de cette vertu seule est la source de tous les maux. C'était déjà leur en démontrer la grandeur d'une manière bien évidente. En effet, les dons spirituels, au lieu de les unir, n'avaient servi qu'à briser leur union; tandis que la charité par elle-même, devait rétablir les liens ainsi rompus et former un corps unique. Il ne le dit pas immédiatement, je le répète; il met en avant ce qui répond le plus à leurs vœux, à savoir que c'est encore ici une grâce spirituelle, et la voie par excellence pour arriver à la possession de toutes les grâces. N'aimeriez-vous

donc pas votre frère par devoir, que vous embrasseriez encore la charité pour obtenir une haute puissance et de plus grands dons. Remarquez par où l'Apôtre commence ; c'est par ce qui frappait davantage les esprits, par le don des langues; et ce don, il le leur présente, non tel qu'il existait chez eux, mais de beaucoup supérieur. Au lieu de dire : Si je parle les langues, il dit : « Lors même que je parlerais les langues des hommes. » Quelle signification ajoute ce dernier mot? Il embrasse les langues de toutes les nations de la terre. Paul ne s'arrête pas à cette sorte d'exagération, il la fait immédiatement suivre d'une autre bien plus hardie ; il continue : « ... et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant ou une cymbale retentissante. »

Après avoir tant exalté le don spirituel, comme il le déprime et le rabaisse, il ne dit pas simplement : Je ne suis rien. Quoi donc? « Je ne suis qu'un airain sonnant, » quelque chose d'insensible et d'inanimé. Et de quelle façon un airain sonnant? En faisant retentir ma voix, mais, vainement, sans produire aucun bien. Ce n'est pas même assez que je sois inutile : je cause de l'ennui, j'importune et je fatigue le monde. Vous le voyez, celui qui n'a pas la charité ressemble aux êtres privés d'âme et de sentiment. S'il attribue aux anges une langue, ce n'est pas certes qu'il leur donne un corps; mais voici plutôt ce qu'il veut dire : Parlerais-je comme les anges peuvent parler entre eux, je ne suis rien sans la charité, si ce n'est un objet de répulsion et de lassitude. Quand il dit dans un autre endroit : « Que tout genou fléchisse devant lui dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. » *Philipp.*, II, 10, il ne prétend pas davantage donner aux anges des membres et des os, non sans doute ; il exprime seulement l'adoration la plus profonde par le mouvement qui la traduit chez nous. De même ici, ce n'est pas de l'organe corporel qu'il parle, il représente de son mieux les entretiens des esprits célestes par la manière dont nous-mêmes nous rendons nos pensées. Pour que son discours soit plus acceptable, Paul ne se borne pas à citer le don des langues, il parcourt aussi les autres dons, et les renverse l'un après l'autre s'ils ne sont pas soutenus par la charité; alors seulement il la peint elle-même. C'est pour la gradation du discours qu'il passe des petites choses aux grandes. Quand il graduait les choses selon leur prix, il avait mis au dernier rang le don des langues ; et maintenant il le met au premier, afin de s'élever ensuite par degrés, comme je viens de le dire. Après avoir parlé du don des langues, il en vient aussitôt à la prophétie, il ajoute : « Aurais-je le don de prophétie. » Encore ici l'expression devient hyperbolique. De même qu'à propos des langues, ne se bornant pas à ce mot, il a spécifié les langues des hommes et même celles des anges, pour déclarer ensuite avec plus d'énergie que ce don n'était rien sans la charité ; de même il ne se borne pas maintenant à nommer la prophétie, il entend la prophétie à sa plus haute puissance ; car, à peine a-t-il dit : « Aurais-je le don de prophétie, » qu'il complète ainsi sa pensée : « Aurais-je la connaissance de tous les mystères et toute science. » Vous le voyez, c'est le don aussi grand qu'il puisse être.

La foi est la mère de tous les dons que le Seigneur nous accorde.

4. Après cela, il passe aux autres dons; mais, de peur de fatiguer les auditeurs par une telle énumération, il prend la mère et la source de tous les autres, et toujours avec une expression hyperbolique, en disant : « Aurais-je la foi dans toute sa plénitude. » Ce n'est pas même assez; il y joint ce que le Christ lui-même a donné comme le signe le plus éclatant de la foi : « De telle sorte que je transporterais les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » Notez comme il relègue encore bien loin la dignité des langues. L'avantage qui résulte de la prophétie est immense, puisqu'il consiste à posséder la connaissance de tous les mystères et la gnose dans toute son étendue ; la puissance de la foi n'est pas moins grande, puisqu'elle va jusqu'à transporter les montagnes ; mais, au sujet des langues, Paul se contente de nommer le don, et passe sans rien ajouter. Remarquez encore, je vous prie, comme en peu de mots il a résumé tous les dons, par cela seul qu'il a mentionné la prophétie et la foi ; car tous les prodiges consistent dans les paroles ou dans les œuvres. Comment se fait-il que le Christ ait dit



qu'une foi même faible suffisait pour transporter les montagnes, et sa parole a bien cette signification : «Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Ote-toi de là, et elle changera de place ;» *Matth.*, XVII, 19; tandis que Paul prétend qu'il y faut une foi complète? Comment résoudre cette difficulté? C'est parce qu'on juge une grande chose de transporter une montagne, que l'Apôtre fait une pareille supposition; il n'affirme pas que la foi totale soit seule capable d'accomplir ce prodige, il a simplement recours à ce moyen pour donner plus de poids à ce qu'il avance, les esprits grossiers étant surtout frappés de la grandeur du prodige par la masse à déplacer.

Voici le sens de sa parole : Aurais-je la foi dans toute son étendue, au point de pouvoir transporter les montagnes, je ne suis rien. « Donnerais-je tous mes biens pour nourrir les pauvres, livrerais-je mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me servira de rien. » Quelle force de langage ! il y a là comme une complication à remarquer. L'Apôtre ne dit pas : Si je donne aux pauvres la moitié de ce que je possède, ou les deux tiers ou même les trois quarts; il dit : « Tous mes biens. » Il ne dit pas non plus : Si je donne; il dit : « Si je distribue pour la nourriture des pauvres. » Au dépouillement, il ajoute un ministère qu'on accomplira soi-même, un dévouement personnel. « Si je livre mon corps pour être brûlé. » Il ne dit pas : Si je meurs. Encore ici l'hyperbole : subir la plus terrible de toutes les morts, être brûlé vivant, au sens de l'Apôtre, c'est peu sans la charité. Vous avez entendu son expression : « Cela ne me servira de rien. » Mais je ne pourrai vous montrer l'hyperbole entière, si je ne vous rappelle pas le témoignage du Christ concernant l'aumône et la mort. Quels sont ces témoignages ? Il disait au riche : « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, pour le donner aux pauvres, et puis venez, suivez-moi. » *Matth.*, XIX, 21. Parlant de la charité à l'égard du prochain, il s'exprimait ainsi : « On ne saurait avoir une charité plus grande qu'en donnant sa vie pour ses amis. » *Joan.*, XV, 13.

Il est donc évident que c'est ici la chose la plus sublime, à l'égard même de Dieu. Mais, quand même, nous dit Paul, nous donnerions la vie pour Dieu, plus que cela, en devenant la proie des flammes, car rien de plus formel : « Si je livre mon corps pour être brûlé, » ce ne nous serait pas d'un grand avantage sans l'amour du prochain. Il n'est pas dès lors étonnant d'entendre dire que les dons spirituels ne sont guère utiles sans la charité, puisqu'ils occupent même dans la vie un rang secondaire. Beaucoup en qui ces dons avaient éclaté, ont encouru la réprobation et le supplice. Tels furent ceux qui, au nom de Jésus, avaient prophétisé, chassé plusieurs fois les démons, opéré grand nombre de miracles; tel fut le traître Judas. Les autres fidèles n'ont pas eu besoin d'autre chose que d'une vie pure. Que les dons ne puissent pas non plus se passer de la charité, comme je l'ai dit, cela ne doit pas nous surprendre; mais qu'une vie parfaitement sage n'ait aucune valeur sans cette vertu, voilà ce qui fait ressortir l'hyperbole et ce qui présente une grande difficulté, vu surtout que le Christ paraît accorder tant d'importance à ces deux choses, se dépouiller de ses biens, s'exposer au martyre. Il disait au riche, vous l'avez entendu : « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez pour le donner aux pauvres, et puis venez, suivez-moi. » Il disait encore aux disciples, touchant à la question du martyre : « Celui qui sacrifie son âme à cause de moi, la retrouvera... Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai, moi aussi, devant mon Père, qui est dans les cieux. » *Matth.*, XVI, 25; X, 32. Une pareille œuvre ne s'accomplit pas sans un rude labeur, un labeur qui dépasse presque les forces de la nature. Ils le savent ceux qui ont mérité ces splendides couronnes. Aucune parole n'en saurait exprimer la grandeur; c'est l'acte d'une âme forte et généreuse, une chose digne de toute notre admiration.

5. Et cependant Paul déclare que cette chose si admirable ne nous est pas d'un si grand avantage sans la charité, y joindrions-nous même le sacrifice de tous nos biens. Pourquoi parle-t-il ainsi? J'essaierai de vous le dire, mais non avant d'avoir cherché comment un homme qui donne



tout pour nourrir les pauvres n'a pas la charité. Celui qui consentirait à être brûlé et qui possède les dons spirituels, peut à la rigueur n'avoir pas la charité fraternelle ; mais celui qui donne ses biens, et les donne pour nourrir les pauvres, comment n'aimerait-il pas? Que répondre? Que l'Apôtre suppose comme réelle une chose qui n'est pas, ce qu'il fait constamment quand il veut émettre une hyperbole. C'est ainsi qu'en écrivant aux Galates il disait : « Si nous-même, si un ange descendu du ciel vous annonçait un évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème. » *Galat.*, I, 8. Cela certes ne devait pas avoir lieu ni de sa part ni de la part d'un ange ; son but était uniquement de montrer par une telle supposition l'excellence de la doctrine. C'est encore dans le même sens qu'il écrit aux Romains : « Ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ne pourront nous séparer de notre charité pour Dieu. » *Rom.*, VIII, 39. Les esprits célestes ne le voulaient pas non plus ; c'est encore la supposition d'une chose qui n'existe pas. Toujours dans le même but, Paul ajoute : « Ni aucune autre créature. » Il ne peut pas en exister d'autre, puisqu'il a tout compris dans son énumération, le monde supérieur et le monde inférieur; encore une fois, c'est une simple hypothèse, qui sert à mieux manifester son amour. Voilà comment on peut interpréter le texte qui nous occupe : « Quelqu'un donnerait-il tout aux pauvres, s'il n'a pas la charité, cela ne lui servira de rien. »

Au lieu de cette interprétation, on pourrait adopter celle-ci : L'Apôtre veut qu'en donnant du secours à notre frère, nous lui soyons unis de cœur, que le don soit accompagné d'un sentiment de compassion, de généreuse pitié, de sympathie véritable, qu'il ne soit pas froid et sans émotion. L'union des cœurs est le but que Dieu s'est proposé en nous faisant un devoir de l'aumône. Il pouvait sans nul doute secourir les indigents par d'autres moyens ; mais il nous a confié ce soin pour nous unir par les liens de la charité, pour nous enflammer d'un amour réciproque. Voilà pourquoi Dieu nous dit ailleurs : « Une bonne parole vaut mieux qu'un don ; la parole l'emporte en bonté sur un don quelconque. » *Eccli.*, XVIII, 16-17. Il dit encore lui-même : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » *Matth.*, IX, 13. Comme il est dans notre nature d'aimer ceux à qui nous faisons du bien, non moins que de payer les bienfaits par notre affection, le Seigneur nous impose cette loi comme un lien d'amour. Mais on demande comment il se fait que, le Christ ayant déclaré ces deux choses du domaine de la perfection, il soit dit ici qu'elles sont imparfaites sans la charité. Il n'y a pas là de contradiction, non certes, mais plutôt un incontestable accord. Le Sauveur ne dit pas seulement au riche : « Vendez tout ce que vous avez, pour le donner aux pauvres ; » il ajoute : « Et venez, marchez à ma suite. » Marcher à la suite du Christ, n'est pas autant la marque du disciple que l'amour fraternel : « Tous reconnaîtront en ceci que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » *Joan.*, XIII, 35. Quand il dit : « Celui qui pour moi donnera son âme, la retrouvera ; » ou bien encore : « Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux, » *Matth.*, X, 39 et 32, il ne prétend pas dire que ces devoirs n'aient pour mobile la charité, il fait simplement connaître la récompense que par là nous méritons.

Que la charité soit même requise dans le martyre, il le déclare avec beaucoup de force dans une autre endroit : « Vous boirez assurément mon calice, et vous recevrez le baptême dont je suis moi-même baptisé. » *Ibid.*, XX, 23. Cela signifie : Vous souffrirez le martyre, vous serez mis à mort à cause de moi ; « mais il ne m'appartient pas de vous faire asseoir à ma droite ou à ma gauche, c'est le droit de ceux à qui cet honneur est préparé. » Ce n'est pas que dans le ciel on doive être assis à droite ou à gauche ; il faut entendre par cette expression le trône et la gloire céleste. Leur montrant ensuite pour qui cette récompense est préparée, il leur adresse à tous cette parole : « Celui qui voudra parmi vous être le premier, doit se faire le serviteur de vous tous. » *Ibid.*, 26. C'est leur imposer l'humilité et la charité. Or, la charité, il la veut parfaite. Aussi ne s'arrête-t-il pas là,

et poursuit-il en ces termes : « Tout comme le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner son âme pour la rédemption du grand nombre, » *Ibid.*, 28, nous enseignant ainsi qu'il faut aimer au point d'accepter la mort pour ceux qu'on aime; car c'est là le plus grand amour qu'on puisse avoir pour lui. Aussi disait-il à Pierre : « Si tu m'aimes, pais mes brebis. » *Joan.*, XIII, 19. Pour que vous sachiez à quel point cette œuvre est excellente, peignons la charité par le discours, puisque nous ne la voyons briller nulle part dans les choses; comprenons quels biens en résulteraient, si partout elle existait avec abondance. On n'aurait alors besoin ni de lois, ni de tribunaux, ni de châtiments, ni de corrections, ni de rien de semblable. En effet, s'il régnait entre tous un amour réciproque, aucun ne ferait tort à son prochain; plus de meurtres, de combats, de querelles et de séditions; les rapines et l'avarice auraient disparu; le mal ne serait pas même connu de nous. Les prodiges n'amèneront jamais ce résultat; au contraire, sans une vigilance assidue, l'ostentation et l'arrogance y trouveront un aliment.

La charité n'est jamais nuisible.

6. Et, privilége unique de la charité, elle n'entraîne pas après elle, comme les autres, bien des conséquences fâcheuses. La pauvreté est bien souvent unie à l'orgueil; l'éloquence ne résiste pas toujours au désir de la gloire; et l'humilité suscite quelquefois dans le cœur de celui qui la pratique une satisfaction qui n'est pas toujours exempte de suffisance. Il n'en est pas de même de la charité; car peut-on jamais s'élever contre ce qu'on aime? Mettez-moi en présence d'un amour, non pas exclusif, mais universel, ou plutôt, prenons d'abord, si vous le voulez, deux hommes qui s'aiment l'un l'autre, mais comme il faut s'aimer, et je vous dirai la force de la charité. L'homme qui aime saintement sera au ciel sur la terre, tranquille dans son bonheur et le front ceint de mille couronnes. Ni l'envie, ni la colère, ni la malveillance, ni l'orgueil, ni la vaine gloire, ni les désirs mauvais ne troublent son âme; il est pur de tout amour mauvais et de toute funeste atteinte. De même que nul ne voudrait se nuire, il ne nuit pas aux autres. Partout où il porte ses pas, l'archange Gabriel marche avec lui. Oh! félicité de l'âme charitable, et que nul, si ce n'est vous, ne peut atteindre. En effet, quand même on ferait des miracles, quand même on ressusciterait des morts, n'ayant que la science sans la charité, on n'arrive à rien de grand, dans l'isolement où l'on se trouve et dont on ne veut pas sortir. Voilà pourquoi le Christ fait de la charité envers les hommes le signe de la charité parfaite envers soi-même. « Si vous m'aimez plus que ceux-ci, paissez mes brebis, » dit-il un jour à Pierre.

Voyez-vous comment il place la charité au-dessus du martyre? Supposez, en effet, un père dévoué prêt à mourir pour son fils, et à côté un homme qui, tout en aimant beaucoup ce père, ne serait nullement l'ami du fils, est-ce que ce père ne se sentirait pas irrité? croyez-vous qu'il tînt aucun compte des sentiments bienveillants qu'on lui témoignerait, vu le mépris qu'on a pour son enfant? Cette solidarité d'un père et de son fils, oh! qu'elle est plus étroite entre Dieu et les hommes! Quel père aime comme Dieu? Aussi, après avoir dit : « Le premier et le plus grand des commandements est celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, » il continue : « Mais le second, — et il ne se tait pas, il s'explique ouvertement, — mais le second est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » *Matth.*, XXII, 38-39. Il ne fait pas de différence entre l'un et l'autre amour. De Dieu il dit : « De tout votre cœur; » du prochain : « Comme vous-même; » c'est tout un. Si cette règle était parfaitement suivie, plus d'esclave ni d'homme libre, plus de prince ni de sujet, plus de riche ni de pauvre, plus de grand ni de petit; le démon perdrait tout empire, et, quand même il viendrait avec des légions innombrables, la charité plus forte le réduirait à l'impuissance. La paille éteindrait plutôt le feu que les démons la flamme de la charité. La charité est plus solide qu'une muraille, plus dure que le diamant, plus infrangible que les métaux les plus fermes. Ni la richesse ni la pauvreté n'en triomphent ; que dis-je? Avec la charité, il n'y aurait plus ni

pauvreté ni richesse, mais seulement le bien commun à l'une et à l'autre. La richesse nous fournirait le nécessaire, la pauvreté nous délivrerait de toute sollicitude pressante, et nous échapperions à la fois aux inquiétudes de la fortune et aux craintes de la pauvreté.

Et que n'ai-je pas à dire des avantages de la charité? Qu'elle est belle en elle-même cette vertu! Quelle joie, quelle paix elle répand dans les âmes! Et ce n'est certes pas son moindre mérite. Les autres vertus sont toujours suivies dans leur exercice de quelque peine : le jeûne, la tempérance, les longues veilles provoquent l'envie, la concupiscence, l'orgueil; mais la charité joint aux autres avantages le vrai plaisir et nulle fatigue. Comme une bonne abeille, elle va cueillir le nectar de toutes les fleurs et le verse dans nos âmes, si bien qu'elle peut faire trouver la servitude plus douce que la liberté. Quelque charme qui s'attache au commandement, il est plus doux à celui qui aime d'obéir que de commander. La charité change la nature des choses, et vient à nous avec tous les biens, plus tendre qu'une mère, plus riche qu'une reine. Elle rend léger et facile ce qui est pénible; elle nous découvre la douceur de la vertu et les amertumes du vice. Voyez plutôt : il est pénible, ce semble, de donner, et la charité nous le rend doux; on aime au contraire à recevoir, mais, sous l'influence de cette vertu sublime, on y trouve moins de joie, on l'évite même. Il y a je ne sais quel plaisir pour le cœur à dire du mal des autres, que cela néanmoins paraît amer à celui que la charité possède! Quoi de plus doux, au fond, que de louer celui qu'on aime? Il n'est pas jusqu'à la colère dans laquelle nous ne trouvions quelque charme; mais l'âme charitable échappe à ces impressions funestes. Encore qu'on ait quelquefois à se plaindre de celui qu'on aime, la charité étouffe la colère : on ne s'irrite pas; pleurer, exhorter, supplier, voilà tout ce qu'on sait faire contre lui. Si celui que nous aimons tombe dans le péché, nous gémissons et nous pleurons; mais cette tristesse elle-même engendre un grand plaisir. Les larmes de la charité, en effet, sont plus douces que le rire et que la joie. Il y a loin de la paix qu'éprouvent ceux qui rient à la paix de ceux qui versent des larmes pour leurs amis. Vous ne le croyez pas? Essayez donc d'étancher leurs larmes et vous leur ferez une peine mortelle. Vous direz-vous peut-être : L'amour ne procure-t-il pas des plaisirs défendus? — Non, certes; apprenez, ô homme, à mieux parler. Rien n'est pur, rien n'est plus éloigné des plaisirs coupables que la vraie charité.

7. Il ne saurait être question, évidemment, de cette affection vulgaire et commune, qui est plutôt un mal et un fléau, mais seulement de celle dont Paul dit qu'elle cherche toujours ce qui est utile à l'objet aimé. Celle-là met au cœur de ceux qu'elle anime un amour plus vif que l'amour paternel. L'avare garde avec soin ses trésors; il préfère les angoisses de la pauvreté à la diminution de sa fortune. De même, l'homme possédé par une charité véritable choisira de souffrir plutôt que de voir souffrir celui qu'il aime. — Mais alors, direz-vous, comment expliquer la conduite de l'Egyptienne envers Joseph? Elle l'aimait certes beaucoup; pourquoi donc cherche-t-elle à l'humilier? — Ah! c'est qu'elle avait pour lui un amour diabolique. Joseph, au contraire, aimait de cet amour dont parle l'Apôtre. Aussi, quelle différence entre la conduite de l'un et de l'autre! Comme ils tiennent un langage opposé! Déshonore-moi, souille mon nom d'épouse, porte cette atteinte aux droits de mon mari, trouble toute une maison, sois enfin infidèle à ton Dieu, semble dire l'Egyptienne, comme si elle n'aimait pas Joseph et ne s'aimait pas elle-même. Et Joseph, dont l'amour était sincère, repousse de pareilles avances. Son langage témoigne bien du soin qu'il avait de celle qui l'aimait si mal. Non-seulement il la repousse, mais encore il lui parle de manière à calmer sa passion : « Voilà, dit-il, que mon maître, par égard pour moi, ignore ce qui se passe dans sa maison. » *Genes.*, XXXIX, 8. Il évoque le souvenir du mari de cette femme afin de la couvrir de confusion. Il ne dit pas : Votre époux, mais bien : « Mon maître, » pour la contenir par la pensée du sentiment étrange auquel elle cédait en aimant, elle puissante et maîtresse, un obscur serviteur. Si votre époux

Différence de l'amour qui régnait au fond de l'âme de la femme de Putiphar et de celui qui animait le cœur de Joseph.



est mon maître, vous avez l'autorité sur moi. Rougissez donc de rechercher ainsi votre esclave; souvenez-vous de qui vous êtes la femme, et à qui vous voulez appartenir; songez envers qui vous seriez ingrate et coupable, et n'oubliez pas combien de reconnaissance j'ai moi-même voué à votre époux. Puis il célèbre tous les bienfaits qu'il a reçus de Putiphar. Comme cette femme impudique et barbare était incapable d'une pensée élevée, il la prend par le côté le plus accessible : « A cause de moi, dit-il, mon maître ignore tout, » c'est-à-dire : Il me comble de bienfaits, et je ne peux pas le léser dans ses biens les plus importants. Mon maître m'a établi le second dans sa maison, « il n'y a rien qui ne soit en ma puissance, si ce n'est vous. » Il la loue, afin de la faire rougir davantage par la pensée du rang qu'elle occupe. De plus, il lui donne expressément le titre le plus propre à la contenir : « Vous êtes son épouse, lui dit-il; comment donc puis-je faire ce mal ? » Que dites-vous donc ? Le mari ne sait rien, il ignore l'affront qu'on lui prépare? Oui, mais Dieu est témoin. Cette leçon ne toucha pas le cœur de l'Egyptienne, qui finit par perdre celui qu'elle ne pouvait corrompre. Car elle n'aimait pas Joseph; ce qu'elle voulait, c'était assouvir contre lui sa colère, comme on le vit clairement par tout ce qu'elle fit. Donc elle réunit un conseil, allègue une hideuse accusation, rend un faux témoignage, livre cruellement l'innocent, et le fait jeter dans les fers ; je ne dis pas assez, elle le tue, autant au moins qu'elle peut le faire, en fournissant aux juges des armes contre lui.

Quoi donc? Joseph lui ressemble-t-il? Oh! non. Il se laisse accuser sans accuser à son tour. Mais on ne l'aurait pas écouté, dites-vous. Voyez plutôt comme il était aimé, non-seulement par les commencements, mais par l'issue de sa fortune. Est-ce que, si Putiphar n'eût point tenu vivement à lui, Joseph n'aurait pas payé son silence par la mort? L'offensé était Egyptien et prince; il se croyait blessé dans l'honneur de son épouse; et le coupable, c'était un esclave comblé de ses bienfaits. Cependant, grâce à l'amour dont Dieu l'anime, il triomphe de ses ressentiments. Il est vrai qu'à bien peser toute chose, il y avait contre les allégations de l'Egyptienne d'étranges présomptions. Qu'étaient ces vêtements retenus par elle? Eh quoi! on lui a fait violence, et sa robe n'est pas déchirée, son visage n'est pas meurtri! Bien plus, elle a gardé le manteau de son corrupteur! « Il a entendu que je criais, dit-elle, et laissant son manteau, il s'est enfui. » *Genes.*, XXXIX, 15. Pourquoi donc l'avez-vous dépouillé? Qu'aviez vous à souhaiter, vous à qui on faisait violence, si n'est d'être délivrée de celui qui voulait vous séduire? Voilà bien une preuve de la bienveillance et de l'amour de Joseph. Mais en voulez-vous d'autres? Quand plus tard les circonstances l'amènent à expliquer sa longue captivité, il ne parle pas de la catastrophe qui l'a provoquée; entendez plutôt : « Je suis innocent, dit-il, et j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux. » *Genes.*, XL, 15. L'adultère, il n'en fait pas mention, pas plus que de sa propre vertu. Qui donc aurait tenu cette conduite? Même sans fausse gloire, et uniquement pour expliquer d'une manière qui sauvegardât son innocence, son emprisonnement, il aurait pu, ce semble, tout dire. Si les hommes coupables ne savent pas taire de pareilles choses, même quand le déshonneur est au bout, combien plus est digne d'admiration un homme pur, qui cache l'amour coupable dont il a été victime, garde secret le crime qui l'a perdu, et plus tard, monté sur le trône et devenu roi de l'Egypte entière, ne se souvient plus de l'injure reçue ni celle par qui elle lui est arrivée.

8. Voyez-vous toute la sollicitude de Joseph pour une femme qui ne l'aimait pas, et dont les transports étaient excités par la folie? Non, cette femme n'aimait pas Joseph; ce qu'elle voulait, c'était satisfaire sa passion à quelque prix que ce fût, et, comme l'indiquent suffisamment ses paroles, même par la fureur et le meurtre. Que dit-elle, en effet? « Vous avez amené l'esclave hébreu pour me faire outrage. » *Genes.*, XXXIX, 17. Elle reproche à son époux un bienfait, et lui montre l'habit qu'elle avait retenu, plus cruelle qu'une bête féroce. Oh! qu'il en est autrement de Joseph! Et qu'ai-je besoin de parler de sa douceur en cette circonstance, quand

il se montra si bienveillant envers ses frères, devenus presque ses meurtriers, qu'il ne pensa et ne dit jamais rien de pénible sur leur compte? Paul appelle donc justement la charité la mère des vertus et lui donne la prééminence sur les autres dons et faveurs célestes. Des habits et des chaussures d'or ne sont pas les attributs de la royauté; nous avons besoin pour connaître le roi d'autres signes révélateurs. Mais plus de doute possible devant la pourpre et le diadème; nous les voyons, et il suffit, nous connaissons le roi. Ainsi en est-il dans ce cas. Le diadème de la charité suffit pour distinguer le vrai chrétien à nos yeux, et même aux yeux des infidèles. « On reconnaîtra, a dit le Maître, que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » *Joan.*, XIII, 35. Quel signe plus grand que celui à l'aide duquel on connaît les disciples? Les plus grands thaumaturges, sans la charité, n'exciteraient que le mépris des infidèles; la charité obtient seule plus d'hommages, elle concilie le respect de tous à ceux qu'elle possède, fussent-ils les plus obscurs des hommes.

Pourquoi cette admiration dont nous entourons la mémoire de Paul? A cause des morts qu'il ressuscita ou des lépreux qu'il guérit? Nullement, mais parce qu'il a dit : « Qui est faible sans que je sois faible? Qui est scandalisé sans que je brûle? » II *Cor.*, XI, 29. Voilà qui est plus beau que des milliers de prodiges! Paul ne le reconnaît-il pas lui-même? Ne dit-il pas qu'il sera récompensé moins pour ses miracles que pour ses condescendances? « Quelle est donc, s'écrie-t-il, ma récompense? De prêcher gratuitement l'Evangile. » I *Cor.*, IX, 18. Et, quand il se met à la tête des apôtres, il ne dit pas : J'ai fait plus de miracles qu'eux, mais : « J'ai travaillé plus que les autres. » *Ibid.*, XV, 10. Quoi! il se dit prêt à mourir de faim pour le salut des disciples : « J'aimerais mieux mourir que de me laisser ravir cette gloire, » *Ibid.*, IX, 15, et c'est moins pour se glorifier que pour ne pas les humilier! Jamais, en effet, il ne s'enorgueillit de ses bonnes œuvres, à moins d'y être contraint par les circonstances; alors même s'appelle-t-il insensé. S'il se glorifie, c'est dans les infirmités, dans les outrages, dans sa compassion pour les malheureux, comme dans ce passage : « Qui est faible, sans que je sois faible moi-même? » Ces paroles sont supérieures aux périls, et c'est pourquoi il les prononce les dernières, comme une confirmation de tout son discours.

Que sommes-nous devant un si bel exemple, nous qui ne savons pas mépriser les richesses en nous-même ni donner notre superflu? Paul donnait son âme et son corps pour sauver ceux qui le lapidaient ou le souffletaient. Voilà, disait-il, l'enseignement du Christ, voilà le nouveau commandement qu'il a donné au monde, après l'avoir pratiqué le premier! Il était roi de l'univers et infini par sa nature; néanmoins, ces hommes qu'il avait créés et qui, en retour de ses bienfaits, l'avaient abreuvé d'outrages, il ne les dédaigna pas : il se fit homme à cause d'eux, il conversa avec les pécheresses publiques et les pharisiens, il guérit les possédés et donna l'espérance du ciel. Insensibles à tant de bienfaits, ces ingrats le souffletèrent, le couvrirent de chaînes, le flagellèrent, l'outragèrent, et finalement l'attachèrent à la croix. Le Christ ne les aima pas moins, et du haut de la croix, il s'écriait : « Mon Père, pardonnez-leur ce péché. » *Luc*, XXIII, 34. Il introduisit dans le paradis le bon larron, qui naguère l'avait insulté; il fit un apôtre de Paul le persécuteur; il livra enfin à la mort ses propres disciples à cause des Juifs qui l'avaient crucifié. Recueillant donc en nous-mêmes les exemples de Dieu et ceux des hommes, excitons-nous à marcher sur de si belles traces, et marchons à la conquête de la charité, le plus inestimable de tous les dons, qui nous obtiendra les biens du temps et ceux de l'éternité. Puisse-t-il en être ainsi par la grâce et la bonté de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIII.

« La charité est patiente et bonne; elle n'est point envieuse, ni inconstante, ni orgueilleuse. »

1. Le peu de valeur de la foi, de la science, de la prophétie, du don des langues, des autres dons, de la vie parfaite et du martyre, quand ils sont privés de la charité, le peu de valeur de ces choses une fois proclamé, il était nécessaire de retracer l'immense beauté de cette vertu. L'Apôtre n'y fait pas défaut : il anime en quelque sorte son image d'éclatantes couleurs, il en raccorde les diverses parties. Entendez, mes frères, comment il s'exprime, pesez bien chacune de ses paroles, et voyez à la fois l'excellence de la charité et l'habileté de celui qui la décrit. Ce par quoi il commence, ce qu'il donne comme la première cause et la racine de tous les biens, c'est la patience. La patience est, en effet, la source de la sagesse. Voilà pourquoi le sage disait : « L'homme patient manifeste une grande sagesse; l'homme emporté fait preuve d'une grande folie. » *Prov.*, XIV, 29. Il déclarait ailleurs la patience plus terrible qu'une ville forte; c'est une armure invincible, une tour inexpugnable, contre laquelle les traits ennemis ne peuvent rien. Qu'est une étincelle tombant dans un abîme? Elle s'éteint sans porter de dommage. Ainsi en est-il d'un événement imprévu sur une âme patiente : il disparaît sans la troubler un moment. Rien ne peut prévaloir contre la patience; rien n'est fort comme elle, ni une armée, ni les richesses, ni les chevaux, ni les murailles, ni les armes, ni quoi que ce soit. Au milieu de tous ces appuis, on se laisse souvent emporter par la colère, et brisé comme un faible enfant, on porte partout et l'inquiétude et le trouble. La patience nous établit dans un port assuré où nous goûtons la tranquillité la plus profonde. Qu'importent les épreuves? Elles n'ébranlent pas le roc. Qu'importent les outrages, qui ne renversent pas la tour, et les maux, qui ne peuvent rien contre le diamant? Car « la charité est patiente : » elle sait attendre et partout s'élever; ces deux choses se confondent facilement. Tel est le premier avantage de la charité, source intarissable de bienfaits pour ceux qui la possèdent.

Eloge de la patience.

N'alléguez pas ces endurcis qui, agissant mal et s'endormant dans le mal, deviennent pires qu'ils n'étaient. La faute n'en est pas à la patience, mais au mauvais usage qu'on en fait. Au lieu de ceux-là, parlez-moi donc de ces âmes pleines de douceur, qui retirent du spectacle de la patience de grands avantages. Un homme qui fait le mal sans remords, en considérant la sagesse d'une âme patiente, se sentira lui-même porté à la sagesse. Mais l'Apôtre poursuit, il ajoute à l'honneur de la charité « qu'elle est bonne. » Il ne manque pas de cœurs qui ne sont patients que pour mieux se venger du mal qu'on leur a fait, se consumant jusqu'à se perdre eux-mêmes. Or, il faut qu'on sache que telle n'est pas la charité, et c'est pourquoi l'Apôtre dit « qu'elle est bonne. » Quand elle traite avec bonté les âmes pleines de colère, ce n'est pas pour attiser, mais pour éteindre le feu qui les consume; elle s'efforce de soulager et de guérir les plaies de la colère, non-seulement par la générosité de sa résignation, mais encore par ses soins et ses conseils. « La charité n'est point envieuse. » L'envie n'est pas toujours séparée de la patience, elle l'accompagne et la déprave souvent. Mais la patience, quand elle est charitable, échappe à ce défaut. « Elle n'est pas inconstante, » c'est-à-dire précipitée; car elle rend prudent, et sage, et ferme celui qui aime. L'inconstance est l'apanage des amours profanes; l'amour animé par la charité ne connaît pas ces faiblesses. Oter la colère du cœur, c'est en arracher en même temps la précipitation et la violence. La charité vivant dans nos âmes, y étouffe, comme un agriculteur habile, les germes de toutes les épines. « Elle n'est point orgueilleuse. » Combien n'en voyons-nous pas qui se glorifient du bien qui est en eux, qui s'estiment eux-mêmes parce qu'ils ne sont ni jaloux, ni méchants, ni lâches, ni téméraires! Ces pensées ne sont pas seulement les compagnes de la pauvreté ou des richesses, elles empoisonnent souvent des choses bonnes de leur nature. Qui donc les purifiera pleinement? La charité. Donc, vous

le saurez, on n'est pas entièrement bon, parce qu'on est patient, et la patience sans la bonté, est un vice qui fait souvent entretenir en nous le souvenir des injures. Le remède, c'est donc la bonté ; c'est elle qui conserve dans sa pureté la vertu. Mais la bonté peut dégénérer en faiblesse c'est un excès opposé, mais dont la charité la préserve ; et voici pourquoi : « Elle n'est ni inconstante, ni orgueilleuse. » On peut être bon et patient, et céder quand même à l'orgueil ; par la charité, on n'a rien à redouter de semblable.

2. Et voyez encore : l'Apôtre fait gloire à la charité, non-seulement des biens qu'elle donne, mais aussi des maux dont elle préserve. Elle produit la vertu, dit-il, et ruine le mal dans sa racine, bien plus, elle l'étouffe dans son germe. Il ne dit pas, en effet : Elle triomphe de l'envie qui se montre, ou de l'orgueil qui se fait voir, mais : « Elle n'est ni envieuse, ni inconstante, ni orgueilleuse, » de telle sorte, chose admirable, qu'elle fait le bien sans peine et remporte des victoires sans combat. L'âme charitable n'a pas de grandes sueurs à répandre pour gagner sa couronne, elle obtient la palme sans de grandes difficultés. Quelle peine peut-on avoir à triompher, je vous le demande, quand on ne rencontre pas d'ennemis ? « Elle ne se croit pas offensée. » Que disais-je en affirmant qu'elle n'est pas orgueilleuse ? Quoiqu'elle souffre pour celui qu'elle aime, elle ne s'en croit pas déshonorée ! Remarquez que l'Apôtre ne dit pas qu'étant déshonorée elle supporte vaillamment la honte, mais qu'elle n'éprouve même pas de honte. Quoi donc ! les amis de l'argent ne rougissent pas des dernières bassesses pour obtenir ce vil métal ; loin d'en souffrir, ils s'en réjouissent. Et les cœurs charitables seraient plus timides pour assurer le repos de ceux qu'ils aiment ? Cela ne peut pas être, et loin de rougir des humiliations, ils rougiront de n'en pas souffrir.

N'en cherchons pas d'exemple ailleurs que dans le Christ : nous comprendrons mieux la force de cette parole. Jésus-Christ Notre-Seigneur, outragé et souffleté par de misérables valets, ne se crut pas humilié de ses insultes : il s'en réjouissait, au contraire, et s'en glorifiait. Il ne croyait pas mal faire d'introduire avant tous les autres dans son paradis un voleur et un homicide ! Il n'avait pas honte de parler à une courtisane, en présence de tous ses accusateurs, de lui permettre de baiser ses pieds, d'arroser son corps de ses larmes et de l'essuyer de ses cheveux. Telle fut la conduite du Christ au milieu de ses détracteurs et devant ses ennemis ! « Car la charité n'a pas de fausse honte. » Voilà pourquoi les pères, même les plus éclairés, même les plus savants, ne rougissent pas de balbutier avec leurs fils. Et de cela, personne ne s'étonne : on trouve plutôt cette condescendance si belle, qu'on l'appelle de tous ses vœux. Si, malgré tous ces soins, les enfants sont mauvais, les pères sont là pour les corriger, les relever, les reprendre ; et leur pudeur n'est pas encore alarmée ! La charité, en effet, ne saurait manquer aux convenances, elle couvre en quelque sorte de ses ailes d'or toutes les fautes et tous les crimes. Un jour Jonathas aima David, et, si humiliantes que fussent ces paroles tombées de la bouche de son père : « Fils d'une courtisane, homme efféminé, » I *Reg.*, XX, 30, il les entendit sans rougir. Et cependant elles étaient bien dures ! Fils d'une de ces femmes éhontées, dont le cœur ne recule devant aucune provocation, homme sans énergie et sans force, tu n'as rien de fort en toi, et tu vis pour ta propre honte et pour celle de la mère qui t'a engendré ! — Voilà quelle en était la signification. En les entendant que fit Jonathas ? Alla-t-il se cacher sous le poids de sa honte ? Abandonna-t-il l'ami de son cœur ? Non certes ; il s'honora de cette amitié, quoique son père fût roi, qu'il fût lui-même fils de roi, et David un fugitif. L'amitié n'a pas de ces regrets et la charité n'a pas de fausse honte. Les outrages alors ne nous atteignent pas ; que dis-je ? ils nous deviennent une gloire et un bonheur. Jonathas, quoiqu'insulté par son père, va présenter à David, qui l'embrasse, son front destiné à porter la couronne.

Pour la charité, il n'y a pas de choses déshonorantes ; elle se plaît dans ce dont on rougit le plus souvent. Sa honte, à elle, serait de ne savoir pas aimer, et de n'être pas prête à tout faire, à tout braver pour ceux qu'elle aime. Ce-

pendant n'entendez pas que je veuille parler de ce qui peut nuire, comme si l'on aidait un jeune homme à mieux satisfaire ses écarts et ses amours, ou si l'on prêtait à quiconque un appui dont l'effet pût être désastreux. Aimer de la sorte, c'est ne pas aimer; je vous le montrais naguère dans l'exemple de la femme égyptienne. Celui-là seul aime véritablement qui travaille dans l'intérêt de ceux qu'il aime; malgré toutes les protestations, s'il cherche autre chose, il devient le pire des ennemis. Nous savons qu'autrefois Rebecca, dans son amour pour son fils Jacob, fit un larcin sans rougir d'être découverte et sans rien craindre. Le péril assurément n'était pas ordinaire; mais, aux répugnances de son fils, aux objections que celui-ci lui faisait elle répondit : « Mon fils, que cette malédiction soit sur moi! » *Genes.*, XXVII, 13.

Esprit vraiment apostolique de Rebecca.

3. Admirez dans cette femme un esprit vraiment apostolique! Car de même que Paul, permettez-moi cette comparaison ambitieuse, de même que Paul désira d'être anathème pour les Juifs, elle consentait à être maudite pourvu que son fils fût béni. Elle cédait à son fils tous les biens, puisqu'elle ne devait pas être bénie avec lui; elle était prête à prendre sur elle tous les maux. Et cependant quelle joie dans son cœur! quel empressement! quelle impatience de braver le péril et de voir l'issue de son entreprise! Elle craignait qu'Esaü prévenu, ne rendît inutiles tous ses efforts. Voyez aussi : elle parle avec concision, elle presse son fils, et d'un mot elle coupe court à toutes ses répugnances. Elle ne dit pas : Tes paroles sont vaines, et tes craintes mal fondées, puisque ton père devenu vieux n'a pas un discernement entier. Entendez plutôt son langage : « Que ta malédiction, mon fils, tombe sur moi; » pour toi, ne laisse pas échapper une si belle occasion, ne perds pas cette proie, assure-toi la possession de ce trésor. — Mais quoi! Est-ce que Jacob ne dut pas servir quatorze années ses parents? Est-ce que, à la honte de la servitude, il ne dut pas ajouter le ridicule qu'attira sur lui son mensonge? Etait-il donc insensible à ces épreuves? Et lui né de parents libres, élevé dans toutes les douceurs de la liberté, ne fut-il donc pas humilié d'être le serviteur de ses parents, circonstance particulière qui naturellement devait augmenter son chagrin? — Non certes; car l'amour qui l'animait diminuait à ses yeux la longueur de sa servitude. « Et ces années lui parurent peu de jours, » *Genes.*, XXIX, 20, dit l'Ecriture : Jacob n'était donc ni troublé, ni inquiet de sa servitude.

Elles sont bien vraies, par conséquent, ces paroles de l'Apôtre : « La charité ne manque pas aux bienséances; elle ne cherche point ses propres intérêts; elle ne s'irrite point. » En disant que « la charité ne manque pas aux bienséances, » l'Apôtre dit comment et pourquoi; or, la raison qu'il en donne, c'est « qu'elle ne cherche point ses intérêts. » Son bien-aimé étant tout pour elle, elle croit mal faire de ne pas le délivrer s'il fait mal, et, dût-elle le sauver de la honte par son propre déshonneur, elle n'en rougirait pas, ou plutôt elle l'estimerait un grand honneur : celui qui est aimé et celui qui aime ne sont qu'une même chose. L'amitié, en effet, qu'est-elle autre chose que la réunion de deux êtres? Et ce prodige, la charité seule peut l'accomplir. Ne cherchez donc pas votre bien, pour le trouver; vous seriez déçu dans vos espérances. « Que nul, dit l'Apôtre, ne cherche son propre avantage, mais le bien des autres. » I *Cor.*, X, 24. De fait, nous trouvons notre satisfaction dans la satisfaction du prochain, et lui, dans la nôtre. Supposez un homme qui a déposé un trésor dans la maison de son frère et qui ne peut, quand il veut, ni le chercher, ni l'avoir en sa possession; jamais plus il ne reverra ce dépositaire infidèle. Ainsi en est-il de ceux qui séparent leur bonheur du bonheur du prochain, ils se privent des couronnes qu'une conduite contraire leur aurait méritées. Une mutuelle solidarité existe entre les hommes. Dieu l'a ainsi voulu. Quand on veut qu'un enfant engourdi suive son frère, s'il n'y veut pas consentir, pour exciter davantage la vivacité de ses désirs, et vaincre ses répugnances, on donne quelquefois à celui avec qui on veut l'entraîner les choses qui tiennent le plus au cœur du récalcitrant. Dieu n'agit pas autrement envers nous, il donne aux autres ce qui nous est utile à nous-mêmes, pour nous mieux unir tous et nous rapprocher davantage.

En voulez-vous un exemple personnel? Ce qui m'est utile, Dieu vous en fait le dépositaire, de même qu'il m'a confié ce qui peut vous servir. Vous avez besoin de connaître ce qui plaît à Dieu; j'ai mission de vous l'apprendre, et pour le savoir, vous devez avoir recours à moi : il m'est utile que vous deveniez meilleur, vos progrès dans le bien me mériteront de grandes récompenses; mais cela dépend de vous, et voilà que je suis forcé de chercher votre bien et d'attendre de votre concours ma couronne. Aussi, que Paul disait bien : « Quelle est mon espérance? N'est-ce pas vous? » Et encore ici : « Vous êtes mon espérance, ma joie, ma couronne de gloire. » I *Thess.*, II, 19-20. Les disciples étaient la gloire de Paul, et Paul la gloire des disciples. De même encore Paul s'attristait et pleurait de leur perte. Mais ce qui était utile aux disciples, Paul le possédait; c'est pourquoi il disait : « J'ai été ceint de cette chaîne pour l'espérance d'Israël; » *Act.*, XXVIII, 20; et encore : « Je souffre tout pour l'amour des élus, afin qu'ils obtiennent la vie éternelle. » II *Tim.*, II, 10. On retrouve cette mutuelle dépendance dans les choses mêmes de la vie. « Le corps de la femme, dit toujours le même apôtre, n'est point à elle, mais à son mari : de même le corps du mari n'est point à lui, mais à sa femme. » I *Cor.*, VII, 4. Et c'est ce que nous faisons nous-mêmes quand nous voulons unir nos frères : nous ne laissons à personne l'empire sur lui-même; mais, les liant en quelque sorte par une chaîne mutuelle, nous les faisons dépendre les uns des autres. Voulez-vous en voir la preuve dans la chose publique? Le juge ne juge pas pour lui : il recherche le bien des autres. Les sujets à leur tour ont en vue le bien du prince dans leur obéissance, leur respect, leur conduite entière. Les soldats prennent les armes pour nous, et vont au-devant des périls à cause de nous; mais nous-mêmes nous travaillons pour eux, puisque nous les nourrissons.

4. Mais, direz-vous, en cela, chacun cherche son avantage. — Je le veux; avouez de votre côté, qu'il ne le trouve que dans le bien de ses frères. Si le soldat n'est pas nourri par ceux pour qui il fait la guerre, qui le nourrira? Et qui défendra celui qui le nourrit, s'il ne le défend pas lui-même? Voilà l'étendue de la charité; elle touche à tout, elle se mêle à tout. Ecoutez encore, et ne vous lassez pas avant d'avoir appris toute l'excellence de cette chaîne d'or. Après avoir dit : « Elle ne cherche pas son propre avantage, » il révèle les biens qui sont le fruit de ce désintéressement. Quels sont ces biens? « Elle ne s'irrite pas, elle ne pense pas le mal. » Non-seulement elle détruit l'empire du vice, mais elle empêche cet empire de s'établir. Il n'y a pas : Elle s'irrite, et triomphe de sa colère, mais : « Elle ne s'irrite même pas. » Il n'y a pas : Elle ne fait pas le mal, mais : « Elle ne le pense pas; » ni : Elle ne se contente pas de ne rien faire de mal, mais « elle ne suppose même pas le mal dans celui qu'elle aime. » Et comment agirait-elle, comment s'irriterait-elle, si elle ne veut pas même s'arrêter à un soupçon mauvais contre l'objet de son amour? « Elle ne se réjouit point de l'injustice, » c'est-à-dire du mal des autres; que dis-je? elle va plus loin, et « se réjouit dans la vérité. » Elle félicite ceux qui font le bien, selon ces paroles de Paul : « Se réjouir avec ceux qui se réjouissent, et pleurer avec ceux qui pleurent. » *Rom.*, XII, 15. Voilà pourquoi la charité n'est point envieuse, ni fière; le bien que les autres font, elle se le rend commun.

Voyez-vous comment sous les influences de cette belle vertu, l'homme peu à peu devient ange? Plus de colère en lui, plus d'envie, plus de servitude honteuse; on le dirait affranchi des misérables conditions de la nature humaine, il entre en possession de l'impassibilité de la nature angélique. Et cependant l'Apôtre n'a pas tout dit, il réserve pour la fin les plus grandes merveilles; et voici qu'il ajoute : « Elle supporte tout. » Sa patience et sa douceur ne reculent devant rien; ni les ennuis, ni les peines, ni les outrages, ni les coups, ni la mort même, ni quoi que ce soit ne la découragent. Voyez encore le bienheureux David. Savez-vous rien de pénible au cœur d'un père comme la révolte d'un fils avide de domination et qui soupire après sa mort? Le grand roi connut cette épreuve, et il l'endura avec courage, sans prononcer une

parole amère contre son fils rebelle, priant pour lui et laissant à ses généraux le soin de le vaincre et de le ramener. C'est que sa charité reposait sur un fondement inébranlable. Donc la charité supporte tout; et l'Apôtre marque la vertu et les effets de cette prérogative en ces termes : « Elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. » « Elle espère tout; » qu'est-ce à dire? Qu'elle attend de son bien-aimé la réalisation de tous les biens. S'il est méchant, elle le corrige, elle le prévient, elle l'entoure de toute sa sollicitude. « Elle croit tout. » Non-seulement elle espère, mais elle croit, et, quand même ses espérances seraient déçues, quand même ses soins seraient repoussés, elle serait encore inébranlable. Car « elle souffre tout; la charité ne finira jamais. » Voilà le couronnement de la charité! Voilà son plus beau privilége! « Elle ne finira jamais; » c'est-à-dire que les épreuves ne l'affaiblissent pas, ne la font pas mourir; elle aime absolument. Quoiqu'il arrive, vous n'amènerez jamais un cœur qui aime à avoir de la haine; aimer toujours c'est le propre du véritable amour. Tel était l'amour de Paul, et c'est pourquoi il disait : « Je travaille à exciter l'émulation dans l'esprit de ceux qui sont ma chair; » *Rom.*, XI, 14; et il persévéra dans l'espérance. Il exhortait encore Timothée en ces termes : « Il ne faut pas que le serviteur du maître s'amuse à contester, il doit être doux envers tout le monde, reprenant avec bonté ceux qui résistent à la vérité, dans l'espérance que Dieu pourra leur en donner un jour la connaissance. » II *Tim.*, II, 24-25.

Admirable charité du saint roi David.

Mais quoi! direz-vous peut-être, si les païens sont nos ennemis, ne devons-nous pas les haïr? — Haïr leurs dogmes, oui; mais leurs personnes, non : aimez l'homme, détestez sa corruption et son égarement. L'homme est l'œuvre de Dieu; son erreur, l'œuvre du diable. Pas de confusion, s'il vous plaît, entre ce qui est de Dieu et ce qui est du démon. Les Juifs, eux aussi, étaient des hommes de blasphème et des persécuteurs; est-ce donc que Paul, le plus ardent disciple du Christ, pour cela les haïssait? Non certes; il les aimait, au contraire, il faisait tout pour eux. « Mes vœux et mes prières demandent à Dieu leur salut, » *Rom.*, X, 1, dit-il en un endroit; et dans un autre : « Je désirais être anathème au Christ pour eux. » *Ibid.*, IX, 3. C'est ainsi qu'Ezéchiel, les voyant mettre à mort, s'écriait : « Hélas, Seigneur, détruirez-vous tous ceux qui restent d'Israël? » *Ezech.*, IX, 8. Et Moïse, « Seigneur, dit-il, si vous leur pardonnez leurs péchés, pardonnez-leur. » *Exod.*, XXXII, 31. Et David, comment s'exprime-t-il? « Seigneur, n'ai-je pas haï ceux que vous haïssez? J'ai séché de douleur à la vue de vos ennemis, et je les hais d'une haine parfaite. » *Psal.* CXXXVIII, 21-22. Or, toutes les paroles de David dans les psaumes ne regardent pas la personne de David; car on y lit celles-ci : « J'ai habité sous les tentes de Cédar; » *Ibid.*, CXIX, 5; et ces autres : « Près des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis et nous avons pleuré. » *Ibid.*, CXXXVI, 1. Or, David ne vit jamais Babylone ni les tentes de Cédar. C'est donc à une sagesse plus haute qu'il faut faire appel; et le Christ le témoignait bien quand il répondait aux disciples lui demandant d'envoyer le feu du ciel, comme du temps d'Elie : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. » *Luc.*, IX, 55.

5. Autrefois il était ordonné aux Juifs de haïr non-seulement l'impiété, mais les impies, afin qu'ils ne trouvassent pas, dans leurs rapports avec ces méchants, une occasion de chute, et c'est pourquoi ils ne pouvaient ni s'allier ni s'unir à eux : on les éloignait par tous les moyens possibles. Sous la loi nouvelle, parce que nous sommes appelés à une plus haute perfection et que notre conscience nous protége contre de pareils dangers, il nous est plutôt ordonné de les recevoir et de les consoler. Ils ne nous nuisent pas, et nous leur sommes utiles. Que dit-il donc? Ne les haïssez pas, ayez pitié d'eux. Si vous avez la haine dans le cœur, comment convertirez-vous facilement l'âme égarée? comment prierez-vous pour l'infidèle? Et cependant il faut prier pour lui; entendez Paul nous le dire : « Je vous conjure donc avant toute chose de faire des supplications, des demandes, des prières, des actions de grâces pour tous les hommes. » I *Tim.*, II, 1-2. Il est manifeste qu'alors tous les hommes n'étaient pas fidèles. Ecoutez encore

la suite : « Pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité. » Il est non moins manifeste que ces rois étaient impies et méchants. Et, donnant ensuite la raison de cette prière, il ajoute : « Car cela est bon et agréable à Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. » *Ibid.*, 3-4. C'est pourquoi, s'il voit un époux fidèle uni à une femme infidèle, il ne dissout pas le mariage; y a-t-il rien de plus uni à l'homme néanmoins que la femme? « Ils seront deux en une même chair, » est-il écrit. *Genes.*, II, 24. Quelle sympathie ! quel amour entre ces deux êtres ! Si nous devions haïr les impies et les méchants, nous haïrions nécessairement les pécheurs, et par une progression naturelle nous nous séparerions de beaucoup de nos frères, et même de tous, puisqu'aucun d'eux, non aucun, n'est sans péché. S'il nous fallait haïr les ennemis de Dieu, notre haine devrait s'étendre non-seulement sur les impies, mais encore sur les pécheurs, et alors nous serions pires que les animaux, en guerre avec tous nos frères, et pleins d'orgueil comme les pharisiens de l'Evangile. Ce n'est pas ce que Paul nous recommande : « Reprenez, dit-il, ceux qui sont déréglés, consolez ceux qui sont abattus, supportez les faibles', soyez patients envers tous. » I *Thess.*, V, 14. Mais alors vous objecterez peut-être ces paroles : « Si quelqu'un n'obéit pas à ce que je vous marque dans cette lettre, n'ayez point de commerce avec lui. » II *Thess.*, III, 14-15. Oui cela doit s'entendre de nos frères, non toutefois d'une manière absolue et sans quelque réserve.

Je ne veux pas nier le sens de ces premières paroles; mais, de grâce, entendez les suivantes. L'Apôtre dit d'abord : « Ne vous mêlez pas; » ensuite il ajoute : « Ne le regardez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère. » *Ibid.*, V, 15. C'est donc le mal qu'il fait, et non l'homme lui-même qu'il faut haïr. Que le démon cherche à nous séparer les uns des autres, on le comprend; et certes il ne manque pas d'arracher du milieu de nous la charité, afin de rendre toute correction impossible en vous jetant entre les bras de la haine, en enfonçant toujours davantage votre frère dans l'erreur pour lui rendre le salut impossible. Si le médecin et le malade se haïssent mutuellement au point de ne jamais se voir, le malade guérira-t-il jamais? Dites-moi donc, je vous en conjure, pourquoi vous détestez votre frère? A cause de son impiété? Mais c'est justement pour cela que vous devez le voir et chercher à lui faire du bien; c'est votre devoir de guérir ce malade. Vous dites qu'il est incurable. Cela ne vous dispense pas de faire quand même tous vos efforts. Judas était bien incurable, et Dieu cependant ne l'abandonna pas. Du courage donc ! si, malgré vos soins, vous ne réussissez pas à le ramener de son impiété, vous serez néanmoins récompensé, et puis vous forcerez peut-être cet endurci à reconnaître votre dévouement. De cette manière toute cette gloire retournera à Dieu. Eussiez-vous le don des miracles, toutes vos merveilles étonneront moins les hommes que votre douceur, votre mansuétude et vos manières agréables. O puissance admirable de la charité, par laquelle tant d'âmes seront enfin délivrées du mal ! Et qu'est-ce qui peut lui être comparé? Les miracles, les prodiges excitent l'envie dans les cœurs qui en sont témoins; la charité y engendre l'admiration et l'amour, et par l'amour, le règne de la vérité. Maintenant il peut se faire que la conversion se fasse attendre; ne vous en étonnez pas, ne précipitez rien, ne veuillez pas tout faire à la fois, laissez un moment votre frère à son émotion : après la louange viendra l'amour, après l'amour la vertu. Or, voulez-vous en comprendre toute l'excellence? Paul la révèle en s'excusant auprès d'un juge infidèle : « Je m'estime heureux, s'écrie-t-il, d'avoir à me défendre devant vous des accusations qui pèsent sur moi. » *Act.*, XXVI, 2. Loin de sa pensée sans doute d'aduler son juge; il ne se montre doux que pour gagner son cœur : et c'est ce qu'il fit en partie; car, lui condamné et tenu pour coupable, triompha de celui qui le devait juger, et celui-ci ne rougit pas d'avouer publiquement le succès de Paul, en s'écriant : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien. » *Ibid.*, 28.

Puissance admirable de la charité.

6. Et Paul, que fait-il? Il étend plus largement son filet et il ajoute : « Plût à Dieu que,



non-seulement vous, mais encore tous ceux qui sont ici, devinssiez tels que je suis, à l'exception de ces chaînes! » *Ibid.*, 29. — Que dites-vous, ô Paul, « à l'exception de ces chaînes? » Quelle confiance peut-on avoir en vous sur tout le reste si vous rougissez de vos fers, si vous cherchez à vous en délivrer, et cela devant une si grande foule? Est-ce que vous ne vous glorifiez pas de ces chaînes en mille endroits dans vos épîtres? Ne vous nommiez-vous pas vous-même : Celui qui porte des fers? Ne nous montriez-vous pas ces liens comme un beau diadème? D'où vient que vous ne les voulez plus maintenant? — Non, dit-il, il n'est pas vrai que je veuille me débarrasser de mes chaînes ou que j'en rougisse; mais je m'accommode à la faiblesse de ceux qui m'entendent; ils ne pourraient pas encore se faire à ma glorification. J'ai appris du Seigneur qu'on ne joignait pas un morceau de drap neuf à un vieux vêtement; et c'est pourquoi j'ai parlé de la sorte. Nos dogmes ne sont pas en honneur auprès d'eux, et la croix leur est un sujet de scandale. Louer mes chaînes, ce serait rendre leur haine plus violente. Pour leur faire accepter la croix, je ne leur ai plus proposé des fers. Comme ils n'ont pas sur la gloire nos idées, c'eût été une honte à leurs yeux que d'être liés et enchaînés. Il faut savoir descendre avec les petits. Plus tard ils apprendront, en même temps que la sagesse, la beauté et l'éclat que ces chaînes leur auraient donnés. — Entendez-le, en effet, vanter comme une grâce l'honneur de souffrir pour le Christ : « Dieu nous a donné, dit-il, non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. » *Philip.*, I, 29. Mais alors il fallait disposer ces fidèles à ne pas rougir de la croix. Il procède donc par degrés. Quand on veut introduire quelqu'un dans un palais, on ne commence pas à lui faire voir les beautés intérieures : d'abord c'est sur les richesses extérieures qu'on appelle son attention; impossible sans cela de bien juger l'ensemble et de bien comprendre les choses que l'on voit dans l'édifice. Nous devons en user ainsi à l'égard des païens, et les traiter avec douceur, avec amour.

La charité, voilà la grande institutrice qui ramènera les impies de l'erreur, adoucira leurs mœurs, rendra le chemin facile à la sagesse, amollira la dureté des âmes les plus rebelles. Voulez-vous connaître sa puissance? Donnez-moi un homme timide, ayant peur du bruit et de l'ombre; supposez-le violent, emporté, cruel comme une bête féroce, dépravé et corrompu, livré enfin à tous les vices; si vous le jetez dans les bras de la charité, il sortira de cette école transformé : sa pusillanimité aura fait place à un courage vraiment glorieux qui le disposera à prêter l'oreille à tout ce que vous voudrez. Or, ô merveille! cette transfiguration se fera sans changement de nature et par la seule puissance de la charité! C'est comme si une épée de plomb, en demeurant ce qu'elle est, devenait tranchante comme une arme d'acier! Voyez plutôt le patriarche Jacob : Jacob était un homme simple, vivant dans l'intérieur de sa demeure, éloigné des travaux périlleux, gardant sa maison comme une vierge timide, toujours retiré; toujours tranquille, et laissant à d'autres les soucis des choses publiques. Or, voici que le feu de la charité s'allume en son âme, et alors que se passe-t-il? Cet homme simple qui ne connaît que sa maison devient fort et vaillant. Je ne le dis pas de moi-même, — entendez-le de la bouche même du patriarche. — « Voilà vingt ans, dit-il à son beau-père, que je suis avec vous. » Et comment passa-t-il ces vingt ans? Il nous l'apprend encore lui-même; car il ajoute : « Le jour j'étais exposé aux ardeurs du soleil, et la nuit aux rigueurs du froid, et le sommeil fuyait de mes yeux. » *Genes.*, XXXI, 38-40.

Voilà ce dont fut capable cet homme simple, retiré, voué à une vie ordinaire. Et quelle preuve plus manifeste de la timidité de Jacob que la crainte mortelle qu'il éprouve de revoir son frère Esaü? Mais en un instant, sous l'influence de l'amour, ce cœur si craintif devient plus audacieux que le lion. Voyez, en effet, comme il se met hardiment à la tête de sa troupe, prêt à supporter les premiers coups de la mêlée qu'il croyait devoir être terrible; faisant de son corps un rempart pour protéger ses femmes, et brûlant de rencontrer avec les siens ce frère jusque-là tant redouté! L'amour de ses épouses

avait été plus fort que ses craintes. O puissance merveilleuse de l'amour, c'est vous qui, sans rien changer à la nature de Jacob, lui communicâtes cette sainte et subite audace! Cependant gardez-vous de voir dans ces paroles une accusation contre le juste. Ce n'est pas un mal d'être timide quand cette timidité est inhérente à la nature ; c'est un mal d'agir par crainte contre son devoir. Une âme timide peut acquérir un grand courage si la piété la fait agir. Qu'était Moïse? Un seul enfant d'Israël le met en fuite, et par crainte il s'exile. Or, ce fugitif qui n'avait pas osé braver les menaces d'un seul homme, à peine a-t-il goûté le miel de la charité, qu'il soupire librement et sans contrainte après la mort pour ceux qu'il aime. « Pardonnez-leur, s'écrie-t-il, leur péché, ô mon Dieu, ou bien effacez-moi maintenant de votre livre que vous avez écrit. » *Exod.,* XXXII, 31.

Est-il besoin de démontrer par des exemples ce que peut l'amour pour rendre doux des esprits irrités, et chastes des cœurs intempérants? Est-ce que cela n'est pas manifeste? L'amour! mais il n'est rien qui résiste à sa puissance, et par là les bêtes féroces deviennent plus douces que les agneaux! Savez-vous un homme plus violent, plus féroce que Saül? Eh bien! quand sa fille délivra son ennemi, il ne trouva pas une parole de reproche, et lui, qui avait mis à mort presque tous les prêtres à cause de David, n'eut pas le courage de montrer la plus légère indignation contre sa fille, qui avait fait sortir David de sa maison, encore que cette action hardie fût dirigée contre lui-même. Pourquoi donc cette modération surprenante, si ce n'est parce qu'il était possédé par l'amour? Mais la charité qui nous rend doux nous rend aussi tempérants. Supposez un époux franchement dévoué à son épouse, n'ayez pas peur qu'il l'abandonne, il lui sera fidèle malgré l'ardeur de sa concupiscence; car « l'amour est fort comme la mort. » *Cant.*, VIII, 6. On n'est donc voluptueux que parce qu'on n'aime pas. Puis donc que la charité est la source de toute vertu, efforçons-nous d'en orner nos âmes, afin d'entrer en possession de tous les biens qu'elle confère, et surtout de ces fruits de vie qui ne se flétrissent jamais ; par là nous obtiendrons de plus les biens éternels. Plaise à Dieu qu'ils nous soient un jour accordés par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

« Au lieu que les prophéties s'anéantiront, le don des langues cessera et la science sera détruite. »

1. Comme preuve de l'excellence de la charité, il avait d'abord allégué le besoin que tous les dons et les grandes choses de la vie ont de sa présence; de là il était passé à l'énumération de ses qualités faisant de cette vertu le principe de la véritable sagesse : maintenant il arrive à un troisième chef de preuves. Donc, que ceux qui semblent moins favorisés, sachent bien qu'ils ont avec la charité le principe de tous les prodiges, et qu'avec ce trésor ils ont autant et même davantage que les plus favorisés. Mais aussi, que les mieux dotés en apparence, ceux qui s'énorgueillissent à cause des grands dons qu'ils ont reçus, y prennent garde, et sachent à leur tour qu'ils n'ont rien obtenu tant qu'il n'ont pas la charité en partage. Alors, tous seront unis par un magnifique lien d'amour; la haine et l'orgueil, n'auront plus d'accès dans les cœurs, et la charité extirpera les vices; « car elle n'est ni jalouse ni orgueilleuse. » Paul élève donc autour d'eux un rempart inexpugnable, celui d'une concorde générale, par laquelle seront guéris tous les maux et qui ira elle-même en se fortifiant. C'est pourquoi il multiplie les raisons propres à diminuer leurs angoisses. L'Esprit qui donne, donne selon nos besoins, distribue comme il veut et divise gratuitement ses bienfaits. Qu'importe que vous ayez reçu peu? vous n'en faites pas moins partie d'un grand corps; et cela vous honore. Celui qui a reçu beaucoup a besoin de vous qui avez reçu moins; et le plus grand don, la meilleur voie, c'est toujours la charité. Par là il voulait les unir les

uns aux autres plus intimement. Ils ne devaient plus penser à se plaindre, s'ils avaient ce don précieux, et quand, l'ayant cherché, ils l'avaient obtenu, ils devaient faire taire tout mouvement humain, parce qu'avec ce don ils possédaient la racine de tous les dons, et qu'ils n'avaient plus rien à désirer, fût-il d'ailleurs leur seul trésor.

Sous l'empire de la charité, l'homme est libre de toute jalousie. Entendez tous les biens qu'elle engendre, tous les avantages qu'elle procure; l'Apôtre les énumère, afin de guérir par cet éloge tous les maux des fidèles. Chacune de ses paroles est un remède suffisant à lui seul pour cicatriser leurs blessures. Il dit : « La charité est patiente, » pour ceux qui disputent entre eux; « elle est bonne, » à l'adresse des âmes dévorées d'une haine secrète; « elle n'est point envieuse, » contre ceux qui portent envie aux plus riches; « elle n'est point inconstante, » pour ceux qui sont désunis; « elle n'est point orgueilleuse, » pour ceux qui s'élèvent au-dessus des autres; « elle ne viole pas les bienséances, » pour ceux qui ne veulent pas condescendre; « elle ne cherche point son propre avantage, » pour ceux qui méprisent les autres; « elle ne s'irrite pas, elle ne pense pas le mal, » contre les cœurs méchants et irritables; « elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité, » encore à l'adresse des envieux; « elle espère tout, » contre les âmes portées au désespoir; « elle souffre tout et ne finira jamais, » et ces dernières paroles regardent ceux qui se désunissent facilement. Après ce magnifique éloge de la charité, il ne s'arrête pas; mais, poursuivant au contraire, il cherche à faire ressortir toute l'excellence de cette vertu par voie de comparaison : « Au lieu, dit-il, que les prophéties s'évanouiront, que le don des langues cessera. » Les prophéties ayant été faites en vue de la foi, l'usage en sera superflu, dès que la foi aura été prêchée dans tout l'univers. Mais la charité, elle ne cessera pas, elle ira toujours croissant, et dans le temps et dans l'éternité, alors plus que maintenant.

La charité détruit tous les maux.

Que d'obstacles ici-bas au progrès de la charité : les richesses, les affaires, les maladies du corps, les peines de l'âme! Là-haut, tous ces obstacles n'existeront plus. Rien d'étonnant que les prophéties et le don des langues cessent; mais les paroles suivantes : « La science sera détruite, » que signifient-elles? n'ouvrent-elles pas la porte à de sérieuses objections? Quoi donc! devons-nous être plongés au ciel dans l'ignorance? Oh! non; car alors la science arrivera à ses plus grandes clartés : « Je connaîtrai, dit l'Apôtre, comme je suis connu. » I *Corinth.*, XIII, 12. Du reste, il prend soin de nous prémunir même en cet endroit, et, pour que nous n'allions pas croire que la science sera détruite comme la prophétie et le don des langues, il indique aussitôt ce mode de destruction : « Nous ne connaissons et nous ne prophétisons qu'en partie, mais, quand viendra l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli. » Donc la science ne sera pas détruite, mais seulement l'imperfection de la science; car alors elle atteindra sa plus vive splendeur. En voulez-vous un exemple? Nous savons maintenant que Dieu est partout; et nous ignorons comment il est partout : nous savons qu'il a tout fait de rien, qu'il est né d'une vierge; et nous ne savons pas comment tout cela s'est fait. Alors tous ces mystères n'auront plus d'obscurité pour nous; nous les verrons clairement et avec une surabondante lumière. Voyez donc combien ici-bas notre science est imparfaite et bornée! « Quand j'étais enfant, dit-il, je parlais comme un enfant, je raisonnais en enfant; maintenant que je suis devenu homme, je me suis dégagé de tout ce qui était de l'enfance. » Et, pour rendre sa pensée plus sensible par un exemple, il ajoute : « Nous voyons maintenant comme dans un miroir. »

2. Mais, comme un miroir reflète fidèlement tout ce qu'on lui offre, Paul ajoute encore : « Et par énigme, » pour faire bien voir les limites et les bornes de la science présente. « Mais alors, ajoute-t-il, nous le verrons face à face, » non certes que Dieu ait un visage; c'est afin de parler plus clairement et sans mystères. Voilà comment notre science va grandissant : « Maintenant je ne connais qu'en partie, alors je connaîtrai comme je suis connu. » Que vont-ils donc s'énorgueillir de leur science? D'abord n'est-elle



pas imparfaite? Et puis, la possèdent-ils d'eux-mêmes? Moi, dit l'Apôtre, je ne connais pas Dieu; il se découvre lui-même. Dans le temps présent il me connaît le premier et vient à moi; j'irai alors à lui avec plus d'empressement qu'ici-bas. Au sein des ténèbres, jusqu'à ce que le soleil se soit levé, l'homme ne va pas au-devant des splendeurs de l'astre du jour, ces splendeurs sortant de l'astre lui-même quand il a fait sa royale apparition; mais, une fois frappé des rayons de sa lumière, l'homme la recherche et la poursuit. Ces paroles donc : « Comme je suis connu, » ne veulent pas dire que nous le connaîtrons comme il nous connaît; elles signifient que de même qu'il vient maintenant à nous, nous irons alors à lui, sachant des choses que nous ignorons, et jouissant de son commerce et de sa sagesse ineffable. Si Paul, avec toute sa science, était encore un enfant, que ne saurons-nous pas au ciel? Que sera donc la face de Dieu, si maintenant nous ne voyons que comme dans un miroir et par énigme? Pour avoir une faible idée de la différence des deux états et faire luire à vos yeux un rayon imparfait de la science du ciel, souvenez-vous, dans les splendeurs de la grâce, des merveilles de la loi. Avant la loi nouvelle, ces merveilles semblaient vraiment surprenantes et magnifiques; entendez néanmoins comment s'exprime Paul à ce sujet : « Les choses éclatantes de cette époque n'ont pas été glorifiées à cause de la gloire suréminente de l'Evangile. » II *Cor.*, III, 10.

Etudions une des cérémonies mystiques de la loi, nous saisirons bien mieux cette différence. Prenons, si vous voulez, la Pâque d'autrefois et la Pâque nouvelle. Les Juifs célébraient cette fête, mais comme en un miroir et par énigme; ce qu'elle figurait, ils ne le savaient pas; le sens caché de ce mystère, ils ne le connaissaient pas. Ils voyaient bien immoler l'agneau, ils voyaient le sang de cet animal couler, ils en teignaient les portes de leurs maisons, et c'était tout. Mais que le Fils de Dieu dût s'incarner et verser son sang pour le salut de l'univers, qu'il dût donner aux Grecs et aux barbares ce même sang à boire, qu'il dût ouvrir un jour le ciel et répandre sur les hommes les biens célestes, que sa chair enfin toute sanglante dût s'élever au-dessus des cieux et des cieux des cieux, au-dessus des anges et des archanges, pour venir s'asseoir à la droite du Père sur un trône royal, au sein d'une gloire ineffable; voilà ce qu'aucun d'eux, voilà ce qu'aucun des hommes ne pensa, ne soupçonna jamais. Et que prétendent les audacieux qui ne reculent devant rien? Ils disent que ces paroles : « Je connais maintenant imparfaitement, » doivent s'entendre de l'incarnation, mais que Paul avait une connaissance parfaite de Dieu. — Alors pourquoi se donne-t-il comme un enfant? comment ne voit-il que comme en un miroir? comment, s'il a toute la science, ne connaît-il qu'en énigme? pourquoi attribue-t-il ce don de la science parfaite à l'Esprit saint, à l'exclusion de toute puissance créée? « Car lequel des hommes, dit-il, connaît ce qui est en l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? Ainsi nul ne connaît ce qui est en Dieu, que l'Esprit de Dieu. » I *Cor.*, II, 11. Et le Christ d'ailleurs revendique pour lui seul ce grand privilége : « Ce n'est pas que personne ait vu le Père, si ce n'est celui qui est né de Dieu; c'est celui-là qui a vu le Père, » dit-il, *Joan.*, VI, 46, parlant de la claire vision et de la connaissance parfaite.

Mais comment connaître la substance de Dieu, quand on ignore les mystères de sa dispensation? connaître la substance de Dieu, c'est bien plus que connaître la marche de sa providence? — Est-ce donc que nous ne connaissons pas Dieu? — Non certes! Nous savons qu'il existe, mais nous ignorons ce qu'est sa substance. Afin que vous sachiez bien qu'il n'a pas voulu parler des dispensations de Dieu dans ces paroles : « Maintenant je connais imparfaitement, » entendez ce qui suit; il ajoute aussitôt : « alors je connaîtrai comme je suis connu. » Il n'est pas connu par les lois mystérieuses de Dieu, mais par Dieu lui-même. Gardez-vous donc de traiter légèrement ce crime, il est grand et très-grand. Non-seulement on est absurde en se glorifiant de connaître ce qui est réservé à l'esprit et au Fils unique de Dieu, mais encore, tandis que Paul avoue qu'il n'aurait pas eu cette science même en partie sans une révélation céleste, on est forcé de l'attribuer à ses propres lumières.

Qu'ils montrent donc, ces orgueilleux, les passages de l'Ecriture sur lesquels ils s'appuient : leurs efforts seront vains. Laissons-les à leur folie, et continuons à parler de la charité, puisque l'Apôtre ajoute : « Maintenant la foi, l'espérance, la charité, ces trois vertus demeurent, mais la plus excellente est la charité. »

3. La foi et l'espérance disparaîtront quand nous serons en possession des biens qu'elles ont pour objet. « L'espérance qui voit n'est plus l'espérance, dit Paul, qui donc espère ce qu'il voit? » *Rom.*, VIII, 24. Et ailleurs : « La foi est la substance des choses qu'on espère et la preuve de celles qu'on ne voit point. » *Hebr.*, XI, 1. Dès lors donc qu'on verra ces choses, la foi et l'espérance cesseront; la charité, au contraire, sera plus vive alors et plus ardente. Et là-dessus, Paul de poursuivre encore, comme s'il n'en avait pas assez dit, l'éloge de la charité. Soyez attentifs. Il avait dit que la charité était un don parfait, une voie sublime; que, sans ce don, les autres étaient d'une très-mince utilité. S'il s'est plu à nous en tracer le portrait, il veut après l'exalter encore davantage, en faire ressortir l'excellence par son éternelle durée, et c'est pourquoi il dit : « Maintenant la foi, l'espérance et la charité demeurent; mais la plus excellente est la charité. » Pourquoi la charité est-elle si excellente? Parce que la foi et l'espérance doivent disparaître. Si donc tel est le prix de la charité, l'Apôtre a raison d'ajouter : « Recherchez la charité. » Il nous importe de la désirer et de la poursuivre avec ardeur; car elle peut s'envoler facilement loin de nous et nous pouvons rencontrer, en la poursuivant, bien des obstacles. Courage, et pas de retard ni de faiblesse! Paul ne dit pas : Cherchez la charité; mais bien : « Poursuivez la charité, » afin d'exciter en nous une ardente passion de nous l'attacher. Dieu a tout fait à l'origine pour l'enraciner dans nos cœurs, nous donnant un père unique, Adam.

Eloge de la charité.

Pourquoi ne sortons-nous pas tous de la terre? Pourquoi ne naissons-nous pas dans l'âge parfait, comme Adam? L'enfantement et l'éducation des enfants, la dépendance mutuelle créée par la génération, devaient nous attacher les uns aux autres. C'est encore dans le même but qu'il ne forma pas la femme d'un peu de terre. Il ne suffisait pas à ses desseins que nous fussions sortis d'une même substance; il voulait nous inspirer le plus grand respect à l'égard de nos semblables, et pour cela nous devions avoir le même père; il nous le donna. Quoi donc, nous nous regardons comme étrangers, parce que nous habitons dans un endroit différent? Et qu'eût-ce été, si notre race avait eu deux origines? Voilà pourquoi Dieu a voulu réunir le genre humain, comme sous la dépendance d'une seule tête. Et comme, malgré tout, on pouvait croire dans les premiers temps à l'origine distincte de l'homme et de la femme, il les unit et les confond en quelque sorte par la loi sacrée du mariage : « C'est pourquoi, dit-il, l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, et ils seront deux en une même chair. » *Genes.*, II, 24. Il dit :« L'homme, » non pas la femme, parce que la concupiscence est plus violente dans son cœur. Et il ne fit cette concupiscence si violente qu'afin de briser par la force de cet amour ce qui était le plus fort, et de le soumettre à ce qui était le plus faible. De même, voulant instituer le mariage, il donna à la femme celui de qui elle était sortie, parce que dans ses desseins, la charité a toujours la première place.

Maintenant, si, malgré cette dépendance et cette union, le premier homme s'oublia comme il le fit, si le démon excita dans son cœur tant d'envie et un si violent combat, que serait-il arrivé avec une origine distincte des deux parties du genre humain? Mais l'homme commande, et la femme obéit. La parité d'honneur entraîne souvent des dissentiments et des querelles; pour éviter cet inconvénient, Dieu ne voulut pas d'un empire partagé entre les deux, il établit une royauté véritable, et l'ordre que vous voyez dans une armée, vous le rencontrerez dans chaque famille. Le mari y tient la place du roi; l'épouse y est en seconde ligne, comme un général d'armée; les enfants occupent le troisième rang, et les domestiques le quatrième; car eux aussi ont leur hiérarchie, les premiers commandent aux derniers, mais toujours comme serviteurs, et sous l'autorité souveraine du maître. Cette

hiérarchie s'observe encore dans la puissance des femmes, et des enfants; le sexe et l'âge établissent des différences chez ces derniers; et la femme n'a pas un pouvoir égal parmi les serviteurs. Dieu n'a pas voulu qu'il y eût des pouvoirs égaux, dans l'intérêt même de l'ordre et de la paix. Voilà pourquoi, avant que le genre humain se multipliât, alors que nos premiers parents étaient seuls sur la terre, il voulut que l'homme commandât et que la femme obéît. Mais cette obéissance pouvait humilier la femme; aussi, voyez comme Dieu l'honore et la relève! Il ne l'a pas encore créée, et il s'écrie : « Faisons à Adam un aide; » *Genes.*, II, 18; voilà la mission de la femme. Que l'homme donc ne la méprise pas; elle est créée pour lui, et c'est notre nature d'aimer ce qui a été fait à cause de nous. Et la femme, elle aussi, a sa mission tracée. Etre l'aide de l'homme, cela eût pu exciter son orgueil. Dieu la tire du côté même de l'homme, et fait ainsi qu'elle n'est qu'une partie de son corps. Enfin, il ne faut pas non plus laisser de place à l'orgueil de l'homme : ce qui fut autrefois le privilége d'un seul sera partagé entre deux; l'homme et la femme auront part à la multiplication du genre humain, et encore que l'homme y ait la première part, il n'aura pas le don de voir se perpétuer sa race sans le secours de la femme.

4. Avez-vous vu tous les liens d'amour formés par Dieu? Ils sont autant de gages de paix et de concorde naturelles. Ce qui est de la même substance tend à se rapprocher. Tout être aime son semblable. Or, la femme étant née de l'homme, et l'enfant, de leur mutuel amour, on sent que des sympathies nombreuses doivent les unir. Celui-ci est notre père, celui-là notre aïeul; celle-ci notre mère, celle-là notre nourrice; là, nous avons un fils, un neveu, un descendant; là une fille ou la fille de notre fille; celui-ci, c'est notre frère ou notre oncle, celle-là, notre sœur ou notre tante. Et qu'est-il besoin de nommer tous les degrés de parenté qui unissent les hommes? La nature a voulu créer entr'eux d'autres rapports; car, en défendant le mariage entre parents, elle nous a forcément portés vers des étrangers, en les attirant vers nous. Ceux qui ne nous étaient pas étroitement unis par la parenté naturelle, sont rapprochés de nous par le mariage, et ainsi, par une seule épouse, des familles entières sont mêlées et des races différentes confondues. « Tu n'épouseras ni ta sœur, ni la sœur de ton père, ni aucune femme à qui tu tiens par les liens d'une telle parenté. » *Levit.*, XVIII, 8-10. C'est un empêchement au mariage. Et là-dessus, le Livre saint énumère ceux entre qui le mariage est défendu. A ceux-là il suffit, pour qu'ils vous soient unis, de la communauté d'origine et des autres affinités qui les rapprochent de vous. Pourquoi restreindre les limites de la charité? Pourquoi perdre ainsi une cause d'amitié qui vous peut ménager une source nouvelle de rapports bienveillants, et, en vous donnant une épouse étrangère, vous unir à sa mère, à son père, à ses frères et à leurs alliés? Oh! comme la nature nous a merveilleusement unis!

Mais ce n'est pas assez; nous avons encore besoin les uns des autres, et les rapports créés par ce besoin engendrent aussi des amitiés nouvelles. En nous rendant indispensable l'assistance de nos frères, la nature nous porte à rechercher leur commerce, qui seul pouvait prévenir des ennuis et des difficultés véritables. Que deviendrions-nous s'il nous fallait faire un voyage pour trouver le médecin, le charpentier ou tel autre ouvrier dont nous avons besoin? De là l'origine des villes et des agglomérations considérables. Mais il nous fallait entrer en relation avec les habitants des contrées éloignées; et voilà que la mer et le souffle des vents nous permettent d'arriver facilement jusqu'à eux. Au commencement, Dieu avait placé tous les hommes dans un même lieu; il ne les dispersa qu'après qu'ils eurent abusé des dons reçus et fait un mauvais usage de la concorde qui régnait entre eux; encore même ne voulut-il pas les condamner à un perpétuel isolement, et les rapprocha-t-il par la nature, la parenté, le langage, la patrie. Dieu ne voulait pas nous chasser du paradis; s'il l'eût voulu, y aurait-il placé l'homme à l'origine? C'est l'homme qui s'exclut lui-même de ce lieu de délices par sa désobéissance. Dieu ne voulait pas davantage la diversité des langues,

puisqu'elle n'existait pas à l'origine, et qu'alors tous parlaient la même langue et s'exprimaient de la même manière. C'est pourquoi, quand il lui fallut purifier la terre, il ne nous fit pas d'un autre élément. Il n'enleva pas le juste, mais, le conservant au milieu des flots comme l'étincelle de l'univers, il fit sortir notre race, cette seconde fois, du bienheureux Noé.

Au commencement il n'y avait que l'empire sur la femme; après les désordres du genre humain, d'autres empires furent créés, celui des maîtres et celui des princes; tout cela, par un motif de charité. Le mal ayant perdu le monde, il y eut dans les cités comme des médecins chargés de rendre la justice et de maintenir de bons rapports entre les hommes, en coupant court à la méchanceté qui les pourrait altérer ou les faire disparaître. Comme dans les cités, la concorde devait régner dans les familles; à l'homme Dieu donna la préséance, à la femme l'amour, à l'homme et à la femme la fécondité de leur union. Mais en même temps, il fit tout pour que la charité régnât entr'eux. Ni l'homme ni la femme ne furent maîtres isolés dans la famille, chacun eut sa mission. La femme garda l'intérieur de la demeure, l'homme eut le souci des affaires du dehors. L'homme travailla la terre pour nourrir sa maison : la femme s'occupa de vêtir les siens, de tisser la toile ou de filer le lin; car c'est là l'industrie de la femme. Arrière donc l'avarice sordide qui ne nous laisse pas apercevoir cette différence! Arrière cette mollesse efféminée qui change les rôles et met entre les mains de l'homme les instruments faits pour les mains de la femme! O sagesse admirable de la Providence! Nous avons besoin de la femme pour d'autres nécessités de la vie, et souvent il nous faut recourir aux plus petits de nos frères. La richesse ne nous dispense pas de cette sujétion si utile, et, fût-on le premier des hommes, on doit souvent faire appel à plus petit que soi. Comme les pauvres ont besoin des riches, les riches ont besoin des pauvres; si les premiers peuvent quelquefois se passer des seconds, les seconds ne peuvent jamais se passer des premiers.

5. Rendons cette vérité plus sensible. Prenez deux villes, composées seulement l'une de riches, l'autre de pauvres; supposez qu'il n'y ait pas un pauvre dans la première, pas un riche dans la seconde, et voyez quelle sera la plus apte à se suffire. Si c'est la ville des pauvres, vous ne pourrez pas méconnaître que les riches n'aient plus besoin des pauvres que les pauvres des riches. Dans la ville riche, pas d'ouvrier, pas d'architecte, pas de charpentier, pas de cordonnier, pas de boulanger, pas d'agriculteur, pas de forgeron, pas de cordier, pas d'artisan d'aucune sorte. Quel riche consentirait à ces professions si humbles et si pénibles, que les artisans enrichis ne veulent plus exercer? Et comment cette ville pourrait-elle subsister? Les riches, direz-vous, achèteront aux pauvres ces services à prix d'argent. Oui; mais alors ils ne se suffiront plus à eux-mêmes. Et comment bâtiront-ils des maisons? Les achèteront-ils aussi? C'est impossible. Donc il faudra appeler des pauvres dans cette ville, et nous voilà en dehors de l'hypothèse, puisque nous supposions qu'elle ne contenait pas un seul pauvre. Malgré nous, nous avons été forcés d'ouvrir les portes aux pauvres et de les introduire dans la cité fastueuse; d'où il est évident qu'une ville n'est pas possible sans pauvres. Vouloir la conserver dans son isolement, c'est la condamner à périr; elle ne se conserve qu'en appelant dans son sein des pauvres pour la garder. Voyons maintenant la ville des pauvres. Examinons si l'absence de riches la plongera dans la même détresse. Et d'abord, entendons-nous sur ce mot richesses, et sachons en quoi elles consistent. Que sont donc les richesses? L'or, l'argent, les pierres précieuses, les habits de soie, de pourpre et d'or. Cela étant, il ne doit y avoir dans notre ville aucune de ces choses, nous n'aurons plus autrement une ville pauvre dans le sens absolu du mot. Il ne faut pas que l'or y apparaisse même en songe, et, si vous le voulez, ni l'argent, ni les vases faits de ce métal précieux. Quoi donc! Cette ville sera-t-elle alors dans la détresse? Nullement. Pour bâtir, l'or, l'argent, les pierres précieuses ne sont pas nécessaires; il faut de la science et des bras, non pas les premiers bras venus, mais des bras forts et endurcis au travail,

il faut de l'énergie, du bois et des pierres. Pour tisser le lin non plus on n'a pas besoin d'or ni d'argent; des mains habiles, des ouvrières, voilà tout ce qu'il faut. Et pour travailler la terre, est-ce aux riches, est-ce aux pauvres qu'il faut faire appel? La réponse est évidente. Ce sont les pauvres encore qui forgent le fer, ce sont eux encore qui font toutes les choses semblables. Où donc est la place des riches et qu'ont-ils à faire, à moins qu'il ne faille détruire la cité? Malheur s'ils entrent! Peut-être ces sages, et j'appelle sages ce peuple vaillant, content du nécessaire, peut-être ces sages, séduits par eux, se laisseront-ils aller à l'amour de l'or et des pierres précieuses, du repos et de la volupté; de là à tout perdre, il n'y a qu'un pas.

Mais alors, direz-vous, si les richesses sont inutiles, pourquoi Dieu nous les a-t-il données? — Et qui vous a dit que Dieu nous avait donné les richesses? — L'Ecriture dit : « L'or est à moi, l'argent est à moi, » *Agg.*, II, 9, et je les donne à qui je veux. — Oh! si la pudeur ne me le défendait, comme je me moquerais volontiers de ceux qui allèguent ce passage! Semblables à des enfants qui, admis à une table royale, avalent indistinctement, avec les mets qu'on leur sert, tout ce qu'on leur présente, ils mêlent leurs propres pensées aux saintes Ecritures. Je sais que le prophète a dit : « L'argent est à moi, l'or est à moi; » mais les paroles suivantes ne sont pas de lui, elles ont été introduites dans les Ecritures par ces faussaires dont je parle. Voici à quelle occasion les paroles furent prononcées. Le prophète Aggée avait souvent promis aux Juifs de leur montrer le temple, après le retour de Babylone, dans sa splendeur première. Sur quoi, les Juifs de douter de sa promesse, regardant comme impossible qu'une maison réduite en cendres et en poussière apparût de nouveau telle qu'elle était. Le prophète alors, pour triompher de leur incrédulité, prend la parole au nom de Dieu, comme s'il disait : Que craignez-vous? Pourquoi ne croyez-vous pas? « L'argent est à moi, et l'or m'appartient; » je n'ai pas besoin de l'argent des autres pour orner ma maison. Puis il ajoute, afin de montrer ce qu'il veut faire : « Et la gloire de ce temple sera encore plus grande que celle du premier. » *Agg.*, II, 10. Ne couvrons donc pas de toiles d'araignées le manteau royal. Si l'on punit des dernières peines celui qui mêle à la pourpre une trame vulgaire, que sera-ce dans l'ordre des choses spirituelles, et quel ne sera pas le crime du profanateur? Mais pourquoi parler d'additions ou de soustractions? un point seulement, la manière de lire un même passage, suffit pour qu'il présente aussitôt des sens différents.

6. D'où viennent donc les richesses? car il est écrit : « Les richesses et la pauvreté viennent de Dieu. » *Eccli.*, XI, 14. Interrogerons-nous ceux qui nous disent : Est-ce que toute richesse et toute pauvreté ne viennent pas du Seigneur? — Et qui le soutiendrait? Nous voyons tous les jours le vol, l'avarice, la violation des tombeaux et mille vices de ce genre devenir la principale source de grandes fortunes, et ceux qui les possèdent presque indignes de vivre. Et nous attribuerions les richesses au Seigneur? Non certes, mais plutôt au péché. Une vile courtisane s'enrichit par son péché; un adolescent vend sa beauté et achète l'or au prix de son âme; un fossoyeur pille les tombeaux et doit une fortune à ce sacrilége métier, comme le voleur à l'effraction des demeures. Et ces richesses viendraient de Dieu! Que répondre, direz-vous peut-être, à cette difficulté? Sachez d'abord que la pauvreté ne vient pas de Dieu; nous essaierons ensuite de répondre et d'expliquer cette parole. Quand un jeune prodigue dissipe sa fortune dans le désordre, la superstition, ou d'autres passions, de quelque nature qu'elles soient, n'est-il pas évident qu'il ne faut pas faire remonter la responsabilité de sa ruine à d'autres qu'à lui-même? De même quand cet autre s'appauvrit par paresse ou par folie, quand il se lance dans des entreprises téméraires et ruineuses, qui donc est coupable? Dieu ou lui? Est-ce donc que l'Ecriture se tromperait? Ne le croyez pas. Il n'y a d'insensé en tout cela que ceux qui ne l'examinent pas avec assez de soin. Si nous sommes sûrs, d'une part, que l'Ecriture ne peut mentir; si, d'autre part, il est démontré que toutes les richesses ne sont pas de Dieu, toute la difficulté vient de l'irréflexion de ceux qui lisent l'Ecriture.

Origine des richesses.



Maintenant que j'ai justifié l'Ecriture, je devrais peut-être ne rien ajouter pour vous punir de la négligence avec laquelle vous l'étudiez; mais j'ai pitié de vous, et je ne peux pas vous laisser dans le trouble. Permettez-moi de résoudre la question; voyons ensemble qui prononce cette parole, quand et pour qui elle a été prononcée. Dieu ne tient pas le même langage à tous les hommes; et nous-mêmes nous ne parlons pas aux enfants comme aux hommes faits. Quand, par qui et à qui cette parole a-t-elle été adressée? Par Salomon, qui, dans ces anciens temps, l'adressait à ces Juifs charnels incapables de rien comprendre en dehors des choses sensibles et de juger Dieu autrement que par là. C'étaient ces Juifs qui disaient : « Est-ce qu'il pourra nous donner du pain? » *Psal.* LXXVII, 20. Et encore : « Quel signe nous donne-t-il? » *Matth.*, XII, 38. Ou bien : « Nos pères ont mangé la manne dans le désert. » *Joan.*, VI, 31. C'étaient ceux « qui faisaient leur Dieu de leur ventre. » *Philipp.*, III, 19. Or, c'est parce qu'ils jugeaient Dieu sur les biens extérieurs que le prophète leur tient ce langage. Dieu peut donner la pauvreté ou la richesse; non certes qu'il la donne toujours, mais il en est le maître et il la donne quand il veut. C'est ainsi qu'on lit dans l'Ecriture : « Il menace la mer et il la dessèche; il change les fleuves en sables arides, *Nah.*, I, 4, encore que cela n'ait jamais été fait. Si donc le prophète affirme ces choses, c'est en tant qu'elles sont possibles à Dieu. Mais quelle pauvreté et quelles richesses donne-t-il? Souvenez-vous du Patriarche et vous le saurez. C'est Dieu qui enrichit Abraham, et Job après lui. « Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, dit Job, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux? » *Job*, II, 10. La richesse de Job n'eut donc pas d'autre origine. En même temps, Dieu loue la pauvreté. Il la recommandait au riche de l'Evangile, à qui il disait : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi. » *Matth.*, XIX, 21. Il en faisait encore une loi aux disciples : « N'ayez ni or, ni argent, ni deux tuniques. » *Luc.*, IX, 3. Ne dites donc pas que toutes les richesses viennent de Dieu; vous venez de voir qu'on les obtenait quelquefois par le meurtre, le vol, et d'autres moyens coupables.

Mais revenons à la suite de nos pensées. Si les richesses ne nous sont pas utiles, pourquoi ont-elles été faites? pourquoi y a-t-il des riches? Qu'avons-nous donc dit? Que ceux qui deviennent riches par de mauvaises voies ne sont pas utiles à leurs semblables, et que ceux-là le sont beaucoup que le Seigneur a lui-même enrichis. Voyez-en la preuve dans leurs actions. Abraham était riche pour les pauvres et pour les étrangers. Un jour qu'il était assis à l'entrée de sa tente, en plein midi, trois voyageurs, qu'il prend pour des hommes, se présentent chez lui; il tue pour les recevoir une génisse, et leur prépare trois mesures de fleur de farine. Et ce qu'il faisait pour eux, il le faisait pour tous, allant avec joie au secours de tous les nécessiteux, n'épargnant ni son argent ni ses peines, malgré son âge avancé. Les étrangers et les pauvres étaient sûrs de trouver chez lui le calme et le repos. Il ne possédait rien en propre, pas même son fils; car, Dieu le lui ayant demandé, il l'offrit généreusement. Il s'offrit lui-même avec son fils; il offrit encore sa maison, afin de sauver le fils de son frère. Or, dans tout cela la cupidité n'avait aucune part; c'était de la pure affection. Quand ceux qu'il avait délivrés mirent tout à sa disposition, il refusa tout; pas un fil, pas un cordon de chaussure il ne voulut accepter.

7. Tel était aussi le bienheureux Job, puisqu'il pouvait dire : « Ma porte était ouverte à tout venant... J'étais l'œil des aveugles et le pied des boiteux; j'étais le père des infirmes; l'étranger ne demeurait jamais à la porte. » *Job*, XXXI, 32; XXIX, 15-16. Les infirmes n'étaient pas repoussés, ils ne m'imploraient pas en vain, je ne souffrais pas que l'un d'eux s'éloignât de ma maison les mains vides. Il pratiquait beaucoup d'autres œuvres, que nous ne saurions énumérer ici; il répandait toutes ses richesses dans le sein des indigents. Voulez-vous maintenant voir des riches que Dieu n'a pas faits tels, et la manière dont ils emploient leur fortune? Songez à celui qui méprisait Lazare et qui ne donnait pas même les miettes de ses repas. Souvenez-vous d'Achab, qui s'appropria la vigne; souvenez-

vous encore de Giézi et de tous ceux qui leur ont ressemblé. Les justes possesseurs, sachant qu'ils ont tout reçu de la bonté divine, savent aussi dépenser conformément à la volonté de Dieu; mais ceux qui n'ont acquis qu'en se rendant coupables envers Dieu, dépensent en agissant de même, comblant de leurs dons les courtisanes et les parasites, ou bien enfouissant leurs trésors et les tenant sous clé, mais ne donnant rien aux pauvres.

Et comment Dieu, me demandera-t-on, a-t-il permis que de tels hommes fussent riches? — Parce qu'il est plein de longanimité, parce qu'il veut nous engager à faire pénitence, parce qu'il a créé l'enfer, parce qu'il a fixé un jour dans lequel il jugera le monde. S'il frappait immédiatement les mauvais riches, Zachée n'eût pas eu le temps de se repentir, de rendre le quadruple de ce qu'il avait volé, et d'y ajouter encore la moitié de ses biens; Matthieu ne se serait pas converti, ne fût pas devenu un apôtre, si la mort l'avait subitement emporté; il en serait de même de tant d'autres. Voilà pourquoi le Seigneur attend, nous appelant tous à la pénitence. S'ils ne veulent pas, s'ils restent dans les mêmes désordres, qu'ils écoutent cette sentence de Paul: « Par leur dureté, par l'impénitence de leur cœur, ils amassent un trésor de colère, pour le jour de la colère, et de la manifestation, où sera prononcé le jugement de Dieu. » *Rom.*, II, 5. Afin de nous dérober à cette colère, enrichissons-nous des biens du ciel, embrassons une pauvreté digne d'éloges. Ainsi nous obtiendrons la félicité de l'avenir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXV.

« Poursuivez la charité, ambitionnez les grâces spirituelles, et surtout le don de prophétie. »

1. Comme il leur a retracé d'une manière précise et complète la vertu de charité, il les exhorte désormais à l'embrasser avec zèle. C'est pour cela qu'il a dit: « Poursuivez. » Celui qui poursuit n'a devant les yeux qu'une chose, celle qu'il poursuit; il y tend de toutes ses forces, il ne se désiste pas qu'il ne l'ait saisie. Celui qui poursuit, s'il ne saisit pas par lui-même, a recours aux mains de ceux qui sont devant lui pour arrêter le fugitif, leur demandant avec instance de ne point le laisser échapper jusqu'à ce qu'il arrive lui-même. Agissons ainsi: sommes-nous encore éloignés de la charité, demandons à ceux qui sont plus près d'elle de la retenir, et par là de nous en faciliter la conquête; puis, lorsque nous nous en serons emparés, ne lâchons pas prise, de peur qu'elle ne nous échappe de nouveau. Elle cherche à fuir sans cesse, parce que nous n'en usons pas comme il le faudrait, parce que nous lui préférons toutes les autres choses. Nous ne devons donc rien négliger pour la garder sûrement en notre pouvoir. A cette condition, nous n'aurons plus de grandes fatigues à subir, pas même de légères; notre vie s'écoulera dans le bonheur et sera comme un long jour de fête, tandis que nous marcherons cependant par la voie étroite de la vertu. Tel est le sens de cette parole: Poursuivez-la.

Ne voulant pas ensuite qu'on pût croire qu'il avait ainsi parlé de la charité pour éteindre les grâces spirituelles, il ajoute aussitôt: « Ambitionnez les dons spirituels, et surtout le don de prophétie. Celui qui parle les langues ne parle pas aux hommes, mais à Dieu; car personne n'entend. C'est dans l'Esprit qu'il parle des mystères. Mais celui qui prophétise parle aux hommes pour les édifier, les exhorter et les consoler. » Il établit une comparaison entre les dons spirituels et rabaisse celui des langues, ne prétendant pas sans doute qu'il soit sans utilité, mais déclarant qu'il ne sert pas beaucoup par lui-même. C'était là leur plus grand sujet d'orgueil; ils mettaient ce don au-dessus de tous les autres. Et cette opinion provenait de ce qu'il avait été le premier reçu parmi les apôtres, de ce qu'il avait brillé chez eux d'un si vif éclat. Il ne fallait pas néanmoins en conclure qu'il était le plus éminent. Pourquoi donc les apôtres l'avaient-ils reçu le premier? Parce qu'ils devaient se répandre dans toute la terre; et de même que, dans le

Le don de prophétie est au-dessus du don des langues.



temps où s'élevait la tour de Babel, l'unique langue primitive s'était divisée pour en former plusieurs, de même alors plusieurs se réunissaient souvent en un seul homme, et celui-là parlait en même temps la langue des Perses, celle des Romains, celle des Indiens et de beaucoup d'autres peuples, sa bouche étant devenue l'organe de l'Esprit. Voilà ce qu'on appelait le don des langues, expression qui se justifie par le fait que nous venons d'énoncer. Or, voyez comment l'Apôtre le rabaisse à la fois et l'exalte. En disant : « Celui qui parle les langues ne parle pas aux hommes, mais à Dieu, puisque personne n'entend, » il le déprime, faisant voir par là qu'il n'a pas une grande utilité. Puis, quand il ajoute : « C'est dans l'Esprit qu'il parle des mystères, » il le relève, de peur qu'on ne le juge superflu, sans application et sans but.

« Mais celui qui prophétise parle aux hommes pour les édifier, les exhorter et les consoler. » Remarquez-vous ce qui fait, selon l'Apôtre, l'excellence de ce don? C'est qu'il est utile à tous; et cette considération de l'utilité commune le fait constamment préférer. — Est-ce que le don des langues, dites-moi, ne permet pas aussi de parler aux hommes? — Mais il n'en résulte pas une édification, une exhortation, une consolation aussi puissante. Les deux sont également mus par l'Esprit saint, et celui qui prophétise, et celui qui parle les langues; le premier cependant, celui qui prophétise, l'emporte en ce qu'il procure le bien des auditeurs. Ceux qui parlaient les langues, en effet, n'étaient entendus que des personnes possédant le même don. — Eh quoi, ceux-ci n'édifiaient-ils personne autre? — Ils travaillaient à leur propre édification; et Paul le dit clairement : « Celui qui parle les langues s'édifie lui même. » — Et comment, s'il ne se comprend pas? — Il s'agit ici de ceux qui se comprennent eux-mêmes, mais que les autres ne comprennent pas. « Celui qui prophétise édifie l'Eglise. » Autant donc la réunion entière l'emporte sur un seul, autant l'un de ces dons l'emporte sur l'autre. Quelle sagesse! Paul se garde bien d'annihiler le don inférieur, il montre même qu'il est utile, quoique d'une utilité restreinte et se bornant à celui qui le possède. Pour que les Corinthiens ne s'imaginent pas qu'il rabaisse le don des langues par jalousie, beaucoup d'entre eux ayant ce don, il repousse une telle pensée : « Je veux que tous vous parliez les langues, mais plutôt que vous prophétisiez. Celui qui prophétise est au-dessus de celui qui parle les langues, à moins que ce dernier ne soit interprète aussi, et qu'il n'édifie par là-même l'Eglise. » Aucune opposition, une simple différence.

2. Ainsi donc, il en ressort encore qu'il ne voue pas un don au mépris, qu'il se propose seulement de donner aux âmes une plus haute impulsion, de leur témoigner sa sollicitude, un cœur tout à fait exempt d'envie. « Je veux que tous vous parliez les langues, » et non deux ou trois seuls; « que vous prophétisiez même, » ce don étant encore plus grand. C'est après l'avoir démontré qu'il se prononce, et non encore d'une manière absolue, mais avec une modification, en ajoutant : « A moins qu'il n'interprète aussi. » S'il a cet avantage, s'il interprète, il devient l'égal de celui qui prophétise; car alors, le grand nombre en retire un bien. Chose importante à remarquer, le bien commun est avant tout ce que l'Apôtre se propose. « Et maintenant, Frères, si je viens à vous parlant les langues, de quoi cela vous servira-t-il, à moins que je ne parle dans la révélation, la science, la prophétie ou la doctrine? » Pourquoi me rejeter sur les autres? Supposons que c'est Paul qui parle les langues; il n'en résultera rien de plus pour les auditeurs. — En s'exprimant de la sorte, il fait voir qu'il cherche uniquement ce qui peut leur être avantageux. Il n'a donc pas d'antipathie pour les personnes, puisqu'il n'hésite pas à déclarer que le don n'est pas moins inutile en lui. Toutes les fois qu'il s'agit d'une chose pénible, il se met en avant, comme il l'a fait au commencement de la lettre : « Qui est Paul? qui est Apollo? qui est Céphas? » Il suit ici la même marche. « Je ne vous serai moi-même d'aucune utilité, si je ne vous parle pas dans la révélation, la science, la prophétie ou la doctrine. » I *Cor.*, III, 4. Voici ce qu'il entend par là : Si je ne vous dis pas des choses que vous puissiez facilement comprendre, qui saisissent votre pensée;

si je me borne à vous montrer que je possède le don des langues, c'est tout ce que vous aurez entendu, vous vous en irez les mains vides.

Et que vous reviendrait-il d'une parole que vous ne comprenez pas? « Que des voix retentissent sans une pensée, que ce soit une flûte ou bien une lyre, dès qu'il n'y a pas là de son articulé, comment saura-t-on ce qui se chante ou se joue? » Un pareil exemple, prouvant qu'il n'y a d'utile que ce qu'on entend d'une manière claire et distincte, ne se trouve pas en nous seuls. Prenez des instruments inanimés, une flûte, une lyre, qu'on souffle dans l'une et qu'on touche l'autre confusément, au hasard, sans l'harmonie requise, aucun auditeur n'y trouvera quelque plaisir. Or, si nous exigeons d'un instrument matériel tant de précision, d'harmonie et de clarté; si nous le forçons à donner des sons intelligibles, contrairement à sa nature, beaucoup plus devons-nous réclamer dans des êtres animés et doués de raison, à propos surtout des grâces spirituelles, une signification bien arrêtée. « Si la trompette n'émet que des sons équivoques, qui se lèvera pour le combat? » D'objets sans importance, il remonte à ce qu'il y a de plus utile et de plus nécessaire, il prend pour terme de comparaison, non-seulement la lyre, mais encore la trompette. Elle a son rhythme aussi : parfois elle excite l'ardeur guerrière, parfois elle la retient; elle sonne tour à tour la charge et la retraite; celui qui n'en distingue pas les appels court des dangers extrêmes. Paul le déclare et signale le mal quand il dit : « Qui se préparera pour combattre? » Si cela n'a pas lieu, tout périclite. — En quoi cela nous regarde-t-il? me demandera-t-on. — C'est vous surtout que cela regarde; écoutez ce qui suit : « De même, si par la langue vous n'exprimez pas clairement une pensée, comment saura-t-on ce que vous dites? vous frapperez l'air d'un vain son? » Vous ne direz rien, vous ne parlerez pour personne. Voilà donc que l'inutilité ressort de toute part. — Si c'est une chose inutile, m'objecterez-vous, à quoi bon a-t-elle été donnée? — Pour l'avantage de celui qui l'a reçue; ce n'est qu'en y joignant l'interprétation qu'on peut la rendre avantageuse aux autres.

En leur parlant ainsi, il resserre les liens qui les unissent; car alors celui qui n'a pas le don d'interpréter, s'adjoignant un frère qui le possède, fera servir au bien son propre don. Cette imperfection qui met tout en évidence, a donc pour effet de les unir. Celui qui croirait se suffire en pareil cas, ruine la grâce au lieu de l'exalter, il l'empêche de briller aux yeux des hommes en la privant du concours de l'interprétation. Le don des langues est beau, nécessaire même, mais à la condition qu'on explique ce qui est dit. Un doigt de la main est également chose nécessaire, mais beaucoup moins si vous le séparez des autres. La trompette est nécessaire à l'armée; qu'elle sonne au hasard, elle sera nuisible. L'art ne paraît pas, s'il n'agit sur une matière; la matière non plus n'est pas transformée, si l'art ne la façonne. Prenez la voix pour sujet et la clarté pour forme; celle-ci disparaissant, celle-là n'est d'aucun usage. « Il y a, si vous y faites attention, tant de genres de langues dans le monde, et rien n'est sans voix. » Que de langues, que de voix, celles des Scythes, des Thraces, des Romains, des Perses, des Maures, des Indiens, des Egyptiens et des mille nations qui couvrent la terre! « Si j'ignore la puissance de sa langue, je suis un barbare pour l'homme à qui je parle. »

3. Ce n'est pas uniquement parmi vous, ne le croyez pas, que pareille chose arrive, elle a lieu chez tous les peuples sans exception. Si je parle donc de la sorte, je n'entends pas accuser la langue, je me borne à dire qu'elle est inutile quand elle n'a pas de clarté. Pour adoucir ensuite l'accusation, il se fait une part égale, en ajoutant : « Il est un barbare pour moi, et je le suis pour lui; » ce qui ne tient pas à la nature même de la parole, et n'est que le fait de notre ignorance. Voyez-vous comme graduellement il en vient à serrer de près son sujet! Telle est sa coutume : il prend ses exemples de loin, mais pour en faire toujours à la fin une application immédiate. Il a commencé par celui de la flûte et de la lyre, où l'on peut remarquer quelque chose de défectueux et d'insolite; il continue par celui de la trompette, dont l'utilité frappe mieux; il finit par la voix elle-même. Pareillement, quand il

démontrait plus haut que les apôtres étaient en droit de recevoir, après avoir d'abord comparé leur état à celui des agriculteurs, des bergers et des soldats, il se rapproche beaucoup plus de l'objet qu'il se propose, en comparant les apôtres aux prêtres de l'Ancien Testament. Remarquez, je vous prie, comme il s'applique constamment à dégager le don pour ne mettre en cause que ceux qui l'ont reçu. Il ne se borne pas à dire : « Je suis un barbare; » il a soin d'ajouter : « Pour l'homme à qui je parle. » Lui-même est un barbare; mais pour moi, et par la même raison. Que faut-il donc faire? Au lieu de se répandre en récriminations, il faut exhorter, il faut instruire. C'est ce que lui-même fait.

Après avoir formulé des plaintes et des reproches, il passe aux conseils : « Ainsi, puisque vous êtes si jaloux des dons spirituels, demandez qu'ils abondent en vous pour l'édification de l'Eglise. » Vous voyez partout son but : le bien commun, ce qui doit être avantageux à l'Eglise; telle est la règle qu'il s'est tracée. Il désire que les dons abondent en eux, que ce soit là leur grande richesse. Bien loin de vous les refuser dans mon esprit, je désire que vous les possédiez avec abondance, pourvu que vous en usiez dans l'intérêt de tous. Comment cela peut-il se faire, il le dit en ajoutant : « Que celui donc qui parle une langue, demande à Dieu le don de l'interpréter. Si je prie sans cette intelligence, mon cœur prie; mais mon entendement n'en retire aucun fruit. Qu'est-ce à dire? Je prierai en esprit, je prierai avec intelligence; je chanterai de saints cantiques en esprit; je chanterai avec intelligence. » Il leur montre ainsi qu'il est en leur pouvoir d'acquérir ce don. « Demandez à Dieu, » leur dit-il, faites ce qui dépend de vous. Si vous demandez avec zèle, vous recevrez. Avec le don des langues, implorez aussi celui de l'interprétation, afin que le don ne soit pas inutile au prochain et que vous ne le renfermiez pas en vous-même. « Si je prie dans une langue inconnue, mon cœur prie; mais mon entendement demeure sans fruit. » Remarquez-vous l'extension qu'il donne à sa parole, en leur faisant voir qu'on est inutile à soi-même aussi bien qu'aux autres, quand on prie de cette façon, puisqu'il n'en reste aucun fruit dans l'âme? Si quelqu'un parle la langue des Perses, ou telle autre langue qu'il ne connaît pas, ne comprenant pas ce qu'il dit, il est un barbare pour lui-même, et non point seulement pour autrui; il n'entend qu'un son vide de sens.

Il y en avait beaucoup jadis qui possédaient le don des langues dans la prière; ils priaient, ils parlaient la langue des Perses ou celle des Romains, mais sans rien comprendre de leurs propres paroles. De là ce que dit Paul : « Si je prie dans une langue inconnue, mon cœur prie, » le don que je possède fait mouvoir ma langue; « mais mon entendement demeure sans fruit. » Que vaut-il donc mieux faire? à quel moyen avoir recours? que faut-il demander à Dieu? Qu'en nous accordant de prier par le don, il nous accorde de prier par la pensée. C'est pour cela qu'il ajoute : « Je prierai en esprit, je prierai avec intelligence; je chanterai de saints cantiques en esprit, je chanterai avec intelligence. » C'est le même vœu qu'il exprime de nouveau, que l'entendement entre en exercice en même temps que la langue. S'il n'en est pas ainsi, il en résultera une autre confusion : « Si vous ne louez Dieu qu'en vertu du don, comment celui qui représente le peuple répondra-t-il : Amen, à la fin de vos louanges, ne sachant pas ce que vous dites? Vous faites bien sans doute en rendant grâces à Dieu; mais les autres n'en sont pas édifiés. » Vous le voyez ramassant encore avec soin une pierre qui doit servir à la construction de l'Eglise, qu'il a constamment en vue. Ce simple particulier qui répond, c'est le laïque, et nous voyons le grave dommage qu'il ressent quand il répond sans comprendre. Voici la pensée de Paul : Si vous bénissez Dieu dans la langue des barbares, ne vous comprenant pas vous-même et ne pouvant pas vous interpréter, vous ne sauriez obtenir à propos la réponse. Comme il n'entend pas la conclusion : Dans les siècles des siècles, le laïque ne dira pas : Amen. L'Apôtre adoucit après cela le ton de sa parole, de peur de paraître trop rabaisser le don spirituel; tout ce qu'il a dit plus haut pour la consolation de celui qui le possède, et qu'il expose les mystères, et qu'il parle à Dieu, et qu'il s'édifie

lui-même, et qu'il prie en esprit, il le résume dans cette parole : « C'est une belle chose que vous faites en rendant grâces à Dieu. » Vous parlez sous l'impulsion de l'Esprit saint; mais cet homme est là, ne comprenant rien de ce que vous dites, et ne saurait dès lors en retirer une grande utilité.

4. Comme il a si peu ménagé cependant ceux qui possèdent ce don, en leur montrant qu'ils ne possèdent pas une grande chose, il ne veut pas avoir l'air de quelqu'un qui méprise ce qu'il n'a pas, et voici ce qu'il ajoute : « Je rends grâces à Dieu de ce que je parle les langues plus que vous tous. » Il agit de même ailleurs; sur le point de déprimer les avantages du judaïsme et de prouver qu'ils ne sont rien, il déclare qu'il les possède lui-même, et dans un éminent degré; c'est alors qu'il y découvre une cause de ruine : « Si quelqu'un paraît se fier à la chair, je le puis beaucoup mieux; car je fus circoncis le huitième jour, je suis de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, hébreu de toute génération, Pharisien sous la loi, persécuteur de l'Eglise par excès de zèle, irrépréhensible dans ma vie selon la justice légale. » *Philip.*, III, 4-6. Et puis, quand il a fait étalage de toutes ces prérogatives, il poursuit en ces termes : « Ce qui m'était auparavant un gain, je ne l'ai plus estimé qu'une perte à cause du Christ. » *Ibid.*, 7. Ainsi procède-t-il maintenant : « J'ai plus que vous tous le don des langues. » Ne vous enorgueillissez pas comme si vous étiez seuls à le posséder; je le possède moi aussi, et je le possède avec plus d'abondance. « Mais j'aimerais mieux ne prononcer dans l'Eglise que cinq paroles dans mon sens, afin d'instruire les autres. » Que signifient ces derniers mots : « Dans mon sens, afin d'instruire les autres? » Comprenant ce que je dis, pouvant l'expliquer à mes frères, parler avec intelligence, transmettre un véritable enseignement. « Que prononcer dix mille paroles dans une langue inconnue. » Pourquoi? « Pour instruire les autres; » telle est la grande utilité; le reste n'est qu'une apparence. Voilà ce qu'il recherche en tout, je le répète, le bien commun.

Et cependant le don des langues frappait comme une nouveauté; il n'avait pas encore paru sur la terre, tandis que celui de prophétie datait déjà de loin, était traditionnel en quelque sorte; ce qui n'empêche pas l'Apôtre de témoigner moins d'estime pour le premier. Aussi n'en use-t-il guère, non qu'il ne le possède pas, mais parce qu'il se propose toujours ce qu'il y a de plus utile; il est affranchi de toute vaine gloire, il n'a qu'une chose en vue, comment il rendra meilleurs ceux qui l'écoutent. Ce parfait désintéressement lui permet d'envisager son propre bien avec celui des autres : l'esclave de la vaine gloire, ne se proposant pas l'avantage du prochain, ne travaille pas non plus à son propre avantage. Tel fut Simon le magicien, qui se perdit lui-même pour avoir voulu s'élever; tels furent les Juifs qui sacrifièrent leur salut au démon par ce même sentiment d'orgueil. De là sont venues aussi les idoles, de là les étranges manies et les perverses doctrines des philosophes grecs. Remarquez les bouleversements provoqués par cette passion : plusieurs d'entre eux se sont faits pauvres, d'autres ont adoré les richesses. Elle domine dans les extrêmes les plus opposés, tant elle est tyrannique. La continence est un sujet de vaine gloire pour celui-ci, pendant que celui-là se glorifie dans l'adultère : on s'enorgueillit de la justice et du vol, du jeûne et de la volupté, de la modestie et de l'insolence, de la fortune et de la pauvreté. On a vu des idolâtres pouvant s'enrichir et ne le voulant pas, afin d'exciter l'admiration.

Ainsi n'agissaient pas les apôtres, et leur conduite montra bien à quel point ils poussaient l'abnégation et l'humilité. Comme on les prenait pour des dieux, comme on se disposait à leur immoler des taureaux couronnés de bandelettes, ils ne se bornaient pas à repousser de tels honneurs, ils déchiraient leurs vêtements. Quand ils eurent redressé le boiteux, tout le monde les regardant avec admiration, ils s'écrièrent : « Pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre propre puissance que nous ayons fait marcher cet homme? » *Act.*, III, 12. Si quelques philosophes ont embrassé la pauvreté, c'est après en avoir entendu faire l'éloge; tandis que les apôtres s'y dévouent au milieu d'hommes qui la méprisent et n'ont d'éloges que pour les ri-

chesses. Les apôtres, s'ils étaient en possession de quelque bien, le versaient dans le sein du pauvre, se laissant guider en tout par la charité, jamais par la vaine gloire. Chez les philosophes, c'était tout l'opposé : ils agissaient en cela même comme s'ils avaient déclaré à la nature une guerre d'extermination. L'un jetait à la mer aveuglément et sans utilité pour personne tout ce qu'il possédait ; c'était la conduite d'un maniaque, un accès de folie ; l'autre laissait les brebis brouter dans ses champs toutes les récoltes. Vous ne voyez toujours là que la manie de l'orgueil. Au lieu de détruire ainsi les choses, nos pères recevaient même ce qui leur était offert, et le distribuaient aux pauvres, avec une telle libéralité qu'ils restaient eux-mêmes constamment en butte à la faim.

Condamnation des philosophes.

S'ils avaient recherché la gloire, ce n'est pas de la sorte qu'ils eussent agi, ils n'eussent pas accepté de pareilles distributions à faire, par la crainte d'encourir des soupçons odieux. Celui que l'orgueil pousse à se dépouiller de ses propres biens, n'acceptera certes pas le bien des autres, ne voulant pas paraître avoir besoin d'eux, ni s'exposer à la flétrissure d'un soupçon. Vous voyez les nôtres servir les indigents et mendier pour eux ; leur dévouement dépasse celui des pères les plus tendres. Voyez aussi combien ils sont modérés dans leur genre de vie, étrangers à la vaine gloire : « Ayant de quoi nous couvrir et de quoi manger, contentons-nous-en. » I *Tim.*, VI, 8. Nous sommes loin du philosophe de Sinope, qui se couvrait de haillons et se retirait dans un tonneau, spectacle fait tout au plus pour étonner les hommes, mais ne pouvant leur être d'aucune utilité. Autre était la conduite de Paul : lui ne faisait rien pour exciter l'admiration ; il portait des habits décents, il habitait une maison ordinaire ; rien de remarquable en lui, si ce n'est son zèle infatigable pour la pratique de toutes les vertus. Et voilà précisément ce dont le Cynique n'avait aucun souci, vivant dans l'intempérance, choquant tous les regards, entraîné dans la dernière abjection par son orgueil lui-même. Si vous demandez pour quelle raison il habitait un tonneau, vous n'en trouverez pas d'autre.

Diogène le Cynique.

5. Paul louait à ses frais la maison qu'il habitait à Rome. Il eût bien pu s'en passer, puisqu'il avait fait preuve d'un courage bien supérieur à cette abnégation ; mais il dédaignait la gloire de ce monde, cette bête cruelle, cet horrible démon, ce fléau de l'univers, cette vipère venimeuse. Comme ce reptile donne en naissant la mort à qui lui donne la vie, ainsi cette passion déchire le sein qui la nourrit. Où trouver un remède à cette multiple maladie ? Dans l'exemple de ceux qui en ont triomphé, dans une énergique imitation de leur humilité profonde. Remettez devant vos yeux ce que fut le patriarche Abraham. Et qu'on ne me reproche pas de semblables répétitions, de revenir si souvent et même en toute occasion au souvenir de ce juste. Il ne nous apparaît que plus glorieux, et ceux qui refusent de marcher sur ses traces n'en sont que moins dignes de pardon. En effet, si nous vous offrions ce modèle dans un cas, puis un autre dans un cas différent, on aurait quelque motif de me dire qu'il est trop difficile de pratiquer la vertu, qu'on ne saurait bien agir en toute chose, accomplir totalement une œuvre que les saints ont paru se partager. Du moment où c'est le même qui réunit tous les mérites, quelle excuse pourront alléguer ceux qui, vivant après la loi, sous la grâce même, ne sont pas montés au niveau des hommes qui précédèrent la grâce et la loi ? Comment donc le Patriarche foula-t-il aux pieds cette bête féroce, quand il fut en discussion avec son neveu ? Quoique sa part fût la moins avantageuse, quoiqu'il n'eût pas le premier rang, il ne se livra pas à la tristesse.

Vous savez cependant que dans de telles circonstances la perte est encore moins pénible que l'affront, pour celui qui n'a pas même une âme grande, et principalement lorsqu'il est le maître de tout, comme l'était le Patriarche et qu'après avoir donné l'exemple du respect et des prévenances, on n'est pas payé de retour. Rien de tout cela ne lui cause la moindre amertume : se contentant de n'être que le second, vieillard outragé par un jeune homme, oncle lésé par un neveu, il ne s'indigne ni ne s'irrite, il lui prodigue toujours les mêmes soins et la

même affection. Après avoir remporté la victoire dans une guerre pleine de dangers; après avoir terrassé la nombreuse armée des barbares, il ne triomphe pas, il n'érige pas un trophée : il a voulu sauver et non briller. Il reçoit ensuite des hôtes; pas de vaine gloire encore là, et lui-même vient à leur rencontre se prosternant devant Dieu et paraît recevoir un bienfait plutôt que l'accorder; il donne à des inconnus qui se présentent le nom de seigneurs, il impose à sa femme l'office d'une servante. Lorsque antérieurement il avait excité tant d'admiration en Egypte, et recouvré si glorieusement cette même femme, au milieu des honneurs dont il était comblé, il se garda bien d'en faire parade, et, tandis que les habitants lui donnaient le titre de roi, il lui payait le prix d'un tombeau. Quand il envoya son serviteur chercher une femme pour son fils, il le chargea de ne rien dire qui pût tourner à son avantage ou bien à sa gloire; il ne lui donna que la mission d'amener l'épouse. Voulez-vous maintenant porter votre attention sur des hommes appartenant au règne de la grâce, entourés et comme inondés des splendeurs de la doctrine céleste? Vous les verrez aussi chasser loin d'eux cette funeste passion.

Souvenez-vous de celui-là même qui tient ce langage : comme il rapporte tout à Dieu, comme il rappelle toujours ses prévarications, et jamais ses bonnes œuvres! S'agit-il de corriger les disciples, est-il forcé de se louer, il déclare qu'il se rend coupable de démence; il cède à Pierre le premier rang; il ne rougit pas de travailler chez Aquilas et Priscille : partout il donne l'exemple de l'humilité. On ne le voit pas se montrer avec pompe sur l'agora, suivi d'un nombreux cortége; il se cache dans la foule et l'obscurité. De là ce qu'il disait : « Ma présence corporelle n'a rien que de faible. » II *Cor.*, x, 10. Ce qui signifie qu'elle est sans faste et sans éclat. Il dit encore : « Je désire que vous ne fassiez rien de mal, de peur que nous ne paraissions pleins de considération. » *Ibid.*, XIII, 7. Et faut-il s'étonner s'il méprise cette gloire terrestre, lui qui sait se montrer supérieur à celle même des cieux? Il dédaigne le royaume et la géhenne, pour plaire uniquement au Christ. Il consent à ce que le Christ le frappe d'anathème, s'il doit ainsi procurer la gloire du Christ; s'il déclare qu'il consent à le souffrir pour les Juifs, c'est pour que personne ne s'arroge follement les promesses faites à ce peuple. Du moment donc où Paul manifeste de tels sentiments, nous ne devons pas être surpris de son dédain pour les choses humaines. Quel contraste avec ce que nous voyons! Tout aujourd'hui submerge un homme, et l'amour des distinctions, et la crainte des injures. Vous tombez dans l'enflure quand on vous loue, dans l'abattement quand on vous blâme. Un corps est-il faible et délicat, tout le blesse : il en est de même d'une âme sans élévation et sans énergie. Avec de telles dispositions, on se perd dans la richesse comme dans la pauvreté, dans la joie comme dans la tristesse, et plus sûrement encore dans le bonheur que dans l'adversité. La pauvreté nous force par elle-même à la tempérance, et la richesse est souvent la source des plus grands maux. Quand un homme a la fièvre, il s'irrite de tout : tout blesse également ceux dont l'âme est corrompue.

6. N'ignorant pas ce principe, ne fuyons plus la pauvreté, n'admirons plus la fortune; rendons notre âme apte à tout. Celui qui bâtit une maison, ne prétend pas certes qu'elle soit à l'abri de la pluie et du soleil, puisque c'est une chose impossible; il veut seulement qu'elle soit capable de tout supporter. Celui qui construit un navire, n'espère pas sans doute qu'il ne sera jamais battu par les flots ou que la mer n'aura pas de tempêtes, ce qui n'est pas moins impossible; il veut que la charpente soit capable de résister à tous les chocs. Celui qui s'occupe de la santé corporelle, ne suppose pas non plus que le temps n'aura pas ses inégalités; il se propose de mettre le corps en état de subir sans danger toutes ces épreuves. Procédons de la même façon à l'égard de l'âme, ne nous préoccupons pas de savoir comment nous deviendrons riches; songeons uniquement à pouvoir accepter ces deux conditions avec sécurité. Laissant de côté toute vaine sollicitude, faisons que notre âme n'ait rien à souffrir ni de la pauvreté ni de la richesse. En supposant que nous soyons à l'abri de tout accident, ce qui ne saurait guère avoir lieu, nous

Soins que l'on doit donner à son âme



serons plus heureux en ne cherchant pas la fortune ; on est en ce cas beaucoup plus fort que lorsqu'on possède une fortune invariable. Pourquoi ? D'abord, parce que l'homme ainsi disposé trouve sa force en lui-même ; tandis que l'autre s'appuie sur les objets extérieurs. Le soldat qui met sa confiance dans sa propre énergie et dans la connaissance qu'il a de la guerre, l'emporte de beaucoup sur celui qui compte seulement sur la trempe de ses armes : ainsi l'homme vertueux et qui n'a d'espoir que dans la vertu, l'emporte sur le riche dont la richesse fait tout l'espoir. En admettant ensuite que celui-ci ne tombe pas dans la pauvreté, cela ne veut pas dire qu'il puisse être exempt d'ennuis : la richesse est une mer qui ne manque ni de bouleversements ni d'orages.

Telle n'est pas la vertu : ici le bonheur et le calme ; elle rend l'homme inexpugnable à tous les assauts, alors que le riche est aisément envahi et subjugué. Parmi les bêtes fauves, les cerfs et les lièvres sont au fond les plus faciles à prendre à cause de leur timidité ; le sanglier, le taureau et le lion tombent moins dans le piége : le même contraste vous frappera si vous comparez les riches avec ceux qui ne craignent pas de vivre dans la pauvreté. D'une part, vous verrez le cerf et le lièvre ; de l'autre, le lion et le taureau. Est-il quelqu'un que le riche ne redoute ? le larron, le puissant, le jaloux, le sycophante ? Et que parlé-je de larrons et de sycophantes, quand il tient pour suspects ses propres serviteurs ? Ce n'est pas seulement durant la vie qu'il est en butte aux manœuvres des voleurs ; c'est encore après qu'il est descendu dans la tombe : la mort elle-même ne peut pas le mettre en sûreté, il est spolié jusque dans cet asile. Tant c'est une chose instable que la fortune d'ici-bas. L'effraction ne s'exerce pas sur les maisons seules, elle s'attaque aux tombeaux, elle brise les cercueils. Que peut-on donc concevoir de plus misérable que celui à qui la mort ne garantit pas un refuge assuré ? Ce malheureux corps, en perdant la vie, n'échappe pas aux maux de la vie ; les malfaiteurs engagent une lutte avec la poussière et la cendre, lutte d'autant plus terrible alors ! Quand cet homme vivait, ils pénétraient bien dans son garde-meubles, ils forçaient les coffres ; mais ils ne touchaient pas à son corps, ils n'allaient pas jusqu'à le dépouiller d'une manière complète : maintenant ceux qui violent les sépultures ne s'en abstiennent plus, leurs mains sacriléges le tournent et le retournent, pas d'humiliation ni de barbarie dont ils ne l'accablent. Les vêtements qu'il emporta dans le sein de la terre, cette triste parure du tombeau, ils les lui ravissent, et le laissent là gisant dans une entière nudité.

Quel ennemi plus cruel que la richesse ? Après avoir perdu l'âme des vivants, elle outrage le corps des trépassés, ne permettant pas même que la terre les protége, la terre, ce bien commun, dont ne sont pas même privés les suppliciés, les êtres voués à l'infamie ! Après les avoir soumis à la peine capitale, le législateur ne les poursuit pas plus loin : la richesse poursuit sa victime jusque dans le sein de la mort ; c'est là qu'elle lui inflige le plus affreux supplice, le jetant nu hors du cercueil, spectacle repoussant et lamentable ! Les riches sont donc plus maltraités que les hommes frappés par le glaive impitoyable de la loi. Ces derniers passent un jour ou deux sans sépulture, puis on les ensevelit ; tandis que les premiers subissent la spoliation et l'insulte après qu'ils ont été confiés à la terre. Si les voleurs se retirent sans emporter le cercueil, ce n'est pas à la richesse, c'est à la pauvreté qu'il faut en rendre grâces. La pauvreté seule est capable de le garder ; si nous l'avions mis sous la proctection de la richesse, si nous l'avions revêtu d'or au lieu de le faire de pierre, c'est encore un objet qu'on nous eût volé. La richesse est chose tellement incertaine qu'elle appartient à quiconque entreprend de la ravir plutôt qu'à celui qui la possède. Il est bien superflu le discours qui tend à nous montrer que nos possessions sont inébranlables, elles ne nous offrent pas même de sécurité le jour de notre mort. Qui ne sent néanmoins tomber sa colère en présence d'un tombeau, serait-on une bête féroce, un démon, tout ce qui se peut imaginer ? Cette vue est faite pour attendrir un cœur de rocher, incapable de compassion.

A l'aspect d'un mort, eût-il été notre adversaire, notre ennemi, on pleure avec ses amis les plus intimes; la colère disparaît avec la vie, la pitié la remplace. Au jour des funérailles, impossible de remarquer un ennemi; chacun respecte la nature qui nous est commune à tous et les lois qui la concernent. La richesse ne connaît pas ce respect dans la haine qu'elle excite contre le riche : ceux qu'il n'a jamais lésés lui deviennent hostiles après sa mort, même au point de dépouiller son cadavre, ce qui dénote assurément le paroxysme de la haine et de la fureur. Quand la nature lui ramène ses ennemis, la richesse lui suscite une guerre implacable, sans aucune espèce de motif, livrant son corps aux mains de la rapine, dans la solitude et la nuit. Que de choses cependant réunies ici pour ébranler une âme : la réalité même de la mort, cette froide immobilité, le travail de la corruption qui ramène un corps à la terre, l'absence de tout secours! La cupidité, comme un tyran impitoyable, presse ses ordres inhumains, changeant en bêtes féroces les spoliateurs des tombeaux. Voilà comment ils les envahissent, et les chairs mêmes du cadavre deviendraient leur proie, s'ils pouvaient en retirer quelque avantage. Tels sont les biens que nous procurent les richesses : les derniers affronts jusque dans la mort, la privation de la sépulture, qu'on ne refuse pas aux plus infâmes criminels.

Persisterons-nous à les aimer, je vous le demande, quand elles nous font une pareille guerre? Non, frères, non, je vous en supplie; fuyons-les sans nous retourner. Nous viennent-elles dans les mains, ne les tenons pas renfermées, attachons-les aux mains des pauvres. Ce sont les liens les plus forts pour les retenir, elles ne sortiront pas de ce trésor; d'inconstantes elles seront devenues fidèles, soumises, pleines de suavité : c'est au pouvoir de l'aumône que sera due cette transformation. Viennent-elles donc nous trouver, consacrons-les à cet usage; ne viennent-elles pas, gardons-nous d'aller à leur recherche; ne tombons pas dans l'abattement, ne félicitons pas ceux qui les possèdent. Comment pouvons-nous les estimer heureux, à moins que nous ne regardions aussi comme tels ceux qui luttent avec les bêtes dans l'amphithéâtre, et cela, parce que ces bêtes sont fort appréciées par les hommes qui les tiennent en réserve et qui donnent de semblables combats, quoiqu'ils ne veuillent pas s'en approcher eux-mêmes, et qu'ils ne les regardent pas sans frémir et sans trembler. Les riches éprouvent le sort des bestiaires : ils ont renfermé chez eux comme une bête féroce la fortune qui doit les dévorer, et chaque jour elle leur fait de cruelles morsures, mais non toutefois comme dans les jeux publics. Ici, c'est quand on leur ouvre la cage que les animaux se précipitent sur les victimes qui leur sont destinées : c'est, au contraire, quand on tient les richesses étroitement serrées qu'elles vous déchirent et vous perdent. Apprivoisons ce monstre furieux, et nous y parviendrons si nous le traînons sous la main des pauvres, au lieu de le tenir enchaîné. Nous acquerrons ainsi les plus grands biens; l'espérance et la sécurité nous accompagneront dans la vie présente, et nous aborderons avec confiance celle de l'avenir. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour...., etc.

HOMÉLIE XXXVI.

« Frères, ne devenez pas des enfants par l'esprit, soyez-le quant à la malice; du côté de l'esprit, soyez des hommes parfaits. »

1. C'est avec raison qu'après avoir largement démontré sa thèse, il donne plus de véhémence à son discours, il en vient à de graves reproches, rappelant un exemple qui s'applique d'une manière frappante à ce qu'il dit. En effet, les enfants sont en admiration et restent bouche béante devant des objets sans valeur; ils n'éprouvent rien de pareil devant les choses les plus importantes. Comme les Corinthiens s'imaginaient également tout avoir, parce qu'ils avaient le don des langues, qui n'était que le dernier des dons, l'Apôtre leur tient ce langage : « Ne devenez pas des enfants; » ne soyez pas dénués de sens quand il faudrait précisément être sages; soyez enfants, soyez simples concernant l'injustice, la vaine gloire et l'orgueil. Pour être

enfant dans la malice, il faut de plus être prudent. De même que la prudence avec la perversité ne sera jamais la prudence, de même la simplicité avec la déraison ne saurait être la simplicité. Celle-ci doit exclure la démence, comme celle-là l'iniquité. Les remèdes amers ou doux plus qu'ils ne doivent l'être ne produisent pas leur effet, ni la simplicité ni la prudence non plus quand elles dépassent les bornes. Aussi, nous recommandant de les équilibrer dans notre vie, le Christ disait : « Soyez prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. » *Matth.*, x, 16. Mais qu'est-ce donc d'être enfant dans le mal? C'est ne pas même le connaître. Voilà comment l'Apôtre veut que ses disciples soient. Ecoutez-le : « On entend parler chez vous d'une fornication... » *Cor.*, v, 1. Il ne dit pas qu'on la commet, il dit qu'on en parle. Ce genre de mal ne vous est donc pas inconnu, il a frappé vos oreilles.

Son désir était qu'ils fussent en même temps dans l'enfance et la virilité, celle-là pour le vice, celle-ci pour la prudence. L'homme lui-même n'aura réellement cette qualité, n'aura droit à ce titre d'homme qu'à la condition d'être enfant; s'il n'est pas enfant pour le vice, il ne sera pas homme non plus. Le pervers n'a pas même la raison, bien loin d'avoir la perfection. « Il est écrit dans la loi : Je parlerai à ce peuple dans d'autres langues, d'une manière inusitée, et même alors ils ne m'écouteront pas, dit le Seigneur. » La loi cependant ne porte rien de semblable; mais, je l'ai déjà dit, il désigne sous le nom de loi l'Ancien Testament tout entier, sans en excepter les prophéties et les livres historiques. Le témoignage qu'il cite est tiré d'Isaïe. Il rabaisse de nouveau le don des langues pour le bien de ses auditeurs; et pourtant il en fait encore ici l'éloge. Cette locution, « et même alors, » montre que le miracle aurait pu les convertir par lui-même, et que, s'ils n'ont pas cru, c'est uniquement leur faute. — Pourquoi Dieu l'a-t-il accompli s'ils ne devaient pas croire? — Afin d'apparaître en toute occasion ne négligeant rien de son côté. Quand Paul a fait voir en s'appuyant sur le prophète que le miracle n'était pas très-avantageux, il poursuit en ces termes : « Ainsi donc le don des langues est un prodige pour les infidèles et non pour les fidèles, tandis que le don de prophétie l'est pour les derniers et non pour les premiers. Si, lorsque l'Eglise est réunie, tous se mettaient à parler les langues, des hommes simples ou des infidèles entrant tout à coup, ne diraient-ils pas que vous êtes atteints de folie? Mais supposez que tous prophétisent, cet infidèle ou cet ignorant, entrant dans l'assemblée, sera convaincu par tous, jugé par tous; les secrets de son cœur seront dévoilés, et, tombant la face contre terre, il adorera Dieu, il proclamera que Dieu est vraiment en vous. »

Bien des doutes naîtront dans votre esprit au sujet de ce que nous venons de dire. S'il est vrai que le don des langues soit un miracle pour les infidèles, comment Paul a-t-il pu s'exprimer ainsi : S'ils vous entendent parler les langues, ils vous déclareront atteints de folie? Si la prophétie n'est pas pour les infidèles, mais bien pour les fidèles, d'où vient que les premiers y trouveront un gain? « Si quelque infidèle entre pendant que vous prophétisez, a dit l'Apôtre, il sera convaincu par tous, il sera jugé par tous. » Ce n'est pas la seule difficulté qui se présente; il en est une autre, que voici : Le don des langues nous apparaît ici comme supérieur à celui de prophétie. Dès que le premier est un signe pour les infidèles et le second pour les fidèles, ce qui ramène les étrangers et les introduit dans la famille l'emporte évidemment sur ce qui ne fait qu'épurer les mœurs de la famille elle-même. Que signifient donc toutes ces paroles? — Nous n'y trouverons pas de difficulté réelle ni d'obscurité; nous y découvrirons même une parfaite harmonie, si nous examinons les choses avec une sérieuse attention. Le don de prophétie est vraiment utile à tous, et non le don des langues. Après avoir affirmé que le don des langues est un signe, Paul n'a pas manqué d'ajouter qu'il est simplement un signe, c'est-à-dire, un objet d'étonnement beaucoup plus qu'un moyen d'instruction « pour les infidèles et non pour les fidèles. » Concernant le don de prophétie, il dit la même chose en sens inverse : « La prophétie n'est pas pour les infidèles, mais pour les fidèles. » Le fidèle n'a pas besoin de voir des signes

ou des prodiges; il ne lui faut que l'enseignement et l'exhortation. — Et comment dites-vous que la prophétie est utile aux uns comme aux autres, m'objectera-t-on, quand l'Apôtre affirme qu'elle est pour les fidèles et non pour les infidèles? — Si vous examinez les choses avec soin, vous verrez clair dans ce passage. Paul ne dit pas que la prophétie n'est pas utile aux infidèles, il dit seulement qu'elle ne leur est pas un signe, au fond sans valeur, comme le don des langues; car celui-ci n'a pas d'autre but que de les jeter dans l'étonnement et le trouble. En réalité, le signe n'est qu'un moyen indifférent par lui-même. Ainsi le prophète dit: « Faites de moi un signe; » mais il ajoute aussitôt : « Pour le bien. » Il dit ailleurs : « Je suis devenu pour beaucoup une sorte de prodige, » un véritable signe. *Psalm.* LXXXV, 17; LXX, 7.

2. Et, pour vous bien montrer qu'il n'a pas ici parlé du signe comme d'une chose utile de tout point, Paul ajoute ce que le signe produit. Que va-t-il dire? « Ils vous accuseront de folie. » Or, ce n'est pas à la nature même du signe, c'est à l'ignorance des accusateurs qu'il attribue cette accusation. Il ne faut pas toujours attacher le même sens à ce nom d'infidèles : parfois il s'applique à ceux dont le mal est incurable et qui s'obstinent dans leurs égarements; parfois à ceux qui peuvent changer de conduite, tels qu'étaient les infidèles qui surent admirer l'enseignement des apôtres touchant les grandeurs de Dieu, tels qu'étaient aussi Corneille et ses compagnons. Voici donc à quoi revient le langage de l'Apôtre : La prophétie exerce son action sur les fidèles et les infidèles; tandis que le don des langues, quand il est entendu par des infidèles et des insensés, non-seulement ne leur est d'aucun avantage, mais leur est encore un sujet de dérision, parce qu'ils ne voient que l'extérieur du signe, ce qui les frappe d'une vaine stupeur. S'ils avaient été doués d'intelligence, ils en auraient profité, comprenant alors dans quel but le signe était donné. Il n'y avait pas alors que des hommes accusant de démence ou d'ivresse ceux qui parlaient; beaucoup les écoutaient avec admiration comme les hérauts des magnificences divines. Les railleurs étaient donc les véritables insensés. Aussi, lorsque Paul annonce aux disciples qu'on les accusera de folie, ajoute-t-il que cette accusation viendra des ignorants et des infidèles. La prophétie n'est par circonscrite dans le signe seul, elle va par elle-même à produire la foi, elle est de nature à faire du bien à tous sans distinction.

S'il ne le dit pas au moment même, il s'en explique formellement dans la suite de son discours. On le voit par cette parole : « Il est convaincu par tous. » Rappelons l'ensemble du texte : « Si tous prophétisent, qu'un infidèle ou bien un ignorant entre dans l'assemblée, il sera convaincu par tous, il sera jugé par tous; et de la sorte les secrets de son cœur deviendront manifestes. Tombant alors la face contre terre, il adorera Dieu, proclamant que Dieu est réellement en vous. » La supériorité de la prophétie ne consiste donc pas uniquement en ce qu'elle agit sur les uns et les autres, elle consiste encore à ramener les plus impudents même des infidèles. Le miracle n'était pas égal, lorsque Pierre convainquit Sapphire, ce qui fut un acte de prophétie, et lorsqu'il parla toutes les langues; dans le premier cas la correction s'étendit à tous, dans le second il parut être saisi de délire. Après avoir dit que parfois le don des langues est inutile, comme il vient d'atténuer cette même assertion en rejetant la faute sur les Juifs, il va jusqu'à déclarer qu'il est nuisible. — Et pourquoi, me dira-t-on, a-t-il été donné? — Pour que l'interprétation l'accompagne; sans un tel secours il aboutit en sens contraire de sa destination auprès des ignorants. « Si tous parlent les langues, qu'il survienne au milieu de vous des infidèles ou des ignorants, ils diront que vous êtes atteints de folie. » C'est ainsi que les apôtres furent regardés comme étant dans l'ivresse : « Ces hommes-là sont pleins de moût. » *Act.*, II, 13. Mais ce n'est pas au signe qu'il faut s'en prendre, c'est à la grossièreté des Juifs. L'Apôtre ne suppose un tel langage que dans la bouche « des infidèles et des ignorants; » il entend blâmer par là l'ignorance et l'infidélité. Ce n'est pas au rang des choses condamnables qu'il désire mettre ce don, c'est au rang de celles qui n'ont pas une très-grande utilité; il veut aussi réprimer l'excès en ce genre et mon-

trer la nécessité de recourir à l'interprétation. Comme la plupart, au lieu de se proposer un but utile, n'usaient de ce don que par ostentation ou par intérêt, il les détourne surtout d'un tel abus, faisant voir aux coupables qu'ils peuvent même en souffrir dans leur considération, puisqu'ils s'exposent à passer pour fous.

C'est un trait frappant de la méthode de Paul, c'est sa marche habituelle; quand il veut éloigner d'une chose, il montre qu'elle nuit justement dans ce qu'on se propose. Agissez de la même façon : voulez-vous détourner quelqu'un de la volupté, montrez-lui de quelles douleurs elle est la source; voulez-vous l'éloigner de la vaine gloire, faites-lui comprendre quel en est le déshonneur. Voilà comment procède l'Apôtre. Quand il veut détacher le cœur des riches de l'amour des biens d'ici-bas, il ne se borne pas à leur dire que cette passion est nuisible, il leur déclare qu'elle jette dans les tentations : « Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation. » I *Tim.*, VI, 9. Comme les richesses semblent affranchir des épreuves, il les accuse précisément de les susciter. Plusieurs s'appliquaient à la sagesse étrangère, espérant la faire servir à l'affermissement des dogmes révélés; il leur fait voir qu'elle détruit la vertu de la croix, bien loin de lui venir en aide. D'autres portaient leurs jugements devant les tribunaux extérieurs, regardant comme une honte d'être jugés par leurs frères; il leur déclare qu'ils se déshonorent en portant ailleurs leurs contestations. D'autres encore prétendaient donner un témoignage de leur parfaite science en ne s'abstenant pas des viandes immolées aux idoles; il leur prouve que ne savoir pas ménager les intérêts du prochain, c'est une science bien imparfaite. Il en est de même ici : comme ils étaient pleins d'admiration pour le don des langues, à cause de leur amour pour l'éclat; il leur montre que c'est là ce qui doit le plus les humilier, et, non content de leur enlever leur prétendue gloire, il les place sous un soupçon de folie. Ce n'est pas tout d'abord cependant qu'il parle de la sorte; ce n'est qu'après avoir longuement disserté pour les disposer à mieux accepter sa parole, qu'il renverse toutes leurs idées. Il aime à suivre, nous l'avons déjà remarqué, ce mode de démonstration. Et dans le fait, lorsqu'on veut ébranler une opinion fortement enracinée pour y substituer l'opinion contraire, il ne faut pas frapper le coup en commençant; on ne serait alors que ridicule aux yeux des auditeurs prévenus; ils ne sauraient admettre ainsi ce qu'ils regardent comme le plus étrange paradoxe. Ce n'est donc qu'après avoir appelé leur attention sur d'autres points et s'être ainsi préparé les voies, qu'on peut essayer de modifier leurs croyances.

3. Ainsi fait encore Paul, quand il traite du mariage. Le grand nombre se tournant de ce côté comme vers un port tranquille, son intention est de les convaincre que le calme et la tranquillité sont plutôt hors de cet état. S'il leur eût dit cette vérité tout d'un coup et sans préparation, il ne les aurait pas facilement persuadés; mais, en émettant cette proposition à la suite de beaucoup d'autres, en choisissant bien le moment, il ébranle profondément les âmes. Même méthode au sujet de la virginité; c'est après une longue dissertation qu'il dit enfin : « Je vous ménage... Je veux que vous soyez sans préoccupation. » I *Cor.*, VII, 28-32. Il est donc conséquent avec lui-même en parlant du don des langues, en le dépouillant du faux éclat que les Corinthiens pensaient y trouver, en leur déclarant même qu'il les rabaissait aux yeux des infidèles. Le don de prophétie n'attire aucun déshonneur, même de ce côté; il n'est pas moins glorieux qu'utile. Personne n'accusera de folie celui qui prophétise; loin d'en faire un objet de moquerie, on sera pour lui plein de respect et d'admiration. « Il sera convaincu par tous; » ce qu'il a dans le cœur sera mis en évidence, si bien que tous l'apercevront clairement. Non, ce n'est pas la même chose de voir entrer quelqu'un qui parle persan ou syriaque, et d'entendre dérouler les secrets de son cœur, soit qu'on ait tenté l'épreuve avec une mauvaise intention, soit qu'on se présente avec sincérité; d'entendre révéler en quelque sorte tout ce qu'on a fait ou pensé, ceci frappe davantage et peut tout autrement procurer le bien.

Au sujet du don des langues, Paul trouve le secret de dire à ses auditeurs : Vous délirez. Mais ce



n'est pas de lui-même, c'est l'opinion des autres qu'il traduit : « Ils diront que vous êtes atteints de folie. » Maintenant il fait parler les choses elles-mêmes et ceux en qui le bien s'est réalisé : « Il sera convaincu par tous, il sera jugé par tous, et de la sorte les secrets de son cœur seront manifestés ; tombant la face contre terre, il adorera Dieu et déclarera que Dieu est vraiment avec vous. » Ici, pas d'incertitude. Plus haut le fait est présenté sous une forme vague et douteuse : un infidèle pourrait bien porter cette accusation de folie ; mais à présent aucun doute n'est exprimé : l'infidèle sera dans l'admiration, il adorera, il confessera, par les actes d'abord, et puis par les paroles. C'est ainsi que Nabuchodonosor lui-même adora le Seigneur, en disant : « Votre Dieu est en toute vérité le Dieu qui révèle les mystères, puisque vous avez pu me dévoiler celui-ci. » *Dan.*, II, 47. Voyez-vous à quel point la philosophie est puissante, comme elle a changé cet homme violent, comme elle l'a conduit à de saines croyances ? « Que faire donc, mes frères ? Si, lorsque vous vous réunissez, chacun de vous peut ou chanter un pieux cantique, ou donner un enseignement, ou parler une langue, ou faire une révélation, ou fournir une interprétation, que tout se fasse pour l'édification commune. » Voilà bien le fondement et la loi du christianisme. De même que l'affaire de l'artisan est de bâtir, de même celle du chrétien est d'être utile en tout à ses frères. Paul s'était fortement déchaîné contre le don des langues ; il ne veut pas cependant qu'on le juge superflu. Ne s'étant d'abord proposé que de réprimer l'arrogance de ceux qui s'enorgueillissaient, il l'énumère de nouveau parmi les autres dons : « Chanter un cantique, donner un enseignement, parler une langue. » C'est par un don spécial que dans ces premiers temps on composait un cantique ou qu'on instruisait les fidèles ; mais tout cela n'avait qu'un but, l'amélioration du prochain. Rien donc sans intention.

Si vous ne venez pas pour édifier votre frère, pourquoi venez-vous ? Je ne tiens pas grand compte de la différence des dons ; je n'ai qu'une chose à cœur, je n'en recherche point d'autres : c'est que tout serve à l'édification. Celui qui ne possède qu'un don inférieur pourra de la sorte dépasser celui qui possède un don supérieur ; l'édification commune est la raison d'être de tous les dons. Ce but n'étant pas atteint, le don tourne à la condamnation de celui qui l'a reçu. A quoi bon prophétiser, je vous le demande ; à quoi bon ressusciter un mort, si personne n'en retire un avantage ? Dès lors que telle est la fin des dons, et qu'on peut arriver au même résultat par une voie différente, ne vous enflez pas des prodiges que vous opérez, et ne vous laissez pas non plus abattre si vous êtes privés d'un tel pouvoir. « S'il en est qui parlent une langue, que ce ne soit pas plus de deux ou trois, parlant du reste l'un après l'autre, et qu'il y en ait un pour interpréter. S'il n'y a pas là d'interprète, celui qui possède le don des langues devra se taire dans l'église ; qu'il ne parle qu'à lui-même et à Dieu. » Que dites-vous, ô grand Apôtre ? Après que vous avez si longuement démontré que ce don est inutile, qu'il ne sert de rien sans le secours d'un interprète, vous ordonnez maintenant qu'on parle les langues ? — Je ne l'ordonne pas, répond-il, et je ne le défends pas non plus. — Quand il disait : « Si vous êtes appelés par quelque infidèle, et si vous désirez vous rendre à son appel, » I *Cor.*, X, 27, il ne vous donnait certes pas un ordre et ne vous faisait pas une défense. Il s'exprime ici dans le même sens : « Qu'il parle à lui-même et à Dieu. » Ne peut-il consentir à se taire, a-t-il tellement soif d'honneur, qu'il ne parle qu'en lui-même ? En donnant une semblable permission, il impose une véritable défense, puisqu'il force à rougir.

4. Ainsi fait-il plus haut en parlant du mariage : « Or, je vous le dis, à cause de votre incontinence. » I *Cor.*, VII. Quand il est question de la prophétie, il ne s'exprime plus de même. Et comment donc ? Par manière de commandement et de loi. « Que les prophètes parlent au nombre de deux ou trois. » Il ne réclame pas ici d'interprète, il ne ferme pas la bouche à celui qui veut prophétiser, il ne dit pas comme il disait tout à l'heure : « S'il n'y a pas là d'interprète, qu'il se taise. » Celui qui parle une langue ne saurait suffire. C'est à celui qui possède les deux

dons à parler; quant au premier, s'il veut parler, qu'il ait avec lui un interprète. Le prophète est interprète aussi, mais de Dieu; tandis que vous l'êtes de l'homme. « S'il n'y a pas là d'interprète, qu'il se taise. » On ne doit rien faire de superflu, rien par ostentation. « Qu'il parle à lui-même et à Dieu; » c'est-à-dire dans son âme, sans mouvement et sans bruit, si tant il le veut. — L'apôtre ne parle pas en législateur, mais bien comme un homme qui fait une concession dont on doit rougir. C'est dans le même sens qu'il disait ailleurs : « Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui. » I *Cor.*, XI, 34. En paraissant faire une concession, il frappe avec plus de force. Ce n'est pas pour faire étalage de vos dons, c'est pour l'édification de vos frères, que vous vous réunissez. Il le disait en commençant : « Que tout se fasse pour l'édification. » Puis il continue : « Que les prophètes parlent au nombre de deux ou trois, et que les autres jugent. » Il n'ajoute jamais rien à ses paroles, comme lorsqu'il parle du don des langues.

Mais pourquoi ? Alors la prophétie ne se suffit pas, d'après lui, puisqu'il en appelle au jugement des autres. — Elle se suffit amplement, dans la pensée de l'Apôtre; il ne ferme plus ici la bouche, il n'impose plus le silence, dans le cas où personne ne peut interpréter, il ne porte plus cette interdiction : « S'il n'y a pas là d'interprète, qu'il se taise. » En disant de même ici : S'il n'y a pas là de juge, qu'il ne prophétise pas, il entend simplement prémunir l'auditeur. Il parle ainsi pour avertir les fidèles de veiller à ce qu'un devin ne se glisse pas dans leurs réunions. Il leur avait imposé les mêmes précautions dès le principe, quand il établissait la différence entre la divination et la prophétie. Il insiste maintenant pour obtenir ce discernement et cette vigilance, afin que le diable n'ait plus aucun accès. « Si quelqu'un étant assis reçoit une révélation, que le premier garde le silence. Car vous pouvez tous prophétiser les uns après les autres, pour que tous soient instruits et que tous soient exhortés. » Quel est le sens de ces paroles? Si, pendant que vous parlez et prophétisez, un autre est excité par l'esprit, gardez le silence. — Ce qu'il a prescrit touchant le don des langues, il l'exige encore ici; qu'on ne parle pas tous ensemble. Il y a cependant ici quelque chose de plus divin : Paul ne se borne pas à cette mesure d'ordre, il suppose une révélation. A quoi bon l'un aurait-il désormais parlé, l'autre étant mu par l'esprit prophétique? — Et que ne parlaient-ils l'un et l'autre? — C'eût été du désordre et de la confusion. — Que ne laisse-t-il parler le premier? — Ce n'eût pas été non plus raisonnable; car, si l'esprit excitait l'autre pendant que celui-là parlait, c'était sans nul doute pour le faire parler à son tour.

Pour consoler ensuite celui qu'il oblige à se taire, Paul continue : « Vous pouvez tous prophétiser l'un après l'autre, afin que tous soient instruits et tous consolés. » Voyez comme il donne de nouveau la raison de chaque chose. Puisqu'il impose un silence absolu à celui qui parle les langues, quand un interprète n'est pas là, la parole étant alors inutile, c'est à bon droit qu'il ordonne aussi d'arrêter celui qui prophétise, quand la prophétie n'a plus d'utilité, quand elle doit même susciter le désordre, le trouble et la confusion. « Et les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes. » Avec quelle énergie, de quelle manière terrible il réprime toute prétention! De peur que l'homme ne s'opiniâtre et ne cause une sédition, il fait voir que le don même est dans un état de dépendance; c'est l'exercice de ce don qu'il désigne ici par esprit. Or, si l'esprit doit être soumis, beaucoup plus est-il juste que vous ne résistiez pas, vous qui le possédez. Puis il montre combien c'est une chose agréable à Dieu : « Dieu n'est pas, poursuit-il, un Dieu de dissension; il est le Dieu de la paix, comme je l'enseigne dans toutes les assemblées des saints. »

Que de moyens mis en œuvre pour obtenir le silence et pour consoler celui qui cède la place à l'autre! Avant tout, Paul ne veut pas que ce soit une cause d'abattement; et de là cette parole : « Vous pouvez tous prophétiser alternativement. » Il déclare ensuite que telle est la volonté de l'Esprit : « Les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes. » En troisième lieu, le Seigneur le tient pour agréable : « Il n'est pas un Dieu de dissension; il est le Dieu de la

paix. » Enfin, c'est une loi qui règne dans le monde entier; on n'exige d'eux rien d'étrange : « Je l'enseigne dans toutes les assemblées des saints. » Quoi de plus redoutable que de telles considérations? L'Eglise était alors un ciel, l'Esprit saint gouvernait toute chose, il animait de son souffle divin les hommes constitués en dignité. Nous n'avons plus aujourd'hui que les symboles de ces dons. Nous redisons bien encore ce nombre de deux ou de trois, nous déterminons les rôles : quand l'un se tait, l'autre commence; mais images que tout cela, souvenirs des réalités antiques. Voilà pourquoi, lorsque nous avons prononcé quelques paroles, le peuple répond : Avec votre Esprit. Cet usage atteste que de telles paroles étaient inspirées autrefois, non par la sagesse personnelle du prêtre, mais par l'Esprit de Dieu. Il n'en est plus de même à notre époque, et je parle maintenant de moi.

5. L'Eglise ressemble de nos jours à la femme dépouillée de son ancienne prospérité, qui n'a plus guère que d'inutiles vestiges de sa grandeur évanouie, qui ne peut montrer désormais que des coffres vides, les écrins de ses bijoux précieux : l'Eglise est cette femme tombée dans le dénûment. Ce que je dis ne s'applique pas seulement aux dons, le malheur ne serait pas tellement grand; il faut l'entendre encore des mœurs et de la vertu. Les chœurs des veuves et des vierges étaient alors pour l'Eglise un magnifique ornement; elle en est désormais privée, elle n'en a plus que les apparences. Sans doute nous avons encore aujourd'hui des veuves et des vierges; mais elles sont loin d'avoir revêtu la brillante armure qu'il faudrait porter à de pareils combats. Le trait distinctif de la vierge, c'est de n'être en sollicitude que pour les choses de Dieu, de s'attacher uniquement à le prier ; la veuve également ne se fait pas tant reconnaître en refusant de contracter de nouveaux liens qu'en pratiquant l'hospitalité, l'aumône, la constance dans la prière, et tous les autres devoirs que l'Apôtre énumère d'une manière si précise dans son épître à Timothée. Parmi les femmes même engagées dans le mariage, nous pourrions en citer dont la vie resplendit du plus pur éclat de la vertu; mais ce n'est pas la seule chose qu'on leur demande; on leur demande aussi un sincère dévouement pour les pauvres : ce qui faisait surtout la gloire de ces femmes de la primitive Eglise, je ne puis pas dire de celles de nos jours. Au lieu de se couvrir d'or, elles empruntaient à la charité toute leur parure. Aujourd'hui cette parure est rejetée, les femmes s'enveloppent entièrement d'un réseau d'or, dont le péché a formé les mailles.

L'aumône est un véritable ornement.

Vous présenterai-je encore un écrin vide, où manque l'ancien bijou? Elles se réunissaient autrefois pour chanter des psaumes en commun : nous sommes encore fidèles à cet usage; seulement, toutes n'avaient alors qu'un cœur et qu'une âme, tandis qu'à présent, les dissensions et les luttes partout, au lieu de cette parfaite, harmonie et de cette seule âme. Celui qui préside à l'Eglise souhaite encore à tous la paix, tel qu'un père rentrant dans sa maison; ce nom de paix retentit sans cesse, la réalité ne se rencontre nulle part. Les maisons elles-mêmes étaient alors des églises : maintenant les églises sont aussi devenues des maisons, et souvent pires que les autres. Dans une antique maison, vous pouvez voir régner l'ordre : la maîtresse de maison occupe là son siége d'honneur avec une dignité complète, et les servantes s'occupent à tisser en silence; chacun des serviteurs a la main au travail qui lui est prescrit. Ici règnent au contraire le désordre et la confusion, on dirait une véritable hôtellerie, tant le rire et l'agitation ont ici de liberté; on se croirait aux bains ou sur les places publiques, dans le bruit et le tumulte de la foule. Et c'est chez nous seulement que de telles choses se passent; ailleurs on ne dit pas même un mot à son voisin dans une église, quand ce serait un ami qu'on n'aurait pas vu depuis longtemps : on ne parle que hors de l'enceinte, et certes à bon droit. Car enfin, l'église n'est pas une salle de jeu, une boutique de parfumeur, une de ces officines qui s'ouvrent sur l'agora : c'est la demeure des anges et des archanges, c'est le palais de Dieu, c'est le ciel même. Supposé qu'on vous introduise au ciel, y verriez-vous un père, un frère, que vous n'oseriez pas leur parler : de même ici ne de-

vons-nous avoir sur les lèvres que des paroles saintes, puisque c'est également ici le ciel.

Si vous ne le croyez pas, tournez vos regards vers cette table, rappelez-vous pour quelle cause et dans quel but elle est dressée, songez quel est celui qui vous y sera tout à l'heure offert, et frémissez déjà. Lorsque quelqu'un aperçoit le trône royal, tout est en éveil dans son âme, il lui semble que le roi va se présenter. Et vous aussi, soyez pénétrés d'un saint effroi avant ce moment redoutable; relevez-vous avant que les voiles sacrés s'ouvrent et que le chœur des anges s'avance; montez jusque dans le ciel. Mais celui qui n'est pas initié ignore ces choses; il faut donc que nous appelions ailleurs son attention. Les considérations à lui présenter ne nous manqueront pas pour le ranimer, le détacher de la terre, lui faire prendre son essor. Vous donc qui n'êtes pas initié, quand vous entendez cette parole du prophète : « Voici ce que dit le Seigneur, » élancez-vous de cette terre jusque dans le ciel; comprenez quel est celui qui vous parle ainsi par la bouche d'un homme. Aujourd'hui, lorsqu'un mime est là pour vous amuser, lorsqu'une femme perdue joue son rôle, le théâtre est calme et silencieux, on prête une oreille attentive, pas de bruit, pas de tumulte, pas le moindre mouvement, quoique personne n'impose le silence; et lorsque Dieu, du haut du ciel, nous parle de si terribles mystères, nous avons vraiment l'impudence des chiens, nous n'avons pas pour Dieu le respect que nous avons pour une courtisane!

6. Vous êtes saisis d'horreur en entendant ces paroles? Ah! soyez-le plutôt quand vous agissez de la sorte. A propos de ceux qui dédaignent les pauvres et qui mangent seuls, Paul s'écriait : « N'avez-vous pas vos maisons pour manger et pour boire? Méprisez-vous donc l'église de Dieu, et voulez-vous couvrir de honte ceux qui n'ont rien? » I *Cor.*, XI, 22. Permettez qu'à mon tour je dise à ceux qui dérangent et parlent dans l'église : N'avez-vous pas vos maisons pour vous divertir? Méprisez-vous donc l'église de Dieu, et voulez-vous entraîner au désordre ceux qui désirent la décence et la paix? — Mais il nous est agréable, il nous est précieux de causer avec des connaissances. — Je ne vous en empêche pas, pourvu que ce soit dans vos demeures, sur la place publique, aux bains; l'église n'est pas un lieu de causerie, elle est l'école de la religion. Maintenant on ne la distinguerait pas de l'agora, ni du théâtre même, si j'ose dire toute ma pensée, tant les femmes qui s'y réunissent l'emportent par leurs molles attitudes et leurs funestes atours sur celles qui s'y prostituent. Aussi, que d'impudiques n'attirent-elles pas après elles? Si quelqu'un se propose de tenter ou de corrompre une femme, aucun endroit, je le crois fort, ne lui paraîtra plus favorable que l'église. Faut-il vendre ou acheter, l'église encore lui paraîtra plus favorable que la place du marché. Plus d'affaires s'engagent ici que dans les officines. S'agit-il de mal parler ou d'écouter les médisances, c'est également une chose qui se rencontre ici plus souvent qu'à l'agora. Voulez-vous entendre les nouvelles politiques, ce qui se passe dans les camps ou dans les familles, n'allez pas aux tribunaux, ne vous asseyez pas chez les médecins; c'est ici que vous trouverez les personnes les mieux informées à ce sujet; il n'est pas de maison qui rivalise sous ce rapport avec l'église.

Peut-être vous ai-je blessés au cœur; je ne puis pas le croire. Quand vous persévérez dans vos habitudes, comment supposerais-je que vous êtes sensibles à ce qui vous est dit? Il est donc nécessaire de revenir fréquemment sur ces reproches. De tels désordres sont-ils bien tolérables? peut-on s'y résigner? Nous nous fatiguons, nous nous épuisons chaque jour, afin que vous emportiez d'ici quelque utile leçon; et nul d'entre vous ne se retire avec un gain quelconque; c'est une perte de plus que vous avez subie. Vous vous êtes réunis pour votre condamnation, puisque, n'ayant aucune occasion de péché, vous éloignez d'ici les personnes décentes et vertueuses, en les affligeant sans cesse par votre conduite désordonnée. Que répond le grand nombre? — Je n'entends pas ce qu'on lit, je ne distingue pas même les paroles. — C'est que vous êtes vous-même bruyant et agité, c'est que vous n'êtes point venu dans de pieuses dispositions. Que dites-vous? vous ne comprenez pas les pa-

roles qu'on vous adresse? Mais c'est pour cela même qu'il vous fallait être attentif. Si l'obscurité qui les enveloppe ne peut pas tenir votre âme en éveil, beaucoup plus les eussiez-vous dédaignées en les trouvant claires. Tout n'est pas facile à saisir, et c'est pour secouer votre paresse; tout n'est pas obscur, et c'est pour que vous ne perdiez pas courage. L'eunuque éthiopien n'éleva pas de telles difficultés; quoique plongé dans le tourbillon des affaires et voyageant, il tenait le livre à la main et lisait, sans pouvoir néanmoins le comprendre : et vous, quand vous avez des maîtres prêts à vous enseigner, quand il ne s'agit que d'écouter la lecture, vous mettez en avant des subterfuges et des prétextes. Vous ne savez pas ce qu'on dit? Priez donc pour l'apprendre. Mais non, il n'est pas possible que tout vous soit inconnu. Il y a là beaucoup de choses claires et faciles.

Serait-il vrai, du reste, que vous ne compreniez rien, ce n'est pas une raison pour troubler le silence et chasser d'ici ceux qui voudraient s'instruire; en vous rendant agréable à Dieu par votre calme et votre respect, vous obtiendriez de voir clair dans ce qui vous paraissait couvert de ténèbres. N'avez-vous pas la force de vous taire, sortez, afin de n'être pas nuisible aux autres. Dans l'église, il faut qu'il ne s'élève jamais qu'une voix, comme venant d'un seul corps. Voilà pourquoi c'est un seul lecteur qui se fait entendre, pendant que l'évêque est assis en silence; un seul choriste chante, et, quand tous répondent, c'est comme d'une seule voix et comme d'une seule bouche; celui qui fait l'instruction parle seul aussi. Mais, lorsque la plupart sont engagés dans des conversations si nombreuses et si diverses, irions-nous nous fatiguer en vain? Quant à vous, vous ne croyez pas certainement nous causer un stérile ennui par votre obstination à parler de choses de néant, alors que nous vous exposons des vérités si sublimes. Le désordre n'est pas seulement dans la vie, il est encore dans l'intelligence, dans le jugement que vous portez sur les choses : vous soupirez après celles qui n'ont aucune utilité, vous poursuivez des ombres et des rêves, laissant de côté le bien réel. Le présent n'est-il pas, en effet, une vaine ombre, un rêve trompeur, ou même quelque chose de pire? Il s'enfuit avant qu'il ait entièrement paru; mais il ne s'envole pas sans avoir causé le plus grand trouble, un trouble qui l'emporte de beaucoup sur le plaisir.

Vanité des richesses.

L'homme aurait-il enfoui d'incalculables richesses, la nuit une fois passée, il part dépouillé de tout; et rien n'est plus juste. Ceux qui sont riches en rêvant, dès qu'ils ont quitté leur couche, n'ont plus rien de ce qu'ils s'imaginaient posséder : ainsi des avares. Je me trompe cependant, ils sont encore plus malheureux. Celui qui n'est riche qu'en rêve n'a jamais eu les trésors que son imagination lui représentait, il n'éprouve donc pas d'autre mal lorsqu'il échappe à son sommeil; pour l'avare, il s'éloigne privé de tous ses trésors, et n'emportant que les péchés dont ils furent une source féconde. N'ayant eu qu'une fortune chimérique, il n'a pas des maux chimériques à subir; il se trouve alors en face de la réalité. La volupté ne fut qu'un songe, mais le châtiment qui la suit est loin d'être un songe, c'est un fait éternel. Bien plus, même avant ce supplice, le coupable est cruellement puni sur la terre par les innombrables ennuis, les sollicitudes dévorantes, les accusations, les calomnies, les troubles et les déchirements au prix desquels il est devenu riche. Voulons-nous donc nous affranchir des rêves pénibles et des douloureuses réalités, laissons la cupidité pour l'aumône, la rapine pour la charité. Nous acquerrons ainsi les biens présents et futurs, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVII.

« Que vos femmes gardent le silence dans les églises, car il ne leur est pas permis de parler ; elles doivent se tenir dans la soumission, comme la loi le dit elle-même. »

1. Après avoir coupé court au désordre qui provenait du don des langues et du don de prophétie, après avoir statué qu'on userait de l'un

comme de l'autre alternativement et de manière à ne jamais s'interrompre, il en vient maintenant à la perturbation dont les femmes étaient la cause; il va retrancher leur intempérance de langage, et certes bien à propos. S'il n'est pas permis, en effet, à ceux qui possèdent les grâces spirituelles de parler au hasard ni quand ils veulent, et cela, quoiqu'ils soient mus par l'Esprit, à plus forte raison cela n'est-il pas permis à l'inconsidération et à la frivolité. Aussi n'est-ce pas sans déployer tout son pouvoir qu'il leur ferme la bouche; il invoque même l'autorité de l'ancienne loi. Ici, ce n'est pas un simple conseil qu'il donne, ce n'est pas même une exhortation; c'est un ordre rigoureux qu'il confirme par l'autorité de la loi. A peine a-t-il dit: « Que vos femmes gardent le silence dans les églises, il ne leur est pas permis de parler; elles doivent se tenir dans la soumission, » qu'il ajoute: « Comme le dit la loi elle-même. » Où donc la loi l'a-t-elle dit? « Tu seras soumise à ton mari, et c'est lui qui te gouvernera. » *Genes.*, III, 16.

Voyez-vous la sagesse de Paul; quel imposant témoignage il invoque pour ordonner aux femmes non-seulement de se taire, mais encore de se taire en tremblant, avec cette crainte qu'une humble servante doit éprouver? Aussi, quand il a dit: « Il ne leur est pas permis de parler, » au lieu d'ajouter simplement: Elles doivent se taire, il dit plus: « Elles doivent être soumises. » Or, si c'est un devoir pour elles à l'égard de leurs maris, ce devoir est plus grand encore à l'égard des docteurs et des pères, dans les réunions publiques des chrétiens. — Mais, s'il ne leur est pas permis de parler ni de faire une question, m'objecterez-vous, pourquoi leur présence? — Pour qu'elles écoutent d'utiles leçons, et, s'il leur reste quelque doute, qu'elles interrogent leurs maris, une fois rentrées chez elles. C'est la prescription de Paul: « Quant à ce qu'elles désirent apprendre, qu'elles interrogent chez elles leurs maris. » La défense qui leur est faite de parler implique donc celle d'interroger dans l'église. D'un autre côté, s'il leur est défendu d'interroger, bien plus encore leur est-il défendu de parler à leur guise. — Et pourquoi leur impose-t-il une pareille sujétion? — Parce que c'est chose bien faible, bien mobile et bien légère que la femme. Voilà pourquoi il lui donne son mari pour instituteur, dans l'intérêt de l'un et de l'autre. C'est inspirer à la femme la modestie, et la vigilance à l'homme; de telle sorte que celui-ci rapportera exactement à celle-là ce qu'il aura entendu.

Après cela, comme les femmes pensaient que ce serait un honneur pour elles de prendre la parole dans l'assemblée, Paul les éloigne de plus en plus de cette prétention, en ajoutant: « Ce serait une honte pour la femme de parler dans l'église. Il a d'abord appuyé sa parole sur la loi de Dieu, il la confirme ensuite par le raisonnement et l'usage. C'est ainsi qu'il leur disait à propos des cheveux: « Est-ce que cela ne vous est pas enseigné par la nature elle-même? » I *Cor.*, XI, 14. Partout vous le trouverez fidèle à cette marche; partout il attaque le mal, non-seulement par l'autorité des Ecritures, mais encore au nom des usages reçus. De plus, il le couvre de honte en l'opposant aux opinions comme aux lois universellement établies. Il a recours à ce moyen quand il ajoute: « Est-ce de vous que procède la parole de Dieu, ou bien n'est-elle parvenue qu'à vous? » Il fait comparaître les autres Eglises gardiennes de cette loi, il retranche le désordre comme une nouveauté; et son discours sera d'autant plus acceptable qu'il repose ainsi sur le sentiment commun. Il disait ailleurs, obéissant à la même inspiration: « C'est lui qui vous a remis en mémoire les enseignements que je vous ai donnés, et que je donne de toute part, dans toutes les Eglises. » I *Cor.*, IV, 17. Il disait encore: « Notre Dieu n'est pas un Dieu de dissension, c'est un Dieu de paix, de même que dans toutes les Eglises des saints. » *Ibid.*, XIV, 33. Voilà comment il dit ici: « Est-ce de vous que procède la parole de Dieu, ou bien n'est-elle parvenue qu'à vous? » Vous n'êtes ni les premiers ni les seuls fidèles, la foi appartient au monde entier. Il l'écrivait également aux Colossiens, en parlant de l'Evangile: « Comme il fructifie et se développe dans tout l'univers. » *Coloss.*, I, 6. Il marche au même but par une voie différente, pour exhorter ses auditeurs: ainsi, par

exemple, quand il leur déclare qu'ils sont les premiers et qu'ils brillent aux yeux de tous. Voici comment il s'exprime, écrivant aux Thessaloniciens : « De vous est partie la parole de Dieu, et la foi que vous avez en Dieu s'est répandue dans toutes les contrées. » I *Thess.*, I, 8. Il écrit de même aux Romains : « Votre foi est annoncée dans toutes les parties du monde. » *Rom.*, I, 8. Deux choses sont également propres à nous encourager, à nous ranimer : les éloges que les autres nous accordent, la part qu'ils prennent à nos sentiments. De là ce que Paul disait tout à l'heure : « Est-ce que la parole de Dieu procède de vous, ou n'est parvenue qu'à vous? » Vous n'avez pas à me dire : Nous n'avons pas été les instituteurs des autres, il n'est pas juste non plus que les autres soient nos instituteurs ; les progrès de la foi ne se sont pas arrêtés à ces limites, il n'est pas nécessaire de prendre exemple sur autrui. — Voyez de combien de manières il les confond; il a fait comparaître la loi, il a mis à nu la honte de leur conduite, les autres Eglises ont appuyé sa leçon.

2. Il a réservé pour la fin ce qu'il y a de plus fort, en leur déclarant que Dieu lui-même leur intime par lui ses ordres : « Si quelqu'un nous semble prophète ou bien un homme spirituel, il doit savoir que je vous transmets par cet écrit les ordres mêmes du Seigneur. Si quelqu'un ne le sait pas, qu'il reste dans son ignorance. » Pourquoi donc ajoute-t-il ces paroles? Pour leur montrer qu'il n'entend pas user de contrainte ni soulever une discussion. Or, c'est là le signe de ceux qui ne prétendent pas établir leurs propres pensées, et qui n'envisagent que le bien de leurs frères. Voilà pourquoi Paul disait plus haut : « Si quelqu'un aime les querelles, telle n'est pas notre habitude à nous.» I *Cor.*, XI, 16. Cependant il n'agit pas toujours ainsi; ce n'est que lorsqu'il s'agit de péchés moins graves; il préfère alors faire rougir le pécheur. Quand il est question d'autre chose, il parle autrement; et de quelle façon? « Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni ceux qui sont adonnés à la mollesse ne posséderont le royaume de Dieu; » I *Cor.*, VI, 9; ou bien encore : « C'est moi, Paul, qui vous le dis : si vous recevez la circoncision, le Christ ne vous servira de rien. » *Galat.*, V, 2. Comme il n'est question ici que du silence à garder, la leçon n'est pas aussi sévère, et c'est le moyen qu'elle soit plus efficace.

Cela dit, il en revient selon sa coutume à son premier sujet, au point d'où il était parti pour entrer dans cette discussion; et voici comment il s'exprime : « C'est pourquoi, mes frères, soyez pleins de zèle pour la prophétie, et ne faites pas obstacle au don des langues. » Oui, telle est sa coutume, non-seulement d'atteindre le but qu'il s'est proposé, mais encore de corriger en passant tout désordre qui, d'une manière quelconque, lui paraît s'y rattacher; puis il remonte à sa pensée première, pour qu'on ne juge pas qu'il l'a perdue de vue. C'est ainsi qu'il dit : « Lorsque vous vous réunissez pour le repas, attendez-vous les uns les autres. » I *Cor.*, XI, 33. De même ici, quand il a fixé l'ordre dans lequel se rangent les dons, quand il a bien établi qu'il ne faut ni se décourager parce qu'on a moins reçu, ni s'enorgueillir parce qu'on a reçu davantage; quand il a rappelé les femmes à la modestie qui leur convient et tout fait pour les disposer à cette vertu, il revient à sa pensée première, en disant : « Aspirez avec ardeur à la prophétie, et ne faites pas obstacle au don des langues. » Voyez-vous comme il garde la distinction jusqu'à la fin, comme il montre que l'un de ces dons est extrêmement nécessaire, et non l'autre? Il veut qu'on recherche l'un avec ardeur; tandis que l'autre, il lui suffit qu'on ne l'empêche pas.

Résumant ensuite tout ce qui doit servir à la correction des mœurs, il ajoute : « Que les convenances et l'ordre soient observés en tout. » Il frappe ainsi de nouveau sur ceux qui ne craignent pas le déshonneur, qui se font une réputation de démence, qui ne se tiennent pas à leur rang. Et dans le fait, rien n'édifie comme le bon ordre, la paix, la charité; rien ne détruit comme le contraire. Ce principe ne s'applique pas seulement à la sphère des biens spirituels, il est d'une application générale. Dans un chœur, un navire, un char, une armée à diri- Avantages du bon ordre.



ger, si vous n'observez pas l'ordre voulu, si vous mettez les petites choses à la place des grandes, vous bouleversez et dénaturez tout. Ne portons donc jamais atteinte à l'ordre; n'allons pas mettre la tête en bas et les pieds en haut. Voilà pourtant ce qui arrive quand nous jetons à bas la droite raison, pour laisser dominer les convoitises, la colère, l'arrogance, la volupté : l'orage alors se déchaîne, la perturbation règne de toute part, c'est une affreuse tempête, et tout est plongé dans la nuit. Si vous le voulez bien, examinons d'abord la honte, puis le dommage qui en résulte. Comment mettrons-nous ces deux choses en évidence? Plaçons devant nous un homme ainsi disposé, captivé par une femme impudique, dominé par un amour insensé; et voyons alors de quel ridicule il se couvre. Quoi de plus dégradant que de frapper à la porte d'une maison infâme, d'être repoussé par la personnification même de l'infamie, de se plaindre et de se lamenter, de se dépouiller ainsi de toute considération? Quant au dommage qu'on se cause, il vous est également facile de le voir : songez à l'argent qu'on dépense, aux extrêmes dangers auxquels on est exposé, aux adversaires qu'on rencontre, aux coups, aux blessures qu'on reçoit dans de semblables combats.

Maux engendrés par l'avarice.

Voilà dans quel état se trouvent aussi les hommes cupides; ils se trouvent même dans un état plus honteux. Les premiers, en effet, n'ont devant les yeux qu'un seul corps; mais les avares se préoccupent de tout ce que les autres possèdent, les pauvres comme les riches; ils se passionnent même pour ce qui n'existe pas, et c'est bien là surtout l'exaltation de la démence. Ils ne disent pas seulement : Je voudrais avoir la fortune d'un tel ou d'un tel; ils voudraient que les montagnes, les maisons et tout ce qu'ils voient fussent des monceaux d'or; ils se transportent dans un autre monde; et ce tourment du désir est chez eux sans trêve et sans fin. Qui pourrait rendre avec la parole cette tempête de pensées, ces ondes furieuses, ces ténèbres épaisses? Or, où règne un pareil désordre, comment goûter quelque plaisir? Impossible, sans nul doute; au lieu de cela, des souffrances intolérables, un complet bouleversement, une âme sans cesse ballottée par l'orage. Cela s'applique de même aux misérables jouets d'une trompeuse beauté. Mieux vaudrait n'avoir d'amour d'aucune sorte que subir le joug d'un tel amour. Personne qui prétende le contraire; pour moi, j'ajoute qu'un homme en butte à la passion, mais qui sait la réprimer, est beaucoup plus heureux que celui dont la passion est constamment satisfaite. Ce n'est pas facile à démontrer; il ne faut pas cependant hésiter à l'entreprendre. La difficulté provient de ce que les auditeurs sont peu dignes d'une telle philosophie, et non de la nature même des choses.

3. Pour un homme passionné, qu'est-ce qui est préférable, dites-moi, le mépris de la femme qu'il aime ou son amour respectueux? Evidemment son amour. Et quel est, je vous le demande encore, celui que cette femme honorera le plus, son esclave, l'homme qui s'est mis à ses pieds, ou bien celui qui s'est engagé dans ces intrigues, et qui, des artifices de cette femme, s'est fait des ailes pour voler plus haut? Il est clair pour tout le monde que ce sera le dernier. Quel sera l'objet préféré de ses attentions, celui qu'elle a déjà pris, ou celui qui se dérobe? Encore ce dernier, sans contredit. L'homme tombé n'a certes pas le même attrait que celui qui se tient debout. S'il vous en coûte de le croire, c'est à vous-mêmes que j'en demanderai la démonstration. Quelle est la femme que vous aimez le plus, celle qui se montre fragile et sans énergie, ou bien celle dont la conquête vous coûte plus d'efforts et de peines? La réponse est aisée, car le désir s'enflamme par la lutte. La femme n'a pas d'autres sentiments : elle honore, elle admire celui qui la repousse avec mépris; si cela n'est pas douteux, ceci ne l'est pas davantage : la plus grande part de bonheur sera pour l'homme le plus honoré et le plus aimé. Un guerrier quitte bientôt la ville qu'il a prise; il s'attache avec une ardeur infatigable à celle qui se défend. Un chasseur renferme dans un obscur recoin la bête fauve dont il s'est emparé, la traitant comme une courtisane traite son esclave; il ne se détourne pas de celle qui fuit. — Mais l'un satisfait sa passion,

me direz-vous, et non l'autre. — Eviter l'opprobre et l'esclavage, se soustraire à des caprices impérieux, repousser de honteuses chaînes, n'être pas mené comme un valet, frappé, conspué, la tête couverte de meurtrissures, est-ce donc un plaisir à dédaigner, d'après vous? Quand on examine de près ces choses, quand on embrasse d'un coup d'œil, si c'est possible, les affronts, les récriminations, les colères perpétuelles, provenant des orgies ou du caractère même, les inimitiés qu'on encourt et tant d'autres vexations que connaissent seuls ceux qui les ont éprouvées, on jugera qu'une guerre quelconque présente plus de trêves que cette misérable vie.

Quel est donc le plaisir dont vous parlez, veuillez me le dire? Celui du mal, si précaire et si momentané? Mais ce plaisir se trouve aussitôt absorbé par les mêmes luttes, les mêmes orages, les mêmes emportements et la même frénésie. Je parle ainsi, comme on parlerait à des jeunes gens emportés par la fougue de l'âge, qui n'écoutent pas volontiers ce qu'on pourrait leur dire concernant le royaume et la géhenne. Après cela même, impossible d'exprimer le bonheur de ceux qui se renferment dans les limites de la sagesse, quand on parcourt de la pensée les récompenses promises à la vertu, les couronnes, la gloire de vivre avec les anges, les applaudissements de l'univers entier, la liberté de la parole, les magnifiques espérances de l'immortalité. — Mais cela n'empêche pas le plaisir que la passion procure, insistera-t-on toujours, et le sage ne peut pas constamment lutter contre la tyrannie de la nature. — C'est le contraire que vous devriez apercevoir; la violence et la perturbation se trouvent plutôt du côté de l'impudique. Dans son corps même un profond bouleversement. Cet homme est dans un état pire que celui de la mer soulevée par les vents les plus impétueux; la passion ne lui laisse aucun repos, elle lui livre de continuels assauts; on dirait un démoniaque sans cesse déchiré par les esprits pervers. Celui qui commande à la passion est, au contraire, un athlète plein de courage et de vigueur, qui frappe à coups redoublés son antagoniste; il goûte un plaisir supérieur, bien préférable à toutes les délices de la terre; ses victoires incessantes, le bon témoignage que sa conscience lui rend, les splendides trophées qu'il dresse, le revêtent d'une incomparable beauté. Si le voluptueux a quelques instants de relâche à la suite de son péché, c'est une paix illusoire; la tempête revient l'assaillir avec la même fureur. Le sage ne laisse aucun accès au désordre, il n'attend pas que la mer soit irritée, que la bête féroce rugisse. Il est sans doute obligé de se faire quelque violence pour résister à de tels assauts; mais l'esclave de la passion est toujours bouleversé, aiguillonné, impatient du frein, et, comme s'il avait à maîtriser un cheval indompté, obligé de recourir à de telles manœuvres, sous peine, s'il se laisse gagner la main, ou s'il redoute ce labeur, d'être emporté dans les précipices. Je parle trop ouvertement peut-être; mais qu'on ne me le reproche pas: au lieu de viser à rendre le discours respectable par de riches embellissements, je veux obtenir que les auditeurs se respectent.

Pour réprimer le mal il faut agir avec vigueur.

4. Les prophètes ne reculaient pas non plus devant de semblables expressions; voulant avant tout réprimer le libertinage des Juifs, ils leur parlaient même d'une manière plus ouverte et plus incisive que nous ne l'avons fait maintenant. Quand il s'agit de traiter une plaie purulente, le médecin ne se préoccupe guère de ne pas souiller ses mains; il n'a qu'une chose en vue: délivrer le malade de cette humeur funeste. Quand on aspire à relever un homme abaissé, on commence par s'abaisser soi-même. Veut-on frapper à mort un adversaire qui s'avance pour nous tuer, on ne craint pas de se couvrir de sang avec lui; et c'est même là ce qui rehausse l'honneur de la victoire. En voyant un soldat revenir de la mêlée, couvert de poussière et de sang, portant sur lui les éclats du carnage, bien loin de vous en détourner, vous le contemplez avec admiration. Et nous aussi, lorsque nous verrons revenir tout sanglant un homme qui vient d'exterminer la passion, aimons à l'admirer, prenons part à sa victoire, ne nous regardons pas comme étrangers à son combat. Disons ensuite aux voluptueux: Montrez-nous le plaisir que vous a donné la concupiscence; l'homme chaste goûte



le plaisir du triomphe, il n'en est aucun pour vous. Me parlerez-vous d'une volupté grossière? l'autre est tout autrement éclatant et durable. Votre plaisir à vous n'a qu'un instant et se cache dans l'ombre : le plaisir dont la conscience est le fondement est plus profond et plus suave; il ne cesse jamais. Ce n'est pas la société d'une femme peut-être qui donnerait à l'âme la paix et l'élévation que lui fournit la philosophie.

Bonheur de la chasteté.

L'homme chaste, je l'ai dit, nous montre à découvert son bonheur; mais, chez vous, je ne vois que le chagrin de la défaite, je cherche le bonheur, et je ne le trouve pas. A quel moment le placez-vous? Au moment où le péché va se commettre? Mais, est-ce donc bonheur qu'il faut dire? N'est-ce pas plutôt démence et fureur? Grincer des dents, être hors de soi-même, ce n'est pas certes un signe de plaisir, car le plaisir ne produit pas les effets qui résultent de la plus extrême peine. Dans les luttes du pugilat, les athlètes grincent des dents, soit qu'ils frappent, soit qu'ils soient frappés; il en est de même des femmes dans les douleurs de l'enfantement. Non, ce n'est pas là du plaisir, c'est de l'égarement et de la perturbation. Placerez-vous le bonheur dans le moment qui suit le péché? Pas davantage. On ne dira pas que la femme qui vient d'enfanter goûte un plaisir physique, mais seulement qu'elle est délivrée de ses douleurs; au lieu de plaisir, elle n'éprouve que faiblesse et prostration; or ce sont là des choses qu'il ne faut pas confondre. Où donc se trouve-t-il, dites-le-moi? Il n'en existe d'aucune sorte; ou bien, s'il en est un, il est tellement rapide qu'il ne paraît même pas. Nous aurions beau recourir à tous les moyens pour le saisir et nous en emparer, que tous nos efforts seraient inutiles. Tel n'est pas celui de l'homme vertueux : sa joie est immense et visible pour tous; disons mieux, sa vie tout entière s'écoule dans la joie, puisqu'il est déjà couronné dans sa conscience, que les flots sont apaisés, qu'il ne s'élève plus de tumulte d'aucun côté. Puis donc que le sage est dans les délices, le voluptueux dans la tristesse et l'agitation, fuyons la licence, embrassons la chasteté, afin d'obtenir de plus les biens à venir, par la grâce et la miséricorde..., etc.

HOMÉLIE XXXVIII.

« Je vous fais connaître, frères, l'évangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, et par lequel vous êtes sauvés, si vous le gardez tel que je vous l'ai prêché. »

1. Ayant terminé ce qu'il avait à dire concernant les dons spirituels, l'Apôtre passe maintenant à ce qu'il y a de plus nécessaire, à la preuve de la résurrection, car c'est en cela surtout que les esprits étaient malades. Quand il s'agit du corps, si la fièvre a gagné les parties essentielles, les nerfs et les veines, les éléments constitutifs, le mal devient incurable, à moins qu'on ne le combatte avec le plus grand soin. Le péril n'était pas moindre en cette circonstance. Le mal attaquait les fondements mêmes de la piété. De là cette ardente sollicitude que Paul déploie. Il n'est plus question d'un point particulier de conduite, d'un fidèle tombé dans la fornication, d'un autre subjugué par l'amour de l'argent, ou de celui qui se tenait la tête couverte. Il y allait du principe de tous les biens : les Corinthiens étaient en lutte au sujet de la résurrection elle-même. Comme toute notre espérance est là, le diable y concentre toutes ses manœuvres; parfois il faisait entièrement disparaître la résurrection, parfois il leur persuadait qu'elle avait eu déjà lieu. Ecrivant à Timothée, Paul appelait une gangrène cette perverse doctrine, et stigmatisait ainsi ceux qui l'introduisaient : « De leur nombre sont Hyménée et Philète, qui se sont éloignés de la vérité, affirmant que la résurrection est déjà faite et renversant la foi de plusieurs. » II *Tim.*, II, 17-18. Tantôt ils le disaient, et tantôt ils ajoutaient que ce n'est pas le corps qui doit ressusciter, que la résurrection est tout simplement la purification de l'âme. Voilà ce que leur inspirait l'esprit de ténèbres, non-seulement dans le but de détruire la résurrection, mais encore dans celui de montrer comme un tissu de fables tout ce qui s'est accompli pour nous. S'ils avaient fini par se convaincre que les corps ne doivent pas ressusciter, ils en seraient venus à croire que le Christ

n'était pas ressuscité non plus; en procédant de la sorte, ils auraient même admis qu'il n'est pas venu sur la terre, et que dès lors il n'a rien fait de ce que nous lui attribuons.

Tels sont les funestes artifices du diable. Aussi Paul les traite-t-il d'embûches dissimulées, car l'ennemi ne dévoile pas ce qu'il se propose, ne voulant pas se livrer. Cet esprit pervers se couvre de fausses apparences pour mieux arriver à son but; il s'est glissé dans l'enceinte et jusqu'au cœur de la ville, il en mine les fondements sans jamais se démasquer, de telle sorte qu'on ne puisse déjouer ses manœuvres et l'arrêter dans ses iniques projets. Paul met constamment la main sur ses piéges; cet homme admirable, comme un habile chasseur, découvre sûrement toutes les ruses; et de là ce qu'il dit : « Ses pensées ne nous sont pas inconnues. » II *Cor.*, II, 11. Le voilà donc produisant au grand jour toutes les trames et tous les artifices, poursuivant l'ennemi jusque dans ses plus secrètes inventions. C'est pour cela qu'il aborde ce point capital après tous les autres; c'était aussi le plus essentiel, celui dans lequel tous nos intérêts se résument. Voyez quelle habileté : d'abord il a mis en sûreté ses frères; puis il va plus loin, et, par surcroît de précaution, il ferme la bouche aux étrangers. Pour mettre les siens en sûreté, il n'a pas recours à des raisonnements difficiles, il s'appuie sur les faits antérieurs, admis par eux-mêmes, objet de leur foi. Rien de plus propre à les tenir en respect par le sentiment de la honte. S'ils avaient refusé de croire après cela, le démenti serait tombé sur eux-mêmes et non sur Paul; ils auraient encouru le blâme d'avoir admis une chose et de l'avoir ensuite abandonnée. Aussi l'Apôtre a-t-il débuté par là, leur montrant qu'il n'a pas besoin d'invoquer un autre témoignage pour établir la vérité de ce qu'il dit; eux-mêmes, qui se sont laissé tromper, sont ses témoins.

Afin que ce soit encore plus clair, il est nécessaire de revenir sur les expressions du texte. Quelles sont-elles? « Je vous fais connaître, frères, l'Evangile que je vous ai prêché. » Remarquez avec quelle douceur il commence, comme il leur déclare avant tout qu'il ne va rien dire de nouveau, rien d'étrange. Manifester une vérité déjà connue, mais oubliée, c'est en appeler simplement à la mémoire. Ce nom de frères qu'il leur donne n'est pas un faible argument en faveur de sa parole. Si nous sommes devenus frères, en effet, c'est uniquement par suite de l'incarnation. En leur donnant donc ce titre, il prévient toute aigreur, il les attire à lui, et de plus il leur rappelle des biens sans nombre. Cela se confirme par ce qui suit, et ce qui suit, c'est l'Evangile. Or, l'Evangile a pour but de nous montrer en somme que Dieu s'est incarné, qu'il est mort sur la croix et qu'il est ressuscité. Voilà ce qui fut évangélisé par Gabriel à la Vierge, par les prophètes à l'univers, et par tous les apôtres ensuite. « Que je vous ai prêché, que vous avez embrassé, dans lequel vous demeurez fermes, par lequel vous avez été sauvés, en le conservant tel que je vous l'ai transmis, à moins que votre foi ne soit vaine. » Voyez-vous comme il les appelle en témoignage de ce qu'il leur a dit. Au lieu de s'exprimer ainsi : Que vous avez entendu, il leur déclare qu'ils l'ont accepté. C'est donc un dépôt qu'il leur redemande; il leur montre de plus que ce n'est pas la parole seule qui sert de fondement à leur foi, que cette foi repose sur les œuvres, les signes et les prodiges, de telle sorte qu'elle ne saurait plus être ébranlée.

Nous sommes frères par l'incarnation du Sauveur.

2. Il ne se borne pas à rappeler les faits anciens, il parle aussi du présent : « Dans lequel vous demeurez fermes. » Il les enveloppe de toute part, il les met dans l'impossibilité de nier, quelque volonté qu'ils en eussent. Aussi ne leur a-t-il pas dit en débutant : Je viens vous apprendre; il leur a dit : « Je vous remets en mémoire, » je vous rappelle ce que vous avez appris déjà. — Et comment les proclame-t-il fermes, alors qu'ils sont chancelants? — C'est une ignorance qu'il affecte pour leur bien. Il en use de même envers les Galates, mais non de la même façon. Comme il ne pouvait pas simuler l'ignorance à l'égard de ces derniers, il prend une voie différente : « J'ai l'espoir dans le Seigneur, que vous n'aurez pas un autre sentiment. » *Galat.*, v, 10. Il ne dit pas qu'ils ne l'ont pas eu, puisque leur faute était manifeste et



même avouée ; il se rend garant pour l'avenir. Et cela n'était pas une chose certaine, mais il voulait ainsi les gagner plus sûrement. Dans la circonstance présente, il veut paraître ignorer : « Dans lequel vous êtes fermes; » après cela, leur bien : « Par lequel vous êtes sauvés, si vous le gardez tel que je vous l'ai prêché. » Ma doctrine actuelle n'est qu'une explication, une interprétation ; vous n'avez pas besoin d'apprendre un dogme nouveau, il suffit que vous reveniez aux vraies notions acquises. — Il s'exprime ainsi pour prévenir en eux toute arrogance. Que signifient ces mots : « Tel que je vous l'ai prêché ? » Comprenez la résurrection comme je vous ai dit qu'elle devait se faire. Qu'elle doive avoir lieu, je n'ai pas prétendu que vous en doutiez ; mais peut-être désirez-vous avoir une connaissance plus nette de cet enseignement. Je vais vous la donner; je sais que vous croyez au dogme lui-même.

Comme il avait avancé cette proposition : « Dans lequel vous êtes fermes, » de peur de les jeter dans l'apathie, il éveille encore en eux le sentiment de la crainte, en ajoutant : « Pourvu que vous le gardiez, à moins que votre foi ne soit vaine. » C'est leur déclarer assez ouvertement qu'il s'agit ici d'une blessure capitale, que la lutte n'est point sur un point accidentel, que la vie même de la foi est en question. Pour le moment, il le dit d'une manière succincte; en avançant, il parlera avec plus de véhémence, il se découvrira complétement, il s'écriera d'une voix forte : « Si le Christ n'est pas ressuscité, inutile assurément est notre prédication, inutile est aussi votre foi. » Vous êtes encore dans vos péchés. Il ne parle pas de même en commençant; c'est insensiblement et par degrés qu'il fallait procéder. « Vous êtes les premiers à qui j'ai transmis ce que j'ai reçu moi-même. » Au lieu d'employer encore ici ces expressions communes : Je vous ai dit, je vous ai enseigné, il répète celle dont il vient de se servir : « Je vous ai transmis ce que j'ai reçu moi-même. » En déclarant ainsi qu'il ne sort pas précisément d'une école, qu'il transmet un dépôt, il établit deux choses : d'abord, qu'on ne doit rien avancer de soi-même; puis, qu'ils ont pour garant de leur foi, non de simples paroles, mais la preuve résultant des faits. En accréditant ainsi sa doctrine, il ramène tout au Christ, et montre qu'il n'y a là rien d'humain. Que signifie cette parole : « Je vous ai transmis avant tout? » Dès l'origine, et non en ce moment. Il en appelle de la sorte au témoignage même du temps, il fait de plus ressortir la honte dont ils se couvrent par leur changement actuel, après avoir depuis si longtemps embrassé la foi. Ce n'est pas tout encore; la nécessité du dogme n'en ressort pas avec moins d'évidence, et c'est pour cela qu'il leur fut transmis dès le principe. Et quel est ce dogme transmis, je vous le demande? Il ne le dit pas immédiatement, il commence par affirmer qu'il l'a reçu; mais quoi encore? « Que le Christ est mort pour nos péchés. » Il ne dit pas sur l'heure que nos corps ressusciteront, il le prouve d'avance en reprenant les choses de loin, en paraissant même s'occuper d'autre chose, en disant : « Le Christ est mort. » C'est le magnifique, c'est l'inébranlable fondement d'abord posé de ce qu'il va leur dire touchant la résurrection. Il ne se borne pas à rappeler que le Christ est mort, quoique ce fût assez déjà pour faire présager la résurrection; il précise mieux sa pensée : « Le Christ est mort pour nos péchés. »

Avant de passer outre, il importe d'entendre ce que disent à ce sujet ceux qui sont infectés de l'hérésie manichéenne, les ennemis de la vérité, les hommes qui travaillent à se perdre. Que disent-ils donc? — La mort dont l'Apôtre parle ici, disent-ils, n'est autre que la mort du péché, et la résurrection en est la délivrance. — Vous le voyez, rien n'est impuissant comme l'erreur, elle se prend dans ses propres piéges, elle se perce de ses propres traits, on n'a pas besoin de la combattre. Examinez comment les hérétiques se sont eux-mêmes frappés par leurs vaines explications : si telle est la mort dont il est ici question, si le Christ n'a pas pris un corps, comme vous le prétendez, et s'il est mort néanmoins, il était donc, d'après vous, dans le péché. Pour moi, j'enseigne qu'il a pris un corps et qu'il a souffert une mort corporelle; c'est ce que vous niez, et dès lors votre doctrine est celle bien

que je vous attribue. Mais, s'il a jamais été dans le péché, comment a-t-il pu dire : « Qui de vous m'accusera de péché ? » *Joan.*, VIII, 46. « Le prince de ce monde est venu, a-t-il encore dit, et il n'y a rien en moi qui lui appartienne. » *Ibid.*, XIV, 30. Il a dit enfin : « C'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. » *Matth.*, III, 15. Et comment serait-il mort pour les pécheurs, étant pécheur lui-même ? Celui qui meurt pour les péchés des autres doit lui-même être exempt de péché; à quoi servirait pour les pécheurs la mort d'un être coupable? Par conséquent, s'il est mort pour les péchés des autres, c'est qu'il n'était pas lui-même sujet au péché. Par conséquent encore, s'il est mort parfaitement innocent, impossible d'admettre qu'il soit mort de la mort du péché, n'en ayant jamais commis d'aucune sorte; il faut donc en revenir à la mort corporelle. Aussi Paul ne se borne-t-il pas à dire : « Il est mort, » et complète-t-il son affirmation, « pour nos péchés. » C'est forcer les plus obstinés à reconnaître ici la mort corporelle; c'est enseigner de plus la parfaite innocence de la victime. Quand on meurt pour les péchés d'autrui, c'est une preuve irrécusable, encore une fois, qu'on est soi-même sans péché. L'Apôtre va plus loin, il ajoute : « Selon les Ecritures. » Nouveau point d'appui qu'il donne à sa doctrine, nouvelle lumière sur le genre de mort. En effet, partout les Ecritures proclament la mort corporelle : « Ils ont percé mes mains et mes pieds... Ils verront quel est celui qu'ils ont transpercé. » *Psal.* XXI, 17; *Joan.*, XIX, 37.

3. Il est aisé d'y trouver beaucoup d'autres passages, que nous ne saurions tous relever, dans lesquels, soit d'une manière formelle, soit d'une manière symbolique, est clairement désignée la mort corporelle, et la mort subie pour nos péchés. Il est écrit : « Pour les péchés de mon peuple, il a souffert la mort... Le Seigneur l'a livré pour nos péchés... C'est pour nos péchés qu'il a été couvert de blessures. » *Isa.*, LIII, 8, 6, 5. Si vous n'acceptez pas le témoignage de l'Ancien Testament, écoutez la voix puissante de Jean-Baptiste, vous annonçant les deux choses, l'immolation du corps et le motif de cette immolation : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » *Joan.*, I, 29. Ecoutez encore Paul : « Celui qui n'avait pas connu le péché s'est approprié le péché pour nous, afin que nous devinssions en lui justice de Dieu... Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant fait maudit pour nous... Dépouillant les Principautés et les Puissances, il les a traînées au grand jour et menées en triomphe. » II *Cor.*, V, 21; *Galat.*, III, 13; *Coloss.*, II, 15. Beaucoup d'autres textes prouveraient également la réalité physique et le but moral de l'immolation. Le Christ lui-même nous dit : « Je me sanctifie pour vous.... Le Prince de ce monde est maintenant condamné. » *Joan.*, XVII, 19; XVI, 11. Il déclare ici sa mort sanglante et son exemption de tout péché. « Il a été enseveli. » Cela confirme encore ce qui précède; car la sépulture ne saurait regarder que le corps.

L'Apôtre n'ajoute pas : Selon les Ecritures. Il le pouvait; mais il ne l'a pas voulu. Pour quelle raison? Ou bien parce que le sépulcre était alors, comme il est aujourd'hui, connu de tout le monde; ou bien parce que ce mot est ici sous-entendu. Et pourquoi l'ajoute-t-il ensuite : « Il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures? » Pourquoi ne s'est-il pas contenté de l'avoir dit une fois d'une manière générale? C'est que ce point était aussi pour beaucoup une chose obscure. En l'éclairant par cette citation, il se montre inspiré d'une pensée supérieure et divine. Comment n'agit-il pas de même à propos de la mort? Encore ici, la croix rayonnait aux yeux de tous les hommes : on l'avait vu crucifier, mais on n'en savait pas la cause. Oui, tous apprirent sa mort; mais tous ne savaient pas de même qu'il était mort pour expier les péchés de l'univers. C'est à cause de cela que Paul en appelle au témoignage des Ecritures. Sur ce point, ce que nous avons dit constitue une démonstration assez complète. Nous avons à dire en quel endroit les divines Ecritures attestent sa sépulture et sa résurrection. Jonas en est une figure prophétique, dont le Sauveur lui-même a fait l'application : « De même que Jonas est resté dans le sein du monstre trois jours et trois nuits, de même le

Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. » *Matth.*, XII, 40. Le buisson du désert symbolisait encore ce mystère. Il brûlait et ne se consumait pas : le corps du Christ est tombé sous les coups de la mort, qui n'a pu le garder en sa puissance. Le dragon dont il est parlé par Daniel avait cette même signification. Il se déchira par le milieu après avoir pris la nourriture que le prophète lui avait donnée : ainsi l'enfer, après avoir dévoré ce corps, fut ouvert par ce corps même et lui livra passage au moment de la résurrection.

Voulez-vous voir maintenant exprimé par la parole ce que les figures ont mis sous vos yeux, écoutez Isaïe : « Sa vie est retirée de la terre... Le Seigneur veut le guérir de ses blessures et lui montrer de nouveau la lumière. » *Isa.*, LIII, 8-10. Avant lui, David parlait en ces termes : « Vous ne délaisserez pas mon âme dans l'enfer, ni ne permettrez que votre Saint voie la corruption. » *Psalm.* XV, 10. Voilà pourquoi Paul aussi vous renvoie aux Ecritures, afin de vous apprendre que tout cela ne s'est pas accompli au hasard et sans dessein. Comment, en effet, alors que tant de prophètes l'ont annoncé si longtemps d'avance et consigné dans leurs écrits, alors que les saints Livres ne parlent jamais de la mort du péché à propos de celle du Seigneur, et désignent toujours la mort corporelle, la sépulture et la résurrection, peut-on l'entendre d'une autre manière? « Il a été vu par Céphas. » Il met en avant celui de tous qui mérite le plus de confiance. « Et puis par les douze. Plus tard il a été vu par plus de cinq cents frères à la fois, dont beaucoup vivent encore et quelques-uns sont morts. Il a été vu par Jacques, par tous les apôtres ensuite. En dernier lieu, il s'est montré à moi, qui ne suis qu'un avorton. » Après la démonstration tirée des Ecritures, il donne celle qui ressort des faits ; à la suite des prophètes, il produit les témoins de la résurrection, les apôtres et les autres fidèles. Si par résurrection il avait entendu l'affranchissement du péché, il se fût bien gardé de dire : Tels ou tels l'ont vu. C'est pour établir la résurrection corporelle qu'on parle ainsi, nullement pour dire que les péchés sont effacés.

Réfutation du manichéisme.

4. Voilà pourquoi cette expression, « il a été vu, » n'a pas été employée qu'une fois, bien qu'elle ait paru suffisante, en s'appliquant à toutes. Non, c'est deux et trois fois que Paul la répète ; elle revient en quelque sorte à propos de chaque témoin. « Il a été vu par Céphas, dit-il, il a été vu par plus de cinq cents frères, il a été vu par moi. » — Mais l'Evangile dément cette assertion, en déclarant que Marie fut la première à le voir. — Il s'agit ici du premier parmi les hommes, et ce fut celui qui avait le plus ardent désir de le voir. — Et quels sont les douze apôtres dont il parle? C'est après l'ascension seulement que Matthias fut élu, et non aussitôt après la résurrection. — Il est vraisemblable que les apôtres le virent même après l'ascension. Cela n'est pas douteux pour l'apôtre dont il est question. Du reste, Paul ne détermine pas le temps ; il rappelle d'une manière absolue le nombre de fois que le Christ s'est manifesté après sa résurrection ; et ce nombre certainement est considérable. Jean parle d'une troisième fois ; c'est encore lui qui s'exprime ainsi : « Puis il a été vu par plus de cinq cents frères. » *Joan.*, XXI, 1. Le mot « plus, » quelques interprètes le remplacent par « au-dessus, » au-dessus de leur tête, du côté du ciel, et non point marchant sur la terre ; car il voulait établir, avec la foi de sa résurrection, celle de son ascension. D'autres le maintiennent et l'entendent comme nous : « Plus de cinq cents frères, parmi lesquels beaucoup vivent encore. » Quoique je rapporte des faits anciens, j'ai des témoins à produire. « Quelques-uns dorment leur sommeil. » Au lieu de dire qu'ils sont morts, il dit qu'ils dorment, et par cette locution, le dogme de la résurrection est de nouveau confirmé. « Puis il a été vu par Jacques. » Je suppose que ceci s'applique au frère du Seigneur. C'est cet apôtre qui, selon la tradition, imposa les mains à Paul, et qui fut le premier évêque de Jérusalem. « Puis encore à tous les apôtres. » Il en était d'autres que ceux dont nous savons les noms, ainsi les soixante-dix. « En dernier lieu, à la suite de tous les autres, je l'ai vu moi-même, qui ne suis qu'un avorton. » Cette expression respire une humilité profonde. Et ce n'est pas cependant parce qu'il était le moindre de tous



qu'il a été le dernier favorisé de cette vision. Quoiqu'il se mette à ce rang, en effet, sa gloire a dépassé de beaucoup celle des apôtres qui l'avaient précédé, de tous même sans exception. D'ailleurs, les cinq cents frères n'étaient pas apparemment meilleurs que Jacques, pour avoir vu le Sauveur avant lui.

Et pourquoi n'a-t-il pas voulu se manifester à tous ensemble? Pour répandre d'avance les semences de la foi. Celui qui l'avait vu le premier annonçait aux autres une vérité dont ils avaient ainsi la certitude; après cela, l'auditeur était disposé par la parole à désirer plus ardemment voir lui-même le prodige, et de la sorte les voies étaient préparées à la foi. Voilà pour quel motif il ne s'est pas manifesté à tous ensemble, ni même à beaucoup dès le commencement; un seul l'a d'abord vu, le coryphée le plus fidèle. C'est bien à l'âme la plus fidèle de toutes que devait être premièrement accordée cette vision. Les disciples qui le voyaient ensuite, après que les autres l'avaient vu et le leur avaient annoncé, se trouvaient par le fait même de ce témoignage beaucoup mieux disposés à croire; la foi s'enracinait plus profondément dans leur esprit. Le premier favorisé, je l'ai dit d'avance, avait besoin d'une grande foi pour n'être pas jeté dans le trouble par un prodige qui renversait toutes les idées. C'est pour cela que le Christ se montre d'abord à Pierre, L'Apôtre qui l'avait confessé le premier fut jugé digne à bon droit d'être le premier témoin de la résurrection. Mais ce n'est pas pour cela seul que Pierre est ainsi favorisé, c'est encore parce qu'il avait renié son Maître : celui-ci veut lui donner ce surcroît de consolation et lui montrer qu'il n'est pas repoussé, en se manifestant à lui d'abord, en lui confiant le soin des brebis avant de le confier aux autres. Voilà pour quelle raison aussi le Sauveur apparut avant tout aux femmes. L'infériorité elle-même de leur sexe a fait qu'il les a privilégiées, soit à sa naissance, soit à sa résurrection. A la suite de Pierre, chacun des disciples reçoit indistinctement la même faveur; tantôt ils sont en petit nombre et tantôt plus nombreux : ils sont ainsi les uns pour les autres des témoins et des instituteurs, l'enseignement des apôtres sera par là même plus digne de foi.

« En dernier lieu, je l'ai vu moi-même, qui ne suis qu'un avorton. » — Que signifie là cette expression d'humilité, quel à-propos a-t-elle? Si Paul désire inspirer la confiance et se ranger parmi les témoins de la résurrection, il va certes à l'encontre de son désir ; il devait plutôt se relever, faire paraître ce qu'il y a de grand en lui, comme il en a donné plus d'une fois l'exemple quand les circonstances l'ont exigé. — Il parle maintenant avec d'autant plus de modestie, qu'il devra dans la suite prendre un autre ton ; le moment n'est pas venu, il sera déterminé par la prudence. Ce n'est qu'après avoir montré cette modération, après s'être accusé bien souvent lui-même, qu'il saura revendiquer le respect. Quel est le motif de sa conduite lorsqu'il fera ressortir son mérite et sa grandeur, lorsqu'il ne craindra pas de dire : « J'ai travaillé plus que tous? » Cette parole sera d'autant mieux acceptée qu'elle sera l'expression d'une conséquence logique, et non celle d'une idée préconçue. On comprend par là qu'ayant à faire son éloge, en écrivant à Timothée, il commence par s'accuser lui-même. Quand on doit vanter autrui, on parle avec une pleine assurance; mais, quand on est obligé de faire sa propre apologie, et surtout quand on s'appuie sur son propre témoignage, on éprouve une sorte de crainte et de pudeur. Le bienheureux apôtre n'est pas exempt de cette impression, et de là les termes de mépris dont il fait précéder son éloge. Il agit ainsi pour retrancher ce qu'il y aurait d'odieux dans cet éloge personnel, et pour donner ensuite à sa parole une plus grande autorité. Celui qui n'a pas caché la vérité tournant à sa honte, qui déclare ouvertement qu'il a persécuté l'Eglise, qu'il s'est efforcé de détruire la foi, pourra sans éveiller le soupçon se rendre justice en vue de s'accréditer.

5. Quelle humilité sublime ! Il ne s'est pas contenté de dire : « Enfin, après tous les autres, il s'est montré à moi-même, » sachant qu'il est écrit : « Beaucoup qui sont les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; » *Matth.*, XIX, 30 ; il ajoute aussitôt : « Comme à Humilité de saint Paul.



un avorton. » Il ne s'en tient pas encore là, il prononce son propre jugement, dont il donne même la raison : « Je suis le moindre des apôtres, je ne mérite pas le nom d'apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. » Il ne parle pas seulement des douze, il parle de tous sans exception. Tout cela part d'une modestie sincère, des dispositions que j'ai déjà signalées; mais de plus, Paul dispose ainsi ses auditeurs à mieux accueillir ce qu'il va leur dire. Si, poursuivant son discours, il se fût exprimé de la sorte : Vous devez croire à mon assertion, le Christ est ressuscité, car je l'ai vu, et je suis de tous le plus digne de créance, ayant travaillé plus que tous; un tel langage eût révolté les esprits. Ayant, au contraire, commencé par s'humilier et se condamner lui-même, il a fait disparaître de son exposition ce qu'elle pouvait avoir de choquant, il a singulièrement fortifié son témoignage. Aussi ne se borne-t-il pas, je viens de le dire, à déclarer qu'il est le dernier, qu'il ne mérite pas même le nom d'apôtre; il le prouve en ajoutant : « Parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. » Le pardon est passé là-dessus sans doute; mais il ne manque pas de rappeler ses anciens torts, pour faire ressortir la grandeur de la grâce. De là ce qui suit : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » Quelle humilité sublime, encore une fois! Il s'attribue les fautes, et nullement les bonnes œuvres, qu'il attribue complétement à Dieu.

De peur cependant de jeter l'auditeur dans l'indolence, il poursuit : « Et sa grâce en moi n'a pas été stérile. » Cette expression même est empreinte de modestie. Au lieu de dire : Mon zèle et mon activité ont marché de pair avec la grâce, il dit simplement : « La grâce n'a pas été stérile. J'ai travaillé plus qu'eux tous. » Il ne parle pas de gloire, il parle de travail; alors qu'il eût pu mentionner les périls et les morts, il atténue cette affirmation en ne mentionnant que le travail. Puis, se hâtant de revenir à sa modestie habituelle, il attribue de nouveau tout à Dieu, franchissant tout le reste : « Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi. » Quoi de plus admirable qu'une telle âme? Après s'être humilié tant de fois, Paul a dit une seule chose qui le relève; mais il y revient aussitôt pour déclarer qu'elle n'est pas de lui, pour l'effacer en quelque sorte, ét par ce qui précède et par ce qui suit; il n'oublie rien pour atténuer cette parole, qu'il n'a même prononcée que par nécessité. Voyez, par contre, comme il se répand avec complaisance sur ce qui peut le rabaisser : Il est « le dernier de tous à qui le Sauveur se soit montré ; » il ne met personne avec lui, qui n'est que « comme un avorton ; » il se déclare « le moindre des apôtres, indigne même du nom d'apôtre. » Cela ne lui suffit pas; de peur de paraître s'humilier uniquement en paroles, il en démontre la vérité, il donne la raison de son langage : il n'est qu'un avorton, puisqu'il n'a vu Jésus que le dernier ; il est indigne du nom d'apôtre, puisqu'il a persécuté l'Eglise de Dieu. Une humilité de hasard se garderait bien de parler ainsi ; ce n'est que d'un cœur vraiment humble que peuvent jaillir de semblables paroles, une telle démonstration.

Il en a dit quelque chose ailleurs : « Je rends grâces à celui qui m'a corroboré, au Christ, parce qu'il m'a jugé fidèle en me plaçant dans le ministère, moi qui d'abord étais un blasphémateur, un artisan de persécutions et d'outrages. » I *Tim.*, I, 12. D'où vient qu'il a dit ce mot à son avantage : « J'ai travaillé plus qu'eux? » Il voyait que la circonstance le lui imposait. S'il ne l'avait pas prononcé, s'il n'avait fait que s'annihiler dans son langage, comment aurait-il pu recourir ensuite à son propre témoignage, en même temps qu'à celui des autres, avec espoir de le faire accepter? Comment aurait-il pu dire : « Que ce soit moi, que ce soient eux, ainsi nous prêchons? » Il faut qu'un témoin soit entouré d'une certaine considération pour être jugé digne de foi. Comment il a travaillé plus abondamment que les autres, il l'a montré plus haut : « N'avons-nous pas le pouvoir de manger et de boire comme les autres apôtres?... Pour ceux qui n'avaient point la loi, je me suis fait comme n'ayant pas de loi. » I *Cor.*, IX, 4-21. Fallait-il lutter de zèle, il l'emportait sur tous; fallait-il montrer de la condescendance, il excellait encore. Plusieurs pensent qu'il fait allusion à son apostolat

auprès des Gentils, à ses courses dans la majeure partie du monde. Evidemment donc une plus grande grâce lui avait été départie. La grâce est en proportion des travaux, la grâce est de plus en proportion du zèle déployé. Les moyens qu'il emploie, vous le voyez encore, et les efforts qu'il fait pour se tenir dans l'ombre, n'aboutissent qu'à le montrer le premier de tous.

6. Et nous aussi, formés par de telles leçons, publions nos défauts, taisons nos bonnes œuvres; si nous sommes dans la nécessité de les révéler, n'en parlons qu'avec modestie, attribuons tout à la grâce. Voilà ce que fait Paul, en stigmatisant sans cesse la vie qu'il mena d'abord, en signalant l'action de la grâce dans tout ce qui a suivi sa conversion, si bien que des deux côtés ressort également la bonté divine, soit quand elle l'a sauvé, soit quand elle en a fait ce qu'il a été depuis. Que nul homme plongé dans l'iniquité ne désespère donc de lui-même, que nul homme pratiquant la vertu ne se livre à la confiance : à celui-ci de trembler, à celui-là de montrer du courage. Le négligent ne saurait rester vertueux; le lâche ne pourra jamais se dérober au mal. David nous est un exemple de l'un et de l'autre : s'étant un instant oublié, il fit une profonde chute; à peine se fut-il repenti, qu'il revint à son élévation première. Le désespoir et l'indolence, deux travers funestes au même degré : l'un précipiterait de l'abside des cieux, l'autre ne permet pas qu'on remonte l'abîme. Au sujet du premier, l'Apôtre dit : « Celui qui croit être debout doit prendre garde de tomber. » II *Cor.*, x, 12. Il est écrit du second : « Aujourd'hui, si vous entendez la voix divine, n'endurcissez pas vos cœurs; » *Psalm.* XCIV, 8; et de plus, « Relevez les mains abattues et les genoux qui chancellent. » *Hebr.*, XII, 12. Aussi : quand le fornicateur vient à résipiscence, Paul le ranime-t-il, de peur de le laisser sombrer dans des flots de tristesse. Pourquoi donc vous y livrer pour d'autres motifs, ô homme? Si, lorsqu'il s'agit du péché, cause unique d'une légitime douleur, l'excès nous est cependant extrêmement nuisible, beaucoup plus le sera-t-il en toute autre occasion.

D'où vient votre chagrin? de ce que vous avez fait une perte matérielle? Songez à ceux qui ne peuvent pas même se rassasier de pain, et vous serez promptement consolé. Dans les infortunes réelles, ne déplorez pas ce qui vous est arrivé, rendez plutôt grâces pour les malheurs qui vous sont épargnés. Vous aviez des biens, et vous les avez perdus? Ne pleurez pas sur cette perte, bénissez Dieu de les avoir quelque temps possédés; dites avec Job : « Puisque nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en accepterions-nous pas les maux? » *Job,* II, 16. Considérez de plus une chose : si vous avez perdu vos biens, vous conservez du moins la santé, vous n'avez pas dès lors à gémir sur une double perte. Mais peut-être que votre corps est atteint aussi? Ce n'est pas le fond des misères humaines, vous surnagez encore. Beaucoup d'autres, accablés déjà par l'indigence et l'infirmité, sont en butte à la rage du démon, errant dans les déserts; d'autres subissent même des épreuves plus terribles. Et Dieu nous garde de souffrir en réalité ce que nous pourrions souffrir! Avec de telles pensées toujours présentes à l'âme, vous souvenant aussi de ceux qui sont plus malheureux que vous, ne vous affligez pour rien de semblable. Avez-vous péché, gémissez alors, versez des larmes; je ne vous le défends pas, je vous y engage même; et cependant, ici même il faut de la modération dans la douleur, puisqu'il vous reste la possibilité du retour et de la réconciliation. — Mais vous voyez les autres dans les délices, couverts de riches habits, entourés de considération; tandis que vous êtes dans le dénûment? — Ne vous arrêtez pas à ces choses extérieures, pénétrez jusqu'aux chagrins dont elles sont suivies. Pour l'indigence, ne vous bornez pas non plus à vous représenter ce qu'elle a de pénible et d'humiliant, songez au bonheur qu'elle cache.

Bonheur de la pauvreté.

La richesse a les dehors de la joie; mais au dedans, tout est lugubre : c'est tout l'opposé de la pauvreté. Si la conscience de chacun vous était ouverte, vous verriez dans celle du pauvre la sécurité la plus grande avec une admirable liberté, et dans celle du riche les terreurs, les troubles et les tempêtes. Si la vue du riche vous



est un tourment, il est encore plus tourmenté lui-même à la vue d'un plus riche que lui; si vous le craignez, il ne craint pas moins l'autre, et sous ce rapport il ne l'emporte pas sur vous. Peut-être est-ce en voyant l'homme investi de la puissance que vous êtes affligé, votre condition étant de subir le joug de l'autorité, de vivre en simple particulier? N'oubliez donc pas le jour de la reddition des comptes, ni les troubles, les périls, les labeurs, les obséquiosités, les veilles, et tant d'autres tribulations qui précèdent ce jour. Nous tenons ce langage à ceux qui ne veulent pas aborder une plus haute philosophie; si cela vous est connu, nous pourrions vous consoler par des réflexions d'un ordre plus élevé; pour le moment, nous devons nous tenir dans une région inférieure. Lors donc que vous verrez un riche, pensez à quelqu'un plus riche que lui, et comprenez qu'il en est au même point que vous. De celui-là, portez les yeux sur celui dont la pauvreté dépasse la vôtre, à tant de pauvres qui vont dormir sans avoir apaisé leur faim, à ceux qui ont perdu l'héritage de leurs pères, à ceux qui sont renfermés dans les prisons, et qui chaque jour implorent la mort. Ni la pauvreté ne plonge dans la tristesse, ni la richesse n'enfante la joie; ces deux états dépendent de nos dispositions intérieures.

Commencez par le plus infime degré : le balayeur des rues se tourmente et soupire de ne pouvoir pas s'affranchir d'un trafic qui lui paraît si misérable et si honteux; faites qu'il puisse le quitter et qu'il soit dans une honnête aisance, vous le verrez bientôt se lamenter de nouveau de n'avoir pas au delà du nécessaire; accomplissez son désir, il demandera deux fois plus encore, et ne sera pas dès lors moins tourmenté qu'auparavant; doublez, triplez sa fortune, il gémira de ne pas avoir un emploi public; donnez-lui cette charge, il se trouvera malheureux de ne pas occuper un plus haut poste; à peine l'a-t-il obtenue qu'il veut être à la tête de la république, et puis il veut le souverain pouvoir; une seul nation ne lui suffit même pas, il devrait en avoir plusieurs à ses ordres; ce ne serait pas même assez, il lui faudrait l'univers. Le préfet gémit de ce qu'il n'est pas monarque, et le monarque de ce qu'il n'est pas seul à posséder cet honneur; serait-il seul qu'il voudrait de plus commander aux barbares, à toutes les contrées du monde; si ce monde était soumis à son pouvoir, pourquoi n'en voudrait-il pas un autre? Une fois lancée dans cette voie sans limites, sa pensée ne lui laisse plus un instant de repos.

La cupidité est insatiable.

7. Vous le voyez donc bien, faites un roi du dernier des hommes, et vous ne guérirez pas son chagrin; corrigez d'abord la cupidité qui s'est emparée de son âme. Procédons maintenant en sens inverse, et du faîte des honneurs faisons descendre le sage jusqu'à la dernière condition; nous ne réussirons pas à l'affliger, à le jeter dans la tristesse. Oui, parcourons en descendant les mêmes degrés, renversons en esprit le monarque de son trône et dépouillons-le de sa dignité; il n'en éprouvera certes aucune peine, s'il veut réfléchir à ce que nous avons dit. Il ne songera pas à la perte qu'il vient d'essuyer, il se contentera de la gloire qui lui reste, d'avoir bien usé du pouvoir. Otez encore cette dernière consolation, et sa pensée se portera sur les simples particuliers, sur ceux qui n'ont jamais eu de pouvoir semblable; et les richesses suffiront pour le consoler; dépouillez-le même des richesses, il considérera ceux qui sont dans la médiocrité; enlevez-lui l'aisance et laissez-lui seulement le nécessaire, ceux qui ne le possèdent pas, qui luttent continuellement avec la faim ou qui sont dans les prisons lui reviendront alors à la mémoire; assignez-lui ces sombres demeures, il se verra bien au-dessus des infortunés que tient une maladie incurable, qui souffrent d'intolérables douleurs. De même donc que le balayeur devenu roi n'aura pas la tranquillité de l'âme, de même le monarque dans les chaînes n'aura pas de véritable tristesse. Non, encore une fois, la richesse ne donne pas le bonheur, et la pauvreté ne fait pas le malheur; tout gît dans notre âme, et nous sommes malheureux parce que notre entendement s'égare, ne peut s'arrêter nulle part et vise toujours à l'infini. Quand un corps est sain, il jouit d'une santé parfaite, ne se nourrirait-il que de pain : un corps maladif,

aurait-il une table somptueuse et variée, n'en devient que plus faible. Il en est ainsi de l'âme : est-elle faible et resserrée, elle ne se dilatera pas sous l'éclat du diadème, à la cime la plus élevée des honneurs ; tandis que l'âme du sage goûtera les plus pures délices dans les cachots et les fers, dans le dénûment de toute chose.

Pénétrés de ces pensées, regardons toujours au-dessous de nous. Il est une autre consolation, mais essentiellement philosophique et qui dépasse de beaucoup les sentiments de la foule. En quoi consiste cette consolation ? A se dire que les richesses ou la pauvreté, l'honneur ou la honte ne sont rien; que tout cela n'a qu'un temps très-court et ne diffère même qu'en paroles. Mais il en est une bien supérieure à celle-là, et nous la puisons dans la méditation des biens et des maux de la vie future, les seuls vrais biens, les seuls vrais maux. Comme de telles considérations échappent néanmoins au grand nombre, ainsi que je l'ai déjà remarqué, nous avons dû nous arrêter à celles qui précèdent, dans le but même d'amener graduellement aux autres ceux qui les auront accueillies. Pénétrons-nous de toutes ces réflexions, je le répète, et mettons pleinement ordre à notre vie ; aucun événement imprévu ne pourra plus alors nous abattre. Si nous voyons des riches en peinture, nous ne dirons pas qu'ils sont dignes d'envie, et nous ne plaindrons pas davantage les pauvres dans le même cas. Ces images ont cependant plus de consistance que les riches vivants, et la peinture se maintient plus longtemps que la réalité. Un portrait restera quelquefois cent ans avec ses belles apparences, et le riche, quelquefois aussi, ne passera pas un an à se plonger dans les délices sans perdre les biens qui les lui procurent. Réfléchissons sur tout cela et prémunissons de toute part notre âme contre les assauts d'une douleur peu raisonnable. Nous ferons ainsi la traversée de la vie présente avec une douce satisfaction, et nous acquerrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIX.

« Que ce soit moi, que ce soit eux, voilà ce que nous vous prêchons, voilà ce que vous avez cru. »

1. Après avoir exalté les apôtres et s'être lui-même abaissé, il s'élève encore au-dessus d'eux, pour rétablir l'égalité; car l'égalité résulte de cette alternative d'élévation et d'abaissement : il a par là même rendu sa parole plus digne de foi. Il n'abandonne pas néanmoins alors ses frères, il ne s'en sépare pas, manifestant de nouveau leur union dans le Christ. Il ne veut pas, en agissant de la sorte, avilir sa personne à leurs yeux, il se maintient au même rang ; il le fallait dans l'intérêt de la prédication. Deux choses lui tenaient également à cœur : n'avoir pas l'air de les mépriser et n'être pas maîtrisé lui-même par ses disciples, à cause de ce même honneur qu'il décernait aux autres. C'est pour cela qu'il se met à leur niveau, quand il dit : « Que ce soit moi, que ce soit eux, voilà ce que nous vous prêchons. » Libre à vous de choisir un maître ; aucune différence entre nous. Il n'a pas dit : Si vous ne voulez pas croire à ma parole, croyez à la leur. Non ; son but est de montrer qu'on peut avoir confiance en lui, qu'il se suffit à lui-même, tout comme les autres se suffisent. La différence des personnes n'est rien, l'autorité est la même. On retrouve cette pensée dans son épître aux Galates; il s'unit aux autres encore là, mais non comme en ayant besoin ; il déclare qu'il se suffit à lui-même : « Ceux qui me semblaient beaucoup ne m'ont servi de rien. » *Galat.*, II, 6. Et cependant je garde fidèlement l'union et la concorde : « Ils m'ont prêté la main. » *Ibid.*, 29. S'il eût été nécessaire que le crédit de Paul se fût appuyé sur le témoignage des autres, il en serait résulté d'incalculables inconvénients pour ses disciples. Il n'agit donc pas ainsi pour son honneur, c'est uniquement par sollicitude pour l'Evangile. De là l'égalité qu'il affirme en ces termes : « Que ce soit moi, que ce soit eux, voilà ce que nous vous prêchons. »

Ce dernier mot respire de plus une noble

confiance dans l'exercice de la prédication. Nous ne parlons pas en secret ni dans les ténèbres, notre voix retentit avec plus d'éclat que celle de la trompette. Son affirmation ne regarde pas le passé, elle s'applique à l'heure présente : « Voilà ce que nous vous prêchons, voilà ce que vous avez cru. » Chose qui mérite attention, le temps du verbe change : « Ce que vous avez cru. » Comme ils chancellent, Paul revient au passé, et désormais il s'appuie sur leur témoignage : « Mais, s'il vous est prêché que le Christ est ressuscité d'entre les morts, comment quelques-uns parmi vous peuvent-ils dire que la résurrection des morts n'est pas ? » Remarquez-vous la justesse de son argumentation et la manière dont il démontre que la résurrection aura lieu par la raison que le Christ est ressuscité, ce qu'il a préalablement établi par toute sorte de preuves ? Les prophètes l'ont annoncé, lui-même l'a montré par ses apparitions, nous le prêchons, vous y avez cru : quatre dépositions établissant la même vérité, quatre témoignages, celui des prophètes, celui des faits, celui des apôtres et celui des disciples. On pourrait même en compter cinq, et le cinquième est le but pour lequel la résurrection s'est accomplie, le Christ étant mort pour les pécheurs. S'il est donc établi qu'il est ressuscité, il en résulte une conséquence inévitable, c'est que les morts ressusciteront aussi. L'Apôtre part d'une chose avouée; il semble néanmoins la révoquer en doute pour mieux frapper ses auditeurs : « Mais, si le Christ est ressuscité, comment quelques-uns parmi vous peuvent-ils prétendre que la résurrection des morts n'est pas ? » C'est encore un moyen pour ne pas aigrir les contradicteurs. Il n'a pas dit : Comment prétendez-vous ? mais bien : « Comment quelques-uns parmi vous peuvent-ils prétendre ? » Il ne les accuse pas tous, il ne désigne même pas ceux qu'il accuse, afin de ne pas les jeter dans l'obstination ; il ne garde pas non plus le silence, se proposant de les corriger.

Après qu'il les a distingués de la foule, il se dispose à les aborder de front, les rendant ainsi plus faibles et les frappant de stupeur, se donnant même dans les autres des auxiliaires plus assurés pour combattre contre eux en faveur de la vérité, prenant bien ses précautions pour qu'ils n'aillent pas se ranger avec ceux qui se sont efforcés de les corrompre. Le voilà prêt à tomber sur les ennemis avec toute la véhémence de sa parole. On aurait pu lui dire qu'il était évident pour tous que le Christ est ressuscité, que cela n'était douteux pour personne, mais que la future résurrection des hommes n'en résultait pas nécessairement. On n'eût pas manqué d'ajouter que la résurrection du Christ avait pour elle les prophéties, les faits et le témoignage même des yeux ; tandis que notre résurrection n'existe qu'en espérance. Voyez ce qu'il fait : il établit la preuve par la réciproque, argument d'une grande force. Comment quelques-uns soutiennent-ils que la résurrection des morts n'est pas ? Mais alors, avec cette résurrection, disparaît aussi la résurrection du Christ. Il le dit d'une manière formelle : « Si la résurrection des morts n'est pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité. » Quelle puissance, quelle invincible énergie dans Paul ! Il ne se borne pas à démontrer ce qui est en question par ce qui est évident, il prend même ce que les adversaires contestent, pour mettre dans un plus grand jour ce qu'ils paraissent accorder. Ce n'est pas qu'un fait accompli eût besoin de démonstration, c'est pour mieux faire voir que les deux points sont également admissibles.

2. Mais quelle est cette conséquence ? me demanderez-vous. Que les autres ne doivent pas ressusciter dans le cas où le Christ ne serait pas ressuscité le premier, on comprend cela sans peine ; mais que la résurrection du Christ n'ait pas eu lieu, si la résurrection des autres ne doit pas être, quelle logique trouver ici ? — Cette seconde proposition ne paraissant donc pas rigoureuse, observez comment il en démontre la solidité, en reprenant les choses de plus haut, en remontant à la cause même de la prédication, en posant ce principe, que le Christ étant mort pour nos péchés, est devenu par sa résurrection les prémices de ceux qui dorment dans la tombe. De qui seraient donc de telles prémices, si ce n'est pas de ceux qui doivent ressusciter ? S'ils ne devaient pas ressusciter, que deviendraient les prémices ? Et comment ne ressusciteraient-

ils pas? Si leur résurrection ne doit pas être, pourquoi le Christ est-il ressuscité? pourquoi même est-il venu sur la terre, pourquoi s'est-il revêtu de la chair, s'il ne devait pas la rappeler à la vie? Ce n'est pas pour lui-même qu'il avait besoin de ressusciter, c'était pour nous. L'Apôtre indique ces choses en avançant; pour le moment il dit : « Si les morts ne ressuscitent pas, le Christ n'est pas ressuscité non plus. » L'une de ces choses dépend de l'autre; si celle-là ne devait pas arriver, celle-ci n'aurait pas eu lieu. Voyez-vous comme tout le plan de l'incarnation est successivement ruiné par les discours des adversaires, dès lors qu'on ne croit plus à la résurrection? Mais ici l'Apôtre ne parle que de la résurrection même, il ne dit rien de l'incarnation. Ce n'est pas l'incarnation proprement dite, c'est la mort du Christ qui détruit la mort; elle exerçait encore son pouvoir tyrannique après que le Verbe s'était incarné. « Si le Christ n'est pas ressuscité, inutile est notre prédication. » Il était plus logique de dire : Si le Christ n'est pas ressuscité, vous êtes en lutte avec les vivants, avec tous les prophètes, avec la réalité des faits accomplis. Mais non; il conclut d'une manière bien plus terrible pour eux : « Inutile est notre prédication, vaine est votre foi. » Il veut secouer leur intelligence. Nous avons tout perdu, dit-il, tout croule, s'il n'est pas ressuscité.

Apercevez-vous le profond mystère du plan divin dans l'incarnation? Si celui qui est mort n'a pas pu ressusciter, le péché subsiste encore, la mort n'est pas détruite, la malédiction n'est pas effacée, notre prédication et votre foi n'ont pour objet que de vains fantômes. Non-seulement il montre ainsi la déraison et la perversité de pareilles doctrines, mais il appuie encore sur cette vérité de la manière la plus agressive : « Nous sommes convaincus d'être de faux témoins de Dieu, puisque c'est contre lui que nous rendons témoignage en affirmant qu'il a ressuscité le Christ, qu'il n'a nullement ressuscité, si les morts ne ressuscitent pas. » Si c'est là une chose absurde, comme étant une accusation et même une calomnie dirigée contre Dieu; s'il n'a pas ressuscité le Christ, ainsi que vous le dites, l'absurdité ne s'arrête pas là, elle va beaucoup plus loin. Il le prouve, il signale les conséquences erronées : « Si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité. » A ne devoir pas opérer la résurrection, il ne serait même pas venu sur la terre. Paul ne formule pas cette pensée; mais il intéresse tous les hommes dans la résurrection du Christ, dans la fin qu'il s'est proposée. « Le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi. » A ce point manifeste et reconnu il ajoute la résurrection du Christ, et sur ce fondement inébranlable, il bâtit avec autant d'éclat que de solidité ce qui paraissait faible et douteux : « Vous êtes encore dans vos péchés. » S'il n'est pas ressuscité, c'est qu'il n'est pas mort, et, n'étant pas mort, il n'a pas effacé les péchés; c'est par sa mort seule que les péchés sont effacés. Souvenez-vous de cette parole : « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte le péché du monde. » *Joan.*, I, 29. Par quel moyen l'ôte-t-il? Par sa mort. De là vient aussi ce nom d'Agneau, présage de son immolation.

J'insiste : S'il n'est pas ressuscité, il n'a pas non plus été immolé; sans cette immolation, point de pardon; sans pardon, le péché pèse encore sur vous; si vous êtes pécheurs, notre prédication a été vaine; si c'est en vain que nous avons prêché, c'est en vain que vous avez cru. Ajoutons que la mort demeure immortelle, dès lors qu'il n'est pas ressuscité. Si lui-même est demeuré captif de la mort, s'il n'en a pas terminé les angoisses, comment, n'ayant pas la liberté, rendrait-il tous les autres libres? C'est pour cela que Paul ajoute : « Tous ceux qui se sont endormis dans le Christ ont donc péri. » Est-ce de vous seuls que je parle, alors qu'ils ont péri tous ceux dont la destinée est faite et qui ne sont plus soumis aux incertitudes de l'avenir? Ce mot : « Dans le Christ, » ou bien veut dire, dans la foi, ou bien désigne ceux qui sont morts pour lui, qui pour lui ont subi des dangers et des afflictions sans nombre, ceux qui ont marché par la voie étroite. Où sont maintenant les langues iniques des Manichéens, prétendant que l'Apôtre parle de la résurrection spirituelle, de celle qui consiste à sortir du péché? Ces arguments, si serrés et si bien

Contre les Manichéens.



enchaînés l'un à l'autre, ne vont nullement à leur interprétation, et s'accordent parfaitement avec la nôtre. En effet, il n'y a que ce qui est tombé qui ressuscite ou se relève.

Aussi Paul ne se borne-t-il pas toujours à dire que le Christ est ressuscité et souvent ajoute-t-il, comme pour préciser son langage : « D'entre les morts. » Et puis, les Corinthiens ne révoquaient pas en doute la rémission des péchés, c'est à la résurrection des morts qu'ils ne voulaient pas croire. Si les hommes d'ailleurs sont sujets au péché, de quel droit en conclurait-on que le Christ n'en est pas affranchi? S'il ne devait pas opérer la résurrection, il eût fallu se demander : Pourquoi est-il venu sur la terre, s'est-il revêtu de notre chair, est-il ressuscité lui-même? Quant à nous, rien de pareil. Que les hommes pèchent ou qu'ils ne pèchent pas, c'est une chose essentielle à Dieu d'être impeccable; notre condition n'en dépend pas, aucune réciprocité qu'on puisse établir, comme dans le cas de la résurrection des corps. « Si nous n'avons d'espoir dans le Christ que pour la vie présente, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes. »

3. Que dites-vous, ô Paul? Comment n'avons-nous d'espérance que dans cette vie, si les corps ne doivent pas ressusciter, alors que l'âme subsiste et qu'elle est immortelle? — Elle a beau subsister, être mille fois à l'abri de la mort, ce qui n'est pas douteux du reste, elle n'entrera pas sans la chair en possession des biens ineffables, ni ne subira les éternels châtiments. « Toutes les choses doivent être manifestées au tribunal du Christ, afin que chacun soit récompensé de ce qu'il a fait par le corps, soit le bien, soit le mal. » II *Cor.*, v, 10. De là, ce que dit ici l'Apôtre : « Si nous n'avons d'espoir dans le Christ que pour cette vie, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. » Si le corps ne ressuscite pas, l'âme reste sans couronne, exclue de la béatitude des cieux; mais, les choses étant ainsi, nous n'obtiendrons absolument rien, rien pour l'autre vie, et tout se renferme dans la vie présente. C'est la raison pour laquelle il s'écrie que notre état ne saurait être plus lamentable. En parlant ainsi, il voulait affermir leur croyance touchant la résurrection des corps, sans doute; mais il voulait en même temps leur mieux persuader l'existence de la vie immortelle, et ne pas leur laisser penser que tout pour nous finit ici-bas. Après avoir, par ce qui précède, suffisamment établi ce qu'il se proposait; après avoir dit : « Si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité; or, si le Christ n'est pas ressuscité, notre perte est certaine, nous sommes encore dans nos péchés; » Paul a parlé comme nous venons de l'entendre, dans le but d'ébranler leur orgueil. Quand il doit faire pénétrer dans les esprits une considération qui tient aux dogmes nécessaires, il commence par les secouer en les effrayant. Voilà comment il procède encore ici : et d'abord, il les a frappés, il les a jetés dans l'anxiété, en leur faisant entendre qu'ils étaient déchus de tout; et maintenant il revient à la charge d'une autre façon, il aggrave leur douleur en disant : « Nous sommes les plus misérables de tous les hommes, » si, quand nous avons subi tant de luttes et de morts, des maux sans nombre, nous ne devons pas obtenir les biens du ciel, si notre destinée s'accomplit tout entière sur la terre. Tout dépend donc de la résurrection. Il en résulte également que son discours ne roule pas sur le péché, qu'il a pour objet la résurrection des corps, la vie présente et la vie future.

« Mais en réalité, le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui dorment. » Après qu'il a signalé les maux qui proviennent de l'incrédulité touchant la résurrection, il revient à son sujet : « Mais en réalité le Christ est ressuscité d'entre les morts. » Ce dernier mot ferme la bouche aux hérétiques. « Prémices de ceux qui dorment. » S'il est leurs prémices, ils doivent donc ressusciter à leur tour. En supposant qu'il fallût entendre par résurrection l'affranchissement du péché, personne n'en étant exempt, vu que Paul lui-même a dit : « Je n'ai rien sur la conscience, mais pour cela je ne suis pas justifié; » I *Cor.*, iv, 4; comment en ce cas quelques-uns ressusciteraient-ils? Vous voyez donc bien qu'il parle des corps. Pour mettre cette affirmation à l'abri du doute, il met en avant l'exemple du Christ, ressuscité dans son

corps, puis il en donne la raison. Comme je l'ai déjà remarqué, quand il affirme sans preuves, sa parole n'est pas aussi facilement acceptée du grand nombre. Quelle est cette raison? « Car par un homme la mort, et par un homme la résurrection des morts. » Si c'est par un homme, c'est évidemment par un être ayant un corps. Remarquez la portée de ce langage, et combien sous un autre rapport il fait ressortir la vérité de la doctrine. Il fallait que celui-là même qui s'était laissé vaincre, luttât de nouveau pour relever la nature abattue, et remportât la victoire : ainsi disparaissait le déshonneur.

Observez encore de quel genre de mort il est ici question : « Comme tous meurent en Adam, tous seront vivifiés dans le Christ. » Est-ce que tous sans exception, sont morts en Adam de la mort du péché? et comment alors Noé fut-il juste dans sa génération? comment Abraham, Job, et tant d'autres? Est-ce que tous, d'un autre côté, je vous le demande encore, seront vivifiés dans le Christ? et que faites-vous de ceux qui seront précipités dans la géhenne? En s'appliquant au corps, cette doctrine devient inébranlable; mais non certes quand on l'entend de la justice et du péché. De peur ensuite qu'en apprenant que tous doivent reprendre la vie, vous n'alliez vous imaginer que les pécheurs eux-mêmes seront sauvés, l'Apôtre ajoute : « Chacun à son rang. » De ce que tous ressuscitent, il ne s'ensuit nullement que tous auront les mêmes avantages. Parmi les condamnés, tous ne subiront pas des supplices identiques; il y aura de grandes différences : une différence bien plus prononcée devra donc exister entre les justes et les pécheurs. « Le Christ est les prémices; puis viendront ceux qui appartiennent au Christ, les vrais fidèles, les hommes éprouvés. Après cela, la fin. » Après la résurrection des disciples, tout sera fini; tandis que la résurrection du Christ n'a pas arrêté la marche du monde visible. Aussi l'Apôtre dit-il ensuite : « Lors de son avénement, » ce qui vous prouve bien qu'il parle de la fin des choses, « quand il aura remis l'empire à Dieu son Père, quand il aura réduit à néant toute principauté, toute puissance et toute vertu... »

4. Redoublez ici d'attention, je vous en prie; tâchez que rien ne vous échappe dans ces paroles. Nous avons à faire à des ennemis; il faut donc avant tout les réduire à l'absurde, ce que Paul fait souvent; c'est le meilleur moyen de nous faciliter l'intelligence de ce qui nous est dit. Commençons par leur demander ce que signifient ces mots : « Quand il aura remis l'empire à Dieu son Père. » Si nous les acceptons sans réflexion, dans un sens indigne de Dieu, le Christ ne devra plus désormais avoir l'empire; ce qu'on a transmis, on cesse de le posséder soi-même. L'absurdité ne s'arrête pas là; il faudra dire aussi que celui qui reçoit ne possédait pas avant de recevoir. En conséquence, le Père n'aurait pas eu avant ce jour la dignité royale, il aurait attendu quelque chose de nous; et le Fils ne nous apparaîtrait plus ensuite comme roi. Comment donc a-t-il lui-même dit : « Mon Père travaille jusqu'à ce moment, et je travaille de même? » *Joan.*, v, 17. Pourquoi Daniel tenait-il ce langage : « Sa royauté est une royauté éternelle qui ne saurait périr? » *Dan.*, II, 44. Que d'absurdités s'accumulent, vous le voyez, quand on se met en opposition avec les Ecritures, quand on entend le texte sacré dans un sens humain! Quelle est la principauté qui doit être renversée, selon l'Apôtre? Est-ce celle des anges? Evidemment non. Celle des fidèles? Non plus. Laquelle donc? Celle des démons, dont il dit : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés, contre les puissances, contre les esprits qui dirigent ce monde de ténèbres. » *Ephes.*, VI, 12. Leur pouvoir en ce moment n'est pas encore aboli, il s'exerce en bien des circonstances; c'est alors qu'il s'arrêtera. « Car il faut que le Christ règne jusqu'à ce qu'il ait fait de tous ses ennemis l'escabeau de ses pieds. »

Une autre absurdité se rencontre ici, à moins que nous ne comprenions le texte d'une manière digne de Dieu. « Jusqu'à ce que, » ce mot marque une limite, une fin, et cela répugne à la nature divine. « La mort, notre ennemie, sera détruite la dernière. » La dernière, et comment? Après tous, après le diable, après le monde entier. A l'origine, elle fut introduite aussi la

dernière : d'abord, le conseil donné par le démon; ensuite, la désobéissance de l'homme; puis enfin, la mort. Elle est frappée déjà dans sa puissance; mais alors c'est elle-même qui périra. « Car il a tout mis sous ses pieds. » Lorsqu'il dit cependant que tout lui sera soumis, il faut bien sans doute en excepter celui qui lui aura soumis toute chose. Mais, quand toute chose lui aura été réellement soumise, le Fils lui-même se soumettra à celui qui lui aura tout soumis. En commençant, ils ne disaient pas que la sujétion fût l'œuvre du Père; c'est le Fils qui l'accomplit : « Quand il aura mis à mort toute principauté et toute puissance... Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » Comment dit-il maintenant que c'est le Père? Ce n'est pas la seule difficulté qui se présente ici; on ne s'explique pas davantage la singulière crainte qui perce dans cette restriction : « Excepté celui qui lui a soumis toute chose, » comme s'il eût pu venir à la pensée de personne que le Père dût un jour être soumis au Fils. Quoi de plus révoltant pour la raison? L'Apôtre a néanmoins eu cette crainte. Laquelle? Bien des questions sont à résoudre; et j'ai besoin de toute votre application.

Avant tout, il est nécessaire que je vous dise le but et la pensée de Paul, cette pensée qu'on peut voir briller partout; et puis, je vous donnerai la solution, que de tels aperçus nous auront rendue plus facile. Quelle est donc la pensée de Paul et quelle est sa coutume? Autre est son langage, quand il parle de la seule divinité; autre quand il touche à l'incarnation. Une fois qu'il est entré dans ce dernier sujet, il ne recule devant aucune humiliation, sachant bien que la nature humaine est apte à les recevoir toutes. Voyons si dans le cas présent il énonce ce qu'il dit de la divinité seule ou du Verbe incarné. Mais auparavant, rappelons où se trouve ce à quoi j'ai fait allusion. Ecrivant aux Philippiens, l'Apôtre dit : « Possédant la nature divine, il n'a pas cru commettre une usurpation en se déclarant égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en revêtant la nature de l'esclave, ayant été fait semblable aux hommes, étant reconnu homme dans tout son extérieur. Il s'est abaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix. Aussi Dieu l'a-t-il exalté. » *Philip.*, II, 6-9. Avez-vous remarqué comme le langage de l'Apôtre s'élève en parlant de la divinité seule, comme il attribue tout au Christ, en le déclarant Dieu par nature et l'égal du Père; puis, quand il le montre s'incarnant pour vous, comme sa parole devient plus humble? A moins de poser cette distinction, vous trouverez là comme une lutte d'idées. En effet, si le Christ était égal à Dieu, comment celui qui n'était que son égal a-t-il pu l'exalter? Si le Christ avait la nature divine, d'où vient qu'il a pu lui donner un nom? On donne évidemment à celui qui n'a pas; on exalte quelqu'un qui se trouve dans une position inférieure. Avant d'acquérir cette hauteur et ce nom, il était imparfait, il manquait de quelque chose. De là résultent donc beaucoup d'autres conséquences non moins absurdes. Songez seulement à l'économie de l'incarnation, et vous ne commettrez plus de pareilles énormités de langage. Faites ici la même réflexion, prenez ce qui vous est dit dans le même sens.

5. A ces raisons nous en ajouterons d'autres. Et d'abord, il est nécessaire de rappeler que Paul en ce moment parlait aussi de la résurrection, d'une chose qu'on estimait impossible, et tout à fait incroyable dès lors. Il écrivait aux Corinthiens, chez lesquels se trouvaient beaucoup de philosophes, toujours prêts à ridiculiser de tels enseignements. S'ils étaient divisés sur tout le reste, ils étaient parfaitement d'accord pour combattre cette vérité, ils dogmatisaient à l'envi contre la résurrection. Dans le but de défendre ce point attaqué, une doctrine repoussée et tournée en ridicule, soit à cause des vieux préjugés, soit à cause des difficultés intrinsèques, l'Apôtre établit la possibilité de la résurrection, avant tout par la résurrection même du Christ. Il a démontré ce dernier fait par les prophètes et les témoins, par l'adhésion même de ceux qui ont embrassé la foi; il a forcé l'aveu que ses adversaires sont réduits à l'absurde; maintenant il prouve que les hommes ressusciteront aussi : « Supposez que les hommes ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité. » Après avoir, dans ce qui précède, accumulé les argu-

ments à ce sujet, il présente la résurrection du Christ sous un jour nouveau, il l'appelle les prémices de la nôtre, il fait voir que le Sauveur renversera toute principauté, toute puissance, toute vertu, la mort elle-même enfin. Et comment la mort serait-elle détruite, nous dit-il, sans avoir auparavant lâché les corps dont elle s'était emparée? Quand il a dit ces grandes choses du Fils unique, quand il l'a représenté transmettant l'empire, à savoir, le pouvoir qu'il a créé lui-même, triomphant de ses ennemis et les foulant tous à ses pieds, Paul ajoute, dans le but de ramener le grand nombre à la foi : « Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds. » Le mot « jusqu'à ce que, » n'indique pas la fin de ce règne, comme nous l'avons observé déjà; il n'est là que pour inspirer une foi plus vive, une plus grande fermeté.

Si vous venez d'entendre, semble dire Paul, que le Christ doit renverser toute principauté, toute puissance et toute vertu, le diable avec ses innombrables phalanges, la multitude des infidèles et la tyrannie de la mort, tous les maux sans exception, vous n'avez pas à craindre qu'il vienne lui-même à défaillir; jusqu'à ce qu'il ait fait toutes ces choses, il doit régner, ce qui ne veut pas dire qu'il cessera de régner après les avoir faites; cela signifie seulement que l'avenir verra s'accomplir d'une manière absolue ce que nous ne voyons pas encore. Son règne ne saurait être scindé; il exerce son empire, il déploie son pouvoir, de telle façon que tout soit un jour remis à sa place. Ces formules de langage, vous les retrouverez dans l'Ancien Testament; ainsi, dans ces deux textes : « La parole du Seigneur demeure à jamais... Vous demeurez toujours le même, et vos années ne connaîtront pas de déclin. » *Psal.* CXVIII, 89; CI, 28. Le prophète emploie de telles expressions et d'autres semblables quand il s'agit d'événements qui ne doivent pleinement se réaliser que longtemps après, afin de dissiper les craintes des esprits grossiers. Qu'il ne puisse être question de limite ou de terme lorsqu'on parle de Dieu, vous pouvez en juger par d'autres passages des Ecritures; écoutez : « D'un siècle jusqu'à l'autre siècle vous existez... Je suis... Jusqu'à ce que tu sois arrivé à la vieillesse, je suis. » *Psal.* LXXXIX, 2; *Exod.*, III, 14; *Isai.*, XLVI, 4. Voilà pourquoi l'Apôtre place la mort la dernière; il veut par les victoires précédentes faire mieux accepter celle-ci par l'homme qui ne croit pas. Du moment où le Christ a terrassé le diable, qui dès l'origine introduisit la mort, à plus forte raison détruira-t-il l'œuvre de cet esprit pervers.

Il a donc attribué au Fils toute chose, le renversement des principautés et des puissances, la parfaite direction de la royauté, je veux dire le salut des fidèles, la paix de l'univers, l'extinction du mal, ce qui constitue certes le noble exercice de la royauté et l'anéantissement de la mort. Il n'a pas dit que le Père opérerait ces prodiges par le Fils, il a dit que le Fils lui-même les opérera, renversera toute puissance, mettra tout sous ses pieds; il n'a pas même nommé le Père. Craignant alors que quelque esprit égaré n'en prenne occasion pour mettre le Fils au-dessus du Père ou le regarder comme un autre principe non engendré, l'Apôtre tempère par précaution la grandeur de sa doctrine; il s'exprime ainsi : « Dieu a tout mis sous ses pieds. » Voici donc maintenant que l'action remonte au Père, ce qui du reste n'implique aucune imperfection, aucune défaillance dans le Fils, à qui viennent d'être rendus de si magnifiques témoignages, attribués de si glorieux triomphes. Non, l'atténuation s'explique par la cause assignée, par l'intention de montrer que les œuvres dont nous sommes l'objet appartiennent toutes au Père comme au Fils. Que celui-ci n'ait pas eu besoin d'auxiliaire pour tout subjuguer, c'est encore Paul qui vous le dit en ces termes : « Il transfigurera notre corps humilié pour le rendre conforme à son corps glorieux, par ce même genre d'opération par laquelle il peut tout soumettre à son pouvoir. » *Philipp.*, III, 21. Il emploie même un correctif, puisqu'il ajoute : « Quand il est dit que toute chose lui est soumise, c'est évidemment à l'exception de celui qui lui a tout soumis. » Ce n'est pas un faible témoignage, toutefois, qu'il rend à la gloire du Fils unique; car, si le Fils était inférieur, et de beaucoup inférieur, jamais l'Apôtre ne se fût

cru dans la nécessité de faire cette restriction. Il ne s'en tient pas même là, il va bien plus loin. Un esprit inquiet eût pu dire : Qu'importe que le Père ne soit pas soumis au Fils? cela n'empêche pas que celui-ci ne soit plus puissant. Redoutant donc cette idée sacrilége, et croyant ne l'avoir pas assez prévenue, il la combat avec surabondance par ce qui suit : « Quand toute chose lui aura été soumise, le Fils lui-même lui sera soumis. » Il fait ainsi ressortir le profond accord du Fils avec le Père, principe de tous les biens, cause première, engendrant éternellement l'auteur de tant d'œuvres admirables.

Saint Paul imitant le Seigneur Jésus son Maître.

6. Si l'Apôtre dépasse les limites qui lui semblaient prescrites par la nature de son sujet, ne vous en étonnez pas ; il marche simplement sur les traces du Maître. Lui-même, voulant montrer son parfait accord avec le Père dans l'œuvre qu'il venait accomplir, s'abaissait dans son langage au delà des besoins d'une telle démonstration, mais pour condescendre à la faiblesse de ceux qui l'entendaient. Il priait son Père uniquement dans ce but, ce qu'il déclarait en ces termes : « Afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » *Joan.*, XI, 42. C'est donc à son exemple que Paul s'exprime ici d'une manière surabondante. Il ne veut certes pas vous donner l'idée d'une soumission forcée ; son intention est de combattre avec plus de force une doctrine contraire à la raison. Il a recours à cette sorte d'exagération quand il s'agit de déraciner à fond une erreur quelconque. Parlant des rapports entre la femme chrétienne et le mari idolâtre, se proposant de rassurer la femme à cet égard, il ne se borne pas à dire qu'elle ne perd rien de sa chasteté, il va beaucoup plus loin, et déclare que l'idolâtre est sanctifié par elle : il ne veut pas assurément faire entendre qu'elle l'a rendu saint ; il veut par l'exagération d'une telle parole rassurer cette conscience alarmée. Ici, c'est la même chose, et la surabondance de l'expression provient d'un ardent désir de détruire radicalement une doctrine impie. C'est une grande impiété sans doute de supposer que le Fils manque de puissance, et l'Apôtre la réprime quand il dit : « Il mettra tous ses ennemis sous ses pieds ; » mais c'en est une plus grande encore de supposer que le Père est inférieur, et voilà pourquoi l'hyperbole dont nous sommes frappés. Or, voyez comment il la présente ; au lieu de dire simplement : « A l'exception de celui qui lui a tout soumis, » il le donne comme une chose évidente.

Tout évidente qu'elle est cependant, semble-t-il dire, je la mets à l'abri de toute attaque. Pour que vous ne puissiez pas douter que telle est la cause de ce qui a été dit, je vais vous faire une question : Pensez-vous que le Fils acquière alors un degré de plus de sujétion ? Ne serait-ce pas une supposition absurde, un outrage même envers Dieu ? La plus grande soumission, le suprême degré de l'obéissance, c'est qu'étant Dieu il ait pris la nature de l'esclave. Comment donc serait-il alors soumis? Il est évident que l'Apôtre a parlé pour détruire cette opinion extravagante, et qu'il a parlé dans l'unique sens qui convenait. Le Christ obéit comme doit obéir le Fils, Dieu lui-même, et non comme un simple mortel ; il garde en obéissant sa puissance et sa liberté complète. Sans cela, comment occuperait-il le même trône ? Comment, ainsi que fait le Père, ressuscite-t-il ceux qu'il veut? Comment possède-t-il ce que possède le Père, et le Père à son tour ce qu'il possède? Autant d'expressions qui concourent à nous montrer une égalité parfaite, ou plutôt l'identité de pouvoir. Que signifie cette parole : « Quand il aura remis la royauté ? » L'Écriture nous apprend à reconnaître en Dieu deux sortes de royauté, l'une basée sur l'union, l'autre résultant de la création. A ce dernier titre, Dieu règne sur tous les êtres sans exception, sur les Gentils et sur les Juifs, sur les démons eux-mêmes, sur tous ses ennemis ; il règne sur les fidèles, de leur plein gré, parce qu'ils lui sont unis. Cette royauté porte aussi le nom d'empire. C'est de celle-là qu'il est dit dans le psaume deuxième : « Demande, et je te donnerai les nations pour héritage. » *Psalm.* II, 8. C'est encore de celle-là que le Seigneur dit lui-même à ses disciples : « Toute puissance m'a été donnée par mon Père. » *Matth.*, XXVIII, 18. Il fait ainsi tout remonter au principe générateur ; ce qui ne signifie nullement qu'il manque lui-même de quelque

chose : il entend seulement montrer qu'il est le Fils et qu'il est engendré. Remettre veut dire ici ramener au but.

Mais pour quelle raison, me demanderez-vous peut-être, n'a-t-il rien dit de l'Esprit? — Parce qu'en ce moment il n'est pas question de lui, et le docteur ne veut pas tout mêler. Il en est de même quand il dit : « Un Dieu Père, un Seigneur Jésus; » I *Cor.*, VIII, 6; s'il passe l'Esprit sous silence, ce n'est en aucune façon pour l'amoindrir, c'est uniquement parce que ce n'était pas le cas d'en parler. Parfois il ne mentionnera que le Père; faudra-t-il pour cela rejeter le Fils? Parfois il ne mentionnera que le Fils et l'Esprit; effacerons-nous alors le Père? Que veut-il dire par ces mots : « Afin que Dieu soit tout en toute chose? » Que tout dépende absolument de lui, et qu'on ne s'imagine plus désormais deux principes indépendants et suprêmes, ni une royauté divisée. C'est quand les ennemis seront abattus sous les pieds du Fils, celui qui les tiendra domptés étant bien loin de résister au Père, étant dans un parfait accord avec lui, que Dieu sera tout en toute chose. Quelques-uns prétendent que l'Apôtre exprime par là la fin de l'iniquité, la soumission spontanée de tous, nulle résistance désormais et nulle prévarication. Or, lorsqu'il n'existera plus de péché, il est évident que Dieu sera tout en toute chose. Si les corps ne ressuscitent pas, néanmoins, comment cela serait-il vrai? Le plus terrible des ennemis resterait encore : la mort, qui serait après tout venue à bout de ses desseins. Qu'importe, me répondra-t-on, personne à l'avenir ne commettant de péché? Et qu'en concluez-vous? Il n'est pas ici question de la mort de l'âme, mais bien de celle du corps. Reste à savoir donc comment cette dernière sera détruite; la victoire n'est remportée qu'autant que l'adversaire est forcé de rendre gorge. Par conséquent, si les corps doivent rester dans la terre, la tyrannie de la mort subsiste toujours, puisqu'elle garde sa proie, puisque nous n'avons pas un autre corps où nous puissions la vaincre. La parole de Paul venant à se réaliser, ce qui ne saurait manquer d'être, la victoire brillera de tout son éclat, alors que la puissance divine aura ranimé les corps que la mort tenait sous son empire. La marque assurée qu'on a remporté la victoire sur un ennemi, ce n'est pas apparemment de lui laisser le fruit de ses rapines, c'est de l'en dépouiller; si l'on n'ose pas toucher à ce qu'il possède, dirons-nous qu'on l'a terrassé?

Dépouiller son adversaire est la marque la plus certaine de la victoire que l'on a remportée.

7. Le Christ emploie les mêmes traits dans l'Evangile pour caractériser la victoire qu'il a remportée : « Quand il aura lié le fort, il prendra tout dans sa maison. » *Matth.*, XII, 29. A moins que cela n'ait lieu, la victoire n'est pas manifeste. De même que, lorsqu'il s'agit de la mort de l'âme, si quelqu'un cesse de pécher, nous ne dirons pas qu'il a remporté la victoire, car ce n'est pas en n'ajoutant plus rien au mal, c'est en brisant le joug des passions qu'on la remporte; de même ici nous n'avons pas à nous glorifier de la victoire, dans le cas où la mort cesserait de dévorer des corps, mais uniquement dans le cas où lui seront ravis ceux dont elle avait déjà fait sa proie. S'obstinera-t-on à prétendre qu'il s'agit de la mort spirituelle? Mais comment serait-elle la dernière à périr? N'est-elle pas exterminée déjà dans chacun de ceux qui reçoivent le baptême? Appliquez ce texte aux corps, et tout s'explique, la mort est réellement frappée la dernière. S'il restait encore un esprit agité par le doute et qui vînt nous demander pourquoi l'Apôtre, parlant de la résurrection, n'a pas mis en avant l'exemple de ceux qui ressuscitèrent au temps du Seigneur, nous répondrions que ce ne serait plus là traiter de la résurrection. Rappeler, en effet, que des hommes ressuscités sont morts de nouveau, ce ne serait certes pas prouver que la mort succombe la dernière. Une pareille expression ne permet pas de penser qu'elle doive jamais se réveiller. Le mal ayant disparu, la mort n'aura plus aucune raison d'être. Que la source vienne à tarir, il serait contraire au bon sens d'admettre l'existence du fleuve qu'elle seule alimentait; il en est de même du fruit, quand on a retranché la racine.

Puis donc qu'au dernier jour les ennemis de Dieu doivent disparaître en même temps que la mort, le diable et les démons, ne nous livrons

pas à la tristesse en les voyant prospérer ici-bas. A peine ont-ils obtenu quelque gloire et se sont-ils élevés, que les ennemis du Seigneur défaillent et s'évanouissent comme la fumée. Quand vous verrez un tel homme au milieu des trésors, entouré de satellites, comblé d'éloges et de flatteries, ne perdez pas courage, gémissez plutôt, versez des larmes et priez Dieu de le ramener au nombre de ses amis; plus même il prospèrera dans un tel état de conscience, plus vous aurez à pleurer sur lui. Le sort des pécheurs est toujours lamentable; mais il l'est surtout quand ils sont dans l'opulence, quand ils marchent de succès en succès : ils sont alors comme des malades qui se gorgent de mets et de boissons. Il en est même qui sont tristement affectés en entendant de semblables paroles, qui se tourmentent de leur propre état, et qui disent : C'est sur moi qu'il faut pleurer, puisque je n'ai rien. — Vous avez bien raison, vous n'avez rien, mais non parce que vous ne possédez pas ce que cet homme a possédé, c'est parce que vous regardez cela comme un bonheur véritable : voilà ce qui vous rend digne d'une immense pitié. Qu'un homme bien portant trouve heureux le malade étendu sur une couche moelleuse, il est en vérité plus à plaindre que ce dernier, puisqu'il n'a pas le sentiment du bien qu'il possède. Voilà réellement l'état où sont ceux dont nous parlons, et telle est la source du trouble et du bouleversement de la vie. Ces funestes opinions ont causé la ruine de beaucoup, en les livrant au démon, et les ont mis au-dessous des misérables consumés par la faim. Les mendiants sont moins à plaindre que les hommes dévorés de désirs; ceux-ci sont atteints dans leur âme d'un mal plus profond et plus violent : on le voit clairement par ce que nous venons de dire.

Sécheresse à Antioche.

Une affreuse sécheresse pesait autrefois sur notre cité; tous avaient devant les yeux les plus lugubres perspectives, ils priaient Dieu de les arracher à ces terreurs; on pouvait voir alors ce qu'a raconté Moïse : le ciel devenu d'airain, la plus cruelle de toutes les morts incessamment suspendue sur toutes les têtes. Mais voilà que, grâce à l'amour de Dieu pour les hommes, alors qu'on espérait le moins, la pluie se mit à tomber avec abondance et d'une manière continue. Tous les habitants étaient en fête, ils se considéraient comme revenus des portes mêmes de la mort. Au milieu d'un si grand bonheur et de la joie commune, l'un des plus opulents s'en allait accablé de tristesse, poussant des soupirs, ayant la mort dans l'âme; et, comme beaucoup lui demandaient d'où venait sa douleur quand tous se réjouissaient autour de lui, il n'eut pas la force de renfermer dans son cœur la violence de son chagrin; comme dompté par le mal qui le rongeait, il en dit ouvertement la cause. — J'ai de vastes provisions de froment, s'écria-t-il, et je ne sais où les mettre ! — Est-ce bien celui-là que nous proclamerons heureux, je vous le demande, pour avoir prononcé des paroles qui eussent dû le faire lapider comme une bête féroce, comme l'ennemi du genre humain ? Homme, que dis-tu ? Ce qui te désole, c'est donc de n'avoir pas vu périr tout le monde pour ramasser plus d'argent. N'as-tu pas entendu cette parole de Salomon : « Celui qui exagère le prix du froment est exécré du peuple? » *Prov.*, XI, 26. Tu vas partout faisant la guerre au bonheur du genre humain, luttant contre la libéralité du Seigneur de tous les êtres, te posant en ami, ou plutôt en esclave de Mammon ! N'eût-il pas mieux valu que cette langue fût tranchée et que ce cœur cessât de battre, qui devait enfanter un tel propos?

8. Voyez-vous comment l'or dépouille les hommes de leur nature pour en faire des brutes et des démons ? Quoi de plus déplorable que ce riche implorant chaque jour la faim, qui lui donnera de l'or? Etrange déception que celle où sa cupidité le jette ! Loin de trouver la joie dans l'abondance de ses biens, il est en butte à de mortelles angoisses par suite de son opulence même. Ce qui semblerait faire son bonheur le plonge dans la désolation. J'avais donc raison de vous le dire, les riches ne ressentent pas autant de plaisir dans ce qu'ils possèdent que de douleur dans ce qu'ils n'ont pas encore. Cet homme, avec ses innombrables mesures de froment, éprouvait des tortures et des chagrins que ne connaît pas même l'indigence. Un autre,

ayant à peine de quoi se nourrir, était ceint comme d'une couronne, se répandait en transports et ne cessait de rendre grâces à Dieu; tandis que celui-là s'estimait malheureux parmi tant de richesses, et qu'on aurait dit qu'il avait reçu le dernier coup. Ce n'est donc pas l'abondance qui fait le bonheur, c'est une âme pleine de philosophie. Sans de telles dispositions, viendrait-on à s'emparer de tout, qu'on se lamenterait encore, se regardant comme dénué de tout. Celui dont nous parlons, eût-il vendu son froment au prix qu'il en désirait, n'aurait pas été moins désolé de ne l'avoir pas vendu davantage; et, dans ce dernier cas, sa désolation eût été la même, parce qu'il eût rêvé une plus grande augmentation. Il aurait eu beau tirer une pièce d'or de chaque boisseau qu'il n'eût pas éprouvé de moins cruels déchirements, parce qu'un demi boisseau ne lui aurait pas rapporté la même somme. S'il n'y mettait pas ce prix au début, ne vous en étonnez pas; ceux qui s'adonnent à l'ivresse ne sont pas enflammés en commençant; l'incendie se déclare quand ils ont absorbé déjà une grande quantité de vin. De même aussi, plus les avares englobent de bien, plus ils se sentent pauvres; leurs besoins augmentent dans la même proportion que leurs gains.

Je ne parle pas de la sorte pour un seul; je m'adresse à quiconque est affecté de cette maladie, qui s'efforce de créer une cherté factice et d'aggraver le dénûment du prochain. L'humanité n'entre pour rien dans de telles âmes; elles ne respirent que l'amour de l'argent toutes les fois qu'il s'agit de transactions commerciales. Pour vendre leur froment et leur vin, les exploiteurs avancent ou retardent l'époque; aucun ne se préoccupe du bien public; l'un ne vise qu'à recevoir plus, l'autre à ne pas recevoir moins, dénaturant ainsi les dons de la Providence. La plupart, ne tenant pas grand compte des lois de Dieu, gardent soigneusement renfermé ce qu'ils possèdent, quoique le Créateur leur fasse comme une nécessité, par la crainte d'une perte plus grande, d'accomplir un bien et de songer à leurs semblables; car il ne permet pas que les fruits de la terre se conservent longtemps, se proposant en cela d'obtenir qu'ils livrent aux indigents ce qui d'ailleurs ne tarderait pas à se gâter enfoui dans leurs demeures, ce qu'ils perdraient donc également. Mais il en est qui sont insatiables au point que de telles leçons ne sauraient les corriger. Beaucoup en viennent à vider des tonneaux entiers, et, quand ils ne donneraient pas une obole aux nécessiteux, ils répandent à terre leur vin aigri, après avoir détérioré les tonneaux eux-mêmes. D'autres, qui se garderaient bien de donner un morceau de pain à celui que la faim tourmente, jettent à la rivière des caisses de froment : ayant refusé d'obéir à Dieu, qui leur imposait le devoir de l'aumône, ils jettent dehors, obéissant à la vermine, ils achèvent de détruire et d'anéantir ce qu'ils avaient chez eux, aux grands éclats de rire et sous les malédictions redoublées des témoins de cette perte honteuse.

Voilà leur châtiment ici-bas; mais celui qui les attend ailleurs, quelle parole pourrait le rendre? De même qu'ils jettent à la rivière un froment rongé par les insectes et désormais sans valeur, de même ceux dont telle a été la conduite; Dieu les précipitera dans le fleuve de feu comme des objets inutiles et nuisibles. Ce que la nielle et la vermine sont au froment, l'insensibilité et la dureté le sont à leurs âmes. Or cela vient de leur attachement exclusif aux biens matériels, aux choses de la vie présente; et de là viennent aussi les chagrins incessants qui les consument. Dites tout ce que vous voudrez d'agréable, la crainte de la mort suffit certes à tout effacer; et ces hommes-là sont morts, bien que vivant encore. Qu'il en soit ainsi des infidèles, rien d'étonnant; mais que ceux à qui furent concédés de si grands mystères et révélés les secrets de l'avenir soient tellement absorbés par les biens présents, c'est une chose indigne de pardon. Et comment expliquer un pareil attachement? Par leur goût pour les délices, pour tout ce qui flatte la chair, et dès lors affaiblit l'âme : ils rendent leur fardeau plus lourd, ils placent devant leurs yeux un voile épais qui leur dérobe la lumière. Dans la mollesse et le plaisir, ce qu'il y a de meilleur en nous subit l'esclavage, ce qu'il y a de pire

exerce le pouvoir : la reine frappée d'aveuglement est traînée de droite et de gauche ; la servante va partout et mène tout, quand elle devrait être mise elle-même au rang des choses menées. Nombreux sont les liens qui rattachent le corps à l'âme, et le Créateur les a combinés ainsi pour qu'il ne vînt à la pensée de personne de détester le corps comme un objet étranger.

C'est le démon qui nous inspire la haine de notre propre corps.

9. Dieu nous a fait un devoir d'aimer nos ennemis : le diable a su persuader à quelques-uns de haïr leur propre corps. En disant que le corps vient du diable, en effet, on ne prouve pas autre chose. Or c'est une pure folie. Si le corps provenait du diable, comment existerait cette admirable harmonie que nous voyons? Comment le corps serait-il un instrument si complétement approprié aux opérations d'une âme pleine de philosophie ? — S'il est néanmoins un instrument si docile, m'objecterez-vous, comment aveugle-t-il l'âme ? — Ce n'est pas le corps qui produit cet aveuglement, gardez-vous de le croire, ô homme, c'est la volupté. — Et pourquoi la volupté nous attire-t-elle? — Ce n'est pas non plus parce que nous avons un corps, cela tient à notre volonté perverse. Le corps réclame des aliments, et nullement des délices ; le corps veut être nourri, et non point affaibli et détrempé. Les délices ne font pas seulement la guerre à l'âme, elles la font encore au corps sous prétexte de le nourrir. De robuste, elles le rendent faible, de ferme mou, de bien portant valétudinaire, d'agile lourd, de nerveux flasque, de beau laid, d'embaumé fétide, de pur immonde, de dégagé perclus de douleurs, de dispos inutile, de jeune vieux, de fort et de rapide impotent et sans vie, de droit infirme et courbé. Or, s'il était l'œuvre du diable, il ne serait pas ainsi détérioré par le diable lui-même, je veux dire par la corruption. Mais non, ni le corps ni les aliments ne proviennent du diable, la volupté seule en provient. C'est par là que cet esprit dépravé cause des maux sans nombre.

Voilà comment il perdit un peuple entier : « Après s'être engraissé, dit Dieu dans l'Ecriture, mon bien-aimé a regimbé. » *Deut.*, XXXII, 15. De là partirent les foudres qui renversèrent Sodome. C'était évidemment la pensée d'Ezéchiel : « Voici quelle fut l'iniquité des habitants de Sodome : dans l'ostentation, dans l'abondance du pain, dans la prospérité, ils se gorgeaient de délices. » *Ezech.*, XVI, 48. Paul disait à son tour : « Celle qui s'adonne aux délices est déjà morte, toute vivante qu'elle est. » I *Tim.*, V, 6. Pourquoi? Parce qu'elle va traînant partout son corps comme un cercueil, avec le suaire de tous les maux. Si le corps lui-même périt ainsi, dans quel état sera l'âme, dans quelle perturbation, au milieu de quels flots agités, au sein de quelle profonde tempête? Voilà ce qui la rend impropre à tout, à dire, à écouter, à vouloir, à faire ce qui seul peut convenir. Tel le pilote, quand la tourmente a triomphé de l'art, est englouti avec les passagers et le navire ; telle aussi l'âme s'enfonce dans le gouffre, en vient à ne plus rien sentir. Dieu nous a donné l'estomac comme une meule destinée à broyer les aliments, mais dont la puissance est limitée ; il a par là même déterminé la mesure qu'il faut chaque jour à l'action de cette meule. Si vous y jetez donc plus qu'elle ne peut moudre, cette surabondance arrête et ruine tout. De là les maladies, les défaillances, les difformités ; car les délices ne détruisent pas seulement la force, elles détruisent encore la beauté, dont elles font bientôt une laideur repoussante.

Quand une femme exhale l'odeur des aliments ou du vin qu'elle digère, quand elle a dénaturé par l'exagération la rougeur de son visage et les formes de son corps, quand elle a perdu toute sa grâce par la mollesse de ses chairs, l'inflammation de son teint, l'embonpoint qui la surcharge, songez combien tout cela est pénible et fâcheux. J'ai même entendu des médecins déclarer que les délices ont empêché des enfants de grandir. On le comprend, du reste ; lorsque le souffle est comme intercepté par la quantité des choses qu'on entasse et comme absorbé par un travail excessif, ce qui devait servir à la croissance se perd à triturer un excédant stérile. Et que direz-vous de ces douleurs qui paralysent les pieds et se répandent dans tout le corps, de tant d'autres ma-

ladies, de tant d'infirmités dégoûtantes qui en proviennent? Rien n'est repoussant comme une femme vorace. Aussi rencontrerez-vous chez les plus pauvres la beauté la plus pure; le sang est plus sain, le corps se débarrasse aisément de tout ce qui pourrait l'infecter ou le souiller. Un continuel exercice, le travail quotidien, les préoccupations de la vie, une table frugale ou même exiguë leur donnent une santé plus forte, et par suite une plus réelle beauté. Si vous m'objectez le plaisir de la bouche, je vous dirai qu'il ne va pas au delà ; à peine a-t-il effleuré la langue qu'il disparaît, ne laissant que des dégoûts amers.

Ne considérez pas les personnes de bonne chère pendant le repas seulement, suivez-les quand elles le quittent, et vous y verrez des corps de brutes plutôt que des corps humains. La tête lourde, le pas traînant, les membres engourdis, le voluptueux rassasié ne demande plus qu'une couche molle et tranquille; il est comme ballotté par les flots, il a besoin qu'on le garde, et, s'il reste un désir en lui, c'est de n'être pas tombé dans un état aussi déplorable. On dirait une femme à la dernière période de la gestation; à peine s'il marche, s'il voit, s'il parle, à peine si c'est un homme. Vient-il à s'endormir un peu, qu'il est tourmenté par des songes incohérents, par d'innombrables fantômes. Que direz-vous enfin de ses brutales passions, toujours surexcitées par la même cause? C'est un cheval furieux, poussé par l'aiguillon de l'ivresse, se précipitant au hasard, demandant une satisfaction quelconque. Et que d'autres horreurs qu'on ne peut dire! Ce malheureux ne sait ni ce qu'il éprouve ni ce qu'il fait. Tel n'est pas l'homme tempérant et sage; il est assis dans le port, voyant de loin les naufrages des autres, jouissant d'un bonheur pur et constant, ayant la vie d'un homme libre. Le sachant, fuyons les dangers d'une table somptueuse, contentons-nous d'une nourriture modérée. Dispos alors de corps et d'esprit, nous pratiquerons toute vertu, et nous acquerrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XL.

« Autrement que feront ceux qui sont baptisés pour les morts, si les morts ne ressuscitent pas? pourquoi sont-ils baptisés pour les morts? »

1. Voilà que l'Apôtre aborde un autre sujet, prouvant ce qu'il avance, tantôt par ce que Dieu fait, tantôt par ce que font les hommes. Or, ce n'est pas un mince argument en faveur de sa thèse, que d'en appeler au témoignage même des contradicteurs, quand ce témoignage surtout est exprimé par des actes. Quel est donc le sens du texte cité? Mais voulez-vous que je vous dise, avant de répondre, comment le dénaturent ceux qui sont infectés des erreurs de Marcion? Je sais bien que je vais provoquer un long éclat de rire; c'est pour cela précisément que je le dirai, afin de vous mettre mieux en garde contre une telle maladie. Lorsque chez eux un catéchumène est mort, ils font cacher un homme vivant sous la couche funèbre; puis ils s'approchent du mort, lui parlent et lui demandent s'il ne veut pas recevoir le baptême. Comme naturellement il ne répond pas, celui qui est caché sous le lit répond à sa place, qu'il veut être baptisé. Alors ils baptisent cet homme au lieu du trépassé; c'est comme s'ils jouaient sur la scène, tant le diable a d'empire sur des âmes énervées. Leur reproche-t-on une pareille conduite, ils se retranchent derrière la parole de l'Apôtre : « Ceux qui sont baptisés pour les morts. » Voyez-vous le comble du ridicule? Cela mérite-t-il une réfutation? Je ne le pense pas, à moins qu'il ne faille discuter avec les maniaques sur ce qu'ils disent dans l'accès de leur folie.

Pour que les esprits même les plus simples ne soient pas séduits, il est cependant nécessaire de s'arrêter un moment à cette réfutation. Si telle était la pensée de Paul, pourquoi Dieu poursuit-il de ses menaces celui qui ne se fait pas baptiser? Avec une pareille invention, plus personne désormais qui ne reçût le baptême; ce

ne serait pas d'ailleurs la faute du mort, ce serait bien celle des vivants. A qui le Sauveur a-t-il dit : « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous? » *Joan.*, VI, 54; est-ce aux vivants, est-ce aux morts, je vous le demande? A qui s'adresse encore cette parole : « Quiconque ne sera pas régénéré dans l'eau et l'Esprit ne pourra voir le royaume de Dieu? » *Ibid.*, III, 5. En admettant cet usage, on n'aurait plus besoin, pour recevoir le divin bienfait, ni de l'assentiment de l'âme ni de celui de la vie; rien n'empêche que les Gentils et les Juifs ne soient ainsi rangés au nombre des fidèles, d'autres remplissant ces formalités après qu'ils auront rendu le dernier soupir.

Mais ne nous amusons plus à déchirer des toiles d'araignées, à nous imposer une vaine fatigue; allons, exposons la portée réelle de la parole de Paul. Qu'a-t-il voulu dire? D'abord, à vous qui êtes initiés, je veux rappeler ce que dans cette nuit solennelle vous ordonnèrent de répéter vos initiateurs; et puis, je vous expliquerai le passage qui nous occupe, car il vous sera plus facile alors de le saisir. Ce passage ne vient sur nos lèvres qu'à la suite de tout le reste. Je voudrais bien parler ouvertement, je n'ose pas cependant à cause des non initiés. Ce sont eux qui nous rendent l'explication difficile, en nous mettant dans la nécessité d'employer des termes obscurs ou de leur exposer les mystères. Je parlerai néanmoins, autant qu'il me sera possible, en respectant de saintes obscurités. Après que les mystères nous sont annoncés, après l'énonciation des formules sacrées et redoutables qui renferment les dogmes descendus du ciel, nous concluons ainsi, nous avons l'ordre de dire, au moment d'être baptisés : Je crois à la résurrection des morts, et c'est dans cette foi qu'on nous donne le baptême; c'est quand nous l'avons professée avec nos frères que nous sommes plongés dans ce bain sacré. Voilà ce que Paul rappelait en s'exprimant de la sorte : « Si la résurrection n'est pas, à quoi bon êtes-vous baptisé pour les morts? » ce qui veut dire pour les corps. Vous recevez, en effet, le baptême, parce que vous croyez à la résurrection d'un corps mort; vous croyez qu'il ne restera pas dans cet état. Vous énoncez en paroles cette vérité, et le prêtre la figure et la montre par les choses mêmes; il représente ce que vous croyez et professez. Quand vous avez cru sans signes, il met les signes sous vos yeux; quand vous avez fait ce qui dépendait de vous, Dieu complète l'œuvre.

Comment et par quel moyen? Par le moyen de l'eau. L'action de descendre dans l'eau et de remonter ensuite symbolise la descente aux enfers et la sortie de cette demeure. Voilà pourquoi l'Apôtre appelle le baptême un sépulcre: « Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort. » *Rom.*, VI, 4. Il prépare ainsi la foi d'une chose future, de la résurrection des corps, puisque la rémission des péchés est une chose bien supérieure à cette résurrection. Le Christ l'enseignait en posant cette question : « Qu'est-il plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou bien : Prends ton lit et marche? » *Matth.*, IX, 5-6. La première chose est la plus difficile, insinue-t-il; mais, dès que vous refusez d'y croire parce que celle-là ne frappe pas les sens, dès que vous tenez pour plus difficile ce qu'il y a de plus aisé, la manifestation de ma puissance, je ne refuse pas de vous en donner cet indice frappant. « Il dit alors au paralytique : Lève-toi, prends ton lit et reviens dans ta maison. »

2. L'autre chose est-elle donc si difficile, m'objectera-t-on, quand les rois et les princes peuvent l'accomplir? Ils renvoient absous les adultères et les homicides. — Vous moquez-vous, ô homme, en tenant un pareil langage? Il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés. Les hommes qui gouvernent peuvent bien renvoyer absous les adultères et les homicides, mais ils ne les affranchissent que du supplice temporel, ils n'effacent nullement la souillure morale. Ils auraient beau constituer dans les charges ceux qu'ils ont ainsi renvoyés, les revêtir même de la pourpre, leur mettre le diadème au front, comme l'ont fait certains monarques, ils n'effaceront pas leurs péchés. Dieu seul a ce pouvoir. Il l'exerce dans le bain de la régénération; la grâce atteint l'âme elle-même et la délivre radicalement de toute iniquité. Aussi, le coupable

absous par le monarque a-t-il l'âme toujours également souillée, mais non certes celui qui vient de recevoir le baptême : son âme est plus pure que les rayons du soleil, telle qu'elle était à l'origine, dans un état même beaucoup plus parfait, car elle jouit de la présence de l'Esprit qui l'enveloppe de sa flamme et la revêt d'une plus haute sainteté. De même qu'en faisant passer l'or ou l'argent par le creuset, vous le purifiez et le renouvelez en quelque sorte; de même l'Esprit Saint, en la jetant dans le creuset du baptême où tous les péchés sont consumés, rend l'âme plus pure et plus éclatante que l'or le plus pur. Il ravive aussi par là même et corrobore votre foi dans la résurrection des corps. Comme c'est le péché qui a introduit la mort, la racine étant détruite, nul doute que le fruit ne le soit aussi. Après avoir donc confessé la rémission des péchés, vous confessez la résurrection des morts, une chose vous conduisant infailliblement à l'autre. Après cela, comme il ne suffit pas de nommer la résurrection pour exprimer toute la vérité, vu que plusieurs ayant ressuscité sont morts de nouveau, ceux dont il est parlé dans l'ancien Testament, Lazare, ceux qui ressuscitèrent au temps de la croix, il vous est ordonné d'ajouter : Et à la vie éternelle; pour qu'il ne soit plus possible de craindre que la mort succède à cette résurrection.

C'est ce que Paul nous remet en mémoire quand il dit : « Que feront ceux qui sont baptisés pour les morts? » Si la résurrection n'est pas, semble-t-il dire, les paroles qu'ils prononcent ne sont plus qu'un vain jeu. Si la résurrection n'est pas, comment leur persuadons-nous qu'ils reçoivent ce que nous ne leur donnons pas? C'est comme si l'on exigeait de quelqu'un une pièce écrite, attestant qu'il a reçu telle et telle chose dont on ne l'a jamais gratifié, et de qui l'on exigerait ensuite tout ce qui se trouve là consigné. Que fera désormais celui qui a souscrit cette obligation et qui s'est chargé d'une pareille dette? — L'Apôtre parle de la même façon au sujet de ceux qui sont baptisés : que feront-ils, après avoir souscrit la résurrection des morts, ne la recevant pas, étant trompés dans leur attente? à quoi bon confesser une chose qui ne doit pas se réaliser? « Pourquoi nous-mêmes sommes-nous à toute heure parmi les dangers? Je meurs chaque jour pour votre gloire, pour la gloire que j'ai dans le Christ Jésus. » Remarquez qu'il va maintenant démontrer le dogme par sa propre conviction, et non-seulement par la sienne, mais encore et mieux par celle de tous les apôtres. Ce n'est pas un léger motif de crédulité que la déposition de maîtres profondément convaincus, et manifestant leur conviction par les actes autant que par les discours. Aussi ne se borne-t-il pas à dire : Nous-mêmes nous sommes persuadés. Affirmer la persuasion, ce n'est pas assez; il la présente réalisée dans les œuvres. C'est comme s'il leur disait : Peut-être ne trouvez-vous rien d'admirable à la confession par la parole; mais, si je vous exhibe les faits mêmes élevant la voix, qu'aurez-vous à répondre? Ecoutez donc comment nous confessons chaque jour la vérité par les périls que nous courons.

Modestie de saint Paul.

Il ne se met pas seul en avant, il se confond avec le reste des apôtres, donnant ainsi l'exemple de la modestie et rendant sa parole plus digne de foi. — Que pourriez-vous dire? que nous vous trompons en vous prêchant de la sorte, que nous dogmatisons par vaine gloire? — Mais les dangers que nous bravons ne comportent pas un tel jugement; et qui voudrait y rester constamment exposé sans but et sans raison? De là ce qu'il disait : « Pourquoi nous-mêmes sommes-nous à toute heure parmi les dangers? » Celui qui se proposerait en cela la vaine gloire les affronterait une fois ou deux, mais non certes durant toute la vie, comme nous le faisons; c'est bien notre vie tout entière qui s'y trouve consacrée. « Je meurs chaque jour pour votre gloire, celle que j'ai dans le Christ Jésus. » Il appelle gloire leur avancement dans le bien. Comme il a montré que les dangers sont sans nombre, il ne veut pas qu'on voie dans ses paroles une pensée d'abattement. Non-seulement je ne me laisse pas abattre, dit-il, mais encore je me glorifie de souffrir ainsi pour vous. Il déclare se glorifier pour un double motif, et parce qu'il s'expose aux dangers à cause d'eux, et parce qu'ils progressent.

Puis, selon son usage constant, comme il a dit de grandes choses, il les rapporte toutes au Christ. Comment meurt-il chaque jour? En se tenant sans cesse prêt à mourir, tant il est plein de zèle. Pourquoi le dit-il ? Pour confirmer une fois de plus ce qui nous est enseigné touchant la résurrection. Et quel est celui qui voudrait subir ces morts quotidiennes, s'il n'existait plus tard ni résurrection ni vie? Ceux-là mêmes qui croient à la résurrection y trouvent à peine un mobile suffisant pour affronter les dangers, à moins qu'ils n'aient une grande générosité d'âme; à bien plus forte raison celui qui ne croirait pas refuserait-il de subir ces morts incessantes et terribles. Voyez quelle progression rapide il suit. Après cette parole : « Nous sommes au milieu des dangers, » il ajoute aussitôt : « A toute heure, » puis encore: « Chaque jour. » Il déclare même que non-seulement il vit dans les dangers, mais que de plus il subit la mort. Et combien de genres de mort, il le dit ensuite : « Si, comme homme, j'ai combattu contre les bêtes à Ephèse, de quoi cela me servira-t-il ? »

3. Que signifie cette expression : « Comme homme ? » En tant que les hommes peuvent le vouloir, j'ai combattu contre les bêtes; car qu'importe que Dieu m'ait soustrait au péril? Moi donc qui dois surtout avoir à cœur de telles espérances, j'ai subi mille dangers, et je n'en ai pas été récompensé jusqu'à cette heure. Si donc le temps de la récompense ne doit pas arriver, si tout pour nous consiste dans la vie présente, c'est nous qui sommes les plus malheureux. Pour vous, votre foi ne vous a pas suscité de dangers, tandis que nous sommes chaque jour à l'état de victimes. — L'Apôtre disait tout cela, non certes pour faire entendre qu'il ne trouvait aucun avantage dans les souffrances, mais bien à cause de la faiblesse du grand nombre et dans le but de les confirmer dans la doctrine de la résurrection; car il ne courait pas pour la récompense, et c'en était une assez grande pour lui de se conformer au bon plaisir de Dieu. Aussi, jusque dans ce passage : « Si nous n'avons d'espoir dans le Christ que pour la vie présente, nous sommes les plus misérables de tous les hommes, » il parle encore pour eux, il se sert de la peur de ses misères pour secouer l'incrédulité au sujet de la résurrection, il condescend encore à la faiblesse de ses auditeurs. C'est une grande récompense, en réalité, de plaire au Christ en toute chose. Indépendamment de toute rémunération, la plus belle c'est de braver le danger pour lui. « Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons, car nous mourrons demain. » Ce langage est ironique. Paul ne le tient pas de lui-même, il fait retentir à nos oreilles la puissante voix d'Isaïe; et voici comment le prophète parlait de ces hommes qui n'ont plus le sentiment ni de la douleur ni de l'espérance : « Ils égorgent les veaux, ils immolent les brebis, afin d'en dévorer les chairs et de se remplir de vin; ils disent : Mangeons et buvons, car nous mourrons demain. Ces choses sont pleinement montées aux oreilles du Seigneur Très-Haut et ce péché ne vous sera pas remis que vous n'ayez subi la mort. » *Isa.*, XXII, 13-14. Or, si les hommes qui tenaient ce langage étaient alors jugés indignes de pardon, beaucoup plus doit-on l'être sous le règne de la grâce.

Pour ne pas rendre cependant son discours trop incisif, Paul ne s'arrête pas davantage à leur montrer ce qu'il y a de repoussant dans leur conduite; il en revient à l'exhortation : « Ne vous laissez pas séduire; les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » Mais, en disant cela même, il les traite bien un peu d'insensés; c'est par indulgence et par euphémisme qu'il leur attribue la bonté, puisqu'ils sont en même temps si faciles à séduire; il leur accorde de plus, autant que faire se peut, le pardon des fautes antérieures; il leur enlève la majeure partie des griefs pour les reporter sur les autres, s'efforçant encore par là de les attirer à la pénitence. Ainsi fait-il dans son épître aux Galates, quand il dit : « Celui qui vous jette dans le trouble en portera la responsabilité, quel qu'il soit. Eveillez-vous pour la justice et ne péchez plus. » *Galat.*, v, 10. Il leur parle comme s'ils étaient dans l'ivresse ou la frénésie. Il n'appartient, en effet, qu'à des hommes ivres ou frénétiques de laisser tout

échapper de leurs mains, et, tout à la fois, de ne plus voir ce qu'on voyait tout à l'heure, de ne plus croire ce qu'on professait. Que signifie le mot : « A la justice ? » A ce qui convient, à ce qui est utile. Celui-là s'éveillerait contrairement à la justice, qui ne déploierait son activité qu'au détriment de son âme.

L'Apôtre ajoute fort à propos : « Ne péchez plus, » leur enseignant de la sorte que c'est là pour eux le germe de l'incrédulité. Il insinue souvent ce principe, que la corruption de la vie engendre les mauvaises doctrines ; ainsi, quand il dit : « L'avarice est la racine de tous les maux, et plusieurs, sous l'empire de cette convoitise, se sont écartés de la foi. » I *Tim.*, VI, 10. Beaucoup ayant la conscience d'avoir mal agi, mais ne voulant pas subir la peine, sont détournés par la peur de croire à la résurrection ; tout comme ceux qui ont accompli de grandes œuvres soupirent constamment après la lumière de ce jour. « Quelques-uns sont dans l'ignorance par rapport à Dieu, je le dis pour votre confusion. » Voyez de quelle manière il allège encore l'accusation. Il ne dit pas : Vous êtes dans l'ignorance ; il dit : « Quelques-uns sont dans l'ignorance. » Ne pas croire à la résurrection, c'est ne pas connaître assez la force invincible de Dieu et l'universelle étendue de cette force. S'il a pu faire passer l'univers du néant à l'existence, beaucoup mieux pourra-t-il reconstituer des êtres tombés en dissolution. Comme Paul a fortement atteint ses auditeurs en traduisant au grand jour leur gourmandise, leur aveuglement et leur profonde apathie, il mitige ce qu'il y a de vif dans sa parole en disant : « Je le dis pour votre confusion, » pour que cette confusion vous corrige et vous ramène à de meilleurs sentiments. Il craindrait, en frappant des coups trop peu mesurés, de les pousser à la révolte.

4. Estimons que ces paroles n'ont pas été dites uniquement pour eux, mais encore qu'aujourd'hui elles s'adressent à tous ceux qui souffrent du même mal, et dont la vie est impure. Il n'est pas nécessaire d'avoir des croyances perverses, il suffit de porter les lourdes chaînes du péché, pour être dans l'ivresse et la démence. Il faut alors aussi s'appliquer cette parole : « Eveillez-vous ; » elle convient surtout à ceux qui dorment plongés dans l'avarice, aux spoliateurs du prochain. Dans les alternatives de la fortune, l'un ne saurait guère s'enrichir si l'autre auparavant n'est pas devenu pauvre. Il n'en est plus ainsi des biens spirituels ; c'est tout le contraire. On ne s'enrichit pas à moins qu'on n'ait fait la richesse d'un autre ; si vous n'avez pas procuré le bien du prochain, vous ne deviendrez jamais riche. Les possessions matérielles diminuent à mesure qu'on donne : les trésors de l'âme augmentent par la générosité, et la parcimonie produit une extrême indigence, nous attire même les derniers châtiments. On le voit par l'exemple du serviteur qui enfouit le talent. Celui qui possède la parole de la sagesse augmente son avoir en le distribuant, en faisant que beaucoup d'autres deviennent sages ; tandis qu'en le renfermant en lui-même, il se dépouille de ce qu'il possède, n'ayant pas voulu travailler au bien d'autrui. Quand on a de même en partage les autres dons spirituels, on les agrandit en les faisant servir à la guérison de ses frères ; bien loin de se priver en donnant, on s'enrichit encore une fois, en enrichissant les autres. Dans l'ordre spirituel, c'est un principe immuable et qui ne souffre pas d'exception. Il s'applique également au royaume : quand on le partage avec plusieurs, on le possède d'une manière plus complète ; quand on prétend en jouir seul, on en perd les nombreux avantages.

On ne devient riche qu'en procurant du bien à son prochain.

La sagesse humaine elle-même ne s'amoindrit pas lorsqu'une multitude d'esprits l'enlèvent et la ravissent ; l'artiste ne perdra rien de son art, parce qu'il formera des artistes en grand nombre : à bien plus forte raison celui qui ravira le royaume ne l'amoindrira-t-il pas ainsi. Plus nous appellerons de nos frères à le partager, plus nous entasserons pour nous de richesses. Enlevons donc ce qui ne saurait périr, ce qui se multiplie par cette violence ; enlevons ces trésors qui n'ont à craindre ni les sycophantes ni les envieux. S'il existait une source d'or coulant sans interruption, et d'autant plus abondamment qu'on y puiserait da-



vantage; s'il existait ailleurs une masse d'or enfouie, quelle est celle des deux où vous préfèreriez puiser? N'est-ce pas évidemment à la première? Mais ne nous bornons pas à développer cette vérité par la parole, voyons-la se réaliser en quelque sorte dans l'air et le soleil, deux choses que tout le monde prend, dont chacun se remplit, et qui demeurent toujours les mêmes, ne diminuant jamais, qu'on en use ou qu'on n'en use pas. Ce que j'ai dit est bien plus grand encore, puisque la sagesse spirituelle ne demeure pas la même, qu'on la répande ou qu'on ne la répande pas, et qu'elle augmente quand on la donne. Si quelqu'un ne supporte pas cet enseignement, et, craignant toujours de manquer du nécessaire, accapare les biens qui diminuent, que celui-là se souvienne de la manne, et qu'il redoute l'exemple du châtiment. Ce qui se passait dans cette nourriture, on peut le voir se renouveler encore maintenant chez les accapareurs insatiables. Que se passait-il donc alors? Les vers provenaient de la trop grande abondance. Cela n'a pas changé. La mesure d'aliments étant à peu près la même pour tous, chacun de nous n'ayant qu'un estomac à satisfaire, si vous dépassez les bornes voulues, vous engendrez simplement la corruption. Et de même que, dans les demeures où l'on portait plus que la mesure prescrite, ce n'était pas de la manne qu'on entassait, mais de la pourriture et des vers, de même, dans l'abondance et les délices, en se remplissant de viande et de vin, on n'absorbe pas plus de nourriture, on augmente l'infection.

Les délices n'engendrent que la corruption.

Encore les hommes de nos jours sont-ils pires que ceux de ces anciens temps, puisque ces derniers se corrigèrent après une première expérience; tandis que ceux que nous voyons alimentent sans cesse des vers tout autrement funestes et rebutants, sans y faire attention, sans jamais se rassasier. Que ce fait ressemble à cet autre fait quant à l'inutilité de la fatigue, le châtiment étant d'ailleurs beaucoup plus grand, vous allez le comprendre. En quoi le riche diffère-t-il du pauvre? a-t-il plus d'un corps à vêtir, ou plus d'un estomac à satisfaire? En quoi donc l'emporte-t-il? En sollicitudes, en dépenses, en outrages faits à Dieu; il travaille avec plus de succès à ruiner son corps et son âme. Voilà des avantages qu'on ne saurait lui contester. S'il avait plusieurs estomacs à satisfaire, peut-être aurait-il quelque excuse à faire valoir; il pourrait prétendre qu'il a des besoins plus étendus, des frais plus considérables. — C'est précisément leur moyen de justification, me dira-t-on; ils ont à remplir plusieurs estomacs, ceux de leurs serviteurs et de leurs servantes. — Mais cela ne provient ni de la nécessité ni de l'affection pour les hommes; c'est du faste tout pur. On ne saurait donc admettre une telle apologie.

Pourquoi ce nombreux domestique? Il en est de la domesticité comme des vêtements et de la table : c'est au nécessaire seul qu'il faut viser. Quelle est donc ici la nécessité? Il n'en est aucune; car tout au plus faut-il un domestique pour un maître, et mieux deux ou trois maîtres peuvent être servis par un seul domestique. Si cela vous paraît rigoureux, songez à ceux qui n'en ont pas, et qui n'en sont que mieux servis, Dieu les ayant faits capables de se servir eux-mêmes, et de servir en outre le prochain. Si vous refusez de le croire, écoutez Paul s'exprimant ainsi : « Ces mains ont pourvu à mes besoins, et même aux besoins de ceux qui sont avec moi. » *Act.*, XX, 34. Voilà comment cet instituteur du monde, cet homme digne des cieux, ne rougissait pas de servir les autres, sans tenir compte de leur nombre : et vous regardez comme humiliant si vous ne traînez pas après vous un long troupeau d'esclaves, ne vous apercevant pas que c'est là surtout ce qui vous déshonore! Dieu nous a donné des pieds et des mains, pour que nous puissions nous passer de domestiques. Ce genre de servitude n'a nullement été motivé par le besoin; sans cela le premier homme n'eût pas été créé seul, un serviteur l'eût été avec lui : c'est ici la peine du péché, le châtiment de la désobéissance. En venant sur la terre, le Christ nous en a délivrés : « Dans le Christ Jésus, nulle distinction d'esclave ou d'homme libre. » *Galat.*, III, 28. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir un homme à son service; ou bien, s'il y a nécessité, il suffit

d'un seul, de deux au plus. Que signifient dès lors ces essaims de domestiques? Comme vont les marchands de brebis, les maquignons de tout genre, ainsi vont les riches aux bains ou sur l'agora. Je ne veux pas cependant tomber dans le rigorisme : je vous permets d'avoir deux serviteurs. Si vous en réunissez un grand nombre, c'est par ostentation et par mollesse, non par humanité. En supposant que ce soit pour leur bien, ne les employez donc pas à votre service ; mais, une fois que vous les avez achetés et que vous les avez instruits, de telle sorte qu'ils puissent désormais se suffire, donnez-leur la liberté. Quand je vous vois les frapper de verges et les charger de fers, je ne saurais vraiment appeler cela de la philanthropie.

Je n'ignore pas que je tourmente mes auditeurs; mais que faire? C'est mon devoir de vous parler ainsi, et je n'y faillirai pas, que j'obtienne quelque chose ou que je n'obtienne rien. Que prétendez-vous avec vos airs superbes dans l'agora? Circulez-vous donc au milieu des bêtes féroces, pour écarter de cette façon ceux qui se rencontrent sur vos pas? Soyez sans crainte; aucun ne vous mordra, soit qu'on vienne à vous, soit qu'on marche à vos côtés. Mais vous regardez comme un affront de marcher au milieu de la foule? Quelle folie, quelle manie singulière de ne point se sentir humilié quand on est suivi de près par un cheval, et de tenir pour une honte qu'un homme ne soit pas loin de nous, à mille stades? Pourquoi donc avez-vous des enfants pour licteurs et des hommes libres pour esclaves, menant vous-même une vie dont le dernier des esclaves serait déshonoré? Ce luxe qui vous entoure a quelque chose de plus humiliant que l'esclavage. Aussi ne verront-ils jamais la vraie liberté, ceux qui sont tombés sous le joug de cette cruelle passion. Voulez-vous marcher avec grandeur et sans obstacle? débarrassez-vous de tout cet appareil, et non des hommes que vous rencontrez ; agissez par vous-même et non par un serviteur; n'ayez plus pour vous défendre que le fouet spirituel. Pendant que votre serviteur écarte ceux qui vous entourent, l'arrogance vous précipite d'une manière tout autrement ignominieuse. Si vous descendez de cheval, si vous la chassez elle-même par l'humilité, vous occupez un siége plus sublime, vous acquérez un bien plus grand honneur, sans avoir besoin pour cela qu'un serviteur vous vienne en aide. En marchant modestement, en foulant de vos pieds la terre, vous montez sur le char de l'humilité, qui vous conduira jusqu'aux cieux, ayant des chevaux ailés. Si vous tombez de ce char pour vous lancer dans celui de la superbe, votre état ne dépasse pas l'état des serpents qui rampent dans la poussière; il est même plus malheureux et plus digne de pitié. Pour eux, c'est la nature qui les condamne à ramper de la sorte; pour vous, c'est la dépravation de votre volonté. « Quiconque s'exalte, est-il écrit, sera humilié. » *Matth.*, XXIII, 12. Voulons-nous donc n'être pas humiliés, atteindre à la véritable élévation? aspirons à ces hauteurs morales. Nous trouverons alors, selon l'oracle divin, le repos de nos âmes, et nous obtiendrons le vrai, le suprême honneur. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour..., etc.

HOMÉLIE XLI.

« Mais quelqu'un dira : Comment les morts ressuscitent-ils? avec quel corps doivent-ils venir? Insensé, ce que tu sèmes ne prend vie qu'à la condition de mourir d'abord. »

1. Quelque doux et modeste que se montre partout l'Apôtre, sa parole devient ici plus sévère, à cause de l'absurdité des contradicteurs. Il ne s'en tient pas cependant à ce vif reproche, il y joint des raisons et des exemples pour soumettre les esprits les plus obstinés. Il avait dit antérieurement : « Par un homme la mort, par un homme la résurrection; » et maintenant il résout l'objection élevée par les Gentils. Remarquez comme il tempère déjà la véhémence de son accusation. Il ne dit pas, en effet : Vous m'objecterez peut-être...; il s'adresse en général à toute opposition, de peur de blesser les auditeurs par trop de liberté, par une trop grande vivacité de langage. Il soulève deux difficultés, l'une sur le mode de la résurrection, l'autre sur la nature des corps. C'est sur ce double point

que portaient leurs doutes : comment se relèvera ce qui est dissous? « Avec quel corps doit-on ressusciter? » Que faut-il entendre par ce mot, « avec quel corps? » Est-ce avec celui que la mort a frappé et détruit, ou bien avec un autre? Pour leur montrer aussitôt qu'ils interrogent, non sur l'objet réel de leur doute, mais sur un point non contesté, il les interpelle avec cette force : « Insensé, ce que tu sèmes ne prend vie qu'à la condition de mourir d'abord. » Ainsi parlons-nous nous-mêmes à celui qui s'élève contre une vérité manifeste. Et pourquoi n'invoque-t-il pas immédiatement la puissance divine? C'est qu'il a des infidèles en face de lui; quand il entreprend les fidèles, il n'a pas un égal besoin de recourir à des arguments. Ainsi, ayant dit dans une autre circonstance : « Il transfigurera notre corps humilié pour lui communiquer la forme de son corps glorieux, » *Philipp.*, III, 21, et par là même ayant fait entrevoir quelque chose de plus que la résurrection, il ne donne pas alors d'exemple à l'appui, et pour toute preuve il en appelle à la puissance de Dieu, puisqu'il ajoute simplement : « Selon l'opération de celui qui peut tout soumettre à sa volonté. »

Mais ici Paul raisonne. Après avoir confirmé sa proposition par les Ecritures, il va plus loin en faveur de ceux qui ne croient pas aux Livres saints; il s'écrie : « Insensé, ce que tu sèmes. » Cela revient à dire : La preuve de ce que j'enseigne est sous tes yeux, elle ressort de tes actions les plus communes; et tu peux encore douter? Voilà pourquoi je t'appelle insensé; cette qualification se justifie par ton ignorance sur ce que tu fais toi-même : artisan de résurrection, tu ne peux sans folie douter de la puissance de Dieu. — De là cette énergique expression : « Ce que tu sèmes, » toi mortel, toi prêt à disparaître. — Et voyez comme les images correspondent au sujet : « Ne prend vie, poursuit l'Apôtre, qu'à la condition de mourir d'abord. » Au lieu de dire, comme la métaphore semblait l'exiger : Ne germe et ne se développe qu'à la condition de pourrir et de se dissoudre, il dit, comme s'il parlait de notre chair : « N'est vivifié qu'à la condition de mourir d'abord; » car de telles expressions sont appropriées aux corps, beaucoup mieux qu'aux semences. Il n'a pas dit non plus : Après qu'elle est morte elle vit. Bien supérieure est la portée de sa parole : Elle vit parce qu'elle meurt. Voyez comme il tourne, ainsi que je l'ai souvent remarqué, l'objection en preuve. Ce que les adversaires posaient comme un obstacle à la résurrection, il le fait servir à la démontrer. On ne ressuscite pas quand on est mort, objectaient les adversaires. Que leur répond l'Apôtre? Sans la mort, point de résurrection; on ressuscite parce qu'on est mort. Le Christ l'avait montré d'une manière encore plus claire, quand il disait : « Le grain de froment, s'il ne meurt pas après être tombé dans la terre, demeurera seul; mais, s'il meurt, il donnera beaucoup de fruit. » *Joan.*, XII, 24.

Poursuivant cette métaphore, Paul dit que le germe est vivifié, au lieu de dire qu'il vit, faisant intervenir de nouveau la puissance divine, montrant partout son action, et non les forces de la nature. Pourquoi n'a-t-il pas pris un exemple qui semblait mieux convenir à son sujet, celui de la génération humaine, puisque nous provenons de la corruption, aussi bien que le froment? Parce que ces deux choses ne sont pas égales, et que l'une l'emporte sur l'autre. Il lui faut un être complet qui se corrompe; et cela n'aurait pas eu lieu : c'est le motif de sa préférence. On pourrait dire encore que dans le dernier cas la vie ne paraît pas subir d'interruption; tandis que le grain de froment tombe dans la terre et s'y dissout, y devient comme un corps mort. L'exemple choisi était donc mieux approprié. « Celui qui sème ne sème pas le corps qui doit surgir. » Ce qui précède répond à cette première question : Comment doit-on ressusciter? Et maintenant l'Apôtre répond à la seconde : Avec quel corps? Mais qu'est-ce à dire : « Vous ne semez pas le corps qui doit surgir, » l'épi tout entier, le froment nouveau? Le discours ne va plus, je le répète, à prouver la résurrection; il s'agit ici d'en établir le mode, de déterminer dans quel état le corps ressuscitera, dans celui où il était, ou bien dans un autre plus parfait et plus beau. Le même exemple lui sert à résoudre les deux questions, à montrer que la résurrection est un progrès.

2. Les hérétiques, ne comprenant rien de tout cela, résistent et répètent avec opiniâtreté : C'est un corps qui tombe, c'est un autre corps qui ressuscite. — Où serait alors la résurrection? il n'appartient de ressusciter qu'à ce qui est tombé. Où serait aussi cette admirable et merveilleuse victoire remportée sur la mort, s'il fallait admettre qu'une chose tombe et qu'une autre ressuscite? On ne verra plus la mort rendre le captif dont elle s'était emparée. Où serait enfin l'application de l'exemple? car ce n'est pas une essence qui est semée pour qu'une autre lève, c'est la même perfectionnée. Le Christ non plus n'aurait pas repris le même corps, lui qui fut les prémices de la résurrection; d'après vous, il aurait abandonné le sien, quoique sans tache, pour revêtir un corps différent. Où donc a-t-il pris ce dernier? Le sien est sorti d'une Vierge; mais l'autre? Voyez-vous à quelles absurdités le discours vient aboutir? Et pourquoi montre-t-il la trace des clous? N'est-ce pas pour bien prouver que le corps crucifié est aussi le corps ressuscité. Que signifierait, dans cette hypothèse encore, la figure de Jonas? car enfin, le monstre n'engloutit pas un Jonas et n'en rejeta pas un autre sur la terre. Pourquoi le Christ disait-il : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti? » *Joan.*, II, 19-21. C'est apparemment le temple démoli qui fut relevé. L'Evangéliste ajoute : « Il parlait du temple de son corps. » Comment l'Apôtre alors peut-il dire : « Vous ne semez pas le corps qui doit surgir? » C'est de l'épi que cela doit s'entendre. Il est le même dans un sens, il ne l'est pas dans un autre : il est le même quant à l'essence; il n'est pas le même quant à la condition, puisqu'il est plus parfait et qu'il est revêtu d'un éclat supérieur, l'essence étant toujours identique. S'il n'en était pas ainsi, si la nouvelle existence ne devait pas être plus élevée, la résurrection n'aurait pas de raison d'être. A quoi bon renverser la maison, s'il n'avait pas dû la reconstruire plus belle? Le Christ parlait à ceux qui regardaient la destruction comme un anéantissement.

Craignant même encore qu'on ne le soupçonnât d'annoncer par ce langage un autre corps, Paul s'interprète lui-même, fait disparaître toute obscurité, et ne permet pas à l'auditeur de s'égarer dans une pareille supposition. Quel besoin, dès lors, avez-vous de nos paroles? Ecoutez-le donc lui-même expliquant celles-ci : « Vous ne semez pas le corps qui doit surgir ; » il ajoute aussitôt : « Mais un simple grain de froment, par exemple, ou d'une autre semence semblable. » Non, ce n'est pas le corps que vous aurez, il n'est pas vêtu de la même manière, il n'a pas la tige et l'épi ; « mais un simple grain, de froment, par exemple, ou d'une autre semence semblable; Dieu lui donne un corps comme il veut. » — Sans doute, me dira-t-on; seulement, nous voyons là l'œuvre de la nature. — De quelle nature, dites-moi? Encore ici Dieu fait tout, et ce n'est pas la nature, ni la terre, ni la pluie. Telle est aussi la pensée de l'Apôtre; car, laissant de côté la terre, la pluie, l'air, le soleil et le travail de l'homme, il a dit : « Dieu lui donne un corps comme il veut. » Ne demandez plus comment ou de quelle façon, ne vous livrez plus à de vaines recherches, du moment où vous entendez que c'est ici la puissance et la volonté de Dieu. « Et à chaque semence le corps qui lui est propre. » Où donc trouvez-vous un corps différent ? on vous dit qu'il est propre.

En vous disant d'abord : « Vous ne semez pas le corps qui doit surgir, » l'Apôtre n'a pas prétendu, par conséquent, qu'une essence dût en remplacer une autre, mais simplement que la même reparaîtrait plus pure et plus éclatante. « A chaque semence le corps qui lui est propre. » Il introduit déjà les différences que doit présenter la résurrection future. De ce que le froment est semé et produit également des épis, n'allez pas croire que l'honneur doive être égal pour tous dans la résurrection. Les semences elles-mêmes ne sont pas égales ; il y en a de parfaites, il y en a de défectueuses, les unes et les autres à différents degrés. Ainsi s'explique le texte : « A chacun son propre corps. » Non content de cette explication, Paul se hâte de signaler une autre différence plus frappante et plus élevée. De peur qu'en entendant que la résurrection doit être universelle, vous n'eussiez la pensée que tous devaient posséder les

mêmes biens, il avait déjà déposé dans ce qui précède le principe de la vraie doctrine, par ces mots : « Chacun à son propre rang. » Il l'énonce maintenant d'une manière plus formelle : « Toute chair n'est pas la même chair. » Pourquoi s'en tenir toujours aux semences? Venons-en directement à nos corps, qui sont du reste l'objet réel de cet enseignement. C'est ce que Paul semble dire; puis il poursuit : « Autre est la chair des hommes, autre est celle des troupeaux, autre celle des oiseaux, autre celle des poissons. Il y a des corps célestes et des corps terrestres; mais autre est la gloire des corps célestes, autre celle des corps terrestres; autre est la gloire du soleil, autre la gloire de la lune; autre aussi la gloire des étoiles : une étoile diffère d'une autre étoile en splendeur. »

Pourquoi saint Paul parlant de la résurrection parle du soleil et des astres.

3. Que signifie ce langage? Pour quel motif, de la résurrection des corps, l'Apôtre en est-il venu à parler du soleil et des étoiles? Ce n'est pas un écart, il n'est pas sorti de sa thèse, assurément non; il y demeure toujours fidèle. Après avoir démontré le dogme même de la résurrection, il signale les différences de gloire qu'elle présentera, tout en restant une; il établit déjà deux grandes catégories, celle des corps célestes et celle des corps terrestres. Le fait de la résurrection résultait de l'exemple du froment; et maintenant on voit que tous ne ressusciteront pas dans la même gloire. Ne pas croire à la résurrection, c'est une cause de torpeur; mais c'en est une non moins efficace de supposer que tous jouiront des mêmes biens. L'Apôtre s'élève contre ces deux aberrations : il a plus haut combattu la première, c'est à la seconde qu'il s'attaque ici. Il sépare d'abord les justes des pécheurs, puis il subdivise encore, en nous enseignant que ni les uns ni les autres ne seront traités de la même façon; qu'il y aura des degrés chez les uns comme chez les autres. La première division est donc celle des justes et des pécheurs, qu'il désigne par cette double expression : « Corps célestes et corps terrestres. » Il introduit ensuite des distinctions entre les derniers, quand il ajoute : « Toute chair n'est pas la même chair; autre est la chair des poissons, autre celle des oiseaux et des quadrupèdes. » Ce sont là des corps, mais plus ou moins méprisables. Cette distinction apparaît également dans la vie, et suivant le même ordre. Cela, dit Paul, remonte aux régions supérieures : « Autre est la gloire du soleil, autre la gloire de la lune. » Les différences qui nous ont frappés sur la terre apparaissent aussi dans le ciel, et non point faiblement caractérisées, mais extrêmes. Ce n'est pas seulement la différence du soleil et de la lune, c'est aussi la différence de la lune et des étoiles, et celle des étoiles entre elles. Tous ces corps sont dans le ciel, mais tous n'ont pas la même gloire ou la même splendeur. Quelle leçon en résulte-t-il? Que tous les justes, quoique admis dans le ciel, n'en posséderont pas la béatitude au même degré, de même que tous les pécheurs renfermés dans la géhenne n'y subiront pas les mêmes châtiments. Voilà pourquoi l'Apôtre ajoute : « Ainsi sera la résurrection des morts. » Ils présenteront toutes ces différences.

Ce point étant suffisamment démontré, Paul l'abandonne pour revenir à la résurrection elle-même, à la manière dont elle s'accomplira : « Il est semé dans la corruption, et il se lèvera incorruptible. » Remarquez la sagesse des expressions : à propos des semences, il évoquait la pensée des corps, il employait même ce nom : « Il n'est vivifié qu'à la condition de mourir d'abord. » En parlant des corps, il a dans l'esprit la métaphore des semences : « Il est semé dans la corruption, il se lèvera incorruptible. » Il ne dit pas qu'il naîtra, de peur que vous n'y voyiez le travail de la terre. L'ensemencement dont il est ici question n'a pas trait à notre origine; c'est l'ensevelissement des morts, leur dissolution dans la tombe, leur corps réduit en cendres. A peine aussi l'Apôtre a-t-il dit : « Il est semé dans la corruption, il se lèvera incorruptible, » qu'il poursuit : « Il est semé dans l'ignominie. » Quoi de plus repoussant qu'un cadavre tombant en pourriture? « Il se lèvera glorieux. Il est semé dans l'infirmité. » Trente jours ne se sont pas encore écoulés que tout est dissous; la chair n'offre aucune consistance, il suffit d'un jour pour la détériorer. « Il se lèvera dans la force. » Rien

alors ne lui manquera. L'Apôtre a dû recourir à ce parallèle, de peur que beaucoup, apprenant que les morts doivent ressusciter dans l'incorruptibilité, la gloire et la puissance, ne crussent qu'il n'existerait aucune différence entre eux. Oui, tous ressusciteront, dans la puissance et la gloire de l'incorruptibilité, mais tous n'auront pas le même degré d'honneur ni la même béatitude. « C'est un corps animal qui est semé, et c'est un corps spirituel qui se lèvera. Comme il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. » — Que dites-vous? Notre corps présent n'est-il pas spirituel? — Il l'est sans doute, mais bien moins qu'il ne le sera.

Maintenant la grâce de l'Esprit saint s'éloigne bien souvent, chassée qu'elle est par de graves péchés, et la vie de l'âme subsistant toujours, la vie du corps nous échappe; ajoutez que l'une est inutile sans l'autre. Il n'en sera plus de même après la résurrection : l'Esprit demeurera toujours dans le corps des justes; à lui sera la puissance, quoique l'âme y soit à jamais. En l'appelant spirituel, l'Apôtre a pu vouloir dire aussi que le corps sera plus léger, plus subtil, pouvant s'envoler dans les airs. Disons mieux, ces deux interprétations vont ensemble. Si vous ne croyez pas à cet enseignement, regardez donc les corps célestes, qui brillent d'un si vif éclat, jusqu'à ce jour inaltérables, sans affaiblissement et sans défaillance, vous croirez alors que Dieu peut aussi rendre incorruptibles des corps actuellement sujets à la corruption, les élever bien au-dessus de ceux que nous voyons. « Selon qu'il est écrit : Le premier homme fut fait en une âme vivante, et le second Adam en un esprit vivificateur. » Mais il n'y a d'écrit que la première partie de ce texte; comment Paul peut-il dire sans restriction : « Il est écrit? » C'est d'après l'événement qu'il donne cette extension à la parole de l'Ecriture, comme il se le permet ordinairement en pareil cas. C'était aussi l'usage des prophètes: l'un d'eux annonçait que Jérusalem serait appelée la ville de la justice, nom qu'elle n'a pas reçu. Quoi donc? le prophète a-t-il menti? Nullement; il déclare que ce sera l'événement même. Un autre annonçait que le Christ recevrait le nom d'Emmanuel; et formellement ce nom ne lui a pas été donné, mais les faits mêmes le proclament. Ainsi de cette affirmation : « Le second Adam en un esprit vivificateur. »

4. Or, en parlant de la sorte, Paul nous apprend que nous avons eu les signes et les gages de la vie présente et de la vie future : pour l'une, Adam, pour l'autre, le Christ. Comme il nous offre seulement en espérance ce qu'il y a d'heureux, il nous montre que le principe en est déjà posé, il en signale la racine et la source. Si cette racine et cette source sont manifestes pour tous, pas de doute possible touchant les fruits. C'est pour cela qu'il était en droit de dire : « Le nouvel Adam en un esprit vivificateur; » comme ailleurs : « Il vivifiera vos corps mortels par l'Esprit faisant en vous sa demeure. » *Rom.*, VIII, 11. Le propre de l'esprit est de vivifier. Quelqu'un dirait peut-être : Pourquoi ce qu'il y a de pire est-il le plus ancien, et ce qui tient à l'animal est-il pleinement réalisé, tandis que les choses spirituelles ne le sont que dans les prémices? Prévenant cette question, il enseigne que les principes de ces deux ordres d'êtres sont tels : « L'être spirituel ne précède pas, c'est l'être animal qui précède; puis vient l'être spirituel. » Il n'en donne pas la raison; il s'en tient à l'ordre établi par Dieu, au témoignage que les choses elles-mêmes rendent à l'admirable économie du plan divin, nous montrant de la sorte que tout en nous tend à s'élever : c'est en même temps une force de plus qu'il donne à sa parole. En effet, si le progrès le moins important s'est accompli, à plus forte raison s'accomplira le plus important. Puis donc que de tels biens nous sont destinés, mettons-nous dans cette direction; ne pleurons pas ceux qui partent de ce monde, mais uniquement ceux dont la vie finit mal. L'agriculteur ne se lamente pas quand il voit le froment semé entrer en décomposition. C'est quand il le voit rester intact dans la terre, qu'il est saisi de crainte et de douleur. La décomposition le remplit de joie, parce que c'est le gage de la moisson future.

Ne pleurons pas nos morts; aidons-les de nos prières et de nos bonnes œuvres.

Et nous aussi, nous nous réjouissons quand la maison se dissout et tombe en ruines, quand

l'homme est semé. Ne vous étonnez pas qu'il appelle la sépulture une semence; elle l'emporte de beaucoup. Après la semence viennent la mort et les labeurs, les dangers et les sollicitudes; tandis que la sépulture est suivie, si nous vivons bien, de la couronne et des récompenses : après l'une, la corruption et la mort; après l'autre, l'incorruptibilité, l'immortalité, des biens sans nombre : là des plaisirs grossiers, un lourd sommeil; ici le ciel faisant seul entendre sa voix, et tout arrivant aussitôt à la perfection suprême. Quand on est ressuscité, on n'a plus à craindre de revenir à cette vie laborieuse et pénible; on a devant soi celle qui ne connaît ni la douleur, ni le deuil, ni les larmes. Si c'est parce que vous désirez une protection que vous déplorez la perte d'un homme, recourez à Dieu, le commun protecteur de tous, le sauveur et le bienfaiteur suprême; implorez son puissant secours, couvrez-vous de ce patronage qui vous enveloppe partout et toujours. — Mais la société d'un être aimé nous est si douce et si chère! — Je le sais comme vous; si vous laissez néanmoins à la raison l'empire sur le sentiment, si vous songez quel est celui qui vous a retiré cet ami, quel sacrifice vous offrez à Dieu en supportant généreusement cette perte, vous pourrez encore passer à travers ces flots, et la philosophie produira l'effet du temps. Si vous demeurez dans la prostration et l'indolence, le temps calmera la douleur sans doute, mais il ne fera pas que vous soyez récompensé.

A ces raisonnements joignez les exemples, et ceux que vous rencontrez dans le cours de la vie, et ceux que vous offrent les divines Ecritures. Souvenez-vous qu'Abraham immola son propre fils sans fondre en larmes, sans exhaler d'amères plaintes. — Mais celui-là, me direz-vous peut-être, était Abraham. — Eh bien! votre vocation est supérieure à celle du Patriarche. Job ne pleura qu'autant que l'exigeait sa qualité de père, son amour pour ses enfants, le regret de leur perte. Ce que nous voyons aujourd'hui dans de telles circonstances semble de la haine et de l'hostilité. Si vous étiez inconsolable, si vous tombiez dans le désespoir parce que votre ami passe dans un palais royal et reçoit la couronne, je ne dirais certes pas que vous l'aimez, je dirais plutôt que vous êtes son adversaire et son ennemi. — Aussi n'est-ce pas sur lui que je pleure, c'est sur moi. — Cela même n'est pas d'un ami véritable : vous voulez donc que pour vous il demeure engagé dans la lutte, incertain de son avenir, quand il entre dans le port, quand il va recevoir la palme; vous voulez qu'il soit encore ballotté par la mer quand il touche au rivage. — J'ignore quel est son sort. — Et pourquoi l'ignorez-vous, je vous le demande? Le caractère de sa vie écoulée vous dit quelle est sa position actuelle. — Et voilà pourquoi je me désole à son sujet; il est mort dans son péché. — Prétextes que tout cela, vains subterfuges. Si vous le pleurez mort, il fallait le corriger et le former vivant. Mais, en toute chose, c'est bien plus votre sort qui vous inquiète que le sien. D'ailleurs, fût-il mort pécheur, vous devriez vous réjouir encore, parce qu'il ne peut plus pécher, ni rien ajouter à son état déplorable. Venez-lui donc en aide, non plus en pleurant, mais par vos prières, vos supplications, vos aumônes et vos offrandes. Ces bonnes œuvres sont loin d'être inutiles, et ce n'est pas pour rien que nous faisons mention dans les divins mystères de ceux que nous avons perdus; ce n'est pas pour rien que nous prions en leur faveur l'Agneau de proposition qui a sauvé le monde; nous espérons qu'il leur en reviendra quelque soulagement. Non, celui qui préside à l'autel ne s'écrie pas en vain, pendant le sacrifice : Prions pour tous ceux qui dorment dans le Christ, et pour ceux qui se souviennent d'eux. Si l'on n'en faisait pas mention, ces paroles ne s'y trouveraient pas, car nos mystères ne sont pas des comédies : là tout est réglé par l'ordre du Saint-Esprit.

5. Venons donc à leur secours, et souvenons-nous d'eux. Le sacrifice de Job expia les fautes de ses fils; pourquoi douter alors que nous n'apportions quelque soulagement aux morts pour qui nous prions? Dieu a coutume de nous exaucer les uns pour les autres, selon cet enseignement de Paul : « Afin que la grâce, qui nous a été accordée pour plusieurs, soit aussi reconnue par les actions de grâces de beaucoup d'entre



vous. » II *Cor.*, II, 11. Ne négligeons pas de venir à leur aide, et de prier pour nos morts : la terre entière est un vaste lieu de propitiation commune. C'est pourquoi nous prions avec confiance pour la terre entière, et nous mêlons dans le sacrifice le nom de nos morts à ceux des martyrs, des confesseurs, des prêtres. Nous ne sommes qu'un seul corps, encore que l'éclat de tous les membres ne soit pas le même ; il peut se faire que nous obtenions à nos frères le pardon entier de leurs fautes par les prières et les dons qu'offrent pour eux ceux que nous nommons avec eux. Pourquoi donc vous désoler ? Pourquoi pleurer et gémir, si vous pouvez tout pour ceux que vous avez perdus ? — Vous pleurez, ô femme, parce que vous êtes seule et abandonnée, ayant perdu votre appui et votre défenseur ? — Ne le dites pas ; car Dieu vous reste et vous ne l'avez pas perdu. Tant qu'il est avec vous, c'est plus qu'un époux, qu'un père, qu'un fils, qu'un aïeul ; et, du vivant même de ces protecteurs naturels, c'est lui qui faisait tout. Pensez-y donc, et écriez-vous avec David : « Le Seigneur est ma lumière et mon Sauveur, qui craindrais-je ? » *Psalm.* XXVI, 1. Dites à Dieu : Vous êtes le père des orphelins et le juge des veuves ; gagnez ainsi son secours. Il veillera sur vous avec d'autant plus de soin que vous serez dans une plus grande détresse. — Mais j'ai perdu mon fils, direz-vous ? — Non, vous ne l'avez pas perdu ; c'est un sommeil, ce n'est pas la mort ; c'est un changement de lieu, et non une perte ; c'est un passage de ce qui vaut moins à ce qui vaut plus. N'irritez pas le Seigneur, apaisez-le plutôt et rendez-vous-le propice. Votre résignation vous servira à vous-même, en profitant à l'objet aimé ; vos murmures, au contraire, ne serviraient qu'à irriter le Seigneur. Si vous voyiez un maître frapper de verges son esclave, croyez-vous que vous calmeriez sa colère en murmurant contre lui ? loin de là, vous l'allumeriez contre vous-même.

Ne parlez donc pas de la sorte ; rendez grâces à Dieu, et méritez ainsi de voir se dissiper les ennuis de votre âme. Empruntez ces paroles du bienheureux Job : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté. » Songez à tant d'autres plus attachés au Seigneur, qui n'ont jamais eu d'enfants et n'ont jamais été appelés pères. — Mais j'eusse préféré, moi aussi, n'avoir jamais de fils, que d'en être séparé après avoir connu la douce joie de leur présence. — Ah ! de grâce, ne parlez pas ainsi ; vous irriteriez le Seigneur. Rendez-lui grâces pour tout ce qu'il vous a donné ; glorifiez-le pour ce que vous n'avez plus. Job ne dit pas comme vous, insensé, ingrat que vous êtes : Mieux eût valu ne pas recevoir ; il remerciait Dieu pour ce qu'il lui avait enlevé comme pour ce qu'il lui avait donné, et il disait : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté ; que son nom soit béni à jamais. » Il fermait la bouche à sa femme par la sagesse de ses paroles et la justesse de ses conseils : « Si nous recevons les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux ? » Et de fait, les épreuves si violentes qui l'assaillirent encore n'amollirent pas son courage ; il fut invincible et fort. Jamais autre chose que la louange ne tomba de ses lèvres. Imitez ce saint patriarche ; dites-vous bien à vous-même que Dieu, et non l'homme, a tout fait ici ; qu'il aime votre enfant plus que vous, qu'il connaît davantage ses besoins, qu'il n'est pas son ennemi, ni son rival. Voyez combien de fils rendirent à leurs parents la vie insupportable. — Mais à côté, direz-vous, combien d'autres qui sont bons et généreux ! — Je le veux ; cependant je n'en affirme pas moins que la condition de votre fils est meilleure que la leur. Sans doute leur état présent est bon ; mais leur fin n'est-elle pas incertaine ? Pour votre fils vous n'avez plus rien à redouter, son état est fixé et ne saurait connaître de changement. Faites ces mêmes réflexions au sujet d'une femme belle et amie de son devoir ; rendez grâces à Dieu quand même la mort vous l'aurait ravie. Peut-être Dieu veut-il vous amener à la continence ; peut-être a-t-il de grands desseins sur vous, et, pour vous en rendre l'exécution plus facile, veut-il briser vos liens. Cette sainte philosophie, en nous obtenant, pour le temps, la paix de l'âme, nous assurera pour l'éternité la couronne du ciel. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-

Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLII.

« Le premier homme, venu de la terre, est terrestre; le second est le Seigneur, qui vient du ciel. »

1. La première différence entre l'ancien et le nouvel Adam, c'est que l'un est charnel et l'autre spirituel. En voici une autre : le premier est terrestre, le second vient du ciel. La première différence regarde la vie présente et la vie future, la seconde se rapporte à la vie qui fut avant la grâce et à celle qui existe après la grâce. Paul en fait mention pour nous exciter à bien vivre. Il pouvait arriver, en effet, que la foi des disciples à la résurrection les amenât à une vie de négligence spirituelle déplorable; l'Apôtre les rappelle au combat et leur prêche la vertu dans ces paroles : « Le premier homme, sorti de la terre, était terrestre; le second, c'est le Seigneur venu du ciel. » Il désigne l'univers par l'homme, et marque le premier par ce qui est pire, le second par ce qui est meilleur et plus excellent. « Or, le premier homme étant terrestre, ses enfants sont aussi terrestres. » Ainsi, ils périront et ils mourront. « Comme le second est céleste, ses enfants sont aussi célestes; » ils vivront éternellement glorifiés. — Quoi donc! le second homme n'est-il pas mort aussi? — Il est mort; mais la mort n'a pas atteint ses forces : il a vaincu la mort. Voyez-vous comment il établit en cet endroit, par la mort elle-même, le dogme de la résurrection? Sachant de la tête ce que vous connaissez, n'hésitez plus sur le sort de tout le corps. Admirez d'ailleurs comme Paul nous exhorte vivement à la sagesse. Il donne des exemples de cette vie élevée et sainte, et de celle qui ne l'est pas; il met en avant les chefs de l'une et de l'autre : le Christ et Adam. Remarquez qu'il ne dit pas absolument : Sorti de la terre, mais « terrestre, » c'est-à-dire grossier et attaché aux choses présentes; tandis qu'en parlant du Christ, il dit hardiment : « C'est le Seigneur venu du ciel. » S'il y en a qui soutiennent que le Seigneur n'a pas de corps, par la raison qu'il est venu du ciel, ce que nous avons déjà dit suffit à leur fermer la bouche; rien n'empêche néanmoins que nous insistions encore pour les confondre davantage. « Le Seigneur venu du ciel, » qu'est-ce à dire?

Faut-il entendre ces paroles de la nature du Seigneur ou de la sainteté de sa vie? Evidemment de la sainteté de sa vie, et la preuve en est dans les paroles suivantes : « Comme donc nous avons porté l'image de l'homme terrestre, » c'est-à-dire : Comme nous avons fait le mal, « portons aussi l'image de l'homme céleste, » ou faisons le bien. Mais je vous demanderais encore volontiers : N'est-ce pas de la nature qu'il a été dit : « Celui qui est sorti de la terre est terrestre, et le Seigneur est venu du ciel? » Oui, certes. — Quoi donc! Adam était-il entièrement terrestre, ou bien avait-il en lui une essence plus élevée, ayant quelque parenté avec les êtres supérieurs et incorporels que l'Ecriture appelle Ames ou Esprits? — Il avait, sans contredit, ce principe de vie élevée. Ainsi en était-il du Seigneur : quoique venu du ciel, il avait pris un corps de chair. Voici donc le sens des paroles de l'Apôtre : « Comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons celle de l'homme céleste; » après avoir fait le mal, vivons désormais comme on vit au ciel. S'il eût parlé de la nature, toute exhortation, tout conseil eussent été inutiles. C'est donc de la manière de vivre qu'il s'agit ici. Voilà pourquoi il continue sous forme de conseil, et rappelle, par les expressions mêmes dont il se sert, qu'il entend parler moins de la nature que de la conduite de la vie. Nous sommes devenus terrestres en faisant le mal, et il faut attribuer cet abaissement plus à notre péché qu'à notre origine. Avec le péché parut la mort et fut prononcée cette sentence : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » *Genes.*, III, 19. En même temps, les passions entrèrent dans le cœur de l'homme pour le troubler. On n'est pas terrestre par là seulement qu'on est venu de la terre; le Seigneur, lui aussi, était sorti du même limon que nous. C'est l'attachement aux choses de la terre qui

nous rend terrestres, comme la pratique des choses du ciel nous rend célestes.

Mais à quoi bon tant insister? Ecoutez l'Apôtre développer lui-même sa pensée : « Je veux dire, par là, mes frères, que la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu. » Il s'interprète lui-même et nous épargne la peine de le faire ici comme en beaucoup d'autres endroits. Ce qu'il appelle la chair, ce sont les mauvaises actions, comme quand il dit ailleurs : « Vous n'êtes pas dans la chair; » et encore : « Ceux qui vivent dans la chair ne peuvent plaire à Dieu. » *Rom.*, VIII, 8, 9. Donc, dans ces dernières paroles, il entend nous enseigner que le péché nous ferme l'entrée du ciel. Tout naturellement, il parle du royaume, après avoir parlé de la résurrection, et c'est pourquoi il ajoute : « La corruption ne possédera pas cet héritage incorruptible; » c'est-à-dire, le mal n'arrivera jamais à la possession de la gloire et des joies des biens éternels. Du reste, il emploie souvent, en d'autres endroits, ce même langage. « Celui qui sème dans la chair moissonnera la corruption de la chair. » *Galat.*, VI, 8. S'il eût voulu parler du corps, et non du péché, il aurait parlé autrement; où donc a-t-il appelé le corps corruption? Le corps est corruptible sans doute, mais il n'est pas corruption; et la preuve que c'est ainsi qu'il faut l'entendre, la voici donnée par l'Apôtre lui-même : « Il faut, dit-il, que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité. » Après cette digression sur la sainteté, sur la pureté de notre vie, après ces conseils si sages, qu'il mêle et qu'il corrobore ici comme en beaucoup d'autres passages, il revient à sa thèse principale, et, poursuivant son discours sur la résurrection, il s'écrie : « Voici que je vous apprends un mystère. »

2. Il va dire une chose qui saisit d'effroi, qui dépasse toute expression, que tous ne savent pas; et c'est encore un grand honneur pour eux, un glorieux témoignage, qu'il leur révèle d'aussi redoutables secrets. Quel est celui-ci? « Nous ne mourrons pas tous, et tous nous serons transformés. » Cela revient à dire : Bien que nous ne devions pas tous mourir, nous serons tous transformés, sans en excepter ceux qui ne seront pas morts; car eux aussi sont mortels. Par conséquent, de ce que vous mourez, n'allez pas craindre, comme si vous ne deviez pas ressusciter. Il en est quelques-uns, impossible de le révoquer en doute, qui se déroberont à la mort; mais cela ne suffit pas pour qu'ils participent à la résurrection future : ces corps mêmes, qui n'éprouveront pas la mort, devront nécessairement subir la transformation et passer à l'état d'incorruptibilité. « En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette. » Comme il a longuement traité de la résurrection, il montre fort à propos ce qu'elle présentera de merveilles. Ce qu'il y a de plus étonnant, ce n'est pas que des corps tombés en pourriture ressuscitent après cela, ni qu'ils ressuscitent plus parfaits qu'ils sont maintenant, qu'ils revêtent des qualités mille fois supérieures, que chacun de nous ait son lot, sans confusion possible; c'est que des changements aussi prodigieux, qui dépassent toute parole et toute pensée, doivent s'accomplir en un moment indivisible. Et voyez comme Paul s'en explique : « En un clin d'œil, » le temps que met la paupière à se fermer. Puis, comme il vient d'énoncer un prodige qui frappe de stupeur, l'instantanéité d'un événement si complexe et si vaste, il ajoute, pour le démontrer et le rendre croyable : « La trompette retentira, et les morts se lèveront désormais incorruptibles, et nous serons transformés. » Ce « nous » ne s'applique pas à lui-même, il doit s'entendre de ceux qui seront alors trouvés vivants. « Car il faut que cet être corruptible revête l'incorruptibilité. »

Lorsque vous entendez que la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu, n'allez pas vous imaginer que les corps ne ressusciteront pas; écoutez encore : « Il faut que cet être corruptible revête l'incorruptibilité, que cet être mortel revête l'immortalité. » Cet être mortel et corruptible, c'est le corps. Donc le corps persévère : il est encore ce qu'il revêt; la mortalité et la corruptibilité disparaissent pour faire place à l'immortalité et à l'incorruptibilité. Ne vous demandez plus désormais comment il vivra d'une vie sans limite, sachant qu'il devient incorruptible. « Or, quand cet être cor-

ruptible aura revêtu l'incorruptibilité, quand cet être mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole écrite : La mort s'est ensevelie dans sa victoire. » Comme il dit des choses si grandes et si merveilleuses, il a de nouveau recours à la prophétie pour accréditer son discours : « La mort s'est ensevelie dans la victoire. » Elle finit là, rien n'en reste, aucun espoir de retour, l'incorruptibilité ayant détruit la corruption. « O mort, où donc est ton aiguillon? enfer, où est ta victoire? » Quelle âme pleine de générosité! Paul se précipite dans l'ardeur du sacrifice, sous le feu de l'inspiration, comme s'il voyait accompli déjà ce que l'avenir seul nous réserve; il foule la mort à ses pieds, et, sur la tête abattue de cette antique ennemie, il entonne le chant du triomphe, il s'écrie d'une voix puissante : « O mort, où donc est ton aiguillon? enfer, qu'est devenue ta victoire? » Elle n'est plus, elle s'est évanouie, elle a complétement disparu; vaines étaient toutes tes œuvres. — Non-seulement il la dépouille de ses armes, après l'avoir terrassée, mais encore il la détruit et la réduit à néant. « L'aiguillon de la mort, c'est le péché, et le péché trouve sa force dans la mort. »

Vous le voyez donc bien, c'est de la mort corporelle qu'il parle. Dès lors, il s'agit aussi de la résurrection des corps. En effet, si les corps ne ressuscitaient pas, comment la mort serait-elle détruite? Une autre question se présente : Comment le péché trouve-t-il sa force dans la loi? Que le péché soit l'aiguillon de la mort, une chose plus terrible que la mort elle-même, qu'il soit la force de la mort, on le comprend sans peine; mais on ne voit pas que la force du péché soit dans la loi. C'est que le péché sans la loi n'avait guère de puissance. Il était sans doute connu, mais il n'amenait pas aussi bien la condamnation. Le mal avait lieu, mais il n'était pas aussi manifeste. La loi n'a donc pas peu contribué à rendre le péché plus évident et le châtiment plus sévère. Si, voulant l'empêcher, elle n'a fait que l'exciter davantage, ce n'est pas la faute du médecin, c'est la faute de ceux qui n'usent pas bien du remède. La venue du Christ a certes été pour les Juifs une occasion de ruine; nous n'irons pas cependant l'en accuser; nous éprouverons même une admiration plus grande, reportant toute notre indignation sur les malheureux qui d'une cause de vie ont fait une cause de mort. La loi n'a par elle-même donné aucune force au péché, puisque le Christ l'accomplit tout entière, sans que le péché ait trouvé place en lui. Maintenant, considérez encore comme l'Apôtre affermit de plus en plus le dogme de la résurrection. Dès que le péché fut la cause de la mort, et que le Christ en venant a détruit le péché, nous en a délivrés par le baptême; dès qu'il a mis fin à la loi de même qu'au péché, dont elle faisait la force parce qu'elle était transgressée, pouvez-vous désormais douter de la résurrection? Et d'où viendrait à la mort une telle puissance? De la loi? Elle est abrogée par le Christ. Du péché? Il est anéanti. « Grâces soient rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

3. Lui-même a dressé le trophée, et c'est à nous qu'il transmet la couronne, non comme un droit, mais comme un don de sa tendresse. « Aussi, frères, demeurez fermes, ne vous laissez pas ébranler. » Exhortation pleine de justesse et d'à-propos; car rien n'ébranle comme de se persuader qu'on éprouve des douleurs imméritées. « Travaillez sans cesse avec une ardeur toujours croissante à l'œuvre du salut, » c'est-à-dire dans une grande pureté de vie. Il ne se borne pas à leur demander de faire du bien, il veut que ce soit avec abondance, de manière à dépasser les strictes limites du devoir. « Sachant que vos fatigues ne sont pas stériles dans le Seigneur. » — Que dites-vous? Encore des fatigues? — Oui, mais des fatigues qui méritent des couronnes et qui gagnent les cieux. Les premières, celles qui vinrent après le paradis, furent un châtiment du péché : celles-ci sont un gage des récompenses futures. Ajoutez à cela que le secours d'en haut ne nous manque jamais pendant que nous les subissons; c'est le sens de cette parole : « Dans le Seigneur. » Après avoir expié, nous méritons, ainsi que je viens de le dire. Donc ne restons pas plongés dans le sommeil, mes bien-aimés; impossible,

en vivant dans l'indolence, d'acquérir le royaume des cieux, tout comme en vivant dans les délices et la volupté. Heureux serons-nous d'arriver à la béatitude céleste par la voie des mortifications, de la sujétion et des peines sans nombre infligées à notre corps. Ne voyez-vous pas quelle distance entre le ciel et la terre, quelle terrible lutte nous est imposée, quel est le penchant de l'homme vers le mal, comme le péché nous entoure, que de piéges sont semés sous nos pas? Pourquoi nous créons-nous tant de sollicitudes, en dehors de celles qui tiennent à notre nature même, multipliant ainsi nos occupations et rendant notre charge de plus en plus écrasante?

Ne suffit-il pas d'être en souci pour la nourriture, le vêtement, l'habitation, les choses nécessaires, en un mot? Et même le Christ nous en détourne-t-il, quand il dit : « Ne soyez pas en sollicitude pour votre vie, vous demandant ce que vous aurez à manger, ni pour votre corps, comment vous le couvrirez? » *Matth.*, VI, 25. S'il faut être sans inquiétude touchant la nourriture et le vêtement nécessaires, il faut l'être aussi sur le lendemain. Ceux qui entassent tant de préoccupations et remuent tant d'affaires, comment pourront-ils surnager? N'avez-vous pas entendu Paul nous dire : « Quand on est engagé dans la milice de Dieu, on ne se mêle plus aux affaires du siècle? » II *Tim.*, II, 4. Et nous, pleins d'ardeur pour le luxe, la gourmandise, l'ivresse et les intérêts matériels, nous demeurons indifférents pour les biens célestes. Ne savez-vous pas que le but est au-dessus de l'homme? Ce n'est pas en rampant sur la terre qu'on s'élèvera sur l'abside des cieux. Nos goûts ne sont pas même dignes de la nature humaine, nous devenons pires que les animaux privés de raison. Ignorez-vous à quel tribunal nous devons comparaître? Oubliez-vous que nous avons à rendre compte des paroles et des pensées? Et nous négligeons même les actions! Il est écrit : « Quiconque regarde une femme d'un œil de concupiscence a déjà commis l'adultère. » *Matth.*, V, 28. Et ceux qui doivent rendre compte d'un regard imprudent ne craignent pas de rester ensevelis dans les habitudes criminelles! « Celui qui dit à son frère : Insensé, sera précipité dans la géhenne. » *Ibid.*, 22. Et nous ne cessons pas d'accabler nos frères d'insultes, nous ne négligeons aucun moyen de leur faire tort. Quand nous aimons celui qui nous aime, nous ne sommes pas au-dessus d'un payen; mais chez nous la jalousie remplace l'affection. Quel espoir de pardon pouvons-nous avoir, nous qui devions dépasser les limites tracées aux anciens, et qui disposons notre vie de manière à ne pas même les atteindre? Quelle parole sera capable de nous délivrer? Qui se lèvera pour nous défendre et nous porter secours, quand nous tomberons sous les coups de la justice? Personne absolument; poussant des plaintes amères, grinçant des dents, le désespoir dans l'âme, nous serons traînés par une force irrésistible aux ténébreux cachots où ne pénètre jamais aucune clarté, aux inévitables tourments, à la vengeance éternelle.

Exhortation morale.

Je vous en conjure donc, et, s'il le faut, j'embrasse vos genoux, pendant que nous jouissons encore de cette faible lueur de la vie présente, laissons-nous toucher par de semblables leçons, convertissons-nous, devenons meilleurs, de peur que, comme ce riche de l'Evangile, nous ne gémissions en vain et ne versions d'inutiles larmes après notre départ d'ici-bas. Auriez-vous un père, un fils, un ami quelconque, ayant crédit auprès de Dieu, nul ne pourra vous soustraire à sa vengeance, du moment où vos propres actions vous condamneront. Telle est la nature de ce jugement : il portera sur nos actions seules; impossible de se sauver autrement. Si je parle de la sorte, ce n'est pas pour vous affliger ni pour vous ôter l'espérance; c'est pour vous empêcher d'entretenir de funestes illusions, de vous fier aux autres, en négligeant de pratiquer la vertu. Si nous vivons dans l'indolence, il n'est pas de juste, de prophète, d'apôtre qui vienne alors nous protéger. Si nous sommes pleins de zèle, nos œuvres suffiront pour nous défendre; nous entrerons avec confiance en possession des biens réservés aux amis de Dieu. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce..., etc.



HOMÉLIE XLIII.

« Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, ce que j'ai prescrit aux Eglises de Galatie, faites-le vous-mêmes. »

1. Après avoir mis fin à ce qui regarde les dogmes, passant à la question des mœurs, Paul laisse de côté tout le reste, pour aller droit à la source même des biens ; il parle de l'aumône. Ce sujet étant traité, il s'arrête, contrairement à son usage constant; car, dans toutes ses autres lettres, il termine en recommandant la modestie, la douceur, la patience, toutes les autres vertus, en même temps que l'aumône. Pourquoi ne parle-t-il ici que de cette dernière? Parce qu'il a bien souvent abordé cette question des mœurs dans ce qui précède, en châtiant le fornicateur, en ramenant au devoir ceux qui recouraient à des juges étrangers, en réprimant par la crainte ceux adonnés aux plaisirs de la table, en condamnant les séditieux, les querelleurs et les ambitieux, en frappant de la plus effrayante malédiction ceux qui s'approchent indignement des divins mystères, en dissertant enfin sur la charité. Voilà pour quelle raison il ne mentionne plus que cette obligation de secourir les saints, celle qui lui tient surtout à cœur. Or, voyez la sagesse dont il fait preuve : c'est après leur avoir démontré la résurrection, après les avoir enflammés d'un saint zèle qu'il en vient à ce grand devoir. Et cependant il leur en avait déjà dit quelque chose, quand il s'exprimait ainsi : « Si nous avons répandu parmi vous les semences spirituelles, faut-il s'étonner que nous recueillions des secours matériels?... Qui plante une vigne sans en manger du fruit?» I *Cor.*, IX, 11, 7. Mais, connaissant la grandeur de cette œuvre, il ne craint pas d'y revenir et d'insister à la fin de sa lettre. Il appelle collecte l'argent réuni dans ce but, allégeant ainsi du premier mot le sacrifice qu'on s'impose; une chose à laquelle tous contribuent devient pour chacun plus légère. Quand il l'a dit, il n'ajoute pas immédiatement : Que chacun de vous mette à part et réunisse ce dont il pourra disposer. Il semblait naturel de tenir ce langage; mais il a voulu leur citer auparavant l'ordre donné par lui-même aux Eglises de Galatie, afin d'exciter leur émulation par l'exemple des vertus et des bonnes œuvres que d'autres ont pratiquées. Il a fait de même dans son épître aux Romains. En paraissant leur exposer les motifs de son voyage à Jérusalem, il en prend occasion pour leur parler de l'aumône : « Maintenant je me rends à Jérusalem, dans le but de servir les saints. La Macédoine et l'Achaïe ont jugé bon d'envoyer quelques secours à ceux d'entre eux qui sont pauvres. » *Rom.*, XV, 25, 26. Aux fidèles de Rome il offre l'exemple des Macédoniens et des Corinthiens ; à ces derniers, celui des Galates. « Faites vous-mêmes comme j'ai prescrit aux Eglises de Galatie. » Ils auraient rougi de se montrer inférieurs aux Galates.

Ce n'est pas une exhortation ou bien un conseil, c'est un ordre que l'Apôtre a donné; ce qui prouve une autorité beaucoup plus grande. Il ne produit pas seulement en témoignage une, deux ou trois cités, mais bien la nation tout entière. Il avait également dit dans la question dogmatique : « Comme dans toutes les Eglises des saints. » Si cette considération peut avoir une influence sur la foi, à plus forte raison l'exercera-t-elle sur le zèle. — Qu'avez-vous donc prescrit, ô grand apôtre ? — « Que, le premier jour du Sabbat (c'est-à-dire le Dimanche), chacun de vous mette de côté et tienne en réserve ce qu'il croira pouvoir donner. » La circonstance du temps n'est pas même indifférente à son exhortation : ce jour est propre à nous inspirer des pensées généreuses. Souvenez-vous des bienfaits que vous avez reçus à pareil jour : bienfaits inénarrables, la source et le principe de notre vie. Ce n'est pas pour cette raison seule que le jour nous dispose mieux à la générosité, c'est encore parce qu'il suspend nos travaux et nos peines. Plus une âme se sent dégagée, plus elle a de propension et de liberté pour compatir à l'infortune. Ajoutez que la participation aux redoutables et divins mystères donne l'élan à notre cœur.

« Que chacun de vous donc, » non pas sim-

plement celui-ci ou celui-là, mais chacun, pauvre ou riche, homme ou femme, esclave ou libre, « mette de côté son offrande. » Il ne leur dit pas de la porter à l'église, de peur qu'on ne soit humilié du peu qu'on offre ; il veut que cette réserve augmente peu à peu, promettant de la recueillir lui-même. En attendant, mettez vous-même quelque chose de côté, faites de votre maison une église, le trésor sacré ; soyez-en le gardien, constituez-vous le pourvoyeur des pauvres. C'est l'amour du prochain qui vous investira de ce sacerdoce. Nous en avons encore le symbole aujourd'hui dans le trésor de nos temples. Oui, le symbole partout, et nulle part la réalité. Je n'ignore pas certes que beaucoup de ceux qui sont assis devant moi me reprocheront de nouveau de semblables paroles ; ils me diront : Ne dépassez pas ainsi les bornes, n'accablez pas vos auditeurs, laissez-les à leur libre arbitre, respectez leur initiative ; en ce moment vous nous faites injure, vous nous forcez à rougir. — Je ne me rendrai pas à de telles représentations. Paul ne craignait pas non plus d'importuner constamment les fidèles, d'employer le langage des mendiants. Si je vous implorais pour moi-même, si je vous priais d'apporter vos offrandes dans ma maison, peut-être en devrais-je éprouver de la honte ; mais non, pas même alors, puisque « ceux qui servent à l'autel vivent de l'autel. » I *Cor.*, IX, 13.

2. Quelqu'un me reprocherait-il de parler dans mon intérêt, qu'il ne le pourrait pas à cette heure ; car je demande pour les indigents, ou mieux pour vous, en vous suppliant de leur donner. C'est ce qui vous explique la liberté de ma parole. Et quelle honte voyez-vous à dire : Donnez au Seigneur qui est pauvre, revêtez-le quand il circule dans un état de nudité, recevez cet étranger dans votre maison ? Le Seigneur n'a pas honte de dire à la face de l'univers : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. » *Matth.*, XXV, 42. Il parle de la sorte, lui qui n'a besoin de rien ; et je serais retenu par la honte, j'hésiterais ! Loin de moi ce sentiment, qui n'est qu'une embûche du diable. Non, je ne rougirai pas ; je dirai sans crainte, et d'une voix plus forte que celle même des mendiants : Donnez à ceux qui sont dans l'indigence. S'il était possible à quelqu'un de montrer et d'établir qu'en parlant de la sorte nous avons notre intérêt en vue, que nous cherchons un gain, sous prétexte de plaider la cause des pauvres, une telle conduite mériterait, non-seulement l'ignominie, mais encore mille foudres ; l'homme capable de s'abaisser jusque-là ne serait pas digne de vivre ; du moment où, par la grâce de Dieu, nous ne vous importunons pas pour nous-même, où nous vous prêchons l'Evangile sans aucune rémunération, nous contentant de nos propres ressources, si nous ne travaillons pas comme Paul, c'est avec toute hardiesse que je vous dirai : Donnez au pauvre ; et je ne cesserai pas de le répéter, je me constituerai l'accusateur infatigable de ceux qui ne donnent pas. Si je commandais une armée, si j'avais des soldats sous mes ordres, je ne rougirais pas de demander les approvisionnements nécessaires à mes soldats. J'aime votre salut avec passion. Pour rendre ma parole plus énergique et plus efficace, je me couvre de la protection de Paul, et c'est avec lui que je vous dis : « Que chacun de vous mette de côté et tienne en réserve ce qu'il croira pouvoir donner. »

Encore là, point d'importunité, remarquez-le bien. Paul ne fixe pas la somme, il leur laisse le soin de la déterminer, qu'elle soit grande ou petite ; il ne la proportionne pas aux gains qu'ils feront, il s'en rapporte à leur bon plaisir, faisant entendre qu'elle viendra toujours de Dieu. Ce n'est pas la seule facilité qu'il leur donne ; il n'exige pas qu'ils offrent tout à la fois, et ce sacrifice qu'ils s'imposeront peu à peu leur sera moins pénible. L'ordre qu'il leur transmet n'a donc rien de pressant ; il leur laisse un temps considérable, et voici pour quelle raison : « Afin que les collectes ne soient pas à faire, quand je serai venu ; » afin qu'ils n'aient pas à réunir la somme quand il faudra la verser. Cette circonstance ajoute un grand poids à l'exhortation ; car l'attente de Paul inspirait plus d'ardeur et de zèle. « Lorsque je serai présent, j'enverrai avec des lettres ceux que vous aurez choisis porter à

Jérusalem l'offrande de votre charité. » *Ibid.*, 3. Il ne choisira pas lui-même, ils choisiront à leur gré, pour que le ministère soit à l'abri de tout soupçon. Voilà pourquoi il s'en remet à leurs libres suffrages. Il ne dit pas : La collecte est votre affaire, mais non le choix de ceux qui doivent la porter. Ensuite, pour qu'on ne s'imaginât pas qu'il serait alors absent, il parle de lettres à confier : « J'enverrai avec des lettres ceux que vous aurez choisis. » C'est comme s'il disait : Je ne serai pas séparé de vous, et par mes lettres je prendrai part à cette mission. Au lieu de dire encore : Je les enverrai porter votre aumône, il dit : « Votre charité, » leur montrant par là qu'ils accompliront une grande chose et qu'ils en retireront eux-mêmes un grand bien. Ailleurs, il appelle cela une bénédiction, et puis une participation : le premier de ces noms doit les garantir de l'indolence ; et le second, les préserver de l'enflure. Nulle part il n'emploie le mot d'aumône.

« S'il est à propos que je parte moi-même, ils viendront avec moi. » C'est les exhorter encore à se montrer généreux. Si la chose est tellement importante qu'elle réclame ma présence, je ne m'y refuserai pas. Il ne fait pas cependant une promesse ; il ne dit pas : Après mon arrivée, j'irai remplir cette mission. S'il s'était engagé dès le principe, il eût moins relevé l'œuvre dont il s'agit ; cette parole a plus de valeur et d'à-propos en venant après coup. Tout d'abord, ni promesse explicite ni silence absolu ; c'est après avoir annoncé qu'il enverrait que lui-même se présente. Et, sur ce point encore, il s'en remet à leur décision, en disant : « Si la chose est tellement importante que je doive partir... » Il dépend d'eux d'augmenter la collecte au point qu'il soit dans la nécessité de se charger de cette mission. « Je me rendrai chez vous après avoir traversé la Macédoine. » Il avait antérieurement dit la même chose, mais alors avec un sentiment d'indignation, puisqu'il ajoutait : « Et je reconnaîtrai, non les discours des superbes, mais la vertu. » I *Cor.*, IV, 19. Il s'exprime maintenant avec plus de douceur, répondant au désir qu'ils ont de le voir arriver. Ils auraient pu dire : Pourquoi nous préférez-vous les Macédoniens ? Aussi ne dit-il pas : Après que j'aurai été, mais bien : « Après que j'aurai traversé la Macédoine ; car je traverserai cette province. Peut-être m'arrêterai-je chez vous, ou même y passerai-je l'hiver. » Je ne veux pas vous visiter comme en passant, j'ai l'intention de m'arrêter et de converser avec vous. — Quand il écrivait cette lettre, il habitait Ephèse, et c'était pendant l'hiver. De là ce qui suit : « Je resterai à Ephèse jusqu'à la Pentecôte. » Puis je me rendrai dans la Macédoine et je la parcourrai ; j'arriverai chez vous pendant l'été, et je pourrai bien passer l'hiver parmi vous.

3. D'où vient le doute qu'il exprime, et pourquoi n'affirme-t-il pas ? Parce que Paul ne savait pas tout d'avance, et c'était pour un bien. Aussi ne pose-t-il pas une affirmation, pour avoir une excuse dans le vague même de sa parole, si la chose n'a pas lieu, et pour manifester aussi la puissance de l'Esprit, qui le menait à son gré, et non point selon les désirs de l'Apôtre. Il a déjà dit dans cette seconde épître, en se justifiant de son retard : « Ou les projets que je forme, je les forme selon la chair, de telle sorte qu'il y ait en moi le oui et le non. » II *Cor.*, XI, 17. Il leur donne encore une preuve de confiance et d'amour en ajoutant : « Et vous me mènerez où je devrai me rendre. » Il poursuit : « Cette fois, je ne veux pas vous voir comme en passant ; j'espère bien rester un peu de temps au milieu de vous, si le Seigneur le permet. » C'est toujours le langage de la charité ; mais on y sent aussi la menace contre les pécheurs, menace latente et que la charité même inspire. « Je resterai à Ephèse jusqu'à la Pentecôte. » Il ne leur cache aucune de ses pensées, il les traite en amis véritables. Leur dire ainsi pour quelle raison il n'est pas encore venu, ce qui le fera retarder, puis le lieu qu'il habite, c'est de l'amitié. « La porte m'est ouverte grande et manifeste, les adversaires sont nombreux. » — Mais, si la porte est grande ouverte, comment les adversaires sont-ils là ? — C'est précisément parce que la foi se dilate, parce que les entrées sont amples et dégagées, qu'on doit s'attendre à de nombreux adversaires. Qu'est-ce que cette grande porte ? Beaucoup se disposent à recevoir la foi, beaucoup vont se con-

vertir et s'attacher à l'Eglise; l'accès m'est largement ouvert, les âmes appellent désormais la parole sainte. Aussi le démon redouble-t-il de fureur, voyant qu'on l'abandonne. Deux choses retenaient donc Paul : la grandeur du bien qui s'accomplissait, et celle de la lutte qu'il fallait soutenir. Cette assurance, que la prédication agissait et germait de toute part, était de nature à ranimer les courages. Le nombre même des jaloux et des opposants est un signe des progrès de l'Evangile. Jamais l'esprit du mal n'éprouve d'aussi violents accès de rage que lorsqu'il se voit ravir beaucoup de ses instruments.

Et nous aussi, quand nous devons entreprendre quelque chose de grand et de généreux, ne regardons pas à l'étendue de la peine; ayons uniquement les yeux sur le bien qui doit en résulter. Le nombre des adversaires, vous le voyez, n'ébranle pas l'Apôtre, ne le fait pas hésiter; la porte étant grande ouverte, il y demeure, il continue l'œuvre qui prospère. Je l'ai dit, c'est un signe que le diable est spolié. Ceux qui ne font que peu et mal n'ont pas à craindre d'irriter cette bête féroce. Quand donc un juste se présente à vous accomplissant de grandes œuvres et subissant mille douleurs, ne vous en étonnez pas. Il faudrait s'étonner, au contraire, si le diable, recevant des blessures incessantes, demeurait en repos et ne bondissait pas sous le coup. Car, enfin, on ne doit pas s'étonner qu'un serpent, harcelé de blessures continuelles, devienne furieux et cherche à se venger. Or, il n'est pas de reptile plus dangereux que le démon; il s'en prend à tous, se dressant comme un scorpion et dardant son aiguillon venimeux. Que cela ne vous jette pas dans le trouble; quand on revient de la mêlée, après avoir même remporté la victoire, il ne se peut pas qu'on ne soit couvert de sang, et souvent qu'on ne soit blessé. Lors donc que vous voyez un homme qui fait de larges aumônes et pratique toutes les autres vertus, brisant ainsi la puissance du démon, tomber ensuite dans les épreuves et les dangers, ne vous laissez pas abattre; les épreuves s'expliquent par les coups vigoureux portés à l'ennemi. — Et comment, me direz-vous peut-être, Dieu le permet-il? — Pour que l'homme reçoive de plus brillantes couronnes, et le diable une plus humiliante défaite. Celui qui ne cesse de bénir Dieu, parce qu'il est dans la souffrance tout en faisant le bien, terrasse le démon.

C'est une grande chose d'être charitable et vertueux au sein même de la prospérité; mais cette conduite est bien plus honorable encore, quand on n'en dévie pas dans le malheur. On prouve alors qu'on agit purement pour Dieu. Quels que soient donc, mes bien-aimés, les dangers et les maux que nous aurons à subir, redoublons de courage dans les labeurs de la vertu. Ce n'est pas ici le temps de la récompense. Ne demandons pas les couronnes ici-bas, de peur que les couronnes et la récompense ne nous soient refusées quand le moment sera venu. Les artisans qui se nourrissent eux-mêmes durant l'exécution de leur travail, reçoivent à la fin une rémunération plus grande : ceux qu'on est obligé de nourrir l'amoindrissent d'autant. Il en est de même des saints : celui qui pratique sans cesse le bien et souffre le mal, sans cesse sera doublement récompensé, puisqu'on lui tiendra compte de ses souffrances comme de ses bonnes œuvres; mais celui dont la vie s'écoule dans le bien-être et le repos, n'aura pas plus tard d'aussi splendides couronnes. Je le répète donc, ne cherchons pas maintenant la récompense; réjouissons-nous plutôt d'être persécutés dans l'accomplissement du devoir. Dieu nous garde le prix, non-seulement des bonnes œuvres que nous aurons faites, mais encore des épreuves que nous aurons supportées.

4. Pour rendre ma pensée plus claire, supposons deux riches miséricordieux et donnant aux pauvres : que l'un demeure riche et n'éprouve pas de revers; que l'autre tombe dans l'indigence, la maladie et l'infortune, rendant toujours grâces à Dieu. Quand ils auront quitté la terre, quel est celui qui recevra la plus belle récompense? N'est-il pas évident que c'est le second, l'homme accablé de douleurs physiques et morales, par la raison qu'il n'aura pas succombé sous le poids du malheur? Oui, c'est évident pour tout le monde. Celui-ci est une statue de diamant, un serviteur reconnaissant et fidèle. S'il importe de faire le bien, non dans

l'espoir du royaume, mais pour plaire à Dieu, ce que n'égale pas un royaume quelconque, quel est le mérite de celui qui se relâche dans la pratique de la vertu, parce qu'il n'en obtient pas immédiatement la récompense? Encore une fois, pas de trouble, quand nous voyons un homme qui réunit les veuves et ne cesse de nourrir les affamés, perdre sa maison consumée par les flammes, ou bien éprouver un autre malheur du même genre : c'est de cela même qu'il sera récompensé. Job n'est pas tant admiré pour ses aumônes que pour ses revers. C'est par la même raison que nous estimons si peu ses amis, lesquels cherchaient les récompenses présentes, et se basaient là-dessus pour condamner le juste. Au lieu d'aspirer aux récompenses d'ici-bas, aspirons à devenir pauvres et même mendiants. Ce serait d'une bassesse extrême, quand le ciel nous est proposé, avec tous les biens qu'il renferme, de n'avoir en vue que les choses de la terre. N'agissons pas ainsi; quelque ordre imprévu qui nous arrive, adorons toujours Dieu; suivons le conseil du bienheureux Paul, ayons dans notre maison la cassette des pauvres; qu'elle soit dans le lieu même où nous prions; toutes les fois que vous entrerez pour accomplir ce devoir, déposez d'abord votre aumône, et puis faites votre prière.

Comme vous ne voudriez pas prier sans vous être lavé les mains, ne priez pas non plus sans avoir fait une aumône. L'aumône déposée là ne vaut pas moins que l'Evangile suspendu auprès de votre couche. Si vous ne faites rien, vous avez beau suspendre ce livre, il ne vous sera d'aucun secours; tandis que, possédant cette cassette, vous avez des armes contre le démon, vous donnez des ailes à votre prière, vous sanctifiez votre maison, vous tenez en réserve les aliments du roi. Qu'elle soit placée près de votre lit, et vous n'aurez pas de visions importunes, pourvu qu'elle ne renferme rien provenant de l'iniquité. L'aumône est une chose réelle, qui ne saurait jamais fructifier par la cruauté. Voulez-vous que je vous dise où vous devez prendre pour qu'une pareille collecte vous soit aisée? Que l'ouvrier, tel que le cordonnier, le corroyeur, le forgeron, un artisan quelconque, quand il a vendu l'objet qu'il a fabriqué, en consacre à Dieu les prémices, les jette dans ce petit trésor, partageant avec Dieu d'une manière bien inégale. Je ne demande pas un grand sacrifice; nous, à qui le ciel est promis, donnons seulement comme donnent les petits enfants des Juifs, des hommes accablés de maux. Je n'établis pas une loi, je ne défends pas de donner davantage; je dis seulement qu'il n'est pas juste d'offrir moins du dixième. Observez, en achetant, la même règle qu'en vendant, la même encore dans le produit de vos terres, dans tous les revenus légitimes que vous percevez. Ce n'est pas aux usuriers que ma parole s'adresse, pas plus aux soldats pillards, à quiconque spécule sur les malheurs d'autrui; Dieu ne veut rien recevoir de leurs mains. Je m'adresse uniquement à ceux qui tirent un profit de leurs justes travaux. Une fois que nous aurons contracté cette louable habitude, s'il nous arrive d'y manquer, nous y serons ramenés par l'aiguillon de la conscience; cette obligation ne nous pèsera plus; nous nous élèverons par degrés à des vertus plus hautes, et, nous étant exercés à mépriser les biens matériels, ayant ainsi retranché la racine même du mal, nous passerons avec sécurité le temps de la vie présente, pour aborder heureusement à celle de l'éternité. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce..., etc.

Exhortation à l'aumône.

HOMÉLIE XLIV.

« Si Timothée va vous trouver, ayez soin qu'il soit sans crainte parmi vous. »

1. Quelqu'un jugera peut-être qu'une semblable exhortation est une insulte au courage viril de Timothée; mais ce n'est pas pour Timothée que l'Apôtre parle, c'est pour les Corinthiens, de peur que les embûches dressées contre le disciple ne tournent à leur détriment; pour celui-ci, il le savait toujours prêt à braver les dangers. « Comme un fils sert son père, il m'a servi dans la prédication de l'Evangile. » *Philipp.*, II, 22. En s'attaquant au disciple, ils

auraient pu s'enhardir et s'avancer dans le mal, au point d'attaquer le maître lui-même; c'est pour réprimer d'avance une telle perversion qu'il leur dit : « Ayez soin qu'il soit sans crainte parmi vous; » faites en sorte qu'aucun de ces misérables ne s'élève contre lui. Apparemment Timothée devait leur adresser des reproches dans le sens des lettres de Paul, qui du reste déclarait l'avoir envoyé dans ce but : « Je vous ai envoyé Timothée, qui vous remettra en mémoire mes voies selon le Christ, telles que je les enseigne dans toute l'Eglise. » I *Cor.*, IV, 17. De peur donc que, pleins de confiance dans leur illustration et leurs richesses, forts de l'appui du peuple et des avantages de la philosophie, ils ne répondent que par l'insolence, le dédain ou de dangereuses manœuvres à l'objet de cette mission, et que, irrités par les reproches du disciple et du maître, ils ne tirent vengeance de l'un ne pouvant atteindre l'autre, Paul exige que Timothée soit sans crainte au milieu d'eux. Ils n'ont pas à prétexter les Gentils qui demeurent dans l'infidélité; c'est à ceux qui recevront sa lettre à prendre leurs précautions, et déjà dès le commencement il les a frappés de crainte : « Parmi vous, » leur dit-il.

Il leur montre ensuite combien Timothée, par son ministère même, est digne de foi : « Il accomplit l'œuvre du Seigneur. » N'examinez pas s'il est riche, d'une belle éducation, d'un âge avancé; voyez plutôt la mission qu'il exécute : « Il accomplit l'œuvre du Seigneur. » Cela remplace tous les avantages, la noblesse et les possessions, l'âge et la science. L'Apôtre ne s'arrête pas là, il ajoute : « Comme moi. » Vous venez d'entendre ce qu'il avait antérieurement dit : « C'est mon fils bien-aimé, un ministre fidèle du Seigneur; il vous remettra en mémoire mes voies selon le Christ. » I *Cor.*, IV, 17. Le disciple était jeune, et seul il était chargé de ramener au devoir un si grand peuple, deux choses qui pouvaient l'exposer au mépris; aussi Paul ajoute-t-il à propos : « Que personne ne le méprise. » Ce n'est pas assez : il faut de plus qu'on lui témoigne une grande déférence; et de là ce qui suit : « Conduisez-le en paix. » Toujours le même ordre : Qu'il n'ait rien à redouter; ne lui suscitez ni difficultés ni querelles, pas d'antipathie ni de contradiction; entourez-le de respect, écoutez-le comme un maître. « Puis qu'il vienne me trouver; je l'attends avec les frères. » Il y a là quelque chose de nature à les effrayer; il leur fait pressentir qu'il saura leurs mauvais procédés à l'égard de son disciple, et c'est pour leur inspirer plus de réserve et de modestie qu'il ajoute : « Je l'attends. » Cela doit augmenter aussi leur confiance; il l'attend quand il est lui-même sur le point de partir : c'est encore une preuve d'amour qu'il leur donne, puisqu'il se prive pour eux d'un auxiliaire de cette importance.

« Pour ce qui regarde notre frère Apollo, je vous dirai que je l'ai beaucoup prié de se rendre auprès de vous avec les frères. » Il semble qu'Apollo possédait une grande instruction, et qu'il était plus âgé que Timothée. Ils auraient pu dire : Pourquoi nous envoie-t-il un jeune homme, au lieu d'un homme mûr? Voilà donc qu'il dissipe encore ce nuage, en leur déclarant qu'Apollo est un frère et qu'il l'a beaucoup prié de se rendre auprès d'eux. Il ne veut pas paraître avoir préféré Timothée, et n'avoir pas envoyé pour ce motif Apollo, de peur d'exciter la jalousie; et c'est pour cela qu'il ajoute : « Je l'ai beaucoup prié de se rendre auprès de vous. — Quoi donc! celui-ci n'a-t-il pas voulu se rendre à sa prière? a-t-il contesté, s'est-il obstiné? — L'Apôtre ne s'explique pas de la sorte; il n'entend pas accuser, mais bien s'excuser lui-même : « Et sa volonté n'a pas été de se rendre en ce moment. » Pour qu'on ne voie pas là de vains prétextes, un faux-fuyant, il poursuit : « Il se rendra chez vous dès qu'il aura l'occasion favorable. C'est un moyen de justifier Apollo, et de calmer en même temps l'impatience de ceux qui désiraient le voir. Leur montrant ensuite qu'ils doivent avoir en eux-mêmes l'espoir du salut, et non dans leurs maîtres, il leur dit : « Veillez, demeurez fermes dans la foi, » non point dans la sagesse humaine; là, pas de stabilité, des fluctuations perpétuelles; il n'est de stabilité que dans la foi. « Agissez en hommes, soyez forts. Que toutes vos actions s'accomplissent dans la charité. »

Saint Paul cherche à s'excuser lui-même.

En apparence, de telles paroles sont une exhortation ; elles renferment au fond un reproche d'indolence. « Veillez, » leur dit Paul; ils dorment donc. « Soyez fermes; » ce qui prouve qu'ils sont chancelants. « Agissez en hommes, soyez forts ; » ils sont accusés de mollesse. « Que toutes vos actions s'accomplissent dans la charité; » il existe donc entre eux des dissensions. C'est encore à des hommes qui trompent qu'on fait cette leçon : « Veillez et soyez fermes ; » à des jaloux : « Agissez en hommes; » à des perturbateurs, à ceux qui sèment les divisions : « Que toutes vos actions s'accomplissent dans la charité; car c'est ici le lien de la perfection, la racine et la source de tous les biens. » Mais encore que signifie cette parole : « Tout dans la charité? » Qu'on soit chargé de reprendre les autres et de commander ou qu'on obéisse, qu'on enseigne ou qu'on soit enseigné, la charité doit être l'âme de tout. Ce qu'on vient d'entendre, sans en rien excepter, s'explique par la négligence des fidèles à l'endroit de cette vertu. S'ils ne l'avaient pas négligée, l'orgueil ne serait pas entré dans leur âme, ils n'auraient pas dit : « Pour moi, je suis du parti de Paul; et moi, de celui d'Apollo. » I *Cor.*, I, 12. Avec cette vertu, ils n'auraient pas porté leurs différends devant les juges étrangers, ou mieux, ils n'auraient eu de différends d'aucune sorte. Avec cette vertu, l'un n'aurait pas pris la femme de son père, les autres n'auraient pas méprisé leurs frères infirmes, ils n'auraient pas eu de divisions, ils n'auraient pas tiré gloire des dons spirituels. Voilà ce qui lui fait dire : « Que tout se passe dans la charité. »

2. « Je vous en supplie donc, mes frères, vous connaissez la famille de Stéphana, dont les membres sont les prémices de l'Achaïe, et se sont consacrés au service des saints. » Paul avait mentionné cette femme en commençant : « J'ai baptisé la famille de Stéphana ; » I *Cor.*, I, 16; et maintenant, il déclare que ce sont là les prémices, non de Corinthe seulement, mais de toute l'Hellade. Ce n'est pas un petit honneur d'avoir embrassé les premiers la foi du Christ. Dans son Epître aux Romains, il en fait encore un sujet d'éloges, quand il dit : « Ils ont été régénérés avant moi dans le Christ. » *Rom.*, XVI, 7. Au lieu de dire simplement ici : Ils ont cru les premiers, c'est par le nom de prémices qu'il les désigne, faisant bien comprendre par là qu'ils ont avec la foi des mœurs irréprochables, qu'ils se sont montrés dignes sous tous les rapports, par la pureté de la croyance et les fruits de la vertu. Il faut que les prémices l'emportent sur tout le reste ; et c'est un témoignage que Paul leur rend en leur donnant cette qualification. Ils ne se bornèrent pas à croire avec générosité, je viens de le dire, ils firent preuve d'une admirable piété, d'une vertu féconde, d'une inépuisable charité. Ce n'est pas seulement par là que leur piété se montre, elle ressort d'un autre côté, elle a rempli la maison tout entière. Paul nous la fait voir de plus s'épanouissant en bonnes œuvres ; tel est le sens de ce qui suit : « Ils se sont consacrés au service des saints. » Avez-vous bien entendu ce magnifique éloge de l'hospitalité? L'Apôtre ne se borne pas à dire qu'ils servent, c'est un ministère auquel ils se sont dévoués, un genre de vie qu'ils ont adopté sans réserve, qu'ils ne cessent de méditer en l'exerçant. « Afin que vous vous soumettiez aux mêmes exercices; » afin que vous vous secouriez mutuellement et que vous entriez en communication les uns avec les autres, soit par des sacrifices d'argent, soit par des services personnels : la peine leur sera d'autant plus légère que les auxiliaires seront plus nombreux et que les bienfaits se répandront davantage.

Il ne leur recommande pas uniquement de combiner leurs efforts, il exige la déférence réciproque. C'est une leçon de parfaite obéissance qu'il leur transmet. Pour ne point paraître accorder une faveur, il ajoute : « A l'égard de quiconque coopère à vos efforts et participe à vos fatigues. » Cette loi, leur dit-il, est faite pour tous; je ne parle pas pour quelques-uns en particulier ; tout homme qui leur ressemble doit jouir des mêmes biens. — En recommandant les uns, il en appelle au témoignage des autres, puisqu'il dit : « Je vous en conjure, vous connaissez la maison de Stéphana ; » vous savez comment on y travaille et vous n'avez pas

besoin de l'apprendre de nous. « Je me suis réjoui de la présence de Stéphana, de Fortunat et d'Achaïcus, parce qu'ils ont suppléé à ce qui vous manquait; ils ont ranimé mon esprit et le vôtre. » Il est vraisemblable que certains fidèles étaient irrités contre ces derniers, par la raison que ceux-ci étaient venus dénoncer la sédition à Paul; c'est encore par eux qu'il avait reçu des lettres concernant les vierges et les personnes mariées. Voyez aussi comme il tâche de dissiper les ressentiments, au début même de sa lettre : « Des renseignements m'ont été données sur vous par ceux de Chloès. » I *Cor.*, I, 11. Pour ne pas dévoiler les uns, il met en avant les autres, les derniers l'ayant apparemment instruit par le moyen des premiers. Il leur dit maintenant : « Ils ont suppléé à ce qui vous manquait; ils ont ranimé mon esprit et le vôtre. » C'est leur déclarer que ceux dont il parle sont venus pour tous, et n'ont pas craint d'entreprendre par dévouement un si long voyage. Et comment le bien propre deviendra-t-il commun? En suppléant à ce qui vous manque par votre bienveillance envers eux, en les honorant, en les accueillant bien, en participant à leur charité fraternelle; c'est pour cela qu'il leur dit : « Reconnaissez les personnes de ce caractère. »

Les louanges qu'il donne à ceux qui étaient venus, il les étend à ceux qui les avaient envoyés; il les loue tous ensemble, en disant : « Ils ont ranimé mon esprit et le vôtre. Reconnaissez donc des personnes de ce caractère, » qui pour vous se sont éloignées de leur maison et de leur patrie. — Quelle prudence! Ce n'est pas seulement à Paul, c'est à tous les fidèles qu'ils ont fait du bien; ils portaient en quelque sorte la ville entière dans leur cœur. En parlant de la sorte, l'Apôtre les rend encore plus dignes de foi, il ne permet pas que les autres les repoussent, puisque c'est en leur faveur qu'ils sont venus vers lui. « Toutes les Eglises de l'Asie vous saluent. » Par de telles salutations, il ne cesse d'unir les membres. « Aquilas et Priscille vous saluent avec empressement dans le Seigneur. » C'est auprès d'eux qu'il restait quand il fabriquait des tentes. « Ainsi que l'Eglise qui est dans leur maison. » Ce n'était pas un léger mérite pour eux d'avoir fait de leur maison une église. « Tous les frères vous saluent. Saluez-vous réciproquement dans le saint baiser. » Nulle part ailleurs il n'a fait mention d'une telle marque d'amitié. Pourquoi donc en parle-t-il dans cette circonstance? C'est qu'ils étaient profondément divisés entre eux, au point de dire : « Pour moi, je suis du parti de Paul; et moi, de celui d'Apollo; et moi, de celui de Céphas; et moi, j'appartiens au Christ. » I *Cor.*, I, 12. L'un souffrait la faim, tandis que l'autre était dans l'ivresse; ils avaient des luttes, des jalousies et des procès. Au sujet des grâces spirituelles, encore de nombreuses jalousies, et non moins d'orgueilleuses prétentions. Après donc les avoir réconciliés par la force persuasive de ses conseils, il leur demande naturellement cette réconciliation par le saint baiser. C'est le signe de l'union, et même de l'unité; il faut qu'il soit saint, sans aucune dissimulation, d'une sincérité complète. « Salut de la part de Paul, écrit de ma propre main. » Cela prouve le soin qu'il a mis à faire sa lettre. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème. »

3. Par cette seule parole, il les frappe tous de terreur, et ceux qui se livraient à la fornication, et ceux qui scandalisaient leurs frères à propos des viandes immolées, et ceux qui se déclaraient du parti d'un homme, et ceux qui ne croyaient pas à la résurrection. Non content de les effrayer, il leur trace le chemin de la vertu, il leur signale la source du vice. De même que la charité, quand elle règne dans toute sa puissance, efface et détruit tous les péchés; de même, quand elle s'affaiblit, elle les laisse s'épanouir sans obstacle. « Maranatha. » Pourquoi prononce-t-il cette parole tirée de l'hébreu? Parce que l'orgueil est la cause de tous les maux; et ce travers est produit par la sagesse étrangère; de là provenaient tous les désordres, et principalement les divisions des Corinthiens. Voulant réprimer cette arrogance, Paul n'emploie pas même le grec, il a recours à l'hébreu, leur montrant par là qu'il ne rougit nullement de son ignorance, qu'il l'embrasse même avec ardeur. Et que

Malheurs que l'orgueil engendre.

signifie ce mot : « Maranatha ? » Le Seigneur vient. Et pour quelle raison le dit-il ? Pour confirmer le dogme de l'incarnation ; car c'est là-dessus qu'il ente d'une manière spéciale celui de la résurrection. Il veut encore les couvrir de honte ; c'est comme s'il disait : Le souverain Seigneur de tous les êtres a daigné s'abaisser à ce point ; et vous demeurez toujours à la même place, et vous persévérez dans les mêmes péchés ! Vous ne frémissez pas en présence de cette charité suprême, de ce bien qui les comprend tous ! Cette seule pensée suffira, semble-t-il dire, pour vous faire avancer dans la pratique de toutes les vertus, pour vous donner la force de mettre fin à toutes vos habitudes vicieuses.

« Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. » Un vrai maître ne se borne pas à donner des leçons, il y joint le secours de la prière. « Ma charité à vous tous dans le Christ Jésus. Amen. » C'est pour qu'ils ne regardent pas cette conclusion comme une formule de flatterie, qu'il la consacre par le nom du Christ Jésus. Cette affection n'a rien d'humain ou de charnel, elle est toute spirituelle, et, par là, d'une absolue sincérité ; la parole de l'Apôtre respire le plus ardent amour. Comme il est séparé d'eux par de grandes distances, on dirait qu'il étend les mains pour les embrasser tous avec une tendre effusion : « Ma charité à vous tous ; » je suis avec vous tous. C'est leur faire bien comprendre qu'il n'a rien écrit par un sentiment d'indignation, que tout est dicté par la sollicitude, puisqu'il ne les repousse pas après les avoir tant accusés, qu'il les accueille plutôt et les embrasse malgré leur éloignement, se transportant en quelque sorte au milieu d'eux par le moyen de ses lettres. Voilà comment on doit agir quand on exerce une correction. Si c'est à l'impulsion de la colère qu'on obéit, on se fait du mal à soi-même ; mais, lorsqu'on témoigne de l'affection au pécheur après l'avoir réprimandé, on prouve que la réprimande elle-même était inspirée par l'affection. Formons-nous ainsi les uns les autres. Que celui qui reprend ne s'irrite pas ; ce ne serait plus du zèle, mais de la passion. Que celui qui est repris n'en conçoive pas de tristesse, bien persuadé qu'il est en face d'un médecin et non d'un ennemi. Les médecins brûlent sans encourir d'accusation, quoique souvent ils manquent leur but ; les malheureux qu'ils traitent avec le fer et le feu, les soumettant à d'horribles souffrances, ne voient en eux que des bienfaiteurs : à plus forte raison doit être ainsi disposé celui dont on relève les fautes ; à lui surtout de comprendre qu'on agit à son égard avec la bienveillance du médecin, et non avec la haine d'un adversaire.

Et nous aussi, quand nous corrigeons, procédons avec une grande douceur, avec une grande prudence. Quand vous voyez donc un frère tomber dans le péché, ne le reprenez pas en public ; commencez par lui parler seul à seul, comme le Christ l'ordonne ; gardez-vous de l'insulter et de l'accabler quand il est à terre ; gémissez plutôt, témoignez une douleur sincère ; montrez-vous vous-même prêt à recevoir une correction, si vous avez commis quelque faute. Pour mieux éclaircir ce que je dis, faisons une supposition qui nous le présente comme dans un miroir ; à Dieu ne plaise qu'un tel exemple soit une réalité ! Supposons donc un frère qui demeure avec une vierge, mais dans une parfaite décence de mœurs, sans que cela le mette à l'abri des mauvais soupçons. Si vous apprenez qu'on se préoccupe de cette cohabitation, ne passez pas là-dessus avec dédain, ne dites pas : N'a-t-il pas assez de connaissance ? ne sait-il pas ce qui convient ? Si vous êtes aimé sans raison, ne soyez pas haï de même. A quoi bon irais-je de gaieté de cœur m'exposer à la haine ? — De tels propos sont dénués de sens ; il y a là quelque chose de brutal, ou même de diabolique. Celui qui tente de remédier à ce mal ne peut pas encourir une haine gratuite ; il méritera plutôt des biens infiniment précieux, d'incomparables couronnes. Si vous nous opposez l'intelligence et la sagesse de ce frère, nous vous répondrons qu'il en est actuellement dépourvu, parce que la passion l'enivre. Si, devant les tribunaux humains, les victimes d'une injustice n'ont pas le droit de parler à cause de l'indignation qui les transporte, bien qu'on n'accuse certes pas un tel sentiment, moins encore faut-il s'en rapporter à celui que captive une mauvaise habitude. Voilà

pourquoi, je le dis, serait-il mille fois sage, son intelligence est maintenant endormie. Qui fut jamais plus sage que David, lui qui pouvait dire: « Vous m'avez manifesté les mystérieux secrets de votre sagesse? » *Psal.* L, 8. Et cependant, quand il eut jeté sur la femme d'un de ses gardes un regard imprudent, il éprouva sans nul doute ce qu'éprouvent les navigateurs sur une mer furieuse; et de là cette parole qu'il a lui-même prononcée : « Toute sa sagesse a été submergée. » *Ibid.*, CVI, 27. Il eût eu besoin alors qu'un autre vînt le ramener au devoir, il ne comprenait pas la profondeur de sa misère intérieure. Plus tard il déplorait ainsi ses iniquités : « Elles ont pesé sur moi comme un accablant fardeau. La corruption s'est mise dans mes blessures, elles se sont envenimées par suite de ma démence. » *Ibid.*, XXXVII, 5, 6.

4. Celui qui pèche n'a donc pas l'usage de sa raison; il est ivre, il est aveuglé. A votre première excuse n'ajoutez donc pas celle-ci : Ce n'est pas mon affaire; « chacun portera son propre fardeau. » *Galat.*, VI, 5. Vous êtes déjà gravement répréhensible, du moment où, le voyant s'égarer, vous ne le ramenez pas au droit chemin. S'il était ordonné par la loi des Juifs de ne pas laisser à l'abandon la bête de somme d'un ennemi, quelle indulgence peut espérer celui qui dédaigne, non la bête de somme ni même l'âme d'un ennemi, mais bien l'âme d'un ami? Il ne suffit pas pour notre justification que cet homme soit doué d'intelligence; car nous aussi, qui plus d'une fois avons donné de sages conseils, nous sommes en défaut pour nous-mêmes, incapables de nous sauver. Comprenez donc que ce prévaricateur doit plutôt recevoir de vous que de lui-même un salutaire conseil, et n'allez pas dire : En quoi cela me regarde-t-il? Souvenez-vous avec frayeur de celui qui le premier prononça cette parole. C'est bien la même, en effet : « Est-ce que je suis le gardien de mon frère? » *Genes.*, IV, 9. De là viennent tous les maux, que nous regardions comme nous étant étranger ce qui touche à notre corps. Que dites-vous? vous ne devez avoir aucun souci de votre frère? Et qui donc s'occupera de lui? Sera-ce l'infidèle, qui ne voit là qu'un sujet de contentement, un but à ses sarcasmes? Sera-ce le démon, qui précisément pousse à la ruine du malheureux? D'où vient donc votre conduite? — Je n'avance à rien, me direz-vous peut-être, par mes paroles et mes avertissements. — Et comment savez-vous si bien que vous n'obtiendrez aucun résultat? Mais c'est encore une démence extrême de se rendre certainement coupable de négligence, parce que le résultat est incertain.

Dieu lui-même, quoiqu'il connaisse l'avenir, a souvent parlé sans en obtenir davantage; et même ne s'est-il pas désisté, sachant néanmoins qu'on n'écouterait pas sa parole. Si Celui dont la science embrasse tout ne suspend pas des corrections qu'il sait devoir être inutiles, quelle excuse aurez-vous en demeurant ainsi dans l'inaction et dans l'indifférence, alors que l'avenir vous est pleinement inconnu? A force de revenir à la charge, beaucoup ont fini par réussir, et c'est quand ils n'avaient plus d'espérance, qu'ils obtenaient un plein succès. Ne feriez-vous pas d'ailleurs autre chose, vous aurez fait ce qui dépendait de vous. Ne soyez donc pas inhumain, sans entrailles, indifférent à tout. Que de telles paroles soient empreintes d'indifférence et de cruauté, un simple raisonnement le prouve. Pour quelle raison, lorsqu'un membre de votre corps est malade, ne dites-vous pas : Que m'importe, et comment puis-je savoir qu'il guérira, si j'en ai soin? Vous ne négligez aucun moyen, vos efforts seraient-ils inutiles; vous ne voulez pas avoir à vous reprocher sur ce point une négligence quelconque. Or, quand nous déployons une telle sollicitude pour les membres de notre corps, pourrions-nous n'en témoigner aucune pour les membres du Christ? De quelle indulgence, encore une fois, serions-nous dignes? Si je ne vous touche pas en vous disant : Ayez soin de votre membre, j'essaie de vous rendre meilleur par le sentiment de la crainte, en vous rappelant le corps mystique du Christ. N'est-ce pas une chose qui fait frissonner, que vous demeuriez insensible lorsque la corruption dévore votre chair? Mais, si vous aviez un serviteur ou même un âne atteint du même mal, vous ne resteriez pas dans cette indifférence : et,

voyant le corps du Christ attaqué par la pourriture, vous passez avec dédain, ne jugeant pas que vous méritez ainsi mille foudres!

Aussi tout est dans un bouleversement complet, par suite de cette inhumanité, d'une pareille indolence. Je vous supplie donc de vous arracher à cet état; allez trouver ce frère qui partage l'habitation de la jeune vierge; commencez par louer d'une manière succincte les autres qualités qu'il a, amollissez la tumeur comme avec de l'eau tiède; dites-lui que vous n'êtes vous-même qu'un misérable; accusez notre pauvre humanité, reconnaissez que nous sommes tous sujets à bien des fautes; demandez-lui pardon d'oser aborder un sujet au-dessus de vos forces, en ajoutant toutefois que la charité ne recule devant aucune entreprise. Faites tout cela non comme une personne qui commande, mais sur le ton d'un frère qui donne un conseil. Quand vous aurez par toutes ces précautions adouci la tumeur et rendu moins vive la douleur de la ponction, du reproche que vous allez faire, tâchez, par vos prévenances et vos prières, d'obtenir qu'il ne s'irrite pas; quand vous l'aurez ainsi lié, enfoncez le fer, sans exagérer l'affaire et sans la dissimuler, de peur d'inspirer la révolte ou le mépris. Si vous n'allez pas jusqu'au fond, votre démarche est inutile; si vous frappez trop vivement, vous n'obtiendrez que la répulsion. Encore, après tout cela, vous devez mêler les éloges aux représentations. Comme ce qu'il fait néanmoins ne saurait être loué, la chose en elle-même étant répréhensible, il faut vous rejeter sur l'intention. Je sais bien, direz-vous, que vous agissez ainsi pour Dieu, que vous accordez votre protection à cette personne, parce que vous l'avez vue malheureuse, dans l'isolement et l'abandon. N'aurait-il pas agi dans ce but, parlez toujours de la sorte.

Puis, revenez encore à vous excuser, dites-lui : Je n'entends nullement vous imposer un ordre, c'est une chose que je vous rappelle. Vous n'avez d'autre intention que de plaire à Dieu, je le sais bien; mais prenons garde que de là ne résulte un mal différent. Si cela ne devait pas être, si vous pouviez tout renfermer dans l'intérieur, vous n'auriez qu'à suivre le mouvement de ce beau zèle, personne ne vous en empêcherait; mais, si la perte l'emporte sur le gain, cela mérite votre attention; il ne faudrait pas, pour soutenir une âme, en scandaliser mille. — Ne parlez pas aussitôt des châtiments réservés à ceux qui donnent le scandale, rapportez-vous-en plutôt à son propre jugement. Ce ne sont pas là des choses que je doive vous apprendre; vous savez tous comme moi de quel supplice est menacé celui qui scandalise le plus petit de ses frères. — De tels adoucissements auront dissipé les préventions et rendu possible l'application du remède. S'il vous oppose encore l'isolement, ne lui faites pas un reproche de ce prétexte; dites-lui simplement : Que rien de tout cela ne vous effraie; vous avez une raison suffisante, le scandale d'autrui; ce n'est pas l'inconstance, c'est l'intérêt du bien qui vous ferait abandonner cette œuvre de zèle.

5. Soyez bref dans le conseil; ceci ne réclame pas une grande doctrine; c'est une grande patience qu'il y faut, une indulgence inépuisable. Revenez sans cesse à la charité, atténuant ce qu'il y a de pénible dans vos paroles, vous en remettant à sa décision; dites-lui : Pour moi, je me borne à vous donner un conseil, à vous adresser une exhortation; vous êtes maître de m'écouter ou non. Je n'ai ni le pouvoir ni l'intention de vous contraindre, je laisse tout à votre libre volonté. — Si nos reproches ont ce caractère, nous pourrons facilement ramener les pécheurs. La manière dont nous agissons maintenant sent plutôt la brute que l'homme. Ceux qu'un tel désordre ne laisse pas indifférents ne disent rien au coupable, et se contentent de chuchoter entre eux comme de vieilles femmes dans un état d'ivresse. Jamais ils ne pensent être dans le cas de s'appliquer cet adage : Soyez aimé sans motif, mais n'encourez pas gratuitement la haine. Quand ils sont emportés par le désir d'accuser, ils en dédaignent la seconde partie; ils ne craignent pas même d'encourir le châtiment, car le châtiment s'ajoute alors à la haine. Faut-il exercer une correction, ils ne manquent pas de présenter cette excuse et mille autres encore. C'est quand vous accusez le prochain, quand vous en parlez

mal, que vous devriez vous souvenir de ces paroles : N'encourez point gratuitement la haine; je n'avance à rien, ce n'est pas mon affaire. C'est maintenant surtout que vous montrez une curiosité non moins inquiète qu'inutile; c'est en agissant ainsi que vous encourez la haine et mille maux; quand vous devez intervenir pour le salut de votre frère, vous affectez alors la réserve et la discrétion. Or, c'est la médisance qui nous attire la haine, soit des hommes, soit de Dieu, et vous ne vous en préoccupez guère; tandis que ce conseil, cette représentation sans témoins vous mériteront l'amitié de Dieu, et même celle de cet homme. En supposant que celui-ci en eût du ressentiment, Dieu vous en aimerait davantage. Mais non, vous n'exciterez pas ainsi, comme par vos médisances, la haine de votre frère; au lieu de vous tenir pour un implacable ennemi, il vous estimera le plus vénéré des pères. Vous témoignerait-il quelque mécontentement, que dans sa pensée, au dedans de lui-même, il vous en sera profondément reconnaissant.

6. En y réfléchissant, ayons soin de ceux qui sont nos membres, n'aiguisons pas notre langue contre le prochain, ne prononçons pas de ces paroles qui font sombrer une réputation ou préparent le naufrage, ne vivons pas comme les soldats dans la mêlée, dans le tumulte de la bataille, frappant et frappés. A quoi servent désormais les jeûnes et les veilles, la langue étant comme dans l'orgie, se nourrissant des chairs les plus impures, se plaisant dans le sang, distillant l'ordure et le poison, faisant de la bouche un vrai cloaque, ou même quelque chose de plus affreux. D'un côté, le corps est seul souillé; de l'autre, l'âme est souvent suffoquée. Je ne parle pas par une vaine sollicitude pour ceux dont on médit; ils obtiendront des couronnes en le supportant avec générosité; je me préoccupe de vous qui commettez la médisance. Les Ecritures proclament heureux celui qui souffre une telle persécution sans la mériter; elles repoussent des mystères sacrés, des abords même du temple, celui qui médit : « Je poursuivais l'homme qui se cache pour ternir la réputation du prochain. » *Psal.* c, 5. Elles le déclarent indigne de prononcer les paroles du texte divin : « Pourquoi te permets-tu de raconter mes justifications et de faire passer mon testament par ta bouche? » *Ibid.*, XLIX, 16. Et voici la cause de cette réprobation : « Etant assis, tu parlais contre ton frère. » Ici l'Ecriture ne distingue pas si ce qu'on dit est vrai ou faux; ailleurs, elle défend expressément de dire le mal qui serait même vrai concernant le prochain : « Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés. » *Matth.*, VII, 1.

Celui qui poursuivait le publicain de ses accusations fut condamné lui-même, bien que disant la vérité. — Si quelqu'un est à la fois audacieux et méprisable, me dira-t-on, ne devons-nous pas le redresser, l'accuser même? — Oui, vous pouvez l'accuser et le redresser, mais de la manière que je viens de le dire; si vous mêlez l'outrage à vos corrections, craignez d'éprouver le sort du pharisien que vous imitez. En effet, il ne résulte aucun bien de cette conduite, ni pour vous qui parlez, ni pour celui qui s'entend accuser de la sorte : pour lui, il n'en deviendra que plus impudent, car, s'il pouvait rougir tant qu'on n'avait pas déchiré le voile, il rejette ce dernier frein dès que sa honte est mise au grand jour; la parole n'aura fait qu'une blessure de plus. Cet homme croit-il avoir bien agi, il s'exaltera sous le coup même de vos accusations; a-t-il conscience du scandale donné, il ira plus avant dans cette voie funeste. L'accusateur, de son côté, se perd dans l'estime de l'accusé, tout en provoquant la colère divine. Je vous en conjure donc, ne prononçons aucune parole repoussante, ne disons que ce qui peut édifier. — Mais vous désirez qu'il soit puni? — Pourquoi vous punir à sa place? Quand on désire se venger d'un tort qu'on a subi, il faut se venger de la manière que Paul l'ordonne : » Si votre ennemi souffre la faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire. » *Rom.*, XII, 20. Cherchez-vous à lui nuire, au lieu de suivre cette leçon, c'est contre vous-même que vous tournez le glaive. S'il parle mal, comblez-le d'éloges : vous le punirez assez et vous échapperez à tout mauvais soupçon. Celui qui s'afflige du mal qu'on dit de lui prouve que sa cons-

cience le lui reproche ; celui qui ne s'en émeut pas donne, par là même, un témoignage éclatant de son innocence. Du moment donc où vos accusations ne sont profitables ni pour vous-même, ni pour autrui, que cela seul suffise à vous rendre plus modéré, sachant bien que le coup retombe sur votre tête. J'aurais dû mettre en avant le royaume céleste et le bon plaisir de Dieu, mais la grossièreté de vos idées et l'excès de vos emportements ont exigé d'autres considérations. Puissent-elles vous avoir rendu plus sage, afin que la pensée de Dieu vienne ensuite ajouter à votre sagesse, et que vous puissiez ainsi, dégagé de toute passion, arriver à la possession des biens à venir, et nous tous ensemble, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui puissance, honneur et gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR LA

SECONDE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

HOMÉLIE I.

« Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Timothée son frère, à l'Eglise de Dieu qui est dans Corinthe, et à tous les saints qui sont dans l'Achaïe entière : Que la grâce et la paix vous soient données par Dieu le Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur. Béni soit Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans chacune de nos épreuves, afin que nous puissions à notre tour consoler les autres dans tous leurs maux, de cette même consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés par Dieu. »

1. Il importe de rechercher d'abord pourquoi l'Apôtre ajoute une seconde épître à la première, et pourquoi il commence ainsi par rappeler les miséricordes de Dieu et la consolation qu'il donne. Pour quel motif donc cette seconde épître? Dans la première il avait dit : « Je me rendrai auprès de vous, et là je saurai, non le langage de ceux qui se sont enorgueillis, mais leur force réelle ; » I *Cor.*, IV, 19 ; et vers la fin, il avait renouvelé cette promesse en termes beaucoup plus doux : « J'irai vous trouver après que j'aurai traversé la Macédoine, car je dois passer dans ce pays : et je séjournerai peut-être parmi vous, peut-être même vous consacrerai-je l'hiver. » *Ibid.*, XVI, 5. Un temps considérable s'était écoulé sans qu'il se fût transporté chez eux ; l'époque déterminée était passée déjà, et le retard se prolongeait, par la raison que l'Esprit le retenait à des affaires beaucoup plus importantes. C'est le motif pour lequel il dut écrire une seconde lettre ; il n'eût pas été dans la nécessité de l'écrire s'il eût pu venir à temps. Cette cause n'est cependant pas la seule ; il écrivit aussi parce que sa première lettre les avait rendus meilleurs. En effet, ce fornicateur qu'ils applaudissaient naguère, et qui même avait été la cause de leur orgueil, ils venaient de le retrancher et de l'expulser entièrement. Il le témoigne par ces paroles : « Si l'un de vous m'a contristé, il ne m'a contristé qu'en partie, ce que je dis pour ne pas vous charger tous. » II *Cor.*, II, 5. Quant au coupable, il suffira de la réprimande faite par plusieurs. Il insinue la même chose dans la suite de son discours, en disant : « Considérez à quel point cette même tristesse selon Dieu a produit en vous la vigilance et le zèle, combien elle fait votre éloge, quelle indignation, quelle crainte, quel désir, quelle ardeur à punir ce crime il en est résulté. Vous avez fait voir par toute votre conduite que vous étiez irréprochables dans cette affaire. » *Ibid.*, VII, 11.

L'argent qu'il leur avait demandé s'était trouvé réuni avec une promptitude admirable ; et de là ce qu'il leur disait plus loin : « Je connais votre généreux empressement, et je m'en glorifie auprès des Macédoniens ; car l'Achaïe est prête depuis l'année précédente. » *Ibid.*, IX, 2. Ajoutez à cela qu'ils avaient fait le plus bienveillant accueil à Tite son envoyé. C'est encore un témoignage qu'il leur rend : « Son cœur est largement au milieu de vous ; il se souvient de l'obéissance de vous tous, de la crainte respectueuse avec laquelle vous l'avez reçu. » *Ibid.*, VII, 15. Toutes ces raisons ont déterminé Paul à leur adresser une seconde lettre. Puisqu'il leur avait fait des reproches quand ils péchaient, il fallait bien qu'il leur donnât des encouragements et des éloges quand ils s'étaient corrigés. Voilà pourquoi toute la lettre n'est pas d'un ton sévère, mais seulement en partie, vers la fin. Il y avait à Corinthe quelques juifs pleins d'une haute opinion d'eux-mêmes, qui traitaient Paul d'arrogant et d'homme sans importance ; ils disaient : « Ses lettres sont graves, mais sa présence n'a rien que de faible, et sa personne rien que de bas. » *Ibid.*, X, 10. Voici le sens de ce texte : Quand il est présent, on le juge un homme sans importance ; ainsi doivent s'entendre ces mots : « Sa personne n'a rien que de faible. » Est-il loin, il s'arroge une grande autorité ; c'est

Encouragements donnés par saint Paul aux fidèles de Corinthe.

ce qu'ils veulent dire par cette expression : « Ses lettres sont graves. » Pour montrer qu'ils étaient honorables par eux-mêmes, ils feignaient de n'avoir rien reçu. Paul l'insinuait aussi quand il disait : « Afin qu'on les apprécie comme nous dans ce qui fait le sujet de leur gloire. » *Ibid.*, XI, 12.

De plus, comme ils avaient la puissance de la parole, ils s'exaltaient outre mesure. C'est pour cela que l'Apôtre se déclare inhabile à bien parler, ne rougissant nullement d'une pareille ignorance, et montrant par là que leur habileté n'était rien, ou peu de chose. Comme il est donc probable que plusieurs se laissaient persuader hors de propos, après avoir loué le bien qu'on avait pu faire, sans oublier de réprimer l'arrogance de ceux qui judaïsaient et qui s'efforçaient de maintenir après coup les observances légales, il en vient à les reprendre là-dessus avec une sage fermeté. Et tel me paraît être, pour le dire en passant et d'une manière sommaire, le sujet de cette épître. Il faut maintenant que nous en examinions le début, et que nous disions pour quelle raison, à la suite de ses salutations accoutumées, il commence par les miséricordes de Dieu. Avant tout, cependant, il importe d'expliquer les premiers mots, et de dire pourquoi le nom de Timothée se trouve joint à celui de l'Apôtre. « Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Timothée, son frère. » C'est que, dans la première épître, il avait promis de l'envoyer, en ajoutant à sa promesse cette exhortation : « Si Timothée vient, faites en sorte qu'il soit sans crainte au milieu de vous. » I *Cor.*, XVI, 10. Mais encore pourquoi le fait-il ici figurer dans le préambule ? Le disciple étant venu, comme le maître l'avait annoncé : « Je vous ai envoyé Timothée, qui vous fera connaître mes voies, lesquelles sont selon le Christ, » *Ibid.*, IV, 17, après avoir tout établi dans l'ordre, il était retourné auprès de Paul; et celui-ci avait dit de plus en l'envoyant : « Laissez-le partir en paix pour qu'il revienne auprès de moi ; car je l'attends avec les frères. » *Ibid.*, XVI, 11.

2. Du moment donc où Timothée était revenu près de son maître, et, l'ayant secondé dans sa mission en Asie, pendant un séjour que rappelle cette parole : « Je resterai à Ephèse jusqu'à la Pentecôte, » *Ibid.*, 8, l'avait de nouveau suivi dans la Macédoine, on ne doit pas s'étonner que Paul le mentionne ainsi dans sa lettre. Il avait d'abord écrit de l'Asie ; c'est de la Macédoine qu'il écrit maintenant. S'il le place à côté de lui, c'est pour le rendre plus vénérable, et pour pratiquer lui-même une plus grande humilité. Entre eux la distance était grande ; mais la charité rapproche tout. De là vient encore qu'il le présente partout comme son égal, quand il dit, par exemple : « Il m'a servi comme un enfant sert son père ; » *Philip.*, II, 22 ; ou bien : « Il accomplit l'œuvre du Seigneur, comme moi-même. » I *Cor.*, XVI, 10. Il lui donne ici le nom de frère, ne négligeant rien pour lui concilier le respect des Corinthiens. Du reste, le disciple était venu chez eux, je le répète, et leur avait donné des preuves de sa vertu.

« A l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe. » Voilà donc qu'il leur donne une fois de plus le titre d'Eglise, pour les unir tous, pour les établir dans l'unité ; car il n'y a pas d'Eglise une, si les membres sont divisés et dans un état d'opposition réciproque. « Et à tous les saints qui sont dans l'Achaïe entière. » Par la même occasion, il honore les Corinthiens ; en saluant tous les fidèles dans la lettre qui leur est adressée, il unit aussi toute la nation. En les appelant saints, il leur enseigne que celui dont les mœurs sont corrompues s'exclut lui-même de l'Eglise. Et pourquoi, s'adressant à la métropole, écrit-il à tous par cet intermédiaire, contrairement à son habitude ? Quand il écrivait aux Thessaloniciens, il ne parlait certes pas à tous les habitants de la Macédoine ; il ne comprenait pas non plus tous ceux de l'Asie dans son épître aux Ephésiens, ni les habitants du reste de l'Italie dans celle aux Romains. Il n'agit ainsi que dans cette circonstance, et quand il écrit aux Galates. Dans cette dernière lettre, en effet, il n'a pas en vue une ville seule, ni deux, ni trois ; il parle à tous les fidèles répandus dans cette contrée ; écoutez plutôt : « Paul apôtre, non de la part des hommes ni par un homme, mais par Jésus-Christ et par Dieu le Père, qui l'a ressuscité

d'entre les morts, et les frères qui sont avec moi, aux Eglises de Galatie : Que la grâce et la paix vous soient données. » *Galat.*, I, 1-3. Son épître aux Hébreux ne porte également que cette indication générale, et ne les distingue pas par cités. Quelle en est la raison, encore une fois? La maladie qu'il traite avait sans doute infecté la nation ; il fallait donc que la lettre s'adressât à tous, pour que tous eussent part au remède. Oui, tous les Galates étaient atteints de la maladie, aussi bien que tous les Hébreux; et je suppose qu'il en était de même des Corinthiens.

Dès qu'il a donc comme réuni toute la nation, et qu'il l'a saluée de la même manière qu'il avait coutume de saluer tout le monde, il poursuit : « Que la grâce et la paix vous soient données par Dieu notre Père et Jésus-Christ notre Seigneur. » Remarquez le parfait accord de ce début avec le sujet de l'épître : « Béni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. » — Et ceci, comment le faire accorder avec le sujet, me demandera-t-on? — Sans aucune difficulté certes; voyez : ils étaient dans l'affliction et le trouble de ce que l'Apôtre n'était pas venu chez eux, et cela, malgré sa promesse ; de ce qu'il avait passé tout le temps en Macédoine, et semblait ainsi leur préférer les autres. Pour dissiper ces pénibles sentiments, il leur fait connaître la cause de son retard. Il ne l'aborde pas cependant d'une façon directe, il ne s'exprime pas ainsi : Je sais que je vous avais promis, mais les tribulations m'ont empêché; pardonnez-moi donc, et ne m'accusez ni de dédain ni de négligence. Il prend un chemin qui conduit mieux au but et tout autrement sublime ; il relève cet incident par la consolation, si bien qu'ils n'auront plus à demander quelles entraves il a subies. Il agit comme quelqu'un qui, ayant promis de se rendre auprès d'un ami tendrement aimé, n'aurait pu venir qu'après avoir franchi mille dangers, et s'écrierait alors : Gloire vous soit rendue, mon Dieu, pour m'avoir montré cette tête chérie ; ô Dieu, soyez béni pour m'avoir soustrait à de semblables périls! Rendre ainsi gloire à Dieu, c'est éminemment se justifier soi-même et détourner toute accusation : on n'ose plus vous reprocher votre retard; on rougirait de mettre en cause et d'accuser de lenteur un homme qui rend grâces à Dieu de la protection spéciale qu'il en a reçue.

Voilà pourquoi ce premier cri de Paul : « Béni soit le Dieu des miséricordes. » Il fait entendre par là de quels dangers il a été délivré. C'est pour la même raison que David ne donne pas toujours et partout à Dieu le même nom. S'agit-il de combats et de victoires, il s'écrie : « Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force, vous, mon protecteur. » *Psalm.* XVII, 1. S'agit-il des tribulations et des ténèbres qui l'ont entouré : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut. » *Psalm.* XXVI, 1. Il puise ses expressions dans la pensée, tantôt de l'amour de Dieu pour les hommes, tantôt de sa justice et de son incorruptible jugement, selon les circonstances dans lesquelles il est placé. Obéissant à la même inspiration, l'Apôtre considère avant tout l'amour divin en bénissant « le Dieu des miséricordes, » qui vient de le protéger avec tant de bonté, et de le ramener des portes mêmes de la mort.

3. C'est là par excellence le propre de la Divinité, le trait distinctif de sa nature, d'avoir ainsi pitié ; Dieu est par-dessus tout le Dieu des miséricordes. Observez de plus, en cet endroit, l'humilité de Paul. Quoiqu'il se soit exposé pour la prédication évangélique, il attribue son salut à la miséricorde de Dieu et nullement à son propre mérite. Il le dira plus clairement dans la suite de son discours; pour le moment, il ajoute : « Lui qui nous console dans toutes nos tribulations ; » il ne nous dispense pas de souffrir, il allége le poids de la souffrance : ainsi se manifeste la puissance de Dieu, et s'accroît la patience des victimes. « La tribulation, dit le même apôtre, produit la patience. » *Rom.*, V, 3. Le prophète avait déjà exprimé cette pensée : « Vous avez dilaté mon cœur dans la tribulation. » *Psalm.* IV, 2. Il ne disait pas : Vous m'avez préservé de la tribulation, ou bien : Vous m'en avez aussitôt délivré ; il disait : En la laissant subsister, « vous avez dilaté mon cœur, » vous m'avez donné de respirer à l'aise

Humilité de saint Paul.

et de goûter le repos. C'est ce qu'éprouvèrent les trois jeunes Hébreux. Dieu ne les empêcha pas de tomber dans la fournaise, il n'éteignit pas le feu quand ils y furent jetés; c'est au milieu des flammes qu'il leur accorda cette merveilleuse dilatation. Toujours il agit ainsi; et Paul l'insinue par cette forme de langage: « Lui qui nous console dans toutes nos tribulations. » Là il enseigne encore autre chose. Quoi donc? Que ce n'est pas une fois ou deux, mais d'une manière constante; il ne console pas maintenant pour abandonner ensuite, son action sur nous n'est jamais altérée. « Il nous console, » a dit Paul, et non : Il nous a consolés, « dans toutes nos tribulations, » non dans celles-ci ou dans celles-là, dans toutes; « afin que nous puissions à notre tour consoler les autres dans tous leurs maux, de cette même consolation que Dieu nous a prodiguée. » Voyez-vous comme il détruit d'avance toute excuse, et fait pressentir à l'auditeur les plus grandes épreuves? Il donne encore par là l'exemple de la modestie, puisque cette consolation est un acte de miséricorde, non une récompense méritée, et qu'elle doit ultérieurement servir à soulager d'autres peines. En nous consolant, il nous a fait un devoir de consoler nos frères.

De là ressort de plus la dignité des apôtres; car, s'il a été consolé, s'il a retrouvé le calme, ce n'est pas pour rester dans l'indolence comme nous le faisons, c'est pour s'en aller réveiller, corroborer et ranimer les autres. Il en est qui voient encore dans ce texte que notre consolation à nous est aussi la consolation du prochain. Je vais plus loin, et ce préambule me paraît atteindre les faux apôtres, qui se glorifiaient sans raison et se tenaient chez eux plongés dans l'inaction et les délices; mais cela n'est indiqué que d'une manière voilée et comme en passant. Ce que Paul se proposait avant tout, c'était de justifier son retard. Si nous sommes consolés, semble-t-il dire, pour que nous consolions les autres, ne nous reprochez pas de n'avoir pas encore été parmi vous; tout notre temps s'est passé au milieu des attaques et des embûches, à nous défendre contre les dangers. « Comme les souffrances du Christ nous sont communiquées avec abondance, ainsi la consolation abonde en nous par le Christ. » Pour ne pas décourager les disciples en s'appesantissant trop sur les calamités, il revient sur l'abondance des consolations et relève par là leur courage; ce n'est pas uniquement par là, c'est encore en leur rappelant le Christ, en leur affirmant que les souffrances endurées sont les siennes : de telle sorte qu'avant la consolation il les console déjà par les tribulations mêmes. Quoi de plus doux pour moi que d'entrer en communication avec le Christ, et de subir pour lui de telles épreuves? Que peut-on comparer à cette consolation ?

Il ne s'en tient pas encore à ce moyen; il en est un autre qu'il emploie pour ranimer les esprits battus par la tempête. Quel est-il? Cette abondance même dont l'Apôtre nous parle. Il ne dit pas : Comme les souffrances du Christ sont tombées sur nous. Non; il dit : « ..... abondent en nous; » ce qui semble indiquer que, non contents d'avoir part à ses souffrances, ils en ont de plus grandes à subir. Nous souffrons ce qu'il a souffert, et d'autres humiliations encore. Voyez : Le Christ a été persécuté, flagellé, mis à mort. Eh bien! nous avons éprouvé plus que cela; et c'est bien assez pour notre consolation. Qu'un tel langage ne soit pas accusé de témérité; Paul lui-même dit ailleurs: «Maintenant je me réjouis dans mes souffrances, et je complète dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ. » *Coloss.*, I, 4. Pas plus ici que là vous ne devez voir un signe d'arrogance. De même que les disciples opèrent des miracles plus grands que les siens, selon cette parole : « Celui qui croit en moi fera des choses plus grandes, » *Joan.*, XIV, 12, quoique tout revienne à celui qui agissait en eux; de même ils ont subi de plus grandes tortures. Mais tout encore ici revient à celui qui les consolait et qui leur donnait le courage de supporter tous ces maux réunis.

4. Aussi, comprenant ce qu'il avait dit de sublime, Paul le mitige en ajoutant : « Et, par le Christ, la consolation abonde en nous. » En lui rapportant tout l'honneur, il proclame une fois de plus l'amour du Christ pour les hommes. La consolation ne se mesure pas uniquement à

la douleur, elle est de beaucoup supérieure. Ce n'est pas une égalité qu'il établit, il déclare que la consolation abonde, si bien que le temps des combats est en partie le temps des couronnes. Quoi de plus beau, je vous le demande, que d'être flagellé pour le Christ, de s'entretenir avec Dieu, de se montrer plus fort que tout dans le monde, de vaincre les persécuteurs, d'être invincible à toutes les puissances de la terre, et d'attendre dès lors ces biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui n'ont jamais été goûtés par le cœur de l'homme? Quoi de plus beau que de souffrir pour la religion, de recevoir mille consolations divines, d'être purifié de tant de péchés, de posséder en soi l'Esprit, la sanctification et la justice, de ne rien redouter, de fouler aux pieds toute crainte, de briller d'une splendeur incomparable au sein même des périls? Ne nous laissons donc jamais abattre par les tribulations de la vie. Personne, s'adonnant aux délices, à l'oisiveté, à la somnolence, n'aura de part avec le Christ; non, personne de ceux qui vivent dans le relâchement et la mollesse : celui-là seul lui est uni qui supporte les douleurs et les épreuves, qui marche par la voie étroite. Il y marche le premier, et c'est pour cela qu'il disait : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » *Matth.*, VIII, 20.

Que la tribulation ne vous jette donc pas dans la tristesse; pensez à qui elle vous rend semblable, combien elle vous purifie, quels avantages elle vous procure. Il n'y a de mal véritable que l'offense de Dieu; celui-là ôté, ni les persécutions, ni les embûches, ni les autres misères de la vie ne sauraient atteindre une âme élevée. Comme une petite étincelle que vous laisseriez tomber dans l'Océan s'éteindrait aussitôt, ainsi toute affliction, quelque grande qu'elle nous paraisse, en tombant dans une âme dont la conscience est en paix, disparaît et s'évanouit. Voilà pourquoi Paul était dans une joie continuelle; il avait mis sa confiance en Dieu, il ne sentait plus les maux de la terre; ou, s'il en éprouvait la douleur, étant homme, il n'en était pas abattu. Le Patriarche était également dans la joie sous le coup des calamités les plus grandes. Voyez plutôt : il fut arraché de sa patrie, il eut à subir de longs et pénibles voyages, et sur la terre étrangère il n'avait pas où poser le pied. Il est ensuite assailli de nouveau par la famine et forcé de s'en revenir; après cela sa femme lui est enlevée; puis viennent encore et la crainte de la mort, et la stérilité, et les guerres, et les jalousies, les périls de tout genre; mais la plus grande de toutes les douleurs, la douleur intolérable et que rien ne saurait adoucir, c'est d'avoir à immoler son propre fils, son fils unique. Parce qu'il obéit sans hésiter, n'allez pas croire que tout cela se passe sans angoisses. Eût-il été mille fois juste, comme du reste il l'était, il n'avait pas dépouillé l'humanité, ni les impressions de la nature. Seulement, rien de tout cela ne l'abat; il résiste à tout comme un vaillant athlète, et partout il obtient des couronnes et des applaudissements. C'est de la même manière que le bienheureux Paul, entouré chaque jour d'une nuée d'épreuves, se réjouissait et tressaillait, comme dans un jardin délicieux.

Celui qui possède une telle joie ne se laisse envahir par aucune peine; et, par contre, celui qui ne la possède pas est accessible à toutes : celui-ci ressemble au soldat revêtu d'une armure en désordre, et que tous les traits, dès lors, viennent frapper; tandis que celui-là, revêtu d'une armure complète, les repousse tous. La joie selon Dieu est plus forte qu'une armure quelconque; rien ne saurait jeter dans l'abattement et le chagrin celui dont elle est le partage; il supporte tout avec générosité. Quoi de plus redoutable que le feu? Quoi de plus accablan qu'une torture sans interruption? Ni la perte de toutes les richesses, ni celle même des enfants, ni rien de semblable, n'est aussi tyrannique. « Vie pour vie, est-il écrit, et l'homme donnera tout ce qu'il a pour sauver la sienne. » *Job*, II, 4. L'homme ne conçoit rien au delà. Et cependant, ce dont on ne peut pas même entendre parler, cette joie selon Dieu le rend tolérable, et va jusqu'à le faire désirer. Retirez du chevalet ou des charbons ardents un martyr respirant à peine, vous trouverez au fond de son âme un contentement qui surpasse toute expression. — Que faire, me demandera-t-on, n'ayant plus

désormais à braver le martyre? — Que dites-vous? Il n'est plus de martyre aujourd'hui? Nous n'en sommes jamais exempts, nous l'avons sans cesse devant les yeux, pourvu que nous ayons un peu de zèle. Le martyre ne consiste pas seulement à subir le chevalet ou le feu; car autrement Job serait privé de semblables couronnes. En effet, il ne comparut pas devant les tribunaux, il n'entendit pas la voix du juge, il ne vit pas la face du bourreau, il ne fut pas suspendu au gibet, il n'eut pas les flancs déchirés et les chairs en lambeaux; ce qui ne l'empêcha pas de souffrir plus que beaucoup de martyrs, et les messagers qui venaient coup sur coup lui jeter la même parole lui faisaient des blessures plus profondes et plus cruelles que toutes celles dont le corps peut être sillonné, et les vers qui le rongeaient de toute part l'emportaient sur tous les bourreaux imaginables.

5. Quel est donc le martyr qu'un tel homme n'égale? Il égale mille martyrs. Tout lui fut un sujet de lutte et de victoire, ses richesses, ses enfants, son corps, sa femme, ses amis et ses ennemis, les gens de sa propre maison, puisque ceux-là même lui crachaient au visage, la faim, les rêves, les désolations, la puanteur. Voilà ce qui m'a fait dire qu'on peut le mettre en parallèle, non avec un, deux ou trois, mais avec mille martyrs. Outre les circonstances énumérées, celle du temps met le comble à sa gloire : c'est avant la grâce et même avant la loi qu'il endura de telles souffrances, et durant un grand nombre de mois, et toutes outre mesure, et toutes à la fois, bien que chacune en particulier fût intolérable, sans en excepter même la perte des biens, qu'on jugerait la moins terrible. Beaucoup d'hommes supportent les blessures et ne supportent pas la perte de leurs biens; ils acceptent d'être frappés dans leur personne, pour ne l'être pas dans leur fortune; ils se résigneront à toutes les douleurs plutôt que de perdre la moindre chose; une telle perte est pour eux la plus cruelle des blessures. La supporter d'un cœur généreux, c'est donc un autre genre de martyre. — Et comment, me demandera-t-on, la supporterons-nous ainsi? — En apprenant bien que vous gagnerez plus que vous n'avez perdu, si vous laissez échapper un seul mot de reconnaissance. Que la nouvelle de ce malheur ne nous jette pas dans le trouble; disons : Béni soit Dieu; et nous trouverons aussitôt des richesses incomparablement supérieures. Répandriez-vous tous vos biens dans le sein des indigents, iriez-vous cherchant partout les pauvres, afin de les leur distribuer, vous gagneriez moins ainsi que vous ne pouvez gagner par une seule parole. J'admire moins Job tenant sa maison toujours ouverte aux malheureux que lorsqu'il accepte avec actions de grâces la perte de tout ce qu'il possédait : ici mon admiration va jusqu'à l'enthousiasme; et nous le voyons tel jusque dans la perte de ses enfants.

Vous ne recevrez pas, je vous le dis à cette occasion, une récompense inférieure à celle du juste qui s'en allait immoler son fils, si vous savez reconnaître l'amour de Dieu pour les hommes jusque dans la mort de votre enfant. En quoi celui que de tels sentiments animent est-il au-dessous d'Abraham? Celui-ci ne vit pas son fils mort devant lui, il s'attendit simplement à ce spectacle; s'il l'emporte donc par sa résolution d'accomplir le sacrifice, parce qu'il avait saisi le glaive pour frapper, il est surpassé par le père dont le fils a rendu le dernier soupir. Ajoutez qu'il puisait une consolation dans la pensée d'accomplir une grande œuvre, et qu'il devait à sa propre énergie la gloire dont elle serait récompensée; de plus, la voix céleste qu'il avait entendue augmentait son courage : ici rien de semblable. Il faut donc une âme de diamant pour contempler couché dans la tombe son fils unique, qu'on avait entouré de soins et qui donnait les plus belles espérances, sans se révolter contre un pareil malheur. Quand on peut, dominant les tempêtes de la nature, prononcer cette parole de Job : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ravi, » *Job*, I, 21, et comprimer ses larmes, on aura place, par cela seul, à côté d'Abraham lui-même, on aura part à la gloire de Job. Celui qui, réprimant le gémissements des femmes et renvoyant la troupe des pleureurs, excitera tout le monde à louer Dieu, recevra là-haut mille

palmes, mille palmes ici-bas : les hommes lui prodigueront les éloges, les anges leurs applaudissements, Dieu ses couronnes.

6. Comment est-il possible, me direz-vous, qu'on ne pleure pas étant homme? — C'est en vous souvenant que ni le Patriarche ni Job, tout hommes qu'ils étaient, ne se livrèrent pas à de telles faiblesses, et cela, quand ils n'avaient pour eux ni la loi ni la grâce, avant la sublime philosophie que nous possédons; si vous considérez en outre que le mort est allé dans un monde meilleur, qu'il est entré dans un plus heureux héritage, que vous n'avez pas perdu votre enfant, mais que vous l'avez envoyé dans un inviolable asile. Ne dites donc pas : Je ne suis plus père. Et pourquoi ne l'êtes-vous plus, quand votre fils vit encore? l'avez-vous réellement perdu? a-t-il cessé d'être? Mais vous le possédez mieux maintenant, et d'une manière plus sûre. Ce n'est plus seulement sur la terre, c'est encore dans le ciel que vous avez le nom de père. Au lieu d'en être dépouillé, vous le recevez agrandi; car vous êtes désormais appelé le père, non d'un enfant mortel, mais d'un être immortel, d'un soldat qui a généreusement remporté la victoire et qui réside à jamais dans l'intérieur du palais. S'il n'est pas là devant vous, ce n'est pas une raison de le croire perdu. Supposez qu'il eût fait un long voyage; en le perdant de vue, vous n'auriez pas perdu sans doute le titre que la nature vous a donné. N'arrêtez pas vos yeux sur ce pâle visage, puisque c'est là nourrir le mal; faites plutôt en sorte que cette âme détachée du corps soit reçue dans le ciel. Ce n'est pas votre fils qui gît là; votre fils s'est éloigné, montant à des hauteurs incommensurables. Lors donc que vous voyez ces yeux éteints, cette bouche contractée, ce corps immobile, gardez-vous bien de penser que cette bouche ne fera plus entendre une parole, que ces yeux ne verront plus, que ces pieds ne feront plus un pas, que tout doit s'en aller en pourriture. Non, ne parlez pas ainsi; dites au contraire : Cette bouche rendra des sons plus divins, ces yeux verront de plus grandes choses, ces pieds fouleront les nues, ce corps que la corruption dévore revêtira l'immortalité, je retrouverai mon fils dans une gloire éclatante. Si les objets présents vous plongent dans la douleur, dites-vous encore à vous-même : C'était là son vêtement; il l'a déposé pour le reprendre plus splendide : c'était là sa maison; elle a croulé pour être rebâtie avec plus de magnificence.

Nous-mêmes, quand nous voulons remettre à neuf une maison, nous n'y laissons pas ceux qui l'habitent; nous les faisons sortir quelque temps pour les mettre à l'abri du fracas et de la poussière, puis, la maison étant redevenue calme, nous les y laissons entrer de nouveau. Ainsi fait Dieu : il renverse une masure en ruines, et place auprès de lui dans la maison paternelle celui qu'il en a retiré, pour lui rebâtir une riche demeure et la lui rendre ainsi transformée. Gardez-vous de dire : Il est mort, il n'est plus. Aux infidèles seuls de tenir ce langage. Dites plutôt : Il s'est endormi, mais il se lèvera; il est absent, mais il reviendra faisant escorte au Roi des cieux. Qui s'exprime de la sorte? L'homme en qui le Christ parlait : « Si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, qu'il est toujours vivant, Dieu nous ressuscitera de même après notre sommeil, et par Jésus nous ramènera à lui. » I *Thessal.*, IV, 14. Si vous cherchez donc votre enfant, cherchez-le dans la cour royale, au milieu des armées angéliques, et non dans le tombeau, non dans le sein de la terre, de peur que vous ne restiez là gisant, pendant que lui-même est là-haut. Entretenons-nous de ces sages pensées, et nous dissiperons sans effort toute cette tristesse. Que le Dieu des miséricordes et le Père de toute consolation nous ranime tous, et ceux que de telles douleurs accablent, et ceux qui subissent d'autres chagrins; qu'il nous donne de secouer tout abattement, de goûter la joie spirituelle, d'entrer en possession des biens à venir. Puissions-nous tous les avoir en partage par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

» Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et votre salut, qui s'accomplit dans la souffrance des mêmes maux que nous endurons; et nous avons pour vous une ferme espérance. »

1. Après avoir exposé la première source d'encouragement et de consolation : notre union avec le Christ, il en ouvre maintenant une seconde : c'est que les disciples y trouvent un moyen efficace de salut. Ne vous déconcertez pas, semble-t-il dire, si vous nous voyez dans l'affliction; ne vous troublez pas, ne vous laissez pas aller à la crainte; cela doit plutôt vous remplir de confiance. Si nous n'étions pas affligés, c'est vous qui courriez grand risque de vous perdre. Comment et pour quel motif? Si, nous laissant dominer par la mollesse et la peur, nous ne vous eussions pas annoncé et communiqué la doctrine de la vérité, votre situation serait désespérante. Voyez-vous encore ici la force et le courage de Paul? Il trouve le moyen de les calmer par les mêmes choses qui les troublaient. Plus s'aggravent nos tribulations, leur dit-il, plus doivent augmenter vos espérances; car c'est une garantie de plus pour vous de consolation et de salut. Et quoi de plus propre à les consoler, en effet, que d'acquérir tant de biens par la prédication? Après cela, pour ne pas paraître s'en attribuer toute la gloire, il se hâte de les y faire participer et de leur décerner des éloges. A peine a-t-il dit : « Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et votre salut, » qu'il ajoute : « Qui s'accomplit par la souffrance des mêmes maux que nous endurons. » Plus loin il s'explique d'une manière encore plus claire : « Comme vous avez eu part à la douleur, vous aurez part aux consolations. » Du reste, il l'a suffisamment indiqué en parlant des mêmes maux, en entrant en communication avec eux par la parole. Or, voici le sens de ce qu'il dit : Votre salut n'est pas seulement notre œuvre, c'est la vôtre aussi. Sans doute, nous sommes persécutés en prêchant, mais, en recevant la parole, vous avez part à nos persécutions : nous avons à souffrir pour vous transmettre ce que nous avons reçu; vous avez à souffrir pour le recevoir et ne pas le perdre.

Que pourrait-on donc comparer à cette humilité? il accorde le mérite de la même patience à des personnes si fort au-dessous de lui; il a dit : « Qui s'accomplit dans la souffrance des mêmes maux. » Ce n'est pas la foi seule qui vous sauvera, c'est aussi la patience, la participation aux maux que nous souffrons. Tel qu'un merveilleux athlète, habile dans tous les exercices du corps, joignant les ressources de l'art aux plus heureuses dispositions naturelles, attire les regards au premier abord, mais brille surtout quand il se met à l'œuvre, quand il frappe son antagoniste à coups redoublés, parce qu'il montre alors d'une manière éclatante et sa force et son habileté; tel le fidèle opère mieux son salut, le fait en quelque sorte rayonner au yeux des autres, l'assure même en réalité, quand il supporte tout avec patience, quand aucune tribulation ne peut vaincre sa générosité. Le nerf du salut consiste donc à souffrir le mal, et non certes à le faire. L'Apôtre ne dit pas précisément que nous opérons notre salut, mais bien que notre salut s'opère, pour nous enseigner que la grâce jointe à la bonne volonté opère en nous de grandes choses. « Et nous avons pour vous une ferme espérance. » Eussiez-vous à souffrir des maux sans nombre, que nous comptons bien ne pas vous voir succomber, vous-mêmes étant les victimes de la persécution. Nous craignons si peu pour vous à l'occasion de nos souffrances, que nous espérons fermement vous voir triompher de vos propres dangers. — Voyez-vous quel bien ils avaient retiré de sa première lettre ? Il leur rend, en effet, un plus beau témoignage qu'aux Macédoniens, qu'il loue néanmoins partout et qu'il exalte dans celle-ci. Il tremblait pour ce dernier peuple, puisqu'il disait : « Nous vous avons envoyé Timothée pour vous exhorter et vous affermir dans la foi, pour que nul ne chancelle dans les tribulations présentes; car vous n'ignorez pas que telle est notre destination. » I *Thess.*, III, 2-3. Il ajoutait : « Aussi, ne pouvant plus attendre, je vous l'ai envoyé pour savoir où vous en êtes

de votre foi; j'ai craint que le tentateur ne vous eût réellement tentés, et que notre travail ne devînt inutile. » *Ibid.*, 5.

Il parle tout autrement des Corinthiens : « Nous avons pour vous une ferme espérance. Si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation et votre salut, sachant qu'ayant pris part aux souffrances, vous aurez aussi part à la consolation. » Que les apôtres souffrissent en réalité pour les disciples, il le dit clairement : « Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et votre salut. » Il fait voir de même qu'ils sont consolés pour cela. Il l'avait déjà dit plus haut, mais d'une manière moins précise : « Béni soit Dieu, qui nous console dans nos tribulations, afin que nous puissions à notre tour consoler ceux qui sont plongés dans la peine. » Il le répète maintenant d'une manière plus claire et plus propre à guérir les âmes : « Si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation. » Voici ce qu'il entend dire : Notre consolation à nous devient votre soulagement, sans que nous vous consolions par nos paroles. Avons-nous un peu de répit, c'est assez pour que vous respiriez vous-mêmes; notre consolation est la vôtre. Tout comme vous prenez sur nous vos douleurs, ainsi nos joies vous appartiennent : participant à nos revers, pourquoi ne participeriez-vous pas à nos avantages? Ayant tout en commun avec moi, la tribulation et la consolation, vous n'avez plus à me reprocher mes lenteurs et mon retard; car c'est pour vous que nous sommes affligés, pour vous que nous sommes consolés. De peur que la première parole ne paraisse onéreuse, il se hâte d'ajouter la seconde. Non, nous ne sommes pas seuls à courir des dangers, puisque vous réclamez une part de nos souffrances.

2. Cette communauté de périls n'imprime pas moins de douceurs à son langage que celle des consolations. Ainsi donc, sommes-nous entourés d'embûches, ne craignez rien; souvenez-vous que nous souffrons cela pour que votre foi s'affermisse : nous est-il donné de nous réjouir, que ce soit pour vous une gloire; c'est en votre faveur que cette joie nous est accordée; votre charité vous fait participer à cette consolation. Qu'il parle ici de la consolation qu'il goûte lui-même, et non pas seulement de celle qu'ils lui donnent, qu'il se réjouisse de les savoir dans le calme, vous le voyez par ce qui suit; lui-même s'en explique : « Sachant que, si vous prenez part aux souffrances, vous avez aussi part à la consolation. » De même que vous gémissez lorsqu'on nous persécute, comme si vous enduriez vous-même le mal; de même, lorsque nous éprouvons une consolation, vous la partagez, comme si elle vous était personnelle, nous le savons. — Quoi de plus humble qu'une telle âme? Les dangers qu'elle subit et qui l'élèvent tant au-dessus des autres, elle en communique la gloire à ceux qui n'en ont pas couru la plus légère partie. S'agit-il de la consolation, elle leur en attribue toute la cause, et rien à ses propres labeurs. Après avoir parlé des tribulations en termes généraux, Paul détermine le lieu où il les a souffertes : « Nous ne voulons pas que vous ignoriez, frères, les épreuves qui nous sont survenues en Asie. » Nous vous parlons de la sorte, afin que vous n'ignoriez pas ce qui nous est arrivé; car nous désirons que ce qui nous concerne vous soit connu, et nous ne négligeons rien pour vous en instruire; l'affection n'a pas de signe plus certain.

Il avait touché ce sujet dans sa première lettre, quand il disait : « La porte m'a été ouverte grande et libre ; je n'ai pas manqué de contradicteurs à Ephèse. » I *Cor.*, XVI, 9. Voilà ce dont il veut les informer, il ne leur laissera pas ignorer ses souffrances : Je désire que vous connaissiez les tribulations qui me sont survenues en Asie. Il en avait encore parlé dans sa lettre aux Ephésiens, en leur envoyant Tychique; c'est la raison qu'il leur donne du voyage de ce disciple; et voici ce qu'il dit : « Quant à ce qui me concerne, à ce que je fais, vous l'apprendrez complétement de la bouche de Tychique, ce frère bien-aimé, ce fidèle ministre dans le Seigneur; je vous l'ai envoyé pour cela même, pour qu'il vous apprenne ce qu'il en est de nous, et qu'il console vos cœurs. » *Ephes.*, VI, 21-22. Il agit de même dans les autres épîtres. Et ce n'est pas en vain, c'est absolument nécessaire, soit à cause de l'ardente charité qu'il a

pour ses disciples, soit à cause des épreuves incessantes de la vie, dans lesquelles c'est une bien grande consolation de connaître la position les uns des autres; ainsi peut-on s'encourager et se prémunir réciproquement quand cette position est pénible, et se réjouir quand elle est avantageuse. En parlant des épreuves qu'il a subies, Paul dit aussi qu'il en est délivré; il poursuit : « Car nous avons été accablés outre mesure, au-dessus de nos forces; » c'est comme un vaisseau qui sombrerait sous une trop lourde charge.

Ces deux expressions, « outre mesure, au-dessus de nos forces, » semblent n'avoir qu'un même sens; mais il n'en est pas ainsi, il y a là deux pensées distinctes. Pour qu'on ne lui dise pas : Qu'importe que le danger fût excessif, s'il n'était pas trop grand pour vous? il a soin d'ajouter : Il dépassait la mesure de nos forces, mais à tel point que nous éprouvions le dégoût de vivre, ou bien que nous n'espérions pas vivre plus longtemps. — Ce que David appelle les portes de l'enfer, les douleurs de l'enfantement, l'ombre de la mort, c'est cela même que Paul nomme un péril qui ne saurait manquer de conduire au trépas. « Nous avons eu au dedans de nous-mêmes une réponse de mort, afin que nous ne mettions pas en nous notre confiance, et que nous la mettions en Dieu, qui ressuscite les morts. » « Une réponse de mort, » qu'est-ce à dire? Un jugement, une sentence, une perspective. Les faits élevaient la voix, les circonstances prononçaient un arrêt, pour nous annoncer que nous devions mourir. Cela n'a pas été cependant jusqu'à la réalité, et nous n'avons eu que la crainte. La nature même des choses s'était ainsi manifestée; mais la divine puissance n'a pas permis que l'arrêt fût exécuté; elle a voulu que ce fût seulement dans notre âme, dans l'attente où nous étions. — C'est pour cela qu'il a dit : « Nous avons eu au dedans de nous-mêmes une réponse de mort, » et non dans la réalité. Mais dans quel but a-t-elle permis un péril qui devait nous ôter toute espérance? « Pour que nous ne mettions pas notre confiance en nous-mêmes, pour que nous la mettions en Dieu. »

3. Si Paul s'exprime de la sorte, ce n'est pas que tel fût son abattement, non certes; c'est pour instruire les autres par ce qu'il disait de lui, et de plus, c'est une leçon de modestie qu'il donnait. Dans la suite, il dira : « L'aiguillon de la chair m'a été donné, » désignant ainsi les tentations, « afin que je ne m'enorgueillisse pas. » II *Cor.*, XII, 7. Tel n'était pas le but que Dieu se proposait dans ces épreuves. Quel était-il donc? De mieux faire ressortir sa puissance. « Ma grâce te suffit, disait-il; car ma puissance éclate pleinement dans la faiblesse. » Paul n'oublie jamais néanmoins sa propre conduite, comme je l'ai remarqué; il se range parmi ceux qui lui étaient de beaucoup inférieurs, et qui se trouvaient sans cesse dans la nécessité d'être instruits et corrigés. S'il suffit d'une épreuve ou de deux pour ramener au devoir un homme ordinaire, comment se ferait-il que celui-ci, le plus humble de tous les hommes et dont la vie tout entière était un exercice d'humilité, après avoir souffert plus que tout autre, pratiqué si longtemps une philosophie digne des cieux, eût eu besoin d'une pareille leçon? Il est donc évident qu'il donne l'exemple de la modestie, qu'il réprime l'orgueil et l'arrogance, quand il dit : « Afin que nous ne mettions pas en nous notre confiance, et que nous la mettions en Dieu. » Remarquez aussi les ménagements qu'il garde en appliquant le remède. C'est comme s'il disait : Les épreuves que nous subissons sont permises pour votre bien, tant le Seigneur a d'estime pour vous : « Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et votre salut. » Le surcroît de la peine est à cause de nous, et nous met à l'abri des pensées superbes : « Nous avons été accablés au delà de nos forces, afin que nous ne mettions pas en nous notre confiance, et que nous la mettions en Dieu, qui ressuscite les morts. »

Voilà qu'il revient au dogme de la résurrection, dont il avait tant parlé dans sa première lettre; il le confirme par une comparaison avec les choses présentes. Aussi ajoute-t-il : « Qui nous a délivrés de tant de genres de mort. » Il n'a pas dit : De tant de périls; car il veut à la fois montrer ce qu'il y avait d'intolérable dans

les afflictions et mieux persuader la doctrine signalée tout à l'heure. Comme la résurrection est du domaine de l'avenir, il fait voir qu'elle a lieu chaque jour. L'homme étant sans espoir et touchant aux portes mêmes de la mort, quand Dieu le relève et l'en ramène, ce n'est pas autre chose qu'une résurrection qu'il opère ; il le retire de la gueule du monstre comme d'un tombeau. Aussi, quand il s'agit de ceux qui ne laissent plus aucun espoir, et qui reviennent cependant d'une maladie ou d'une situation de ce genre, on dit communément : Nous avons vu là une résurrection. « De qui nous espérons qu'il nous délivrera de nouveau; et les prières que vous faites pour nous y contribueront, afin que le don qui nous a été fait en votre faveur, beaucoup en rendent grâces pour nous. » Comme cette parole : « Pour que nous ne mettions pas notre confiance en nous-mêmes, » paraissait une accusation générale et s'appliquait à plusieurs d'entre eux, l'Apôtre la mitige, en implorant le secours de leurs prières comme une grande protection, en leur enseignant, de plus, que notre vie tout entière doit s'écouler sous les armes. Lorsqu'il dit, en effet : « Nous espérons qu'il nous délivrera de nouveau, » il fait pressentir une nuée d'épreuves, mais en même temps une main secourable et forte, jamais l'abandon.

Après cela, de peur qu'ils ne se laissent abattre en apprenant qu'il leur faudra courir de continuels dangers, il leur montre que ces dangers sont un bien, ce qui ressort déjà de cette parole : « Pour que nous ne mettions pas notre confiance en nous-mêmes, ». pour que Dieu nous trouve constamment dans l'humilité, pour que leur salut s'opère, et tant d'autres biens, par une émanation de la vie du Christ; car « les souffrancesdu Christ se répandent sur nous avec abondance. » Cela résulte encore de ce que l'Apôtre souffre pour les fidèles : « Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et votre salut. » L'œuvre brille ainsi d'un plus vif éclat : « Elle s'accomplit par la participation aux mêmes souffrances. » Ils y puisent une plus grande énergie. Ajoutez qu'ils y voient la résurrection dans une pure lumière : « Qui nous a délivrés de tant de morts. » Ils deviennent par là plus vigilants sur eux-mêmes et plus confiants en Dieu : « Nous espérons qu'il nous délivrera de nouveau. » Enfin, ils s'appliqueront davantage à la prière : « Et vos prières pour nous y contribueront. » Quand il leur a donc montré l'utilité des tribulations et ranimé leur courage, il relève encore leurs pensées et stimule leur ardeur pour la pratique de la vertu, en rendant un pareil témoignage à leur intercession, en les déclarant les bienfaiteurs de Paul : « Vos prières pour nous y contribueront. » Que signifie ce qui suit : « Afin que le don que nous avons reçu pour le bien d'un grand nombre, beaucoup en rendent grâces pour nous? » C'est avec le concours de vos prières que nous avons été délivrés de tant de morts; par ce moyen vous avez contribué tous à notre délivrance : c'est à vous tous que le Seigneur a voulu concéder ce bienfait de notre salut, pour que la reconnaissance devienne générale de même que la grâce accordée.

4. Or, il leur parlait ainsi, afin de les engager à prier pour les autres, puis afin de les accoutumer à rendre constamment grâces à Dieu pour les épreuves même que les autres subissaient, leur enseignant que telle était sa volonté. Quand on agit de la sorte à l'égard du prochain, bien mieux remplira-t-on ce double devoir lorsqu'il sera question de soi-même. De plus, il leur enseigne l'humilité et tâche d'allumer en eux une charité plus ardente. Quand un homme si fort au-dessus d'eux déclare qu'il doit son salut à leurs prières, qu'ils sont par là devenus ses bienfaiteurs, songez s'ils doivent être eux-mêmes modestes et réservés. Remarquez aussi de quelle puissance est la prière, alors même que Dieu, dans son action, obéit à sa propre bonté. En commençant sa lettre, c'est à la divine miséricorde que Paul attribue son salut : « Le Dieu des miséricordes nous a délivrés; » et maintenant c'est à leur intercession qu'il l'attribue. Le Seigneur fit grâce au serviteur qui devait les dix mille talents, quand celui-ci se prosterna devant lui pour l'implorer ; et cependant il est dit : « Touché de compassion, il le renvoya. »

Matth., XI, 27. Ce fut également aux instances réitérées ainsi qu'à la patience de la Chananéenne qu'il accorda la guérison de sa fille, bien qu'il l'eût guérie par bonté. Nous apprenons par là qu'il faut nous rendre dignes de cette même miséricorde qui ne nous sera pas refusée. C'est de la miséricorde sans doute; mais elle réclame un cœur bien disposé. Elle ne se donne pas indistinctement à tous, à ceux-là mêmes qui n'auraient aucun sentiment. « Je ferai miséricorde, dit le Seigneur, à qui je ferai miséricorde; je ferai grâce à qui je ferai grâce. » *Exod.*, XXXIII, 19.

Et voyez encore une fois ce que dit ici l'Apôtre : « Vous m'avez aidé de vos prières. » Il ne leur attribue pas tout, de peur de leur inspirer de la vanité; il ne les déclare pas non plus étrangers à la bonne œuvre, afin qu'ils redoublent de ferveur et qu'ils soient plus unis entre eux. C'est la raison pour laquelle il reconnaît leur devoir son salut. Il n'est pas rare que Dieu se laisse comme vaincre par la honte, quand un grand nombre de personnes le prient d'un commun accord, avec un sentiment unanime. De là vient qu'il disait au prophète : « Je n'épargnerai donc pas cette ville, où se trouvent plus de cent vingt mille habitants? » *Jon.*, IV, 11. Pour que vous n'alliez pas croire qu'il se laisse uniquement ébranler par la multitude, il dit ailleurs : « Le nombre des enfants d'Israël égalerait-il les grains de sable de la mer, j'en sauverai les restes. » *Isaïe*, X, 22. Comme les Ninivites ont-ils été sauvés? Ce n'est pas seulement à cause de leur multitude, c'est encore à cause de leur vertu; car chacun se repentit et se détourna de sa mauvaise voie. Lui-même, en les sauvant, disait : « Ils ne savent pas distinguer leur main droite de leur main gauche. » *Jon.*, *ub. sup.* Par où nous voyons qu'ils avaient prévariqué d'abord par faiblesse plutôt que par méchanceté; et ce qui le prouve encore, c'est que peu de paroles suffirent à les changer. — Mais, si leur grand nombre de cent vingt mille était une raison pour les sauver, qu'est-ce qui empêchait leur salut avant cette heure? Pourquoi donc, au lieu de motiver son pardon par leur conversion, Dieu parle-t-il au prophète du grand nombre des habitants? — C'est une raison de plus qu'il donne. La conversion était chose manifeste; tandis que le prophète ignorait et le nom et la simplicité des Ninivites.

L'Apôtre emploie donc tous les moyens pour adoucir les cœurs. Oui, la multitude pèse dans la balance, quand il y a de plus la vertu. L'Ecriture le dit clairement ailleurs : « L'Eglise ne cessait de prier Dieu pour lui. » *Act.*, XII, 5. Et sa puissance fut si grande que, malgré les portes et les verrous, malgré les chaînes et les gardes, qui ne quittaient pas le prisonnier durant même le sommeil, elle délivra Pierre, elle brisa toutes les entraves qui le retenaient. Toute cette force que la vertu donne à la multitude s'évanouit, disparaît dans le vice, et la multitude n'est plus rien. Ces mêmes Israélites, dont le nombre égalait les grains de sable de la mer, selon l'expression de l'Ecriture, périrent tous. Les hommes étaient certes nombreux, ou même innombrables du temps de Noé; mais cela ne leur fut d'aucun avantage. Par elle-même la multitude ne peut rien, elle ne peut qu'ajouter à une force réelle. Tâchons donc de nous unir pour prier, prions les uns pour les autres, comme pour les apôtres priaient les disciples. Ainsi nous accomplissons un précepte et nous embrassons la charité. Or, en disant la charité, je dis tous les biens. Apprenons à rendre de plus vives actions de grâces. Ceux qui bénissent Dieu pour les biens accordés aux autres, à plus forte raison le béniront-ils pour les biens qu'ils auront eux-mêmes reçus. Ainsi faisait David, lui qui disait : « Glorifiez le Seigneur avec moi, exaltons son nom tous ensemble. » *Psal.* XXXIII, 4. L'Apôtre ne cesse d'exprimer le même désir. Réalisons-le dans notre conduite, proclamons devant tous la bonté divine, afin qu'ils participent à nos louanges. Quand les hommes nous ont fait du bien, si nous le proclamons, nous les excitons à nous en faire davantage; bien mieux, nous attirerons-nous une plus grande bienveillance de la part du Seigneur si nous aimons à publier ses faveurs. Nous voulons que les autres prennent part à notre reconnaissance quand elle s'adresse aux hommes, ne devons-

nous pas, à plus forte raison, les appeler à partager notre reconnaissance envers Dieu? Paul ne manquait pas à ce devoir, quoiqu'il fût plein de confiance; pourrions-nous y manquer?

5. Conjurons les saints de bénir Dieu pour nous, et faisons de même pour eux. Cela regarde surtout les prêtres, puisque c'est la plus noble de toutes les fonctions. A l'autel, nous rendons grâces avant tout pour les bienfaits généraux, pour les avantages dont jouissent tous les hommes. Ils sont communs sans doute; mais c'est en commun que vous serez vous-même sauvé. Aussi devez-vous une reconnaissance générale pour les biens qui vous sont personnellement accordés, tout comme une reconnaissance personnelle pour les biens accordés à tous. Ce n'est pas pour vous seul que le Créateur a fait briller le soleil, c'est pour tout le monde; et cependant vous en jouissez comme si vous étiez seul. Il a été créé si grand que tous peuvent en profiter, et seul vous le voyez aussi bien que peuvent le voir tous les hommes ensemble. Il en résulte que votre reconnaissance doit égaler celle de tous et qu'elle doit s'étendre à la vertu de chacun pendant qu'elle embrasse les biens universels. Souvent même c'est à la faveur des autres que nous sommes protégés; si la ville de Sodome eût seulement renfermé dix justes, elle n'eût pas été traitée comme elle le fut. Par conséquent, rendons grâces aussi pour le crédit dont les autres jouissent. C'est une loi qui remonte aux premiers temps, qui dès le commencement fut implantée dans l'Eglise. Paul rendait grâces à Dieu pour les Romains, pour les Corinthiens, pour le monde entier. Ne me dites pas : Je ne saurais m'arroger une pareille œuvre. Si elle n'est pas de vous, elle est de votre membre; soyez-en donc toujours reconnaissant. En la louant même, vous vous l'appropriez, vous acquérez un droit aux couronnes, vous recevrez la même faveur.

Voilà pourquoi les lois de l'Eglise nous ordonnent des prières dans ce sens, non-seulement pour les fidèles, mais encore pour les catéchumènes. Oui, l'Eglise veut que les initiés prient pour ceux qui ne le sont pas. Quand le diacre dit : « Pour les catéchumènes prions avec ferveur, » il excite évidemment toute l'assemblée des fidèles à prier pour ceux qui n'en font pas encore partie. Les catéchumènes sont encore des étrangers, ils n'appartiennent pas encore au corps du Christ, ils ne participent pas aux divins mystères, ils restent pour le moment séparés du troupeau spirituel. Or, s'il faut prier pour eux, à plus forte raison pour nos membres. Ce n'est pas sans intention qu'il est dit : « Prions avec ferveur; » vous ne devez pas les repousser comme des inconnus, comme s'ils n'avaient avec vous aucun lien. Tant qu'ils n'ont pas la prière officielle établie par le Christ, tant qu'ils n'ont aucun droit par eux-mêmes, ils ont besoin des initiés. Ils se tiennent en dehors des portiques royaux, loin des barrières sacrées, ils sont même écartés quand se font les redoutables prières. De là cette recommandation qui vous est faite de prier pour eux, afin qu'ils deviennent les membres d'un même corps et qu'ils ne soient plus pour vous des étrangers et des inconnus. Le mot, « prions, » s'adresse à tout le monde, et non pas aux prêtres seulement. Quand le ministre de l'autel s'écrie : « Tenons-nous respectueusement debout et prions, » il exhorte tous les assistants, et lui-même se fait le guide de la prière en poursuivant ainsi : « Afin que Dieu, tout miséricordieux et tout bon, exauce leurs demandes. » Vous ne direz pas : Pourquoi prierions-nous? Ils nous sont étrangers, ils ne nous sont pas encore unis. Comment pourrais-je apaiser Dieu, obtenir de lui qu'il leur fasse grâce et miséricorde? Vous ne vous arrêtez pas à de telles difficultés; tous vos doutes disparaissent devant cette parole : « Afin que Dieu, tout miséricordieux et tout bon. » Avez-vous entendu cette expression : Tout miséricordieux? N'hésitez donc pas davantage; le tout-miséricordieux a pitié de tous, des pécheurs comme des justes. Ne dites donc pas, je vous le répète : Comment me présenterais-je en leur faveur? Lui-même exaucera leurs prières. Or, des catéchumènes, que peuvent-ils demander, si ce n'est de ne pas rester catéchumènes?

Puis vous est indiqué l'objet même de la prière. Quel est-il? « Afin qu'il ouvre les oreilles

de leurs cœurs. » Elles sont encore fermées, elles n'ont pas la faculté d'entendre. Il s'agit ici, non des oreilles du corps, mais de celles de l'âme. « Afin qu'ils perçoivent ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté dans le cœur de l'homme. » Les divins mystères ne leur ont pas été révélés, on les tient encore à distance. Leur en a-t-on parlé, ils ne peuvent pas comprendre; car, avec l'ouïe, il faut encore une grande sagesse, et l'ouïe de l'âme ne leur est pas encore accordée. On leur souhaite de plus le don de prophétie; le prophète disait : « Le Seigneur a lui-même formé ma langue, pour que je sache quand est-ce qu'il est à propos de parler; il m'ouvre la bouche, il m'instruit dès le matin, il m'a donné de plus une oreille subtile. » *Isa.*, L, 4-5. Comme les prophètes entendaient autrement que le commun des hommes, ainsi les fidèles entendent autrement que les catéchumènes. Ces derniers apprennent encore par là qu'ils ne doivent pas recueillir cet enseignement sur des lèvres humaines : « Ne donnez à personne sur la terre le nom de maître, » est-il dit; *Matth.*, XXIII, 8; qu'ils doivent le recevoir d'en haut, du ciel même : « Tous seront instruits par Dieu. » *Isa.*, LIV, 13. C'est pour cela que le ministre saint ajoute : « Et pour qu'il répande en eux la doctrine de la vérité, » si bien qu'elle réside en eux. Ils ne savent pas encore la vérité divine comme il importe de la savoir : « Afin qu'il sème en eux sa crainte; » ce qui ne suffit pas, néanmoins, puisque la semence tombe en partie sur le chemin, en partie sur la pierre.

6. Ce n'est pas là certes ce que nous demandons; nous demandons qu'ils soient comme une terre fertile ouverte par le soc de la charrue, pour que, renouvelés au fond de leur cœur, ils reçoivent la semence, et ne laissent rien périr de ce qu'ils auront entendu. De là les paroles qui viennent ensuite : « Et qu'il affermisse sa foi dans leurs intelligences. » C'est désirer que la semence ne reste pas à la surface et qu'elle jette de profondes racines. « Afin qu'il leur révèle l'Evangile de la justice. » Il y a là deux barrières : les yeux de leur âme sont fermés, et la lumière de l'Evangile leur est cachée. Aussi était-il dit plus haut : « Afin qu'il ouvre les oreilles de leurs cœurs. » Et maintenant : « Afin qu'il leur révèle l'Evangile de la justice; » ce qui signifie : Qu'il leur accorde la sagesse, qu'il les rende propres à recevoir ce don, qu'il les instruise, qu'il répande en eux la bonne semence. Auraient-ils l'aptitude voulue, si Dieu ne les éclaire, cela ne leur servira de rien; Dieu les éclairerait-il, s'ils ne sont pas dociles, ils retomberont dans le même inconvénient. Voilà pourquoi nous demandons ces deux choses : et qu'il ouvre leur cœur, et qu'il leur révèle l'Evangile. Il importe peu que la magnificence royale soit là devant nous et que nos yeux soient même dirigés de ce côté, s'il est un voile qui nous la cache; comme aussi peu importe qu'elle soit à découvert, si nos yeux n'y prennent pas garde. Les deux conditions seront réunies quand eux-mêmes le voudront. Que signifie cette expression : « L'Evangile de la justice? » L'Evangile qui nous fait justes. De la sorte on excite en eux le désir de recevoir le baptême, en leur montrant dans l'Evangile non-seulement la rémission des péchés, mais encore l'acquisition de la justice. « Afin qu'il leur donne un entendement divin, des pensées chastes, une vie vertueuse. »

Qu'ils l'entendent, les fidèles qui se laissent absorber par les affaires du temps présent. S'il nous est prescrit de faire une telle prière pour ceux qui ne sont pas encore initiés, songez dans quelles dispositions nous devons être, nous qui prions ainsi pour les autres. Ne faut-il pas que notre conduite soit conforme à l'Evangile? Voilà comment aussi le devoir de la prière va du dogme à la vie. Aussi, après avoir dit : « Afin qu'il leur révèle l'Evangile de la justice, » dit-on immédiatement : « Afin qu'il leur donne un entendement divin. » Comment, divin? Afin que Dieu habite dans leur âme. « J'habiterai en eux, a-t-il dit, et je marcherai avec eux. » *Lev.*, XXVI, 12. Quand une âme possède la justice et s'est dépouillée du péché, elle devient la maison de Dieu; et, quand Dieu s'est fait là une demeure, il n'y laisse plus rien subsister d'humain. C'est ainsi que l'entendement est divinisé, qu'il puise en Dieu toutes ses paroles, qu'il est le séjour



même de la divinité. Celui qui prononce des discours deshonnêtes n'a donc certes pas un entendement divin, ni celui qui se plaît dans les railleries et les rires désordonnés, une âme chaste. Qu'est-ce que la chasteté de l'âme? Elle consiste à jouir de la santé spirituelle. Un homme qui subit le joug des mauvaises passions, qui se laisse captiver par les choses présentes, ne saurait être chaste, c'est-à-dire sain; il est comme un malade qui désire ce qui lui convient le moins. « Une vie vertueuse. » A la croyance il faut joindre la pratique. Entendez-le, vous qui retardez le baptême jusqu'à la fin de la vie.

Quant à nous, nos prières ont pour but d'obtenir que vous ayez une conduite pure après le baptême, tandis que vous faites tous vos efforts pour arriver à quitter la terre sans avoir pratiqué la vertu. — Qu'importe, pourvu qu'on soit justifié, ne serait-ce que par la foi? — Nous prions pour que votre conscience repose aussi sur les bonnes œuvres. « Qu'ils aient constamment dans la pensée les choses de Dieu, qu'ils les goûtent, qu'ils les méditent avec ferveur. » Cette âme chaste et cette vie vertueuse, nous les demandons, non pour un jour ou deux ou trois, mais pour la durée tout entière de l'existence; nous demandons en outre le résumé de tous les biens, l'amour des choses de Dieu. « La plupart cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ. » *Philipp.*, II, 21. Comment aurons-nous un tel amour? En joignant à la prière l'action qui dépend de nous. « Nous devons consacrer à sa loi les jours et les nuits; » et de là cette autre formule : « Qu'ils se dévouent à sa loi. » Toujours, était-il dit plus haut; le jour et la nuit, est-il dit ici. Aussi n'est-ce qu'avec un sentiment de honte que je songe à ceux qu'on voit à peine une fois l'an dans l'église. Quelle excuse pourraient avoir ceux dont l'obligation est non-seulement de penser à la loi la nuit et le jour, mais encore de s'y dévouer, de la méditer sans cesse, et qui cependant n'emploient pas la plus légère partie de leur vie à s'en rappeler les préceptes, à les appliquer à leur conduite?

7. Voyez-vous cet admirable enchaînement; comme chaque partie se rattache à l'autre avec plus de force et de grâce que les anneaux d'une chaîne d'or? Après avoir réclamé un entendement divin, on enseigne comment il pourra l'être. Comment? Par un zèle et des soins non interrompus. Et cela même, comment y parvenir? Par une méditation constante de la loi. Mais le moyen de le persuader à des hommes? Par une conduite conforme à cette même loi, ou mieux par une application infatigable, par l'observation des préceptes qui nous sont donnés; et le goût intérieur divinise notre intelligence, en nous faisant de la méditation une nécessité. Chacune des choses énoncées est à la fois la cause et l'effet de la suivante, la renferme et s'y trouve renfermée. « Prions pour eux avec plus de ferveur encore. » Comme l'âme s'endort souvent en prolongeant sa prière, elle est excitée de nouveau. Il y a de grandes et sublimes choses qu'il reste à demander, et de là cette exhortation : « Prions avec plus de ferveur encore. » Dans quel but? « Afin que Dieu les délivre de toute action inique, de toute fausse démarche. » Là nous demandons qu'ils n'entrent pas en tentation, qu'ils échappent à toute embûche, soit du corps soit de l'âme. Le ministre saint ajoute dans le même sens : « De toute inspiration diabolique, de tout assaut de l'ennemi. » De telles expressions désignent assez clairement les tentations et les péchés. Le péché s'attaque naturellement à l'homme, l'assiége de tous les côtés, en avant, en arrière, jusqu'à ce qu'il l'ait abattu.

Nature du péché.

Après avoir dit ce que nous devons faire de notre côté, méditer sur la loi, en avoir les préceptes toujours présents à la pensée, les mettre en pratique, Dieu nous fait voir que cela ne suffit pas, si lui-même ne nous vient en aide. « Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. » *Psalm.* CXXV, 1. Cela est vrai surtout des esclaves du démon, de ceux qui reconnaissent son empire. Vous ne l'ignorez pas, vous qui êtes initiés. Vous ne sauriez avoir oublié les paroles mêmes par lesquelles vous avez renoncé à sa tyrannie, pour aller fléchir le genou devant votre roi, en prononçant ces redoutables paroles, qui nous apprennent si bien à n'avoir plus rien de com-

mun avec le démon. Ce dernier est appelé adversaire et accusateur, ce que signifie proprement le mot diable; car il fait office d'accuser Dieu auprès des hommes, les hommes auprès de Dieu, et les hommes encore auprès des hommes. C'est lui qui se portait jadis l'accusateur de Job au tribunal de Dieu, quand il disait : « Est-ce donc en vain que Job honore le Seigneur? » et puis de Dieu même auprès de Job par cette affirmation : « Le feu est descendu du ciel. » *Job*, I, 9-16. Il avait antérieurement accusé Dieu par devant nos premiers pères, en promettant à ceux-ci que leurs yeux seraient ouverts; il l'accuse encore par devant un grand nombre d'hommes, en disant : Dieu ne gouverne pas les choses visibles, il nous a livrés à la puissance des démons. Il se faisait bien aussi l'accusateur du Christ chez les Juifs, en le traitant d'imposteur et de magicien. Peut-être quelqu'un désirera-t-il savoir comment il procède. Quand il rencontre une intelligence qui n'a rien de divin, une âme qui n'est pas chaste, qui ne se souvient pas des lois de Dieu, qui n'en observe pas les préceptes, il la charge de liens et l'emporte. Si le premier homme s'était souvenu de la loi qui commence ainsi : « Vous mangerez du fruit de tous les arbres; » s'il avait respecté cette sanction : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez de mort, » il n'aurait pas subi les peines qui lui furent infligées.

« Afin qu'il daigne leur accorder dans le temps opportun le bain de la régénération et la rémission des péchés. » Il est des choses que nous demandons pour le présent, il en est d'autres que nous demandons pour l'avenir; nous raisonnons sur le baptême, et dans la prière même nous leur en faisons connaître le pouvoir. La parole prononcée leur enseigne que là est la régénération, que l'eau est pour nous comme le sein de nos mères; et dès lors ils ne diront pas comme Nicodème : « Comment l'homme naîtrait-il de nouveau quand il est déjà vieux? pourra-t-il rentrer daus le sein de sa mère et recevoir le jour une seconde fois? » *Joan.*, III, 4. Après avoir parlé de la rémission des péchés, il la confirme en ajoutant : « Et le vêtement de l'incorruptibilité. » Celui qui revêt la filiation est évidemment incorruptible. Que veut-on dire par le temps opportun? Quand le catéchumène sera bien disposé, quand il aura le zèle et la foi convenables : tel est le temps opportun du fidèle. « Afin qu'il bénisse leur entrée et leur sortie, leur vie tout entière. » Ici la prière embrasse les besoins corporels, par égard pour la faiblesse de l'homme. « Leurs maisons et leurs familles, » les serviteurs qu'ils peuvent avoir, leurs parents, tous ceux qui leur sont unis. C'étaient les récompenses promises dans l'Ancien Testament; on ne connaissait rien alors d'aussi malheureux que le veuvage, un mariage sans enfants, les morts prématurées, les privations, les revers. Aussi Dieu permet-il que la prière s'applique aux besoins temporels, et c'est par degrés qu'il élève les âmes. Le Christ agissait de même, ainsi que Paul; l'un et l'autre rappelaient les anciennes bénédictions. Le Maître disait : « Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre; » *Matth.*, V, 4; et l'Apôtre : « Honorez votre père et votre mère, pour que vous viviez longtemps sur la terre. Et leurs enfants, afin qu'ils se multiplient par vos bénédictions, et qu'arrivés à la mesure de l'âge, ils reçoivent de vous la sagesse. » *Ephes.*, VI, 2-3.

8. Encore ici les biens corporels et les biens spirituels, à raison de l'enfance de ceux pour qui la prière est faite. Ce qui vient ensuite est absolument spirituel : « Afin que les choses qui leur sont proposées tournent à leur véritable avantage; » car voilà le but pour lequel elles leur sont proposées. Souvent on entreprend un voyage, mais sans utilité; d'autres entreprises ne sont pas moins inutiles. On apprend de la sorte aux catéchumènes à rendre en tout grâces à Dieu, à voir leur bien en tout. Cette exhortation faite, on leur commande désormais de se lever. On les a tenus jusque-là prosternés à terre; mais, après avoir formulé toutes ces demandes, quand la confiance a rempli leur cœur, la parole les excite et leur ordonne d'adresser eux-mêmes leurs prières à Dieu. Nous avons parlé pour eux, nous les laissons ensuite parler pour eux-mêmes, quand une fois nous leur avons ouvert les portes de la prière : c'est

toujours les traiter comme des enfants, nous les instruisons, et puis nous les obligeons à redire la leçon donnée : « Catéchumènes, implorez l'ange de la paix. » Il est un ange dont la fonction est de punir, selon cette parole : « Message accompli par les mauvais anges. » *Psalm.*, LXXVII, 54. Il y a même un ange exterminateur. Nous les engageons donc à demander l'ange de la paix; et c'est encore leur apprendre à se proposer dans leurs prières le bien qui réunit tous les autres, la paix; à s'éloigner ainsi de toute querelle, de tout combat, de toute dissension. « Tout ce qui vous est proposé est de nature à donner la paix. » Quelque onéreuse qu'une chose soit, elle devient légère par cela même qu'elle concourt à la paix.

Voilà pourquoi le Christ aimait à dire : « Je vous laisse la paix. » *Joan.*, XIV, 27. Il n'est pas d'arme aussi terrible entre les mains du démon que les luttes et les inimitiés. « Demandez que le jour présent vous soit paisible, et tous les jours de votre vie. » Voyez-vous comme on leur recommande encore de passer la vie tout entière dans la pratique de la vertu? « Que votre fin soit chrétienne; » et puis, ce qui résume tout bien : « Demandez ce qui vous est honorable et avantageux. » Du reste, cela n'est pas avantageux qui n'est pas honorable. Notre manière de juger concernant l'utile diffère entièrement de l'opinion du vulgaire. « Confiez-vous au Dieu vivant et à son Christ. » Nous ne les chargeons pas encore des intérêts d'autrui; ce sera beaucoup qu'ils puissent prier pour eux-mêmes. Admirable chose que la prière, et pour la doctrine et pour la vie! Quand nous annonçons l'Evangile, si nous parlons du vêtement de l'incorruptibilité ou du bain de la régénération, nous touchons à tous les dogmes. S'il est question d'un entendement divinisé, d'une âme chaste, des autres choses indiquées plus haut, c'est à la direction de la vie que nous touchons. Enfin nous leur ordonnons d'incliner la tête, en témoignage que les prières sont exaucées et que Dieu leur accorde sa bénédiction. Ce n'est pas l'homme qui bénit; par ses mains et sa langue sont offertes au Roi suprême les têtes des assistants. Et tous de s'écrier alors : *Amen.*

Mais pourquoi vous ai-je entretenus de toutes ces choses? Pour vous apprendre qu'il faut s'intéresser au bien d'autrui, pour que les fidèles ne se persuadent pas qu'ils sont étrangers à de telles prières. Ce n'est pas apparemment aux murs que le diacre parle, quand il dit : « Prions pour les catéchumènes. » Plusieurs néanmoins manquent d'intelligence, d'énergie ou de retenue, au point de se livrer à des conversations et de rester debout, non-seulement quand il s'agit des catéchumènes, mais encore quand il s'agit des initiés. De là vient que tout est bouleversé, que les ruines s'accumulent; car, au moment même où nous devrions nous appliquer le plus à gagner l'amitié de Dieu, nous nous éloignons en provoquant sa colère. Devant les fidèles assemblés, nous devons implorer la divine miséricorde pour les évêques et les prêtres, pour les rois et les puissants, pour les terres et les mers, pour les saisons et l'univers entier. Si donc, obligés que nous sommes de prier pour les autres, à raison du crédit qui nous est donné, nous ne prions pas même pour nous avec attention, quelle sera notre excuse? quelle indulgence mériterons-nous? Je vous en conjure, réfléchissons sur toutes ces considérations; reconnaissons l'instant de la prière, élevons nos cœurs, détachons-nous de la terre, montons jusqu'à l'abside des cieux, afin que nous puissions nous rendre Dieu propice et nous mettre en possession des biens promis. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Reproches adressés par saint Jean Chrysostome aux fidèles.

HOMÉLIE III.

« Car notre gloire à nous, c'est le témoignage de notre conscience, attestant que nous avons vécu sur la terre dans la simplicité et la sincérité de Dieu, non dans la sagesse charnelle, mais dans la grâce divine. »

1. Ici Paul nous présente encore un nouveau sujet de consolation qui n'est pas sans importance, ou qui plutôt est extrêmement grand, et

Consolation que nous procure la pureté de conscience

capable de relever une âme sombrant au milieu des dangers. Camme il avait dit : « Dieu nous a délivrés, » comme il avait tout fait remonter à la miséricorde du Seigneur, et de plus aux prières des disciples, ne voulant pas que cela pût jeter l'auditeur dans l'apathie, en l'engageant à ne compter que sur la bonté divine et sur les prières d'autrui, il déclare qu'eux-mêmes ont beaucoup fait de leur côté. Il ne s'en était pas du reste caché plus haut en disant : « De même que les souffrances du Christ nous ont été largement départies, de même la consolation nous a été donnée avec abondance. » Il rapporte maintenant une autre de ses bonnes œuvres. Quelle est-elle? C'est d'avoir vécu partout dans le monde, répond-il, avec une conscience pure et sans dissimulation. Or, cela n'est pas d'une légère valeur pour nous encourager et nous consoler; ce n'est pas même seulement un motif de consolation, nous y trouvons quelque chose de bien supérieur, la gloire. En parlant ainsi, l'Apôtre nous enseigne à ne pas nous laisser abattre par les tribulations, à nous en glorifier même, quand nous aurons une conscience pure; en même temps il frappe indistinctement les faux apôtres. Dans la précédente lettre, il avait dit : « Le Christ m'a donné mission de prêcher l'Evangile, non dans la sagesse du discours, pour que la vertu de la croix ne soit pas détruite; ..... pour que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais dans la puissance de Dieu. » I *Cor.*, I, 17; II, 5. Il dit également ici : « Non dans la sagesse, mais dans la grâce du Christ. » En repoussant la sagesse, il fait entendre de plus qu'il repousse la supercherie ; c'est la science étrangère qu'il condamne ainsi.

« Notre gloire à nous, dit-il, c'est le témoignage de notre conscience. » Notre conscience ne saurait nous accuser comme si nous étions persécutés pour des actions perverses. Quoique nous éprouvions mille maux et que les périls nous assaillent de toute part, il suffit pour notre consolation, et non-seulement pour notre consolation, mais encore pour notre couronne, que notre conscience soit pure, et qu'elle nous rende ce témoignage, que nous ne souffrons pour aucun crime, que c'est selon la volonté de Dieu, pour la vertu, pour la philosophie, pour le salut du grand nombre. La consolation dont il avait d'abord parlé provenait de Dieu; celle dont il parle a sa source en eux-mêmes et dans la pureté de leur vie. Aussi la nomme-t-il gloire, puisqu'elle est le résultat de leur vertu. Telle est en réalité cette gloire, et tel est au fond le témoignage de notre conscience, ce témoignage de simplicité et de sincérité. Cela revient à dire : Rien de frauduleux, pas de dissimulation, pas d'hypocrisie, pas d'adulation, aucune voie détournée, aucune tromperie, rien de pareil dans toute notre conduite; nous avons agi avec une pleine liberté, avec une simplicité parfaite, dans la vérité, dans une intention droite et pure, sans arrière-pensée, ne cherchant ni l'obscurité ni l'apparence. « Non dans la sagesse charnelle. » Ce qui signifie : Non par des artifices qui répugnent à l'honnêteté, non dans l'habileté de la parole ou dans la complication des arguments; car voilà ce qu'il appelle la sagesse charnelle. Il flétrit et rejette ce dont se glorifiaient les Corinthiens, leur montrant d'une manière surabondante que ce n'était pas là vraiment un sujet de gloire, puisque, non content de ne pas le rechercher, il le repoussait avec un sentiment de honte. « Nous avons vécu sur la terre dans la grâce de Dieu. » Quel est le sens de cette dernière expression? Nous avons manifesté par des signes éclatants la sagesse et la puissance qu'il nous avait communiquées; nous avons triomphé des sages, des rhéteurs et des philosophes, des peuples et des rois, malgré notre ignorance, quoique nous abstenant même de la sagesse humaine.

Ce n'est pas une médiocre consolation ni une gloire ordinaire, de pouvoir se rendre témoignage qu'on n'use pas d'un pouvoir humain et qu'on accomplit tout par la grâce divine. « Dans le monde. » Non à Corinthe seulement, mais dans toutes les contrées de l'univers. « Avec plus d'abondance néanmoins auprès de vous. » Pourquoi cette faveur spéciale? « Nous avons vécu dans la grâce de Dieu. » Nous avons opéré parmi vous des signes et des prodiges, tout en déployant un zèle plus grand, en menant une



conduite irréprochable. C'est ce qu'il appelle encore une grâce de Dieu, lui rapportant ainsi ses bonnes œuvres. Il était allé cependant au delà de ce qui est ordonné, puisqu'il prêchait gratuitement l'Evangile, par égard pour la faiblesse des auditeurs. « Nous ne vous écrivons pas autre chose que ce que vous lisez et connaissez. » Venant de parler avantageusement de lui-même, de se rendre un témoignage qui paraissait le relever, ce qui cause une fâcheuse impression, il les prend une fois de plus à témoin de ce qu'il a dit. Que personne n'aille s'imaginer que nos paroles ne sont qu'un vain étalage; car nous vous rappelons simplement des choses qui vous sont déjà connues; et, plus que tous, vous pouvez attester que nous ne mentons pas. En nous lisant, vous reconnaissez sans peine que nous vous enseignons dans nos lettres ce que vous avez vu dans notre vie; aucune contradiction entre votre témoignage et le nôtre; ce que nous vous écrivons est parfaitement d'accord avec la connaissance que déjà vous aviez de nous. « Comme vous nous connaissez en partie. » Ce n'est pas par ouï dire, c'est par vos propres yeux. S'il déclare cette connaissance partielle, c'est un acte de modestie. C'est un usage invariable chez lui, quand il a été entraîné par la nécessité, et jamais cela n'a lieu d'une autre manière, à dire quelque chose qui lui soit avantageux, afin de réprimer aussitôt l'enflure qui pourrait en résulter.

2. « J'espère que vous connaîtrez jusqu'à la fin... » Voyez-vous comme il confirme l'avenir par le passé, et non-seulement par le passé, mais encore par la puissance divine? il ne prédit pas, en effet, d'une manière absolue; il s'en remet entièrement à Dieu, il place en lui toute son espérance. « Que nous sommes votre gloire, comme vous serez la nôtre au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » La jalousie qu'avaient pu faire naître ses précédentes paroles, il la détruit ici, les appelant en participation de la gloire qui lui revenait de ses bonnes œuvres. Elles ne se renferment pas en nous, vous en partagez le mérite, et les vôtres nous appartiennent aussi. Il avait paru se louer, je le répète, il avait invoqué le souvenir du passé et fait entrevoir l'avenir; de peur donc de s'attirer les reproches des auditeurs et leur envie, comme s'exaltant lui-même, il partage avec eux sa gloire, il proclame qu'ils ont droit à la même couronne. Nous montrons-nous tels, semble-t-il dire, notre éloge est votre honneur; et nous-mêmes, quand votre nom est entouré d'éclat, nous tressaillons d'allégresse, nous sommes couronnés. Par ce langage, il donne une nouvelle preuve de sa profonde humilité. Ce n'est plus un maître, c'est un disciple qui parle à d'autres disciples, ses égaux, tant il a soin de les mettre à son niveau dans sa parole. Remarquez comme il les élève, de quelle philosophie il les remplit en les renvoyant à ce grand jour. Ne me parlez pas des choses présentes, des affronts, des injures, des sarcasmes qui vous sont prodigués; car ici-bas rien n'a d'importance, ni les prospérités, ni les revers, ni les outrages, ni les applaudissements des hommes. Souvenez-vous plutôt, je vous prie, de ce jour redoutable et décisif où tout sera mis à nu. Nous serons alors un objet de glorification les uns pour les autres, quand, de votre côté, vous verrez que vous avez eu des maîtres qui ne vous ont rien enseigné d'humain, dont la vie fut sans tache, qui n'ont jamais donné prise aux ennemis; quand nous verrons, de notre côté, que nous avons eu de tels disciples, qui se mirent au-dessus de la faiblesse humaine, ne se laissèrent jamais ébranler, embrassèrent avec ardeur tous les sacrifices et résistèrent à toutes les séductions.

Seuls les esprits élevés voient maintenant ces choses, tous les verront alors. Si nous sommes donc affligés sur la terre, nous avons là une grande consolation, qui nous est ici-bas donnée par la conscience, et sera plus tard confirmée par la manifestation. Dès le moment présent, en effet, notre conscience voit que nous agissons en tout par la grâce divine, comme vous le saurez vous-mêmes et le savez déjà; mais, au dernier jour, tous les hommes sans exception nous verrons à découvert, vous et nous; ils sauront quelle gloire nous nous sommes procurée les uns aux autres. Paul ne veut donc pas se glorifier à leur détriment; il fait briller à leurs yeux la même gloire, et leur allége les souf-

frances de la vie. Ce qu'il avait fait par rapport à la consolation, en leur disant : « Si nous sommes consolés, c'est à cause de vous, » il le renouvelle ici : « Nous sommes glorifiés à cause de vous, et vous l'êtes à notre occasion. » Constamment il les fait entrer en partage de toute chose, de la consolation, des douleurs, du salut même; car c'est à leurs prières qu'il attribue sa récente conservation : « Avec le concours de vos prières Dieu nous a délivrés. » De cette façon, il met en commun ce dont il pourrait se glorifier. Comme il disait tout à l'heure : « Sachant que vous avez pris part à nos souffrances, et de même à nos consolations, » il dit maintenant : « Nous sommes votre gloire, et vous êtes la nôtre. »

Il poursuit : « Animé d'une telle confiance, je voulais d'abord me rendre auprès de vous. » Quelle confiance? Celle que j'ai mise si complétement en vous, qui fait que je trouve en vous ma gloire, qui m'inspire pour vous un si grand amour; celle que me donnent la conscience de n'avoir fait aucun mal et la certitude que tout est spirituel en nous, et que vous-mêmes pouvez tout attester. « Je voulais me rendre auprès de vous, et de là passer en Macédoine. » *Ibid.*, v, 6. Il avait cependant annoncé le contraire dans la première lettre, en disant : « Je me rendrai chez vous après avoir traversé la Macédoine; car je passerai dans cette contrée. » I *Cor.*, x, 1-2. Comment se fait-il qu'il se contredise? Il n'y a pas là de contradiction, non certes; ou, s'il y a contradiction, c'est avec ce qu'il avait d'abord écrit, mais nullement avec sa volonté réelle. Aussi ne dit-il pas d'une manière absolue qu'il dût aller chez eux pour se rendre en Macédoine; il se borne à dire qu'il se l'était proposé. Bien que tel ne soit pas le sens de ma lettre, j'avais ce désir; je voulais bien commencer par vous aller voir; j'étais si loin de vouloir retarder l'exécution de ma promesse, que j'avais l'intention de l'anticiper : « De telle sorte que ce fût pour vous une seconde faveur. » Pourquoi une seconde? Parce que vous en auriez eu deux : ma lettre d'abord, ma présence ensuite. Par faveur, il entend ici la joie qu'il leur causerait. « Je voulais passer chez vous pour me rendre en Macédoine, et, de la Macédoine, passer encore chez vous, pour être acheminé par vos bons offices vers la Judée. En le voulant, me suis-je donc rendu coupable d'inconstance? »

3. Voilà qu'il repousse directement la responsabilité du retard, le reproche d'avoir manqué de parole. Tout cela revient à dire : Je voulais me rendre auprès de vous. Pourquoi ne m'y suis-je pas rendu? Serait-ce de la légèreté, aurais-je oublié ma promesse? C'est la question qu'il a posée : « Me suis-je rendu coupable d'inconstance? » Nullement. Comment donc expliquer ma conduite? « C'est que les projets que je forme, je ne les forme pas selon la chair. » Que signifie cette dernière expression? D'une manière humaine. « De telle sorte que ce soit à moi de dire : Oui, oui; non, non. » Mais il reste encore là quelque obscurité. Qu'a donc voulu dire l'Apôtre? L'homme charnel, celui qui s'attache uniquement aux choses présentes, qui ne connaît pas d'autre vie, et se tient en dehors de l'action divine, peut aller partout, courir au gré de son caprice; mais le serviteur de l'Esprit saint, étant mené par une inspiration supérieure, ne peut pas toujours agir comme il veut; il dépend de celui qui le guide. On peut le comparer au premier domestique d'une maison, lequel est poussé en tout sens par les ordres de son maître, ne s'appartient plus, n'a pas un instant pour respirer; qu'il promette quelque chose aux autres serviteurs, si la volonté du maître y fait obstacle, il ne tiendra pas ses promesses. Voici donc ce que Paul a dit : Je ne prends pas les conseils de la nature, je ne m'affranchis pas du gouvernement de l'Esprit, je n'ai donc pas le pouvoir d'aller où je désire. Je suis soumis aux ordres du Paraclet, il dispose de moi comme il l'entend. C'est pour cela que je n'ai pu venir; il ne l'a pas permis.

Nous voyons plus d'une fois la même chose dans les Actes; il s'était proposé de se rendre à un endroit, et l'Esprit le fait marcher vers un autre. Ce n'est donc pas de l'inconstance, encore une fois, ou de la légèreté, si je ne suis pas venu; c'est de la soumission au souverain Maître qui me gouverne. Voyez-vous de nouveau son raisonnement habituel? Le point même, sur lequel on pensait lui démontrer qu'il

avait suivi une inspiration humaine en n'accomplissant pas ce qu'il avait promis, lui sert à prouver éminemment qu'il était guidé par une pensée spirituelle, et qu'une conduite opposée eût seule mérité ce reproche. — Eh quoi! dira-t-on, n'avait-il pas promis par l'inspiration divine? Assurément non; et j'ai déjà dit que Paul ne savait pas d'avance tout ce qui devait arriver, tout ce qui était utile. De là vient qu'il s'exprime ainsi dans la précédente lettre : « Afin que vous me dirigiez où je devrai me rendre. » I *Cor.*, XVI, 6. Il craignait donc d'avoir à se rendre ailleurs, après avoir annoncé qu'il irait en Judée. Ici, comme il est détrompé, il dit ouvertement : « Et pour être acheminé par vos bons offices vers la Judée. » Il affirme ce qui regarde la charité, la visite qu'il doit leur faire; mais, en ce qui ne les touche pas, à savoir, son départ pour la Judée, il ne précise pas de la même manière. Ce n'est qu'après avoir acquis une pleine conviction qu'il désigne sans détour le but de son voyage. Et cela n'était pas sans utilité; c'était pour que nul d'entre eux n'eût de lui une trop haute opinion. S'il arriva, les choses étant ce qu'elles étaient, qu'on voulût immoler des taureaux en son honneur, à quels excès la superstition ne se serait-elle pas portée, en supposant qu'il se fût montré moins sujet à la faiblesse humaine? Et pourquoi vous étonneriez-vous que Paul ait ignoré l'avenir, quand, dans ses prières, il ignore souvent ce qui serait le plus avantageux? « Nous ignorons, dit-il, ce que nous devons demander, et comment nous devons le demander. » *Rom.*, VIII, 26. Et ce n'est pas là simplement une expression de modestie, c'est l'aveu d'une ignorance réelle. Mais cette ignorance, où l'a-t-il montrée? Lorsqu'il priait Dieu de le délivrer des tentations, en disant : « L'aiguillon de la chair m'a été donné, cet ange de Satan qui me soufflette. Voilà pourquoi j'ai trois fois imploré le Seigneur; et il m'a dit : Il te suffit de ma grâce, car ma puissance éclate dans l'infirmité. » II *Cor.*, XII, 7-9. Vous voyez donc bien qu'il ne savait pas demander ce qui lui convenait le mieux. Aussi n'a-t-il pas obtenu l'objet de sa demande, quoiqu'il l'ait souvent renouvelée.

« Dieu nous est un sûr témoin que notre parole envers vous n'était pas en même temps oui et non. » Il détruit victorieusement l'objection aussitôt qu'elle se présente. — Après nous avoir promis, aurait-on pu lui dire, vous différez de venir; il n'y a donc pas en vous ce « oui oui, non non » de l'Evangile; ce que vous avez dit, vous le démentez ensuite, comme on le voit au sujet de votre départ. Malheur à nous, si cela vous arrive également dans la prédication! — C'est donc pour éloigner d'eux une telle pensée, une aussi pénible appréhension, qu'il dit : « Dieu nous est un sûr témoin que notre parole envers vous n'était pas en même temps oui et non. » Cela n'a pas lieu, du reste, dans la prédication; c'est sur la direction ou l'époque de nos voyages qu'on peut tout au plus incidenter; ce que nous avons dit dans nos prédications ne change pas, demeure inébranlable. La parole dont il est ici question n'est autre que la prédication elle-même. En s'en rapportant pleinement au témoignage de Dieu, Paul donne encore un argument irréfutable. Voici le sens de ses expressions. La promesse d'aller vous voir venait de moi seul, vous n'entendiez là que ma parole; mais la prédication n'est pas de moi, n'a rien de l'homme, c'est la parole même de Dieu; et ce qui vient de Dieu n'admet pas le mensonge. De là ce mot : « Dieu nous est un sûr témoin, » un témoin véridique. Ne suspectez donc pas ce qu'il a dit; il n'y a là rien d'humain. L'Apôtre va lui-même expliquer quelle est cette parole dont il a fait mention.

4. Quelle est-elle donc? « Le Fils de Dieu, que nous avons prêché, Silvain, Timothée et moi, ne comportait pas le oui et le non. » C'est pour cela qu'il fait comparaître devant tous les chœurs des maîtres, confirmant encore mieux par là son témoignage, non-seulement par les auditeurs, mais par ceux-là même qui les ont instruits. Il parle bien de ses disciples; seulement il en fait des maîtres par modestie. Comment faut-il entendre : « Ne comportait pas le oui et le non? » Aucune confusion dans ce que j'ai d'abord dit en prêchant; je ne vous ai pas enseigné tantôt une chose, et tantôt une autre; ce ne serait pas de la foi, ce serait de la divaga-

tion. « En lui ne fut que le oui, » une parole stable et que rien ne saurait ébranler. « Pour tout ce qui concerne les promesses divines, en lui le oui, en lui l'*Amen* pour la gloire, dont nous ne sommes que les ministres. » Que sont ces « promesses divines? » Les promesses abondaient dans la prédication; eux-mêmes promettaient donc beaucoup en prêchant. Ils avaient parlé sur la résurrection, sur l'entrée au ciel, sur l'incorruptibilité, sur les palmes immortelles et les biens ineffables de là-haut. Voilà les promesses qui demeurent à jamais, qui n'admettent pas le oui et le non. Ce que j'ai dit à cet égard n'est pas tantôt vrai et tantôt faux, comme ce qui regarde mes voyages; c'est l'immuable vérité. Et d'abord il lutte en faveur des enseignements de la foi et de la parole du Christ, quand il dit : « Ma parole, ma prédication n'était pas oui et non; » puis, il lutte en faveur des promesses : « Pour tout ce qui concerne les promesses divines, en lui le oui. »

Stabilité des promesses de Dieu.

Si ce qu'il a promis est stable et doit absolument être donné, beaucoup plus est-il stable lui-même, ainsi que la parole dont il est l'objet; on ne dira pas qu'il est maintenant, et qu'il n'est plus ensuite; il est toujours, et toujours le même. Que signifient ces mots : « En lui le oui, en lui l'*Amen?* » Ainsi se manifeste ce qui sera. Les promesses dont il est le fondement et qui ne reposent pas sur l'homme doivent se réaliser pleinement. Soyez donc sans crainte; ce n'est pas un homme, pour que vous puissiez douter; c'est Dieu qui promet et réalise. « Pour la gloire de Dieu, dont nous sommes les ministres. » Que veut-il dire par là? Il se servira de nous pour les accomplir, des bienfaits mêmes dont il nous a comblés pour sa gloire. Telle est la signification de ce texte. Si c'est pour la gloire de Dieu, la réalisation n'est pas douteuse; car il ne dédaignera pas sa propre gloire, s'il pouvait négliger notre salut; et, de plus, il aime trop les hommes pour les tromper. Notre salut est inséparable de la gloire qui doit lui en revenir. Du moment donc où sa gloire est intéressée, notre salut suivra nécessairement. Cette pensée reparaît sans cesse dans l'épître aux Ephésiens : « Pour la réalisation de sa gloire. » *Ephes.*, I, 24. L'Apôtre insiste là-dessus à chaque instant, nous montrant combien l'événement est inévitable; c'est ce qu'il dit encore ici, en affirmant que les promesses ne trompent pas, puisqu'elles doivent avoir pour effet non-seulement de nous sauver, mais encore de le glorifier. Ne vous arrêtez donc pas à cette idée que c'est nous qui promettons, pour en prendre occasion de douter; ce n'est pas nous qui réaliserons, c'est Lui; et les promesses mêmes émanent de Lui; ce n'est pas en notre nom, c'est de sa part que nous vous avons parlé.

« Or, celui qui nous confirme avec vous dans le Christ, et qui nous a donné l'onction, c'est Dieu; et lui-même nous a marqués de son sceau, et dans nos cœurs a déposé les arrhes de l'Esprit. » II *Cor.*, I, 21. Le voilà de nouveau donnant le passé pour gage de l'avenir. Si c'est Dieu même, en effet, qui nous confirme ou nous consolide dans le Christ, ne permettant pas que nous chancelions dans la foi dont le Christ est l'objet; si lui-même nous a oints, s'il a versé l'Esprit dans nos cœurs, comment ne nous donnera-t-il pas les choses promises? Nous ayant donné le principe et le fondement, la racine et la source, la vraie connaissance que nous avons de lui, la participation à son Esprit, pourrait-il nous refuser ce qui doit en être la conséquence? Les premiers dons nous ont été faits en vue des derniers; l'auteur des uns ne saurait nous priver des autres. C'est à des ennemis qu'il a fait ceux-là, beaucoup mieux accordera-t-il ceux-ci à des âmes qu'il s'est réconciliées. Aussi l'Apôtre n'a-t-il pas simplement nommé l'Esprit, il a parlé des arrhes, afin que cela vous donne confiance pour le tout. Si Dieu ne devait pas vous accorder le tout, il ne vous eût pas donné les arrhes, puisqu'il les eût alors dépensées en vain. Et voyez la sagesse de Paul : Avons-nous besoin de dire que la vérité des promesses ne repose pas sur nous, quand ce n'est pas de nous que dépend votre constance, votre stabilité dans la foi, mais de Dieu même? « Celui qui vous confirme, c'est Dieu. » Il ne nous appartient pas de vous donner la force; nous avons nous-mêmes besoin d'être fortifiés. Il n'y a donc pas à craindre que la prédication périclite en nos mains; il

prend tout sur lui, il étend à tout sa providence.

5. Comment faut-il entendre : « Qui nous a oints et marqués de son sceau? » Il nous a donné l'Esprit, et, par lui, cette double grâce, constituant ainsi les prophètes, les prêtres et les rois; car voilà ceux qui recevaient autrefois l'onction sainte. Pour nous, ce n'est plus une seule de ces dignités, c'est toutes les trois ensemble que nous recevons, et d'une manière éminente : nous sommes appelés à devenir rois; nous devenons prêtres, lorsque nous offrons nos corps en sacrifice à Dieu, puisqu'il nous est dit : « Faites de vos membres une hostie vivante, agréable au Seigneur; » *Rom.*, XII, 1; nous sommes enfin constitués prophètes, ayant la connaissance anticipée de ces biens « que l'œil n'a pas vus et que l'oreille n'a pas entendus. » I *Cor.*, II, 9. Nous avons même une autre royauté, si nous voulons commander à nos pensées perverses. Que nous ayons alors une royauté véritable, supérieure à celle dont le diadème est le symbole; je vais vous le démontrer. Un monarque a de nombreuses armées; mais nos pensées sont encore plus nombreuses, et nul ne pourrait faire le dénombrement de celles qui s'agitent en nous. Il ne faut pas se borner à considérer cette immense multitude; il y a là des chefs, des tribuns, les meneurs de la foule; on distingue dans cette armée ceux qui lancent le trait et ceux qui manient la fronde. Quelle autre chose distingue un roi? Les vêtements? Celui-là porte un vêtement meilleur et plus riche, qui ne se laisse entamer ni par les vers ni par le temps. Il a même plusieurs couronnes, celle de la gloire, celle des divines faveurs. « O mon âme, s'écrie le prophète, bénis le Seigneur, qui te couronne dans sa miséricorde et ses bontés. » *Psal.* CII, 2-4. Pour ce qui concerne la gloire, écoutez : « Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur; » *Ibid.*, VIII, 6; la bienveillance : « Vous nous avez couronnés de votre bienveillance, qui nous protége comme un bouclier; » *Ibid.*, V, 13; les grâces : « Vous recevrez une couronne de grâces sur votre tête. » *Prov.*, I, 9. Voyez-vous de combien d'éléments divers et précieux se compose ce diadème.

Mais reprenons les choses de plus haut; examinons de plus près ce qu'est un roi de la terre. Il est entouré de satellites, il commande à tous, et tous lui obéissent, tous s'empressent de le servir; mais je vous propose une puissance qui l'emporte de beaucoup sur la sienne. Le nombre des subordonnés n'est pas inférieur, il est même plus grand; il reste à considérer quelle est leur soumission. Ne me présentez pas des rois tombés de leur trône, égorgés par ceux-là même qui devaient défendre leur vie. Non, ne les prenons pas pour terme de comparaison; tenons-nous-en aux monarques qui sauvegardent de tout point leur dignité. Opposez-moi ceux que vous voudrez, et, pour soutenir le parallèle avec tous, je ne vous offrirai que le Patriarche. Il reçoit l'ordre d'immoler son fils; comprenez combien de pensées doivent alors se révolter dans son âme. Il les dompte toutes cependant, et toutes tremblent devant lui, beaucoup plus que, devant un roi, les satellites; il les réprime d'un regard, aucune n'ose faire entendre un murmure; elles courbent toutes le front, comme d'humbles serviteurs devant un roi, malgré ce qu'elles ont d'amertume et de violence. Les lances agitées avec fureur par de nombreux soldats n'offrent rien d'aussi terrible que ces formidables pensées dans un pareil moment. Est-ce qu'elle n'est pas plus cruelle que la pointe des lances, cette pitié dont la nature est saisie? Cette révolte intérieure était capable de donner la mort beaucoup plus que les armes de la sédition. Non, il n'est pas de lance dont la pointe soit acérée comme l'aiguillon des pensées qui s'élançaient des profondeurs les plus intimes de la nature et transperçaient l'âme du saint. Pour détruire un monarque, il faut du temps, des complots tramés d'avance, des coups portés, des souffrances qui entraînent la mort; ici rien de tout cela n'est nécessaire, tant les blessures sont plus rapides et plus cruelles. De telles pensées avaient eu beau néanmoins s'armer contre lui; dans son âme régnait une grande paix; tous les subordonnés se tenaient à leur place, dans un ordre parfait, rehaussant l'éclat du juste, loin de l'effrayer.

Courage et foi d'Abraham.



Voyez-le, levant cette main qui tient le glaive, et mettez en parallèle tous les rois que vous voudrez, les Augustes et les Césars. Vous ne m'offrirez rien de semblable ; vous n'érigerez pas un modèle aussi beau, aussi sublime, aussi digne des cieux. Le juste remportait à cet instant un magnifique triomphe sur la plus puissante de toutes les tyrannies, puisqu'il n'est rien de plus tyrannique que la nature. Citez-moi mille meurtriers de tyrans; pas un qu'on puisse lui comparer. Le trophée était plutôt celui d'un ange que celui d'un homme. Considérez encore ceci : la nature était là gisant à terre avec toutes ses armes et tous ses soldats; lui se tenait debout, levant au-dessus de sa tête, non une couronne, mais un glaive dont aucune couronne ne saurait égaler l'éclat; le peuple des anges applaudissait, et, du haut des cieux, Dieu proclamait sa victoire. Comme il habitait d'avance le céleste séjour, c'est là qu'il devait obtenir son triomphe. Quoi de plus glorieux? Disons mieux, quoi de comparable? Du moment où ce n'était plus un héraut terrestre, mais le Roi des cieux lui-même, qui proclamait l'athlète victorieux, comment celui-ci n'aurait-il pas préféré cette approbation à toutes les couronnes, et n'aurait-il pas attiré les regards de tous les spectateurs? Du moment aussi où ce n'était plus un roi mortel, mais Dieu lui-même, qui lui décernait la palme, à la vue de l'univers entier, au milieu des anges et des archanges, nous, dans un théâtre restreint, à quel rang mettrons-nous ce juste proclamé par la voix toute-puissante qui descend des cieux? qu'on me le dise. Si vous le voulez, écoutons cette voix elle-même. Que dit cette voix? « Abraham, Abraham, n'étends pas la main sur Isaac, ne lui fais aucun mal. Je sais maintenant que tu crains Dieu, et que tu n'as pas épargné ton fils bien-aimé à cause de moi. » *Genes.*, XXII, 12. Que signifie ce langage? Ne l'a-t-il su qu'en ce moment, celui qui connaît toute chose avant qu'elles arrivent? Mais la piété du juste était déjà connue des hommes, tant il avait donné des preuves de son amour envers Dieu.

Il avait entendu cette parole du Seigneur : « Sors de ta patrie, éloigne-toi de ta famille. » *Ibid.*, XII, 1. Par amour pour Dieu, dans le but de lui rendre gloire, il avait cédé la première place à son neveu; il avait délivré ce même neveu des plus grands périls. Par obéissance, il était parti pour l'Egypte, et, quand sa femme lui fut ravie, il ne s'abandonna pas aux murmures. Tant d'autres choses qu'il avait accomplies manifestaient sa religion aux yeux des hommes; Dieu pouvait-il l'ignorer, lui qui n'attend pas l'événement pour tout connaître? Et comment l'eût-il proclamé juste, ne le connaissant pas? « Abraham crut, dit l'Apôtre, et sa foi lui fut réputée à justice. » *Rom.*, IV, 3.

6. Quel est donc le sens de cette expression : « Je sais maintenant? » Il est vrai que la version syriaque porte : « Tu as manifesté maintenant, » aux hommes, bien entendu ; car pour moi je le savais depuis longtemps, avant même de te donner ces ordres. — Et pourquoi maintenant aux hommes eux-mêmes? Est-ce que les faits antérieurs n'étaient pas capables de manifester son amour envers Dieu? — Ils l'étaient sans doute; mais ce dernier trait l'emportait à tel point sur les autres, que ceux-ci ne semblaient rien en comparaison. C'est donc pour le montrer dans tout son éclat et pour en faire ressortir la supériorité, que Dieu s'est exprimé de la sorte. Dans les circonstances extraordinaires et qui tranchent vivement sur le passé, les hommes ont coutume de parler ainsi. Avons-nous, par exemple, reçu de quelqu'un un bienfait qui dépasse les précédents, nous dirons : Je reconnais maintenant que cet homme a de l'affection pour moi, ce qui ne veut pas dire qu'on ne se souvient plus des dons auparavant reçus, mais bien que le dernier les dépasse tous. Dieu se conforme, par conséquent, à notre langage, quand il dit : « Je reconnais maintenant. » Il ne veut pas manifester autre chose que la sublimité de la lutte; il ne faut pas entendre par là qu'il apprenne alors seulement la crainte dont le juste est saisi, ou l'étendue de cette crainte. Quand il disait : « Venez, descendons et voyons, » *Genes.*, XI, 7, il n'affirmait nullement qu'il eût besoin de descendre, puisqu'il est présent partout et qu'il sait tout avec une parfaite évidence; il nous enseignait à ne pas nous

prononcer témérairement. Quand l'Ecriture dit encore : « Dieu a vu du haut du ciel, » *Psalm.* XIII, 2, c'est une métaphore empruntée à notre langage pour exprimer une exacte connaissance. C'est de la même façon que Dieu dit ici : « Je sais maintenant; » cela revient à dire : Le fait présent l'emporte sur tout le passé. On en voit du reste la preuve dans ce qu'il ajoute aussitôt : « Pour moi, tu n'as pas épargné ton fils bien-aimé. » Cette qualification ajoute à la force du témoignage : Le juste a lutté victorieusement, non-seulement contre la nature, mais encore contre son amour paternel, lequel était bien grand, soit à cause des sentiments personnels du père, soit à cause de la vertu du fils. Si des parents n'en viennent pas facilement à repousser des enfants livrés au désordre, mais versent encore des larmes sur eux; quand c'est un fils véritable, unique, digne de tout amour, un Isaac, qui pourrait nous dire la sublime philosophie du père qui doit l'immoler? Voilà une victoire qui surpasse en splendeur tous les diadèmes et toutes les couronnes.

Une tête couronnée subit toujours les assauts imprévus et les outrages de la mort; avant la mort même, elle est entourée des piéges de la vie; mais ce vainqueur, nul ne pourra lui ravir un tel diadème, aucun des siens, aucun des étrangers; il le gardera jusque dans la mort. Sur ce diadème, voyez briller une pierre d'un inestimable prix. Il est incorruptible, il restera jusqu'à la fin. Que signifie ce mot : « A cause de moi ? » Ce qui doit exciter notre admiration, ce n'est pas seulement qu'un père ait levé le glaive, c'est encore qu'il ait agi de la sorte pour Dieu. O main bienheureuse, et de quel glaive honorée! O glaive merveilleux, quelle main a-t-il armée, à quel usage a-t-il été destiné, quel office il a rempli, à quelle figure il a concouru ! Comment a-t-il versé le sang et ne l'a-t-il pas versé? Je ne sais de quelle expression me servir, tant ce mystère est redoutable. Ce glaive n'a pas même effleuré l'enfant, bien loin de pénétrer dans sa gorge et de se baigner dans ce sang innocent. Mais non; il a frappé la victime, il s'est ensanglanté, tout en demeurant inoffensif et pur. Peut-être vous semble-t-il que je m'égare en me livrant à de telles contradictions. Et vraiment je suis hors de moi-même, quand je contemple ce spectacle merveilleux ; et cependant la contradiction n'est pas réelle. La main du juste, en effet, a plongé le glaive dans la gorge de l'enfant; mais Dieu n'a pas permis que le sang ait coulé. Abraham n'était pas seul à tenir ce glaive, Dieu le tenait avec lui ; la volonté de l'un frappait, la voix de l'autre arrêtait le coup. La même voix arma et suspendit la main du Patriarche ; et, cette main obéissant à la volonté de Dieu, comme celle du soldat à la volonté de son capitaine, tout s'accomplissait au gré du Seigneur, tout concourait à l'accomplissement de sa parole. Voyez plutôt : Frappe, avait-il dit, et soudain l'arme était saisie ; ne frappe pas, dit-il ensuite, et l'arme est déposée : chaque chose était déterminée d'avance.

Après cela, Dieu montre à l'univers ce fidèle soldat, ce vaillant capitaine ; il couronne le vainqueur à la vue des anges, ce prêtre, ce roi, à qui le glaive est un plus bel ornement que le diadème, cet athlète qui dresse le plus magnifique des trophées, qui vient de remporter la victoire sans avoir combattu. Représentez-vous un général ayant sous ses ordres un soldat accompli, qui, par le maniement des armes, par son attitude, par son ardeur, a mis en fuite l'ennemi ; ainsi Dieu, par la seule intention du juste, par son seul mouvement, par son attitude, frappe de terreur et met en fuite le diable, notre ennemi commun. Je m'imagine voir cet ennemi vaincu se retirer avec frayeur. Quelqu'un dira peut-être : Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que le sang fût réellement versé, et n'a-t-il pas aussitôt ressuscité la victime ? — C'est que Dieu ne reçoit pas de ces sanglantes offrandes; une table ainsi servie ne convient qu'à la perversité des démons. Ici deux choses étaient mises en évidence : la bonté du Seigneur et la droiture du serviteur. Celui-ci était d'abord sorti de sa terre natale, c'est de la nature elle-même qu'il sortait maintenant. Aussi reçut-il sa récompense avec usure, et certes à bon droit, puisqu'il avait mieux aimé ne plus être appelé père que perdre la qualité de bon serviteur. En retour, il ajouta la dignité du sacerdoce à celle de la paternité.

Il s'était dépouillé de son bien pour Dieu ; Dieu le lui rend et lui prodigue de plus ce qu'il possède lui-même. Pour délivrer l'homme du mauvais vouloir des ennemis, il fait des miracles qui se manifestent au dehors, comme on le voit dans la fournaise et dans la fosse aux lions ; quand c'est lui qui commande, il borne son commandement à l'intention de l'âme.

7. Que manquait-il, dites-moi, à cette éminente vertu? Abraham savait-il d'avance ce qui allait arriver? Avait-il mis quelque moyen en œuvre pour émouvoir le cœur de Dieu? Il était prophète sans doute ; mais un prophète ne sait pas tout. L'immolation réelle eût donc été superflue, et de plus indigne de Dieu. Quant à savoir que Dieu peut rappeler quelqu'un à la vie, la fécondité miraculeuse d'une femme stérile l'en avait éminemment instruit; cette démonstration n'était pas même nécessaire, puisqu'il avait la foi. N'admirez pas seulement le juste, tâchez de l'imiter. En le voyant naviguer au milieu de la tempête comme sous un ciel serein, saisissez de la même manière le gouvernail de l'obéissance et de l'énergie. Ne vous bornez pas à dire qu'il dressa l'autel et prépara le bois ; rappelez-vous encore la voix de l'enfant, et songez quelles nuées d'ennemis intérieurs se ruèrent sur le père, quand il entendit ce mot : « Père, où est la victime? » *Genes.*, XXII, 7. Que de pensées durent s'élever alors, armées non d'un fer ordinaire, mais d'un glaive de feu, le perçant et le déchirant de toute part! Si beaucoup sont émus encore aujourd'hui sans même être pères, au point de pleurer s'ils ne connaissaient pas le dénoûment, et j'en vois même qui pleurent quoique ne l'ignorant pas, que ne devait pas souffrir le père lui-même, après avoir soigné cet enfant avec tant d'amour et l'avoir eu dans la vieillesse, n'ayant que celui-là, le voyant, l'entendant, et se trouvant ainsi prêt à lui donner la mort!

Imitons Abraham.

Quelle sagesse dans les paroles, quelle douceur dans la question! Qui donc agissait ici? Etait-ce le diable, pour ajouter de nouvelles flammes à la nature? Loin de nous cette pensée! c'était Dieu, qui voulait de la sorte purifier de plus en plus cette âme d'or. Lorsque la femme de Job parlait, elle était l'instrument du démon ; telles étaient les intentions. Isaac ne proférait aucun blasphème, il s'exprimait avec beaucoup de circonspection et de piété; sa parole respirait la grâce la plus parfaite, c'était comme un miel abondant qui découlait d'une âme sereine et tranquille; et cette parole était capable d'attendrir un cœur de pierre. Et cependant elle ne changea pas, elle n'ébranla pas même ce cœur de diamant; Abraham ne dit pas : Pourquoi te réclamer de ton père, qui dans un instant ne le sera plus, et qui déjà s'est dépouillé de ce titre? — Mais pour quelle raison l'enfant interroge-t-il? Ce n'était nullement par une impatiente et vaine curiosité; il se préoccupait seulement de la circonstance actuelle. Il pensait que, si son père n'avait pas voulu l'initier à ce secret, il ne l'aurait pas pris seul avec lui, laissant les serviteurs au bas de la montagne. C'est pour cela qu'il l'interroge quand plus personne n'est avec eux, quand on ne pourra plus les entendre, si grande était la prudence de l'enfant!

Est-ce que vous n'êtes pas tous, hommes et femmes, enflammés d'une sainte affection? est-ce que chacun de vous n'embrasse pas dans sa pensée et ne baise pas cette jeune tête, n'admire pas la sagesse d'Isaac et n'est pas touché de sa piété? Pendant qu'on le lie et qu'on le place sur le bûcher, il est sans crainte, il ne résiste pas, il n'accuse pas son père d'une aveugle fureur. Celui-ci le charge de liens, l'enlève et l'étend ; et, comme un agneau, ou plutôt comme le Seigneur même de l'univers, il accepte tout en silence. Il imitait par anticipation la douceur de la grande victime, il la symbolisait. « Comme une brebis, dira le prophète, il a été conduit à la boucherie; il s'est tu comme l'agneau devant celui qui le tond. » *Isa.*, LIII, 7. Isaac a cependant parlé, et le Seigneur a parlé de même; comment donc s'est-il tu? Cela signifie qu'il n'a fait entendre aucune récrimination, aucune parole amère, qu'il n'a rien dit que de bienveillant et de doux; de telle sorte que son langage a montré plus de modération que ne l'eût fait son silence. Le Christ a dit, dans le même sens : « Si j'ai mal parlé, rendez témoignage de ce mal; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? »

Joan., XVIII, 23. Le silence n'aurait pas aussi bien manifesté sa mansuétude. La parole que le fils adresse au père du haut de l'autel prélude à celle du Christ sur la croix : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Qu'avait répondu le Patriarche? « Dieu procurera lui-même la victime qui doit lui être offerte en holocauste, ô mon fils. » *Genes.*, XXII, 8. Les deux usent des noms dictés par la nature; ils échangent les noms de père et de fils.

Quelle horrible guerre cependant des deux côtés, et quelle profonde tempête! Mais ni l'un ni l'autre ne sombrera, parce que la philosophie dompte toutes les résistances. Ayant entendu le nom de Dieu, la victime ne dit plus rien, n'en demande pas davantage; sagesse prématurée et qui brille dans la fleur même de la jeunesse! Voyez-vous que d'armées sont vaincues par ce roi, que d'assauts il a repoussés? Les barbares, qui tant de fois se précipitèrent contre la ville de Jérusalem, n'étaient pas aussi formidables que les pensées qui l'assiégeaient de toute part; et il les repoussa toutes. Voulez-vous que le prêtre vous soit aussi montré? Nous n'irons pas chercher loin l'exemple. En l'apercevant avec le feu et le glaive à la main, debout devant l'autel, pourriez-vous douter de son sacerdoce? La victime est également sous vos yeux ; il y en a deux au lieu d'une. Il immola son fils, il immola le bélier, mais par-dessus tout, il immola sa volonté même. Le sang versé sanctifia sa main, l'immolation de l'enfant sanctifia son âme : il fut ainsi fait prêtre, et par le sacrifice de son fils unique, et par celui du bélier. Les prêtres étaient jadis consacrés par le sang des victimes qu'on offrait à Dieu. Voulez-vous enfin voir le prophète? « Abraham votre père tressaillit pour apercevoir mon jour; il l'aperçut, et il en fut inondé de joie. » *Joan.*, V, 35.

Et vous aussi dans le baptême vous devenez roi, prêtre et prophète : roi, en terrassant toutes les pensées mauvaises, en frappant à mort tous les péchés; prêtre, en vous offrant vous-même à Dieu, en immolant votre corps et vous-même tout entier, « car si nous mourons avec lui, avec lui nous vivons; » II *Tit.*, II, 11; prophète, puisqu'on vous instruit des choses futures, que vous recevez le souffle de l'Esprit et que vous êtes marqué de son sceau. Il y a pour les fidèles un signe distinctif comme pour les soldats. Si vous abandonnez donc les rangs, vous serez vu de tout le monde. Les Juifs avaient la circoncision pour signe; nous avons, nous, le gage de l'Esprit. N'ignorant pas ces principes, reconnaissons notre propre dignité, et menons une vie digne d'une telle faveur, pour que nous ayons encore un royaume dans l'avenir. Puissions-nous l'obtenir tous, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Je prends Dieu à témoin sur mon âme que je ne me suis pas encore rendu à Corinthe par ménagement pour vous. »

1. Que dites-vous, bienheureux Paul? c'est pour les épargner que vous n'êtes pas venu à Corinthe? Vous voilà maintenant en contradiction avec vous-même. Plus haut vous avez déclaré que vous n'étiez pas venu parce que vous ne preniez pas conseil de la sagesse charnelle, parce que vous n'étiez pas maître de vous et que vous étiez en tout guidé par l'Esprit; vous donniez encore les tribulations pour excuse ; et maintenant vous déclarez que l'absence est votre fait, nullement celui de l'Esprit, puisque vous dites : « C'est par ménagement pour vous que je ne suis pas encore venu à Corinthe. » Comment résoudre cette difficulté? Nous pourrions dire que cela même provenait de l'Esprit, que Paul voulait se rendre, et que l'Esprit l'en a dissuadé dans le but de les épargner. On peut supposer encore qu'il parle d'un autre voyage, qu'il aurait résolu dans sa pensée avant d'écrire sa première lettre, mais qu'il aurait retardé par un motif de charité, pour ne pas faire ressortir leur inconduite. Or, il est probable que, même après la seconde lettre, il différa pour ce motif, et non parce que

l'Esprit lui défendait ce voyage. Il est donc mieux de penser que cette défense existait au commencement, et qu'ensuite Paul se décida lui-même à rester, pensant que c'était préférable. Je vous prie de considérer de quelle façon il se met encore en scène; c'est en se faisant un appui des attaques mêmes de ses contradicteurs, comme je ne cesserai de le dire. Il est à croire que ces derniers se livraient à des soupçons odieux, et qu'ils devaient tenir ce langage : Si vous avez refusé de venir, c'est par un sentiment de haine. Il leur montre donc le contraire, en leur déclarant que, s'il n'est pas venu, c'est par affection pour eux. Quels sont ces ménagements dont il parle? J'ai su, leur dit-il, que quelques-uns parmi vous sont tombés dans la fornication, et je n'ai pas voulu venir pour ne pas vous affliger. Une fois là, j'eusse été dans la nécessité d'examiner l'affaire, de la juger et de porter une peine que plusieurs auraient subie. J'ai donc pensé qu'il valait mieux me tenir éloigné et vous donner le temps de vous repentir, que juger par moi-même et frapper ainsi sans pitié.

Il s'en explique ouvertement vers la fin de la lettre. Je crains, dit-il alors, « qu'à mon arrivée parmi vous Dieu ne m'humilie, et que je n'aie à pleurer sur un grand nombre de coupables qui n'ont pas fait pénitence des impudicités et des fornications qu'ils ont commises. » II *Cor.*, XII, 21. C'est ce qu'il insinue déjà comme pour se justifier lui-même; mais il leur fait en même temps une sévère leçon et les frappe de terreur, puisqu'il leur signifie qu'ils sont passibles d'un grave châtiment, et qu'ils ne l'éviteront pas, s'ils ne se corrigent sur l'heure. Et cela même, il le dit encore clairement à la fin de la lettre : « Si je reviens chez vous, je n'épargnerai pas les coupables. » Il ne s'explique pas en termes aussi formels au commencement; sa parole est ici moins austère. Non content, il la mitige même ensuite par l'espoir de l'amendement. Sa parole était l'expression d'une grande autorité; or, quand on est maître de punir, on se relâche volontiers de son droit; il adoucit donc les premières aspérités de son langage, quand il dit: « Ce n'est pas que nous exercions une domination sur votre foi. » Si j'ai dit qu'en ne venant pas j'ai voulu vous épargner, ce n'est pas que je m'arroge un empire sur vous. Il n'a pas même employé cette dernière expression; il a dit : « Sur votre foi, » ce qui est plus doux et plus vrai. Qui pourrait forcer à croire quelqu'un qui ne veut pas? « Nous sommes les auxiliaires de votre bonheur. » Comme votre bonheur est le nôtre, je ne suis pas venu, de peur de vous jeter dans la tristesse, et d'augmenter ainsi la mienne; je suis resté dans l'espoir que, vous étant corrigés par l'effet de la menace, vous serez dans la joie. Tout ce que nous faisons est dans ce but; nous y mettons tout notre zèle, parce que cette joie nous est commune avec vous.

« Vous êtes fermes dans la foi. » Voyez comme il adoucit encore le ton; il craint de les pousser à bout, les ayant déjà fortement stimulés dans sa précédente lettre, eux-mêmes d'ailleurs ayant montré quelque amendement. C'eût été s'exposer à les bouleverser que de revenir encore aux mêmes reproches, après qu'ils avaient ainsi changé. De là vient que cette lettre est beaucoup plus douce que la première. « J'ai résolu en moi-même de ne pas revenir vers vous, de peur d'y trouver encore un sujet de tristesse. » Ce mot « encore » montre qu'ils l'avaient contristé déjà. Tout en paraissant donc se justifier, il leur adresse un reproche tacite. S'ils l'avaient contristé déjà, s'ils devaient le contrister de nouveau, jugez quelle était leur confusion. Il ne dit pas formellement qu'ils l'ont affligé; mais il insinue la même chose en d'autres termes; il leur déclare qu'il n'est pas venu pour ne pas leur causer de la tristesse, expression qui sera mieux accueillie, quoiqu'elle n'ait pas une autre portée. Si je vous afflige, qui me réjouira, si ce n'est celui qui s'afflige à mon occasion? Comment ces idées se suivent-elles? Parfaitement. Voyez : Je n'ai pas voulu me rendre auprès de vous, leur dit-il, pour ne pas vous attrister davantage, en vous réprimandant, en vous traitant avec sévérité, en vous repoussant avec indignation. — Puis, comme c'était là chose grave, comme c'était au fond les accuser de mener une conduite capable d'affliger Paul, il mitige encore son langage : « Si je vous attriste,

qui me réjouira, si ce n'est celui qui s'afflige à mon occasion ? Voici ce qu'il entend dire : Alors même que je devrais être affligé par les reproches que je vous adresserais et par la vue de votre tristesse, cela serait de nature à me réjouir; car c'est un grand témoignage d'amour que vous m'estimiez au point d'éprouver un déchirement de l'âme quand vous êtes repoussés par moi.

2. Et voyez sa prudence : bien qu'il soit naturel aux disciples de gémir et de s'affliger des réprimandes qui leur sont faites, il les représente comme lui en sachant gré. Nul ne me procure une aussi douce satisfaction que celui dont l'esprit est assez préoccupé de mes paroles pour ressentir une vive douleur en me voyant irrité. Il semblait devoir ajouter : Si je vous cause de la tristesse, qui pourra donc vous causer de la joie? Il ne parle pas néanmoins de la sorte, il retourne encore l'expression, en l'adoucissant; il dit : Si je vous fais de la peine, cela même est une grande faveur que j'obtiens de vous, puisque mes paroles vous mordent au cœur. « Voilà ce que je vous ai justement écrit. » — Quoi donc? — Qu'en ne venant pas j'ai voulu vous épargner. — Où l'a-t-il écrit? est-ce dans la première lettre, quand il dit : « Je ne veux pas, dans cette circonstance, vous voir en passant? » I *Cor.*, VI, 7. Ce n'est pas mon opinion, et je le vois plutôt dans la lettre présente : « De peur qu'à mon arrivée Dieu ne m'humilie parmi vous. » II *Cor.*, XII, 21. C'est à la fin de la lettre, nous dit-il, que j'ai consigné cette pensée : « De peur qu'à mon arrivée Dieu ne m'humilie parmi vous, et que je n'aie à pleurer sur les prévaricateurs. » — Pourquoi donc écriviez-vous? — « Pour n'être pas affligé en arrivant par ceux-là même qui devaient m'être un sujet de joie; comptant du reste que ma joie serait la vôtre à tous. » Comme il venait de dire qu'il se réjouissait de leur tristesse, et comme cette parole semblait respirer la raideur et la dureté, il la retourne encore, il l'adoucit par les choses qu'il ajoute : Je vous ai d'abord écrit pour ne pas vous trouver dans l'affliction, n'étant pas revenus à résipiscence. Voilà pourquoi j'ai dit : « Pour ne pas vous attrister. » Je ne considère pas ici mon avantage, mais le vôtre. Je sais que vous êtes dans la joie quand vous me voyez content, et dans la tristesse quand vous me voyez affligé.

Remarquez une fois de plus la cohésion des paroles dites; elles deviennent ainsi plus intelligibles pour nous. — Si je ne suis pas venu, c'est pour ne pas vous faire de la peine, en vous trouvant dans le même état. J'ai donc agi de la sorte, non dans mon intérêt, mais dans le vôtre. Pour moi, j'aurais éprouvé une vive satisfaction par le fait même de votre tristesse, puisque j'aurais vu dans la douleur que vous eût causée mon indignation une preuve de votre estime pour moi : « Qui peut me réjouir, si ce n'est celui qui s'attriste à mon occasion? » Et cependant, quoique je sois ainsi disposé, j'ai voulu vous écrire, ne consultant que votre bien, pour éviter une telle douleur; ce n'est donc pas sur moi-même, c'est sur vous que j'ai toujours eu les yeux fixés. Je savais bien que, en me voyant triste, vous seriez dans le chagrin, tout comme vous seriez dans l'allégresse en me voyant satisfait. Remarquez encore une fois sa prudence : Je ne suis pas venu, leur avait-il dit, de peur de vous affliger; puis il ajoute qu'il se réjouit. Voulant donc leur montrer qu'il ne se réjouit pas précisément à cause de leur tristesse, il leur montre la cause de sa joie dans l'effet produit par sa parole. « Cela ne m'empêche pas de souffrir, quand je suis dans la nécessité d'affliger ceux qui ressentent pour moi une si grande affection; et ce n'est pas seulement à cause des reproches que je leur adresse, c'est par la douleur même qu'ils me causent et que je leur cause à mon tour. » Notez aussi l'éloge qu'il glisse après cela : « Au sujet desquels je devais me réjouir. » Cette expression atteste également la sincérité de son âme et la force de son amour. On croirait entendre un père parlant à des enfants comblés de bienfaits et pour lesquels il n'a reculé devant aucune fatigue. — Si je vous ai donc écrit pour cela sans venir ensuite, c'est pour votre plus grand bien que je ne suis pas venu; c'est une preuve de tendresse, et non de haine ou d'aversion, que vous devez voir dans ma conduite. — Comme il avait

dit qu'on le réjouissait en l'attristant, ne voulant pas qu'on pût l'interpeller en ces termes : C'est donc cela que vous recherchiez, votre satisfaction personnelle et la manifestation éclatante de votre pouvoir? il ajoute : « Du sein de la tribulation et de l'angoisse du cœur, je vous ai écrit à travers d'abondantes larmes, non pour vous affliger, mais pour vous faire connaître la charité toujours croissante qui m'anime envers vous. »

Où trouver une âme plus aimante? Paul ne témoigne pas moins de douleur que les coupables eux-mêmes, ou plutôt c'est lui qui témoigne une douleur véritable. Il n'est pas seulement dans la peine, il est « au sein de l'affliction; » non-seulement il pleure, mais il verse « des larmes abondantes; son cœur est dans l'angoisse. » J'étouffais, j'étais suffoqué par la douleur; ne pouvant supporter ce nuage, je vous ai écrit, « non pour vous affliger, mais pour vous faire connaître la charité toujours croissante qui m'anime envers vous. » La suite naturelle des idées eût été celle-ci : Non pour vous affliger, mais pour vous corriger, puisque c'était là le but de sa lettre. Il ne parle pas néanmoins ainsi; et vous venez d'entendre ce qu'il dit à la place, afin que sa parole soit plus favorablement acceptée; il leur déclare qu'il fait tout par l'amour pour eux, espérant par là les pénétrer d'un sentiment réciproque. Il ne se borne pas à parler de sa charité, c'est « une charité toujours croissante. » Cet amour de prédilection qu'il leur témoigne, et par lequel il les élève au rang de ses meilleurs disciples, finira par gagner leur cœur. De là vient qu'il leur disait : « Si pour les autres je ne suis pas apôtre, je le suis du moins pour vous; » I *Cor.*, IX, 2. et plus haut : « Si vous avez plusieurs instituteurs, vous n'avez du moins qu'un père. » *Ibid.*, IV, 15. Dans la présente lettre il a dit : « Nous avons vécu ici-bas dans la grâce de Dieu, mais d'une manière plus abondante envers vous; » II *Cor.*, I, 12; et plus tard il dira : « Quoique, vous aimant davantage, je sois moins aimé. » *Ibid.*, XII, 15. Voilà comment il parle ici de l'affection plus abondante qu'il a pour eux.

3. Si les paroles respiraient donc l'indignation, cette indignation provenait elle-même de l'amour et de la douleur. — En vous écrivant ma lettre, je souffrais, j'étais dans l'angoisse, non-seulement à cause de vos péchés, mais encore à cause de la peine que je devais vous causer. Et cela même est de la tendresse : Je suis affecté comme un père qui serait forcé de traiter avec le fer et le feu la plaie purulente d'un fils bien-aimé, et qui souffrirait également du mal et du remède. Ce que vous regardez donc comme une preuve de haine envers vous est le témoignage d'une affection profonde. Or, si je vous ai témoigné mon amour en vous affligeant, je vous le témoigne encore mieux en me réjouissant de votre affliction. — Il se justifie, comme du reste il s'est justifié dans plusieurs autres circonstances, et sans en rougir; Dieu lui-même se justifie quand il dit : « Mon peuple, que t'ai-je fait? » *Mich.*, VI, 3; à plus forte raison l'Apôtre. Après s'être justifié sur ce point, et quand il va tout à l'heure prendre la défense du fornicateur, il ne veut pas les jeter dans une pénible incertitude, et peut-être dans l'obstination, en paraissant leur donner des ordres opposés, puisqu'il doit, après leur avoir montré tant d'indignation, leur imposer ensuite de pardonner; aussi voyez comment il les prémunit contre de telles pensées, et par ce qu'il a déjà dit, et par ce qu'il va dire. Ecoutez : « Si quelqu'un est un sujet de tristesse, ce n'est pas précisément pour moi. » Il les a d'abord loués de ce que les mêmes choses les ont réjouis et contristés; il leur a dit : « Ma joie est celle de vous tous; » et maintenant sa parole prend tout à fait cette direction.

Si vous prenez tous part à ma joie, c'est le moment de vous y livrer, comme vous avez d'abord pris part à ma tristesse. En vous affligeant, vous me procuriez une vraie satisfaction, et vous produirez le même effet en vous réjouissant. Il n'a pas dit : Mon chagrin est le vôtre à tous; cela résulte assez de ses autres paroles; il ne mentionne ici que ce dont il a besoin, le sentiment contraire : « Ma joie est la vôtre à tous. » Il rappelle encore ce qu'il disait plus haut : « Si quelqu'un est un sujet de tristesse,

ce n'est pas précisément pour moi, ou du moins il ne l'est qu'en partie; car je ne fais pas peser sur tous la même accusation. » Je sais que vous avez été comme moi saisis de colère et d'indignation contre le fornicateur, et dans une certaine mesure son crime vous a tous affligés. Par cette restriction, « en partie, » je n'ai pas voulu dire que vous en ayez été moins affligés que moi; mais je n'ai pas voulu, non plus, accabler le fornicateur lui-même. Ce n'est donc pas moi seul qu'il a contristé, c'est vous tous; et je l'ai ménagé par une semblable restriction. — Voyez-vous comme il s'empresse de calmer leur ressentiment en reconnaissant la part qu'ils ont prise à son indignation? « Il suffit à cet homme d'une réprimande faite par plusieurs. » Au lieu de répéter une qualification, il s'est servi d'un mot plus général, comme dans sa première lettre. Ce n'est pas toutefois pour le même motif; c'était par pudeur d'abord, ici c'est par indulgence.

Désormais il ne fait plus mention du péché, parce que c'est l'heure de relever le pécheur. « Il est mieux, au contraire, de pardonner et de consoler, de peur que cet homme ne soit submergé par une trop grande tristesse. » Il ne se borne pas à leur ordonner d'en finir avec les voies de rigueur, il leur demande de le ramener à son premier état. Quand un coupable, en effet, a subi le supplice des verges, qu'on l'abandonne simplement et qu'on n'en ait aucun soin, c'est ne rien faire. Remarquez comme il corrige encore le prévaricateur, afin qu'il n'abuse pas du pardon. Sa confession et son repentir n'auraient pas suffi pour le réhabiliter, c'est là plutôt une grâce. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Pardonnez et consolez. » Ce qui suit a la même signification. — Ce n'est pas qu'il le mérite ni qu'il ait fait suffisamment pénitence; c'est à cause de son infirmité, c'est parce qu'il est faible que je le demande. — Il poursuit donc : « De peur que cet homme ne soit submergé par une trop grande tristesse. » Paul atteste ici d'une manière bien explicite le repentir du coupable, ainsi que sa propre volonté de ne pas l'exposer au désespoir. Quelle est la crainte qu'il exprime? Ou bien que cet homme ne suive l'exemple de Judas, ou, s'il consent à vivre, qu'il ne devienne plus pervers. — S'il retourne en arrière parce qu'il n'aura pu supporter une correction trop forte ou trop prolongée, il ira jusqu'à désespérer de lui-même, et se précipitera dans la mort ou dans l'iniquité. Il faut donc lui tendre la main, pour que la plaie ne s'envenime pas, pour que nous ne perdions pas par défaut de mesure le bien que nous avions commencé.

4. En parlant de la sorte, il achève de corriger et d'instruire le prévaricateur, pour qu'il ne se néglige pas après avoir obtenu le pardon. — Nous ne l'avons pas accueilli, certes, comme s'il était entièrement purifié, mais bien pour éviter qu'il commît quelque chose de pire. — Paul nous apprend par là qu'il faut tenir compte, dans la pénitence, non-seulement de la nature des péchés, mais encore des intentions et des sentiments du pécheur. Ainsi fit alors l'Apôtre, craignant la faiblesse du fornicateur, et ne voulant pas qu'il fût submergé, ou mieux « absorbé, » selon la force du texte, comme s'il devenait la proie d'une bête féroce ou d'une horrible tempête. « Voilà pourquoi je vous conjure. » Paul ne commande plus, il implore; ce n'est plus un maître, c'est un égal; il leur fait occuper le trône du juge, se bornant lui-même au rôle d'avocat. Ayant accompli ce qu'il voulait, il a recours dans sa joie aux plus humbles prières. — Et de quoi les priez-vous, je vous le demande? — « D'avoir envers lui une inébranlable charité. » Raffermissez-le, ne l'accueillez pas avec indifférence et comme par manière d'acquit. — Il leur donnait encore là le témoignage de la plus haute vertu; car celui qu'ils avaient d'abord soutenu de leur affection et de leurs applaudissements, au point d'en être orgueilleux, ils le repoussaient maintenant de telle façon que Paul est obligé de faire les plus grands efforts pour obtenir leur indulgence et les affermir dans la charité. Telle était la vertu des disciples, telle aussi celle du maître : les uns déploient ce zèle pour les mœurs, l'autre déploie cette sagesse pour les modérer. Si nous agissions de même aujourd'hui, les pécheurs ne vivraient pas ainsi dans le désordre. Il ne faut pas aimer au hasard, il ne faut pas repousser sans raison.

Les intentions et les sentiments du pécheur doivent contre-balancer la nature de la pénitence qu'on lui inflige.



« J'ai voulu vous écrire aussi pour savoir par expérience si vous étiez obéissants en toute chose ; » et quand il est question de retrancher, et quand il s'agit d'unir. Le voyez-vous imprimant de nouveau la crainte? Il la leur avait inspirée déjà lorsque cet homme avait prévariqué, s'ils ne le retranchaient pas de leur Eglise; il leur avait dit : « Un peu de levain fait fermenter toute la masse, » I *Cor.*, v, 6, pour ne citer que ces paroles. Il leur fait de même redouter ici la désobéissance, leur tenant à peu près ce langage : Comme vous avez alors songé à vos propres intérêts en même temps qu'aux siens, vous le devez encore mieux aujourd'hui, si vous ne voulez pas qu'on vous accuse d'obstination et d'inhumanité, si vous tenez à pratiquer une complète obéissance. De là ce qu'il a dit : « J'ai voulu vous écrire pour savoir par expérience si vous êtes obéissants en toute chose. » Votre conduite eût pu paraître entachée de haine et de jalousie; en ceci c'est une pure et parfaite obéissance que vous montrerez ; on verra si vous avez un sincère amour pour vos semblables. Devoirs des disciples. De vrais disciples écoutent docilement la voix du maître dans les ordres mêmes qui leur semblent les plus opposés. « En toute chose, » a dit Paul. Il leur enseigne par là que, s'ils n'écoutent pas sa parole, ce sera pour leur propre déshonneur plus encore que pour celui du coupable; on ne manquera pas de leur reprocher une pareille obstination. — Il agit ainsi pour les amener à se soumettre ; il déclare leur avoir écrit dans cette intention. Ce n'était pas précisément le but de sa lettre ; mais il s'exprime de la sorte afin de les toucher; ce qu'il se proposait avant tout, c'était de sauver le pécheur. Seulement il tâche aussi de leur être agréable, sans préjudice pour son but. Cette expression, « en toute chose, » est encore un éloge pour eux ; elle rappelle, elle remet sous les yeux leur première obéissance.

« Si vous accordez une grâce, je l'accorde également. » Voyez comme il se met à la seconde place, leur cédant le pas, ne marchant qu'à leur suite. Ainsi s'adoucit un esprit irrité, ainsi l'obstination se dissipe. De peur néanmoins qu'ils ne tombent dans l'apathie, comme étant maîtres d'eux-mêmes, et qu'ils ne lui donnent l'exclusion, il leur ôte ce prétexte; il déclare faire grâce avec eux. « Si j'ai fait grâce, ajoute-t-il, j'ai fait grâce pour vous. » Cela même, c'est pour vous que je l'ai fait. Quand il ordonnait de l'exclure, il ne leur avait pas laissé la liberté d'user d'indulgence, puisqu'il disait : « J'ai déjà porté la sentence, il faut qu'un tel homme soit livré à Satan ; » I *Cor.*, v, 5; et cependant il les associait ensuite à son jugement par cette parole : « C'est dans votre assemblée que j'ai résolu de le livrer. » Il accomplissait ainsi deux grandes choses; la sentence était portée; mais elle ne l'était pas sans le concours des disciples. Paul ne la portait pas seul, de peur de les blesser, de peur qu'on l'accusât d'arrogance ou de mépris; il ne les laissait pas non plus entièrement libres de prononcer, pour ne pas les exposer à mésuser de leur pouvoir en faisant intempestivement grâce au coupable. Il agit de même ici; il leur déclare qu'il pardonne maintenant à celui qu'il avait condamné dans sa première lettre; et puis, pour qu'ils ne s'offensent pas comme s'il les dédaignait, il ajoute : « A cause de vous. » — Quoi donc? pardonnait-il par égard pour les hommes? — Nullement; et la preuve, c'est qu'il ajoute encore : « Dans la personne du Christ. » Que signifie cette expression : Selon Dieu, ou bien : Pour la gloire du Christ? « Afin que Satan ne nous prenne pas dans ses piéges; car nous n'ignorons pas ses desseins. » Observez comme il leur accorde et leur retire tour à tour la même puissance, comme il les apaise d'abord et réprime ensuite leur orgueil. Ce n'est pas la seule leçon qu'il leur donne, il leur apprend de plus le mal que leur causerait la désobéissance; et c'est ce qu'il leur enseignait dès le commencement. Il leur disait alors : « Un peu de levain suffit pour mettre en fermentation toute la masse ; » I *Cor.*, v, 6; il leur dit à présent : « Pour que Satan ne nous prenne pas dans ses piéges. » Partout il exerce avec eux le droit de pardon.

5. Examinez de nouveau ce qui précède : « Si quelqu'un est un sujet de tristesse, ce n'est pas moi qu'il a contristé; ou du moins ce n'est qu'en partie; car je ne ferai pas peser l'accusation sur vous tous; » et puis il dit : « C'est assez pour

un tel homme d'une réprimande faite par plusieurs. » Voilà sa sentence, voilà sa pensée. Il ne s'en tient pas là cependant; il les appelle à prononcer avec lui : « Afin que vous lui pardonniez plutôt et que vous le consoliez. Aussi je vous conjure de lui témoigner une inébranlable charité. » Mais, après avoir tout remis à leur jugement, il en revient encore à sa propre autorité : « C'est pour cela que j'ai voulu vous écrire, pour savoir par expérience si vous étiez obéissants en toute chose. » Et de nouveau il leur attribue le pardon : « Celui à qui vous avez pardonné; » il se l'attribue à lui-même : « Si j'ai pardonné, c'est à cause de vous; » il unit enfin leur puissance et la sienne, quand il dit : « Et moi-même, si j'ai pardonné, c'est à cause de vous et dans la personne du Christ; » ce qui veut dire, pour la gloire du Christ, ou bien parce que le Christ l'ordonnait ainsi; et c'est là ce qui les persuadait le mieux. Ils craignaient, en effet, de ne pas montrer assez d'indulgence dans une affaire qui tournait à la gloire du Seigneur, et selon son bon plaisir. Après cela reparaît le préjudice qu'ils se causeraient par leur désobéissance : « Pour que nous ne tombions pas dans les piéges de Satan. »

Son expression implique ici l'idée de rapine; elle n'en est que plus belle, puisque l'ennemi ravit ce qui ne lui appartient en aucune façon, et que c'est notre bien qu'il enlève. Ne me dites pas que le coupable seul devient sa proie; songez que le troupeau s'amoindrit d'autant, vu surtout qu'il serait maintenant possible de recouvrer ce qui était perdu. « Car nous n'ignorons pas ses desseins. » Il cherche à nous perdre sous prétexte de religion. Ce n'est pas seulement en poussant un homme à l'impureté qu'il le pousse à sa perte; c'est encore par un chemin opposé, par une douleur excessive de son crime. Puisque le démon s'empare des nôtres en même temps que des siens, puisqu'il perd les hommes, et par le péché qu'il leur fait commettre, et par la pénitence que nous leur imposons, comment ne serait-ce pas là une véritable rapine? Ce n'est pas assez pour lui, je le répète, de causer notre malheur par le péché, il le cause aussi par la pénitence, si nous ne sommes pas en garde contre lui. C'est donc à bon droit qu'il est accusé de rapine, lui qui triomphe de nous par ce qui nous appartient. Qu'il nous subjugue par le péché, c'est son affaire; mais par la pénitence, c'est une usurpation : c'est là notre arme, et non la sienne. Lui donnant prise de ce côté, songez donc combien honteuse serait notre défaite, combien il aurait le droit de nous prodiguer l'insulte et la moquerie comme à des misérables sans courage, après s'être servi de nos propres armes pour nous réduire en son pouvoir. Qu'il nous inflige de nouvelles blessures avec ce qui devait les guérir, c'est le comble de la dérision et de la honte. A cela répond la parole de Paul : « Nous n'ignorons pas ses desseins, » ses transformations, ses artifices, ses perfides manœuvres, son habileté surtout à nous livrer assaut sous le masque de la piété.

Pleins de ces réflexions, ne méprisons jamais personne, ne poussons jamais les pécheurs au désespoir, et, de notre côté, ne nous laissons pas aller à la négligence; déplorons nos péchés avec une componction sincère, et non en paroles seulement. J'en ai vu beaucoup qui prétendaient gémir sur leurs désordres, et ne faisaient rien de grand. Ils jeûnaient sans doute, ils portaient de très-modestes vêtements; mais au fond de l'âme ils avaient plus d'amour pour l'argent que les usuriers, de plus terribles emportements que les bêtes féroces, ils se plaisaient à la détraction plus que d'autres à la louange. En vérité, ce n'est pas de la pénitence; c'en est l'ombre et le fantôme, non la réalité. On peut donc aussi dire parfaitement à ces hommes : Prenez garde de ne pas vous laisser circonvenir par Satan; car nous n'ignorons pas ses intentions. Il perd les uns par le péché, les autres par la pénitence, d'autres encore par d'autres moyens, en ne leur laissant retirer de leur pénitence aucun fruit. Ne pouvant pas les attaquer de front avec succès, il prend une voie détournée; il accroît leurs fatigues, et fait en sorte qu'elles soient sans résultat; il les jette dans la négligence sur bien des points, en leur persuadant qu'ils ont tout accompli.

Exhortation morale.

Pour ne pas nous imposer un labeur inutile,

adressons-nous spécialement aux femmes dont telles sont les dispositions; nous les voyons plus sujettes à cette maladie. Ce que vous faites maintenant est beau sans doute, jeûner, coucher sur la dure et sur la cendre; mais, si vous n'y joignez pas les autres devoirs, il n'en résulte pour vous aucun bien. Dieu nous a dit à quelles conditions il remet les péchés. Pourquoi donc, laissant ce chemin de côté, vous en tracez-vous un autre? Les Ninivites avaient péché, ils avaient commis les fautes que vous commettez aujourd'hui; examinons ce qui les sauva. Les médecins emploient beaucoup de remèdes pour guérir leurs malades; l'homme sage ne fait guère attention aux divers remèdes employés, il demande seulement quelle amélioration est survenue. Ainsi devons-nous procéder dans le sujet qui nous occupe. Quel fut donc le moyen qui sauva ces barbares? Ils eurent recours, pour cicatriser leurs plaies, à des jeûnes sévères, à des veilles prolongées, au sac, à la cendre, aux gémissements; ils y joignirent une véritable conversion.

Exemple tiré de la pénitence que firent les Ninivites.

6. Examinons ce qui leur rendit la santé. — Et comment le saurons-nous? me demanderez-vous peut-être. — En venant au médecin, en l'interrogeant; il ne nous le cachera pas, il nous le dira de la manière la plus formelle. Bien plus, pour que personne n'en ignore, pour qu'on n'ait pas besoin de l'interroger, il a consigné par écrit le traitement qui réussit alors. Quel est-il? « Dieu vit que chacun s'était détourné de sa mauvaise voie, et lui-même se repentit du mal qu'il avait annoncé devoir leur faire. » *Jon.*, III, 10. Il n'est là question ni de jeûne, ni de sac, ni de cendre. Je ne le dis pas pour condamner le jeûne; loin de moi cette pensée. Mon but est de vous recommander ce qui l'emporte de beaucoup sur le jeûne, le renoncement à toute iniquité. David avait aussi péché; voyons de quelle façon il fit pénitence. Il demeura trois jours assis dans la cendre; mais c'est à cause de son enfant, et non de sa prévarication, qu'il se livra de la sorte à l'ivresse de la douleur; il expia son crime d'une tout autre manière, par l'humilité, la contrition du cœur, le brisement de l'âme, la vigilance à ne plus retomber, le souvenir constant du péché commis, l'action de grâces dans tous les revers, la générosité envers les persécuteurs; non-seulement il ne se vengea pas de ceux qui voulaient lui nuire, mais encore il empêcha les siens d'en tirer vengeance. Quand Séméi l'accablait d'outrages, le chef de son armée se trouvant présent et manifestant son indignation, il dit : « Laisse-le me maudire; c'est Dieu qui le veut ainsi. » II *Reg.*, XVI, 10. Il avait un cœur contrit et humilié; c'est là surtout ce qui le purifiait de ses prévarications. Telle est la confession véritable, tel est le véritable repentir. Si, pendant que nous jeûnons, nous avons encore de l'orgueil, loin d'y gagner, nous y perdons.

Vous aussi donc, humiliez votre cœur, afin d'apaiser Dieu; car « il est près de ceux dont le cœur est dans l'affliction. » *Psal.* XXXIII, 19. Ne voyez-vous pas comment des hommes habitant de splendides palais ne résistent pas aux plus infimes de leurs serviteurs qui leur manquent de respect et les insultent, supportent même volontiers ces affronts à cause du déshonneur qu'ils ont encouru par le péché? Imitez cet exemple : si quelqu'un vous injurie, ne vous indignez pas; gémissez plutôt, non de l'injure, mais de la flétrissure qui résulte de votre iniquité. Avez-vous péché, versez des larmes, non parce que vous serez puni, ce qui n'est rien, mais parce que vous avez outragé le Seigneur si plein de mansuétude, qui vous a tant aimé, qui désire votre salut au point de donner son Fils pour vous. C'est pour cela que vous devez gémir, et sans interruption : encore une fois, c'est la confession véritable. Ne soyez pas aujourd'hui dans la joie, demain dans la tristesse, pour revenir ensuite à la joie; ne cessez pas de gémir, gardez toujours les sentiments de la pénitence. « Heureux ceux qui pleurent, » est-il dit; *Matth.*, v, 5; évidemment, ceux dont telle est la disposition habituelle. Nourrissez-vous donc de ces sentiments, occupez-vous de vous-même, brisez votre cœur, poussez des soupirs comme le ferait un père qui vient de perdre son fils bien-aimé. « Déchirez vos cœurs, s'écrie le prophète, et non vos vêtements. » *Joel*, II, 13. Ce qui est brisé ne se redressera pas, la continuité

de ce brisement rend impossible l'arrogance. Aussi, tandis qu'un prophète nous fait cette recommandation, l'autre dit que « Dieu ne méprisera pas un cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 19.

Etes-vous sage, riche, potentat, brisez votre cœur, ne lui permettez aucune élévation, aucune enflure. Ce qui est déchiré ne saurait s'enfler. Une chose serait-elle donc capable de lui donner de l'orgueil, qu'il n'éprouvera pas cette enflure, déchiré qu'il est. Tenez-vous dans la modestie; souvenez-vous que, pour une seule parole, le publicain fut justifié, bien qu'il n'y eût pas là précisément de modestie, et que ce fût la vérité pure. Or, si telle est sa force, combien plus grande doit être celle de l'humilité? Pardonnez à ceux qui vous ont fait injure; c'est encore un moyen d'obtenir la rémission des péchés. Il est dit de l'un : « Je l'ai vu marchant dans la tristesse, et j'ai redressé ses voies; » *Isa.*, LVII, 18; c'est ce qui délivra Achab de la colère divine. Il est dit aux autres : « Pardonnez, et l'on vous pardonnera. » *Luc.*, VI, 37. Il est encore une voie qui conduit à la guérison, c'est la condamnation des fautes commises : « Dites le premier vos iniquités, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Une autre chose encore efface les péchés : souffrir avec action de grâces; mais le meilleur de tous les moyens, c'est l'aumône. Comptez donc les remèdes propres à guérir vos plaies, et ne manquez pas de les appliquer tous ensemble, l'humilité, la confession, l'oubli des injures, la reconnaissance dans l'adversité, les secours donnés soit en argent, soit en bonnes œuvres, des prières faites avec énergie. C'est ainsi que la veuve attendrit ce juge impitoyable et cruel. Puisqu'elle vint à bout d'un juge inique, à plus forte raison viendrez-vous à bout d'un juge plein de bonté.

Outre les moyens signalés déjà, je veux en signaler un autre : protéger les opprimés. « Prenez en main la cause de l'orphelin et de la veuve; venez ensuite et discutons. Si vos péchés sont comme le vermillon, je les rendrai blancs comme la neige. » *Isa.*, I, 16, 17. Quelle excuse aurons-nous donc si, négligeant tant de chemins qui nous mènent au ciel, tant de remèdes capables de nous guérir, nous restons dans les mêmes habitudes, après même avoir été baptisés? Ne persévérons pas dans cet état; vous qui n'êtes pas tombés, gardez la beauté de votre âme, ou bien augmentez-la de plus en plus; le péché ne se trouvant pas en vous, vos vertus la rendront, en effet, chaque jour plus parfaite; et nous, coupables de tant de prévarications, mettons en œuvre tout ce qui a été dit pour nous corriger; nous pourrons alors nous présenter avec confiance au tribunal du Christ. Puissions-nous tous avoir cet avantage, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

« Or, étant venu à Troade pour prêcher l'Evangile du Christ, quoique les portes me fussent ouvertes par la grâce du Seigneur, je n'avais pas l'esprit en repos, parce que je n'y avais pas trouvé Tite, mon frère. »

1. De telles paroles semblent indignes de Paul, qui, pour l'absence d'un frère, renonce à faire un si grand bien. De plus, elles paraissent peu d'accord avec les précédentes. Que désirez-vous? Commencerai-je par vous montrer que l'Apôtre n'est pas en contradiction avec lui-même, ou bien qu'il n'a rien dit d'indigne de lui? A mon avis, nous devons commencer par la question de logique; celle de dignité nous deviendra plus facile et plus claire. Comment donc ce que l'Apôtre dit ici se rapporte-t-il à ce qui précède? Pour le savoir, il faut rappeler ces antécédents. Quels sont-ils? Il disait dès le principe : « Je ne veux pas que vous ignoriez quelles tribulations nous ont été suscitées en Asie, où nous avons été accablés outre mesure, au delà de nos forces. » Après avoir dit ensuite de quelle façon il a été délivré, ce qui est survenu dans l'intervalle, il rapporte naturellement la nouvelle peine qu'il a subie. Quelle est-elle? De n'avoir pas trouvé Tite. C'est déjà beaucoup pour accabler une âme d'avoir à soutenir de graves tentations; mais, quand on n'a pas quelqu'un qui nous console et qui nous aide à

porter le fardeau, la tempête est plus terrible. Ce Tite est le même qu'il déclare plus tard être venu de leur part vers lui, et dont il fait les plus magnifiques éloges, en ajoutant qu'il l'avait lui-même envoyé. Il veut maintenant leur faire entendre qu'il a subi cette peine pour eux.

C'est assez montrer la suite et l'enchaînement de ces paroles; il me reste à vous prouver qu'elles ne sont pas indignes de Paul. Il ne dit pas que l'absence de Tite ait fait obstacle au salut de ceux qui devaient embrasser la foi, ou bien au zèle de l'Apôtre pour les fidèles; il dit seulement qu'il n'a pas eu de repos, qu'il a été dans la tristesse et la douleur à cause de l'absence de son frère, nous enseignant par là ce que c'est que d'être privé d'un frère, et le motif pour lequel il quitta cette ville. « Etant arrivé à Troade pour prêcher l'Evangile. » Son voyage n'était pas sans but, on le voit. — Quoique je fusse venu dans cette intention, et qu'une grande œuvre se présentât à moi, « la porte m'étant ouverte dans le Seigneur, je n'ai pas eu de repos; » mais cela n'a pas empêché l'œuvre de s'accomplir. — Pourquoi donc ajoute-t-il : « Après leur avoir dit adieu, je partis? » — Je ne prolongeai pas mon séjour, à cause de ma douleur et de mon angoisse. — Peut-être ce départ précipité fut-il un obstacle à l'œuvre. — C'était là pour eux une consolation de plus. Si, lorsque la porte était grande ouverte, et qu'il était venu dans ce dessein, il se hâta néanmoins de quitter cette ville parce qu'il n'y avait pas trouvé son frère, — à plus forte raison devez-vous me pardonner, semble-t-il leur dire, quand des affaires pressantes me forcent à courir partout et ne me permettent pas d'aller où je voudrais, et de rester au gré de mon désir. — C'est à l'impulsion de l'Esprit qu'il attribuait naguère ses pérégrinations; c'est à Dieu qu'il les attribue maintenant : « Mais je rend grâces à Dieu, qui triomphe sans cesse en nous par le Christ, et qui par nous répand partout la bonne odeur de sa connaissance. » Ne voulant pas paraître se lamenter et se livrer à la tristesse, il bénit le Seigneur.

Voici la portée de son langage : Partout les tribulations, partout les angoisses; à mon arrivée dans l'Asie, j'ai souffert au delà de mes forces. Je suis venu à Troade, et je n'ai pas trouvé mon frère. Je ne me suis pas rendu auprès de vous; et cela ne m'a pas été peu pénible, ou plutôt m'a causé un profond chagrin, soit parce que beaucoup ont prêché parmi vous, soit parce que je n'ai pas eu le bonheur de vous voir. « C'est pour vous épargner que je ne suis pas venu à Corinthe. » II *Cor.*, I, 23. Pour ne pas paraître exprimer uniquement un regret, il ajoute : Loin de nous laisser abattre par les tribulations, nous sommes dans la joie; et ce n'est pas l'avenir seul, c'est encore le présent qui nous l'inspire; car il nous entoure ausssi d'un grand éclat. Non, ce n'est pas un deuil que nous menons, c'est un triomphe; ce qui se passe fait notre honneur. Voilà pourquoi il s'écriait : « Béni soit Dieu, qui triomphe en nous, » c'est-à-dire, qui nous couvre de gloire aux yeux de tous. Ce qu'on juge une honte, en effet, la persécution dont nous sommes partout l'objet, c'est à nos yeux la plus belle de toutes les gloires. — Aussi n'a-t-il pas dit : Qui nous fait briller, mais bien : « Qui triomphe, » et cette expression signifie que de telles persécutions sont un éternel trophée érigé dans tout l'univers contre le diable. A ce mot de triomphe il ajoute ce qui en fait le sujet, relevant encore davantage l'âme de l'auditeur. Ce n'est pas en Dieu seulement que nous triomphons, c'est aussi dans le Christ, par le Christ et la prédication de son Evangile. Puisque le triomphe devait avoir lieu, nous ne pouvions pas manquer de briller aux yeux du monde, nous qui portons le trophée. Ne soyez donc pas étonnés de l'éclat qui nous entoure. « Par nous il répand partout la bonne odeur de sa connaissance. »

2. « Toujours il triomphe, » a-t-il dit plus haut; « partout, » dit-il ici. C'est dire qu'il n'est ni temps ni lieu qui ne soit plein des combats apostoliques. Une autre métaphore, celle d'une bonne odeur, lui sert à rendre sa pensée. Notre présence se révèle à tous comme celle d'un homme qui porte sur lui un agréable parfum. Il compare à ce parfum la connaissance de Dieu; et de là cette expression : « La bonne odeur de sa connaissance. » Telle est la connais-



sance que nous pouvons avoir ici-bas, jamais entièrement claire et dégagée. Voilà pourquoi Paul disait dans la lettre précédente : « Nous voyons maintenant à travers un miroir et comme en énigme. » I *Cor.*, XIII, 12. C'est la bonne odeur dont il parle ici. Quand on en ressent l'impression, on sait qu'un parfum y est, mais nullement quel il est, à moins qu'on ne le connaisse d'avance. Nous savons de même qu'il est un Dieu ; mais nous ignorons quelle est son essence. Apôtres, nous sommes donc un royal encensoir, répandant partout où nous allons un parfum céleste, un encens spirituel. — Il parlait de la sorte, soit pour montrer la puissance de la prédication, puisque les persécuteurs devaient surtout contribuer à la gloire des apôtres, en faisant connaître à l'univers les trophées de l'apostolat et la bonne odeur de la doctrine, soit pour les exhorter à subir les tribulations et les épreuves, à tout supporter avec un courage inébranlable, puisqu'une gloire ineffable devait leur être donnée avant même l'éternelle récompense. « Car nous sommes la bonne odeur du Christ devant Dieu, pour ceux qui doivent être sauvés, et même pour ceux qui périssent. » Qu'on se sauve, en effet, ou qu'on ne se sauve pas, l'Evangile reste toujours avec sa puissance.

De même que la lumière, bien que les yeux malades en soient éblouis, est toujours la lumière, quoique par accident elle produise l'obscurité; de même que le miel conserve sa douceur naturelle, bien qu'il soit amer pour un palais vicié ; de même l'Evangile garde sa bonne odeur, quoiqu'il soit une occasion de perte pour ceux qui ne croient pas. Il n'en est pas la cause réelle, c'est uniquement leur perversité. Rien même ne manifeste mieux sa bonne odeur que la perte des hommes corrompus et pervers. Ce n'est donc pas seulement le salut des bons, c'est la ruine des méchants qui met en évidence son efficacité. Le soleil, par cela même qu'il possède une si vive lumière, frappe d'aveuglement un organe affaibli. Le Sauveur est venu pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre, et les milliers d'âmes qui se perdent ne le dépouillent pas de ce titre de Sauveur ; en aggravant leur châtiment par sa seule présence, il n'en exerce pas moins sa sublime fonction. Voilà pourquoi Paul a dit : « Nous sommes la bonne odeur du Christ devant Dieu; » quelques-uns ont beau courir à leur perte, nous sommes toujours ce que nous sommes. Il ne se borne pas à prononcer le mot de bonne odeur; il ajoute : « En Dieu, ou devant Dieu. » Puisque nous sommes ainsi la bonne odeur, puisque telle est la disposition de sa sagesse, qui dira le contraire?

Cette expression : « Nous sommes la bonne odeur du Christ, » me semble susceptible d'un double sens : ou bien l'Apôtre déclare qu'ils souffrent comme victimes en se dévouant à la mort; ou bien qu'ils sont la bonne odeur de l'incarnation même du Christ, comme si l'on disait : C'est ici la bonne odeur de cette victime. Voilà donc la signification de ce mot, à moins qu'on lui préfère la première, se rapportant à la mort que les disciples souffrent pour le Christ. Voyez en quelle haute estime il tient les tentations; il les appelle un triomphe, un suave parfum, un sacrifice à Dieu. Après avoir dit : « Nous sommes la bonne odeur pour ceux mêmes qui périssent, » ne voulant pas vous laisser croire que ceux-là sont également agréés de Dieu, il ajoute : « Aux uns une odeur de vie pour la vie, aux autres une odeur de mort pour la mort. » Il en est qui en profitent pour se sauver, il en est qui en abusent pour leur malheur. On ne peut donc pas y voir la cause de la perte de ces derniers. Il y a des essences qui tuent les animaux immondes, d'après ce qu'on dit; et nous avons dit nous-mêmes qu'en certains cas le soleil produit les ténèbres. Ce sont là des biens dont telle est la nature; non-seulement ils améliorent les objets qui leur sont appropriés, mais ils détruisent ceux qui leur sont opposés, et ce second effet est celui qui montre le mieux leur puissance.

Le feu déploie moins la sienne lorsqu'il répand sa clarté ou purifie l'or, que lorsqu'il dévore les épines; c'est à ceci surtout qu'on reconnaît le feu. Le Christ n'apparaît jamais si majestueux que lorsqu'il renverse l'Antechrist d'un souffle de sa bouche, et qu'il le fait disparaître par l'éclat seul de sa présence. « Et qui est capable d'un pareil ministère? » Comme il a

dit de grandes choses : Nous sommes la victime et la bonne odeur du Christ; nous triomphons partout; il baisse de nouveau le ton, en attribuant tout à Dieu. C'est pour cela qu'il s'écrie : « Qui sera capable d'un tel ministère? » Tout appartient au Christ, rien à nous-mêmes. Comme ce langage diffère de celui des faux apôtres! Ceux-ci se glorifiaient comme s'ils étaient pour quelque chose dans la prédication; Paul déclare se glorifier précisément de ce qu'il n'est rien : « Notre gloire à nous, c'est le témoignage de notre conscience, attestant que ce n'est pas dans la sagesse de la chair, mais dans la grâce de Dieu que nous avons vécu en ce monde. » II. *Cor.*, I, 12. Les premiers étaient fiers d'avoir acquis la sagesse étrangère; celui-ci la repousse avec fierté. C'est encore ce qu'il exprime en disant : « Qui sera capable d'un pareil ministère? » Dès que nous n'en sommes pas capables, c'est la grâce qui agit.

3. « Nous ne sommes pas comme d'autres qui dénaturent la parole de Dieu. » Il est vrai que nous parlons de grandes choses; mais nous ne nous attribuons aucune de ces bonnes œuvres, nous rapportons tout au Christ; nous n'imiterons jamais les faux apôtres qui ne cessent d'accaparer. Sophistiquer le vin, vendre ce qu'on devrait donner, c'est de la fraude. Paul me paraît ici stigmatiser leurs gains iniques, et leur reprocher de plus, je le répète, de gâter, par un mélange d'instincts personnels, les divins enseignements. Isaïe avait formulé déjà cette accusation : « Des marchands mêlent l'eau avec le vin. » *Isa.*, I, 22. Sous cette image du vin, on peut, sans crainte de se tromper, voir la doctrine. Quant à nous, semble-t-il dire, ce n'est pas ainsi que nous agissons; nous transmettons les choses telles qu'on nous les a confiées, versant aux hommes une parole pure, sans mélange. « Nous parlons avec sincérité, comme de la part de Dieu, devant Dieu, dans le Christ. » Ce n'est pas pour vous tromper que nous prêchons, ni pour vous être agréables, comme si quelque chose venait de nous; « c'est de la part de Dieu. » Nous ne donnons rien, Dieu donne tout : voilà ce que signifie cette parole. Nous n'avons donc pas à nous glorifier comme si nous possédions quelque chose en propre; nous devons lui tout rapporter. « Nous parlons dans le Christ; » nullement par notre sagesse, mais uniquement inspirés et soutenus par sa puissance. Ceux qui se glorifient n'agissent pas de la sorte; ils agissent comme si quelque chose venait d'eux. Aussi dans un autre endroit les attaque-t-il en ces termes : « Qu'avez-vous, que vous ne l'ayez reçu? pourquoi dès lors vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu? » I *Cor.*, IV, 7.

La vertu la plus grande, c'est de tout rapporter à Dieu, et rien à soi-même; de ne jamais se proposer la gloire qui vient des hommes, mais toujours le bon plaisir de Dieu, car c'est lui qui nous demandera compte de tout. Aujourd'hui l'ordre est renversé : nous ne craignons guère celui qui doit s'asseoir sur le tribunal pour instruire notre cause; et nous tremblons devant ceux qui comparaîtront et seront jugés comme nous! D'où vient cette infirmité? Comment a-t-elle envahi nos âmes? C'est que les choses futures ne sont pas l'objet constant de nos méditations, et que nous sommes absorbés par les choses présentes. Voilà pourquoi nous tombons si facilement dans le mal; et, si nous faisons quelque bien, c'est par ostentation, ce qui le fait tourner à notre désavantage. Quelqu'un regarde une femme d'un œil de concupiscence; ni cette femme, ni les personnes qui sont là ne l'ont compris; mais cela n'échappe pas au regard pénétrant du Seigneur. Avant même que le péché fût commis, il a vu la pensée mauvaise, la fureur qui s'est emparée de l'âme, cette tempête intérieure qui la bouleverse jusqu'au fond. Les témoins et les preuves sont inutiles à celui qui sait tout. Ne vous attachez donc pas à l'estime de vos semblables. L'homme aura beau vous louer, si Dieu ne vous approuve pas; il aura beau vous blâmer, il n'en résultera pour vous aucun préjudice, si Dieu ne vous condamne pas. N'excitez donc pas la colère de votre Juge, en vous préoccupant ainsi de l'opinion humaine, alors que le divin courroux ne vous cause aucune frayeur. Foulons aux pieds les louanges des hommes.

Jusques à quand nous traînerons-nous dans

l'abjection? Jusques à quand, Dieu nous attirant vers le ciel, nous obstinerons-nous à ramper sur la terre? Si les frères de Joseph avaient eu devant les yeux la crainte du Seigneur, jamais ils n'auraient résolu de commettre un fratricide dans la solitude. Si Caïn avait redouté les jugements de Dieu, il n'aurait pas dit non plus : « Viens, allons dans la campagne. » *Genes.*, IV, 8. Et pourquoi, malheureux, l'éloignes-tu de votre père et veux-tu te trouver seul avec lui? Est-ce que Dieu n'est pas aussi dans la solitude, et ne verra pas même en cet endroit ton forfait? N'as-tu pas appris, par les choses arrivées à ton père, que Dieu sait tout, qu'il est présent à tout? — Mais pour quelle raison Dieu lui-même ne l'a-t-il pas arrêté dans ce funeste dessein, en lui disant : Tu te caches de moi, qui suis présent partout et pour qui rien n'est secret! — C'est que cet homme n'était pas alors capable de bien comprendre un tel principe. Voici donc ce que Dieu lui dit : « La voix du sang de ton frère crie vers moi. » *Ibid.*, 10. Ce n'est pas que le sang ait une voix sans doute; c'est une forme de langage que nous employons pour dire qu'une chose est claire et manifeste, la chose même le dit. Ayons présents à la pensée les jugements de Dieu, et tous nos maux auront bientôt disparu. Nous pouvons faire une bonne prière, si nous n'oublions pas à qui nous parlons, si nous songeons que nous allons offrir un sacrifice, que nous avons dans les mains le glaive, le feu, le bois, si nous ouvrons par la pensée les portes du ciel, si nous nous y transportons, si nous enfonçons dans la gorge de la victime le glaive de l'Esprit, en faisant un holocauste de notre vigilance et de nos larmes. Ainsi coule le sang de la victime, ainsi l'autel en est teint. Ne permettez donc pas qu'une seule pensée humaine s'empare de votre âme.

4. Souvenez-vous qu'Abraham, quand il allait offrir son sacrifice, n'admit avec lui ni sa femme, ni aucun de ses serviteurs, ni personne autre. Il ne faut pas de même qu'une passion basse et servile soit avec vous; élevez-vous seul sur cette montagne où le Patriarche s'éleva et que nul autre ne doit aborder. Si des pensées terrestres s'efforcent de vous accompagner, congédiez-les sans hésitation aucune, dites-leur : Asseyez-vous là; mon fils et moi reviendrons après avoir adoré Dieu. Laissant donc en bas l'âne et les esclaves, tout ce qui n'est pas doué de sens et de raison, ne prenez avec vous que ce qui possède ce double avantage, comme celui-là prit Isaac. Construisez un autel, comme il le construisit, en vous dépouillant de tout sentiment humain, en vous plaçant au-dessus de la nature : lui-même n'eût jamais immolé son fils, s'il n'avait pas agi de la sorte. Que rien ne vienne vous troubler là-haut, montez au-dessus du ciel même; poussez d'amers gémissements, offrez le sacrifice de la confession : « Dites le premier vos iniquités, et vous serez justifié; » immolez votre cœur par la contrition. De semblables victimes ne se réduisent pas en cendres, ne s'évanouissent pas en fumée; elles n'exigent ni bois ni feu, c'est assez d'une âme pleine de componction : c'est le bois et c'est le feu, un feu qui brûle, mais ne consume pas. Celui dont la prière est fervente brûle en priant, il n'est pas consumé; comme l'or éprouvé par le feu, il acquiert une beauté plus éclatante. A ces précautions ajoutez celle-ci : gardez-vous de dire dans votre prière une parole qui provoque la colère du Seigneur, et ne venez pas le prier contre vos ennemis.

C'est un grand mal de prier contre ses ennemis.

Si c'est déjà une honte d'avoir des ennemis, jugez quel mal ce doit être de prier contre eux. Vous devriez vous excuser vous-même, et vous accusez! Quel espoir de pardon pouvez-vous avoir, vous montrant impitoyable dans un temps où vous auriez besoin de la plus grande miséricorde? Vous êtes venu demander grâce pour vos propres péchés, ne rappelez donc pas ceux des autres, de peur que ce ne soit les vôtres qui se dressent devant Dieu. Si vous osez dire : Frappez mon ennemi, vous vous fermez la bouche, vous ôtez tout crédit à votre parole; d'abord, parce que vous commencez par animer le courroux du juge; et puis, parce que vous demandez ce que l'essence même de la prière vous interdit. Si vous implorez la rémission des péchés, pourquoi parler de vengeance? C'est tout l'opposé qu'il fallait faire; il fallait prier pour vos ennemis, afin d'avoir mieux le droit de prier pour vous-même. Vous prévenez à tort



la divine sentence par celle que vous portez, en demandant le châtiment des pécheurs : c'est détruire d'avance tout espoir de pardon. En priant pour eux, ne demanderiez-vous rien pour vous-même, vous avez tout obtenu. Songez combien la loi renferme de sacrifices : sacrifice de louanges, sacrifice de confession, sacrifice de salut, sacrifice de purification, et mille autres; pas un contre les ennemis, tous pour nos propres péchés, ou même pour nos bonnes œuvres. Est-ce que vous priez un autre Dieu? Non, vous parlez à celui qui a dit : « Priez pour vos ennemis. » *Matth.*, v, 44. Pourquoi donc élevez-vous la voix contre eux? Comment demandez-vous à Dieu d'infirmer sa propre loi? Cela ne s'appelle pas prier : on ne prie pas pour qu'un autre périsse, on prie pour être sauvé soi-même. D'où vient que vous prenez l'attitude d'un suppliant, quand vous tenez le langage d'un accusateur?

Faisons-nous une prière qui nous concerne, nous voilà dans la torpeur, des pensées sans nombre nous distraient; si c'est contre nos ennemis, nous sommes pleins de vigilance. N'ignorant pas que nous tournons alors le glaive contre nous, le diable se garde bien de nous troubler ou de nous distraire; par une sorte de paix il assure mieux notre perte. — On me fait tort, direz-vous peut-être, je suis persécuté. — C'est donc contre le diable que vous devez prier, puisque de tous vos ennemis il est le plus funeste. De plus, il vous est ordonné de dire : « Délivrez-nous du mauvais. » *Ibid.*, vi, 13. Voilà l'ennemi vraiment irréconciliable; l'homme est toujours, quoi qu'il fasse, un frère, un ami. Armons-nous donc tous d'une sainte indignation contre l'esprit du mal, prions et disons à Dieu : Brisez Satan sous nos pieds. C'est lui qui nous suscite des ennemis. Aussi, quand la haine se mêle à votre prière, vous priez certes comme il l'entend. Si vous avez un tel besoin de haïr, haïssez-le, et ne haïssez que lui. Comment se peut-il que, oubliant votre ennemi véritable, vous déchiriez à belles dents vos propres membres, vous montrant plus furieux que les bêtes féroces? — Mais cet homme m'a fait une insulte, il m'a ravi mon bien. — Et quel est celui dont il faut déplorer le sort, l'auteur du mal ou sa victime? Celui qui gagne ainsi de l'argent perd, par le fait même, l'amitié de Dieu; il a donc plus perdu qu'il n'a gagné, c'est sur lui que retombe l'injustice. Par conséquent, loin de prier contre lui, c'est pour lui qu'il faut prier, afin que Dieu lui devienne propice.

5. Voyez combien de maux les trois jeunes Hébreux ont subis, quoique n'ayant commis aucune faute : on leur avait ravi la patrie et la liberté, on les avait emmenés prisonniers et réduits en esclavage; ils étaient transportés sur une terre étrangère et barbare, et, pour un vain songe, sans motif, ils allaient être mis à mort. Quand ils se furent présentés à Dieu avec Daniel, quelle fut leur prière? Dirent-ils : Renversez Nabuchodonosor, arrachez-lui son diadème, chassez-le de son trône? Non, rien de pareil; ils imploraient la miséricorde de Dieu. Dans la fournaise, ils n'agirent pas autrement. Loin de les imiter, quoique vous ayez bien moins souffert, et souvent avec justice, vous lancez des imprécations sans nombre. L'un dira : Jetez à bas cet ennemi, comme vous avez submergé le char de Pharaon; un autre : Frappez celui-là dans sa chair; un autre encore : Vengez-moi dans ses enfants. Ne reconnaissez-vous pas de telles expressions? D'où vient donc ce sourire. Vous voyez donc combien ces choses sont dignes de risée, quand on les dit de sang-froid. On voit de même combien tout péché est honteux, quand nous l'isolons des passions qui l'inspirent. Rappelez à quelqu'un les paroles qu'il a prononcées dans la colère, il rougira, il se moquera de lui-même; il aimerait mieux alors tout souffrir que de les avoir proférées. Remettez un homme coupable de fornication devant la femme impudique qui l'a fait succomber, il s'en détournera comme d'un objet abominable. C'est ainsi que vous riez de ces paroles, vous à qui le sentiment qu'elles expriment est étranger; bien ridicules sont-elles, en effet, et dignes d'une vieille femme ivre de vin ou de colère. Ni Joseph non plus, bien qu'on eût trafiqué de lui, qu'on l'eût fait esclave, et puis jeté dans une prison, ne proféra la moindre parole amère contre ses oppresseurs. Quel fut son lan-

gage? « On m'a furtivement enlevé de la terre des Hébreux. » *Genes.*, XL, 15. Il ne dit pas qui : il en eût rougi pour de mauvais frères, plus que ne rougissaient les auteurs mêmes de ce larcin.

Telles doivent être aussi nos dispositions; gémissons sur nos persécuteurs plus qu'ils ne gémissent eux-mêmes; car le mal retombe sur eux. De même que ceux qui s'emportent, en frappant du pied sur la pointe des clous, ne méritent que la compassion et les larmes à cause d'une pareille fureur; de même ceux qui nuisent injustement au prochain, et qui, par là, blessent leur âme, sont plutôt dignes de pitié que d'indignation. Rien de plus dépravé qu'une âme qui souhaite le mal, rien de plus impur qu'une langue qui offre de tels sacrifices. Vous êtes homme, ne répandez pas le venin des aspics; vous êtes homme, ne devenez pas bête féroce. Une bouche vous a été donnée, non certes pour mordre, mais pour guérir les blessures d'autrui. Souviens-toi de ce que je t'ai commandé, vous dit le Seigneur, de pardonner et d'exercer la miséricorde. Et tu me pries pour que je t'aide à renverser mes préceptes! et tu déchires ton frère, tu trempes ta langue dans le sang, semblable à ces frénétiques qui dévorent leurs propres chairs! Ne comprends-tu pas quel est le plaisir et le rire du diable, quand tu pries de cette façon? Que peut-on concevoir de plus funeste? Si celui qui a des ennemis doit s'abstenir des divins mystères, comment celui qui non-seulement a des ennemis, mais encore se livre à des imprécations, ne devrait-il pas être écarté des portiques même du temple? Pénétrés de ces vérités, et sachant la nature du sacrifice où le Christ est immolé pour ses ennemis, efforçons-nous de n'en plus avoir, et, si nous en avons, prions pour eux, afin qu'après avoir obtenu nous-mêmes le pardon de nos péchés nous puissions avec confiance nous présenter au tribunal du Christ, à qui gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

« Commencerions-nous encore par nous recommander nous-mêmes? Avons-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation auprès de vous, ou bien de vos propres lettres? »

1. Ce que d'autres devaient lui reprocher, de s'exalter lui-même, il le met en avant. Et cependant il avait usé déjà de grandes précautions; il avait dit : « Qui donc est capable d'un tel ministère? Nous parlons en toute sincérité; » mais il juge que ce n'est pas assez. Telle est sa coutume; il craint par-dessus tout de dire quelque chose à son avantage, il fuit ce travers avec horreur, il en redoute même l'apparence. Vous pouvez, d'après cela, comprendre la grandeur de sa sagesse. Il a fait un si magnifique tableau d'une chose cependant bien lugubre, des tribulations, il les a représentées sous un jour si splendide, que de ce qu'il a dit naît l'accusation qu'il réfute. Il y reviendra, même à la fin. Après avoir énuméré mille dangers, les insultes, les oppressions, les angoisses et les autres épreuves subies, il poursuit en ces termes : « Ce n'est pas que nous voulions nous recommander, c'est à vous que nous offrons un sujet de gloire. » Il exprime avec force le même sentiment, avec une consolation plus grande. C'est le langage de la charité. « Avons-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation? » Ici les paroles ont une grande portée : chacune a son intention et son utilité. « Nous n'allons pas nous recommander de nouveau, nous vous offrons un sujet de gloire. » Et plus loin : « Pensez-vous que nous nous excusions auprès de vous? Nous parlons devant Dieu dans le Christ. Je crains bien qu'en arrivant je ne vous trouve pas tels que je vous voudrais, et que vous ne me trouviez tel que vous ne me voudriez pas. » II *Cor.*, XII, 19-20. C'est pour éviter tout soupçon de flatterie, d'ambition ou de vaine gloire, qu'il parle ainsi : « Je crains bien qu'en arrivant je ne vous trouve pas tels que je vous voudrais, et que vous ne me trouviez tel que vous ne me voudriez pas. »

Ce langage implique de nombreuses accusations; ce n'était pas la même chose au début, la douceur y respirait davantage. Que veut dire Paul? Il a d'abord parlé des épreuves et des périls, il a déclaré que Dieu l'avait fait partout triompher dans le Christ, et que la terre entière avait connu ces triomphes. Ayant dit de lui de si grandes choses, il se pose maintenant une difficulté : « Commencerions-nous encore à nous recommander nous-mêmes? » Voici ce qu'il entend par là : — Qu'est ceci? objectera-t-on peut-être; en parlant de la sorte, ô Paul, vous faites votre éloge. — Pour détruire ce soupçon, il s'exprime ainsi : Ce n'est pas ce que nous voulons, nous n'avons pas l'intention de nous exalter et de nous enorgueillir. Loin d'avoir besoin de lettres de recommandation auprès de vous, nous déclarons que vous nous tenez lieu de lettre : « Notre lettre, c'est vous. » Qu'est-ce à dire? Si j'avais besoin de recommandation auprès des autres, c'est vous que je produirais comme ma lettre. Cela rappelle ce qu'il avait antérieurement dit : « Vous êtes vous-mêmes le titre authentique de notre apostolat. » I *Cor.*, IX, 2. Il ne s'exprime plus de la même manière; on sent ici une pointe d'ironie, qui donne plus de stimulant au discours : « Aurions-nous donc besoin de lettres de recommandation auprès de vous? » Faisant allusion aux faux apôtres, il poursuit : « A l'exemple de quelques-uns, ou bien serions-nous obligés de vous en demander, » pour nous accréditer auprès des autres. Comme ce langage est assez vif, l'Apôtre s'empresse de le mitiger par les paroles suivantes : « Vous êtes vous-mêmes notre lettre écrite dans nos cœurs, et que tous les hommes peuvent lire; car il est manifeste que vous êtes la lettre du Christ. »

Allusion aux faux apôtres.

Ce n'est pas là seulement un témoignage d'affection, c'est encore un hommage à la vertu; c'est leur dire, que par leurs bonnes œuvres, ils font ressortir à tous les yeux la dignité de leur maître. Telle est la signification de ce mot : « Vous êtes vous-mêmes notre lettre. » Ce qu'une lettre aurait fait en nous recommandant, en nous conciliant le respect, vous le faites par vos actions et par vos paroles. Un maître est plus honoré même et mieux recommandé par la vertu de ses disciples, qu'il ne le serait par une lettre quelconque. « Ecrite dans nos cœurs. » Elle est connue de tout le monde; car nous vous portons avec nous partout où nous allons; vous êtes toujours présents à notre pensée. C'est comme s'il disait : Vous êtes notre recommandation auprès des autres, vu que nous vous avons sans cesse dans notre cœur, et que nous prêchons devant tous vos bonnes œuvres. Recommandés ainsi par vous, nous n'avons aucun besoin de vos lettres; vous aimant d'une tendre affection, nous n'avons pas davantage besoin d'être recommandés auprès de vous. C'est à des inconnus qu'on se fait recommander par des lettres. Quant à vous, nous vous avons dans notre âme. — Ils n'y sont pas simplement, ils y sont « gravés, » de sorte qu'ils ne peuvent pas en être effacés. — On ne saurait ignorer ce qu'on lit dans une lettre; ceux qui lisent dans notre cœur ne sauraient non plus ignorer l'ardente charité que nous avons pour vous.

2. Le propre d'une lettre est de m'apprendre qu'un tel est mon ami; je le reconnais sans peine; mais votre charité suffit pour me tout révéler. Si je me rends auprès de vous, des recommandations étrangères me sont inutiles; votre amour les a déjà remplacées; si je me rends auprès des autres, elles n'ont pas plus d'utilité, c'est mon amour alors qui les remplace; j'emporte constamment la lettre dans mon cœur. — Il se hâte de les élever encore plus haut, en déclarant qu'ils sont la lettre du Christ lui-même : « Il est manifeste que vous êtes la lettre du Christ. » Ces paroles lui fournissent l'occasion d'examiner les dispositions de la loi; c'est un début dont il s'empare. Ils sont sa lettre dans un autre sens. D'abord il les désignait par cette image, pour montrer qu'ils lui servaient de recommandation; et maintenant il les appelle la lettre du Christ, pour dire qu'ils ont la loi de Dieu gravée en eux-mêmes. — Ce que Dieu voulait manifester à tous et spécialement à vous, il l'a gravé dans vos cœurs. Or, c'est nous qui vous avons disposés à recevoir ces divins caractères. Ce que Moïse fit par rapport aux tables de la loi, nous l'avons fait par rapport à vos âmes. La lettre est

écrite « par notre ministère. » L'auteur ne diffère pas essentiellement : d'un côté, c'est Dieu; de l'autre, c'est l'esprit. En quoi consiste la différence? « Ecrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant; non sur des tables de pierre, mais sur les tables sensibles de vos cœurs. » Autant donc l'Esprit diffère d'une encre matérielle, et le cœur humain d'une froide pierre, autant l'une de ces lois diffère de l'autre, autant diffèrent aussi les ministres de la première et de la seconde.

Comme Paul a donc paru s'élever par de telles paroles, de même il s'abaisse aussitôt : « Cette confiance, nous l'avons en Dieu par le Christ. » Il rapporte de nouveau tout à Dieu; le Christ pour nous est l'auteur de toutes ces choses : « Ce n'est pas que nous puissions avoir une seule pensée de nous-mêmes et comme par nous-mêmes. » Il prend encore ses réserves, vous le voyez; car c'est ici, par excellence, la vertu de Paul : je parle de l'humilité. De là vient qu'à peine a-t-il dit quelque chose qui semble le relever, il se montre aussi ingénieux qu'impatient à détruire cette impression avantageuse. C'est ce qu'il fait ici, en disant : « Ce n'est pas que nous soyons capables d'avoir une seule pensée de nous-mêmes et comme par nous-mêmes. » Quand j'ai dit : « Nous avons confiance, » j'étais loin de prétendre qu'une chose vienne de nous et qu'une autre vienne de Dieu; c'est à lui seul que je rapporte tout : « Si nous suffisons à quelque chose, cela vient de Dieu, qui nous a rendus capables d'être les ministres du Testament nouveau. » Ce que signifie le mot « capables » se comprend : Il nous a mis en état de remplir ce ministère. Or, ce n'est pas une chose de peu d'importance, d'être chargé de porter à l'univers de telles tables, un tel écrit; les anciens n'avaient rien de comparable. Aussi l'Apôtre distingue-t-il immédiatement entre la lettre et l'esprit. — Mais quoi! l'ancienne loi n'était-elle pas spirituelle? Aurait-il dit sans cela : « Nous savons que la loi est spirituelle? » *Rom.*, VII, 14. — Elle était spirituelle, à la vérité, mais elle ne communiquait pas l'esprit. Moïse apporta simplement la lettre, tandis que nous avons mission de donner l'esprit.

De là vient que Paul ajoute cette explication : « La lettre tue, l'esprit vivifie. » Ce n'est pas sans intention qu'il parle de la sorte; il désigne ceux qui se prévalaient des institutions judaïques. Par lettre il entend ici la loi, qui frappait les prévaricateurs; par esprit, la grâce du baptême, qui rappelle à la vie les hommes, dont le péché a causé la mort. Après avoir établi cette différence entre la nature des deux tables, il ne s'arrête pas là; il va plus loin, il la développe encore davantage, pour mieux saisir l'âme de l'auditeur; il considère la loi nouvelle sous le double rapport de l'utilité et de la facilité. Elle n'impose pas un labeur pénible, dit-il, et cependant elle nous donne une plus grande grâce. Si, parlant du Christ, il fait surtout ressortir ce qui vient de sa bonté plutôt que de notre mérite, quoiqu'il ne les sépare pas, beaucoup plus le devait-il en parlant du Testament. Que signifie donc cette parole : « La lettre tue? » Il l'avait insinué déjà en mettant en parallèle les tables de pierre avec celles du cœur; mais il ne semblait pas encore avoir assez tranché la différence. Ce qu'il ajoutait concernant les caractères matériels ou l'encre, par opposition avec l'esprit, n'était pas même assez frappant, n'excitait pas assez les âmes. C'est pour cela qu'il prononce ce dernier mot, capable de leur donner des ailes : « La lettre tue, l'esprit vivifie. »

3. Qu'est-ce à dire, encore une fois? Sous la loi, qui pèche est puni : désormais le pécheur qui s'approche du baptême est justifié; devenu juste, il vit, se trouvant affranchi de la mort du péché. Si la loi met la main sur un homicide, elle le fait mourir : la grâce ne l'entreprend que pour l'éclairer et le vivifier. Et que dis-je, un homicide? Quelqu'un avait ramassé du bois le jour du sabbat, la loi s'en empare et le lapide : « La lettre tue. » La grâce saisit, sans compter, des voleurs et des homicides, les baptise, et les délivre ainsi de leurs funestes iniquités : « L'esprit vivifie. » L'une fait passer de la vie à la mort, l'autre appelle de la mort à la vie. « Venez à moi, dit la seconde, vous tous qui succombez sous le fardeau, et je vous ranimerai, » bien loin d'augmenter votre peine. *Matth.*, XI, 28.

Dans le baptême, les péchés sont ensevelis, le passé disparaît, l'homme est vivifié, et toute grâce est inscrite dans son cœur comme sur une table. Reconnaissez là le pouvoir de l'Esprit saint. A quel point ses tables sont supérieures à celles de l'ancienne loi! Il accomplit même une chose supérieure à la résurrection. La mort dont il délivre, en effet, est autrement terrible que l'autre, tout comme l'âme l'emporte sur le corps; et la vie qu'il donne agrandit et soutient l'autre. Or, s'il peut donner celle-là, à plus forte raison celle qui est moindre; les prophètes donnaient celle-ci, mais non la précédente : personne ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu. Ce n'était pas même sans le secours de l'Esprit que les prophètes rendaient la vie ordinaire.

Ce qu'il y a de merveilleux, ce n'est pas seulement qu'il vivifie, c'est encore et surtout qu'il donne ce pouvoir aux autres. « Recevez l'Esprit saint, » disait le divin Maître. *Joan.*, XX, 22. Pourquoi? Cela n'était-il pas possible en dehors de l'Esprit? Dieu veut ainsi nous montrer que cet Esprit a l'autorité suprême, l'essence divine, le pouvoir souverain; aussi poursuit-il en ces termes : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis, ils seront retenus à ceux à qui vous les aurez retenus. » Puisqu'il nous a vivifiés, demeurons dans la vie, ne retombons pas dans notre mort antérieure; car « le Christ ne meurt plus. » *Rom.*, VI, 10. S'il est mort, c'est une fois, à cause du péché. Or, il ne veut pas que la grâce soit tout dans l'œuvre de notre salut, il en résulterait que nous serions dénués de tout bien; et c'est pour cela qu'il exige notre concours. Contribuons-y donc en gardant notre âme vivante. Ce qu'est la vie de l'âme, vous l'apprendrez par celle du corps. Nous disons que le corps vit quand il se meut d'un mouvement libre et régulier. Lorsqu'il gît sans aucune force ou qu'il se meut d'une manière irrégulière, il a beau paraître vivre et marcher, une telle vie est plus triste et plus pénible qu'une mort quelconque. S'il fait entendre des paroles qui n'ont pas de sens et qui ressemblent à celles des frénétiques, s'il voit une chose pour l'autre, il est encore dans un état plus déplorable que celui des morts. Il en est de même de l'âme : n'a-t-elle rien de sain, semblerait-elle vivre, elle est frappée de mort; elle ne voit pas l'or ce qu'il est, elle y voit quelque chose de grand et de précieux; elle ne pense pas aux choses futures, elle rampe dans le présent; elle agit d'une façon, croyant agir d'une autre.

Comment est-il évident que nous avons une âme? N'est-ce pas d'après ses énergies? Lors donc qu'elle n'agit pas selon sa nature, n'est-elle pas frappée de mort? Si je vous vois, par exemple, n'ayant aucun souci de la vertu, plongé dans la convoitise et le désordre, puis-je bien affirmer que vous avez une âme? Est-ce parce que vous marchez? Mais les animaux sans raison marchent aussi. Est-ce parce que vous mangez et buvez? Ils ont ce même avantage. Peut-être serait-ce parce que vous êtes droit et sur deux pieds? Cela me montrerait tout au plus que la bête est revêtue d'une forme humaine. Comme tout le reste la manifeste en vous, et non l'attitude, vous me causez du trouble et de l'effroi; c'est un monstre que je crois apercevoir. Si je voyais une bête sauvage parler comme un homme, je ne dirais pas pour cela qu'elle est un homme; j'y verrais au contraire un degré de plus de bestialité, un monstre plus effrayant que les autres. D'où pourrait me venir la conviction que vous avez une âme humaine, lorsque vous frappez du pied comme les ânes, que vous êtes vindicatif comme un chameau, que vous mordez comme un ours, que vous montrez la violence du loup et les ruses du renard, que vous avez la marche tortueuse du serpent ou l'impudence du chien? Comment, encore une fois, puis-je savoir que vous avez une âme d'homme? Voulez-vous que je mette sous vos yeux une âme morte en face d'une âme vivante? Parlons encore ici des personnages de l'antiquité; faisons comparaître, si vous le voulez, ce riche qui méprisait Lazare; nous comprendrons alors ce que c'est que la mort de l'âme. Son âme était réellement morte, et ce qu'il faisait le montre assez; il n'accomplissait rien de ce qui touche à l'âme, sa seule occupation était de manger, boire et chercher en tout le plaisir.



4. Tels sont encore aujourd'hui les hommes impitoyables et cruels; leur âme est morte comme était celle de ce riche. Toute cette chaleur qui vient de l'amour envers le prochain est éteinte, et l'âme est plus enfoncée dans la mort que ne l'est un corps privé d'âme. Il n'en était pas ainsi du pauvre; il brillait sur la plus haute cime de la philosophie. Quoiqu'il fût en butte aux continuels assauts de la faim, quoiqu'il n'eût pas même la nourriture nécessaire, il ne prononça pas le plus léger blasphème contre Dieu, il supportait tout avec générosité. Or, ce n'est pas là le signe d'une âme ordinaire, c'est la preuve la plus éclatante d'un caractère sain et vigoureux. Quand cela fait défaut, c'est évidemment parce que l'âme elle-même est morte. Est-ce qu'elle n'est pas morte en vérité, je vous le demande, cette âme que le diable envahit, la frappant sans relâche, la déchirant à belles dents, la foulant avec rage à ses pieds, tandis qu'elle ne sent rien et qu'elle ne pousse pas même un soupir, alors qu'on lui ravit toute sa substance? L'ennemi ne cesse de l'outrager; elle demeure immobile, elle ne trahit aucune émotion, elle est comme un corps que l'âme a quitté. Dès que la crainte de Dieu n'est plus là vigilante et sur ses gardes, cet état ne doit plus étonner, il est nécessairement plus déplorable que la mort même. En effet, l'âme ne se résout pas en pourriture ou bien en poussière, comme le corps; elle devient quelque chose de plus repoussant, la proie de l'ivresse, de la colère, de la cupidité, des affections illégitimes, de toutes les mauvaises passions.

Si vous désirez mieux connaître l'infection qu'elle répand, prenez une âme pure, et vous saurez alors parfaitement combien est repoussante cette âme honteuse et dégradée. Vous ne pouvez pas maintenant vous en rendre compte; habitués que nous sommes à ces détestables odeurs, nous n'en sommes plus impressionnés. Que la parole spirituelle devienne notre aliment, et nous comprenons bientôt ce qu'il y a là de funeste, bien que cela paraisse indifférent au grand nombre. Je ne parle pas encore de l'enfer; n'examinons, si vous y consentez, que les choses présentes, et voyons à quel point, je ne dis pas l'action honteuse, mais le propos déshonnête encourt la risée et même la honte : celui qui le profère se souille lui-même comme s'il rejetait l'ordure de sa bouche. Si le vomissement est tellement hideux, que ne doit pas être celui dont il est ici question? « La bouche parle de l'abondance du cœur. » *Matth.*, XII, 34. Mais ce n'est pas uniquement ce que je déplore, je déplore encore et surtout que plusieurs ne voient rien là de honteux. Voilà ce qui grossit le torrent du désordre : nous commettons le péché sans penser que nous sommes pécheurs. Voulez-vous savoir quel mal c'est de tenir des discours déshonnêtes? Observez la confusion dont votre impudence couvre vos auditeurs. Quoi de plus vil, quoi de plus méprisé qu'une langue impure? Ceux qui tiennent de tels propos se mettent eux-mêmes au rang des histrions et des courtisanes. Je me trompe : celles-ci montrent quelquefois plus de pudeur que vous. Comment vous serait-il possible de former votre femme à la modestie, quand, par de semblables discours, vous lui donnez des leçons d'impureté? Mieux vaudrait exhaler la puanteur que des paroles obscènes.

Tenir des discours déshonnêtes est un grand mal

Et maintenant, si votre bouche est affectée d'une pareille infirmité, vous n'êtes pas admis à la table commune : comment se fait-il donc qu'avec une telle puanteur dans l'âme vous osiez participer aux divins mystères? Qu'un serviteur vînt à placer sur votre table un vase impur, vous le chasseriez aussitôt en le frappant même de la verge; et, quand vous avez Dieu sur sa propre table, puisqu'il a fait que notre bouche, par l'Eucharistie, devienne sa table, ne pensez-vous pas allumer son courroux, je vous le demande, en prononçant des paroles plus dégoûtantes que le vase le plus impur? Comment cela est-il possible? Rien n'irrite cet être si saint et si pur, comme de semblables paroles; rien ne pousse l'homme à la témérité, ne le jette dans l'impudence, comme de les proférer ou de les entendre; rien n'attaque l'essence même de la modestie, comme le feu qu'elles excitent. Dieu a déposé dans votre bouche un suave parfum; et vous la faites servir d'instrument à des paroles dont l'odeur est plus

insupportable que celle d'un cadavre : ainsi votre âme est frappée de mort, rendue complétement insensible. Quand vous outragez quelqu'un, ce n'est pas votre âme qui parle, c'est la fureur; dans les propos obscènes, ce n'est pas l'âme non plus, c'est l'impudicité; dans les détractions, c'est l'envie; dans vos insidieuses manœuvres, c'est la cupidité. Là vous ne voyez plus l'âme, vous ne voyez plus que ses passions et ses infirmités. Comme le corps ne se corrompt que sous l'influence de la maladie et de la mort qui l'envahissent, l'âme dépérit aussi sous l'action des vices qui lui surviennent.

Voulez-vous entendre le cri d'une âme pleine de vie, écoutez l'Apôtre : « Ayant de quoi manger et nous couvrir, nous ne demandons pas autre chose... C'est un grand gain que la piété.... Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde. » I *Tim.*, v, 6-8; *Galat.*, vi, 14. Ecoutez encore Pierre : « Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je te le donne. » *Act.*, iii, 6. Ecoutez Job rendant grâces à Dieu et disant : « Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a retiré. » *Job*, i, 21. Voilà le langage d'une âme vivante et qui déploie sa propre énergie. Jacob disait de même : « C'est assez que le Seigneur me donne du pain à manger, un vêtement pour me couvrir; » *Genes.*, xxviii, 20; et Joseph : « Comment me rendrai-je coupable de cette mauvaise action et pécherai-je devant Dieu? » *Ibid.*, xxxix, 9. Ainsi ne parlait pas l'Egyptienne; elle proposait le mal sans pudeur, comme dans l'accès de l'ivresse et du délire. Le sachant, imitons l'âme vivante, fuyons celle qui gît dans la mort, afin que nous possédions aussi la vie future. Puissions-nous l'obtenir, par la grâce et la charité..., etc.

HOMÉLIE VII.

« Si le ministère de la mort, consigné dans la lettre et gravé sur des pierres, fut accompagné d'une gloire telle que les enfants d'Israël ne pouvaient pas regarder le visage de Moïse, à cause de la lumière dont il brillait, et qui devait néanmoins s'effacer, combien le ministère de l'esprit ne doit-il pas être plus glorieux? »

1. Paul avait dit que les tables de Moïse étaient de pierre et portaient des caractères matériels, que les cœurs des apôtres étaient des tables vivantes dont l'Ecriture est spirituelle; il avait dit de plus que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Restait à présenter ce parallèle sous un autre rapport qui n'est pas sans importance, celui de la gloire de Moïse, chose que personne n'a vue des yeux du corps dans la nouvelle alliance. Cette gloire paraît d'autant plus grande qu'elle tombait sous les sens, qu'on pouvait réellement la voir sans pouvoir néanmoins en approcher; tandis que celle du Nouveau Testament ne frappe que l'intelligence. Or, une telle supériorité n'est pas facilement saisie par les esprits faibles : ils étaient soulevés et captivés plus sûrement par la première. Entraîné qu'il était à poursuivre cette comparaison, l'Apôtre désirait montrer combien la seconde l'emporte sur la première; et c'était difficile avec des auditeurs aussi grossiers. Voyez donc le moyen qu'il prend, les raisons auxquelles il a d'abord recours pour établir la différence, et qu'il déduit de ce qu'il avait dit antérieurement. Si l'une administre la mort, et l'autre la vie, il est indubitable que celle-ci brille d'une tout autre gloire que celle-là. C'est l'argument qu'il fait valoir pour frapper l'intelligence, ne pouvant pas mettre de tels objets sous les yeux : « Si le ministère de la mort fut accompagné d'une semblable gloire, comment le ministère de l'esprit ne sera-t-il pas plus glorieux? » Par ministère de la mort, c'est la loi qu'il désigne.

Remarquez cependant avec quelle prudence il évite, dans cette comparaison soutenue, de donner prise aux hérétiques. Il n'a pas dit que la loi fait la mort, mais bien qu'elle est un ministère de mort; et, dans le fait, elle l'administrait sans la produire. C'était le péché qui produisait la mort; la loi introduisait le supplice et manifestait le péché, mais ne le causait pas : en découvrant le mal sans ménagement d'aucune sorte, en le punissant, elle n'y poussait certes pas; son ministère n'avait pour but ni le péché ni la mort, il se proposait de punir le péché, et tendait par là même à le détruire. En représentant le péché comme une chose effrayante, elle instruit évidemment l'homme à le fuir. De même que celui qui saisit le glaive et

tranche la tête du criminel n'est qu'un instrument du juge, et ne tue pas à proprement parler, quoiqu'il abatte une tête, ni le juge lui-même qui a prononcé la condamnation n'est le véritable meurtrier, le coupable seul étant la cause de son supplice; de même ici, ce n'était pas la loi, c'était le péché qui condamnait et frappait. La loi frappait le péché même et le retranchait autant que possible par la perspective du châtiment qu'elle édictait. Paul ne se borne pas à cette considération pour établir la supériorité de la loi nouvelle; il en émet une autre, en disant que l'ancienne loi était « déformée par des caractères matériels sur des tables de pierre. »

Voyez-vous comme il réprime l'obstination des Juifs? Toute la loi se trouvait renfermée dans la lettre; or, de la lettre ne pouvait provenir aucun secours, aucun souffle de bien pour ceux qui sont engagés dans la lutte, contrairement à ce qui a lieu dans le baptême : il n'y avait là que des tables et des caractères tracés, menaçant de mort quiconque contrevenait à la lettre. En rabaissant ainsi l'orgueil judaïque, l'Apôtre renverse la loi par la portée même des expressions, la désignant sous les noms de pierre, d'écriture, de ministère de mort, et déclarant de plus qu'elle était déformée par l'écriture même. Cela veut dire uniquement que la loi restait circonscrite dans un seul lieu, tandis que l'esprit va partout, soufflant avec une force inépuisable. Peut-être veut-il faire ressortir les menaces qui respirent dans la lettre, menaces que rien ne pouvait effacer, qui devaient subsister toujours, gravées qu'elles étaient dans la pierre. Après cela, bien qu'il paraisse relever les antiques institutions, il mêle encore à ses éloges une accusation contre les Juifs. A peine vient-il de dire que cette loi « déformée dans la pierre par des caractères matériels, était cependant un sujet de gloire, » qu'il poursuit ainsi : « De telle sorte que les enfants d'Israël ne pouvaient fixer les yeux sur le visage de Moïse. » C'était là dévoiler leur étrange faiblesse et leur penchant vers les choses d'ici-bas. Il ajoute encore : « A cause de la gloire dont il brillait, et qui devait néanmoins disparaître; » il ne parle nullement de la gloire des tables. C'est le front de Moïse qui rayonnait et non les tables elles-mêmes. Aussi ne dit-il pas qu'ils ne pouvaient fixer les yeux sur les tables, mais bien sur le visage de celui qui les portait; à cause de l'éclat de ce visage, encore une fois, et non des tables.

Après avoir exalté la loi, le voilà qui la rabaisse de nouveau : « Elle doit disparaître. » Il ne formule pas une accusation, il atteste une défaillance. Il ne dit pas, en effet : Elle est corrompue, elle est mauvaise; il déclare seulement qu'elle est périssable, qu'elle doit finir. « Combien plus le ministère de l'esprit n'est-il pas glorieux? » Il proclame désormais avec confiance la supériorité du Nouveau Testament; aucune hésitation dans son langage. Observez ce qu'il fait : il vient d'opposer la pierre au cœur, la lettre à l'esprit. Puis, quand il a montré les conséquences des deux, il ne les développe plus de la même manière. Il a dit expressément que de la lettre émanent la mort et la condamnation; mais il ne dira pas que de l'esprit émanent la vie et la justification; il met en avant l'esprit même, ce qui rend le discours tout autrement grand. Ce n'est pas la vie seule que la nouvelle loi nous donne, c'est l'esprit, source de la vie; et l'excellence de ce don est manifeste. De là cette expression : « Le ministère de l'esprit. » Il insiste encore sur ce point, quand il ajoute : « Si le ministère de la condamnation est une gloire. »

Comment la lettre tue.

2. Il expose avec plus de clarté le sens de cette parole : « La lettre tue, » confirmant ce que nous avons dit tout à l'heure, à savoir que la loi révèle l'existence du péché, mais n'en est pas la cause. « Bien plus le ministère de la justice doit-il produire une gloire abondante. » L'ancienne loi dévoilait et frappait les pécheurs : loin de leur infliger le supplice, la nouvelle loi les justifie; car telle est la grâce que confère le baptême. « Cette glorification de la loi n'était pas même une glorification véritable, eu égard à la gloire par excellence. » Dans le texte qui précède, il a déclaré que l'Evangile possède aussi sa gloire, mais encore une gloire abondante. C'est même l'expression qu'il emploie quand il compare le ministère de l'esprit à celui



de la lettre; il la déduit des raisonnements qu'il a déjà présentés. Il en affirme ici la supériorité d'une manière plus explicite. Si je les mets en regard, dit-il, la gloire de la loi n'est pas même une gloire. Ce n'est pas dans un sens absolu, c'est par comparaison que cela doit s'entendre; et le texte même formel à cet égard, indique clairement la comparaison. Or, ce n'est pas là rabaisser l'ancienne loi, c'est même en faire un magnifique éloge; car après tout on ne compare que des choses de même nature. Paul touche ensuite à un autre argument qui tend encore à montrer la même supériorité. Quel est-il? Celui qui se puise dans la durée. « Si ce qui doit disparaître est glorieux, beaucoup plus le sera ce qui demeure. » Le premier ministère finit, le second ne finira jamais. « Ayant donc une telle espérance, nous vous parlons en toute liberté. »

Comme en entendant de si grandes choses concernant la loi nouvelle, l'auditeur eût désiré contempler cette gloire de ses propres yeux, voyez de quelle façon l'Apôtre le renvoie à la vie future; c'est pour cela qu'il parle de l'espérance qui le soutient dans la prédication. Quelle est cette espérance? Elle a pour objet cette dignité supérieure à celle de Moïse et que tous les fidèles doivent posséder en même temps que les apôtres. « Nous parlons avec une pleine liberté. » A qui? je vous le demande, à Dieu ou bien aux disciples? — A vous, répond-il, à qui j'ai transmis la doctrine. — C'est leur dire: Nous élevons partout la voix avec confiance, ne cachant ni ne dissimulant rien, ne procédant jamais par des insinuations, vous montrant la vérité dans tout son jour, sans craindre néanmoins de vous éblouir comme Moïse éblouissait les Juifs. Que telle soit sa pensée, vous le voyez dans la suite du texte. Mais il importe de rappeler le fait, sur lequel il revient constamment lui-même. Quel est donc le fait historique? Lorsque Moïse, après avoir reçu les tables pour la seconde fois, descendait de la montagne, son front rayonnait d'un tel éclat que les Juifs ne pouvaient ni le regarder en face ni s'entretenir avec lui, jusqu'à ce qu'il eût mis un voile sur sa tête. Voyez comment cela se trouve raconté dans l'Exode : « Comme Moïse était descendu de la montagne, il tenait les tables dans ses mains, ignorant que l'aspect de son visage était glorifié; et l'on n'osait pas s'approcher de lui. Moïse appela le peuple et lui parla; mais, quand il eut fini de parler, il se mit un voile sur la tête. Lorsqu'il entrait cependant pour parler au Seigneur, il ôtait ce voile jusqu'à ce qu'il sortît. » *Exod.*, XXXIV, 29-34. C'est à ce trait que l'Apôtre fait allusion en disant : « Ce n'est pas ici comme Moïse, qui jetait un voile sur sa face pour que les enfants d'Israël n'en pussent pas voir l'éclat, bien que cette gloire dût disparaître. »

Voici le sens de ce langage : Nous n'avons nul besoin de nous voiler, comme le faisait Moïse; vous avez toute liberté de regarder la gloire dont nous sommes couronnés, quoiqu'elle soit de beaucoup meilleure et plus éclatante que la sienne. — Remarquez-vous le progrès? Dans la première lettre il disait : « Je vous ai donné du lait, et non une nourriture solide; » dans celle-ci il dit : « Nous vous parlons avec une pleine confiance. » Il prend Moïse pour terme de comparaison, donnant ainsi plus d'élévation à son discours, et faisant avancer d'autant ceux qui l'entendent. Il les place dès l'abord au-dessus des Juifs, par cela seul qu'il dit : Nous n'avons pas besoin de nous voiler, comme en avait besoin le chef de ce peuple. Ce qui suit porte sur la dignité du législateur, ou sur quelque chose de plus grand encore. Mais écoutons : « Et leurs esprits étaient aveuglés. Jusqu'à ce jour même, le voile s'étend pour eux sur la lecture de l'Ancien Testament; ils ne l'ont pas soulevé, parce qu'il ne doit disparaître que dans le Christ. » Remarquez bien la portée de ces paroles. Ce qui jadis eut lieu par rapport à Moïse, se produit continuellement par rapport à la loi. Ce n'est pas la loi qu'il accuse en parlant ainsi, pas plus que Moïse jetant un voile sur sa tête, c'est l'aveuglement des Juifs. La loi ne saurait perdre sa gloire; mais pour eux ils ne savent pas la voir. Pourquoi vous étonneriez-vous donc qu'ils n'aperçoivent pas la gloire de la grâce, quand ils n'ont pas vu celle de Moïse, bien inférieure à celle-là, quand ils n'ont pas même pu le regarder en face? Que les Juifs ne croient pas au Christ, devez-vous vous en

troubler, alors qu'ils ne croient pas à la loi elle-même? Ils ont ignoré la grâce, parce qu'ils n'ont pas compris l'Ancien Testament et qu'ils en ont méconnu la gloire. En effet, la gloire de la loi consiste à tout rapporter au Christ.

3. C'est sur l'orgueil judaïque, vous le voyez, qu'il frappe de nouveau. Ce peuple se regardait comme d'une condition supérieure, parce que le visage de Moïse avait rayonné ; et c'est de là même que Paul fait ressortir leurs inclinations basses et rampantes. Non, ce n'est pas un titre d'honneur pour les Juifs, puisqu'ils n'en ont pas même profité. Il ne cesse d'inculquer cette leçon, tantôt en disant que le voile non soulevé reste toujours sur la lecture de l'Ancien Testament et ne doit disparaître que dans le Christ, tantôt en ajoutant que jusqu'à l'heure présente, pendant qu'on lit Moïse, le même voile pèse sur leur cœur, de telle sorte qu'il cache à la fois et la lecture et leurs propres sentiments. Paul disait tout à l'heure : « Et les enfants d'Israël ne pouvaient pas fixer les yeux sur le visage de Moïse, à cause de la gloire dont il rayonnait, et qui devait néanmoins disparaître. » Quoi de plus humiliant ? Ils avaient l'occasion de considérer une gloire destinée à finir, ou qui même n'était rien comparativement à la suivante ; et voilà qu'elle leur demeure cachée, qu'ils sont dans l'impossibilité de voir une chose passagère, cette loi qui sera remplacée. « Mais leurs esprits étaient aveuglés. » — Quel rapport y a-t-il ici, me dira-t-on, avec ce voile ? — Le voile présageait aussi l'avenir ; ce n'est pas alors seulement, c'est de nos jours encore que les Juifs ne voient pas la loi. Or, ils en sont eux-mêmes la cause ; car l'aveuglement de l'esprit provient de l'obstination et de l'ingratitude. C'est nous qui connaissons la loi : elle reste voilée pour eux en même temps que la grâce.

« Jusqu'au jour présent, le même voile demeure sur la lecture de l'Ancien Testament ; il n'est pas soulevé, parce qu'il ne disparaît que dans le Christ. » L'Apôtre veut dire par là que les Juifs ne croyant pas à l'Evangile, ne sont pas en état de voir que la loi a pris fin. Si c'est par le Christ qu'elle a été supprimée, comme on ne saurait le révoquer en doute; si de plus la loi l'avait elle-même annoncé, comment ceux qui ne reçoivent pas le Christ, dont la mission est d'abroger la loi, pourraient-ils voir qu'elle est abrogée? Or, ceux qui ne savent pas le voir ignorent sans nul doute et la puissance et la gloire de cette même loi qui le proclame. — Mais où donc, me demanderez-vous, a-t-elle déclaré qu'elle irait se perdre dans le Christ ? — Elle ne s'est pas contentée de le dire, elle l'a manifesté par des faits. Ainsi, par exemple, elle avait fixé pour les sacrifices et pour tous les moyens de sanctification un seul lieu, le temple ; et ce temple vient ensuite à périr. Si les sacrifices et toutes les institutions qui les accompagnaient n'avaient pas dû disparaître, il fallait, ou bien que le temple ne fût jamais détruit, ou bien que la loi n'eût pas défendu de sacrifier ailleurs. Mais voilà que maintenant le monde entier et la ville de Jérusalem elle-même ferment tout accès à ce culte, tandis que le temple, qui devait seul en être le théâtre, a disparu. C'est bien là déclarer par les faits mêmes que les rites mosaïques ont pris fin dans le Christ; car c'est le Christ qui a renversé le temple.

Voulez-vous de plus vous convaincre qu'il était expressément dit que la loi serait abrogée par le Christ? Ecoutez parler le législateur lui-même : « Dieu vous suscitera un prophète semblable à moi du milieu de vos frères ; vous l'écouterez en tout ce qu'il vous commandera ; et toute âme qui n'écoutera pas ce prophète sera exterminée. » *Deut.*, XVIII, 18-19. Voyez-vous de quelle façon la loi déclare qu'elle doit finir dans le Christ? Ce prophète qu'ils doivent écouter, selon la prescription de Moïse, n'est autre que le Christ selon la chair, lui qui supprime le sabbat, la circoncision et tout le reste. Parlant dans le même sens, David disait du Christ : « Vous êtes prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech, » *Psalm.* CIX, 4, et non selon l'ordre d'Aaron. Paul interprète admirablement cette parole quand il dit : « Le sacerdoce étant transféré, la loi doit nécessairement l'être aussi. » *Hebr.*, VII, 12. Dans un autre passage, il dit encore : « Vous n'avez plus voulu ni du sacrifice, ni de l'oblation ; les holocaustes pour le péché ne vous ont plus été agréables ; alors

j'ai dit : Me voici, je viens. » *Psalm.* XXXIX, 7; *Hebr.*, X, 5.

Il serait facile d'extraire de l'Ancien Testament beaucoup d'autres témoignages, d'où résulterait d'une manière évidente l'abrogation de la loi dans le Christ. C'est donc en renonçant à la loi que vous verrez la loi dans tout son jour; si vous la retenez, au contraire, et si vous ne croyez pas au Christ, la loi ne sera plus pour vous qu'une lettre morte. Pour mieux établir cette vérité, Paul ajoute : « Jusqu'au jour présent, pendant qu'on lit Moïse, le voile est placé sur leur cœur. » Il avait déjà dit que le voile restait sur la lecture de l'Ancien Testament; ne voulant pas que cette parole parût accuser la loi d'être obscure, supposition que du reste il avait antérieurement repoussée en rejetant la faute sur l'aveuglement des Juifs, il s'exprime comme nous venons de le voir. Il ne dit pas que le voile reste sur la lettre même; il dit à dessein : « Sur la lecture, quand on lit Moïse, » n'incriminant ainsi que les lecteurs. Cette pensée ressort d'une manière encore plus claire de ces mots : « Le voile est placé sur leur cœur. » Et même quand il était jeté sur la tête de Moïse, c'était à cause de leurs esprits grossiers et de leurs idées charnelles.

4. Après les avoir suffisamment accusés, il s'efforce de les ramener à la lumière. Par quel moyen? « Quand ce peuple se sera converti au Seigneur, » se sera détourné de la loi, « le voile disparaîtra. » Vous le voyez donc, le voile était sur les yeux des Juifs, et non sur la face de Moïse; il ne devait pas cacher la gloire de celui-ci, mais bien la dérober aux regards de ceux-là, parce qu'elle leur était beaucoup trop supérieure; c'était donc leur faute : la science du prophète n'en était pas amoindrie, eux seuls étaient dans les ténèbres. Paul n'a pas dit expressément : Quand il se sera détourné de la loi; il le fait seulement entendre : « Quand il se sera converti au Seigneur, le voile disparaîtra. » Jusqu'à la fin il s'en tient au fait historique. En effet, quand Moïse parlait aux Juifs, il voilait sa face; il ôtait le voile, quand il parlait au Seigneur. Or, c'était là une figure de ce qui devait avoir lieu dans l'avenir : si nous nous convertissons au Seigneur, nous voyons à découvert la gloire de la loi et la face du législateur; ce n'est pas assez dire, nous montons alors au rang de Moïse. Voilà comment l'Apôtre appelle le Juif à la foi, lui montrant que, s'il embrasse cette foi, non-seulement il lui sera donné de voir Moïse, mais encore qu'il sera conduit par la grâce à partager l'élévation du législateur. Non content de voir sa gloire, que tu n'as pas encore vue, tu seras toi-même dans une gloire égale, bien plus, dans une gloire incomparablement supérieure, et telle que la première s'évanouit devant celle-là. Comment? Aussitôt que tu te seras converti au Seigneur, et que tu seras en état de grâce, tu posséderas une gloire auprès de laquelle la gloire de Moïse n'est rien et ne mérite pas même le nom de gloire. Mais, quelque obscure et faible que soit celle-ci, tant que tu resteras juif, tu ne l'obtiendras même pas. Tes pareils ne l'ont pas vue jadis, et maintenant ne la voient pas davantage. Si tu veux embrasser la foi, tu seras favorisé d'une vision tout autrement triomphante.

En s'adressant aux fidèles, il ne parlait pas de cette glorification, toute réelle qu'elle soit. Ce n'est plus la même chose ici; et vous avez vu de quelle façon il parle : « Quand il se sera converti au Seigneur, le voile disparaîtra. » Il stimule le Juif peu à peu, l'élevant d'abord au rang de Moïse, et l'appelant ensuite à de plus hautes destinées. — De la gloire du serviteur tu reporteras les yeux sur Dieu même, et tu jouiras alors d'une gloire que celle de Moïse n'égala jamais. — Voyez, dès le principe, que de choses Paul réunit pour marquer la différence, la supériorité du Nouveau Testament sur l'Ancien, sans toutefois les mettre en opposition l'un avec l'autre. Là c'était la lettre, la pierre, un ministère de mort, qui devait être aboli, et cependant les Juifs n'ont pas même été gratifiés de cette gloire; ici c'est la table vivante du cœur, l'esprit, la justification, ce qui demeure : et nous y participons tous, non un seul, comme alors le seul Moïse, et dans un degré bien inférieur. « Nous tous, poursuit l'Apôtre, nous contemplons sans voile la gloire du Seigneur, » non celle de Moïse. Comme plusieurs cependant,

résistant à l'évidence même, prétendent que ceci : « Quand il se sera converti au Seigneur, » regarde le Fils, examinons de plus près ce texte; mais, auparavant, voyons sur quel motif ils appuient leur interprétation. Quel est ce motif? — De même que l'Ecriture dit : L'Esprit est Dieu, de même il est dit ici : L'Esprit est Seigneur. — Ce n'est pas là ce que dit l'Ecriture; elle dit : Le Seigneur est l'Esprit. Or, la différence est grande entre ces deux affirmations. Si votre version était la véritable, l'article n'accompagnerait pas le qualificatif.

Voyons maintenant à qui se rapportent les textes qui précèdent. Ainsi, ces deux propositions : « La lettre tue, et l'esprit vivifie... écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, » désignent-elles le Fils ou l'Esprit? L'Esprit, sans nul doute; car c'est lui que l'Apôtre oppose à la lettre dans l'exhortation qu'il fait aux Juifs. A ce mot d'Esprit, quelqu'un aurait pu se dire à lui-même : Si Moïse se tourne vers le Seigneur, et le Seigneur vers l'Esprit, l'un est inférieur à l'autre. C'est pour écarter ce soupçon qu'il ajoute : « Or, le Seigneur est l'Esprit. » Cela revient à dire que l'Esprit est aussi Seigneur. Pour vous bien convaincre qu'il est ici question du Paraclet, voyez ce que Paul ajoute encore : « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » Vous ne prétendrez pas qu'il a voulu dire : Où est le Seigneur du Seigneur. S'il parle de la liberté, c'est par opposition avec l'ancienne servitude. De plus, pour que vous ne pensiez pas que ce langage s'applique à l'avenir, il poursuit en ces termes : « Pour nous, contemplant tous, sans voile, à découvert, la gloire du Seigneur, » non celle qui devait finir, mais celle qui demeure, « nous sommes transformés en la même image, de clarté en clarté, comme par l'impulsion de l'Esprit-Seigneur. » Voilà donc qu'il affirme de nouveau la divinité de l'Esprit, et qu'il les appelle au rang des apôtres. Il avait d'abord dit : « Vous êtes la lettre du Christ; » il dit maintenant : « Nous contemplons tous sans voile. » Ils étaient venus portant la loi comme Moïse. Vous qui avez reçu l'Evangile, leur dit-il, vous n'avez pas plus besoin de voile que nous n'en avons nous-mêmes eu besoin. Or, la gloire présente est bien plus grande; ce n'est pas notre visage qui s'offre à vous, c'est l'Esprit lui-même; et cette gloire, vous pouvez, comme nous, la contempler à votre aise. Si l'Esprit avait quelque infériorité, l'Apôtre n'eût pas établi cette gradation dans la gloire.

5. Que signifient ces mots : « Contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image? » C'est une chose qui se manifesta mieux quand éclatait le pouvoir des miracles; aujourd'hui même cependant, quiconque a les yeux de la foi peut la voir sans peine. Aussitôt que nous sommes baptisés, notre âme purifiée par l'Esprit est plus éclatante que le soleil; non-seulement nous voyons la gloire divine, mais encore nous y participons. Telle qu'une lame d'argent poli lance elle-même les rayons qu'elle reçoit, moins par la force de sa propre nature que par celle de la lumière qui s'y réfléchit, l'âme purifiée et devenue plus brillante que l'argent le plus pur reçoit et renvoie la gloire de l'Esprit. De là cette expression : « Par la contemplation nous sommes transformés en la même image, » la gloire de l'Esprit devenant notre gloire, puisqu'elle se communique à nous comme elle ne pouvait manquer d'être venue de « l'Esprit-Seigneur. » Voilà que l'Esprit reçoit encore ici le nom de Seigneur. D'autres passages nous le montrent agissant en vertu de ce titre : « Pendant qu'ils s'employaient au ministère du Seigneur et pratiquaient le jeûne, l'Esprit saint dit : Séparez pour moi Paul et Barnabé. » *Act.*, XIII, 2. Placées à côté l'une de l'autre, ces deux expressions, « ministère du Seigneur....., séparez pour moi, » mettent en évidence l'égalité d'honneur. Le Christ avait dit aussi : « Le serviteur ne sait pas ce que fait le maître. » *Joan.*, XV, 15. Or, comme l'homme se connaît lui-même, l'Esprit connaît les choses de Dieu; et ce n'est pas pour les avoir apprises, puisque la comparaison n'existerait plus.

L'Esprit de Dieu manifeste sa grandeur et sa puissance en agissant comme il veut.

Ajoutons qu'il manifeste sa grandeur et sa puissance en agissant ainsi comme il veut. C'est lui qui nous transforme, c'est lui qui nous défend de prendre le siècle pour notre type : il est l'artisan de cette nouvelle création. Nous lisons dans l'Ecriture : « Vous avez été créés



dans le Christ Jésus. » *Ephes.*, II, 10. Il est dit de même : « Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu, et renouvelez dans mon sein l'esprit de droiture. » *Psalm.* L, 12. Voulez-vous que je vous le montre d'une manière plus sensible par l'exemple des apôtres? Pensez à Paul, dont les vêtements exerçaient eux-mêmes une action; pensez à Pierre, dont l'ombre avait un tel pouvoir. S'ils n'avaient pas été marqués à l'image du roi, si de mystérieuses étincelles n'avaient pas jailli d'eux, jamais ni leur ombre ni leurs vêtements n'auraient opéré de semblables prodiges. Les insignes de la royauté font trembler les brigands. Voyez cette lumière briller dans le corps même : « Regardant le visage d'Etienne, ils l'aperçurent comme le visage d'un ange. » *Act.*, V, 15. Et cet éclat extérieur n'était rien en comparaison de la gloire qui rayonnait au dedans. Ce que Moïse avait au front, eux le portaient dans l'âme, et beaucoup mieux encore. La gloire de Moïse tombait sous les sens, la leur était immatérielle. Des corps incandescents, recevant eux-mêmes le feu d'un corps supérieur et splendide, communiquent leur éclat et leur chaleur à tout ce qui les entoure : c'est ce qui s'accomplit parmi les fidèles. Voilà pourquoi ceux qui sont ainsi disposés se détachent de la terre et n'ont dans l'esprit que les biens du ciel. Malheureux que nous sommes! car rien ne saurait mieux nous convenir que de verser ici des larmes amères, en voyant que, malgré la sublime dignité dont nous avons été revêtus, nous ne comprenons pas de semblables paroles, nous perdons aussitôt de vue nos véritables intérêts, et nous n'aspirons qu'aux objets sensibles. Cette gloire ineffable et pleine de terreurs n'a de prise sur notre âme que pour un jour ou deux; et puis nous avons hâte de l'éteindre, provoquant la tempête des affaires du temps, étouffant les célestes rayons sous les épais nuages d'ici-bas.

Oui, c'est une tempête que la vie présente, et quelque chose encore de plus accablant. De là viennent, en effet, non les frimas et la pluie, non les boues et les mares profondes, mais des maux tout autrement terribles, l'enfer et les tortures de l'enfer. De même que, sous l'action d'un froid intense, les membres se raidissent et sont frappés de mort; de même sous les glaces du péché l'âme frissonne, est incapable de remplir ses fonctions, glacée qu'elle est par les frayeurs de la conscience. Ce que le froid est au corps, une conscience impure l'est à l'âme : d'où l'inaction de la peur. On ne saurait rien imaginer de plus craintif qu'un homme esclave des choses terrestres : celui-là vit de la vie de Caïn, toujours dans le frisson. Parlerai-je des morts et des pertes qui l'accablent, ou bien des affronts, ou même des adulations et des obséquiosités? Indépendamment de tout cela, mille changements le menacent. Son coffre regorge d'or; mais la peur du dénûment assiége son âme, et certes à bon droit : il a jeté son ancre sur un fond incertain et mobile. Alors même qu'il ne sera pas submergé, la vue du malheur des autres l'anéantit, tant il est plongé dans la crainte et la torpeur. Et ce n'est pas seulement en face du danger, c'est dans toutes les autres circonstances qu'il montre cette lâcheté. La cupidité vient-elle l'assaillir, il ne lutte pas comme doit le faire un homme libre; il agit en tout comme un vil esclave, sur qui l'avarice fait peser sa cruelle tyrannie. Aperçoit-il une femme qui lui semble belle, le voilà pris aussitôt : il court, il se précipite après elle comme un animal impur.

6. C'est tout l'opposé qu'il faut faire : quand vous voyez une femme de quelque beauté, ne cherchez donc pas comment vous pourrez satisfaire votre passion, mais bien comment vous vous en affranchirez. — Comment donc le pourrai-je? me demanderez-vous; car cette passion est indépendante de ma volonté. — Et de qui dépend-elle? dites-moi. — Du démon, qui m'attaque de la sorte. — Vous rapportez donc absolument tout à la malice du démon? Résistez au mal, soutenez le combat avec courage. — C'est au-dessus de mon pouvoir. — Eh bien! je vous dirai d'abord que c'est là le résultat de votre lâcheté; que vous avez au commencement donné libre accès au démon, et que même aujourd'hui vous le repousserez sans beaucoup de peine, si vous le voulez. Ceux qui commettent l'adultère sont-ils poussés par la passion, je vous



le demande, ou bravent-ils simplement le danger? Ils sont évidemment le jouet de la passion. Obtiennent-ils grâce pour cela? Non certes. Pourquoi? Parce que le péché dépend d'eux, que c'est leur acte. — A quoi bon tous ces raisonnements? me direz-vous encore. Je sens bien peut-être que je veux secouer ce penchant, et que je ne puis pas; il me domine, il m'accable, il fait mon tourment. — Oui, vous voulez le secouer, ô homme; mais vous ne faites pas ce qu'il faudrait pour y réussir. Vous agissez comme un malade consumé par la fièvre, qui se gorgerait d'eau froide, et dirait : Que de moyens je tente pour éteindre la fièvre sans pouvoir y parvenir! je ne fais même qu'en exciter la flamme. Voyons si vous-même ne faites pas ce qui peut aggraver le mal, croyant vous livrer à des pensées capables de le guérir. — Non, me répondrez-vous. — Mais alors, dites-moi ce que vous avez jamais tenté de faire pour étouffer la passion.

Quelles sont les choses qui l'excitent? Quoique nous ne tombions pas tous sous le coup des mêmes accusations, par la raison que l'amour des richesses est plus répandu que celui des plaisirs sensuels, proposons un remède qui puisse combattre l'un et l'autre. Les deux sont insensés, mais le second est plus tyrannique et plus violent que le premier. Si nous triomphons donc de celui-là, nous viendrons facilement à bout de celui-ci. — Mais du moment où la concupiscence de la chair a plus de violence, m'objecterez-vous, comment tout le monde n'en subit-il pas les atteintes, et les victimes de la cupidité sont-elles les plus nombreuses? — D'abord, parce que cette dernière passion paraît exempte de dangers; et puis, parce que l'autre, quoique plus emportée, éprouve plutôt le dégoût. S'il était possible qu'elle durât comme l'avarice, elle détruirait entièrement celui dont elle s'est emparée. Courage donc; parlons de la concupiscence de la chair, et voyons de quelle manière s'accroît cette maladie : nous saurons par là si nous en sommes la cause coupable, ou non. Est-ce notre faute, ayons recours à tous les moyens pour la vaincre. Dira-t-on qu'elle ne dépend pas de nous; comment se fait-il alors qu'elle nous tourmente? D'où vient que nous sommes sans pitié pour ceux qu'elle tyrannise, au lieu de leur pardonner? Je vous demande donc quelle est la source de cette passion. — La beauté du visage, me répondrez-vous, l'aspect séduisant et flatteur de la femme qui nous a blessés. — Vous parlez au hasard et sans réflexion. Si la beauté des traits en était la vraie cause, une même femme captiverait tous les cœurs.

Dès qu'il n'en est pas ainsi, ce n'est plus à la nature, ni même à la beauté qu'il faut s'en prendre; la corruption est déjà dans les regards. Par suite de votre imprudente curiosité, de votre obstination et des sentiments qu'elle fait naître, vous avez reçu le trait fatal. — Et qui pourrait s'empêcher, m'objecterez-vous encore, de se livrer aux transports de l'admiration, à la vue d'une femme qui vous frappe par sa beauté? S'il n'est donc pas en notre pouvoir de refuser l'admiration, nous ne sommes pas non plus maîtres de repousser l'amour. — Arrêtez-vous, ô homme. Vous confondez tout, vous allez d'un extrême à l'autre dans votre fureur, ne voulant pas découvrir la racine du mal. Je vois bien des hommes qui savent admirer et louer sans aller jusqu'à la passion. — Comment admirer sans aimer? — Soyez calme, je vous le dirai. Attendez, écoutez Moïse admirant le fils de Jacob et s'exprimant en ces termes : « Or, Joseph était admirablement beau; l'éclat de sa figure attirait tous les regards. » *Genes.*, XXXIX, 6. Etait-il donc passionné, celui qui tenait ce langage? Nullement. — Mais il ne voyait pas celui dont il faisait l'éloge. — Il n'est pas nécessaire de voir pour éprouver un tel sentiment : il suffit d'entendre parler d'une beauté. N'incidentez pas, je vous prie, sur de semblables choses. Est-ce que David n'était pas extrêmement beau avec l'éclat de son teint et celui de ses yeux? Et l'on sait que l'éclat des yeux est ce qu'il y a de plus tyrannique dans la beauté. Quelqu'un, cependant, éprouva-t-il pour lui une affection coupable? Non. L'admiration n'entraîne donc pas nécessairement l'amour.

Beaucoup d'hommes ont eu des mères admirablement belles. Les ont-ils donc aimées? Loin

de nous cette supposition. Ils ont admiré, sans doute, ce qui le méritait si bien; mais ils n'allaient pas s'enflammer d'une passion honteuse. — C'est à la nature qu'ils doivent d'en être exempts. — A quelle nature, dites-moi? — Ils respectent leurs mères. — Vous savez bien que, chez les Perses, ce respect n'existe pas, et qu'on y voit régner librement l'usage contraire. Indépendamment de tout cela, il est un fait qui prouve d'une manière évidente que le mal ne vient pas absolument de la forme extérieure, que c'est une lâcheté, une aberration de l'âme. Beaucoup, laissant de côté des femmes remarquables par leur beauté, se sont attachés à des femmes remarquablement laides. Il est donc évident que l'amour ne dépend pas de la forme, car, autrement, jamais un pareil renversement n'aurait eu lieu. — A quoi donc tient cette passion? Si la beauté n'en est pas la cause, à quoi faut-il la rattacher, d'où tire-t-elle son origine? Est-ce un mauvais démon qui la produit? — Le démon y concourt sans doute, mais là n'est pas la question; on demande si nous en sommes nous-mêmes la cause. Le démon n'est pas seul à nous tendre des embûches; nous sommes les premiers à le seconder. Cette maladie funeste provient surtout de l'habitude des paroles flatteuses, de la perte du temps, de l'absence de tout travail sérieux.

7. Grande, bien grande est la force de l'habitude, à tel point qu'elle impose, comme la nature, une sorte de nécessité. Mais, si l'habitude produit cette passion, nul doute qu'elle ne puisse aussi l'éteindre. Beaucoup en ont secoué le joug en cessant de voir l'objet aimé. Un tel sacrifice paraît extrêmement dur et pénible, au premier moment; avec le temps il devient agréable; on ne pourrait pas même raviver la passion, en aurait-on la volonté. — Et que dire s'il suffit d'un regard, en dehors de toute habitude, pour que je sois en captivité? — Ici se présentent également l'oisiveté corporelle, les délices, l'absence des graves pensées et des occupations nécessaires. L'homme désœuvré, comme s'il errait à l'aventure, se trouve exposé, par là même, à tous les traits : quiconque le veut réduit cette âme en servitude, comme on s'emparerait d'un enfant vagabond. L'âme étant essentiellement active, si vous ne portez pas son activité sur le bien, elle se jettera d'un autre côté, par impossibilité de rester immobile. La terre qu'on ne cultive pas et qu'on n'ensemence pas se couvre de plantes stériles : il en est ainsi de l'âme, quand un honnête travail lui fait défaut; elle demande au mal le travail dont elle ne peut se passer. Il en est encore d'elle, dans cet état d'inaction, comme de l'œil, qui ne saurait s'empêcher de voir, et qui se repaîtra d'images funestes quand on lui refuse d'en contempler de bonnes. Qu'une sage activité, qu'une sollicitude raisonnable soient capables de repousser le premier assaut, on peut le démontrer de plusieurs manières. Lorsque vous avez aperçu une femme séduisante et que vous en demeurez frappé, ne la voyez plus, et vous serez libre. — Et comment pourrai-je ne plus la voir, entraîné que je suis par la passion? — Appliquez-vous à d'autres choses dans le but de distraire votre esprit : à des lectures, à des soins utiles, à la défense des malheureux persécutés, à la prière, à la méditation des choses futures; concentrez là vos sentiments. Non-seulement vous guérirez par ce moyen une récente blessure, mais encore vous viendrez aisément à bout d'une plaie invétérée et déjà purulente.

Manière d'éteindre les passions.

C'est assez d'un affront, selon l'adage, pour détruire l'amour; combien plus ces incantations spirituelles ne triompheront-elles pas de cette maladie, pourvu que nous consentions seulement à nous éloigner? Mais, si nous vivons et conversons sans cesse avec les personnes qui lancent contre nous de pareils traits, si nous en parlons constamment et si nous voulons qu'on nous en parle, nous entretenons le mal en nous. Avez-vous bien le désir d'étouffer la flamme, quand vous l'alimentez chaque jour? Voilà ce que je dis aux jeunes gens concernant l'habitude; quant aux hommes faits, à ceux qui ne sont pas étrangers à la philosophie, ce qu'il y a de plus efficace, c'est la crainte de Dieu, le souvenir de la géhenne, l'aspiration au royaume des cieux : c'en est assez pour que le feu s'éteigne. Pensez encore que cet objet, dont vos yeux sont frappés, n'est autre chose qu'un amas

d'humeurs et de sang, le résultat du travail de la digestion. — Elle est brillante cependant, la fleur de ce visage. — Rien n'est plus brillant que les fleurs qui s'épanouissent sur la terre; et ces fleurs se fanent, tombent en pourriture. Ici ne vous arrêtez pas davantage à la fleur, allez plus loin par la pensée; de cette peau, qui vous paraît si belle, portez les yeux sur ce qu'elle recouvre. Le corps des hydropiques brille aussi; rien de repoussant à la surface; et toutefois, à la pensée des humeurs qu'il renferme, nous n'aurions pas le courage de l'embrasser. — Cet œil est plein de tendresse et de rayons, le sourcil est d'une correction parfaite, les paupières sont d'azur, la prunelle est vive, et le regard serein. — Et tout cela n'est pas autre chose, encore une fois, qu'une réunion de nerfs, de veines, de muscles et d'artères. Représentez-vous cet œil, aujourd'hui rayonnant, atteint par la maladie, affaibli par la vieillesse, altéré par le chagrin ou l'emportement : comme il est difforme, comme il est bientôt éteint, comme il disparaît avec plus de rapidité qu'une vaine image!

Détournez-vous donc de ces objets, appliquez votre intelligence à la contemplation de la véritable beauté. — Je ne vois pas la beauté de l'âme. — Vous la verrez, si vous le voulez bien; et, de même que vous pouvez admirer en esprit les beautés absentes, que vous ne pouvez voir de vos yeux; de même il vous sera donné de voir l'invisible beauté de l'âme. Ne vous est-il pas arrivé d'imaginer quelque chose de parfaitement beau, et de ressentir même une émotion devant cette forme idéale? Imaginez donc également ce que doit être la beauté spirituelle, et nourrissez-vous de cette pure contemplation. — Il ne m'est pas possible d'apercevoir ce qui n'a pas de corps. — Eh bien! ces choses, nous les voyons mieux par la pensée que nos yeux ne voient les corps eux-mêmes. Voilà pourquoi nous admirons, sans les voir, les anges et les archanges, la pureté des mœurs, la sainteté de l'âme. Rencontrez-vous un homme plein de sagesse et de modération, vous l'admirez certes plus que ce beau visage. S'il est insulté devant vous et s'il supporte noblement l'insulte, à l'admiration vous joignez l'amour, cet homme serait-il déformé par la vieillesse. Une telle beauté, la beauté de l'âme, doit être aimée de tous jusque dans la vieillesse; celle-là ne se flétrit jamais, elle fleurit toujours. Pour obtenir de la posséder nous-mêmes, attachons-nous à ceux qui la possèdent, devenons leurs fervents amis. Quand une fois nous l'aurons en partage, nous pourrons acquérir les biens éternels. Puisse-t-il en être ainsi par la grâce et la charité..., etc.

HOMÉLIE VIII.

« Ayant donc reçu ce ministère, selon la miséricorde que nous avons obtenue, nous ne défaillons pas; mais nous avons repoussé les passions honteuses qui se cachent. »

1. Paul avait dit de grandes choses, il s'était mis au-dessus de Moïse avec tous les fidèles; sentant combien il y avait là d'élévation et d'ampleur, il reprend bientôt un ton plus modeste. C'est à cause des faux apôtres et de ses auditeurs qu'il avait dû s'élever; il devait s'abaisser ensuite et ne pas se tenir toujours à la même hauteur, ce qui n'eût été qu'un jeu stérile. Aussi marche-t-il à ce but par une autre chemin, en montrant que tout vient non de nos propres mérites, mais de la bonté de Dieu; et de là cette parole : « Ayant reçu ce ministère. » Nous ne vous avons rien offert que ce dont nous sommes les ministres; nous n'avons été que les intermédiaires de la divine libéralité. — Il ne se pose pas en bienfaiteur, il se donne simplement le rôle de ministre. Non content de cela, il ajoute : « Selon la miséricorde que nous avons obtenue. » Le devoir même dont nous avons été chargé est un témoignage de miséricorde et de pure bienveillance. C'était de la bonté de vous avoir arrachés à tant de maux, mais nous ne pouvons pas nous attribuer les biens dont vous avez été comblés : vous devez encore y voir la miséricorde divine. « Nous ne défaillons pas. » C'est un bienfait de plus, émanant de la même source. Les mots précédents : « Selon la miséricorde que nous avons obtenue, » regardez-les comme s'appliquant soit au ministère,

soit à l'affirmation : « Nous ne défaillons pas. » Remarquez, je vous prie, avec quel soin il se rabaisse lui-même. Après avoir été favorisé de tant de grâces, dit-il, et de grâces si remarquables, par condescendance et par amour, il n'a rien fait de grand en acceptant d'aussi pénibles labeurs, en affrontant de tels dangers et de telles épreuves. Voilà pourquoi notre cœur n'est pas abattu; voilà pourquoi la joie qui nous anime, et la confiance que nous témoignons.

Après avoir dit : « Nous ne défaillons pas, » il continue : « Mais nous avons repoussé les passions honteuses qui se cachent, ne marchant pas par des voies détournées, n'altérant pas la parole de Dieu. » Que signifie cette honte cachée dont il parle? Nous n'avons garde d'annoncer et de promettre des choses magnifiques pour agir ensuite tout autrement, comme ceux-là le font. C'est ce qu'il dira dans la suite : « Vous avez sous les yeux ce qui frappe au premier abord. » II *Cor.*, x, 7. Nous sommes tels que vous nous voyez; aucune duplicité dans notre conduite; nous ne disons ni ne faisons rien qu'il faille cacher ou voiler par un sentiment de honte. C'est ce qu'il exprime ainsi : « Nous ne marchons pas par des voies détournées. » Ce qu'ils regardaient comme digne d'éloges, Paul le déclare digne de mépris ou de risée. Que sont les voies détournées qu'il condamne? Ces hommes-là avaient la réputation de ne rien recevoir; ils recevaient cependant, mais en secret. Ils passaient pour de saints et respectables apôtres, tandis qu'ils étaient pleins d'iniquités. — Pour nous, nous repoussons toutes ces ruses; ce sont là les choses honteuses qu'on tient cachées. Nous sommes tels qu'on nous voit, je le répète; pas de subterfuge, ni dans notre vie, ni dans notre prédication. — Ceci se trouve exprimé dans ces paroles : « N'altérant point la parole de Dieu, ne parlant que pour la manifestation de la vérité. » Rien pour l'apparence et l'ostentation, tout dans l'exhibition des œuvres.

« Nous recommandant à toute conscience d'homme. » Ce n'est pas aux regards des fidèles seulement, c'est encore à ceux des infidèles que nous nous présentons, et tous peuvent à leur gré juger notre conduite : c'est par là que nous nous recommandons, et non en recourant à des artifices, en nous couvrant d'un masque brillant. Nous ne craignons pas de dire que nous ne recevons rien, et nous en appelons à votre témoignage. Nous déclarons également que notre conscience ne nous reproche aucun méfait, et c'est encore à votre témoignage que nous en appelons. Nous ne ressemblons donc nullement à ces hommes qui se cachent et trompent la foule. Notre vie, nous l'étalons à tous les yeux; notre prédication, nous l'annonçons de telle sorte que tout le monde puisse en être instruit. — Comme il restait néanmoins des infidèles qui ne la connaissaient pas, il déclare ensuite qu'il faut en accuser leur insensibilité, et que ce n'est pas la faute des apôtres; il poursuit : « Si notre Evangile est voilé, il l'est seulement pour ceux qui périssent, pour ces infidèles, dont le dieu de ce siècle a frappé l'esprit d'aveuglement. » Il avait déjà dit dans le même sens : « Pour les uns nous sommes une odeur de mort produisant la mort, et pour les autres une odeur de vie produisant la vie. » II *Cor.*, II, 16.

2. Quel est « le dieu de ce siècle » dont il est ici question? Ceux qui sont infectés des erreurs de Marcion prétendent que cela désigne un créateur du monde, lequel a la justice pour attribut, mais non la bonté; et, dans le fait, ils admettent un dieu de ce caractère. Les Manichéens soutiennent qu'il s'agit là du diable, tâchant ainsi d'introduire avec une extrême déraison un auteur de la création différent du créateur véritable. C'est assez l'usage de l'Ecriture d'employer ce nom de dieu, non pour exprimer la dignité même, mais pour faire plutôt ressortir la faiblesse et la dépendance : elle appelle l'argent seigneur et le ventre dieu. Ces dénominations ne doivent pas évidemment s'entendre dans leur sens naturel; le ventre n'est un dieu et l'argent n'est un seigneur que pour leurs malheureux esclaves. Pour moi, je crois qu'on doit appliquer ce mot, non au diable, mais à Dieu, au souverain maître de l'univers, et qu'il faut lire ainsi : « Dieu a aveuglé l'esprit des infidèles de ce siècle. » Dans le siècle à venir, il n'y aura plus d'infidèles, il n'y en a que dans le présent. Si quelqu'un pense

devoir lire de cette façon : « Le Dieu de ce siècle, » il ne donnera pas prise aux ennemis; car ce n'est pas là restreindre le domaine du Tout-Puissant. On l'appelle bien aussi le Dieu du ciel, sans avoir l'intention de renfermer là sa puissance. Nous l'appelons encore le Dieu du présent; et certes nous ne voulons pas limiter au jour actuel son existence. Il se nomme lui-même le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob; et certes il n'entend pas n'être que le Dieu de ces patriarches. Il serait aisé de trouver dans les Livres saints beaucoup d'autres témoignages du même genre.

Mais de quelle manière les a-t-il aveuglés? Gardez-vous de croire qu'il ait lui-même produit cet aveuglement; il n'a fait que le souffrir et le permettre. C'est encore ici le langage habituel de l'Ecriture, comme lorsqu'elle dit : « Dieu les a livrés à leur sens réprouvé. » *Rom.*, I, 28. Voyant qu'ils avaient les premiers repoussé la foi, qu'ils s'étaient rendus indignes de contempler les divins mystères, il les a lui-même délaissés. Et qu'eût-il dû faire autrement? Devait-il les attirer par la violence, imposer sa révélation à qui n'en voulait pas? Mais leur mépris n'en aurait été que plus grand, et ils n'auraient pas vu davantage. Aussi ajoute-t-il : « Afin que l'Evangile de la gloire du Christ ne répande pas sur eux sa lumière. » Ce n'est pas pour les empêcher de croire en Dieu, c'est à cause de leur répulsion intérieure pour la vérité. Il avait défendu dans le même sens de jeter les pierres précieuses devant les pourceaux. S'il eût voulu se révéler malgré tout aux infidèles, leur maladie n'aurait fait que s'aggraver. Qu'on force à regarder la lumière quelqu'un qui souffre des yeux, on rendra son infirmité plus grande. Dans ce cas, les médecins condamnent le malade à l'obscurité, pour le mettre à l'abri d'un tel inconvénient. Voilà comment il faut entendre également ici les choses : les incrédules ne l'étaient que par leur faute; et, puisqu'ils étaient tombés dans l'incrédulité, ils n'ont plus vu les secrets de l'Evangile, Dieu leur dérobant désormais ses rayons. Il le disait encore à ses disciples : « Je leur parle en paraboles, pour qu'en entendant ils n'entendent pas. » *Ibid.*, XIII, 13. Eclaircissons cette vérité par un exemple : Supposez un Gentil qui regarde nos dogmes religieux comme des fables; sera-t-il plus avancé s'il entre et voit nos mystères que s'il restait dehors? De là cette parole de l'Apôtre : « Afin qu'ils ne soient pas illuminés. » Là plane toujours le souvenir de Moïse. Ce que les Juifs éprouvèrent alors, tous les infidèles l'éprouvent maintenant au sujet de l'Evangile.

D'où vient cette obscurité, pourquoi ne leur est-il pas donné de voir? Ecoutez comment l'Apôtre s'exprime : « Afin qu'ils ne soient pas illuminés par l'Evangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu. » C'est dire que la croix est le salut et la gloire du monde, que le divin crucifié doit venir dans un grand éclat; cela comprend toutes les autres choses, présentes ou futures, visibles ou invisibles, l'ineffable splendeur des biens que nous attendons. Il est ici question d'un rayonnement, pour que vous ne cherchiez pas tout sur la terre; car ce que nous recevons ici-bas n'est en quelque sorte qu'un rayon de l'Esprit. Paul avait insinué plus haut la même pensée sous les noms de parfum et de gage, nous enseignant ainsi que la récompense totale nous attend là-haut. « Mais toutes ces choses leur demeurent cachées, » et cela, parce qu'ils ont les premiers refusé de croire. Pour montrer ensuite que ce n'est pas seulement la gloire du Christ, et que c'est encore celle du père que méconnaissent ceux qui ne l'ont pas vue, il complète ainsi son affirmation : « Qui est l'image de Dieu. » Ne vous arrêtez pas au Christ seul. De même que, par lui, vous voyez le Père, de même, en ignorant la gloire de l'un, vous ignorez la gloire de l'autre.

3. « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, nous prêchons Jésus-Christ notre Seigneur; vous ne devez voir en nous que vos serviteurs par Jésus. » Où se trouve l'enchaînement des idées? Qu'a ceci de commun avec ce qui précède? Ou bien il flétrit leur orgueil et leurs prétentions, il les blâme de donner leurs noms aux disciples et de leur inspirer ces propos condamnés dans la première lettre : « Je suis de l'école de Paul, et moi de celle d'Apollo. » I *Cor.*, III, 4. Ou bien il signale un mal plus grave encore. Quel est ce

mal? Comme les Juifs leur faisaient une guerre implacable et leur dressaient des embûches de toute part, — ce n'est pas contre nous que vous combattez, leur dit-il ; ce n'est pas à nous que vous faites la guerre, c'est à celui que nous prêchons, et nous ne nous prêchons pas nous-mêmes. Je ne suis qu'un serviteur, le serviteur de ceux qui reçoivent la parole, m'employant entièrement pour un autre, ne négligeant aucun moyen de procurer sa gloire. En luttant donc contre moi, c'est contre lui que vous luttez. Tant s'en faut que je me prévale de mon ministère évangélique, que, pour vous, je n'hésiterais pas à devenir esclave par amour pour le Christ, puisque lui-même vous a tant aimés et qu'il a tant fait pour votre bien. — Voilà ce qu'a dit l'Apôtre : « Nous sommes vos serviteurs par Jésus. » Quelle âme! comme elle est pure de tout intérêt personnel! Bien loin d'usurper quelque chose de ce qui appartient au Seigneur, par amour pour lui nous sommes prêts à nous mettre à votre service. « Car Dieu, qui fit par sa parole jaillir la lumière du sein des ténèbres, a lui-même brillé dans vos cœurs. »

La gloire de Moïse rayonne dans le cœur des fidèles.

Vous le voyez, à ceux qui désiraient contempler cette gloire supérieure, dont Moïse était favorisé, il la montre de nouveau brillant en eux plus grande encore. Elle rayonne dans vos cœurs comme elle rayonna sur le front de Moïse. Il leur rappelle d'abord ce qui s'accomplit à l'origine du monde, cette lumière et ces ténèbres qui tombent sous les sens, pour leur faire entendre qu'il s'agit ici d'une création plus admirable que celle-là. Mais où donc est-il dit que la lumière a jailli du sein des ténèbres? Tout à fait au commencement de la création, puisqu'il est écrit : « Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. » *Genes.*, I, 2. Alors Dieu parla pour produire la lumière, et, maintenant, il ne parle pas, il éclaire par lui-même : le témoignage de l'Apôtre est formel à cet égard. Aussi ne voyons-nous rien de sensible quand cette lumière nous est donnée ; c'est Dieu même que nous voyons par le Christ. Aucune différence dans la Trinité, c'est manifeste. Paul a dit touchant l'Esprit : « Et nous tous, contemplant la gloire du Seigneur sans voile, nous sommes transformés en la même image, de clarté en clarté, comme par l'Esprit-Seigneur ; » touchant le Fils : « Afin qu'ils ne soient pas illuminés par l'Evangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu ; » touchant le Père, enfin : « Celui qui, par sa parole a fait jaillir la lumière des ténèbres, a brillé lui-même dans vos cœurs, pour vous illuminer de la splendide science de Dieu sur la face du Christ. » De même qu'après avoir dit : « L'Evangile de la gloire du Christ, » il ajoutait tout à l'heure : « Qui est l'image de Dieu, » leur indiquant par là qu'ils étaient aussi privés de la gloire du Père ; de même, après avoir dit : « La science de Dieu, » il ajoute : « Sur la face du Christ, » nous faisant voir ainsi que nous parvenons par le Christ à la connaissance du Père, tout comme nous y sommes conduits par l'Esprit. « Or, nous portons ce trésor dans des vases d'argile, afin que la grandeur de la puissance soit de Dieu, et non pas de nous. »

Ayant longuement et magnifiquement parlé de cette ineffable gloire, il n'a pas voulu que quelqu'un lui dit : Puisque nous sommes en possession d'une semblable gloire, comment se fait-il que nous restions dans un corps mortel? — C'est là surtout ce qu'il y a d'admirable, dit-il, c'est le signe le plus éclatant de la puissance divine, qu'un vase d'argile ait pu renfermer une telle lumière et conserver un tel trésor. — On sent l'admiration dans ce langage : « Pour que ce soit la grandeur de la puissance de Dieu, et non la nôtre. » Encore une leçon à ceux qui se glorifiaient en eux-mêmes. La magnificence des dons et la faiblesse des hommes qui les reçoivent, c'est ce qui fait le mieux ressortir la puissance divine, qui rapproche ainsi les extrêmes opposés. Ce vase d'argile représente bien la fragilité de notre nature mortelle, la faiblesse de notre corps. Il n'est guère plus solide, en effet, qu'un vase d'argile, tant les épreuves, la mort, les intempéries de l'air et d'autres causes sans nombre peuvent aisément le briser. Or, l'Apôtre parlait de la sorte, soit pour réprimer leur orgueil, soit pour montrer à tous qu'il n'y a rien d'humain dans notre religion sainte.

4. Jamais la puissance de Dieu ne brille d'un plus vif éclat, je le répète, que lorsqu'elle accomplit de grandes choses avec de faibles instruments. De là ce qui sera dit ensuite : « Ma puissance éclate pleinement dans l'infirmité. » II *Cor.*, XII, 9. Dans les âges antérieurs, avec des mouches et des moucherons elle mettait en fuite des armées entières de barbares, et c'est pour cela que le Seigneur appelle la vermine sa grande puissance. Au commencement, il lui suffit de confondre les langues pour détruire cette immense tour de Babel. Dans les guerres qui viennent ensuite, tantôt il disperse avec trois cents hommes seulement des troupes innombrables, tantôt il renverse des villes avec le son des trompettes, plus tard il met en fuite toute une armée de barbares par la main d'un pauvre enfant parfaitement inconnu jusque-là, de David. C'est ainsi que maintenant encore il envoie douze hommes seuls pour triompher de l'univers, douze, pas davantage, proscrits et persécutés. Admirons donc la puissance divine, et, dans notre admiration, adorons-la. Demandons aux Juifs, demandons aux Gentils qui a déterminé le monde entier à quitter ses vieilles institutions pour embrasser un nouveau genre de vie. N'est-ce pas un pêcheur ou bien un faiseur de tentes, un publicain, un homme simple et sans instruction? Où en serait la raison si la puissance divine n'avait pas tout fait par leur ministère? Que disaient-ils donc pour persuader? Recevez le baptême au nom du crucifié. Mais de qui parlaient-ils? De quelqu'un qu'on n'avait jamais ni vu ni connu. Par de telles paroles néanmoins et par une telle prédication ils persuadaient à leurs auditeurs que ces dieux, dont le culte leur était transmis par les ancêtres, n'étaient pas de vrais dieux : et le Christ cloué sur un bois infâme les attirait tous à lui. Tous savaient d'une manière évidente qu'il était mort sur la croix et qu'on l'avait mis dans le sépulcre, tandis que sa résurrection n'avait eu qu'un bien petit nombre de témoins. Cela n'empêchait pas les autres de croire à cette même résurrection, de croire même que le Christ était remonté dans les cieux, et qu'il reviendrait juger les vivants et les morts.

Comment les apôtres ont soumis l'univers.

D'où venait, je vous le demande, à semblables discours cette force de persuasion? D'aucune autre source si ce n'est de la puissance de Dieu. Et, d'abord, la nouveauté toute seule choquait les esprits. Or, l'innovation en pareille matière révolte au dernier point, parce qu'elle renverse les fondements des croyances et des lois anciennes. En second lieu, les prédicateurs n'étaient pas jugés dignes de foi, leur nation étant pour tous un objet de haine; eux-mêmes n'avaient ni science ni fermeté. Comment donc ont-ils subjugué le monde? comment vous ont-ils soumis, vous et vos ancêtres, dont la philosophie fut si vantée? comment ont-ils chassé les dieux eux-mêmes? N'est-ce pas évidemment parce que Dieu était avec eux? D'aussi grandes œuvres ne sont pas du ressort de la puissance humaine; elles accusent une action mystérieuse et divine. — Nullement, me répondra-t-on; mais ces hommes usaient de prestiges. — Dans ce cas, ils auraient agrandi le domaine des démons, affermi le culte des idoles. Comment ces choses-là ont-elles donc disparu, pour faire place à nos institutions? C'est encore une raison de voir, dans ce changement, la volonté même de Dieu, non la prédication seule, mais, avec la prédication la force de la vertu.

Quand est-ce qu'on a vu sur la terre la virginité s'épanouir de toute part? quand le mépris des richesses, de la vie, de tous les autres biens sans exception? Des hommes couverts de crimes, des séducteurs n'auraient rien fait de semblable; c'est tout l'opposé qu'ils auraient fait. Eux ont introduit ici-bas la vie même des anges, non-seulement par le discours, mais encore par les exemples, dans nos contrées, chez les barbares, jusqu'aux dernières bornes de l'univers. Il est donc manifeste que la puissance du Christ a tout opéré, cette puissance qui rayonne en tout lieu, et qui, plus rapide que l'éclair, illumine les intelligences des hommes. Méditant sur toutes ces vérités, puisant dans les choses passées une sûre garantie de l'avenir, adorez avec nous l'invincible puissance du Crucifié, afin de vous dérober aux peines éternelles et d'acquérir le royaume des cieux. Puisse-t-il en être ainsi de nous tous, par la grâce et la charité..., etc.



HOMÉLIE IX.

« Nous sommes partout éprouvés, mais non dans l'angoisse; nous sommes dans la tribulation, mais non dans l'abattement; nous souffrons la persécution, mais nous ne sommes pas abandonnés. »

1. Paul insiste encore sur cette vérité, que c'est entièrement là l'œuvre de la puissance divine, rabaissant ainsi l'orgueil de ceux qui se glorifiaient en eux-mêmes. Ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas seulement que nous gardions ce trésor dans des vases d'argile, c'est encore qu'ayant à souffrir mille maux, étant assaillis de tous les côtés, nous le gardions à l'abri de toute atteinte. Le vase serait-il de diamant, qu'il serait incapable de protéger ce trésor et de résister à de pareilles secousses. Tel qu'il est, néanmoins, il le porte et n'a rien à souffrir, par un effet de la divine grâce. « Nous sommes partout éprouvés, mais non dans l'angoisse. » Qu'est-ce à dire, partout? En toute chose, de la part des ennemis et des amis, dans toutes les nécessités qui nous pressent, dans les luttes du dehors et dans celles du dedans. « Mais nous ne sommes pas dans l'angoisse. » Remarquez cette opposition dans les paroles de l'Apôtre; elle fait mieux ressortir la puissance de Dieu. « Nous sommes partout éprouvés, mais non dans l'angoisse; nous sommes dans la tribulation, mais non dans l'abattement; » nous n'atteignons pas les dernières limites. Nous avons souvent à gémir, nous avons de nombreuses déceptions; mais nous n'allons pas jusqu'à nous décourager: Dieu permet de telles épreuves pour nous exercer dans le bien, et non pour nous faire subir une défaite. « Nous souffrons la persécution, mais nous ne sommes pas abandonnés; nous éprouvons de rudes secousses, mais nous ne périssons pas. » Si nous sommes en butte aux tentations, les tentations restent impuissantes, toujours par la force et la grâce de Dieu. — Ailleurs il déclare que de semblables choses ont pour but providentiel de les humilier eux-mêmes et de donner aux autres la sécurité. « De peur que je ne m'enorgueillisse, dit-il, un aiguillon m'a été donné. » Il venait de dire : « De peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend de moi; » et plus haut encore : « Pour que nous ne nous en reposions pas sur nous-mêmes. » II *Cor.*, XII, 7 ; *ibid.*, I, 9. Ici, c'est la puissance de Dieu qu'il met en évidence. Voyez-vous de quels biens les tentations sont la source?

La puissance divine et l'action de grâce s'y montraient alors à découvert : « Ma grâce te suffit, » avait dit le Seigneur à Paul. II *Cor.*, XII, 9. De plus, elles enseignaient aux uns la modération, aux autres la patience, à tous l'humilité : « La patience fait le succès de l'épreuve, et l'épreuve soutient l'espérance. » *Rom.*, V, 4. Des hommes qui s'étaient trouvés exposés à mille périls, et qui s'y étaient dérobés par l'espérance en Dieu, apprenaient par là même à s'attacher de plus en plus à cette espérance. « Portant constamment dans notre corps la mortification du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre corps. » Qu'était-ce que cette mortification du Seigneur Jésus qu'ils portaient en eux-mêmes? Ces morts de chaque jour, où se produisait déjà la résurrection. — Si quelqu'un ne croit pas que le Christ est mort et qu'il est ressuscité, il n'a qu'à nous voir mourir chaque jour et ressusciter de même; il croira désormais sans peine à la résurrection. — Voilà donc qu'il découvre une nouvelle raison d'être des tribulations. Et laquelle? « Afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre corps, » en cela qu'il nous délivre des dangers. De telle sorte qu'un signe apparent d'abandon et de faiblesse proclame la résurrection. Non, la divine puissance, en nous mettant à l'abri de toute douleur, n'aurait pas l'éclat dont elle rayonne, quand nous souffrons, mais sans nous laisser vaincre. « En effet, nous qui vivons, nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus brille aussi dans notre chair mortelle. »

Partout, lorsque l'Apôtre a dit quelque chose d'obscur, il s'interprète aussitôt lui-même: c'est ce qu'il fait encore ici, en exposant clairement ce qu'il vient de dire. — Nous sommes livrés, ou bien nous portons la mortification en nous-

mêmes, pour que la puissance de sa vie soit manifestée, alors qu'il ne permet pas qu'une chair mortelle, subissant de telles souffrances, succombe à cette nuée de maux. Cela peut s'entendre aussi d'une autre manière. Comment? Comme il est dit ailleurs : « Si nous mourons avec lui, avec lui nous vivrons. » II *Tim.*, II, 11. De même que nous avons aujourd'hui l'intention de partager sa mort et de sacrifier notre vie pour son amour, de même il voudra nous rendre la vie que nous aurons perdue. Si nous allons de la vie à la mort, lui nous ramènera de la mort à la vie. « Ainsi donc, la mort travaille en nous, tandis qu'en vous c'est la vie. » Il ne parle plus là de la mort corporelle, il met en regard les tribulations et le repos; et voici ce qu'il dit : Nous vivons dans les périls et les épreuves, pendant que vous jouissez dans le repos de cette vie que les dangers procurent. Nous avons à souffrir toutes les infortunes, et vous êtes dans le bonheur; plus de semblables épreuves pour vous. « Ayant le même esprit de foi, selon ce qui est dit dans l'Ecriture : J'ai cru, et voilà pourquoi j'ai parlé; et nous aussi, nous avons parlé parce que nous avons cru. Nous savons que celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera nous-même par Jésus. » Il nous rappelle un psaume plein de philosophie, éminemment propre à nous ranimer dans les périls. Ces paroles, en effet, le juste les prononça quand il était dans le plus grand danger, n'ayant plus l'espoir d'en sortir que par l'assistance divine.

2. Comme l'identité d'origine renferme une puissante vertu de consolation, l'Apôtre a dit : « Ayant le même esprit, » le même auxiliaire par lequel le prophète se sauva, nous nous sauvons aussi; et notre parole est dictée par le même esprit que la sienne. Il établit encore ainsi la profonde harmonie de l'Ancien et du Nouveau Testament; on voit le même esprit déployer son action dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas nous seulement qui courons des dangers, nos pères y furent exposés de même; la foi et l'espérance doivent nous ramener dans le droit chemin; il ne faut pas demander d'être délivrés sur l'heure des maux qui nous assiégent. Après avoir démontré par le raisonnement la résurrection et la vie, en ajoutant que le danger n'est pas une preuve de faiblesse ou d'abandon, il en appelle maintenant à la foi, et reporte tout sur cette vertu. Il est vrai qu'il prend aussi pour base la résurrection du Christ. Revenons à ses expressions : « Et nous aussi, nous avons cru : voilà pourquoi nous avons parlé. » Qu'avons-nous cru, dites-le-moi? « Que celui qui a ressuscité le Christ nous ressuscitera nous-mêmes et nous fera comparaître avec vous. Pour vous sont toutes les choses, afin que la grâce surabonde et qu'il en résulte un surcroît de gloire pour Dieu, à cause de la reconnaissance que beaucoup lui témoigneront. » Il dilate une fois de plus leur intelligence, afin qu'ils ne rapportent pas le bienfait aux hommes, j'entends aux faux apôtres. Tout vient de Dieu, qui dispense à beaucoup ses faveurs, pour faire mieux éclater sa grâce. — C'est pour vous que s'est opérée la résurrection et tout le reste. Il ne s'est pas proposé le salut d'un homme, mais bien celui de tous. « Voilà pourquoi nous ne succombons pas, et, quoique l'homme extérieur se corrompe en nous, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » Comment s'accomplit cette destruction? Sous les coups, dans les persécutions, au milieu de mille maux. « Et l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. »

La résurrection du Sauveur est une preuve de notre résurrection future.

D'où vient cette rénovation ? De la foi, de l'espérance, du courage. Il ne nous reste donc qu'à braver les dangers. Plus le corps éprouve de tortures, plus l'âme sent grandir ses espérances, plus elle acquiert de splendeur, comme l'or longtemps soumis à l'action du feu. Et voyez comme il ennoblit les afflictions de la vie présente : « Une tribulation légère et momentanée, soufferte ici-bas, opère en nous dans les hauteurs des cieux, un poids incomparable de gloire immortelle, parce que nous contemplons non les choses visibles, mais celles qui ne se voient pas. » Il conclut ainsi par l'espérance, et, de même que dans l'Epître aux Romains il disait : « C'est par l'espérance que nous avons été sauvés; or, l'espérance de ce qu'on voit n'est pas l'espérance; » *Rom.*, VIII, 24 de même, il com-



pare ici les objets présents avec les biens à venir, ce qui passe avec ce qui est éternel, l'inconsistance avec la stabilité, la tribulation avec la gloire. Non content de cela, il emploie une autre expression, qu'il redouble même : « Incomparable dans les hauteurs. » Il explique ensuite de quelle façon des tribulations aussi grandes deviennent légères. Comment cela se fait-il donc? « Nous contemplons non les choses visibles, mais celles qui ne se voient pas. » Voilà comment le présent nous paraît léger et l'avenir immense; c'est que nous nous dégageons des objets visibles. « Car les choses qui se voient n'ont qu'un temps. » Telles sont donc les tribulations. « Les choses qui ne se voient pas durent éternellement. » Telles sont donc les couronnes. Au lieu de se borner aux tribulations, il parle de toutes les choses visibles, de la peine comme du repos, afin que vous ne tombiez ni dans l'abattement ni dans la mollesse. Pareillement, au sujet de l'avenir, il ne dit pas : Le royaume éternel; il dit : « Les choses qui ne se voient pas sont éternelles, » encore là, sans distinction de royaume ou de supplice, afin d'exciter la terreur en même temps que le zèle.

Puis donc que les choses visibles n'ont qu'un temps, et que les invisibles sont éternelles, tournons les yeux vers celles-ci. Et quelle excuse aurions-nous si nous préférions l'éphémère à l'éternel? Si le présent est doux, il n'est pas durable; et l'amertume qui provient de cette douceur n'aura jamais de fin, le pardon ne l'effacera jamais. Et de quelle indulgence seraient dignes ceux qui, ayant reçu l'esprit, foulent aux pieds cette faveur et cette gloire, pour s'attacher à l'abjection et ramper sur la terre? J'entends le grand nombre tenir ce ridicule propos : Donnez-moi le jour présent, et prenez celui de demain. S'il en est de l'avenir comme vous dites, un pour un; si tout doit absolument disparaître, deux pour rien. — Quoi de plus pervers que de telles paroles, quoi de plus insensé? Nous traitons devant vous du ciel, des biens ineffables qui nous sont promis; et vous nous jetez à la face des mots recueillis dans les hippodromes, et vous ne rougissez pas, vous ne vous cachez pas de honte en tenant le langage de la folie; et vous n'éprouvez aucune confusion, tant vous êtes absorbé par les choses présentes; et vous ne cessez pas de délirer, de montrer dans la jeunesse les défaillances de la caducité! Que des Gentils parlent de la sorte, ce n'est pas étonnant; mais que des fidèles se portent à de telles extravagances, comment l'excuser? Ne tenez-vous plus pour assurées ces immortelles espérances? Les regardez-vous comme entièrement incertaines? Mais alors quel droit avez-vous au pardon? — Et qui jamais est revenu, me dira-t-on, pour nous raconter ce qui se passe dans l'autre monde? — Aucun homme assurément; mais Dieu lui-même nous en a donné pour garant sa parole infaillible. — Vous ne voyez pas ces choses-là. — Vous ne voyez pas Dieu non plus, nierez-vous cependant son existence, parce que vous ne le voyez pas? J'y crois sans hésiter.

3. Si quelque infidèle vous demande donc de lui montrer un homme qui soit revenu du ciel pour nous apprendre ces choses, que lui répondrez-vous? Comment savez-vous que Dieu existe? — Par le spectacle de l'univers, me dira-t-il, par l'ordre qui règne dans la création, parce que c'est là pour tous une chose évidente. — Acceptez aussi, dès lors, ce qui regarde le jugement. — Comment cela? me demandera-t-il encore. — Laissez-moi vous interroger, et contentez-vous de répondre. Le Dieu que vous admettez est-il juste, rend-il à chacun selon son mérite? ou bien veut-il que les méchants soient dans les délices et la prospérité, tandis que les bons auront un sort tout contraire? — Non, en vérité, l'homme lui-même ne le souffrirait pas. — Où donc jouiront du bonheur ceux qui ont pratiqué la vertu sur la terre? où les pervers recevront-ils leur châtiment, s'il n'existe pas une autre vie qui soit la rémunération de la vie présente? Voyez-vous déjà votre un pour un, et nullement deux pour rien? J'irai plus loin et je vous montrerai que ce n'est pas même un pour un, et que les justes auront le deux pour rien, tandis que les hommes de plaisir et d'iniquité auront tout le contraire. Ceux dont la vie se sera écoulée dans les délices n'auront pas un pour un : ils auront vraiment deux pour rien ceux dont la vie

se sera passée dans la pratique de la vertu. Et quel est l'homme heureux : celui qui abuse de la vie présente ou celui qui s'adonne à la philosophie? Le premier, me direz-vous peut-être ; et moi, je vous prouverai que c'est le second, en vous citant même pour témoins ceux qui jouissent des biens de la terre : ils ne seront pas assez impudents pour s'élever contre ce que je vais dire. Bien souvent ils ont maudit les liens qu'ils ont contractés, le jour même où s'allumèrent les torches nuptiales ; ils ont envié le bonheur de ceux qui ne se sont pas mariés. Beaucoup de jeunes gens, libres de contracter mariage, ont reculé devant les lourdes charges de cet état.

Si je parle de la sorte, c'est pour blâmer, non le mariage même, qui mérite tout respect, mais ceux qui le déshonorent. Or, si les hommes mariés regardent souvent cette position comme intolérable, que dirons-nous de ceux qui sont tombés dans le gouffre de la prostitution, et dont la vie, dès lors, est plus misérable et plus tyrannisée qu'un esclave quelconque? Que dirons-nous également de ceux qui pourrissent dans les voluptés, et qui dévouent leur corps à des infirmités sans nombre? — Mais la gloire, du moins, n'a rien que de doux. — Eh bien! rien n'est plus dur qu'une pareille servitude. Celui qui tient à la vaine gloire, au point de vouloir plaire à tout venant, est le dernier des esclaves ; tandis que celui qui la foule aux pieds et dédaigne l'opinion des hommes, est supérieur à tous. — Mais les richesses ne sont-elles pas désirables? — Nous avons souvent démontré que ceux-là sont les plus riches et les plus heureux qui n'ont aucune possession et vivent dans l'indigence. — L'ivresse n'a-t-elle pas quelque suavité? — Qui pourrait le prétendre? S'il est donc plus agréable d'être dans la pauvreté que dans l'opulence, dans le célibat que dans le mariage, dans l'obscurité que dans les honneurs, dans les privations que dans les délices, les plus grands avantages même ici-bas appartiennent à ceux qui ne s'attachent pas aux choses présentes.

Et je n'ai pas encore dit que le juste, aurait-il à souffrir mille tourments, a toujours cette magnifique espérance qui le soutient; tandis que le méchant, nagerait-il au sein des délices, est obsédé par la crainte des futurs châtiments, seule capable d'empoisonner et de détruire tous ses plaisirs. Et ce n'est pas là une légère torture, tout comme l'espérance n'est pas un bonheur de peu de prix. Ce parallèle s'offre à nous sous un troisième aspect. De quelle manière? C'est que les plaisirs de la vie ne se montrent pas même quand ils sont, parce que la nature et le temps les condamnent de concert; les autres non-seulement existent, mais encore ne peuvent pas être ébranlés. Ce n'est donc pas deux pour rien, c'est trois, cinq, dix, vingt, mille pour rien; que nous pourrions dire, nous. Un exemple vous le fera comprendre, celui du mauvais riche et de Lazare, dont l'un eut en partage le présent, et l'autre l'avenir. Pensez-vous qu'on puisse dire un pour un quand on compare un châtiment éternel avec une courte privation, une maladie qui n'affecte qu'un corps périssable avec un feu qui ne s'éteindra jamais, des couronnes et des joies immortelles à la suite de cette légère maladie avec d'interminables supplices après une satisfaction de quelques instants? Qui donc oserait le dire? Quelle supposition ferons-nous? Considérerons-nous la quantité ou la qualité? Prendrons-nous Dieu pour juge ou bien la raison? Jusques à quand ressemblerez-vous dans vos propos à la vermine qui se roule dans la fange? Ce n'est pas d'un homme doué de raison de sacrifier ainsi pour rien une âme d'un tel prix, alors qu'on pourrait, par une légère fatigue, se mettre en possession du ciel. Voulez-vous que je vous instruise par une autre voie, par la pensée du tribunal redoutable? Ouvrez les portes de votre conscience, et voyez ce juge qui siége au dedans de vous. Si vous vous condamnez, malgré votre amour pour vous-même; si vous ne supportez pas un jugement inique, est-ce que Dieu n'aura pas encore plus de sollicitude pour l'équité? ne prononcera-t-il pas sur nous tous un jugement équitable? laissera-t-il aller toute chose au hasard? Personne assurément n'oserait le dire.

Les Gentils et les barbares, les poëtes et les philosophes, toutes les races d'hommes sans exception s'accordent en ce point avec nous,

quoique d'une manière différente; tous déclarent qu'il est un tribunal quelconque dans l'autre vie, tant cette vérité brille et s'impose d'elle-même. — Et pourquoi Dieu, me demanderez-vous, ne punit-il pas en ce monde? — Pour faire éclater sa longanimité, pour nous ménager un moyen de salut dans la pénitence, pour n'avoir pas à détruire le genre humain, pour ne pas frapper prématurément ceux qui pourraient ensuite se sauver par une conversion parfaite. Si Dieu punissait les péchés et faisait disparaître les pécheurs sur l'heure, comment Paul se serait-il sauvé, ainsi que Pierre et ces coryphées qui furent les instituteurs de tous les peuples? Comment David aurait-il retrouvé le salut dans le repentir? Comment les Galates et tant d'autres se seraient-ils convertis? C'est pour cela qu'il ne châtie pas ici tous les coupables, mais quelques-uns seulement; c'est encore pour cela qu'il ne les châtie pas tous dans l'autre monde : sa justice se manifeste parfois dans le présent, et parfois attend la vie future, pour que l'exemple des châtiments immédiats réveille les plus insensibles, et que l'impunité des méchants nous tienne en sollicitude pour l'avenir. Ne voyez-vous pas combien de criminels sont châtiés sur la terre, tels que ceux qui furent écrasés sous la ruine d'une tour, ceux dont Pilate mêla le sang à celui des sacrifices, les Corinthiens qui subirent une mort prématurée pour avoir indignement reçu les divins mystères, et Pharaon, et les Juifs que les barbares massacrèrent? Que d'exemples encore dans les anciens temps, de nos jours, sans cesse! D'un autre côté, beaucoup ont quitté la vie sans avoir expié leurs crimes, et je ne citerai que ce riche qui vivait du temps de Lazare.

Le jugement futur sera terrible.

4. La providence agit ainsi, et pour éclairer ceux qui ne croient pas à la vie future, et pour ranimer ceux dont la foi n'a pas secoué l'indolence. Dieu est un juge plein de justice, de force et de longanimité; chaque jour n'est pas celui de sa colère. Mais, si nous abusons de sa longanimité, il viendra un moment où cette longanimité cédera tout à coup la place à la justice. N'allons donc pas, pour une heure de plaisir, et la vie n'est pas autre chose qu'une heure, nous dévouer à des supplices intolérables et sans fin; travaillons plutôt pendant cette même heure, pour être couronnés dans l'éternité. Ne remarquez-vous pas que, même dans les choses temporelles, la plupart des hommes agissent ainsi, subissent de courtes fatigues pour avoir ensuite un long repos, quoique le contraire leur arrive bien souvent? Ici-bas le travail et le gain s'équivalent; et le plus fréquemment le travail est énorme, tandis que le gain est bien léger, si même il existe un gain quelconque : lorsqu'il s'agit du royaume des cieux, le labeur est minime et le bonheur infini. Voyez : le laboureur travaille pendant toute une année, et souvent, à la fin, il est déçu dans son espérance, il perd le fruit de ses longs travaux; le pilote et le soldat voient arriver la vieillesse dans les rudes labeurs de la mer ou de la guerre, et souvent aussi l'un et l'autre meurent, celui-là sans avoir recueilli les avantages de son pénible négoce, et celui-ci perdant la vie avec la victoire. Quelle excuse aurons-nous donc, je vous le demande, nous qui volontiers subissons toutes les fatigues, quand il s'agit des intérêts temporels, pour obtenir un court repos, lequel même nous échappe, rien n'étant plus incertain qu'une telle espérance, et qui suivons un chemin tout opposé dans les choses spirituelles, nous attirant, par quelques instants d'indolence, des châtiments au-dessus de toute expression?

Aussi je vous conjure tous de secouer enfin une pareille torpeur. A l'heure fatale, nul ne viendra nous délivrer, ni frère, ni père, ni enfant, ni ami, ni voisin, personne; si nos actes mêmes nous condamnent, tout sera perdu, c'en sera fait absolument de nous. Quelles lamentations ce riche ne fit-il pas entendre; combien de fois n'implora-t-il pas le Patriarche et ne le supplia-t-il pas d'envoyer Lazare? Ecoutez ce que lui dit Abraham : « Un immense chaos est entre vous et nous, en sorte que, le voudrait-on, impossible de venir ici. » *Luc.*, XVI, 26. Quelles prières les vierges folles n'adressèrent-elles pas à leurs compagnes pour avoir un peu d'huile? Ecoutez encore ce qui leur fut répondu : « Non, de peur qu'il n'y en ait pas assez pour vous et pour nous. » *Matth.*, XXV, 9. Aussi personne

n'eut le pouvoir de les introduire dans la chambre nuptiale. Pleins de réflexions, ne négligeons rien pour la direction de notre vie. De quelques labeurs que vous me parliez, quelques tortures que vous mettiez en avant, tout disparaîtra en présence des biens à venir. Supposez le feu, le fer, les bêtes féroces, tout ce que vous pourrez imaginer de plus terrible; ce n'est qu'une vaine ombre en comparaison des supplices éternels. Plus de telles choses agissent avec violence, moins elles sont difficiles à supporter, parce qu'elles passent vite, notre corps n'étant pas capable d'une douleur extrême et prolongée. Il en est tout autrement dans la vie future : les extrêmes y sont réunis, la plus haute puissance et l'éternelle durée, soit dans le bonheur, soit dans la peine. Ainsi donc, tandis que nous le pouvons encore, présentons-nous au Seigneur par une confession sincère, pour qu'il nous soit donné de le voir apaisé, d'obtenir sa clémence et d'échapper aux foudres vengeresses dont nous sommes menacés. Ne voyez-vous pas les gardes qui prêtent leur ministère aux magistrats? comme ils traînent les coupables, les chargent de fers, les frappent de verges, leur percent les flancs, les brûlent et les déchirent. Et tout cela n'est qu'un jeu d'enfant, une pure risée, si vous le comparez aux supplices dont nous parlons. Les tortures de la terre n'ont qu'un temps; dans l'autre monde, ni le ver ne mourra, ni le feu ne s'éteindra jamais, par la raison que le corps ne sera plus sujet à la destruction.

Puissions-nous ne pas l'apprendre à nos dépens, et n'éprouver que la terreur inspirée par la parole! Puissions-nous n'être pas livrés à de tels bourreaux et profiter de la vie pour devenir sages! Que ne dirions-nous pas alors pour nous condamner nous-mêmes? Que de plaintes et de gémissements! Mais tout serait désormais inutile. Que peuvent les matelots quand le navire est brisé et submergé? Que peuvent les médecins quand le malade est mort? Ils disent bien qu'il eût fallu prendre tels ou tels moyens : paroles vaines et stériles! Tant que nous avons la possibilité de nous convertir, il n'est rien que nous ne devions dire ou faire pour arriver à ce but; mais, quand nous ne disposerons plus de rien, tout ayant péri, inutiles seront les paroles et les actes. Les Juifs eux-mêmes diront alors : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » *Joan.*, XII, 13. Cet hommage tardif ne les dérobera pas à la vengeance; car ils n'ont pas prononcé cette parole lorsqu'il fallait la prononcer. Pour que la même chose ne nous arrive pas à cause de notre conduite, changeons dès ce moment, et nous pourrons ainsi paraître avec une entière confiance devant le tribunal du Christ. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi de nous tous, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit..., etc.

HOMÉLIE X.

« Nous savons que, si cette maison de terre que nous habitons se dissout, Dieu nous destine, dans le ciel, une maison qui n'est point faite de main d'homme et qui durera éternellement. »

1. Il stimule de nouveau leur ardeur, à cause de leurs nombreuses épreuves; et puis son absence devait certainement les avoir affaiblis. Que leur dit-il donc? Il ne faut pas que nous soyons étonnés, moins encore troublés, des maux qui nous assaillent; car il en résulte pour nous plusieurs avantages. Il en a déjà signalé quelques-uns, tels que celui de porter en nous la mortification de Jésus, celui d'offrir une grande preuve de sa puissance, « Pour qu'on reconnaisse la supériorité de la puissance de Dieu; » celui de proclamer sa résurrection et d'en rendre témoignage, « Afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre chair mortelle. » Il a dit, de plus, que par là l'homme intérieur grandit et s'améliore en nous, « Quoique l'homme extérieur se décompose, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » Et maintenant, pour mieux faire ressortir l'avantage des mauvais traitements et des persécutions, il nous montre les biens sans nombre qui doivent en résulter pour la victime, lorsqu'elle paraît avoir complétement succombé. Pour que cette décomposition de l'homme extérieur ne vous jette pas dans l'angoisse, il vous déclare que vous possé-

derez le vrai bonheur aussitôt qu'elle sera consommée, que vous entrerez alors dans une vie meilleure. Loin donc d'avoir à gémir en voyant la destruction s'accomplir par degrés, il faut demander qu'elle devienne totale; car une pareille corruption nous mène à l'incorruptibilité. Voilà le sens de ces paroles : « Nous savons que, si la maison de terre que nous habitons se dissout, Dieu nous réserve, dans le ciel, une maison qui n'est pas faite de main d'homme et qui doit durer à jamais. » Comme il touche encore à la doctrine de la résurrection, et comme c'était là surtout leur côté vulnérable, il en appelle au jugement même de ses auditeurs; et c'est ainsi qu'il établit cette doctrine, en s'appuyant sur une base différente de celle qu'il avait d'abord choisie.

Les ayant déjà ramenés au vrai, il émet ici cette sentence : « Nous savons que, si la maison de terre que nous habitons se dissout, Dieu nous réserve, dans le ciel, une maison qui n'est pas faite de main d'homme et qui doit durer à jamais. » Quelques-uns pensent que cette maison de terre est le monde visible; pour moi, je suis d'avis qu'elle représente plutôt notre corps. Considérez, je vous prie, comment, par les expressions mêmes, il nous fait voir à quel point les choses futures l'emportent sur les choses présentes. A la terre il oppose le ciel; à cette maison qui n'est qu'une tente, selon le texte primitif, une habitation dès lors fragile et passagère, il oppose une maison qui dure à jamais; et, dans le fait, une tente n'est le plus souvent qu'un séjour momentané. Le Christ disait : « Dans la maison de mon Père se trouvent diverses demeures. » *Joan.*, XIV, 2. S'il arrive que le lieu de repos des saints soit désigné par le nom de tente, ce nom n'est pas seul, il est accompagné d'un autre mot qui le détermine. Ainsi le Sauveur ne dit pas simplement : « Afin qu'ils vous reçoivent dans leurs tentes; » il dit : «... dans leurs tentes éternelles. » *Luc.*, XVI, 9. En parlant de cette maison « qui n'est pas faite de main d'homme, » l'Apôtre fait entendre que l'autre l'est. — Mais quoi, cela peut-il se dire du corps? — Non certes. Peut-être cette expression s'applique-t-elle à nos maisons terrestres, ou, s'il n'en est pas ainsi, ce n'est pas du corps non plus qu'il faut l'entendre. Le parallèle ne se poursuit pas jusque-là; ce trait n'est qu'un éloge, sans rapport avec ce qui précède. « Voilà pourquoi nous gémissons, désirant ardemment revêtir notre demeure des cieux. » Quelle est cette demeure, dites-moi? Un corps à l'abri de la corruption. Et pourquoi gémissons-nous? Parce que ce sera là notre bonheur véritable. Paul l'appelle notre demeure des cieux à cause de cette incorruptibilité même. Ce n'est pas que le corps nous vienne du ciel, la grâce seule en descend, et c'est la pensée renfermée dans cette image.

Bien loin d'avoir donc à gémir sur certaines épreuves, nous devons absolument les désirer. C'est comme s'il nous était dit : Tu t'affliges d'être persécuté, de voir l'homme extérieur se décomposer en toi? Gémis plutôt que cela n'ait pas lieu d'une manière complète, que la décomposition ne soit pas consommée. Voyez-vous comme Paul a pris le contre-pied des idées qui se produisent, et montre qu'il faut s'affliger des tribulations que nous n'avons pas, et non de celles que nous avons. L'épreuve subie, il n'appelle plus le corps une tente, il l'appelle une demeure, et certes à bon droit : une tente est facilement enlevée, tandis que cette demeure doit rester éternellement. « Si toutefois nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus. » Cela veut dire que nous ne serons pas au ciel sans le corps, quoique nous l'ayons laissé sur la terre, parce qu'il nous aura été rendu, mais incorruptible. Les mots que nous venons de citer sont regardés par plusieurs, et certes à bon droit, comme exprimant une condition indispensable. Il ne faut pas que la résurrection soit pour tous un motif de confiance; elle ne l'est que pour ceux qui seront « trouvés vêtus, » dont le corps aura revêtu l'incorruptibilité, l'immortalité bienheureuse; elle ne le serait pas pour nous si nous étions « trouvés nus, » dépouillés de gloire et de sécurité. Paul l'avait dit dans sa précédente Epître aux Corinthiens : « Nous ressusciterons tous sans doute, mais chacun à son rang... Il y a des corps célestes, il y en a de terrestres. » I *Cor.*, XV, 23-40. Tous auront part à la résur-

rection, il n'en sera pas de même de la gloire : les uns ressusciteront dans l'honneur, les autres dans la honte; les uns pour régner, les autres pour subir leur peine. C'est la pensée qu'il exprime encore ici : « Si nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus. Nous-mêmes qui sommes dans cette demeure du corps, nous gémissons, parce que nous ne voulons pas être dépouillés, et que nous désirons plutôt un vêtement nouveau. »

2. Dans ce passage, il confond, une fois de plus, les hérétiques, mais d'une manière claire et décisive; car il ne parle pas de deux corps différents; il parle de deux états contraires, il oppose la corruption à l'incorruptibilité. Si nous gémissons, dit-il, ce n'est pas que nous désirions d'être délivrés du corps. Non, nous ne le repoussons pas; ce que nous repoussons de tous nos vœux, c'est la corruption qui le captive. Le sens de sa parole est donc celui-ci : Nous n'aspirons pas à dépouiller le corps, nous aspirons à ce qu'il soit revêtu d'incorruptibilité. Lui-même s'interprète, en ajoutant aussitôt : « Afin que les éléments corruptibles soient absorbés par la vie. » C'est une chose qui répugne à la plupart des hommes, que d'avoir à se séparer du corps; et ce mot, « nous gémissons, » heurtait de front l'opinion commune, puisqu'on ne veut pas s'en séparer. Si l'âme elle-même éprouve tant de douleur quand elle le quitte, comment pouvez-vous dire que vous gémissez parce que vous n'en êtes pas délivré? Il prévient cette objection, en leur disant : Tel n'est pas le sens de ma parole; nous ne soupirons pas après cette séparation; personne ne la subit sans chagrin, à tel point que le Christ disait à Pierre lui-même : « Ils t'enlèveront, et te mèneront où tu ne voudras pas. » *Joan.*, XXI, 18. Nous demandons seulement qu'il revête l'incorruptibilité. Ce qui me rend le fardeau si pénible, ce n'est pas le corps précisément, c'est qu'il soit sujet à la corruption et à la souffrance. Voilà ce dont nous sommes affligés. La vie que nous espérons aura pour effet de détruire et de dévorer la corruption, et non le corps. — Comment? — Vous n'avez pas à le demander, c'est l'œuvre de Dieu; que cela suffise. Aussi Paul ajoute : « Or, celui qui nous a créés dans ce but, c'est Dieu. » Il nous apprend, de la sorte, que c'est une chose décrétée d'avance.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Dieu l'a résolu, c'est quand il nous formait d'un peu de terre, quand il créait Adam; car il le créa, non pour le dévouer à la mort, mais pour le rendre immortel. L'Apôtre confirme ainsi cette assertion : « Qui, de plus, nous a donné les arrhes de l'Esprit. » A l'origine, il avait déjà créé l'homme dans ce but, et maintenant il l'y conduit par le baptême, nous donnant de ce bienfait le plus précieux gage, l'Esprit saint. Il le désigne souvent sous le nom d'arrhes, nous le présentant comme garant de tout, et rendant ainsi sa parole indubitable pour les esprits même les plus grossiers. « Toujours donc pleins de courage et sachant... » Cette confiance qu'il témoigne, c'est à cause des persécutions, des embûches, des morts qu'il fallait chaque jour affronter. C'est comme s'il disait : Quelqu'un te tourmente, te poursuit, en veut même à ta vie? Ne te laisse pas abattre; tout arrive pour ton bien, ne crains pas, aie confiance. Ce dont tu te plains, ce qui cause ta tristesse, détruira précisément la chaîne qui te retient sous le pouvoir de la corruption, et te fera plutôt obtenir ta liberté. De là cette parole : « Toujours donc pleins de courage, » non-seulement dans le calme, mais encore dans les tribulations; « et sachant que, pendant notre séjour dans ce corps, nous voyageons loin du Seigneur; car nous marchons dans la foi et non dans la vision; nous avons la confiance et la sincère volonté de nous éloigner du corps et d'aller habiter avec le Seigneur. »

Il a réservé pour la fin ce qu'il y a de plus sublime : être avec le Christ, c'est infiniment plus qu'être incorruptible. Ce que l'Apôtre dit, le voici : Celui qui nous attaque ou qui même nous tue, ne nous enlève pas la vie; soyez donc sans crainte, ayez confiance en recevant même le coup mortel. Celui-là ne vous délivre pas seulement de la corruption et du fardeau, mais encore il vous envoie tout à coup au Seigneur. Considérez les expressions de l'Apôtre; il ne nous représente pas le corps comme une chose qui nous soit étrangère. « Sachant donc que, pen-

dant notre séjour dans le corps, nous voyageons loin du Seigneur, nous avons la confiance et le sincère désir de nous éloigner du corps pour être présents au Seigneur. » Voyez avec quel soin il écarte les images lugubres, jusqu'à ces mots de mort et de trépas, pour y substituer l'idée la plus attrayante : celle d'une transmigration vers Dieu, tandis qu'il enlève à la vie terrestre toute séduction et la revêt de sombres couleurs en l'appelant un pèlerinage; il agit ainsi pour que personne n'attache son cœur à la demeure présente, pour que chacun en sente le poids, et que, loin de tomber dans le trouble quand il faudra partir, nous soyons dans la joie, comme allant prendre possession d'une vie plus heureuse.

Sur cette parole, « Nous voyageons loin du Seigneur, » quelqu'un eût pu lui dire : Que signifient ces mots? Sommes-nous donc étrangers à Dieu parce que nous vivons sur la terre? Il prévient cette objection en ajoutant aussitôt : « Nous marchons dans la foi et non dans la claire vision. » Nous connaissons Dieu sans doute, mais non d'une manière directe. C'est ce qu'il avait dit ailleurs en parlant de miroir et d'énigme. « Nous avons la confiance et la bonne volonté. » Ciel! où donc en vient-il? A formuler le désir suprême de la mort, nous montrant la douceur dans l'amertume, et l'amertume dans la douceur. Cette bonne volonté, c'est une prière. Et que demandons-nous? De sortir du corps pour jouir de la présence du Seigneur. Paul suit constamment cette méthode, comme je l'ai déjà remarqué, il retourne en sa faveur les objections de ses adversaires. « Aussi nous efforçons-nous, absents comme présents, de lui plaire. » Nous n'abandonnons jamais la pensée, que nous soyons dans un endroit ou dans un autre, de vivre selon son bon plaisir : telle est notre résolution invariable. Désormais vous possédez le royaume sans épreuve. — Comme ils désiraient tant de le voir, de peur que son retard ne les plongeât dans la tristesse, il leur transmettait déjà la somme de tous les biens. En quoi consiste-t-elle? A se rendre agréable à Dieu. Ce qu'il y a de beau, ce n'est pas simplement de quitter la terre, c'est de la quitter après avoir fait ses preuves : tout comme ce qu'il a de lourd, ce n'est pas simplement de vivre sur la terre, c'est d'y vivre dans le mal.

3. N'allez donc pas croire qu'il suffise de se dépouiller du corps; partout la vertu nous est nécessaire. C'est ainsi qu'après avoir parlé de la résurrection Paul ne veut pas que nous y mettions toute notre confiance; il faut, dit-il, « que nous soyons trouvés vêtus, et non pas nus. » Après avoir également parlé du départ, ne voulant pas nous laisser dans la pensée que cela suffise pour le salut, il ajoute qu'il faut, de plus, être agréable à Dieu. Les ayant ranimés par le sentiment de l'espérance, il fait ensuite mouvoir le ressort de la peur. Notre bonheur consiste dans la fuite du mal et dans l'acquisition du bien, ce à quoi correspondent la géhenne et le royaume. Le désir d'éviter le châtiment exerce d'ailleurs l'action la plus grande. En effet, lorsque la peine ne va que jusqu'à nous priver de recevoir un avantage, le commun des hommes la supporte sans difficulté; mais il n'en est plus de même quand elle implique un mal à souffrir. Il faudrait sans doute regarder la perte d'un bien comme une chose intolérable; c'est la faiblesse, ainsi que l'abjection, qui nous fait paraître le châtiment plus pénible. La plupart des auditeurs étant disposés à se laisser mener par la crainte plutôt que par l'espérance, force était à Paul de conclure par ce langage : « Nous devons tous être manifestés devant le tribunal du Christ. » Après avoir évoqué, cependant, l'image de ce tribunal, il se hâte de mêler une pensée consolante à ce terrible souvenir; et c'est pour cela qu'il ajoute : « Afin que chacun rende compte du bien ou du mal qu'il aura fait durant sa vie mortelle. » En parlant ainsi, il relève le courage des hommes vertueux et persécutés, tout en secouant par la terreur l'indolence de ceux qui sont tombés; de plus, il confirme le dogme de la résurrection des corps. Ce qui nous a servi dans nos actes, dit-il, doit participer à la résurrection : le corps recevra la punition ou la couronne en même temps que l'âme.

Mais, d'après certains hérétiques, c'est un autre corps qui doit ressusciter. D'où viendrait cela, je vous prie? Ainsi donc l'un aurait péché,

et l'autre serait puni; l'un aurait fait le bien, et l'autre recevrait la couronne? Que répondrez-vous à cette parole de Paul : « Nous ne voulons pas être dépouillés, nous voulons être vêtus? » Comment les éléments corruptibles seraient-ils absorbés par la vie? Paul n'a pas dit : Afin que le corps mortel ou corruptible soit absorbé par un corps incorruptible; il nous montre la corruption absorbée par la vie. Ceci se réalise quand c'est le même corps qui revient à la vie. Si celui-là était remplacé par un autre, loin d'être absorbée, la corruption resterait et conserverait son empire. Aussi n'est-ce pas ce qui a lieu; il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité. Le même corps est là, corruptible d'abord, incorruptible ensuite; et son premier état s'explique, parce que l'incorruptibilité ne saurait finir. « La corruption n'a pas pour héritage l'incorruptibilité. » 1 *Cor.*, xv, 50. Cela répugnerait dans les termes; c'est la corruption qui sera absorbée par la vie : celle-ci triomphe de celle-là, et le contraire ne peut pas être. De même que la cire est consumée par le feu, et non le feu par la cire, de même la corruption est détruite et consumée par l'incorruptibilité, qui, de sa nature, échappe aux atteintes de la corruption. Ecoutons donc la voix de Paul nous disant : « Nous devons comparaître au tribunal du Christ. » Représentons-nous vivement ce tribunal redoutable, supposons que nous y sommes déjà, que le moment est venu de rendre nos comptes. J'insisterai là-dessus. Paul, dont le discours portait sur les tribulations, ne voulant pas affliger davantage ses auditeurs, ne s'appesantit pas sur ce sujet; il se borne à dire : « Chacun rendra compte de ses actions; » et, ce coup frappé, il se hâte de passer outre.

Représentons-nous donc que le jour suprême est arrivé; que chacun discute sa conscience, comme s'il était devant le souverain Juge, et sur le point de voir tout mis à découvert; car nous ne devons pas seulement comparaître, nous devons être manifestés. N'êtes-vous pas couverts de honte et frappés de stupeur? Si, devant la simple image, quand la réalité n'est pas encore présente, la conscience toute seule nous inflige un mortel supplice, que ferons-nous quand le jour aura paru, quand nous serons en face du monde entier, quand les anges et les archanges déploieront leurs légions, parcourant l'univers, s'élevant dans les nuées, répandant partout l'épouvante, quand les trompettes se répondront, quand éclateront de concert ces grandes voix? N'existerait-il pas de géhenne, que ce serait encore un supplice affreux d'être rejeté, d'être confondu dans une circonstance aussi solennelle. Quand l'empereur fait son entrée avec une suite brillante, chacun de nous, considérant son propre dénûment, prend moins de plaisir à voir cette pompe extérieure, qu'il n'éprouve de peine en pensant que rien de tout cela n'est à lui, qu'il ne saurait même approcher du monarque. Que sera-ce alors? Pensez-vous que ce soit une légère torture de n'être pas admis dans ce chœur sacré, de ne point participer à cette gloire ineffable, de n'avoir aucune part à ce triomphe, à ces biens que la parole ne saurait exprimer, d'être jeté dehors et bien loin de la cour suprême? Ajoutez à cela les ténèbres extérieures, les grincements de dents, le ver qui ne meurt pas, les feux inextinguibles, la désolation et les angoisses, une langue dévorée par la soif, comme celle de ce riche, des gémissements auxquels personne ne prête attention, des cris et des rugissements que rien n'apaise, des regards désespérés qui cherchent en vain une consolation, de quelque côté qu'ils se tournent; que dirons-nous de ceux qui subiront un tel sort? Que peut-on concevoir de plus affreux et de plus lamentable?

4. Si, lorsque nous entrons dans une prison et que nous y voyons des hommes amaigris, les uns portant des chaînes et tourmentés par la faim, les autres plongés dans une nuit épaisse, nous sommes saisis d'horreur et de pitié; si nous ne négligeons rien ensuite pour ne jamais tomber dans ce lieu, que deviendrons-nous en nous voyant traîner aux supplices de la géhenne? Les chaînes ne seront pas de fer, elles seront de feu, d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Nous serons soumis à des êtres d'une autre nature, et nous ne pourrons pas espérer de les apaiser : ce seront les anges, et nous n'aurons pas la force de les regarder, tant ils éprouveront d'indignation

contre nous à cause de nos outrages envers le Seigneur. On ne verra pas là, comme sur la terre, des hommes venant apporter, qui de l'argent, qui de la nourriture, qui des paroles d'encouragement et de consolation. Le temps de l'indulgence sera complétement passé. Noé lui-même, Job ou Daniel, voyant un des siens dans les tortures, n'osera pas le protéger. Toute cette commisération que la nature nous inspire aura disparu. Comme il peut arriver que des parents vertueux aient des enfants pervers, et réciproquement, pour que la joie soit exempte de toute tristesse et que les bienheureux n'en soient pas privés par de douloureuses sympathies, j'affirme qu'un sentiment de ce genre n'existera plus, que nous prendrons les intérêts de la justice divine contre nos sentiments les plus naturels. Si des hommes ordinaires, quand ils voient leurs enfants obstinés dans le mal, les renient et les retranchent de la famille, beaucoup plus les justes agiront-ils ainsi. Que personne donc n'espère aucun bien, lui-même ne l'ayant pas pratiqué, compterait-on parmi ses aïeux des justes sans nombre : « Chacun répondra de ce qu'il aura fait durant sa vie mortelle, ou bien dans le corps, » comme s'exprime le texte.

Paul me semble attaquer ici les fornicateurs et les effrayer par la perspective des peines futures. Cette parole n'est pas restreinte cependant, elle s'adresse à tous les coupables sans exception. Ecoutons-la donc nous aussi. Aux flammes de la concupiscence opposez les feux éternels, et bientôt elles s'éteindront; êtes-vous tenté de prononcer une parole mauvaise, songez aux grincements de dents, et la crainte servira de frein à votre langue; allez-vous commettre un vol, écoutez le Juge rendant cette sentence : « Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. » *Matth.*, XXII, 13. Vous aurez ainsi raison de votre cupidité. Etes-vous sujet à l'ivresse et dominé par la sensualité, entendez ce riche demandant que Lazare lui soit envoyé pour lui rafraîchir la langue avec une seule goutte d'eau tombée de son doigt, et ne pouvant l'obtenir : vous renoncerez peut-être à votre passion. Si vous êtes possédé par l'amour des délices, méditez sur les tourments et les angoisses de l'éternité, et vos pensées auront bientôt changé de direction. Si vous êtes dur et sans pitié, souvenez-vous de ces vierges qui furent repoussées de la chambre nuptiale, n'ayant pas leurs lampes allumées, et vous ne tarderez pas à devenir charitable. Si vous croupissez dans l'apathie, pensez à celui qui cacha le talent, et vous serez animé d'une ardeur merveilleuse. Si c'est le désir du bien d'autrui qui vous ronge le cœur, rappelez-vous le ver qui ne mourra pas, et vous n'aurez pas de peine à triompher de cette maladie; et vous remplirez de même tous les autres préceptes, car Dieu ne nous a rien ordonné d'accablant et de pénible. D'où vient donc que ses préceptes nous paraissent si durs? De notre indolence. De même que, lorsque nous sommes pleins d'ardeur, ce qui nous paraissait intolérable nous devient facile et léger; de même, quand nous sommes dans l'apathie, des choses aisées nous sont un lourd fardeau.

Réfléchissant donc à toutes ces vérités, ne considérons pas le plaisir des voluptueux, voyons plutôt qu'elle sera leur fin : ici-bas la pourriture, et d'avance l'obésité; plus tard le ver et le feu. Ne considérons pas non plus les succès des hommes de rapine, voyons aussi quelle sera leur fin : ici-bas les soucis, les terreurs et les angoisses; plus tard des chaînes qui ne seront jamais brisées. Ne nous laissons pas éblouir par les attraits de la gloire, sachons où cela doit aboutir : ici-bas l'esclavage et la haine, plus tard d'intolérables tourments, des flammes éternelles. Si nous méditons là-dessus, si nous présentons sans cesse de tels objets à nos funestes convoitises, nous aurons bientôt expulsé de notre cœur l'amour des choses présentes, et nous l'enflammerons pour les biens à venir. La simple pensée de ces biens, malgré les voiles qui la couvrent, nous fait goûter une profonde joie; songez donc quel bonheur nous donnera la possession manifeste. Heureux et mille fois heureux ceux qui jouiront de tels biens! Malheureux, au contraire, et mille fois malheureux ceux qui tomberont dans les maux opposés! Si nous voulons avoir part à la félicité des uns et

fuir le sort des autres, embrassons la vertu. Ainsi posséderons-nous les biens célestes; et puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« Pénétré de la crainte de Dieu, nous tâchons de persuader les hommes, et Dieu nous voit à découvert; j'espère cependant que nous sommes bien connus dans vos consciences. »

1. Pénétré de crainte à la pensée du redoutable tribunal, dit ici l'Apôtre, nous ne négligeons rien pour ne vous donner aucune prise sur notre vie, pour que vous ne puissiez pas, même à tort, nous soupçonner d'une mauvaise action. Voyez-vous cette conduite irréprochable, cette âme prudente et zélée? Ce n'est pas seulement quand nous avons commis un mal que nous encourons l'accusation, c'est aussi quand nous en sommes soupçonnés, quoique n'ayant rien fait, si nous ne prenons pas les moyens qui sont en notre pouvoir pour détruire le soupçon. « Nous ne venons pas de nouveau nous recommander auprès de vous; mais nous vous donnons l'occasion de vous glorifier à notre sujet. » Avec quel soin et quelle persistance il se défend de chercher sa propre gloire! Rien ne choque les auditeurs comme l'arrogance d'un homme qui se loue et dit de lui-même des choses magnifiques. Comme Paul s'était trouvé dans la nécessité de parler de lui, le correctif ne se fait pas attendre : C'est à cause de vous, et non pour nous-mêmes; c'est pour que vous ayez un sujet de gloire, et non pas nous. Du reste, sa parole frappe de plus les faux apôtres; et de là ce qui suit : « En face de ceux qui se glorifient extérieurement, et non dans leur cœur. » Observez comme il les distingue les uns des autres et comme il gagne les premiers, en leur montrant que les Corinthiens eux-mêmes cherchaient une occasion pour défendre sa cause et répondre à ses accusateurs. Nous ne tenons pas ce langage, dit-il, pour nous glorifier, mais bien pour vous inspirer le courage de parler librement en notre faveur. De telles paroles montrent un homme plein d'amour pour eux. Et ce n'est pas pour vous fournir un vain sujet de gloire, c'est pour vous mettre à l'abri de la séduction. Il ne s'exprime pas d'une manière aussi formelle, il procède avec plus de sagesse et de modération; c'est sans reproche qu'il leur dit : « Afin que vous ayez de quoi vous glorifier devant ceux qui ne cherchent que la gloire extérieure. » Mais il ne veut pas qu'ils agissent ainsi sans but et sans motif; ce sera seulement quand ils verront les autres s'enorgueillir. Il cherche partout l'occasion favorable.

Il ne court donc pas après l'éclat; il n'aspire qu'à réprimer ceux qui veulent profiter de telles circonstances sans aucun droit, et de plus au détriment de ses disciples. Cette gloire extérieure qu'ils ont en vue, c'est ce qui frappe les yeux, ce qui sert à l'ostentation. Ces hommes-là faisaient tout pour capter l'estime publique, tandis qu'ils étaient vides au dedans; se couvrant du masque de la religion et voulant paraître vénérables, ils n'accomplissaient aucun bien. « Si nous sommes ravis hors de nous-même, c'est pour Dieu; si nous pratiquons la modestie, c'est pour vous. » Soit donc que nous annoncions de grandes choses, et c'est ce qu'il désigne ici sous le nom de ravissement, comme ailleurs sous le nom de folie, c'est pour Dieu que nous agissons de la sorte, afin que vous-mêmes, nous prenant pour des hommes de néant, ne nous repoussiez pas avec dédain, et ne couriez pas à votre perte; soit que nous parlions avec réserve et modestie, c'est pour vous, c'est pour vous apprendre l'humilité. On peut encore supposer qu'il veut dire : Si quelqu'un nous regarde comme atteints de folie, nous attendons de Dieu notre récompense, parce que nous subissons à cause de lui cet injurieux soupçon; si l'on nous juge sages, qu'on profite de notre sagesse. Voici une autre interprétation : Nous accuse-t-on de folie, nous sommes fous par amour pour Dieu. C'est pour cela qu'il ajoute : « La charité de Dieu nous presse; et nous estimons que... » Ce n'est pas

Non-seulement la charité, mais le souvenir du passé doit nous empêcher de tomber dans la torpeur.

seulement la crainte des châtiments à venir, c'est encore le souvenir des choses passées qui nous empêche de tomber dans la torpeur et la somnolence, qui nous fait embrasser tous les labeurs dans votre intérêt avec zèle et courage. Et quelles sont ces choses passées? « Si un seul est mort pour tous, tous sont morts par là-même. » L'Apôtre parle donc comme si tous étaient morts. Et, dans le fait, si tous n'étaient pas morts, le Christ ne serait pas mort pour tous. Ici sont les moyens de salut, et non là. Tel est le sens de cette parole : « La charité de Dieu nous presse, » et ne nous laisse point de repos.

Ce serait le dernier excès du malheur, un sort pire que la géhenne, que, après un aussi merveilleux dévouement, il se trouvât des hommes qui refusassent d'en profiter. En effet, c'est l'amour à sa plus haute puissance, de mourir ainsi pour le monde entier, et pour un monde dont telles seraient les dispositions. « Afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais bien pour celui qui, à cause d'eux, est mort et ressuscité. » Du moment où nous ne devons pas vivre pour nous-mêmes, l'approche des périls ou de la mort ne saurait nous causer aucun trouble. Paul nous donne aussitôt une raison convaincante de cette conduite que nous avons à tenir : Ne vivant que par celui qui est mort, nous devons évidemment vivre pour lui. Et l'unique parole qui précède, si vous l'examinez de près, renferme bien ces deux choses : que nous vivons à cause de lui, qu'il est mort à cause de nous. Chacune prise séparément donne au Christ des droits incontestables sur nous; jugez de l'obligation que nous imposent les deux réunies. Il en est même une troisième : A cause de vous il a ressuscité et fait pénétrer dans les cieux les prémices de notre nature; et de là ce que Paul ajoute : «... pour celui qui à cause d'eux est mort et ressuscité. Aussi ne connaissons-nous désormais personne selon les affections terrestres. » Si tous sont morts, en effet, et si tous sont ressuscités, morts selon la condamnation prononcée par la puissance tyrannique du péché, ressuscités par le bain de la régénération et l'action rénovatrice de l'Esprit saint, l'Apôtre a bien le droit de dire : « Nous ne connaissons personne désormais selon les affections terrestres. » Que nos amis vivent dans le corps, peu importe; la vie charnelle a disparu, nous sommes engendrés dans l'Esprit pour une vie supérieure, nous avons acquis d'autres sentiments, une destinée plus haute et qui doit s'accomplir dans le ciel. Il nous montre de nouveau le Christ comme l'auteur de ce bienfait, et c'est pour cela qu'il ajoute : « Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi maintenant. »

2. Quoi donc, me direz-vous, a-t-il dépouillé la chair, est-il désormais sans corps? — Non certes; il est encore dans la chair. « Ce Jésus qui s'est dérobé à vous pour remonter au ciel, viendra de même. » *Act.*, I, 11. De même, comment cela? Dans la chair, avec son corps. Pourquoi donc cette parole de l'Apôtre : « Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi maintenant? » En s'appliquant à nous, « selon la chair » signifie l'état de péché, et la locution contraire, l'état de justice; mais, quand il s'agit du Christ, on ne peut entendre par là que les affections auxquelles la nature est sujette, la faim, la soif, la fatigue, le besoin de sommeil. « Il n'a point commis de péché, aucune tromperie dans sa bouche. » *Isa.*, LIII, 9. Aussi disait-il lui-même : « Quel est celui de vous qui m'accusera de péché? » et puis encore : « Le prince de ce monde est venu, et il n'a rien trouvé en moi. » *Joan.*, VIII, 46; XIV, 30. En disant donc qu'on ne le connaît plus selon la chair, on déclare qu'il ne subit plus de telles affections, et non qu'il n'a plus de corps; car il viendra juger le monde avec ce même corps, désormais impassible et immortel. C'est une gloire dont nous serons nous-mêmes participants, alors que notre corps sera devenu conforme à son corps lumineux.

« Si quelqu'un est donc en Jésus-Christ, il est une nouvelle créature. » Après avoir excité les âmes à la vertu par le mobile de la charité, c'est par les faits mêmes qu'il les y pousse désormais; et de là cette parole : « Si quelqu'un est donc en Jésus-Christ, il est une nouvelle créature. » Si quelqu'un croit en lui, il revêt une autre existence; car il est engendré

d'en-haut par l'Esprit. Ainsi donc, nous sommes dans l'obligation de vivre pour lui, non-seulement parce que nous ne relevons pas de nous-mêmes, ni parce qu'il est mort et qu'il a ressuscité les prémices de notre nature, mais parce que nous avons acquis un nouveau genre de vie. Voyez que de raisons il accumule pour nous déterminer à la pratique du bien. Il désigne cet amendement par un nom tiré de la matière, pour nous faire mieux comprendre l'excellence d'une telle transformation. Développant encore le même sujet, il nous montre ainsi comment nous serons une nouvelle créature : « Les choses anciennes sont passées; et voilà que tout a été renouvelé. » Quelles sont ces choses anciennes? Les péchés, les impiétés, ou bien toutes les institutions judaïques, ou mieux encore le tout réuni. La rénovation est complète. « Et toutes les choses viennent de Dieu; » et rien de nous. En effet, la rémission des péchés, la filiation, la gloire incorruptible sont autant de bienfaits divins. Paul stimule ses auditeurs et par la pensée de l'avenir et par celle du présent. Voyez : il avait dit que nous devons ressusciter, arriver à l'incorruptibilité, habiter une maison éternelle; mais, comme les choses présentes ont un tout autre pouvoir que les choses futures sur ceux qui ne croient pas à celles-ci d'une foi convenable, il leur expose les biens qu'ils ont déjà reçus, et ce qu'ils étaient alors eux-mêmes. Qu'étaient-ils donc? Tous morts, ainsi qu'il venait de le dire : « Tous sont morts, et le Christ est mort pour tous, » tant il les aimait tous sans exception; ils croupissaient dans la vétusté du mal.

Or, voici une âme nouvelle puisqu'elle est purifiée, un nouveau corps, un nouveau culte, des promesses nouvelles, un testament, une vie, une table, un vêtement, toutes choses nouvelles en un mot. Au lieu d'une Jérusalem terrestre, nous acquérons la métropole du ciel; au lieu d'un temple visible, nous avons un temple spirituel; pour des tables de pierre, les tables du cœur; pour la circoncision, le baptême; pour la manne, le corps du Seigneur; pour l'eau du rocher, le sang qui coule de son flanc; pour la verge de Moïse ou d'Aaron, la croix; pour la terre de promission, le royaume des cieux; pour tant de prêtres, un pontife suprême; pour un agneau privé de raison, l'agneau spirituel. C'est en pensant à ces diverses choses, comme à d'autres semblables, que Paul disait : « Tout a été renouvelé. Or, toutes les choses viennent de Dieu, » par le moyen du Christ et par un don de sa bonté. Voilà pourquoi l'Apôtre ajoute : « Qui nous a réconciliés avec lui par le Christ, et nous a confié le ministère de la réconciliation. » Telle est la source de tous les biens. A celui qui nous a faits amis de Dieu nous sommes redevables des autres dons que Dieu répand sur ses amis. Ce n'est pas en nous laissant dans l'inimitié qu'il nous a comblés de la sorte, c'est en nous rendant l'amitié de Dieu. Quand je dis que le Christ est l'auteur de la réconciliation, j'entends que le Père l'est aussi; quand je parle des dons du Père, je n'exclus pas le Fils, puisque « tout a été fait par lui. » *Joan.*, I, 13. Il est donc aussi l'auteur de ce nouveau bien. Nous n'avons pas couru vers lui les premiers, nous n'avons fait que répondre à son appel. Comment nous a-t-il appelés? Par l'immolation du Christ. « Il nous a confié le ministère de la réconciliation. » Là Paul fait ressortir de nouveau la dignité des apôtres, en nous montrant la grandeur du ministère qui leur est confié, en même temps que celle de l'amour divin. Après que les hommes ont refusé d'entendre celui qu'il leur avait envoyé, Dieu n'a pas fait éclater sa colère, il ne les a pas rejetés; il persiste à les appeler par lui-même et par ses ministres. Qui pourrait admirer assez une telle sollicitude? Ils ont égorgé le Fils, venu pour réparer leurs outrages, le Fils unique et consubstantiel; et le Père ne s'est pas encore détourné des meurtriers; il n'a pas dit : Je leur avais envoyé mon Fils, et, non contents de ne pas l'écouter, ils l'ont mis à mort, ils l'ont crucifié; désormais il est juste que je les abandonne. — C'est tout le contraire qu'il a fait, et, le Christ ayant quitté la terre, c'est nous qui sommes chargés de le remplacer. « Il nous a confié le ministère de la réconciliation; car Dieu lui-même était dans le Christ se réconciliant le monde, ne tenant aucun compte de leurs iniquités. »

Charité immense du Fils de Dieu.

Quelle charité! comme elle surpasse toute parole et toute intelligence! Quel était l'insulté? Lui-même. Qui a fait le premier pas vers la réconciliation? Lui-même. — Mais il a donné cette mission à son Fils, me dira-t-on, et ce n'est pas lui qui est venu. — Le Fils était son envoyé sans doute; celui-ci néanmoins n'exhortait pas seul; le Père parlait avec lui et par lui. De là ce que dit l'Apôtre : « Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde; » il agissait par le Christ. Comme Paul venait de dire : « Il nous a confié le ministère de la réconciliation, » il semble rectifier cette parole et s'exprimer ainsi : Ne pensez pas que cette autorité réside essentiellement en nous; nous n'en sommes que les ministres : c'est Dieu qui a tout fait et qui s'est réconcilié le monde par son Fils unique. Et comment se l'est-il réconcilié? car ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas seulement que le monde lui soit uni, c'est encore et surtout qu'il lui soit uni d'une manière si intime. Comment donc cela? En leur remettant leurs péchés; ce n'était pas possible autrement; et voilà pourquoi cette expression : « Ne tenant aucun compte de leurs iniquités. » S'il eût voulu nous en demander compte, en effet, nous étions tous perdus, puisque « tous étaient morts. » Malgré le nombre si considérable de nos péchés, non-seulement il ne nous a pas frappés de sa vengeance, mais encore il s'est réconcilié avec nous; non content de nous abandonner notre dette, il l'a même tenue pour rien. Ainsi devons-nous pardonner à nos ennemis, si nous voulons obtenir ce généreux pardon. « Il a mis en nous la parole de réconciliation. » Nous venons, non pour une chose pénible, mais pour faire de tous les hommes des amis de Dieu. Puisqu'ils ne m'ont pas écouté, nous a-t-il dit, continuez à les exhorter jusqu'à ce qu'ils aient fini par croire. De là ce qui suit : « Nous remplissons une ambassade pour le Christ, c'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche. Nous vous en conjurons au nom du Christ, réconciliez-vous avec Dieu. »

3. Voyez comme il relève l'œuvre en mettant cette prière dans la bouche même du Christ, en le présentant à nous comme un suppliant, et le Père avec le Christ. Car voici le sens de ce langage : Le Père a donné mission au Fils et l'a fait son représentant auprès du genre humain; mais, le Fils ayant été mis à mort, et, par là même, ayant quitté la terre, cette ambassade nous est dévolue, et nous vous exhortons en son nom comme au nom du Père. Dieu tient l'humanité en si haute estime, qu'il a donné son Fils, sachant bien qu'il serait immolé, et de plus il nous a revêtus de l'apostolat en votre faveur. Ce n'est donc pas sans raison que Paul disait : « Tout à cause de vous. Nous remplissons une ambassade à la place du Christ. » C'est son ministère même qui nous est confié. — Si ce langage vous paraît exagéré, écoutez la suite, et vous verrez que ce n'est pas seulement au nom du Christ qu'ils agissent, et que c'est encore au nom du Père. Telle est bien sa pensée quand il ajoute : « C'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche. » Il ne se borne pas à vous exhorter par son Fils, il vous exhorte aussi par nous, investis que nous sommes du même ministère. Ne pensez donc pas que nous vous prions nous-mêmes; c'est le Christ qui vous prie, et c'est également le Père par notre voix. Et que pourrait-on comparer avec cet excès d'amour? Après que nous avons payé ses bienfaits par des outrages, loin de nous infliger un châtiment, il nous a donné son Fils pour nous réconcilier avec lui. Or, ceux qui le reçurent ne voulurent pas de la réconciliation, ils le firent plutôt mourir. Il leur envoya d'autres ministres pour les exhorter, et par leur organe c'est toujours lui qui priait. Quelle est donc sa prière? « Réconciliez-vous avec Dieu. » Il n'a pas dit : Rentrez en grâce; car Dieu n'est pas notre ennemi, c'est nous qui sommes les siens : Dieu ne nourrit pas de haine.

A titre d'ambassadeur, Paul défend sa cause : « Celui qui ne connaissait pas le péché s'est soumis au péché pour nous. » Je ne vous rappelle pas les choses passées, ni vos insultes gratuites, ni les biens dont il vous a comblés; je ne vous dis pas qu'il n'a tiré de vous aucune vengeance, qu'il est venu vous prier le premier après que vous aviez commencé par l'outrager : il ne s'agit en ce moment d'aucune de ces choses. Ce qu'il fait maintenant même en votre faveur

ne serait-ce pas assez pour vous déterminer à vous réconcilier avec lui? Quel est le bienfait dont il parle? « Celui qui ne connaissait pas le péché s'est soumis au péché pour vous. » Ne nous eût-il rien accordé d'avance, n'eût-il fait que cela, pouvez-vous comprendre la grandeur d'un tel don, fait encore à ceux qui l'avaient offensé? Mais il a répandu sur nous tant d'autres grâces, et celle-ci en est le couronnement, que l'offensé ait subi le supplice à la place des criminels. L'Apôtre néanmoins ne s'exprime pas de la sorte; il dit quelque chose de bien plus fort. Vous venez de l'entendre : « Celui qui n'avait pas connu le péché s'est soumis au péché, » quoiqu'étant la justice même; ce qui signifie qu'il a souffert d'être condamné comme pécheur, d'expirer comme un maudit : « Maudit celui qui est suspendu au gibet. » *Deut.*, XXI, 23. Une pareille mort l'emporte de beaucoup sur la mort elle-même; et c'est ce que Paul exprime encore ailleurs : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. » *Philip.*, II, 8. Avec la torture, là se trouvait aussi l'ignominie. Songez combien vous lui êtes redevable. Ce serait beaucoup qu'un pécheur même mourût pour un autre; mais, quand c'est un juste qui meurt dans les souffrances et pour les pécheurs, qui meurt en outre d'une mort exécrée, qui transforme enfin cette mort en une source intarissable de biens pour nous, de telle sorte « que nous devenions justice de Dieu en lui, » quelle est la parole, quelle est l'intelligence capable de s'élever jusque-là?

Le juste, dit-il, a fait le pécheur, pour rendre les pécheurs justes. Ce n'est même pas l'expression; elle est beaucoup plus forte. Non, il n'a pas fait le pécheur, « il a fait le péché; » c'est le mot même du texte. Il ne s'agit pas non plus d'un juste qui n'a pas commis le péché, mais bien d'un juste qui ne connaissait pas même le péché. C'est nous exhorter à devenir nous-mêmes, non pas justes seulement, mais justice, et justice de Dieu. Dieu seul en est la source, en effet, quand elle ne vient pas des œuvres, quand elle exclut nécessairement une tache quelconque, quand c'est la grâce qui nous justifie, puisqu'elle efface tous les péchés. L'Apôtre nous empêche encore par là de nous exalter, en attribuant tout à la magnificence divine, et de plus il nous montre la grandeur du don. La première justice était celle de la loi et des œuvres; nous avons maintenant la justice même de Dieu. Avec de telles pensées dans l'esprit, craignons ces paroles beaucoup plus que la géhenne; mettons de tels biens au-dessus même du royaume céleste; estimons un mal, non la peine, mais l'acte par lequel elle est méritée. Alors même que Dieu ne nous punirait pas, c'est nous qui devrions nous punir pour avoir payé d'une pareille ingratitude notre divin bienfaiteur. On a vu des hommes, et plus d'une fois, se donner la mort parce qu'ils ne pouvaient pas posséder la femme qu'ils aimaient, ou même, en la possédant, se juger indignes de vivre, parce qu'ils l'avaient offensée : et nous, qui ne cessons d'outrager un maître si bon et si doux, nous ne nous jetterions pas dans les flammes de la géhenne! Je vais dire quelque chose d'étonnant, de paradoxal, d'incroyable pour le commun des hommes : la consolation sera plus grande à subir le châtiment, après qu'on s'est rendu coupable envers un bienfaiteur aussi généreux, qu'à se dérober à tout supplice; il suffit pour le comprendre d'avoir de l'intelligence et d'aimer Dieu comme il doit être aimé.

4. On le voit dans l'usage ordinaire de la vie. Qu'un homme ait blessé l'un de ses meilleurs amis, il n'a de repos véritable que lorsqu'il s'est puni lui-même, lorsqu'il a par la souffrance expié son tort. Tel est le sentiment que David exprimait en ces termes : « C'est moi le pasteur qui ai péché, c'est moi le pasteur qui me suis rendu coupable; eux qui sont les brebis qu'ont-ils fait? Que votre main s'appesantisse sur la maison de mon père. » II *Reg.*, XXIV, 17. Quand il perdit Absalon, il se dévouait à la dernière peine; et cependant il avait reçu l'injure, au lieu de l'avoir faite : son ardente affection pour le mort le consumait de douleur, et c'était là sa consolation. Agissons de même, sachons nous punir d'avoir si gratuitement offensé notre Dieu. Ne voyez-vous pas comme les parents, lorsque des enfants dignes d'eux leur sont ravis, se déchirent eux-mêmes et s'arrachent les cheveux,

Sentiments de pénitence du saint roi David.



trouvant une sorte de consolation à souffrir pour l'objet de leur amour? Si nous n'avons rien à nous reprocher envers ceux que nous aimons, sont-ils néanmoins dans la peine, nous demandons de droit de la partager : combien plus, si nous les avons blessés nous-mêmes, ne devons-nous pas préférer le châtiment à l'impunité? C'est une chose évidente pour tout le monde. Si quelqu'un aime le Christ d'un amour digne de lui, celui-là comprend ma parole; le Christ aura beau lui pardonner, il ne se pardonnera pas lui-même, il s'infligera la plus rude punition pour l'avoir offensé. Je sais bien que mon langage est incompréhensible pour le grand nombre; mais il n'en est pas autrement que je ne le dis.

Si nous avons donc pour le Christ un semblable degré d'amour, nous ne manquerons pas de punir nos fautes. Quand on aime véritablement un homme, on ne redoute pas d'expier les torts qu'on peut avoir envers lui; ce qu'on déplore avant tout, c'est d'avoir outragé celui qu'on aime. Et quand celui-ci ne se venge pas, quoique ému, c'est ce qui vous pèse davantage; vous seriez plus content qu'il voulût vous punir. Ne craignons donc pas tant la géhenne que l'offense de Dieu; ceci est tout autrement terrible que cela : que Dieu se détourne de nous dans sa colère, c'est le plus affreux et le plus funeste des châtiments. Pour en comprendre l'horreur, écoutez cette comparaison : Supposez un roi qui, voyant dans les supplices un voleur, un malfaiteur public, offre à la mort un fils unique et justement chéri, dans le but de sauver cet homme, plaçant même sur une tête innocente les crimes de ce dernier, et le délivrant ainsi de l'infamie en même temps que de la torture, et puis l'élevant à de hautes dignités; supposez encore qu'après l'avoir sauvé et comblé d'une gloire incompréhensible, il soit outragé par cet homme lui-même : est-ce que, s'il lui reste un sentiment quelconque, ce malfaiteur n'aimerait pas mieux mille fois mourir que de porter la responsabilité d'une aussi noire ingratitude? Pénétrons-nous aujourd'hui de la même pensée, et gémissons amèrement sur nos offenses envers notre divin bienfaiteur; que sa longanimité ne nous inspire pas une folle confiance; c'est même là ce qui doit nous causer la plus vive douleur. A ne considérer que le sentiment des hommes, si quelqu'un, frappé sur la joue droite, tend aussi la gauche, il se venge beaucoup mieux qu'il ne le ferait par mille blessures; insulté, s'il répond par des bénédictions, au lieu de rendre insulte pour insulte, il inflige un plus dur châtiment qu'il ne l'eût fait par ce dernier moyen. Ainsi donc, entre hommes, celui qui montre du calme et de la magnanimité sous le coup des injures, force l'autre à rougir : combien plus, lorsqu'il s'agit de Dieu, ne doivent-ils pas craindre, ceux qui ne cessent de pécher sans jamais éprouver aucune infortune? car ils accumulent sur leur tête des trésors de vengeance, une ruine assurée.

Méditons sur ces vérités, et redoutons le péché plus que tous les maux ensemble : voilà le châtiment, la géhenne, le malheur complet. Ne nous contentons pas de le craindre, ayons soin de le fuir, appliquons-nous sans relâche à nous rendre agréables à Dieu : voilà le royaume, la vie, la réunion de tous les biens. Par une telle conduite, nous parviendrons à régner dans les cieux, à posséder l'éternelle béatitude. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« Vous venant en aide, nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu; car il dit : Je vous ai exaucé dans le temps favorable, je vous ai secouru dans le jour du salut. »

1. Comme Paul venait de dire que Dieu prie, et que les apôtres sont ses ambassadeurs, en priant eux-mêmes les hommes de se réconcilier avec lui, il ne veut pas que cela les jette dans l'indolence; il se hâte donc de les exciter et de les effrayer, en leur disant : « Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la divine grâce. » Parce qu'il consent à nous prier et qu'il nous

envoie ses ministres, ne nous laissons pas aller à l'apathie; c'est une raison, au contraire, de déployer plus de zèle pour plaire à Dieu, de réunir plus de richesses spirituelles. Il l'avait dit plus haut : « La charité de Dieu nous presse, » ne nous laisse point de repos, nous stimule sans cesse. Si vous ne montrez pas cette ardeur après que Dieu vous a témoigné cette sollicitude, si vous n'accomplissez rien de généreux, vous perdrez ces biens inestimables. Ne pensez pas que, s'il vous envoie maintenant des hommes pour vous exhorter, cela ne doive plus avoir de terme; il n'en sera ainsi que jusqu'à son second avénement : l'exhortation a seulement lieu tant que nous sommes sur la terre, et puis justice et châtiment. De là cette force qui le presse. Il ne cesse de les stimuler, soit par la grandeur des biens promis et de l'amour de Dieu pour les hommes, soit par la brièveté du temps. Voici comment il exprime ailleurs la même parole : « Notre salut est en ce moment plus proche; » *Rom.*, XIII, 11; ailleurs encore : « Le Seigneur est près. » *Philipp.*, IV, 5. Il est ici plus explicite. Ce n'est pas uniquement parce que le temps qui nous reste aura peu de durée, c'est aussi parce que ce temps est le seul propice à l'œuvre du salut, que nous devons redoubler de zèle : « Voici maintenant le temps favorable, voici le jour du salut. » Ne laissons donc pas échapper l'occasion, montrons une ardeur en rapport avec la grâce. Si nous témoignons nous-mêmes tant d'empressement, c'est à cause de cette brièveté et de cette opportunité.

Aussi leur disait-il : « Vous venant en aide, nous vous exhortons. » C'est à vous que nous venons en aide, nous sommes vos auxiliaires plutôt même que ceux de Dieu, dont nous sommes cependant les ambassadeurs. Lui n'a besoin de rien, le salut n'a pas d'autre objet que vous. Que du reste il soit aussi l'auxiliaire de Dieu, il ne s'en défend pas, puisqu'il a dit formellement dans un autre passage : « Nous sommes les coadjuteurs de Dieu. » I *Cor.*, III, 9. A ce titre, il vient encore sauver les hommes : « Nous vous exhortons. » Quand c'est Dieu qui nous exhorte, l'exhortation ne va plus seule, elle est accompagnée de ce témoignage décisif, qu'il a donné son Fils, le juste par excellence, qui ne connaissait point le péché, et qu'il l'a fait péché pour nous pécheurs, afin que nous devinssions justes. Cela étant, ce n'était pas à Dieu de prier, des hommes surtout, et des coupables; c'est lui-même qui devait être prié tous les jours. Voilà néanmoins qu'il prie; quant à nous, nous n'avons aucun droit à vous prier, ne vous ayant fait aucun bien; mais nous vous prions uniquement au nom de Dieu, qui vous a fait de telles grâces. Nous vous exhortons avant tout à recevoir le bienfait, à ne pas repousser cette munificence. Ecoutez-nous, et ne rendez pas inutile la grâce qui vous est donnée. — De peur qu'on ne s'imagine que la réconciliation consiste simplement à croire quand on est appelé, Paul ajoute ces choses et demande de plus le zèle pratique de la vie. Un homme délivré de ses péchés et devenu l'ami de Dieu, s'il revient à ses premières souillures, retombe également dans l'inimitié; c'est inutilement qu'il a reçu la grâce en ce qui concerne la vie. La grâce ne nous sert de rien pour le salut en définitive, si nous vivons dans l'impureté; elle tourne même alors à notre perte, puisque nous nous enfonçons davantage dans le mal, en retournant à nos vices après avoir reçu tant de lumières et de faveurs.

En vivant dans l'impureté, la grâce ne nous sert de rien.

L'Apôtre n'émet pas encore cette considération, afin de ne pas blesser par son discours; il se borne à dire que la grâce alors ne nous sert de rien. Il leur rappelle ensuite une prophétie, toujours dans le but de les exciter et de les déterminer à prendre avec courage et sans retard le chemin du salut. « Dieu lui-même a dit : Je t'ai exaucé dans le temps favorable, je t'ai secouru dans le jour du salut. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. » Le temps favorable, quel est-il? Le temps de la miséricorde et de la grâce, où nous ne devons ni rendre nos comptes ni subir la peine de nos péchés, le temps où nous pouvons obtenir, avec la réconciliation des biens sans nombre, la justification, la sanctification, et tous les autres. Que de labeurs n'eût-il pas fallu subir volontiers pour avoir une occasion pareille? Et voilà qu'elle se présente d'elle-même, nous apportant le pardon du passé, sans exiger de

nous aucune fatigue. Voilà ce que Paul appelle le temps favorable, par la raison que les plus grands criminels peuvent alors être reçus en grâce; bien plus, arriver au faîte de la gloire. C'est ainsi qu'à l'arrivée d'un monarque, la justice suspend son cours, les coupables sont grâciés et sauvés. Encore une fois, voilà le temps favorable, celui pendant lequel nous sommes encore dans la lice, nous travaillons à la vigne, la onzième heure ne s'est pas écoulée.

2. Hâtons-nous donc, mettons ordre à notre vie; car c'est une chose facile. Oui, celui qui lutte pendant ce temps, quand les dons célestes se répandent sur nous avec une telle abondance, obtient aisément la palme. Dans les grandes solennités, les rois de la terre eux-mêmes, se montrant alors revêtus de leurs insignes distinctifs, récompensent magnifiquement la plus légère offrande; mais, lorsqu'ils paraissent pour juger, les comptes sont établis avec une rigoureuse exactitude. Combattons, nous aussi, dans le temps où ce bienfait nous est accordé; c'est le jour de la grâce, de la divine grâce : il nous est aisé dans un pareil moment de remporter la couronne. En effet, si Dieu nous a reçus quand nous succombions sous le poids de nos vices, et s'il nous en a délivrés, beaucoup mieux nous recevra-t-il quand nous sommes libres, quand nous faisons d'ailleurs ce qui dépend de nous. Après cela, l'Apôtre se donne lui-même en exemple, comme il le fait partout ailleurs; c'est une leçon qu'il nous donne encore ici, puisqu'il ajoute : « Ne donnant à personne aucun sujet d'offense, afin que notre ministère ne soit pas dédaigné. » Ce n'est pas seulement par la considération du temps, c'est encore par l'exemple des hommes vertueux qu'il les exhorte. Mais voyez avec quelle modestie : il ne leur dit pas de considérer les apôtres comme des modèles; leur ôtant du premier coup tout motif de récrimination, il leur expose ce qui le concerne lui-même. Il fournit là néanmoins deux preuves d'une conduite irréprochable : « Ne donnant aucun sujet; » dira-t-il : D'accusation? Non, moins que cela, « d'offense; » ce qui signifie de représentations ou de plainte. « Afin que notre ministère ne soit pas attaqué; » afin que personne n'y trouve rien à reprendre. Il ne lui suffit pas de le mettre à l'abri d'une occasion, encore une fois; il ne veut pas qu'on y découvre la plus légère faute, que personne puisse incidenter là-dessus. « Mais nous présentant nous-mêmes en toute chose comme les ministres de Dieu. »

Le voilà qui s'élève beaucoup plus haut. N'avoir à craindre aucun reproche, ce n'est pas certes aussi parfait que de se montrer sous tous les rapports les ministres de Dieu; ne point encourir d'accusation n'égalera jamais mériter de grands éloges. Selon la force de l'expression, ils ne cherchent pas à paraître, ils se présentent tels qu'il sont en réalité. Paul dit ensuite ce qui les a rendus tels. En quoi donc se sont-ils démontrés? « Dans une patience inaltérable. » C'est le fondement de tous les biens qu'il établit ici. Aussi ne se borne-t-il pas à nommer la patience, il la qualifie pour faire voir combien elle est grande. Souffrir une épreuve ou deux, ce n'est rien d'héroïque; mais il déroule à nos yeux des nuées d'épreuves, en ajoutant : « Dans les tribulations, dans les nécessités. » Ce dernier mot aggrave les tribulations, en déclarant qu'elles sont inévitables, et qu'il y a là comme une nécessité qu'on ne saurait éluder. « Dans les angoisses. » Celles de la faim et des autres besoins de la nature, ou simplement celles des tentations. « Dans les plaies, dans les geôles, dans les séditions. » Chacune de ces choses prises isolément est un mal terrible, être flagellé, chargé de fers, n'avoir aucun asile d'où ne viennent vous chasser les persécuteurs et les hommes de sédition; jugez donc quelle noblesse d'âme elles réclament quand elles fondent toutes sur quelqu'un, et toutes ensemble. Aux épreuves du dehors l'Apôtre ajoute ce qui vient de son fait : « Dans les labeurs, dans les veilles, dans les jeûnes, dans la chasteté. » On voit d'abord là les fatigues accablantes de ses courses et de ses travaux; ensuite les nuits consacrées à l'œuvre de la doctrine, ou bien encore au travail. Il n'omet pas même le jeûne à travers tout cela, quoique mille jeûnes soient bien loin d'égaler les épreuves subies. La chasteté dont il parle peut s'entendre de l'ensemble des vertus aussi bien que d'une vertu spéciale,

ou même du désintéressement avec lequel les apôtres prêchaient l'Evangile, les mains pures de tout présent.

« Dans la science. » Que désigne-t-il par là? Cette sagesse qui vient de Dieu et qui constitue la science véritable; ce n'est pas celle des hommes qui se glorifient de posséder les connaissances du monde, et qui n'ont de la sagesse que les dehors, ne possédant pas cette science supérieure. « Dans la magnanimité, dans la mansuétude. » C'est encore ici le trait éminent d'une âme généreuse, qui supporte tout sans s'émouvoir, bien qu'elle soit en butte à toute sorte de persécutions et d'outrages. Dévoilant ensuite la source de tous ces biens, il ajoute : « Dans l'Esprit saint. » En lui seul, en effet, il nous est donné d'accomplir toutes ces œuvres. Remarquez à quel moment il introduit cette assistance de l'Esprit saint : c'est après avoir exposé ce que l'homme doit faire. Pour moi, cependant, j'attacherais un autre sens à cette parole. Et lequel? Nous avons été remplis des dons de l'Esprit, et c'est par ces faveurs spirituelles que se manifeste notre apostolat. C'était une grâce sans doute; mais lui-même s'en était rendu digne par ses bonnes œuvres et ses nobles sueurs. Si quelqu'un prétend que l'Apôtre déclare par là n'avoir rien à se reprocher dans l'exercice de son ministère, il ne s'écartera pas non plus de sa pensée. Ceux d'entre eux qui avaient reçu le don des langues et qui s'en étaient enorgueillis, furent réprimandés; car enfin on peut avoir un don spirituel, et ne pas en faire l'usage convenable. C'est ce dont on ne peut pas nous accuser, dit-il; nous avons agi dans l'Esprit, nous avons usé des grâces spirituelles d'une manière irréprochable.

3. « Dans une charité non feinte. » Tel est le principe de tout bien; c'est à cette vertu que Paul devait d'être ce qu'il était; elle faisait de son âme le séjour de l'Esprit, mobile de toutes ses œuvres. « Dans la parole de vérité. » C'est ce qu'il a souvent dit : Nous ne mêlons aucun artifice à la doctrine, nous n'altérons pas la parole de Dieu. « Dans la puissance de Dieu. » Paul est fidèle à la marche qu'il a toujours suivie, ne s'attribuant rien à lui-même, rapportant tout à Dieu, tout le bien que lui-même a pu faire. Comme il avait paru se louer, en déclarant que sa vie ne présentait aucun côté vulnérable, qu'elle était empreinte d'une haute philosophie, voilà qu'il en fait remonter la cause à l'Esprit et l'honneur à Dieu. Il ne s'était pas décerné des louanges ordinaires, en apparence du moins. L'homme qui mène une vie tranquille ne pratique pas sans effort une vertu qu'il puisse déclarer irréprochable; songez alors quelle grandeur d'âme il faut pour se conduire ainsi parmi tant d'épreuves, pour briller d'un tel éclat au milieu des persécutions. Paul n'a pas supporté seulement celles dont il a parlé, il en a supporté beaucoup plus, dont il parlera dans la suite. Ce qui frappe surtout d'admiration, ce n'est pas qu'il reste inattaquable voguant sur une mer aussi tourmentée, ce n'est pas même qu'il supporte tout avec égalité d'âme, c'est qu'il souffre avec plaisir, et ce sentiment respire dans les paroles qui viennent immédiatement après : « Par les armes de la justice, frappant à notre droite et à notre gauche. »

Voyez-vous quelle fermeté, voyez-vous quelle ardeur et quel courage? Dans sa pensée, les tribulations sont des armes qui, bien loin de nous abattre, nous protègent et nous rendent plus forts. Il dit qu'elles frappent à gauche, pour rappeler ce que nous regardons comme des sujets de tristesse; et les choses qui méritent une récompense nous apparaissent toujours ainsi. Pourquoi donc les désigne-t-il par ce nom? Pour se conformer peut-être aux idées du commun des hommes, ou mieux pour nous inculquer de prier Dieu, afin que nous n'entrions pas en tentation. « Par la gloire et l'ignominie, par la mauvaise comme par la bonne renommée. » — Que dites-vous, ô Paul? estimez-vous un si grand bien de posséder la gloire? — Sans doute, répond-il. — Mais quoi! la grandeur consiste plutôt à supporter l'ignominie; faut-il donc tant de force d'âme pour se résigner à la gloire? — Il en faut beaucoup, en effet; une âme grande et généreuse peut seule ne pas y succomber. De là vient que Paul se glorifie d'une chose comme de l'autre; car il brillait également dans les deux. — Comment la justice a-t-elle des armes?

— Parce qu'elle excite les hommes à l'amour de la piété par l'honneur dont elle entoure les maîtres : c'est le témoignage des bonnes œuvres, c'est une gloire rendue à Dieu. Il rentre d'ailleurs dans l'économie du plan divin de faire servir les obstacles à dilater la prédication. Voyez : Paul n'était-il pas dans les fers? Cela contribuait néanmoins au triomphe de l'Evangile. « Les choses qui me sont arrivées ont tourné beaucoup plus au progrès de l'Evangile; en sorte qu'un plus grand nombre de nos frères, encouragés par mes fers, ont montré plus de confiance et prêché sans crainte la parole de Dieu. » *Philipp.*, I, 12-14. L'Apôtre était-il ensuite dans la gloire? Cela ne faisait encore que stimuler leur ardeur. « Par la mauvaise comme par la bonne renommée. » Il ne supportait pas seulement avec générosité les épreuves corporelles, les tribulations et les autres peines énumérées; il supportait aussi celles qui tombent sur l'âme, et qui causent un trouble beaucoup plus grand. Jérémie lui-même, après avoir tant souffert, se déconcertait devant ces dernières; assailli d'outrages, il disait : « Je ne prophétiserai plus, je ne ferai plus entendre le nom du Seigneur. » *Jerem.*, XX, 9. David gémit souvent sous le poids de l'insulte. Isaïe, à qui les affronts n'avaient pas été ménagés, s'exprime de la sorte : « Ne craignez pas les insultes des hommes, ne nous laissez pas abattre par leurs mépris. » *Isa.*, LI, 7.

Voici maintenant comment le Christ parlait à ses disciples : « Quand ils diront toute sorte de mal de vous, mais en mentant, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » *Matth.*, V, 11-12. Ailleurs encore il dit : « Soyez transportés de joie. » *Luc.*, VI, 23. Or, il n'aurait pas proposé une aussi belle récompense, si le combat n'avait pas offert de grandes difficultés. Dans les tortures, le corps souffre avec l'âme, le propre de la douleur étant de les affecter l'un et l'autre : ici l'âme seule est tourmentée. Beaucoup ont succombé sous les premières épreuves, et de la sorte ont perdu leur âme. Quant à Job, les insultes des amis lui furent plus pénibles que les vers et les plaies. Il n'est rien, non rien de plus intolérable, quand on est dans l'affliction, qu'une parole qui vous mord au cœur. Aussi l'Apôtre fait-il figurer à côté des dangers et des sueurs « la gloire et l'ignominie. » Un grand nombre de Juifs refusaient d'embrasser la foi par vaine gloire et par ostentation. Ils avaient peur, non d'encourir un supplice, mais d'être expulsés de la synagogue. Aussi le Christ leur disait : « Comment pouvez-vous croire, vous qui cherchez vos applaudissements réciproques? » *Joan.*, V, 4. Bien des hommes, après avoir triomphé de tous les périls et de toutes les peines, ont subi le joug que la vaine gloire leur imposait. « Comme des séducteurs et des témoins de la vérité. » Là reparaît cette opposition : « Par la mauvaise comme par la bonne renommée. » Il poursuit : « Comme des inconnus et des connus. » Encore une antithèse : « Par la gloire et l'ignominie. » Les apôtres étaient connus de plusieurs et par eux entourés d'attentions; d'autres ne daignaient pas les reconnaître. « Comme des mourants, et voilà que nous vivons. » Nous sommes comme des condamnés à mort; c'est une ignominie de plus.

4. Paul le disait pour démontrer l'ineffable puissance de Dieu et leur propre patience. Dans la pensée de nos persécuteurs, nous sommes morts, et tous le pensent de même; mais par la protection divine nous échappons aux périls. Nous enseignant ensuite pourquoi Dieu le permet, il ajoute : « Comme fustigés, mais non jusqu'à mourir. » On voit ici les précieux avantages qu'on retire des épreuves avant même la récompense, et le bien que nos ennemis nous font sans le vouloir. « Comme accablés de tristesse, quoique toujours dans la joie. » Aux yeux des étrangers, nous avons le chagrin en partage; mais nous ne faisons guère attention à leur opinion, nous sommes dans de perpétuelles délices. Il n'affirme pas simplement son bonheur, il déclare que ce bonheur dure sans cesse : « Toujours dans la joie. » Et que peut-on comparer à cette vie dans laquelle plus les calamités sont nombreuses, plus est grande la félicité? « Comme étant dans l'indigence, quoique semant autour d'eux les richesses. » Quelques-uns prétendent qu'il parle là des biens spirituels; j'ose dire que cela doit s'entendre aussi des biens

temporels; car ils les possédaient en abondance, d'une façon inconnue jusqu'alors, eux à qui les maisons de tous étaient ouvertes. On ne saurait en douter en lisant ce qui suit : « Comme n'ayant rien et possédant tout. » — Comment cela peut-il se faire? — Comment le contraire aurait-il lieu? Celui qui possède beaucoup n'a positivement rien, et celui qui n'a rien possède tout en réalité. Et ce n'est pas ici seulement, c'est dans tout le reste que le contraire provient du contraire. Si vous êtes étonné que tout appartienne à qui n'a rien, prenons pour exemple ce même Apôtre : il commandait à l'univers; ce n'était pas seulement des richesses, c'était encore des yeux qu'il pouvait disposer : « Si c'eût été possible, dit-il, vous eussiez arraché vos yeux pour me les donner. » *Galat.*, IV, 15. Il tient ce langage pour nous apprendre à ne pas nous laisser troubler par les jugements des hommes, nous traiteraient-ils d'imposteurs, méconnaîtraient-ils ce que nous sommes, nous regarderaient-ils comme des condamnés à mort, des êtres plongés dans l'affliction, dans la pauvreté, dans un dénûment absolu, quoique nous soyons dans l'allégresse; ce n'est pas pour les aveugles que brille le soleil, et les insensés ne comprennent pas le bonheur des sages.

Seuls les hommes fidèles à Dieu jugent sainement des choses; ils ont d'autres sujets de contentement ou de douleur que le reste des hommes. Quelqu'un qui n'est jamais descendu dans l'arène, voyant un athlète couvert de blessures, et portant la couronne au front, ne verra que la souffrance des blessures, parce qu'il ne sait pas le bonheur de la couronne. Ainsi font ceux dont nous parlons : ils voient ce que nous avons à souffrir, mais ignorent la cause pour laquelle nous souffrons; les souffrances seules existent alors pour eux, par la raison qu'ils ont sous les yeux les fatigues et les périls de la lutte, et nullement les récompenses, les couronnes, le but glorieux où nous aspirons. Quelles étaient donc ces richesses qui faisaient dire à Paul : « Comme n'ayant rien, et possédant tout? » Celles de la terre et celles du ciel. Un homme que les villes recevaient comme un ange, pour lequel on était prêt à s'arracher les yeux pour les lui donner, à se laisser trancher la tête, comment n'eût-il pas été le maître de tout ce que les pauvres possédaient? Si vous considérez les biens spirituels, c'est de ceux-là surtout qu'il était riche. Celui que le souverain Seigneur de l'univers, le Roi des anges, avait en telle amitié qu'il lui confiait ses secrets, pouvait-il n'être pas sous ce rapport le plus opulent des hommes, ne pas tout posséder? Il n'aurait pas ainsi mis en fuite les démons, les infirmités et les maladies.

Nous-mêmes donc, quand nous avons à souffrir pour le Christ, ne nous bornons pas à montrer du courage, soyons encore pleins de joie : en jeûnant, tressaillons comme si nous étions dans les délices; accablés d'affronts, triomphons comme si nous recevions des louanges; subissons-nous une perte, croyons que nous faisons un gain; donnant aux pauvres, persuadons-nous que nous recevons; qui ne donne pas ainsi ne donne pas volontiers. Quand vous voulez semer, ne considérez pas uniquement le sacrifice que vous faites, pensez de plus au profit que vous en retirerez : ce profit même doit passer avant ce sacrifice. Ce n'est pas dans l'aumône seule, c'est dans la pratique de toutes les vertus que vous devez moins songer à la peine du travail qu'à la douceur de la récompense; mais, avant tout, que le Seigneur Jésus soit le mobile de toutes vos luttes : vous les soutiendrez alors sans difficulté, vous parcourrez avec bonheur la carrière entière de la vie. Rien ne nous rend heureux, en effet, comme une bonne conscience. Voilà pourquoi Paul, assailli de persécutions quotidiennes, se réjouissait et tressaillait, tandis que les hommes aujourd'hui, n'ayant rien à souffrir de pareil, pas même en rêve, ne cessent de gémir et de se lamenter; et cela, uniquement parce qu'ils n'ont aucune philosophie dans l'âme. Quelle serait, dites-le-moi, la cause de vos lamentations? la pauvreté, le manque même des choses nécessaires? Ah! ce qu'il y a de déplorable en vous, ce n'est pas que vous gémissiez ni que vous soyez pauvre, c'est que vous soyez pusillanime; ce n'est pas que l'argent vous fasse défaut, c'est que vous ayez pour l'argent un tel culte. Paul mourait chaque jour, et son âme était dans la joie, au lieu

de se laisser aller à la tristesse; il était sans cesse aux prises avec la faim, et c'était pour lui un sujet de gloire, bien loin qu'il en éprouvât de l'affliction.

5. Pour vous, quand vous n'avez pas en lieu sûr toutes les provisions de l'année, vous êtes dans la douleur et l'angoisse. — Oui, certes, me répondrez-vous; l'Apôtre n'avait à s'occuper que de lui-même, tandis que j'ai le souci des domestiques, des enfants, d'une femme. — Si Paul s'occupait de lui-même, il s'occupait aussi de l'univers entier. Vous n'avez qu'une maison à votre charge; il était en sollicitude pour les pauvres de Jérusalem, pour ceux de la Macédoine, pour les pauvres de toutes les contrées, et pour les riches qui faisaient l'aumône comme pour les indigents qui la recevaient. Deux choses dans le monde le tenaient constamment en éveil : pourvoir aux besoins physiques, répandre les biens spirituels. Des enfants tourmentés par la faim ne vous causent pas autant de peine que les affaires de toutes les Eglises en causaient à Paul. Sa sollicitude ne se bornait pas aux fidèles, les infidèles en avaient aussi leur part; elle était même tellement vive à l'égard de ces derniers, qu'il eût désiré pour eux être anathème. La famine aurait beau sévir, que vous ne consentiriez pas à mourir pour un homme quelconque. Encore une fois, vous avez à votre charge une seule femme; toutes les Eglises de l'univers pesaient sur lui : « J'ai la sollicitude, dit-il, de toutes les Eglises. » II *Cor.*, XI, 28. Jusques à quand vous amuserez-vous, ô homme, à vous mettre en parallèle avec Paul, et ne renoncerez-vous pas à votre étonnante pusillanimité? Versons des larmes, non quand nous sommes dans le dénûment, mais quand nous commettons le péché : c'est ici ce qui doit nous faire gémir, le reste n'est digne que de risée. — Aussi n'est-ce pas là seulement ce qui m'afflige, me direz-vous, c'est encore de voir tel homme au pouvoir et d'être moi-même dans l'ombre et le mépris. — Et quel mal à cela? Le bienheureux Paul était aussi pour la foule un homme obscur et méprisable. — Mais c'était Paul, répliquerez-vous. — Ce n'est donc pas la nature des choses, c'est la faiblesse de votre esprit qui vous cause un tel chagrin. J'insiste; ne pleurez pas sur votre indigence, pleurez sur vous-même qui n'avez pas de meilleurs sentiments; ou mieux, corrigez-vous, au lieu de vous lamenter; ne courez pas après les richesses, ambitionnez plutôt ce qui vous donnera plus de bonheur que toutes les richesses de la terre, la philosophie et la vertu. Avec ce double trésor, la pauvreté ne saurait vous nuire; l'opulence ne vous servira de rien, si vous ne le possédez pas. Que gagnent, dites-moi, à posséder une si grande fortune, ceux dont l'âme est dénuée de tout bien? Vous ne vous estimez pas aussi misérable que s'estime tel cet homme opulent, parce qu'il n'a pas ce que les autres possèdent. S'il ne se lamente pas comme vous, pénétrez dans sa conscience, et vous la trouverez pleine de gémissements et de sanglots. Voulez-vous que je vous montre vos richesses, afin que vous cessiez de proclamer heureux les riches du monde? Contemplez ce ciel, sa magnificence, sa grandeur et sa sublimité. Eh bien! le riche ne jouit pas mieux que vous de toutes ces beautés; il ne saurait vous priver de ce spectacle, ni le garder tout pour lui; c'est à vous aussi bien qu'à lui que le Créateur l'a destiné. Et le soleil, cet astre rayonnant et splendide, dont l'aspect délecte nos yeux, n'est-il pas un bien commun à tous les hommes, dont ils jouissent tous également, sans distinction de riches ou de pauvres? La couronne des étoiles n'est-elle pas encore un bien commun, tout comme le disque de la lune? Je vais plus loin, au risque de vous étonner : nous qui sommes pauvres, nous avons à de tels biens une plus large part que les riches. Ensevelis pour la plupart dans l'ivresse, la bonne chère et le sommeil, ils ne sentent pas les beautés de la nature, par la raison qu'ils se tiennent toujours à couvert et végètent dans l'ombre, tandis que les pauvres sont dans les plus heureuses conditions pour goûter ce plaisir qui vient des éléments. Si votre attention se porte sur l'air que nous respirons et qui nous environne, vous verrez que les pauvres l'ont plus pur et plus abondant que les riches. Les voyageurs et les agriculteurs le respirent mieux sans doute que ces hommes renfermés dans les villes; et, sous ce rapport encore,

les travailleurs sont plus heureux que les oisifs, consacrant tout le jour à la débauche.

Et la terre, ne s'offre-t-elle pas à tous? — Assurément non, répondrez-vous. — Pourquoi ces paroles, je vous le demande? — Parce que le riche, celui qui s'empare d'une grande étendue de terrain dans la ville, construit là de vastes portiques, et possède dans la campagne de plus vastes enclos. — Quoi donc, parce qu'il les découpera pour lui, en jouira-t-il seul? Nullement; quelques efforts qu'il fasse, il sera contraint d'en distribuer les fruits, et c'est pour vous qu'il cultive les champs, qu'il récolte le blé, le vin et l'huile : il est constamment votre serviteur. C'est même pour vous qu'il dispose à grands frais, avec tant de labeurs et de peines, ses parcs et ses maisons; vous lui payerez ce service avec quelques pièces de monnaie. La même chose a lieu par rapport aux bains et dans tout le reste : les riches sont accablés de dépenses, de soucis, de travaux; et les pauvres, moyennant un petit nombre d'oboles, jouissent tranquillement de tout. La terre n'est donc pas plus pour le riche que pour vous; il n'a pas à remplir dix estomacs, alors que vous n'en avez qu'un. — Mais il a des mets plus recherchés. — Ce n'est certes pas un bien précieux avantage; et même, de ce côté, nous trouverons que le pauvre l'emporte encore. Si cette alimentation exquise et variée vous paraît digne d'envie, c'est sans doute parce qu'elle doit procurer un plus vif plaisir. Eh bien! le plaisir le plus réel est encore pour le pauvre, et de plus la santé. Le riche n'a qu'un avantage, celui d'affaiblir son corps en y faisant affluer les maladies. Ce que le pauvre mange tourne complétement à son bien; comme le riche dépasse la mesure, les aliments engendrent la corruption et les infirmités.

6. Si vous le voulez, rendons cette vérité plus évidente par un exemple. Qu'il s'agisse d'allumer un feu, et qu'on entasse, d'une part, des vêtements de soie, de légers tissus sans nombre, tandis que, de l'autre, on emploie du chêne et des bois résineux; qu'aura-t-on de plus dans le premier cas que dans le second? Rien; je me trompe, on aura moins. Il nous est bien permis de présenter sous un autre aspect ce même exemple : que l'un alimente la flamme avec du bois, et que l'autre y jette des corps; quel est le foyer qui vous sera le plus agréable? celui-là ou celui-ci? Evidemment c'est le foyer où le bois brûle; car vous ne voyez rien là que de naturel; c'est même une chose qui plaît à la vue. L'autre feu repousse au loin tout le monde par ses exhalaisons, par la fumée qui s'en dégage, par l'odeur insupportable des os calcinés. Vous frémissez à la seule parole, vous avez horreur d'un tel feu. Voilà cependant ce que sont les estomacs des riches; on y trouverait même une plus repoussante puanteur, tant l'haleine est fétide et les hoquets hideux. Cette surcharge de nourriture fait régner dans tout le corps et dans chacune de ses parties une effrayante rigidité. La chaleur naturelle ne pouvant suffire à maîtriser ces aliments, et s'en trouvant comme écrasée, ils exhalent une fumée plus épaisse et cause un malaise plus profond. A quoi pourrait-on comparer encore de tels estomacs? Ne soyez pas trop révoltés de ce que je vais dire; si je ne suis pas dans le vrai, qu'on me réfute.

A quoi donc les comparerai-je, encore une fois? car ce n'est pas assez de ce que nous avons dit pour mettre à nu leur misère. Une autre image se présente à mon esprit. Et laquelle? De même que, dans les cloaques où s'entassent les immondices, le foin, la paille, les pierres, la fange, souvent les conduits s'obstruent, de telle sorte que tout reflue au dehors; c'est ce qui se passe dans ces hommes : leur estomac se ferme aussi, l'ordre de la nature est interrompu, la pourriture remonte. Il en est tout autrement chez les pauvres : leur estomac vigoureux et sain fonctionne comme une source dont les eaux pures vont arroser les prés et les jardins, tandis que, chez les riches, disons mieux, chez les esclaves de la gourmandise, croupissent les humeurs, la pituite, la bile, le sang corrompu, tout ce qui résulte de semblables excès. De là vient qu'un homme vivant perpétuellement dans les délices ne saurait jamais se promettre un bien-être réel et passe à peu près sa vie dans les infirmités. Aux victimes d'une telle passion, volontiers je demanderais pourquoi les aliments nous ont été donnés : est-ce pour nous corrompre

ou nous sustenter? pour que nous soyons malades ou pour que nous ayons la santé? pour nous affaiblir ou nous fortifier? Il est manifeste qu'ils ont pour but d'entretenir la force et la santé. Comment donc en usez-vous pour un résultat contraire, pour produire en vous la faiblesse et la maladie? Voilà le pauvre qui, par sa frugalité, se maintient dans un état constant de santé, de force et de bien-être.

Ne pleurez donc pas, réjouissez-vous plutôt au sujet de la pauvreté, cette mère de la santé; si vous avez à cœur d'être riche, méprisez les richesses. Elles consistent, en effet, non à les posséder, mais à n'en avoir pas besoin. Si nous y parvenons, nous serons ici-bas plus riches que tous les riches du monde, et nous obtiendrons là-haut les biens de l'éternité. Puissions-nous tous les avoir en partage par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Notre bouche s'ouvre et notre cœur se dilate à cause de vous, ô Corinthiens! Vous n'êtes pas à l'étroit en nous, c'est dans vos propres entrailles que vous êtes resserrés. »

1. Après avoir exposé ses épreuves et ses tribulations : « Dans la patience, dans les afflictions, dans les nécessités, dans les angoisses, dans les plaies, dans les prisons, dans les incertitudes, dans les labeurs, dans les veilles; » après avoir montré que c'était là un bien inestimable : « Comme étant dans la tristesse, quoique nous soyons toujours dans la joie; comme étant dans l'indigence, et répandant les richesses autour de nous; comme n'ayant rien, et possédant tout; » ayant encore dit que telles sont ses armes : « Comme châtiés, mais non jusqu'à la mort, » que Dieu manifeste ainsi sa puissance et son infatigable sollicitude à notre égard : « Afin que ce soit la grandeur de la puissance divine, et non point notre œuvre à nous; » ayant de plus énuméré ses combats : « Nous portons constamment sa mortification de toute part, » preuve évidente, gage assuré de la résurrection : « Pour que la vie de Jésus se manifeste dans notre chair mortelle; » ayant signalé les dons qu'il a reçus et le ministère qui lui a été confié : « Nous remplissons une ambassade pour le Christ, c'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche; » ayant en outre déclaré qu'il est le ministre de l'esprit, non de la lettre; qu'il a droit au respect, non pour cela seul, mais encore pour ses épreuves : « Loué soit Dieu, qui ne cesse de triompher par nous; » le voilà qui se dispose à les réprimander à cause de leur profonde négligence à son égard. Mais il n'y vient pas d'une manière immédiate; il veut auparavant leur démontrer son amour pour eux, et c'est alors seulement qu'il abordera ce sujet. Quelque respect que mérite par ses vertus celui qui réprimande, il fera beaucoup mieux accepter son discours, s'il prouve de plus qu'il est mû par un sentiment d'affection. Voilà pourquoi l'Apôtre passe des épreuves, des sueurs et des luttes qu'il a subies, à la charité dont il est animé : c'est ainsi qu'il prélude à ses représentations.

Quels témoignages d'amour leur donne-t-il donc? « Notre bouche s'ouvre vers vous, ô Corinthiens. » — Est-ce bien là une expression d'amour? et que signifient au fond de telles paroles? — Nous ne pouvons pas garder le silence envers vous; nous éprouvons un désir incessant de vous adresser la parole; l'amour ne se tait pas. Ce que sont pour le corps les serrements de mains, le commerce de la parole l'est pour l'âme. — Il y a là une autre signification. Quelle est-elle? Nous vous disons tout avec confiance, parce que nous vous aimons; nous n'avons à votre égard ni détour ni réserve. — Il tâche de se faire pardonner les reproches qu'il va leur adresser, en établissant d'avance que ces reproches seront une preuve de son ardente affection pour eux. Déjà cette manière de prononcer leur nom respire une chaleureuse et tendre amitié; nous avons souvent à la bouche le nom de ceux que nous aimons, et nous n'avons besoin d'y rien ajouter. « Notre cœur se dilate. » La chaleur a la propriété de dilater les corps;

ainsi la charité dilate le cœur, parce que c'est une vertu pleine de ferveur et de flamme. C'est elle qui ouvrait la bouche et dilatait le cœur de Paul. Je ne vous aime point seulement de bouche, dit-il ici, mon cœur est en parfait accord avec ma parole; c'est pour cela que je parle sans hésiter, avec pleine liberté, de toute mon âme. Rien de large comme le cœur de Paul; il y recevait tous les fidèles en même temps, il les embrassait tous avec une tendresse incomparable; et cette affection ne se partageait pas, ne s'affaiblissait pas, elle demeurait entière pour chacun. Et faut-il s'étonner que le cœur de Paul fût tel pour les fidèles, alors qu'il embrassait de plus tous les infidèles de l'univers? Aussi ne se borne-t-il pas à dire : Je vous aime; il s'exprime avec une tout autre énergie : « Notre bouche s'ouvre, notre cœur se dilate; » vous êtes tous en nous; et non d'une façon quelconque, mais avec la plus grande ampleur.

Celui qui est aimé trouve un vaste et tranquille séjour dans le cœur de celui qui aime; il s'y promène en quelque sorte à son gré. De là cette parole : « Vous n'êtes pas à l'étroit en nous, c'est dans vos propres entrailles que vous êtes resserrés. » Voyez les ménagements dont il fait précéder ses reproches; c'est encore là l'un des caractères éminents de l'amour. Paul se garde bien de dire : Vous ne m'aimez pas; il leur fait entendre seulement qu'ils ne l'aiment pas dans la même mesure, afin de ne pas trop les affliger. En recueillant les témoignages disséminés dans ses épîtres, on reconnaît partout de quel amour il brûle pour les fidèles. Voici ce qu'il écrit aux Romains : « Je suis impatient de vous voir... J'ai souvent formé le dessein de me rendre auprès de vous... S'il m'est enfin donné de me mettre heureusement en route pour aller vers vous. » *Rom.*, I, 11, 13, 10. Il dit aux Galates : « Mes bien chers enfants, vous à qui je donne de nouveau la vie; » *Galat.*, IV, 19; aux Ephésiens : « Par ce motif, je fléchis les genoux pour vous; » *Ephes.*, III, 14; aux Philippiens : « Quelle est mon espérance, ma joie, ma couronne de gloire ? N'est-ce pas vous? » I *Thessal.*, II, 19. Il déclare en outre les porter constamment dans son cœur et dans ses fers. Aux Colossiens il parle en ces termes : « Je désire que vous voyiez quel combat je soutiens pour vous, et pour ceux-là même qui ne m'ont jamais vu, pour que vos cœurs soient consolés; » *Colos.*, II, 1 ; aux Thessaloniciens : « Comme une mère qui nourrit avec soin ses enfants, nous avions un ardent désir de vous donner, non-seulement l'Evangile, mais encore notre vie; » I *Thessal.*, II, 7-8; à Timothée : « Me souvenant de vos larmes, afin d'être rempli de joie. » II *Tim.*, I, 4. Il appelle Tite, « son cher enfant, » ainsi que Philémon. *Tit.*, I, 4; *Philem.*, I, 1.

2. Il écrit bien des choses semblables aux Hébreux, ne cessant de les consoler, et leur disant : « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; il ne vous fera pas attendre. » *Hebr.*, X, 37. Ne croit-on pas entendre une mère parlant à des enfants affligés? C'est ainsi qu'il dit aux Corinthiens : « Vous n'êtes pas à l'étroit en nous. » Il déclare qu'il aime et de plus qu'il est aimé, afin de mieux les attirer par un tel témoignage. Il le leur rend encore quand il écrit : « Tite est venu, nous rapportant vos désirs, vos larmes, votre zèle. » II *Cor.*, VII, 7. Il dit aux Galates : « Si c'eût été possible, vous eussiez arraché vos yeux pour me les donner. » *Galat.*, IV, 15. Il rend grâces aux Thessaloniciens de l'heureux accueil qu'il en a reçu. I *Thessal.*, I, 9. Nous venons d'entendre ce qu'il disait à Timothée : « Me souvenant de vos larmes, afin que je sois rempli de joie. » II *Tim.*, I, 4. Il atteste partout qu'il aime et qu'il est aimé, quoique l'amour des disciples n'égale pas le sien. Il le dit d'une manière formelle : « Quoique vous aimant davantage, je sois moins aimé. » II *Cor.*, XII, 15. Mais c'est à la fin de l'Epître qu'il s'exprime ainsi; il parle maintenant d'une manière plus forte : « Vous n'êtes pas à l'étroit en nous, c'est dans vos propres entrailles que vous êtes resserrés. » Vous n'embrassez qu'un homme; j'embrasse la ville entière et tout ce grand peuple. Il ne dit même pas : Nous n'avons pas de place en vous; mais bien : « Vous êtes resserrés. » Au fond, c'est la même chose; seulement l'expression est plus douce, et de nature à causer une moins pénible impression. « En vue de la même récompense, je vous le dis comme

à mes enfants : dilatez, vous aussi, votre cœur. »

Ce n'est pas cependant la même chose de n'aimer qu'après avoir été prévenu par l'amour. Arriverait-on à la même mesure, on est déjà vaincu par cela seul qu'on a été devancé. Mais je ne vais pas jusqu'à de telles exigences; payez-moi de réciprocité, suivez mon exemple, et mon affection pour vous en sera plus ardente. Pour leur montrer ensuite qu'ils y sont obligés et que son langage n'est pas empreint d'adulation, il dit : « Je vous parle comme à mes enfants. » Que signifie cette parole? Je ne vous demande rien de grand en réclamant votre amour, puisque je suis votre père. Voyez sa prudence et sa modération; il ne leur met pas ici sous les yeux les périls, les fatigues et les morts qu'il n'a pas craint d'affronter pour eux, quoiqu'il eût tant à en dire; il est trop éloigné de toute ostentation. Il n'invoque qu'un titre à leur amour, c'est qu'il les aime : Je suis devenu votre père, je vous aime d'un brûlant amour. Une chose surtout offense quand on est aimé : qu'on vous rappelle les bienfaits que vous avez reçus, on y voit aisément un outrage. Paul évite cet écueil, il se borne à dire : Puisque vous êtes mes enfants, aimez donc votre père. La nature le veut ainsi, c'est une dette à l'égard d'un père quelconque.

Prudence et modération de saint Paul.

Ensuite, de peur de paraître parler dans son intérêt, il se hâte de leur faire voir que ce sera leur propre avantage de répondre à son désir; c'est pour cela qu'il ajoute : « Ne recevez pas le joug avec les infidèles. » Il ne dit pas : N'entrez pas en rapport avec les infidèles. Son langage est plus incisif; il les représente comme violant un droit : Ne vous abaissez pas vous-mêmes; « car qu'y a-t-il de commun entre la justice et la prévarication? » Il ne compare plus ici son amour pour les Corinthiens avec la perversité de ceux qui les corrompaient; il compare leur propre noblesse avec la dégradation de ces derniers. C'était un moyen de donner plus de poids à son discours et de le rendre plus digne de lui, tout en s'attachant davantage ses disciples. C'est comme si quelqu'un, voyant un enfant déshonorer son père et se lier avec des hommes pervers, lui parlait en ces termes : Que fais-tu, pauvre enfant? tu méprises ton père, tu lui préfères des êtres dégradés et couverts de crimes? Ne sais-tu pas combien tu les surpasses par la naissance et par les mœurs? Il réussirait mieux de la sorte à le détourner d'une pareille société qu'en faisant directement l'éloge du père. En effet, s'il disait : Ignores-tu que ton père est incomparablement supérieur à de tels êtres? Il n'obtiendrait pas le même résultat. Laissant de côté cette considération, qu'il lui dise, au contraire : Ne comprends-tu pas qui tu es et ce qu'ils sont? L'honneur de ta famille et de ton nom ne s'offre-t-il pas à ton esprit, en même temps que l'ignominie de ces hommes? Qu'as-tu de commun avec ces escrocs, ces adultères, ces vils escamoteurs? Il le relèvera soudain, il lui donnera des ailes, il lui fera rompre ces indignes liens. L'enfant n'accueillerait pas aussi bien le premier langage, parce que l'éloge de son père serait une accusation pour lui, en faisant mieux ressortir le chagrin qu'il cause et l'iniquité de sa conduite. Rien de pareil n'aura lieu dans le second cas. Il n'est personne qui ne veuille être loué, et qui n'accepte plus volontiers la réprimande tempérée par la louange. Le coupable alors écoute les avertissements, conçoit des pensées plus généreuses et repousse avec mépris la compagnie des méchants.

Ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas uniquement cette comparaison employée par l'Apôtre; il y a quelque chose de mieux et de plus propre à frapper ses auditeurs : d'abord, en ce qu'il procède par voie d'interrogation, comme on le fait pour des vérités incontestables et manifestes; puis, en ce qu'il s'étend et s'appesantit là-dessus par les appositions de noms qu'il accumule. Ce n'est pas deux ni trois, c'est un plus grand nombre de personnifications qui sont là mises en parallèle, représentant d'un côté la vertu la plus haute, et de l'autre la plus basse perversité. La différence devient alors un incommensurable abîme, et la vérité dont il s'agit n'a plus besoin de démonstration. « Qu'a de commun la justice avec la prévarication? qu'a de commun la lumière avec les ténèbres? quel accord possible entre le Christ et Bélial? quelle liaison entre le fidèle et l'infidèle? quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles? »

3. Il pose simplement les noms, vous le voyez, et cela suffit pour éloigner du désordre. Il n'exagère pas la perversité, il n'oppose pas non plus les hommes des ténèbres aux hommes de lumière; c'est entre les choses qu'il établit l'opposition, qui devient par là même absolue. Il ne dit pas davantage : Les disciples du Christ et les sectateurs du diable; mais bien : « Le Christ et Bélial. » Ce dernier mot signifie apostat dans la langue hébraïque. « Quelle part commune entre le fidèle et l'infidèle? » Ici, pour ne point paraître faire en pure théorie le procès du vice et l'apologie de la vertu, il présente les personnes elles-mêmes, mais sans les déterminer. Au lieu d'union ou de rapport, c'est de récompense qu'il entend parler en employant le mot de part. « Quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles? Or, vous êtes vous-mêmes le temple du Dieu vivant. » Voici le sens de ces paroles : Notre roi n'a rien de commun avec l'ennemi; car « quel accord peut-il exister entre le Christ et Bélial? » Il en est de même des choses; « quel rapport entre la lumière et les ténèbres? » Ainsi doit-il en être de vous. Il ne parle d'eux qu'après avoir parlé du roi, dans le but d'établir une séparation plus profonde. Après avoir opposé le temple de Dieu et celui des idoles, comme il a déclaré qu'ils sont eux-mêmes le temple du Dieu vivant, il invoque nécessairement un témoignage, pour montrer que cette assertion est exempte de flatterie. Quand on loue sans preuves, on paraît toujours flatter. Quel sera ce témoignage? « J'habiterai en eux, et là je marcherai. » Ces temples me seront une demeure spacieuse. C'est l'expression d'un amour surabondant. « Ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. » Quoi, dit l'Apôtre, Dieu réside en vous, et vous courez à de tels hommes; Dieu n'a rien de commun avec eux! Cette conduite est-elle digne de pardon? Songez donc quel est votre hôte et votre compagnon de voyage. « Sortez par conséquent de leur société, séparez-vous-en, ne touchez pas à ce qui est impur; et alors je vous recevrai, dit le Seigneur. » Il ne leur défend pas précisément de commettre l'impureté; il exige une vertu plus sévère : n'y touchez pas, éloignez-vous-en.

Quelle est l'impureté corporelle? L'adultère, la fornication, toute impudicité. En quoi consiste celle de l'âme? Dans les mauvaises pensées, les regards lascifs, le souvenir des injures, les fraudes et les autres choses semblables. Il veut donc que vous soyez purs sous ce double rapport. Et voyez comme la récompense est grande. Vivre loin des méchants, être en union avec Dieu. Ecoutez la suite : « Et je serai pour vous un père, et je vous tiendrai pour mes fils et mes filles, dit le Seigneur. » Comme le prophète avait annoncé longtemps auparavant notre noblesse présente, notre régénération par la grâce! « Ayant donc de telles promesses, mes bien-aimés. » II *Corinth.*, VII, 1. Quelles promesses? Que nous serons faits les temples de Dieu, ses fils et ses filles, de l'avoir lui-même en nous, de devenir son peuple, de l'avoir enfin pour père et pour Dieu. « Purifions-nous de toutes les souillures du corps et de l'esprit. » Ne touchons à rien d'impur, ni à ce qui flétrit le corps, ni à ce qui dégrade l'âme, qu'il faut ici confondre avec l'esprit. Paul ne se borne pas à ces recommandations; il poursuit : « Achevant l'œuvre de la sanctification dans la crainte de Dieu. » Pour être pur, il suffit de ne toucher à rien d'impur; pour devenir saint, il faut autre chose : le zèle, l'application, la piété. « Dans la crainte de Dieu, » dit admirablement l'Apôtre. Il est possible, en effet, de pratiquer une certaine pureté, sans qu'on soit mû par la crainte de Dieu, sous l'impulsion de la vaine gloire. Cette expression, « dans la crainte de Dieu, » nous trace la voie par laquelle on arrive à la sanctification. La convoitise est une passion bien tyrannique; mais, si vous êtes couvert par la crainte de Dieu, vous repousserez tous les assauts.

Par sanctification, Paul n'entend pas seulement ici la pudeur, il entend encore l'absence de tout péché : on est saint quand on est pur de cette façon. Pour devenir pur, il ne suffit pas de s'abstenir de la fornication, il faut de plus se soustraire à l'avarice, à la jalousie, à l'orgueil, à la vaine gloire; à la vaine gloire surtout, que nous devons fuir dans toutes nos actions, mais en particulier dans l'aumône; avec un tel

L'aumône ne doit pas être faite par ostentation.

défaut, l'aumône perdrait son caractère, elle ne serait plus qu'ostentation et cruauté. Quand vous la faites pour en tirer vanité, non par commisération, bien loin de mériter le nom d'aumône, elle insulte au malheur, vous outragez votre frère. L'argent que vous donnez ne constitue pas l'essence de l'aumône, c'est la pitié. Ceux qui vont au théâtre donnent aussi de l'argent, mais à des personnes dégradées, à toutes celles qui figurent sur la scène : ce n'est certes pas un aumône que cela. On donne de même de l'argent à de malheureuses prostituées; et ce n'est pas non plus alors de la philanthropie, c'est plutôt avilir et mépriser la nature humaine. Tel est celui que la vaine gloire fait agir. Si l'impudique, en effet, paye le prix de l'ignominie, vous l'exigez, vous, de celui qui a subi l'insulte, vous flétrissez votre réputation en même temps que la sienne, et de plus, il en résulte une perte incalculable. Tombant sur vous comme une bête féroce, comme un chien furieux, cette passion dépravée vous ravit tous vos biens : il y a là de l'inhumanité, de la barbarie, quelque chose de plus funeste même. L'homme cruel ne donnera rien à l'indigent; vous faites plus, vous empêchez ceux qui voudraient donner. En vantant votre munificence, vous humiliez celui que vous avez secouru et vous arrêtez celui qui lui donnerait encore des secours, à moins qu'il ne soit doué d'une certaine énergie. Il ne lui donnera plus après ce que vous aurez publié, il ne le croira plus dans l'indigence; souvent même il l'accablera d'invectives et de reproches, si cet homme ose encore tendre la main.

L'orateur se déchaîne contre ceux qui font l'aumône par ostentation.

4. Est-ce donc faire l'aumône, je le demande de nouveau, de déshonorer ainsi soi-même et le pauvre, de faire en outre à celui qui nous impose ce devoir une double insulte, puisque, l'ayant pour témoin de votre générosité, vous cherchez encore les regards de vos semblables, au mépris d'une autre loi que lui-même vous a faite? Je voulais passer à d'autres points, au jeûne, à la prière, pour montrer les ravages que la vaine gloire exerce partout; mais je me souviens que je n'ai pas complété dans la précédente instruction un sujet nécessaire. De quoi s'agissait-il donc? Je disais que les pauvres sont dans de meilleures conditions que les riches, par rapport même aux choses du temps; je parlais du contentement et de la santé; la démonstration était assez claire. Allons, et prouvons aujourd'hui qu'ils ont encore la supériorité par rapport aux biens spirituels et célestes. Est-ce la richesse ou la pauvreté qui mène au royaume? Ecoutons là-dessus le souverain Maître des cieux lui-même : il a déclaré qu'un chameau passerait plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume des cieux. Il dit tout l'opposé du pauvre : « Si vous voulez être parfait, vendez tous vos biens pour en donner le prix aux indigents, et puis venez, marchez à ma suite, et vous aurez un trésor dans les cieux. » *Matth.*, XIX, 21. Voyons cette vérité sous un autre aspect, si vous le trouvez bon : « Etroite et malaisée, nous dit-il encore, est la voie qui mène à la vie. » *Ibid.*, VII, 14. Or, qui marchera mieux par la voie étroite : celui qui s'est plongé dans les délices, ou celui qui subit la pauvreté? l'homme dénué de tout, ou l'homme encombré de bagages? celui qui s'est amolli dans la corruption, ou celui qui s'est fortifié dans les soucis et les épreuves?

Mais à quoi bon les raisonnements, quand on peut en venir aux personnes? Pauvre était Lazare, et bien pauvre; bien riche était le voluptueux qui ne daignait pas même le regarder en passant sous ses portiques : lequel des deux est néanmoins entré dans le royaume et jouit de la félicité dans le sein d'Abraham? lequel des deux est torturé dans les flammes, n'ayant pas même une goutte d'eau? — Beaucoup de pauvres périssent, m'objectera-t-on, et les riches posséderont les biens ineffables de l'éternité. — Le contraire nous est enseigné : peu de riches et des pauvres en grand nombre parviennent au salut. Examinez de près les embarras de la richesse et les défauts de la pauvreté. Il est vrai que cela ne dépend ni de l'une ni de l'autre, et que le mal est seulement dans les personnes. Voyons cependant de quel côté sont les armes les plus avantageuses. Quel est d'abord le vice qui paraît inhérent à la pauvreté? Le mensonge. Et celui de la richesse? L'orgueil, le père de tous les maux; l'orgueil, qui d'un ange a fait

un démon. L'avarice est encore la racine de tous les maux : or, qui s'en trouve le plus rapproché, le riche ou le pauvre ? N'est-il pas évident que c'est le premier ? car plus on est entouré de biens, plus on en désire. La vaine gloire à son tour ruine toutes les vertus ; et n'est-il pas encore évident qu'elle subjugue de préférence le riche ? — Vous ne mentionnez pas, insistera-t-on, le sort malheureux du pauvre, ses tribulations et ses angoisses. — Le riche n'en a pas moins, sa part est même plus grande. Les maux qui semblent donc n'affecter que le pauvre sont communs aux deux; ceux du riche tombent uniquement sur lui. — Et que direz-vous de la nécessité qui pousse quelquefois le pauvre à de funestes attentats ? — Jamais le pauvre ne commettra par dénûment autant de crimes que le riche en commet pour augmenter ses richesses ou les conserver. Le pauvre ne soupire pas après le nécessaire comme le riche après le superflu ; il n'a pas du reste le même pouvoir, la même facilité pour satisfaire ses passions. Si le riche veut donc et peut davantage, évidemment il fera plus de mal. Non, celui-là ne craint pas autant la faim que celui-ci craint la perte de ce qu'il possède, et regrette de n'avoir pas tout ce que les autres ont. Du moment où le riche est plus immédiatement placé sous l'empire de la vaine gloire, de l'orgueil et de l'avarice, cette racine de tous les maux, quel espoir de salut aura-t-il s'il ne fait pas preuve d'une grande philosophie ? comment entrera-t-il dans la voie étroite ?

Ne traînons donc pas le joug des opinions vulgaires ; tâchons de voir la réalité. Alors que nous ne confions pas aux autres nos intérêts matériels, et que nous voulons tout examiner, tout calculer par nous-mêmes, n'est-ce pas une chose contraire à la raison que nous subissions leur jugement sans contrôle quand il s'agit des plus importantes réalités, et cela, quoique nous ayons des principes invariables et des lumières surabondantes pour en bien juger : les décisions portées par les lois divines? Je vous conjure tous, je vous demande en grâce de ne plus faire attention à ce que les autres auront dit sur de tels objets, de vous en rapporter en tout aux saintes Ecritures, afin que, connaissant les vraies richesses, vous ne poursuiviez que celles-là, et parveniez de la sorte aux biens éternels. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

« Accueillez-nous : nous n'avons lésé personne, nous n'avons corrompu personne, nous n'avons fraudé personne. Je ne le dis pas pour vous condamner, puisque nous vous avons déjà dit que vous êtes dans nos cœurs à la mort et à la vie. »

1. Il traite de nouveau de la charité, refoulant l'aspérité de la réprimande. Après leur avoir infligé la correction, en leur reprochant surtout de ne pas aimer comme on les aime, de lui retirer leur affection pour la donner à des êtres capables de les corrompre, il radoucit le ton de sa voix en ajoutant : « Accueillez-nous ; » ce qui veut dire : Aimez-nous. Il demande une faveur qui n'est pas onéreuse, qui même fait plus de bien à celui qui donne qu'à celui qui reçoit. Mais il n'a pas employé le mot d'amour ; il implore un asile, un asile spacieux. Qui nous a rejeté, semble-t-il dire, qui nous a repoussé de vos âmes ? d'où vient que nous sommes à l'étroit en vous ? Il disait plus haut : « Vous êtes resserrés dans vos propres entrailles ; » il exprime ici la même pensée d'une manière plus manifeste : « Accueillez-nous, » accueillez-nous avec ampleur. C'est encore un moyen de les attirer à lui. Rien ne produit l'affection comme de savoir que celui qui nous aime désire ardemment être aimé. « Nous n'avons lésé personne. » Il ne rappelle pas ses bienfaits, vous le voyez encore, il prend un détour de manière à frapper davantage sans s'exposer à blesser. Ce qu'il dit là tombe de plus sur les faux apôtres : « Nous n'avons lésé personne, nous n'avons corrompu personne, nous n'avons fraudé personne. » Que signifie ce mot : « Nous n'avons corrompu personne? » Nous n'avons induit personne en erreur ; et cela rappelle ce qu'il dit dans un autre endroit : « De

peur que, comme le serpent a séduit Eve, vous ne laissiez corrompre vos sens. » II *Cor.*, XI, 3. « Nous n'avons fraudé personne; » nous n'avons fait aucun tort, dressé aucune embûche. Il ne dit pas pour le moment : Nous vous avons procuré tels et tels avantages; sa parole a quelque chose de plus frappant : « Nous n'avons lésé personne. » C'est comme s'il disait : Quand même nous ne vous aurions fait aucun bien, vous n'eussiez pas eu raison de nous repousser; car vous n'aviez à nous adresser aucun reproche, ni petit ni grand.

Comprenant ensuite ce que son langage pouvait avoir de pénible pour eux, il en modère encore le ton. Il ne se condamne pas au silence, puisqu'il ne les eût pas ainsi ranimés; mais il ne leur parle pas avec la même vigueur, craignant de leur infliger de nouvelles blessures. Comment s'exprime-t-il? « Je ne le vous dis pas pour vous condamner. » Et la preuve? « Car je vous ai déjà dit que vous êtes dans nos cœurs à la mort et à la vie. » Il n'est pas d'amitié plus grande que de vouloir vivre et mourir avec ceux dont on est méprisé. Ce n'est pas d'une manière quelconque, c'est comme je viens de l'expliquer, que vous êtes dans nos cœurs. On peut avoir de l'affection, et fuir néanmoins les dangers; telle n'est pas notre conduite. Voyez encore ici l'admirable prudence de Paul. Au lieu de leur rappeler les bienfaits passés, et de s'exposer de la sorte à les humilier, il leur parle de ce qui doit avoir lieu dans la suite. S'il arrive que nous ayons des dangers à courir, nous les acceptons d'avance pour votre amour : ni la mort ni la vie ne me semblent rien par elles-mêmes; être où vous serez, c'est ce que je préfère à tout : la mort à la vie, la vie à la mort. — Subir la mort pour quelqu'un est sans doute une preuve d'amour non équivoque; mais vivre ne suppose aucune affection. Pourquoi donc nous le donner comme un témoignage de dévouement? — C'est qu'en réalité c'en est un, et un bien grand encore. Beaucoup savent compatir aux malheurs de leurs amis, et ne se réjouissent pas de leurs avantages, mais en sont plutôt jaloux. Nous ne suivons pas cet exemple; êtes-vous dans l'adversité, nous ne craignons pas de partager vos peines; la prospérité vous est-elle donnée, nous n'en ressentons aucune envie.

Admirable prudence de saint Paul.

Comme il est souvent revenu sur de telles pensées : « Vous n'êtes pas à l'étroit en nous; c'est dans vos propres entrailles que vous êtes resserrés... Accueillez-nous... Dilatez aussi votre cœur... Nous n'avons lésé personne; » comme tout cela paraissait impliquer une accusation, il tempère et modifie de nouveau son langage : « Je suis plein de confiance par rapport à vous. » Si j'ose vous parler ainsi, ce n'est pas pour vous condamner, c'est à cause de l'extrême confiance que j'ai en vous. Il avait dit plus haut quelque chose de semblable : « Je ne cesse de me glorifier en vous. » N'allez donc pas croire que de telles expressions me soient dictées par le désir de vous confondre. Non, je suis heureux et fier de vous. C'est par sollicitude, c'est pour votre bien, pour votre avancement dans la vertu que je parle. Il disait de même aux Hébreux, après de vifs reproches : « Nous avons de vous des espérances meilleures et plus voisines du salut, quoique nous vous parlions ainsi. Mais nous désirons que chacun de vous déploie le même zèle pour que ces espérances soient accomplies jusqu'à la fin. » *Hebr.*, VI, 9-11. C'est ici la même chose : « Vous êtes un grand sujet de gloire pour moi. » Nous nous glorifions de vous auprès des autres. Comme il les console avec générosité! Ce n'est pas une gloire ordinaire que vous me procurez, c'est une gloire éclatante. Aussi poursuit-il en ces termes : « La consolation déborde de mon cœur. » Quelle consolation? Celle qui me vient de vous, de vos œuvres, de votre retour au bien. Se plaindre de n'être pas aimé, craindre ensuite d'avoir fait de la peine en se plaignant à l'excès, c'est le propre de l'amour. De là ces expressions : « La consolation déborde de mon cœur, je surabonde de joie. »

2. Ceci paraît en contradiction avec ce qui précède, me direz-vous. — Il n'en est rien, tout s'accorde à merveille. Les derniers mots font mieux accepter les premiers, l'éloge rend plus utile la réprimande, en faisant disparaître ce qu'elle avait de trop amer. La sagesse de l'Apôtre et sa sincérité brillent donc ici à l'égal de son amour. Il ne se borne pas à dire : Je suis

plein de joie; il dit non-seulement : j'abonde, mais : « je surabonde. » C'est leur montrer de nouveau l'ardeur de son affection : quoique l'amour dont il est l'objet le remplisse de joie et d'allégresse, il estime cependant n'être pas encore aimé comme il mérite de l'être, n'avoir pas tout reçu, tant l'amour qu'il leur porte est au-dessus de toute expression. Se sentir aimé, au moins un peu, par ceux qu'on aime, c'est un grand bonheur à cause des sentiments dont on est animé. Voilà donc, encore une fois, un témoignage de sa charité. En parlant de la consolation, il a dit : « Je suis plein ; » on m'a donné tout ce qui m'était dû. Quant à la joie, « je surabonde, » a-t-il dit. Vous m'aviez fait éprouver une vive affliction; mais vous m'avez largement consolé : non contents de m'avoir ôté tout sujet de tristesse, vous m'avez rempli de joie. Pour montrer combien cette joie est grande, après avoir affirmé qu'elle déborde de son cœur, il ajoute : « Dans toutes nos tribulations. » Vous m'avez tellement donné de bonheur, que les plus terribles épreuves n'ont pu l'affaiblir; il a triomphé de tous les chagrins qui nous accablaient, il ne nous a pas même permis de les sentir.

« Car, dès notre arrivée en Macédoine, nous n'avons plus eu de repos dans la chair. » Il fait entendre jusqu'où va la tribulation dont il a parlé, il la met en évidence, pour mieux montrer combien grande est la consolation, combien vive la joie dont ils l'ont comblé, puisqu'elle a pu dissiper une telle tristesse. « Nous avons en tout éprouvé la tribulation. » Comment, en tout? « Au dehors les combats, » de la part des infidèles; « au dedans les frayeurs, » à cause des fidèles que leur faiblesse expose à la séduction. Et ce n'est pas chez les Corinthiens seulement, c'est encore ailleurs que de telles choses ont lieu. « Mais celui qui console les humbles, nous a consolé par l'arrivée de Tite. » Comme il vient de leur rendre un grand témoignage, ne voulant pas qu'on puisse l'accuser de flatterie, il en appelle à Tite, à ce frère qui, revenu de chez les Corinthiens auprès de Paul, à la suite de la première Epître, l'avait informé de leur amendement. Considérez, je vous prie, comme l'Apôtre fait ressortir en toute occasion le prix qu'il attache à la présence de ce disciple. Il avait dit plus haut : « M'étant transporté à Troade pour prêcher l'Evangile, je n'eus point de repos dans mon esprit, parce que je n'y trouvai pas Tite, mon frère. » II *Cor.*, II, 11. Il dit de même ici : « Nous avons été consolé par l'arrivée de Tite. » Il veut lui concilier pleinement leur confiance et leur affection. Voyez de quelle façon il excite ces deux sentiments : par cette parole : « Je n'ai pas eu de repos dans mon esprit, » il atteste la haute vertu de son auxiliaire; en disant : « Son arrivée nous a consolé dans notre tribulation; et non-seulement son arrivée, mais encore la consolation qu'il a trouvée lui-même au milieu de vous, » il lui gagne la bienveillance des Corinthiens. Rien ne produit l'affection et ne la confirme comme ce que l'on rapporte d'agréable et d'heureux au sujet de quelqu'un. C'est le témoignage que Paul rend à Tite. En revenant, il nous a ranimé et comblé de joie, tant ce qu'il nous a dit de vous était favorable; de là le bonheur que nous a causé son arrivée.

A cela s'est ajoutée la consolation dont vous aviez été pour lui la source. Et comment avait-il été consolé? Par votre vertu, par vos bonnes œuvres. — Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Venant nous apprendre votre désir, vos larmes, votre zèle pour moi. » C'est la seconde cause de sa consolation et de son bonheur. Ici vous voyez encore l'ardent amour de Tite pour les Corinthiens, puisqu'il regarde comme son propre bien leur noble conduite, et qu'il vient s'en glorifier comme d'une gloire personnelle auprès de Paul. Remarquez de plus le chaleureux langage de celui-ci : « Votre désir, vos larmes, votre zèle pour moi. » Il est probable qu'ils étaient dans la peine et l'angoisse, ne sachant pas ce qui pouvait avoir blessé le bienheureux Paul, et le tenait si longtemps éloigné. Aussi ne parle-t-il pas de larmes ordinaires ni d'un désir quelconque; ce sont des sanglots, une vive impatience. Il atteste chez eux, non l'indignation seulement, mais le zèle, et le zèle pour lui, contre le fornicateur dès lors et contre les accusateurs de l'Apôtre. Vous vous êtes enflammés, vous avez été tout brûlants, leur dit-il, à la réception

de ma lettre. Aussi surabonde-t-il de joie, aussi la consolation déborde-t-elle de son âme, parce qu'il les a frappés à ce point. Dans ma pensée, ceci n'est pas seulement un doux souvenir de l'amélioration qui s'était produite, c'est encore une exhortation à ceux dont telle avait été la louable conduite. Je suppose bien que plusieurs étaient restés dans les premiers errements et ne méritaient pas de semblables éloges; mais Paul ne distingue pas, il mêle à dessein les louanges et les accusations, laissant à la conscience de chacun le soin de s'appliquer ce qui le regarde. Par là les reproches seront moins amers, et les louanges exciteront une merveilleuse ardeur.

Amour que les disciples doivent témoigner à leurs maîtres

3. Il faut de même aujourd'hui que les disciples réprimandés pleurent et gémissent, qu'ils se montrent pleins d'amour pour leurs maîtres et leur soient plus attachés qu'à leurs parents; car, s'ils doivent à ceux-ci la vie, ils doivent à ceux-là ce qui la rend honorable. C'est ainsi qu'il faut accepter les reproches paternels, et s'apitoyer avec les pasteurs des âmes sur l'état des pécheurs. Tout ne repose pas sur les maîtres, c'est notre devoir aussi. Le coupable qui se voit flatté par les frères, quand le père le punit, tombe dans une plus grande indolence. Quand donc le père sévit, partagez son indignation, soit pour sympathiser avec lui, soit pour procurer le bien de votre frère. Déployez un zèle infatigable pour le pécheur, versez des larmes, non parce qu'il est châtié, mais parce qu'il a mérité de l'être. Si vous démolissez à mesure que je bâtis, que gagnons-nous, si ce n'est de stériles fatigues? Ce n'est pas seulement un préjudice que vous vous causez, c'est encore un châtiment que vous attirez sur votre tête. Celui qui s'oppose à la guérison de la plaie mérite d'être puni comme celui qui l'a faite, et même plus. Ce n'est pas la même chose, en effet, de porter un coup et d'empêcher le remède : cela peut ne pas entraîner la mort, ceci doit aboutir à cette conséquence. Je vous parle ainsi pour que, lorsque vous voyez vos chefs spirituels animés d'une sainte colère, vous preniez part au même sentiment, et que vous repoussiez tous avec plus d'indignation qu'ils n'en éprouvent eux-mêmes, celui qui s'est attiré leur juste courroux. Il faut que le coupable vous craigne plus même qu'il ne les craint. S'il ne redoute que le maître, il ne tardera pas à retomber; s'il redoute les yeux et la langue de tous, il se tiendra beaucoup plus sur ses gardes. En n'accomplissant pas ce devoir, nous encourons les dernières peines; en l'accomplissant, nous participerons à la récompense que mérite le retour au bien.

Que telle soit donc notre conduite; et si quelqu'un dit qu'il convient à des chrétiens d'être pleins de bienveillance pour un frère, faites-lui savoir qu'on montre de la bienveillance en s'indignant, et non en accueillant prématurément le coupable, en ne lui donnant pas le temps de sentir le mal qu'il a fait. Quel est celui, d'après vous, qui témoigne une pitié réelle au malade dont la fièvre attaque la raison? Celui qui l'étend et même l'attache dans un lit, le privant des aliments et des boissons nuisibles; ou bien celui qui le laisse libre de se remplir de vin, entièrement maître de lui-même et d'agir en tout comme peut le faire l'homme qui se porte bien? Est-ce que cette dernière conduite, sous les apparences de la bonté, n'aggrave pas la maladie, tandis que de la première doit résulter la guérison? Nous jugeons de même dans le cas présent. C'est vraiment aimer les hommes que de savoir leur résister dans leurs infirmités, et ne point flatter leurs caprices. Le fornicateur de Corinthe n'était aimé de personne comme de Paul, qui donna l'ordre de le livrer à Satan, ni haï de personne comme de ceux qui le flattaient et l'applaudissaient. C'est ce que montra l'expérience. Les approbateurs enflèrent cet homme et rendirent son état plus dangereux : l'Apôtre comprima cette enflure et ne s'éloigna pas qu'il n'eût pleinement guéri le malade. Les uns augmentèrent un mal existant déjà; l'autre le fit disparaître, quoique le trouvant enraciné depuis quelque temps.

Voilà les principes que nous devons apprendre, les lois que nous devons observer dans nos rapports avec les hommes. Si vous voyez votre cheval s'emporter et se diriger vers les précipices, vous serrez le frein, vous résistez de toutes vos forces, vous frappez même à coups redoublés : c'est un châtiment sans doute, mais un châtiment

qui produit le salut. Suivez donc la même méthode à l'égard des pécheurs : donnez des liens à celui qui se révolte, ne le lâchez pas qu'il n'ait apaisé la colère de Dieu ; ne le laissez pas libre, de peur que cette colère ne le jette dans de plus terribles fers. Si je l'enchaîne moi-même, Dieu ne l'enchaînera pas ; si je le laisse libre, des chaînes indissolubles lui sont réservées. « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. » I *Corinth.*, XI, 31. Ne voyez là ni cruauté ni rigueur; c'est de la douceur la plus parfaite, de la médecine la plus élevée, de la plus infatigable sollicitude. — Les coupables, me direz-vous, ont assez longtemps été punis. — Combien a duré leur peine, dites-moi? un an, deux ou trois ans? Ce n'est pas la longueur du temps qui me tient à cœur, c'est la conversion de l'âme. Montrez-moi qu'ils ont fait pénitence, qu'ils ont changé de vie, et la question est résolue; si cela n'est pas, le temps ne fait rien à la chose. Peu nous importe qu'on ait plusieurs fois mis l'appareil sur la blessure; nous voulons savoir si l'appareil à réussi. A-t-il en peu d'instants produit le bien voulu, qu'on l'abandonne; n'a-t-il rien fait, qu'on le maintienne encore, même après dix ans : c'est uniquement le résultat obtenu qui détermine la durée du bandage.

Si nous appliquons ce procédé soit à nous-mêmes, soit aux autres, sans jamais nous préoccuper de l'approbation ou du blâme des hommes, n'ayant en vue que les tourments et les opprobres de l'éternité, l'offense de Dieu surtout, dans le ferme emploi des remèdes de la pénitence, nous ne tarderons pas à recouvrer une pleine santé, et nous aurons droit à la future béatitude. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XV.

« Aussi, vous aurais-je contristés par ma lettre, je ne m'en repens pas, quand même je m'en serais d'abord repenti. »

1. Il consent à se justifier au sujet de sa lettre, maintenant que, le mal étant corrigé, il peut sans inconvénient guérir la blessure, tout en leur montrant le bien qui en est résulté. C'est ce qu'il avait déjà fait en leur tenant ce langage : « Du sein de la tribulation et de l'angoisse du cœur, j'ai pris soin de vous écrire, non certes pour vous contrister, mais pour vous faire connaître la surabondance d'amour que j'ai pour vous. » II *Cor.*, II, 4. Il y revient ici, tout en insistant davantage. Il ne dit pas : Je m'en suis repenti d'abord, je ne m'en repens plus à cette heure. Que dit-il donc? « Je ne m'en repens pas, quand même je m'en serais d'abord repenti. » Quand même les reproches consignés dans ma lettre eussent pu m'inspirer du regret, comme dépassant les bornes, l'avantage que vous en avez retiré ne me permet plus d'éprouver un semblable sentiment. Il n'entend pas avouer par là qu'il ait excédé dans ses reproches; il rehausse plutôt leur vertu. Vous avez, veut-il leur dire, donné l'exemple d'un tel amendement que, me serait-il arrivé de frapper avec trop de force, au point d'avoir à me condamner, je m'en louerais maintenant à la vue du résultat obtenu. Quand on a fait subir à des enfants malades un traitement douloureux, par le fer, le feu, une potion amère, on leur prodigue ensuite sans danger les calmants et les caresses : ainsi procède Paul. « Je vois bien que ma lettre vous a causé du chagrin, du moins au moment même. Aujourd'hui je m'en réjouis, non parce que vous en avez eu de la tristesse, mais parce que la tristesse a produit en vous le repentir. » Comme il vient de dire : « Je ne m'en repens pas, » il en donne la raison : le résultat produit par sa lettre; il complète sa justification en ajoutant : « Du moins au moment même. » La peine est courte, le gain est permanent.

La suite du discours semblait être : Si je vous ai contristés pour un moment, je vous ai procuré

par là même une joie et de plus un bien sans limites. Paul ne parle pas ainsi; avant de leur exposer le bien qu'ils ont acquis, il revient à faire leur éloge, en leur donnant une nouvelle preuve de sa sollicitude pour eux : « Aujourd'hui je me réjouis, non de vous avoir causé de la tristesse; » et quel avantage me reviendrait-il de vous avoir affligés? « mais de ce que la tristesse a produit en vous le repentir. » Voilà le gain qui résulte de la peine. Quand un père voit son enfant subir une opération, ce n'est certes pas la souffrance, c'est la guérison qui le réjouit : Paul était de même. Voyez comme il leur attribue l'amendement, laissant de côté les choses elles-mêmes; sa lettre a causé la plus pénible impression : « Je vous ai contristés pour un moment; » quant au bien qu'elle a produit, il l'attribue à leur vertu seule. Il ne dit pas : Ma lettre vous a rendus meilleurs, quoique ce soit la vérité pure. Non; il dit : « De la tristesse vous êtes passés à la pénitence. Vous avez été tristes selon Dieu, de telle sorte que vous n'avez point éprouvé de perte par notre fait. » Quelle ineffable prudence! C'est comme s'il disait : En n'agissant pas de la sorte, nous vous aurions gravement nui. Il leur attribue la bonne œuvre; il se fût attribué la perte qu'ils eussent éprouvée s'il avait gardé le silence. Dès que le retour au bien devait suivre la réprimande, en ne vous réprimandant pas, nous vous aurions porté préjudice, et ce préjudice n'eût pas été pour vous seuls; il eût encore été pour nous. Quand on ne fournit pas au navigateur chargé d'un négoce le nécessaire pour traverser la mer, on est l'auteur de la perte : c'est ce que nous aurions été pour vous en ne vous offrant pas l'occasion de faire pénitence. Vous le voyez donc, laisser un pécheur sans correction, c'est la ruine à la fois du maître et du disciple.

Saint Paul se conduit envers nous comme un père.

« La tristesse qui est selon Dieu produit une pénitence qui mène sûrement au salut. » C'est pour cela qu'il leur a dit : Si j'ai pu regretter d'avoir tenu ce langage avant d'en avoir vu le résultat et le fruit, je ne le regrette plus à cette heure. Voilà ce qu'est la tristesse selon Dieu. L'Apôtre fait la philosophie de ce sentiment; il montre qu'il n'est pas fâcheux en toute occasion, et que seule est telle la tristesse selon le monde. Que signifie cette dernière expression? Quand c'est la perte d'un bien temporel, la vaine gloire, une mort qui vous jette dans la désolation, vous êtes triste selon le monde. Cette tristesse va jusqu'à donner la mort. Si la vaine gloire l'inspire, elle est inséparable de l'envie, et bien souvent elle conduit au meurtre : ce fut la tristesse de Caïn, ce fut celle d'Esaü. La tristesse selon le monde, dans la pensée de Paul, est donc celle qui tourne au malheur de ceux qui l'éprouvent. Elle ne saurait être utile qu'en s'appliquant au péché : tout ici nous le montre. Celui qui se désole pour avoir perdu des richesses, ne répare pas ainsi sa perte; celui qui pleure un mort ne le ressuscitera pas avec ses larmes; celui qui s'abandonne au chagrin parce qu'il est malade aggrave sa maladie, loin d'en amener la guérison. Celui-là seul qui pleure sur ses péchés, trouve dans sa douleur un avantage; car il les efface et les anéantit. Comme ce remède n'a pas été préparé pour autre chose, c'est là seulement qu'il exerce son action et révèle son énergie; partout ailleurs il est inutile et même nuisible.

2. Mais Caïn gémissait, me dira-t-on, parce qu'il n'était pas agréable à Dieu. — Non; c'était plutôt à la vue de la prospérité de son frère. S'il avait eu le motif que vous dites, il n'aurait dû ressentir que de l'émulation et de la joie; tel que nous le voyons, il manifestait la tristesse selon le monde. Ainsi ne gémissait pas David, ni Pierre, ni les autres saints. Ils doivent leur gloire aux larmes qu'ils ont versées sur leurs propres fautes et sur celles du prochain. Quoi de plus lourd à porter cependant que la tristesse? Mais, quand elle est selon Dieu, elle l'emporte sur toutes les joies de la terre. Celles-ci n'aboutissent à rien; celle-là produit la pénitence qui mène sûrement au salut. Encore une chose admirable : jamais on ne se repentira d'avoir gémi d'une telle façon, tandis que le repentir est au fond de toutes les tristesses humaines. Quoi de plus cher au monde qu'un enfant? que peut-on concevoir de plus affligeant que de le perdre? et toutefois les parents, qui ne voulaient recevoir une consolation de personne, dans la violence de leur désespoir, et qui se plaisaient à se tor-

turer eux-mêmes, regrettent plus tard de s'être livrés à cette douleur exagérée, comprenant qu'au lieu de leur faire un bien quelconque, elle a singulièrement aggravé leur malheur. Tout au contraire, la tristesse selon Dieu nous offre un double avantage : elle n'encourt aucun blâme, elle a le salut pour résultat final. Rien de cela dans la tristesse selon le monde : elle conduit l'homme à sa perte, elle ne lui laisse que des regrets après l'avoir cruellement tourmenté, preuve évidente du mal qu'elle lui cause. Poursuivant le contraste, Paul a dit : « Elle produit la pénitence qui mène au salut à l'abri du repentir. » Nul ne se condamnera jamais pour avoir déploré ses fautes, ne regrettera les larmes et les douleurs dont elles ont été l'objet.

Pour appuyer ce qu'il avance, le bienheureux Paul n'a pas besoin d'aller chercher ses exemples ailleurs, ni de faire comparaître les illustres infortunés des temps anciens; il en appelle aux Corinthiens eux-mêmes : ce qu'ils ont fait servira de preuve à ce qu'il dit; et de la sorte il les forme en les louant, en se les attachant d'une manière plus sûre. « Cette tristesse selon Dieu que vous avez ressentie, leur dit-il encore, quelle sollicitude ne vous a-t-elle pas inspirée? » Bien loin de vous porter à prononcer votre propre condamnation comme si vous aviez été dupes, cette tristesse vous a rendus plus zélés. Puis viennent les preuves de ce zèle : elle a produit « votre justification, » auprès de moi; « l'indignation, » contre le pécheur; « la crainte, » manifestée par ce zèle même et par un prompt amendement. De peur de paraître se glorifier, il modère aussitôt son langage; et voici comment il continue : «... et de plus une tendre affection, » à mon égard; « une sainte jalousie, » pour Dieu; « la justice, » que vous avez fait éclater en vengeant les lois de Dieu méprisées. « Par toute votre conduite, vous vous êtes montrés purs dans cette affaire, » non-seulement en vous abstenant du mal, chose qui est évidente, mais encore en ne l'approuvant pas. Comme il leur avait dit dans sa première lettre : « Et vous vous enorgueillissez, » I *Cor.*, v, 2, il leur dit ici : Vous avez éloigné ce soupçon, et parce que vous n'avez pas loué, et parce que vous avez condamné le coupable. « Si je vous ai donc écrit, ce n'est ni pour l'auteur ni pour la victime du mal commis. » Ils auraient pu dire : Pourquoi nous réprimandez-vous, si nous sommes purs de ce crime? Il avait prévenu cette objection, il s'était ouvert la voie, quand il disait par exemple : « Je ne m'en repens plus, alors même que je m'en serais repenti. » Je suis d'autant plus éloigné de me repentir à cette heure de ce passage de ma lettre, que je m'en suis plus repenti quand vous n'aviez pas encore protesté.

Véhémence et énergie de l'Apôtre.

Voyez-vous une fois de plus la véhémence et l'énergie de l'Apôtre, comme il retourne l'objection en sa faveur? Ce qu'on prétendait devoir être un sujet de honte pour lui, parce qu'il aurait vainement réprimandé des disciples déjà venus à résipiscence, il le montre comme une légitime raison de parler avec une sainte liberté. Il ne refuse pas cependant de leur adresser un plus doux langage, quand il le peut sans inconvénient. Après leur avoir dit plus haut : « Le fornicateur se dégrade... I *Cor.*, vi, 16. Livrez cet homme à Satan pour la perte de la chair... I *Cor.*, v, 5. Tout péché qu'un homme quelconque aura commis, est en dehors de son corps ; » I *Cor.*, vi, 18, et tant d'autres choses du même genre, comment leur dit-il ici : « Je ne vous écris ni pour l'auteur de l'insulte ni pour celui qui l'a soufferte ? » Bien loin d'être en contradiction, il est parfaitement d'accord avec lui-même. D'où vient cet accord ? Du but qu'il se propose : il veut leur témoigner l'ardent amour qu'il a pour eux. Il ne retranche pas ce qui peut servir au salut du coupable; mais il laisse parler en même temps, comme je viens de le dire, sa charité pour eux tous; il manifeste surtout la crainte dont il est frappé pour l'Eglise entière : il craint que le mal ne se répande, ne se glisse partout, n'infecte toutes les parties de l'Eglise. De là ce qu'il disait : « Un peu de levain corrompt toute la masse. » I *Cor.*, v, 6. Alors il s'exprimait ainsi; maintenant qu'ils sont revenus au bien, il change de langage, et, tout en insinuant le même sentiment, il adopte une forme plus persuasive : « J'ai voulu vous manifester la sollicitude dont je suis rempli pour vous. » Il ne faut pas que vous puissiez douter de la grandeur de mon amour.



Il avait bien dit la même chose; seulement, comme l'expression est différente, on croirait apercevoir une autre pensée. Pour vous convaincre réellement qu'elle est la même, pénétrez dans l'âme de Paul, et vous n'apercevrez plus de différence. Vous aimant comme je vous aime, leur dit-il, j'ai craint de vous avoir causé une pénible impression, d'avoir rempli votre cœur de tristesse. C'est comme lorsqu'il disait : « Est-ce que Dieu se préoccupe des bœufs? » I *Cor.*, IX, 9, et cependant il n'entendait pas dire que la Providence n'a aucun soin de ces animaux, rien ne pouvant subsister sans l'assistance divine; mais il déclarait que Dieu ne faisait pas une loi dans cet unique but : de même il dit ici que sa lettre est faite principalement pour eux, et puis aussi pour cet homme. Ne vous l'aurais-je pas adressée, que cet amour n'en était pas moins dans mon cœur; et pourtant j'ai désiré vous en donner cet éclatant témoignage, aussi bien qu'à tous sans exception. « Voilà pourquoi nous avons été consolés. » Pourquoi? Parce que nous vous avons donné la preuve de notre zèle, parce que nous avons pleinement accompli notre devoir. C'est ainsi qu'il disait dans un autre passage : « Maintenant nous vivons, si vous restez fidèles dans le Seigneur; » et dans un autre : « Quelle est notre espérance, notre joie, notre couronne de gloire, si ce n'est vous? » I *Thes.*, III, 8; II, 19. En effet, le progrès des disciples, c'est la vie, c'est la consolation, c'est l'encouragement pour un maître digne de ce nom.

3. Rien ne désigne un homme né pour commander comme sa tendresse pour ceux qu'il gouverne. Le père se révèle surtout par son amour pour ses enfants. Or, si l'amour est tellement nécessaire dans l'ordre de la nature, combien plus ne l'est-il pas dans celui de la grâce? Ainsi brillèrent les hommes des anciens temps. De là vient la gloire qui distingue les grands personnages chez les Hébreux. La grandeur de Samuel se trahit par ce langage : « Loin de moi de pécher contre Dieu en cessant de prier pour vous. » I *Reg.*, XII, 23. Tels se montrèrent David, Abraham, Elie, tous les justes, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Par amour pour ceux dont il devait être le chef, Moïse abandonna des richesses, des trésors qui dépassent toute expression; il aima mieux partager les afflictions du peuple de Dieu. Il était déjà l'arbitre de ce peuple avant d'en prendre le gouvernement. Ce fut donc avec une extrême raison que cet Hébreu lui disait : « Qui t'a établi prince et juge parmi nous? » *Exod.*, II, 14. — Que dites-vous, misérable? vous voyez les actions, et vous doutez du titre? C'est comme si quelqu'un, voyant un habile médecin faire une opération difficile et conserver au malade un membre dangereusement atteint, lui disait : Qui t'a établi médecin? qui t'a permis de trancher de la sorte? — L'art, cher homme, et ta maladie.

C'est égalememt la connaissance de l'art qui fait ici la dignité. Ce n'est pas la charge seule, c'est l'art qui fait qu'on gouverne, et le plus sublime de tous les arts. Si le gouvernement des empires est un art, et l'une des sciences les plus élevées, beaucoup plus le gouvernement de l'Eglise. Celui-ci l'emporte sur celui-là, comme celui-là l'emporte sur les autres, et mille fois plus encore. Si vous le voulez bien, examinons de plus près cette pensée. C'est un art que l'agriculture, le tissage, la bâtisse, un art absolument nécessaire et qui touche à la conservation de notre vie. Les autres ne viennent qu'en seconde ligne et comme auxiliaires, tels que l'art de forger les métaux, de façonner les autres matières, d'élever même les troupeaux. Le plus nécessaire de tous est l'agriculture, que Dieu lui-même établit quand il créa l'homme. On peut vivre sans chaussure et sans vêtement, on ne le peut pas sans cultiver la terre. Tels nous sont réprésentés les Hamaxobiens; tels sont les Nomades, parmi les Scythes, peuples uniquement pasteurs; tels sont aussi les Gymnasophistes chez les Indiens. Tous ceux-là ont négligé l'art de bâtir et de tisser; ils n'ont pas plus d'habits que de maisons; mais ils ne peuvent pas renoncer à l'agriculture. Honte à vous qui ne pouvez vous passer d'arts inutiles, qui ne sauriez vivre sans le concours des cuisiniers, des pâtissiers, des parfumeurs, et de tant d'autres artisans du même genre! Honte à vous dont la vie se perd sous l'appareil de la vanité! Disciples

du Christ, rougissez devant ces barbares, qui n'ont nul besoin de pareilles inventions! Notre nature, telle que Dieu l'a faite, se contente de peu. Je ne vous contrains pas cependant à vivre de la sorte, je ne vous en fais pas une loi; je vous donne seulement Jacob pour modèle. Que demandait-il? « Que Dieu me donne du pain à manger, un vêtement pour me couvrir. » *Genes.*, XXVIII, 20. Paul le disait à son tour sous une forme impérative : « Ayant des aliments et de quoi nous couvrir, soyons satisfaits. » I *Tim.*, VI, 8.

L'agriculture est donc le premier des arts, le tissage est le deuxième, le troisième est celui de construire les maisons; après tout viendrait celui de faire des chaussures. Nous voyons même parmi nous beaucoup de serviteurs et de cultivateurs qui vivent sans chaussures. Les arts vraiment utiles et nécessaires sont donc ceux que nous avons énumérés. Allons plus loin maintenant, et comparons-les à l'art de gouverner, car c'est dans ce but que je les ai cités; et, quand il sera démontré que celui-ci l'emporte sur ces arts nécessaires, plus de doute alors qu'il n'ait la priorité sur tous les autres. Mais comment prouverons-nous qu'il est le plus indispensable de tous? En montrant que ceux-là ne servent de rien sans celui-ci. Si vous le trouvez bon, nous nous bornerons au plus nécessaire de tous, à l'art par excellence : celui de l'agriculture. Le travail des agriculteurs, si long et si multiple, sera-t-il de quelque utilité, supposé que les hommes se fassent la guerre et ravagent les biens les uns des autres? Or, c'est le chef de l'Etat qui les tient en repos par la crainte, et qui garantit ainsi le résultat des travaux de la campagne. Otez ce pouvoir, et ces travaux demeurent stériles. En examinant les choses de près, on trouve un pouvoir supérieur, qui produit et soutient celui-là. Quel est-il? Celui par lequel chacun doit se maîtriser et se gouverner lui-même, de manière à réprimer les passions serviles, en nourrissant et développant en soi toutes les semences de la vertu. Il y a deux sortes de puissances : l'une qui tient en respect les cités et les peuples, constituant ainsi la vie politique; et l'Apôtre a dit à ce sujet : « Que toute âme soit soumise aux puissances établies, car il n'est pas de puissance qui ne vienne de Dieu. » *Rom.*, XIII, 1. Faisant ensuite ressortir les avantages d'un tel ordre, il ajoutait : « Celui qui gouverne est le ministre de Dieu pour le bien..., le ministre de Dieu chargé de punir celui qui fait le mal. » *Ibid.*, 4. La seconde espèce de puissance est celle qu'exerce sur lui-même quiconque a le sens droit; et Paul y fait également allusion quand il dit : « Voulez-vous ne pas craindre la puissance, faites le bien. » *Ibid.*, 3. Il désigne par là l'homme qui se maîtrise.

Puissance de l'Eglise.

4. Il est encore un autre genre de puissance qui s'élève au-dessus de la puissance politique. Quelle est celle-là? Celle qui règne dans l'Eglise; et le même Paul en fait mention : « Obéissez à ceux qui vous conduisent, et soyez-leur soumis; car ils veillent sur vos âmes, comme devant en rendre compte un jour. » *Hebr.*, XIII, 17. Cette autorité s'élève au-dessus de l'autorité civile, autant que le ciel s'élève au-dessus de la terre, et même beaucoup plus. D'abord, elle ne vise pas précisément à tirer vengeance des péchés commis, elle vise surtout à les prévenir; et, quand le mal est fait, elle cherche à l'effacer, au lieu d'exterminer le coupable. Ajoutez à cela qu'elle ne se préoccupe pas beaucoup des choses de la vie présente, et qu'elle se propose en tout les biens de l'éternité : « Notre conversation est dans les cieux, » *Philip.*, III, 20, et notre vie de même; « car elle est cachée avec le Christ en Dieu. » *Colos.*, III, 3. Là sont nos palmes, et notre course a pour but de les saisir. En effet, la vie elle-même ne se dissout pas après la mort, c'est alors surtout qu'elle brille. Les hommes qui gèrent le pouvoir dont nous parlons l'emportent donc, non-seulement sur les préfets, mais encore sur ceux dont le front est ceint du diadème, par la raison qu'ils façonnent leurs semblables pour de meilleures destinées. Mais aussi, quand on aspire à la puissance, soit politique, soit religieuse, il faut commencer, afin de l'exercer avec honneur, par se maîtriser soi-même, par observer avec le plus grand soin ces deux sortes de lois. La puissance que chacun doit s'imposer à lui-même se présente sous un double aspect, tout comme la puissance publique. Et

la supériorité reste encore à celle qui regarde nos intérêts spirituels, selon la démonstration déjà faite. On peut remarquer dans certains arts une sorte de hiérarchie, et surtout dans l'agriculture. L'agriculteur exerce en quelque façon une royauté sur les plantes : il taille les unes et les empêche de se développer; il seconde les autres et favorise leur développement. C'est ainsi que les princes comprenant bien leur dignité, répriment et retranchent même les méchants, ceux qui font le malheur du peuple, tandis qu'ils élèvent toujours plus haut les hommes vertueux et sages. De là vient que l'Ecriture compare les princes à des viticulteurs. Qu'importe, après cela, que les plantes n'élèvent pas la voix pour se plaindre, comme le font les opprimés dans les sociétés humaines? Elles montrent assez l'injuste traitement dont elles sont l'objet, puisqu'elles dépérissent, étouffées qu'elles sont par les mauvaises herbes. Or, de même que les lois punissent la perversité, de même ici les principes de l'art corrigent les vices du sol et préviennent la dégénérescence des plantations.

Tous les travers que nous voyons dans les mœurs, nous les retrouvons de ce côté : la rudesse, la mollesse, la timidité, l'indiscrétion, l'inconstance, des rameaux exubérants et qui grandissent aux dépens des voisins, d'autres privés de suc et toujours victimes. On voit certaines haies qui montent outre mesure et tuent les plantes qui poussent auprès; on voit des arbres sauvages et ne donnant pas de fruits empêcher l'accroissement des arbres utiles. Comme les monarques ont des ennemis qui leur font la guerre et cherchent à détruire leur pouvoir, l'agriculteur est en butte aux incursions des bêtes féroces, au dérangement des saisons, à la grêle, aux insectes, aux inondations, à la sécheresse, à tant de fléaux du même genre : toutes ces choses que Dieu permet pour que vous mettiez sans cesse en lui vos espérances. Les autres arts ont surtout pour appui l'activité des hommes, tandis que celui-ci ne peut guère compter que sur le secours de Dieu et dépend à peu près entièrement de sa puissance : il lui faut des pluies et des soleils, qui se succèdent et se combinent; mais, par-dessus tout, il a besoin de la divine bonté. « Ni celui qui plante, ni celui qui arrose, ne sont rien : Dieu seul donne l'accroissement. » I *Cor.*, III, 7. On y voit les alternatives de la mort et de la vie, des enfantements et des multiplications, comme dans la nature humaine. Les plantes reçoivent l'action du fer, donnent leur fruit, meurent, renaissent, germent de nouveau sur leurs propres débris : sous des formes multiples, et toujours avec clarté, la terre nous parle de la résurrection. N'est-ce pas une résurrection, en effet, qu'une racine portant de nouveaux fruits, qu'une semence s'épanouissant à nos yeux? Rien de plus facile, quand on veut examiner les choses de près, que de voir se mêler constamment à cette direction la providence et la sagesse de Dieu. Pour en revenir maintenant à ce que nous voulions dire, les soins que les agriculteurs prodiguent à la terre ainsi qu'aux diverses plantations, nous les prodiguons aux âmes. Mais autant les âmes l'emportent sur la végétation, autant ces derniers soins l'emportent sur les premiers. Les chefs politiques, à leur tour, sont bien au-dessous des supérieurs religieux, par la raison que leur empire s'impose et que le nôtre est volontairement accepté; le commandement ici s'accorde avec la nature. Là, tout se fait par crainte et par nécessité; ici, l'œuvre dépend du libre arbitre et d'une conviction spontanée. Ce n'est pas le seul motif pour lequel l'un de ces empires est supérieur à l'autre; de notre côté, ce n'est pas seulement un empire, c'est en quelque sorte une paternité : le chef agit avec la douceur d'un père; en commandant le bien il le persuade. Le prince dit : Si tu commets l'adultère, tu seras puni de mort; et notre divin Maître : Un regard impur te méritera le plus grave châtiment. Nous relevons d'un tribunal redoutable, qui soumet l'âme à ses lois en même temps que le corps.

5. La supériorité de l'âme comparée avec le corps marque donc la supériorité de ce dernier empire. Autre considération : le magistrat ne juge que des faits extérieurs, et pas de tous encore; il ne juge que des faits clairement établis, quelquefois même les dissimule-t-il au détriment du droit. Notre tribunal, au contraire,



enseigne à tous ceux qui s'y présentent que le juge suprême manifestera d'une manière éclatante, à la face de l'univers, tout ce qui nous concerne, et qu'il est impossible de lui rien cacher. Le christianisme saisit donc notre vie avec une toute autre puissance que les lois humaines. Si nous sommes plus précautionnés quand nous avons à craindre pour les péchés secrets, que lorsque la crainte porte uniquement sur les péchés manifestes; si l'amour de la vertu se trouve plus excité par la perspective d'avoir à rendre compte des plus légères fautes, l'empire auquel nous sommes soumis sauvegarde indubitablement notre vie d'une manière plus efficace. Voulez-vous que nous comparions encore les voies par lesquelles on arrive à ces deux pouvoirs, la différence n'est pas moins grande. Le nôtre ne s'acquiert pas avec de l'argent, on n'y parvient que par des mœurs irréprochables; ce n'est pas non plus un état qu'on se propose pour la gloire humaine et le bien-être personnel, on ne doit envisager là que les fatigues, les sueurs et le bien commun : c'est la seule ambition légitime de celui qui veut l'embrasser. Aussi, doit-on compter avant tout sur le secours d'en haut, sur l'action de l'Esprit. Le pouvoir humain prescrit ce qu'il faut faire, et ne va pas au delà ; le pouvoir spirituel y joint la force de la prière et l'efficacité de la grâce. D'un côté, pas même une parole touchant la vraie philosophie, personne qui soit chargé de nous apprendre ce que sont notre âme et le monde, ce que nous deviendrons après le temps présent, où nous irons en quittant la terre, comment nous pouvons acquérir la vertu; rien là-dessus, tandis qu'on parle sans cesse de contrats, de négoce, de possessions et d'argent. Dans l'Eglise, au contraire, vous n'entendrez que les premiers enseignements, ceux qui regardent notre destinée; aussi pouvez-vous en toute justice la nommer à votre gré un tribunal, la maison du médecin, l'école de la philosophie, le gymnase de l'âme, la lice où se forment les coureurs qui s'élancent vers les cieux.

Or, que ce soit ici de toutes les autorités la plus douce, bien qu'elle exige le plus de zèle et de précision, il est aisé de le démontrer. Dès que le juge séculier a mis la main sur un homme coupable d'adultère, il frappe sans délai. Et quel bien en résulte-t-il ? Ce n'est pas détruire la passion, c'est envoyer une âme criminelle dans l'éternité. Notre juge à nous ne sévit pas de la même manière, il emploie tous les moyens pour corriger le mal. Quant à vous, vous agissez comme quelqu'un qui, pour guérir une maladie dont la tête est le siége, commencerait par trancher la tête. Je ne procède pas ainsi; c'est la maladie que je retranche : j'éloigne d'abord des divins mystères et de l'enceinte sacrée celui qui s'est rendu coupable, et puis, quand il s'est relevé, dégagé des liens du crime, réhabilité par la pénitence, je l'accueille de nouveau. — Et comment l'adultère, me demanderez-vous, peut-il être effacé? — Il le peut, il le peut bien certainement quand on se soumet à de telles lois. L'Eglise est encore un bain spirituel qui purifie, par les divers procédés de la pénitence, non les souillures du corps, mais bien celles de l'âme. Si vous renvoyez cet homme impuni, vous le rendez pire; si vous le punissez, son sort est sans remède. Pour moi, je ne le renvoie pas impuni, et je ne le châtie pas non plus à votre façon; je tire de lui la seule vengeance qui soit profitable, je répare le mal qui s'est fait. Voulez-vous que je vous montre encore par une autre considération que le glaive et la flamme dont vous êtes armés contre les prévaricateurs, ne servent guère à leur guérison, tandis que je les ramène en dehors de ces moyens à la santé parfaite? Je n'ai pas besoin pour cela d'arguments et de discours, j'appelle en témoignage la terre et la mer, la nature humaine elle-même.

Avantages que nous a procurés le tribunal du Christ.

Examinez dans quel état se trouvait l'humanité, si même les œuvres qui s'accomplissent de nos jours étaient alors connues, avant que ce tribunal fût établi. Qui bravait réellement la mort et dédaignait les richesses? A qui la gloire était-elle indifférente? Quel est celui qui, fuyant le tumulte des cités, se retirait sur les montagnes, s'enfonçait dans la solitude, cette mère de la philosophie? Où parlait-on alors de la virginité? Toutes ces choses et d'autres encore, nous les devons à ce tribunal, et elles sont le résultat de cette autorité sainte. Puisque vous ne pouvez pas



ignorer que telle est la source de tous les biens de la vie et de la conversion du monde, ne cessez pas de venir entendre la divine parole, de fréquenter nos réunions, de prendre part à nos prières. Si vous faites régner en vous cette harmonie, vous pourrez, donnant l'exemple d'une vie céleste, obtenir les biens promis, par la grâce et l'amour....., etc.

HOMÉLIE XVI.

« C'est pourquoi nous avons été consolés de votre propre consolation, et nous avons encore été plus abondamment réjouis à cause de la joie de Tite, voyant ce que vous avez tous fait pour ranimer son esprit. »

1. Voyez comme il les relève de nouveau par ses éloges, et comme il fait connaître leur charité. Après leur avoir dit à quel point il était heureux de l'effet produit par sa lettre, du bien qu'ils en avaient retiré : « Je me réjouis non de ce que vous avez été contristés, mais de ce que la tristesse a produit en vous la pénitence; » après leur avoir témoigné son affection, en leur disant : « Si j'ai voulu vous écrire, ce n'est pas à cause de celui qui a fait le mal ni de celui qui l'a souffert, c'est afin de vous manifester la sollicitude que nous avons pour vous, » il rappelle maintenant une preuve de leur bienveillance, ce qui justifie les éloges dont il les comble; il fait voir combien est sincère leur charité : « Vous m'avez consolé, et je me suis encore plus réjoui de la joie de Tite. » — L'affection qu'il leur porte n'est donc pas tellement grande, puisque ce disciple lui cause seul plus de joie que tous. — Erreur, répond l'Apôtre; vous êtes plus que lui la cause de ma joie. De là ce qu'il ajoute aussitôt : « Ses entrailles ont goûté le repos par vous tous. » Ce n'est pas lui, ce sont ses entrailles, cette ardente charité qu'il a pour eux. Et d'où lui vient ce bien-être? De tous. C'est encore là leur plus grand éloge. « Et si je me suis glorifié de vous auprès de lui... » L'honneur du disciple, c'est que le maître se glorifie de lui. « Je n'ai pas été confondu. » Je me suis réjoui de ce que vous avez donné l'exemple d'une vie meilleure et manifesté mes paroles par vos actions. De là pour moi deux titres de gloire : vous avez progressé dans le bien; il est visible que je ne me suis pas écarté de la vérité. « Du reste, de même que nous vous avons toujours parlé selon la vérité, de même nous sommes-nous trouvé dans le vrai en nous glorifiant de vous auprès de Tite. » Il exprime maintenant une autre pensée : Tout ce que je vous ai dit de mon disciple était conforme à la vérité; — et selon toute apparence il leur avait fait de Tite l'éloge le plus complet; — ce que j'ai dit de vous à Tite ne s'est pas moins vérifié. « Et ses entrailles se dilatent en vous avec plus d'ampleur. » Il le recommande déjà par de telles paroles, en le montrant plein d'ardeur et d'attachement pour eux. Au lieu de dire : Sa charité, il a dit : « Ses entrailles. »

Après cela, pour éloigner tout soupçon de flatterie, il signale constamment les causes de cette affection : il ne veut point paraître les flatter, je le répète, et de plus il veut exciter leur zèle, en leur attribuant le mérite de ce sentiment, en faisant bien ressortir qu'eux-mêmes l'ont provoqué dès le principe et puis entretenu dans le cœur de ce fidèle ministre. A peine a-t-il dit : « Ses entrailles se sont profondément émues pour vous, » qu'il ajoute : « Car il se souvient de l'obéissance que vous lui avez tous rendue. » Cela prouve aussi la reconnaissance de Tite pour ceux qui l'avaient si bien traité; il semble qu'il les ait tous emportés dans son âme quand il est parti, tant il les avait toujours présents à la mémoire et sur les lèvres. C'est encore une bien grande gloire pour les Corinthiens de s'être attaché d'une manière aussi forte celui qui les quittait. Paul insiste de nouveau sur leur obéissance, afin de mieux stimuler leur ardeur; et de là ce qu'il ajoute : « Avec quelle religieuse crainte vous l'avez accueilli. » Ce n'est pas là seulement de l'affection, c'est un respect suprême. Remarquez cette double vertu dont il leur donne le témoignage : ils l'ont aimé comme un père, ils l'ont craint comme un supérieur; ni la crainte n'a paralysé leur affection, ni leur affection n'était exempte de crainte. Voilà ce qu'il disait tout à l'heure : « Cette tristesse selon Dieu, combien n'a-t-elle pas produit en vous de solli-

citude, de crainte, de désir! » II *Cor.*, VII, 11. Il continue : « Je me réjouis donc, parce que j'ai pleine confiance en vous. »

Vous le voyez, ils sont la cause principale de sa joie. Puisque vous ne faites en aucune façon déshonneur à votre maître, vous n'êtes plus indignes du témoignage que je vous rends. Ce n'est donc pas tant à cause de Tite qu'il se réjouit, et les hommages que le disciple a reçus l'impressionnent moins que le dévouement dont les fidèles ont fait preuve envers lui. Il ne faut pas qu'on suppose que sa joie provient de son amitié; et c'est pour cela qu'il en assigne la cause. De même qu'il a dit plus haut : « Si je me suis glorifié de vous, ce n'a pas été pour ma honte; » de même il dit ici : « En toute chose j'ai confiance en vous. » Dois-je réprimander, je ne crains pas que vous vous éloigniez de moi; s'agit-il de me glorifier, je ne crains pas de me trouver pris au dépourvu; que je vous loue de votre soumission, de votre charité, de votre zèle, j'ai confiance en vous. Je vous ai commandé de retrancher le coupable, et vous l'avez retranché; je vous ai commandé de l'accueillir, et vous l'avez accueilli. J'avais dit à Tite que vous étiez des hommes recommandables et dignes d'admiration, que vous saviez vénérer vos maîtres, et par votre conduite vous avez prouvé que j'avais dit vrai; c'est moins par moi que par vous qu'il l'a su. Aussi m'est-il revenu plein pour vous d'une ardente affection, parce que vous avez plus fait que je n'avais annoncé. « Mais je veux vous dire, frères, la grâce que Dieu a donnée aux Eglises de Macédoine. »

2. Après les avoir comblés d'éloges, il en revient à l'exhortation. Il a fait succéder les éloges aux réprimandes, de peur qu'en passant des réprimandes à l'exhortation, il ne rendît sa parole trop pénible; il les adoucit donc pour les disposer d'avance à mieux écouter ses conseils. Il veut leur parler de l'aumône; et c'est pour cela qu'il a dit : « Je me réjouis parce que j'ai pleine confiance en vous. » En s'appuyant sur le bien qu'ils ont déjà fait, il les excite et les prédispose à de nouvelles œuvres. Il ne leur dit pas brusquement : Faites l'aumône. Il prend mieux ses précautions, il prépare sa conclusion de loin et de haut : « Je veux vous faire connaître la grâce que Dieu a donnée aux Eglises de Macédoine. » Pour qu'ils ne s'enorgueillissent pas, il appelle cela une grâce; en rapportant les actions des uns, il stimule par ses éloges le zèle des autres. Les Macédoniens reçoivent de lui deux témoignages, ou même trois : qu'ils ont généreusement supporté les épreuves, qu'ils savent secourir les malheureux, qu'ils donnent avec abondance, quoique se trouvant eux-mêmes dans le dénûment; et, dans le fait, on les avait spoliés; ce à quoi l'Apôtre faisait allusion quand il leur écrivait : « Vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée; car vous avez souffert de la part de vos compatriotes ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs. » I *Thes.*, II, 14. Ecoutez encore comment il s'exprime en écrivant aux Hébreux : « Vous avez supporté avec joie l'enlèvement de vos biens. » *Hebr.*, X, 34. Voilà ce qu'il appelle une grâce, non-seulement pour les tenir dans la modestie, mais encore pour les animer au bien et mettre sa parole à l'abri de l'envie. Il leur donne le nom de frères, surtout dans ce dernier but : comme il va faire un grand éloge des uns, il ne voudrait pas que les autres fussent jaloux.

Examinez bien cet éloge. Après les premiers mots : « Je vous fais connaître la grâce que Dieu a donnée (non à telle ou telle ville, c'est à toute la nation que l'honneur en revient), aux Eglises de Macédoine. » Puis il dit ouvertement quelle est cette grâce : « Dans l'abondance de leurs tribulations a surabondé leur joie. » Quelle prudence de langage! Paul n'a pas d'abord exprimé ce qu'il voulait; il a dit autre chose, pour n'avoir pas l'air de s'être proposé ce but, pour qu'on pût croire qu'il s'y trouvait amené par la marche du discours : « Dans l'abondance des tribulations. » C'est une chose qu'il avait déclarée aux Macédoniens eux-mêmes : « Vous êtes devenus les imitateurs du Seigneur, en recevant la parole au milieu des plus grandes tribulations, dans la joie de l'Esprit saint. » I *Thes.*, I, 6. Il leur avait dit encore : « Par vous s'est répandue la parole du Seigneur dans la Macédoine et l'Achaïe, et de plus la foi que vous avez en Dieu a retenti partout. »

Ibid., 8. Que signifie cette parole : « Dans l'abondance des tribulations a surabondé leur joie ? » Ils ont éprouvé ces deux choses au suprême degré. Merveille incompréhensible ! du sein de la tribulation a germé pour eux une joie surabondante. Non-seulement l'épreuve, toute grande qu'elle était, ne les a pas jetés dans la tristesse, mais encore elle les a transportés de bonheur. En parlant de la sorte, il les oignait pour le combat, il leur inspirait un courage invincible. Ce n'est pas une tribulation ordinaire qu'ils ont éprouvée, c'est une tribulation qui devait les couvrir de gloire à cause de leur patience, mieux que cela, à cause de leur allégresse. Je dis encore trop peu ; l'allégresse débordait de leur âme, ils en étaient comme inondés, aucune expression ne saurait la rendre. « Leur pauvreté si profonde a versé les trésors de leur charité sincère. » Deux choses encore qui vont au suprême degré. De même donc qu'une abondante tribulation a produit une joie surabondante, de même une immense pauvreté a produit d'incroyables aumônes. C'est ce qu'il entend quand il dit : « Elle a versé les trésors de leur charité sincère. »

Les sentiments de ceux qui donnent font apprécier la grandeur de leur libéralité.

La libéralité s'apprécie, non d'après la grandeur des dons, mais d'après les sentiments de ceux qui donnent. Aussi ne parle-t-il nulle part de la richesse des offrandes faites, et mentionne-t-il seulement « les richesses de la charité. » Cela revient à dire : Loin de les rendre moins généreux, la pauvreté n'a fait qu'augmenter leurs largesses, tout comme la tribulation les a remplis de joie. Plus grande était leur indigence, plus ils ont montré d'ampleur et d'empressement. C'est pour cela surtout que l'Apôtre les admire ; il demeure frappé d'une pareille générosité dans une pauvreté pareille. « Leur pauvreté si profonde, » dit-il, si complète, si absolue ; et cela même fait ressortir leur simplicité. La charité dont il est ici parlé ne se manifeste pas, elle déborde ; ce n'est pas non plus la simplicité seule, ce sont les richesses de la simplicité, des richesses qui répondent à la grandeur de l'indigence, ou plutôt qui la dépassent de beaucoup, tant l'effusion en est large et puissante. Il s'en explique immédiatement : « Ils ont donné autant qu'ils pouvaient, je leur rends ce témoignage (témoignage digne de foi, certes), et plus qu'ils ne pouvaient. » Voilà l'exubérance dont il parlait tout à l'heure. Ici ne se borne pas son explication ; il la poursuit dans ce qu'il ajoute : « Et c'est de leur propre mouvement qu'ils ont agi. » Encore une amplification. « Nous engageant avec instance ; » une troisième ou même une quatrième. « Nous conjurant ; » une cinquième. « Quoiqu'ils fussent dans la tribulation et le dénûment ; » c'est la sixième. « Ils ont donné sans compter ; » c'est la septième.

3. Comme il désire surtout obtenir des Corinthiens qu'ils donnent avec spontanéité, il y insiste d'une manière spéciale : « M'engageant avec instance, me conjurant... » Ce n'est pas nous qui les avons priés, tout au contraire. Et que nous demandaient-ils ? « La grâce et la participation du ministère qui doit s'accomplir à l'égard des saints. » Remarquez de nouveau comme il relève la chose par la majesté de l'expression. Sachant combien les Grecs étaient curieux de ce qui tient à l'esprit, il appelle cela une grâce, afin de les attirer ; et puis une participation, pour leur apprendre qu'ils reçoivent en donnant. Ils me priaient, leur dit-il, de me charger de ce ministère. « Au delà de nos espérances. » Cette parole a trait soit à l'aumône, soit aux tribulations. Nous n'eussions jamais espéré que, malheureux et pauvres comme ils le sont, ils nous eussent pressés et suppliés de cette manière. Il atteste de plus le zèle qu'ils déploient dans l'ensemble de la vie : « Ils se sont dévoués au Seigneur, et puis à nous selon la volonté de Dieu. » En toute chose, leur obéissance a dépassé notre espoir. Leurs aumônes ne leur faisaient pas négliger les autres vertus ; et d'abord, ils se donnaient eux-mêmes au Seigneur. Que faut-il entendre par ce don ? Qu'ils se sont consacrés à son service, qu'ils n'ont pas chancelé dans la foi, qu'ils ont montré dans les épreuves un courage inébranlable, qu'ils ont donné constamment l'exemple de la pureté, de la modestie, de la charité, du zèle et de la ferveur pour un bien quelconque. Et comment se sont-ils donnés à lui ? Par l'obéissance, par l'affection, par la promptitude avec laquelle ils ont

accompli les lois de Dieu, tout en s'attachant à l'Apôtre. Examinez comme il fait ressortir la force de leur dévouement : « Ils se sont donnés au Seigneur. » Non en partie seulement, se réservant en partie pour le monde ; ils ont tout donné à Dieu, et de plus ils se sont donnés eux-mêmes. Ils ne se sont pas enorgueillis de leur générosité ; c'est avec une humilité profonde, une parfaite soumission, avec autant de respect que de philosophie qu'ils ont exercé l'aumône.

Quel est le sens de ces mots : « Selon la volonté de Dieu? » Comme Paul venait de dire : « Ils se sont donnés à nous, » il déclare que ce n'est nullement par un sentiment humain, mais bien d'une manière conforme à la volonté de Dieu. « De telle sorte que nous avons prié Tite de continuer ce qu'il a commencé, de compléter en vous cette grâce. » Où donc est ici la conséquence? Elle est parfaitement marquée, tout s'enchaîne ; voici ce qu'il dit : Comme nous les avons reconnus pleins d'ardeur et d'énergie en toute chose, dans les tentations, dans l'exercice de la charité, dans leur affection pour nous, dans la pureté de la vie, nous avons envoyé Tite pour que vous aussi vous vous éleviez à la même hauteur. Si les expressions ne sont pas telles, telle est du moins la pensée ; et voyez l'amour qu'elle respire : Pendant qu'ils nous exhortaient et nous conjuraient, c'est pour vous que nous étions en sollicitude, ne voulant pas que vous leur fussiez inférieurs. C'était encore une raison de vous envoyer Tite, afin que, stimulés et ranimés, vous fussiez les émules des Macédoniens. Tite se trouvait là quand cette lettre était écrite ; et nous voyons qu'il n'avait pas attendu l'exhortation de Paul pour agir dans ce sens, d'après ce témoignage : « Comme il a déjà commencé. » De là vient que l'Apôtre fait de ce disciple les plus grands éloges, plus haut d'abord en disant : « N'ayant pas trouvé Tite, mon frère, je n'ai pas eu de repos dans mon esprit ; » II *Cor.*, II, 13 ; et maintenant par chacune des paroles qu'il dit de lui, par cette dernière en particulier ; car ce n'est pas une petite gloire d'avoir bien commencé, c'est le signe d'une âme ardente et généreuse. Paul savait qu'en le leur envoyant il leur imprimerait un plus vigoureux élan vers le bien. De là l'éloge qu'il en fait, dans le but de mieux l'accréditer auprès des Corinthiens. C'est un grand instrument de persuasion que la bienveillance de celui qui nous parle. Non-seulement une fois, mais à plusieurs reprises, Paul appelle l'aumône de ce beau nom de grâce. Il a dit d'abord : « Je vous fais connaître, frères, la grâce que Dieu a donnée aux Eglises de Macédoine ; » puis : « Ils ont agi de leur propre mouvement, nous conjurant avec instance de nous charger de cette grâce et de cette participation ; » enfin : « Pour qu'il continue comme il a commencé, pour qu'il complète en vous cette grâce. »

4. C'est un grand bien, en effet, c'est même un don de Dieu ; en donnant de la sorte, nous devenons autant qu'il est en nous semblables à Dieu. Voilà ce qui fait éminemment l'homme. On le reconnaît à ce signe, selon cette parole du livre saint : « Grande chose que l'homme, inappréciable et supérieur est celui qui fait l'aumône. » *Prov.*, XX, 6. Cette grâce l'emporte sur le pouvoir de ressusciter les morts. Nourrir le Christ dans l'indigence, c'est incomparablement plus que ressusciter les morts en son nom : dans le premier cas, vous êtes son bienfaiteur ; dans le second, il est le vôtre. Or, la récompense appartient à l'auteur d'un bienfait et non à celui qui le reçoit. En opérant des miracles, vous êtes le débiteur de Dieu ; en faisant l'aumône, vous constituez Dieu votre débiteur. Mais l'aumône existe seulement quand vous donnez d'un cœur joyeux et d'une main libérale, quand vous estimez recevoir au lieu de croire donner, gagner au lieu de perdre, devoir la reconnaissance au lieu de la mériter. Hors de là, ce ne serait pas même un bienfait. Il faut se sentir heureux de venir au secours de son frère, loin de s'en attrister. Ne serait-il pas étrange que vous eussiez du chagrin alors que vous dissipez le chagrin des autres? Vous détruiriez ainsi la nature même de l'aumône. Si vous gémissiez parce que vous mettez un terme à des gémissements, ce serait de la dernière inhumanité ; mieux vaudrait ne pas consoler que consoler de la sorte. Au fond, quelle est la cause de votre humeur, ô homme? Serait-ce que votre or di-

Faire l'aumône est préférable au pouvoir de ressusciter les morts.



minue? Si telles sont vos dispositions, ne donnez pas. Si vous n'avez pas la confiance que votre or se multipliera dans les cieux, n'en faites part à personne.

Ah! vous voudriez être récompensé dès le temps présent? Et pourquoi? Laissez l'aumône demeurer ce qu'elle est, et n'en faites pas un négoce. Assurément beaucoup ont reçu leur récompense ici-bas; et cependant ils n'ont eu aucun avantage sur ceux qui ne l'ont pas reçue; plusieurs même ne l'ont dû qu'à leur faiblesse, à leur défaut d'amour pour les biens futurs. Tels que des hommes sans élévation et sans intelligence, esclaves de leurs appétits grossiers, qui seraient invités à la table royale, et qui, ne sachant pas mieux se maîtriser que de petits enfants, ne sauraient pas attendre que le moment fût venu, et se priveraient eux-mêmes du plaisir qui leur est promis en se précipitant d'avance sur de méprisables aliments; tels ceux dont nous parlons ruinent par anticipation leur céleste béatitude par leur empressement à chercher et puis à saisir les trompeuses félicités de la terre. Comment, vous faites valoir votre argent, vous désirez que le capital ne vous rentre qu'après un temps considérable, et pas même alors, pour que vos intérêts augmentent sans cesse, et vous voulez maintenant être remboursé sur l'heure, vous qui ne devez pas séjourner ici, qui serez à jamais dans la vie future, vous qui subirez votre jugement et rendrez vos comptes, non dans le temps présent, mais dans l'éternité! Si quelqu'un vous préparait une demeure dans un lieu que vous ne devez pas habiter, vous le regarderiez comme une injure; et voilà que vous voulez être riche en ce monde, que vous aurez peut-être à quitter avant le soir? Ignorez-vous donc que nous sommes sur une terre étrangère, comme des hôtes et des passagers? Ignorez-vous qu'à cette condition vous pouvez être mis dehors au moment que vous ne pensez pas, à l'encontre de toutes vos espérances? C'est ce que l'expérience nous apprend. Tout ce que nous aurons arrangé sur cette terre, nous l'y laisserons. Le Seigneur ne nous permet de rien emporter avec nous, que nous ayons construit des maisons, que nous ayons acquis des champs, des esclaves, des meubles précieux, quoi que ce soit de ce genre.

Non-seulement il ne vous permet de rien emporter, mais encore il ne vous promet aucune récompense; car il vous avait averti de ne pas vous livrer à de telles occupations, de ne pas dépenser le bien d'autrui, mais uniquement le vôtre. D'où vient donc que, vous négligeant vous-même, vous allez travailler et vous épuiser dans l'intérêt des autres, de manière à perdre le prix de vos labeurs, en vous exposant aux derniers supplices? Je vous en conjure donc, qu'il n'en soit pas ainsi; et, puisque nous sommes des étrangers par nature, soyons-le par la volonté, de peur que nous ne soyons là-haut repoussés comme des étrangers, rejetés comme des êtres méprisables. Voulons-nous avoir ici-bas droit de cité, nous ne l'aurons ni ici-bas ni là-haut; en maintenant sur la terre notre qualité d'étrangers, en vivant comme des étrangers doivent vivre, nous aurons la confiance et les droits du citoyen ici-bas et là-haut. Le juste, alors même qu'il n'a rien, jouit sur la terre des biens de tous comme s'ils étaient à lui, et puis il ira prendre possession des tabernacles éternels. En ce monde même, il est à l'abri de tout chagrin réel; car on ne peut pas exiler celui qui regarde la terre entière comme sa cité, et qui retrouve les véritables richesses quand il rentre dans sa véritable patrie. Pour obtenir ce double avantage, le bonheur du présent et celui de l'avenir, faisons de nos biens un emploi convenable. C'est ainsi que nous deviendrons les citoyens du ciel et que nous jouirons d'une sécurité parfaite. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et la charité..., etc.

HOMÉLIE XVII.

« Afin que vous soyez riches en toute chose, par la foi, par la parole, par la science, par un zèle sans bornes. »

1. Voilà de nouveau l'exhortation succédant aux éloges, mais pour amener des éloges supérieurs. Au lieu de dire : Pour que vous donniez, l'Apôtre a dit : « Pour que vous soyez riches par la foi » aux dons spirituels, « par la parole »

de la sagesse, « par la science » des dogmes sacrés, « par un zèle sans bornes » pour la pratique des vertus, « et par votre charité envers nous, » charité dont j'ai déjà parlé, dont j'ai fait la démonstration. « Afin que vous soyez généreux dans cette grâce. » Vous le voyez, il a commencé par de semblables éloges pour avancer vers son but, pour exciter de plus en plus leur zèle dans l'accomplissement du même bien. « Je ne vous parle pas sur le ton du commandement. » Avec quel soin il les ménage, comme il évite de leur être importun, de paraître vouloir les forcer et les contraindre! Le discours même exprime ces deux choses : pas de violence ni d'importunité. Comme il les a souvent pressés de ses exhortations, comme il a beaucoup loué les Macédoniens, de peur que cela même n'ait l'apparence d'une coaction, il dit : « Je ne vous impose pas une loi; je veux seulement, par l'exemple de la sollicitude des autres, animer en l'approuvant votre charité sincère. » Le doute n'est pas dans sa pensée, on n'en voit pas dans sa parole; il applaudit à leur charité, il la met en évidence, il tâche de la fortifier. Voilà pourquoi je vous tiens ce langage; mon but est de vous inspirer la même ardeur; en vous rappelant leur sollicitude, j'aspire à rendre vos dispositions plus éclatantes et plus énergiques. De là Paul se laisse entraîner à quelque chose de plus grand; il n'est aucun mode d'exhortation qu'il néglige : il met tout en jeu, sa parole revêt toutes les formes. Après les avoir exhortés en faisant l'éloge des autres, en disant : « Nous portons à votre connaissance la grâce que Dieu a donnée aux Eglises de Macédoine, » il les exhorte en faisant leur propre éloge : « Afin que vous soyez riches en tout, par la parole, par la science. » Ce qui nous touche le plus vivement, ce n'est pas d'être vaincus par les autres, c'est de l'être par nous-mêmes.

Il en vient désormais à ce qui fait le point capital et le couronnement de son exhortation : « Vous savez la bonté de Notre-Seigneur, vous savez que pour nous il s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de nous enrichir par sa pauvreté. » Considérez dans votre âme, étudiez avec la plus grande attention la bonté de Dieu; ne passez pas là-dessus à la légère, efforcez-vous de comprendre quelle en est la grandeur et la perfection; alors vous n'épargnerez rien de ce que vous possédez. Il s'est dépouillé de sa gloire, afin de vous enrichir, non de sa richesse, mais de sa pauvreté. Si vous ne pouvez pas vous persuader que la pauvreté fait la vraie richesse, pensez à votre Seigneur, et vous n'en douterez plus. S'il n'avait pas été pauvre, jamais vous n'auriez été riche. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la pauvreté soit une source intarissable de richesses. Par richesses, l'Apôtre entend ici la science de la piété, la purification de l'âme, la justification, la sanctification, les biens innombrables que le Christ nous a donnés et ceux qu'il veut nous donner encore. Or, c'est par la pauvreté que tout cela nous arrive. Quelle est cette pauvreté? Que le Christ ait pris la chair, se soit fait homme, ait souffert toutes les douleurs de sa passion, ce n'est pas une dette personnelle qu'il acquittait, c'est votre dette. « En ceci je vous donne un conseil, un conseil qui vous est utile. » Voyez de nouveau comme il prend soin de n'être pas importun, comme il adoucit le ton de son discours par cette double formule : « Je vous donne un conseil, un conseil qui vous est utile. » Je ne vous contrains pas, je ne vous fais pas violence, je ne demande rien contre votre volonté; en parlant de la sorte, je me propose moins l'avantage de ceux qui recevront que le vôtre.

L'exemple qui vient après, eux-mêmes le lui fournissent, et non les autres : « Non-seulement vous avez agi, mais encore vous avez manifesté votre volonté dès l'année dernière. » Il prouve là leur spontanéité, l'empressement par lequel ils ont prévenu toute autre impulsion. Comme il avait attesté déjà que les Thessaloniciens s'étaient portés à faire l'aumône de leur propre mouvement, en l'exhortant beaucoup lui-même, il déclare maintenant que les Corinthiens les ont en cela imités. Il attribue donc à ces derniers l'action et la volonté, mais une volonté qui remonte à l'année précédente. Je vous conjure en ce moment d'accomplir ce que vous aviez promis vous-mêmes avec tant de courage et d'élan. « Mais aujourd'hui vous avez réalisé votre pro-

messe. » Vous n'avez pas simplement mis la main à l'œuvre, vous avez tout accompli. « Autant votre désir était empressé, autant l'est votre action dans la mesure de vos ressources. » Et par là cette belle œuvre n'a pas été renfermée dans les sentiments de votre cœur, elle a mérité la récompense en se produisant au dehors. « La résolution étant prise, elle est accueillie selon ce que chacun possède, sans égard à ce qu'il ne possède pas. »

Quelle sagesse ineffable! Il avait signalé des fidèles dont la munificence avait dépassé le pouvoir, et c'étaient les Thessaloniciens; il les avait loués à ce titre, en disant : « Je leur rends ce témoignage, qu'ils sont allés au delà de leur pouvoir. » Comme il se renferme maintenant dans les limites alors franchies, laissant l'exemple produire de lui-même son effet, et sachant bien que le zèle fait plus que l'exhortation en pareille occurrence, il s'exprime ainsi : « La résolution étant prise, elle est accueillie selon ce que chacun possède, sans égard à ce qu'il ne possède pas. » Vous n'avez pas à craindre, si j'ai rappelé ce souvenir; c'est là simplement un éloge de leur admirable générosité; mais Dieu ne nous demande que selon nos ressources, il considère ce que nous avons et non ce que nous n'avons pas. Accueillir favorablement, c'est ici la même chose que demander. l'Apôtre s'insinue beaucoup dans l'âme de ses auditeurs en s'appuyant sur un tel exemple; il les attire même d'autant mieux qu'il s'en rapporte à ce qu'ils feront; et de là ce qu'il ajoute : « Il ne faut pas que les autres soient dans le repos et que vous soyez dans la peine. »

2. Le Christ cependant a loué le contraire dans la veuve, en déclarant qu'elle avait donné tout ce qui lui restait pour vivre, qu'elle avait puisé dans son dénûment. Mais Paul s'adressait aux Corinthiens, parmi lesquels il avait jugé préférable de souffrir la faim : « J'aime mieux mourir que me laisser ravir ma gloire. » I *Cor.*, IX, 15. C'est pour cela qu'il mesure à ce point les termes de son exhortation, louant sans doute ceux qui vont au delà de leurs forces, mais n'obligeant pas les autres à pousser jusque-là, par égard pour leur faiblesse et contrairement à son désir. S'il ne l'eût pas désiré, d'où viendrait cet éloge qu'il fait des Macédoniens, quand il dit que dans l'abondance de leurs tribulations a surabondé leur joie, que leur pauvreté profonde a débordé en un torrent de richesses par suite de leur sincère charité, qu'ils ont donné au delà de leurs forces? N'est-il pas évident qu'il veut entraîner les Corinthiens sur leurs traces? Quoiqu'il paraisse moins exiger d'eux, il leur propose une chose comme un degré pour s'élever à l'autre. Observez avec quelle discrétion dans ce qui suit il avance vers ce but; car voici ce qu'il ajoute : « Que votre abondance supplée à leur dénûment. » De semblables paroles ajoutaient à celles qu'il avait déjà prononcées, pour leur rendre ce devoir facile. Ce n'est pas assez, il l'allége encore par la vue de la récompense, il relève leur dignité par de plus hautes perspectives : « Afin que l'égalité s'établisse dès le temps présent, et que leur abondance à son tour supplée à votre indigence. » I *Cor.*, IX, 15.

Que faut-il entendre par là? Vous avez de riches possessions; ils brillent par la sainteté de la vie et par leur crédit auprès de Dieu. Faites-leur donc part de ces richesses que vous avez en abondance et dont ils sont dépourvus, afin de participer à cette confiance dont ils possèdent le trésor et dont vous êtes dénués. Voyez comme il en vient, sans le laisser paraître, à leur démontrer qu'il faut aller au delà de ses ressources et donner de sa pénurie. Voulez-vous recevoir du superflu, donnez de même; voulez-vous obtenir le tout, donnez de votre indigence, faites plus que vous ne pouvez. Paul ne le dit pas d'une manière formelle, il s'en remet à l'intelligence des auditeurs; son exhortation ne sort pas des limites qu'il s'est d'abord tracées, en disant avec une intention manifeste : « Pour que l'égalité s'établisse dans le temps présent. » — Et comment l'égalité? — Par cet échange que vous ferez avec eux de vos avantages réciproques, en suppléant à ce qui vous fait défaut. — Mais quelle est cette égalité qui consiste à rendre des biens spirituels pour des biens temporels? La différence est grande; peut-on parler ici d'égalité? — L'Apôtre l'affirme ou bien en

comparant l'abondance avec la pénurie, ou bien en se bornant à considérer la vie présente, ce que les expressions mêmes dont il se sert font assez comprendre. Il parle, en effet, du temps présent, soit pour réprimer l'orgueil des riches, soit pour montrer qu'après leur départ de ce monde, les hommes spirituels auront la supériorité. Ici-bas nous sommes tous dans des conditions tout à fait égales; la différence éclatera là-haut, la supériorité ne sera plus douteuse, les justes brilleront plus que le soleil.

Après leur avoir prouvé qu'ils reçoivent encore plus qu'ils ne donnent, il excite leur générosité par une autre considération : s'ils refusent de donner, ils n'en auront pas davantage, quand même ils auraient tout entassé dans leurs demeures. Il cite à ce propos un trait de l'antiquité : « Selon qu'il est écrit : Celui qui avait beaucoup recueilli ne se trouva pas en avoir plus, et celui qui avait peu recueilli n'en eut pas moins. » Il s'agit de la manne, dont la provision était la même pour tous, quoique tous ne l'eussent pas ramassée dans la même mesure, Dieu voulant ainsi punir la cupidité. Paul se propose d'inspirer la crainte aux Corinthiens par de tels souvenirs, et de leur persuader en outre de ne jamais désirer d'avoir plus, de ne pas se livrer à la tristesse parce qu'ils auront moins. La vie humaine nous offre partout cette leçon, et ce n'est pas seulement dans la manne qu'on la trouve. Comme nous n'avons tous qu'un estomac à satisfaire, une seule vie à vivre, un seul corps enfin dont nous sommes revêtus, on n'en a pas plus pour être riche, on n'en a pas moins pour être pauvre. Pourquoi donc redoutez-vous tant la pauvreté? Pourquoi désirez-vous tant les richesses? — Je ne voudrais pas, me direz-vous, être forcé d'aller frapper à la porte des autres, d'implorer la pitié du prochain. — J'en entends beaucoup qui ne cessent de faire cette prière : Ne souffrez pas que j'en vienne à cette extrémité d'avoir un jour besoin d'implorer les hommes. Je ris vraiment lorsque j'entends de telles choses; ce sont là de puériles terreurs. Mais chaque jour, en toute circonstance, maintenant déjà nous avons besoin des autres. Ce propos ne peut donc venir que d'un esprit inconsidéré, plein de lui-même et ne comprenant pas bien la nature des choses.

Ne voyez-vous pas que nous avons tous besoin les uns des autres? Le soldat a besoin de l'artisan, l'artisan ne saurait se passer de l'homme de négoce, ni celui-ci de l'agriculteur, ni l'esclave de l'homme libre, ni le maître du serviteur, ni le pauvre du riche, et réciproquement, ni celui qui ne fait rien de celui qui fait l'aumône, ni même celui qui donne de celui qui reçoit. En recevant l'aumône, en effet, on accomplit une œuvre nécessaire, et la plus belle de toutes les œuvres. Si les pauvres n'existaient pas, un grand élément de salut nous ferait défaut, puisque nous n'aurions plus le meilleur emploi de nos richesses. Il en suit que le pauvre, qui paraît le plus inutile des hommes, est en réalité le plus utile de tous. Si c'est une honte d'avoir besoin d'autrui, il ne nous reste qu'à mourir; car impossible de vivre avec une pareille crainte. — Mais je ne puis pas supporter, me direz-vous encore, des airs dédaigneux. — Et pourquoi vous rabaissez-vous vous-même en formulant contre un autre cette accusation d'orgueil? C'est de l'arrogance de ne savoir pas supporter des procédés arrogants. Comment redoutez-vous ce dont on ne doit tenir aucun compte? Se peut-il que vous trembliez ainsi, et que la pauvreté, par cela même, vous soit un objet de frayeur? Si vous étiez riche, il vous faudrait un plus grand nombre d'hommes à votre secours et des hommes d'une condition bien inférieure. Vous êtes soumis à cette malédiction dans la mesure même de vos richesses.

3. Vous ne savez donc pas ce que vous demandez, quand vous demandez les biens temporels pour n'avoir besoin de personne : vous êtes alors comme celui qui, s'étant embarqué, et par suite ayant besoin des matelots, du navire même, de l'appareil le plus compliqué, ferait des vœux pour n'avoir absolument besoin d'aucun auxiliaire. Voulez-vous être aussi dégagé que possible, demandez la pauvreté. Pauvre, si vous avez besoin de quelqu'un, ce sera tout au plus pour la nourriture et le vêtement : riche, ce sera de plus pour les champs, les maisons, les charges, les rémunérations, la dignité du rang,

Demandons à Dieu la pauvreté.



la sécurité de la vie, la réputation; vous aurez à vous occuper de ceux qui gouvernent, et même de ceux qui sont placés sous leurs ordres, soit à la ville soit à la campagne, des trafiquants et des tabellions. Comprenez-vous maintenant combien insensées étaient vos paroles? Il vous paraît donc bien affreux d'avoir besoin de quelqu'un; mais sachez qu'en cela une complète indépendance est chose impossible. Si vous désirez fuir le tourbillon, vous le pouvez : gagnez le port tranquille de la pauvreté, retranchez la multiplicité des affaires; ne croyez pas cependant vous déshonorer en acceptant le secours des autres, l'ineffable sagesse de Dieu l'ayant ainsi voulu. Cette dépendance réciproque ne produit pas toujours la réciproque amitié; qu'eût-ce été dès lors si nous avions pu nous suffire à nous-mêmes? Nous aurions vécu comme les bêtes qu'on n'apprivoise pas. Aussi Dieu nous a-t-il mis dans la nécessité de nous soumettre les uns aux autres. Cela ne nous empêche pas de nous heurter chaque jour. Supposé donc que ce frein vînt à disparaître, que deviendrait parmi nous l'amitié fraternelle? Non, n'estimons pas cette dépendance un déshonneur; gardons-nous de faire cette prière : Ne permettez pas que nous ayons besoin de quelqu'un. Prions plutôt en ces termes : Ne permettez pas qu'étant dans le besoin nous soyons repoussés par ceux qui peuvent nous secourir.

Ce qu'il y a de terrible, ce n'est pas d'avoir besoin des autres, c'est de ravir ce qui leur appartient. Et voilà précisément une chose sur laquelle ne porte jamais notre prière; nous ne disons pas : Faites que je ne convoite point le bien d'autrui. Nous ne sommes préoccupés que d'éloigner de nous les besoins que nous regardons comme une dépendance. Mais Paul se trouva bien souvent dans cet état, et n'en avait aucune honte; il aimait plutôt à relever, à combler de ses éloges ceux dont il avait reçu quelque secours; il disait : « Vous m'avez plus d'une fois envoyé ce qui m'était nécessaire; » *Philip.*, IV, 16; puis ailleurs : « J'ai dépouillé les autres Eglises, en acceptant ce qu'il me fallait pour remplir envers vous mon ministère, » I *Cor.*, XI, 8. Ce n'est donc pas d'une légitime fierté de ressentir une telle honte, c'est de la faiblesse, de l'abaissement, un manque d'intelligence. Dieu lui-même a voulu, ne l'oublions pas, que nous eussions besoin les uns des autres. Ne philosophez donc pas outre mesure. — Ce que je ne puis supporter, me direz-vous encore, c'est la dureté de cet homme que j'ai si souvent imploré sans rien obtenir. — Et comment Dieu vous supportera-t-il, lui qui vous exhorte et ne peut pas vous persuader, alors cependant qu'il s'agit de vos intérêts mêmes? « Nous remplissons une ambassade pour le Christ, dit l'Apôtre, c'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche; réconciliez-vous donc avec Dieu! » II *Cor.*, V, 20. — Mais je suis son serviteur, observerez-vous peut-être. — Et quoi? Si vous êtes dans l'ivresse, vous le serviteur, tandis que lui le maître souffre la faim, manque du nécessaire, de quelle protection ce titre de serviteur pourra-t-il vous être? Ce sera même ce qui vous accablera davantage que cette comparaison : vous habitez un palais à triple lambris, il n'a pas même une demeure convenable; vous reposez sur des coussins moelleux, il n'a pas où reposer sa tête. — J'ai donné, ajouterez-vous. — C'est un devoir qu'il ne faut pas interrompre. Votre excuse n'aura de valeur que le jour où vous n'aurez plus rien, où vous aurez entièrement épuisé vos ressources; tant que vous possédez, eussiez-vous fait l'aumône à mille pauvres, dès qu'il en reste encore qui ont faim, vous êtes sans excuse.

Mais, si vous tenez votre froment sous clef, si vous en augmentez le prix, si vous inventez de nouveaux moyens pour faire des gains plus considérables, quel espoir de salut aurez-vous désormais? Il vous était ordonné de venir gratuitement au secours du pauvre, et vous ne le lui vendez même pas à des prix raisonnables; il s'est pour vous dépouillé de sa gloire infinie, et vous ne daignez pas lui tendre un morceau de pain; votre chien regorge, et le Christ est torturé par la faim; votre domestique souffre d'un excès d'abondance, et votre Seigneur, qui est aussi le sien, n'a pas même les aliments indispensables. Sont-ce là des procédés d'ami? « Réconciliez-vous avec Dieu; » car une pareille conduite est celle de l'ennemi le plus acharné.



Rougissons de honte à la vue des bienfaits que nous avons déjà reçus et de ceux que nous pouvons attendre. Quand un pauvre vient implorer notre pitié, accueillons-le avec la plus grande bienveillance; tâchons de le consoler et de le ranimer par de bonnes paroles, afin d'obtenir que Dieu nous accueille de même, ainsi que les hommes. « Faites pour les autres tout ce que vous désirez qu'ils fassent pour vous. » *Matth.*, VII, 12. Rien de pénible, rien que de naturel dans une telle loi : c'est la réciprocité qu'on vous demande, une complète parité. Le Seigneur ne dit pas : Ne faites pas vous-mêmes ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; car il ne s'agirait alors que de s'abstenir du mal. Il exige davantage, il veut que nous fassions le bien; et ceci comprend éminemment cela. Il ne s'en tient pas non plus à la volonté seule, il impose l'action. Et quel en sera le bénéfice? « Là sont la loi et les prophètes. » Vous voulez qu'on vous traite avec miséricorde, soyez miséricordieux. Vous désirez obtenir le pardon, pardonnez vous-même; qu'on ne dise pas de mal de vous, n'en dites pas des autres; qu'on vous loue, sachez louer; qu'on ne vous fasse aucun tort, n'en causez aucun.

Voyez-vous comme il nous a montré que la vertu repose sur la nature, et que nous n'avons besoin ni des lois ni des maîtres étrangers? Dans ce que nous voulons que le prochain fasse ou ne fasse pas envers nous, c'est une loi que nous nous traçons à nous-mêmes. En faisant donc à votre prochain ce que vous ne voulez pas qu'il vous fasse, en lui faisant ce que vous ne lui permettriez pas à votre égard, vous prononcez votre propre condamnation, vous demeurez sans excuse et vous ne pouvez pas prétendre ignorer ce qu'il fallait faire. Je vous en conjure donc, fixant en nous-mêmes et par nous-mêmes cette loi, méditant sur des textes si clairs et si précis, soyons à l'égard de nos frères comme nous désirons qu'ils soient à notre égard. Nous aurons ainsi la sécurité dans la vie présente et nous obtiendrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« Or, grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il a mis dans le cœur de Tite la même sollicitude pour vous. »

1. Paul fait de nouveau l'éloge de Tite. Ayant parlé de l'aumône, il en vient à parler aussi de ceux qui devaient la recueillir, la transporter et la remettré. Cela n'était pas indifférent pour le succès de l'œuvre, pour exciter l'ardeur de ceux qui donnaient. Quand on a confiance dans l'intermédiaire, quand on n'a pas un soupçon sur son intégrité, on donne avec plus d'abondance. Pour obtenir ce but, voici comment l'Apôtre pose les hommes chargés de ce ministère; et Tite était le premier. Ecoutez encore ce langage : « Or, grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il a mis dans le cœur de Tite la même sollicitude pour vous. » Quoi, « la même? » Ou bien celle qu'il a lui-même temoignée pour les Thessaloniciens, ou bien celle que j'ai moi-même. Quelle prudence en tout cela! C'est une œuvre de Dieu que cette collecte; et rendre ainsi grâces à celui qui en est le principe, c'est encore aider au succès. Puisque c'est Dieu qui donne un tel zèle à ce disciple et qui vous l'envoie, lui-même vous implore par son ministre. Ne voyez donc ici rien d'humain. Et comment savoir d'une manière évidente qu'il vient de Dieu? « Parce qu'il a reçu l'exhortation, et que même, dans l'ardeur de sa sollicitude, il est parti de son propre mouvement. » Vous le voyez prêt à faire ce qui dépend de lui et n'ayant nul besoin des autres. Après avoir rendu grâces à Dieu, ne voulant pas que tout soit absolument regardé comme le résultat de l'action divine, Paul déclare que le disciple s'est porté là de son propre mouvement, ce qui doit lui mériter de leur part une plus grande affection. « Dans l'ardeur de sa sollicitude, il est spontanément parti; » il s'est emparé de cette charge, il s'est précipité sur le trésor; il a pensé qu'en se dévouant à votre service il travaillait aussi pour son bien. Tel était son amour pour vous qu'il n'avait nul besoin de notre exhortation, qui ne lui a pas cependant manqué; mais ce n'a pas été là son mobile, il a été mû

par la divine grâce et ses propres sentiments.

« Avec lui nous vous avons envoyé de plus un frère dont l'éloge est dans l'Evangile à travers toutes les Eglises. » Quel est le frère dont il est ici parlé? Quelques-uns pensent que c'est Luc, à cause de l'histoire écrite par ce disciple. D'autres disent que c'est Barnabé, par la raison que la prédication non écrite, il l'appelle aussi Evangile. Pourquoi ne nomme-t-il pas ce frère, tandis qu'il nomme Tite, qu'il désigne de plus par ses fonctions évangéliques, en déclarant même que lui, Paul, ne saurait rien faire de grand sans le concours de ce disciple : « Comme je n'ai pas trouvé Tite mon frère, je n'ai pas eu de repos dans mon esprit? » II *Cor.*, II, 13. Il l'a fait connaître encore par ses qualités, par son amour pour les Corinthiens et par son empressement à se mettre à l'œuvre : « Ses entrailles sont plus profondément émues pour vous... II *Cor.*, VII, 15. Il est parti de son propre mouvement. » Et voilà qu'il recommande beaucoup moins les autres, qu'il ne les nomme même pas. Que pouvons-nous répondre? Ses autres frères n'étaient peut-être pas connus des Corinthiens; et l'Apôtre alors ne décerne pas de grands éloges à des hommes dont on n'avait pas expérimenté la vertu; il se borne à dire ce qui doit les accréditer et les mettre à l'abri de tout mauvais soupçon. Examinons cependant de quel chef il loue celui dont il parle. En quoi consiste donc l'éloge qu'il en fait? Il atteste d'abord que ce disciple est un ministre de la parole, et qu'il remplit ce ministère comme il convient de le remplir, avec tout le zèle convenable. Il n'a pas dit que ce frère prêchait, qu'il annonçait l'Evangile; il a dit : « Dont l'éloge est dans l'Evangile. » Pour éloigner toute pensée de flatterie, il en appelle au témoignage, non d'un homme, de deux ou de trois, mais bien de « toutes les Eglises. » Puis il lui concilie le respect par le jugement de ceux qui lui ont imposé les mains; et ce n'est pas une considération de peu d'importance.

Quel est le frère de Tite dont parle l'Apôtre.

Après ces expressions : « Dont l'éloge est dans l'Evangile parmi toutes les Eglises, » l'Apôtre poursuit : « Et non-seulement... » Que veut-il dire par là? Il mérite le respect, non-seulement pour avoir bien rempli le ministère de la prédication et pour avoir mérité les éloges de tous, mais encore pour avoir reçu mission de la part des Eglises, en même temps que nous. — Il me paraît ici faire allusion à Barnabé, dont il fait ressortir la dignité, en rappelant le but de sa mission. « Il a été le compagnon de nos courses pour l'effusion de cette grâce dont nous sommes les ministres. » Que d'éloges accumulés! il a brillé dans la prédication, et toutes les Eglises lui rendent ce témoignage; il a reçu la même mission que Paul, et partout il lui est resté fidèle; il a partagé son sort, ses épreuves et ses dangers : tout est compris dans les courses qu'il rappelle. Que signifient ces mots : « Pour l'effusion de cette grâce dont nous sommes les ministres? » Ou bien, pour l'exercice de la parole évangélique; ou bien, pour s'employer à recueillir et transporter les aumônes. Pour moi, je pense que ces deux sens doivent être simultanément admis. Paul ajoute ensuite : « Pour procurer la gloire du Seigneur et vous remplir d'une sainte allégresse. » Cela revient à dire : Nous avons demandé qu'on le choisît avec nous, et qu'il fût aussi chargé de cette œuvre, que la dispensation des deniers sacrés lui fût remise. Ce n'était pas une petite chose que celle-là; souvenez-vous de ce que disait Pierre : « Choisissez parmi vous sept hommes d'une probité reconnue. » *Act.*, VI, 3. Et ce disciple fut ordonné par les Eglises, avec les suffrages du peuple tout entier. Que signifie cette partie du texte : « Pour procurer la gloire du Seigneur et vous remplir d'une sainte allégresse? » Pour que Dieu soit glorifié, pour que vous ayez plus de zèle, en voyant l'intégrité manifeste de ceux à qui l'argent est confié, et l'impossibilité où l'on serait d'élever contre eux un mauvais soupçon.

2. Voilà pourquoi nous avons choisi de tels hommes, et nous n'avons pas laissé peser la responsabilité sur un seul, de peur que le soupçon ne vînt à l'atteindre; aussi avons-nous de plus envoyé Tite et un autre encore avec lui. — Interprétant ce qu'il vient de dire sur la gloire du Seigneur et leur allégresse, Paul continue : « Evitant que quelqu'un puisse nous rien reprocher concernant les abondantes ressources dont nous sommes les dispensateurs. » Que dit-il

là? Une chose digne de la vertu de Paul, et qui met à découvert la grandeur de sa sollicitude et de sa condescendance. Pour que personne n'ait un doute sur nous ni le moindre prétexte de supposer que nous pourrions commettre un détournement quelconque, nous avons envoyé des hommes de ce caractère, et non pas un seulement, mais deux et même trois. Vous le voyez, aucun soupçon n'est possible; les envoyés de l'Apôtre sont entourés de toutes les garanties, par leur ministère, par leur ordination, par l'inaltérable pureté de leur vie, par leur mission même. Il ne dit pas aux Corinthiens qu'il ne veut pas s'exposer à leurs reproches, mais qu'il ne veut s'exposer aux reproches de qui que ce soit. C'est pour eux cependant qu'il s'est conduit de la sorte, comme il l'a déclaré : « Pour la gloire du Seigneur et pour votre allégresse. » Mais il ne les interpelle pas d'une manière directe, craignant de les blesser; il prend un détour : « Evitant que quelqu'un... » Ce n'est pas même assez; il ne les ménage pas moins dans ce qui vient ensuite : « Concernant les abondantes ressources dont nous sommes les dispensateurs. » Il tempère ainsi par des éloges ce que pouvaient avoir de pénible ses représentations. Il ne veut pas qu'ils aient à se plaindre et qu'ils disent : Avez-vous quelque motif de nous soupçonner? sommes-nous assez malheureux pour inspirer une crainte à cet égard? Il dissipe tout nuage en disant : Vous envoyez des sommes considérables, et la grandeur même de ce trésor serait capable de suggérer aux méchants une pensée de défiance, si nous ne prenions pas bien nos précautions. « Nous avons à pratiquer le bien, non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes. »

Que pourrait-on comparer à Paul? Ce n'est pas lui qui consentirait à dire : Tant pis pour celui qui conçoit un tel soupçon; qu'il coure à sa perte, s'il veut! pourvu que ma conscience ne me reproche rien, je ne tiens aucun compte de pareilles suspicions. Plus ils étaient faibles, plus il leur témoignait de condescendance. Le malade ne doit pas exciter l'indignation, mais bien provoquer le secours. Quel est le péché, cependant, dont on puisse moins nous accuser qu'on ne pouvait le soupçonner d'injustice? Nul n'aurait osé, serait-ce même un démon, révoquer en doute l'intégrité de Paul dans un tel ministère. Mais cela ne l'empêche pas de s'entourer de toutes les précautions possibles pour ne pas laisser aux esprits les plus méfiants et les plus pervers le moyen de porter la plus légère atteinte à sa réputation : il n'évite pas seulement une accusation formelle, il évite avec le même soin le doute le moins fondé. « Avec eux nous avons encore envoyé notre frère. » C'est un de plus qu'il envoie, et non sans en faire l'éloge, sans l'appuyer de son propre jugement et de beaucoup d'autres témoignages : « Dont nous avons bien souvent éprouvé la sollicitude, et qui se montre aujourd'hui plus zélé que jamais. » Après avoir fait ressortir les vertus de ce disciple, il fait l'éloge de sa charité pour eux. Ce qu'il avait déjà dit de Tite : « Plein d'ardeur comme il l'était, il est parti de son propre mouvement, » il le dit aussi de ce nouveau frère : « Il se montre aujourd'hui plus zélé que jamais; » c'est comme le germe de la charité qu'il leur confie d'avance.

Après avoir attesté la vertu des envoyés, il supplie les Corinthiens en leur faveur : « Je vous prie pour Tite, le compagnon de mes travaux, mon coadjuteur parmi vous. » Que faut-il entendre par ces paroles? Si j'ai quelque chose à vous dire de Tite, voici ce que j'en dis : « Il est le compagnon de mes travaux et mon coadjuteur parmi vous. » On pourrait encore entendre ces mots de la manière suivante : Si vous faites quelque chose pour Tite, ce n'est pas pour un homme ordinaire que vous le ferez; il a pris part à nos œuvres. En paraissant louer son disciple, il loue les Corinthiens, il les montre dans des dispositions telles qu'il leur suffit, pour honorer un homme, de savoir que cet homme est le compagnon de Paul. Il ne s'en tient pas là néanmoins, il ajoute encore : « Et mon coadjuteur parmi vous. » Non un coadjuteur en général, mais mon coadjuteur pour vous, pour votre avantage, pour votre avancement dans le bien; il partage mon dévouement et mon zèle. Rien ne pouvait mieux lui concilier leur bienveillance. L'Apôtre poursuit : « Ou bien nos frères. »

Si vous désirez être informés sur les autres, ils ont aussi les titres les plus beaux et les plus légitimes à votre respect. Ils sont également « nos frères et les apôtres des Eglises. » Il veut dire par là que les Eglises les ont envoyés. Une parole ensuite domine tout : « La gloire du Christ. » A lui reviendront toutes les grandes choses qui seront opérées par eux. Accueillez-les donc comme des frères, ou comme les apôtres des Eglises, ou comme des ouvriers qui travaillent pour la gloire du Christ; vous avez mille raisons de leur ouvrir votre cœur. Si je puis vous dire de Tite qu'il est mon compagnon et qu'il vous est entièrement dévoué, je n'ai pas moins à vous dire de ceux-là qu'ils sont nos frères, les apôtres des Eglises, des hommes consacrés à la gloire du Christ.

3. Il est donc évident que ces derniers étaient inconnus aux Corinthiens. Autrement Paul n'aurait pas manqué de rappeler, comme il l'avait fait pour Tite, un zèle éprouvé déjà. Mais, parce qu'ils n'étaient pas encore connus : « Recevez-les, dit-il, comme des frères, comme les apôtres des Eglises, comme la gloire de Jésus-Christ; » et il ajoute : « Donnez-leur devant les Eglises des preuves de votre charité et de la gloire que nous mettons en vous. » Montrez que vous nous aimez et que ce n'est pas en vain que vous êtes notre gloire; vous le ferez certainement, en leur témoignant beaucoup de bonté. Puis le langage de l'Apôtre devient plus redoutable : « En face des Eglises, » c'est-à-dire, pour l'honneur et la gloire des Eglises. En honorant nos autres frères, ce sont les Eglises qui les envoient que vous honorez; car l'honneur qu'ils reçoivent rejaillit sur ceux par qui ils furent envoyés et ordonnés, et même avant tout autre, sur Dieu lui-même. Quiconque honore le ministre de Dieu glorifie Dieu. « Dans l'assemblée des Eglises. » Voilà une grande parole; car bien grande est la puissance des Eglises rassemblées. Pour vous en faire une idée, souvenez-vous qu'elle brisa les fers de Pierre, ouvrit la bouche de Paul, et qu'elle fait encore la gloire de ceux qu'on élève aux dignités spirituelles. Est-il donc étonnant qu'avant d'être ordonné, on sollicite la prière de l'assemblée sainte, que celle-ci donne son suffrage et acclame ce que doivent savoir ceux qui sont initiés aux mystères, puisqu'il n'est pas permis de tout révéler aux profanes. Cependant toute différence s'efface entre le prêtre et les fidèles dans la participation aux divins mystères; nous y prenons tous, en effet, une égale part. Il n'en est pas maintenant comme dans l'ancienne loi. Alors le peuple ne pouvait se nourrir de la même nourriture que le prêtre. Aujourd'hui nous mangeons tous le même corps, nous buvons au même calice. La part que le peuple prend au sacrifice, il la prend aussi dans les prières publiques. Il prie, comme et avec le prêtre, pour les possédés, pour les pénitents; un même cri sort de l'âme de tous, un cri vraiment touchant de miséricorde. Mais parce que, les mystères commencés, nous écartons ceux qui ne sont pas dignes de participer au saint banquet, voici qu'une autre prière nous prosterne tous à terre, et nous relève tous en même temps. Quand il faut souhaiter et recevoir la paix, nous nous embrassons tous mutuellement. Pendant les mystères redoutables, le prêtre fait des vœux pour le peuple, le peuple fait des vœux pour le prêtre, comme on le voit par ces paroles : « Et avec votre esprit. » La prière d'actions de grâces est encore une prière commune faite par le prêtre et par tout le peuple. Le prêtre commence, le peuple s'unit à lui et répond qu'il est juste et raisonnable de louer Dieu : là c'est le commencement de l'action de grâces. Pourquoi vous étonnez-vous si le peuple mêle sa voix à celle du prêtre? Ne savez-vous pas que ces hymnes saintes montant au ciel, vont se confondre avec celles des anges, des chérubins et des vertus célestes?

Vous tous donc, simples fidèles, prenez bien garde! N'oubliez pas que nous ne formons ensemble qu'un seul corps, et que nous ne différons les uns des autres que comme les membres diffèrent des membres. Ne laissez pas aux prêtres seuls toute la sollicitude de l'Eglise, aimons-la tous comme notre corps commun. Nous serons ainsi plus tranquilles, nous progresserons davantage dans la vertu. Est-ce que les apôtres ne prenaient pas souvent conseil des fidèles? Ils consultèrent le peuple avant de nommer les sept

diacres, et Pierre ne voulut élire Matthias qu'après en avoir parlé à ceux qui étaient présents, hommes et femmes. Dans l'Eglise, les ministres ne doivent pas être fiers de leur ministère, ni les fidèles humiliés de leur infériorité; le pouvoir y est tout spirituel, et celui qui l'obtient ne doit pas s'en glorifier, mais en faire un sujet nouveau de travail et de sollicitude. Il nous faut tous être dans l'Eglise comme dans une maison commune; nous devons y être impressionnés comme si nous ne formions qu'un seul corps. Nous n'avons qu'un même baptême, une même table, une même source, une même création, et aussi un seul Père. Pourquoi vivons-nous donc désunis et séparés, quand nous devrions être si étroitement unis? Nous voilà de nouveau forcés de verser des larmes sur un sujet qui nous en a tant fait répandre. Oh! qu'il est vraiment digne de pitié cet état qui nous sépare les uns des autres quand nous devrions ne former pour ainsi dire qu'un seul corps! A cette union étroite, nous aurions tous quelque chose à gagner. Moïse n'apprit-il pas de son beau-père la conduite qu'il devait tenir, ce qu'il ne savait pas lui-même? Dans l'Eglise, les mêmes choses peuvent et doivent se passer. Et pourquoi l'homme spirituel ne voyait-il pas ce qu'apercevait un idolâtre? Afin que l'on sût bien que Moïse était un homme, et que, pour séparer les eaux de la mer comme pour briser le rocher, il avait eu besoin du secours de Dieu, auquel d'ailleurs devait revenir la gloire de tous les miracles. Si donc un d'entre nous se trompe, qu'un autre se lève pour le faire observer; si petit soit-il, il a le droit de donner un conseil utile, et vous devez approuver ses paroles et honorer sa personne. Moïse accepta bien les conseils de son beau-père, et cependant la distance entre ces deux hommes était plus grande que celle qui peut régner entre qui que ce soit parmi nous. Il suivit ces conseils, il les écrivit, et ne rougit pas de les consigner dans l'histoire, ni de les graver dans son livre comme sur une impérissable colonne, afin de confondre l'orgueil du grand nombre et d'être utile à beaucoup.

Ne méprisons jamais un homme qui donne des conseils utiles, quelque obscur qu'il puisse être; ne cherchons pas à faire prédominer notre avis, mais donnons tous nos suffrages à ce qui paraît salutaire. Les derniers d'entre nous pourraient, par leurs efforts et leur ardeur, avoir des choses une vue plus claire que les premiers. Ne me dites pas : Pourquoi prendre mon avis si vous ne voulez pas le suivre? Ce ne sont pas là les reproches d'un conseiller, mais d'un tyran. Le conseiller doit donner son avis; si à côté de lui un autre ouvre une voie meilleure, et qu'il s'obstine à soutenir l'excellence de la sienne, il n'agit plus en conseiller, je l'ai dit, mais en despote. N'agissons pas de la sorte, soyons humbles, et tenons moins à faire triompher nos idées qu'à soutenir les idées des autres, si elles sont meilleures que les nôtres. Peut-être nous tromperons-nous encore, mais au moins aurons-nous le mérite d'avoir suivi ce que nous croyons être la voie préférable, et nous recevrons de Dieu une grande récompense et une grande gloire. On appelle sage celui qui ouvre un avis utile; nous, qui l'aurons suivi, nous aurons le mérite de la prudence et de la simplicité. Cette sagesse de conduite, qui fonde les familles et les cités, donnera à l'Eglise des accroissements nouveaux; nous aurons ainsi le bonheur de la vie présente et la profession des biens futurs. Puissions-nous les obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

« Il est inutile de vous écrire sur le secours qui se prépare pour les saints. »

1. Après avoir si longtemps discouru sur ce sujet, Paul dit : « Il est superflu de vous écrire. » Mais ces paroles, prononcées dans de telles conditions, ne sont pas le seul témoignage de sa sagesse; celle-ci brille surtout dans l'insistance qu'il met à revenir sur la même matière. Naguère il parlait de ceux qui avaient recueilli l'argent, pour les faire honorer; auparavant, il avait dit des Macédoniens que leur extrême pauvreté les

avait enrichis en simplicité et en d'autres dons, faisant ainsi l'éloge de la bienfaisance et de l'aumône. Cependant, malgré tout ce qu'il avait déjà dit ou devait dire encore. « Il est superflu, ajoute-t-il, de vous écrire. » Pourquoi? Evidemment pour s'attirer davantage ceux à qui il s'adressait. Quelle honte, en effet, qu'un homme assez grand pour se passer de tout conseil, fût réputé moindre que les autres et estimé audessous de son mérite! D'ailleurs souvent il fait précéder ses reproches de précautions pareilles, qui obtiennent toujours leur résultat. Un juge, convaincu des sentiments élevés d'un accusateur, ne garde plus aucun soupçon. Il se dit qu'il n'est pas possible qu'un homme qui, pouvant encore parler beaucoup, se tait et s'arrête dans ses accusations, allègue des crimes supposés. Ainsi Paul laisse soupçonner bien plus qu'il ne dit, et garde l'attitude d'un homme sincère. « Il est superflu, dit-il, de vous écrire. » Puis il ajoute : « Je connais votre zèle, dont je me suis glorifié auprès des Macédoniens. » C'est beaucoup qu'il connaisse, c'est bien plus qu'il ose louer chez les autres. Quelle valeur cette louange n'a-t-elle pas? Pour rien au monde ils n'eussent voulu être flétris devant un si grand nombre d'hommes! Admirez la prudence de cet avertissement. Il les encourageait naguère par l'exemple des autres, des Macédoniens : « Je vous fais connaître, disait-il, la grâce que Dieu a donnée aux fidèles des Eglises de Macédoine. » II *Cor.*, VIII, 1. Il les exhorte maintenant par leurs propres exemples : je sais, non-seulement que vous avez agi, mais encore que vous avez commencé à vouloir dès l'année précédente. « Vous savez, leur disait-il encore, quelle a été la charité de Notre-Seigneur, qui, étant riche, s'est fait pauvre par amour pour nous. » *Ibid.*, 9. Il revient à sa plus ferme ressource et cherche ailleurs des exemples, tant l'émulation est naturelle au genre humain. Il semblait naturel que l'exemple du Seigneur fît plus d'effet sur eux que l'attente des récompenses; mais, à cause de leur faiblesse, il insiste d'une manière plus pressante sur ce dernier motif. Rien en nous n'est fort comme le zèle. Eh bien, voyez comme l'Apôtre travaille à l'exciter. Il ne dit pas : Imitez ces fidèles; il dit : « Votre zèle en a excité un grand nombre. »

Quoi donc! naguère vous parliez d'offrandes volontaires et pressantes. Que signifie donc cette parole : « Votre zèle? » Elle est exacte; car nous n'avons usé ni de persuasion ni de prières, nous avons fait votre éloge, nous nous sommes glorifié de vous, et c'en a été assez pour enflammer les cœurs. Ainsi il tire parti de tout et les exhorte les uns par les autres; il fait l'éloge du zèle. Mais, comme l'orgueil aurait pu trouver son profit dans ces louanges, il en atteint vite la portée et ajoute : « Votre zèle en a excité plusieurs. » Qu'il serait honteux qu'après avoir été cause d'un pareil mouvement vers le bien, ils ne le suivissent eux-mêmes que de loin! Il ne dit pas : Imitez ces fidèles; de telles paroles n'auraient pas produit un effet suffisant. Que dit-il donc? Ces fidèles ont suivi votre exemple; que les maîtres ne soient pas inférieurs aux disciples. — Et pour les mieux entraîner, pour augmenter leur ardeur, il feint de se mêler à leurs combats et de soutenir avec eux le poids de la lutte. De même qu'il avait dit plus haut : « Ils vinrent à nous et nous supplièrent avec tant d'instance, que nous avons prié Tite d'achever cette bonne œuvre comme il l'avait commencée; » il dit maintenant : « C'est pourquoi j'ai envoyé nos frères, afin de ne pas perdre le fruit de la gloire que je me suis attribuée. » Voyez comme il redoute de paraître parler uniquement, au lieu de donner des conseils. Les choses étant ce qu'elles sont, j'ai envoyé nos frères, tant j'ai souci, à cause de vous, de ne pas m'être glorifié en vain! — Paul, en vérité, tout en consultant les intérêts de tous, semble confondre les siens avec ceux des Corinthiens. Voici bien, en effet, le sens de ses paroles : Je me glorifie beaucoup à cause de vous; je me loue auprès de tous, et je me suis plus spécialement vanté auprès des Macédoniens; votre lâcheté tournerait donc à notre commune honte. Il restreint toutefois la portée de ces paroles quand il ajoute : « En cela, en toute chose même, afin qu'on vous trouve prêts, comme je l'ai annoncé. » Je n'ai pas dit que vous seriez prêts, mais que vous l'étiez, et que déjà rien ne vous manquait. Ne me faites pas trouver en défaut.

Et pour mieux marquer son inquiétude, « de peur, dit-il, que si les Macédoniens viennent avec moi, ce que j'ai dit à votre louange ne tourne à ma confusion, pour ne pas dire à la vôtre. »

2. En les donnant en spectacle à un plus grand nombre, à ceux-là même qui entendirent parler d'eux, il augmente leur confusion. Cependant il ne dit pas : J'amène les Macédoniens; ils viennent avec moi vers vous. Ces paroles auraient trahi une préméditation. Que dit-il donc? « De peur que si les Macédoniens viennent. » Plus de soupçon possible, après cela; toute autre manière de s'exprimer aurait ouvert la voie à plus de difficultés. Mais, outre les motifs spirituels, l'Apôtre ne néglige pas les raisons humaines. Encore, dit-il, que vous m'estimiez peu, et que vous soyez trop fiers pour me demander de vous conduire, songez au moins aux Macédoniens; « de peur que, s'ils viennent, ils ne vous trouvent au dépourvu, » sinon mal disposés, et, par conséquent, n'ayant pas rempli votre devoir. S'il est honteux de ne pas obtempérer sur-le-champ à ma demande, combien plus ne le serait-il pas de ne pas obéir du tout, ou de le faire d'une façon insuffisante? Il montre ensuite, avec douceur, mais de manière à frapper un coup, les conséquences de ce défaut de zèle : « Et cela, dit-il, tournerait à notre confusion, pour ne pas dire à la vôtre. » Puis il restreint sa parole, disant : « Quant à ce qui fait le sujet de ma glorification, » non certes qu'il veuille diminuer leur zèle, mais afin de les exciter au contraire à pratiquer cette vertu comme toutes les autres, « j'ai cru nécessaire de prier nos frères de me devancer près de vous, afin de préparer l'aumône promise, de telle sorte qu'elle soit offerte par la charité et non arrachée à l'avarice. » C'est toujours la même idée en des termes différents. Afin qu'on sache bien la portée de ses paroles, il dit encore qu'il a entrepris ce voyage uniquement pour leur épargner cette confusion. Voyez-vous comment ses premières paroles : « Il est superflu de vous écrire, » ont été l'occasion d'un véritable avertissement? Voyez-vous combien il insiste sur le secours en question? Remarquez néanmoins, afin de ne pas saisir entre ce que dit l'Apôtre : « Il est superflu, » et son insistance à parler, une contradiction manifeste, qu'en leur parlant sur la spontanéité, la libéralité, et la promptitude de leur volonté, il met lui-même ces trois choses en exercice. Ces conditions, il les exige, et il ne s'en cache pas, comme on peut le voir plus haut. « L'abondance de leur joie a été en proportion de leurs grandes épreuves, et leur extrême pauvreté a répandu avec profusion les richesses de leur simplicité. » II *Cor.*, VIII, 2. Qu'est-ce à dire, sinon qu'ils avaient beaucoup donné, avec joie, avec promptitude, et que, malgré cela, ils n'avaient pas éprouvé le moindre chagrin de leur générosité, ni essuyé la moindre tentation, chose plus grande encore que de se défaire de ses biens?

« Ils se sont donnés d'eux-mêmes à nous. » Peut-on mieux marquer la promptitude et la grande foi de leur âme? Il revient encore sur le même sujet. Souvent la générosité et la joie n'habitent pas en même temps dans le cœur : celui-ci donne beaucoup, mais ne tarde pas à concevoir du chagrin de s'être ainsi dépouillé; celui-là donne moins, afin de s'épargner des regrets amers. Paul, avec sa prudence ordinaire, cherche à concilier ces deux choses. Il se garde bien de dire : Mieux vaut donner peu et donner volontiers, que donner beaucoup avec tristesse. Il veut amener les fidèles à donner généreusement et sans mesure; entendez comme il s'exprime. « Afin, dit-il, de préparer votre bénédiction de telle sorte qu'elle soit offerte par la charité, et non arrachée à l'avarice. » Il met en première ligne ce qui est plus agréable, afin de les amener à donner volontiers; c'est, dit-il, une bénédiction. Dans le cours même de son exhortation, il trouve le secret d'indiquer les fruits de l'aumône, qui ménage des bénédictions à ceux qui la font. Voilà un premier attrait; car nul ne bénit avec tristesse. Ce n'est qu'après qu'il ajoute : « Et non comme arrachée à l'avarice. » Ne pensez pas que nous recevions votre don en avares, nous qui sommes les auteurs de votre bénédiction. L'avarice est le vice de ceux qui donnent contre leur gré; donc faire l'aumône contre son gré, c'est faire un acte d'avarice, et non pas donner une bénédiction. Après

cela, l'Apôtre reprend sa première pensée et encourage les fidèles à donner beaucoup et généreusement. « Or, continue-t-il, je vous dis que celui qui sème peu moissonnera peu, et que celui qui sème dans les bénédictions moissonnera dans les bénédictions. » Il ne dit pas : Parcimonieusement; mais : « Peu ; » adoucissant ainsi son langage. L'idée de semence dont il se sert encore met inévitablement sous nos yeux l'espoir d'une moisson qui nous rendra plus que nous n'avons donné. Voilà pourquoi il dit : « Celui qui sème, » et non : Celui qui donne. C'est encore dans ce but qu'il dit en général : « Celui qui sème, » et non : Si vous semez; « Celui qui sème dans les bénédictions, » et non pas simplement : Avec abondance, ce qui dirait beaucoup moins.

Reprenant la suite des choses agréables : « Que chacun donne, dit-il, comme il l'a résolu dans son cœur. » Le riche doit donner plus que le pauvre. Et insistant sur cette idée, il ajoute : « Non avec tristesse, ni comme par force, » à l'appui de quoi il apporte le témoignage même de l'Ecriture : « Car Dieu aime celui qui donne avec joie. » Que de fois cette idée se reproduit ! « Je ne donne pas un commandement; ..... je donne ici un conseil..... Donnez comme une bénédiction, et non par avarice; ..... non avec tristesse, ni comme par force; ..... Car Dieu aime celui qui donne avec joie. » Avec joie, qu'est-ce à dire, sinon avec abondance? et l'Apôtre ne me paraît s'être servi de cette expression que pour exhorter les fidèles à une générosité plus volontaire. Pour les exciter à donner beaucoup, c'était assez de l'exemple des Macédoniens et des autres encouragements; l'Apôtre aussi n'y insiste pas, il se contente de les exhorter à donner de bon cœur. La vertu est essentiellement le fruit de la liberté ; et tout ce qui est le fruit de la nécessité n'a pas de mérite. A ces conseils Paul, comme d'habitude, joint ses vœux, et il ajoute : « Dieu est tout-puissant pour faire abonder toute grâce dans vos âmes. »

Réfutation d'une pensée qui rend stériles les aumônes que nous faisons.

3. C'est la réfutation d'une pensée qui vient ordinairement à ceux qui font l'aumône, et qui, même sous nos yeux, rend stériles les meilleurs élans. Combien craignent de faire l'aumône parce qu'ils se disent : Qui sait si je ne m'appauvrirai pas moi-même ? Qui sait si je n'aurai pas besoin de l'assistance d'autrui ? Pour détruire cette crainte, il ajoute : « Dieu peut faire abonder en vous toutes ses grâces. » Il ne dit pas simplement : Peut mettre en vous; mais : « Faire abonder. » « Faire abonder la grâce, » qu'est-ce à dire ? Vous inonder tellement de ses bienfaits, que vous puissiez en user de la façon la plus large. « Afin qu'en toute chose ayant toujours ce qui vous suffit, vous puissiez abonder pour toutes les bonnes œuvres. » Quelle admirable sagesse dans cette demande ! Il ne désire aux fidèles ni les richesses, ni des trésors surabondants, mais seulement « tout ce qui suffit. » Ajoutez encore, ce qui n'est pas moins admirable, que, de même qu'il ne leur souhaite pas le superflu, il n'exige pas d'eux, dans sa condescendance, qu'ils fassent l'aumône quand ils ne sont pas riches : il demande pour eux le suffisant, et c'est assez pour montrer qu'il ne faut point abuser des dons de Dieu. « Afin que vous abondiez dans toutes les bonnes œuvres. » Je demande ces choses pour vous, dit-il, afin que vous en fassiez part aux autres ; que dis-je ? afin que vous les répandiez abondamment. Quand il s'agit des biens matériels, il ne demande que le suffisant; il demande la surabondance des biens spirituels, non pas dans l'aumône seulement, mais en toute circonstance, « dans toutes les bonnes œuvres, » en un mot. Il s'appuie ensuite de l'autorité du prophète, et les excite par ce témoignage à la générosité : « Selon ce qui a été écrit : Il a répandu ses aumônes, il a donné aux pauvres; sa justice demeure dans les siècles des siècles. » Voilà bien ce qu'il voulait dire dans ces paroles : « Afin que vous abondiez. » Répandre, cela signifie simplement distribuer avec abondance. Encore qu'on n'ait plus ce que l'on a donné, les biens produits par l'aumône ne passent pas comme elle. Chose étrange ! tandis que les biens que nous gardons périront, ceux que nous donnons demeurent et pour toujours. La justice dont il est ici question n'est autre que la bonté qui rend les hommes justes, en consumant leurs péchés comme le feu, quand elle est abondante.

Donc, pas de parcimonie mal entendue; semons plutôt à pleines mains. Ne voyez-vous pas avec quelle générosité sont traités les histrions et les courtisanes? Donnez au Christ la moitié de ce que reçoivent ces sauteurs; donnez au pauvre autant que les ambitieux accordent à ces vils acteurs. Eh quoi! on couvrirait d'or de misérables prostituées, et vous verriez la chair du Christ toute nue, sans songer seulement à cacher sa nudité sous de pauvres haillons! Cela pourrait-il être excusable? Et quel supplice ne mériteriez-vous pas, si, à côté de ces dons nombreux prodigués à des créatures de perdition et d'ignominie, vous n'aviez pas le plus léger présent pour le pauvre qui vous garde et vous ennoblit? Mais telle n'est pas votre conduite; d'une prodigalité sans limites quand il s'agit du boire, du manger, et des délices de la chair, vous ne vous souvenez jamais de la pauvreté; si par hasard vous êtes appelé à la soulager, vous vous trouvez le plus pauvre de tous. Vous nourrissez une légion de parasites et de flatteurs sans vous plaindre : il vous semble que l'argent coule de source; mais, à la simple vue d'un pauvre, vous êtes saisi de crainte et le spectre de la pauvreté se dresse devant vous. Eh bien, entendez-le, nous serons condamnés par nous-mêmes et par les autres, par les hommes vertueux et par les pécheurs. Pourquoi, nous sera-t-il dit, pourquoi ne vous êtes-vous pas montré également généreux dans les choses honnêtes? Ce pécheur n'était jamais arrêté dans sa générosité pour cette femme coupable : vous, lorsque vous donnez au Seigneur qui vous défend toute sollicitude exagérée, vous tremblez, et vous avez peur! Quel pardon mériterez-vous? Si l'homme se montre reconnaissant d'un bienfait reçu, croyez-vous que le Christ aura seul le privilége de l'ingratitude? Il est bon quand on ne fait rien pour lui, quelle ne sera pas sa gratitude s'il est notre obligé? — Vous me direz : Voyez plutôt combien qui, après s'être défaits de tout, se trouvent réduits à la misère, parce que nul ne les sait secourir? — Singulier exemple? Eux, ils ont dissipé toute leur fortune, et vous n'avez pas donné une obole! Donnez d'abord tous vos biens, et vous parlerez ensuite; mais tant que vous n'êtes pas accessible à la pitié, tant que vous êtes si peu généreux, pourquoi vous autoriser de ces exemples?

A Dieu ne plaise que nous voulions vous élever à la perfection de la pauvreté! nous ne voulons qu'une chose, vous séparer du superflu et vous apprendre à vous contenter du nécessaire. Quant aux choses nécessaires à la vie, nous ne voulons pas vous empêcher de les avoir. Ayez de quoi vivre et vous vêtir, qui s'y oppose? Mais ne confondez pas les aliments avec les délices de la vie, ni le vêtement du corps avec la recherche et le luxe. Encore même, s'il fallait parler en toute vérité, pourrions-nous dire que le plaisir de la vie est tout entier dans une sobriété sévère. Quel est, en effet, le plus heureux de ces deux hommes, celui qui se nourrit de légumes et ne connaît ni les ennuis de la maladie, ni les fatigues d'un corps trop délicat, ou celui qui trouve dans les raffinements d'une vie recherchée la source de mille maux? Vous avez répondu. Voilà donc votre modèle; si vous voulez vivre heureux et content, marchez sur ses traces et soyez satisfait du nécessaire. Pouvez-vous vivre avec des légumes seulement sans compromettre votre santé, faites-le; usez toutefois de ménagements si vous êtes moins vigoureux, si les ménagements vous sont nécessaires; mangez même un peu de viande, si vous êtes plus faible, nous le voulons bien. Nos conseils ont moins pour but d'opprimer les hommes que de les détacher du superflu; et tout cela est superflu qui est en dehors du nécessaire. Donc il faut mettre sur la ligne du superflu tous les biens dont la privation ne nous empêche pas de vivre en conservant nos forces et les règles de la convenance.

4. Appliquons ce principe aux vêtements, à la table, aux maisons, à tous les autres biens, et en toute chose contentons-nous du nécessaire. Le superflu est inutile. Quand, après beaucoup d'efforts, vous en serez venus à être satisfaits d'une honnête médiocrité, il vous faudra aller encore plus loin dans le détachement, si vous voulez marcher sur les traces de la veuve de nos saints livres. Cette pauvre femme vous dépasse de beaucoup, vous qui en êtes encore à désirer le nécessaire; car elle en était venue à ne pas même se préoccuper de sa nourriture. Quoi donc,

vous êtes encore inquiets du nécessaire ? n'avez-vous pas honte d'être vaincus par une femme ? ne rougissez-vous pas, non plus seulement de ne pouvoir pas l'imiter, mais de la laisser vous précéder de si loin ? Elle n'avait sur ses lèvres aucune de ces hésitations qui vous sont familières : Que deviendrai-je si, après m'être privée de toutes mes richesses, j'en suis réduite à implorer l'assistance d'autrui ? Elle se dépouillait volontiers et magnifiquement de tout son bien. Que dirai-je de cette veuve de l'Ancien Testament qui vivait du temps du prophète Elie ? Non-seulement elle était devenue pauvre, mais elle et ses enfants se trouvaient en danger de mort. Loin d'attendre de qui que ce soit du secours, elle ne songeait qu'à finir bientôt sa vie. — Vous direz, peut-être : Il lui suffit de voir le prophète pour être touchée et sentir revivre en elle ses instincts bienfaisants. — Quoi donc ? est-ce que vous n'êtes pas en présence de saints innombrables ? que dis-je ? est-ce que vous n'avez pas le Seigneur des prophètes qui demande l'aumône ? Or, vous demeurez insensibles quand même ; vos greniers regorgent de toute sorte de biens, et vous ne daignez même pas vous départir du superflu. — Mais vous ajoutez : C'est la présence du prophète qui toucha et attendrit le cœur de cette femme ! — Cette foi, cette croyance, qu'elle avait devant elle un homme grand et illustre, est tout à fait digne d'admiration. Qu'il était plus naturel à cette étrangère peu instruite des choses de Dieu de se dire : Si cet homme était prophète, aurait-il besoin de moi ? Et, s'il était ami de Dieu, en serait-il abandonné ? Que les Juifs portent le poids de leur iniquité, je le veux ; mais celui-ci, pourquoi serait-il ainsi traité ? Rien de pareil ne lui vient à la pensée ; elle ouvre au prophète sa maison, après lui avoir ouvert son cœur : elle lui offre tout ce qu'elle possède ; elle s'oublie elle-même et néglige ses enfants pour lui donner généreusement l'hospitalité. Si nous nous laissons vaincre par cette pauvre veuve, une femme étrangère, inculte, mère de famille, ignorante de bien des choses que nous connaissons, que nous serons coupables, et quel supplice nous nous préparons !

Ce ne sont pas les forces du corps qui nous rendent énergiques. On peut être sur un lit de douleur, et ne pas manquer de courage ; on est fort quand le cœur ne défaille pas : supprimez ce courage intérieur, quand même vous pourriez, grâce à la vigueur de vos membres, renverser une montagne, vous n'êtes pas plus fort qu'un jeune enfant ou une vieille femme. L'homme fort lutte contre ses vices ; l'autre n'ose même pas les regarder en face. Voyez cette force morale à l'œuvre dans l'exemple que je viens de citer. Pouvez-vous rien vous figurer de plus fort que cette femme qui imposa silence aux exigences de la nature, aux cris de la faim, aux menaces de la mort, et conserva son intrépidité à travers tous ces obstacles ? Entendez le Christ faire son éloge : « Il y avait beaucoup de veuves aux jours d'Elie, et le prophète ne fut envoyé à aucune d'elles, si ce n'est à celle-là. » *Luc.*, IV, 25. Dirai-je encore une chose plus étrange et plus étonnante ? Cette femme a plus fait pour la gloire de l'hospitalité que notre père Abraham. Sans doute elle n'eut pas, comme lui, la ressource de ses troupeaux ; avec sa pauvre poignée de farine, elle se plaça la première parmi ceux qu'illustra leur générosité. Abraham voulut remplir par lui-même le devoir de l'hospitalité, et c'est la cause de sa gloire ; cette femme, dans le même but, oublia ses propres enfants, sans qu'aucune espérance vînt soutenir son cœur. Et nous, malgré les récompenses promises, malgré les menaces d'une rigueur suprême, et, chose plus extraordinaire, malgré tous les dons que Dieu nous prépare et qui font sa propre félicité, nous sommes d'une torpeur désolante. Eveillons-nous donc, dispersons et donnons aux pauvres comme il convient. Dieu mesure nos dons sur nos ressources et non sur leur valeur réelle. Le don d'une obole est souvent méritoire, et vous avez moins de mérite en donnant des sommes d'or, parce que vous le tirez de votre superflu. Donnez quand même, et vous verrez votre générosité s'augmenter. Semez de l'argent, et vous récolterez la justice. La justice et l'argent ne vont guère ensemble, mais par l'une on arrive à l'autre, encore qu'ils ne puissent pas être en même temps dans le même cœur. La justice et l'amour des biens terrestres ont chacun leur re-

traite particulière. Ne cherchez pas à concilier des choses inconciliables. Si vous voulez que la justice règne en vous, chassez ce vil tyran qui s'appelle l'amour de l'or. La justice est une reine qui appelle l'homme de la servitude à la liberté; l'amour de l'or l'asservit, au contraire. Loin de nous donc cette vile passion; embrassons plutôt avec énergie la vertu opposée afin de jouir du bienfait de la liberté en cette vie, et d'obtenir en l'autre le royaume des cieux. Puisse cette faveur nous être à tous accordée, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

« Que celui donc qui donne la semence à celui qui sème, vous donne le pain dont vous avez besoin pour vivre; qu'il multiplie votre semence et augmente de plus en plus les fruits de votre justice. »

1. Comment ne pas admirer la sagesse de Paul? De même qu'il avait distingué les biens spirituels des biens temporels, il distingue encore les conséquences des uns de celles des autres, faisant à chacun sa part. « Il a répandu ses aumônes, il a donné aux pauvres, sa justice demeure éternellement; » ces paroles s'appliquent à la récompense spirituelle; celles-ci, au contraire : « Il multipliera votre semence, » ont rapport à ce qui tombe sous les sens. De cette récompense charnelle, il revient, comme il fait souvent d'ailleurs, à la récompense spirituelle : « Il augmentera les fruits de votre justice. » Il parle ainsi soit pour varier son discours, soit pour déraciner de leurs cœurs jusqu'au germe d'une hésitation, soit enfin pour les délivrer des craintes de la pauvreté, comme dans le cas présent. Car, si Dieu donne la semence à ceux qui sèment la terre, s'il fournit avec abondance les aliments du corps, combien plus ne se montrera-t-il pas généreux envers ceux qui cultivent les cieux et ont souci de leur âme, ces choses lui étant chères entre toutes? Or, l'Apôtre ici n'argumente pas; il prie, afin de rendre son argumentation plus évidente et d'amener l'espérance dans les cœurs, non-seulement par ce qui arrive, mais aussi par sa prière même : « Que Dieu vous donne et multiplie votre semence, qu'il augmente les fruits de votre justice. » Pas de doute possible sur la libéralité de Dieu; ces paroles : « Qu'il vous donne et multiplie, » l'excluent. De notre côté, ne demandons rien que ce qui nous est nécessaire pour vivre : « le pain de chaque jour. » Et ce n'est pas une des choses les moins admirables dans notre apôtre que celle que nous avons de nouveau à signaler ici. Il ne veut pas dans les choses nécessaires que nous demandions plus que ce dont nous avons besoin; mais il veut que nous amassions au contraire de grandes richesses spirituelles. Il disait plus haut : « Afin qu'ayant ce qui vous suffit, vous puissiez abonder dans toutes les bonnes œuvres; » et maintenant : « Puisse celui qui donne le pain nécessaire à la vie, multiplier votre semence; » ce qu'il faut entendre de la semence spirituelle. Il ne se contente pas d'exiger l'aumône, il la veut abondante et intarissable, d'où il la désigne souvent sous le nom de semence. Comme le blé jeté en terre donne des moissons florissantes, l'aumône prépare aussi des gerbes abondantes de justice, et devient la source d'une récolte ineffable. Mais quel usage faut-il faire de ces biens? à quoi faut-il les employer? l'Apôtre l'indique après avoir formé ces vœux : « Afin, dit-il, que riches en tout, vous abondiez en cette simplicité qui nous fait rendre des actions de grâces à Dieu. »

Que nos aumônes soient sages et copieuses.

Ne consumez pas vos richesses en une charité stérile, mais plutôt en cette charité qui se tourne en actions de grâces vers le ciel. Dieu a laissé de grandes choses à notre libre arbitre; il s'est réservé les moindres, nous abandonnant les plus importantes. La nourriture de notre corps, il a voulu en demeurer le dispensateur : nous sommes maîtres du soin de nos âmes, et il dépend de nous de leur faire produire une riche moisson; car nous n'avons besoin pour cela ni de la rosée des nuits, ni du retour des saisons; notre volonté suffit à tout, avec elle nous pouvons arriver au ciel. L'Apôtre entend ici par simpli-

cité cette générosité sainte qui nous fait rendre grâces à Dieu. L'aumône est unie à l'action de grâces, et l'action de grâces devient la source d'une foule d'autres biens, que Paul énumère en poursuivant sa demande, afin d'encourager ainsi davantage ceux à qui il s'adresse, par l'espérance de tels bienfaits. Quels sont donc ces avantages si précieux? Entendez ce qu'en dit l'Apôtre : « Car ces offrandes que nous recueillons, ne fournissent pas seulement aux besoins des saints, mais elles font rendre au Seigneur de nombreuses actions de grâces, qui prouvent en faveur de notre ministère, et glorifient Dieu de votre obéissance envers l'Evangile de Jésus-Christ, et de la charité sincère avec laquelle vous faites part de vos biens, soit à eux, soit à tous les autres, qui témoignent, par les prières qu'ils font pour vous, de l'amour qu'ils vous portent à cause de la grâce admirable de Dieu qui est en vous. »

Expliquons ces paroles. Non-seulement vous suffisez aux besoins indispensables des saints, mais vous les dépassez, c'est-à-dire vous leur donnez au delà de ce qui leur est nécessaire ; de plus, par leur entremise vous rendez gloire à Dieu, vu qu'ils célèbrent sa gloire à cause de la soumission de votre foi. On aurait pu attribuer cette reconnaissance aux seuls bienfaits reçus ; cela n'est plus possible après qu'ils ont été ainsi élevés. Cette parole de l'Epître aux Philippiens : « Ce n'est pas que je recherche vos dons, » *Philip.*, IV, 17, peut leur être parfaitement appliquée. Sans doute, ils se réjouissent de ce que vous avez soulagé leur misère en leur donnant des choses dont ils avaient un besoin pressant ; mais combien plus leur joie est grande de vous voir soumis à l'Evangile ! Votre générosité si touchante est une preuve de votre foi ; l'Evangile vous la prescrit. « Et de la simplicité avec laquelle vous faites part de vos biens, soit à eux, soit aux autres. » Ils sont reconnaissants, parce que vous êtes généreux envers les autres comme envers eux-mêmes, et c'est leur gloire de rendre ainsi grâces au ciel pour des bienfaits qui ne les touchent pas. Le sort des autres les préoccupe plus que le leur, et cette sollicitude extrême des intérêts d'autrui dans leur misère est la preuve d'une grande vertu. Rien n'est plus sujet à l'envie que l'homme pauvre. Eux ne connaissent pas ce vice ; loin d'être jaloux du bien que vous faites aux autres, ils s'en réjouissent comme s'il était fait à eux-mêmes. « Et des prières faites pour vous. » Ils rendent grâces à Dieu pour eux, et ils lui demandent dans leur amour la grâce de jouir de votre présence. Et tout cela, ils le demandent moins à cause de vos richesses, qu'afin de jouir du spectacle du don que vous avez reçu.

2. Voyez-vous la sagesse de Paul ? Il exalte leur vertu ; mais il en glorifie Dieu, appelant cette vertu une grâce. Certes il avait fait d'eux un grand éloge, il avait exalté leurs mérites et eux-mêmes, puisqu'il avait reconnu que son ministère était soumis au leur, il avait approuvé leur conduite ; maintenant il attribue à Dieu tout le bien opéré, et il s'unit à eux pour en rendre grâces à qui le mérite : « Rendons grâces à Dieu, dit-il, de son ineffable don. » Ce don, c'est l'ensemble des biens que l'aumône attire sur ceux qui la font, comme sur ceux qui la reçoivent, ce sont ces bienfaits secrets que sa présence répand abondamment sur la terre entière, bienfaits précieux qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. Mais eux-mêmes, que de faveurs n'ont-ils pas reçues de Dieu ! Il les leur rappelle pour exciter leur générosité, et termine là son discours, comme sur le motif le plus pressant qu'ils puissent avoir de pratiquer la vertu. Or, si les dons de Dieu sont ineffables, combien plus sa nature, et qu'ils sont insensés ceux qui ont la prétention de la scruter ! Et non-seulement les dons de Dieu sont ineffables, mais elle ne l'est pas moins, cette paix suprême par laquelle il a réconcilié la terre avec les cieux. Il n'y a pas de parole capable d'exprimer ceux-là, il n'y a pas de pensée pour se représenter celle-ci. Efforçons-nous donc, soutenus par une si grande faveur, de bien vivre et d'être charitables ; ce que nous ferons sûrement si nous évitons tout excès dans le boire ou dans le manger. Le boire et le manger ne nous ont pas été donnés pour nous perdre, mais pour nous sustenter.

On ne tombe pas dans l'ivresse parce qu'on boit du vin, autrement nous en serions tous ivres.

Ah ! direz-vous, il serait bon qu'on pût boire à volonté sans craindre que des libations abondantes pussent troubler la raison. Ainsi parlent les intempérants. Mais, grand Dieu ! vous savez combien est nuisible l'abus de la boisson, et vous n'avez pas le courage de vous abstenir ; vous voyez les honteux, les funestes ravages de cette passion, et vous ne savez pas en triompher ! Que serait-ce, si vous pouviez boire beaucoup et sans danger aucun ? Comment seriez-vous maître de votre penchant effréné ? Est-ce que vous ne désireriez pas que l'eau des fleuves fût changée en vin ? Est-ce que vous ne soupireriez pas après la ruine et la destruction de toute chose ? Quoi ! il y a dans l'usage que nous devons faire de la nourriture des bornes que nous ne dépassons jamais sans souffrance, et néanmoins nous ne savons pas subir le frein, nous acceptons le concours de tous pour satisfaire l'impérieux instinct de la gourmandise qui nous dévore ; que serait-ce si ce frein n'existait plus ? Aurions-nous dans la vie d'autres préoccupations ? Fallait-il donc approuver cette passion insensée, et ne pas mettre d'obstacle à ces ardeurs dangereuses ? Que de conséquences funestes auraient alors surgi !

O insensés ! perdus dans la débauche et dans la fange des passions honteuses, si vous revenez quelquefois à vous-mêmes, vous vous dites dans votre sécurité : Pourquoi cela a-t-il été ainsi dépensé ? quand vous devriez au contraire vous insurger contre vos crimes ! Au lieu de dire comme vous faites : Pourquoi Dieu a-t-il fixé ces limites ? pourquoi ne pouvons-nous pas impunément tout faire ? dites plutôt : Pourquoi être toujours l'esclave de ma passion ? pourquoi ces insatiables ardeurs ? pourquoi sommes-nous plus stupides que les animaux sans raison ? Ah ! qu'il serait bon qu'on se demandât ces choses et qu'on entendît les paroles où l'Apôtre indique la salutaire influence de l'aumône sur les cœurs, pour les mettre courageusement en pratique ! L'aumône, c'est-à-dire le mépris de l'argent, rend les hommes bons, les dispose à glorifier Dieu, enflamme la charité, accroît le courage, et fait des prêtres investis d'un sacerdoce auguste et méritoire. L'homme charitable n'a ni vêtement sacerdotal, ni clochette, ni couronne ; mais il est couvert de cette robe de la bienfaisance, qui vaut certes le vêtement ostensible du prêtre ; mais il est oint, au lieu d'une huile sensible, de l'onction de l'Esprit saint ; mais il a une couronne tressée de commisération, dont l'Ecriture dit : « Dieu te couronne dans la miséricorde et l'amour ; » *Psalm.* CII, 4 ; mais enfin il porte sur son front le nom, que dis-je ? la ressemblance même de Dieu. Comment ? « Vous serez, est-il écrit, semblables à votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 45.

Véritable amour du Père céleste

3. Voulez-vous maintenant voir son autel ? Ni Beseléel, ni aucun autre ouvrier ne l'a construit ; Dieu s'en est réservé la structure, et il l'a bâti d'une matière plus belle que le ciel, d'âmes raisonnables. Mais, direz-vous, le prêtre entre dans le saint des saints. Vous pouvez, vous aussi, en offrant votre sacrifice, entrer dans des parvis plus redoutables, où nul autre ne pénètre que votre Père qui vous voit dans le secret, où aucun regard ne peut arriver. Et comment, l'autel étant public, aucun œil n'y peut-il arriver ? Chose admirable ! autrefois le sacrificateur était véritablement dans la solitude, derrière les voiles et les portes qui l'isolaient des fidèles ; aujourd'hui, en sacrifiant en public, comme dans le saint des saints, on doit être saisi d'un plus grand effroi. Ne savez-vous pas que, si vous n'agissez pas par ostentation, dans ce moment même, nul ne vous voit, quand même l'univers entier vous verrait ? Le Christ n'a pas dit seulement : « Ne faites pas vos bonnes œuvres devant les hommes ; » il a ajouté : « Afin qu'ils vous voient. » Cet autel est composé des membres du Christ ; cet autel, c'est le corps même du Christ. Respectez-le donc ; vous immolez vos victimes sur la chair du Seigneur. Ah ! qu'il est plus auguste, cet autel, que celui de la loi ancienne ! Qu'il est même plus redoutable que celui de la loi nouvelle ! Cependant, ne tremblez pas. L'autel de la loi est sanctifié par la victime qu'on immole ; celui de l'homme miséricordieux est construit de la victime même qui l'édifie. Le premier, fait de pierres, devient saint par l'attachement du corps du Christ ; le second, parce qu'il est le corps même du Christ. Qu'il est donc plus terrible ce

dernier que l'autre, devant lequel son peuple est réuni !

Quelle pensée avez-vous alors d'Aaron, de sa couronne, des clochettes qu'il portait, du saint des saints enfin ? Et qu'ai-je besoin de cette comparaison avec l'autel d'autrefois, quand l'autel de la nouvelle loi a paru moins éclatant que celui dont nous parlons ? Cependant, vous qui honorez l'autel sur lequel le corps du Christ repose, vous outragez, vous méprisez dans sa ruine celui qui est le corps même du Christ ! Cet autel, vous le rencontrez partout, dans les rues et sur les places ; vous pouvez à chaque heure sacrifier sur cet autel, car c'est un véritable sacrifice qu'on offre. Comme le prêtre debout à l'autel invoque l'Esprit saint, vous l'invoquez aussi par vos paroles et par vos actes, rien ne retenant et n'enflammant le feu de l'Esprit comme cette huile sainte largement répandue. Voulez-vous savoir ce que deviennent vos offrandes, venez, je vais vous le dire. Quelle est donc cette fumée et ces odeurs embaumées qui s'élèvent de l'autel ? La gloire et l'action de grâces. Jusqu'où montent-elles ? Jusqu'au ciel. Que dis-je ? elles dépassent le ciel lui-même et les cieux des cieux, pour arriver jusqu'au trône du Roi : « Vos prières et vos aumônes sont montées en présence de Dieu. » *Act.*, x, 4. Ces parfums mystiques n'interceptent pas une grande quantité d'air, ils ouvrent plutôt la voûte même des cieux. Vous vous taisez ; le fait parle pour vous, et voilà qu'un sacrifice de louange est offert, non certes par l'immolation d'une victime, ou l'ardeur dévorante du feu, mais par une âme spirituelle, qui apporte le tribut de ses dons. Il n'y a pas de sacrifice comparable à celui-là. Donc, toutes les fois que vous verrez un pauvre ayant la foi, songez que vous avez un autel sous les yeux, et, loin de le mépriser, respectez-le. Défendez-le contre les injures d'autrui. En agissant de la sorte, vous vous rendrez le Seigneur propice et vous mériterez les biens promis. Puissions-nous obtenir ces biens par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

« Pour moi, Paul, qui suis si humble devant et parmi vous, et qui agis avec tant de confiance quand je suis absent, je vous conjure par la douceur et bonté du Christ, je vous prie de ne pas me forcer, quand je serai présent, d'agir avec cette hardiesse qu'on me prête, à l'égard de quelques-uns qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair. »

1. Après avoir terminé, comme il convenait, ses exhortations sur l'aumône, après avoir démontré la supériorité de sa charité à leur égard, après avoir suffisamment parlé de sa patience et de ses épreuves, Paul en vient très-opportunément à gourmander les faux apôtres, concluant par des reproches pour eux et par son propre éloge. C'est d'ailleurs là le sens de toute cette épître, et il le sent bien lui-même, car il cherche à chaque instant à atténuer, à corriger ses propres paroles. « Commençons-nous, dit-il en un endroit, commençons-nous de nouveau à nous recommander nous-mêmes ? » II *Cor.*, III, 1. Et ailleurs : « Ce n'est pas que nous nous recommandions nous-mêmes ; mais nous voulons vous donner l'occasion de vous glorifier. » *Ibid.*, V, 12. Et encore : « J'ai fait une folie en me glorifiant ; vous m'y avez contraint. » *Ibid.*, XII, 11. Nous trouverions beaucoup d'autres expressions pareilles. On aurait raison d'appeler cette épître un éloge de Paul, tant y sont largement développées et les merveilles de la grâce à son égard, et ses bonnes œuvres. Il ne manquait pas d'orgueilleux qui se préféraient à Paul, le traitaient de superbe, d'homme de rien, de docteur pervers et dangereux, signe manifeste de la corruption de leur esprit ; or, voyez comme Paul commence ses reproches : « Pour moi, Paul. » Quel autorité ! quel poids dans ces paroles ! C'est comme s'il disait : Je vous en conjure, ne me contraignez pas à parler, ne me laissez pas user de ma puissance contre ceux qui m'insultent et me tiennent pour un homme charnel.

Le reproche est plus amer que celui qu'il leur avait adressé dans une autre épître en ces termes : « Viendrai-je à vous la verge à la main, ou dans un esprit de charité et de douceur ? Il y en

a qui sont enflés d'orgueil comme si je ne devais pas venir à vous. Mais je viendrai, et je connaîtrai, non plus les paroles des orgueilleux, mais leurs actes. » I *Cor.*, IV, 21, 18, 19. Dans les deux cas sa puissance apparaît, aussi bien que sa douceur et sa longanimité. On le voit supplier et conjurer, afin qu'il n'ait pas besoin d'en venir aux rigueurs d'une colère vengeresse, et qu'on lui épargne la douleur de frapper, de punir, d'infliger des châtiments suprêmes. Voyez plutôt : « Je vous conjure, dit-il, de ne pas me forcer en votre présence d'agir avec cette hardiesse qu'on me prête, à l'égard de quelques-uns qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair. » Mais reprenons les premières paroles de l'Apôtre : « Pour moi, Paul, » dit-il. C'est solennel! c'est grave et sérieux! Comme il avait dit en d'autres endroits : « Moi, Paul, je vous dis; » *Galat.*, V, 2; « quoique je sois Paul et déjà vieux; » *Philem.*, I, 9; « elle en a secouru plusieurs et moi-même; » *Rom.*, XVI, 2; il dit ici : « Pour moi, Paul. » Néanmoins, encore que cette prière qu'il fait en son nom soit grande, elle le devient bien autrement, quand il ajoute : « Par la miséricorde et la bonté du Christ. » Ce qu'il veut, c'est leur inspirer une crainte salutaire, et, pour y mieux réussir, il met ses paroles sous les auspices de la clémence et de la bonté; sa prière devient plus pressante. C'est comme s'il disait : Respectez la miséricorde du Christ au nom de laquelle je vous prie. Car, il faut qu'on le sache bien, quelque nécessité qu'ils lui aient imposée, son cœur est toujours plus incliné vers la miséricorde, non par impuissance d'être rigoureux et sévère, mais à cause des exemples du Christ.

« Moi, qui suis si humble parmi vous, et qui absent agis avec tant de confiance. » Qu'est-ce à dire? Sans doute il parle ironiquement, empruntant leurs propres paroles. Ils lui reprochaient, en effet, d'être en leur présence sans tenue, vil, méprisable même, et de prendre des tons et un langage altiers, provocateurs et menaçants dès qu'il était loin d'eux. On le voit mieux encore par les paroles suivantes : « Ces lettres, dit-on, sont sévères; mais, lorsqu'il est présent, tout est faible dans sa personne et méprisable dans ses discours. » *Ibid.*, 10. Donc, ou bien il parle ironiquement afin de rendre sa sévérité évidente, disant : Moi, celui qui est si humble devant vous, moi, cet homme si vil de près, à les entendre, et si hautain de loin; ou bien il veut faire entendre que la fierté de ses paroles vient moins de son orgueil que de la confiance qu'il met en eux. « Je vous conjure de ne pas me contraindre d'agir en votre présence avec cette audace qu'on me prête contre ceux qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair. » Voyez-vous combien est grande son indignation, et combien sage le blâme infligé? Ne me forcez pas, je vous en conjure, à me montrer fort et puissant devant vous. On me reprochait de n'être audacieux contre vous que loin de vous, voilà pourquoi j'ai dit : Epargnez-moi la douleur de faire usage de ma puissance. Il ne dit pas : L'audace que j'ai, mais : « Celle qu'on me prête. » Encore il ne l'a pas manifestée; qu'on n'aille pas seulement lui en fournir l'occasion; il ne la désire pas. Au reste, s'il en venait là, ce ne serait pas pour ses intérêts, mais pour la gloire et la défense de l'Evangile. Si même dans ce dernier cas, il use d'une intarissable douceur, il attend, il supplie qu'on ne lui impose pas une extrémité si douloureuse, combien plus il se fût montré bon si ses seuls intérêts eussent été en cause!

2. De grâce donc, que je n'aie pas à faire usage de ma puissance quand je serai là; c'est-à-dire, que je n'aie pas de châtiments à infliger. Ce n'est pas lui qu'il faudrait accuser d'un excès de vanité et d'ostentation, lui qui ose appeler du nom d'audace l'exercice d'un devoir rigoureux! « Je vous conjure de ne pas me forcer d'agir en votre présence avec cette audace qu'on me prête contre quelques-uns. » Le devoir d'un maître est moins de punir que de corriger; il lui appartient de n'user des châtiments qu'en dernier ressort et en désespoir de cause. Mais à qui s'adressent ces menaces? « A ceux qui croient que nous marchons suivant la chair, » et qui nous réprésentent comme un hypocrite, un méchant, un orgueilleux. « Quoique nous vivions dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair. » Il les étonne par cette figure :

Nous portons, dit-il, un corps de chair, c'est vrai ; mais nous ne vivons pas selon la chair. Il n'entre pas dans d'autres détails pour le moment, réservant tout ce qui pourrait être un éloge particulier de sa vie ; il fait voir d'abord toute l'excellence de la prédication qui n'est point chose humaine, et ne s'appuie pas sur un secours terrestre. Voilà pourquoi il ne dit pas : Nous ne vivons pas ; il dit : « Nous ne combattons pas selon la chair. » Sans doute, nous avons entrepris une grande lutte ; mais nous ne nous servons pas d'armes charnelles, nous ne nous appuyons pas sur des secours humains.

Que faut-il entendre par armes charnelles.

« Nos armes ne sont point charnelles. » Que faut-il entendre par armes charnelles ? Les richesses, la gloire, la puissance, l'éloquence, la force, l'agilité, la flatterie, la dissimulation, et autres ressources pareilles. Telles ne sont pas nos armes. Nos armes sont « puissantes en Dieu. » Il ne dit pas : Nous ne sommes pas charnels ; mais bien : « Nos armes. » Je l'ai déjà observé, il parle d'abord de la prédication et en attribue à Dieu toute l'efficacité. Au lieu d'appeler, comme il semblait devoir le faire, ses armes spirituelles, il dit qu'elles sont « puissantes, » indiquant bien la faiblesse et l'impuissance des armes des autres. Il ne dit pas : Nous sommes puissants ; mais : « Nos armes sont puissantes en Dieu. » C'est par Dieu, et non par nous, que ces armes ont été préparées. Les châtiments, les revers auxquels ces hommes étaient sujets, les maux qui les opprimaient marquaient suffisamment leur faiblesse ; voilà pourquoi il met en avant la puissance de Dieu : « Nos armes sont puissantes en Dieu. » Rien ne fait éclater davantage sa force, que les armes qui lui assurent la victoire. Encore que nous portions ces armes, c'est Dieu qui combat, c'est Dieu qui triomphe. Paul fait ensuite un bel éloge de ces armes, en leur attribuant la puissance « de détruire les citadelles. » Mais n'entendez pas ces mots dans un sens matériel ; il explique qu'elles « ruinent les raisonnements humains. » Ainsi, d'une part, est indiquée la grandeur de la lutte, de l'autre, sa nature toute spirituelle. Ces citadelles investissent les âmes, et non les corps ; comme elles sont plus fortes, il faut des meilleures armes pour les détruire... Ce sont la superbe des Gentils, la hardiesse de leurs sophismes et de leurs raisonnements, toutes choses dont il vint à bout avec de telles armes. « Détruisant les raisonnements humains et toute science qui s'élève contre la science de Dieu. » Il continue la métaphore, afin de mieux exprimer sa pensée. Tours et citadelles, défense quelconque, rien ne résiste, tout cède à la force de ces armes.

« Et réduisant tous les esprits en servitude sous l'obéissance de Jésus-Christ. » Qui dit servitude, dit chose terrible, car la servitude, c'est la négation de la liberté. Pourquoi donc se servir de cette expression ? l'Apôtre y attache une autre signification. Etre captif, cela veut dire, ou bien perdre sa liberté par violence, ou bien résigner soi-même le droit d'user jamais de sa liberté. Ce dernier sens est celui employé par l'Apôtre en cet endroit : « Réduisant en servitude. » C'est comme dans cet autre où il disait : « J'ai dépouillé les autres Eglises. » I *Cor.*, XI, 8. Est-ce à dire qu'il les eût dépouillées à la dérobée ? Non certes ; mais qu'il avait reçu leurs dépouilles en retour de sa victoire. Paul ne combattait pas à armes égales, et la victoire lui était facile. Il ne dit pas : Détruisant un ou deux esprits, mais : « Tous les esprits ; » ni : Nous avons vaincu, triomphé, mais : « Nous avons réduit en servitude ; » ni, comme plus haut : Nous avons attaqué les citadelles, mais : « Nous les avons détruites, » nos âmes étant plus fortes que ces tours. Nous ne combattons pas avec des paroles, et dans un esprit de sagesse charnelle, nous luttons contre des paroles par des œuvres, et dans un esprit de force et de douceur. Comment donc me serais-je glorifié dans mes discours ? Comment aurais-je rempli mes lettres de menaces, ainsi que me le reprochent ceux qui disent : « Ses lettres sont sévères ? » II *Cor.*, X, 10. Notre force est toute ailleurs.

3. « Réduisant en servitude tous les esprits sous l'obéissance du Christ. » L'expression était dure, il se hâte d'en diminuer la rigueur en ajoutant : « Sous l'obéissance du Christ ; » c'était passer de la servitude à la liberté, de la mort à la vie, de la ruine au salut. Nos ennemis, nous les avons terrassés, mais ensuite nous les avons

applées à la vérité. « Ayant en main le pouvoir de châtier toute désobéissance, après que votre obéissance aura été complète. » Ces paroles s'adressent à tous ; elles doivent amener dans tous les cœurs une crainte salutaire. Nous attendons avant de frapper que, dociles à nos conseils, vous vous soyez entièrement isolés des méchants ; alors seulement nous viendrons frapper ces derniers dans leur solitude et les punir du mal incurable qui les dévore. Vous obéissez, en effet ; mais votre obéissance n'est pas entière. — Et pourquoi ne pas frapper maintenant ? vous obtiendriez un plus grand bien. — Non, si je vous écoutais, vous seriez enveloppés dans le même supplice. — Pourquoi ne pas nous épargner, tout en frappant les autres ? — Ma mansuétude aurait passé pour de la faiblesse, et telle n'est pas mon intention ; je veux d'abord vous corriger, et punir ensuite les autres. O prodige de tendresse ! il veut frapper ; mais, voyant les siens mêlés aux étrangers, il sait contenir son courroux jusqu'à ce que, la séparation étant faite, ses coups puissent porter uniquement sur les derniers, ou plutôt sur personne. Car ses menaces, comme le désir qu'il manifeste de ramener seulement ceux qu'il appelle, n'ont qu'un but, les ramener tous par la crainte à de meilleures dispositions, et s'épargner ainsi la douleur de faire porter à qui que ce soit le poids de sa colère.

Comme un habile médecin, comme un père, un protecteur, un tuteur universel, il prend soin des intérêts de tous, écarte les obstacles, éloigne les méchants, exerce partout une garde vigilante. Non content de combattre, il s'élance à de nobles, à de sûres victoires, dresse ses trophées, brise, détruit, renverse les armes du démon et les résistances de l'enfer ; il porte ses conquêtes dans le camp du Christ. Toujours actif, il va des uns aux autres, et ne quitte ces derniers que pour retourner aux premiers. Comme pour un général illustre, chaque jour, chaque heure marquent une gloire de plus dans ses succès. Au commencement de la lutte il n'avait qu'un pauvre vêtement ; maintenant il a sous son empire des villes entières et leurs habitants. La parole de Paul lui tient lieu d'arcs, de haches, de traits, de tout enfin. Il parle, et ses paroles tombent sur les ennemis comme un feu dévorant, chassent les démons et ramènent les hommes qu'ils possédaient. Quand il a chassé cet esprit mauvais, cinquante mille magiciens accourent vers lui, brûlent leurs livres de magie, et se soumettent à la vérité. On voit souvent dans une guerre les soldats déposer en masse leurs armes entre les mains de l'ennemi, parce qu'une tour a été prise, parce qu'un chef a été vaincu ; pareille chose se produit du vivant de l'Apôtre : le démon mis en fuite, tous ceux qu'il retenait en son pouvoir, ayant rejeté ou plutôt détruit leurs livres, accoururent aux pieds de Paul. Et Paul, regardant l'univers comme une vaste armée, continuait toujours de combattre. On eût dit, à le voir si agile, qu'il volait à l'ennemi. Ici il guérissait un boiteux ; là il ressuscitait un mort ; un autre jour, il privait un magicien de la vue ; son ardeur ne se ralentissait pas même sous les fers, et il rendait sa captivité illustre, en convertissant le geôlier de sa prison.

4. Imitons donc ce modèle admirable selon notre pouvoir. Que dis-je, selon notre pouvoir ? Nous pouvons tous nous approcher de lui, voir l'excellence de ses combats, et même partager son courage. Encore de nos jours il opère les mêmes merveilles, et détruit tout ce qui s'élève orgueilleusement contre la science de Dieu. Quelques hérétiques ont voulu le diviser ; mais, tout divisé qu'il était, il n'en avait pas moins une singulière valeur. Marcion et les Manichéens ont essayé d'appuyer sur des passages de ses écrits leurs doctrines ; mais ces citations mêmes contenaient leur réfutation. La main de cet homme incomparable suffit à renverser et à détruire ceux-ci ; et ceux-là, poursuivis par le vainqueur, se soumettent à leur tour. Pour bien entendre sa puissance, songez donc que, quoique meurtri et brisé dans sa chair, il a encore la force de réduire tous ses ennemis. Mais vous m'arrêtez : Eh quoi ! dites-vous, n'est-il pas mauvais de fournir des armes à deux adversaires, à des idées opposées ? — La faute en est à ceux qui se servent de Paul, et non à Paul lui-même. Rien de simple, de clair, d'évident comme le langage de Paul ; les hérétiques l'ont détourné

de sa signification pour se le rendre favorable. — Cependant ses paroles se prêtent bien à des interprétations différentes; pourquoi la possibilité de ce double sens? — Non, le langage de Paul ne donne aucune prise à l'ambiguité; elle vient toute de la folie de ceux qui l'accommodent à leurs caprices. Est-ce que l'univers, dans son immensité, n'est pas une preuve éclatante de la sagesse divine? Est-ce que « les cieux ne racontent pas la gloire de Dieu, le jour parlant au jour, et la nuit à la nuit? » *Psalm.* XVIII, 2-3. Et cependant, les hommes sont-ils unamines à le reconnaître? Que d'opinions divergentes à ce sujet parmi eux! Les uns, poussant l'admiration au delà de toute limite, ont fait de l'univers leur Dieu; les autres, au contraire, en méconnaissant la beauté, l'ont jugé indigne de Dieu, et n'ont su y voir qu'une matière vile et sans honneur. Dieu pourtant l'avait fait assez beau pour qu'on pût le lui attribuer sans peine, et assez imparfait pour qu'on vît bien qu'il ne pouvait se suffire à lui-même, et qu'on ne fût pas tenté de le diviniser. Rien n'a pu vaincre l'aveuglement des sages; ils ont eu à ce sujet les opinions les plus opposés, se confondant, s'accusant les uns les autres, et vengeant par leurs propres erreurs la divine sagesse.

Mais qu'ai-je besoin de parler du soleil et des cieux? Les Juifs n'adorèrent-ils pas le veau d'or après avoir été pour ainsi dire accablés de miracles? Le Christ chassait le démon sous leurs yeux, et ils le traitaient de possédé. Est-il juste d'en attribuer la faute au Christ? Evidemment non, mais à leur propre aveuglement. Laissez donc à leurs pensées ces méchants qui ont abusé des paroles de l'Apôtre. Pour vous, n'accusez pas Paul; efforcez-vous plutôt de bien entendre son langage et de comprendre la valeur de ce trésor. Prenant en main ses propres armes, vous serez vaillants au combat, et vous fermerez la bouche aux Gentils et aux Juifs? Comment, dites-vous, cela peut-il se faire, puisqu'ils n'ont pas foi en lui? Ce sera l'œuvre de ses mérites et du changement profond qu'il opéra dans le monde. Il n'était pas au pouvoir d'un homme d'agir de la sorte et d'opérer de semblables merveilles. La force du crucifié, qui l'animait, fit de lui ce qu'il était, et lui assura le triomphe sur les orateurs, les philosophes, les tyrans, les rois, et les autres. Non-seulement il put prendre les armes et frapper les ennemis, mais combien d'autres il lui fut donné de façonner à son exemple! Voulons-nous donc nous rendre service à nous-mêmes et être utiles aux autres, ne nous lassons pas de fréquenter l'Apôtre, aimons à parcourir ses écrits, comme nous aimerions à voir une vaste prairie ou bien un gracieux jardin. En agissant de la sorte, nous nous séparerons du vice, nous embrasserons la vertu, et nous pourrons obtenir les biens qui nous sont promis, ce que nous demandons ardemment par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, puissance, honneur, gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

« Vous voyez les choses qui paraissent. Si quelqu'un se persuade qu'il est à Jésus-Christ, il doit considérer en lui-même que nous sommes à Jésus-Christ aussi bien que lui. »

1. Un des mille côtés admirables du caractère de Paul, c'est que, contraint de faire son propre éloge, il y réussit sans nuire à personne. Cette observation s'applique aussi à l'Epître aux Galates, où il sort d'une position pareille avec un égal bonheur. Certes, la chose n'est pas aisée et demande une grande prudence. Mais l'Apôtre sait être à la fois digne et modeste. Voyez plutôt comme il s'exprime cette fois. « Vous apercevez les choses qui paraissent. » Impossible d'être plus prudent. Il avait cru nécessaire de s'élever contre ceux qui avaient trompé les fidèles; il ne s'en tient pas là, après avoir ainsi gourmandé les uns, il s'adresse aux autres, comme c'était d'ailleurs son usage. Laissant donc de côté les trompeurs, il fait la leçon à ceux qui ont été victimes de leurs mensonges. Ne pas les reprendre, c'eût été leur rendre plus difficile le chemin du retour; ils n'auraient pas, en effet, tiré parti des choses qui ne les attaquaient pas

directement ; par cela même qu'ils étaient en dehors de telles accusations, leur orgueil se serait accru. Voilà pourquoi Paul les presse. Mais ce n'est pas à ce titre uniquement qu'il faut admirer Paul, il est encore admirable par la forme opportune que savent revêtir ses conseils. « Vous voyez, dit-il à ces derniers, vous voyez ce qui paraît. » Certes, l'accusation en vaut la peine. Pourquoi ? Parce que le genre humain se laisse facilement entraîner dans l'erreur. C'est comme s'il disait : Vous jugez les hommes par les apparences, par les dehors, par les choses charnelles, en d'autres termes, par ce qui se voit. Les richesses, la suffisance, le nombre de courtisans, les bonnes choses qu'on dit de soi-même, le zèle à se montrer et à paraître, le soin qu'on met à se flatter d'une vertu qu'on ne possède pas, voilà ce qui vous entraîne : « Vous voyez ce qui paraît. Si quelqu'un se persuade qu'il est à Jésus-Christ, il doit considérer en lui-même que nous sommes au Christ aussi bien que lui. » Il commence sans amertume ; mais peu à peu sa parole prend une force nouvelle, de plus en plus pénétrante. Entendez toute l'énergie sévère cachée dans ce qu'il vient de dire : « Qu'il considère en lui-même, » c'est-à-dire sans attendre nos observations, par son propre mouvement, que, s'il est au Christ, nous sommes à lui, nous aussi, non certes que nous soyons au Christ comme lui, mais « comme il est du Christ, nous sommes du Christ nous-mêmes. » C'est le lien qui nous unit, car nous sommes au même maître.

Voilà ce qu'ils ont de commun ; voici maintenant ce qui fait la supériorité de l'Apôtre. « Quand même je me glorifierais encore de la puissance que Dieu m'a donnée pour l'édification, je n'en rougirais pas. » On sent que Paul prépare les fidèles à entendre l'éloge qu'il va se donner. Rien n'indispose davantage de nombreux auditeurs qu'un homme qui se loue lui-même. Contre les inspirations de la jalousie, l'Apôtre dit : « Quand même je me glorifierais encore plus. » Il ne dit pas : Si quelqu'un se persuade qu'il est au Christ, qu'il songe combien il est loin de nous. J'ai sur lui une grande puissance, et, si je veux, je peux le punir. Comment s'exprime-t-il ? « Quand même je me glorifierais encore plus. » Sa puissance était ineffable, il la résume en un mot. Il ne dit pas : Je me glorifie, mais : « Quand même je me glorifierais, » si je le croyais bon. Quelle modestie, mais aussi quelle révélation de son excellence ! « Quand même je me glorifierais de la puissance que le Seigneur m'a donnée. » Il rapporte de nouveau tout au Seigneur, et fait du don reçu un don commun à tous. « Pour votre édification, et non pour votre destruction. » Voyez-vous comment il paralyse l'effet que ses louanges auraient pu produire dans leurs âmes ? Il arrête les progrès de l'envie et se concilie la bienveillance des auditeurs, en leur rappelant pour quel usage ces dons lui ont été faits. Que signifient donc ces paroles : « Détruisant les raisonnements humains ? » La première préoccupation de celui qui édifie doit être de renverser les obstacles, et de rejeter ce qui est mauvais pour le remplacer par ce qui est bon. « Pour l'édification. » Notre puissance nous a été donnée pour édifier. Mais, quand on nous résiste, quand on lutte contre nous, pour venir à bout de cette démence, il nous est permis de renverser et de détruire. C'est pourquoi Paul ajoute : « Je n'en rougirais pas ; » c'est-à-dire, on ne me trouvera ni superbe, ni menteur. « Mais, afin qu'on ne croie pas que je veuille vous effrayer par mes lettres, parce que, dit-on, mes lettres sont sévères et fortes, tandis que, lorsque je suis présent ma personne est faible, et mes discours méprisables, que celui qui pense de la sorte sache bien que nous agirons de près comme nous parlons de loin dans nos lettres. » Je pourrais, semble-t-il dire, me glorifier encore ; je ne le ferai pas, pour ne pas mériter le reproche de jactance dans mes lettres, quand je suis si méprisable de près. De fait, il se glorifie, mais seulement de ses révélations, et surtout de ses tentations, nullement de cette puissance qui inspirait la terreur. Afin donc qu'on ne croie pas que je veuille vous faire trembler, « que celui qui pense ainsi sache bien que nous agirons de près comme nous parlons de loin dans nos lettres. » On disait de lui qu'à le juger par ses lettres, nul ne le dépassait, quand de près il était sans aucune valeur ; c'est pourquoi il parle ainsi à plusieurs reprises, toujours

avec la même douceur et la même modestie. Il ne dit pas : Comme nous agissons, nous écrivons, et notre conduite est aussi éclatante que nos paroles. Son langage est moins fier. Une première fois il avait dit, non sans une certaine véhémence : « Je vous prie de ne pas me forcer d'agir étant présent, avec cette audace qu'on me prête à l'égard de quelques-uns, » il parle, en s'adressant à ceux-ci, sur un ton moins élevé : « Ce que nous sommes présents, nous le sommes absents : » humbles, bons, sans jactance. En voici la preuve : « Nous n'osons pas nous mettre au nombre de ceux qui se font valoir eux-mêmes, ni nous comparer à eux. »

Humilité de l'Apôtre.

2. Aux uns Paul reproche leur arrogance et les prétentions qu'ils affichaient, il représente les autres comme se faisant valoir eux-mêmes. Pour nous, dit-il, nous n'agissons pas de la sorte ; ce que nous faisons de grand, nous le rapportons à Dieu, et nous nous comparons les uns aux autres. De là ce qu'il ajoute : « Mais eux, se mesurant et se considérant en eux-mêmes, ne comprennent pas ; » ce qui signifie : Nous ne nous comparons pas à eux, mais avec nous-mêmes. Il dit, en effet, un peu plus loin : « Je ne suis inférieur en rien au plus grand des apôtres... Vous avez vu au milieu de vous les signes de mon apostolat dans toute sorte de patience. » II *Cor.*, XII, 11-12. Dans la lettre précédente il s'écriait : « J'ai travaillé plus qu'eux tous. » I *Cor.*, XV, 10. Nous nous comparons avec nous-mêmes, et non avec ceux qui n'ont aucun mérite ; l'arrogance contraire est le fruit de la folie. C'est donc de lui-même ou de ceux-là qu'il dit : Nous n'osons pas nous comparer à ceux qui se disputent entre eux et s'exaltent eux-mêmes, ne comprenant pas, c'est-à-dire, ne sentant pas combien ils sont ridicules dans leur orgueil et dans les éloges qu'ils se décernent les uns et les autres. « Nous au moins nous ne nous glorifions pas outre mesure, à leur exemple. » Probablement ils en étaient arrivés, à force de jactance, à se donner comme les apôtres de la terre entière, parvenus déjà aux extrémités de l'univers, ou à s'attribuer d'autres œuvres pareilles. « Nous, dit-il, nous n'agissons pas ainsi, mais selon la mesure que Dieu nous a marquée, et qui nous a permis d'arriver jusqu'à vous. » O prodige de modestie ! Paul ne s'attribue rien qu'il n'ait fait, et même ce qu'il a fait, il le rapporte à Dieu. Comme un maître distribue une vigne aux vignerons, Dieu nous a marqué les bornes de notre action, et nous ne nous glorifions pas au delà de ce qu'il nous a été donné d'atteindre. « Nous ne nous étendons pas au delà de ce que nous devons, comme si nous n'étions pas parvenus jusqu'à vous, puisque nous y sommes parvenus en prêchant l'Evangile de Jésus-Christ. » Non-seulement nous sommes venus jusqu'à vous, mais nous avons prêché et disserté, nous vous avons persuadés, nous avons réussi dans notre entreprise. Ceux-là tout fiers de s'être mêlés aux disciples des apôtres en étaient arrivés à s'attribuer pour cela seul tout le succès de leur conversion. Pour nous, dit-il, nous faisons autrement, et nul n'osera dire que nous n'avons pas pu arriver jusqu'à vous, ou que nous ne vous avons porté que notre gloire par notre discours ; car nous vous avons prêché la bonne nouvelle.

« Nous ne nous glorifions pas inconsidérément des travaux des autres, mais nous espérons que, votre foi croissant de plus en plus, nous étendrons par vous notre partage beaucoup plus loin, en prêchant l'Evangile dans des pays qui sont au delà du vôtre, ne nous glorifiant pas au milieu des possessions d'un autre des fruits déjà préparés. » C'était reprocher ouvertement aux autres leur jactance exagérée sur leurs propres travaux, ou celle plus ridicule qu'ils avaient pour des travaux qu'ils n'avaient pas accomplis. Les apôtres avaient pris toute la peine, et eux s'attribuaient toute la gloire des succès obtenus. Notre gloire à nous est basée sur nos œuvres. Nous les laisserons donc sans les imiter, ne disant rien qui ne se puisse soutenir par le témoignage même des faits. Mais que dis-je ? J'espère bien, il n'affirme rien comme d'habitude, j'espère que, votre foi allant croissant nous pourrons porter plus loin notre course, et étendre la prédication de l'Evangile. Nous avancerons toujours afin de prêcher et de travailler et non pour nous enorgueillir des travaux des autres. Il parle justement de règle et de mesure

comme s'il marchait à la possession et à l'héritage magnifique de la terre entière, montrant bien que tout ici était l'œuvre de Dieu. Malgré tous ces mérites, dit-il, et d'autres encore plus éclatants, nous sommes plus humbles que ceux qui n'en ont aucun, nous ne nous attribuons rien, et nous rapportons tout à Dieu. Voilà pourquoi il ajoute : « Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » Cela nous vient réellement de Dieu. « Car celui qui se rend témoignage à lui-même n'est pas vraiment bon, mais celui à qui Dieu rend témoignage. » Au lieu de dire : Nous sommes bons, il dit : « Celui à qui Dieu rend témoignage. » Quel langage modeste !

Si dans la suite du discours il est amené à parler avec plus de fierté, ne vous en étonnez pas ; c'est une conséquence de sa sagesse. Un langage continuellement humble les aurait moins touchés et n'aurait pas délivré les disciples de l'erreur. Ne savez-vous pas qu'il y a des cas où la modestie peut être nuisible, et une louange opportune de soi-même très-utile ? C'est le cas présent. On pouvait craindre que les disciples ne se fissent une fausse idée de Paul, et non que Paul courût à la recherche de la gloire humaine. Ah ! s'il eût aimé cette gloire, aurait-il si longtemps gardé secrètes les merveilles dont il était à différents titres le sujet depuis plus de quatorze années ? Se serait-il résigné à ne les proclamer que sous le coup d'une inévitable nécessité, quand il ne pouvait plus se taire ? Non. Paul ne recherchait pas sa gloire, mais l'avantage des disciples. Il fallait bien qu'il arrivât à se faire connaître, puisqu'on contestait tous ses mérites, et qu'on le faisait passer pour un homme très-orgueilleux en paroles, mais sans valeur en réalité. Il aurait pu y réussir en se contentant de rapporter ses actions, mais il voulut y ajouter la menace, tant il était exempt de tout désir de vaine gloire, comme sa vie tout entière l'indique surabondamment. Le voilà, en effet, qui passe tout à coup à la foi du Christ, et par cela même trouble les Juifs, renonçant à tout l'honneur qui peut lui revenir auprès de ceux dont il était le guide et la tête. Mais, une fois la vérité connue, rien ne l'arrête ; il échange volontiers contre des ignominies et des outrages sa gloire passée. Ce qui l'occupe uniquement, c'est le salut du plus grand nombre. Quoi donc ! celui qui, par amour pour Jésus-Christ, avait foulé aux pieds et le feu, et la puissance, et l'univers, se serait prostitué à une gloire vulgaire ? A Dieu ne plaise ! Il est humble à l'excès quand cela lui est permis ; il maudit sa première vie et ne manque pas de se donner pour un blasphémateur, un persécuteur, un homme violent. Son disciple Luc nous raconte bien des choses qu'il tenait de Paul lui-même touchant sa vie passée et sa vie nouvelle.

3. Pour nous, nous en tirerons quelques enseignements. Si, même après en avoir obtenu le pardon, Paul gardait le souvenir des fautes qu'il avait commises avant le baptême, serons-nous excusables d'oublier les péchés dans lesquels nous sommes tombés étant baptisés ? Quoi donc, ô mortel ! vous avez offensé Dieu, et vous l'oubliez ! Cet oubli est une autre faute, un autre crime. De quelles fautes demandez-vous le pardon ? De celles que vous ne connaissez même pas ? Sans doute. Car vous n'êtes pas inquiet de savoir comment vous rendrez compte de ces fautes, vous qui ne vous préoccupez même pas de vous en souvenir, et jouez ainsi avec des choses sérieuses. Un jour viendra où ce jeu aura sa fin. Alors il faudra irrévocablement mourir (car à cause de l'indifférence d'un grand nombre, il est bon de rappeler des choses qui parlent d'elles-mêmes), puis ressusciter, puis être jugé, puis encore être puni. Mais non, nous ne serons punis que si nous l'avons bien voulu. La mort, la résurrection, le jugement nous attendent tous et ne dépendent pas de nous ; il dépend de nous d'être ou de n'être pas condamnés ; le supplice de l'enfer est une de ces choses que nous pouvons éloigner de nous. Oui, si nous le voulons, nous ne serons pas plus punis que Paul et Pierre, et tous les saints qui n'ont encouru aucune peine ; si nous le voulons, aucun malheur ne nous atteindra. Quels que soient nos crimes sur cette terre, nous pouvons toujours les expier. Courage donc, et rachetons-nous nous-mêmes. Que le vieillard songe bien qu'il lui faudra bientôt quitter ce monde et que c'est assez d'avoir si

longtemps vécu dans le plaisir ; que dis-je, dans le plaisir ? Quel plaisir peut-il y avoir dans une vie criminelle ? Et n'est-ce pas une fausse manière de parler, une locution vide de sens ? Que le vieillard se dise bien qu'il peut en quelques jours effacer toute une vie de crimes. Que le jeune homme songe à son tour aux incertitudes de la mort, qui épargne souvent les vieillards pour s'attaquer aux plus jeunes. « Ne tardez pas, dit le sage, de vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour ; car vous ne savez pas ce que le lendemain vous réserve. » *Eccli.*, v, 8 ; *Prov.*, xxvii, 1. Ajourner, c'est ouvrir la porte au péril et à la crainte ; agir sans retard, c'est se préparer un salut certain.

Exhortation à la vertu.

Embrassez donc la vertu. Quand même vous mourriez jeune, vous mourrez en toute sécurité ; et, si vous êtes arrivé à un âge plus avancé, vous quitterez ce monde avec de grandes richesses, après avoir passé la vie dans une double joie : celle du vice évité, celle de la vertu pratiquée. Ne dites pas : J'attends un temps plus propice ; vous irriteriez Dieu contre vous. Eh quoi ! Dieu vous promet des siècles infinis de gloire, et vous, pendant cette vie si rapide et si courte, vous ne voulez rien faire, et vous cherchez à l'abréger encore par vos débauches et votre lâcheté ? N'est-ce pas tous les jours les mêmes excès, les mêmes festins, les mêmes débauches, les mêmes théâtres, les mêmes trésors ? Jusques à quand aimerez-vous ces frivolités et les tiendrez-vous pour des biens véritables et solides ? Jusques à quand serez-vous possédé de cette soif inextinguible du mal ? Chaque fois que vous avez fait le mal, vous vous êtes condamnés vous-mêmes ; car, dès que le péché est commis, le juge se dresse pour le condamner. Vous vous êtes oubliés dans les excès du boire ou du manger, vous avez pris le bien des autres ? C'est assez et corrigez-vous ; remerciez Dieu qui ne vous a pas frappés de mort au milieu de vos crimes, et ne demandez pas de vivre encore pour abuser de nouveau des dons de Dieu. Combien ont été arrachés de ce monde dans les soucis de l'avarice, qui sont en proie maintenant à de cruels et inévitables supplices ? Craignez un sort pareil pour votre inexcusable négligence. Vous direz peut-être : Dieu a bien donné à des hommes déjà très-avancés en âge le temps de confesser leurs fautes. Oui ; mais savez-vous si Dieu vous accordera une égale faveur ? Peut-être, répondrez-vous. Pourquoi peut-être, et quelquefois et souvent ? Songez qu'il s'agit de votre âme ; supposez le contraire et dites-vous à vous-même : Et si Dieu ne m'accordait pas cette grâce ? Mais non, vous dites : Dieu ne me fera-t-il pas cette grâce ? Il peut sans doute vous l'accorder ; mais qu'il est préférable et plus sûr d'agir autrement ! En vivant dès cette heure dans la pratique du bien, vous avez tout sauvé, quelle que doive être la longueur de votre vie.

Est-ce qu'avant de partir pour la guerre vous vous dites : Je ne fais pas mon testament ; ce n'est pas nécessaire ; peut-être reviendrai-je ? Est-ce que, s'il est question de vous marier, vous dites : Je prendrai une épouse pauvre ; la fortune vient souvent quand on ne l'attend pas ? Et si vous voulez bâtir une maison, dites-vous : Je construirai des fondements légers, beaucoup d'autres l'ayant fait ? Ce n'est que lorsqu'il s'agit de votre âme que vous avez de pitoyables excuses et que, par vos calculs imprévoyants, vous vous livrez aux plus redoutables incertitudes ! — Non, direz-vous, je ne livre rien à l'incertitude, je remets tout à la bonté de Dieu ; Dieu est bon. — Je le sais comme vous, mais sa bonté l'a-t-elle empêché d'arracher de ce monde les méchants dont je vous ai parlé ? Et que sera-ce si, après une longue vie, vous demeurez toujours le même ? On ne doit attendre que lâcheté d'une vieillesse préparée par une mauvaise vie. Vous dites non ? mais, avec ces pensées, à quatre-vingts ans, on en demande quatre-vingt-dix ; à quatre-vingt-dix, cent ; à cent ans on ne change pas encore : toute la vie se consume inutilement, et il arrive ce qui est arrivé aux Juifs : « Leurs jours se sont passés dans la vanité. » *Psal.* lxxvii, 33. Plût à Dieu qu'ils se fussent passés dans la vanité seulement, et non dans des œuvres de ruine ! Si la mort nous surprend chargés de fautes, nous sommes perdus, nous deviendrons la proie du feu et des vers. Je vous prie donc et vous supplie de vous bien conduire. Ecartons de nous le mal, afin d'obtenir les biens promis ;

puissent ces biens nous être à tous accordés, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

« Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence! Vous faites plus, vous me supportez moi-même. »

1. Avant de se louer, il use de précaution. Il s'excuse à diverses reprises, encore qu'il soit suffisamment excusé par la nécessité où il se trouve de parler, et par ce qu'il avait déjà plusieurs fois répété. Il se souvenait des péchés que Dieu avait oubliés, et, dans sa confusion, il se reconnaissait indigne du titre d'apôtre ; donc il est évident, même pour les plus grossiers, qu'il n'obéit pas en s'exaltant à des pensées de vaine gloire. Je vous étonnerai peut-être, mais cet éloge de ses propres actions dans sa bouche était plus nuisible qu'utile à sa gloire, puisque beaucoup en étaient scandalisés. Cela ne l'arrêtait pas ; une seule chose l'occupait, le salut de ceux à qui il s'adressait. Voyez néanmoins, par égard pour les faibles, avec quels ménagements infinis il procède à sa louange : « Plaise à Dieu, s'écrie-t-il, que vous supportiez un peu mon imprudence ! Bien plus, vous me supportez. » Admirez cette sagesse ! En disant: « Plût à Dieu, » il fait entrevoir que son sort est entre leurs mains ; mais par l'affirmation qui suit ces paroles, il montre qu'il a la plus grande confiance en leur bienveillance, qu'il les aime et qu'il en est aimé. Il y a plus, ce n'est pas d'une bienveillance ordinaire, c'est d'un amour ardent et passionné qu'ils doivent être animés pour le supporter dans ses imprudences. C'est pourquoi il ajoute : « Je vous aime d'une jalousie de Dieu. » Au lieu de dire simplement : Je vous aime, il se sert d'expressions plus vives. La jalousie est naturelle aux âmes qui aiment passionnément, un amour violent pouvant seul la produire. Mais, afin de se justifier de toute idée de gloire, de fortune, ou de toute autre chose pareille, dans l'exposé de son amour, il ajoute : « d'une jalousie de Dieu. » N'entendez pas qu'il y ait en Dieu le moindre trouble, quand on parle du zèle qui l'anime ; il ne saurait y avoir d'agitation en lui. Paul veut montrer par là qu'il agit uniquement en faveur de ceux qu'il aime avec tant d'ardeur, et qu'il poursuit leur salut seul, et non ses intérêts personnels.

Le zèle de l'homme est tout différent, il tend toujours à assurer le repos privé. Est-ce à dire qu'il veut couvrir de honte l'objet aimé ? Non ; mais il ne veut pas que ceux qui aiment soient victimes ; il leur assure la première place, tout en réservant à ceux qu'ils aiment une moindre part dans la gloire. Le zèle de Dieu ne ressemble pas à celui-là. Que m'importe, dit l'Apôtre, d'être parmi vous dans une condition inférieure, pourvu que je vous voie bons ? Mon zèle, comme le zèle de Dieu, est ardent et pur. « Je vous ai fiancés à cet unique époux qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge chaste. » Ce n'est donc pas pour moi que je suis si empressé, mais pour celui à qui je vous ai fiancés. Maintenant, c'est le temps des fiançailles ; plus tard, quand ce cri retentira : L'Epoux est ressuscité, ce sera le jour des noces. O merveille ! Ici-bas ceux qui étaient vierges avant les noces ne le sont plus après ; là-haut ces noces saintes seront une source de virginité pour ceux même qui n'avaient plus cette vertu précieuse. Ainsi l'Eglise est absolument vierge. Paul s'adresse à tous, aux époux et aux épouses. Mais, en nous fiançant, qu'apporte-t-il ? que donne-t-il ? Ni or, ni argent, le royaume des cieux ; c'est pourquoi il disait : « Nous sommes ambassadeurs pour Jésus-Christ ; » et il prie avant de recevoir une épouse.

Lisez dans l'histoire d'Abraham une figure de ces choses. Abraham envoya son fidèle serviteur choisir une épouse infidèle ; Dieu envoie maintenant ses serviteurs donner à son Fils l'Eglise pour épouse, comme il envoyait autrefois les prophètes qui tenaient ce langage : « Ecoute, ma fille, et vois ; oublie ton peuple et la maison de ton père ; le roi s'éprendra de ta beauté. » *Psalm.* XLIV, 11-12. Entendez-vous le prophète

préparer ces noces saintes? Entendez-vous avec quelle confiance l'Apôtre s'écrie après lui : « Je vous ai fiancés à cet unique époux, Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge chaste? » Encore une fois, quelle prudence! A l'appui de cette parole : Il est juste que vous me supportiez, il n'allègue pas la supériorité de sa fonction, ni ses propres intérêts, mais, chose qui devait les honorer beaucoup, il les appelle une épouse, s'attribuant simplement le rôle de paranymphe. Puis il ajoute : « Mais je crains que de même qu'Eve fut trompée par l'astuce du serpent, vos esprits se corrompent, se détournent de la simplicité qui est en Jésus-Christ. » Vous périrez sans doute, et je souffrirai avec vous de votre perte. Voyez avec quelle sagesse il parle, quoiqu'ils fussent déjà corrompus, comme l'indiquent ces paroles : « Après que votre obéissance sera accomplie, » II *Cor.*, X, 6, et ces autres : « J'en pleurerai beaucoup qui ont péché. » *Ibid.*, XII, 2. Il ne le dit pas ouvertement; mais aussi, pour ne pas favoriser leurs mauvais penchants, il exprime ses craintes. Ni une condamnation ouverte, ni un silence absolu, les deux étant également inopportuns; un juste milieu plus sage qui s'éloigne également d'un blâme sévère ou d'une confiance entière. Il les console donc, mais en même temps, par le fait qu'il rappelle, il les anime d'une crainte salutaire et leur enlève la sécurité du pardon. Le serpent était rusé et la femme bien faible, cela n'empêche pas la coupable d'expier durement sa faute.

Avertissements donnés aux fidèles.

2. Prenez donc garde d'avoir le même sort, et que rien ne vous serve d'excuse. Les promesses du serpent valaient celles qui vous sont faites, et c'est là ce qui trompa la femme. D'où il est évident que les fidèles avaient été trompés par la jactance et l'orgueil des faux apôtres. Mais en voici une meilleure preuve : « Si celui qui vient vous prêchait un autre Christ que celui que nous annonçons, si vous receviez un autre Esprit que vous n'avez pas reçu, ou un autre Evangile que celui que vous avez embrassé, vous le supporteriez fort bien. » Remarquez qu'il ne dit pas : Je crains que de même qu'Adam a été trompé; il les compare à une femme pour s'être laissés induire en erreur, car c'est le propre des femmes d'être trompées. De même, au lieu d'ajouter : C'est ainsi que vous pourriez être trompés, il poursuit sa métaphore : « Je crains, dit-il, que vos esprits ne se corrompent, se détournant de la simplicité qui est en Jésus-Christ. » De la simplicité, non de la ruse; leur chute, il l'attribue non à un défaut de foi, ni à une grande malice, mais à leur faiblesse, et néanmoins, même dans ce cas, ils n'ont pas de pardon à espérer, comme il le fait voir par l'exemple d'Eve. Or, si le pardon ne peut pas être obtenu, les choses étant ainsi, l'obtiendrait-on davantage si on avait obéi à des motifs de vaine gloire? « Si quelqu'un venait vous prêcher un autre Jésus que celui que nous vous prêchons; » donc, si les Corinthiens sont dans l'erreur, ce n'est pas de lui qu'elle vient, mais des faux docteurs qu'ils ont écoutés. « Si vous receviez un autre Evangile et un autre Esprit que ceux que vous avez reçus, vous le souffririez bien. » — Quoi donc! vous disiez aux Galates : « Si quelqu'un vous annonce un autre Evangile, qu'il soit anathème, » *Galat.*, I, 9, et maintenant vous dites : « Vous le souffririez bien? » Le même langage, il faut tantôt le repousser et fuir ceux qui le tiennent, tantôt, au contraire, le supporter. Pourquoi dites-vous, dès qu'ils enseignent les mêmes choses que nous : Il n'est pas bon de les entendre? Faudrait-il les écouter s'ils parlaient autrement? — Prenons bien garde ici : un précipice est sous nos pas si nous passons trop vite, et nous ouvrons les portes à toutes les hérésies. Quel est donc le sens de ces paroles?

Les faux docteurs condamnaient l'enseignement des apôtres comme imparfait, et prétendaient donner une doctrine plus complète. Parlant souvent et beaucoup, il est probable qu'ils glissaient dans leurs discours de grossières erreurs, et c'est pourquoi Paul rappelle le souvenir d'Eve trompée par l'espérance d'une nouvelle grandeur. Déjà il faisait allusion à ces mêmes idées dans une lettre précédente : « Vous êtes déjà riches, et vous régnez sans nous; » et encore : « Nous sommes insensés à cause de Jésus-Christ; mais vous, vous êtes sages en Jésus-Christ. » I *Cor.*, VIII, 10. Ces faux apôtres,

tout imbus de la sagesse humaine, devaient se perdre en vains discours, comme l'indiquent ces paroles : S'ils vous enseignaient quelque chose de plus, s'ils vous prêchaient un autre Christ qu'il ne convient pas de prêcher, nous-mêmes n'en tenant aucun compte, vous le supporteriez bien. Il se hâte d'ajouter : « Que nous n'avons pas prêché. » Si leur foi est la nôtre, qu'avez-vous à demander ? Quoi qu'ils puissent dire, ils n'en diront pas plus que nous. Remarquez l'exactitude de ces expressions. Comme ces apôtres d'erreur parlaient beaucoup, pour se donner plus d'autorité, et revêtaient leur parole de tous les charmes du discours, au lieu de dire : Si celui qui vient à vous parle plus longuement, il dit : « Si celui qui vient prêcher un autre Jésus. » Que faisaient ici les longs raisonnements? « Si vous avez reçu un autre Esprit. » Encore ici les longs discours n'avaient rien à faire ; car cela s'entend d'une richesse spirituelle conférée à l'âme. « Ou un autre Evangile que celui qui vous a été annoncé. » Pas plus cette fois que les autres, l'élégance du langage n'était requise. « Vous le supporteriez bien. » Avec quelle insistance il fait observer que ces hommes n'ont rien enseigné de plus, ni de nouveau ! A chacune des paroles qu'il prononce, la remarque arrive. « Si celui qui vient, prêche un autre Jésus que nous n'avons pas prêché ; si vous recevez un autre Esprit que vous n'avez pas encore reçu ; si vous acceptez un Evangile que vous n'avez pas encore accepté. » Il indique ainsi qu'il faut moins se demander s'ils ont donné des enseignements nouveaux, que si les enseignements étaient utiles et vrais. Si ces enseignements n'étaient pas opportuns, et si, à cause de cela, nous les avons laissés de côté, y a-t-il lieu de tant admirer ceux qui les donnaient ?

3. Mais, direz-vous, puisqu'ils enseignaient les mêmes choses, pourquoi les condamner ? — Parce que, sous le voile de la vérité, ils glissaient de dangereuses erreurs. Encore il le dit moins ouvertement que plus tard dans ces paroles : « Ils se transfigurent en apôtres du Christ. » Déjà, cependant, par des accusations plus légères en apparence, il veut détourner les disciples du joug de leur autorité, moins dans une pensée de rivalité personnelle, que pour le plus grand bien de tous. — Mais alors pourquoi ne pas défendre à Apollo, homme éloquent et instruit dans la science de l'Ecriture, de parler ? pourquoi promettre, au contraire, qu'il va l'envoyer bientôt ? — Parce que son érudition ne l'empêchait pas de garder l'intégrité du dogme, ce que les autres ne savaient pas faire. C'est pourquoi il les combat ouvertement et blâme ses disciples de s'attacher à eux. Ah ! si dans l'ordre des vérités utiles ils vous apprenaient des choses que nous ne vous eussions pas dites, nous ne vous défendrions pas de les entendre ; mais, si nous vous avons enseigné tout ce qu'il vous importe de savoir, d'où vient l'autorité qu'ils ont prise sur vous ? « Je pense bien n'avoir pas moins fait que les plus grands des apôtres, » non pas que les faux docteurs dont je parle, mais que Pierre et les autres. S'ils ont donc plus de science que moi, combien en ont-ils plus que ces derniers ? Modération vraiment admirable ! Il ne dit pas : Les apôtres n'ont rien enseigné que je n'aie enseigné moi-même ; mais seulement : « Je pense, » c'est-à-dire, je crois n'être inférieur en rien aux plus grands des apôtres. Comme c'était en apparence une condition d'infériorité pour lui d'avoir été précédé par les autres apôtres, qui avaient ainsi acquis plus de réputation et un nom plus célèbre, comme on voulait en abuser contre lui, il ne recule pas devant la comparaison, il parle d'eux avec éloge, ne les appelle pas seulement des apôtres, mais de grands, d'illustres apôtres, faisant allusion à Pierre, à Jean, à Jacques.

« Car, si je suis inhabile dans l'art de parler, je possède la science. » Les corrupteurs des Corinthiens étaient d'habiles rhéteurs rompus dans l'art de la parole, et en cela ils étaient supérieurs à Paul ; et Paul, au lieu de rougir de son infériorité, s'en glorifie. Il ne dit pas : Si je suis inhabile dans l'art de parler, ils le sont comme moi. Non ; on n'aurait pas manqué d'interpréter ces paroles dans un sens de dénigrement injurieux pour les uns, et trop manifestement à la louange des autres ; il va droit au but, et c'est à leur enseignement qu'il s'en prend. Déjà, dans la lettre précédente, il s'était

efforcé de montrer que, loin de servir l'apostolat, l'éloquence humaine obscurcissait la gloire de la croix. « Je ne suis pas venu à vous, disait-il, dans la sublimité de la parole et de la sagesse humaine, de peur que la croix du Christ ne soit rendue inutile, » I *Cor.*, I, 17 revenant plusieurs fois sur la même pensée, et reprochant aux docteurs leur peu de science, ou plutôt la pire des ignorances. Quand il s'agissait de grandes choses, il se comparait volontiers aux apôtres; il ne le faisait pas à propos de ce qui avait quelque apparence de faiblesse, et, s'attachant à la chose elle-même, il en démontrait à l'encontre de tous l'excellence merveilleuse. En d'autres temps, il se disait le dernier des apôtres; que dis-je? il se déclarait indigne d'être appelé apôtre. Maintenant c'est autre chose : les circonstances l'y forçant, il ose dire qu'il n'est inférieur en rien aux plus illustres des apôtres. Il savait combien, en parlant de la sorte, il était utile aux disciples; aussi se hâte-t-il d'ajouter : « Nous nous sommes fait connaître à vous sous tous les rapports. » C'était accuser les faux apôtres d'agir avec duplicité. Déjà il avait dit qu'il ne vivait pas pour lui-même, qu'il parlait avec franchise et ne prêchait pas par intérêt. Chez eux, les apparences démentaient la réalité; chez lui, non. Voilà pourquoi il se glorifie, en toute occasion, de ne rien faire par la vaine gloire, et de ne jamais rien dissimuler. Ce qu'il avait dit auparavant : « Nous recommandant à la conscience de tous les hommes par la manifestation de la vérité, » II *Cor.*, IV, 2, il le répète en ces termes : « Nous nous sommes fait connaître à vous sous tous les rapports. » Que signifient ces paroles? Nous sommes inhabiles, et nous ne le cachons pas; nous avons reçu des dons de quelques-uns, et nous le disons. Vous-mêmes, vous vous êtes montrés généreux envers nous, et nous ne songeons pas à le nier comme eux, mais nous vous révélons tout avec la plus grande franchise.

Pourquoi saint Paul parle différemment de sa personne.

C'est là le langage d'un homme plein de confiance en ceux à qui il parle, et désireux de tout rapporter à la vérité. Aussi invoque-t-il toujours leur témoignage; maintenant dans les termes déjà cités, et plus haut par ces paroles : « Nous ne vous avons rien écrit que vous n'ayez lu et connu. » Sa justification faite, il continue sur un ton plus sévère : « Ai-je donc péché, dit-il, en m'humiliant pour que vous soyez élevés? » Et, développant sa pensée, il ajoute : « J'ai dépouillé d'autres Eglises, en acceptant d'elles une aumône pour vous servir; » c'est-à-dire, je me suis trouvé dans les plus grandes angoisses, « en m'humiliant moi-même. » Est-ce donc ce que vous me reprochez? Et pourquoi vous irritez-vous contre moi? Parce que j'ai tout enduré pour vous élever, l'humiliation, la pauvreté, la détresse, la faim? Mais comment les disciples étaient-ils élevés, tandis qu'il était dans l'angoisse? Ils se fortifiaient davantage, sans se heurter à aucune pierre d'achoppement. Oh! quelle honte pour eux, et quelle preuve de leur faiblesse que Paul ne pût les élever qu'en s'abaissant lui-même! Est-ce donc mon humilité que vous me reprochez comme un crime? Mais n'est-elle pas la source de votre élévation? Comme on lui reprochait, ainsi qu'il venait de le dire, d'être humble en présence des disciples, et plein d'arrogance loin d'eux, il se justifie pour les frapper de nouveau : C'est à cause de vous, dit-il, que j'ai agi de la sorte. « J'ai dépouillé d'autres Eglises. » Encore cette fois, il a l'air de parler durement; mais ce qui précède enlève à ces paroles leur apparente sévérité. Il avait dit : Supportez un peu mon imprudence, et voilà qu'il se glorifie d'abord de ses hauts faits! C'est ce que le monde recherche davantage, et les ennemis de Paul ne manquaient pas de s'en prévaloir pour réussir. Aussi, avant de parler de ses périls et de ses miracles, il parle du mépris des richesses, dont les faux apôtres faisaient tant de bruit, et, comme il le donne à entendre, qu'ils pratiquaient si peu.

4. Ce qui excite justement l'admiration, c'est que Paul, ayant le droit d'affirmer qu'il a gagné son pain à la sueur de son front, passe outre sans le dire, tandis qu'il met en avant une chose très-propre à leur donner de la confusion sans doute, mais peu glorieuse pour lui, à savoir qu'il a reçu des autres. Au lieu de dire : J'ai reçu, il dit : « J'ai dépouillé, » j'ai ruiné, j'ai appauvri, et cela, non pour des dépenses somp-

tueuses, mais pour les besoins de chaque jour, car c'est le sens du mot qu'il emploie. Que dis-je ? « J'ai agi de la sorte pour vous servir. » C'est vous que j'évangélise, et d'autres me donnent la nourriture que vous me devriez. Double ou plutôt triple faute : il était au milieu d'eux, il les servait, il leur demandait de quoi soutenir sa vie, mais inutilement; d'autres lui venaient en aide. Que ces derniers fidèles leur étaient donc supérieurs ! Quel contraste entre le zèle des uns et l'apathie des autres ! Eux ne savaient pas même le soutenir présent, quand ceux-là le nourrissaient absent. Après ces reproches sévères, voilà qu'il tempère la vivacité de son langage : « Et, dit-il, lorsque je me suis trouvé dans le besoin parmi vous, je n'ai été à charge à personne. » Au lieu de dire : « Vous ne m'avez pas donné, » il dit : « Je n'ai pas reçu. » On ne peut qu'admirer sa douceur ; elle n'est pas cependant sans un certain mélange de force pressante, quoique cachée, suffisamment marquée par ces paroles : « Etant présent, quand j'étais dans le besoin. » Or, de peur que ceux-ci ne lui disent : Pourquoi vous plaindre, si vous aviez ce qui vous était nécessaire ? il ajoute : « Quand j'étais dans le besoin, je ne vous ai pas été à charge. » C'est un coup nouveau qu'il frappe, en leur reprochant d'avoir porté avec peine et comme par force un pareil tribut. Ensuite il en donne une cause qui les accuse et indique le zèle jaloux de son âme, non certes qu'il veuille la mettre en première ligne, mais seulement pour dire d'où et par qui il a été entretenu, ce qui devait les exciter tout naturellement à faire l'aumône. « Car, dit-il, les frères qui étaient venus de Macédoine, ont suppléé à ce qui me manquait. »

Voyez-vous comme il les presse de nouveau par ces simples paroles? Une première fois en disant : « J'ai dépouillé les autres Eglises, » il avait allumé dans leur cœur le désir de savoir quelles étaient ces Eglises dépouillées ; maintenant, et ceci devait les pousser activement à l'aumône, il nomme ces Eglises. C'était assez pour eux de n'avoir pas nourri les apôtres ; cette infériorité suffisait. Ils ne voudraient certainement pas se laisser vaincre dans le soin des pauvres. N'écrivait-il pas aux Macédoniens : « Vous m'envoyâtes plusieurs fois de quoi suffire à mes besoins, dès que je commençai à prêcher l'Evangile ? » *Philip.*, IV, 15, 16. Et cet empressement qui avait donné si vite à sa vertu tant d'éclat était bien leur plus belle louange. Mais voyez comment, en toute rencontre, c'est de la nécessité seule qu'il parle, et non de l'abondance. Ces paroles : « Etant présent, quand j'étais dans le besoin, » indiquent qu'il aurait dû être nourri par les Corinthiens ; mais en disant : « Ils ont suppléé à ce qui me manquait, » Paul fait voir qu'il ne leur a même pas demandé une si juste reconnaissance ; il allègue un prétexte qui n'en était pas un, à savoir qu'il avait été entretenu par d'autres : « Car ceux qui sont venus ont suppléé à ce qui me manquait. » Voilà pourquoi il dit : « Je ne vous ai pas été à charge ; » non certes que je n'eusse pas confiance en vous. Il agit toujours dans le même but, et il le démontre dans les paroles suivantes ; cependant il ne s'exprime pas ouvertement, il se contente d'indiquer ses pensées, il laisse aux auditeurs le soin de le comprendre. Entendez-le, en effet : « Je me suis gardé, dit-il, de vous être à charge en quoi que ce soit, et je m'en garderai encore. » Si donc je vous parle ainsi, ce n'est pas pour implorer votre assistance. « Je m'en garderai toujours. » Oh ! la dure parole ! Il n'avait donc pas confiance en eux, et il désespérait à jamais de rien leur devoir. Or, il est évident que cette générosité leur semblait onéreuse et pénible ; car l'Apôtre disait : « Je ne vous ai jamais été à charge, et je ne le serai jamais. » Dans la lettre précédente, il disait aussi : « Je n'écris point ces mots afin qu'on en use de la sorte avec moi ; j'aimerais mieux mourir que me voir ravir ce sujet de gloire. » I *Cor.*, IX, 15. Il répète de nouveau maintenant : « Je ne vous ai jamais été à charge, et je ne le serai jamais. »

Et qu'on ne pense pas qu'il se propose de se concilier davantage leurs bonnes grâces : « J'en atteste la vérité du Christ qui est en moi, » s'écrie-t-il. En parlant ainsi, je ne recherche pas votre faveur ni vos suffrages ; « j'atteste la vérité du Christ qui est en moi, que ma gloire ne me sera pas ravie dans toute l'Achaïe. » Qui sait si l'on

n'aurait pas attribué sa sollicitude à des inspirations peu élevées, à la fureur secrète d'un esprit mécontent ? Mais qu'on ne l'accuse pas ; car ce dont il se plaint, il l'appelle une gloire. Relisez l'épître précédente : « Quelle est donc ma récompense ? D'annoncer sans qu'il vous en coûte rien l'Evangile de Jésus-Christ. » Ce qu'il appelait alors une récompense, il l'appelle une gloire, afin de leur éviter la honte de n'avoir pas fait droit à de justes demandes. Qu'importe que vous donniez, je n'accepte pas vos dons. Cette expression : « Ne sera pas arrêtée, » est une métaphore ; comme l'eau des fleuves, la gloire de la simplicité de Paul se répandait partout. Vous ne mettrez pas d'obstacle à ma liberté par vos largesses. Mais non, ce reproche direct aurait eu trop d'amertume. « Ma gloire, dit-il, n'aura pas d'obstacle dans toute l'Achaïe. » O peine cruelle ! ô reproche sanglant bien propre à les pénétrer de terreur et de crainte ! Ils sont donc les seuls répudiés ! S'il se glorifiait, il devait le faire partout ; en ne le faisant que pour eux seuls, il donne une marque certaine de leur faiblesse. Encore ici que de ménagements ! « Pourquoi ? dit-il ; est-ce que je ne vous aime pas ? Dieu le sait. » La solution ne se fait pas attendre et les débarrasse de tout souci, mais non de toute faute. Paul ne dit pas : Vous n'êtes pas faibles, vous n'êtes pas forts, mais bien : Je vous aime ; et cette parole était une nouvelle et sérieuse accusation. L'amour qu'il leur portait l'empêchait de rien recevoir d'eux, quand il les avait réprimandés avec tant de force.

5. Singulières conséquences du même sentiment ! L'amour qui le poussait à recevoir ici, l'en empêchait ailleurs. Tout le secret de cette contradiction apparente naissait des dispositions différentes de ceux qui donnaient. L'Apôtre ne dit pas : Je ne veux rien, parce que je vous aime ; c'eût été reconnaître leur faiblesse et accroître leur terreur ; il préfère donner une autre cause de son refus : « J'agis ainsi, afin d'ôter tout prétexte à ceux qui cherchent des moyens pour trouver, comme nous, un sujet de gratification. » Ils cherchaient une occasion de gloire, il fallait la leur enlever ; et celle-là était la seule dont ils voulaient profiter. Inférieurs en cela comme dans tout le reste, ils avaient besoin qu'on le leur dît et qu'on le leur montrât. Rien, je l'ai déjà fait remarquer, n'édifie les mondains comme le désintéressement. Aussi, dans sa malice, le démon semble leur avoir laissé cet attrait particulier, quand sur tout autre point ils étaient coupables. Mais cela même n'est que le résultat de l'hypocrisie. C'est pourquoi, au lieu de dire : Dans leurs bonnes actions, il dit : « Ce dans quoi ils se glorifient, » raillant de la sorte cette vaine jactance qui les portait à s'enorgueillir de qualités qu'ils n'avaient pas. Un grand homme ne doit pas se vanter des qualités qu'il a, à plus forte raison de celles qu'il n'a pas, comme Paul, comme Abraham, qui disait : « Je suis cendre et poussière. » *Genes.*, XVIII, 27. Le saint patriarche était sans péché, et tirait de ses vertus un éclat incomparable ; ne pouvant donc trouver dans sa vie un motif de s'humilier, il parle de sa nature, il dit que sous ce rapport il n'est que cendre, l'expression de terre étant encore trop noble et trop élevée. C'est ainsi qu'un autre s'écriait : « Terre et poussière, de quoi vous enorgueillissez-vous ? » *Eccli.*, X, 9.

Ne me parlez ni des couleurs du visage, ni de cette tête si fière, ni de vos riches vêtements, de vos chevaux, de vos serviteurs ; voyez où tout cela doit aboutir. Vous parlez de choses réelles que vos yeux embrassent ; je vous parlerai, moi, d'autres choses représentées par le pinceau, et dont l'éclat est autrement grand. Vous ne vous laissez jamais tromper par ces dehors brillants, et vous dites qu'après tout ils sont l'image d'un corps de boue. Pourquoi vous éblouir si facilement sur les objets réels ? Nos corps sont aussi boue et poussière, même avant qu'ils périssent et tombent en dissolution. Montrez-moi donc cet homme à la tête si altière, entre les mains de la maladie, et sur le lit de ses dernières douleurs. Qu'est devenu son orgueil, son faste, l'assentiment empressé de ses serviteurs ? où sont ses richesses et ses biens ? Un vent s'est levé, qui de son souffle brûlant a tout desséché. — Mais, direz-vous, même dans cette crise suprême, il porte toutes les marques du faste et de la richesse ; voyez quelle richesse dans ses vêtements ? quel concours de pauvres et de

riches à ses funérailles? quels vœux ardents s'échappent de tous les cœurs pour lui? — Pure vanité encore que tout cela : si belles qu'elles vous paraissent, ces choses passeront comme une fleur. Quand vous aurez franchi les portes de la vie et laissé aux vers du tombeau ce cadavre abandonné, je vous demanderai où va cette foule, où se sont évanouis ces cris et ce tumulte, où ces flambeaux et ce concours de femmes? N'est-ce pas un songe? Toutes ces clameurs, qui les a fait taire? Toutes ces voix prêchant la confiance, parce qu'il n'y a pas de mort, comment ne les entend-on plus? Ah! ces choses-là, il ne fallait pas attendre pour les dire qu'il n'entendît plus rien; c'était au jour de ses vols et de son avarice, qu'en changeant quelques mots il eût été nécessaire de tenir ce langage. Ne vous bercez pas d'une confiance aveugle, nul n'est immortel; arrière donc cette folie; étouffez votre passion, et ne comptez pas sur celui que vous avez blessé. Parler de la sorte en ce moment, c'est une dérision et une insulte; il n'y a plus à espérer, mais seulement à trembler et à craindre.

Encore que ces paroles soient perdues pour le défunt, puisqu'il n'est plus dans l'arène, entendez-les, vous tous, riches du monde, dévorés des mêmes soucis, qui l'avez accompagné à sa dernière demeure. Enivrés par les fumées de la richesse, vous ne savez pas vous arrêter à ces pensées salutaires; mais maintenant, en présence de ce tombeau qui confirme mes paroles, instruisez-vous, corrigez-vous, dites-vous à vous-mêmes : Un jour viendra où moi aussi je serai porté en ce séjour ténébreux; alors il me faudra rendre compte de mes actions, et subir le châtiment de mes rapines et de mes fraudes. — Mais qu'importent, direz-vous, ces choses au pauvre? Il y en a qui peuvent être heureux de voir souffrir ainsi celui qui le fit le premier tant souffrir. Pour nous, nous ne sommes pas de ceux-là, et nous ne demandons qu'à ne pas partager ce sort cruel. — Je vous loue, je vous admire de ne pas vous réjouir du mal des autres et de chercher seulement votre sécurité. Courage, je peux vous promettre ce que vous demandez. Toute injustice des hommes, supportée avec une sainte énergie, expie une partie de nos fautes. Donc, en réalité, nous ne souffrons pas des torts des hommes : Dieu trouve dans sa charité, plutôt que dans sa justice, le moyen de les faire servir à notre plus grand avantage; et c'est pourquoi souvent il ne les détourne pas de nous à l'origine. En voulez-vous un exemple? Les Juifs eurent beaucoup à souffrir des habitants de Babylone; Dieu laissait faire : cependant les femmes et les enfants étaient amenés en captivité, mais cette captivité les aida à expier leurs fautes. Voilà pourquoi Dieu disait par la bouche d'Isaïe : « Consolez, consolez mon peuple, prêtres du Seigneur; parlez au cœur de Jérusalem, parce qu'elle a reçu du Seigneur des grâces qui surpassent ses crimes. » *Isa.*, XL, 1-2. C'est Isaïe qui disait encore : « Donnez-nous la paix, car nos épreuves sont votre ouvrage. » *Ibid.*, XXVI, 16. Et David ne s'écriait-il pas : « Voyez comme mes ennemis se sont multipliés; pardonnez-moi mes péchés? » *Psalm.* XXIV, 19. Ne répondait-il pas à toutes les imprécations de Séméi par ces paroles : « Laissez-le faire, afin que le Seigneur soit témoin de mon affliction et me récompense de mon humilité? » II *Reg.*, XVI, 11, 12. Moins le Seigneur nous console dans le malheur, plus nous avons de mérite; chaque outrage reçu avec foi compte pour une bonne action.

6. Lors donc que vous verrez un pauvre maltraité par un riche, ne plaignez pas la victime, gardez vos larmes pour le persécuteur. L'un se purifie sous les coups du malheur, l'autre se couvre de honte. Souvenez-vous de Naaman et de Giézi : sans doute ce serviteur d'Elisée ne déroba pas les présents de Naaman, mais il fut puni pour les avoir obtenus par ruse. La lèpre fut le châtiment de son injustice. Ainsi, tandis que celui qui avait commis le mal était puni, l'autre trouvait une véritable consolation à le supporter. Pour l'âme, c'est la même chose : telle est la puissance de la tribulation, qu'elle suffit à calmer le Seigneur quand elle est imméritée; malgré nos crimes, bien que notre âme soit indigne d'être secourue, Dieu lui pardonne et détourne d'elle sa vengeance à cause de ses souffrances. Voilà pourquoi Dieu disait autrefois des nations barbares : « Je les ai livrées à de

légers supplices ; mais elles ont aidé mes châtiments, » *Zach.*, I, 15, et portent aussi le poids de ma colère. Rien n'excite le courroux du Seigneur comme le vol, la violence, la corruption. Pourquoi ? Parce qu'il est très-facile d'éviter ces sortes de fautes, qui procèdent en nous, non d'un penchant naturel et pressant, mais de la paresse de l'âme. Pourquoi donc, direz-vous, l'Apôtre appelle-t-il ce vice la racine de tous les maux ? Je ne pense pas autrement ; mais j'en attribue la cause plutôt à nous-mêmes qu'à la nature des choses. Comparons, si vous le voulez, la passion des richesses à celle des sens, et voyons quelle est la plus violente ; nous ne tarderons pas à reconnaître que c'est bien cette dernière, parce qu'elle a triomphé de plus grands courages. Quel homme fort et courageux la passion de l'or a-t-elle vaincu ? Pas un, mais seulement des misérables ou des hommes vils, Giézi, Achab, Judas, les prêtres juifs. La volupté au contraire a triomphé du grand prophète David. Est-ce que je prétends excuser ceux qu'elle entraîne ? Loin de là : mon but est de les rendre plus vigilants ; car ils seront d'autant plus coupables que le mal commis sera plus grand. Ah ! si vous ne connaissiez pas cet animal féroce, votre ignorance pourrait vous excuser ; mais, le connaissant, quelle excuse pouvez-vous alléguer ? Après David, la volupté fit encore tomber Absalon. Et quelle chute ? Salomon, le plus sage, le plus vertueux des hommes, s'endormit tellement entre les bras de la volupté, qu'il y reçut une blessure mortelle. Son père se relève, expie sa faute, et mérite une seconde fois la couronne ; lui, hélas ! il fut à jamais frappé.

L'avarice, source de tous les maux

Exemple tiré du roi Salomon.

C'est pourquoi Paul disait : « Il vaut mieux se marier que brûler ; » I *Cor.*, VII, 9 ; et le Christ : « Que celui qui peut comprendre comprenne. » *Matth.*, XIX, 12. Il ne parle pas ainsi des richesses : « Celui, dit-il, qui abandonnera ses richesses, sera récompensé au centuple. » — Comment donc affirme-t-il qu'il est si difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel ? — Ne voyez-vous pas encore qu'il accuse ici, non pas la tyrannie des richesses, mais la lâcheté, la servilité de ceux qui la subissent ? C'est la même chose qui ressort de ce que Paul disait sous forme de conseil. Il détourne absolument de l'avarice : « Ceux qui veulent devenir riches, dit-il, tombent dans la tentation. » I *Tim.*, VI, 9. Quant au plaisir des sens, il le défend dans certaines limites seulement et sans aucune pression absolue ; il le permet ensuite. Il craignait que les flots déchaînés de la volupté n'amenassent un terrible naufrage. La volupté, en effet, est plus ardente et plus forte que la colère. On ne s'irrite pas, si l'on n'a personne qui vous pousse à la colère ; la concupiscence, au contraire, nous dévore souvent, même quand l'objet en est loin de nous. Paul ne condamne pas absolument la colère, il la condamne seulement si elle est « sans motif. » De même, il ne défend pas tout plaisir sensuel, mais seulement le plaisir mauvais. « Que chacun, dit-il, ait son épouse à cause de la concupiscence. » I *Cor.*, VII, 2. Mais l'avarice, il la condamne absolument et toujours. Et cela se comprend : le plaisir des sens est nécessaire, puisqu'il se rapporte à l'ordre de la génération ; la colère nous pousse souvent à voler au secours de nos frères ; mais l'amour des richesses, à quoi peut-il aboutir ? c'est une passion contre nature. Ne la laissez donc pas vous saisir et vous vaincre. Que vous seriez autrement malheureux.

Voilà pourquoi Paul, qui permet les secondes noces, ne cesse de s'élever avec force contre l'argent et les richesses. « Pourquoi, dit-il, ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort ? Pourquoi n'endurez-vous pas plutôt quelque perte ? » *Ibid.*, VI, 7. En parlant de la virginité, il dit : « Je n'ai point reçu de commandement du Seigneur ;... je vous le dis pour votre utilité, et non pour vous tendre un piége. » *Ibid.*, 25-35. Il parle autrement au sujet des richesses : « Ayant de quoi vous couvrir et vous nourrir, dit-il, soyez satisfaits. » I *Tim.*, VI, 8. D'où vient donc que tant d'âmes se laissent dominer par cette passion ? Ah ! c'est qu'elles sont moins prémunies contre celle-là que contre la luxure et l'impureté ; elles succomberaient plus difficilement si elles en mesuraient davantage la force. Est-ce que les vierges folles ne furent pas rejetées de la chambre nuptiale, parce que, après avoir

vaincu un ennemi redoutable, elles se laissèrent vaincre par un autre plus faible et moins dangereux ? Une autre observation se présente encore ici : l'homme qui se montre supérieur au plaisir, s'il est vaincu par l'avarice, n'a pas même triomphé bien souvent de la première passion ; c'est de la nature qu'il tient de ne pas éprouver de très-rudes assauts de ce côté, tous n'ayant pas les mêmes inclinations violentes. N'oublions pas ces choses ; gardons toujours dans notre souvenir l'exemple des vierges, et nous ne tomberons pas sous les dents de cette bête féroce. Malgré leur virginité, malgré leurs travaux et leurs peines, elles périrent à cause de leur amour de l'argent. Croyez-vous que nous échapperons au supplice, si nous tombons dans la même passion ? Je vous en conjure donc, faisons tout pour triompher de cette passion, et pour brisêr ces terribles liens. Le ciel sera le prix de nos efforts. Puissent ces biens innombrables nous être accordés, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, comme au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

« Car ces sortes de faux apôtres sont des ouvriers pleins de dol, qui se transforment en apôtres du Christ. »

1. Que dites-vous, ô grand Apôtre? Quoi! ceux qui prêchent le Christ, qui ne reçoivent pas d'argent, qui n'introduisent pas un autre Evangile, sont de faux apôtres? Bien certainement, répond-il, et surtout parce qu'ils n'agissent ainsi que par dissimulation, dans le but de tromper. « Ouvriers pleins de dol. » Ils travaillent, mais pour arracher ce que d'autres avaient planté. Sachant qu'ils ne pourraient se faire accepter d'une autre manière, ils se couvrent du masque de la vérité, pour mieux jouer leur rôle. Ils ne prennent pas d'argent, dites-vous. C'est pour ravir un bien plus précieux, pour perdre une âme. D'ailleurs cela même était faux ; ils recevaient, mais en cachette. L'Apôtre le dira dans la suite de son discours. Il l'avait insinué déjà dans ces paroles : « Voulant en tout nous ressembler, afin que ce leur soit un sujet de gloire. » Il s'en explique un peu plus tard en ces termes : « Si quelqu'un vous dévore, enlève votre bien, vous traite avec arrogance, vous le souffrez. » Il formule en ce moment une autre accusation : « Ils se transforment. » Ils n'ont qu'un masque trompeur, la peau seule de la brebis. « Et ce n'est pas étonnant. Si Satan lui-même se transforme en ange de lumière, faut-il s'étonner que ses ministres se transforment en ministres de la justice? » Si nous devons être surpris, c'est de cela, et nullement de ce que font ces hommes. Quand leur maître ose tout, il est naturel que les disciples imitent un pareil exemple. Que faut-il entendre par « ange de lumière ? » C'est l'homme qui parle avec une sainte liberté, qui se tient en présence de Dieu. Il y a des anges de ténèbres, ceux qui se sont donnés au diable, esprits ténébreux en effet, et qui ne cherchent qu'à nuire. Le diable a trompé beaucoup de mortels par ce moyen, en se transformant en ange de lumière, ce qu'il ne sera jamais. Ainsi font les imposteurs dont il est question : ils revêtent les apparences d'un apôtre, mais sans en posséder le pouvoir, ce qui ne leur est pas permis. Or, rien n'est diabolique comme d'agir par ostentation.

Rien n'est plus diabolique que d'agir par ostentation.

Quels sont maintenant « les ministres de la justice ? » Nous-mêmes, qui vous prêchons l'Evangile, où la justice est renfermée. Ou bien voilà le sens de ce qu'il dit, ou bien veut-il simplement désigner cette gloire d'hommes justes qu'ils ont méritée. A quoi les reconnaîtrons-nous ? A leurs œuvres, selon la parole du Christ. C'est là ce qui met l'Apôtre dans la nécessité de comparer ses vertus à leurs vices, pour mettre à découvert leur illégitimité. Au moment d'aborder encore son propre éloge, il s'élève contre eux, afin de bien montrer la nécessité qu'il subit, et d'empêcher qu'on ne lui fasse un grief de parler ainsi de lui-même. « Je le dis de nouveau. » Il avait antérieurement usé de grandes précautions, et cependant il ne se contente pas de ce qu'il a pu dire : « Je le dis de nouveau, » pour que personne ne m'accuse d'avoir perdu le sens. — C'était l'affaire de ceux qui l'attaquaient de

se glorifier sans motif. Examinez, je vous prie, comme il dispose tout d'avance quand il est forcé de se louer. — C'est une folie sans doute de se glorifier soi-même ; mais ce n'est pas de la folie chez moi, c'est de la contrainte. Si vous ne le croyez pas, si vous me condamnez, quoique la contrainte soit manifeste, je ne me laisserai pas déconcerter. — Voyez-vous comme il démontre qu'il est dans l'absolue nécessité de parler? Songez à quel point doit être pressé par l'obligation de prononcer de telles paroles celui que n'arrête pas la crainte d'être soupçonné de folie ; il faut que la véhémence lui pèse d'un poids accablant. Malgré cela, comme il procède avec modération et sagesse! Il ne déclare pas qu'il va se glorifier. Devant néanmoins se glorifier un peu, il use encore d'un autre genre de précaution : « Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur ; c'est comme si j'étais atteint de folie, en prenant un tel sujet de me glorifier. » Evidemment non, se glorifier n'est pas une chose selon le Seigneur. Il s'en est expliqué lui-même : « Quand vous aurez tout fait, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, XVII, 10. De soi cela n'est pas selon le Seigneur ; l'intention seule peut le rendre tel. De là cette expression : « Ce que je dis. » Il ne blâme pas le motif pour lequel il parle, mais les paroles mêmes qu'il va prononcer. Le but qu'il se propose est si beau qu'il peut même embellir les paroles. Quelque rigoureusement défendu qu'il soit, l'homicide a plus d'une fois été regardé comme un acte méritoire ; cela dépend du sentiment : la circoncision n'est plus selon le Seigneur, les dispositions du cœur ont pu la lui rendre agréable. Voilà comment il faut juger l'action de se glorifier.

Mais pourquoi l'Apôtre ne s'est-il pas exprimé avec cette précision ? Parce qu'il se propose autre chose, et qu'il ne le dit qu'en passant, par condescendance envers ceux qui ne cessent de l'attaquer ; il n'a qu'une chose en vue, de procurer leur bien ; et puis ce qu'il vient de dire suffit pour détruire tout soupçon. « Mais comme dans un accès de folie. » Il a dit antérieurement : « Puissiez-vous supporter un instant de démence. » Il répète à peu près la même expression, mais en l'atténuant ; car il modère son discours à mesure qu'il avance. Après cela, pour que vous n'alliez pas croire qu'il délire partout, il ajoute : « Au sujet de la glorification ; » sur ce point seulement. Ayant dit ailleurs : « Pour que nous ne soyons pas confondus, » il fait la même réserve et dans les mêmes termes. Il dit encore dans un autre endroit : « Est-ce que les desseins que je médite, je les médite selon la chair, de telle sorte que le oui et le non soient en mon pouvoir ? » II *Cor.*, I, 17. Il a montré qu'il ne peut pas toujours accomplir ses promesses, parce qu'il n'obéit pas à des vues intéressées. De peur qu'on n'appliquât cette remarque à la doctrine elle-même, il disait aussitôt : « Mais Dieu est fidèle; il m'est témoin que ma parole auprès de vous n'a pas été oui et non. »

2. Malgré tout ce qu'il a dit jusqu'ici, voyez-le posant encore d'autres moyens de justification, se prémunissant de nouveau : « Comme beaucoup se glorifient selon la chair, et moi aussi je me glorifierai. » Que veut-il dire par ces mots : « Selon la chair ? » Par les choses extérieures, par la noblesse de l'extraction, par les richesses, par la science, par la circoncision, par la gloire des Hébreux, par l'approbation de la foule. Remarquez la prudence de Paul : il annonce une chose qu'il prouve n'être rien, et c'est alors seulement qu'il prononce le mot de folie. Si c'est une folie de se glorifier même d'un bien véritable, beaucoup plus de ce qui n'est rien. Or, c'est là ce qu'il désigne comme n'étant pas « selon le Seigneur. » La qualité d'Hébreu et les autres du même genre ne sont réellement d'aucune utilité. Ne vous imaginez donc pas que je mette ce titre à la place de la vertu ; mais, comme ceux-là s'en glorifient, je suis forcé moi-même d'établir la comparaison sur le même point. — C'est ce qui lui fait dire ailleurs : « Si quelqu'un paraît mettre sa confiance dans la chair, je le puis encore mieux. » *Philip.*, III, 4. Il agit maintenant ainsi par rapport à ceux dont telle était la confiance. C'est comme quelqu'un qui serait né d'une famille illustre, et qui plus tard, après avoir embrassé la philosophie, voyant les autres s'estimer beaucoup à cause de leur noblesse, serait dans la nécessité, pour réprimer leurs

tendances orgueilleuses, de rappeler sa propre distinction, mais uniquement dans ce but, et non certes pour s'en faire un mérite. Voilà ce que fait Paul ici. Laissant ensuite une pareille matière, il ne s'occupe plus que de ce qui regarde les Corinthiens; il les accuse. « Volontiers vous supportez les insensés. » Vous êtes donc en quelque façon coupables, et plus coupables qu'eux. Si vous n'aviez pas cette tolérance, si le dommage qu'ils ont souffert fût aussi retombé sur vous, j'aurais gardé le silence ; mais j'ai trop à cœur votre salut, et je vous prouve ma condescendance.

A l'accusation cependant il joint immédiatement l'éloge ; car, à peine a-t-il dit : « Volontiers vous supportez les insensés, » qu'il ajoute : « Alors que vous êtes sages. » — Or, se glorifier ainsi, c'est le fait d'un homme dénué de toute sagesse. Il fallait les reprendre directement et leur dire : Ne supportez pas les insensés. — Mais son accusation n'en a que plus de force. Dans ce cas, il eût paru récriminer comme n'ayant pas lui-même de tels avantages : maintenant qu'il a démontré les avoir tous d'une manière supérieure, et qu'il les déclare un pur néant, la correction ne saurait être plus efficace. Pour le moment, avant de se louer lui-même et d'établir la comparaison, il fait honte aux Corinthiens de leur tendance à la servitude, de leur étrange sujétion à l'égard des imposteurs. « Si quelqu'un vous dévore, vous le supportez. » — Et pourquoi disiez-vous tout à l'heure : « Ils se font un sujet de gloire d'être jugés semblables à nous. » — Encore faut-il voir comment il représente cet accaparement : c'est quelque chose qui dépasse toute mesure ; et le mot dévorer, employé par l'Apôtre, nous donne immédiatement cette idée. « Si quelqu'un vous réduit en servitude. » Vous avez livré vos biens, vos corps, votre liberté. On n'appelle plus cela ni recevoir ni prendre ; car ce n'est pas de vos possessions seulement, c'est de vos personnes aussi qu'ils sont devenus les maîtres. Paul l'indiquait plus haut en disant : « Si d'autres ont ce pouvoir sur vous, beaucoup plus devrions-nous l'avoir nous-mêmes ? » I *Cor.*, IX, 12. Il suit une sorte de progression : « Si quelqu'un vous traite avec arrogance. » Votre esclavage sort des limites ordinaires ; au lieu d'être commandés avec douceur, vous l'êtes d'une manière dure et cruelle. « Si quelqu'un vous frappe au visage. » Autre marque évidente de tyrannie. Il ne veut pas dire que les Corinthiens fussent réellement frappés de cette façon, il retrace par une telle image les mépris et les affronts qui leur sont prodigués. De là vient qu'il ajoute : « Je le dis en rougissant de honte. » Les malheureux qu'on soufflette ne sont pas plus humiliés que vous.

Se peut-il un reproche plus poignant, une domination plus insolente? Après vous avoir ravi vos richesses, votre liberté, votre dignité, ils ne se montrent pas plus traitables, ils ne vous laissent pas même au rang de serviteurs, ils vous ravalent au-dessous de l'esclave qu'on achète à prix d'argent. « Comme ayant été faibles. » Ce mot est assez obscur ; on dirait que l'Apôtre veut atténuer par l'obscurité de l'expression ce qu'il y a de pénible dans la réprimande. Voici le sens de ce qu'il dit : Est-ce que nous ne pourrions pas agir de la même manière ? Mais nous ne l'avons pas voulu. Pourquoi les supportez-vous donc, comme si nous ne pouvions pas marcher sur leurs traces ? Vous êtes déjà blâmables de supporter leur folie ; comment excuser alors ou même expliquer votre patience sous les mépris, les insolences et les affronts dont ils vous abreuvent ? Nouveau genre de séduction ! les imposteurs donnent ou flattent : ceux-ci vous spolient en vous trompant, et de plus vous outragent. Il ne vous reste donc pas une ombre d'excuse, puisque vous rejetez ceux qui s'abaissent pour vous élever, et que vous accueillez avec enthousiasme ceux qui s'élèvent pour vous rabaisser. Ne vous eût-il pas été facile, je le demande encore, d'agir de la même façon ? Mais nous ne l'avons pas voulu, ne nous proposant que votre bien. Ceux qui vous ravissent le vôtre n'ont en vue que leur intérêt. — Partout, vous le voyez, en leur parlant avec une entière confiance, il leur inspire une salutaire frayeur. Toujours cette pensée dominante : Si vous les honorez parce qu'ils vous frappent et vous insultent, certes nous eussions pu comme eux vous traiter en esclaves, vous accabler de coups et de superbes dédains.

3. Comme il reporte sur les disciples toute la responsabilité de l'arrogance des imposteurs et de son apparente folie! Ce n'est pas pour acquérir une plus grande gloire, leur dit-il, c'est pour vous arracher à cette cruelle servitude, c'est par nécessité que je me donne ces quelques éloges. Il ne suffit pas de discuter le langage qu'il tient, il faut encore en examiner la cause.

Témoignage que Samuel se rendit en sacrant le roi Saül.

Et Samuel aussi se rendit un éclatant témoignage quand il sacra Saül : « Quel est celui de vous à qui j'ai ravi son âne, son bœuf, sa chaussure? Ai-je opprimé quelqu'un? » I *Reg.*, XII, 3. Personne cependant n'avait formulé d'accusation. Or, il ne parlait pas de la sorte pour se glorifier; sous l'apparence d'une apologie personnelle, il faisait la leçon au roi qu'il allait établir, une leçon de justice et de mansuétude. Je vous prie de remarquer la sagesse du prophète, ou plutôt la bonté même de Dieu. Voulant les détourner de fonder une royauté, il accumule les charges que le nouveau roi fera peser sur eux : il emploiera les femmes à préparer ses aliments, les hommes à garder ses troupeaux, ainsi qu'à soigner ses mules. Le prophète n'oublie rien de ce qu'exige la dignité royale; et puis, quand il les voit disposés à ne se laisser arrêter par aucun obstacle, désespérant de les guérir, il ne les abandonne pas encore, il tâche d'amener le monarque à les traiter avec douceur. Voilà pourquoi ce témoignage. Je l'ai dit, personne ne le mettait en cause, il n'était pas en demeure de se justifier; il n'avait pas d'autre but que de rendre meilleur celui qui devait régner sur son peuple. Pour le prémunir contre l'orgueil, il ajoutait : « Pourvu que vous m'écoutiez, vous et votre roi, » vous posséderez des biens sans nombre. Si vous ne m'écoutez pas, ce sera tout le contraire.

Amos disait aussi : « Je n'étais pas prophète, ni fils de prophète; j'étais un gardien de troupeaux, veillant à la conservation des sycomores. Et Dieu m'enleva. » *Amos*, VII, 14, 15. Et celui-là non plus ne tenait pas ce langage pour s'exalter; il voulait réduire au silence ceux qui le soupçonnaient de n'être pas prophète, leur montrer qu'il ne les trompait pas, qu'il ne plaidait pas sa propre cause. Animé des mêmes intentions, un autre disait : « Et j'ai cependant été rempli de la force du Seigneur dans l'Esprit et la puissance. » *Mich.*, III, 8. David également, quand il déclarait avoir terrassé un ours et un lion, ne se proposait que d'attester une merveille capable de l'accréditer, il n'ambitionnait pas une vaine réputation. Comme personne ne croyait qu'il pourrait vaincre le philistin, sans avoir aucune arme offensive ou défensive, il était forcé de donner une preuve de sa valeur. Et, dans la suite, quand il eut coupé le bord du manteau de Saül, il ne parla pas de ce fait par ostentation, il repoussait uniquement l'odieux soupçon dont on essayait de le ternir en prétendant qu'il cherchait l'occasion de tuer le roi. En toute chose donc il faut découvrir le but ou le mobile. Celui qui, ne visant qu'au bien de ses auditeurs, en vient à se louer lui-même, est digne d'être couronné, loin de mériter un blâme, qu'il mériterait plutôt en se taisant. Si David avait gardé le silence à l'occasion de Goliath, on ne lui eût pas permis d'aller combattre, et par là même jamais il n'eût érigé ce splendide trophée. C'est donc par nécessité qu'il dit ces choses, et pas même à ses frères, mais au roi. Ceux-là n'auraient peut-être pas cru à sa parole, leurs oreilles étant fermées par la jalousie. Il les laisse, pour parler à celui dont cette passion n'avait pas encore envahi le cœur.

4. C'est un mal funeste que la jalousie, tellement funeste qu'il nous porte à négliger notre propre salut. Ainsi Caïn causa sa perte, et avant lui le diable en frappant de mort le premier homme. Ainsi Saül avait attiré dans son âme un démon pervers; et puis, le médecin capable de le guérir, il le poursuivait de sa jalousie. Telle est la nature de ce vice. Saül n'ignorait pas que David l'avait sauvé; mais il aimait mieux périr que voir son sauveur entouré de gloire. Quoi de plus affreux qu'un tel sentiment? Ce n'est pas se tromper que de le regarder comme une progéniture du diable. Là le fruit amer, ou mieux la racine de la vaine gloire; car ces deux maux se produisent l'un l'autre. La jalousie de Saül s'enflammait quand le peuple s'écriait : « David en a tué dix mille. » I *Reg.*, XVIII, 7. Que peut-on concevoir de plus insensé?

Pourquoi cette morne tristesse, dites-moi? Vous êtes triste de ce qu'un autre est loué? Mais vous devriez plutôt vous en réjouir; autrement vous ne savez même pas si c'est un véritable éloge. Etes-vous affligé de ce qu'on loue quelqu'un sans qu'il le mérite? Il serait plus juste d'avoir pitié de lui. S'il était bon, personne n'aurait le droit de blâmer les éloges qu'on lui décerne; joignez les vôtres à ceux de tous: s'il n'a pas le mérite qu'on lui suppose, à quoi bon vous torturer et tourner le glaive contre vous-même? De ce qu'il est pour les hommes un objet d'admiration? Mais c'est pour des hommes, pour des êtres qui sont aujourd'hui et qui ne seront plus demain. Sa gloire vous importune? Quelle gloire, je vous prie? celle dont le prophète a dit qu'elle est la fleur de l'herbe? Etes-vous donc jaloux, parce que vous ne portez pas une telle charge, parce que vous n'allez pas montrant partout cette herbe desséchée? Si vous enviez le bonheur de cet homme, pourquoi pas celui des bûcherons, qui chaque jour viennent dans la ville portant leur fardeau?

Ce fardeau-là ne vaut pas mieux que celui-ci, il est même pire. Celui-ci ne pèse que sur le corps; celui-là pèse sur l'âme, qu'il détériore le plus souvent, en lui causant plus d'angoisses que de plaisirs. A-t-on la gloire de l'éloquence, on recueille plus de terreurs que d'éloges, éloges d'un instant, terreurs perpétuelles. A-t-on du crédit auprès de ceux qui gouvernent, encore de ce côté embûches et périls. Ce que vous éprouvez pour de telles distinctions, beaucoup d'autres l'éprouvent aussi. Supposé même qu'on soit l'objet de continuelles louanges, cela constitue la plus dure servitude. On n'ose rien faire librement et par sa propre inspiration, vous craignez de choquer ceux qui vous louent: c'est une lourde chaîne qu'une réputation à sauvegarder. Plus vous êtes connu, plus vous avez de maîtres; votre servitude s'aggrave tous les jours; où que vous alliez, vos tyrans vous apparaissent. Un esclave, quand il n'est plus sous les yeux de son maître, respire et possède même une complète liberté: vous rencontrez votre maître partout, vous êtes l'esclave de tous ceux que vous apercevez sur la place publique. Parfois vous n'osez pas vous y montrer, quelque nécessité qui vous presse, à moins que vous n'ayez avec vous un cortége de serviteurs, votre cheval, toute votre pompe accoutumée: vous auriez bien peur d'encourir le blâme de vos maîtres. Vous trouvez-vous en face d'un véritable ami, vous n'avez pas le courage de vous entretenir avec lui comme avec un égal; vous vous avez peur de vos maîtres, encore une fois, vous craignez qu'ils ne vous renversent de votre piédestal. Ainsi donc, plus un homme est en évidence, moins il a de liberté. Eprouve-t-il une humiliation, elle est d'autant plus cruelle qu'elle a plus de témoins et qu'on y voit un plus violent contraste. Ce n'est pas alors un affront seulement, c'est une calamité véritable. Cela tient au grand nombre de ceux qui s'en réjouissent. Que cet homme éprouve un bonheur, il n'a pas moins de jaloux qui s'en affligent et qui s'efforcent de le supplanter. Est-ce là du bonheur, je vous le demande? est-ce là de la gloire? Assurément non, c'est de la honte, c'est de l'esclavage, ce sont des fers, et tout ce que vous pourrez imaginer de plus intolérable.

Si vous avez un tel amour pour la gloire que les hommes décernent, si les applaudissements recueillis par un autre vous troublent à ce point, spectateur de ce triomphe, portez-vous par la pensée vers le siècle à venir et la gloire céleste; semblable à celui qui fuit devant un animal furieux, et qui, rentrant dans sa maison, en ferme avec soin les portes, réfugiez-vous avec le même empressement au sein de la vie future et des ineffables grandeurs qui vous y sont préparées. Vous foulerez de la sorte à vos pieds les choses de la terre, et vous acquerrez sûrement les biens du ciel, avec la liberté réelle. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

« Quoi que ce soit que quelqu'un ose, je le déclare dans ma folie, je l'ose moi-même. »

Précautions nouvelles prises par l'Apôtre.

1. Voyez quelle répugnance il manifeste encore, comme il cherche à se faire pardonner, de quelles précautions il s'entoure. Il en avait déjà pris beaucoup cependant, quand il disait, par exemple : « Daignez souffrir que pour un instant je m'écarte de la sagesse... Que personne ne me regarde comme un insensé, ou du moins accueillez-moi, quoique je vous paraisse tel... Puisque beaucoup se glorifient selon la chair, je me glorifierai de même. » Et maintenant il dit encore : « Quoi que ce soit que quelqu'un ose, je le déclare dans ma folie, je l'ose moi-même. » Il appelle audace et folie tout éloge qu'on se donne à soi-même, quand ce serait sous l'empire de la nécessité, nous enseignant de la sorte à fuir par-dessus tout un pareil travers. Si nous devons, après avoir même accompli toutes nos obligations, nous déclarer des serviteurs inutiles, quelle indulgence mérite celui qui, sans nécessité, fait son propre éloge? Telle fut la cause de la catastrophe du pharisien ; c'est au port même qu'il fit naufrage, en se brisant contre cet écueil. Voilà pourquoi l'Apôtre hésite sans cesse, quoique la nécessité soit là sans cesse devant ses yeux ; il avertit à plusieurs reprises que c'est de la folie. Il prend enfin courage, après s'être excusé par la nécessité; et voici comment il s'exprime : « Ils sont hébreux ? et moi aussi. Ils sont israélites ? et moi aussi. » Tous les hébreux n'étaient pas israélites ; car les Ammonites et les Moabites étaient hébreux. Aussi, pour mieux épurer cette origine, Paul ajoute-t-il : « Ils descendent de la race d'Abraham ? et moi aussi. Ils sont ministres du Christ ? je parle toujours dans ma folie, je le suis plus qu'eux. » Il ne lui suffit pas des précautions qu'il a déjà prises, il y revient : « Je parle toujours dans ma folie, je le suis plus qu'eux. » J'occupe un meilleur rang dans ce ministère. Il pouvait certes donner des preuves évidentes de sa supériorité ; il appelle néanmoins folie cette conduite et ce langage.

Du moment où les autres étaient de faux apôtres, me direz-vous, il ne fallait pas établir de comparaison, il fallait leur refuser entièrement la qualité de ministres. — Il la leur avait refusée, en disant : « Faux apôtres, ouvriers pleins de dol, qui se déguisent en apôtres du Christ. » Maintenant il ne procède pas de même ; il en vient à l'examen détaillé. Or, il n'est pas de juge qui prononce la sentence avant d'avoir tout examiné. Lors donc que Paul aura, par voie de comparaison, démontré ce qui ressort des faits, il se prononcera d'une manière plus inébranlable. On peut dire aussi que c'est leur opinion et non la sienne qu'il traduit par ce mot : « Ils sont ministres du Christ. » Puis, quand il ajoute : « Je le suis plus qu'eux, » il compare, faisant bien voir que ce n'est pas lui qui porte la décision, qu'elle est gravée dans les faits mêmes, et qu'ils attestent le caractère de son apostolat. Passant sur tous les miracles, il commence par les épreuves qu'il a subies : « J'ai plus supporté de travaux, reçu des coups outre mesure. » Les coups l'emportent sur les travaux, les supplices sont plus méritoires que les fatigues. « J'ai plus longtemps séjourné dans les prisons. » Encore un degré de plus. « Je me suis trouvé plus souvent en face de la mort. » Il avait dit dans la première Epître : « Je meurs chaque jour. » I *Cor.*, xv, 32. Il parle ici de la réalité même ; car plus d'une fois il a couru le danger de la vie. « Les Juifs m'ont infligé trente-neuf coups de verge, en cinq différentes occasions. » Pourquoi pas quarante coups ? Parce que chez ce peuple, quand ce nombre était atteint, le patient était noté d'infamie. Cette mesure avait été adoptée pour prévenir un excès de rigueur. De là trente-neuf coups, au lieu de quarante. Il était prescrit dans la loi qu'on ne dépasserait pas ces bornes.

« J'ai été flagellé trois fois, une fois lapidé, trois fois j'ai fait naufrage. » Et qu'importe pour la prédication ? On y voit les longues courses de l'Apôtre et ses voyages sur mer. « J'ai été enseveli dans les flots un jour et une nuit. » Quelques-uns pensent que cela doit être entendu d'une manière littérale ; d'autres, pour se rap-

procher davantage de l'ordre naturel, disent qu'il a nagé tout ce temps. Ceci serait moins merveilleux, et l'Apôtre ne l'aurait pas mis à la suite du naufrage dans sa progression. « Périls dans les fleuves ; » il avait aussi des fleuves à traverser. « Périls de la part des brigands, périls dans la cité, périls dans la solitude. » Partout m'attendaient des combats à soutenir, dans les villes et dans les campagnes, dans les lieux déserts et dans les contrées habitées. « Périls de la part des nations, périls au milieu des faux frères. » Remarquez cet autre genre de combat. Ce n'était pas seulement les ennemis, c'était encore des hommes couverts du masque de l'amitié fraternelle qui le persécutaient. « Dans les fatigues et les chagrins. » Les dangers succédaient aux fatigues et les fatigues aux dangers, sans lui laisser un moment de relâche, ni lui permettre de respirer un peu. « Dans les longues veilles, la faim, la soif et la nudité, sans compter les peines extérieures. »

2. Il passe sous silence plus de tribulations qu'il n'en énumère : impossible d'exprimer d'ailleurs la grandeur de celles qu'il a mentionnées. Il ne les expose pas en particulier, il les résume et les rappelle en général ; il n'en signale qu'un petit nombre ; une fois, dit-il, ou bien trois fois. Quant aux autres, elles sont trop nombreuses pour qu'il essaye de les rappeler. Il ne parle pas non plus des heureux fruits de ces épreuves, il se borne à parler des souffrances endurées pour la prédication. En nous donnant un exemple de modestie, il nous enseigne que les labeurs auront toujours leur récompense, alors même qu'ils n'auraient rien produit, une récompense complète et que cela ne saurait amoindrir. « Mon oppression continuelle ; » les agitations, les tumultes, les peuples insurgés, les villes déchaînées contre lui. Les Juifs plus que tous lui faisaient une guerre incessante, parce qu'il les confondait avec plus de vigueur que les autres apôtres ; et puis la grande cause de cette fureur, c'est qu'il eût si subitement changé. La haine soufflait de toute part contre lui, de la part des siens comme des étrangers, de la part des hypocrites : partout des tempêtes et des précipices, dans les foules et les déserts, sur mer et sur terre, au dedans comme au dehors ; il n'avait pas toujours la nourriture et le vêtement nécessaires : ce champion de l'univers combattait nu, soutenait la lutte dans les angoisses de la faim, tant il était éloigné de thésauriser. Il ne se décourageait pas pour cela, il en rendait plutôt grâce au suprême Agonothète.

« La sollicitude de toutes les Eglises. » Voilà le point capital, ce qui torture l'âme elle-même, ce qui l'atteint dans ce qu'elle a de plus élevé. N'eût-il subi du dehors aucune attaque, c'est bien assez de ce combat intérieur, de ces flots tumultueux qui se succèdent, de ce déluge de préoccupations, de ces pensées qui se heurtent sans cesse. S'il suffit d'avoir une maison à sa charge, des serviteurs, des administrateurs et des économes, pour que les soucis, sans que personne même vous fasse obstacle, vous empêchent souvent de respirer, comprenez dans quel état devait être un homme ayant le souci, non d'une maison seule, mais des cités et des nations entières, de tous les peuples de l'univers, et concernant des objets d'une suprême importance, seul en présence de tant d'oppositions, sous le de coup de tant de souffrances, plus vigilant et plus attentif que ne le fut jamais un père. Il ne faut pas que vous disiez : Qu'importe sa sollicitude, s'il n'en était pas sérieusement affecté ? Il vous explique lui-même à quel point elle était ardente : « Qui donc est infirme, sans que je le sois aussi ? » Il ne dit pas simplement qu'il prend part à l'affliction, il déclare qu'il souffre en quelque sorte la même maladie, tant il éprouve d'agitation et de trouble. « Qui est scandalisé, sans que je brûle ? » C'est le paroxysme de la douleur, qu'on ne saurait mieux rendre que par l'image du feu. Rien n'est plus fort que cette parole : Je brûle, je suis dans le feu. Les premières épreuves, quoique rudes, étaient bientôt passées, et laissaient après elles une joie impérissable ; ce qui le tourmentait, ce qui le tenait sous le pressoir et déchirait son âme, c'est de s'identifier ainsi avec chaque infirme, quel qu'il fût. Il ne choisissait pas les plus dignes, il ne dédaignait pas ceux d'un rang inférieur, il admettait le dernier des hommes à son intimité. De là ce défi : « Qui donc est infirme ? »

Il ne fait pas de différence. On eût dit qu'il était lui-même l'Eglise répandue dans tout l'univers, puisqu'il s'arrogeait le droit de souffrir dans chaque membre.

« S'il faut me glorifier, je me glorifierai seulement dans ma faiblesse. » Vous le voyez, jamais il ne tire sa gloire des miracles, mais toujours des persécutions et des épreuves. C'est là ce qu'il entend par faiblesse. Il signale ainsi la guerre multiple qui lui est déclarée. Les Juifs et les Gentils l'attaquent sans cesse et le pressent des deux côtés, il a d'autres ennemis dans les faux frères, il gémit sur l'infirmité des fidèles qui se scandalisent, il est partout assailli par les troubles et les difficultés, chez les siens, je le répète, et chez les étrangers. Voilà le signe distinctif de l'Apôtre, l'Evangile s'établit par de tels moyens. « Dieu le Père du Seigneur Jésus m'est témoin de la vérité de ma parole. Le préposé de la nation, représentant du roi Arétas, faisait garder la ville de Damas, dans le but de me saisir. » D'où vient qu'il affirme avec cette force, avec le désir d'être cru, ce qu'il n'avait fait auparavant pour aucune autre chose? Probablement parce que ceci datait de plus loin et n'était pas aussi connu, tandis que sa sollicitude pour toutes les Eglises n'était ignorée de personne, pas plus que le reste. Remarquez-vous à quel point la guerre devait être acharnée, puisqu'on gardait une ville entière à cause de lui seul? Quand je dis la guerre, c'est du zèle de Paul que je veux parler; car, s'il avait été moins ardent, il n'aurait pas allumé dans le cœur de ce magistrat une pareille haine.

C'est d'une âme vraiment apostolique de souffrir de telles persécutions, sans jamais se laisser abattre, de supporter généreusement tous les maux qui surviennent, et non de se jeter au milieu des périls ou de les provoquer. Voyez aussi de quelle façon il consent à sortir de cette ville gardée: « On le laisse glisser du haut des remparts au moyen d'une corbeille. » Il désirait sans doute voir arriver la fin de sa vie; mais il désirait encore plus sauver des hommes. Plus d'une fois il eut recours à de semblables manœuvres pour se conserver à la prédication; il ne refusait pas d'employer des moyens humains, quand ils étaient exigés par les circonstances, tant il avait de vigilance et d'activité. Si les maux étaient inévitables, la grâce seule lui suffisait. N'avait-il devant lui qu'une épreuve ordinaire, il se montrait ingénieux à l'augmenter ou même à la multiplier, ayant toujours soin de tout rapporter à Dieu. Représentez-vous une étincelle qui ne s'éteindrait jamais, quoique lancée au milieu de la mer; elle est engloutie par les ondes, puis elle reparaît avec tout son éclat: tel le bienheureux Paul paraît d'abord sombrer dans la tourmente, et dominant ensuite les flots avec une gloire nouvelle, victorieux parce qu'il a souffert.

3. C'est ici la victoire par excellence: l'Eglise dresse un trophée, le diable subit une défaite, quand la tribulation se déchaîne contre nous. Notre ennemi reçoit des chaînes, il est lui-même accablé sous le poids des douleurs qu'il nous suscite. Paul nous en fournit des exemples frappants: plus le diable l'entourait de périls, plus il lui ménageait de victoires, et lui-même était le vaincu. Ce n'est pas un seul genre d'épreuves, ce sont des épreuves multiples et diverses qu'il lui procura. Les fatigues, les chagrins, les terreurs, les angoisses, les soucis, les humiliations venaient de différents côtés à la fois, et cependant il triomphait de tant d'ennemis conjurés. Supposons encore un soldat dont le monde entier conspire la perte, entouré de bataillons toujours prêts à le frapper, et qui serait néanmoins invulnérable: ainsi nous apparaît le grand Paul, seul au milieu des Gentils et des barbares, parcourant incessamment les terres et les mers, partout et toujours invincible. Comme le feu qui tombe sur la paille et le foin les absorbe, les transforme en sa propre nature, l'Apôtre passe de même à travers les nations, les amenant toutes à la vérité. C'est un torrent que rien n'arrête, qui s'en va renversant tous les obstacles. C'est un athlète seul contre tous, courant de droite et de gauche et frappant sans repos; un guerrier qui force les murailles, qui se bat sur mer aussi bien que sur terre. Paul est également habile à tous les genres de combats; il respire la flamme, nul n'ose l'approcher; d'un seul corps il embrasse le monde, d'une seule

langue il met en fuite tous les contradicteurs. Les nombreuses trompettes qui secouaient les murailles de Jéricho et les ruinèrent jusqu'aux fondements, n'avaient pas la puissance de cette voix : elle jette à bas les citadelles du diable, elle entraîne à sa suite les ennemis.

Après avoir de la sorte réuni des captifs en grand nombre, l'Apôtre leur donne des armes, il en fait ses soldats, et, par eux, il remporte de merveilleux triomphes. David renversa Goliath d'un seul coup de pierre ; mais, si vous considérez les grandes actions de Paul, cela ne vous paraîtra plus que le fait d'un enfant : entre les deux la différence n'est pas moins grande qu'entre un illustre capitaine et un berger. Notre héros ne terrasse pas Goliath d'un coup de pierre ; avec la voix seulement il disperse toutes les phalanges du diable. Comme un lion rugissant, lançant le feu par la bouche, il est inaccessible à tous, il parcourt l'univers sans relâche, se précipitant chez les uns, arrivant chez les autres, se portant chez d'autres encore, et toujours ainsi ; le vent n'est pas plus rapide. Il tient le monde entier dans sa main comme une maison seule, ou plutôt il le gouverne comme un vaisseau, sauvant ceux qui sont emportés par les lames, fortifiant ceux qui succombent au vertige, encourageant les matelots, s'asseyant à la poupe, mais examinant la proue, tendant les cordages, maniant la rame, ramenant les voiles, regardant l'aspect du ciel ; étant tout lui-même, matelot, pilote, vigie, voile, navire ; souffrant tout pour ôter aux autres leurs propres souffrances.

Voyez plutôt : il fait naufrage, pour mettre fin au naufrage de l'univers ; il passe un jour et une nuit au fond de l'abîme, pour retirer le monde de l'abîme de l'erreur ; il vit dans les fatigues, pour donner du repos à ceux que les fatigues accablent ; il est meurtri de coups, pour guérir ceux qui sont battus par le diable ; il séjourne dans les prisons, pour ramener à la lumière les malheureux enchaînés dans l'obscurité ; il est souvent en face de la mort, pour détruire une mort bien plus terrible ; il reçoit cinq fois trente-neuf coups de fouet, pour soustraire au fléau du démon ceux qui le flagellent ainsi ; il est déchiré de verges, pour les placer sous la verge et la houlette du Christ ; il est assailli de pierres, pour les détourner des pierres muettes qu'ils adoraient ; il s'enfonce dans la solitude, pour les en arracher ; il parcourt les chemins, pour sauver ceux qui s'égarent et leur ouvrir la route qui conduit au ciel ; il court des dangers dans les villes, pour leur donner accès à la cité d'en haut ; il souffre la faim et la soif, pour les délivrer de privations beaucoup plus cruelles ; il souffre la nudité, pour revêtir de la robe du Christ ceux qui se déshonorent eux-mêmes ; il est en butte aux fureurs de la multitude, pour les mettre à l'abri des assauts de la légion infernale ; il brûle, pour repousser les traits enflammés du démon ; il se laisse glisser du haut des murailles, pour relever et faire remonter ceux qui gisent à terre.

Oserons-nous encore parler, ne sachant même pas ce que Paul a souffert ? Mentionnerons-nous les richesses, une femme, la patrie, la liberté, quand nous le voyons mépriser mille fois la vie elle-même ? Un martyr ne meurt qu'une fois, tandis que ce bienheureux, dans un seul corps et dans une seule âme, a couru tant de dangers, qu'une âme de diamant y perdrait sa constance. Ce que tous les saints ont enduré dans des existences multiples se trouve accumulé sur cette unique existence. Le monde est une arène pour lui ; il y descend prêt à combattre contre tous, et toujours debout il déploie un courage inébranlable. Il connaît les démons qui luttent contre lui. Aussi brille-t-il dès le principe et se montre-t-il toujours le même depuis qu'il a franchi la barrière jusqu'au dernier moment ; les persécutions prennent même plus d'intensité, quand il approche de la palme. Chose digne d'admiration, parmi tant de souffrances et de si nobles actions, il sait garder la modestie la plus parfaite. Se trouvant dans la nécessité de rappeler ses bonnes œuvres, il passe rapidement là-dessus. S'il avait voulu développer chacun des points qu'il touche à peine, les Eglises dont il a dit que la sollicitude pèse sur lui, les prisons et le bien dont elles ont été le théâtre, les embûches et les violences dont il a été l'objet, il eût rempli mille volumes. Il a préféré s'abstenir.

Ayant devant nous de tels exemples, apprenons à pratiquer la modestie, à ne jamais nous glorifier dans les richesses ou les autres avantages d'ici-bas, à trouver notre gloire dans les affronts supportés pour le Christ, et seulement quand la nécessité l'exige. Si rien ne nous en fait un devoir, n'en parlons pas même, de peur de nous enorgueillir; ne rappelons que nos fautes. C'est le facile moyen de nous en délivrer, de nous rendre Dieu propice, d'acquérir l'éternelle vie. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

« Il ne me convient pas de me glorifier. J'en viendrai cependant aux visions et aux révélations du Seigneur. »

1. Quel est ce langage? Après ce qu'il a dit d'étonnant, comment l'Apôtre peut-il dire : « Il ne me convient pas de me glorifier? » Pense-t-il donc n'avoir rien dit? Non certes; mais il est sur le point d'invoquer de plus hauts titres de gloire, des titres plus éclatants aux yeux de la foule, et non au jugement des esprits sérieux, par la raison que la récompense en est moindre. C'est ce qu'il entend par ces mots : « Il ne me convient pas de me glorifier. » Les grands sujets de gloire, il les avait énumérés déjà, en rappelant ses tribulations. Il en a d'autres à signaler maintenant : ceux qui consistent dans les révélations et les mystères. Et pourquoi dit-il : « Il ne me convient pas, » il ne m'est pas avantageux, je ne dois pas tomber dans l'enflure? — Que dites-vous? Parce que vous n'exprimiez pas ces choses, les ignoriez-vous? — Mais ce que nous savons nous-mêmes est loin de nous porter à l'orgueil, comme ce que nous faisons connaître aux autres. La nature des bonnes œuvres n'est pas de nous inspirer un tel sentiment; il nous vient du témoignage et de la connaissance du grand nombre. On comprend alors pourquoi l'Apôtre dit : « Il ne m'est pas avantageux, » je ne dois pas non plus donner à ceux qui m'entendent une trop grande idée de moi. Les faux apôtres se vantaient d'avoir ce qu'ils n'avaient pas; celui-ci cache ce qu'il possède, malgré la nécessité même où il serait d'en parler; il ne juge pas que ce lui soit une chose utile, nous enseignant à tous d'une manière surabondante à fuir l'ostentation. On ne gagne rien à parler de soi, on y perd même, à moins qu'un motif pressant ne nous y détermine par la vue d'un bien réel.

Après avoir donc éveillé le souvenir de ses dangers, de ses épreuves, de ses tourments extérieurs, de ses peines intérieures, de ses naufrages, l'Apôtre aborde un autre sujet de glorification; il poursuit ainsi : « Je connais un homme qui fut, il y a plus de quatorze ans, dans le corps ou sans le corps, je l'ignore, Dieu seul le sait, ravi jusqu'au troisième ciel. Je sais, dis-je, qu'il a été ravi jusqu'au paradis, dans le corps ou sans le corps, je l'ignore encore une fois, et qu'il a entendu des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de prononcer. Voilà ce dont je me glorifierai, et je ne me glorifierai nullement de moi-même. » Ce fut là sans doute une grande révélation; mais elle ne fut pas la seule, et beaucoup d'autres furent accordées à Paul; c'est la seule, néanmoins, dont il parle. Qu'il en ait eu beaucoup, lui-même nous le fait entendre : « De peur que la grandeur des révélations ne m'exalte. » — S'il voulait les cacher, me dira quelqu'un, il ne devait pas même y faire la plus légère allusion, il ne devait rien dire de pareil; et, si tant est qu'il voulût parler, mieux valait parler clairement. Pourquoi donc ni clarté parfaite ni silence absolu? — Pour vous montrer encore par là qu'il n'y vient qu'avec répugnance. C'est le motif pour lequel il détermine l'époque, quatorze ans écoulés. Il ne donne pas cette date au hasard; il veut montrer que, s'il a pu se taire pendant un temps si considérable, il ne parlerait pas non plus maintenant sans une nécessité pressante, et qu'il aurait persisté dans son silence, n'eût été le désir de sauver ses frères qui périssaient. Or, si Paul s'était montré dès le principe digne d'une semblable révélation, alors

qu'il n'avait pas accompli les grandes œuvres que nous connaissons, songez ce qu'il devait être devenu dans l'espace de quatorze ans.

Remarquez la modestie dont il donne ici même l'exemple, soit dans ce qu'il dit, soit dans ce qu'il déclare ne pas savoir. Quant à son ravissement, il l'affirme; mais a-t-il été ravi dans le corps ou sans le corps, il l'ignore. Il eût pu ne rien ajouter à son affirmation; c'est un sentiment d'humilité qui lui fait confesser son ignorance. Mais quoi? l'intelligence ou l'âme a-t-elle été ravie seule, et le corps est-il resté dans un état de mort, ou bien le corps a-t-il été ravi avec l'âme? Impossible de résoudre cette question. Si Paul lui-même ne l'a pas su, quoique étant l'objet du prodige, quoique initié à de si profonds mystères, beaucoup moins pouvons-nous le savoir. Il savait bien qu'il était entré dans le paradis, qu'il était monté jusqu'au troisième ciel, mais il ne comprenait pas de quelle manière. Vous pouvez encore voir sous un autre rapport combien il était éloigné de l'orgueil. Il corroborait sa parole dans ce qu'il disait concernant la ville de Damas; ici, aucune précaution de ce genre : son intention n'était pas d'établir pleinement le fait, c'était assez pour lui de l'avoir indiqué. De là l'observation qui vient ensuite : « C'est ce dont je me glorifierai. » En s'exprimant de la sorte, il ne disait certes pas qu'un autre eût été ravi; il donnait même à son affirmation toute la force possible dans les limites qu'il s'était imposées, ne voulant pas parler ouvertement de lui-même. Et d'ailleurs, à quel propos eût-il tout à coup cité l'exemple d'un autre, quand il était question de lui? Pourquoi donc a-t-il adopté cette forme de langage? Dire : J'ai été ravi, ce n'est pas la même chose que dire : « Je connais un homme qui a été ravi; » ni dire : Je me glorifie en moi-même, la même chose que dire : « Voilà ce dont je me glorifierai. » On me demandera peut-être : Comment pouvait-il être ravi sans le corps? Je répondrai par une question : Comment pouvait-il être ravi avec le corps? On trouve même ici plus de difficulté à ne consulter que les lumières de la raison, à ne pas s'en reposer sur la foi. Mais pourquoi a-t-il été ravi? Dans mon opinion, parce qu'il eût paru, sans une telle faveur, n'être pas au niveau des autres apôtres. Eux avaient vécu dans la société du Christ; et, comme Paul n'avait pas eu le même avantage, c'est pour lui donner un titre de gloire que Dieu l'a ravi dans le paradis. Célèbre était le nom de ce lieu de délices; il était connu partout.

2. Le Christ lui-même disait au larron : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » *Luc.*, XXIII, 43. « Voilà ce dont je me glorifierai. » — Et de quel droit? Si c'est un autre qui a été ravi, est-ce pour vous un sujet de gloire? — Il est donc évident qu'il parle là de lui-même. S'il ajoute : « Ce n'est pas à mon sujet que je me glorifierai, » il veut dire simplement qu'il ne parle pas de la sorte sans un pressant motif, sans une nécessité véritable, ou bien son intention est de voiler autant que possible l'éclat d'un pareil fait. Que le discours porte tout entier sur lui-même, la suite le démontre clairement; car voici comment il continue : « Si je voulais me glorifier, ce ne serait pas de la démence, je ne dirais que la vérité. » — Et pourquoi disiez-vous tout à l'heure : « Supportez pour un moment que je m'écarte de la sagesse... Ce que je dis, je ne le dis pas suivant le Seigneur, mais bien comme si j'étais dans la folie; » II *Cor.*, XI, 1-17; tandis que maintenant vous dites : « Quand même je voudrais me glorifier, ce ne serait pas de la folie? » — Ceci s'applique au mensonge, et non aux louanges qu'on se donne à soi-même; car, si c'est une folie de se glorifier, c'en est une plus grande de mentir. Voilà dans quel sens il a pu dire : « Ce ne serait pas de la folie. »

C'est encore pour cela qu'il ajoute : « Je dirais la vérité, mais je me retiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend de moi. » Cette raison est évidente; souvenons-nous qu'on les prenait pour des dieux à cause de la grandeur de leurs miracles. De même que le Créateur a mêlé dans la création la petitesse et la magnificence, afin que ce spectacle, en proclamant sa grandeur, empêchât les hommes de tomber dans l'idolâtrie; de même il a voulu que les apôtres eussent en partage la puissance et la faiblesse, pour que les infidèles fussent instruits par la vue toute seule

de leurs actions. S'il n'y avait rien eu que d'admirable dans leur vie, si l'on n'avait pu constater là certaines défaillances, ils auraient eu beau s'efforcer, par leurs discours, d'empêcher la foule de les croire supérieurs à ce qu'ils étaient en réalité; loin d'obtenir ce résultat, ils auraient rendu l'illusion plus complète. Ce refus des louanges n'eût paru que de l'humilité, et n'eût fait que leur attirer une plus grande admiration. La Providence a donc permis que leur faiblesse fût manifestée par leurs actes mêmes. On peut également le voir dans les hommes qui vécurent sous l'Ancien Testament. Elie certes était un homme admirable, mais plus d'une fois il donna des signes de timidité. Moïse était bien grand, et lui-même, cependant, prit la fuite sous une semblable impression. C'est que Dieu se retirait d'eux, et la nature humaine se montrait alors telle qu'elle est.

Si, lorsqu'il eut délivré les Israélites, ceux-ci dirent : Où est Moïse? que n'auraient-ils pas dit, s'il les avait introduits dans leur patrie? De là cette parole de l'Apôtre : « Je me retiens, de peur que quelqu'un ne me croie plus que je ne suis. » Ce n'est pas même l'opinion exprimée, c'est l'opinion qu'il redoute. Il est donc évident, une fois encore, qu'il s'agit de lui dans tout ce discours. Ainsi s'explique ce qu'il disait au commencement : « Il ne me convient pas de me glorifier. » Il n'aurait pas tenu ce langage, s'il avait dû parler ensuite d'un autre que de lui; car pourquoi ne conviendrait-il pas de se glorifier au sujet d'un autre? C'était lui-même qui avait reçu de telles faveurs. De là ce qu'il ajoute : « Et, de peur que la grandeur des révélations ne vînt à m'inspirer de l'orgueil, l'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan, chargé de me souffleter. » Que dites-vous? Un homme qui tenait le royaume pour néant, ainsi que la géhenne, au prix de l'amour du Christ, pouvait attacher quelque valeur aux applaudissements du monde, s'en enorgueillir même, au point d'avoir besoin d'un frein perpétuel? Il ne suppose pas la possibilité seule d'être souffleté, il pose cette épreuve comme une chose continue, car il ne dit point simplement : Afin d'être souffleté, mais : « Afin d'être continuellement souffleté. » Qui ne reculerait devant une telle assertion? Quel est enfin le sens de ce texte? — Après que nous aurons expliqué ce que c'est que l'aiguillon dont il s'agit, ce que c'est que cet ange de Satan, nous répondrons à cette question.

Quelques-uns ont prétendu que l'Apôtre voulait parler d'une douleur de tête que le diable lui aurait causée. Loin de nous une semblable pensée. Le corps de Paul n'était pas assurément remis à la puissance du diable; c'était plutôt le diable qui se trouvait soumis aux ordres de Paul, et forcé de respecter les limites que celui-ci lui traçait, limites qu'il n'osa pas méconnaître quand l'Apôtre lui livra le fornicateur pour la perte seule de la chair. Que signifient donc ces paroles? Dans la langue des Hébreux, Satan veut dire adversaire; dans le troisième livre des Rois, les adversaires sont ainsi désignés; il est dit de Salomon : « En ses jours il n'y avait pas de Satan. » III *Reg.*, v, 4. C'est comme s'il était dit : Pas d'adversaire, pas d'ennemi qui lui fît la guerre ou lui suscitât des difficultés. Voici donc quelle est la pensée de l'Apôtre : Dieu n'a pas permis que la prédication eût lieu sans obstacle, afin de réprimer en nous tout mouvement d'orgueil; il a permis que des adversaires se soient élevés contre nous. Cette opposition était vraiment faite pour l'humilité, mais nullement pour cette prétendue douleur de tête. L'ange de Satan, ce fut Alexandre, le forgeur d'airain, ce fut Hyménée, Philète, quiconque a fait obstacle à la parole du salut, a lutté contre Paul, lui suscitant des entraves, le jetant en prison, le persécutant de toute manière, accomplissant en un mot l'œuvre de Satan. Comme il appelle les Juifs enfants du diable, par la raison qu'ils en imitent les œuvres, il désigne sous le nom d'ange de Satan tout homme qui lui fait opposition. De là ces paroles : « L'aiguillon m'a été donné..., chargé de me souffleter. » Ce n'est pas que Dieu armât exprès de tels hommes : gardons-nous de le penser; mais il ne les arrêtait pas et ne les punissait pas sur l'heure; il les laissait agir pour un temps. « Voilà pourquoi j'ai trois fois (c'est-à-dire souvent) prié le Seigneur. »

3. C'est encore d'une humilité bien grande de ne pas dissimuler que les résistances l'acca-

blent, qu'il succombe à la peine, qu'il a besoin de prier pour obtenir d'en être délivré. « Et Dieu m'a dit : Il te suffit de ma grâce, car ma puissance se montre pleinement dans l'infirmité. » Il te suffit d'avoir la puissance de ressusciter les morts, de rendre la vue aux aveugles, de purifier les lépreux, d'opérer d'autres prodiges; ne me demande pas de plus d'être à l'abri des dangers, d'avoir une vie paisible, d'exercer sans obstacles le ministère de la prédication. Tu souffres, tu te sens abattu? Qu'on ne m'accuse pas de faiblesse, parce que tant d'ennemis te persécutent, te dressent des embûches, t'accablent de coups; c'est cela même qui fait éclater ma force : « Ma puissance se montre pleinement dans l'infirmité, » quand les victimes triomphent des persécuteurs, les opprimés de ceux qui les oppriment, les prisonniers de ceux qui les tiennent dans les fers. Ne me demande donc pas une chose inutile. — Vous le voyez, l'Apôtre se préoccupe d'un objet, Dieu lui parle d'un autre. Paul a dit : « De peur que je ne m'enorgueillisse, l'aiguillon de la chair m'a été donné; » et Dieu déclare qu'il le permet pour manifester sa puissance. Ce que tu demandes n'est donc pas seulement inutile, mais aurait encore pour effet d'obscurcir ma gloire. Ce mot : « Il te suffit, » dit clairement que rien autre n'est nécessaire, que les choses sont ainsi parfaites de tout point. Nouvelle preuve qu'il ne s'agit nullement ici d'une douleur de tête. Ce n'étaient pas des malades qui prêchaient, la maladie les eût empêchés de remplir ce ministère; c'étaient des persécutés, des opprimés qui remportaient la victoire sur tous leurs ennemis.

Après une telle leçon, dit l'Apôtre, volontiers « je me glorifierai dans mes infirmités. » Pour que les vrais disciples ne perdissent pas courage en voyant les faux apôtres se glorifier dans la prospérité, pendant qu'ils étaient eux-mêmes dans la tribulation, il leur fait voir que la tribulation augmente sa gloire, que la puissance de Dieu y brille d'un plus vif éclat, que tout ce qui leur arrive est pour eux un titre d'honneur. Voilà le sens complet de cette expression : « Bien volontiers donc je me glorifierai. » L'énumération que j'ai faite ne m'était pas inspirée par le chagrin; ce que je viens de dire, que « l'aiguillon m'a été donné, » ne m'était pas non plus suggéré par ce sentiment : j'ai prétendu me glorifier, au contraire, et puiser dans cette consolation un surcroît de force. Entendez ce qui suit : « Afin que la puissance du Christ habite en moi. » Il y a quelque chose de plus au fond de cette parole : A mesure que les tribulations augmentent, la grâce croît et s'affermit. « Aussi je me complais dans mes infirmités. » Lesquelles, dites-moi? « Dans les insultes, les persécutions, les nécessités, les angoisses. » Pouvait-il parler plus ouvertement? Ces infirmités dont il parle ne sont donc pas de véritables maladies, telles que la fièvre ou d'autres; ce sont les affronts, les persécutions, les pressions du dehors. Voyez-vous cette grandeur d'âme? Il désirait échapper aux périls; mais, à peine a-t-il appris de Dieu que cela devait être, qu'il se réjouit de n'être pas exaucé, loin d'en éprouver aucune peine. De là ce cri : « Je me complais, » je suis dans l'allégresse, c'est mon désir de recevoir des insultes et d'être opprimé pour le Christ. Or, il tient ce langage pour réprimer l'arrogance des uns et pour relever le courage des autres, pour qu'on ne rougisse pas des souffrances de Paul. Voilà, semble-t-il dire, ce qui suffit à faire de nous les plus illustres des hommes.

Il donne encore une autre raison : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. » Vous étonneriez-vous que là se manifeste la puissance divine, où je suis moi-même fort, comme possédant une grâce plus abondante? Nos consolations se multiplient dans la même proportion que nos souffrances. La consolation suit l'affliction et prépare le règne de la grâce. C'est lorsqu'il fut jeté dans les fers qu'il accomplit ces admirables choses. C'est après avoir été submergé, après avoir séjourné dans l'abîme, qu'il apparut plus glorieux. C'est quand il fut traîné chargé de chaînes devant les tribunaux, qu'il vainquit les juges. Quelque chose de semblable avait lieu sous l'Ancien Testament. Les justes brillaient dans les épreuves; tels les trois enfants, Daniel, Moïse, Joseph; tous en sortaient avec une gloire nouvelle, splendidement couronnés. L'âme s'épure quand elle passe par la tribulation à cause de Dieu; elle obtient un plus

Les souffrances supportées pour Notre-Seigneur nous procurent une grande consolation.

grand secours, une grâce plus forte, quand elle est dans un plus pressant danger. Avant cette récompense que Dieu lui réserve, elle acquiert déjà des biens précieux en acquérant la vraie philosophie. La tribulation retranche en même temps le faste et l'indolence, elle nous oint pour le combat, elle nous montre à découvert la petitesse des choses humaines, et par là nous enseigne largement la philosophie. Toutes les passions s'apaisent en sa présence, la jalousie, la haine, l'orgueil, l'ambition, l'amour des richesses et celui des corps, l'arrogance, la vanité, la colère, l'essaim tout entier de telles maladies. Si vous désirez vous instruire par les choses elles-mêmes, je puis mettre sous vos yeux un homme seul ou tout un peuple, et dans la tribulation et dans le repos; vous verrez de la sorte ce qu'on gagne d'un côté, ce que de l'autre on perd d'énergie.

4. Le peuple hébreu, quand il était dans le malheur et la tourmente, se tournait en gémissant vers Dieu, l'implorait, et du ciel lui venait une protection puissante; il regimbait, quand il vivait dans les délices. Les Ninivites également, dans le calme et l'abondance, excitèrent à tel point la colère de Dieu, qu'il menaça de détruire leur ville de fond en comble; et puis, confondus par la prédication, ils donnèrent l'exemple d'une complète sagesse. Voulez-vous considérer un homme seul, souvenez-vous de Salomon. Pendant qu'il était agité par les soucis du gouvernement, par le désir de procurer le bien de son peuple, il eut cette merveilleuse vision; en s'adonnant aux délices, il roula dans l'abîme de la corruption. Qu'en fut-il de son père? en quel temps fut-il un homme admirable et supérieur? n'est-ce pas lorsqu'il était au milieu des épreuves? Absalon donna l'exemple de la modestie quand il était en fuite; mais, après son retour, il devint usurpateur et parricide. Et Job? Celui-là était déjà remarquable dans le calme et la prospérité; mais il le fut beaucoup plus dans l'infortune. Est-il donc nécessaire de remuer le passé, de citer des noms antiques? Nous n'avons qu'à regarder ce qui s'est passé dans le présent, et nous verrons quels sont les heureux fruits de la tribulation. Jouissant d'une paix profonde, nous sommes tombés dans le relâchement et la dissolution, nous avons rempli l'Eglise de désordres; entourés de terreurs, nous étions tout autrement modestes, sages, zélés, pleins d'ardeur pour ces réunions saintes, d'amour pour la parole de Dieu. L'action du feu sur l'or, la tribulation l'exerce sur notre âme : elle la dépouille de ses scories, elle la rend pure, elle la revêt de lumineux rayons. La tribulation nous conduit au royaume, la mollesse nous pousse vers l'enfer.

Nous voyons encore ici la voie large et la voie étroite. C'est pour cela que le Christ disait: « Vous serez opprimés dans le monde. » *Joan.*, XVI, 33. Et c'est un grand bien qu'il nous promettait. Si vous êtes donc un vrai disciple, prenez le chemin étroit et ardu; ne cédez pas à l'indignation, ne vous laissez pas abattre. Si vous n'étiez pas opprimé de cette façon, vous le seriez nécessairement d'une autre, et sans fruit. L'envieux, l'avare, le fornicateur, l'orgueilleux, quiconque est entraîné par une mauvaise passion, a bien des chagrins, bien des tribulations à subir; c'est un deuil perpétuel que son existence. En déchirant le voile qui vous cache son âme, vous la verriez ballottée sans cesse par les flots. Dès qu'il n'est pas possible d'échapper à la souffrance, qu'on prenne un chemin ou qu'on prenne l'autre, pourquoi ne pas entrer dans celui qui doit nous mener parmi les tribulations à d'innombrables couronnes? Tous les saints, Dieu les a fait marcher à travers les douleurs et les angoisses, soit pour leur propre bien, soit pour que les autres n'eussent pas d'eux une opinion exagérée. L'idolâtrie s'est d'abord introduite, parce que certains hommes ont été regardés comme supérieurs à la nature humaine : c'est ainsi que le sénat romain fit d'Alexandre un treizième dieu. Cette assemblée avait le pouvoir de consacrer ou d'admettre des divinités. Quand les choses accomplies par le Christ furent connues, le gouverneur envoya demander à Rome s'il ne conviendrait pas d'admettre encore celui-ci au rang des dieux. Les sénateurs refusèrent, blessés dans leur dignité de ce que, sans leur décision et leur approbation, la puissance d'un crucifié, rayonnant aux yeux des hommes, les attirait tous au pied de ses autels. Cela se produisait donc en dépit

de leur volonté, le monde n'était pour rien dans la proclamation de la divinité du Christ, on savait qu'il n'était pas l'un de ceux que l'on avait élus dieux.

Des athlètes recevaient quelquefois les honneurs de la divinité, tels que cet esclave d'Adrien qui donna son nom à la ville d'Antinoopolis. Comme la mort témoigne hautement contre la nature humaine, le diable a pris une autre voie; il s'est rejeté sur l'immortalité de l'âme, qu'il a comme exagérée par la flatterie; et, de la sorte, il en a fait tomber beaucoup dans l'impiété. Remarquez ses artifices : si pour le bien nous enseignons cette vérité, il cherche à ruiner notre parole; si c'est lui qui l'établit, dans l'intention de nuire, il ne néglige aucun moyen pour la faire accepter. Qu'on vienne donc lui dire : Comment Alexandre serait-il Dieu? n'est-il pas mort, et d'une manière misérable ? Il répond que l'âme ne meurt pas. Te voilà maintenant prêchant et raisonnant le dogme de l'immortalité, pour nous détourner du souverain Maître de l'univers; et puis, quand c'est nous qui déclarons cette immortalité le suprême bienfait de Dieu, tu séduis les malheureux, les derniers des hommes, des êtres qui ne s'élèvent guère au-dessus des animaux; tu leur persuades qu'on les trompe. Disons-nous que le Crucifié vit toujours, nous provoquons le rire, quoique le monde entier, aujourd'hui comme autrefois, le proclame de la manière la plus éclatante, autrefois par les miracles, aujourd'hui par les conversions accomplies : deux œuvres qui ne sont pas celles d'un mort. Vous dit-on qu'Alexandre vit encore, plus d'hésitation alors, bien que vous n'ayez aucun miracle à citer. Rien de plus vrai, direz-vous, car il a fait de son vivant un nombre incomparable de grandes choses, il a subjugué tant de nations, remporté tant de victoires, érigé tant de trophées.

5. Et si je vous montre une chose que ni lui ni personne ici-bas n'a jamais pensée, quelle autre preuve demanderez-vous de la résurrection? Qu'un homme vivant ait brillé dans les combats et remporté des victoires, étant roi, ayant des armées, ce n'est pas une chose étonnante, il n'y a là rien de merveilleux; mais qu'après la croix et le sépulcre il ait triomphé sur terre et sur mer, voilà ce qui renverse toutes nos idées, voilà ce qui proclame la mystérieuse action de la puissance divine. Alexandre ne restaura pas son empire divisé et complétement détruit après sa mort. Comment eût-il pu le faire? Eh bien, c'est alors surtout, quand il eut rendu le dernier soupir, que le Christ établit son empire. Et pourquoi parler du Christ? ses disciples eux-mêmes ont reçu de lui le privilége d'acquérir une grande gloire après leur mort. Où se trouve, dites-moi, le tombeau d'Alexandre? Montrez-moi, d'une manière sûre, quel jour il mourut. Les tombeaux des serviteurs du Christ sont entourés d'hommages, ils occupent la ville royale par excellence; le jour de leur mort est connu de tous, c'est une fête dans toutes les parties du monde. L'endroit où fut enseveli ce monarque est même ignoré des siens; les barbares eux-mêmes savent où repose un saint. Les monuments élevés aux humbles disciples d'un crucifié l'emportent sur les palais des rois de la terre, non-seulement par la grandeur et la beauté des constructions, bien qu'ils aient aussi l'avantage de ce côté, mais encore, ce qui est tout autrement glorieux, par le zèle des multitudes qu'ils attirent. Il n'est pas jusqu'à celui dont la pourpre forme le vêtement qui ne vienne se prosterner et coller ses lèvres sur ses reliques sacrées. Rejetant tout son faste, il est là dans l'attitude de suppliant, il implore les saints, pour qu'ils le protégent auprès de Dieu.

Les tombeaux des martyrs l'emportent sur les palais des rois.

Oui, il implore un faiseur de tentes, un pauvre pêcheur, des hommes morts, après tout, celui dont le front est ceint du diadème. Oserez-vous dire qu'il est mort, je vous le demande, le Maître dont les serviteurs protégent encore après leur mort ceux qui commandent à l'univers? Et ce n'est pas uniquement à Rome que les choses se passent ainsi. C'est encore à Constantinople. Ici même, le fils de Constantin-le-Grand a pensé qu'il ne pouvait pas rendre un plus grand honneur à son père qu'en l'ensevelissant sous le portique du pêcheur : ce que les portiers sont dans les palais des monarques, les monarques le sont dans les tombeaux des pêcheurs. Ceux-ci habitent l'intérieur de la maison, comme font les maîtres;



ceux-là se trouvent très-heureux, comme des hôtes et des voisins, d'être admis dans le vestibule. Tout cela montre aux infidèles eux-mêmes que les pêcheurs auront dans la résurrection le rang le plus élevé. S'ils l'occupent déjà dans le sépulcre, beaucoup plus quand ils en seront sortis. Les rôles seront alors renversés : les gouvernants rempliront celui de serviteurs et de ministres ; les gouvernés seront investis de la souveraine dignité, ou même d'une dignité plus éclatante encore. Que ce langage ne soit pas celui de l'adulation, la réalité même le montre, car les premiers ont déjà cette place aux seconds. Les tombeaux de nos saints reçoivent des témoignages de respect que ne reçoivent pas ceux des autres monarques : ici, une complète solitude ; là, un concours qui n'est jamais interrompu.

Voulez-vous saisir un autre point de comparaison entre leurs palais et nos sépulcres ? le triomphe ne sera pas moins frappant. Dans les demeures royales, beaucoup de gardiens pour empêcher les hommes d'entrer ; auprès de nos pieuses reliques, beaucoup sont là pour appeler, pour attirer les riches et les pauvres, les hommes et les femmes, les esclaves et les personnes de condition libre. D'un côté règne la terreur ; de l'autre, une joie inénarrable. Mais il est beau de voir le monarque couvert d'or et portant la couronne, les chefs de l'armée debout autour de lui, les préfets, les tribuns, les centurions, les préteurs. Le spectacle néanmoins que nous voyons ici est tellement plus respectable et plus saisissant, que l'autre en comparaison n'est qu'une représentation théâtrale, ou même un jeu d'enfants. A peine avez-vous franchi le seuil de cette enceinte, que le lieu déjà vous transporte au ciel, déroule aux yeux de votre esprit l'armée des anges, le trône des cieux, la gloire inaccessible. L'empereur met un ministre à la tête de ses sujets, avec pouvoir de délivrer les uns et d'enchaîner les autres ; les ossements des saints, au lieu de ce pouvoir restreint et misérable, en ont un mille fois plus grand ; ils arrêtent et tourmentent les démons, ils délivrent de leurs horribles chaînes les malheureux qui les subissent. Quoi de plus redoutable que ce tribunal ? Alors qu'on ne voit personne, que personne ne s'attache aux flancs du démon, on entend des cris déchirants, des coups redoublés, des langues de flamme, le démon ne pouvant pas résister à ce merveilleux pouvoir. Ainsi donc, ceux qui furent revêtus d'un corps triomphent de ces puissances incorporelles ; la poussière des ossements, un peu de cendre, torturent ces invisibles natures. Nul n'aura la pensée d'entreprendre un pèlerinage pour aller voir un palais royal, et beaucoup de rois se sont transportés au loin pour contempler la vertu de certaines tombes. Les lieux où reposent nos saints martyrs présentent une image, quelques traits anticipés du jugement futur, puisque les démons y sont flagellés, et les hommes corrigés en même temps que délivrés. Voyez-vous quelle est la puissance des saints, même après leur mort ? Voyez-vous quelle est la faiblesse des pécheurs, même pendant leur vie ?

Fuyez donc la corruption, pour vous élever au-dessus de ces derniers ; embrassez la vertu avec tout le zèle dont vous serez capables. Si telles sont les choses présentes, imaginez ce que seront les choses à venir. Animés sans cesse d'un pareil amour, emparez-vous de la vie éternelle. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

« J'ai commis une folie en faisant mon éloge, mais c'est vous qui m'y avez contraint, car c'était à vous à me rendre témoignage. »

1. Bien qu'il ait fini de faire son propre éloge, Paul ne s'arrête pas ; il s'excuse encore, il demande pardon de ce qu'il a dit à cet égard, déclarant qu'il n'était pas libre, qu'il subissait une nécessité. Cette nécessité subie ne l'empêche pas de se traiter de fou. En commençant il disait : « Prenez-moi comme si j'étais fou..., comme dans la démence. » Plus d'atténuation mainte-

nant : il se donne sans détour la qualification de fou. Ayant atteint son but par ce qu'il vient de dire, il attaque désormais ce vice à front découvert et sans ménagement, pour nous enseigner à tous à ne jamais faire notre éloge, si ce n'est dans un cas de réelle nécessité, vu que, dans ce cas même, Paul s'accuse de folie. Et cependant, il reporte ensuite la responsabilité de ce qu'il a dit, non sur les faux apôtres, mais sur ses propres disciples : « C'est vous qui m'y avez contraint. » Si ces hommes s'étaient seulement glorifiés, mais non de manière à vous séduire, et même à vous perdre, je n'en serais pas venu à tenir moi-même de semblables discours; mais, comme ils ont jeté la perversion dans l'Eglise entière, j'ai dû nécessairement pour votre bien tomber dans cette folie. Il n'a pas dit : J'ai craint qu'en prenant parmi vous les premières places, ils ne vous eussent imbus de leurs opinions. Il avait antérieurement exprimé cette crainte, en disant : « Or, je crains que votre intelligence ne soit pervertie, comme le fut Eve par le serpent. » Il ne parle plus maintenant de la même manière, il s'exprime avec plus d'assurance et d'autorité, parce que ce qu'il a déjà dit lui donne une plus grande liberté de parole. « C'était à vous à me rendre témoignage. »

Il en dit ensuite la raison; et ce ne sont pas les révélations et les miracles seulement qu'il rappelle encore ici; il invoque les épreuves : « Je n'ai rien eu de moins que les plus éminents des apôtres. » Voyez comme il parle désormais avec une plus grande autorité. Auparavant sa parole était moins affirmative : « Je pense que je n'ai rien eu de moins. » Ici son affirmation est absolue, je le répète; après les preuves déjà données, il parle désormais avec plus de confiance, sans toutefois s'écarter de sa modération et de son caractère. Comme s'il en avait trop dit, comme s'il avait dépassé la mesure de sa dignité en se comptant au nombre des apôtres, il rabaisse encore le ton : « Et pourtant je ne suis rien. Les signes de mon apostolat se sont produits au milieu de vous. » Ne considérez pas ma petitesse et ma vileté; demandez-vous seulement si vous avez obtenu ce que vous étiez en droit d'attendre d'un apôtre. Il ne se borne pas à reconnaître sa bassesse, il déclare qu'il n'est rien. A quoi servirait d'être beaucoup, si l'on n'est utile à personne? Il importe peu qu'un médecin soit expérimenté, s'il ne guérit pas ses malades. Que je ne sois rien, ce n'est pas ce que vous avez à regarder; ce qui vous intéresse, c'est que je n'ai jamais hésité quand il s'est agi de vous faire du bien : ainsi vous ai-je démontré mon apostolat. Je n'aurais donc pas dû avoir à parler de moi-même.

En parlant ainsi, il ne reconnaît pas avoir besoin d'un témoignage extérieur; et comment en eût-il eu besoin celui qui par amour pour le Christ dédaignait le ciel même? Il n'était inspiré que par le désir de leur salut. Pour qu'ils ne fussent pas tentés de dire : Et que nous fait à nous que vous n'ayez rien de moins que les plus éminents apôtres? il poursuit : « Les signes de mon apostolat se sont produits au milieu de vous par une patience inaltérable et par les miracles et les prodiges. » Dieu! quel océan de grandes choses il parcourt en peu de mots! Or, remarquez quelle est celle qu'il place la première : c'est la patience. En effet, un apôtre se révèle par sa générosité dans toutes les difficultés de la vie. Et cela, Paul l'exprime en résumé par une seule parole; il est moins succinct concernant les miracles, parce que ce n'est pas son œuvre à lui. Songez combien de prisons, de meurtrissures, de périls, d'embûches, quelles nuées de tribulations, quelles luttes intestines et quelles guerres étrangères, que de chagrins et d'assauts il indique par un seul trait, par ce seul mot de patience : par celui de miracles aussi, que de morts ressuscités, que d'aveugles guéris, que de lépreux purifiés, que de démons chassés! Cette manière de parler nous enseigne à passer rapidement sur nos propres actes, quand nous sommes dans la nécessité de les mentionner. Ainsi fit l'Apôtre.

2. Après cela, de peur qu'on ne lui dit : Quelque grand que vous soyez, quelque nombreuses que soient vos œuvres, vous n'avez pas autant fait que les apôtres dans les autres Eglises, il prévient ainsi cette observation : « Qu'avez-vous reçu de moins que les autres Eglises? » La grâce qui vous a été donnée n'est pas inférieure.

Quelqu'un demandera peut-être pour quelle raison Paul s'occupe ici des apôtres, suspendant son combat contre les usurpateurs de ce nom. C'est pour relever davantage les esprits, et pour leur montrer que non-seulement il est supérieur aux faux apôtres, mais qu'il n'est pas même inférieur aux apôtres les plus éminents. C'est en parlant de ceux-là qu'il se donne formellement l'avantage; mais c'est assez pour lui, quand il se compare aux vrais apôtres, de dire qu'il n'est pas inférieur, bien qu'il ait travaillé plus qu'eux. Il leur fait encore comprendre qu'ils outragent ces derniers, en mettant celui qui est leur égal dans un rang inférieur. « Si ce n'est que je n'ai pas voulu vous être à charge. » Le reproche devient de nouveau plus accablant, et surtout dans ce qui suit : « Pardonnez-moi ce tort que je vous ai causé. » Et cependant, cette sévérité même renferme des expressions d'amour et des éloges à leur adresse. Ils regardaient donc comme une injure que l'Apôtre n'eût rien reçu d'eux, ne leur eût pas accordé la satisfaction de pourvoir à ses besoins, comme s'il avait manqué de confiance. Si vous m'en faites un crime, leur dit-il, mais sans aucune parole amère, avec la plus grande douceur, je vous demande pardon, oubliez cette faute.

Prudence de saint Paul.

Remarquez avec quelle prudence il agit; comme il revient souvent sur ce reproche; il ne manque pas de l'atténuer chaque fois. Plus haut, il leur avait tenu ce langage : « La vérité du Christ est en moi, on ne me ravira pas cette gloire. » Il dit aussitôt après : « Est-ce que je ne vous aime pas? Dieu le sait; mais j'ai voulu retrancher cette occasion à ceux qui la cherchent et qui se glorifient de se trouver en tout semblables à nous. » II *Cor.*, XI, 10-12. Il avait dit dans sa première épître : « Quelle est donc ma récompense à moi? A prêcher l'Evangile sans en tirer aucun profit. » I *Cor.*, IX, 18. C'est ainsi qu'il dit maintenant : « Pardonnez-moi ce tort que je vous ai causé. » Partout il évite de faire entendre que c'est à cause de leur faiblesse qu'il n'accepte rien d'eux; et de là cette prière : Puisque vous regardez cela comme un tort, je vous en demande pardon. C'est en même temps faire une blessure et la guérir. Vous ne direz pas sans doute : Si vous avez l'intention de frapper, pourquoi vous excuser? Si vous avez celle de guérir, pourquoi faire la blessure? — Tout cela, c'est de la prudence : elle sait couper dans le vif, et puis apposer le bandage. Ne voulant pas néamoins paraître, comme je l'ai déjà remarqué, revenir sur cette question dans un but intéressé, il éloigne cette idée dès sa première lettre : « Je ne vous ai pas écrit pour qu'on me traite de même; car j'aimerais mieux mourir que voir quelqu'un me ravir ma gloire. » *Ibid.*, 15. Il s'exprime ici avec plus de calme et de mansuétude. Comment donc? « C'est la troisième fois que je me dispose à me rendre auprès de vous, et je ne vous serai pas à charge; car je ne désire pas ce qui vous appartient, mais vous-mêmes. Les enfants ne doivent pas thésauriser pour leurs parents, c'est tout le contraire. » Voilà ce qu'il entend dire : Si je ne me rends pas auprès de vous, ce n'est pas certes parce que je ne reçois rien ; je vous ai déjà fait deux visites, je me dispose à partir pour la troisième fois, et je ne vous serai pas à charge. La raison qu'il en donne mérite respect. Il se garde bien de dire : Parce que vous manquez d'ampleur dans les idées, parce que vous êtes blessés et faibles ; mais il dit : « Je ne désire pas ce qui vous appartient, mais vous-mêmes. » Je demande ce qu'il y a de plus précieux, les âmes au lieu des richesses, le salut de préférence à l'or.

Puis, comme cela pouvait encore faire naître quelque soupçon, et paraître chez lui l'expressoin d'un dépit, il motive sa conduite. Les Corinthiens apparemment disaient : N'avons-nous pas le droit d'user de tout ce qui nous appartient? Il prend leur défense avec la plus grande charité, quand il ajoute : « Les enfants ne doivent pas thésauriser pour leurs parents, c'est tout le contraire. » Les parents et les enfants sont ici les maîtres et les disciples ; l'Apôtre ne fait donc que s'acquitter d'un devoir, quoiqu'il n'y ait pas là de dette. En effet, le Christ ne l'a pas ordonné; Paul parle ainsi de lui-même pour les ménager. Aussi va-t-il encore plus loin. Il ne se borne pas à dire que les enfants ne doivent pas thésauriser pour leurs parents, et que c'est plutôt aux parents à remplir ce ministère : il va jusqu'à cet élan de générosité : « Quant à moi, volontiers je

donnerai tout, et je me donnerai de plus moi-même pour vos âmes. » La nature veut que les parents thésaurisent pour leurs enfants ; mais je ne m'en contente pas, je me sacrifie moi-même. — Voilà le comble de la générosité, ne rien recevoir, et de plus se donner soi-même, non encore d'une façon quelconque, mais avec un amour sans bornes, qui n'épargne rien, qui donne tout ce qui lui reste : « Et je me donnerai moi-même après tout. » Faudrait-il sacrifier ma chair elle-même, je ne l'épargnerais pas pour votre salut. — Ce qui suit mêle l'accusation à la tendresse : « Bien que, vous aimant davantage, je sois moins aimé. » Voilà quelle est ma conduite envers ceux que j'aime, quoiqu'ils ne me paient pas de retour. — Observez maintenant les degrés de cette affection : Paul avait le droit de recevoir, mais il ne recevait pas ; tel est le premier mérite. Il était dans le dénûment ; et voilà le deuxième. Il leur prêchait ; voilà le troisième. Il leur donnait ; voilà le quatrième. Il leur donnait tout avec abondance et sans restriction ; voilà le cinquième. Il se donnait lui-même avec tout ce qu'il possédait ; voilà le sixième. Il s'immolait pour des hommes qui ne l'aimaient pas beaucoup ; voilà le septième. Il avait pour eux un ardent amour ; voilà le huitième.

3. Efforçons-nous de l'imiter. On est bien blâmable de ne pas aimer, mais la faute est beaucoup plus grave, quand on n'aime pas étant soi-même aimé. En payant simplement de retour l'amour dont on est l'objet, on ne s'élève pas au-dessus des publicains ; manquer même à ce devoir, c'est tomber au-dessous de la brute. Eh quoi ! vous n'aimez pas quand on vous aime, ô homme ! Pourquoi donc vivez-vous ? à quoi sert désormais votre existence ? est-elle utile au prochain ? Nullement ; rien de plus inutile qu'un homme qui ne sait pas aimer. Les larrons eux-mêmes, les meurtriers, les spoliateurs des tombeaux reconnaissent cette loi, s'ils ont seulement mangé le sel ensemble, si la même table les a réunis ; et vous n'aimez pas celui dont vous avez partagé, je ne dis pas simplement la nourriture, mais les entretiens et les intérêts, les courses et le domicile ! Les esclaves d'un impudique amour dépensent quelquefois tous leurs biens pour une courtisane ; et vous, qu'un amour honorable doit captiver, vous êtes froid, insensible, dépouillé de tout sentiment humain, au point de ne pas aimer qui vous aime ? — Mais quel est, me direz-vous, l'homme assez misérable, de mœurs assez sauvages, pour repousser et haïr celui dont il est aimé ? — Vous faites bien d'ébranler ma parole en m'opposant l'énormité du fait ; et cependant, si je vous démontre qu'il en existe beaucoup, quel moyen aurons-nous de supporter une telle honte ? Quand vous minez la réputation de celui qui vous aime, quand vous ne le défendez pas contre les détracteurs qui s'adressent à vous-même, quand vous êtes jaloux de sa prospérité, prétendez-vous l'aimer encore ?

Ce ne serait pas, d'ailleurs, une preuve suffisante d'amour, d'être exempt d'envie ou de haine ; il y faut de plus le courage à défendre et le zèle pour augmenter la gloire et le bonheur. Lorsqu'il n'est rien qu'on ne fasse ou qu'on ne dise pour ruiner le prochain, n'est-ce pas là le signe d'une âme profondément dégradée ? Antérieurement, hier encore, vous étiez son ami, vous l'admettiez à vos entretiens comme à votre table ; et puis, aussitôt que vous l'avez vu dans un état florissant, ce membre du corps auquel vous appartenez vous-même, vous avez laissé tomber le masque de la vérité, vous avez arboré les insignes de la haine, ou plutôt de la frénésie. Oui, c'est une frénésie manifeste de se sentir malheureux du bonheur d'autrui. Ne dirait-on pas un chien furieux et consumé par la rage ? Semblable à cet animal, celui que la jalousie surexcite se jette à la face de tous. Mieux vaudrait avoir un serpent roulé dans les entrailles, que d'éprouver au dedans les étreintes de l'envie. Avec le secours de certains remèdes, on peut le rejeter, ou l'apaiser par la nourriture ; mais l'envie ne s'agite pas dans les entrailles, elle se nourrit dans le sein même de l'âme ; c'est une maladie qu'on ne guérit pas aisément. Le reptile ne s'attaque pas au corps quand on lui fournit d'autres aliments ; l'envie, aurait-elle des aliments inépuisables, ne cesse de ronger, de déchirer, de consumer la substance même de l'âme ; impossible de calmer sa faim dévorante, de dissiper sa frénésie, à moins qu'un revers ne

vienne détruire la fortune dont elle ne peut pas supporter la vue.

Je me trompe néanmoins, la maladie n'est pas même guérie de la sorte; car, à peine une fortune s'est-elle écroulée, qu'une autre vient lui causer les mêmes tortures : de tous les côtés partent les traits dont elle est transpercée. Tant qu'on vit sur la terre, il n'est pas possible qu'on ne soit témoin de quelque prospérité. La force de ce mal est si grande que, se tiendrait-on renfermé dans sa maison, on serait encore jaloux de ceux qui sont morts depuis longtemps. Quand on vit dans le commerce des hommes, le mal est moins affreux, quoique toujours bien terrible; eh bien! quand on se dérobe à ce tumulte extérieur, les morsures d'un pareil mal deviennent encore plus cruelles. Je voudrais le taire; mais il n'y aurait un avantage à ne rien dire que dans le cas où le silence effacerait la honte qui s'attache à de tels sentiments. J'aurais beau garder le silence, les choses elles-mêmes parleraient plus haut que tous mes discours; et dès lors, loin de causer un dommage, ou de révéler un tel mal, je pourrais procurer un bien véritable et venir en aide au prochain. Cette maladie a pénétré dans les Eglises, y portant le désordre et la confusion, dissolvant les liens les plus sacrés, nous excitant et nous armant les uns contre les autres. De là cette décadence qu'on remarque de toute part. Si, lorsque tous édifient, on est heureux que les disciples restent fermes, quel sera le dénoûment quand nous rivaliserons tous pour détruire?

4. Que faites-vous, ô homme? vous trouvez un avantage à préparer la ruine de votre prochain; mais c'est votre ruine que vous consommez avant tout. Ne voyez-vous pas comment les cultivateurs des jardins ou des champs concourent tous vers le même but? L'un creuse la terre, l'autre sème ou plante; un autre encore recouvre ou bien arrose ce qui est semé; quelques-uns entourent le champ d'une haie ou d'un mur, plusieurs chassent les bêtes nuisibles, tous sont animés d'une même pensée, sauver ce qui est confié à la terre. Rien de semblable ici : ce que je plante, un autre vient l'ébranler ou l'arracher. Laissez donc pousser les racines; qu'elles puissent résister à de semblables secousses. Ce n'est pas mon œuvre que vous détruisez, c'est la vôtre; j'avais planté, c'était à vous d'arroser. Si vous ébranlez, par conséquent, si vous déracinez même, vous n'aurez plus où remplir votre office. Je vous entends : vous souffrez de ce que tous les éloges sont pour celui qui plante. Calmez-vous; car je ne suis rien, et vous n'êtes pas davantage : « Ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien. » I *Cor.*, III, 7. Tout est l'œuvre de Dieu. C'est à lui dès lors que vous faites la guerre, contre lui que vous luttez, en arrachant ce qui était planté. Revenons enfin à la lumière, réveillons-nous de notre sommeil. Je redoute moins la guerre étrangère que les divisions intestines. Quand une fois la racine s'est convenablement affermie dans le sol, elle ne craint pas le souffle des vents; mais, si c'est un ver intérieur qui la ronge, elle dépérit sans paraître attaquée par un ennemi. Jusques à quand rongerons-nous à la façon des vers les racines de l'Eglise? Les pensées que je combats sont aussi produites par la terre, disons mieux, par une boue fétide, c'est la pourriture qui les produit; aussi ne sortent-elles pas du rôle abject que remplissent de pauvres femmes.

Devenons enfin des hommes de cœur, devenons les athlètes de la philosophie; écartons cette immense nuée de désordres. Je vois en ce moment la multitude des chrétiens gisant à terre comme un corps inanimé. Et comme aussi, dans un corps que la vie vient d'abandonner à peine, on aperçoit encore des yeux, des mains, des pieds, le cou, la tête, tous les membres, mais chacun privé de ses fonctions; ainsi m'apparaissent les fidèles de nos jours : ils ont la foi sans doute, mais une foi qui n'agit plus; nous avons perdu la chaleur vitale, nous avons réduit à l'état de mort le corps du Christ. Effrayante est cette parole, tout autrement effrayante est la réalité! Nous portons le nom de frères, au fond nous sommes des ennemis; nous portons le nom de membres, et nous sommes en lutte comme des animaux furieux. En parlant de la sorte, ce n'est pas une accusation publique que je veux formuler, c'est une leçon, c'est un avertissement salutaire. L'un de nous entre dans une maison, il est honorablement accueilli;

vous deviez bénir Dieu de cet honneur qu'on fait à l'un de vos membres, et vous faites tout l'opposé; vous allez le calomnier auprès de son hôte, les perdant ainsi tous les deux, et vous flétrissant vous-même. Pour quelle raison, misérable insensé, lorsque vous apprenez qu'un frère est entouré d'hommages soit par les hommes, soit par les femmes, vous laissez-vous aller à la douleur? A leurs éloges joignez les vôtres, et vous en obtiendrez votre part. Si la louange vous répugne, commencez par vous déprécier, par déclarer que vous méritez le mépris, et vous relèverez d'autant votre frère. Quand vous l'entendez louer par quelqu'un, tâchez de participer à ce qu'on en dit, sinon par votre conduite et votre vertu, du moins en vous réjouissant de son mérite. On le loue? louez-le de même, et vous serez à votre tour loué comme un homme vertueux et sage. Ne craignez pas de vous trouver rabaissé par les éloges qu'on lui décerne; c'est ce qui a lieu dans la calomnie. L'espèce humaine se plaît aux contestations, vos critiques ne feront que rendre les éloges plus grands; on voudra vous piquer, on fera justice de l'accusateur, en soi-même et devant les autres.

Voyez-vous quelle honte nous nous infligeons, quelle cause de division et de ruine nous jetons dans le troupeau? Devenons de vrais membres, formons un seul corps. Que celui dont on fait l'éloge s'en défende de son mieux, et qu'il les reporte sur son frère; quand vous entendez faire l'éloge d'autrui, soyez-en bien aise. Si cette union règne entre nous, nous serons plus unis avec notre tête; si nous sommes en dissension, un tel secours nous manquera; et c'est alors le corps tout entier qui subira les plus graves atteintes, n'ayant plus ce lien supérieur. De peur qu'un tel malheur ne nous arrive, rejetons loin de nous tout sentiment d'envie, méprisons les applaudissements de la foule, embrassons la concorde et la charité. Nous acquerrons par là les biens de la vie présente et ceux de la vie future. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant, toujours, et dans les siècles des siècles.

HOMÉLIE XXVIII.

« Mais soit, je ne vous ai pas été à charge; seulement, artificieux comme je l'étais, je vous ai pris dans mes piéges. Me suis-je néanmoins servi de quelqu'un de ceux que je vous ai envoyés pour vous surprendre? J'ai prié Tite d'aller vers vous, avec un autre de nos frères. Tite vous a-t-il circonvenus? N'avons-nous pas suivi le même esprit et marché dans la même route? »

1. Ces paroles de Paul sont assez obscures, mais n'ont pas été dites inutilement et sans but. Comme il abordait une question d'argent, et voulait à cet égard justifier pleinement sa conduite, on ne doit pas s'étonner qu'il y ait quelque obscurité dans son langage. Quelle en est cependant la signification? L'Apôtre avait dit : Je n'ai rien reçu, je suis même prêt à donner, à tout dépenser pour vous. De semblables protestations se renouvellent dans sa précédente lettre et dans celle-ci. Il dit maintenant autre chose, il prévient en quelque sorte une objection et la résout d'avance. Voici donc quel est le sens de ce qu'il dit ici : Quant à moi, je n'ai rien reçu de vous sans doute; mais quelqu'un pourrait prétendre que, si je n'ai rien reçu par moi-même, j'ai pris soin de vous envoyer artificieusement des hommes chargés de vous demander en leur nom, que j'ai dès lors reçu par leur entremise, de manière à me tenir en dehors de tout soupçon. Eh bien, personne qui puisse formuler cette accusation, et vous m'en êtes témoins vous-mêmes. De là cette forme interrogative sous laquelle le discours se produit : « J'ai prié Tite d'aller vers vous, avec un de nos frères. Tite vous a-t-il circonvenus? » N'a-t-il pas marché dans la voie que j'ai suivie moi-même? C'est dire : Il n'a pas plus reçu que moi.

Solidité des preuves fournies par l'Apôtre pour sa justification.

Quelle ampleur et quelle solidité dans cette justification? Il ne lui suffit pas d'avoir lui-même conservé ses mains pures, il a su donner la même délicatesse à ses envoyés; et de la sorte il ne laisse aucune prise à la malveillance la plus obstinée. Cette conduite l'emporte de beaucoup sur celle du Patriarche. Quand celui-ci revint victorieux, le roi lui donnant les dépouilles, il ne voulut rien accepter, à part ce qu'avaient mangé



ses compagnons ; l'Apôtre ne consent pas même à recevoir la nourriture nécessaire, et ne permet pas non plus à ses compagnons de l'accepter; ce qui ferme absolument la bouche à l'impudence elle-même. Ce n'est pas lui qui l'atteste en son propre nom, ce n'est pas lui précisément qui rend cet hommage à ses disciples ; ce sont les Corinthiens, chose bien préférable, qui témoignent de ce fait ; il sera donc justifié, non par sa propre défense, mais par leur jugement. Or, ce n'est que dans les choses manifestes et quand nous sommes parfaitement sûrs de notre droit, que nous nous en rapportons aux autres. Déclarez, semble-t-il dire, si quelqu'un de mes envoyés vous a circonvenus. Il n'émet pas simplement l'idée d'un don accepté ; l'expression dont il se sert indique une espèce d'obsession et de fraude; ce qui les confond d'autant plus. Il ne se borne pas à nommer Tite ; sa question est générale : « Est-ce que quelqu'un...? » Je ne veux pas que vous puissiez dire : Si celui-ci n'a pas accepté, celui-là s'est montré plus facile. Pas un de mes envoyés n'a rien reçu. « J'ai prié Tite. » Il y a là comme une accusation. Au lieu de dire qu'il a donné mission, il déclare qu'il a prié, montrant par là que, si le disciple avait reçu quelque chose, il aurait usé d'un droit; et cependant il a gardé ses mains pures. Paul leur fait ensuite cette question : « Est-ce que Tite vous a circonvenus ? n'avons-nous par marché dans le même esprit ? » Que signifie cette dernière expression ? Qu'il rapporte tout à la divine grâce, que tout cet éloge n'est pas mérité par leurs travaux, et qu'il remonte à l'Esprit saint, dont la munificence s'est ainsi manifestée.

C'est réellement une grâce de premier ordre que des hommes dénués de tout et souffrant la faim n'aient rien accepté de ceux qu'ils instruisaient. « N'avons - nous pas suivi les mêmes traces ? » Mes disciples n'ont pas commis la plus légère déviation, ils ont suivi avec une parfaite exactitude la ligne qui leur était tracée. « Pensez-vous encore que nous nous excusons auprès de vous? » Partout il manifeste la crainte de pouvoir être accusé de flatterie. Quelle sagesse dans l'Apôtre ! comme il revient souvent à de telles précautions ! Il disait antérieurement : « Nous ne venons pas nous recommander encore, mais plutôt vous fournir l'occasion de vous glorifier ; » II *Cor.*, v, 12 ; et vers le commencement de l'Epître : « Avons-nous besoin de lettres de recommandation ? Tout a votre édification pour but. » *Ibid.*, III, 1. Paul leur parle de nouveau sur le ton de la douceur. Il ne leur dit pas d'une manière ouverte : C'est parce que vous êtes faibles que nous ne recevons rien de vous ; mais bien : C'est pour votre édification. « Je crains qu'en venant chez vous, je ne vous trouve pas tels que je vous désire, et que vous ne me trouviez pas non plus tel que vous me voudriez. » Il va leur dire quelque chose d'important et de pénible ; et de là les atténuations dont il le fait précéder : « Tout a votre édification pour but. Je crains... » On voit qu'il adoucit d'avance les aspérités de son langage. Ce n'est plus ici la décision et l'autorité d'un maître, c'est le prudent amour d'un père, plus effrayé de la correction qu'il doit exercer que les coupables eux-mêmes ne le sont d'avoir à la subir.

Il ne frappe pas encore , il ne se prononce même pas, il est dans le doute : « Peut-être ne vous trouverai-je pas tels que je vous désire. » Au lieu de compléter ainsi sa pensée : Zélés pour la vertu, « tels que je vous désire, » a-t-il dit, employant toujours les expressions de la tendresse. Le mot « je ne vous trouve, » marque déjà la crainte d'une surprise, de même que celui-ci, « vous ne me trouviez. » Ce ne sera pas un acte libre et spontané, ce sera une nécessité dont la cause est en vous : « .... vous ne me trouviez tel que vous ne me voudriez pas. » L'expression est plus forte que s'il avait dit : « ...., tel que je ne voudrais pas. » Sa volonté était désormais arrêtée, volonté réelle, quoiqu'elle ne fût pas un choix. Il pouvait bien redire : « ...., tel que je ne voudrais, et mieux témoigner ainsi son amour ; mais il ne veut pas jeter l'abattement dans les âmes. Le discours eût même été plus incisif ; tel qu'il est cependant, il les frappe davantage, tout en demeurant empreint de douceur. C'est le propre de la sagesse de Paul, de montrer d'autant plus de mansuétude dans la correction qu'il enfonce plus avant le fer dans la plaie. Il dissipe ensuite l'obscurité

de ses premières paroles, en ajoutant : « Pour éloigner les querelles, les jalousies, les emportements, les détractions, les murmures, les pensées d'orgueil. » Il exprime après coup ce qu'il eût paru devoir dire tout d'abord; car leur arrogance s'était déjà manifestée contre lui. C'est pour qu'on ne l'accuse pas de commencer par ce qui l'intéresse, qu'il a d'abord émis des considérations générales.

2. Tous les travers dont il fait l'énumération, les calomnies, les accusations, les disputes, proviennent de l'envie. Comme une racine funeste, l'envie produit les récriminations, l'arrogance et les autres choses énoncées, qui l'augmentent à leur tour. « De peur que, lorsque je serai venu, Dieu ne m'humilie de nouveau parmi vous. » « De nouveau, » c'est un reproche de plus. Le mal antérieur était assez grave, semble-t-il leur dire ici. Il leur avait dit au commencement de la lettre : « C'est pour vous ménager que je ne me suis pas rendu à Corinthe. » II *Cor.*, I, 23. Comme il sait mêler la bienveillance et la sévérité! Quelle est cette humiliation dont il parle? C'est plutôt un honneur de porter une accusation, d'infliger un châtiment, d'instruire une cause, de s'asseoir sur un tribunal; et voilà qu'il le déclare une humiliation! Mais il était tellement éloigné de rougir, de se sentir humilié de ce que sa personne n'avait aucun éclat, ainsi que sa parole, qu'il eût voulu demeurer toujours dans cette position et ne jamais en avoir une autre. Il s'explique mieux en avançant, il déclare que c'est bien une humiliation d'être dans la nécessité de reprendre et de punir. Au lieu de dire : Je crains d'être humilié quand je serai venu, pourquoi dit-il : « Je crains que Dieu ne m'humilie? » — Si ce n'était pas à cause de Dieu, cela ne me donnerait ni confusion, ni sollicitude. Ce n'est pas en mon nom, et comme revêtu d'une autorité personnelle, que j'exerce un châtiment; c'est uniquement par son ordre. — Il avait dit plus haut : « De peur que vous ne me trouviez tel que vous ne me voudriez pas; » et maintenant il baisse le ton, sa parole devient plus douce et plus touchante, il dit : « ...., et que je ne sois obligé de pleurer sur beaucoup de ceux qui ont précédemment péché. » Le péché n'est pas l'unique sujet de sa peine; il ajoute aussitôt : « ..., et qui n'ont pas fait pénitence. » Ce n'est pas tous, c'est un grand nombre; et encore ne les distingue-t-il pas, pour mieux leur faciliter le retour vers le bien. Il pleure sur ceux qui n'ont pas eux-mêmes pleuré sur leurs désordres, dont le mal est sans espoir de guérison, qui gardent obstinément leurs blessures; et par là même il montre l'heureuse efficacité du repentir.

Reconnaissez donc cette vertu vraiment apostolique : Paul n'a rien à se reprocher, il gémit sur les maux des autres, il est comme accablé sous le poids de leurs prévarications. C'est à ce trait surtout qu'on reconnaît un maître; à sa commisération pour les revers de ses disciples, aux larmes qu'il répand, à ses déchirants soupirs sur les plaies dont ils sont atteints. L'Apôtre désigne ensuite l'espèce du péché commis : « De la fornication et de l'impureté dans laquelle ils sont tombés. » Il nomme la fornication sans doute; mais on peut comprendre sous ce nom, avec une attention sérieuse, tous les genres de péché. Si la fornication et l'adultère méritent avant tout une pareille qualification, il ne s'ensuit pas que tout péché ne rende une âme impure. Le Christ appelle lui-même les Juifs impurs, non-seulement à cause de la fornication, mais de plus à cause d'une iniquité quelconque. C'est ainsi qu'il leur reproche de ne purifier que l'extérieur : « L'homme n'est pas souillé par ce qui entre dans sa bouche, mais bien par ce qui en sort. » *Matth.*, XIII, 25; XV, 11. Il a été dit ailleurs : « Immonde est auprès du Seigneur tout homme dont le cœur est gonflé d'orgueil. » *Prov.*, XVI, 6. — Cette parole est frappante de justesse. En effet, de même que rien n'est plus pur que la vertu, de même rien n'est plus impur que le vice; l'une éclipse les rayons du soleil, l'autre est plus fétide qu'un cloaque. Ceux-là pourraient l'attester qui se vautrent dans cette boue, qui vivent dans les ténèbres, s'il était possible de leur ouvrir un peu les yeux.

Tant qu'ils restent vis-à-vis d'eux-mêmes, s'enivrant des mêmes passions, plongés qu'ils sont dans l'obscurité, ils se couvrent sans cesse de nouvelles ignominies; ce qui ne les empêche

pas de sentir même alors, quoique imparfaitement, leur dégradation; mais quand un homme vertueux vient leur adresser quelque reproche, ou simplement se présenter à leurs yeux, ils comprennent d'une manière bien plus évidente leur déplorable état, et, comme s'ils étaient frappés d'une vive lumière, ils s'efforcent de cacher la honte de leur conduite; ils rougissent devant ceux qui en sont les témoins, seraient-ils eux-mêmes libres, et ceux-là des esclaves, auraient-ils le pouvoir royal, et ceux-là dépendraient-ils de ce pouvoir. Ainsi, dès qu'il aperçut Elie, Achab fut couvert de honte, avant même que le prophète eût rien dit, saisi par la vue seule. L'accusateur se tait, et c'est lui-même qui porte sa sentence de condamnation, en poussant le cri des coupables qu'on surprend : «Tu m'as trouvé, implacable ennemi.» III *Reg.*, XXI, 20. Cette parole nous montre avec quelle sainte liberté le prophète devait parler au tyran. De même, Hérode, ne supportant pas la honte des reproches qui lui étaient adressés, cette voix forte et rayonnante d'un nouveau prophète, lumière qui l'entourait d'une importune splendeur, renferma Jean dans la prison, comme pour éteindre le flambeau qui le montrait dans sa nudité, et pouvoir de nouveau vivre dans les ténèbres. Lui-même, cependant, n'osait pas l'éteindre, et se bornait à le mettre sous le boisseau, dans les bas-fonds de sa demeure; c'est cette misérable et vile femme qui le contraignit à porter le fatal arrêt. Mais, au lieu de pouvoir étouffer ainsi la voix accusatrice, on ne fit qu'en redoubler d'énergie. Quiconque demandait alors pourquoi Jean était en prison, apprenait le motif de cette inique mesure; et depuis, dans toutes les contrées de l'univers, sur mer comme sur terre, les générations écoulées, présentes et futures, n'ont jamais ignoré et n'ignoreront jamais ce drame ourdi par d'infâmes passions, ce que c'est que la volupté, quel sang elle fit répandre; les siècles auront beau s'accumuler, ils n'effaceront pas de tels souvenirs.

La vertu ne périt jamais.

3. Quelle grande chose que la vertu! la mémoire en est impérissable, elle a le pouvoir avec la parole seule de frapper ses ennemis. Pourquoi donc le jeta-t-il en prison? qu'avait-il à faire? le dédaigner. Est-ce que Jean allait le faire comparaître devant son tribunal, lui demander compte du scandale donné? N'était-ce pas une simple représentation qu'il faisait entendre? Que craignait donc le tyran, et pourquoi tremblait-il? N'était-ce pas là de simples paroles? Sans doute; mais elles blessaient plus vivement que les actions. Jean ne traînait pas le coupable devant un tribunal extérieur; mais il le traduisait devant cet autre tribunal qui se dresse dans la conscience, il lui donnait pour juges toutes les intelligences capables de porter un libre jugement. Voilà pourquoi le tyran tremblait de crainte, ne pouvant soutenir l'éclat de la vertu. Quelle grande chose que la philosophie! Elle faisait qu'un homme chargé de fers éclipsait un monarque, et que ce monarque le redoutait. Hérode cependant s'était contenté d'imposer des chaînes; c'est une femme dépravée qui le pousse à verser le sang; ce qui n'empêche pas que le reproche ne s'adressât principalement à lui. Le juste n'était pas venu dire à cette femme : Pourquoi vivez-vous avec le roi? Ce n'est pas assurément qu'elle n'eût un compte à rendre; mais c'est par une autre voie qu'il voulait tout corriger. Il va droit à Hérode, et ses reproches sont encore bien modérés. Il ne lui tient pas ce langage : Homme pervers et le plus pervers de tous les hommes, sacrilége contempteur des lois de Dieu, tu les a foulées aux pieds, tu n'as pris conseil que de ta puissance? Rien de pareil, et dans les reproches mêmes, quelle réserve et quelle douceur! «Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de Philippe, votre frère.» *Marc.*, VI, 18.

C'est plutôt un enseignement qu'une accusation; il instruit plus qu'il ne châtie; il ramène à l'ordre et ne dénonce pas; c'est une sage correction et non une attaque violente. Mais, je l'ai dit, le larron n'aime pas la lumière; la simple vue du juste est intolérable aux pécheurs : «Il nous pèse rien qu'à le voir.» *Sap.*, II, 14. Les méchants ne supportent pas plus les rayons de la vertu que des yeux malades ne supportent ceux du soleil. Ils n'en détestent pas seulement la vue, ils en repoussent aussi la voix. Aussi cette femme, tombée au dernier degré de

l'abjection, corruptrice, disons mieux, meurtrière de sa propre fille, n'eut de repos qu'après avoir fait égorger un homme qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle n'avait pas entendu même; et, cette fille qu'elle avait élevée pour le déshonneur, elle la conduisit jusqu'au meurtre, tant le juste lui causait d'effroi. Que dit-elle? « Donnez-moi ici, dans un plat, la tête de Jean-Baptiste. » *Matth.*, XIV, 8. Dans quels précipices vas-tu donc rouler, malheureuse, insensée? Jean vient-il faire entendre une voix accusatrice ou t'importuner de sa vue? D'autres disaient : « Il nous pèse rien qu'à le voir. » Pour celle-ci, c'est même à l'entendre, ainsi que je l'ai déjà remarqué. De là cette parole : « Donnez-moi ici, dans un plat, la tête de Jean. » — Mais il est en prison, il porte des chaînes à cause de toi; tu peux te prévaloir de tes amours et t'exprimer de la sorte : J'ai triomphé du roi; car, bien que repris en public, il n'a pas rompu ni relâché les liens de sa passion, il n'a pas mis fin à notre commerce adultère, il a même chargé de fers celui qui avait osé le reprendre. — Quelle frénésie! quelle rage! Cet avertissement n'a donc pu suspendre le cours de tes désordres? Il te faut une table de furies, tu prépares un repas pour de sanglants démons! — Voyez-vous quel affreux néant, quelle étrange défaillance, quelle lâche perversité dans le vice? Plus il exerce sa domination, plus il s'affaiblit!

Cette femme était moins agitée avant d'avoir précipité Jean dans une prison; c'est depuis qu'il est enchaîné qu'elle est hors d'elle-même, et qu'elle dit dans son impatience homicide : « Donnez-moi ici dans un plat la tête de Jean. » — Pourquoi ici? — Je crains, répond-elle, que l'exécution ne m'échappe dans l'ombre, qu'on ne vienne arracher cet homme au danger. — Et pour quelle raison, au lieu de demander le corps entier, ne demandes-tu que la tête? — C'est cette langue, source de tant d'ennuis, que je veux voir réduite au silence. — Le contraire aura lieu, tu le verras, malheureuse! c'est après avoir été coupée qu'elle parlera d'une manière plus éclatante. En effet, elle ne retentissait alors que dans la Judée, elle retentit maintenant jusqu'aux derniers confins du monde : que vous entriez dans une église, chez les Maures, chez les Perses, dans les Iles Britanniques, partout vous entendrez Jean s'écrier : « Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de Philippe votre frère. » Mais cette femme incapable d'une sage pensée ne cesse de tourmenter et de pousser au meurtre un tyran déjà frappé de folie; elle craint qu'il ne revienne sur sa sentence. Cela nous apprend une fois de plus quelle est la puissance de la vertu. Le juste est emprisonné, enchaîné, réduit à garder le silence, et l'on ne peut pas le supporter. Quelle faiblesse donc, vous le voyez, et quelle dégradation dans le vice! C'est une tête d'homme qu'il porte dans un plat, au lieu d'un mets ordinaire. Quoi de plus avili, de plus téméraire, de plus impudent que cette jeune fille? Quelle parole a-t-elle prononcée sur ce théâtre diabolique, dans ce banquet de démons! Vous apercevez ici une langue et une langue : l'une chargée de remèdes salutaires, l'autre distillant le poison et dressant une table à Satan! Pourquoi le tyran ne fit-il pas trancher la tête dans le lieu même du festin, où le plaisir eût été plus grand? Il avait peur que le juste, en paraissant, ne changeât tous les esprits par sa présence seule ou par la liberté de sa parole. C'est pour cela que la tête est demandée par une fille jalouse d'ériger le brillant trophée de la prostitution; et c'est le présent qu'elle fait à sa mère.

4. Voyez-vous comme la danse est récompensée? voyez-vous les dépouilles ravies par une ruse satanique? et je ne parle pas de la tête de Jean, je parle de l'homme subjugué. A bien examiner les choses, c'est contre le roi que le trophée sera dressé; la femme victorieuse est vaincue, celui dont la tête est tranchée reçoit la couronne, est proclamé vainqueur, et, même après sa mort, il ébranle plus que jamais les consciences coupables. Or, que ce ne soit pas ici de vaines paroles, Hérode lui-même vous l'attestera. En apprenant les merveilles opérées par le Christ, il disait : « Celui-là n'est autre que Jean; il est ressuscité d'entre les morts, et de là les prodiges dont il est l'instrument. » *Matth.*, XIV, 2. C'est à ce point que persévéraient en lui les craintes et les angoisses dont il avait été saisi; nul ne pouvait l'affranchir des terreurs de la

Crimes engendrés par la danse.

conscience : ce juge incorruptible était toujours là pesant sur son âme et lui demandant chaque jour compte du sang versé. Instruits de ces vérités, redoutons, non de souffrir le mal, mais de le faire; en cela consiste la victoire, en ceci la défaite. Voilà pourquoi Paul s'écriait : « Que ne souffrez-vous plutôt l'injustice? Mais c'est vous qui faites du tort, qui commettez la fraude, et c'est envers des frères. » I *Cor.*, VI, 7-8. En souffrant le mal qu'on nous fait, nous recueillons des couronnes, des palmes et des acclamations immortelles. On le voit dans tous les saints. Puisque c'est ainsi qu'ils ont été couronnés et proclamés vainqueurs, marchons par la même route; demandons à Dieu de ne pas entrer en tentation; si la tentation survient néanmoins, luttons avec un courage inébranlable, montrons une virile ardeur; et nous obtiendrons de la sorte les biens à venir, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

« Voilà que je me dispose à vous aller voir pour la troisième fois : tout se jugera sur la déposition de deux ou trois témoins. »

1. Parmi tant d'autres signes qui manifestent la philosophie de Paul et sa tendresse inépuisable, il en est un surtout à remarquer : sa véhémence dans les avertissements qu'il donne, sa lenteur quand il est question de châtier. Il ne frappe pas immédiatement après la faute, il avertit plus d'une fois le pécheur, et même alors il ne sévit pas encore contre les contumaces, il les prévient de nouveau : « Je me dispose à vous aller voir pour la troisième fois; » et je vous écris de nouveau, avant que je ne vienne moi-même. De peur que son retard ne les jette dans l'indolence, il saisit cette occasion pour les corriger, soit par de continuelles menaces, soit par de sévères jugements, en leur parlant en ces termes : « Une fois que je serai venu, je ne vous épargnerai pas. Je crains qu'à mon arrivée je ne doive pleurer sur un grand nombre. » En agissant et en parlant ainsi, il imite encore le souverain Maître de l'univers; car Dieu ne cesse non plus de menacer et d'avertir, tandis qu'il punit rarement et toujours à la longue. Voilà ce que fait l'Apôtre; aussi disait-il plus haut : « C'est pour vous ménager que je ne me suis pas rendu à Corinthe. » II *Cor.*, I, 23. Que veut-il dire par là : « C'est pour vous ménager? » Pour n'avoir pas à fulminer une peine, à frapper avec rigueur, supposé que je trouve là des pécheurs qui persistent dans leurs péchés. Et maintenant, vous venez de l'entendre : « Pour la troisième fois je me dispose à vous aller voir; tout sera jugé sur la déposition de deux ou trois témoins. » A l'écrit il joint la preuve non écrite, comme on le voit aussi dans un passage antérieur : « Celui qui s'attache à la courtisane devient avec elle un corps, car ils seront deux, est-il dit, dans une seule chair. » I *Cor.*, VI, 16. Cela s'applique assurément au légitime mariage; mais l'Apôtre en fait à propos cette application détournée, afin d'inspirer une plus grande frayeur.

Il procède ici de même : en face des témoignages rendus, il met ses visites et ses lettres. Voici la signification du texte cité : Après vous l'avoir dit une et deux fois dans mes visites, je vous le dis aujourd'hui de nouveau par lettre. Si vous m'avez écouté, mon désir est rempli; si vous ne tenez pas compte de mes paroles, il faudra de toute nécessité que je les confirme, en les faisant suivre du châtiment. Ecoutez-le lui-même : « Je vous l'ai annoncé par deux fois quand j'étais présent, et je vous l'annonce encore, quoique absent; je l'écris à ceux qui ont prévariqué, ainsi qu'à tous les autres, dès que je viendrai de nouveau, je ne pardonnerai pas. » Si toute parole est confirmée par la déposition de deux ou trois témoins, vous ayant parlé deux fois dans mes visites, vous parlant encore maintenant par ma lettre, je dois désormais justifier mon assertion. N'allez pas croire qu'une lettre est moins que la présence; comme je vous parlais étant présent, je vous écris, mais avec la même autorité, quoique éloigné de vous. — Voyez-vous cette sollicitude paternelle? voyez-vous la sage prévoyance de ce maître dévoué? Il

ne garde pas le silence, et cependant il ne punit pas; il avertit à plusieurs reprises, il menace toujours et diffère toujours le châtiment. S'ils s'obstinent dans le désordre, alors seulement il ajoute la réalité à la menace. — Mais qu'avez-vous prédit étant présent, que consignez-vous maintenant dans votre lettre? « Que, lorsque je serai venu de nouveau, je ne pardonnerai pas. » Antérieurement il avait déclaré qu'il ne pourrait se résoudre à punir sans être forcé par la nécessité, que c'était là une chose humiliante et déplorable : « Je crains que, lorsque je serai venu, Dieu ne m'humilie parmi vous, et que je ne doive pleurer sur beaucoup de pécheurs qui n'auront pas fait pénitence. » Il s'excusait auprès d'eux en leur rappelant qu'il les avait avertis à plusieurs reprises, qu'il avait eu recours à tous les moyens pour échapper à cette triste obligation de sévir, et pour les ramener au bien par la seule impression de la parole.

C'est alors enfin qu'il fait entendre cette terrible menace : « Si je viens de nouveau, je ne pardonnerai pas. » Il n'a pas dit : Je frapperai, je châtierai, je n'écouterai que la justice. Non, c'est toujours avec des expressions paternelles qu'il parle de punition, leur révélant ainsi ses entrailles, sa tendre compassion, sa persistance à retarder le coup. Après cela néanmoins, pour qu'ils ne se persuadent pas qu'il prononce de vaines menaces et qu'il doit différer indéfiniment, il dit d'abord : « Tout sera jugé sur la déposition de deux ou trois témoins; » et puis : « Si je viens de nouveau, je ne pardonnerai pas. » Cela revient à dire : Je n'hésiterai plus, si je trouve, ce qu'à Dieu ne plaise, des pécheurs qui ne se soient pas corrigés; je frapperai sans rémission, j'exécuterai les menaces faites. — Il se déchaîne ensuite avec une profonde indignation, avec une véhémence extrême, contre ceux qui l'accusaient d'être un homme sans énergie, qui tournaient même sa personne en ridicule, et qui disaient : « Sa présence respire la faiblesse et sa parole n'a rien d'imposant. » II *Cor.*, x, 10. A ceux-là s'adresse cette parole : « Voulez-vous expérimenter la puissance de celui qui parle en moi, du Christ? » En s'exprimant de la sorte, il frappe les uns et réprime en même temps les autres. Voici ce qu'il entend : Puisque vous voulez expérimenter si le Christ habite en moi, et me demander compte de ma mission; puisque dans ce but vous me représentez comme un homme vil et méprisable, comme dénué d'un tel pouvoir, je vous prouverai que je le possède, si, contrairement à mes vœux, vous m'en donnez l'occasion. — Eh quoi, puniriez-vous, dites-moi, parce qu'ils provoquent cette expérience? — Nullement, répondit-il; car, si telle était mon intention, je les aurais punis aussitôt après qu'ils avaient péché, je n'aurais pas si longtemps attendu. Que ce ne serait pas là ce qu'il cherche, il le dit ensuite ouvertement : « Je demande qu'il ne vous arrive aucun mal, non pour que nous paraissions nous-mêmes à l'épreuve, mais pour que vous accomplissiez le bien, au prix même de notre déchéance. »

Indignation de l'Apôtre.

2. Ce n'est pas une preuve qu'il entend donner; il laisse éclater son indignation, il attaque ceux qui le méprisaient. Je ne veux pas, leur dit-il, vous soumettre à cette expérience; mais, si vous m'en fournissez le motif, si vous me provoquez, les faits eux-mêmes vous éclaireront. Et voyez quelle véhémence dans son discours : au lieu de leur dire qu'ils s'exposent à son propre jugement, il leur déclare que ce sera le jugement du Christ parlant par sa bouche, leur montrant par là jusqu'où remonte leur péché. Le Christ n'habite pas seulement en lui, il parle encore par sa bouche. Paul atteste de la sorte l'inspiration qui le guide. S'il ne fait pas ressortir son pouvoir, il ne châtie pas non plus; ses paroles ont néanmoins pour but de rendre la menace plus terrible. Il agit ainsi, non par impuissance, vu qu'il pourrait agir autrement, mais par longanimité. Que personne donc ne prenne sa tolérance pour de la faiblesse. Pourquoi vous étonneriez-vous que le Christ ne tire pas maintenant vengeance des pécheurs, quand il a supporté d'être mis en croix sans exercer aucune vengeance contre ses bourreaux? Aussi l'Apôtre poursuit-il en ces termes : « Qui n'est pas faible, mais puissant en vous. S'il a été crucifié dans la faiblesse de la chair, il vit par la vertu de Dieu. » Ce texte est enveloppé d'une grande obscurité, et jette dans le trouble les âmes dé-

nuées d'énergie. Il est donc nécessaire d'en donner l'explication, de dissiper ces ténèbres, de dégager la pensée, pour que les infirmes n'en éprouvent pas de scandale. C'est ce mot de faiblesse surtout dont il faut établir le sens d'une manière claire, et le reste sera clair aussi. Il n'y a là qu'un mot, mais dont la signification est trop complexe.

Différentes manières de comprendre le mot faiblesse.

La faiblesse désigne une défaillance du corps; et de là ce qui est dit dans l'Evangile, à propos de Lazare : « Voilà que celui que vous aimez est faible ; » et cette réponse du Sauveur : « Cette faiblesse ne va pas jusqu'à la mort. » *Joan.*, XI, 3, 4. Parlant d'Epaphrodite, Paul dit aussi : « Il a été faible jusqu'à la mort; mais Dieu a eu pitié de lui; » *Philip.*, II, 27; et puis à Timothée : « Usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes faiblesses. » I *Tim.*, V, 23. Tout cela s'entend d'une infirmité corporelle. On est faible, en second lieu, quand on n'a pas une foi ferme, une solide et parfaite vertu. Paul parle encore de cette faiblesse : « Soutenez celui qui est faible dans la foi ; point de luttes de pensées. L'un croit pouvoir manger de tout; et l'autre, qui est faible, ne mange que des légumes. » *Rom.*, XIV, 1, 2. Il désigne ici celui qui est faible dans la foi. Voilà déjà deux sortes de faiblesse. Ce mot peut s'entendre dans un troisième sens. Qu'est-ce à dire? Il s'entend des persécutions, des embûches, des tribulations, des épreuves, des revers. C'est ce que nous voyons encore dans l'Apôtre : « Pour cela j'ai trois fois prié le Seigneur; et il m'a dit : C'est assez de ma grâce; ma puissance éclate dans la faiblesse. » II *Cor.*, XII, 8, 9. Or, quelle est la faiblesse dont il parle ici? Les persécutions, les dangers, les tentations, les piéges, les morts incessantes. Il indiquait clairement ces choses quand il disait : « Aussi je me plais dans ma faiblesse. » *Ibid.*, 10. Et puis, pour que le doute ne soit pas possible, pour qu'on ne se représente pas une santé débilitée par la fièvre, une foi qui chancelle, il continue : « Dans les outrages et les persécutions, dans les nécessités et les angoisses, dans les plaies et les cachots, afin que la puissance du Christ habite en moi. Quand je suis faible, c'est alors que je suis puissant. » Quand on me persécute, quand je n'ai plus d'asile même, quand je suis entouré d'embûches, c'est alors que je suis fort, que je remporte plus facilement la victoire sur mes ennemis, la grâce résidant alors en moi plus abondante.

C'est ce troisième sens que Paul attache au mot faiblesse dans le texte présent : il défend de nouveau son ministère contre un inconvénient signalé plus haut, que sa personne fût jugée par eux vile et méprisable. Il ne voulait pas se louer, se montrer tel qu'il était, déployer sa puissance, châtier les prévaricateurs; et c'est pour cela qu'il perdait beaucoup dans leur estime. Comme, avec de semblables idées, ceux à qui sa parole s'adresse demeuraient plongés dans la torpeur et l'insensibilité, ne songeant nullement à quitter leurs mauvaises habitudes, Paul saisit l'occasion pour leur en parler avec une extrême énergie, et pour leur faire voir que sa conduite envers eux ne s'explique que par la patience et n'accuse pas un défaut de pouvoir. Ensuite, passant de sa personne à celle du Christ, ainsi que je l'ai déjà remarqué, il frappe les esprits d'une plus vive crainte. Voici ce qu'il dit : Si je pose un acte, si je prononce un châtiment contre les pécheurs, est-ce donc moi qui punirai? Non; c'est le Christ lui-même, celui qui habite en moi. Si vous ne voulez pas le croire, s'il vous faut une démonstration, vous ne tarderez pas à l'avoir dans les œuvres mêmes de celui qui habite en moi; pour lui, vous ne prétendrez pas qu'il est faible, sachant combien il est puissant parmi vous? — Pourquoi cette restriction? est-ce que le Christ n'est pas puissant partout? qu'il s'agisse de punir les infidèles ou les démons, quoi que ce soit qu'il veuille faire, il le peut. D'où vient donc ce mot ajouté par l'Apôtre, « parmi vous? » Ou bien il veut les couvrir de honte en leur rappelant ce qu'ils ont expérimenté, ou bien il entend simplement leur dire que le Christ donne aussitôt un témoignage de sa puissance à ceux qui désirent se convertir. Paul avait dit dans le même sens : « Est-ce qu'il m'appartient de juger ceux qui sont dehors? » I *Cor.*, V, 12.

3. Ceux du dehors rendront leurs comptes au jour du jugement; tandis que vous êtes punis

sur la terre, pour que vous échappiez au supplice à venir. Et toutefois, cette sollicitude qui provient de l'amour, Paul l'exprime avec un sentiment d'indignation et de juste courroux : « Il n'est pas faible, il est puissant parmi vous. S'il a été crucifié dans la faiblesse de la chair, il vit par la vertu de Dieu. » Que signifie cette expression, « crucifié dans la faiblesse? » Bien qu'il ait souffert un genre de mort qui semble attester la faiblesse, cela ne retranche rien de sa puissance; cette puissance est toujours invincible, et n'est nullement entamée par cette apparente faiblesse. Disons mieux, c'est là surtout ce qui l'atteste, que le Sauveur ait subi une pareille épreuve sans que sa puissance en soit amoindrie. Que le mot de faiblesse ne vous jette donc pas dans le trouble; car il est dit ailleurs : « Ce qui est folie selon Dieu l'emporte sur la sagesse des hommes, et ce qui est faible selon Dieu l'emporte sur la force des hommes. » I *Cor.*, I, 25. Assurément rien n'est folie ou faiblesse en Dieu; l'Apôtre désigne ainsi, d'après l'opinion même des incrédules, le mystère de la croix. Ecoutez-le s'interprétant lui-même : « La parole de la croix est folie pour ceux qui périssent; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu même de Dieu. » *Ibid.*, 18. Il ajoute encore : « Quant à nous, nous prêchons un Dieu crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais pour les appelés d'entre les Juifs et les Gentils, le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. » *Ibid.*, 23, 24. Plus loin il dit : « L'homme qui ne vit que par les sens ne perçoit pas les choses de l'esprit; car elles sont folie pour lui. » *Ibid.*, II, 14. Voyez comme il détruit partout dans ses explications les vaines idées des infidèles, qui traitaient la croix de folie et de faiblesse.

De même en cet endroit, ce n'est pas de la véritable faiblesse qu'il parle, il prend le mot employé par les incrédules. Il n'affirme donc pas que le Christ ait été crucifié, parce qu'il était faible; loin de là. Le Christ n'a cessé de prouver qu'il pouvait se dérober au supplice, tantôt en jetant les hommes à la renverse, tantôt en arrêtant les rayons du soleil, antérieurement même en desséchant le figuier, en frappant d'aveuglement ceux qui venaient le prendre, en opérant enfin mille autres prodiges. Que signifie dès lors cette faiblesse dont il est ici question? Que le Christ lui-même n'a pas reçu la moindre atteinte du supplice de la croix, des périls et des embûches qui l'ont assailli; et nous avons montré plus haut que l'Apôtre appelle faiblesse ces embûches et ces périls. Or, en parlant de la sorte, il s'appliquait à lui-même cette expression. Comme on voyait les disciples persécutés, chassés, méprisés, sans rien faire pour se venger ou se défendre, Paul revient à l'exemple du Seigneur, afin de mieux démontrer que cela n'accusait aucune faiblesse, aucune impossibilité de repousser le mal. Le divin Maître lui-même, dit-il, était crucifié, chargé de liens, accablé d'outrages, et ne résistait pas, supportant avec une patience inaltérable tout ce qui semblait le convaincre de faiblesse, et manifestant d'autant mieux sa puissance qu'il la maintenait intacte sans employer aucun moyen pour la sauvegarder ou la rétablir. Sa vie n'a pas été réellement éteinte par la croix, la croix n'a pas empêché la résurrection; il subsiste, il vit toujours. Quand vous entendez parler de croix et de vie, comprenez bien qu'il s'agit de l'incarnation; un tel discours n'a pas un autre objet. Si l'Apôtre fait intervenir la puissance de Dieu, ce n'est pas que le Christ eût pu donner la vie à son corps, c'est qu'il n'existe à cet égard aucune différence entre le Père et le Fils; cette puissance divine appartient à l'un comme à l'autre.

Que le Christ soit l'auteur de sa propre résurrection et qu'il possède ce pouvoir, lui-même le déclare : « Détruisez ce temple, et je le relèverai dans trois jours. » *Joan.*, II, 19. S'il déclare aussi que tout ce qui est à lui est à son Père, n'en soyez pas troublé. « Tout ce qui est à mon Père, dit-il, est à moi. » *Ibid.*, 16. Il dit également : « Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi. » *Ibid.*, 15, 17, 10. De même donc qu'il n'a pas éprouvé de perte par son crucifiement, nous n'en éprouvons pas non plus dans les persécutions et dans les combats qu'on nous livre. De là ce que Paul ajoute : « Nous sommes faibles en lui; mais en lui nous vivrons par la vertu de Dieu. » Quel est le sens de cette

parole : « Nous sommes faibles en lui ? » Nous souffrons la persécution, l'expulsion, les maux les plus extrêmes. Mais encore que signifie le mot « en lui ? » A cause de la prédication, à cause de la foi que nous avons en Dieu. Si nous endurons néanmoins pour lui les dangers et les peines, il est évident qu'il doit être aussi une source de bonheur ; et voilà pourquoi l'Apôtre ajoute : « Mais nous sommes sauvés en lui par la puissance de Dieu. Examinez-vous, éprouvez-vous, pour voir si vous êtes dans la foi. Ne vous connaissez-vous pas vous-mêmes, ne savez-vous pas que le Christ est en vous, à moins que, par hasard, vous ne soyez déchus. J'espère, du moins, que nous ne le sommes pas. »

Leur ayant déjà prouvé dans les précédentes paroles que, s'il ne les châtiait pas, ce n'était nullement parce qu'il n'aurait pas eu le Christ en lui, et que c'était pour imiter sa mansuétude et son généreux pardon sur la croix ; il prouve de nouveau la même chose, mais d'une manière surabondante, en prenant les disciples eux-mêmes pour point d'appui de son discours. Pourquoi parler de moi chargé du soin d'enseigner, accablé de tant de sollicitudes, responsable du monde entier, auteur d'un si grand nombre de miracles ? Si vous consentez à vous bien examiner vous-mêmes, vous trouverez que le Christ est en vous, quoique vous ne soyez qu'au rang des disciples. Or, s'il est en vous, beaucoup plus est-il dans votre maître. Il vous suffit d'avoir la foi pour que le Christ soit en vous. Cela se dit aussi des fidèles qui opéraient des miracles ; car, à cette époque, la foi donnait ce pouvoir. De là ce que dit l'Apôtre : « Examinez-vous, éprouvez-vous, pour voir si vous êtes dans la foi. Ne vous connaissez-vous pas vous-mêmes, ne savez-vous pas que le Christ est en vous ? à moins que vous ne soyez déchus. » S'il est en vous, je le répète, beaucoup plus est-il dans votre maître. — A mon avis, cela regarde la foi qui se manifeste par des prodiges, et Paul leur dit : « Si vous avez cette foi, le Christ est en vous, à moins que vous ne soyez déchus. »

Crainte que saint Paul impose aux Corinthiens.

4. Voyez-vous comme il les frappe de crainte, en prouvant de plus en plus que le Christ est en lui ? La dernière observation me paraît avoir trait aux mœurs. La foi ne suffit pas pour acquérir la puissance spirituelle ; et cependant il venait de leur dire que le Christ était en eux s'ils avaient la foi : il arrivait donc que beaucoup ayant la foi n'avaient pas cette puissance. De là cette restriction qui résout la difficulté : « A moins que vous ne soyez déchus, » que votre vie ne soit dépravée. « Vous saurez, je l'espère, que nous ne le sommes pas. » Il semblait naturel de dire : Si vous êtes déchus, il n'en est pas ainsi de nous. Mais il ne lance pas une telle affirmation, de peur de blesser ; il l'atténue dans les termes, il ne se prononce pas ainsi, il ne procède pas même par voie d'interrogation ; sa parole est comme incertaine et voilée : « Vous comprendrez vous-mêmes, je l'espère, que nous ne sommes pas déchus. » Il y a là toutefois une grande menace, quelque chose d'effrayant. Puisque vous voulez, semble-t-il leur dire, expérimenter ce qu'il en est de nous par le châtiment dont vous serez frappés, nous vous donnerons des preuves convaincantes. Telle n'est pas même son expression ; elle est plus grave et plus pénétrante : « Vous saurez, je l'espère, que nous ne sommes pas déchus. » Vous pouviez, sans avoir besoin de cette expérimentation, savoir qui nous sommes, que nous avons le Christ agissant et parlant en nous ; mais, puisque vous désirez de plus en faire l'expérience, vous saurez que nous ne sommes pas déchus. Ensuite, quand il a fait entendre cette menace, quand il a représenté le châtiment comme frappant à la porte et près à fondre sur eux, quand il les a jetés dans l'épouvante, observez comme il adoucit de nouveau le ton de son discours et calme les esprits, en leur manifestant son éloignement pour toute distinction, sa sollicitude pour ses disciples, la philosophie de son âme, son élévation et son désintéressement. Tout cela ressort de ce qu'il ajoute : « Or, je prie Dieu que vous ne commettiez aucun mal, et non que nous paraissions dans un jour favorable ; que vous accomplissiez le bien, devrions-nous être mal jugés. Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais uniquement pour la vérité. Nous nous réjouissons de ce que nous sommes faibles, et de ce que vous êtes forts ; car nous deman-

dons aussi dans nos prières votre perfection. »

Que peut-on comparer à cette âme? Paul était méprisé, conspué, livré au ridicule, en butte à tous les traits de la méchanceté, traité d'homme vil, misérable, et néanmoins arrogant, se faisant très-grand en paroles, mais incapable de montrer la moindre énergie dans ses actions; et, bien loin de repousser l'injure et d'aspirer à se venger, il fait des vœux pour n'être jamais dans cette obligation : « Je demande que vous ne commettiez aucun mal, et non que nous paraissions dans un jour favorable, que vous accomplissiez le bien, devrions-nous être mal jugés. » Que signifie ce langage? Je prie Dieu, je le supplie de ne pas me mettre en face d'un pécheur incorrigible, d'un homme qui n'écoute plus la raison. Ce n'est pas assez, je demande que vous ne glissiez dans aucune faute, « que vous ne commettiez aucun mal, » que vous reveniez à de meilleurs sentiments si vous avez péché, que vous n'attendiez ni la correction, ni la vengeance. En effet, nous ne nous proposons pas notre gloire; c'est bien tout l'opposé, nous désirons n'avoir aucune part à ce bien. Si vous persistez dans le désordre, si vous n'entrez pas dans la voie du repentir, nous serons forcés de recourir à la peine, d'user de répression, de frapper vos corps, comme il arriva pour Sapphire et le Magicien, de manifester enfin notre puissance. C'est ce que nous ne voudrions pas; non, nous ne voudrions pas nous montrer dans cette gloire, avoir à prouver la puissance que nous avons reçue, en l'exerçant parmi vous, en sévissant contre les prévaricateurs dont le mal est incurable. Que voulons-nous donc? « Que vous accomplissiez le bien, » que vous pratiquiez toujours la vertu, que vous vous redressiez vous-mêmes, et que nous restions ainsi dans l'obscurité, n'ayant plus à faire usage du redoutable pouvoir qui nous est confié.

Il ne parle pas de réprobation, car il ne devait pas être condamné pour n'avoir pas puni, c'était même une preuve en sa faveur. Voici ce qu'il veut dire : Si quelques-uns ont des doutes sur nous, s'ils nous tiennent pour des hommes sans importance et dignes de tout mépris, parce que nous ne donnons pas la preuve de notre pouvoir, je ne m'en préoccupe guère. Mieux vaut qu'ils aient de nous cette opinion, que si nous étions dans la nécessité de faire éclater notre pouvoir par les châtiments et par suite de la rébellion des esprits. « Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais uniquement pour la vérité. » De peur que ces expressions de désintéressement et d'abnégation ne parussent une flatterie à leur adresse, Paul a posé ce principe : « Nous ne pouvons rien contre la vérité. » Si nous vous trouvons dans la bonne voie, effaçant vos péchés par la pénitence, ayant accès auprès de Dieu, nous ne pourrions pas certes vous punir, quand même nous le voudrions; et, si nous le tentions, nous n'aurions plus Dieu pour soutien. Il nous a revêtus de l'autorité pour que nous prononcions selon la justice et nullement pour que nous allions contre la vérité. Voyez-vous avec quelle attention il ménage ses auditeurs et radoucit les aspérités de la menace?

Sympathie de saint Paul envers les Corinthiens.

Ce n'est pas la seule chose qui lui tient à cœur, il désire leur prouver aussi combien il leur est sympathique; et de là ce qui suit : « Ce nous est un sujet de joie que nous soyons faibles et que vous soyez forts. Nous demandons une grâce, votre perfection. » Avant tout, il n'est pas douteux que nous ne pouvons rien contre la vérité, que nous n'avons pas le droit de vous punir quand vous êtes agréables à Dieu; mais, si nous ne le pouvons pas, nous ne le voulons pas davantage, c'est le contraire que nous désirons. Rien ne nous réjouit comme de ne rencontrer en vous aucun motif d'exercer notre pouvoir de juges. L'exercice de ce pouvoir vainement nous entourerait de considération et d'honneur en nous donnant l'occasion de déployer notre force; nos désirs n'y sont pas moins opposés, nous désirons n'avoir jamais un pareil sujet de gloire, parce qu'il n'y aura rien de répréhensible dans votre vie. Voilà comment « nous nous réjouissons d'être faibles. » Quelle est cette faiblesse? Ce qu'on croit tel, une faiblesse apparente, mais non réelle, et que les ennemis seuls leur attribuaient en les voyant n'infliger aucune peine. Nous nous réjouissons précisément de ce que votre conduite ne nous laisse aucune raison d'infliger un châtiment; il nous est doux d'être



accusés de faiblesse, pour cet unique motif que nous n'avons rien à reprendre en vous. Voilà le sens de ce qu'il ajoute : « Vous êtes forts, » irréprochables, affermis dans la vertu. Nous voulons plus encore, nous demandons que vous soyez parfaits, que vous ne donniez prise d'aucun côté.

5. C'est bien là ce qui caractérise la tendresse paternelle, de préférer ainsi le salut des disciples à sa propre réputation; c'est d'une âme étrangère à la vaine gloire : et cela même la dégage des liens du corps, la fait rayonner au-dessus de la terre et la transporte dans le ciel. Tel est l'effet de cette pure abnégation, tout comme le vice contraire la précipite dans l'abîme du péché. Pas d'élévation ni de grandeur ni de générosité véritables, quand la vaine gloire nous tient captifs; on rampe, on se dégrade, on se perd dans les chaînes de cette maîtresse impitoyable, qui l'emporte en barbarie sur tous les tyrans. Et que peut-on concevoir de plus barbare qu'un être dont la fureur redouble à mesure qu'il est plus honoré? Les bêtes féroces elles-mêmes n'agissent pas ainsi; on les adoucit à force de soins. Le contraire a lieu pour la vaine gloire : les mépris la domptent, les hommages la rendent à sa férocité, qui la sert tombe sous ses armes. C'est en la servant que les Juifs se précipitèrent dans les plus affreux supplices; c'est en la méprisant que les disciples méritèrent d'être couronnés. Pourquoi parler de supplices et de couronnes? rien ne nous entoure d'éclat comme le dédain de la vaine gloire. Vous verrez toujours qu'ici-bas même on s'amoindrit en la recherchant, tandis qu'on s'élève en la foulant aux pieds. Ainsi, et rien ne m'empêche de recourir au même exemple, les fidèles éclipsèrent la splendeur même du soleil, parce qu'ils ne firent aucun cas de cette gloire humaine et qu'ils préférèrent la gloire de Dieu, ils se sont fait un nom immortel par cette élévation d'âme; et les Juifs, en se soumettant à son empire, se sont trouvés sans patrie, sans foyer, sans honneur, sans demeure stable, vagabonds dans l'univers, traités comme les derniers des hommes.

Voulez-vous donc à votre tour acquérir la gloire, repoussez-la loin de vous; est-elle l'objet de vos poursuites, elle vous échappera. Voyons cela se vérifier dans les choses temporelles elles-mêmes. Quels sont ceux, je vous prie, qui deviennent le but de nos sarcasmes? Ne sont-ce pas les ambitieux qui courent après cette gloire? Personne donc n'en est privé comme eux, puisqu'ils ont des accusateurs sans nombre et que tout le monde s'accorde à les mépriser. A qui notre admiration est-elle acquise? N'est-ce pas à ceux qui tiennent cette même gloire pour néant? C'est pour cela précisément qu'elle devient leur partage. De même que le riche est celui qui n'a besoin de rien, et non celui dont les besoins sont nombreux; de même l'homme vraiment glorieux est celui qui se met au-dessus de la gloire, et non celui qui brûle de la posséder. Au fond, ce n'est là que l'ombre de la gloire. Or, serait-on mille fois pressé par la faim, on ne se jette pas sur un tableau où du pain se trouve représenté. Ne courez pas non plus après une vaine ombre; et la gloire humaine n'est pas autre chose, je l'ai dit. Pour vous bien convaincre qu'il en est ainsi, songez que la réalité même est pour les hommes un objet de dégoût, que tous déclarent qu'on doit la fuir, sans en excepter ceux qui la désirent, et que, dès qu'on est interpellé sur cette possession ou ce désir, on en rougit de honte. — Mais d'où vient, me direz-vous, qu'on ne la désire pas moins, et d'où naît cette passion? — De la petitesse de l'âme, disons-le, puisqu'il importe de corriger encore plus que d'accuser; d'une intelligence sans élévation, d'un jugement qui n'est guère plus solide que celui des enfants.

Sortons enfin de cette longue enfance et devenons des hommes; attachons-nous partout à la réalité, ne poursuivons plus des ombres, dans les richesses et les plaisirs, dans la gloire et la puissance. Ainsi viendrons-nous à bout de cette maladie et de beaucoup d'autres. Courir après les ombres, c'est un signe de folie. « Eveillez-vous à la justice, s'écrie Paul, et ne péchez plus. » I *Cor.*, XV, 34. Il est, en effet, une folie différente de celle où peut jeter la possession du démon ou le dérangement des organes, et bien plus à redouter. L'une n'inspire que la compassion; l'autre ne mérite pas d'excuse, parce que c'est

l'âme elle-même qui est altérée et dont la corruption a faussé le jugement : l'une ne réside que dans l'instrument matériel; l'autre est dans l'esprit même de l'artiste. De même que les fièvres les plus cruelles et les plus difficiles à guérir sont celles qui s'attachent aux corps les plus solides, qui s'attaquent aux nerfs ou se glissent dans les veines; de même est plus terrible la folie dont le siége est dans l'entendement, qu'elle bouleverse et ruine.

Comment ne serait-ce pas une folie manifeste, une maladie même plus terrible que toute folie, de ne tenir aucun compte des choses qui durent éternellement, et de porter toute sa sollicitude sur celles qui n'ont qu'une courte durée? Si quelqu'un s'efforçait de suivre et de saisir le vent, ne dirions-nous pas qu'il est atteint de démence? Pareillement, si quelqu'un tâchait de saisir l'ombre, laissant de côté la réalité, voulant embrasser l'ombre de sa femme ou de son enfant, demanderiez-vous une preuve plus évidente pour établir sa folie? Tels sont néanmoins beaucoup d'hommes, ceux qui n'ont devant les yeux que les choses du temps; car tout ici-bas est une ombre, l'éclat extérieur, la puissance, l'illustration, la richesse, le plaisir, tout ce que la vie renferme. C'est pour cela que le prophète disait : « Et cependant l'homme passe en figure; il s'agite pour un néant... Nos jours ont décliné comme l'ombre. » *Psalm.* XXXVIII, 7; CI, 12, 4; CII, 15. Ailleurs le prophète compare la vie humaine à la fumée, et notre gloire à la fleur de l'herbe. Ce n'est pas le bonheur seulement, c'est encore le malheur qui n'est encore qu'une ombre : la mort, l'indigence, la maladie, toutes les calamités possibles. Que voyez-vous de permanent dans la joie ou la tristesse? Il n'y a d'éternel que le royaume et la géhenne. Le ver ne mourra pas, le feu ne s'éteindra jamais; les uns ressusciteront pour la vie immortelle, et les autres pour l'immortel châtiment. Si nous voulons donc éviter celui-ci et posséder celle-là, laissons de côté les ombres, attachons-nous de tout notre pouvoir aux réalités impérissables, et nous parviendrons de la sorte au trône des cieux. Puissions-nous tous l'avoir en partage par la grâce et la charité....., etc.

HOMÉLIE XXX.

« Je vous écris ces choses de loin, afin de n'être pas obligé, quand je serai présent, de vous traiter avec rigueur, usant alors de cette puissance que le Seigneur m'a donnée pour l'édification et non pour la destruction. »

1. Paul sentait qu'il avait employé de trop fortes expressions, surtout vers la fin de sa lettre. Il avait d'abord dit : « Mais moi, Paul, moi-même, je vous conjure par la mansuétude et la bonté du Christ, moi qui devant vous agis avec tant de modestie, tandis que de loin je vous parle avec tant de hardiesse; je vous conjure de ne pas me mettre dans la nécessité de vous montrer en face cette pleine liberté dont on m'accuse d'user envers quelques-uns, qui s'imaginent que nous marchons selon la chair. » II *Cor.*, X, 1, 2. Il avait dit encore : « Ayant en main le pouvoir de punir toute désobéissance, quand vous-mêmes aurez accompli ce que l'obéissance vous impose. » *Ibid.*, 6. « Je crains que, lorsque je serai venu, je ne vous trouve pas tels que je vous désirerais, et que vous ne me trouviez pas non plus tel que vous m'eussiez voulu. » *Ibid.*, XII, 20. « Je crains qu'à mon arrivée Dieu ne m'humilie parmi vous, et que je n'aie à pleurer beaucoup de ceux qui ont péché et qui n'ont pas fait pénitence des fornications et des impuretés qu'ils ont commises. » *Ibid.*, 21. « Je vous l'ai déjà dit, alors que j'étais présent par deux fois, je vous le dis encore, je vous l'écris maintenant que je suis absent, dès que je serai venu, je n'épargnerai pas les coupables. Désirez-vous savoir par expérience qui parle en moi, et que c'est bien le Christ? » *Ibid.*, XIII, 2, 3. Comme il avait dit ces choses et beaucoup d'autres encore, dans le but de les effrayer, de les couvrir de honte, il semble s'excuser de leur avoir adressé de si vifs reproches, en leur disant : « Je vous écris ces choses de loin, afin de n'être pas obligé de vous traiter avec rigueur quand je serai présent. » Je désire que ma sévérité se renferme dans mes lettres et ne doive pas éclater dans mes actes; je veux bien que mes lettres soient pleines d'énergie, pour que les menaces

demeurent à l'état de menaces et ne soient pas mises à exécution.

Mais, en s'excusant même, il dit quelque chose de plus effrayant, puisqu'il leur déclare que c'est Dieu qui punira, et non son ministre. Ecoutez plutôt : « Selon cette puissance que le Seigneur m'a donnée. » Il leur déclare en outre qu'il ne désire nullement user de cette puissance pour les frapper; car il ajoute : « Pour l'édification, et non pour la destruction. » Voilà ce qu'il insinue pour le moment, comme je l'ai déjà remarqué; mais il leur laisse à comprendre que, s'ils ne reviennent pas à de meilleurs sentiments, le supplice dont ils seront frappés sera encore de l'édification. Il en est réellement ainsi; Paul le sait, il l'a même démontré par ses actes. « Du reste, soyez dans la joie, frères; aspirez à la perfection, consolez-vous, pensez tous de même; vivez dans la paix, et le Dieu de dilection et de paix sera avec vous. » — Quoi, « soyez dans la joie, frères? » Vous nous jetez dans l'affliction, la terreur et l'angoisse, vous nous faites trembler, vous nous donnez le frisson; puis vous nous commandez de nous réjouir ! — C'est précisément pour cela que je vous le commande. En effet, si vous correspondez, en faisant ce qui vous regarde, à ce que m'imposait mon devoir, rien n'empêche que vous ne soyez dans l'allégresse. J'ai tout fait de mon côté : j'ai pris patience, j'ai attendu, je n'ai pas retranché, j'ai fait entendre les exhortations et les conseils, les supplications et les menaces, la terreur et la pitié, pour vous obliger à cueillir le fruit de la pénitence. A vous d'agir maintenant, et vous aurez une joie qui ne se flétrira jamais. « Aspirez à la perfection. » Qu'est-ce à dire? Devenez parfaits, acquérez ce qui vous manque. « Consolez-vous. » Innombrables sont les épreuves, immenses sont les dangers; consolez-vous les uns les autres, puisez en vous-mêmes une consolation, et dans le sentiment de votre retour au bien.

La joie qui provient de la conscience et de la perfection exclut tout abattement et toute tristesse. Rien ne remplit de consolation comme une conscience pure, les épreuves tomberaient-elles sur nous de toutes parts. « Pensez de même, vivez en paix. » C'est ce qu'il avait aussi demandé dès le début de sa première lettre. Il est possible qu'on ait les mêmes pensées sans avoir néanmoins la paix : on est d'accord sur les croyances, on est divisé sur les intérêts. L'Apôtre exige l'union sous ce double rapport. « Et le Dieu de dilection et de paix sera avec vous. » Il ne se borne pas à leur adresser des exhortations et des conseils; il fait aussi des prières. Ou bien il prie, ou bien il prédit, ou mieux les deux choses ensemble. Si vous m'écoutez, leur dit-il, si vous êtes unis d'intelligence et vivez en paix, vous aurez Dieu avec vous, car il est le Dieu de la paix et de la charité; c'est en cela qu'il se plaît, c'est là qu'il habite. Son amour sera pour vous une nouvelle source de paix; il éloignera de vous tous les maux. Une telle paix a sauvé le monde, elle a mis fin à la guerre antique, elle a réconcilié la terre avec le ciel, et des hommes elle a fait des anges. — Aimons-la donc nous aussi; la charité est la mère de biens sans nombre. Nous nous sauverons en la pratiquant; elle nous livrera le trésor caché de la complète béatitude. Paul leur donne l'impulsion, en ajoutant : « Saluez-vous réciproquement dans le saint baiser. » « Saint, » et comment? En ce qu'il ne sera ni frauduleux ni dissimulé, comme celui que le Christ reçut de Judas. Le saint baiser nous est donné comme le signe de l'amour véritable, l'aliment de cette flamme sacrée, afin que nous nous aimions les uns les autres comme des frères aiment des frères, comme les parents aiment leurs enfants, et les enfants leurs parents; bien davantage même, puisque ce dernier sentiment est inspiré par la nature, et que le premier l'est par la grâce. Voilà comment les âmes sont unies entre elles. C'est ainsi que nous nous embrassons au retour d'un long voyage, comme si les âmes voulaient se confondre dans cet embrassement. La bouche est surtout l'organe des affections intérieures.

2. Nous pouvons dire autre chose encore de ce saint baiser. Quoi donc? Nous sommes le temple du Christ, et nous baisons le portique vénéré du temple quand nous nous embrassons. Que d'hommes ne voyez-vous pas imprimer leurs lèvres sur les lambris du vestibule sacré, en incli-

nant la tête, ou bien en y posant la main, qu'ils portent ensuite à leur bouche? Le Christ a foulé ce seuil, il est passé par ces portes, il entre en nous quand nous communions. Les initiés aux divins mystères comprennent ce que je dis. Ce n'est pas un vulgaire honneur pour notre bouche qu'elle reçoive le corps du Seigneur. Telle est la première cause du saint baiser. Qu'ils écoutent bien ceux qui prononcent des paroles obscènes ou des propos injurieux; qu'ils frémissent, en voyant quelle flétrissure ils impriment à leur bouche; qu'ils écoutent ceux qui se rendent coupables de baisers lascifs. Songez aux grandes choses dont le Christ a voulu que votre bouche fût l'instrument, et sachez la conserver pure. Par cette bouche, il a révélé la vie future, la résurrection, l'immortalité, le néant de la mort et mille autres mystères. C'est comme à la source même de la vérité que vient à la bouche du prêtre celui qui doit être initié. Parole qu'on ne saurait entendre sans frisson! il a perdu la vie dans ses aïeux mêmes; il s'approche pour la retrouver, il interroge pour savoir le moyen de la ressaisir; et Dieu lui répond par cette bouche, plus auguste dès lors et plus redoutable que le propitiatoire. Le propitiatoire, en effet, ne rendait jamais de pareils oracles, il ne parlait que d'objets d'un ordre inférieur, de la guerre ou de la paix d'ici-bas; tout ce qui sort du nouveau propitiatoire se rapporte au ciel, à l'éternelle vie, à des choses qui nous étaient inconnues et qui dépassent notre intelligence.

Après avoir dit : « Saluez-vous réciproquement dans le saint baiser, » il ajoute : « Tous les saints vous saluent, » leur inspirant encore par là de sublimes espérances. Le salut remplace ici le baiser, mais c'est toujours les exhorter à l'union : la parole et le baiser partent de la même bouche. Voyez comme il les unit tous, ceux que les distances séparent et ceux qui vivent dans le même lieu, les uns par des lettres, les autres par le baiser. « Que la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu le Père, et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous. Amen. » Après les avoir unis entre eux par les marques de la charité véritable, il termine son discours par la prière, faisant un dernier effort pour les unir de plus avec Dieu. Où sont maintenant ceux qui prétendent que l'Esprit saint n'est pas égal en dignité, par la raison qu'il ne figure pas au commencement des lettres? Voilà que l'Apôtre le mentionne ici avec le Père, et le Fils. Ecrivant d'ailleurs aux Colossiens, il avait dit: « Grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père; » *Colos.*, I, 1; taisant ainsi le nom du Fils et n'ajoutant pas comme dans toutes ses lettres : « Et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Faudra-t-il dire pour cela que le Fils n'est pas de la même essence? Ce serait le comble de la folie. Rien ne prouve mieux l'identité d'essence que la diversité des formules de Paul. Pour que vous ne voyiez pas dans ce que je dis une simple conjecture, écoutez-le mentionner le Fils et l'Esprit, en passant le Père sous silence. Voici ce qu'il écrit aux Corinthiens : « Mais vous avez été purifiés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ, et dans l'Esprit de notre Dieu. » I *Cor.*, VI, 11. Eh bien, dites-moi, ceux-là n'avaient-ils pas été baptisés aussi au nom du Père? Mais alors ils n'eussent pas été purifiés ni sanctifiés. Ils l'avaient néanmoins été, ayant reçu le vrai baptême.

Pourquoi donc l'Apôtre n'a-t-il pas dit : Vous avez été lavés au nom du Père? Parce qu'il était indifférent pour lui de nommer tantôt une hypostase et tantôt une autre; et vous trouverez qu'il en use ainsi dans la plupart de ses épîtres. Dans celle aux Romains, il dit : « Je vous conjure donc par la miséricorde de Dieu, » bien que la miséricorde soit également du Fils; et plus loin : « Je vous en conjure par la charité de l'Esprit, » *Rom.*, XII, 1; XV, 30, quoique la charité n'appartienne pas moins au Père. Pourquoi donc ne nomme-t-il pas le Fils en parlant de la miséricorde, ni le Père en parlant de la charité? Parce que c'était là des choses évidentes et non contestées. Du reste, on voit reparaître les mêmes attributs en sens inverse. Après avoir dit : « La grâce de Jésus-Christ, la charité de Dieu le Père, la communication du Saint-Esprit; » dans un autre passage, il attribue la communication au Fils et la charité à l'Esprit. « Je vous conjure, dit-il, par la charité de l'Esprit; » et, dans son épître aux Corinthiens : « Dieu est fidèle; par

lui vous avez été appelés à la société de son Fils. » I *Cor.*, I, 9. Ainsi, point de division dans la Trinité. Dès qu'il s'agit de la communication de l'Esprit, celle du Fils est évidente; la grâce appartient également au Fils, au Père, au Saint-Esprit. « Grâce à vous de la part de Dieu le Père. » Ailleurs, après avoir exposé bien des genres de grâces, il ajoute : « Toutes ces choses, c'est un seul et même Esprit qui les opère, faisant à chacun la part qu'il veut. » I *Cor.*, XII, 11. Je vous le dis, non pour confondre les personnes, loin de moi cette pensée, mais pour reconnaître l'unité d'essence, en même temps que la distinction des propriétés.

Maintenons notre foi pour nous attirer l'amour de Dieu

3. Maintenons-nous donc dans la pure foi de ces dogmes, afin de nous attirer l'amour de Dieu. Il nous a d'abord aimés, il nous a reçus en grâce, alors que nous étions ses ennemis; et désormais il veut nous rendre amour pour amour. Aimons-le d'une affection invariable, et nous aurons son invariable affection. Si tout le monde nous redoute quand nous avons l'affection des puissants, que sera-ce quand nous aurons celle de Dieu? Faut-il donner pour lui nos biens, notre corps, notre vie même, n'hésitons pas. Ce n'est pas assez de témoigner notre amour en paroles, il faut le prouver par des faits; car lui-même nous a manifesté son amour par des faits, et non pas seulement par des paroles. Agissez donc à votre tour, faites ce qui lui est agréable, et tout l'avantage vous en reviendra. Quant à lui, il n'a besoin de rien que nous ayons; et c'est même là le signe le plus éclatant de son amour, qu'il mette tout en œuvre pour obtenir que nous l'aimions, quand nous ne pouvons lui être d'aucune utilité. De là cette parole de Moïse : « Que demande de vous le Seigneur Dieu, si ce n'est que vous l'aimiez et que vous marchiez avec ardeur à sa suite? » *Deut.*, X, 12. C'est en vous ordonnant de l'aimer qu'il vous montre surtout combien il vous aime; car rien ne garantit notre salut comme l'amour que nous avons pour Dieu. Vous le voyez, tous les préceptes qu'il nous impose ont pour but notre repos, notre salut et notre gloire. Lorsqu'il nous dit : « Heureux les miséricordieux, heureux celui dont le cœur est pur, heureux ceux qui sont doux, heureux les pauvres en esprit, heureux les pacifiques, » *Matth.*, V, 3-9, il ne se propose nullement son avantage; il n'a pas autre chose en vue que de faire régner dans notre vie la beauté de l'ordre; et même lorsqu'il dit : « J'ai eu faim, » ce n'est pas qu'il ait besoin de nos services, c'est pour nous inspirer la philanthropie. Il pouvait bien sans nous secourir le pauvre; mais il a voulu nous livrer ainsi le plus riche trésor.

Si le soleil, qui n'est après tout qu'une créature, n'a nul besoin de nos regards, et conserve ses rayons alors même qu'il ne serait vu de personne; si nous seuls bénéficions de sa clarté, à bien plus forte raison doit-il en être de même de Dieu. Voulez-vous que cette vérité vous soit démontrée d'une autre manière? Ecoutez : Quelle différence voulez-vous admettre entre Dieu et nous? Celle qui existe entre nous et les moucherons, ou bien une beaucoup plus grande encore? Il est évident qu'elle est incomparablement plus grande, qu'elle est même infinie. Or, si nous n'avons nul besoin du secours des moucherons, nous épris si follement de la vaine gloire, combien plus Dieu peut-il se passer de nous, étant comme il l'est à l'abri de toute passion et de toute nécessité? Il ne retire de nous d'autre avantage que le plaisir de nous combler de bienfaits et de nous conduire au salut. Faut-il s'étonner qu'il oublie ses intérêts pour ne s'occuper que des nôtres? « Si quelqu'un est marié, dit-il, avec une femme idolâtre, dans le cas où celle-ci voudra demeurer avec lui, qu'il ne la renvoie pas. » I *Cor.*, VII, 11. « Celui qui renvoie sa femme, excepté pour cause de fornication, l'expose à l'adultère. » *Matth.*, V, 32. Quelle ineffable bonté! Voici la portée de ces textes : Si ta femme est tombée dans la fornication, je ne t'oblige pas à la garder; et, si elle est idolâtre, je ne t'en empêche pas. Il dit encore : Si tu es irrité contre quelqu'un, je lui fais un devoir de laisser son offrande et d'aller d'abord vers toi : « Quand vous présentez votre offrande, si vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et puis vous reviendrez présenter votre offrande. » *Ibid.*, 23, 24.

Et la parabole de ce mauvais serviteur, n'a-t-elle pas cette belle signification? Il avait dévoré dix mille talents, et le maître eut pitié de lui et le renvoya libre; c'est seulement après que ce serviteur eut exigé d'un autre cent deniers, que le maître le traita de méchant et le livra au supplice: image frappante du soin que Dieu prend de votre tranquillité. Un roi barbare menace de déshonorer la femme du juste, et le Seigneur lui dit: « Je t'ai épargné pour que tu ne pèches pas contre moi. » *Genes.*, xx, 6. Paul persécutait les apôtres, et Dieu lui dit: « Pourquoi me persécutes-tu? » *Act.*, IX, 4. D'autres sont dans l'indigence, et c'est lui qui déclare avoir faim, être nu, sans asile, afin de mieux vous toucher et de vous inspirer un plus grand zèle pour l'aumône. Songeant donc à cette charité qu'il n'a cessé de nous témoigner et qu'il nous témoigne encore, nous souvenant qu'il a daigné se révéler à nous, ce qui constitue le plus grand et le principe de tous les biens, la lumière de l'intelligence, la doctrine essentielle de la vertu; reconnaissant qu'il nous a tracé les lois d'une vie parfaite, qu'il a fait tout pour nous, qu'il nous a donné son Fils unique, promis le royaume des cieux, préparé des biens ineffables, réservé l'éternelle vie, ne négligeons rien non plus, ni dans nos actions ni dans nos paroles, pour nous montrer dignes d'un tel amour, et mériter aussi la céleste béatitude. Puissions-nous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

COMMENTAIRE

SUR

L'ÉPITRE AUX GALATES

AVANT-PROPOS

Chrysostome ne suit pas, dans ce commentaire, sa marche accoutumée : il est ici moins orateur qu'interprète. Au lieu de diviser son travail par homélies, il va d'un bout à l'autre, sans discontinuer, expliquant chaque verset du texte. Plus de ces magnifiques écarts, de ces larges et profondes excursions dans le domaine des mœurs, où ses discours nous entraînent, qui parfois en occupent la majeure partie, et toujours en forment la conclusion pratique. Ce n'est pas à dire, cependant, que les applications morales fassent ici complétement défaut; on y sent parfois le souffle oratoire, et constamment le ton du discours : la parole s'adresse au peuple. On peut donc présumer que nous avons encore sous les yeux une série d'instructions auxquelles le saint docteur donnait, selon les besoins du moment, la dernière forme.

On ne saurait douter que l'Epître aux Galates n'ait été commentée devant les fidèles d'Antioche. Il y a là des traits qui ne permettent aucune objection. Ainsi, l'orateur rappelle à ses auditeurs qu'il a déjà discuté devant eux les raisons pour lesquelles Dieu voulut que le nom de Saul fût remplacé par celui de Paul; il dit ailleurs qu'il a consacré trois instructions entières à développer ce sujet : circonstance, ajoute-t-il, qui ne saurait s'être effacée de leur mémoire. Evidemment il s'agit là des homélies sur le changement des noms, qui furent prononcées dans l'église d'Antioche, comme nous l'avons démontré dans l'avant-propos de ces mêmes homélies. Après une telle preuve, inutile d'insister sur ce point.

Inutile encore de vouloir préciser l'année de la composition de cet ouvrage; les données nous manquent pour cela. Qu'il nous suffise d'avoir déterminé l'époque. Disons, en terminant, qu'il renferme, avec une explication complète du texte sacré, des indications précieuses sur les erreurs du temps. Les Anoméens, les Marcionites et les Manichéens s'y trouvent fréquemment réfutés d'une manière victorieuse. Les vices n'y sont pas non plus épargnés.

CHAPITRE PREMIER.

« Paul apôtre, non de la part des hommes ni par les hommes, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père, qui l'a ressuscité d'entre les morts, et tous les frères qui sont avec moi, aux Eglises de Galatie : que la grâce et la paix vous soient données par Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ. »

1. Ce préambule, plein d'animation, est empreint d'une grande élévation intellectuelle, et non le préambule seul, mais bien toute l'Epître en quelque sorte. Parler avec un calme inaltérable à ceux qu'on instruit, quand même ils auraient besoin d'être vivement impressionnés, ce n'est pas d'un instituteur, ce serait plutôt d'un démolisseur et d'un ennemi. Voilà pourquoi le Seigneur lui-même, qui parlait le plus souvent avec tant de douceur à ses disciples, leur adresse parfois un langage vif et sévère; s'il prononce des béatitudes, il fait entendre aussi des reproches et des arrêts. Il venait de dire à Pierre : « Heureux es-tu, Simon, fils de Jonas; » *Matth.*, XVI, 17; il venait de lui promettre d'asseoir sur sa confession les fondements de l'Eglise, et peu d'instants après, il lui dit : « Tiens-toi en arrière, satan; tu m'es un sujet de scandale. » *Ibid.*, 23. Il avait dit plus haut : « Etes-vous donc encore, vous aussi, sans intelligence? » *Ibid.*, XV, 16. La crainte qu'il leur inspirait était si grande que, le voyant s'entretenir avec une femme samaritaine, selon le récit de Jean, ils lui rappelèrent le repas à prendre, « et nul n'osa lui dire : Pourquoi parlez-vous à cette femme, ou que lui demandez-vous? » *Joan.*, IV, 27. Le sachant, s'appliquant d'ailleurs à marcher sur les traces de son Maître, Paul varie son discours dans l'intérêt de ses disciples : tantôt il emploie le fer et le feu, tantôt il emploie de plus doux remèdes. Il disait aux Corinthiens : « Que voulez-vous de moi? dois-je venir à vous avec la verge, ou bien dans un esprit de mansuétude et de charité? » I *Cor.*, IV, 21. Et maintenant il s'écrie : « O Galates insensés! » *Galat.*, III, 1. Et ce n'est pas une fois seulement, c'est par deux fois qu'il leur applique cette parole. Il les réprimande de nouveau vers la fin de la lettre, en disant : « Que personne ne me cause d'ennui. » *Ibid.*, VI, 16. Il avait déjà mis l'appareil sur la blessure : « Mes petits enfants, vous à qui je donne une seconde naissance. » *Ibid.*, IV, 19. Beaucoup d'autres expressions vont au même but.

Motif de l'indignation de saint Paul contre les Galates.

Que cette lettre soit pleine de véhémence, chacun peut le voir dès le commencement. Ce qu'il importe de dire, c'est le motif de cette indignation de Paul contre les disciples. Ce motif n'est pas léger ni de peu d'importance, car, autrement, l'Apôtre ne leur eût pas adressé de tels reproches. S'irriter à tout propos, est le propre d'un homme faible, morose et malheureux; tout comme rester indifférent dans de graves circonstances, est le propre d'un petit esprit et d'un cœur blasé. Certes on ne le dira pas de l'Apôtre. Quel était donc le péché qui l'émouvait à ce point? Un péché qui dépassait toute mesure, qui les séparait tous du Christ, comme on le voit dans la suite : « Voici que moi, Paul, je vous le déclare : si vous revenez à la circoncision, le Christ ne vous servira de rien... Qui que vous soyez, si vous cherchez votre justification dans la loi, vous êtes déchus de la grâce. » *Ibid.*, V, 2-4. Mais enfin, quelle était la nature de ce péché? Il faut le dire d'une manière formelle. Des Juifs qui avaient embrassé la foi, et qui cependant demeuraient engoués de leurs institutions légales, en même temps qu'ils étaient ivres d'orgueil, ambitionnant les honneurs de la doctrine, s'étaient rendus en Galatie, et puis enseignaient aux fidèles qu'ils devaient recevoir la circoncision, observer le sabbat et le jour de la nouvelle lune, en rejetant l'enseignement de Paul, qui faisait disparaître de semblables observances. Pierre, Jacques et Jean, disaient-ils, ne les proscrivaient pas, eux qui tenaient le premier rang parmi les apôtres et qui avaient conversé avec le Christ. Dans le fait, ils ne proscrivaient pas les observances légales; seulement ils agissaient ainsi, non par conviction, mais pour condescendre à la faiblesse des Juifs convertis. Paul, qui prêchait aux nations, n'avait pas besoin d'user de la même condescendance. Quand il était dans la Judée, il suivait l'exemple des autres.

Des imposteurs, se gardant bien de donner la raison de cette conduite, jetaient les faibles dans l'erreur en leur disant : Il ne faut pas vous laisser conduire par ce dernier venu des apôtres; écoutez plutôt les compagnons de Pierre, qui sont bien réellement les premiers; vous n'avez en lui que leur disciple, tandis qu'ils ont reçu les leçons directes du Christ; de plus, il est seul, pendant qu'ils sont plusieurs et les colonnes de l'Eglise. Ils allaient même jusqu'à l'accuser de dissimulation, en ajoutant : Celui-là même qui détruit aujourd'hui la circoncision, on l'a vu la pratiquer ailleurs; il vous prêche d'une façon, et d'une autre façon aux autres. Voyant donc ce peuple en feu, l'incendie se répandre avec fureur dans l'Eglise des Galates, la maison ébranlée et menaçant de tomber en ruines, il est transporté d'une juste indignation et saisi d'une profonde douleur, ce qu'il leur déclare en ces termes : « J'eusse désiré me trouver maintenant au milieu de vous et vous parler un différent langage. » *Galat.*, IV, 20. C'est alors qu'il leur écrit, pour dissiper tous ces nuages. Dès les premiers mots, il montre son dessein, il va droit à ceux qui, par des manœuvres souterraines, cherchent à ruiner son crédit, en le montrant comme le disciple des apôtres et eux-mêmes disciples du Christ. Telle est la raison pour laquelle il commence ainsi : « Paul apôtre, non de la part des hommes ni par les hommes. » Ces imposteurs, comme je l'ai déjà remarqué, ne cessaient de dire : Celui-là n'est que le dernier venu des apôtres, il n'a reçu d'autres leçons que les leurs. Pierre, Jacques et Jean, appelés les premiers, marchent à la tête des disciples et tiennent leur enseignement du Christ lui-même; ils méritent donc plus de créance que ce dernier venu. Or, ils n'interdisent pas la circoncision, ni l'observation de la loi.

2. En répétant ces choses et d'autres semblables, en rabaissant Paul, en exaltant les autres, non dans le but de leur faire honneur, mais pour séduire les Galates, ils avaient fini par leur persuader de conserver une législation abrogée. Ainsi nous apparaît l'à-propos de cet exorde. Puisqu'ils méprisaient son enseignement, lequel venait des hommes, d'après eux, tandis que l'enseignement de Pierre venait du Christ, il réfute tout d'abord cette fausse idée, déclarant qu'il est apôtre, et non de la part des hommes ni par les hommes. Il est vrai qu'Ananie l'avait baptisé; mais ce n'est pas lui qui l'avait délivré des ténèbres et conduit à la lumière de la foi; c'était le Christ lui-même, dont la voix mystérieuse et céleste était venue le frapper et l'avait tiré de l'abîme. Le Sauveur avait appelé Pierre et son frère, ainsi que les deux fils de Zébédée, quand il marchait sur la terre, au bord de la mer; tandis qu'il appela Paul après son ascension au ciel. Et de même que ceux-là n'eurent pas besoin d'un second appel, mais quittèrent aussitôt leurs filets et tout le reste pour le suivre; de même celui-ci fut élevé tout à coup à la dignité suprême, dès le premier instant de sa vocation, dès qu'il fut baptisé, quand il eut entrepris sa lutte irréconciliable contre les Juifs; car c'est là surtout ce qui le mit au-dessus des autres apôtres : « J'ai plus abondamment travaillé qu'eux. » I *Cor.*, XV, 10. Il n'en vient pas encore là cependant, il se borne pour l'heure à réclamer l'égalité. Ce qu'il cherche, ce n'est pas sa propre élévation, c'est la destruction de l'erreur. En déclarant qu'il n'est pas apôtre de la part des hommes, il ne dit pas une chose qui lui soit spéciale; car la prédication a son principe et sa source dans le ciel. En ajoutant : « Ni par les hommes, » il se confond avec les apôtres, que le Christ avait lui-même appelés, sans aucun intermédiaire.

Pourquoi ne mentionne-t-il pas la vocation et ne dit-il pas : Paul appelé, non par les hommes... et parle-t-il seulement de la charge apostolique? C'est que tout ici porte sur ce point. On prétendait qu'il avait reçu des apôtres, et par là même des hommes, le pouvoir d'enseigner, qu'il était dès lors dans l'obligation de les suivre. Luc déclare néanmoins que Paul n'a pas reçu ce pouvoir des hommes : « Pendant qu'ils servaient le Seigneur et s'appliquait au jeûne, l'Esprit saint dit : Séparez pour moi Paul et Barnabé. » *Act.*, XIII, 2. Ce qui montre une fois de plus que le Fils et l'Esprit ont la même puissance. Envoyé par l'Esprit, Paul déclare qu'il l'est par le Christ. La même chose ressort de ce qu'il dit dans une



autre circonstance, où il concède à l'esprit les attributs de Dieu ; c'est quand il s'adresse aux anciens réunis à Milet : « Veillez sur vous-mêmes et sur tout le troupeau, dans lequel l'Esprit saint vous a placés pasteurs et évêques. » *Act.*, XX, 28. Et dans une de ses épîtres, il dit : « Dieu a placé dans l'Eglise les apôtres d'abord, ensuite les prophètes, puis les pasteurs et les docteurs. » I *Cor.*, XII, 28. Voilà donc qu'il emploie la même expression, sans différence aucune, pour déterminer l'action de l'Esprit et celle de Dieu, montrant bien par là que c'est la même action. Il ferme encore la bouche aux hérétiques en poursuivant ainsi : « Par Jésus-Christ et Dieu le Père. » Comme ils prétendent que la qualification donnée au Fils marque une infériorité, que fait l'Apôtre? Il la fait passer avant le nom du Père, nous enseignant à ne pas poser des lois à cette nature ineffable, à ne pas établir une ligne de démarcation quant à l'essence divine entre le Père et le Fils.

Il a, comme à dessein, interverti l'ordre : « Par Jésus-Christ et Dieu le Père. » S'il avait seulement prononcé le nom du Père, en ajoutant le mot, « par qui, » peut-être aurait-on dit, dénaturant le sens du texte, que ce mot s'appliquait au Père par la raison que les œuvres du Fils lui sont rapportées; mais, comme il a nommé le Père et le Fils, la locution s'appliquant aux deux indistinctement, cette interprétation n'est plus possible. L'Apôtre n'a pas ici pour objet de rapporter au Père les œuvres du Fils ; il veut établir que cela n'introduit aucune différence dans la nature. Que pourront encore dire à cette occasion ceux qui prétendent voir une preuve d'infériorité dans la formule du baptême : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit? Si le Fils est inférieur parce qu'il vient après le Père, que dire maintenant, quand l'Apôtre va du Christ au Père? Gardons-nous cependant de blasphémer. En luttant contre les hérétiques, ne nous exposons pas à sortir des bornes de la vérité; qu'ils délirent tant qu'ils voudront, cela ne doit pas nous empêcher de demeurer fermes dans la saine doctrine. De même que nous ne dirons pas que le Fils est plus que le Père, vu qu'il est ici nommé le premier, car ce serait le comble de la démence et de l'impiété ; de même ne devons-nous pas, parce qu'il est nommé le second dans le baptême, nous imaginer qu'il est moins.

« Qui l'a ressuscité d'entre les morts. » Que faites-vous, ô Paul? Voulant ramener à la foi les hommes qui judaïsent, vous ne mettez en avant aucune de ces grandes et lumineuses sentences que vous avez tant de fois prononcées ; celle-ci, par exemple, que vous avez écrite aux Philippiens : « Comme il était dans la forme de Dieu, il n'a pas cru se rendre coupable d'usurpation en se proclamant égal à Dieu ; » *Philip.*, II, 6; ou bien celle que vous faites éclater avec autant de force, en écrivant aux Hébreux : « Il est la splendeur de sa gloire et le caractère même de sa substance ; » *Hebr.*, II, 3 ; ou bien encore celle que le Fils du tonnerre a fait retentir dès le début de son Evangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » *Joan.*, I, 1. Pourquoi n'avez-vous pas rappelé ce que Jésus lui-même a si souvent affirmé devant les Juifs, qu'il possède la même puissance et la même autorité que le Père? Rien de tout cela; vous le passez sous silence, pour ne parler que de l'incarnation, et ne produire que l'image de la mortification et de la croix. — Sans doute, si le discours s'adressait à des hommes qui n'eussent aucune grande idée du Christ, il eût été bon de dire ces choses; mais, comme ceux-là nous font opposition, parce qu'ils croiraient encourir le supplice en abandonnant la loi, l'Apôtre leur rappelle à bon droit ce qui rend la loi désormais inutile, je veux dire les bienfaits de la croix et de la résurrection maintenant accordés à tous. Rappeler ces textes : « Au commencement était le Verbe... Il était dans la forme de Dieu... il s'est fait égal au Père, » et les autres semblables, c'eût été manifester la divinité du Verbe, et non répondre aux difficultés du moment. Cette parole : « Qui l'a ressuscité d'entre les morts, » leur remet en mémoire le bien capital que le Christ a reporté sur nous; et voilà ce qui conduit d'une manière directe au but qu'on s'est proposé. La plupart des hommes, en effet, prêtent moins attention à ce qui regarde les grandeurs de Dieu, qu'à ce qui touche à sa munificence envers les hommes.

C'est le motif pour lequel, laissant de côté tout le reste, Paul ne parle ici que des divins bienfaits.

Réfutation des hérétiques.

3. Mais les hérétiques reviennent encore sur nous en disant : Remarquez bien que le Père a ressuscité le Fils. Quand une fois on est atteint de cette maladie, on est volontairement sourd pour tout ce qu'il y a d'élevé dans la doctrine ; et les choses plus humbles, qui se rapportent à l'incarnation, ou qui sont dites pour relever l'honneur du Père, ou qui ont trait à quelque autre abaissement, c'est ce dont ils s'emparent, le seul point qu'ils veulent examiner, l'arme dès lors dont ils se frappent eux-mêmes ; car ce n'est pas à l'Ecriture qu'il faudrait attribuer ce mal. Volontiers, cependant, je leur demanderais dans quel but ils tiennent ce langage, si c'est pour montrer que le Fils manque de puissance, n'est pas même en état de ressusciter un corps. Et cependant, la foi dont il est l'objet est tellement puissante que les morts ont plus d'une fois été ressuscités par ceux qui croyaient en lui. Quoi, des hommes croyant en lui, mortels eux-mêmes, ont pu, par l'ombre seule de leur corps, d'un corps d'argile, ou bien par le contact des vêtements qu'ils avaient portés, rappeler les morts à la vie ; et lui-même n'aurait pas eu la puissance de se ressusciter ? N'est-ce pas là une folie manifeste, le paroxysme de la déraison ? N'avez-vous pas entendu le Christ parler ainsi : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti... J'ai le pouvoir de donner mon âme, et celui de la reprendre ? » *Joan.*, II, 19 ; X, 18. Pourquoi donc est-il dit que le Père l'a ressuscité ? Comme il est dit qu'il fait toute autre chose opérée par le Fils. Ce langage est motivé par l'honneur qu'il faut rendre au Père et par la faiblesse des auditeurs.

« Et les frères qui sont avec moi. » Comment cette addition ne se rencontre-t-elle nulle part ailleurs dans les Epîtres ? Ailleurs, ou bien l'Apôtre se borne à mettre son nom, ou bien il y joint les noms de deux ou trois autres : ici, c'est de la multitude entière qu'il fait mention, ne prononçant dès lors aucun nom propre. D'où vient cela, je le demande encore ? On accusait Paul de prêcher seul une pareille doctrine et d'introduire des nouveautés. Voulant donc détruire ce soupçon et prouver que beaucoup partageaient son sentiment, il s'adjoint les frères, il montre qu'il écrit au nom de tous. « Aux Eglises de Galatie. » Ce n'est pas une ville, ni deux, ni trois, c'est toute la nation des Galates que l'incendie avait gagnée. Voyez encore ici, je vous prie, combien est grande l'indignation de l'Apôtre. Il n'a pas dit : Aux bien-aimés, aux sanctifiés ; mais bien : « Aux Eglises de Galatie. » Cette expression respire une profonde tristesse, l'amertume d'une âme blessée ; pas un témoignage d'affection ni d'honneur, la seule désignation de l'assemblée ; il ne dit pas non plus : Aux Eglises de Dieu ; pas autre chose que : « Aux Eglises de Galatie. » Là même, cependant, il tâche de les unir, de les ramener à la concorde ; ce mot d'Eglise qu'il emploie doit les faire rougir et les rétablir dans l'unité. Ceux qui sont divisés en plusieurs fractions, ne méritent pas, en effet, de recevoir un tel titre. Quand on dit Eglise, on dit harmonie, accord parfait. « Grâce à vous et paix de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus-Christ. » Partout cette formule est nécessaire ; mais elle l'est surtout dans une lettre aux Galates. Comme ils étaient en péril de perdre la grâce, Paul fait des vœux pour qu'elle règne de nouveau ; comme ils s'étaient mis en guerre avec Dieu, l'Apôtre prie Dieu de les réintégrer dans la paix.

« De Dieu le Père. » Voici comme un filet dans lequel les hérétiques sont encore facilement pris. Ils prétendent que Jean, dans ces paroles du commencement de son évangile : « Et le Verbe était Dieu, » a mis le nom de Dieu sans article, pour montrer la divinité du Fils comme inférieure ; ils prétendent aussi que Paul, en déclarant que le Fils était dans la forme de Dieu, ne fait pas non plus précéder de l'article ce dernier nom, évitant du reste de prononcer celui du Père. Que diront-ils maintenant lorsque Paul lui-même se dispense de mettre l'article devant le nom de Dieu, parlant précisément « de Dieu le Père ? » Cette qualification le Père n'implique certes aucune complaisance pour les hérétiques, mais renferme plutôt un sévère reproche, en leur rappelant de quelle façon ils

étaient devenus enfants de Dieu. Ce n'est pas au moyen de la loi, c'est par le bain de la régénération qu'ils ont acquis cet honneur. Aussi fait-il apparaître partout, et déjà même en commençant, les traces de la bienfaisance divine; c'est comme s'il disait : Etant tombés dans l'esclavage, devenus ennemis, séparés de la famille, comment osez-vous appeler Dieu votre Père? Est-ce bien la loi qui vous a transmis cette filiation? Pourquoi donc, abandonnant celui à qui vous la devez, revenez-vous à votre ancien pédagogue? Les dénominations tirées de la paternité n'étaient pas seules capables de leur manifester la divine miséricorde; celles tirées de la filiation ne l'étaient pas moins. Le nom du Seigneur Jésus-Christ, quand on l'examine avec attention, met cette miséricorde dans tout son jour. On l'appellera Jésus, est-il dit dans l'Evangile, « parce que c'est lui qui sauvera son peuple et le délivrera du péché. » *Matth.*, I, 21. Le nom de Christ rappelle l'onction faite par l'Esprit saint. « Qui s'est donné lui-même pour nos péchés. »

4. Vous le voyez, ce n'est pas un ministère d'esclave qu'il a rempli; il n'a pas subi de contrainte, il n'a pas été livré par autrui; il s'est livré lui-même. Lors donc que vous entendez Jean dire que le Père a donné son Fils unique, ne rabaissez pas la dignité de ce Fils unique, ne soupçonnez pas en lui les défaillances de l'homme. S'il est dit que le Père l'a livré, cela ne doit pas vous faire supposer une soumission servile; c'est dire simplement que telle a été aussi la volonté du Père. Paul le déclare encore ici d'une manière formelle: « Selon la volonté de Dieu, notre Père. » Remarquez qu'il s'agit de la volonté, et non précisément d'un ordre. Comme la volonté du Père et du Fils est la même, ce que le Fils veut, le Père le veut aussi. « Pour nos péchés. » Comme nous nous étions jetés dans des maux sans nombre, nous demeurions passibles du dernier châtiment. Loin de nous en affranchir, la loi nous condamnait elle-même, en mettant nos péchés au grand jour, sans pouvoir briser nos chaînes ni dissiper la colère de Dieu. Or, le Fils unique a rendu possible ce qui ne l'était pas, il nous a purifiés de nos péchés; d'ennemis que nous étions, il nous a donné place parmi les amis; impossible d'énumérer les biens dont il nous a comblés.

L'Apôtre ajoute : « Afin de nous soustraire au siècle présent si rempli de malice. » C'est encore un mot dont les hérétiques s'emparent pour condamner la vie d'ici-bas comme essentiellement mauvaise. Ils prétendent s'appuyer sur le témoignage de Paul. — Voyez, disent-ils, lui-même déclare le siècle présent mauvais. — Mais quel est ce siècle, dites-moi? Serait-ce bien ce temps que divisent les jours et les heures? Quoi donc? est-ce que la durée des jours est quelque chose de mauvais, ainsi que le cours du soleil? Personne assurément n'osera le dire, serait-on parvenu même au comble de la folie. — Ce n'est pas le temps, insistera-t-on, c'est la vie présente dont l'Apôtre fait le procès. — Telle n'est pas sa parole; ce n'est pas là-dessus que vous pouvez baser votre accusation. — Vous avez une manière à vous d'interpréter le texte. Force vous est donc de nous accorder le même droit, et d'autant mieux que notre interprétation est à la fois plus raisonnable et plus conforme à la piété. — Qu'avons-nous donc à répondre? Qu'un mal ne saurait jamais être la cause d'un bien, et la vie présente est la cause d'innombrables couronnes, de récompenses infinies. Le bienheureux Paul lui-même en fait l'éloge le plus complet; quand il en parle en ces termes : « Si je dois obtenir un plus grand fruit en prolongeant cette vie corporelle, je ne sais que choisir. » *Philip.*, I, 22. Dans l'alternative, s'il vaut mieux vivre encore ici-bas ou bien échapper aux liens du corps pour être avec le Christ, il juge préférable de rester dans la vie. Mais, si la vie était mauvaise de sa nature, Paul n'en aurait pas ainsi parlé, et nul autre n'aurait pu la faire tourner au triomphe de la vertu, malgré tous les efforts possibles.

Non, la perversité ne servira jamais au bien, le désordre à la continence, l'envie à la charité. Lorsque, parlant de la prudence de la chair, Paul déclare qu'elle n'est pas soumise à la loi de Dieu, qu'elle ne peut pas même l'être; cela signifie que l'iniquité, tant qu'elle demeure telle, ne saurait être la vertu. En qualifiant le siècle

de mauvais, il entend les actions perverses, les sentiments dépravés. Le Christ n'est pas venu sur la terre pour nous frapper de mort, pour nous retirer de la vie présente; il est venu pour nous rendre dignes de la vie des cieux par celle que nous aurons menée en ce monde. Aussi, s'adressant à son Père : « Ceux-ci restent dans le monde, dit-il, et je viens à vous. » *Joan.*, XVII, 11. Il dit encore : « Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais seulement de les préserver du mal, » c'est-à-dire du vice. Si vous n'admettez pas cette interprétation, si vous persistez à déclarer la vie mauvaise, ne blâmez pas ceux qui se donnent la mort. De même que celui qui se soustrait au mal, mérite des couronnes, et non des accusations; de même celui qui meurt d'une mort violente, qui termine sa vie par la pendaison ou par un autre moyen du même genre, vous n'êtes nullement en droit de le condamner. Et cependant Dieu les punit plus sévèrement que les homicides eux-mêmes; nous plus que tous les avons en horreur, et certes, rien de plus juste; car, si c'est un crime de tuer le prochain, c'en est un beaucoup plus grand de se tuer soi-même. En supposant que la vie soit mauvaise, il faut décerner des couronnes aux meurtriers, puisqu'ils nous délivrent du mal.

Réfutation de l'idolâtrie. Ajoutez encore que les partisans de pareilles doctrines se contredisent dans leurs discours. En soutenant la divinité du soleil, puis audessous celle de la lune, en les adorant comme les auteurs de tant de biens, ils sont réellement en contradiction avec eux-mêmes. Ces astres, comme tous les autres, n'ont d'utilité que pour la vie présente; ils servent à développer les corps, tout en éclairant le monde, à faire tout germer et mûrir. Or, cette vie est mauvaise, d'après vous. Comment se fait-il donc que vos dieux s'emploient à l'entretien d'une vie mauvaise? C'est qu'au fond les astres ne sont pas des dieux, gardons-nous de le croire; ils sont l'œuvre de Dieu, ils existent pour notre usage; et le monde dont ils font partie n'est pas une chose mauvaise. Si vous me parlez des assassins, des adultères, de ceux qui pillent les tombeaux, cela ne touche pas à l'essence de la vie présente; ce n'est pas à la vie que nous avons à passer dans le corps, qu'il faut attribuer ces désordres, c'est à la corruption de la volonté. Si c'étaient là des choses tellement inhérentes à la vie terrestre qu'on ne la concevrait pas autrement, nul ne serait libre, nul ne serait pur; il n'est pas possible de se dérober aux véritables nécessités de cette vie. Quelles sont-elles? Manger, boire, dormir, croître, avoir faim et soif, naître et mourir, et les autres choses semblables. Voilà ce dont personne, ni juste ni pécheur, ni roi ni peuple, ne s'affranchira jamais : nous subissons tous les lois de la nature. Si commettre le péché était une de ces lois, une condition essentielle de la vie, on ne s'y soustrairait pas plus qu'aux autres. Ne me dites pas que les hommes vertueux sont rares. Vous n'en trouverez jamais aucun qui ne subisse pas les lois de la nature. Par conséquent, tant qu'on trouvera sur la terre un homme pratiquant la vertu, notre raisonnement demeurera inébranlable. Et que dites-vous, ingrat et misérable? elle est mauvaise, cette vie qui nous permet de connaître Dieu, de porter notre intelligence et de régler notre conduite sur les biens à venir, de nous élever à la dignité des anges, de prendre part aux chœurs sacrés des cieux! Quelle autre preuve pouvons-nous chercher de la perversion de vos pensées, de la chute de votre âme?

5. Mais pourquoi, me demandez-vous, Paul a-t-il appelé mauvais le siècle présent? — C'est en se servant d'une locution commune; et nous aussi nous disons : Je viens de passer un mauvais jour, accusant ainsi, non le temps lui-même, mais ce que nous avons fait ou supporté. Paul emploie donc le même langage pour condamner la perversité des humains, et pour nous apprendre que le Christ, en nous délivrant de nos fautes passées, nous prémunit pour la suite. Le premier bien est consigné dans ces mots : « Il s'est livré pour nos péchés; » et le second dans ceux-ci : « Pour nous soustraire au siècle présent. » La loi manquait de puissance pour une de ces choses mêmes, et la grâce les accomplit toutes les deux. De là ce que Paul ajoute : « Selon la volonté de Dieu, notre Père. » Les Juifs s'imaginaient désobéir à Dieu, qui leur avait donné la loi; ils n'osaient pas abandonner l'ancienne pour la nou-

velle. L'Apôtre corrige encore cette fausse idée, en leur déclarant que c'est le bon plaisir du Père. Il ne se borne pas à prononcer ce nom, il dit : « Notre Père ; » et c'est ce qu'il répète bien souvent pour les couvrir de honte, en leur montrant que le Christ a fait de son Père à lui notre Père. « A qui gloire dans les siècles. *Amen.* » Il y a là quelque chose d'étrange et d'inusité. Nulle part ailleurs ce mot *amen* ne se trouve en tête d'une épître ; c'est toujours une conclusion. Ici le contraire a lieu, pour faire voir que les paroles déjà dites renferment une accusation assez complète contre les Galates, et forment en quelque sorte tout un discours. Des griefs manifestes n'exigent pas une longue dénonciation. Après leur avoir rappelé la croix et la résurrection, la rémission des péchés, les garanties de l'avenir, la pensée du Père, le dessein du Fils, la grâce, la paix, tous les dons ensemble, il finit par rendre gloire à Dieu.

Ce n'est pas la seule raison pour laquelle il agit ainsi ; c'est encore parce qu'il demeure comme stupéfait de l'immensité du don, de la sublimité de cette grâce ; parce qu'il considère en lui-même ce que nous étions, et ce que Dieu nous a faits, sans aucun délai, dans un instant indivisible. Il est là dans l'impossibilité d'égaler la merveille par les paroles, et sa reconnaissance éclate par un cri d'admiration, qui n'égale certes pas le bienfait divin, mais qui répond à la mesure de ses forces, et qui paye la dette de l'univers entier. Aussi son discours devient-il ensuite plus impétueux, comme si la considération de la suprême bonté l'avait rempli d'un feu sublime. A peine a-t-il dit : « A qui gloire dans les siècles. *Amen,* » qu'il commence par le plus vif reproche ; il s'écrie : « Je suis émerveillé que vous soyez si promptement passés, abandonnant celui qui vous avait appelés, par la grâce du Christ, à un autre évangile. » Par l'observation de la loi, les Juifs se persuadaient être agréables au Père, comme ils se l'étaient persuadé quand ils persécutaient le Christ ; et voilà pourquoi Paul leur démontre, avant tout, qu'en agissant de la sorte, ils outragent en même temps le Père et le Fils. Vous n'abandonnez pas seulement le Christ, leur dit-il, vous abandonnez aussi le Père. De même que l'Ancien Testament n'était pas l'œuvre du Père seul, mais était encore celle du Fils, de même la grâce ne vient pas du Fils seul, elle vient aussi du Père ; tout leur est commun : « Tout ce qui est à mon Père est à moi. » *Joan.*, XVI, 15.

En leur déclarant donc qu'ils se sont éloignés du Père, Paul dirige contre eux une double accusation : ils ont fait défection, une défection instantanée. Ce n'est pas qu'on ne soit répréhensible quand on se laisse entraîner avec le temps ; mais ici c'est d'une séduction qu'il s'agit. Sans doute la longueur du temps ne constitue pas une véritable excuse ; celui qui succombe cependant dès la première attaque, quand les traits ne viennent encore que de loin, fait preuve d'une extrême faiblesse. Tel est aussi le reproche qui leur est adressé. Quoi ? les imposteurs n'ont pas même besoin de temps pour vous séduire ; il leur a suffi de se présenter pour vous retourner et vous prendre ? Quel espoir de pardon aurez-vous ? Si vous aviez agi de la sorte envers des amis, vous seriez inexcusables ; celui qui délaisse des bienfaiteurs dévoués mérite condamnation. Comprenez dès lors de quel châtiment on se rend digne quand on résiste à l'appel de Dieu. En disant cette parole : « Je suis étonné, » non-seulement Paul les fait rougir de ce que, après avoir reçu de si grands dons, après que leurs péchés leur ont été si généreusement remis, après que Dieu leur a témoigné tant d'amour, ils se précipitaient sous le joug de la servitude ; il leur fait de plus comprendre par là quelle opinion il avait d'eux, combien ils étaient haut placés dans son estime et son affection. S'il les eût tenus pour des êtres vulgaires et faciles à subjuguer, il n'aurait pas éprouvé cette déception ; mais je ne reviens pas de mon étonnement, semble-t-il dire, parce que vous étiez de vrais fidèles et que vous aviez supporté de grands labeurs. — C'était assez pour les relever et les rappeler à leurs premiers sentiments. Il le leur dit clairement vers le milieu de sa lettre : « Vous avez donc en vain tant souffert, si toutefois c'est en vain. »

Au lieu de faire entendre que leur changement est opéré déjà, il dit qu'il s'opère : « Vous passez. » C'est comme s'il leur disait : Je ne puis

pas encore le croire, je ne pense pas que la séduction ait complétement abouti. — Ce langage implique par lui-même un ardent désir de les ramener au bien. Cela dit, il ajoute : « J'ai la confiance que vous n'aurez pas un autre sentiment. » *Galat.*, v, 10. « De celui qui vous a appelés dans la grâce du Christ. » La vocation sans doute vient du Père; mais la cause en est dans le Fils : c'est lui qui nous réconcilie, et d'une manière gratuite, puisque notre salut n'est pas le résultat des œuvres de la justice. Au fond, comme nous venons de le dire, tout est commun entre le Père et le Fils : « Ce qui est à moi vous appartient, et ce qui vous appartient est à moi. » *Joan.*, XVII, 10. Ce n'est pas précisément d'avoir abandonné l'Evangile qu'il les accuse, c'est d'avoir abandonné Dieu, l'auteur de leur vocation. Il leur présente à dessein l'idée la plus terrible, la plus propre à les émouvoir. Ceux qui travaillaient à les séduire n'en venaient pas tout à coup à cette rupture avec Dieu ; en les détachant peu à peu de la réalité, il conservait encore le nom ou les apparences. Le diable a grand soin de cacher ses filets. Si ces nouveaux docteurs avaient dit sans artifice : Renoncez au Christ, on les eût évités comme des imposteurs et des hommes funestes ; au lieu que, permettant d'abord de garder la foi, conservant même à leur dangereux enseignement le titre d'évangile, ils pouvaient tout à leur aise ruiner l'édifice de la religion ; avec certaines habiletés de langage, que nous venons de signaler, ils couvraient comme d'un voile les ouvriers chargés de percer les murs.

6. Comme ils appellent ici leur erreur un évangile, c'est à bon droit que l'Apôtre attaque même le nom, et leur dit avec une entière liberté : « Vous allez vers un autre évangile, qui n'en est pas un. » Rien de plus vrai, car il n'en existe pas un autre. Mais les Marcionites éprouvaient encore au sujet de ce texte ce que les malades éprouvent s'ils touchent aux meilleurs aliments. S'emparant du mot même, ils disaient : Voilà Paul nous enseignant qu'il n'existe pas un second évangile. Eux n'admettent pas tous les évangélistes, ils n'en admettent qu'un, en y faisant encore des coupures et des additions comme ils veulent. Que signifie donc ce qu'il dit ailleurs : « Selon mon évangile et la prédication de Jésus-Christ? » *Rom.*, XVI, 25. Leurs explications sont parfaitement ridicules; mais, toutes ridicules qu'elles sont, il est nécessaire de les réfuter, à cause de ceux qui tombent si facilement dans le piége. Quelle sera donc notre réfutation? La voici : Des écrivains sans nombre nous auraient-ils laissé des évangiles, pourvu que les mêmes choses fussent écrites par tous, nous n'aurions jamais qu'un seul Evangile, et cette multitude d'écrivains ne porterait aucune atteinte à l'unité. Par contre, un seul aurait écrit, s'il était en contradiction avec lui-même, nous n'aurions pas un seul et véritable Evangile. Ce n'est pas d'après le nombre des écrivains, c'est d'après l'identité des choses écrites qu'on reconnaît l'unité. Il est donc manifeste que les quatre Evangiles n'en forment qu'un. Comme ils racontent tous les mêmes faits et de la même manière, ils ne diffèrent pas à cause de la différence des noms; ils se réunissent et se confondent dans la vérité. Paul ne parle pas ici du nombre, il parle de la diversité des enseignements. Si le sens réel des paroles, si les dogmes exposés ne sont pas les mêmes dans le livre de Matthieu et dans celui de Luc, c'est avec raison que les hérétiques s'emparent des expressions de l'Apôtre ; mais, si l'identité n'est pas douteuse, qu'ils cessent de délirer, qu'ils ne feignent pas d'ignorer ce que les enfants savent eux-mêmes.

Erreur des Marcionites.

« Il en est quelques-uns qui jettent le trouble dans vos pensées et qui veulent altérer l'Evangile du Christ. » Tant que votre intelligence ne sera pas viciée, vous ne reconnaîtrez pas un autre évangile; il faudrait pour cela que l'œil de votre âme fût obscurci, eût perdu sa direction, vît même ce qui n'existe pas. Quand ils sont troublés, les yeux du corps prennent une chose pour une autre : l'âme envahie par de mauvaises pensées est sujette aux mêmes erreurs. De là vient que les maniaques s'imaginent voir ce qu'ils ne voient pas réellement. Mais ici la manie est beaucoup plus funeste, parce qu'elle s'attaque aux intérêts spirituels, et non aux objets terrestres, parce qu'elle a son siége dans l'entendement, et non dans un organe. « Ils veulent altérer l'Evangile du Christ. » Ils n'avaient cependant introduit

qu'un ou deux préceptes, celui de la circoncision et l'observation de certains jours : c'est pour leur montrer qu'un léger mélange peut corrompre le tout que Paul leur déclare que c'est là dénaturer l'Evangile. De même que, dans les monnaies royales, si vous en altérez un peu le caractère, vous faussez le signe tout entier; de même celui qui laisse entamer sa foi dans la plus petite partie, l'ébranle tout entière, parce qu'il ira toujours en déclinant. Où sont maintenant ceux qui nous accusent d'animer les querelles à cause de nos discussions avec les hérétiques? Où sont ceux qui n'admettent aucune différence entre eux et nous, prétendant que tout est une question de prépondérance? Qu'ils écoutent Paul proclamant que l'Evangile est bouleversé par une innovation quelconque. Mais, parmi nous, ce n'est pas une légère innovation; et comment pourrait-on le dire, quand on entend affirmer que le Fils de Dieu est une créature?

N'avons-nous pas ouï raconter que, dans l'Ancien Testament, l'homme qui avait ramassé du bois le jour du sabbat, pour avoir transgressé un seul précepte, et non encore des plus importants, fut puni du dernier supplice? Oza, pour avoir soutenu l'arche quand elle était sur le point de tomber, fut frappé sur place, comme ayant usurpé un ministère qui ne lui appartenait pas. Ainsi donc, la violation du sabbat, porter la main sur l'arche afin de la soutenir, sont des actes qui provoquèrent à tel point la colère divine que les coupables furent punis sans miséricorde et sans répit : celui qui dénature les sublimes et redoutables enseignements de la religion pourrait-il dès lors espérer la moindre indulgence? Non, cela n'est pas, cela ne saurait être. La cause de tous nos maux, c'est que les fautes légères ne nous émeuvent plus. De là sont venus les grands crimes, les autres n'ayant pas été corrigés à temps. De même que, lorsqu'il s'agit du corps, en négligeant les blessures, on ouvre la voie aux fièvres, à la putréfaction, à la mort; de même les vices de l'âme qu'on juge sans gravité et qu'on laisse impunis, amènent des maladies mortelles. Celui-là, dira-t-on, pèche contre le jeûne, ce n'est rien de grave; celui-ci, dont la foi ne laisse rien à désirer, manque simplement de courage et dissimule pour un temps, et ce n'est pas grave non plus. Un autre, dans un accès d'emportement, a menacé de se jeter dans l'apostasie; ce qui ne mérite pas davantage un sévère châtiment, par la raison qu'il était en ce moment sous l'empire de la colère. On trouverait mille péchés pareils s'implantant chaque jour dans les Eglises. C'est à cause de cela que nous sommes devenus un objet de dérision pour les Juifs et les Gentils, l'Eglise étant divisée en fractions sans nombre. Si, dès le commencement, ceux qui tentaient de franchir les bornes sacrées ou de les ébranler un peu, s'étaient trouvés en face d'une correction convenable, le désordre actuel n'aurait pas eu lieu, nous ne serions pas enveloppés par une semblable tempête. Voilà comment Paul appelle la circoncision une subversion de l'Evangile.

7. Il en est aujourd'hui beaucoup parmi nous qui jeûnent les mêmes jours que les Juifs, qui même observent comme eux le sabbat; et nous le supportons généreusement, ou plutôt misérablement. Pourquoi parler des institutions judaïques? plusieurs de nos chrétiens gardent bien des pratiques en honneur chez les idolâtres : ainsi, les sortiléges, les augures, les amulettes, la distinction des jours, des superstitions concernant la naissance, des caractères cabalistiques respirant une profonde impiété, qu'ils posent sur la tête des enfants pour leur perte, aussitôt qu'ils ont reçu le jour : ils les forment en quelque sorte à rejeter plus tard les fatigues de la vertu, les façonnant, autant qu'il leur est possible, à subir la tyrannie du destin. Or, si le Christ n'est plus d'aucun avantage pour ceux qui reçoivent la circoncision, comment la foi serait-elle désormais d'une si grande utilité pour ceux qui donnent l'exemple de semblables désordres? La circoncision venait de Dieu; et toutefois, comme elle nuisait à l'Evangile en subsistant après coup, Paul a tout mis en œuvre pour la supprimer. Après cela, quand Paul a déployé tout ce zèle contre les observances judaïques intempestivement respectées, ne retrancherons-nous pas les usages des idolâtres? Ne serions-nous pas entièrement inexcusables? On s'explique assez comment tout parmi nous est dans l'agita-

La circoncision est devenue inutile.



tion et le trouble, comment les disciples ne veulent plus rester à leur rang, emportés qu'ils sont par l'orgueil et par l'arrogance, comment les choses sont ainsi bouleversées. Veut-on adresser aux fidèles le plus léger reproche, les voilà qui conspuent leurs supérieurs, parce que de bonne heure nous ne les avons pas convenablement corrigés. Les supérieurs seraient-ils des misérables, auraient-ils d'innombrables défauts, qu'il n'est pas permis aux disciples de leur désobéir. Il est dit des docteurs de la loi qu'étant assis sur la chaire de Moïse, ils doivent être écoutés avec respect, quoique leurs œuvres soient mauvaises, au point même que le Sauveur défend de les imiter; de quelle indulgence sont alors dignes ceux qui jettent l'insulte et le mépris aux supérieurs ecclésiastiques, dont les mœurs sont si pures, grâces à Dieu? S'il nous est interdit de nous juger les uns les autres, beaucoup plus nous l'est-il de juger nos docteurs.

« Quand moi-même, quand un ange venu du ciel vous parlerait, s'il annonce un Evangile autre que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème. » Quelle prudence dans l'Apôtre! Pour qu'on ne dît pas qu'il vantait son enseignement par ostentation, il se place lui-même sous les coups qu'il porte. Comme les judaïsants recouraient du reste à l'autorité, citant sans cesse Jacques et Jean, il leur répond en supposant la présence même d'un ange. Ne me parlez pas, semble-t-il dire, de Jacques ou de Jean; car, alors même qu'un des premiers anges descendrait du ciel pour altérer la prédication de l'Evangile, l'anathème devrait tomber sur lui. Et ce n'est pas sans intention qu'il rappelle l'idée du ciel; les prêtres ont plus d'une fois été nommés des anges : « Les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche qu'on attendra les décrets de la loi, parce qu'il est l'ange du Seigneur tout-puissant. » *Malach.*, II, 7. Pour qu'on ne pût pas croire qu'il s'agissait ici de tels anges, il détermine par ce mot les Vertus célestes. Il n'a pas dit : Si des anges vous annonçaient le contraire de ce que vous avez appris, ou bouleversaient toute la doctrine; il a dit : S'ils vous enseignaient la moindre chose en dehors de l'Evangile, ou s'ils y portaient la plus légère atteinte, que l'anathème tombe sur eux. « Je vous l'avais déjà dit, et je vous le dis encore. » Il y revient, de peur que vous ne pensiez qu'il cède à l'indignation, ou bien qu'il s'exprime ainsi par hyperbole et dans l'entraînement du discours. Quand on parle sous le coup d'une grande émotion, on ne tarde pas à s'en repentir; mais, quand on répète la même chose, on signifie qu'on procède avec réflexion, que la première parole était l'expression d'un vrai jugement, qu'en la prononçant on était maître de soi-même.

Lorsque le mauvais riche priait Abraham d'envoyer Lazare sur la terre, le Patriarche répondit : « Ils ont Moïse et les prophètes; s'ils ne les écoutent pas, ils n'écouteront pas davantage les morts revenus à la vie. » *Luc.*, XVI, 29-31. Le Christ met cette sentence dans la bouche d'Abraham, pour nous apprendre que les Ecritures sont plus dignes de foi que ne le seraient des morts ressuscités. Paul aussi, et quand je dis Paul, je dis encore le Christ, le seul mobile de son âme, met les Livres saints au-dessus des anges descendus du ciel. Au fond, rien de plus juste; car ces esprits supérieurs, quelque grands qu'ils puissent être, ne sont après tout que des ministres et des subordonnés; tandis que les Ecritures ne nous viennent pas des serviteurs, ce sont des lettres que nous adresse le souverain Maître de l'univers. Voilà pourquoi l'Apôtre parle de la sorte : Quiconque vous annoncerait autre chose que ce que nous vous avons annoncé... Il ne désigne personne, évitant avec soin de blesser ou d'irriter qui que ce soit. A quoi bon d'ailleurs eût-il prononcé des noms propres, quand sa parole avait déjà tant d'ampleur, quand elle embrassait tous les êtres, les habitants des cieux comme ceux de la terre? L'anathème porté contre les prédicateurs et les anges n'épargne aucune dignité; en le portant contre lui-même, Paul ne ménage non plus aucun lien de religion ou d'intimité. Dispensez-vous de me dire : Vos collègues dans l'apostolat, vos frères enseignent telle chose; car je suis sans pitié pour moi-même si je donne de tels enseignements. Par ce langage il n'entend pas con-

damner les apôtres, comme s'ils trahissaient le ministère de la prédication, à Dieu ne plaise! Il fait une simple supposition dans laquelle il se confond avec les autres; il veut nous bien montrer que la dignité des personnes ne compte pour rien, quand il est question de la vérité.

« Est-ce l'approbation des hommes ou celle de Dieu que je cherche? Mon ambition est-elle de plaire aux hommes? Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais plus le serviteur du Christ. » Réussirais-je à vous tromper en parlant de la sorte, est-ce qu'il me serait possible de donner le change à Dieu, qui connaît le secret des intelligences, à qui seul j'ai constamment voulu plaire? Quelle âme vraiment apostolique! quel sublime prédicateur! Il disait également en écrivant aux Corinthiens : « Nous ne cherchons pas à nous excuser auprès de vous; mais nous vous fournissons un sujet de gloire. » II *Cor.*, v, 12. Il avait dit encore : « Peu m'importe d'être jugé par vous ou par l'opinion du jour. » I *Cor.*, IV, 3. Si le maître était forcé de se justifier auprès des disciples, il s'y résignait, mais avec peine, et nullement par ostentation; loin de là. Il n'en venait à faire son éloge qu'en vue de l'extrême mobilité de ceux qu'on égarait, et de plus parce qu'ils ne lui témoignaient pas assez de confiance. De là les paroles citées; c'est presque comme s'ils disaient : Est-ce donc à vous que je m'adresse? Sont-ce bien les hommes qui doivent me juger? Nous n'avons à parler qu'à Dieu, nous travaillons uniquement en vue du compte que nous aurons à lui rendre; et nous n'en sommes pas venus à ce degré d'abaissement qu'ayant à plaider notre cause devant celui qui doit tous nous juger, nous altérions la doctrine dont la prédication nous est confiée.

8. Il a donc tenu ce langage pour se justifier et pour ranimer les autres; sans doute il n'appartient pas aux disciples d'appeler les maîtres en jugement, mais plutôt d'écouter leur parole; et cependant, comme l'ordre est renversé, comme vous vous posez en juges, apprenez que nous n'avons pas grand souci de nous justifier auprès de vous, que notre seule application est d'agir pour Dieu, de nous mettre à même de pouvoir un jour lui rendre compte des enseignements que nous vous aurons transmis. Celui qui cherche l'approbation des hommes tombe souvent dans la dissimulation et l'iniquité; il use d'artifice et de mensonge, dans le but de les flatter et de les saisir. Celui qui n'a d'autre intention ni d'autre désir que de plaire à Dieu n'a besoin que d'une âme droite et pure; car on ne trompe pas la divinité. Il est donc manifeste, semble leur dire Paul, que nous ne vous écrivons pas ceci par ambition, ni pour augmenter le nombre de nos disciples, ni pour obtenir la gloire que vous pouvez décerner; nous n'avons pas à cœur de plaire aux hommes, il nous suffit de plaire à Dieu. Si j'avais voulu plaire aux hommes, je serais encore parmi les Juifs, je persécuterais encore l'Eglise. En dédaignant ma nation, ma famille, mes amis, ma race entière, tous les honneurs, pour embrasser à la place les persécutions, les haines, les hostilités, les morts quotidiennes, j'ai suffisamment montré que je ne me propose pas la gloire humaine dans ce que je dis. — Il se livre à de telles explications, parce qu'il va rappeler son premier genre de vie, sa conversion subite, et prouver par des arguments sans réplique qu'il plaide la cause de la vérité, et non précisément la sienne, que les Galates dès lors n'ont pas à s'enorgueillir. C'est pour cela qu'il disait d'abord : « Est-ce que je cherche l'approbation des hommes? » Il savait, suivant les circonstances, dans l'intérêt du bien, pour corriger les autres, parler sur un ton élevé.

Motif de la prédication de saint Paul.

Il pouvait établir d'une autre manière la vérité de sa prédication, ayant pour cela les prodiges, les miracles, les périls, les prisons, les morts de chaque jour, la faim, la soif, la nudité et tant d'autres choses semblables; seulement, comme il a maintenant devant les yeux des apôtres qui participaient aux mêmes épreuves, et non plus ceux qui se couvraient du masque de l'apostolat, il est obligé de suivre une autre route. Quand il avait les faux apôtres en face de lui, il ne reculait pas devant un tel parallèle, il mettait en avant les dangers courus : « Sont-ils ministres du Christ? je le dis dans la folie, je le suis plus qu'eux, ayant subi de plus grandes fatigues et des coups plus nombreux, ayant plus longtemps séjourné dans les prisons et plus sou-



vent affronté la mort. » II *Cor.*, XI, 23. Il en vient ensuite à rappeler son premier genre de vie : « Je vous fais savoir, frères, que l'Evangile prêché par moi n'a rien de l'homme; ce n'est pas d'un homme que je l'ai reçu ni que je l'ai appris, c'est par la révélation de Jésus-Christ. » Voyez comme en toute occasion il affirme qu'il est le disciple du Christ lui-même, sans l'intervention d'aucun homme, que le Christ a daigné lui manifester toute la science du salut. — Et comment, dira-t-on, prouver à des incrédules que Dieu vous a révélé par lui-même, sans qu'un homme soit intervenu, ses ineffables mystères? — Ce qui le prouve, répond-il, c'est mon premier genre de vie; je n'aurais pas changé d'une manière aussi subtile, si la révélation ne venait pas de Dieu. Ceux que les hommes instruisent, de quelque ardeur et de quelque force qu'ils soient doués, ne passent pas ainsi d'un extrême à l'autre; pour les persuader, il faut du temps et beaucoup d'application : un homme alors qui change tout à coup, et qui, du fond de la démence, revient à la saine raison, fait voir par là même que Dieu s'est manifesté et qu'il a parlé; on ne concevrait pas autrement une aussi rapide et parfaite guérison.

Voilà comment l'Apôtre est obligé de rappeler le passé et de recourir aux témoins des faits accomplis. Que le Fils unique de Dieu ait daigné m'appeler par lui-même du haut des cieux, vous l'ignorez; et comment le sauriez-vous n'ayant pas été présents? Ce que vous savez d'une manière certaine, c'est que je fus un persécuteur. Le bruit de mon acharnement est venu frapper vos oreilles, quoique la distance soit si grande entre la Palestine et la Galatie; et jamais ce bruit n'eût franchi des espaces aussi considérables, si la persécution elle-même n'eût dépassé toutes les prévisions et fatigué toutes les énergies. De là ces paroles : « Vous avez appris de quelle manière j'ai vécu dans le judaïsme, avec quelle fureur je persécutais l'Eglise de Dieu, dans l'espoir de la détruire. » Comme il présente tout sous le jour le plus défavorable, ne rougissant pas de ses aveux! Ce n'est pas une persécution ordinaire, c'est une persécution qui ne recule devant aucun excès dont il se déclare coupable; et non-seulement il a persécuté, mais encore il a voulu détruire; il n'a rien négligé pour que l'Eglise fût renversée jusqu'en ses fondements; car tel est bien le rôle qu'il se donne. « Je me signalais dans le judaïsme au-dessus des hommes de mon âge et de ma nation, animé que j'étais d'un zèle outré pour les traditions de nos pères. »

9. Pour que vous n'ayez pas la pensée d'attribuer sa conduite à la colère, il déclare que le zèle le poussait constamment, mais non un zèle selon la science; ce n'était pas le désir de briller ni celui d'exercer une vengeance qui le faisait agir, c'était « un zèle excessif pour les traditions de ses pères. » Voici le sens de ce qu'il dit : En attaquant l'Eglise, je n'étais pas guidé par un sentiment humain, j'étais transporté d'un saint zèle, d'un zèle véritable au fond, quoique égaré dans son objet; maintenant donc que je travaille pour l'Eglise après avoir reconnu la vérité, comment aurais-je pour mobile la vaine gloire? Si cette passion n'eut pas d'empire sur moi quand j'étais dans l'erreur, si je n'avais alors en vue que de plaire à Dieu, beaucoup plus dois-je être à l'abri de tout soupçon, du moment où la vérité brille dans mon âme. En effet, dès que je me fus soumis aux enseignements de l'Eglise, je dépouillai tous mes préjugés de naissance et d'éducation; j'ai, depuis, fait preuve d'un zèle bien plus grand, signe non équivoque d'une transformation conforme à la vérité, d'un zèle qui vient de Dieu. Et quel autre mobile, si ce n'est pas celui-là, je vous le demande, eût pu déterminer un pareil changement, nous faire préférer aux honneurs les outrages, au calme le danger, à la sécurité les tribulations? Pas d'autre cause possible que l'amour de la vérité. « Mais, lorsqu'il a plu à Dieu, qui m'a spécialement choisi dès le sein de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de me révéler son Fils, en m'imposant de le prêcher parmi les nations, je n'ai pas pris conseil de la chair et du sang. » Ce qu'il désire ici vous faire comprendre, c'est que, pendant le temps même qu'il a demeuré comme abandonné, il l'était par une secrète disposition de la Providence. S'il était choisi dès avant sa naissance pour remplir

les fonctions de l'apostolat, s'il n'a cependant été appelé que plus tard, obéissant alors sans aucun délai, c'est évidemment pour une raison mystérieuse que Dieu a retardé le moment de la vocation. Quelle est la raison de cette conduite? Peut-être, dès le commencement, êtes-vous impatients d'apprendre pourquoi celui-ci ne fut pas appelé en même temps que les douze. A mon tour, pour ne pas m'écarter de ce qui mérite avant tout votre attention, et dans la crainte de prolonger mon discours outre mesure, je vous supplie de ne pas exiger de moi que je vous donne l'explication de chaque chose, d'étudier aussi par vous-mêmes et de prier Dieu d'éclairer votre entendement. Du reste, nous vous avons dans le temps entretenus à ce sujet, en traitant du changement des noms, en vous disant pour quel motif celui qui se nommait Saul fut ensuite nommé Paul. Si vous avez oublié nos explications, vous les retrouverez toutes dans le livre que nous avons écrit.

N'abandonnons pas maintenant la suite de nos idées, et voyons comment l'Apôtre nous montre qu'il n'y a rien d'humain dans les événements qui le concernent, que Dieu lui-même a tout disposé avec une sagesse admirable. « Il nous a appelés par sa grâce. » La vocation divine repose aussi sur la vertu; car le Seigneur disait à Ananie : « Il est pour moi un vase d'élection, qui doit porter mon nom devant les peuples et les rois. » *Act.*, IX, 15. Cela veut dire : Il est propre à cette mission, capable d'accomplir une grande œuvre. Cette cause de vocation, Paul la signale encore ici, mais en rapportant tout, selon sa coutume, à l'infinie bonté de Dieu; et voici comment il s'exprime : « J'ai cependant obtenu miséricorde, et ce n'est pas à cause de mon mérite ou de mes qualités; le Seigneur a voulu manifester en moi toute sa mansuétude pour l'instruction de ceux qui devaient croire en lui et parvenir de la sorte à la vie éternelle. » I *Tim.*, I, 16. Quelle merveilleuse humilité! J'ai obtenu miséricorde, dit-il, pour que personne désormais ne désespère, après que la divine bonté n'a pas été refusée au plus pervers de tous les hommes. Voilà ce qu'il proclame en disant : « Il a voulu manifester en moi toute sa mansuétude pour l'instruction de ceux qui devaient croire en lui. Il voulait encore révéler son Fils en moi. » Le Christ avait dit lui-même : « Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, nul ne connaît non plus le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura daigné le révéler. » *Luc.*, X, 22. Vous le voyez, le Père révèle le Fils, comme le Fils révèle le Père. Pour la gloire, la même chose a lieu : le Père et le Fils se glorifient réciproquement. Voici la parole même du Christ : « Glorifiez-moi, afin que je vous glorifie; » et puis : « Comme je vous ai glorifié. » *Joan.*, XVII, 1-4.

Pourquoi l'Apôtre, au lieu de dire que le Fils lui a été révélé, dit-il qu'il a été révélé en lui? Pour montrer qu'il n'a pas seulement reçu les enseignements de la foi par la parole, qu'il a de plus été comblé des dons spirituels, que son âme est illuminée des splendeurs de la révélation, qu'il a le Christ parlant en lui-même. « Afin que je l'annonce aux nations. » Ce n'est pas la foi seule, c'est encore son apostolat qui lui vient de Dieu. Il s'est manifesté à moi, semble-t-il dire, non-seulement pour que je le voie, mais aussi pour que je le manifeste aux autres. Ce dernier mot ne lui suffit pas, cependant, et vous avez entendu comment il s'exprime : « Afin que je l'annonce aux nations. » Il aborde maintenant un autre moyen de justification, qui n'est pas le moindre, tiré du caractère des peuples instruits par lui. Il n'avait pas au même degré l'obligation de prêcher aux Juifs et aux Gentils. « Je ne me suis pas dès lors mis en communication avec la chair et le sang. » Il désigne ainsi les apôtres, ayant avec eux une même origine. Si l'on veut cependant étendre cette parole à tous les hommes, nous n'y contredirons pas. « Je ne suis pas monté à Jérusalem auprès des apôtres, mes devanciers. » De telles expressions, examinées à part, paraîtraient pleines de suffisance et complétement en dehors de l'esprit apostolique. En effet, se rendre témoignage à soi-même, s'isoler de tous dans son jugement, c'est de l'arrogance et presque de la folie. « Je voyais un homme, est-il écrit, sage à ses propres yeux; mais l'insensé lui-même a de meilleures espérances que lui. » *Prov.*, XXVI, 12.

Il est dit encore : « Malheur à ceux qui sont prudents dans leur propre opinion et qui s'estiment sages. » *Isa.*, v, 21. Et Paul lui-même a dit : « Ne soyez pas prudents selon vous-mêmes. » *Rom.*, XII, 16.

10. Par conséquent, après avoir reçu de pareilles leçons et les avoir données aux autres, il n'est pas nécessaire d'être Paul, il suffit d'être un homme ordinaire pour ne pas tomber dans le mal signalé. A considérer ce discours en lui-même, on pourra s'en émouvoir et s'en offenser, nous venons de le dire; mais, si nous exposons le motif pour lequel l'Apôtre a parlé de la sorte, tout le monde restera frappé d'admiration. Suivons donc cette marche. Il ne faut pas prendre les paroles séparément, à moins qu'on ne veuille s'exposer à de funestes aberrations. Au lieu de s'en tenir à la lettre, il importe d'entrer dans la pensée de l'écrivain. Dans nos entretiens même, si nous n'adoptons pas cette règle de conduite, si nous ne faisons pas attention aux sentiments réels de celui qui parle, nous donnons naissance à de nombreuses inimitiés, nous bouleversons toute chose. Ce principe doit être observé, non-seulement par rapport aux paroles, mais encore et surtout par rapport aux actions; sans cela les sociétés seraient dans un complet désordre. Les médecins coupent les chairs et même les os, ce que bien souvent font aussi les brigands. Quel malheur ne serait-ce pas néanmoins de confondre les uns avec les autres? Les meurtriers et les martyrs pareillement souffrent les mêmes tortures; mais quelle différence dans leur état! Ce n'est qu'à la lumière de ce principe que nous établissons la distinction; nous dirons autrement qu'Elie fut un homicide, ainsi que Samuel et Phinées; nous dirons qu'Abraham lui-même fut le meurtrier de son fils, en ne tenant compte que des actes, en écartant la pensée qui les faisait agir. Recherchons donc celle de l'Apôtre quand il écrivait les paroles citées; voyons quel était son but, ce qu'il se montra constamment envers les autres apôtres, et nous comprendrons alors le vrai sens du texte.

Non, ce n'est pas pour les rabaisser ni pour s'exalter lui-même qu'il s'est exprimé comme nous venons de voir ou comme nous avons vu plus haut. Cela serait-il possible de la part de celui qui se vouait à l'anathème? Il n'avait d'autre intention que de sauvegarder la pureté de l'Evangile. Les ennemis de l'Eglise disaient qu'il fallait obéir aux apôtres qui permettaient les observances légales, et non à Paul qui les défendait; de là serait introduite par degrés l'erreur judaïque; c'est à cela qu'il doit s'opposer avec énergie. Il ne veut pas mal parler des apôtres, il veut réprimer l'audace de ceux qui les louaient hors de propos. De là cette parole : « Je ne me suis pas mis en communication avec la chair et le sang. » N'eût-il pas été contraire à toute raison qu'un homme instruit par Dieu se mît à la remorque des autres hommes? Quand on a reçu leurs leçons, il est naturel qu'on renoue des rapports avec eux; mais celui à qui la voix céleste a daigné se faire entendre, à qui Dieu lui-même a livré le trésor tout entier de la sagesse, quel besoin aurait-il désormais de conférer avec les créatures? Celui-là doit enseigner, et non être enseigné. L'Apôtre n'était donc pas inspiré par l'orgueil, il voulait seulement accréditer son ministère. « Je ne montai pas vers les apôtres qui m'ont devancé. » Comme on ne cessait de dire que les autres l'avaient précédé dans l'apostolat, que leur vocation était plus ancienne, il répond à de telles idées par cette parole : « Je ne suis pas monté. » S'il eût dû se mettre en rapport avec eux, celui qui, par révélation, l'avait institué prédicateur de l'Evangile, n'eût pas manqué de le lui commander. Quoi donc? ne monta-t-il jamais à Jérusalem? Il y monta, certes; il y monta même pour recevoir des instructions. A quelle époque? Quand dans la ville d'Antioche, qui dès le commencement avait témoigné tant de zèle pour l'Eglise, surgit la question qui nous occupe maintenant : on se demandait s'il fallait circoncire ceux des Gentils qui se convertissaient, ou si l'on pouvait ne pas les y soumettre. C'est alors que Paul se rendit à Jérusalem avec Silas.

Comment peut-il dire : « Je ne suis pas monté, je n'ai pas conféré? » D'abord, parce qu'il n'était pas monté de lui-même et que les autres l'avaient envoyé; ensuite, parce qu'il se rendit, non pour apprendre, mais plutôt pour per-



suader. Il avait toujours été du sentiment plus tard àpprouvé par les apôtres, à savoir qu'il ne fallait pas circoncire; mais, comme au début on ne le jugeait pas digne de confiance à l'égal de ceux qui venaient de Jérusalem, il se rendit dans cette ville, non pour savoir mieux, encore une fois, mais pour être mieux en état de convaincre ses adversaires par la pensée qu'on en jugeait de même à Jérusalem. Ainsi donc, dès l'origine, il avait vu ce qui convenait, il n'avait pas besoin qu'on le lui fît connaître : la doctrine que les apôtres devaient fixer après une longue discussion, il l'avait reçue du ciel, sans discussion d'aucune sorte, il la gardait immuable en lui. Luc atteste la même chose en nous apprenant que Paul avait prononcé là-dessus un long et remarquable discours avant de se rendre à Jérusalem. Comme les frères voulaient néanmoins avoir l'enseignement des autres apôtres, c'est à cause d'eux, et non pour lui-même, qu'il s'y rendit. S'il déclare qu'il ne vint pas dans cette ville, il veut dire par là qu'il n'y vint pas au commencement de sa prédication, ou bien qu'il n'avait pas pour but de s'instruire. Cette double explication s'appuie sur le texte même : « Je ne me suis pas aussitôt mis en communication avec la chair et le sang. » L'assertion n'est pas absolue, elle est modifiée par l'adverbe. Si plus tard il alla trouver les apôtres, ce n'était pas, je le répète, dans l'intérêt de son instruction. « Mais je me transportai, dit-il, en Arabie. » Voyez quelle âme ardente : il lui faut des contrées qui n'ont pas encore été cultivées, qui sont entièrement sauvages. Son séjour auprès du collége apostolique, alors qu'il n'avait aucune instruction à recevoir, eût fait obstacle à la prédication. Or, leur devoir à tous était de répandre en tout lieu la parole. C'est pour cela que ce bienheureux, cédant au souffle qui l'anime, entreprend sans retard l'éducation d'une race barbare et pleine de férocité, embrassant un genre de vie semé de dangers et de fatigues.

11. Considérez de plus son humilité. A peine a-t-il dit : « Je me transportai en Arabie, » qu'il ajoute : « Et puis je revins à Damas. » Il ne parle pas de ses œuvres, il ne dit rien de ses nombreuses conquêtes, quoiqu'il ait montré tant de zèle, aussitôt après avoir été baptisé, qu'il réduisait les Juifs au silence en même temps que les Gentils, et provoquait en eux une telle rage, qu'ils eussent voulu le mettre à mort; cela n'aurait pas eu lieu, certes, s'il n'avait pas singulièrement augmenté le nombre des croyants. Vaincus dans la lutte intellectuelle, les ennemis n'aspiraient plus qu'à le faire mourir, preuve éclatante du triomphe de Paul. Le Christ ne permit pas alors ce meurtre, il sauva le héraut de son Evangile. Encore une fois, l'Apôtre ne dit rien de ses œuvres; non, rien par ostentation, rien pour s'élever au-dessus des apôtres : ce qu'il craint, ce n'est pas d'être rabaissé, c'est que la prédication ne soit amoindrie. Il se nomme lui-même un avorton, le plus grand des pécheurs, le dernier des apôtres; il se déclare indigne de ce titre; et c'est après avoir travaillé plus que tous qu'il parle ainsi. On ne conçoit pas d'humilité plus profonde. Un homme qui sait n'avoir accompli aucun bien, en ne se louant pas lui-même, n'est que juste, il n'a pas le mérite de l'humilité; mais celui qui tient le même langage après tant de victoires remportées, se montre véritablement humble. « Et puis je revins à Damas. » Que de grandes choses encore n'a-t-il pas dû opérer dans cette ville? Tout ce qu'il en dit néanmoins, c'est que le gouverneur placé là par le roi Arétas, la gardait d'une manière rigoureuse, dans le but de s'emparer de Paul. Il n'est pas de preuve plus certaine de l'action puissante qu'il exerçait sur les Juifs et de la haine que ces derniers lui portaient. Et, cependant, il ne rappelle ici aucune de ces choses; il ne les eût pas même rappelées ailleurs, il les eût passées sous silence, s'il n'eût compris que c'était alors un devoir de revenir sur ces faits. De même, à présent, il se borne à mentionner ses voyages, sans rien ajouter sur ce qui s'est accompli dans cette occasion. « Ensuite, au bout de trois années, je suis monté à Jérusalem pour voir Pierre. »

Quelle modestie, je le demande encore, pourrait-on comparer à celle-là? Après avoir accompli tant de grandes œuvres, n'ayant aucun besoin du secours ou de la parole de Pierre, jouissant d'un égal honneur, pour ne rien dire

de plus, il vient toutefois à lui comme à son supérieur de mérite et d'âge. Le désir de voir Pierre est l'unique mobile qui l'a fait déplacer. Il lui rend donc l'hommage voulu, vous le voyez; loin de s'élever au-dessus des apôtres, il ne s'estime pas même leur égal; et son déplacement en est déjà la preuve. De même que beaucoup de nos frères aujourd'hui vont trouver des hommes renommés par leur sainteté, de même Paul se transporte auprès de Pierre; sa démarche respire même une grande humilité. C'est pour son propre bien qu'on entreprend aujourd'hui de tels pèlerinages; tandis que ce bienheureux ne se proposait ni son instruction ni son amendement, et n'allait se présenter à Pierre que pour le voir et l'honorer. J'allai voir Pierre, a-t-il lui-même dit. Et l'expression dont il s'est servi indique une vraie connaissance, et non une simple vue. Ainsi nous exprimons-nous quand il s'agit d'une grande et magnifique ville à visiter. Voilà quel prix il attachait à contempler un tel homme. Cela ressort évidemment des faits. En arrivant à Jérusalem, après avoir converti tant de nations, accompli des œuvres que nul autre n'avait accomplies, éclairé de la céleste lumière et gagné au Christ la Pamphylie, la Lycaonie, la Cilicie, tous les peuples de cette partie du monde, il va d'abord se présenter à Jacques, qu'il honore également comme son supérieur avec une humilité profonde; il écoute ses conseils, et des conseils contraires aux pensées qui l'amènent. « Vous voyez, frère, lui dit-il, combien de milliers de Juifs ont embrassé la foi. » *Act.*, XXI, 20-24.

On lui dit : « Rasez votre tête et purifiez-vous. » Il se rase, il accomplit toutes les observances judaïques. Quand l'Evangile n'en souffre pas, il est le plus humble des hommes : si de son abaissement doit résulter un préjudice pour quelqu'un, il ne procède plus de la même manière; car ce n'est plus là s'humilier, c'est souffrir l'erreur et la perversion de ceux qu'on doit instruire. « Et je restai quinze jours auprès de lui. » Le voyage entrepris était déjà par lui-même un témoignage d'honneur; ce séjour de deux semaines entières témoignait en outre d'une sincère affection et d'une ardente charité. « Je n'ai vu aucun des apôtres, si ce n'est Jacques, frère du Seigneur. » Remarquez cet amour spécial qu'il a pour Pierre. C'est pour lui qu'il est venu de si loin, c'est auprès de lui qu'il reste. Je vous le dis souvent, je désire le graver dans votre mémoire, afin que, lorsque Paul semblera s'élever contre Pierre, vous n'ayez de lui aucun mauvais soupçon. Il prévient lui-même toute accusation en déclarant le fait. Lors donc qu'il dit : « Je résistai à Pierre, » *Gal.*, I, 11, nul ne doit y voir l'expression de la haine ou de la révolte; il respecte, il aime Pierre plus que tous. Ce n'est pour aucun des autres apôtres qu'il a fait cette longue course, c'est pour Pierre seul : « Je n'ai vu aucun des autres apôtres, si ce n'est Jacques. » Il est venu voir, et non apprendre. Observez encore avec quel respect il le nomme également. Il ne se borne pas à prononcer son nom, il y joint le plus magnifique éloge, tant il est éloigné de l'envie. A vouloir simplement désigner celui dont il parlait, il le pouvait par un autre signe non équivoque, en disant que c'était le fils de Cléophas, à l'exemple de l'Evangéliste. Il ne s'exprime pas cependant ainsi; s'appropriant en quelque sorte les titres d'honneur que les apôtres possèdent, il se fait une gloire de l'hommage qu'il lui rend. Au lieu de le désigner comme nous venons de le dire, il le distingue en ajoutant à son nom : « Frère du Seigneur. » Ce n'est pas qu'il fût en réalité le frère de Jésus, on le tenait simplement pour tel; mais cela n'empêche pas Paul de lui donner un titre qui l'honore.

Il montre d'ailleurs en bien d'autres circonstances qu'il a pour tous les apôtres sans exception les sentiments généreux et dévoués qu'il est aisé de comprendre dans une telle âme. « Ce que je vous écris, je l'écris devant Dieu, qui sait que je ne mens pas. » Partout vous la voyez briller l'humilité de cette âme sainte. Paul est là comme s'il défendait sa cause devant un tribunal, prêt à recevoir sa sentence; ainsi tâche-t-il de se justifier. « Puis je suis venu dans les contrées de la Syrie et de la Cilicie. » C'est après avoir vu Pierre. Il touche de nouveau maintenant au combat qu'il doit soutenir, mais qui ne regarde pas la nation juive, soit parce que

l'Apôtre est envoyé vers les nations, soit parce qu'il ne veut pas bâtir sur le fondement d'autrui. Voilà pourquoi il a soigneusement évité de se rencontrer même avec les Juifs; et nous le voyons par la suite du texte : « Les Eglises de la Judée ne me connaissent pas même de vue; seulement elles avaient ouï dire que celui qui naguère les persécutaient, annonçait désormais la foi dont il avait juré l'extinction. » Quelle modération respire ce langage! En relevant les charges qui pesaient sur lui, en rappelant qu'il avait persécuté l'Eglise, qu'il l'avait ravagée, il s'étend là-dessus, il insiste, il met à nu sa vie passée; et puis, quand il s'agit de ce qui ferait sa gloire, il passe rapidement. Il eût pu certes raconter ses hauts faits; mais il n'en signale aucun, il parcourt avec un mot cet océan immense : « Je suis venu dans les contrées de la Syrie et de la Cilicie... Ils avaient ouï dire que celui-là même qui naguère les persécutait, annonçait désormais la foi dont il avait juré l'extinction. » Après cela, plus rien. Que signifie cette parole : « Je n'étais pas connu des Eglises de la Judée? » C'est pour mieux établir qu'il n'avait pas prêché la circoncision, qu'il déclare n'être pas même connu de vue. « Ils glorifiaient Dieu à mon occasion. » Encore une fois, remarquez cette modestie profonde, la règle qu'il s'en est faite, le soin extrême qu'il met à l'observer. Il se garde bien de dire : On m'admirait, on me couvrait d'éloges, on était dans le ravissement. Non, il attribue tout à la grâce, en disant : « Ils glorifiaient Dieu à mon occasion. »

CHAPITRE II.

« Ensuite, après quatorze ans, je montai à Jérusalem avec Barnabé, en me faisant accompagner aussi par Tite. Or, j'y montai d'après une révélation. »

1. Il a dit que Pierre avait été la cause et l'objet de son premier voyage; c'est une révélation de l'Esprit qui détermine le second. « Et j'exposai l'Evangile que je prêche aux nations, devant les fidèles, en particulier devant ceux qu'on regardait comme les plus considérables, afin que mes courses présentes ou passées ne fussent pas jugées inutiles. » Que dites-vous, ô Paul? Vous qui n'aviez voulu rien exposer dès le principe, ni même après trois ans, vous y consentez lorsque quatorze années entières se sont écoulées, dans la crainte de courir en vain? Combien n'eût-il pas mieux valu prendre au commencement cette mesure au lieu d'attendre si longtemps? Et pourquoi donc couriez-vous, si vous n'aviez pas la certitude que vous ne couriez pas en vain? Est-il un homme assez dénué de sagesse pour prêcher durant tant d'années, ne sachant pas s'il prêche la vraie doctrine? Une difficulté beaucoup plus grande encore, c'est cette révélation d'après laquelle Paul déclare être venu. On le comprend moins, je le répète, et l'on doit cependant nous en donner la solution. Si l'Apôtre fût venu de son propre mouvement, sa conduite antérieure serait absolument contraire à la raison : cette âme bienheureuse ne pouvait pas avoir commis une pareille folie; souvenons-nous de ces affirmations : « Je cours de telle sorte que ce ne soit pas au hasard; je lutte, mais non comme si je frappais l'air. » II *Cor.*, IX, 26. Si vous n'avez pas de doute, pourquoi dites-vous : « De peur que mes courses présentes ou passées ne soient inutiles? » Il en résulte clairement que, s'il se fût rendu sans être poussé par une révélation, il eût agi comme un insensé. La chose néanmoins n'aurait pas été tellement déraisonnable; mais alors, dès que la grâce de l'Esprit l'avait guidé, qui serait assez téméraire pour concevoir un tel soupçon? Voulant le rendre impossible, lui-même ajoutait : « D'après une révélation. » Il n'est donc permis à personne, avant même que la question soit résolue, d'accuser le prédicateur d'ignorance, puisque nous savons que l'homme n'est là pour rien, que tout est conduit par la sagesse divine, à qui le présent et l'avenir sont également connus.

Cause du voyage de saint Paul à Jérusalem.

Quelle fut enfin la cause de ce voyage? De même que, la première fois qu'il était monté d'Antioche à Jérusalem, il n'avait pas eu pour mobile une pensée personnelle, lui qui savait si bien avec quelle docilité parfaite il faut obéir aux leçons du Christ, et qu'il était venu pour rétablir la concorde; de même, cette fois, il venait non

pour apprendre s'il avait subi de stériles fatigues, mais pour instruire ses accusateurs. Comme ils avaient une plus haute opinion de Pierre et de Jean, comme ils supposaient en outre que la division était dans le collége apostolique, Paul annonçait l'Evangile sous la circoncision, que les autres autorisaient, et comme là-dessus on l'accusait de transgresser la loi et de remplir un ministère inutile, « je montai, dit-il, et je leur exposai le sens de ma prédication, » non pour rien apprendre moi-même, ce que du reste il affirmera plus clairement dans la suite, mais pour éclairer ceux qui nient l'utilité de mes courses apostoliques. En prévision de ces attaques, l'Esprit avait ménagé la visite et les explications de Paul. De là cette parole : « Je montai d'après une révélation; » c'est encore pour cela que l'Apôtre se fait accompagner de Barnabé et de Tite, qui pourront attester ce qu'il a prêché. « Et je leur exposai l'Evangile que je prêche aux nations, » la manière dont j'entends que la circoncision soit exclue. « En particulier aux personnes les plus considérables. » Pourquoi en particulier? C'est devant tout le monde, et non en particulier, qu'exposerait des enseignements destinés à tous celui qui voudrait les modifier. Telle n'est pas l'intention de l'Apôtre; encore une fois, il ne vient ni s'instruire ni faire corriger son enseignement, il vient ôter tout prétexte à ceux qui veulent tromper.

Toucher à la loi, déclarer la circoncision désormais inutile, c'était un scandale pour tous ceux qui résidaient à Jérusalem; d'où ce que Jacques disait : « Voyez, frère, combien de milliers de personnes ont embrassé la foi; et toutes ont ouï dire que vous enseignez qu'il faut abandonner la loi. » *Act.*, XXI, 20, 21. A la vue d'un tel scandale, il ne devait pas se produire en public, et là justifier sa prédication; il en confère avec quelques personnages considérables, en présence de Tite et de Barnabé, deux témoins dignes de foi qui déclarent devant les accusateurs si la prédication de Paul n'est pas conforme à celle des apôtres, ou même n'est pas confirmée par eux. « Ceux qu'on présumait les plus considérables, » a dit Paul; mais, en s'exprimant de la sorte, il n'entend nullement amoindrir leur dignité; car il emploie la même expression quand il est question de lui : « Je présume que j'ai moi aussi l'esprit de Dieu. » I *Cor.*, VII, 40. C'est le langage d'un homme modeste, et non la négation d'un fait. En rappelant ici l'opinion commune, il veut simplement l'ajouter à son propre jugement. « Tite lui-même, poursuit-il, qui m'accompagnait et qui était Gentil, n'a pas été forcé de recevoir la circoncision. » Pourquoi cette qualification de gentil? Pour établir que ce disciple n'était pas circoncis. A mon enseignement se joignait l'exemple de Tite, et les apôtres ne l'ont pas soumis à cette prescription. C'était une preuve évidente qu'ils ne blâmaient ni la doctrine ni la conduite de Paul. Une chose plus décisive encore, c'est qu'ils n'ont pas même cédé sur ce point à la pression exercée par les adversaires, qui savaient bien cette transgression de la loi. Il le déclare lui-même : « Mais à cause des faux frères qui s'étaient introduits. » Quels sont ces faux frères? Grave question qui surgit. Si les apôtres résidant à Jérusalem permettaient la circoncision, comment appelez-vous maintenant faux frères ceux qui la maintenaient d'accord avec eux? Ce n'est pas la même chose de prescrire ou de tolérer. Celui qui pose un précepte, se pose lui-même comme accomplissant un devoir important et même nécessaire ; celui qui n'ordonne ni ne défend n'introduit pas évidemment une obligation, et ne paraît que suivre un plan dicté par la sagesse. Ainsi faisait Paul, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens, et leur parlait des rapports de l'homme avec la femme.

2. Pour bien montrer qu'il ne leur traçait pas une loi, il ajoutait : « En vous le disant, je fais acte d'indulgence, et non d'autorité. » I *Cor.*, VII, 6. Il ne venait pas de prononcer un jugement en vertu de sa puissance, mais plutôt de condescendre à leur infirmité : « Par égard au peu d'empire, avait-il dit, que vous avez sur vous-mêmes, » *Ibid.*, 5, voulez-vous savoir la pensée de l'Apôtre, écoutez : « Je désire que tous les hommes vivent comme moi, » *Ibid.*, 7, dans la continence. De même ici, les apôtres agissent non pour sauvegarder la loi, mais par condescendance pour la faiblesse des Juifs; ce qui le prouve, c'est qu'ils prêchaient à ceux-ci d'une manière, et d'une

autre aux Gentils. Si les infidèles avaient dû nécessairement remplir cette formalité, nulle différence n'aurait existé sous ce rapport entre les fidèles. Du moment donc où l'on avait décrété qu'on n'importunerait pas les Gentils pour de telles observances, on déclarait qu'elles étaient simplement tolérées chez les Juifs convertis. Ainsi ne l'entendaient pas les faux frères; ils voulaient ramener les hommes sous le joug de la servitude, si bien que la grâce leur fût ravie. Voilà le premier point qui distinguait essentiellement les apôtres des faux frères. Voici le second : les apôtres n'usaient de cette tolérance que dans la Judée, où la loi subsistait encore, tandis que les faux frères agissaient de même partout; car ils n'avaient excepté personne parmi les Galates. Il est dès lors évident que ce n'était pas là de l'édification, mais de la subversion la plus complète. Le discernement des uns était tout l'opposé du zèle immodéré des autres « qui se sont introduits pour espionner notre liberté, cette liberté que nous avons dans le Christ Jésus. »

Remarquez de quelle façon il représente ces ennemis. Les espions ne s'introduisent pas pour autre chose que pour examiner la place dans tous les sens, ce qui doit leur faciliter le moyen de la prendre et de la ruiner : telles étaient les manœuvres de ceux qui voulaient les replonger dans l'ancienne servitude. Cela fait de mieux en mieux ressortir l'opposition de leurs pensées avec celles des apôtres. Ces derniers se montraient conciliants, dans le but de briser enfin les chaînes : les premiers ne travaillaient qu'à les appesantir. A quelles recherches ne se livraient pas les faux frères pour savoir quels étaient ceux qui n'avaient pas accompli la loi? Paul nous le fait comprendre en disant : « Ils se sont introduits par ruse, afin d'espionner notre liberté. » Ce n'est pas seulement en les qualifiant d'espions, c'est encore en dénonçant leurs démarches ténébreuses, qu'il révèle leurs funestes desseins. « Nous ne leur avons pas cédé, pour un instant même, en subissant le joug. » II *Galat.*, II, 5. Quelle noblesse et quelle énergie dans ces paroles! Comme l'Apôtre repousse l'erreur et la sujétion! Ces hommes ne se proposaient aucun utile enseignement, leur unique but était de réduire les autres en servitude. Nous avons été d'accord avec les apôtres, jamais avec ceux-là, « afin que la vérité de l'Evangile demeure en vous. » Nous avons voulu confirmer par nos actes ce que nous vous avions enseigné par nos discours : « Les choses anciennes ne sont plus, tout a été renouvelé... Quiconque appartient au Christ est une nouvelle créature... A ceux qui reçoivent la circoncision le Christ ne sert de rien. » II *Cor.*, V, 17; *Galat.*, VI, 15; III, 2. Touchant l'intégrité de cette doctrine, pas même une concession momentanée. La conduite des apôtres paraissait néanmoins le condamner de prime abord; on ne devait pas manquer de lui dire : Comment se fait-il qu'ils ordonnent ce que vous défendez? Voyez avec quelle sagesse il résout l'objection : il ne dit pas la raison qui les fait agir, en déclarant que c'était de leur part une pure condescendance, une mesure de précaution, il eût blessé l'amour-propre de ses auditeurs. Il faut cacher le but de semblables mesures à ceux dont on se propose le bien; tout serait inutile s'ils en étaient instruits. Ceux-là seuls qui le poursuivent doivent l'apercevoir, et nullement ceux qu'on veut y conduire.

Pour mieux faire saisir ma pensée, je prends un exemple dans le sujet même dont nous nous occupons. Ce bienheureux Paul, cet implacable ennemi des observances légales, sur le point de donner à Timothée la mission d'évangéliser les Juifs, le soumit à la circoncision avant de l'envoyer. Le prédicateur serait ainsi reçu d'une manière plus favorable; ayant accompli ce précepte de la loi, il pourrait mieux le détruire. L'Apôtre et Timothée avaient conscience de ce qu'ils faisaient, mais ils se gardaient bien de le dévoiler à ceux qu'il fallait instruire. Si ces derniers avaient su que leur nouveau maître voulait renverser une institution qu'il venait d'observer, ils auraient même refusé de l'entendre, le but était manqué; leur ignorance fit leur bonheur. Persuadés que Timothée n'avait eu d'autre mobile que le zèle de la loi, ils accueillirent avec une bienveillance empressée le docteur et sa doctrine. Par suite d'un tel accueil

et d'une instruction graduelle, ils renoncèrent plus tard aux anciennes observances; ce qui n'aurait pas eu lieu s'ils avaient connu le but qu'on s'était proposé. Le connaissant, ils eussent repoussé la parole, en se détournant du prédicateur, et par là même ils fussent demeurés dans leur erreur première. C'est pour qu'il n'en fût pas ainsi que l'intention fut tenue secrète. De même il ne dit pas non plus ici la raison de la mesure adoptée; il prend une autre route, il poursuit : « De la part de ceux qui paraissaient considérables; je n'ai pas à m'occuper de ce qu'ils étaient auparavant; Dieu n'a pas égard à la personne de l'homme... » Il ne fait plus maintenant l'apologie des apôtres, loin de là; il paraît même accabler les saints pour venir en aide aux faibles. Voici quelle est sa pensée : S'ils permettent la circoncision, c'est leur affaire, ils en rendront compte à Dieu; Dieu ne leur sera pas plus favorable à cause de leur grandeur et de leur autorité. — Il ne s'exprime pas d'une manière aussi formelle, il y met plus de ménagement; il ne dit pas : S'ils altèrent la prédication; s'ils enseignent ce qui n'est pas ordonné, ils en porteront la peine, les derniers supplices leur seront réservés. — Rien de semblable; ses représentations sont tempérées par le respect : « De la part de ceux qui paraissaient considérables; je n'ai pas à m'occuper de ce qu'ils étaient auparavant. » Non de ce qu'ils sont, mais « de ce qu'ils étaient, » dit-il, faisant bien entendre qu'ils avaient déjà cessé de prêcher de la sorte, la prédication rayonnant désormais de toute part. C'est comme s'il disait : En admettant qu'ils aient enseigné cette doctrine, ils en ont la responsabilité, ils en rendront compte à Dieu, non aux hommes.

3. Ce n'est pas là l'expression d'un doute réel, moins encore un aveu d'ignorance; c'est une forme de discours que Paul regarde comme la plus utile, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Après cela, pour ne point paraître accuser les autres de faire bande à part, et susciter ainsi des querelles, il ajoute aussitôt, expliquant sa pensée : « Quant à moi, les personnages distingués ne m'ont rien appris. » Qu'est-ce à dire? Je ne comprends pas vos assertions; ce que je sais parfaitement, c'est que, bien loin de me faire opposition, ils ont partagé mon sentiment et mon langage. « Ils nous ont donné la main, » ajoute-t-il encore, pour qu'on ne puisse pas en douter. Ceci néanmoins ne vient que dans la suite; pour le moment, il se borne à déclarer qu'il n'a reçu ni leçon, ni correction, ni connaissance nouvelle : « Quant à moi, les personnages distingués ne m'ont rien appris. » Ayant su quelle était ma doctrine, ils n'ont rien ajouté ni retranché, n'ignorant pas d'ailleurs que j'étais venu pour entrer en communication avec eux, et d'après une révélation de l'Esprit, dans la compagnie de Tite, un incirconcis. Ils ne m'ont pas dit autre chose que ce que je savais, ni mon disciple n'a dû se soumettre à la circoncision. « Mais au contraire. » Que signifie ce mot? Que Paul aurait éclairé les autres, au lieu d'être lui éclairé par eux? C'est ce que je n'oserais pas dire. En effet, que pouvaient-ils apprendre de lui, chacun d'eux étant au comble de la perfection? Telle n'est donc pas la pensée de l'Apôtre; cette pensée, la voici : Loin de le reprendre ou de l'accuser, ils ont approuvé sa conduite. L'approbation est bien le contraire du blâme ou de l'accusation. Il était à croire ensuite qu'on lui dirait : S'ils vous ont approuvé, comment n'ont-ils pas aboli la circoncision? Une de ces choses entraîne l'autre. Déclarer qu'ils l'avaient abolie lui eût semblé une grave irrévérence, et de plus une flagrante contradiction avec ses propres aveux; mais aussi admettre la circoncision, c'était visiblement et d'une manière inévitable soulever une autre objection : S'ils approuvent votre doctrine et tolèrent en même temps la circoncision, ils sont en lutte avec eux-mêmes. — Le moyen de résoudre cette difficulté?

Paul eût pu dire que les apôtres avaient agi par condescendance pour les Juifs; mais, en parlant de la sorte, il eût entièrement ruiné l'économie de leur plan. Il ne se prononce donc pas, il ne soulève pas le voile. « Quant à ceux qu'on estimait les plus considérables, je n'ai pas à m'en occuper. » C'est comme s'il disait : Je ne blâme ni n'accuse ces hommes saints; ils savent la raison de leur conduite; ils en rendront

compte à Dieu. Une seule chose m'importe, de montrer que non-seulement ils n'ont rien corrigé dans ma prédication, qu'ils l'ont laissée sans addition et sans retranchement, mais encore qu'ils l'ont approuvée d'une manière formelle; j'en ai pour témoins Tite et Barnabé. De là ce qui vient ensuite : « Lorsqu'ils eurent vu que j'avais pour mission d'évangéliser les incirconcis, comme Pierre les enfants de la circoncision. » Il désigne ainsi les Gentils et les Juifs. Il poursuit en ces termes : « Celui qui s'est servi de Pierre pour accomplir son œuvre parmi les circoncis, s'est servi de moi parmi les nations. » La division qu'il établit ne saurait être plus claire. Il se pose l'égal en honneur des autres apôtres; il se compare même au coryphée du chœur apostolique; il déclare enfin que chacun d'eux a reçu la même dignité. Après qu'il a prouvé que les apôtres sont parfaitement d'accord, il continue désormais avec une pleine confiance, ne se bornant pas à parler des apôtres seuls, mais s'élevant jusqu'au Christ lui-même, et rappelant la grâce qu'il en a reçue; il en appelle au témoignage des apôtres : « Quand ils eurent reconnu la grâce que Dieu m'a donnée, Jacques, Céphas et Jean, qui paraissaient là comme des colonnes, me donnèrent la main ainsi qu'à Barnabé, mon compagnon. » Ils n'ont pas simplement ouï dire, ils ont reconnu, ils ont vu dans les faits mêmes; et c'est alors qu'ils m'ont donné la main ainsi qu'à Barnabé.

Voyez comme il démontre peu à peu que son enseignement est approuvé par le Christ, en même temps que par les apôtres. La grâce ne lui eût pas été donnée sans cela, elle n'eût pas agi par son ministère. Quand il est obligé de se comparer aux autres, il mentionne Pierre seul; quand il invoque un témoignage, il en nomme trois, et leur nom est accompagné d'un éloge : « Céphas, Jacques et Jean, qui paraissaient là comme des colonnes. » Encore ici, le mot paraître n'ôte rien à la réalité, il tient seulement compte du sentiment commun; et voici la portée de ce langage : Ces hommes si grands et d'une si haute dignité, que de plus on entoure partout d'une si profonde estime, tels sont mes témoins; ils attestent que le Christ approuve ma doctrine, et ce sont les faits eux-mêmes qui les ont éclairés et convaincus. C'est pour cette raison qu'ils m'ont donné la main, ainsi qu'à Barnabé, « en déclarant que nous irions vers les nations étrangères, tandis qu'ils s'adresseraient aux circoncis. » Admirable sagesse! démonstration irréfutable d'union et d'harmonie! Comme on voit que la conduite de Paul est la même que celle des apôtres, et réciproquement! Ils n'ont tous qu'une même pensée : pendant que ceux-là prêcheront à la race juive, Paul et son compagnon iront répandre l'Evangile parmi les Gentils. Tel est le sens de cette dernière parole. Le mot circoncision représente encore là, non l'obligation légale, mais ceux qui l'observaient. Quand il s'agit de la chose elle-même, l'Apôtre procède par voie d'opposition; ainsi quand il dit : « La circoncision est utile sans doute, si vous observez la loi; mais, si vous transgressez la loi, votre circoncision n'est plus que l'opposé de la circoncision; » *Rom.*, II, 25; et puis ailleurs : « Ni la circoncision ne sert de rien ni l'incirconcision. » *Galat.*, V, 6. En désignant ainsi les Juifs, ce n'est pas de l'observance légale, encore une fois, c'est du peuple lui-même qu'il veut parler; et le contraire doit s'entendre aussi des nations étrangères. Circoncis et non circoncis, c'est la même chose que Juifs et Gentils. De même que Paul vient de dire : « Celui qui s'est servi de Pierre, pour accomplir l'œuvre de l'apostolat parmi les circoncis, s'est servi de moi parmi les nations; » de même il dit maintenant : « Nous pour les nations, eux pour la circoncision. » Ce dernier mot représente le peuple juif, par opposition aux peuples étrangers. « Ils nous recommandèrent seulement de nous souvenir des pauvres; et c'est une chose à laquelle je me suis appliqué. »

4. Quelle est ici la pensée de l'Apôtre? Pour le ministère de la prédication, nous nous sommes partagé le monde; les nations me sont échues, ils ont pris pour eux la race juive, Dieu le voulant ainsi; mais, à l'égard des pauvres qui sont dans la Judée, j'ai prouvé ma sollicitude autant qu'il était en mon pouvoir. Or, s'il y avait eu là division et lutte, un tel secours n'aurait pas été donné. Quels étaient maintenant ces pauvres? La plupart de ceux qui

s'étaient convertis dans la Palestine avaient perdu tous leurs biens, et la persécution les avait partout dispersés. Paul l'a dit clairement dans une autre épître : « Vous avez avec joie supporté la perte de ce qui vous appartenait. » *Hebr.*, x, 34. Il leur rend ce même témoignage et proclame leur générosité, en écrivant aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée; car vous avez subi de la part de vos concitoyens les mauvais traitements que les Juifs leur ont infligés. » I *Thes.*, II, 14. Il ne perd pas une occasion de faire connaître que les Gentils convertis n'étaient pas aussi persécutés par les Gentils restés infidèles, que les Juifs l'étaient par les hommes de la même race; ce qui montre bien qu'elle l'emportait sur toutes les autres en cruauté. De là cette vive sollicitude, ce constant souci, dont nous retrouvons l'expression dans l'Epître aux Romains et dans celle aux Corinthiens. Non-seulement Paul recueille les aumônes, mais encore il va les porter; et voici ce qu'il dit lui-même : « En ce moment je me rends à Jérusalem pour le service des saints. » *Rom.*, xv, 25. Les saints manquaient du nécessaire. Il dit pareillement ici : J'ai cru devoir leur venir en aide; je l'ai entrepris et je ne me suis pas désisté.

Explication de la conduite de saint Paul envers saint Pierre.

Après avoir ainsi montré son accord parfait avec les apôtres, il est dans la nécessité de mentionner la discussion qu'il eut avec Pierre dans la ville d'Antioche; il poursuit : « Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était vraiment répréhensible. Avant que fussent arrivés quelques envoyés de Jacques, il mangeait avec les Gentils; mais après cela il se déroba et se retira à l'écart, redoutant les hommes de la circoncision. » Plusieurs, lisant ce passage trop légèrement, s'imaginent que Paul accuse Pierre de dissimulation. Cela n'est pas, cela ne pouvait être; nous pouvons même découvrir dans ce trait la prudence de l'un et de l'autre, se proposant uniquement le bien des auditeurs. Mais auparavant il faut parler de la noble confiance de Pierre, et rappeler comment il s'élance toujours avant les autres disciples. Souvenons-nous que son nom lui vient de l'inébranlable fermeté de sa foi. Comme le Sauveur les interrogeait tous, il prévint les autres, il s'écria : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant; » *Matth.*, XVI, 16; et c'est alors que lui furent confiées les clefs des cieux. Sur la montagne il nous apparaît seul osant élever la voix. La croix est-elle annoncée par le divin Maître, les autres se taisant, lui seul dit encore : « Ayez pitié de vous. » *Ibid.*, 22. Si cette parole n'accusait pas une parfaite connaissance, elle respirait une ardente charité. En toute occasion nous le voyons devancer les autres par l'impulsion de l'amour, en face des dangers. Ainsi, quand le Seigneur apparaît sur le rivage, pendant que les autres continuent à mener le bateau, lui le quitte et se jette à la mer. Après la résurrection, les Juifs se montrant pleins de rage, aspirant à verser le sang, à mettre en lambeaux les disciples, c'est lui le premier qui prend hautement la parole et déclare Roi des cieux celui qu'ils ont crucifié.

Or, ce n'est pas la même chose d'ouvrir l'accès, de poser le principe, ou d'agir ensuite avec fermeté. Celui qui s'était exposé sans crainte à la fureur de tout un peuple, eût-il jamais pu descendre à la dissimulation? Celui dont les verges ni les fers n'avaient entamé la noble confiance, et cela dans les premiers temps de la prédication, au milieu de la métropole, où le péril était le plus grand, comment eût-il ensuite, si longtemps après, dans la ville d'Antioche, ne courant aucun danger, entouré d'une gloire plus grande, ayant pour lui le témoignage des faits, comment, dis-je, eût-il tremblé devant des Juifs convertis? Il ne les avait pas redoutés dès le principe, dans leur ville même de Jérusalem; et c'est dans une ville étrangère, beaucoup plus tard, qu'il aurait craint ceux de ce peuple qui s'en étaient dejà séparés? Paul ne parle donc pas là contre Pierre; il s'inspire de la même pensée qui lui faisait dire : « Quant à ceux qu'on estimait des personnages importants, je n'ai pas à m'en occuper. » Mais, pour qu'il ne reste plus de doute à cet égard, il est nécessaire d'exposer la cause de ce qui a été dit. Les apôtres, je le repète, toléraient la circoncision à Jérusalem, et puis, quand ils se furent transportés à Antioche, ils laissèrent de côté toutes ces observances. Voilà comment Pierre se conduisait alors. A l'arrivée des fidèles

qui venaient de Jérusalem et qui l'avaient entendu prêcher dans cette ville, il cessa d'agir ainsi, dans la crainte de les blesser; il se retira même à l'écart, dans une double intention : d'abord pour ne pas scandaliser les Juifs; pour fournir ensuite à Paul l'occasion de lui faire une juste représentation. Si ce même apôtre, qui permettait la circoncision à Jérusalem, avait abandonné le ministère à Antioche, les Juifs convertis auraient supposé qu'il se retirait de la sorte parce qu'il craignait Paul, et les disciples n'auraient pas manqué de blâmer une pareille condescendance; ce qui certes aurait produit un grand scandale. Cette retraite cependant n'aurait fait naître aucun soupçon de ce genre dans l'esprit de Paul à qui tout était parfaitement connu; il savait dans quel but ces choses avaient lieu. De là les reproches de l'un et la patience de l'autre : le maître gardant le silence quand il était repris, les disciples devaient plus facilement changer d'opinion. Si rien de tel n'était arrivé, Paul aurait eu beau les instruire, il n'eût pas obtenu un grand résultat; mais, à l'occasion de cette vive réprimande, il imprime une salutaire frayeur aux disciples de Pierre. Si, de son côté, Pierre avait contredit et repoussé l'accusation, c'est alors qu'il eût réellement encouru le reproche d'avoir ruiné l'économie de ce plan. Les choses étant ce qu'elles sont, l'un élevant la voix, l'autre gardant le silence, les Juifs convertis demeurent en réalité saisis de crainte. Telle est donc la raison de cette réprimande.

5. Remarquez aussi quelle mesure et quelle prudence dans le discours, comme il fait comprendre, pourvu qu'on soit attentif, qu'il y a là, non une vraie querelle, mais un plan concerté. « Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible, » non à mes yeux, mais aux yeux des autres. Si lui-même l'eût jugé tel, il n'aurait pas craint de le dire. En déclarant qu'il lui résista « en face, » c'est en apparence qu'il a voulu signifier. Si la contestation avait été réelle, ils ne l'auraient pas eue devant les disciples, qu'ils eussent violemment scandalisés. Ce dissentiment apparent était au contraire utile. La déférence que Paul avait eue pour les autres à Jérusalem, les autres l'ont pour lui à Antioche. En quoi consistait le reproche dont nous parlons? « Avant que fussent arrivés quelques envoyés de Jacques (chef de l'Eglise de Jérusalem), il mangeait avec les Gentils; mais après qu'ils furent arrivés, il se déroba et se tint à l'écart, redoutant les hommes de la circoncision. » Ce n'est pas un danger personnel qu'il craignait; celui qui n'avait pas eu cette crainte au commencement, beaucoup moins devait-il l'avoir alors : il craignait de les voir apostasier. Paul lui-même dit aux Galates : « Je crains à votre sujet d'avoir pris une peine inutile; » *Galat.*, IV, 11; et de plus aux Corinthiens : « Je crains que votre intelligence ne se déprave, comme Eve se laissa séduire par le serpent. » II *Cor.*, XI, 3. La crainte de la mort n'était rien chez de tels hommes; une seule crainte pouvait ébranler leur cœur, celle que leurs disciples ne vinssent à périr. « Si bien que Barnabé lui-même tomba par entraînement dans cette sorte de dissimulation. » Ne vous étonnez pas qu'il traite cette conduite de dissimulation; il ne veut pas, encore une fois, découvrir le fond de sa pensée, qui est de les ramener au bien. Comme ils étaient profondément attachés à la loi, il croit devoir, pour déraciner leurs vieilles opinions, accuser Pierre de déguisement et le reprendre avec cette rigueur extrême. Et Pierre se résigne à ce langage, feignant d'avoir réellement péché, toujours afin que cette réprimande ait pour résultat l'amendement des autres.

Si Paul s'était adressé d'une manière directe aux Juifs convertis, il n'aurait fait qu'exciter leur indignation; car ils n'avaient pas pour lui une bien grande estime; mais, voyant leur maître garder le silence sous le coup d'une semblable leçon, ils ne pouvaient plus ni dédaigner ni contredire les paroles de Paul. « Quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit dans la vérité de l'Evangile. » Que ce langage ne vous trouble pas non plus; ce n'est pas une véritable accusation dirigée contre Pierre, c'est la suite de la même pensée, la réprimande faite au docteur pour amener les disciples à de meilleurs sentiments. Voyez-vous de quelle façon il se propose de les corriger? Ainsi se comprend le mot, « en face; » il doit frapper de crainte les auditeurs. O Paul,

qu'allez-vous dire? « Si vous, quoique étant juif, vivez comme les Gentils, et non comme ceux de votre race, pourquoi contraignez-vous les Gentils à judaïser? » Les Gentils n'avaient pas pris part à cette conduite, c'étaient seulement les Juifs. Pourquoi donc formuler une accusation sans fondement? Pourquoi ne dirigez-vous pas votre discours contre les Juifs, seuls coupables en ce point, et l'adressez-vous encore aux Gentils? Pourquoi n'accusez-vous que Pierre, bien que les autres aient également dissimulé? Considérons de près l'objet de cette accusation : « Si vous, quoique étant juif, vivez comme les Gentils, et non comme ceux de votre race, pourquoi contraignez-vous les Gentils à judaïser? » Lui seul néanmoins s'était dérobé.

Que se propose donc l'Apôtre? De mettre le reproche à l'abri de tout soupçon. S'il eût dit : Vous agissez mal en observant la loi, les fidèles d'entre ces Juifs n'eussent pas manqué de récriminer et de le condamner comme manquant de respect à leur maître. Dès qu'il accuse Pierre au sujet de ses propres disciples, des fidèles venus de la gentilité, sa parole ne provoque plus de résistance. Ce n'est pas le seul motif qui la fait accueillir; elle a de plus l'avantage de les éliminer tous, pour tomber sur l'Apôtre seul : « Si vous, quoique étant juif, vivez comme les Gentils, et non comme ceux de votre race. » C'est comme s'il disait ouvertement : Imitez votre maître, qui vit à la manière des Gentils, tout juif qu'il est. Il ne s'explique pas néanmoins de la sorte, car on eût alors repoussé son exhortation. Il se borne à manifester, sous l'apparence d'une réprimande, la pensée de Pierre concernant les enfants de la gentilité. S'il avait dit également : Pourquoi contraignez-vous les fidèles juifs à suivre les observances légales? sa parole n'eût pas été mieux acceptée; au lieu que maintenant, en s'occupant plutôt des fidèles venus de la gentilité, il parvient à corriger ceux de la nation juive. Moins les reproches sont acerbes, mieux ils sont écoutés. Nul d'entre les Gentils n'eût pu se plaindre de Paul parlant en faveur des Juifs. Pierre couvre tout de son silence, se résignant à passer pour avoir commis une dissimulation, et la commettant en réalité pour tirer d'erreur ceux de son peuple. Voilà pourquoi Paul commence par l'interpeller directement : « Si vous, quoique étant juif. » Dans la suite il étend sa parole à tous, il s'y comprend lui-même, il s'exprime ainsi : « Nous sommes juifs de naissance, et non du nombre des Gentils restés dans le péché. » C'est une instruction; mais on y sent de plus la réprimande à l'adresse des Juifs.

6. Il agit de même ailleurs; paraissant dire une chose, il en insinue une autre; ainsi, dans son Epître aux Romains : « Je me rends maintenant à Jérusalem pour le service des saints. » *Rom.*, XV, 25. Son intention n'était pas de leur dire pour quel motif il allait à Jérusalem, c'était pour les exciter à l'aumône qu'il leur apprenait ce voyage. S'il eût voulu simplement le leur apprendre, il aurait dû se borner à ces mots : « Je pars pour aller servir les saints. » Mais voyez tout ce qu'il ajoute : « La Macédoine et l'Achaïe ont jugé bon de s'imposer une contribution en faveur des saints souffrant l'indigence à Jérusalem. Cela leur a paru bon, et c'est l'acquittement d'une dette. » *Ibid.*, 26, 27. Il complète sa pensée : « Si les nations ont eu part à leurs biens spirituels, il est juste qu'elles leur fournissent des secours matériels. » *Ibid.* Voyez comment, dans le passage qui nous occupe, il agit avec force sur l'esprit des Juifs, tout en leur donnant le change. Il parle avec autorité : « Nous sommes Juifs de naissance, et non des pécheurs venus de la gentilité. » Que signifie cette expression : « Juifs de naissance? » Nous ne sommes pas des prosélytes, nous avons été formés dans la loi dès nos plus tendres années; et puis, renonçant à la première éducation, nous avons embrassé la foi dont le Christ est l'objet. « Sachant que l'homme ne saurait être justifié par les œuvres légales, et ne l'est que par la foi en Jésus-Christ, et nous aussi nous croyons en lui. » Remarquez encore ici avec quelle sûreté il énonce chaque chose. Nous avons abandonné la loi, dit-il, non parce que nous la jugions mauvaise, mais parce qu'elle était impuissante. La circoncision est donc superflue, du moment où la loi ne confère pas la justice. Il se borne à parler ainsi maintenant; il déclare dans la suite qu'à l'inutilité la loi joint encore un danger.

C'est une chose qu'il faut surtout remarquer, que cette force avec laquelle il s'exprime. Après avoir d'abord dit : « L'homme n'est pas justifié par les œuvres légales, » il poursuit en ces termes : « Si demandant la justification au Christ, nous sommes nous-mêmes trouvés pécheurs, le Christ est donc le ministre du péché. » Si la foi que nous avons en lui n'est pas capable de nous justifier, s'il faut de nouveau recourir à la loi ; si, quand nous avons quitté la loi pour le Christ, nous sommes condamnés, au lieu d'être justifiés, par ce fait même, c'est à lui que nous devons nous en prendre de cette condamnation, puisque nous n'avons abandonné la loi que pour nous attacher à lui. — Voyez-vous à quelles conséquences absurdes il pousse les contradicteurs, avec quelle puissance de déduction il les combat ? — S'il ne fallait pas abandonner la loi, semble-t-il dire, et si nous l'avons abandonnée pour le Christ, comment devons-nous être jugés ? — Pourquoi donc adressez-vous à Pierre ce langage et cette leçon ? Ne sait-il pas cela mieux que tous ? Est-ce que Dieu ne lui a pas fait voir qu'on doit s'abstenir dans la circoncision de juger l'homme incirconcis ? Dissertant là-dessus avec les Juifs, ne leur a-t-il pas généreusement résisté en vertu de sa vision ? N'a-t-il pas lancé de Jérusalem, et non une fois seule des documents solennels à ce sujet ? — Mais Paul ne parle pas ainsi dans le but de corriger Pierre ; c'est à lui seulement qu'il devait s'adresser, voulant reprendre les disciples. Cela d'ailleurs n'est pas exclusivement pour les Galates, c'est pour tous ceux qui sont atteints du même mal. Aujourd'hui même, bien qu'on ne reçoive pas la circoncision, on jeûne, on observe le sabbat avec les Juifs, on se livre aux mêmes pratiques, se dépouillant ainsi de la grâce. — Le Christ ne servant de rien à qui se faisait circoncire, comprenez combien le péril est grand, quand on y joint le sabbat et le jeûne, quand on observe deux préceptes au lieu d'un ; péril plus grand encore à raison du temps. Ceux-là judaïsaient lorsque la cité, le temple et les institutions étaient encore debout ; ceux-ci s'attachent à quelques observances, bien qu'ils aient sous les yeux le châtiment tombé sur la race juive, la cité renversée.

Quelle excuse peuvent avoir ceux qui s'efforcent d'observer la loi dans un temps où les Juifs ne le peuvent plus, malgré l'ardent désir qu'ils en ont ? Vous avez revêtu le Christ, vous êtes devenu le membre du Seigneur, votre nom est inscrit dans la cité céleste, et vous rampez encore parmi les débris de la loi ? Pourrez-vous bien obtenir le futur royaume ? Ecoutez Paul vous affirmant que l'Evangile est ruiné par l'observation de la loi. Examinez en outre de quelle façon, et frémissez, fuyez loin de l'abîme. Pourquoi gardez-vous le sabbat et pratiquez-vous leurs jeûnes ? Sans doute parce que vous craignez la loi et que vous n'osez pas omettre de telles œuvres. Mais vous ne craindriez pas de renoncer à la loi si vous aviez une plus haute idée de la foi, si vous ne la regardiez comme insuffisante, comme incapable de vous sauver. Dès que vous n'osez pas renoncer au sabbat, il est manifeste que la loi vous fait trembler et vous paraît encore en vigueur. S'il en est ainsi, ce n'est pas une partie de la loi seulement, ce n'est pas un précepte qu'il faut observer ; d'autre part, si toute la loi subsiste, la justice qui nous est communiquée par la foi ne tarde pas à disparaître. Dès que vous observez le sabbat, pourquoi pas la circoncision ? et qui vous empêcherait alors d'offrir les anciennes victimes ? S'il faut observer la loi, il faut l'observer tout entière ; s'il ne faut pas l'observer tout entière, il ne faut pas non plus l'observer en partie. Puisque vous craignez d'être condamnés quand vous en omettez une partie, bien plus devriez-vous craindre de ne pas l'observer en totalité. Si la violation totale ne vous mérite pas un châtiment, moins encore la violation partielle : si le châtiment est encouru dans ce dernier cas, à plus forte raison le sera-t-il dans le premier. Supposé qu'il faille observer toute la loi, il ne faut plus par là même obéir au Christ : en obéissant au Christ, on transgresse nécessairement la loi. S'il était vrai que la loi fût obligatoire, ceux qui ne l'observeraient pas seraient des prévaricateurs, et dans le fond le Christ serait lui-même l'auteur de cette prévarication ; car le Christ n'a pas tenu compte de la loi sur ces points, et nous a de plus ordonné de n'en tenir aucun compte.

7. Voyez-vous où vont aboutir les judaïsants ?

Absurdités où aboutissaient les judaisants.

Celui qui nous est l'auteur de la justice, ils en font l'auteur du péché, comme s'exprime l'Apôtre : « Est-ce que le Christ est le ministre du péché ? » Après avoir ainsi fait ressortir l'absurdité, il n'a plus besoin d'en donner la preuve ; il lui suffit de poser simplement la négation, et de s'écrier : « A Dieu ne plaise. » Contre ce qui choque le bon sens ou l'honnêteté on n'a pas à déployer l'appareil d'une démonstration ; on pose l'affirmation contraire, et c'est assez. « Si je relève ce que j'ai démoli, je me constitue moi-même prévaricateur. » Quelle sagesse ! Eux prétendaient que la prévarication consistait à ne pas observer la loi : sa doctrine est diamétralement opposée ; car le transgresseur est celui qui garde la loi, transgresseur, non de la foi seulement, mais de la loi elle-même. C'est de la loi qu'il est dit : « Si je relève ce que j'ai démoli. » Voici la pensée de l'Apôtre : La loi n'existe plus, et nous faisons profession de le croire ; c'est pour cela que nous l'abandonnons et que nous allons demander le salut à la foi. Si nous nous obstinons donc à consolider la loi, nous devenons par là même des prévaricateurs, puisque nous tâchons de conserver des institutions abolies par Dieu. L'Apôtre nous fait voir ensuite comment elles sont abolies : « Par le moyen de la loi, je suis mort à la loi. » On peut considérer cette parole sous un double aspect : Ou bien il parle d'abord de la grâce, qu'il désigne aussi sous le nom de loi, comme dans ce texte : « La loi de l'Esprit de vie m'a délivré ; » *Rom.*, VIII, 2 ; ou bien il parle toujours de l'ancienne loi, en déclarant qu'il est mort à la loi par le moyen de cette loi même ; et c'est alors comme s'il disait : La loi elle-même m'a conduit à lui refuser mon obéissance ; de telle sorte que, si je l'accomplissais désormais, je la transgresserais. — Comment cela, de quelle façon ? — Moïse a dit : « Le Seigneur Dieu vous suscitera parmi vos frères un prophète semblable à moi ; vous l'écouterez ; » *Deut.*, XVIII, 15 ; et Moïse parlait du Christ. Il est donc manifeste qu'en repoussant le Christ on transgresse la loi. Nous pouvons encore attacher un autre sens à cette parole : « Par la loi je suis mort à la loi. » La loi veut qu'on accomplisse tout ce qu'elle porte écrit ; elle frappe quiconque ne l'accomplit pas. Dès lors nous sommes tous morts à la loi, personne ne l'ayant accomplie.

Observez avec quelle modération, dans ce passage comme ailleurs, il fait le procès aux institutions antiques. Il n'a pas dit : La loi est morte pour moi ; mais bien : « Je suis mort à la loi. » Voici ce qu'il veut dire : Un homme mort ne saurait évidemment obéir aux préceptes de la loi ; je ne le puis pas davantage, moi qui suis mort en vertu de la malédiction inhérente à cette loi ; je suis mort à ce qu'elle ordonne. Elle n'a plus d'autorité sur un mort tué par elle-même, non-seulement dans son corps, mais encore dans son âme ; et cette dernière mort est la cause de la première. — Que telle soit sa pensée, on le voit clairement par la suite : « Afin de vivre pour Dieu, je suis crucifié avec le Christ. » Comme il venait de déclarer qu'il était mort, quelqu'un eût pu lui dire : Comment donc vivez-vous ? Il dévoile aussitôt la cause de la vie, il enseigne que le Christ prend ce mort victime de la loi, et le rend à la vie par sa propre mort. C'est un double miracle qui nous apparaît : la résurrection d'un mort, cette résurrection opérée par la mort. L'Apôtre désigne ici la vie sous le nom de mort ; c'est le sens de cette parole : « Afin de vivre pour Dieu, je suis crucifié avec le Christ. » — Comment celui qui vit et respire, demandera-t-on, est-il crucifié ? Que le Christ l'ait été, c'est une chose évidente ; mais vous, comment êtes-vous crucifié puisque vous vivez encore ? — Voyez de quelle manière il l'explique : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. » En disant : « Je suis crucifié avec le Christ, » il parle du baptême ; en ajoutant : « Je vis, mais ce n'est plus moi, » il parle du genre de vie qui vient ensuite et par lequel nos membres sont mortifiés. Que faut-il entendre par ce mot : « C'est le Christ qui vit en moi ? » Je ne fais rien que le Christ ne veuille. La mort dont il est question n'est pas celle que nous subissons tous, c'est la mort dont les péchés sont la cause ; et la vie de même est l'affranchissement du péché. Impossible de vivre pour Dieu quand on n'est pas mort au péché. Comme le Christ a subi la mort

corporelle, j'ai subi la mort spirituelle. Paul a dit : « Mortifiez vos membres qui sont sur la terre, j'entends la fornication, l'adultère, toute impureté ; » *Coloss.*, III, 5 ; et de plus : « Notre vieil homme est crucifié ; » *Rom.*, VI, 6 ; ce qui s'est fait dans l'eau baptismale. Si vous demeurez ensuite mort au péché, vous vivez en Dieu ; si vous retombez dans le péché, vous détruisez en vous cette vie divine. C'est ce dont Paul se garde bien, il persiste dans un état complet de mort. Si je vis en Dieu, semble-t-il dire, d'une vie toute différente de celle que j'avais sous la loi, si pour la loi je ne suis plus qu'un mort, je ne puis l'observer en rien.

8. Remarquez la ferme pureté de ce genre de vie, admirez au suprême degré cette âme bienheureuse. Au lieu de dire absolument : « Je vis, » Paul ajoute : « C'est le Christ qui vit en moi. » Qui oserait prononcer une semblable parole? Comme sa volonté se confondait avec celle du Christ, comme il avait rejeté tous les biens de la terre, pour exécuter en tout les désirs de son Maître, il n'a pas dit : Je vis dans le Christ; il a dit une chose bien plus grande : « C'est le Christ qui vit en moi. » De même que, quand le péché l'emporte, c'est lui qui vit et qui mène l'âme comme il veut; de même, si le péché meurt en nous, si c'est le bon plaisir du Christ que nous accomplissons, notre vie désormais n'est pas celle d'un homme, c'est le Christ qui vit, agit, triomphe en nous. Comme de telles expressions : « Je suis crucifié avec lui... Je ne vis plus..., je suis mort, » étaient autant d'énigmes pour le grand nombre, il poursuit : « Quoique je vive encore dans la chair, je vis dans la foi du Fils de Dieu. » Ce que je viens de dire s'applique à la vie spirituelle; et cependant la vie corporelle même, à bien examiner, a pour principe et pour mobile la foi dans le Christ. Par mon ancien genre de vie, celle que j'avais menée sous la loi, j'étais digne du dernier supplice, ou plutôt j'étais déjà perdu : « Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu; » *Rom.*, III, 23; nous n'attendions plus que la sentence, et le Christ nous a délivrés ; nous étions déjà morts, sinon en fait, du moins par cette sentence inévitable ; il nous a délivrés quand nous n'attendions plus que le coup mortel. La loi nous accusait, Dieu prononçait notre condamnation ; et c'est alors que le Christ s'est présenté lui-même à la mort, et nous a de la sorte arrachés à la mort. « Si je vis donc maintenant dans la chair, c'est que je vis dans la foi. » Par la force des choses, rien n'empêchait que nous ne fussions exterminés, ce qui eut lieu lors du déluge ; mais l'avénement du Christ, arrêtant la colère divine, a fait que je vis dans la foi. Pour vous bien convaincre que l'Apôtre le dit, écoutez la suite du texte. Après ces mots : « Si je vis maintenant dans la chair, c'est que je vis dans la foi, » viennent ceux-ci : « Du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi. »

Que faites-vous, ô Paul? Vous réclamez comme vous étant propre ce qui appartient à tous, ce qui s'est accompli pour le salut du monde? — Il n'a pas dit : Qui nous a aimés ; mais bien : « Qui m'a aimé. » L'Evangéliste cependant s'était exprimé d'une autre façon : « Dieu a tellement aimé le monde. » *Joan.*, III, 16. Et vous-même avez dit : « Il n'a pas épargné son propre Fils, il l'a livré, » non pour vous seul, pour tous les hommes, « pour se former un peuple particulier. » *Rom.*, VIII, 32; *Tit.*, II, 14. Que signifie ce langage? Reconnaissant l'état désespéré de la nature humaine et la sollicitude ineffable du Christ, les maux dont il nous a délivrés et les biens dont il nous a comblés, l'Apôtre laisse échapper ce cri d'amour et de reconnaissance. Les prophètes aussi se sont comme approprié le Dieu de tous les êtres; voici comme ils parlent : « Dieu, mon Dieu, dès l'aurore je veille vers vous. » *Psal.* LXII, 1. Paul nous enseigne encore que chacun de nous doit rendre grâces au Christ comme s'il était venu pour lui seul. Il n'eût pas refusé d'accomplir les mêmes mystères, en effet, pour un seul homme ; car il a pour chacun le même degré d'amour que pour l'univers entier. Il est vrai que la victime s'est offerte pour toute la race humaine, et suffisait à nous sauver tous; mais en réalité les croyants seuls ont mis à profit le bienfait suprême. De ce que tous ne se sont pas rendus, il n'a pas cru devoir renoncer à cette immolation. Le festin dont il a parlé dans l'Evangile était également

préparé pour tous; si les invités ne voulurent pas se rendre, les mets ne furent pas retirés pour cela, ils servirent pour d'autres : le Sauveur a fait de même ici. Une brebis seule s'était égarée loin des quatre-vingt-dix-neuf; il ne l'abandonna pas. L'Apôtre insinue la même chose à propos des Juifs, quand il s'exprime de la sorte : « Qu'importe si quelques-uns n'ont pas cru? Est-ce que leur incrédulité privera de son effet la divine promesse? Gardons-nous de le penser. Que Dieu soit véridique et tout homme menteur. » *Rom.*, III, 3, 4. Eh quoi! lorsque son amour pour vous est allé jusqu'à se livrer lui-même, à vous ramener de l'abîme du désespoir à cette vie heureuse et splendide, vous retourneriez, après tant de bienfaits reçus, aux vieilles institutions!

Dès qu'il a mis en avant tout ce que la raison peut démontrer, il se prononce d'une manière ferme et décisive : « Je ne rejette pas la grâce de Dieu. » Qu'ils l'entendent les chrétiens qui judaïsent encore à notre époque, et ne se sont pas détachés de la loi; c'est aussi pour eux que ces choses sont dites. « Si la justice peut s'obtenir par la loi, le Christ est mort en pure perte. » Quoi de plus grave qu'un tel péché? Quoi de plus propre à confondre qu'un semblable discours? Si le Christ est mort, c'est sans doute parce que la loi ne pouvait pas nous justifier; car, si elle avait cette puissance, il était inutile que le Christ mourût. Or, peut-on raisonnablement supposer qu'une si grande chose, une chose qui nous remplit d'effroi, qui dépasse toute intelligence humaine, ce mystère profond après lequel soupiraient les patriarches, que les prophètes annonçaient, que les anges ont contemplé dans l'extase, que tous reconnaissent comme la suprême manifestation de la divine bonté, demeure vaine et stérile? A la pensée d'une aussi révoltante supposition, d'un blasphème aussi monstrueux, et qui cependant résultait bien de leur conduite, l'Apôtre en vient même à les insulter.

CHAPITRE III.

« Insensés Galates, qui vous a fascinés, vous dont les yeux ont vu Jésus-Christ si vivement retracé, et comme crucifié parmi vous? »

1. Paul change maintenant de ton. Dans ce qui précède il a montré qu'il n'était apôtre ni des hommes ni par les hommes, et, de plus, qu'il n'avait pas eu besoin d'être instruit par les apôtres; il a déclaré qu'il est lui-même un maître entièrement digne de foi; le voilà parlant désormais avec une autorité plus grande, établissant le parallèle entre la foi et la loi. Il a dit au commencement de cette lettre : « Je suis étonné de ce que vous allez avec tant de promptitude » *Gal.*, I, 6, à d'autres enseignements; et maintenant il s'écrie : « Insensés Galates! » Son indignation éclate enfin; après qu'il s'est justifié lui-même, tout étant bien prouvé, il la laisse déborder au grand jour. S'il les traite d'insensés, ce n'est pas une parole qui doive vous surprendre; l'Apôtre ne viole pas la loi du Christ qui nous défend d'appeler insensé notre frère, il l'observe plutôt en agissant comme il fait. Ce n'est pas précisément d'appeler son frère insensé qui nous est défendu dans l'Evangile, c'est de l'appeler ainsi sans motif. Or, plusieurs méritaient bien cette qualification, puisqu'ils se rejetaient dans les anciennes observances après tant de merveilles opérées, comme si rien n'était survenu. Si, malgré cela, vous accusez Paul de leur faire outrage, vous accuserez également Pierre d'homicide à raison de sa conduite envers Sapphire et Ananie. En ceci la folie d'une telle accusation serait même moins flagrante qu'en cela. Observez encore, je vous prie, que ce n'est pas en commençant qu'il parle avec cette véhémence; c'est après tant de reproches et d'arguments, alors que la vérité même, et non l'Apôtre, leur avait infligé d'avance ce châtiment. Il leur avait déjà démontré qu'ils abandonnaient la foi, qu'ils rendaient la mort du Christ inutile, quand il leur adresse cette sévère leçon, moins sévère, même qu'ils ne la méritaient; car leur prévarication méritait réellement une toute autre

flétrissure. Et puis examinez avec quel empressement il tempère la rigueur du coup qu'il a frappé. Au lieu de dire : Qui vous a séduits? qui vous a fait tomber dans le piége? il dit : « Qui vous a fascinés? » Le reproche est bien adouci, il n'est pas même exempt d'éloge. De telles expressions font clairement entendre qu'ils ont dû faire auparavant des choses dignes d'envie, et que le démon, pour se venger de leur bonheur et pour en arrêter le cours, a suscité les ténèbres présentes.

Cette envie dont il est ici question, comme cet œil pervers dont il est parlé dans l'Evangile, ce n'est pas une influence exercée par le regard, gardez-vous de le croire; l'œil n'a rien de mauvais par lui-même; c'est la passion qui se trouve ainsi désignée. L'œil n'a qu'un office, voir simplement; le regard mauvais vient d'une âme corrompue. Comme c'est par cet organe que les choses extérieures agissent sur nous, les richesses d'ailleurs étant la principale cause de l'envie, et les richesses tombant immédiatement sous nos yeux, aussi bien que la puissance et l'appareil dont elle est entourée, le divin Maître appelle œil mauvais, non la vision elle-même, mais la basse jalousie qui parfois l'accompagne. Quand l'Apôtre dit : « Qui vous a fascinés? » il emprunte cette image, non point à l'action qui aurait pour but de guérir ou de compléter un organe, mais plutôt à celle qui l'amoindrirait; et c'est le propre de l'envie d'affaiblir ce qu'elle touche ou de le vicier entièrement, loin d'y rien ajouter. En parlant de la sorte, il n'entend pas dire que l'envie soit douée d'un pouvoir réel; il déclare seulement que les hommes qui donnent de pareils enseignements sont poussés par cette passion dégradante. « Vous dont les yeux ont vu le Christ si vivement retracé, crucifié même parmi vous. » — Ce n'est pas cependant chez les Galates, c'est à Jérusalem que le Christ a été crucifié; pourquoi donc ce langage? — Pour montrer la force de la foi, qui va jusqu'à rendre présentes les choses éloignées. Du reste, l'idée de crucifiement n'est pas là d'une manière absolue, on y voit aussi celle d'écriture ou de description; et l'Apôtre fait entendre que les fidèles voyaient mieux des yeux de la foi que certains témoins n'avaient vu des yeux du corps. La plupart de ces derniers n'avaient retiré de ce spectacle aucun fruit, tandis que beaucoup d'autres qui n'avaient pas été présents, s'y transportèrent ensuite par la force de leur foi.

Il mêle ainsi la louange et le reproche : il les loue de ce qu'ils ont accepté avec tant de confiance les faits qu'on leur a transmis; il leur reproche d'abandonner celui qu'ils ont vu dépouillé de ses vêtements, meurtri de soufflets, percé de coups, conspué, couvert d'outrages, abreuvé de vinaigre, accusé par des larrons, le côté ouvert par la lance, toute chose comprise dans le tableau du crucifiement, et de ce qu'ils sont revenus à la loi, sans respect pour tant de souffrances. Remarquez de plus comme il laisse de côté le ciel, la terre, la mer et toutes les créatures, pour proclamer la puissance du Christ et porter la croix partout. C'était bien ici la suprême manifestation de la bonté divine envers nous. « Je ne veux apprendre de vous qu'une chose : est-ce par les œuvres de la loi que vous avez reçu l'Esprit, ou bien est-ce par la doctrine de la foi? » Comme vous ne prêtez pas une attention soutenue à de longs discours, semble-t-il dire, comme vous ne voulez pas étudier l'admirable économie du plan divin, à la vue de cet aveuglement extrême, je vais essayer de vous persuader par une parole brève et sommaire. Il les avait déjà convaincus par les mots qu'il avait adressés à Pierre; maintenant, il les interpelle d'une manière directe, établissant tout, non d'après les choses arrivées ailleurs, mais d'après celles qui s'étaient accomplies au milieu d'eux. Il fait reposer sa démonstration, non sur les grâces particulières qu'ils avaient eux-mêmes reçues, mais sur les dons communs à tous; de là cette question : « Je veux savoir de vous une seule chose : est-ce par les œuvres de la loi ou bien par les enseignements de la foi que vous avez reçu l'Esprit? » Vous avez reçu l'Esprit saint, vous avez opéré beaucoup de prodiges, ressuscitant les morts, purifiant les lépreux, annonçant l'avenir, parlant les langues; eh bien! la loi vous donna-t-elle jamais une pareille puissance? Non, rien de tel auparavant; la foi seule en est le principe.

2. N'est-ce donc pas le dernier excès de la démence d'abandonner cette foi, qui vous a comblés de tant de biens, pour revenir à la loi, qui n'a pu vous donner aucune de ces choses? « Vous êtes tellement insensés qu'après avoir commencé par l'Esprit, vous finissez par la chair. » Cette dure parole vient encore à propos. Alors que vous auriez dû par la suite progresser dans le bien, vous êtes revenus en arrière, loin d'aller en avant. D'ordinaire, on commence par ce qu'il y a de moins considérable, et puis on s'élève par degrés à ce qu'il y a de plus grand : vous avez fait tout le contraire. Si vous aviez commencé par les œuvres du corps, vous eussiez dû monter à celles de l'âme; au lieu de cela, vous êtes passés de l'esprit à la chair, des miracles à la circoncision. Oui, la circoncision a remplacé chez vous le pouvoir des miracles; après avoir saisi la vérité, vous êtes rétournés aux figures; après avoir contemplé le soleil vous avez cherché la lampe; après avoir pris la nourriture de l'homme vous avez redemandé le lait des enfants. Ce retour vers le passé se trouve clairement indiqué par le texte, on y voit que les faux apôtres se sont emparés d'eux et les ont traités comme des animaux privés de raison, et qu'eux-mêmes se sont abandonnés à tous leurs caprices. Ne dirait-on pas d'un chef d'armée, d'un guerrier plein de vaillance qui se jette dans l'infamie de la désertion après tant de victoires et de trophées, qui laisse même imprimer sur son corps le signe de l'esclavage? « Avez-vous donc en vain supporté tant de peines, si toutefois c'est en vain? » Cette parole est plus vive que la précédente. Le souvenir des miracles qu'ils avaient opérés ne pouvait pas agir sur eux-mêmes comme celui des luttes et des fatigues qu'ils avaient soutenues pour le Christ. Ces hommes-là, leur dit l'Apôtre, veulent vous enlever le mérite de tout ce que vous avez souffert; ils veulent vous ravir la couronne. Pour ne pas trop les ébranler cependant, pour ne pas briser leur énergie, il ne va pas jusqu'à la sentence, il s'interrompt en ajoutant : « Si toutefois c'est en vain. » Sortez de votre indolence, revenez à vous, et vos souffrances n'auront pas été vaines.

Où sont ceux qui de nos jours veulent retrancher la pénitence? Voilà des fidèles qui avaient reçu l'Esprit saint, opéré des miracles, confessé la foi, subi des périls et des persécutions sans nombre, et qui, néanmoins, étaient déchus de la grâce après tant d'œuvres accomplies. L'Apôtre leur déclare que, s'ils veulent, ils peuvent se relever. « Celui qui vous communique l'Esprit et qui, par vous, opère des miracles, considère-t-il les œuvres de la loi ou bien la docilité de la foi? » Avez-vous été favorisés d'un tel don, avez-vous fait éclater de tels signes parce que vous gardiez la loi, ou bien parce que vous aviez embrassé la foi? Point de doute, c'est à la foi que vous le devez. Comme les faux apôtres s'en allaient partout redisant sans cesse et dans tous les sens que la foi n'a pas de puissance sans le secours de la loi, Paul démontre, tout au contraire, que la foi ne sert plus de rien quand on y joint les observances légales, qu'elle n'a l'efficacité de son action qu'en dehors de la loi. « Qui que vous soyez, dit-il plus loin, si vous cherchez votre justification dans la loi, vous ne possédez plus la grâce. » *Galat.*, v, 4. Mais ce n'est que dans la suite qu'il s'explique avec cette confiance et cette clarté, prenant pied sur ce qu'il a démontré déjà; pour le moment, il trouve dans le passé les éléments de cette démonstration. Quand la loi n'était plus rien pour vous, quand vous n'étiez attachés qu'à la foi, vous avez reçu l'Esprit, vous avez opéré des prodiges. En avançant, le discours portant désormais sur la loi, Paul soulève une autre question, sujet des plus grandes luttes. Il fait comparaître Abraham, et certes avec autant d'à-propos que d'assurance et d'autorité; et voici comment il s'exprime : « Abraham crut à la parole de Dieu, comme il est écrit, et sa foi lui fut imputée à justice. » La puissance de la foi se manifeste assez par les miracles que vous avez opérés vous-mêmes; si vous le voulez, cependant, j'essayerai de vous la prouver encore par l'histoire des anciens temps. Or, comme le Patriarche était à leurs yeux un éminent personnage, c'est lui qu'il leur présente comme ayant été justifié par le même moyen. Avant le règne de la grâce, Abraham fut donc justifié par la

foi, bien qu'il fût riche en bonnes œuvres; à plus forte raison en sera-t-il ainsi de vous. Perdit-il quelque chose à n'avoir pas vécu sous la loi? Rien; la foi suffit pour le justifier. La loi n'existait pas encore; elle n'existe pas davantage aujourd'hui.

Voulant faire disparaître l'utilité de la loi, l'Apôtre cite un homme justifié avant la loi, détruisant ainsi d'avance une pareille objection. Alors la loi n'était pas encore donnée, et maintenant elle a cessé d'être. Les Juifs étant si fiers de tirer leur origine d'Abraham, et craignant d'être dépouillés de cette noblesse s'ils abandonnaient la loi, Paul retourne encore cette préoccupation en sa faveur et dissipe cette crainte, leur montrant que la foi surtout est leur titre de famille. Il l'avait plus amplement établi dans son épître aux Romains; il y revient néanmoins encore ici, puisqu'il ajoute : « Sachez donc que les enfants de la foi sont les vrais fils d'Abraham. » Ensuite il l'appuie du témoignage de l'Ancien Testament : « Prévoyant que Dieu justifierait les nations par la foi, l'Ecriture porte qu'il fut dit à Abraham : En toi seront bénies toutes les nations de la terre. » *Genes.*, XII, 3. Si donc ceux-là sont les fils d'Abraham qui marchent sur les traces de sa foi sans appartenir à sa race, et non ceux qui descendent réellement de lui, et voilà ce que signifie cette parole : « En toi toutes les nations seront bénies, » il est évident que les croyants sont entés sur cette tige.

3. Ce texte renferme encore un autre enseignement d'une très-haute portée. Ce qui jetait le trouble dans les esprits, c'est que la loi fût plus ancienne et que la foi ne soit venue qu'après; l'Apôtre détruit aussi cette fausse appréciation, en leur faisant voir, par l'exemple même du Patriarche, que la foi a précédé la loi, leur père ayant été justifié avant que la loi eût paru. Il leur fait voir en outre que les événements présents réalisent la prophétie : « Prévoyant que Dieu justifierait les nations par la foi, » et non par la loi; l'Ecriture nous relate les termes de la promesse. Qu'est-ce à dire? Celui-là même qui nous a donné la loi avait décrété, avant de la donner, qu'il justifierait les nations par la foi. Il ne s'agit pas là d'une simple révélation, c'est une promesse heureuse, et vous comprenez déjà que le Patriarche a dû se réjouir d'un tel mode de justification et l'appelait de tous ses vœux. Ils étaient encore saisis d'une autre crainte; car il est écrit : « Maudit soit quiconque ne restera pas fidèle à toutes les dispositions de cette loi, de manière à les accomplir. » *Deut.*, XXVII, 26. Paul dissipe également cette crainte et se fait habilement un moyen de ce qui se présente comme un obstacle; il prouve que, bien loin de mériter la malédiction en abandonnant la loi, on mérite la bénédiction, et que le contraire a lieu pour ceux qui s'obstinent à la maintenir. Ces derniers disent : Maudit celui qui n'observera pas la loi; et Paul lance l'anathème à celui qui l'observe et proclame heureux celui qui s'en est affranchi. Ils disent encore : Maudit celui qui ne s'attache qu'à la foi; et il déclare qu'on est béni par cela même. Comment pose-t-il toutes ces affirmations? Nous n'avons pas promis une chose sans importance; aussi faut-il prêter une grande attention à ce qui suit.

Il venait de rappeler, comme pour nous tracer la voie, ce que le Seigneur avait dit au Patriarche : « En toi seront bénies toutes les nations de la terre. » Et c'était dans un temps où la loi n'existait pas encore, où la foi seule existait. D'après cela, Paul raisonne et continue : « Ceux qui viennent donc de la foi sont bénis avec Abraham, qui fut aussi fidèle. » On aurait pu en prendre occasion pour objecter : Il a été justifié par la foi, sans doute; mais quoi d'étonnant, la loi n'ayant pas encore été donnée? Ce qu'il importe de démontrer, c'est que la foi justifie après la promulgation de la loi. Il y vient, il démontre même plus qu'on ne demande, à savoir, non-seulement que la foi justifie, mais aussi que la loi désormais soumet à la malédiction ceux qui l'observent. Voulez-vous n'en pas douter, entendez les paroles mêmes de l'Apôtre : « Tous ceux qui procèdent des œuvres de la loi sont soumis à la malédiction. » C'est une affirmation pure, sans preuves à l'appui. — Quelle preuve exigez-vous? Elle est dans la loi même : « Maudit quiconque ne demeure pas fidèle à toutes les prescriptions de cette loi, afin

de les accomplir. » Paul continue : « Que personne ne soit justifié dans la loi, c'est une chose évidente pour tous. » En effet, tous les hommes ont péché et sont soumis à la malédiction. Il ne s'exprime pas cependant d'une manière aussi formelle, de peur de paraître donner son propre sentiment; mais il prouve la même chose par un témoignage qui comprend et résume ces deux points : que tout le monde tombe sous la malédiction, personne n'ayant accompli la loi; que la foi est le principe de la justification. Quel est ce témoignage? Celui du prophète Habacuc parlant de la sorte : « Le juste vit de la foi. » *Hab.*, II, 4. Cela prouve, non-seulement que la foi est le principe de la justification, mais encore qu'il n'est pas possible d'être sauvé par la loi. Personne n'ayant gardé la loi, semble-t-il dire, tous étant tombés sous la malédiction pour l'avoir transgressée, une voie plus facile nous est ouverte, celle de la foi, et c'est le signe le plus certain qu'on ne saurait être justifié par la loi. Il n'a pas été dit par le prophète : Le juste vit de la loi; c'est dans la foi qu'il nous montre la source de la vie.

« Or, la loi ne provient pas de la foi; mais bien celui qui accomplira ces préceptes y trouvera la vie. » Cela veut dire qu'indépendamment de la foi, la loi réclame les œuvres, tandis que la grâce sauve et justifie par la foi. Voyez-vous comme Paul a démontré que les hommes attachés à la loi, par là même qu'elle ne saurait être accomplie, encourent la malédiction. Mais comment la foi a-t-elle la puissance de justifier? C'était une chose antérieurement promise, et qui se trouve établie sur d'inébranlables fondements. La loi n'ayant pas la force suffisante pour conduire l'homme à la justification, la foi fut révélée comme un puissant remède, capable d'opérer ce qui n'était pas possible à la loi. Du moment donc où l'Ecriture nous déclare que le juste vivra de la foi, refusant de la sorte à la loi la faculté de sauver; du moment où le Patriarche a été justifié par la foi, la puissance de cette dernière est clairement manifestée. Il n'est pas moins évident qu'on encourt la malédiction en ne restant pas dans la loi jusqu'au bout, et qu'en s'attachant à la foi on acquiert la justice. — Et quel moyen avez-vous de nous prouver, dira-t-on peut-être, qu'on ne s'expose plus à la malédiction en abandonnant la loi? Abraham l'avait précédée; mais nous qui avons porté le joug de la servitude, nous avons dès lors accepté cette sentence. Qui nous en a délivrés? — Paul se hâte d'aller au-devant de cette objection, bien qu'elle soit résolue par les paroles qui précèdent. En effet, quand une fois on est justifié, quand on est mort à la loi, quand on est en possession d'une vie nouvelle, comment serait-on sujet à la malédiction?

L'Apôtre ne s'en contente pas, néanmoins, il fait encore triompher la vérité d'une autre façon : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, en devenant maudit pour nous; car il est écrit : Maudit quiconque est pendu au bois. » *Deut.*, XXI, 23. Mais une autre malédiction était ainsi formulée : « Maudit quiconque ne restera pas fidèle aux préceptes consignés dans le livre de cette loi. » *Ibid.*, XVII, 26. Et qu'importe? Le peuple l'avait réellement encourue, n'étant pas resté fidèle, personne même ne pouvant accomplir toute la loi; mais le Christ a changé cette malédiction pour une autre, celle-ci : « Maudit quiconque est pendu au bois. » Puis donc que le pendu est maudit, et que le transgresseur de la loi l'est aussi, il n'était pas nécessaire d'être soumis à cette dernière malédiction, pour pouvoir l'effacer; il suffisait d'en accepter une autre à la place de celle-là : c'est ce que le Christ a fait, et l'expiation est le résultat de cet échange. Supposez un homme innocent qui prend sur lui la mort prononcée contre un coupable, et qui la subit réellement par cette usurpation sublime : c'est la fidèle image du Christ. Il n'était pas sujet à la malédiction qui frappe les transgresseurs; il s'est alors chargé de l'autre, et de la sorte il a tout expié, lui qui « n'a pas commis le péché, ni jamais admis la tromperie dans sa bouche. » *Isa.*, LIII, 9.

4. De même donc qu'en mourant il a délivré de la mort ceux qui devaient mourir, de même, en se chargeant de la malédiction, il les en a sauvés. « Afin que la bénédiction d'Abraham parvînt aux nations. » Comment cela? « Toutes les nations seront bénies dans ta descendance, » *Gen.*, XXII, 18, c'est-à-dire dans le Christ. On

ne dira pas peut-être que cette promesse regarde les Juifs; car serait-il possible que des hommes soumis à la malédiction comme transgresseurs fussent pour d'autres une cause de bénédiction? Un maudit ne communique pas une bénédiction dont il est lui-même privé. Il est dès lors évident que tout cela concerne le Christ; il est le descendant d'Abraham, par lui les nations sont bénies et l'Esprit saint est donné suivant la promesse; ce que l'Apôtre indique également : « Afin qu'elles reçoivent par la foi la promesse de l'Esprit. » Comme une pareille grâce ne saurait descendre dans une âme coupable et souillée, les hommes sont d'abord bénis et délivrés de la malédiction; puis, justifiés qu'ils sont par la foi, ils attirent en eux-mêmes la grâce de l'Esprit. Ainsi donc, la croix a levé la malédiction, et la foi nous justifie; la justice à son tour nous a concilié la grâce de l'Esprit saint. « Frères, je vous parle le langage de l'homme, et même quand un homme a fait un testament valable, nul ne peut le casser ni en changer les dispositions. » Que veut-il dire par ces mots : « Je vous parle le langage de l'homme? » Je prends un exemple dans les usages ordinaires de la vie. Après avoir appuyé sa proposition sur les Ecritures, sur les miracles accomplis au milieu d'eux, sur les souffrances du Christ, sur la foi du Patriarche, il en vient maintenant aux coutumes établies. Paul agit constamment de la sorte, pour adoucir le ton de son discours, pour le faire mieux accepter, pour le rendre plus accessible aux esprits les moins élevés.

Instruisant les Corinthiens, il leur parlait en ces termes : « Qui paît un troupeau sans se nourrir de son lait? Qui plante une vigne sans manger de son fruit? » I *Cor.*, IX, 7; aux Juifs il disait encore : « C'est par la mort qu'un testament est validé; il n'a pas de valeur tant que vit celui qui l'a fait. » *Hebr.*, IX, 17. On trouverait dans beaucoup d'autres passages de semblables raisonnements développés par l'Apôtre. Dieu lui-même, dans l'ancienne loi, s'exprime de la même manière : « Une femme oubliera-t-elle son enfant? » *Isa.*, XLIX, 15. « L'argile dira-t-elle au potier : Que fais-tu? » *Ibid.*, XXIX, 16. Dans le prophète Osée, il se compare au mari dédaigné par sa femme. Dans les figures, on voit des exemples nombreux empruntés aux choses humaines : ainsi, quand le prophète prend une ceinture, quand il entre dans l'humble maison d'un potier. Mais, enfin, que signifie l'exemple qui nous occupe? Que la foi remonte à des temps antérieurs, que la loi est plus récente et n'a même qu'une durée limitée, sa mission étant d'ouvrir un plus large chemin à la foi. Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : « Frères, je vous parle le langage de l'homme. » Si l'homme fait un testament, est-ce que quelqu'un ose y mettre la main pour y modifier quelque chose, pour y rien ajouter? Tel est le vrai sens de la dernière expression du texte. A plus forte raison, devons-nous conclure, faut-il respecter les volontés de Dieu. En faveur de qui le Seigneur a-t-il testé? « C'est à Abraham que les promesses ont été faites : Dans ta race seront bénies toutes les nations. Il n'a pas dit : Dans ceux de ta race, comme s'il était question de plusieurs; il indique qu'il entend parler d'un seul enfant de cette race, et c'est le Christ. Or, je vous le déclare, ce testament d'abord fait par Dieu en faveur du Christ, la loi survenue quatre cent trente ans après ne l'a pas abrogé de manière à rendre nulle la promesse. En effet, si l'héritage vient de la loi, il ne vient plus de la promesse; et, cependant, c'est par la promesse que Dieu l'a donné à Abraham. » Voilà donc Dieu faisant testament en faveur du Patriarche et lui déclarant que, par quelqu'un de sa race, les bénédictions seraient transmises aux nations étrangères.

Comment la loi pourrait-elle bouleverser de telles dispositions? Mais, comme la comparaison ne saurait s'appliquer tout entière à l'objet proposé, l'Apôtre dit encore dans ce sens : « Je parle le langage de l'homme. » N'allez pas mesurer là-dessus la magnificence de Dieu. Prenez l'exemple au principe. Le Seigneur avait promis à Abraham que par un homme de sa race les nations seraient bénies; or, le Christ appartient réellement à cette race. Quatre cent trente ans après, la loi est donnée. Si c'est donc la loi qui confère les bénédictions, la vie et la justice, la promesse est abolie. Comment, lorsque personne

n'abolit le testament d'un homme, le testament de Dieu serait-il aboli après quatre cent trente années? Et, dans le fait, si ce n'est pas ce testament même qui donne ce qui a promis, si c'est un autre qui le donne, évidemment il est effacé. Peut-on raisonnablement parler de la sorte? « Pourquoi, dès lors, la loi a-t-elle été donnée? A cause des transgressions. » Non, elle n'est pas inutile. Voyez-vous comme l'Apôtre prévoit tout? Ne dirait-on pas qu'il a des yeux sans nombre? Il avait exalté la foi, déclarant que la loi était moins ancienne. De peur que quelqu'un n'en conclût que celle-ci n'avait pas d'utilité, il prévient cette fausse opinion, il montre que la loi, bien loin d'être inutile, avait été la source des biens les plus précieux. C'est à cause des prévarications, nous dit l'Apôtre, qu'elle a été donnée. Cela signifie qu'elle avait pour objet d'ôter aux Juifs une sécurité funeste et de les empêcher de tomber dans le dernier excès de la perversité; qu'elle devait leur être un frein, une leçon permanente, une règle de conduite et de vie; qu'ils en observeraient quelques préceptes, s'ils ne l'accomplissaient pas entièrement. La loi ne leur était donc pas d'un médiocre avantage. Et jusques à quand devait-elle subsister? « Jusqu'à ce que viendrait ce rejeton à qui la promesse était faite. » Il parle du Christ. Si donc elle doit seulement durer jusqu'à l'avénement du Christ, pourquoi la prorogez-vous au delà, quand elle n'a plus de raison d'être? « Disposée par les anges dans la main du Médiateur. » Ou bien ce sont les prêtres qu'il appelle des anges, ou bien il déclare que les anges ont servi à l'établissement de la loi. Par médiateur il entend le Christ, déclarant par là même qu'il existait auparavant et qu'il a donné la loi. « Il n'y a pas de médiateur pour un seul être; or, il n'est qu'un Dieu. »

5. Que diront ici les hérétiques? Si de ce qu'il n'est qu'un vrai Dieu, il ne s'ensuit pas que le Fils soit vraiment Dieu, il s'ensuit même que le Fils n'est pas vraiment Dieu, l'existence de Dieu serait elle-même ébranlée par cette parole : « Il n'est qu'un Dieu; » *Deut.*, VI, 4, et si, quoique le Père soit appelé seul vrai Dieu, le Fils l'est également, il est évident que nous devons donner ce titre au Fils aussi bien qu'au Père. Un médiateur suppose au moins deux êtres, a dit Paul avec raison. De qui le Christ a-t-il été le médiateur? Indubitablement de Dieu et des hommes. Et cela montre aussi, il est aisé de le comprendre, qu'il a lui-même donné la loi? Or, s'il a pu l'établir, il était sans doute maître de l'abroger. « La loi serait-elle contre les promesses de Dieu? » Les promesses ayant été données à la postérité d'Abraham, si la loi entraîne la malédiction, elle est en opposition avec ces promesses. Comment l'Apôtre résoudra-t-il cette difficulté? Il commence par nier la conséquence, en disant : « A Dieu ne plaise. » Puis il argumente : « Si la loi portait en elle-même la puissance de vivifier, la justification émanerait réellement de la loi. » Voici le sens de ce texte : Si nous avions eu dans la loi l'espérance de la vie, si notre salut avait dépendu de la loi, peut-être auriez-vous le droit de tenir ce langage; mais, si Dieu nous sauve par la foi, vous n'avez rien à souffrir de la malédiction antérieure, quand la foi survient et fait tout disparaître. Supposé que la promesse reposât sur la loi, vous auriez raison de craindre que la justification vous fût ravie en même temps que la loi; du moment où la loi a été donnée pour envelopper tous les hommes dans les mêmes accusations et mettre à découvert leurs péchés, non-seulement elle ne vous empêche pas d'obtenir l'effet des promesses, mais encore elle vous conduit à ce but. C'est ce que Paul déclare en ajoutant : « L'Ecriture a tout renfermé sous le péché, afin que la promesse s'accomplît par la foi de Jésus-Christ en faveur des croyants. »

Comme les Juifs ne sentaient pas le mal dont ils étaient coupables, et, ne le sentant pas, n'éprouvaient aucun désir d'en être délivrés, Dieu leur a donné la loi qui devait mettre à nu leurs blessures et les faire soupirer après le médecin. En disant que la loi a tout renfermé, Paul veut dire qu'elle fait à tous leur procès et qu'elle les tient ainsi sous le coup de la crainte. Vous le voyez donc, bien loin d'être opposée aux promesses divines, elle a pour but d'en préparer l'accomplissement. Si la loi s'était arrogé l'œuvre et la puissance, c'est à bon droit qu'elle serait

accusée ; mais, dès qu'elle court pour un autre et qu'elle fait tout pour le seconder, comment peut-on dire qu'elle va contre les promesses de Dieu ? Supposé qu'elle n'eût pas été donnée, tous seraient tombés jusqu'au fond de l'abîme, il ne se fût pas rencontré de Juif qui prêtât l'oreille au Sauveur. Donnée au peuple, elle a produit un double bien : d'abord, elle a conduit à un certain degré de vertu ceux qui l'ont observée ; puis, elle leur a fait reconnaître leurs fautes, ce qui surtout les a disposés à rechercher le Fils de Dieu. Ceux donc qui n'ont pas été dociles à la loi, ne reconnaissant pas les péchés dont ils étaient coupables, n'ont pas embrassé la foi. Voilà ce que l'Apôtre avait dit en ces termes : « Ignorant la justice de Dieu, et voulant faire prévaloir leur propre justice, ils ont refusé de se soumettre à celle que Dieu leur offrait. » *Rom.*, x, 3. « Avant que la loi fût venue, nous étions sous la garde de la loi, qui nous tenait en réserve pour cette foi dont la lumière devait nous être révélée. » Ce que nous avons dit vous apparaît ici de la manière la plus claire. Nous étions gardés et renfermés, c'est-à-dire, à n'en pas douter, placés sous la tutelle des prescriptions légales. En enveloppant les hommes d'une salutaire frayeur comme d'un mur de protection, la loi les disposait et les réservait à la foi par cette vie même qu'elle leur prescrivait.

« Ainsi la loi fut notre pédagogue chargé de nous mener au Christ, pour que nous fussions justifiés par la foi. Or, le pédagogue n'est pas en opposition avec le précepteur ; il est plutôt son auxiliaire, il détourne l'enfant de toute sorte de mal, et le prépare ainsi de la manière la plus efficace à recevoir les leçons du précepteur. Quand les bonnes habitudes sont formées, le pédagogue se retire. De là ce qui suit : « Mais, dès que vient la foi qui mène l'homme à sa perfection, nous ne sommes plus sous le pouvoir du pédagogue. Vous êtes tous les enfants de Dieu par la foi qui nous est donnée dans le Christ Jésus. » Si donc la loi est un pédagogue, si nous sommes renfermés sous sa discipline, la loi n'est pas l'ennemie, elle est l'auxiliaire de la grâce ; elle n'en serait l'ennemie qu'autant qu'elle continuerait à nous tenir serrés après la venue de la grâce. En accaparant pour elle-même ceux qu'elle devait conduire à la foi, elle porte atteinte à notre salut. Ce serait comme une lampe, fort utile assurément pendant la nuit, mais qui prétendrait donner l'exclusion aux rayons du soleil quand le jour a paru ; loin de nous faire un bien alors, elle nous nuirait : ainsi ferait la loi en devenant un obstacle à notre avancement. Ceux qui la retiennent encore deviennent ses plus dangereux adversaires ; car le pédagogue qui s'obstine à rester quand le temps est venu pour lui de s'éloigner, ne fait que livrer le jeune homme au ridicule. C'est ce que Paul a dit : « Depuis qu'est venue la foi, vous n'êtes plus sous le pédagogue. » Nous n'avons plus à subir une telle autorité. « Vous êtes tous les enfants de Dieu. » Ciel ! quelle est grande la puissance de la foi, et comme en avançant l'Apôtre nous la manifeste ! Il nous a d'abord montré qu'elle fait de nous les enfants du Patriarche : « Sachez que ceux qui procèdent de la foi sont les fils d'Abraham. » Maintenant il déclare qu'ils sont les enfants de Dieu : « Vous êtes tous les enfants de Dieu par la foi qui est dans le Christ Jésus ; » par la foi, et non par la loi. Comme il a dit une chose grande et merveilleuse, il explique de quelle manière s'obtient cette filiation : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. » Pourquoi n'a-t-il pas dit : Vous êtes nés de Dieu ? C'était bien là que la marche de son discours devait le conduire.

Il expose la même vérité sous un jour plus redoutable. En effet, si le Christ est le Fils de Dieu, et si vous en êtes revêtus, ayant le Fils en vous-mêmes, transformés désormais en lui, vous êtes en possession de sa noble origine, vous participez à sa nature. « Il n'y a plus ni Juif ni Gentil, ni maître ni esclave, ni homme ni femme, vous ne formez tous qu'un seul être dans le Christ. » Quelle âme insatiable ! Après avoir posé cette affirmation : « Vous êtes tous devenus les enfants de Dieu par la foi, » Paul ne s'arrête pas là, il veut trouver quelque chose de plus, et qui mette plus en évidence notre union avec le Christ. Il ne se contente pas même de dire : « Vous êtes revêtus du Christ ; » il développe encore cette pensée, il va au delà

d'une telle union, il ajoute : « Vous ne formez tous qu'un seul être dans le Christ Jésus. » Cela signifie : vous avez tous une même forme, un même type, celui du Christ. Quelle parole plus capable de nous saisir d'effroi ? Celui qui tout à l'heure était Gentil, Juif, esclave, revêt tout à coup et porte en lui la forme, non d'un ange ou d'un archange, mais du souverain Maître de l'univers ; il est l'image vivante du Christ. « Dès que vous appartenez au Christ, vous êtes de la race d'Abraham et les héritiers selon la promesse. » Voyez-vous comme il démontre maintenant ce qu'il a d'abord énoncé touchant la postérité du Patriarche et les bénédictions accordées à cette postérité ?

CHAPITRE IV.

« Je vous le dis, tant que l'héritier est encore enfant, il ne diffère pas du serviteur, bien qu'il soit le maître de tout ; mais il est sous la puissance des tuteurs et des curateurs jusque au temps fixé par le père. Ainsi nous-mêmes, tant que nous sommes demeurés enfants, nous avons servi sous les éléments du monde. »

1. L'enfance dont l'Apôtre parle ici n'est pas celle de l'âge, c'est celle de l'entendement ; il nous enseigne de la sorte que Dieu eût voulu nous donner dès le principe les biens actuels, mais que, voyant la faiblesse de nos dispositions, il nous a laissés quelque temps vivre sous les éléments du monde ; ce qui désigne les néoménies et les sabbats, jours déterminés par la marche du soleil et de la lune. Ceux qui veulent donc vous ramener sous le joug de la loi ne font pas autre chose que s'efforcer de vous replonger dans l'enfance quand vous en êtes complétement sortis. Telle est cette vaine observance des jours : du maître, du père de famille, du chef absolu d'une maison, elle fait un humble serviteur. « Mais, quand est venue la plénitude du temps, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, soumis à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui vivaient sous la loi, afin que l'adoption filiale nous fût accordée. » Paul assigne là deux causes et deux effets à l'incarnation : elle nous a délivrés de nos maux, elle nous a comblés de biens, ce que pouvait seul le Verbe incarné. Précisons davantage : il nous a soustraits à la malédiction de la loi, il nous a donné l'adoption des enfants. L'expression est formelle : « Afin qu'il rachetât ceux qui vivaient sous la loi, afin que l'adoption filiale nous fût accordée, » mais comme une chose qui nous était due, selon la portée du texte. Dieu nous l'avait dès longtemps promise dans la personne d'Abraham, ainsi que lui-même le déclare en renouvelant plusieurs fois les mêmes promesses. Et comment savons-nous, me demandera-t-on, que nous sommes devenus les enfants de Dieu ? L'Apôtre nous a d'abord dit un moyen qui consiste en ce que nous avons revêtu le Christ, le Fils par nature ; il nous en indique un second, c'est que nous avons reçu l'esprit d'adoption. Comme vous êtes ses enfants, Dieu a fait descendre dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : « Abba, Père. Vous n'êtes donc plus un serviteur, vous êtes fils, et par là même héritier de Dieu, grâce au Christ. » Nous n'aurions pas pu lui donner le nom de père, si nous n'avions obtenu la dignité de fils. Puis donc que de l'esclavage nous sommes passés à la liberté, de l'enfance à la virilité, de l'état d'étrangers à celui d'héritiers par l'action de la grâce, ne serait-ce pas une extrême folie et de plus une ingratitude extrême de repousser ce don pour retourner au passé ?

« Mais, alors, ne connaissant pas Dieu, vous serviez des dieux qui n'avaient pas d'existence réelle ; et maintenant que vous connaissez Dieu, comment revenez-vous à des éléments infirmes et sans consistance, vous jetant de nouveau dans la servitude ? » Ces paroles s'adressent à ceux des Gentils qui avaient embrassé la foi ; et l'Apôtre confond les pratiques de l'idolâtrie avec les observances judaïques, choses qui méritent désormais un plus sévère châtiment. Aussi désigne-t-il sous le nom d'éléments les divinités imaginaires, afin de mieux convaincre ses auditeurs et de leur causer de plus vives angoisses. Voici ce qu'il dit : Plongés alors dans les ténèbres et vivant au sein de l'erreur, vous rampiez terre à terre ; mais aujourd'hui que vous avez connu Dieu, ou plutôt que vous êtes connus de Dieu, pourriez-vous ne pas vous attirer un plus terrible supplice, en retombant dans la même ma-

ladie après avoir reçu des soins aussi généreux? Et ce n'est pas encore par vos efforts que vous avez trouvé Dieu, vous erriez à l'aventure; c'est Dieu lui-même qui vous a gagnés à lui. Les institutions antiques ne pouvant rien pour accomplir les biens présents, Paul les qualifie d'éléments infirmes et vides. « Vous observez les jours et les mois, les circonstances et les années. » Il en résulte clairement que les faux apôtres leur prêchaient, en même temps que la circoncision, les fêtes et les néoménies. « Je crains à votre sujet d'avoir pris envers vous une peine inutile. » Remarquez-vous cette tendresse apostolique? Ils sont ballottés, et c'est lui qui tremble et qui frémit. Il leur adresse un bien vif reproche quand il leur dit : « J'ai pris de la peine pour vous. » C'est comme s'il ajoutait : Ne rendez pas de telles sueurs inutiles. La crainte qu'il exprime est mêlée d'incertitude, afin qu'ils craignent eux aussi, mais sans perdre l'espérance. Il n'affirme pas qu'il ait travaillé en vain; c'est une simple appréhension. Le naufrage n'a pas encore eu lieu; mais j'aperçois la tempête qui peut le causer. Si je crains, je ne désespère pas; il dépend de vous de tout réparer, de revenir à la sérénité première. Puis, leur tendant la main comme à des hommes battus par l'orage, il se met lui-même en avant par cette parole : « Soyez comme moi, puisque je fus comme vous. » Ceci est à l'adresse des Juifs convertis; il se donne en exemple, pour mieux leur persuader d'abandonner les anciennes observances.

N'auriez-vous pas d'autre exemple sous les yeux, il vous suffit de me voir pour opérer un tel changement, et l'opérer en toute confiance. Regardez-moi donc; et moi aussi j'étais animé de semblables dispositions, plein de zèle et d'ardeur pour la loi; plus tard néanmoins je n'ai pas craint de l'abandonner et de renoncer à ce genre de vie. Vous savez parfaitement vous-mêmes avec quelle indomptable énergie, j'ai lutté pour le judaïsme, avec quel courage non moins indomptable je m'en suis retiré. C'est avec beaucoup de raison qu'il présente cette considération la dernière. Beaucoup, en effet, quoique frappés par des preuves nombreuses et fondées, sont retenus par les attaches domestiques. L'exemple d'un des leurs les attire alors d'une manière efficace. « Frères, croyez-moi, je vous prie, vous ne m'avez fait aucune injure. » Il les honore de nouveau, vous le voyez, en leur donnant ce titre; ce nom est de plus un souvenir de la grâce reçue. Après qu'il les a vivement réprimandés, relevant et jugeant toutes les fautes, montrant de toute part la loi transgressée, il adoucit le ton de sa parole, afin de remédier aux douleurs qu'il a causées. De même qu'une douceur invariable produit le relâchement, de même une invariable rigueur provoque la résistance; rien n'est beau, rien n'est avantageux comme la mesure en toute chose. Observez de quelle manière Paul justifie le langage qu'il a tenu : s'il les a traités avec sévérité, ce n'est pas sans intention, c'est par bienveillance et pour leur amendement. Après avoir fait une section profonde, il verse l'huile sur la plaie. Loin d'être inspiré par la haine ou l'aversion, il était guidé par l'amour. Tel était le principe de ses discours et de sa conduite. Il mêle l'éloge à la justification.

2. De là ce qu'il dit : « Croyez-moi, je vous prie, vous ne m'avez pas fait injure; mais vous savez que je vous ai prêché d'abord au milieu des afflictions de la chair; et vous n'avez pas méprisé ces épreuves corporelles. » Ce n'est pas beaucoup de n'avoir fait aucun mal; un homme ordinaire ne voudrait pas nuire à qui ne l'a pas lésé, ni causer une peine sans motif. Pour vous, au lieu de nuire, vous avez témoigné un admirable dévouement. Or, il n'est pas possible de parler avec un sentiment d'amertume quand on a recueilli de telles preuves de générosité. Ce n'est donc pas un ennemi qui vous parle, c'est un ami plein de tendresse et de sollicitude. « Non, vous ne m'avez fait aucun tort; mais vous savez que je vous ai prêché d'abord au milieu des afflictions de la chair. » Quoi de plus doux, de plus sympathique, de plus aimant que cette âme bienheureuse? Les paroles citées ne proviennent donc pas d'un aveu de l'emportement ou d'une passion quelconque; elles sont l'expression du zèle le plus ardent. Que dis-je, vous ne m'avez fait aucun tort? loin de là, vous m'avez témoigné une sollicitude à toute

épreuve. « Vous savez que je vous ai prêché parmi les afflictions de la chair; et vous n'avez ni méprisé ni repoussé mes tribulations corporelles. » Mais encore, que signifient ces paroles? J'étais persécuté, flagellé, exposé sans cesse à la mort pendant que je vous annonçais l'Evangile, et cependant vous ne m'avez pas dédaigné. Voilà bien ce que dit l'Apôtre : « Vous n'avez ni méprisé ni repoussé mes tribulations corporelles. » Quelle prudence et quelle sublimité! En se justifiant lui-même il les ramène encore au devoir, il leur rappelle tout ce qu'il a souffert pour eux. Rien de tout cela néanmoins ne vous a fait chanceler; mes souffrances et mes persécutions n'ont pu vous éloigner de moi. C'est ce qu'il désigne sous le nom de faiblesse et d'épreuve : « Vous m'avez plutôt accueilli comme un ange de Dieu. » Or, accueillir comme un ange un homme en butte à la persécution, et ne pas l'écouter quand il enseigne la sagesse, n'est-ce pas une choquante contradiction? « Qu'est devenu votre bonheur? Je vous rends ce témoignage, vous eussiez arraché vos yeux, si c'eût été possible, pour me les donner. Me voilà-t-il donc votre ennemi, parce que je vous ai dit la vérité? » Il est dans le doute et dans l'étonnement, il désire apprendre d'eux-mêmes la cause de leur transformation. Qui vous a séduits? semble-t-il leur dire, qui vous a persuadés de changer ainsi de conduite à mon égard? N'est-ce pas vous qui m'entouriez d'attentions et de soins, qui m'estimiez plus que vos yeux? Qu'est-il donc arrivé? D'où viennent cette répulsion et cette défiance? Serait-ce de ce que je vous ai dit la vérité? Mais c'était une raison pour vous de me respecter davantage, de m'accorder un plus grand dévouement. Si vous me traitez désormais en ennemi, c'est que je vous ai dit la vérité. Je ne puis pas assigner d'autre cause à ce changement.

L'Apôtre se justifie.

Observez avec quelle modestie il établit sa justification. Ce n'est pas des soins qu'il leur a prodigués, c'est de leur propre dévouement envers lui qu'il déduit l'impossibilité d'attribuer son langage à la malveillance. Il ne leur dit pas, en effet : Et comment serait-il possible qu'un homme proscrit, battu de verges, ayant souffert mille maux pour vous, aspirât maintenant à vous nuire? Il puise ses arguments dans ce qui pouvait faire le sujet de leur gloire : Comment celui que vous avez tant honoré, que vous avez reçu comme un ange, reconnaîtrait-il ainsi vos bienfaits? « Ils ne vous aiment pas d'un amour sincère, ils veulent vous séparer de nous, afin que toute votre affection soit pour eux. » Le zèle vraiment digne de ce nom a pour but de nous faire imiter des exemples de vertu : il est pervers dès qu'il écarte du droit chemin celui qui le suit. A cela tendent les efforts de ces hommes; ils travaillent à vous détourner de la science parfaite, à vous jeter dans une gnose bâtarde et tronquée, uniquement dans l'intérêt de leur vaine gloire, pour s'élever au rang des docteurs, et vous rabaisser à celui de leurs disciples, alors que vous leur êtes si supérieurs. C'est ce qu'il dit d'une manière formelle : « Afin que toute votre affection se porte sur eux. » Je désire, au contraire, que vous l'emportiez en vertu sur de tels maîtres, et que vous soyez l'exemple des parfaits. Il en était ainsi quand je me trouvais au milieu de vous. C'est pour cela qu'il ajoute : « Il faut être plein d'émulation en toute circonstance pour le bien, et pas seulement lorsque je suis devant vous. » Il fait assez clairement entendre que son absence a causé tout le mal; il déclare que le bien consiste cependant pour les disciples à conserver en l'absence du maître les dispositions qu'ils avaient quand il était présent.

Les Galates n'étant pas encore parvenus à ce degré de perfection, Paul ne néglige rien pour les y conduire. « Mes petits enfants, à qui je donne de nouveau la vie jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. » Quelle agitation, quel trouble! « Frères, je vous supplie... Mes petits enfants, à qui je donne de nouveau la vie. » Ne dirait-on pas la sollicitude et les angoisses d'une mère? « Jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. » Entrailles paternelles, sentiments vraiment apostoliques! Gémissements qui l'emportent sur ceux d'une femme dans les douleurs de l'enfantement! Vous avez altéré l'image, dégradé la dignité, faussé le type; il est nécessaire que vous soyez de nouveau formés, que vous

ayez une nouvelle naissance ; ce qui ne m'empêche pas de donner le nom d'enfants à de pauvres petits avortons. Il se garde bien de tenir ce langage, il procède autrement : il les épargne, il ne veut pas frapper, il n'ajoutera pas les blessures aux blessures. Tel un habile médecin, en présence d'une maladie déjà longue, n'entreprend pas de la guérir tout à coup, mais laisse respirer le malade, de peur de l'exposer à mourir de faiblesse et d'abattement : tel nous voyons le bienheureux Apôtre. Cet enfantement de la grâce est d'autant plus douloureux que celui de la nature qu'il est causé par un amour plus ardent et qu'il doit remédier à un mal peu commun.

3. Je l'ai dit, et je ne cesserai de le dire, une légère transgression même altère l'aspect et vicie la forme des choses. « Je voudrais en ce moment être au milieu de vous, et je changerais de voix. » Voyez-vous quelle impatience, quel ardent désir, quelle impossibilité de se résigner à de pareils désordres? Telle est la charité : elle ne peut pas se borner à des paroles, elle réclame aussi la présence. « Je changerais de voix, » a dit l'Apôtre. Elle éclaterait désormais en sanglots, je parlerais par mes larmes pour tout entraîner dans ces lamentations. Il ne pouvait pas dans une lettre répandre sa douleur et ses gémissements. C'est pour cela qu'il brûle d'être au milieu d'eux. « Car en vous je suis confondu. » Je ne sais que dire ni que penser. D'où vient que, après vous être élevés jusqu'au plus haut des cieux, soit par les périls que vous aviez affrontés pour la foi, soit par les miracles que vous aviez opérés en vertu de cette même foi, vous soyez tout à coup tombés au point de revenir à la circoncision, au sabbat, aux autres observances judaïques? C'est ce qui lui faisait dire en commençant : « Je suis étonné d'une transformation aussi rapide; » et maintenant : « En vous je suis confondu. » On croit l'entendre s'écrier : Que dirai-je? que puis-je même penser? Je l'ignore; j'en suis réduit à pleurer. Les prophètes agissaient de même dans les grands malheurs. Au fond, il n'est pas de remède plus efficace que de mêler les larmes aux conseils. Paul adressait aux Milésiens ce même langage : « Pendant trois ans je n'ai cessé de vous avertir avec larmes. » *Act.*, xx, 31. Voilà ce que signifie cette parole : « Je changerais de voix. » Quand nous sommes accablés par des calamités inattendues, et dans l'impuissance de les vaincre, il ne nous reste plus qu'à fondre en pleurs.

Ainsi donc, à de vifs reproches ont succédé de douces exhortations, et puis des larmes. Or, les larmes expriment à la fois le reproche et l'amour. Elles n'irritent pas comme le reproche seul; elles n'amollissent pas comme le seul langage de l'affection : c'est un remède composé des deux, et qui possède une grande force pour le bien. Après que l'Apôtre a fait entendre ce gémissement, et qu'il a touché les âmes en les attirant à lui, il attaque de nouveau le point capital, il démontre que la loi elle-même veut qu'on ne l'observe plus. D'abord, il avait cité l'exemple d'Abraham, et maintenant c'est la loi dont il invoque le témoignage, qui nous impose de l'abandonner, témoignage assurément dont la force est plus grande. Voulez-vous obéir à la loi, il faut vous en séparer : elle-même le réclame. Il ne s'explique pas tout à fait ainsi, il procède d'une autre façon, il invoque l'histoire. « Dites-moi, vous qui voulez vivre sous la loi, n'avez-vous pas entendu ce qu'elle porte? » C'est avec raison qu'il met en cause leur volonté; car telle n'était pas la suite naturelle des choses, et tout provenait de leur intempestive opiniâtreté. Il comprend dans le nom de loi le livre de la création; ce qui du reste lui arrive assez souvent : il désigne par là l'Ancien Testament tout entier. « Il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de sa servante, l'autre de sa femme libre. » Il cite encore Abraham, non certes pour dire la même chose, mais parce que la gloire du Patriarche était grande chez les Juifs; il montre que les figures partent de là, et que le présent s'y trouve dessiné d'avance. Il avait prouvé plus haut que les Galates étaient les enfants d'Abraham; mais, comme l'un des fils du Patriarche le cédait beaucoup à l'autre par suite de l'inégalité de condition chez la mère, il leur déclare maintenant qu'ils sont sur le pied de l'enfant libre et noble. Voilà quelle est la puissance de la foi.

Les larmes ne provoquent pas l'irritation comme les reproches.



« Le fils de la servante est né selon la chair : celui de la femme libre est né selon la promesse. » Pourquoi le caractère qu'il assigne au premier? Paul venait de dire que la foi nous rattache à la postérité d'Abraham, et cela paraissait incroyable aux auditeurs, qui ne pouvaient comprendre qu'on appelât enfants d'un homme ceux qui ne descendent pas de lui; il leur fait voir alors que cette chose incompréhensible vient de Dieu. Ce n'est pas selon les lois de la nature, c'est par une sorte d'exception et de prodige, qu'Isaac est né, qu'il est le fils véritable; son père et sa mère étaient dans la caducité. Ce n'est donc pas à la chair qu'on peut attribuer sa naissance, dans un sens élevé; stérile par infirmité, Sara l'était encore par son âge : c'est donc à la parole de Dieu qu'il doit la vie. Il n'en est plus de même de l'esclave; rien ici n'est changé dans l'ordre de la nature. Voilà cependant qu'à l'enfant né selon la chair est préféré celui qui n'est pas né de la même manière. Ne vous troublez donc pas quand on vous dit que vous n'êtes pas nés selon la chair; car c'est précisément là ce qui vous rattache le plus à cette noble origine. Etre né selon la chair est une chose qui rabaisse, au lieu d'ennoblir. Il est plus admirable et plus spirituel l'enfantement qui n'a pas lieu selon la chair : on le voit par ceux dont la naissance eut un caractère céleste. Ismaël était selon la chair, de plus il était esclave, et non-seulement cela, mais encore il fut exclus de la maison paternelle; Isaac était le fils de la promesse, le vrai fils, de condition libre; aussi fut-il le maître de tout. « Ces choses sont dites par allégorie. » C'est par métaphore que Paul appelle allégorie ce qui était une figure. Voici sa pensée : Ce trait historique nous offre, en même temps que le fait extérieur, une signification prophétique; et c'est pour cela que je l'appelle allégorie. Et que signifie-t-il? Pas autre chose que notre état présent. « Nous voyons là les deux testaments, dont l'un engendre dans la servitude sur le mont Sinaï; et c'est Agar. » Où trouverons-nous cette différence? Dans les deux mères, Sara et Agar. Que faut-il entendre par les deux testaments? Les deux lois. Comme les noms de ces femmes étaient consignés dans l'histoire, l'Apôtre continue à les employer pour désigner les races; et ces noms mêmes ont une portée qu'il fait bien ressortir. Comment cela? « Agar, est la montagne même du Sinaï, qui se trouve en Arabie. » Agar était une servante; et le Sinaï, dans la langue de ces peuples, a la même signification.

Que faut-il entendre par les deux testaments.

4. Par conséquent, tous ceux qui sont nés de l'ancienne loi doivent être esclaves. Cette montagne, en effet, sur laquelle l'ancienne loi fut donnée, et dont le nom est le même que celui de servante, embrasse aussi Jérusalem; ce que du reste nous lisons dans le texte; cette montagne se trouve jointe à la ville qui est maintenant Jérusalem. Jointe, c'est-à-dire voisine, continue. « Elle est esclave avec ses enfants. » Que veut-il en déduire? Que non-seulement la femme est esclave et donne le jour à des esclaves, mais, de plus, que la loi dont elle est la figure est esclave aussi; car Jérusalem tient à dont le nom signifie esclave, et c'est sur cette montagne que la loi fut donnée. Où donc est la figure représentée par Sara? « Mais la Jérusalem d'en haut est libre. » Dès lors ceux à qui elle donne le jour ne sauraient être esclaves. Agar est donc la figure de la Jérusalem terrestre, et le nom même de la montagne le manifeste assez; l'Eglise est la Jérusalem céleste. Paul, cependant, ne se borne pas aux figures, il invoque en faveur de sa doctrine le témoignage d'Isaïe. Après avoir déclaré que la Jérusalem céleste est notre mère, en l'appelant même du nom d'Eglise, il appuie son affirmation sur le suffrage du prophète : « Tressaillez de joie, femme stérile, vous qui n'enfantiez point, poussez des cris d'allégresse, vous qui n'avez pas de postérité; car la femme délaissée aura plus d'enfants que celle qui a un mari. » *Isa.*, LIV, 1. Quelle était auparavant la femme stérile et délaissée? N'était-ce pas évidemment la gentilité, qui n'avait pas encore la connaissance? Quelle est la femme ayant un mari? N'est-ce pas évidemment la synagogue? De combien néanmoins celle-là ne l'a-t-elle pas emporté sur celle-ci par la multitude des enfants? Celle-ci n'embrasse qu'une nation; celle-là comprend les Grecs et les barbares, les terres et les mers, l'univers entier.

Voyez-vous comment Sara, par l'action, et le Prophète, par la parole, annoncent l'avenir ?

Voyez encore : celle qu'il vient d'appeler stérile, Isaïe nous la montre entourée d'un grand nombre d'enfants. C'est ce dont Sara nous offre la figure; car, d'abord stérile, elle devint la mère d'une nombreuse postérité. Il ne suffit pas même à Paul d'avoir exposé ces choses, le voilà cherchant ensuite par quel heureux changement la femme stérile est devenue mère, afin de mettre mieux en rapport la figure et la réalité. Il ajoute : « Pour nous, frères, nous sommes les enfants de la promesse, comme le fut Isaac. » Non-seulement l'Eglise est stérile à l'exemple de Sara, non-seulement comme elle encore, elle a une nombreuse postérité, mais de plus elle enfante comme Sara. Ce n'est pas la nature, c'est la promesse de Dieu qui rendit celle-ci mère, c'est Dieu qui lui tint ce langage : « Vers ce temps je viendrai, et Sara aura un fils; » *Genes.*, XVIII, 10; lui-même en quelque sorte forma l'enfant : il en est de même dans notre régénération, la nature n'est là pour rien, les paroles de Dieu prononcées par le prêtre et que les fidèles connaissent bien, forment et régénèrent dans les fonts sacrés, comme dans le sein maternel, celui qui reçoit le baptême. Enfants de la mère stérile, nous avons donc la liberté. — Et quelle est cette liberté, me dira quelqu'un peut-être, quand les Juifs enchaînaient et flagellaient les nouveaux fidèles, quand les hommes censés libres étaient persécutés ? Car voilà ce qui se passait au temps des persécutions. — Que cela ne vous jette pas néanmoins dans le trouble; la figure nous apprend qu'il devait en être ainsi. Isaac, quoique libre, fut persécuté par l'esclave Ismaël.

De là ce que l'Apôtre ajoute : « Alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit ; la même chose a lieu maintenant. Mais que dit l'Ecriture ? « Expulse le fils de la servante ; il ne faut pas que l'esclave prenne part à l'héritage avec le fils de la femme libre. » — Eh quoi ? est-ce bien une consolation de nous dire que les hommes libres seront persécutés par les esclaves ? — Nullement, répond l'Apôtre ; aussi ne m'arrêté-je pas là ; écoutez ce qui vient ensuite, et vous recevrez une abondante consolation, les persécutions ne vous jetteront pas dans la pusillanimité. Ce qui suit, vous l'avez entendu : « Expulse le fils de la servante ; il ne faut pas qu'il prenne part à l'héritage avec le fils de la femme libre. » Avez-vous remarqué ces signes frappants d'une tyrannie passagère, d'une intempestive arrogance ? L'enfant est rejeté loin des biens paternels, il sera désormais fugitif et vagabond avec sa mère. Considérez, je vous prie, la sagesse qui respire dans ce langage. Paul ne se borne pas à signaler le fait de la persécution d'abord, et celui de l'expulsion ensuite. Il ne faut pas, ajoute-t-il, qu'il soit héritier. Ce n'est pas précisément à cause de cette persécution accidentelle que le châtiment est infligé ; ce n'était là qu'une chose légère et sans importance pour le but ; l'esclave ne participera pas aux biens réservés au fils : c'est le point essentiel que l'Apôtre signale, montrant ainsi que c'était une chose arrêtée d'avance, antérieurement à toute persécution, et n'ayant d'autre cause que le bon plaisir de Dieu. Au lieu de dire : Le fils d'Abraham n'héritera pas, il a dit : « Le fils de la servante, » prenant à dessein le côté humiliant de sa naissance.

Sara était stérile : l'Eglise venue de la gentilité l'était également. Voyez comme la figure est complète. De même que cette femme, après avoir passé les années de sa jeunesse sans enfanter, devint mère aux dernières limites de la vieillesse ; de même l'Eglise enfante quand la plénitude des temps est arrivée. Les prophètes avaient annoncé ce prodige : « Stérile, réjouissez-vous ; vous qui n'enfantez pas, éclatez en cris d'allégresse, car la femme abandonnée aura de nombreux enfants, beaucoup plus que celle qui a un mari. » *Isa.*, LIV, 1. C'est l'Eglise qu'ils désignaient par là. Elle ne connaissait pas Dieu ; mais, quand elle l'eut connu, elle l'emporta sur la synagogue en fécondité. « Ainsi donc, frères, nous sommes les enfants, non de la servante, mais de la femme libre. » Il revient avec insistance sur toutes ces idées, pour bien faire comprendre que l'événement n'était pas imprévu, qu'il avait été figuré depuis déjà plusieurs

siècles et dès le commencement. N'est-ce pas une chose contraire à la raison que des hommes choisis, destinés depuis longtemps à posséder la liberté, se précipitent d'eux-mêmes sous le joug de la servitude ? Il va leur indiquer un autre motif qui doit leur persuader de demeurer fidèles à la doctrine.

CHAPITRE V.

« Restez donc dans la liberté que le Christ vous a donnée. »

1. Vous êtes-vous délivrés vous-mêmes, pour retourner de la sorte à l'ancienne tyrannie ? C'est lui qui vous a rendus libres ; c'est lui qui a payé le prix de votre rachat. A quels moyens n'a-t-il pas recours pour les arracher aux ténèbres du judaïsme ? Il leur a d'abord montré quelle extrême folie c'était que de libre on voulût devenir esclave, après que d'esclave on était devenu libre ; ensuite, que c'était là de l'ingratitude et de l'aveuglement, qu'en agissant de la sorte, ils avaient méprisé leur libérateur, pour réserver leur affection à leur tyran ; enfin, que c'était une entreprise impossible, la loi n'ayant plus d'empire sur nous depuis qu'un autre nous en a tous affranchis. En leur recommandant de demeurer fermes, Paul les accuse assez ouvertement de chanceler. « Ne vous laissez plus lier sous le joug de la servitude. » Ce mot seul de joug leur fait voir ce qu'il y a là d'accablant, de honteux ; l'idée qu'ils peuvent le subir de nouveau fait ressortir leur insensibilité profonde. Si vous n'aviez pas connu par expérience la pesanteur de ce joug, vous ne mériteriez pas d'aussi graves reproches ; mais y retourner après l'avoir subi, c'est ce qui vous rend indignes de toute indulgence. « C'est moi, Paul, qui vous le dis : si vous recevez la circoncision, le Christ ne vous sert plus de rien. » Quelles terribles menaces ! C'est donc avec raison qu'il frapperait les anges d'anathème. Et comment le Christ ne leur servira-t-il de rien ? Paul n'entre dans aucune explication, il se contente d'affirmer ; l'autorité de la personne doit tenir lieu désormais de toute preuve. De là l'expression dont il se sert : « C'est moi, Paul, qui vous le dis. » Rien ne saurait mieux traduire la confiance.

C'est à nous à donner cette explication, autant qu'il est en notre pouvoir. Comment donc le Christ n'est-il d'aucune utilité à qui reçoit la circoncision ? Quand on s'y soumet, c'est apparemment parce qu'on craint la loi ; or une telle crainte dénote qu'on ne croit pas assez à la puissance de la grâce ; impossible alors de puiser un gain dans ce dont on se défie. Celui qui reçoit la circoncision, pourrions-nous dire encore, reconnaît l'empire de la loi ; mais, dès qu'il a reconnu cet empire, s'il transgresse la majeure partie de la loi, et n'en observe qu'un petit nombre de préceptes, il se dévoue lui-même à la malédiction ; et celui qui se dévoue à la malédiction, tout en repoussant la liberté que la foi nous donne, comment pourrait-il être sauvé ? Qu'il me soit permis d'énoncer une sorte de paradoxe : cet homme ne croit réellement ni au Christ ni à la loi, il se tient dans une position intermédiaire, espérant profiter de l'un et de l'autre ; aussi ne gagne-t-il rien d'aucun côté. Après avoir affirmé que le Christ ne sert de rien dans de telles circonstances, l'Apôtre ajoute en peu de mots et d'une manière énigmatique une sorte d'argument : « J'atteste à tout homme qui reçoit la circoncision, qu'il est désormais obligé d'accomplir toute la loi. » Ce langage ne saurait être regardé comme inspiré par la haine ; écoutez plutôt. Ce n'est pas seulement à vous, c'est à tout homme circoncis que je le déclare, il est par là même dans l'obligation d'accomplir toute la loi, car les préceptes sont inséparables. Lorsqu'on est enrôlé dans les rangs de la servitude, de libre qu'on était, on ne fait plus ce qu'on veut, on subit en tout les volontés du maître. Il en est de même par rapport à la loi : dès que vous en avez accepté une légère partie et que vous avez courbé la tête sous le joug, vous devez la subir toute entière. Il en est de même encore des héritages temporels : celui qui refuse d'y toucher est complétement affranchi des affaires qui en sont la conséquence ; si vous y mettez la main, n'auriez-vous pas l'intention de tout prendre, l'ensemble pèse sur vous sans aucune exception.

Voilà ce qu'il en est de la loi, non-seulement dans le sens que nous venons d'exposer, mais dans un autre encore, toujours par la raison qu'on ne saurait la diviser. La circoncision, par exemple, se rattache à l'immolation des animaux, aussi bien qu'aux jours de fête; l'immolation elle-même se rattache au lieu comme au jour; le lieu fait revivre mille formes de purification; et les purifications éveillent et ramènent tous les saints des observances judaïques. L'homme impur ne doit ni sacrifier ni pénétrer dans l'enceinte sacrée, ni se permettre aucune autre cérémonie sainte. C'est ainsi que la loi reparaît dans son intégrité par l'observation d'un seul précepte. Si vous êtes circoncis, et que ce ne soit pas le huitième jour, si c'est le huitième jour, mais sans l'oblation du sacrifice; si le sacrifice est offert, mais non dans le lieu déterminé; si c'est dans ce lieu, mais non selon les prescriptions légales; si vous observez ces prescriptions, mais sans être pur; si vous vous êtes purifié, mais non selon toutes les formes établies, tout tombe et s'évanouit. Voilà ce que signifie cette parole : « Il est dans l'obligation d'accomplir toute la loi. » Si la loi conserve sa puissance, ne l'observez pas en partie, observez-la toute; ne l'observez pas du tout, si elle a perdu sa puissance. « Vous n'avez plus rien à prétendre dans le Christ, dès que vous cherchez votre justification dans la loi, vous êtes déchus de la grâce. » Sa proposition bien établie, il déclare aussitôt qu'il s'agit en pareil cas d'un péril extrême. En effet, si celui qui revient à la loi ne peut y trouver le salut, et de plus est évincé de la grâce, que peut-il attendre désormais qu'un supplice inévitable, l'une n'ayant plus le pouvoir, et l'autre le repoussant loin d'elle?

2. Après les avoir ainsi frappés d'une sérieuse crainte, après avoir jeté le trouble dans leur esprit par la vue d'un naufrage imminent et complet, il leur ouvre, et tout près d'eux, le port de la grâce. C'est partout qu'il agit ainsi, il montre un moyen facile et sûr d'arriver au salut. De là ce qu'il ajoute : « Quant à nous, en esprit et par la foi, nous avons reçu l'espérance de la justice. » Nous n'avons plus besoin des institutions légales; il nous suffit de la foi, qui nous donne l'esprit, et par la suite la justification, avec des biens sans nombre et sans prix. « Dans le Christ Jésus ni la circoncision n'est rien, ni l'incirconcision non plus, tout est dans la foi opérant par l'amour. » Voyez-vous comme il les aborde maintenant avec plus d'assurance? Quand on s'est revêtu du Christ, semble-t-il dire, on n'a plus à s'occuper de telles choses. Mais auparavant il avait affirmé que la circoncision est nuisible; comment la donne-t-il maintenant comme une chose indifférente? Il parle ici de ceux qui l'avaient reçue avant d'embrasser la foi, et nullement des fidèles qui la reçoivent ensuite. Quand on a des athlètes à choisir, on ne fait entrer en ligne de compte ni la forme de leur visage ni la couleur de leurs cheveux; c'est leur force et leur habileté qu'on doit uniquement considérer; toutes ces pratiques extérieures sont également sans valeur pour qui veut trouver place dans le testament nouveau; il ne perd rien à les négliger, il ne gagne rien à les suivre. Que signifient ces mots : « Elle opère par la charité? » Il leur inflige par là une correction sévère en leur déclarant qu'ils se sont dérobés de la sorte parce que l'amour envers le Christ n'était pas enraciné dans leur cœur. Il n'importe pas seulement de croire, il faut de plus persévérer dans l'amour. Cela revient à dire : Si vous aviez aimé le Christ comme vous le deviez, vous ne seriez pas retournés à la servitude, vous n'eussiez pas abandonné celui qui vous a rachetés, ni répondu par l'outrage au bienfait de la liberté. — Il frappe aussi du même coup ceux qui leur tendaient des embûches, en montrant que ces hommes-là, s'il les avait réellement aimés, n'auraient jamais tenu cette conduite.

Comment les Galates sont déchus de leur première gloire. Allusion aux hérétiques.

Il veut enfin les ramener dans la bonne voie par un tel langage. « Vous couriez bien; qui vous a donc arrêtés? » Ce n'est pas une question, c'est une plainte, c'est un cri de douleur. Comment cette noble course s'est-elle interrompue? Qui vous a dominés ainsi? Vous qui l'emportiez sur tous et qui vous étiez élevés au rang des docteurs, vous n'êtes pas même restés dans celui des disciples. Qu'est-il arrivé? quel pouvoir



avez-vous subi ? C'est de la plainte, encore une fois ; c'est comme il disait plus haut : « Qui vous a fascinés ? » Paul continue : « Les idées qu'on vous persuade ne viennent pas de celui qui vous a appelés. » Il ne vous avait certes pas appelés pour vous voir chanceler de cette manière ; en vous donnant une si belle législation, il n'entendait pas vous ramener au judaïsme. Quelqu'un eût pu lui dire : Pourquoi exagérer ainsi la question et l'envenimer ? nous ne retenons qu'un précepte de la loi ; faut-il tant jeter l'alarme ? Voici comment il leur inspire la frayeur, non par les choses présentes, mais par celles qui doivent arriver : « Un peu de levain met en fermentation toute la masse. » Ce mal d'abord léger pourra de même, si vous n'y remédiez pas, vous replonger entièrement dans le judaïsme : c'est le levain par rapport à la masse. « J'ai cette confiance dans le Christ que vous n'aurez pas d'autres sentiments que les miens. » Il ne parle pas de ce qu'ils pensent à cette heure, il se porte vers l'avenir, exprimant ainsi l'espoir de leur conversion. Et comment le sait-il ? Il n'a pas dit qu'il le savait, mais bien qu'il en avait l'espérance. J'ai cette confiance en Dieu, je le prie de vous venir en aide, je compte sur votre amendement. Cette confiance ne s'appuie pas uniquement sur eux, elle remonte au Christ, vous venez de l'entendre. Comme toujours, il mêle la réprimande à l'éloge. Il dit au fond ceci : Je connais mes disciples, je sais qu'il n'est pas difficile de vous ramener ; je compte sur le Seigneur, qui ne permet pas même une légère perte ; je compte aussi sur vous, qui pouvez revenir immédiatement au bien. Il les exhorte donc à déployer tout leur zèle, leur faisant entendre qu'ils n'obtiendront rien de Dieu, s'ils ne font pas ce qui dépend d'eux-mêmes.

« Mais celui qui vous trouble, quel qu'il soit, portera sa peine. » Il les stimule des deux côtés à la fois, soit en ranimant leur confiance, soit en lançant l'anathème et de prophétiques menaces contre les faux apôtres. Remarquez, je vous prie, qu'il ne nomme jamais les séducteurs, de peur d'augmenter leur impudence. Voici quelle est sa pensée : Alors même qu'ils ne réussiraient pas à vous égarer, à vous enlacer dans leurs mensonges, ils ne seront pas à l'abri du châtiment ; ils le subiront sans nul doute, par la raison que la vertu des uns ne saurait être une compensation à la perversité des autres. Il parle ainsi pour les empêcher de propager le désordre. Il ne dit pas simplement : « Celui qui vous trouble, il donne plus de force à son affirmation en ajoutant : « Quel qu'il soit, et moi-même, frères, si je prêche la circoncision, pourquoi suis-je encore persécuté ? » Comme on l'accusait de judaïser bien souvent et de dissimuler dans sa prédication, il se justifie d'une manière complète, en les prenant eux-mêmes pour témoins. Vous l'avez vu de vos propres yeux, la cause des persécutions que je souffre, c'est que je prescris l'abandon de la loi. « Si donc je prêche dans la circoncision, pourquoi suis-je encore persécuté ? » Les Juifs convertis ne peuvent pas m'accuser d'autre chose. En effet, si je leur avais concédé d'allier avec la foi les usages de nos pères, ni ceux qui l'ont embrassée, ni les autres ne m'auraient tendu des embûches, rien n'étant ébranlé dans leurs institutions.

3. Eh quoi ! n'a-t-il donc pas prêché la circoncision ? n'a-t-il pas circoncis Timothée ? Sans nul doute. Comment dit-il alors qu'il ne l'a pas prêchée ? Voyez encore ici la précision de son langage. Ce n'est pas du fait, c'est de la prédication qu'il se défend. Je n'impose pas une telle croyance. Si j'ai pratiqué la circoncision, je ne l'ai pas prêchée, ne voulant pas confirmer cette croyance en vous. « Donc le scandale de la croix est rendu vain. » L'obstacle, l'empêchement a disparu, si ce que vous dites est vrai. La croix n'était pas pour les Juifs un scandale aussi grand que l'abandon des lois paternelles. Quand ils traduisirent Etienne devant le conseil, ils ne l'accusèrent pas d'adorer le crucifié ; ils dirent : « Cet homme parle contre la loi et le lieu saint. » *Act.*, VI, 13. Ils avaient également accusé Jésus de détruire la loi. Aussi Paul a-t-il dit : Supposé que la circoncision soit permise, les accusations dirigées contre nous sont sans objet ; il n'existe plus d'hostilité contre la prédication et la croix. S'ils ne

cessent donc de verser notre sang, d'où vient qu'ils nous font un tel reproche? Pour ma part, ils m'ont attaqué parce que j'avais introduit un incirconcis dans le temple. Suis-je donc assez insensé pour commettre inutilement et sans but une pareille faute, quand j'avais toléré la circoncision et pour élever un tel obstacle en face de la croix? Vous le voyez, c'est à cause de la circoncision surtout qu'ils nous sont hostiles. Etais-je donc assez insensé, je le répète, pour m'exposer moi-même à la tribulation et scandaliser les autres à l'occasion d'une chose de néant?

Comme c'est la parole de la croix qui traçait cette conduite, c'est avec raison qu'il parle du scandale de la croix; et voilà ce qui révoltait principalement les Juifs, ce qui les empêchait d'accepter ce divin symbole, qu'on leur imposât ainsi l'obligation de renoncer aux institutions paternelles. « Plût à Dieu qu'ils fussent même déchirés ceux qui vous troublent! » Quelle véhémence il déploie maintenant contre les séducteurs! En commençant, c'est contre les séduits qu'il dirige son accusation, les traitant de fous à plusieurs reprises; mais, après les avoir châtiés et redressés, il se tourne contre ceux qui les égaraient. Il faut considérer de près la sagesse de l'Apôtre : il avertit, il exhorte les uns comme s'ils étaient ses propres enfants, il espère les ramener; quant aux séducteurs, il les retranche comme n'appartenant pas au corps, comme atteints d'un mal incurable. On le comprend quand il dit : « Il subira sa peine, quel qu'il soit, » et dans cette imprécation : « Plût à Dieu qu'ils fussent déchirés ceux qui vous troublent! » ou mieux : Ceux qui vous séparent, qui vous poussent à la révolte. Et dans le fait, ils les entraînaient loin de leur patrie véritable, de leur liberté, de leur céleste noblesse, pour les jeter sur une terre étrangère, dans un funeste exil; ils leur faisaient perdre le droit de cité dans la Jérusalem d'en-haut, pour les réduire à l'esclavage, pour les laisser errants sur la terre. De là cette imprécation, qui du reste n'a pas d'autre sens que celui-ci : Je n'ai pas à m'occuper de ces hommes. « Quant à l'homme hérétique, dit-il ailleurs, après un avertissement ou deux, évitez-le. » *Tit.*, III, 10. Si la circoncision ne leur suffit pas, qu'ils aillent plus loin. Où sont ceux qui ne reculent pas devant la mutilation, tombant ainsi sous le coup de la malédiction apostolique, blasphémant l'œuvre de Dieu, se rangeant enfin à la suite des manichéens? Ceux-ci prétendent, en effet, que le corps n'est qu'un piége, qu'il est essentiellement mauvais ; et ceux-là fournissent par leurs actes des arguments à ces funestes doctrines, puisqu'ils traitent le corps en ennemi. Mieux vaudrait alors s'arracher les yeux; car c'est par les yeux que la concupiscence envahit l'âme. Au fond, le mal ne vient pas de l'œil, ni d'aucun autre membre; il vient d'une volonté pervertie.

Si vous n'acceptez pas ce langage, pourquoi ne retranchez-vous pas la langue à cause des blasphèmes, les mains à cause des rapines, les pieds qui marchent dans les voies de l'iniquité, le corps tout entier, s'il faut le dire? Souvent l'oreille bercée par des sons efféminés amollit et corrompt l'âme; parfois aussi d'enivrants parfums troublent l'intelligence et nous entraînent à la volupté. Soyons donc sans miséricorde pour tous les organes de notre corps. Mais ce serait là le comble de la démence, une satanique fureur. Il s'agit uniquement d'arrêter les penchants désordonnés de l'âme; et le génie du mal, se plaisant toujours dans le meurtre, persuade aux hommes de briser l'instrument, comme si l'Artiste suprême avait erré dans sa création.— Mais comment se fait-il, me dira-t-on, que la concupiscence s'allume quand le corps est engraissé? — C'est encore ici le crime de l'âme; les délices de la chair ne sont pas le fait de la chair elle-même, l'âme en est l'auteur; veut-elle tenir le corps dans la tempérance, elle a tout pouvoir là-dessus. Vous agissez comme celui qui, voyant quelqu'un allumer le feu, y jeter du bois, incendier une maison, laisserait de côté l'auteur de l'incendie, pour s'en prendre à la flamme, parce qu'elle monte dans les airs alimentée par des matières abondantes. Evidemment ce n'est pas la faute du feu, c'est bien celle de l'homme. Le feu nous a été donné pour préparer nos aliments, pour nous éclairer et pour les autres usages semblables, nullement pour consumer nos maisons. De même la passion

a pour objet la perpétuité de la famille, la conservation de la vie, et non l'adultère, la fornication, l'impudicité. Vous devez être père, et non corrupteur; vous devez vivre honnêtement avec une femme, et non la dépraver ; continuer votre famille, et non porter ailleurs le déshonneur et la perturbation. L'adultère n'est pas dans la nature, il l'outrage et l'avilit. Il y a des bornes qu'on ne doit pas franchir et des lois qu'on ne saurait méconnaître.

4. Je ne le dis pas sans cause, nous préludons à de plus rudes combats, nous lançons les premiers traits contre ceux qui déclarent mauvaise l'œuvre du Créateur, qui ferment les yeux sur les défaillances de l'âme, s'acharnent sur le corps et calomnient la chair. Paul fait ensuite allusion à de tels hérétiques, en mettant en cause, non la chair, mais l'âme pervertie par le démon. « Pour vous, frères, vous avez été appelés à la liberté ; que cette liberté seulement ne soit pas une occasion pour la chair. » Il paraît entrer ici dans le terrain de la morale ; ici se passe quelque chose d'insolite, que nous ne retrouverions dans aucune autre épître. Paul les divise toutes en deux parties : la première sur la doctrine, la seconde sur la direction pratique de la vie ; tandis que, maintenant, après avoir touché à la question morale, il revient à la discussion dogmatique ; ce qu'il dit renferme une nouvelle attaque contre les manichéens. Que signifient ces paroles : « Que la liberté seulement ne serve pas d'occasion à la chair ? » Le Christ nous a soustraits au joug de la servitude, il nous a laissés maîtres de faire ce que nous voudrions ; mais il n'entend pas certes que nous en usions pour le mal, il veut que ce soit pour nous le moyen d'obtenir une plus belle récompense, en nous élevant à une plus haute philosophie. Comme à tout propos il désigne la loi par le nom de joug, et la grâce par celui d'affranchissement, de peur qu'on ne le soupçonne de vouloir, en prêchant l'abandon de la loi, délivrer la vie d'une loi quelconque, il prévient ainsi ce soupçon : je ne veux pas que la loi n'intervienne plus dans la direction de la vie, je veux que la philosophie s'élève au-dessus de la loi ; car les liens de cette dernière sont brisés. Si je parle de la sorte, ce n'est pas pour que nous soyons rabaissés, c'est, au contraire, pour que nous montions plus haut. Celui qui se livre à la fornication et celui qui pratique la virginité franchissent l'un et l'autre les bornes de la loi, mais non certes de la même manière : celui-là tombe plus bas et passe par-dessous ; celui-ci prend un essor sublime et passe par-dessus.

Allusion aux hérétiques.

Tel est le langage de l'Apôtre : Le Christ vous a délivrés du joug, non pour que vous regimbiez et couriez à l'aventure, mais pour que vous suiviez le droit chemin sans avoir besoin d'une telle contrainte. Il montre ensuite le moyen d'arriver aisément à cette amélioration. Quel est ce moyen ? « Par la charité. » Servez-vous les uns les autres. De plus il leur insinue que les contentions, les divisions, l'amour du pouvoir et l'arrogance sont la cause de leur égarement. Et dans le fait, le désir de dominer est le principe des hérésies. Cette parole : « Servez-vous les uns les autres, » fait assez voir que le mal tire son origine de l'orgueil et du faste ; et nous voyons ici quel en est le remède. Puisque c'est en voulant dominer sur vos frères que vous êtes ainsi déchirés, « servez-vous les uns les autres ; » l'union ne tardera pas à se rétablir. Il ne dit pas clairement le péché ; mais, en exposant clairement le remède, il jette un assez grand jour sur le mal. C'est comme si l'on ne parlait jamais de la volupté aux voluptueux, et qu'on les exhortât toujours à la continence. Quand on aime son prochain comme on doit l'aimer, on n'hésite pas à le servir avec plus de zèle et d'humilité que le serviteur le plus humble. Comme l'approche du feu amollit aisément et dévore la cire, l'ardeur de la charité fait disparaître plus rapidement encore le faste et la fierté. Aussi l'Apôtre ne nous recommande-t-il pas précisément de nous aimer, mais bien de nous servir les uns les autres ; c'est là le comble de la charité. Après avoir écarté le joug de la loi, il en impose un autre aux disciples, celui de la charité, plus fort et plus capable de les maintenir dans la sagesse, plus léger cependant et plus suave. Il montre ensuite quel bien résulte de la charité : « Toute la loi est résumée

dans une parole, dans celle-ci : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » *Matth.*, XXII, 39 ; *Lévit.*, XIX, 18. Ayant retourné la loi dans tous les sens, il conclut : Voulez-vous l'accomplir, ne recourez pas à la circoncision ; ce n'est pas dans la circoncision, c'est dans la charité qu'elle trouve son accomplissement.

Il ne dissimule pas sa tristesse, comme vous pouvez vous en apercevoir ; mais il n'épargne pas non plus sa fatigue, il en vient constamment à ce qui touche les mœurs. « Si vous vous mordez et vous dévorez réciproquement, prenez garde que vous ne soyez consumés les uns par les autres. » Il n'affirme pas, de peur de faire de la peine, quoique sachant bien qu'il en est ainsi ; il fait simplement une supposition. Il ne va pas leur dire : Puisque vous vous mordez ; il n'est pas plus affirmatif dans la suite du texte, il n'affirme ni qu'ils se dévorent ni qu'ils se consument : son langage est celui d'un ami qui prévient avec frayeur, et non celui d'un juge qui condamne. Quelle force néanmoins dans ses expressions ! Il ne se borne pas à dire : « Vous vous mordez, » ce qui certes atteste la fureur ; il ajoute : « Vous vous dévorez ; » et ceci manifeste l'obstination dans le mal. En mordant, on satisfait sa colère ; en dévorant, on fait preuve d'une extrême férocité. Il ne s'agit pas ici de l'action corporelle, il s'agit de quelque chose de bien plus cruel. Celui-là même qui mangerait de la chair humaine ne ferait pas autant de mal que celui qui déchire l'âme ; plus l'âme l'emporte sur le corps, plus dans ce dernier cas la morsure est funeste. « Prenez garde que vous ne soyez consumés les uns par les autres. » Telle étant l'intention de ceux qui nuisent au prochain et lui tendent des piéges, Paul est en droit de leur donner cet avertissement. Prenez garde que le mal ne retombe sur vous-mêmes. Les divisions et les querelles ont pour résultat de ruiner et de perdre ceux qui en sont les auteurs aussi bien que ceux qui en sont les victimes ; elles corrodent tout avec plus de rapidité que la vermine elle-même. « Or, je vous le dis, marchez selon l'Esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. »

5. Voici qu'il nous indique une autre voie tendant à nous faciliter la vertu, en réalisant ce qui précède, une voie qui conduit à la charité, et que rend étroite la charité elle-même. Rien, en effet, absolument rien ne nous inspire cet amour divin comme la spiritualité ; rien non plus ne fixe l'Esprit en nous d'une manière immuable comme la force de cet amour. De là cette parole : « Marchez selon l'Esprit, vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. » Après avoir signalé la cause de la maladie, il montre le remède capable de nous rendre la santé. Quel est ce remède, et quelle doit être la vertu de ces sages conseils, si ce n'est une vie spirituelle ? C'est donc pour cela que l'Apôtre dit : « Marchez selon l'esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair ; car la chair a des désirs contraires à l'esprit, et l'esprit en a de contraires à la chair, ces deux choses sont en complète opposition, de telle sorte que vous ne faites pas ce que vous voudriez. » On nous attaque à ce sujet, on prétend que l'Apôtre divise l'homme en deux, et le montre composé de deux essences contraires, et met en lutte l'âme avec le corps. Mais non, il n'en est pas ainsi, cela ne peut pas être. Ce n'est pas le corps qu'il désigne en cet endroit sous le nom de chair ; car autrement la parole suivante aurait-elle un sens raisonnable : « La chair a des désirs contraires à l'esprit ? » Le corps est du nombre des choses qui reçoivent le mouvement et l'action, nullement de celles qui les impriment ; comment alors aurait-il un désir ? Ce n'est pas à la chair, c'est à l'âme seule qu'il appartient de désirer.

Nous lisons ailleurs dans l'Ecriture : « Mon âme désire avec ardeur; » *Psal.* LXXXIII, 2; « Que désire ton âme ? et je le ferai pour toi ; » I *Reg.*, XX, 4; « Ne marchez pas selon les désirs de votre âme; » *Eccli.*, XVIII, 30; « Tel est le désir de mon âme. » *Psal.* XLI, 2. Comment Paul dit-il ici : « La chair a des désirs contraires à l'esprit ? » C'est qu'il a coutume de désigner sous le nom de chair, non la substance corporelle elle-même, mais la volonté dépravée; comme lorsqu'il dit : « Vous n'êtes pas dans la chair, vous êtes dans l'esprit... Ceux qui sont dans la chair ne peuvent pas plaire à Dieu. » *Rom.*, VIII, 9, 8. — Quoi donc ? faut-il sup-

primer la chair? Celui qui parlait de la sorte n'en était-il pas revêtu? — Ce ne sont pas là les raisonnements de la chair, ce sont ceux du diable. « Il fut homicide dès le commencement. » *Joan.*, VIII, 44. — Mais alors, que veut dire l'Apôtre? — Par le nom de chair, il entend les pensées terrestres, lâches et rampantes. L'accusation n'est pas dirigée contre le corps, elle va droit à l'âme. Le corps n'est qu'un instrument, et l'instrument ne saurait être un objet d'aversion et de haine; celui qui s'en sert pour le mal excite seul un pareil sentiment. Nous détestons et nous punissons l'homicide, non le fer dont il s'est servi. — Mais c'est encore, insistera-t-on, accuser le corps que désigner ainsi par le nom de la chair les fautes de l'âme. — Je reconnais sans peine que l'âme est supérieure à la chair; celle-ci, néanmoins, ne laisse pas que d'être belle. En déclarant une chose inférieure en beauté, on la déclare belle elle-même; le mal n'est pas inférieur au bien, c'est le contraire du bien. Pour vous, si vous pouvez démontrer que le mal provient du corps, accusez la chair, à la bonne heure; mais, si l'expression de l'Apôtre est le fondement de vos accusations, vous devez aussi les diriger contre l'âme. En effet, Paul appelle homme charnel celui qui ne possède plus la vérité, et la multitude des démons, il l'appelle des esprits de malice.

L'Ecriture désigne encore par ce nom de chair les divins mystères; dans son langage, l'Eglise tout entière est le corps du Christ. Si vous précisez les fonctions du corps, dépouillez-le par la pensée des sens qui lui sont donnés, et vous aurez devant vous une âme privée de toute connaissance, qui ne sait plus rien de ce qu'elle savait. Si la puissance de Dieu se manifeste à notre intelligence par la création de l'univers, comment verrons-nous sans le secours des yeux? Si la foi vient de l'ouïe, comment entendrons-nous sans le secours des oreilles? La prédication et les courses apostoliques ne peuvent s'accomplir qu'au moyen de la langue et des pieds : « Comment prêcheront-ils s'ils ne sont pas envoyés? » *Rom.*, X, 15. On n'écrit pas non plus sans le secours de la main. Voyez-vous de quels innombrables biens la chair est l'instrument et le ministre? En disant : « La chair a des désirs contraires à l'esprit, » l'Apôtre parle de deux sortes de pensées et les oppose l'une à l'autre : il s'agit de la vertu et du vice, non de l'âme et du corps. Si ces dernières choses étaient contraires, elles se détruiraient réciproquement, comme l'eau et le feu, la lumière et les ténèbres. Du moment où l'âme prend un si grand soin du corps, l'entoure d'une telle sollicitude, souffre tant pour ne pas s'en séparer et ne cède qu'à la dernière violence; du moment où le corps se prête aux sentiments de l'âme, et lui donne un si puissant concours dans l'intelligence comme dans l'action, comment affirmer que ces deux choses sont opposées et luttent l'une contre l'autre? Pour moi, je ne vois pas là d'opposition, j'y vois plutôt un merveilleux accord, une protection mutuelle, et je la vois dans les faits. Non, l'Apôtre n'établit pas une pareille lutte, c'est la lutte des bonnes et des mauvaises pensées qu'il nous présente. Il n'appartient qu'à l'âme de vouloir ou de ne pas vouloir. C'est là qu'il vous signale l'opposition, pour que vous n'abandonniez pas votre âme à ses mauvais penchants. Il vous parle ainsi comme un maître, un instituteur qui veut inspirer à l'enfant une salutaire crainte. « Si vous êtes mus par l'esprit, vous n'êtes déjà plus sous la loi. »

6. Où se trouve ici la liaison des idées? Elle est grande et manifeste. Celui qui vraiment possède l'esprit vient à bout de toute inclination perverse; et, dès qu'il est libre de ce côté, il n'a plus besoin du secours de la loi, il est bien supérieur aux dispositions qu'elle renferme. Quand on ne se laisse plus emporter, a-t-on besoin d'entendre : « Tu ne tueras pas? » Quand on ne se permet pas même un regard dangereux, qu'importe la défense de commettre l'adultère? Qui va parler des fruits amers du vice à celui qui n'en a pas même laissé la racine dans son cœur? La racine du meurtre, c'est la colère, tout comme l'adultère provient des mauvais regards. Voilà pourquoi cette parole : « Si vous êtes mus par l'esprit, vous n'êtes déjà plus sous la loi. » Encore ici l'Apôtre me paraît faire de la loi le plus magnifique éloge. Si la loi tenait lieu de l'esprit, autant que c'est possible,

avant que l'esprit se fût manifesté, ce n'était pas une raison pour rester sous la puissance qui devait seulement l'introduire. Il était juste de vivre d'abord sous la loi, afin de réprimer les passions par la crainte, l'esprit n'ayant pas encore paru; mais sous le règne de la grâce, qui ne se borne pas à les éloigner et les étouffe dans leur germe, en nous appelant à de plus hautes vertus, quel besoin avons-nous de la loi? Quand un homme accomplit de lui-même les plus importants devoirs, lui faut-il donc un pédagogue? Le philosophe n'a plus besoin d'un maître de grammaire. Pourquoi vous rabaisser et vous asseoir sur les bancs de la loi, vous vous étant déjà rendus les disciples de l'Esprit?

« Il est aisé de voir les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'adultère, l'intempérance, l'impudicité, la dissolution, les empoisonnements, le culte des idoles, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les emportements, les dissensions, les hérésies, les haines, les meurtres, l'ivrognerie, les excès dans le manger, et les autres choses semblables; or, je vous déclare, comme je vous l'ai déjà déclaré, que ceux qui s'en rendent coupables n'hériteront pas du royaume de Dieu. » Et maintenant, vous qui mettez la chair en cause, et qui pensez que tout cela tend à nous la représenter comme une implacable ennemie, je suppose avec vous que la fornication et l'adultère la regardent; mais dites-moi si les dissensions, les jalousies, les querelles, les hérésies et les empoisonnements, toutes ces choses qui dépendent uniquement d'une volonté pervertie, comme les autres que nous avons énumérées, peuvent être attribuées à la chair. Vous le voyez donc bien, ce n'est pas de la chair que l'Apôtre parle, c'est d'un esprit bas et rampant. De là ces menaçantes paroles : « Ceux qui s'en rendent coupables n'hériteront pas du royaume de Dieu. » Si le mal venait de la nature corrompue, et non de la volonté pervertie, ce n'est pas comme des coupables qu'il eût dû les représenter, c'est comme des victimes. Pourquoi les déclare-t-il déchus du royaume des cieux? Ni les couronnes ni les supplices n'appartiennent à la nature, la volonté seule peut les mériter. Voilà pourquoi Paul menace encore : « Le fruit de l'esprit, c'est la charité, la joie, la paix. » « Le fruit, » a-t-il dit, et non l'œuvre. — Mais alors l'âme ne serait plus rien; s'il n'est question que de la chair et de l'esprit, que devient l'âme? Parlerait-il d'êtres inanimés? Dès que le mal revient à la chair, et le bien à l'esprit, l'âme est inutile. — Nullement; c'est à l'âme qu'il appartient de maîtriser et de diriger les passions. Elle est là sur les limites du vice et de la vertu; use-t-elle convenablement du corps, elle le rend spirituel; s'éloigne-t-elle de l'esprit pour se livrer à des appétits dépravés, elle se rend elle-même de plus en plus terrestre. Ce n'est donc pas de l'essence de la chair qu'il parle, encore une fois, c'est de la volonté, pervertie ou non.

Pourquoi « fruit de l'esprit? » Par la raison que le mal vient de nous seuls, ce qui lui permet alors de parler d'œuvres; tandis que le bien exige, avec nos propres efforts, l'action de la bonté divine. Devant exposer cette vérité, il commence par la racine même de tous les biens : « La charité, la joie, la paix, la patience, la générosité, la bienveillance, la foi, la mansuétude, la tempérance. Contre de telles choses il n'est pas de loi. » Que pourrait-on prescrire à qui déjà pratique tout et possède la charité, cette parfaite institutrice de la philosophie? De même qu'un cheval bien dressé et qui fait de lui-même tout ce qu'il doit faire n'a plus besoin d'être mené par le fer, de même l'âme qui fait le bien par la seule impulsion de l'esprit n'a plus besoin de la loi pour se guider. Du reste, encore ici, Paul rejette la loi d'une manière admirable; il ne la condamne pas comme mauvaise, il la juge seulement inférieure à la philosophie que l'Esprit nous donne. « Quant à ceux qui appartiennent au Christ, ils ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. » On eût pu lui dire : Et qui donc est ainsi? Il répond d'avance en prenant de tels hommes sur le fait; et, dans son langage, la chair représente toujours l'iniquité. Les hommes dont il parle n'avaient certes pas exterminé leur corps; car comment eussent-ils conservé la vie? Un corps crucifié tombe dans la complète inertie de la mort. Aussi n'est-

ce pas là ce qu'il veut dire; c'est la vraie philosophie qu'il désigne par cette image. Les convoitises ont beau s'agiter ou nous troubler, c'est en vain qu'elles frémissent. Puisque telle est la vertu de l'esprit, c'est par l'esprit que nous devons nous contenter de vivre. L'Apôtre le dit formellement : « Vivons donc par l'esprit, marchons par l'esprit; » réglons notre conduite d'après ses lois. « Marchons, » c'est-à-dire, que la puissance de l'esprit nous suffise, et n'allons pas chercher le secours de la loi. Voulant ensuite montrer que l'ambition est le mobile de ceux qui maintiennent la circoncision, il ajoute : « Ne nous laissons pas entraîner à l'amour de la vaine gloire, cause de tous les maux, nous provoquant ainsi les uns les autres et nous poursuivant d'une mutuelle envie. » En effet, l'envie provient de la vaine gloire, et l'envie produit à son tour des maux sans nombre.

CHAPITRE VI.

« Frères, quand même un homme serait tombé par surprise. »

1. Comme, sous prétexte de corriger les autres, ils satisfaisaient leurs propres passions, se donnant les apparences d'un zèle désintéressé, tandis qu'ils aspiraient à la domination, Paul leur dit : « Frères, quand même un homme serait tombé par surprise. » Il ne parle pas d'un acte positif, mais simplement d'une surprise, d'un moment d'aliénation. « Vous qui êtes spirituels, rétablissez-le. » Il ne leur demande pas de punir ou de juger, il leur demande de ramener au bien. Encore ne s'en tient-il pas là, et veut-il qu'ils soient d'une douceur inaltérable envers ceux qui se sont laissé surprendre; car il ajoute : « Dans l'esprit de douceur, » non dans la douceur simplement, mais « dans l'esprit de douceur. » C'est faire entendre qu'une telle conduite plaît à l'Esprit saint, et que lui seul peut nous donner de corriger les pécheurs avec mansuétude. Après cela, de peur qu'on ne s'exalte en exerçant la correction, Paul fait aussi peser la crainte sur celui qui corrige le prochain : « Vous considérant vous-même, de peur qu'à votre tour vous ne soyez tenté. » Nous avons à faire comme les riches qui donnent du secours aux indigents, avec l'espoir que les autres leur rendront la pareille dans un cas de nécessité. De là cette raison déterminante : « Vous considérant vous-même, de peur qu'à votre tour vous ne soyez tenté. » Il atténue les torts du coupable, en le représentant d'abord comme surpris, en parlant ensuite de son extrême faiblesse, en disant enfin : « De peur qu'à votre tour vous ne soyez tenté. » Il met donc en cause la perversité du démon plutôt que l'indolence de l'âme. « Portez les fardeaux les uns des autres. » Comme il ne se peut pas qu'un homme vive sans avoir ses défectuosités, l'Apôtre veut qu'on ne soit pas inflexible pour les défaillances d'autrui, qu'on les supporte avec indulgence, afin d'avoir droit au même support. Dans la structure d'une maison, toutes les pierres ne peuvent pas occuper la même place; l'une sera propre à l'angle, et non au fondement, l'autre au fondement, et non à l'angle : la même chose a lieu dans le corps de l'Eglise. On peut l'observer même dans notre corps à nous; l'un des membres soutient ainsi l'autre, et nous n'exigeons pas de tous tous les genres de service. C'est d'un ensemble bien concerté que résulte le corps ou l'édifice.

L'Esprit saint seul peut nous donner la douceur capable de corriger les pécheurs.

« Et de la sorte accomplissez la loi du Christ. » Le texte porte une idée de concours : Accomplissez tous avec entente, aidez-vous réciproquement. Cet homme est emporté, par exemple, et vous êtes mou : supportez donc ses impétueux élans, afin qu'il supporte votre indolence; et par ce moyen vous ne pécherez ni l'un ni l'autre, l'excès étant mitigé par ce mutuel support. Vous tendant ainsi la main quand il y a péril de chute, servez-vous de mutuel appui pour l'accomplissement de la loi, de telle sorte que chacun supplée par sa patience et son courage aux défaillances du prochain. Si telle n'est pas votre conduite, si même vous empiétez toujours les uns sur les autres, jamais vous n'obtiendrez rien de ce qui vous manque. De même que, si quelqu'un entreprenait d'imposer à tous les membres le même emploi, le corps ne saurait subsister; de même une guerre incessante divisera les frères, si nous voulons tout exiger

de tous. « Si quelqu'un s'imagine être quelque chose, alors qu'il n'est rien, il se trompe lui-même. » C'est un coup frappé sur l'orgueil. Celui qui n'étant rien se persuade être quelque chose, donne une preuve certaine de son infirmité par une telle opinion. « Que chacun examine ses propres actions. » Paul nous enseigne là que nous devons nous-mêmes explorer et juger notre vie, non à la légère, mais avec un grand soin, passant en revue toutes les choses que nous avons faites. Avez-vous fait un bien, voyez si ce ne serait point par vaine gloire, par nécessité, par haine, par hypocrisie, par un motif humain quelconque. L'or brille assurément avant d'être jeté dans la fournaise; mais on ne le reconnaît d'une manière sûre que lorsqu'il a subi l'action du feu, qui le sépare de tout alliage : ce n'est également qu'après un examen sérieux de toutes nos œuvres, que nous les verrons à découvert, et que nous nous verrons nous-mêmes mille fois redevables envers la justice de Dieu.

« Alors il mettra sa gloire en lui-même uniquement, et non dans un autre. » Ce n'est pas une chose qu'il prescrit, c'est condescendance de sa part, comme s'il disait : Il ne convient certes pas de se glorifier; mais, si telle est votre intention, que ce ne soit pas du moins aux dépens de votre frère comme ce pharisien. En suivant bien cette dernière leçon, on apprend bientôt la première. Aussi leur fait-il cette concession, pour que graduellement ils s'abstiennent de tout. Celui qui d'abord ne se glorifiera qu'en lui-même et nullement au sujet des autres, ne tardera pas à se corriger de ce défaut d'une manière absolue. Puisqu'il ne s'estimera pas meilleur que ses frères, et c'est au fond la portée du texte, dès qu'il se borne à se considérer lui-même, il pourra bien commencer par se glorifier, mais il se désabusera dans la suite. Et la preuve que telle est la pensée de Paul, c'est qu'il fait mouvoir le ressort de la crainte, en disant plus haut : « Qu'il examine ses actions, » et puis en ajoutant : « Chacun portera son fardeau. » Il semble proposer simplement un motif pour qu'on ne s'élève pas au-dessus des autres; en réalité, cependant, il réprime toute pensée superbe qu'on pourrait concevoir de soi, en ramenant l'homme à la connaissance de ses propres péchés, qu'il désigne sous le nom de fardeau, pesant ainsi sur sa conscience. « Que le catéchumène fasse part de tous ses biens à celui qui le catéchise, en récompense de cette instruction. »

2. Il s'agit ici des docteurs, et l'Apôtre veut qu'ils soient l'objet des plus grands soins de la part de ceux qu'ils instruisent. Pourquoi le Christ l'a-t-il ainsi ordonné? car c'est une loi dans le Nouveau Testament que les prédicateurs de l'Evangile vivent de leur ministère, et de même que dans l'ancienne loi les lévites prélevaient de nombreux revenus sur le peuple. Pourquoi donc cette prescription? Elle avait pour but d'établir les fondements de la modestie et de la charité. Comme la magistrature de l'enseignement enfle quelquefois celui qui l'exerce, le Seigneur, pour arrêter une pareille tendance, l'a mis dans la nécessité d'avoir recours aux disciples; il a fourni de plus à ces derniers le moyen de se former à la bienfaisance, en la pratiquant d'abord envers leurs docteurs, pour la pratiquer ensuite plus facilement envers tous : cela devait produire des deux côtés une charité peu ordinaire. S'il n'en était pas ainsi, pourquoi le Seigneur, après avoir donné la manne aux Juifs malgré leur ingratitude, aurait-il constitué les apôtres dans un état de mendicité? N'est-il pas visible qu'il se proposait de grands biens dans une telle disposition, d'enseigner l'humilité et la charité, comme nous l'avons dit, et d'apprendre aux disciples à ne pas rougir de ce qui leur semblait un sujet de honte? Une honte à leurs yeux, c'était de demander; il ne devait plus en être ainsi, du moment où leurs instituteurs demandaient ouvertement et sans crainte. Les disciples n'en retiraient donc pas un médiocre avantage, ils y puisaient le mépris de toute gloire humaine. Voilà ce qui est renfermé dans ces mots : « Que le catéchumène fasse part de tous ses biens à celui qui le catéchise, en récompense de cette instruction. » Qu'il soit envers lui d'une complète générosité; c'est de tous ses biens qu'il doit lui faire part. Le disciple ne doit rien avoir en propre, il faut que tout soit

en commun; car il reçoit beaucoup plus qu'il ne donne, dans la même proportion que les choses du ciel l'emportent sur celles de la terre.

Paul l'avait clairement dit ailleurs : « Si nous avons semé parmi vous les biens spirituels, est-ce donc une grande chose que nous recueillions de vos biens temporels ? » I *Cor.*, IX, 11. Aussi parle-t-il d'un échange, d'une compensation qui se fait. La charité par là-même s'enflamme et s'affermit. Si le docteur ne demande que le nécessaire, il conserve toute sa dignité, quoiqu'il tende la main ; bien plus, c'est une gloire pour lui de s'appliquer tellement au ministère de la parole, qu'il ait besoin d'autrui, qu'il soit dans l'indigence, qu'il se montre tellement supérieur aux intérêts d'ici-bas. S'il dépasse ces bornes, il compromet sa dignité, non parce qu'il reçoit un secours, mais parce qu'il excède la mesure. Après cela, pour que l'inconduite du Maître ne puisse pas même refroidir le disciple, pour qu'on ne le laisse pas dans le besoin, parce qu'il aurait démérité, Paul ajoute : « Ne nous lassons pas de faire le bien. » Il signale ensuite la différence qui existe entre une telle ambition et celle dont les choses de la terre sont l'objet : « Ne vous y trompez pas, on ne se rit point de Dieu. L'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé. Celui qui sème dans la chair, recueillera de la chair la corruption et la mort ; celui qui sème dans l'esprit, recueillera de l'esprit la vie éternelle. » Urgeons la comparaison : quand on a semé de l'orge, on ne peut pas évidemment espérer récolter du froment, la récolte étant toujours de même nature que la semence ; de même, quand par ses œuvres on a jeté dans sa vie la volupté, l'ivresse, la convoitise, on doit en recueillir les fruits naturels. Et quels sont ces fruits? Le châtiment, la torture, l'ignominie, la risée, la corruption ; car de telles semences, en se corrompant, corrompent aussi le corps. Rien de semblable dans celles de l'esprit, mais bien tout le contraire. Voyez plutôt : avez-vous semé l'aumône, vous aurez en récompense les trésors des cieux et la gloire immortelle ; avez-vous semé la pudeur, vous aurez l'honneur et les palmes, les applaudissements des anges et les couronnes données par le suprême Agonothète.

« Ne nous lassons pas de faire le bien ; car au temps voulu nous moissonnerons sans relâche. Ainsi donc, pendant que nous en avons le pouvoir, opérons le bien envers tous, et principalement envers nos frères dans la foi. » De peur que quelqu'un ne pût croire qu'il fallait avoir des maîtres et les alimenter, sauf à négliger les autres, il généralise son discours, il ouvre à tous la porte qui conduit à cet honneur, il donne à sa parole une extension telle que les Juifs et les Gentils pourront faire l'aumône, en observant toutefois l'ordre qui convient. Quel est cet ordre ? Que les fidèles aient la meilleure part à cette sollicitude. Ce que l'Apôtre fait dans ses autres lettres, il le maintient encore ici : il ne veut pas seulement qu'on exerce l'aumône, il veut de plus que ce soit avec générosité et d'une manière continuelle. Le mot de semence et la recommandation de ne point se lasser ne permettent à cet égard aucun doute. Or, imposant un grand devoir, Paul se hâte aussi d'étaler la récompense, en parlant d'une moisson étrange et merveilleuse.

3. Dans la culture des champs, celui qui sème n'est pas seul à supporter une longue et rude fatigue ; celui qui moissonne supporte de son côté la chaleur, la poussière et mille ennuis divers : rien de pareil ici, nous déclare l'Apôtre. On le voit par ces mots : « Au temps voulu nous moissonnerons sans fatigue. » C'est là les stimuler et les attirer ; mais il les excite et les presse encore d'une autre manière : « Ainsi donc, pendant que nous en avons le pouvoir, opérons le bien. » Il n'est pas plus en notre pouvoir de faire toujours l'aumône que de semer toujours. Quand nous aurons été retirés de ce monde, aurions-nous mille fois la volonté, nous n'aurons plus le pouvoir. Témoins les vierges folles, assurément pleines d'ardeur, mais étant parties sans avoir fait une large provision d'aumônes, et qui pour ce motif furent exclues de la chambre nuptiale. Témoin encore ce riche dont Lazare avait essuyé les mépris ; n'ayant plus lui-même aucun secours, il verse des larmes, il se livre aux plus ardentes supplications, sans pouvoir rien obtenir ni du Patriarche ni de qui que ce soit ; il demeure dans de perpétuelles

tortures sans aucun espoir de pardon. Voilà pourquoi l'Apôtre nous recommande d'opérer le bien tant que nous en avons le pouvoir et sans distinction de personnes. C'est par ce moyen surtout qu'il soustrait les Juifs à leurs idées étroites et rampantes. Pour eux, tous les devoirs de philanthropie se renfermaient dans leur peuple ; tandis que la philosophie de la grâce invite les terres et les mers à la table de la charité, bien qu'elle témoigne un zèle spécial envers ceux de la famille.

« Voyez quelles lettres je vous écris de ma propre main. Ceux qui se complaisent dans la chair vous soumettent à la circoncision. » Comprenez quelle douleur devait s'être emparée de cette âme bienheureuse. De même que, lorsqu'on éprouve un grand deuil, qu'on a perdu quelqu'un de ses proches ou subi quelque revers imprévu, on ne goûte de repos ni la nuit ni le jour, l'âme étant constamment en butte aux assauts de la douleur ; de même le bienheureux Paul, après avoir dit quelques mots touchant les mœurs, revient à la première question, cause principale du trouble qui s'était emparé de son âme, et s'exprime ainsi : « Voyez quelle lettre je vous écris de ma propre main. » Lui-même donc écrit la lettre tout entière, signe non équivoque de sa complète sincérité. Voilà ce qu'il déclare. Les autres lettres étaient dictées par lui, mais écrites par un autre, comme on peut le voir dans celle aux Romains, vers la fin de laquelle il est dit : « Je vous salue, moi Tertius, qui ai écrit cette lettre. » *Rom.*, XVI, 22. Quant à celle dont nous parlons, elle est toute de sa main. Nécessairement il agit ainsi non pour témoigner uniquement son affection, mais encore pour détruire des soupçons fâcheux. On l'accusait d'avoir fait ce dont il n'était pas coupable, on disait qu'il prêchait la circoncision, en se couvrant néanmoins d'un voile, ce qui n'était pas ; il s'était donc vu dans la nécessité de leur adresser un autographe, de les mettre en possession d'un témoignage écrit. L'étonnement qui perce dans ces paroles me semble provenir de l'imperfection de sa lettre, bien loin d'exprimer un sentiment opposé. C'est comme s'il disait : Quoique je ne sache pas bien écrire, je n'ai pas cru pouvoir m'y refuser, forcé que j'étais de fermer la bouche aux sycophantes.

« Ceux qui se complaisent dans la chair vous soumettent à la circoncision, dans la vue seule de n'être pas persécutés pour la croix du Christ. En effet, ceux qui reçoivent la circoncision n'observent pas la loi ; eux cependant veulent vous y soumettre, afin d'y trouver un sujet de gloire. » Il fait assez entendre par là que les Galates s'y soumettent à contre cœur, qu'ils subissent une sorte de violence : c'est presque les justifier, et bien certainement leur offrir un moyen de retour, les exhorter à se hâter de revenir sur leurs pas. Que veut-il dire par se complaire dans la chair ? Désirer l'approbation des hommes. Comme les Juifs reprochaient aux faux apôtres d'avoir abandonné eux aussi les traditions paternelles, pour se mettre à l'abri de ce reproche, ils veulent vous flétrir, et donner dans votre corps une satisfaction aux accusateurs. C'était dire d'une manière évidente qu'ils n'agissaient nullement pour Dieu. Voici toute la pensée de Paul : Leur conduite n'est pas inspirée par la piété, tout cela n'a d'autre mobile que de capter la faveur humaine ; les fidèles sont sacrifiés pour le bon plaisir des infidèles ; on ne craint pas d'offenser Dieu pour plaire aux hommes. Voilà ce que signifie l'expression de Paul. Après avoir montré par d'autres raisons que les séducteurs sont inexcusables, il les attaque de nouveau ; non-seulement parce qu'ils cherchent la faveur humaine, mais aussi la satisfaction de leur orgueil dans le joug qu'ils font peser sur les autres. Il l'a formellement dit : « Pour trouver en vous un sujet de gloire, » pour faire voir qu'ils sont docteurs et qu'ils ont des disciples. Et quelle est la preuve de leur tort ? « Eux-mêmes n'observent pas la loi. » Du reste, l'eussent-ils observée, qu'ils auraient encore été bien blâmables ; maintenant leur but même est mauvais.

« Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » C'est néanmoins un objet de honte. Sans doute, mais aux yeux du monde et des infidèles seulement ; dans les cieux, dans l'esprit même des fidèles, c'est une gloire, et la

gloire au suprême degré. On regarde aussi la pauvreté comme une honte ; elle est un honneur pour nous : les mépris de la foule livrent un homme à la risée; et nous en faisons un ornement splendide. Il en est de même de la croix. L'Apôtre ne se borne pas à dire : Je ne me glorifie pas, je ne veux pas me glorifier; il s'écrie : « A Dieu ne plaise que je me glorifie! » Il en repousse l'idée comme contraire à la raison, il implore le secours divin pour être sûr de la vaincre. Comment la croix est-elle un sujet de gloire? Elle me rappelle que le Christ a pris pour moi la forme de l'esclave, et tout ce qu'il a souffert pour moi esclave, ennemi, ingrat; elle me dit qu'il m'a aimé au point de se livrer lui-même. Que peut-on comparer à cela? Si des serviteurs sont tout fiers de recevoir un éloge de leurs maîtres, qui n'ont pas après tout une autre nature qu'eux, comment n'aurions-nous pas sujet de nous glorifier que le Seigneur, le vrai Dieu, n'ait pas rougi de subir la croix pour nous?

Comment la croix est un sujet de gloire.

4. N'allons donc pas rougir nous-mêmes de son ineffable bonté. Quoi! il n'a pas reculé devant la honte du gibet, et vous n'oseriez pas confesser son infinie miséricorde! Mais vous agissez comme un prisonnier chargé de fers, qui jusque-là n'avait pas rougi de son roi, et qui désormais en rougirait parce que ce même roi, venant dans sa prison, aurait brisé ses chaînes. Ce serait le comble de la démence; car voilà surtout ce dont il faut se glorifier. « Par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. » Ce n'est pas le ciel et la terre qu'il désigne ici sous le nom de monde, mais bien les intérêts temporels, les applaudissements des hommes, les cortéges brillants, les distinctions, les richesses, et tout ce qui frappe les yeux. Pour moi toutes ces choses sont mortes. Tel doit être le chrétien; cette parole, il doit l'avoir constamment à la bouche. Le premier genre de mortification ne suffit pas à Paul, il en ajoute un second : « Je suis crucifié pour le monde. » C'est une double mortification qu'il professe : tout cela est mort pour moi, et je suis mort pour tout cela. Les choses humaines ne peuvent me saisir et me captiver, puisqu'elles sont bien mortes : je ne saurais non plus les désirer, puisque je suis mort pour de telles choses. Rien de plus heureux que cette mortification, elle est le fondement de la vie bienheureuse. « Ni la circoncision ni l'incirconcision n'ont aucune valeur, tout gît dans la création nouvelle. A quiconque marche d'après cette règle, paix et miséricorde, ainsi qu'à l'Israël de Dieu. » Qu'elle est grande la puissance de la croix, à quelle hauteur elle a placé l'Apôtre! Non-seulement elle a frappé de mort pour lui toutes les choses du monde, mais encore elle l'a mis bien au-dessus des mœurs et des institutions anciennes. Quoi de comparable à cette puissance? Un homme prêt à mourir et à faire mourir les autres pour cette même circoncision ; la croix lui persuade de la refouler au niveau de l'incirconcision, pour se consacrer à des intérêts étranges, merveilleux et supérieurs au ciel même.

Voilà ce qu'il appelle une nouvelle création, notre genre de vie, soit à cause du passé, soit à cause de ce qui doit être : à cause du passé, parce que notre vie vieillie dans le péché a tout à coup été renouvelée par le baptême, et comme créée de nouveau, d'où l'obligation pour nous d'avoir une conduite nouvelle et céleste; à cause de l'avenir, parce que le ciel et la terre, tous les êtres visibles, doivent devenir incorruptibles en même temps que nos corps. Ne me parlez donc plus de la circoncision, qui ne peut rien désormais, poursuit l'Apôtre, et comment subsisterait-elle quand tout a été si profondément changé? Cherchez ce qui est nouveau, cherchez la grâce. Ceux qui suivent cette direction posséderont la paix et l'amour de Dieu, ils porteront à juste titre le nom d'Israël; quant à ceux dont les idées sont contraires, quoiqu'ils soient réellement nés de cette race et qu'ils se glorifient de ce nom, ils en ont perdu tous les avantages, leur noblesse a disparu, leur nom est vide de sens. Les vrais Israélites sont ceux qui vivent d'après cette règle, qui renoncent aux anciennes institutions pour s'attacher au règne de la grâce. « Du reste, que nul ne me suscite d'ennuis. » Ce n'est pas là l'expression de la lassitude ou du ressentiment; et comment se laisserait-il

maintenant abattre ou dégoûter, ce maître qui voulait tout faire et tout souffrir pour ses disciples? Il a dit : « Insistez à temps et à contretemps; » II *Tim.*, IV, 2; il a dit encore : « Dans l'espoir que Dieu leur donnera la connaissance de la vérité, et qu'ils se rejetteront hors des piéges du diable. » *Ibid.*, II, 25, 26. Pourquoi donc tient-il maintenant ce langage? Pour les arracher à leur apathie, leur inspirer une plus vive crainte, pour affirmer les lois qu'il leur a données et ne pas permettre qu'ils les ébranlent sans cesse. « Je porte dans mon corps les stigmates de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Il ne dit pas simplement les avoir; il les porte comme on porte les marques de la victoire ou les insignes de la royauté. Cela ne paraît pas moins une honte; mais il en est fier, il se glorifie de ses blessures; tel que le soldat dont la main porte l'étendard, il les montre avec une noble assurance.

Et pourquoi parle-t-il ainsi? Pour me justifier, répond-il, beaucoup mieux que par un discours quelconque. Ces plaies élèvent une voix plus éclatante que celle de la trompette pour confondre mes contradicteurs, ceux qui prétendent que je dissimule la vérité dans ma prédication et que je cours après l'approbation des hommes. Quand on voit un soldat revenir de la mêlée couvert de sang et de blessures, pourrait-on l'accuser de lâcheté et de trahison, quand il porte sur son corps les preuves de son courage? Il faut me juger de la même façon. Voulez-vous entendre ma défense et connaître le fond de ma pensée, regardez ces stigmates, qui vous présentent des arguments supérieurs à toutes mes paroles comme à tous mes écrits. — Au commencement de sa lettre, il avait établi la parfaite sincérité de son âme par la promptitude de son changement; il la prouve à la fin par les dangers qu'il a subis à cause de ce changement même. Quelqu'un peut-être aurait dit : Oui, sa conversion était sincère; mais il n'a pas persévéré dans sa résolution. Pour montrer sa persévérance, il prend à témoin les fatigues, les périls, les blessures qui l'ont accablé.

Après s'être ainsi justifié de tout point et d'une manière évidente, après avoir montré qu'il n'a rien dit par un sentiment d'irritation ou de haine, que son amour pour eux est resté immuable, il le certifie de nouveau par la prière qui termine son discours et qui renferme des biens sans nombre : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit, frères. Amen. » Il met ainsi le sceau à tout ce qui précède. Au lieu de dire simplement : Avec vous, comme en d'autres circonstances, il dit : « Avec votre esprit, » éloignant d'eux toute pensée terrestre, leur rappelant toujours la munificence de Dieu, la grâce dont ils ont été favorisés, et qui devait certes les retirer de toutes les erreurs du judaïsme. Recevoir l'Esprit saint, ce n'était pas un avantage qu'on pût devoir à la pauvreté de la loi, c'est à la justification selon la foi qu'il appartenait seulement de le donner; il n'appartenait pas non plus à la circoncision, mais bien à la grâce, de nous rendre capables de le conserver. Voilà pourquoi l'exhortation se termine par la prière; l'Apôtre mentionne la grâce et l'esprit, il appelle les Galates ses frères, demandant à Dieu de les mettre pour toujours en possession de ce riche trésor, et couvrant les hommes d'une double protection : les mêmes paroles sont une prière et de plus un enseignement qui renferme en substance tout ce qui a été dit, de telle sorte que c'est là comme une double enceinte. En leur rappelant les bienfaits qu'ils avaient reçus, l'enseignement les tenait mieux renfermés dans la doctrine de l'Eglise, et la prière dont la grâce était l'objet, en leur persuadant d'y rester fidèles, empêchait l'esprit de les abandonner. Les fausses doctrines étaient dès lors chassées comme la poussière par la présence du Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Saint Paul termine son exhortation par la prière.



HOMÉLIES

SUR

L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

AVANT-PROPOS

Ces homélies doivent être rangées parmi les plus beaux commentaires de Chrysostome sur les Epîtres de Paul ; l'abondance du discours s'y trouve jointe à l'exactitude des applications ; on y rencontre souvent les plus remarquables aperçus sur ce qui fait le bonheur ou le malheur de la vie.

Avant d'entrer dans son sujet, l'orateur parle de la ville d'Ephèse, qu'il nous présente comme une métropole de l'Asie. Elle avait été le siége de saint Jean l'Evangéliste et de Timothée, ce qui rehaussait singulièrement sa gloire. Elle était déjà célèbre dans tout l'univers par le culte qu'elle rendait à Diane, et par les philosophes qui en avaient fait leur séjour, Pythagore, Parménide, Zénon, Démocrite. Nous voyons dans notre saint docteur que de son temps encore Ephèse était habitée par des philosophes.

La même question se présente toujours : est-ce à Antioche ou bien à Constantinople que fut donnée cette série de discours ? Tillemont établit par une excellente preuve qu'ils sont de la première période. Dans la onzième homélie Chrysostome se déchaîne avec une extrême vigueur contre ceux qui divisaient l'Eglise au sein de laquelle il parle, qui formaient des partis et fomentaient le schisme. Or, cela ne saurait s'appliquer à l'Eglise de Constantinople ; c'est évidemment du schisme d'Eustathe qu'il s'agit. Quoique nous ayons exposé déjà ce trait de l'histoire d'Antioche, il ne sera pas inutile de le rappeler ici.

Eustathe, évêque de cette ville, homme remarquable autant par l'intégrité de sa foi que par la sainteté de sa vie, et, par là même, en butte à la haine des ariens, est exilé, grâce à leurs manœuvres, vers l'an 330 ; à sa place on met un évêque arien. Depuis lors la secte conserve ce siége important, les partisans d'Eustathe se tenant à l'écart pour célébrer les divins mystères, jusqu'à ce que les ariens eux-mêmes choisissent pour évêque Mélèce, qu'ils croyaient un des leurs. Mais lorsqu'ils s'aperçurent que Mélèce était sincèrement catholique, ils trouvèrent aussi moyen de le faire exiler, et ils lui substituèrent un véritable arien, Euzorius. La ville fut alors divisée en trois partis, celui des eustathiens, celui des méléciens et celui des ariens. Plus tard, lorsque Lucifer de Cagliari, malgré les réclamations d'Athanase et d'autres évêques, eut sacré Paulin, qui était du parti des eustathiens, Antioche eut trois évêques, Mélèce, Paulin et Euzorius. Plus tard encore l'évêque arien étant mort, et la secte s'étant retirée de la lutte, Mélèce et Paulin restèrent en présence, le schisme persévéra, leurs partisans continuèrent à se poursuivre d'une implacable animosité, ne s'épargnant ni les accusations ni les outrages. Voilà bien certainement la division que Chrysostome déplore comme le plus

grand de tous les malheurs, qu'il combat sans relâche et qui fait le sujet constant de sa douleur. Il ne peut donc être question ici que de l'Eglise d'Antioche.

Une autre raison appuie ce sentiment; elle n'est pas sans importance : l'orateur fait de temps en temps l'éloge des solitaires qui pratiquaient sur les montagnes les plus austères vertus et donnaient l'exemple d'une admirable sainteté. Or, vous ne le verrez guère dans les homélies qu'il a prononcées à Constantinople; au contraire, il blâme avec une extrême sévérité les moines des environs de cette ville, qu'il accuse d'avoir étrangement dévié de leur institution première. Ajoutez qu'il n'a dit nulle part, si j'ai bonne mémoire, que les montagnes voisines de Constantinople eussent de tels habitants. Il loue fréquemment les moines, je le répète, dans les présentes homélies, et dans la vingt-et-unième notamment, il rappelle le souvenir d'un moine nommé Julien, homme admirable, qu'un immense concours accueillait toutes les fois qu'il entrait dans les villes, ce qui du reste avait rarement lieu.

Chrysostome ne cesse d'attaquer les mœurs dépravées des habitants d'Antioche, et surtout les travers qui tiraient leur origine de l'idolâtrie, comme les sortiléges et les incantations, la croyance au destin et à la métempsychose. Les uns prétendaient que la Providence ne se mêlait en rien des choses d'ici-bas, les autres adoraient un Dieu corporel. Nous verrons tout cela dans les discours mêmes. Sous un autre rapport, la vingtième homélie présente de remarquables traits de mœurs, qui méritent au plus haut point de fixer l'attention. L'orateur attaque avec une grande véhémence le luxe qu'on étalait dans cette ville. On y voyait de nombreux enrichis, quelques-uns de la plus vile espèce, se donnant en spectacle tout chargés d'or, sur un char attelé de mules blanches, entourés d'une légion de serviteurs. Il se déchaîne avec non moins de sévérité contre ceux qui profanaient la cérémonie des noces par de funestes amusements, par les danses, les courses nocturnes, les cris désordonnés et les chants impudiques. Il n'a garde d'oublier les dangereux exemples donnés par les femmes, leurs dispendieuses folies et leur barbarie à l'égard des personnes du même sexe qui les servaient. L'injustice et la cupidité ont aussi leur part dans ces châtiments infligés par l'éloquence. Nous avons encore quelques points spéciaux à signaler.

Dans la huitième homélie, de beaucoup la plus longue de toutes, expliquant ces mots : « Moi, chargé de fers pour le Seigneur, » Chrysostome épuise toutes les ressources de son art à louer, à célébrer les chaînes de Paul. Mais que dis-je, son art ? Tout ce qui peut fermenter dans une âme ardente, dans un cœur brûlant d'amour, il le verse à flots dans le feu de l'improvisation. C'est encore un chef-d'œuvre à méditer. Le souvenir de ces chaînes le reporte à celui de saint Babylas martyr, dont il a lui-même retracé la vie dans une œuvre que nous avons déjà reproduite. Il y rappelle que ce saint fut enchaîné comme Jean-Baptiste pour avoir repris un roi prévaricateur, et qu'en mourant il recommanda de déposer ses chaînes dans sa tombe, de l'ensevelir avec ses fers. Dans la dixième homélie, il atteste que les églises sont ornées d'images et de statues, mais sans en dire davantage, ce que nous devons regretter. Souvent il livre de rudes assauts aux hérétiques, Marcion, Manès, Valentin, Arius ; les novatiens et les cathares sont ici victorieusement combattus, comme, du reste, dans beaucoup d'autres discours de l'immortel docteur.

APERÇU PRÉLIMINAIRE.

Ephèse, à n'en pas douter, est l'une des métropoles de l'Asie. Elle était consacrée à Diane, et c'est là surtout que cette déesse était honorée comme étant la première de toutes. Ce culte idolâtrique était chez les Ephésiens en tel crédit qu'il n'était pas même permis de nommer celui qui avait brûlé leur temple; on sait que ce temple fut brûlé. Le bienheureux Jean l'Evangéliste avait longtemps séjourné dans cette ville, à la suite de son exil, et c'est là qu'il était mort; Paul y laissa Timothée, comme il le dit lui-même en écrivant à ce disciple : « Je vous ai prié de rester à Ephèse. » I *Tim.*, I, 3. Beaucoup de philosophes, de ceux en particulier qui brillèrent en Asie, y séjournèrent. On a pu dire que Pythagore en était sorti; l'île de Samos, sa patrie, était ionienne. Parménide, Zénon, Démocrite et plusieurs autres s'y retrouvent également. Ce n'est pas sans motif que je le rappelle; on comprendra mieux avec quelle attention Paul dut leur écrire. On a remarqué qu'il leur a confié les plus profonds enseignements, parce qu'ils étaient déjà catéchumènes. En effet, sa lettre est pleine de sublimes vérités.

C'est de Rome qu'il l'écrit, et pendant qu'il est enchaîné, comme il le déclare lui-même : « Priez pour moi, afin que la parole me soit donnée dès que j'ouvre la bouche, afin que je manifeste avec confiance le mystère de l'Evangile, pour lequel je remplis dans les chaînes l'office d'ambassadeur. » *Ephes.*, VI, 19, 20. Elle est empreinte d'une incomparable élévation. Ce que l'Apôtre n'a dit nulle part ailleurs, au moins d'une manière claire, il l'expose ici; écoutez ce langage : « Pour que la sagesse multiple et variée de Dieu soit maintenant révélée par l'Eglise aux principautés et aux puissances, dans les hauteurs du ciel. » *Ibid.*, III, 10. Ecoutez encore : « Il nous a ressuscités avec le Christ et nous a fait asseoir avec lui dans les régions célestes... Ce qui n'a pas été connu des autres générations a désormais été révélé aux saints apôtres et aux prophètes dans l'Esprit saint, à savoir que les nations sont cohéritières, et forment un même corps, qu'elles ont part à cet héritage dans le Christ. » *Ibid.*, II, 6; III, 5, 6.

HOMÉLIE I.

« Paul apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, aux saints qui sont à Ephèse, aux fidèles dans le Christ Jésus : grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ. »

1. Voilà ce mot « par » s'appliquant encore au Père. Quoi donc? dirons-nous pour cela que le Père est inférieur? Non, certes. « Aux saints qui sont à Ephèse, aux fidèles dans le Christ Jésus. » Autre chose à remarquer, il appelle saints des hommes qui ont femme, enfants, serviteurs. Or, que ce soit eux qu'il désigne ainsi, c'est évident par la fin de la lettre, où se trouvent ces recommandations : « Que les femmes soient soumises à leurs maris... Enfants, obéissez à vos parents... Serviteurs, obéissez à vos maîtres. » *Ephes.*, V, 22; VI, 1 et 5. Comprenons dans quelle apathie nous sommes tombés, et combien est rare aujourd'hui la vertu, en comparaison de ces temps où les vertus étaient si nombreuses que les hommes vivant dans le siècle étaient eux-mêmes appelés des fidèles et des saints. « Grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il parle de grâce, il nomme Dieu Père; et cette dernière parole est une garantie de la première. Comment? Ecoutez l'Apôtre disant ailleurs : « Parce que vous êtes les enfants de Dieu, Dieu a fait descendre dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui là s'écrie : Abba, Père. » *Galat.*, IV, 6. « Et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » C'est pour nous que le Fils est devenu Christ, qu'il est apparu dans la chair. « Béni soit Dieu Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Voilà le Dieu de celui qui a pris la chair; si cela vous répugne, voilà le Père du Dieu Verbe, « qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle au plus haut des cieux dans le Christ. » Il fait allusion à la bénédiction usitée chez les Juifs, et qui celle-là n'était pas spirituelle. Que

disait-elle, en effet? « Que Dieu te bénisse, qu'il bénisse les fruits de ton sein, qu'il bénisse tes entrées et tes sorties. » *Deut.*, VII, 13. Ce n'est plus la même chose ici; écoutez : « De toute bénédiction spirituelle. » Qu'avez-vous encore à désirer? Vous avez été fait immortel, libre, fils, juste, frère, cohéritier; vous partagez la royauté et la gloire : Dieu vous a tout donné gratuitement. « En vous donnant son Fils, comment ne vous donnera-t-il pas toute chose? » *Rom.*, VIII, 32. Les prémices de votre nature reçoivent les adorations des anges, des chérubins et des séraphins; que manque-t-il encore? « En toute bénédiction spirituelle. » Rien de charnel ici. Le Christ fait disparaître tout cela, lorsqu'il dit : « Vous serez opprimés dans le monde, » *Joan.*, XVI, 33, nous acheminant de la sorte à de plus nobles pensées. Ceux qui possédaient les biens temporels ne pouvaient pas entendre parler des richesses spirituelles; quand ces dernières s'offrent à nous, nous ne pouvons donc pas les acquérir sans avoir auparavant repoussé les choses de la terre.

Pour acquérir les biens spirituels il faut repousser les biens de la terre.

Que signifie cette bénédiction spirituelle dans les hauteurs des cieux? Elle n'est pas terrestre, répond l'Apôtre, comme elle l'était chez les Juifs : « Vous mangerez les biens de la terre,... dans une contrée où coulent le miel et le lait... Dieu bénira votre terre. » *Isa.*, I, 19; *Exod.*, XXXIII, 3; *Ps.* LXXXIV, 13; *Deut.*, XV, 4. Pour nous, rien de semblable. Quoi donc? « Celui qui m'aime observera mes commandements, et nous viendrons à lui, moi et mon Père, et nous ferons notre demeure en lui. » *Joan.*, XIV, 23. « Celui qui écoute mes paroles que vous venez d'entendre, et qui les accomplira, sera semblable à l'homme prudent qui a bâti sa maison sur la pierre; et les vents ont soufflé, et les flots se sont déchaînés contre cette maison, et elle n'est pas tombée, parce qu'elle était fondée sur une pierre solide. » *Matth.*, VII, 24, 25. Or, que représente la pierre, si ce n'est le bonheur du ciel, où ne peut atteindre aucun changement? « Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai à mon tour devant mon Père, qui est dans le ciel. Et quiconque m'aura renié, je le renierai de même. » *Ibid.*, X, 32, 33. Voyez encore : « Heureux ceux dont le cœur est pur, parce qu'ils verront Dieu; » *Ibid.*, V, 8; et plus haut : « Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient; » *Ibid.*, 3; puis enfin : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que leur récompense est abondante dans les cieux. » *Ibid.*, 10.

Partout le ciel, vous le voyez, nulle part la terre, ni les choses de la terre. L'Apôtre dit aussi : « Notre conversation est dans les cieux, d'où nous attendons encore notre Sauveur le Seigneur Jésus. » *Philip.*, III, 19, 20. Leurs pensées ne sont pas sur la terre, encore une fois, elles sont dans le ciel. Remarquez la place que le nom du Christ occupe dans le texte. C'est dans le Christ Jésus, et non dans Moïse, que la bénédiction devait avoir lieu. Nous l'emportons donc sur les anciens, non-seulement par le genre de vie, mais encore par la noblesse du médiateur. C'est un point que l'Apôtre touche dans son épître aux Hébreux : « Moïse était fidèle sans doute dans toute la maison de Dieu, comme un ministre chargé de rendre témoignage de ce qui devait être dit; mais le Christ agit comme un fils ayant autorité sur sa maison, et cette maison, c'est nous. » *Hebr.*, III, 5, 6. « Comme il nous a choisis en lui avant la création du monde, pour que nous fussions saints et immaculés en sa présence. » Voici le sens de ces paroles : Il nous a choisis par celui-là même dans lequel il nous a bénis. Lui-même, par conséquent, nous donnera là-haut tous les biens, puisqu'il est le juge et qu'il dira : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » *Matth.*, XXV, 34. Il a déjà dit : « Où je suis moi-même, je veux que ceux-ci soient également. » *Joan.*, XVII, 24.

2. Dans presque toutes ses lettres, Paul s'applique à démontrer que nos institutions ne sont pas nouvelles, qu'elles étaient figurées depuis le commencement, qu'elles ont été dès longtemps annoncées, qu'elles ne constituent pas un changement dans le plan divin, qu'elles en sont plutôt l'accomplissement prévu. C'est le résultat d'une sollicitude inépuisable. Qu'est-ce à dire :

« Nous a choisis en lui? » en prévision de la foi que nous aurions en lui; le Christ a tout prédisposé, non-seulement avant notre naissance, mais encore avant que le monde fût créé. Dans la pensée de l'Apôtre et dans le sens rigoureux de son expression, le monde est comme une chose qu'on laisse tomber. Image vraiment belle; car nous voyons Dieu se laissant tomber d'une hauteur infinie, de sa hauteur même, que nulle parole ne saurait exprimer, de telle sorte que la distance est incommensurable entre la créature et le Créateur. Qu'un tel enseignement confonde les hérétiques. Dans quel but avons-nous été choisis? « Pour être saints et immaculés en sa présence. » Pour que ce mot d'élection ne vous donne pas à penser que la foi seule suffit, il ajoute la nécessité des œuvres, le caractère de la vie. Dieu nous a choisis, dit-il, sans doute, mais pour que nous soyons saints et immaculés. Il avait bien aussi choisi les Juifs à une autre époque. Comment? En les distinguant au milieu des nations. Si les hommes qui choisissent prennent ce qu'il y a de meilleur, à plus forte raison Dieu fera-t-il de même. Ce choix dont on est l'objet atteste en même temps la bonté de Dieu et la vertu de l'homme. Dieu choisit ceux qui sont éprouvés, il nous a fait saints; mais nous devons nous maintenir dans la sainteté. Or, celui-là est saint qui joint à l'intégrité de la foi une vie pure et sans reproche. Dieu veut de plus que cette irréprochable sainteté se montre telle à ses propres yeux. Il y a des saints dont la vie paraît inattaquable, mais aux yeux des hommes seulement; ils ressemblent à des sépulcres blanchis : ce sont ceux qui, de la brebis, n'ont que la peau. Non, ceux-là ne lui sont pas agréables; il les veut tels que les caractérise le Prophète par ce mot : « Selon la pureté de mes mains. » *Psal.* XVII, 25. La sainteté véritable quelle est-elle donc? Celle qui est à l'épreuve de l'œil même de Dieu.

L'Apôtre a rappelé les œuvres de tels saints, et puis il remonte à la grâce : « Dans la charité, qui nous a prédestinés. » C'est ici le fruit non des fatigues et des œuvres, mais de la charité; non toutefois de la charité seule, mais aussi de notre vertu. Si la charité seule en était le principe, tous les hommes seraient infailliblement sauvés : s'il ne fallait y voir que l'action de la vertu, la venue du Christ serait inutile, inutile tout ce qui se rattache à l'incarnation. Ni la grâce ni la vertu ne vont seules, il faut que les deux soient réunies. « Il nous a choisis, » sans doute; mais apparemment il a su ce qu'il choisissait. « Il nous a prédestinés dans la charité; » et sans la charité divine, nul n'aurait été sauvé par la vertu. Je vous le demande, qu'eût été Paul et qu'eût-il pu faire, si le Christ ne l'avait appelé d'en haut et ne l'avait attiré par les liens de la charité? Les faveurs sans nombre que nous avons reçues ont donc leur source dans la charité, et non point dans notre vertu. Notre concours est cependant nécessaire, quoique la grâce soit le premier mobile de notre foi, de notre vertu, de notre élan vers Dieu. Après cela, les honneurs dont il nous a comblés, l'adoption filiale succédant tout à coup à l'inimitié, c'est la preuve d'une charité surabondante. « Il nous a prédestinés dans la charité à recevoir l'adoption filiale par Jésus-Christ et en lui-même. » Vous le voyez, rien sans le Christ, rien sans le Père. Celui-ci nous a prédestinés, celui-là nous a ramenés. Ainsi l'Apôtre exalte les choses accomplies, tout comme il dit ailleurs : « Non-seulement cela, mais encore nous nous glorifions par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » *Rom.*, V, 11. Quelque grands que soient les dons, ils le deviennent beaucoup plus par là même que nous les recevons du Christ; Dieu n'a pas envoyé un serviteur à des serviteurs, il a envoyé son Fils unique. « Par le mouvement spontané de sa volonté, » ajoute le texte; ce qui signifie qu'il l'a voulu d'une pleine volonté. C'était son désir à lui, s'il est permis de le dire; et l'expression constamment employée marque une volonté qui ne relève que d'elle-même.

Rien ne peut s'obtenir sans le Christ et sans le Père.

Il y a deux sortes de volonté : la volonté première, celle, par exemple, que les pécheurs ne périssent pas; la volonté seconde, que les pervers soient punis. Ce n'est pas la nécessité qui les frappe, c'est la volonté. La même distinction s'applique à l'Apôtre, disant d'abord : « Je veux que tous les hommes soient comme moi-même; » I *Cor.*, VII, 7; et puis : « Je veux que les jeunes

veuves se marient et qu'elles forment une famille. » I *Tim.*, V, 14. Dans le texte dont nous parlons, c'est la volonté première, une volonté bien arrêtée, celle que le désir accompagne, une ferme persuasion. Je n'hésite pas à me servir d'une locution commune, pour que les plus simples eux-mêmes comprennent mieux. Nous aussi nous disons : Dans mon sentiment, dans ma conviction. Cela revient donc à dire : Dieu désire ardemment notre salut. Pourquoi nous aime-t-il de la sorte, et d'où vient cette affection ? De sa seule bonté ; car la bonté produit la grâce. Voilà pourquoi ce que vous avez entendu : Il nous a prédestinés à l'adoption filiale ; il veut, il veut ardemment faire éclater la gloire de sa grâce. « Selon le mouvement spontané de sa volonté, pour l'honneur et la gloire de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux en son Fils bien-aimé. » En nous favorisant dans son bien-aimé, il a donc voulu manifester la gloire de sa grâce.

3. S'il nous a rendus agréables à ses yeux pour l'honneur et la gloire de sa grâce, s'il nous l'a donnée pour la manifester, restons dans cette grâce. « Pour l'honneur de la gloire, » est-il dit littéralement. Que signifient ces paroles ? Est-ce que Dieu se propose d'être loué, d'être glorifié ? par nous, par les anges et les archanges, par tous les êtres créés ? Que serait-ce pour lui ? Rien ; car à la divinité rien ne manque. Pourquoi donc réclame-t-elle nos adorations et nos louanges ? Pour que nous l'aimions d'un amour plus ardent. Dieu ne désire de nous qu'une chose, notre salut ; non pas précisément notre obéissance et nos hommages, mais notre salut seul ; il a tout fait pour cela. La reconnaissance et l'admiration pour la grâce qu'on a reçue, redoublent l'attention et le zèle. « Par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux. » Au lieu d'exprimer la gratuité du don, Paul en exprime ici l'effet, qui consiste non-seulement à nous délivrer du péché, mais encore à nous rendre agréables à Dieu. Supposez qu'on prenne un homme dévoré par une maladie repoussante et contagieuse, affaissé de plus par la vieillesse, le dénûment et la faim, pour en faire tout à coup un magnifique jeune homme, incomparablement beau, dont la tête rayonne, dont le visage est revêtu d'une éblouissante clarté, dont les yeux sont plus brillants que le soleil même ; supposez qu'après l'avoir ainsi transformé on lui donne la pourpre, le diadème, tous les insignes de la royauté : voilà ce que Dieu a fait de notre âme, combien il l'a rendue belle, attrayante, digne d'amour. Les anges, en effet, les archanges et toutes les vertus célestes brûlent de contempler une telle âme. C'est ainsi qu'il nous a rendus agréables à ses yeux et dignes de son propre amour. « Le Roi, dit le Prophète, sera désireux de ta beauté. » *Psalm.* XLIV, 12. Voyez plutôt : après avoir proféré tant de choses funestes, que d'excellentes paroles nous disons désormais ! Nous n'admirons plus les richesses ni les autres biens d'ici-bas ; nous n'avons de regards que pour les cieux et les biens célestes.

Nous appelons gracieux, n'est-ce pas ? un enfant qui joint à des formes agréables un langage plein de douceur. Voilà ce que sont les fidèles, le langage que tiennent les initiés. Quoi de plus suave qu'une bouche qui laisse échapper ces admirables paroles, qui participe à cette table sacrée, avec un cœur aussi pur que les lèvres, avec autant de confiance que de célérité ? Quoi de plus beau que ces expressions par lesquelles nous renonçons au diable et nous nous engageons dans la milice du Christ ? Que comparer à cette profession de foi qui précède et suit le bain salutaire ? Combien parmi nous cependant qui dégradent le baptême ? Gémissons à cette pensée, afin de pouvoir nous réintégrer dans la grâce. « En son fils bien-aimé, en qui nous obtenons la rédemption de son propre sang. » Qu'est-ce à dire ? Ce qu'il y a de merveilleux, ce n'est pas seulement que Dieu nous ait donné son Fils, c'est encore et surtout qu'il nous l'ait donné comme une victime qui doit être immolée pour nous. Remarquez cet étonnant contraste : le bien-aimé sacrifié pour les ennemis. S'il nous l'a donné de cette manière quand nous étions en lutte avec lui, que ne fera-t-il pas ensuite quand nous serons réconciliés par la grâce ? « La rémission des péchés, » a dit l'Apôtre, allant du sommet à la base : c'est après avoir mentionné l'adoption filiale, la sanctifi-

cation et la purification, qu'il fait allusion à la maladie ; et toutefois le discours ne perd ni de son importance ni de sa grandeur ; il va plutôt du petit au grand. Rien n'égale, en effet, l'effusion du sang d'un Dieu pour notre salut ; l'adoption filiale et les autres dons n'équivalent pas à l'immolation du Fils. C'est une grande chose sans doute que la rémission des péchés ; mais une chose bien plus grande, c'est que les péchés soient effacés par le sang du Seigneur. Que ceci l'emporte de beaucoup sur le reste, Paul le déclare quand il s'écrie : « Selon les richesses de sa grâce, laquelle a surabondé en nous. » Il y a là des richesses, mais beaucoup plus ici, puisqu'elles surabondent en nous, comme vous venez de l'entendre. Elles débordent d'une manière ineffable. Non, la parole ne saurait exprimer les biens que nous avons réellement reçus. C'est de la richesse, encore une fois, une richesse qui déborde, la richesse de Dieu, et non point celle des hommes ; il est de tout point impossible d'en exprimer la grandeur. S'efforçant d'exprimer cette surabondance de dons, Paul ajoute : « En toute sagesse et prudence, afin de manifester le mystère de son amour. » Cela veut dire qu'il a fait des sages et des prudents selon la sagesse et la prudence véritables.

4. Ciel ! quelle bonté ! il nous communique ses mystères, les mystères de son amour ou de sa volonté ; d'après le texte, c'est comme s'il était dit qu'il nous découvre le fond de son cœur. Voilà bien le mystère qui renferme les trésors de toute sagesse et prudence. Que pourrait-on comparer, en effet, à cette sagesse ? Ayant trouvé des êtres indignes de tout, il les a conduits à la plus haute richesse. Que comparer à ce pouvoir inventif ? un ennemi, un objet de haine, est tout à coup exalté. Considérez de plus dans quelles circonstances : que cela se soit accompli par la croix, c'est encore une profonde sagesse. Ici s'ouvre un vaste champ, à vouloir montrer en quoi consiste cette sagesse et comment nous en avons été gratifiés. De là cette répétition : « Selon son bon plaisir, selon ce qu'il s'était proposé en lui-même. » Il appelait de tous ses désirs, il attendait avec impatience le moment de nous révéler ce mystère. Et lequel ? Qu'il veut donner à l'homme un trône dans les cieux. Et cela s'est fait. « Dans la plénitude des temps fixés par sa sagesse, il a voulu tout renouveler en Jésus-Christ, et les choses du ciel et celles de la terre. » Une violente séparation s'était produite entre les choses de là-haut et celles d'ici-bas, il n'y avait plus là une tête unique. Quant à l'acte créateur, sans doute l'unité de Dieu n'était pas atteinte ; mais l'union n'existait plus, et l'unité même était altérée : en se plongeant dans les erreurs de l'hellénisme, les nations s'étaient soustraites à l'obéissance. « Dans la plénitude des temps fixés par sa sagesse. » Par cette plénitude des temps, Paul désigne la réalisation du plan divin.

Voyez avec quelle précision il parle : après avoir montré que le principe, le dessein, la première impulsion viennent du Père, il attribue l'exécution ou l'accomplissement au Christ, sans jamais le nommer instrument ou ministre. « Il nous a choisis en lui, disait-il plus haut, en nous prédestinant à l'adoption filiale par le Christ Jésus, pour l'honneur et la gloire de sa grâce ; c'est en Jésus que nous avons la rédemption par le moyen de son propre sang, quand les temps fixés par sa sagesse seraient accomplis, afin de tout rétablir dans le Christ. » Jamais vous ne voyez en celui-ci le ministre. Si vous prétendez qu'il apparaît dans ces locutions « dans et par, » examinez où cela va vous conduire. Au début de l'Epître il a dit : « Par la volonté du Père. » Le Père a voulu, le Fils a réalisé l'œuvre. Mais de ce que le Père a voulu, il ne s'ensuit pas que le Fils soit en dehors de cette action ; ni de ce que l'œuvre appartient au Fils, que le Père ait cessé de vouloir : tout est commun entre eux. Entendez le Fils lui-même : « Tout ce que je possède est à vous, tout ce que vous avez est à moi. » *Joan.*, XVII, 10. La plénitude des temps est marquée par sa venue sur la terre. Le Seigneur avait tout fait par les anges, par les prophètes et par la loi ; le but n'était pas atteint. Il eût donc semblé que l'homme avait inutilement reçu l'existence, ou même qu'il l'avait reçue pour son malheur, puisque tous périssaient, et bien plus qu'à l'époque du déluge. C'est pour cela

Tout vient du Père.



que le Seigneur a trouvé le moyen de nous sauver par la grâce, affirmant ainsi le but providentiel de la vie humaine. Cette plénitude des temps est encore appelée sagesse. Pourquoi? Parce que les hommes ont été sauvés dans le temps qui semblait surtout devoir être celui de leur perte. L'expression que Paul emploie pour signifier l'union mérite une attention particulière. Efforçons-nous d'approcher autant que possible de la vérité.

Cette même expression, nous l'employons assez communément quand nous voulons dire que nous allons résumer en peu de mots une chose longuement exposée. Elle présente ici une signification analogue. Ce que la Providence avait déroulé dans le long cours des siècles se trouve résumé et comme concentré dans le Sauveur des hommes. Le Verbe, qui consomme et abrége tout dans la justification, embrasse le passé, et l'enrichit encore. Voilà le magnifique résumé de l'Incarnation. Ce texte est susceptible d'un autre sens. Et lequel? Dieu a donné à tous, aux anges comme aux hommes, une seule et même tête, le Christ selon la chair : le Christ est le chef de tous les hommes parce qu'il s'est revêtu de notre chair, des anges parce qu'il est le Verbe de Dieu. Comme vous diriez d'une maison en partie détériorée, en partie solide, qu'on l'a rebâtie, par la raison qu'on a consolidé les parties faibles et raffermi les fondements, ainsi pouvons-nous parler de la création spirituelle. N'ayant plus qu'une tête, elle est restaurée, toutes les parties sont exactement rattachées ensemble, la parfaite unité s'établit : c'est un lien supérieur et divin qui vous est donné. Favorisés d'une telle grâce, d'un tel honneur, d'une telle bienveillance, n'outrageons pas celui qui nous a comblés de ses bienfaits, ne rendons pas inutile une aussi précieuse grâce, menons ici-bas la vie des anges, retraçons leurs vertus. Je vous en supplie, que tout cela n'aggrave pas notre jugement et ne serve pas à notre condamnation, mais nous mette plutôt en possession des vrais biens. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit... etc.

HOMÉLIE II.

« En lui la vocation nous est échue, nous sommes prédestinés par le décret de celui qui fait toutes les choses selon les vues de sa propre volonté, afin que nous soyons pour lui un sujet de gloire, nous qui avons d'abord espéré dans le Christ. C'est en lui que vous-mêmes avez entendu la parole de vérité, l'évangile de votre salut, en lui que par la foi vous avez été marqués de l'Esprit saint, objet de la promesse. Il est le gage de notre héritage, pour notre pleine rédemption et la manifestation de sa gloire. »

1. Partout Paul s'est efforcé de montrer, autant qu'il était en son pouvoir, l'ineffable bonté de Dieu envers nous. Qu'il ne le puisse pas entièrement, il l'avoue lui-même quand il s'écrie : « O profondeur des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, inexplorables ses voies ! » *Rom.*, XI, 33. Mais il dit là-dessus tout ce qu'il est possible d'en dire. Que dit-il donc? « En lui la vocation nous est échue, nous avons été prédestinés. » Il avait dit plus haut : « Le Seigneur nous a choisis ; » et maintenant : « La vocation nous est échue. » Comme le sort néanmoins est une affaire de hasard, et non de libre arbitre ou de mérite, comme il est aveugle et sans discernement, laissant souvent de côté les hommes vertueux, pour mettre en évidence ceux qui n'ont aucun droit, voici comment l'Apôtre rectifie sa parole : « Nous avons été prédestinés selon les vues de celui qui accomplit tout. » Notre vocation et notre élection ne sont pas dès lors livrées au hasard ; c'est Dieu qui choisit, et ce n'est pas sans motif que nous sommes choisis ; c'est Dieu qui nous appelle à l'héritage, et selon ses propres desseins. Paul avait dit la même chose dans son épître aux Romains : « Ceux qui sont appelés à la sainteté selon les vues de Dieu. Ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. » *Rom.*, VIII, 28-30. Après avoir déclaré qu'ils sont appelés selon les vues de Dieu, il veut faire voir la supériorité qu'ils ont sur les autres ; il parle de la prédestination, mais sans porter atteinte à notre liberté. Ainsi donc il met en avant ce qui rentre le plus dans l'essence de la béatitude. Le sort ne tient

pas à la vertu, je le répète, mais bien au hasard, s'il est permis de le dire. On pourrait alors s'exprimer de la sorte : Il nous a choisis, le sort s'étant ainsi prononcé. Comprenez bien cependant que la prédestination provient de la volonté, que Dieu respecte notre libre arbitre en nous destinant pour lui; car il nous voyait avant de nous appeler. L'admirable prescience de Dieu connaît toutes les choses avant qu'elles existent.

Observez avec quelle attention soutenue l'Apôtre nous enseigne que le Seigneur a tout déterminé dès le principe, et nullement par un acte de repentance, afin qu'en cela nous ne soyons pas inférieurs aux Juifs : la même pensée préside à toutes ses œuvres. — Comment donc le Christ a-t-il dit lui-même : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui se sont égarées de la maison d'Israël? » *Matth.*, xv, 24. Comment a-t-il tenu ce langage à ses disciples : « Vous n'irez pas dans la voie des nations, et vous n'entrerez pas dans la cité des Samaritains? » *Ibid.*, x, 5. D'où vient que Paul disait à son tour : « C'est à vous que nous devions d'abord annoncer la parole de Dieu; mais, puisque vous la repoussez et que vous ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle, voici que nous nous tournons vers les Gentils? » *Act.*, xiii, 46. — Toutes ces paroles ont pour but de nous apprendre queDieu ne s'est pas détourné de son dessein, que rien n'arrive à l'improviste. « Selon les vues de Celui qui accomplit toutes les choses conformément à sa propre volonté. » Il a tout disposé d'avance, il n'a rien fait après coup; lui-même a fixé le but conformément à sa propre volonté. Ce n'est donc pas au fond parce que les Juifs ont repoussé sa grâce qu'il a fait appel aux nations; il n'a subi ni contrainte ni pression d'aucun genre. « Afin que nous servions à faire éclater sa gloire, nous qui les premiers avons espéré dans le Christ; et vous aussi, quand vous avez eu recueilli la parole de vérité, vous trouvez en lui l'évangile de votre salut. » Cela revient à dire : C'est par lui que vous êtes sauvés. Vous le voyez, le Christ nous apparaît sans cesse comme l'auteur de tout, et jamais comme un subalterne exécutant un ordre reçu. L'Apôtre dit encore, écrivant aux Hébreux : « Celui qui jadis avait parlé à nos pères par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers temps par son Fils. » *Heb.*, i, 1, 2. « La parole de la vérité, » dit Paul, et non plus de la figure ou du symbole. « L'évangile de notre salut, » par opposition à l'ancienne loi, et de plus aux peines futures; expression juste et remarquable, quoique en partie voilée. La prédication n'est pas autre chose, en effet, que la bonne nouvelle du salut, puisqu'elle offre un espoir à ceux-là qui font tout pour se perdre. « Ainsi vous avez été par la foi marqués du sceau de l'Esprit saint, objet de la promesse et gage assuré de notre héritage. » Nouveau signe de sollicitude que cette empreinte sacrée, empreinte, et non séparation ni simple désignation par le sort. Comme on donne un signe distinctif à ceux qu'on a choisis, ainsi Dieu détermine ceux qui devront croire et les marque pour l'héritage des biens à venir.

2. Remarquez de quelle façon, lorsque le temps arrive, il les fait paraître au grand jour. Tant qu'ils n'existaient que dans sa prescience, ils étaient inconnus à tous; après avoir reçu la divine empreinte, ils ont été manifestés, mais non comme nous : on ne les distinguera que d'un petit nombre. Les Israélites étaient marqués aussi; seulement, ils l'étaient par la circoncision, comme l'est un vil troupeau : nous le sommes nous par l'Esprit saint, comme des enfants. Que signifie cette expression : « L'Esprit de la promesse? » Celui qui nous avait été promis; c'est le premier sens qui se présente. Il y a deux promesses, l'une donnée par les prophètes, l'autre par le Fils. D'abord, écoutez le langage de Joël : « Je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils prophétiseront ainsi que vos filles, et vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. » *Joël.*, ii, 28. Ecoutez maintenant le Christ : « Et vous recevrez la puissance de l'Esprit saint, qui viendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem et toute la Judée, dans Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » *Act.*, i, 8. Il fallait croire à la parole du Christ, puisqu'il est Dieu. Paul ne s'appuie pas néanmoins sur cette raison; il examine simplement cette parole comme celle d'un homme.

Voici comment il s'exprime dans l'Epître aux Hébreux : « Afin que deux choses immuables, où Dieu ne saurait tromper, nous donnent une consolation assurée. » *Hebr.*, VI, 18. Il appuie de même ici les promesses qui concernent l'avenir sur les bienfaits déjà donnés. Ces bienfaits, il les appelle des arrhes, les arrhes étant une partie du tout. Le Seigneur nous a comme acheté notre salut, et sur-le-champ il nous a donné des arrhes. Pourquoi n'a-t-il pas immédiatement donné le tout? Parce que nous-mêmes n'avons pas tout fait. Nous croyons; c'est un commencement : et lui aussi nous a donné des arrhes. Après que nous aurons manifesté notre foi par les œuvres, il nous donnera le tout.

Il a cependant payé le prix d'une autre façon, par son propre sang ; il nous en a même promis un autre encore. De même que les nations qui se font la guerre ne traitent de paix qu'en se donnant des ôtages; de même Dieu nous a donné son Fils comme gage de paix et d'alliance, et l'Esprit saint, qui procède de lui. Ceux à qui ce divin Esprit a été vraiment donné, savent qu'il est les arrhes de l'héritage. Tel était Paul, qui sur la terre avait déjà goûté les biens du ciel; aussi brûlait-il d'impatience et ne cessait-il de gémir, appelant de tous ses vœux le moment de quitter ce monde, le voyant d'un tout autre œil que nous, habitant le monde à venir par toutes les aspirations de son âme. Vous n'avez pas eu part à la réalité; et voilà pourquoi vous ne comprenez pas les paroles. Si nous étions tous participants de l'Esprit comme il conviendrait d'y participer, nous verrions d'avance l'éclat et la félicité de la patrie céleste. De quoi donc est-il les arrhes? De la rédemption, de la possession du ciel; car c'est alors que la rédemption sera parfaite. Maintenant nous vivons encore dans le monde, nous souffrons les misères de l'humanité, nous sommes au milieu des impies. La rédemption véritable exclut tout péché, toute souffrance, tout mélange impur. Déjà cependant nous avons les arrhes; car nous nous séparons des méchants, notre conversation n'est pas sur la terre, nous nous élevons au-dessus des choses d'ici-bas, nous sommes des étrangers en ce monde. « Pour l'exaltation de sa gloire. » Paul ne cesse de le répéter. Pour quelle raison? Parce que cela suffit pour convaincre les auditeurs. Si le Seigneur agissait de cette manière à cause de nous, semble-t-il dire, il ne serait pas impossible de douter; mais, du moment où c'est pour lui-même, pour manifester sa bonté, ce motif est un témoignage qu'il n'en saurait être autrement. Cette doctrine se produit sans cesse au sujet des Israélites. « Accordez-nous cette grâce pour la gloire de votre nom. » *Psalm.* CVIII, 21. Dieu lui-même disait : « Je le fais pour moi. » *Isa.*, XLVIII, 11. Moïse lui demandait aussi d'agir pour son propre nom, quand même ce ne serait pas pour un autre. Les auditeurs sont persuadés et ranimés, en apprenant que l'auteur même de la promesse doit l'accomplir dans l'intérêt de sa propre gloire. Que ce langage toutefois ne vous jette pas dans l'indolence; s'il agit de son côté, Dieu veut aussi que nous agissions du nôtre. Il a dit : « Je glorifierai ceux qui me glorifient, et ceux qui méprisent seront méprisés. » I *Reg.*, II, 30. Ne devons-nous pas croire dès lors qu'il exige notre concours? Il fait surtout briller sa gloire en sauvant ses ennemis, pendant que ceux qui sont devenus ses amis lui demeurent fidèles. Si ces derniers retournent à leur ancienne inimitié, tout devient inutile.

La rédemption véritable exclut tout péché et toute souffrance.

3. Il n'existe pas un second baptême, une seconde réconciliation ne s'opère pas; il ne reste plus qu'une formidable attente du jugement, et l'ardeur implacable de ce feu qui doit s'attacher aux adversaires de la grâce. Si nous demandons pardon, tandis que nous restons constamment en guerre avec Dieu, nous ne cessons pas de mériter sa haine, de nous livrer à la volupté, de nous enfoncer de plus en plus dans le mal, de fuir ce soleil de justice qui s'était levé pour nous. Voulez-vous percevoir ce rayon qui dessillera vos yeux, ayez-les purs, sains et perspicaces. Il vous a présenté la vraie lumière; si vous l'évitez pour vous enfoncer dans les ténèbres, quel moyen de justification, quel espoir d'indulgence aurez-vous? Aucun désormais; car c'est là le signe d'une haine implacable. Quand vous ne connaissiez pas Dieu, étant son

ennemi, vous étiez digne de quelque pitié : maintenant que vous avez goûté le miel de sa miséricorde, si vous le repoussez, si vous revenez à votre vomissement, impossible de rien voir en vous que les marques évidentes d'une profonde aversion et d'un insolent mépris. — Il n'en est rien, me direz-vous ; je subis seulement le joug de la nature. J'aime certes le Christ ; mais la nature me domine. — Si vous subissez la violence et la nécessité, il vous sera fait miséricorde ; si vous êtes tombé dans l'apathie, point de pardon pour vous. Posons-nous donc cette question même, examinons si nos péchés sont l'effet de la pression et de la contrainte, ou bien de l'indolence et de la pusillanimité. « Vous ne tuerez pas, » est-il écrit. *Exod.*, XX, 13. Quelle est la nécessité, quelle est la contrainte qui vous pousse au meurtre ? Ne faut-il pas plutôt se faire violence pour tuer ? Quel est celui de nous qui de son libre mouvement va plonger le glaive dans la gorge de son prochain et tremper ses mains dans le sang ? Aucun sans nul doute. Vous le voyez donc bien, la violence et la nécessité se trouvent dans le crime. Le Créateur a mis dans notre nature un doux penchant qui nous porte à nous aimer les uns les autres. « Tout animal aime son semblable, nous dit-il, et l'homme son prochain. » *Eccli.*, XIII, 19. N'est-il pas évident que nous tenons de la nature le germe de toutes les vertus ? C'est le vice qui est en dehors de la nature ; et, s'il nous tient subjugués, c'est la preuve de notre profonde indolence.

Et l'adultère, quelle nécessité suppose-t-il ? — Il en est une, me répondra-t-on, la tyrannie de la concupiscence. — Comment cela ? n'avez-vous pas votre femme légitime, et la possibilité d'échapper à la tyrannie de vos passions ? — Mais je suis comme fasciné par la femme du prochain. — Ce n'est nullement là de la nécessité ; il ne faut pas la confondre avec un tel amour. On n'aime pas par nécessité, on aime volontairement et de soi-même. Dans un sens général, la nature impose peut-être une sorte de nécessité ; mais le choix est libre. Dans le cas prévu d'ailleurs, ce n'est pas de la propension naturelle qu'il s'agit, c'est de la vaine gloire, d'une volupté désordonnée, de l'injustice et de l'outrage. Quelle est donc la femme adoptée par la raison ? Celle qui vous est attachée par des liens sacrés, votre auxiliaire dans la fondation de la famille, ou bien celle qui ne vous est rien ? Ne savez-vous pas que l'habitude produit les affections particulières, et non point la nature ? Ne mettez pas encore la propension ; car elle a pour but le mariage vrai, la propagation de l'espèce, et non l'adultère et la dégradation. Les lois elles-mêmes se montrent indulgentes pour les fautes qui proviennent de la nécessité ; mais, à vrai dire, il n'est pas de péché qui provienne de la nécessité, tous sont causés par notre faiblesse. Dieu n'a pas constitué la nature de telle façon qu'elle soit dans la nécessité de pécher ; en supposant cette nécessité, le châtiment ne saurait être. Nous-mêmes ne demandons pas compte de ce qui se fait par force et sans qu'on puisse l'éviter ; comment Dieu le pourrait-il, lui si plein d'amour et de bonté pour les hommes ? Est-ce le vol qui serait une chose forcée ? — Oui, me répondra-t-on, et c'est le dénûment qui violente. — Il nous force à travailler sans doute, mais nullement à voler. L'indigence produit donc un effet contraire ; l'oisiveté conduit au vol, tandis que l'indigence inspire l'amour du travail, bien loin de pousser à la paresse. Le vol est donc également une lâcheté. Il est encore aisé d'y voir de la démence ; car que jugez-vous plus fatigant et plus pénible, dites-le-moi, de passer les nuits sans sommeil, de percer les murs, de marcher dans les ténèbres, d'exposer constamment sa vie, tout en menaçant celle des autres, d'être toujours dans de mortelles frayeurs, ou bien de s'appliquer à des travaux quotidiens, dans le calme et la sécurité ? Evidemment c'est ici ce qu'il y a de plus facile ; et cette facilité fait que le plus grand nombre prennent ce parti.

La vertu se conforme à la nature et le vice lui est contraire.

4. La vertu, vous le voyez, est donc conforme à la nature ; et le vice est en dehors : c'est comme la santé et la maladie. Le mensonge et le parjure sont-ils commandés par la nécessité ? Nullement ; nous y venons de nous-mêmes. — On ne nous croira pas, me dira-t-on. — Si nous n'obtenons pas la confiance, c'est que nous le



voulons bien ; nous pouvions l'obtenir par nos mœurs beaucoup plus que par nos serments. Pour quelle raison, dites-moi, croyons-nous certaines personnes sans qu'elles aient besoin de jurer, tandis que nous n'en croyons pas d'autres qui jurent? Il est donc évident que le jurement n'était pas du tout nécessaire. Qu'un tel émette une affirmation, je le crois sans qu'il jure ; je ne vous crois pas malgré tous vos serments. Voilà ce que vous entendez dire. Le serment est donc superflu, je le répète; il est plutôt une cause de défiance qu'une preuve de bonne foi. Quand on jure aisément, on ne prouve pas en faveur de sa piété. Plus un homme abuse du serment, moins il a besoin d'y recourir : celui qui n'en use même pas en recueille tous les avantages. Est-il, par conséquent, nécessaire de jurer pour inspirer la confiance? Assurément non, puisque ceux qui ne jurent pas l'obtiennent plus entière. Obéirait-on à la nécessité quand on insulte son frère? — Oui, me répondra-t-on, parce la colère nous excite et nous enflamme, ne permettant pas que l'âme se tienne en repos. — L'injure, ô homme, est un effet, non précisément de la colère, mais de la pusillanimité. Si la colère en était la cause, tout homme en qui la colère est excitée, ne cesserait de vomir des injures.

La passion de la colère est en nous pour nous aider à corriger les prévaricateurs, pour nous ranimer nous-mêmes et nous mettre à l'abri de la torpeur, non certes pour que nous disions des injures à notre prochain. La colère est un aiguillon destiné surtout à nous stimuler contre le démon, de telle sorte que nous l'attaquions avec une sainte impétuosité; ce n'est pas contre nos frères, encore une fois, qu'elle nous a été donnée. Nous avons des armes pour faire la guerre à notre ennemi, et non à nous-mêmes. Vous êtes d'un caractère irascible? montrez-vous tel contre vos péchés, ne ménagez pas les faiblesses de votre âme, tenez votre conscience en éveil, soyez un juge inflexible, un maître plein de vigueur. Voilà le bénéfice de la colère, voilà pourquoi le Créateur a mis cette passion en vous.

Et la rapine, serait-elle un effet de la nécessité? Pas davantage. Quelle nécessité, quelle contrainte voyez-vous là, je vous le demande? — La pauvreté, me répondrez-vous, la crainte de manquer du nécessaire. — Non, vous ne devez pas pour cela commettre l'injustice; le bien acquis de cette façon n'offre aucune sécurité. Vous imiterez un homme à qui l'on demanderait pour quel motif il pose sur le sable les fondements de sa maison, et qui répondrait que c'est à cause des vents et de la pluie. C'est précisément la raison pour laquelle il ne fallait pas bâtir sur le sable; car les pluies et les orages auront bientôt ruiné cette maison. Voulez-vous donc être riche, ne vous livrez pas à la cupidité. Voulez-vous léguer la richesse à vos enfants, qu'elle soit fondée sur la justice, si toutefois il en existe de telle. C'est la seule qui ne s'écroule pas, qui demeure inébranlable : celle qui n'est pas juste a bientôt disparu. Quoi! vous aspirez à la richesse, et vous ravissez le bien d'autrui? Mais ce n'est pas en cela qu'elle consiste, elle consiste dans ce qui vous appartient; celui-là n'est pas riche dont les possessions appartiennent aux autres. On pourrait autrement regarder comme les plus riches et les plus opulents de tous, ceux qui vendent ou reçoivent des vêtements de soie. Ils ne les ont que pour un temps, et nous n'avons pas la pensée de les appeler riches. Pourquoi? Parce qu'ils sont simplement les dépositaires d'un bien étranger. Alors même qu'ils possèdent ces vêtements, le prix ne leur en appartient pas; auraient-ils de quoi les payer, ce n'est pas encore être riche. Si l'argent qu'on doit compter ne constitue pas la richesse, puisqu'il faut immédiatement s'en dessaisir, comment le fruit de la rapine pourrait-il la constituer? A vouloir absolument être riche, et ce n'est pas une nécessité, vous venez de l'entendre, quelle est la richesse que vous désirez surtout avoir? n'est-ce pas une longue vie? Eh bien, les hommes de rapine ne vivent guère longtemps. Souvent ils expient leurs injustices et leur cupidité par une mort prématurée, ils jouissent peu de leurs possessions, ils quittent la terre n'ayant droit qu'à la géhenne; souvent ils sont emportés par des maladies qu'engendrent les délices, les fatigues et les soucis.



Je voudrais bien savoir dans quel but les hommes soupirent tant après les richesses. Car enfin le Créateur a renfermé notre nature dans de telles limites que nous n'avons nul besoin de les rechercher. Un vêtement ou deux, par exemple, suffisent à couvrir notre corps, et le superflu n'est en cela d'aucune utilité. Pourquoi donc ces vêtements sans nombre, aliments destinés aux vers? L'estomac n'a pas des limites moins restreintes, et ce qui les dépasse a nécessairement pour effet de porter atteinte à la vie. A quoi bon dès lors tant de divers troupeaux et cette quantité de viandes? Un abri nous suffit également. A quoi servent donc ces portiques et toutes ces riches constructions? Malheureux! vous dépouillez les pauvres pour faire une demeure à vos oiseaux de proie ou d'agrément! L'enfer a-t-il assez de supplices pour de telles folies? Il en est beaucoup qui dressent des colonnes et de splendides édifices ornés des marbres les plus précieux, dans des endroits même où personne ne les verra; et quelle est l'extravagance devant laquelle ils reculent? Eux-mêmes n'en jouissent donc pas, ni les autres; la solitude ne leur permet pas de s'y transporter; rien cependant ne les arrête dans leurs folles dépenses. Vous le voyez, ils ne construisent pas en vue de leur utilité. Et la cause de tous ces désordres, c'est l'égarement de l'orgueil et la fureur de la vaine gloire. Fuyons ce mal, je vous en conjure, si nous voulons échapper aux autres, et gagner les biens promis à ceux qui aiment Dieu, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.

HOMÉLIE III.

« Voilà pourquoi, ayant appris quel est votre amour pour tous les saints, je ne cesse de rendre grâce pour vous, faisant mention de vous dans mes prières, afin que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne l'esprit de sagesse et la révélation qui vous le fera connaître; qu'il daigne illuminer les yeux de votre cœur pour que vous sachiez quelle est l'espérance renfermée dans son appel, quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage qu'il destine aux saints, quelle est la suréminente grandeur de sa puissance en nous, qui sommes devenus fidèles par l'action et l'énergie de sa force, déployée dans le Christ quand il l'a ressuscité d'entre les morts. »

1. Rien de comparable aux entrailles apostoliques; rien de pareil à la commisération, à l'amour du bienheureux Paul pour les hommes : il ne cessait de répandre ses prières pour les cités et les nations. C'est à l'univers entier qu'il écrit : « Je rends grâce à Dieu pour vous, me souvenant de vous dans mes prières. » Songeons combien d'âmes étaient présentes à sa pensée, et quelle difficulté déjà ce devait être de s'en souvenir; comme il s'en souvient néanmoins dans ses prières, rendant pour toutes grâce à Dieu, comme si lui-même avait reçu les plus grands bienfaits. « C'est pourquoi, » dit-il; c'est à cause de la vie future et des biens réservés à ceux dont la conduite n'est pas moins pure que la foi. Il est juste, en effet, de rendre grâce à Dieu, pour toutes les faveurs accordées par lui à la nature humaine, soit auparavant, soit dans la suite; il est juste de le remercier de la foi même de ceux qui croient. « Ayant appris quelle est votre foi dans le Christ Jésus et quel est votre amour pour tous les saints. » Partout il unit et rattache la foi et la charité, couple merveilleux et splendide. Il ne parle pas des habitants d'Ephèse seuls, il parle de tous les hommes sans exception. « Je ne cesse de rendre grâce pour vous, faisant mention de vous dans mes prières. » « Et que demandez-vous, quel est l'objet de vos vœux? » Que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne l'esprit de sagesse et la lumière de la révélation. Il veut qu'ils apprennent deux choses, et de la manière qui convient : quel est le but de leur vocation, et comment ils ont été délivrés des anciennes entraves. Il y a même trois choses d'après lui. Qu'est-ce à dire, trois? Cela sera si nous sommes instruits sur l'avenir. Par les biens qui nous sont promis, nous aurons la connaissance des inénarrables et divines richesses : par l'intelligence de ce que nous étions lorsque nous avons embrassé la foi, nous reconnaîtrons sa puissance et son autorité, puisqu'il a ramené sous sa loi ceux qui s'en étaient éloignés depuis si longtemps.

Amour immense de saint Paul envers les hommes.

« La faiblesse de Dieu l'emporte sur toute la force des hommes. » I *Cor.*, I, 25. Il nous a ramenés à lui en vertu de cette même puissance par laquelle il a ressuscité le Christ. Elle ne se

borne pas à la résurrection, elle va beaucoup plus loin. « Il l'a fait asseoir à sa droite, au-dessus de toute principauté, puissance, vertu, domination, et de tout ce qui porte un nom digne d'être prononcé ; il a mis toutes les choses sous ses pieds, il a fait de lui la tête de l'Eglise entière, laquelle est son corps et le complément de son être mystique, si bien qu'il est tout en tous. » En vérité, il nous a rendus participants de sublimes et profonds mystères. Il n'est pas permis d'en savoir davantage, si ce n'est à ceux qui ont reçu l'Esprit saint et tous les dons de la grâce. Cette expression que Paul emploie : « Le Père de la gloire, » rappelle les inestimables biens dont Dieu nous a comblés. C'est à l'objet actuel de sa pensée qu'il emprunte constamment le nom divin, c'est ainsi qu'il dit : « Père des miséricordes et Dieu de toute consolation. » II *Cor.*, I, 3. Nous voyons également dans le prophète : « Seigneur, ma force et mon secours. » *Psal.* XVII, 2, 3. « Père de la gloire. » Ne pouvant exprimer de tels biens par leur nom propre, il ne cesse de les désigner par ce mot de gloire, et ce mot rend pour nous tout ce qu'il y a de grand et de splendide. Voilà donc le Père de la gloire, le Dieu du Christ. Eh quoi ! le Fils est-il inférieur en gloire? Un maniaque même n'oserait le dire. « Que Dieu vous donne » d'imprimer à votre intelligence le plus généreux essor. On ne saurait exprimer la chose d'une autre façon. « L'homme animal ne perçoit pas les choses de l'esprit ; pour lui, c'est de l'extravagance. » I *Cor.*, II, 14. Pour comprendre les choses de l'ordre spirituel, pour pénétrer dans les secrets divins, il faut avoir la sagesse spirituelle. C'est l'Esprit qui nous révèle tout, qui va nous exposer les mystères de Dieu. Lui seul en a la connaissance, il en pénètre même les profondeurs ; et ce n'est pas un ange, un archange, ou toute autre puissance créée qui serait capable de vous communiquer de tels dons.

Or, si c'est là une révélation supérieure, inutile d'inventer des arguments. Celui qui est initié à la science divine et qui connaît vraiment Dieu, n'éprouve plus aucun doute ; il ne dira pas : Ceci n'est pas possible, cela l'est, comment cela peut-il être ? Si nous apprenons à connaître Dieu comme il doit être connu, si nous l'apprenons de celui qui doit nous l'apprendre, de l'Esprit saint lui-même, de pareils doutes ne se dresseront plus devant nous. De là « cette connaissance de Dieu qui doit illuminer les yeux de notre cœur, » dont parle l'Apôtre. Sachant ce qu'est Dieu, on ne doutera plus de ses promesses, on ne refusera pas de croire à ce qui nous est dit du passé. Paul aspire à leur donner l'esprit de sagesse et de révélation ; il a d'ailleurs recours à tous les arguments en son pouvoir pour confirmer les faits accomplis déjà. Devant en rapporter de ce genre, et puis en ajouter d'autres non encore accomplis, il prouve ces derniers par les premiers. Ainsi s'entend cette parole : « Afin que vous sachiez quelle est l'espérance renfermée dans son appel. » Elle est encore cachée, mais non pour les fidèles. « Quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage qu'il a promis aux saints. » Encore une chose qui nous reste cachée. Qu'est-ce donc qui nous est manifesté ? Que par sa puissance il a ressuscité le Christ. Persuader des âmes, c'est au fond plus admirable que ressusciter des morts. Comment? Je vais essayer de vous le faire comprendre, écoutez : Le Christ a dit devant un cadavre : « Lazare, viens dehors ; » *Joan.*, XI, 43 ; et le mort obéit aussitôt. Pierre dit à Tabithe : « Lève-toi, » *Act.*, IX, 40 ; point de résistance. Le Seigneur prononcera une parole au dernier jour, et tous les hommes ressusciteront, mais avec une telle promptitude, que les vivants d'alors ne préviendront pas ceux qui dormaient dans la tombe ; tant il est vrai que tout s'accomplira d'une manière instantanée, dans un clin d'œil.

2. Pour amener une âme à la foi, il n'en est plus de même. Et comment donc? Lui-même va vous le dire : « Que de fois j'ai voulu réunir vos enfants, et vous avez refusé ! » *Luc,* XIII, 34. Vous le voyez, ceci est plus difficile. De là vient que l'Apôtre s'en sert pour démontrer le tout. Evidemment il est beaucoup plus difficile d'influencer le libre arbitre par des raisonnements humains que d'agir sur la nature physique. Et la raison, c'est que Dieu lui-même



nous laisse entièrement libres quand il s'agit de faire le bien. C'est donc à bon droit que Paul tient ce langage : « La suréminente grandeur de la puissance qu'il exerce en nous qui sommes fidèles. » Les prophètes n'avaient rien gagné, ni les anges ni les archanges, ni la création tout entière, soit visible, soit invisible ; celle-là, quoique placée sous nos yeux ; celle-ci malgré la multiplicité de ses moyens. C'est alors que, les voyant impuissantes à nous conduire, le Seigneur est venu lui-même par son incarnation, nous faisant bien voir qu'il y fallait la puissance divine. « Les richesses de la gloire. » Cela signifie une gloire au-dessus de toute expression. Et quelle langue pourrait exprimer cette gloire que les saints posséderont un jour ? Aucune ; la grâce est absolument nécessaire pour en avoir une notion, ou mieux pour en recevoir le plus faible rayon. Il est des choses sans doute qu'on n'ignorait pas auparavant ; mais Dieu voulait maintenant donner aux hommes des leçons plus étendues, une plus lumineuse science. Voyez tout ce qu'il a fait : il a ressuscité le Christ. Est-ce peu ? Voyez encore : Il l'a fait asseoir à sa droite ; est-il une éloquence capable de nous retracer un pareil honneur ? Un être sorti de la terre, plus muet que les poissons, dont les démons faisaient leur jouet, il l'a fait monter au plus haut des cieux.

Oui vraiment, elle est suréminente la grandeur de sa puissance. Suivez l'homme du regard : Dieu l'a mis au-dessus de toute nature créée, de toutes les vertus célestes, « au-dessus de toute principauté. » Réellement donc le sens spirituel est nécessaire, et la sagesse de l'entendement pour avoir une telle connaissance ; la lumière de la révélation ne l'est pas moins. Songez combien la nature de l'homme diffère de celle de Dieu ; et c'est de la même bassesse qu'il l'a fait monter à cette hauteur. Il ne s'agit pas ici d'un degré, de deux ou de trois, dans cette ascension sublime. Ce n'est pas non plus une simple élévation, c'est une élévation au-dessus de toute créature ; les célestes puissances sont bien inférieures à Dieu. Voilà cependant jusqu'où il a élevé l'homme, l'un de nous, qu'il a fait ainsi passer de l'extrême servitude à l'empire suprême, après lequel pas d'autre honneur possible. « Toute principauté, » dit l'Apôtre, sans distinction et sans restriction, « toute principauté, puissance, domination, et tout nom qui mérite d'être prononcé. » Il est devenu supérieur absolument à tout. S'il est dans les hauteurs célestes, cela regarde celui qui a été ressuscité d'entre les morts, chose étonnante, et non le Verbe Dieu. Ce que le moucheron est par rapport à l'homme, la création universelle l'est par rapport à Dieu. Et que dis-je, le moucheron ? si tous les hommes ne vous paraissent qu'un peu de salive et comme la plus légère oscillation d'une balance, tenez pour des moucherons les invisibles puissances. Aussi n'est-ce pas du Verbe Dieu qu'il parle de la sorte, mais bien de celui qui est l'un de nous ; et voilà ce qu'il y a de vraiment grand, ce qui frappe d'admiration. Il l'a tiré des dernières profondeurs de la terre. Si toutes les nations ne sont qu'une goutte d'eau, quelle part de cette goutte représente un homme seul ? il l'a fait supérieur à tous, et dans ce siècle, et dans le siècle futur.

D'après ce texte, il y a certaine puissance dont le nom ne nous a pas été révélé et nous demeure inconnu. « Il a mis tous les êtres sous ses pieds. » Non-seulement il l'a rendu supérieur de telle sorte que sa gloire fût comparativement plus grande, il a voulu que tous lui fussent soumis comme des serviteurs. Ciel ! quelle chose étonnante et terrible ! toute puissance créée devient la servante de l'homme, à cause du Verbe Dieu qui est en lui. On comprend quelqu'un haut placé sans qu'il exerce précisément un empire, n'ayant qu'une préséance d'honneur. Ce n'est pas ici de même ; le Seigneur a tout mis sous ses pieds, il lui a tout subordonné, et cette subordination est telle qu'il ne saurait en exister de plus profonde et de plus absolue. Voilà le sens de cette expression : « Sous ses pieds. Il a fait de lui la tête de l'Eglise entière. » Quelles sublimes destinées il fait de plus à son Eglise ! La soulevant comme avec un puissant levier, il la place à d'incomparables hauteurs et la fait asseoir sur le même trône. Où se trouve la tête, là se trouve aussi le corps, pas de séparation possible ; s'il existait une séparation, ce

ne serait plus un corps, ce ne serait plus une tête. « Au-dessus de tout, » a dit l'Apôtre. Quelle est ici sa pensée ? Ou bien il déclare simplement que le Christ domine tous les êtres visibles et intelligibles ; ou que c'est un bien au-dessus de tous les biens que le Christ soit ainsi notre tête. Ce n'est pas un ange, un archange, un autre esprit supérieur que Dieu nous a donné pour chef ; c'est un être ayant la même nature que nous. Pour comble d'honneur il a voulu que la race tout entière lui fût étroitement unie, reçût son influence immédiate. « Qui est son corps. » N'allez pas croire qu'il n'y ait là que la tête, ce qui doit dominer ; il y a de plus ce qui constitue la force et la stabilité, le corps avec la tête. « Plénitude de celui qui complète tout en toute chose. » Comme si ce n'était pas assez pour exprimer ce qu'il y a d'intime dans cette union, il ajoute que l'Eglise est comme le complément, le plérôme du Christ. Le corps complète la tête, en effet, et la tête complète le corps. Observez la marche suivie par l'Apôtre ; il ne néglige aucune expression propre à manifester la gloire de Dieu. Cette plénitude dont il parle, c'est celle qui pour la tête résulte de l'adjonction du corps. Le corps est constitué par les membres, il a besoin de tous. Ainsi le Christ a besoin de tous les fidèles. Si nous ne sommes pas nombreux, de telle sorte que l'un soit la main, l'autre le pied, ou bien un membre quelconque, plus de corps vraiment complet. Tous contribuent donc à former dans son intégrité le corps mystique. La tête alors se complète, le corps devient parfait, parce que nous sommes tous unis et combinés dans l'ensemble.

Grandeur de la puissance divine envers les fidèles.

3. Voyez-vous maintenant les richesses et la gloire de l'héritage ? voyez-vous la suréminente grandeur de la divine puissance en ceux qui croient ? voyez-vous l'espérance que la vocation nous donne ? Soyons pleins de respect pour notre tête, comprenons de quelle tête nous sommes le corps, et comment tout est dans un état de sujétion. Sous ce rapport, en vertu de ce rapprochement, nous devons être meilleurs que les anges, que les archanges eux-mêmes, puisque nous avons un honneur auquel ils ne sauraient prétendre. « Dieu n'a pas pris la nature angélique, comme le dit Paul en écrivant aux Hébreux, mais bien la race d'Abraham ; » *Heb.*, XXI, 6 ; ce n'est pas une principauté, une puissance, une domination, une autre vertu céleste, qu'il s'est unie, c'est notre nature, et puis il l'a fait asseoir au-dessus de ces purs esprits. Et que dis-je ? il en a fait son vêtement ; ce n'est pas encore assez, il a tout mis sous ses pieds. Combien de morts voulez-vous souffrir en échange, combien d'âmes exposer ? Mille, par exemple, ou même beaucoup plus ? Vous ne direz rien de comparable. Il a fait deux choses suprêmes : il est descendu au dernier degré de l'abaissement, il a placé l'homme au plus haut degré de la gloire. Paul dit en premier lieu que le Seigneur s'était profondément humilié ; il déclare ici le point sublime et capital. N'eussions-nous cependant reçu aucune distinction, que cela devait suffire ; il eût également suffi que nous eussions été traités de la sorte, sans que le Seigneur eût été mis à mort ; mais les deux choses étant accomplies, quelle est la parole qui ne succomberait, dans son plus vigoureux essor, à vouloir retracer de telles merveilles ? Lorsque je les repasse dans mon esprit, la résurrection ne m'apparaît plus aussi grande. Ces mots : « Le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » ne regardent pas le Dieu Verbe. Respectons l'union que nous avons contractée, tremblons que quelqu'un ne soit détaché de ce corps, et ne se montre indigne de cette noblesse.

Qu'un homme vînt à placer le diadème sur notre front, une couronne d'or, que refuserions-nous de faire pour n'être pas jugés indignes de porter une matière inanimée ? On n'a pas ceint notre front d'un diadème ; nous avons un tout autre honneur : le Christ est devenu notre tête ; et nous n'y attachons aucun prix ! Les anges s'inclinent devant cette tête, ainsi que les archanges et toutes les vertus des cieux ; tandis que nous, qui formons son corps, nous ne savons pas la respecter, ni pour un motif ni pour un autre ! Quel espoir de salut peut-il donc nous rester ? Pensez au trône royal, pensez à l'honneur suprême ; et cette vue sera capable de vous

effrayer beaucoup plus encore que celle de la géhenne, si votre volonté n'y fait pas opposition. N'existât-il pas même de géhenne, quelle punition ne serait-ce pas, et quel supplice, que nous fussions trouvés indignes et pervers après avoir été favorisés d'une pareille gloire ? Songez près de qui repose votre tête ; cela seul, que le Christ soit assis à la droite de Dieu, résume et comprend tout. Or, pendant que la tête est au-dessus de toute principauté, de toute puissance, de toute vertu, est-il possible que le corps soit foulé même par les démons ? A Dieu ne plaise ; s'il en est ainsi, ce n'est plus désormais le vrai corps. Tout ce qu'il y a de serviteurs sages et vertueux honorent profondément la tête, et vous livrez le corps à ceux qui l'ont insultée ! De quel châtiment n'êtes-vous pas digne ? Si quelqu'un enchaînait seulement les pieds du roi, ne serait-il pas coupable d'un crime capital ? Vous exposez le corps entier à des bêtes féroces, et vous ne frissonnez pas !

Mais, puisque nous en sommes au corps du Seigneur, allons et rappelons encore qu'il a été crucifié, percé de clous, offert en sacrifice. Si vous êtes le corps du Christ, portez la croix, puisqu'il la porta lui-même, supportez les crachats, les soufflets, les clous. Tel était votre modèle. Ce corps ne fut pas sujet au péché : « Il n'a pas commis de péché, dit le Prophète, et la tromperie ne s'est pas trouvée dans sa bouche. » *Isa.*, LIII, 9. Ses mains faisaient tout pour venir au secours des pauvres ; sa bouche n'a jamais prononcé que d'utiles discours. On disait à son oreille : « Il est possédé du démon ; » *Joan.*, VII, 20 ; et lui ne répondait rien. Puisque nous en sommes venus à parler du corps, nous tous qui participons à ce corps divin et buvons ce sang, n'oublions pas que ce corps devenu notre nourriture ne diffère en rien, ne se distingue en aucune façon de celui qui est assis là-haut, que les anges adorent, qui partage les honneurs de l'incorruptible Puissance. O mon Dieu, que de voies nous sont ouvertes pour arriver au salut ! Il a fait de nous son propre corps, il nous a nourris de sa chair adorable, et rien de tout cela ne nous détourne de l'iniquité. O ténèbres, insondable abîme, incompréhensible égarement ! « Goûtez les biens de là-haut, nous dit l'Apôtre, où le Christ est assis à la droite de Dieu. » *Colos.*, III, 1, 2. Et puis on verra des hommes se préoccuper de biens temporels, et d'autres envahis par les passions sensuelles.

4. Ne voyez-vous pas que, dans notre corps même, on retranche tout ce qu'il y a d'inutile et de superflu? il importe peu d'avoir fait partie du corps, quand on est retranché, quand on a subi la mort et la corruption, quand on a gâté les autres membres. N'allons pas nous rassurer, en conséquence, parce que nous avons fait partie du corps. Si notre corps matériel subit quelquefois des amputations, que n'aurons-nous pas à souffrir dans le cas où notre volonté ne sera pas inébranlable? Du moment où le corps ne reçoit plus cet aliment, où les pores se ferment, il meurt ; et lorsque les conduits intérieurs s'obstruent, il perd ses membres. Il en est ainsi de nous lorsque nos oreilles ne remplissent plus leur office ; l'âme est alors paralysée et mutilée. Quand nous ne participons plus à la nourriture spirituelle, quand nous sommes attaqués par des humeurs corrompues, nous devenons infirmes, nous contractons une cruelle maladie, une maladie qui engendre la pourriture : il y faut dès lors ou l'action du feu qui nous menace ou celle du fer qui opère la séparation. Le Christ ne saurait entrer dans la chambre nuptiale avec un semblable corps. S'il éconduisit, s'il expulsa le convive qui n'avait pas les vêtements convenables, que ne fera-t-il pas à celui qui se présente avec un corps souillé? comment le traitera-t-il? Je vois beaucoup de fidèles participer au corps du Christ sans préparation et comme au hasard, par habitude ou pour accomplir une loi plutôt que par une conviction sincère et raisonnée. Quand vient le temps de la sainte quarantaine, quand paraît le jour de la manifestation du Seigneur, tel on est alors, tel on se présente aux divins mystères. Eh bien ! ce n'est pas là le temps d'approcher ; ni le Carême, ni l'Epiphanie ne font que nous en soyons dignes, tout dépend de la droiture et de la pureté de notre âme. Approchez toujours avec de telles dispositions, jamais d'une autre manière. « Toutes les fois

que vous le ferez, dit l'Apôtre, vous annoncerez la mort du Seigneur. » I *Cor.*, XI, 26. Vous rappellerez de la sorte et votre salut et ses bienfaits.

Respect des anciens lorsqu'ils sacrifiaient : respect que devaient avoir les chrétiens.

Songez avec quel respect les anciens participaient à leurs sacrifices : quelles nombreuses pratiques et quelles sages précautions ! Ils ne cessaient de se purifier; et vous, quand il s'agit d'un sacrifice qui saisit d'effroi les anges eux-mêmes, vous ne portez votre attention que sur la circonstance du temps, et c'est à cela que vous subordonnez votre décision ! Comment oserez-vous paraître devant le tribunal du Christ après avoir reçu son corps avec des mains et des lèvres impures? Vous n'embrasseriez pas un roi si votre bouche exhalait une odeur fétide; et vous embrassez le Roi des cieux avec une âme bien plus fétide encore ! L'outrage ne saurait être plus grand. Voudriez-vous, dites-moi, vous présenter au sacrifice sans avoir lavé vos mains? Je ne puis pas le croire; vous aimeriez mieux vous en abstenir absolument que vous y présenter de la sorte. Quoi, vous montrez tant de religion dans les petites choses, et vous ne craignez pas d'approcher des divins mystères et d'y participer avec une âme souillée ! Et cependant on ne les tient qu'un instant dans ses mains, tandis qu'ils vont entièrement se mêler à la substance de l'âme. Ne voyez-vous pas dans quel état de propreté, de décence, de splendeur même on tient les vases sacrés? Combien plus les âmes ne doivent-elles pas être pures et brillantes ! Pourquoi? Parce que ces vases sont ainsi disposés pour nous; ils ne participent pas aux mystères qu'ils renferment, ils ne les sentent pas : pour nous c'est autre chose. Vous ne voulez pas vous servir d'un vase impur, et vous venez avec une âme impure ? Quelle étrange anomalie ! dans les autres temps de l'année, vous n'approchez pas quand même votre conscience n'aurait pas de souillure; mais, les solennités pascales venues, vous approchez, serait-ce même après avoir commis une grave faute.

O puissance de l'habitude, ô téméraire présomption ! C'est en vain que le sacrifice est offert chaque jour, en vain que nous montons à l'autel; personne n'y participe. En parlant ainsi, je n'entends certes pas que vous y veniez en aveugle, je vous demande plutôt de vous en rendre digne. Si vous n'êtes pas digne du sacrifice, l'êtes-vous de la participation, ou même de la prière? Vous entendez le ministre saint s'écrier : « Vous qui subissez la pénitence, sortez tous. » Ils sont au nombre des pénitents tous ceux qui ne participent pas. Si vous êtes au nombre des pénitents, la participation ne vous est pas permise; elle ne l'est pas, je le répète, à celui qui fait pénitence. Pourquoi, lorsque le diacre ajoute : « Sortez, vous qui n'avez pas le droit d'assister à la prière, » restez-vous là sans pudeur? Vous n'êtes pas dans la catégorie désignée, vous êtes de ceux qui peuvent recevoir les divins mystères; et vous n'en avez aucun souci? et vous tenez la chose pour rien?

5. Examinez, je vous en conjure : la table royale est là devant vous, les anges l'entourent pour y servir, le Roi lui-même est présent; et vous demeurez dans l'indifférence? et rien ne peut vous émouvoir? et vous avez des vêtements sordides? — Non, ils sont purs. — Prenez donc place, et participez. Il vient chaque jour voir ceux qui s'asseoient à sa table, il parle à tous, il dit maintenant au fond de votre conscience : « Amis, comment demeurez-vous là n'ayant pas de vêtement nuptial? » *Matth.*, XXI, 12. Il n'a pas dit : Pourquoi vous êtes-vous mis à table? Il déclare cet homme indigne avant qu'il se soit assis, avant même qu'il se soit approché; et voici comment il l'interpelle : Comment es-tu venu ici? C'est ce qu'il nous dit à nous-mêmes quand nous restons là sans respect et sans décence. Quiconque ne reçoit pas les mystères sacrés mérite ce double reproche. Voilà pour quel motif on commence par exclure les pécheurs. De même que, le maître étant à table, les serviteurs qui l'ont offensé ne se tiennent pas en sa présence et sont éloignés avec soin; de même, quand tout se prépare au sacrifice, quand le Christ est offert, l'Agneau divin immolé, quand vous entendez cette parole : « Prions tous ensemble, » quand vous voyez baisser les rideaux qui sont devant les portes, représentez-vous que le ciel descend, que les anges viennent remplir cette enceinte. S'il ne faut pas alors

qu'il y ait des non-initiés, il n'y faut pas davantage des initiés couverts de souillures. Dites-moi, si quelqu'un qui aurait accepté votre invitation, après avoir lavé ses mains, avoir pris place à table, et sur le point de commencer le repas, refusait d'y participer, ne vous ferait-il pas une grave injure? n'eût-il pas mieux valu qu'il ne se présentât même pas?

Telle est ici votre présence : vous avez chanté l'hymne sacrée, vous vous êtes rangé parmi les fidèles qui sont jugés dignes, puisque vous ne vous êtes pas retiré en même temps que les indignes; comment donc restez-vous, si vous ne participez pas à cette table? — Je sens mon indignité, me répondrez-vous. — Mais alors vous n'êtes pas digne non plus d'entrer en participation de nos prières. Ce n'est pas seulement par les dons placés sur l'autel, c'est encore par ces pieux cantiques que l'Esprit saint est attiré parmi nous. Ne voyez-vous pas nos serviteurs essuyant la table avec l'éponge, faisant régner la propreté dans toute la maison, disposant tout pour le banquet? Voilà ce qui se fait ici par les prières publiques, par la voix du ministre saint; et nous aussi nous lavons l'Eglise comme avec une éponge, pour que tout soit pur en elle, pour qu'elle n'ait ni tache ni ride. Les yeux des étrangers sont indignes de contempler un tel spectacle, et leurs oreilles d'entendre ce que nous disons. « Si quelque bête vient à toucher la montagne, qu'elle soit lapidée. » *Exod.*, XIX, 13. Tant les hommes étaient indignes de la gravir, quoiqu'ils l'aient gravie dans la suite et qu'ils aient vu la place où Dieu s'était arrêté. Oui, plus tard il vous sera permis d'approcher et de voir. Eloignez-vous pendant qu'il est là; vous n'avez pas plus de droits que le catéchumène. Autre chose est de n'avoir pas encore reçu les divins mystères, autre chose de tomber dans la prévarication et le mépris après que vous les avez reçus, en vous rendant indigne d'un tel bienfait.

Je pourrais vous livrer à d'autres considérations, plus capables encore d'inspirer l'effroi; mais, pour ne pas surcharger votre intelligence, je me borne à celle-ci. Ceux qui ne sont pas ramenés au bien par ce que nous avons dit, ne profiteraient pas mieux de ce que nous dirions encore. Dans la crainte d'aggraver votre jugement, je me borne à vous supplier de vous rendre dignes de paraître dans cette enceinte et d'approcher de l'autel, loin de vous engager à rester au dehors. Supposez qu'un roi donne un ordre ainsi conçu : Si quelqu'un commet telle action, qu'il soit exclus de ma table; que ne feriez-vous pas, je vous le demande, pour éviter ce qu'il défend? Nous sommes appelés à la patrie céleste, à la table du Roi de l'univers; et nous demeurons en arrière, nous balançons, nous n'avons aucun zèle, nous n'accourons pas à ce bonheur! Quel espoir de salut pouvons-nous conserver? Nous n'avons pas à prétexter notre faiblesse, à rejeter la faute sur notre nature; l'apathie seule fait notre indignité. Je n'en dis pas davantage; et maintenant à Celui qui donne l'esprit de componction et qui sait toucher les cœurs, de briser le vôtre, de faire descendre jusqu'au fond la divine semence, afin que vous conceviez et produisiez ensuite de salutaires fruits, sous l'impression de sa crainte, afin que vous approchiez de lui avec une sainte confiance. « Vos enfants, dit le prophète, sont comme les jeunes rejetons de l'olivier autour de votre table. » *Psal.* CXXVII, 3. Rien de vieux, rien de sauvage, rien de dur et d'inflexible. Ainsi les nouvelles plantations sont propres à porter du fruit, un fruit admirable, celui de l'olivier, comme nous venons de l'entendre; elles sont de plus pleines de vigueur, pour mériter toutes d'être rangées autour de la table du Seigneur, non avec des sentiments quelconques et comme au hasard, mais avec une religieuse crainte. Ainsi mériterez-vous de voir là-haut le Christ avec confiance, et de posséder le royaume des cieux. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Vous aussi, quand vous étiez morts par vos prévarications et vos péchés, dans lesquels vous marchiez un jour selon les mœurs de ce siècle, selon le prince des puissances de l'air, cet esprit qui maintenant encore agit sur les enfants de l'incrédulité; et nous tous avons vécu dans les mêmes désordres, obéissant aux désirs de la chair, subissant le joug de nos pensées, et par nature enfants de colère aussi bien que les autres. »

1. Il est une mort qui tombe sur le corps, il en est une qui tombe sur l'âme; subir celle-là, ce n'est pas une faute ni même un danger, puisqu'elle tient à la nature, et nullement à notre volonté. Elle a son origine dans la révolte de notre premier père, et puis elle est passée dans les lois de la nature; et d'ailleurs elle aura bientôt cessé. La mort qui tombe sur l'âme étant le fait de la volonté, constitue un crime et n'a plus de fin. Voyez aussi de quelle manière Paul, après avoir déjà montré combien c'est une grande chose, beaucoup plus grande même que de ressusciter les morts, de rappeler à la vie l'âme que la mort a frappée, revient encore là-dessus en ces termes : « Et vous, quand vous étiez morts par vos prévarications et vos péchés, dans lesquels vous marchiez un jour selon les mœurs de ce siècle, selon le prince des puissances de l'air, cet esprit qui maintenant encore agit sur les enfants de l'incrédulité. » Quelle mansuétude chez l'Apôtre, comme il console son auditeur en toute circonstance, et craint de le surcharger! Il venait de dire qu'ils s'étaient portés aux dernières limites de l'iniquité, en leur déclarant qu'ils étaient morts; craignant de les accabler par de telles paroles, vu que les hommes demeurent confondus quand on met en évidence leurs anciens méfaits, alors même qu'ils en ont reçu le pardon et qu'il n'existe là pour eux aucun danger, il leur assigne dans le mal un auxiliaire, un auxiliaire puissant, afin que toute la responsabilité ne pèse pas sur leur tête. Cet auxiliaire quel est-il? Le diable. Il agit de même dans son Epître aux Corinthiens; car, après avoir dit : « Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, » en complétant cette énumération et la concluant ainsi : «... ne posséderont le royaume de Dieu, » il ajoute : « Et voilà ce que vous avez été. » I *Cor.*, VI, 9. Cette expression n'est pas absolue dans le texte; on pourrait la rendre par celle qui suit : Vous avez été quelque chose de semblable. Ici les hérétiques nous attaquent d'une rude façon, prétendant que ce passage regarde Dieu, donnant un libre cours à leur langue impudente, faisant rapporter à Dieu ce qui n'est dit que du diable. Comment leur fermerons-nous la bouche? Par leurs propres affirmations.

Si Dieu est juste, comme vous l'enseignez, il ne peut pas avoir agi de la sorte; ce serait là le comble de l'injustice et de la perversité, bien loin d'être un acte de justice. Or, jamais on ne pourra le dire de Dieu. — Mais pourquoi l'Apôtre attribue-t-il au diable l'empire de ce monde? nous objecterez-vous. — C'est que la nature humaine presque tout entière s'est donnée à lui, que tous le servent de leur propre mouvement et par choix. Le Christ a beau promettre des biens innombrables, nul n'y fait attention : son ennemi ne promet rien de tel, il nous pousse même à la géhenne, et tous de subir sa loi. Son empire s'exerce sur le siècle présent, il a plus de sujets que Dieu, les hommes lui obéissent de préférence, à part quelques-uns, tant est grande notre lâcheté. « Selon le principe des puissances de l'air. » Paul déclare de nouveau que cet esprit habite sous le ciel, que les esprits de l'air sont des puissances incorporelles mises en action par lui. Que son empire appartienne au siècle, qu'il doive disparaître avec le siècle présent, c'est l'Apôtre lui-même qui nous l'enseigne vers la fin de sa lettre : « Nous n'avons pas à soutenir la lutte contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances, contre les esprits qui gouvernent ce siècle de ténèbres. » *Ephes.*, VI, 12. Comme en l'entendant qualifier de maître du monde, vous eussiez pu croire que lui-même était incréé, Paul ajoute qu'il s'agit des ténèbres de ce siècle. Ailleurs aussi, ce monde corrompu, il l'appelle siècle pervers, ce qui ne s'applique pas à la création. Pour moi, je supposerais que, s'il avait eu primitivement son empire sous le ciel, il n'aurait pas été dépouillé

de cet empire, même après la transgression.
« Qui maintenant encore opère dans les enfants de l'incrédulité. » Vous voyez qu'il ne procède pas d'une manière violente et tyrannique, qu'il a recours à la persuasion. L'incrédulité dont il est ici question revêt les formes d'une séduction habile et déguisée qui s'exerce sur tous les hommes. La pensée qu'ils ont un auxiliaire dans le mal n'est pas le seul motif de consolation que l'Apôtre leur présente; il se range de plus avec eux : « Dans lesquels nous tous avons autrefois vécu. » Tous; et dès lors on ne peut pas dire qu'un seul soit exempté. « Dans les désirs de la chair, obéissant aux impulsions de nos pensées; et nous étions par nature des enfants de colère comme tous les autres, » des hommes qui ne goûtent rien de spirituel. Pour que vous n'alliez pas croire qu'il le dit pour faire retomber la faute sur la chair, et que vous n'estimiez pas le péché peu considérable, remarquez la précaution qu'il prend : « Obéissant à la volonté de la chair et de nos pensées, » aux entraînements de la mollesse. Nous avons irrité Dieu, nous avons provoqué son courroux. C'est comme s'il disait : Nous étions la colère même, et pas autre chose. Comme l'enfant d'un homme est homme par nature, nous étions de la même façon des enfants de colère, aussi bien que tous les autres; nul n'en était affranchi, nous faisions tous ce qui devait provoquer la vengeance de Dieu. « Mais Dieu, qui est riche en miséricorde. » Non pas simplement miséricordieux, mais riche en miséricorde. C'est ainsi que nous lisons ailleurs : « Dans l'abondance de votre miséricorde; » *Psal.* LXVIII, 17; ailleurs encore : « Ayez pitié de moi selon la grandeur de votre miséricorde. » *Ibid.*, L, 1. « A cause de son infinie charité, de l'amour qu'il a eu pour nous. » L'Apôtre nous fait voir pourquoi Dieu nous a aimés. Les choses énumérées plus haut ne sont certes pas dignes d'amour, et méritent plutôt vengeance et châtiment. Voilà donc ce qui manifeste la grandeur de la miséricorde. « Alors que nous étions morts par nos péchés, il nous a ressuscités dans le Christ. » Le Christ nous apparaît de nouveau comme médiateur, et le doute à cet égard n'est pas possible. Si les prémices vivent, nous devons vivre aussi : si Dieu l'a ressuscité, il faut qu'il nous ressuscite.

Tout est dit en vue de l'incarnation du Verbe.

2. Voyez-vous comme tout est dit dans le sens de l'incarnation? Voyez-vous comme la grandeur ineffable de sa puissance éclate en nous qui sommes fidèles? Nous étions morts, enfants de colère; il nous a rendus à la vie. C'est l'espoir renfermé dans la vocation. « Il nous a ressuscités avec lui, il nous a fait asseoir sur son trône. » Voilà maintenant la gloire de son héritage. — Assurément, me répondrez-vous, « il nous a ressuscités avec le Christ, » c'est manifeste; mais comment établir cette vérité : « Il nous a fait asseoir au plus haut des cieux dans le Christ Jésus? » — Comme la première affirmation; car personne encore n'a été ressuscité, à moins que nous ne regardions comme nous étant propre la résurrection de celui qui est notre tête; c'est ainsi que jadis la femme de Jacob adorait, quand lui-même adora Joseph. Voilà de quelle façon Dieu nous a fait asseoir, le corps participant à l'honneur de la tête. Et de là ce dernier mot : « Dans le Christ Jésus. » — Et si ce n'est pas l'interprétation véritable, s'il nous a ressuscités avec lui par le baptême, comment alors nous a-t-il fait asseoir? — « Si nous avons part à ses souffrances, est-il dit, nous aurons part à sa royauté. » II *Tim.*, II, 12. Si nous mourons avec lui, avec lui nous vivrons. Il est vrai cependant que nous avons besoin de l'Esprit et de la révélation pour entrer dans les profondeurs de ces mystères. Puis, de peur que vous ne soyez ébranlé dans la foi, voici ce qu'il ajoute : « Pour montrer dans les siècles à venir les merveilleuses richesses de sa grâce, de son amour envers nous dans le Christ Jésus. » — C'est donc du Christ qu'a voulu parler l'Apôtre, et cela ne nous touche nullement; que nous importe, en effet, que le Christ soit ressuscité? — Il nous fait voir aussi que cela nous regarde, puisque le Sauveur ne fait qu'un avec nous; et de plus il a dit expressément par rapport à nous : « Quand nous étions morts par nos péchés, il nous a ressuscités et fait asseoir dans la gloire. »

Par conséquent, comme je viens de le dire, ne perdez pas la foi, ayant devant vous la démonstration déjà faite, la certitude que le Christ



est devenu notre chef et que Dieu veut manifester sa bonté. Or, comment la manifesterait-il si les choses n'étaient pas telles? Il doit encore la manifester dans les siècles futurs. Alors on verra la grandeur de ces biens, et le doute ne sera plus possible. Aujourd'hui ce que nous disons paraît aux incrédules un vain jeu; ce sera pour tous une vraie science. Voulez-vous apprendre comment il nous a fait asseoir, écoutez le Christ disant à ses disciples: « Vous siégerez sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël; » *Matth.*, XIX, 28; puis encore: « Quant à siéger soit à ma droite soit à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous le donner; cette place n'appartient qu'à ceux à qui mon Père l'a préparée. » *Ibid.*, XX, 23. C'est donc une chose disposée d'avance. Remarquez cette belle expression: « Son amour envers nous dans le Christ Jésus. » Etre assis à sa droite, c'est un honneur qui dépasse tout honneur, après lequel il n'en est pas d'autre. Il a donc déclaré que nous siégerions nous aussi. Oui vraiment, suréminentes sont les richesses, suréminente est la grandeur de sa puissance, puisqu'il vous fait asseoir avec le Christ. Eussiez-vous mille âmes, ne devriez-vous pas les perdre pour lui? Faudrait-il entrer dans les flammes, pourriez-vous hésiter un instant? Lui-même nous a dit encore: « Où je suis, je veux que mes ministres soient. » *Joan.*, XII, 26. Faudrait-il chaque jour être mis en pièces, que pour lui nous devrions le souffrir avec bonheur. Voyez où il s'est assis: « Au-dessus de toute principauté et de toute puissance. » — Avec qui pensez-vous être assis vous-même? — Avec lui. — Qui êtes-vous donc? — Un mort, un enfant de colère par nature. — Et quel bien avez-vous fait? — Aucun. — N'est-ce pas le cas de s'écrier: « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! » *Rom.*, XI, 33.

« Vous avez été sauvés par la grâce. » De peur que l'immensité des dons ne vous exalte, l'Apôtre prend soin de vous humilier: « Vous avez été sauvés par la grâce et par la foi. » Il ajoute ce que nous devons faire nous-mêmes, pour ne pas tomber dans un excès opposé en nuisant au libre arbitre. Il finit cependant par effacer l'homme: « Et cela, non de nous-mêmes. » Il n'est pas jusqu'à la foi, nous dit-il, qui ne soit un don; car, si le Christ ne fût pas venu, s'il ne nous eût pas appelés, comment eussions-nous pu croire? « Comment croiront-ils, avait-il dit plus haut, s'ils n'ont pas entendu? » *Rom.*, X, 14. La foi ne vient donc pas de nous. « Elle est un don de Dieu, et non le fruit des œuvres. » La foi n'aurait pas suffi pour le salut; mais, pour ne pas nous sauver sans mérite et sans effort de notre part, Dieu, dit l'Apôtre, l'exige de nous. Il a bien dit aussi que la foi nous sauve, en ajoutant cependant que c'est par Dieu; c'est parce que Dieu l'a voulu que la foi nous sauve. Et d'ailleurs, comment la foi nous sauverait-elle, répondez-moi, sans les œuvres? Elle-même est un don de Dieu, « pour que personne n'ait le droit de se glorifier, » et pour que la grâce excite notre reconnaissance. — Pourquoi donc, m'objecterez-vous, Paul lui-même ne veut-il pas que nous soyons justifiés par les œuvres? — Là n'est pas sa pensée. Si personne n'est justifié par les œuvres, c'est afin que la grâce de Dieu et son amour pour les hommes soient manifestés. Dieu ne repousse pas ceux qui sont pourvus de bonnes œuvres; mais il sauve aussi par sa grâce ceux que les œuvres avaient trahis, pour que nul n'ait à se glorifier désormais.

3. De peur ensuite que vous n'entriez dans l'inaction, en entendant que tout dépend de la foi, non des œuvres, écoutez ce qui suit: « Nous sommes nous-mêmes une œuvre divine, créés dans le Christ Jésus pour accomplir de bonnes œuvres, telles que Dieu les a prédisposées, afin que nous marchions dans cette voie. » Remarquez ces paroles, on y découvre la régénération. Il existe en réalité une création nouvelle: nous sommes passés du néant à l'existence. Quant à ce que nous étions, nous sommes morts, le vieil homme a disparu; et nous voici devenus ce que nous n'étions pas. C'est donc une nouvelle création, et de beaucoup supérieure à la première: celle-ci nous avait donné la vie, celle-là nous donne une vie pure et sainte. « Pour accomplir de bonnes œuvres, telles que Dieu les a disposées, afin que nous marchions dans cette voie. » Il ne s'agit pas de commencer, il faut marcher avec

persévérance; nous avons besoin d'une vertu qui ne se démente pas, qui se soutienne jusqu'à notre dernier instant. En effet, s'il n'était question que de s'engager dans la voie qui mène à la cité royale, sauf à nous asseoir lâchement vers la fin, après que nous en aurions parcouru la majeure partie, il ne nous servirait de rien d'avoir marché dans la carrière. L'espérance renfermée dans la vocation ne nous servirait pas davantage, quand même elle nous aurait été donnée, si nous ne répondions pas, en marchant avec énergie, à l'ordre de celui qui nous appelle. Appelés donc que nous sommes à faire le bien, persévérons dans ce noble travail sans en rien omettre.

Ce n'est pas à l'accomplissement d'une œuvre seule que nous sommes appelés, nous avons à les accomplir toutes. De même que nous avons reçu les cinq sens pour en user convenablement en toute circonstance, de même nous avons à notre disposition toutes les vertus. Si nous avons la tempérance en partage, mais aucune pitié pour le prochain; si nous sommes compatissants, mais avares; si nous respectons le bien d'autrui, mais sans rien donner du nôtre, tout est inutile. Ce n'est pas assez d'une vertu pour que nous nous présentions avec confiance devant le tribunal du Christ; il nous faut une vertu multiple, embrassant tous les devoirs, totale et complète. Ecoutez plutôt le Christ disant à ses disciples : « Allez, instruisez toutes les nations, leur apprenant à garder fidèlement tout ce que je vous ai prescrit. » *Matth.*, XXVIII, 19. Il avait déjà dit : « Si quelqu'un vient à transgresser le moindre de ces plus petits préceptes, il sera lui-même appelé le plus petit dans le royaume des cieux. » *Ibid.*, V, 19. Il parle ici de la résurrection, déclarant qu'un tel homme n'entre pas dans le royaume; car il a coutume de désigner par ce dernier mot le temps même de la résurrection. « S'il transgresse un seul précepte, il sera lui-même appelé le plus petit. » Tous nous sont donc nécessaires. Vous le voyez, il n'est pas possible d'entrer dans les cieux sans l'aumône; que cette seule vertu manque, et nous serons précipités dans le feu. « Allez, maudits, dans le feu éternel, préparé pour le diable et ses anges. » *Matth.*, XXV, 41. Pourquoi donc, pour quelle faute? « Parce que j'ai eu faim, et que vous ne m'avez pas donné à manger; parce que j'ai eu soif, et que vous ne m'avez pas donné à boire. » *Ibid.*, 42. C'est pour cela seul qu'ils sont condamnés, ils ne sont pas accusés d'autre chose. Les vierges folles également furent pour cela seul rejetées de la chambre nuptiale; quoiqu'elles eussent la chasteté, comme elles n'avaient pas l'appui de l'aumône, elles ne furent pas admises par l'époux. « Ayez la paix avec les hommes, dit encore Paul, gardez la pureté, sans laquelle personne ne verra le Seigneur. » *Hebr.*, XII, 14. Concluez de là que, s'il n'est pas permis de voir Dieu sans la chasteté, la chasteté toute seule ne donne pas droit à le voir, et que souvent cette vision est empêchée par d'autres obstacles.

Supposez de plus que nous ayons rempli tous nos devoirs personnels, mais sans être d'aucune utilité pour nos frères; ceci suffira pour nous faire exclure du royaume. Comment le savons-nous? Par la parabole des serviteurs à qui les talents avaient été confiés. Nous y voyons l'intégrité la plus complète, rien ne manquait; et cependant celui-là fut rejeté qui n'avait pas fait valoir le talent reçu; et rien n'était plus juste. Une parole injurieuse peut également conduire un homme à la géhenne : « Celui qui dit à son frère : Insensé, mérite le feu de l'enfer. » *Matth.*, V, 22. On aurait bien fait toute chose, qu'il suffirait donc d'injurier son prochain, pour ne pas entrer dans le royaume. Et que personne n'aille accuser Dieu de cruauté s'il en exclut ceux qui sont tombés de cette manière. Ici-bas, quand un homme a commis quelque délit, il est éloigné de la présence du roi; n'aurait-il transgressé qu'un seul précepte, l'accusateur l'aurait-il même calomnié, il est dépouillé de ses fonctions; s'il a commis un adultère, dès qu'il est surpris, on le déclare indigne; tout le bien qu'il a pu faire ne le sauvera pas de la mort; si c'est un meurtre qu'il a commis, du moment où la preuve est faite, c'en est encore assez pour qu'il périsse. Les lois humaines étant exécutées avec cette rigueur, combien plus ne doivent pas l'être celles de Dieu? — Dieu est bon, me direz-vous. — Jusques à quand répéterons-nous d'aussi vaines

paroles? En les qualifiant avec cette sévérité, je n'entends pas nier la bonté de Dieu, je flétris l'opinion qui s'obstine à prétendre que cette bonté nous soit utile en ce point, après que nous avons si souvent établi le contraire. Ecoutez comment s'expriment les Livres saints : « Gardez-vous de dire : Sa miséricorde est infinie, il pardonnera la multitude de mes péchés. » *Eccli.*, v, 6. Ce qui nous est défendu, ce n'est pas de proclamer la grandeur des divines miséricordes; loin de nous cette pensée : ce n'est pas là ce que l'Ecriture veut nous persuader, elle veut plutôt que nous le redisions sans cesse, et Paul met tout en œuvre pour l'obtenir. La défense porte sur ce qui vient ensuite. N'admirez pas la bonté de Dieu pour vous rassurer dans le désordre et vous complaire dans ce propos : « Sa miséricorde passera sur la multitude de mes péchés. »

Il ne faut pas désespérer, mais la pénitence nous est nécessaire.

4. Nous n'avons pas tant disserté sur la bonté divine pour nous autoriser à tout faire dans un sentiment de confiance exagérée; car la bonté tournerait alors à notre perte. Ne désespérons pas dans l'état de péché; mais aussi faisons pénitence. C'est à la pénitence que doit vous conduire la bonté de Dieu, et non à l'accroissement de vos iniquités. Si vous devenez plus coupable à cause de cette bonté, vous la calomniez devant les hommes; car j'en vois beaucoup qui s'élèvent contre la patience de Dieu. Vous serez donc frappé par sa justice si vous ne mettez pas à profit son amour. Oui, le Seigneur est bon pour les hommes; mais il est en même temps un juge équitable. Il pardonne les péchés; mais il rend à chacun selon ses œuvres. S'il oublie nos péchés, s'il efface nos fautes, il sait aussi nous en demander un compte rigoureux. — Ces choses ne sont-elles pas contradictoires? — Aucune contradiction, pourvu que nous observions la différence des temps : maintenant les péchés sont effacés par le baptême et la pénitence; à défaut d'expiation, ils seront examinés plus tard par le feu et punis par les supplices. — Si, n'ayant que bien peu péché, me direz-vous, je dois être exclu du royaume et dépouillé de mes droits pour une seule faute, comment ne me livrerais-je pas à tous les maux? — Voilà le langage d'un serviteur ingrat, et nous voulons cependant y répondre. C'est dans votre propre intérêt que vous ne devez pas vous enfoncer dans le désordre. Sans doute tous les pécheurs seront également exclus du royaume; mais tous ne subiront pas les mêmes peines dans l'enfer, il y en a de plus ou moins sévères. Que deux hommes aient méprisé l'amour divin, quoique l'un ait commis beaucoup plus de péchés que l'autre, ni l'un ni l'autre n'entreront au ciel; la différence toutefois qui existe dans leurs sentiments et leur conduite, existera plus tard dans les tourments de la géhenne.

Pourquoi Dieu menace-t-il d'envoyer au feu ceux qui n'auront pas donné l'aumône, et non point simplement au feu, mais encore à ce feu préparé pour le diable et ses anges? quelle en est la cause et l'explication? — Rien ne blesse Dieu et n'excite sa colère comme les injures faites aux amis. En effet, s'il nous est ordonné d'aimer nos ennemis mêmes, en nous déclarant contre nos amis, en tombant dès lors au-dessous des infidèles, quel châtiment ne méritons-nous pas? Aussi la grandeur du péché fait-elle qu'on est justement condamné à partager le sort du diable. Malheur à celui qui n'exerce pas l'aumône! Si cette vérité se trouvait consignée dans l'ancien Testament, beaucoup mieux est-elle proclamée par le nouveau. Alors qu'il était permis de s'attacher aux possessions terrestres et de s'en préoccuper, si le soin de venir au secours des pauvres était si grand, combien plus ne doit-il pas l'être quand il nous est ordonné de nous dépouiller de tout? Que ne faisaient pas les anciens? Ils donnaient dîmes sur dîmes; les orphelins, les veuves, les prosélytes étaient tous secourus. Quelqu'un me disait un jour sur le ton de l'admiration : Un tel donne la dîme de ses biens. Quelle honte et quelle dégradation qu'une chose simple et naturelle chez les Juifs excite désormais l'admiration parmi les chrétiens! Si c'était alors un danger de ne point donner les dîmes, comprenez ce que c'est maintenant. L'ivresse à son tour n'héritera pas du royaume. Mais quel est le langage de la foule? Si j'ai des compagnons d'infortune, ce n'est pas une petite consolation. Que répondre? Assurément notre supplice et celui des autres ne sera pas le même; cette consolation d'ailleurs est illusoire.

Le partage des maux peut présenter une consolation quand ces maux ne dépassent pas une certaine mesure; cette mesure une fois dépassée, dès que nous sommes hors de nous-mêmes, la consolation n'est plus possible désormais. Dites au malheureux qu'on a précipité dans les flammes par suite d'une condamnation, que tel autre subit le même sort; quelle consolation pourrait-il en éprouver? Est-ce que tous les Israélites ne périrent pas ensemble? en furent-ils bien consolés? ne fut-ce pas plutôt une augmentation de souffrance? Aussi s'écriaient-ils : Nous avons péri, la mort nous absorbe. Quelle consolation y voyez-vous?

C'est en vain que nous nous berçons d'une telle espérance. Il n'est qu'une consolation, c'est qu'on ne puisse pas subir les atteintes de ce feu. Pour celui qui tombe dans la fournaise, plus de consolation à espérer : là le grincement des dents, le pleur inextinguible, le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteindra jamais. Aurez-vous bien quelque consolation, dites-moi, lorsque vous serez dans la tribulation et l'angoisse? car vous ne vous séparerez pas de vous-même. Je vous le demande donc et je vous en supplie, ne cherchons pas à nous tromper, ne nous consolons pas avec de semblables paroles; faisons plutôt ce qui doit nous sauver. Un trône à côté de celui du Christ vous est offert, et vous vous livrez là-dessus à des questions indiscrètes? N'eussions-nous pas d'autres péchés, quel châtiment ne mériterions-nous pas pour avoir tenu ce langage, pour être resté dans cette misérable apathie, dans cette lâcheté dégradante, quand nous pouvions accueillir un pareil honneur? Quelle douleur ne sera pas la vôtre en entendant appeler à la gloire du royaume éternel ceux qui pratiquèrent la vertu sur la terre? en voyant des hommes obscurs et sans naissance recevoir les insignes de la royauté et s'asseoir sur le trône, en récompense de quelques légers labeurs? Est-ce que cela ne sera pas plus accablant pour vous qu'un châtiment quelconque? Si, dans le temps présent, la vue du bonheur des autres, alors que vous-même n'avez rien à souffrir, vous paraît la plus intolérable des tortures, si cela suffit à vous rendre malheureux, à vous arracher des soupirs et des larmes, à vous faire désirer la mort, que n'éprouverez-vous pas à cette heure suprême? N'existerait-il pas d'enfer, la pensée toute seule du royaume serait capable d'infliger la mort. Qu'il doive en être ainsi, l'expérience de nos propres émotions suffit pour nous l'apprendre.

Ne nous laissons donc pas endormir par de vaines paroles; soyons attentifs, occupons-nous de notre salut, ayons à cœur la pratique du bien, excitons-nous aux bonnes œuvres, afin que nous soyons jugés dignes d'obtenir la gloire céleste, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur...

HOMÉLIE V.

« C'est pourquoi souvenez-vous que vous apparteniez à la gentilité par votre naissance, que vous étiez appelés incirconcis par opposition à ceux qui sont circoncis d'une circoncision matérielle; car vous étiez en ce temps privés du Christ, séparés de la société d'Israël, étrangers à l'héritage de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans ce monde. »

L'amour de Dieu se manifeste en une foule de manières.

1. L'amour de Dieu pour nous se manifeste de beaucoup de manières : d'abord, en nous sauvant par lui-même et de la façon qui nous est connue; ensuite, en nous sauvant tels que nous étions; enfin, en nous faisant atteindre un but aussi sublime. Oui, toutes ces choses et chacune en particulier font admirablement éclater l'amour de Dieu pour les hommes; et Paul touche à toutes dans ce qu'il écrit ici. Il a dit que Dieu nous avait sauvés alors que nous étions morts par le péché, que nous étions des enfants de colère; il dit maintenant à qui Dieu nous a faits égaux, et de là cette parole : « Souvenez-vous. » Nous avons tous la coutume, lorsque du dernier rang nous sommes arrivés au premier, ou que simplement nous sommes sortis de cette bassesse, d'oublier notre état précédent, enivrés de cette nouvelle gloire. « C'est pourquoi souvenez-vous. » Pour quelle raison? Parce que nous avons été créés dans le but d'accomplir de bonnes œuvres. C'en est assez pour nous persuader d'embrasser avec zèle la vertu. « Souvenez-vous. » La mémoire suffit pour nous inspirer la reconnaissance envers notre bienfaiteur. « Que vous étiez naguère dans la gentilité. »

L'Apôtre rabaisse ce dont les Juifs étaient fiers, et relève ce qui paraissait humilier les Gentils, sans constituer cependant une infériorité réelle; il part des mœurs et de la vie pour persuader les uns et les autres. « Vous qu'on appelait incirconcis. » L'honneur est dans la parole, c'est quelque chose de conventionnel; au fond, ni la circoncision ni l'incirconcision ne sont rien.

« Ceux qui sont circoncis d'une circoncision matérielle, vous désignaient par ce nom; car vous étiez alors sans Christ, séparés de la société des enfants d'Israël, étrangers aux testaments de la promesse, sans espérance et sans Dieu sur la terre. » Je m'adresse à vous, que les Juifs traitent ainsi. — Mais comment, sur le point de leur montrer que c'était un bien pour eux d'avoir été mis en communication avec Israël, ne rabaisse-t-il pas de nouveau l'état des Israélites, et le relève-t-il plutôt ? — Il le relève dans les choses nécessaires; mais il le rabaisse dans ce qui n'était pas devenu le bien commun. Plus loin il ajoute : « Vous êtes les concitoyens des saints et les familiers de Dieu. » Vous voyez de quelle façon il ne les rabaisse pas; voilà des avantages appartenant à tous. Ne pensez pas, semble-t-il dire, que vous soyez le moins du monde inférieurs aux Juifs parce que vous n'avez pas reçu la circoncision et que vous êtes restés en dehors. C'était chose grave de n'avoir aucune part avec le Christ et d'être étrangers à la loi d'Israël. Mais cela ne tient pas à leur genre de vie. Ce qui leur appartenait en propre et d'une manière complète, c'était qu'ils fussent éloignés des promesses divines, sans aucune espérance d'avenir, sans Dieu dans le monde présent. L'Apôtre parle ici des intérêts célestes; il déclare aussi que les Juifs avaient pour eux la plus haute estime quant à ce qui touche à la terre. Nous voyons pareillement que le Christ consolant ses disciples, après leur avoir dit : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient, » ne dédaigne pas d'ajouter une raison inférieure : « Car ils ont de même persécuté les prophètes qui ont été avant vous. » En effet, cette considération est réellement inférieure; mais la pensée qu'ils étaient rapprochés et qu'ils avaient embrassé la foi, la rendait suffisante, et la montrait même revêtue de force et de grandeur. Voilà qui tient au genre de vie. Le texte ne parle pas de séparation; il porte : « Etrangers à la société. » Il ne les accuse pas de négligence; il constate qu'ils ne participaient en aucune façon. Les expressions ne sauraient être plus formelles, elles marquent un complet éloignement. Au fond, les Israélites eux-mêmes n'étaient pas non plus dans la voie, mais par défaut de courage, parce qu'ils ont abandonné les testaments, et non comme des étrangers. Quels étaient cependant les testaments de la promesse ? « Je te donnerai cette terre à toi et à tes descendants, » *Genes.*, XIII, 15, et tous les autres biens annoncés. « Sans espérance et sans Dieu, » dit l'Apôtre. Les dieux qu'ils adoraient n'existaient pas; car l'idole n'est rien. « Et maintenant dans le Christ Jésus, vous qui jadis étiez bien loin, vous êtes rapprochés par le sang du Christ. Il est lui-même notre paix, il a renversé le mur de séparation et dissipé les inimitiés dans sa chair. » C'est donc une grande chose, déclare-t-il, que nous soyons rattachés aux institutions judaïques. — Que dites-vous ? Le Christ a renouvelé dans l'unité tout ce qui est au ciel et sur la terre, et vous nous parlez maintenant des Juifs ? — Oui certes, répond-il; car ce qui précède ne peut être saisi que par la foi, tandis que ceci se manifeste dans les faits mêmes. « Et maintenant dans le Christ Jésus, vous qui d'abord étiez bien loin, vous vous êtes rapprochés de ce genre de vie. » Cet éloignement et ce rapprochement a lieu dans la volonté seule.

2. « Il est lui-même notre paix, il a fait que les deux choses n'en sont plus qu'une. » Que signifie cette dernière locution ? Paul ne veut pas dire que nous ayons été élevés à leur dignité, mais bien que nous et eux en avons acquis une plus grande; et cependant la meilleure part est pour nous. La promesse leur avait été faite, ils étaient déjà plus rapprochés : rien ne nous avait été promis, nous étions simplement des étrangers. « Aussi, dit-il, les nations glorifient Dieu pour la bonté qu'il leur a montrée. » *Rom.*, XV, 9. Il avait fait des promesses aux

Israélites ; ils s'en sont rendus indignes ; il ne nous avait pas fait de promesses, « nous étions des étrangers, » nous n'avions rien de commun avec les Juifs, et voilà que Dieu fait un même peuple de deux peuples aussi séparés, non par voie d'adjonction, qui supposerait en nous une infériorité, mais par voie d'unification. Je prends un exemple : supposons deux statues, l'une d'argent et l'autre de plomb ; supposons en outre qu'on les remette au creuset, et que que les deux en sortent d'or. Encore un exemple : ce sont deux esclaves, dont l'un est adopté pour fils et proclamé comme tel, tandis que l'autre est un fugitif et ne connaît pas même son père ; l'un et l'autre deviennent héritiers et même enfants par nature. Les voilà donc parvenus au même honneur, qui venant de loin, qui venant de près ; et la légitimité de celui-ci l'emporte sur ce qu'elle était avant son offense. « Renversant le mur de séparation. » Quel est ce mur qui s'interposait entre eux et nous ? Les inimitiés, qu'il détruit dans sa chair rendant inutiles les préceptes légaux consignés dans les décrets. Plusieurs prétendent que la loi est le mur de séparation ; et c'est pour cela que l'Apôtre en parle, la loi ne permettant pas que les Juifs se mêlent avec les Gentils. Telle n'est pas ma pensée : c'est plutôt l'inimitié qui réside dans la chair dont il entend nous donner ainsi l'image, parce que c'est là le commun obstacle qui nous sépare de Dieu, selon cette parole du prophète : « Ne sont-ce pas vos péchés qui s'élèvent entre vous et moi ? » *Isa.*, L, 2. Et rien de plus juste ; l'inimitié se dressait comme un mur de séparation en face des Juifs aussi bien que des Gentils. Or, bien loin d'être détruite sous le règne de la loi, cette inimitié s'augmentait : « La loi produit la colère. » *Rom.*, IV, 15.

De même donc que par cette expression l'Apôtre n'attribuait pas tout à la loi, et laissait entendre que cela venait de ce que nous l'avions transgressée ; de même ici, s'il l'appelle un mur de séparation, une source de colère, c'est parce que nous ne l'observons pas. La loi sans doute formait une barrière, mais une barrière qui les protégeait ; et de là le nom de haie par lequel elle était encore désignée. Ecoutez de nouveau le prophète : « Je l'ai entourée d'une haie ; » *Isa.*, V, 2 ; et dans un autre : « Vous avez arraché sa haie, et tous ceux qui passent par le chemin la ravagent. » *Psal.* LXXIX, 13. Il s'agit donc d'une protection. Voyez encore : « J'enlèverai sa haie, et elle sera foulée aux pieds. » *Isa.*, V, 5. « Il a donné la loi comme un secours, » *Ibid.*, VIII, 20, est-il dit plus loin ; et ailleurs : « Le Seigneur, exerçant sa miséricorde et sa justice, a manifesté ses lois à Israël. » *Psal.* CII, 6, 7. En devenant un mur de séparation, la loi ne protége plus, elle isole de Dieu. C'est la différence entre le mur de séparation et la haie. Paul le fait encore mieux comprendre en parlant des inimitiés que le Christ détruira dans sa chair, et de l'abrogation des préceptes légaux ; car c'est ainsi qu'il protége. Et ce n'est pas le seul moyen par lequel il a mis fin à la loi ; il l'a de plus abrogée en l'accomplissant. Pourquoi serions-nous, en effet, obligés à l'observer de nouveau, si nous sommes délivrés de la première transgression ? Ce serait toujours à recommencer. Mais non, il a brisé cette chaîne en rendant inutiles par sa doctrine les préceptes légaux. O ciel ! quelle bonté pour les hommes ! Il nous avait donné une loi, apparemment pour que nous y fussions fidèles ; et puis, parce que nous l'avons transgressée, quand il s'agirait de nous punir, voilà qu'il abroge la loi même. On dirait un père qui, après avoir confié son enfant à un maître, voyant ensuite que cet enfant n'obéit pas, l'affranchit de cette autorité et le retire. Inexprimable amour !

Que signifient cette expression : « Rendant inutiles par sa doctrine... ? » En parlant ainsi, l'Apôtre établit une grande différence entre les préceptes et cette doctrine, soit que par ce dernier mot il désigne la foi, par laquelle seule nous avons été sauvés, soit qu'il entende la loi morale, au sujet de laquelle le Christ disait : « Et moi je vous dis de ne vous irriter en aucune sorte. » Le premier sens revient à cette première proposition : Si vous croyez que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé ; et le second, à celle-ci : « La parole est près de vous, elle est dans votre bouche et dans votre cœur. »

3. N'allez pas dire : Qui montera dans le ciel ou qui descendra dans l'abîme, ou qui l'a retiré

Dieu aux pratiques extérieures a substitué la foi.

d'entre les morts? Aux pratiques extérieures il a substitué la foi. Pour sauver les hommes d'une manière évidente et sûre, lui-même a subi le châtiment, et puis il leur a demandé la foi par le moyen de sa doctrine. « Afin d'établir les deux en lui-même et d'en faire un seul homme nouveau. » C'est donc manifeste, le Gentil ne devient pas Juif, mais l'un et l'autre changent d'état. Ce n'est pas non plus pour que le second devienne le premier qu'il a invalidé la loi, c'est pour faire des deux une créature nouvelle. Vous voyez à chaque fois cette idée de création, et non celle de changement : c'est nous apprendre la puissance de l'œuvre qui s'est accomplie; une telle création n'est pas inférieure à celle qui frappe nos regards, et nous n'avons pas à nous éloigner désormais des objets sensibles. « Pour édifier les deux en lui-même, » a dit Paul. Lui-même s'est chargé de l'œuvre, il ne s'en est pas reposé sur un autre; après avoir jeté les deux dans le creuset, il en a fait sortir une merveilleuse unité, lui-même étant le type de cette création, de beaucoup supérieure à la première. Voilà ce que signifie ce mot, « en lui-même. » Il s'est donné pour forme et pour modèle. Saisissant d'une main le Juif, et de l'autre le Gentil, se posant ainsi comme intermédiaire, il les a merveilleusement unis, il a fait disparaître les différences, et puis il les a de nouveau façonnés d'en haut par le feu et l'eau, non par l'eau et la terre, mais par l'eau et le feu. Le Juif a été circoncis, le Juif a été maudit; le Gentil a été mis au-dessus de la loi, au-dessus de ce que furent jamais les Gentils et les Juifs. « En un seul homme nouveau, poursuit le texte, faisant la paix, » pour eux, soit avec Dieu, soit entre eux-mêmes.

Si les uns fussent demeurés Juifs et les autres Gentils, l'union était impossible; si, des deux côtés, ils n'étaient pas sortis de leur ancien état, comment seraient-ils parvenus à une condition supérieure? Le Juif s'unit avec le Gentil quand l'un et l'autre embrassent la foi : deux maisons existaient, et puis une autre admirablement grande et belle, s'élevant au-dessus, et les hommes n'ont pu s'apercevoir qu'en montant à cette hauteur. « Faisant la paix, » mais surtout avec Dieu; et ce qui suit le montre. Qu'est-il dit, en effet? « Pour réunir les deux en un seul corps, en Dieu même, par le moyen de la croix. » C'est évidemment une seconde union, une réconciliation; ce qui fait entendre que la nature humaine était facilement unie, dans les saints qui vivaient avant la loi. « En un seul corps, » le sien, « en Dieu même. » Comment cela se fait-il? C'est quand il subit sur la croix la peine que nous avions méritée. « Exterminant les inimitiés en lui-même. » Rien de plus exact, rien de plus magnifique que cette expression. Sa mort a tué la haine qui pesait sur nous, elle l'a brisée et détruite, sans auxiliaire aucun, non-seulement par l'action, mais encore par la souffrance. Il n'est pas dit que la haine se soit calmée ou dissipée; non, elle est tuée, si bien qu'elle ne saurait renaître : on ne peut rien imaginer de plus fort. Mais comment alors renaît-elle? Par notre inépuisable perversité. Tant que nous demeurons dans le corps du Christ, tant que nous lui sommes unis, elle ne renaît pas, elle reste morte. Disons mieux, ce n'est pas celle-là qui se relève, qui se relèvera jamais; si nous en enfantons une autre, n'en accusons pas celui qui l'a tuée et détruite, ne nous en prenons qu'à nous. La prudence de la chair, comme parle l'Apôtre, est ennemie de Dieu. N'ayons aucune pensée charnelle, et nulle autre haine ne naîtra, la paix sera permanente.

4. Songez quel mal nous commettons quand nous revenons à la haine, après que Dieu a tout mis en œuvre pour nous maintenir dans l'union. Pour celle-là plus de baptême, mais les feux de l'enfer; plus de rémission, mais un jugement inflexible. La prudence de la chair, c'est la mollesse, c'est la volupté; la prudence de la chair, c'est l'avarice, c'est tout péché quel qu'il soit. Et pourquoi cette dénomination : prudence de la chair, la chair ne pouvant rien faire sans l'âme? Paul n'accuse pas ici la chair, pas plus qu'il n'accuse l'âme lorsqu'il appelle « l'homme animal; » I *Cor.*, II, 14; il nous fait entendre que ni l'âme ni le corps ne peuvent par eux-mêmes et sans le secours d'en haut rien accomplir de généreux et de grand. Aussi désigne-t-il par la seconde expression ce que l'âme opère d'elle-même, et par la première ce qui tient plus directement au corps. Ce n'est pas que ces choses soient

mauvaises de leur nature, c'est qu'elles se dépravent sans cette protection du ciel. Les yeux sont une belle chose; et cependant si la lumière vient à leur manquer, ils sont la cause de mille maux; ce qui vient de leur faiblesse, et non de leur nature. Si les choses de la nature étaient essentiellement mauvaises, nous ne pourrions jamais en user pour un bien; mais non, il n'est pas de mal naturel. Qu'appelons-nous donc pensées charnelles? Les péchés. Quand la chair domine et s'élève au-dessus de son guide, elle enfante d'innombrables malheurs. La vertu de la chair, c'est d'obéir à l'âme, et sa dépravation, c'est de lui commander. De même qu'un cheval ne montre toute sa force et toute sa beauté que sous une main habile; de même la chair n'est réellement belle que lorsque nous réprimons ses écarts. Un cocher n'est rien non plus sans la science, ou plutôt il occasionne alors des maux encore plus grands. Il faut donc déployer une complète vigilance : cette vigilance de l'esprit rend le cocher plus fort, elle embellit le corps en même temps que l'âme.

Tant que l'âme est dans le corps, elle fait qu'il nous apparaît beau; mais, dès qu'elle le prive de son action et se retire, c'est comme si le peintre confondait les couleurs, une grande laideur se manifeste, et chaque partie de ce tout s'altère et se précipite vers la destruction : aussi quand l'esprit abandonne le corps et l'âme, tout se détériore et la difformité fait de rapides progrès. De ce que le corps est inférieur à l'âme, ne le maudissez donc pas; car, de mon côté, je n'admets pas qu'on maudisse l'âme, parce qu'elle ne peut rien sans l'esprit. S'il est quelque chose à dire, c'est que l'âme mériterait plutôt d'être accusée, le corps ne pouvant commettre aucun mal sans l'âme, tandis que l'âme en commet beaucoup sans le corps. Alors que celui-ci dépérit et n'a plus aucun élan, celle-là déploie souvent une grande activité : voilà comment les sorciers, les magiciens, les empoisonneurs et toutes les passions haineuses travaillent à le consumer. La volupté n'est pas non plus nécessitée par le corps; elle provient de l'indolence de l'âme : la nourriture est une nécessité du corps, et non point les délices. Si je veux employer un frein puissant, je rendrai le cheval docile; au lieu que le corps ne peut arrêter l'âme dans la route du mal. Pourquoi donc, je le demande encore, cette dénomination de prudence de la chair? C'est que la chair est la cause de tout. Quand c'est elle qui prévaut, on tombe dans le péché : elle éteint les lumières de l'esprit et renverse l'empire de l'âme. Par conséquent, la vertu du corps consiste bien réellement dans son obéissance à l'âme; par elle-même celle-ci n'est ni bonne ni mauvaise.

Le corps ne peut devenir bon que par son union à l'âme.

Que ferait le corps par lui-même? Il n'est bon que par l'union, il n'est bon que par l'obéissance; de soi il n'est ni bon ni mauvais, il peut servir au bien comme au mal; il est indifférent à l'un comme à l'autre. Le corps éprouve la concupiscence, mais ne désire nullement la fornication ou l'adultère; il demande l'alimentation, et non les délices; il veut être abreuvé, et non enivré. Que l'ivresse, par exemple, ne soit pas demandée par le corps, c'est évident; il ne retient pas plus de boisson, quand vous avez dépassé les bornes; vous n'êtes plus alors dans le domaine du corps, tout vient de l'âme qui se précipite dans la matière, et se matérialise elle-même. Le corps est bon, moins toutefois que l'âme. Bien que le plomb soit inférieur à l'or, ce n'est pas à dire qu'il soit inutile, il est même nécessaire comme moyen de cohésion. Pareillement le corps est nécessaire à l'âme. Un enfant, de quelque noble extraction qu'il soit, a besoin de quelqu'un qui le soutienne : ainsi l'âme a besoin du corps. Et ne vous étonnez pas que j'aie recours à de semblables comparaisons. Quand nous disons d'une chose qu'elle est puérile, ce n'est pas l'âge lui-même que nous attaquons, mais bien ce qui le rappelle hors de propos : ainsi parlons-nous du corps. Il dépend au reste de nous de n'être pas dans la chair ni sur la terre, nous pouvons être dans l'esprit et dans les cieux. Se trouver dans un lieu ou dans un autre, ce n'est pas tant affaire de position que d'affection. Souvent un homme est là, et nous lui déclarons le contraire, puisque nous lui disons : Vous n'êtes pas ici. Bien plus, nous allons jusqu'à dire, et tout aussi souvent : Vous n'êtes pas en vous-même, je ne suis pas



en moi-même. Quoi cependant de plus matériellement vrai que la présence de l'homme en lui-même? et cela ne nous empêche pas cependant de la nier. Soyons donc en nous-mêmes, au ciel et dans l'esprit; demeurons dans la paix et la grâce de Dieu, de telle sorte que, débarrasés des liens terrestres, nous puissions acquérir les biens qui nous sont promis, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, etc.

HOMÉLIE VI.

« Il est venu vous évangéliser la paix à vous qui étiez loin et à ceux qui étaient proche; car c'est par lui que nous avons les uns et les autres accès auprès du Père dans le même Esprit. Vous n'êtes donc plus des étrangers et des hôtes; vous appartenez à la cité des saints, vous êtes de la maison de Dieu, comme un édifice bâti sur le fondement des apôtres et du prophète, dont le Christ lui-même est la suprême pierre angulaire. En lui la construction tout entière s'élève et s'accroît jusqu'à devenir un temple consacré au Seigneur. En lui vous entrez aussi dans la structure de cette maison, où Dieu doit habiter par l'Esprit. »

1. Ce n'est point par le ministère d'un autre, ce n'est point par un ambassadeur qu'il nous a signifié sa volonté, c'est lui-même et par lui-même. Il ne nous a pas envoyé un ange ni même un archange; car il n'appartenait qu'à lui de réparer de tels maux : il y fallait sa présence, et lui seul pouvait annoncer les choses accomplies. Le Seigneur a pris le rôle de ministre et même de serviteur; il est venu, « il a évangélisé la paix à vous qui étiez loin comme à ceux qui étaient proche. » Dans la pensée de Paul, les Juifs étaient proche comparativement à nous, et les Gentils étaient loin, n'ayant aucune part à l'alliance. « Par lui nous avons les uns et les autres accès auprès du Père dans le même Esprit. » C'est la paix avec Dieu, c'est la réconciliation opérée par lui-même, puisqu'il nous dit ailleurs : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix... Ayez confiance, j'ai vaincu le monde... Tout ce que vous demanderez en mon nom vous le recevrez... Car le Père vous aime. » *Joan.*, XIV, 27; XVI, 33; XIV, 14; XVI, 26, 27. Voilà des témoignages de paix pour les uns et pour les autres. Pour ceux-là comment? « Nous avons des deux côtés accès auprès du Père; » vous n'avez pas moins, ils n'ont pas davantage, la grâce est la même pour tous. Par sa mort il a dissipé la colère, il nous a concilié l'amour du Père par l'Esprit. Remarquez encore ici le mot *dans* employé pour *par*, et l'Esprit sur le même pied que lui dans l'œuvre de la réconciliation.

Vous n'êtes donc plus des étrangers et des hôtes, vous appartenez à la cité des saints. « Vous le voyez, ce n'est pas simplement avec la race juive, c'est avec ces grands et saints personnages de l'antiquité, Abraham, Moïse, Elie, que nous sommes inscrits, que nous avons droit de cité. Ceux qui parlent de la sorte montrent bien qu'ils cherchent une patrie, comme Paul le déclare : « Vous n'êtes plus des étrangers ou des hôtes par rapport aux saints. » Quand on ne doit pas acquérir les biens célestes, on demeure étranger. Le Fils demeure à jamais. « Vous êtes de la maison de Dieu. » Ce que les Juifs avaient dès l'origine au prix de tant de labeurs, vous l'avez heureusement obtenu par la divine miséricorde. « Vous formez un édifice bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes. » C'est la garantie de la vocation. Voyez comme il unit tout, les Gentils et les Juifs, les apôtres et les prophètes, le Christ lui-même. Tantôt c'est par l'image du corps, et tantôt par celle de l'édifice qu'il représente cette union. « Vous formez un édifice, a-t-il dit, bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes. » Les apôtres et les prophètes constituent donc le fondement. Les apôtres sont placés en première ligne, quoiqu'ils soient les derniers dans l'ordre du temps. En unissant ainsi les uns et les autres, il affirme et dépeint l'unité de l'édifice, aussi bien que celle de la base. Remarquez que les Gentils ont les patriarches pour fondement. Il expose mieux ici ce principe qu'il ne l'a fait ailleurs par la métaphore de la bouture; il serre la vérité de plus près. Il ajoute : « Jésus-Christ est lui-même la pierre angulaire. » C'est nous faire voir dans le Christ le centre de toute cohésion; car la pierre angulaire tient les murs et le fondement.

« En lui gît tout l'édifice. » Observez dans quels rapports il l'établit : d'une part, le Christ

embrasse et consolide toute la construction supérieure; d'autre part, il en supporte toute la masse, il est au-dessous de tout. En déclarant que le Christ a tout assis en lui-même pour former un seul homme nouveau, l'Apôtre nous fait entendre que le Sauveur a par lui-même uni les deux branches de l'humanité, comme il leur avait donné l'existence. Paul l'avait appelé « le premier-né de toute créature. » *Colos.*, I, 15. Cela signifie bien qu'il soutient l'édifice tout entier, qu'il le raccorde et l'harmonise. La toiture, les murs, toutes les parties sans distinction reposent sur lui. Ailleurs l'Apôtre le désigne sous le nom de fondement : « Personne ne peut poser un fondement autre que celui qui a été posé, lequel est Jésus-Christ. » I *Cor.*, III, 11. « En lui tout l'édifice s'élève. » Il en résulte évidemment qu'on ne peut s'adapter à cette base qu'à la condition d'avoir une grande rectitude dans la vie. « Et s'accroît pour devenir un temple consacré au Seigneur; et c'est une construction dont vous faites vous-mêmes partie. » Cette image reparaît souvent : « En un temple saint, pour être la demeure de Dieu dans l'esprit. » Quel est le but de la construction ? Que Dieu vienne habiter dans ce temple. Chacun de vous est le temple de Dieu, et tous en commun vous formez un temple; Dieu réside là comme dans le corps du Christ, comme dans un temple spirituel. Aussi dans le texte n'est-il pas question seulement d'un libre accès, mais s'agit-il encore d'une attraction efficace. Nous n'allons pas à Dieu de nous-mêmes, nous sommes attirés par lui : « Personne, dit le Christ lui-même, ne vient au Père que par moi. » *Joan.*, XIV, 6. Il a dit encore : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Vous rentrez tous dans cette construction qui doit être un temple saint.

2. L'Apôtre revient à son premier exemple; il les unit tous aux saints, il ne souffre pas qu'ils s'éloignent du Christ. Ce travail de construction doit durer jusqu'à son avénement. De là ce langage de Paul : « Comme un prudent architecte j'ai posé le fondement; » puis encore : « Personne ne peut poser un fondement autre que celui que j'ai posé, le Christ. » Il faut voir au fond de ces exemples, et ne pas s'arrêter à la surface, il procède par allégorie, comme le divin Maître appelant son Père un agriculteur et se comparant lui-même à la vigne. « C'est pour cela que moi, Paul, prisonnier de Jésus-Christ, enchaîné pour vous Gentils. » Il a rappelé l'inépuisable bonté du Christ; il touche maintenant à la sienne, toute faible qu'elle est, un pur néant même en comparaison de celle-là, mais qui peut encore exercer une attraction véritable. C'est pour cela, dit-il, que je suis moi-même enchaîné. Si mon divin Maître a été crucifié pour vous, à plus forte raison devais-je être enchaîné. Il n'a pas voulu seul porter des chaînes, il a voulu que ses ministres en fussent aussi chargés pour vous. Quelle énergie d'expression ! Non-seulement nous ne vous repoussons plus, mais nous consentons même à porter des chaînes pour vous, et j'ai été favorisé d'une semblable grâce. « Si toutefois vous avez appris que Dieu m'a fait le dispensateur de sa grâce au milieu de vous. » Il rappelle la prédiction faite à son sujet dans la ville de Damas, quand le Seigneur dit à Ananie : « Va, parce que celui-ci est pour moi un vase d'élection, qui devra porter mon nom devant les peuples et les rois. » *Act.*, IX, 15. La révélation est ce qu'il nomme la dispensation de la grâce. C'est comme s'il disait : Je n'ai pas été instruit par l'homme; le Christ m'a favorisé de sa révélation par rapport à vous, bien que je fusse seul : « Lui-même m'a dit : Marche, je t'enverrai bien loin parmi les nations. » *Ibid.*, XXII, 21.

La survivance ne pouvait être mieux caractérisée ; car c'en était une bien grande d'appeler d'en haut celui qui ne croyait nullement encore, et de lui dire : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » *Ibid.*, IX, 4. Ajoutez-y cette mystérieuse lumière qui le frappa d'aveuglement. « Si toutefois vous avez appris que Dieu m'a fait le dispensateur de sa grâce au milieu de vous, après m'avoir découvert par révélation ce mystère, comme je l'ai d'avance écrit en peu de mots. » Peut-être l'avait-il transmis par quelques messagers, ou l'avait-il écrit depuis peu. Dieu nous apparaît là comme l'auteur de tout, et l'homme n'est rien dans cette œuvre. Car enfin, je vous le demande, Paul lui-même,

cet homme si grand et si digne d'admiration, si versé dans la loi qu'il avait apprise aux pieds de Gamaliel, ne fut-il pas sauvé par la grâce? C'est à bon droit qu'il parle ici de mystère; c'est un mystère, en effet, que les nations aient soudainement acquis une plus haute noblesse que les Juifs. « Comme je l'ai d'avance écrit en peu de mots, » ajoute-t-il, d'une manière rapide et sommaire. « Et vous pourrez comprendre par la lecture que vous en ferez. » Quoi! c'est donc qu'il n'écrivait pas tout, tout ce qu'il eût fallu même écrire! Ici la nature de la chose l'exigeait; ailleurs c'était la perversité des hommes, comme à l'égard des Hébreux et des Corinthiens. « Ainsi que vous pouvez comprendre par cette lecture l'intelligence qui m'a été donnée touchant le mystère du Christ. » Cela revient à dire : De quelle façon j'entends, ou bien la parole prononcée par Dieu, ou bien que le Christ soit assis à sa droite.

Dignité des fidèles.

L'Apôtre fait ensuite ressortir la dignité des fidèles : « Dieu n'a pas agi de même envers toute nation ; » il désigne la nation privilégiée, il ajoute : « Ce qui n'a pas été manifesté aux enfants des hommes, dans les autres générations, comme c'est maintenant révélé aux saints apôtres ainsi qu'aux prophètes dans l'Esprit. » Mais quoi, les anciens prophètes l'ignoraient-ils donc? Et comment le Christ déclare-t-il lui-même que Moïse et les prophètes ont écrit ces choses sur lui? Il dit encore : « Si vous croyiez en Moïse, vous croiriez également en moi. » *Joan.*, v, 46. Il venait de dire : « Scrutez les livres saints, puisque c'est par les Ecritures que vous espérez avoir la vie éternelle; ce sont elles qui me rendent témoignage. » *Ibid.*, 39. Peut-être affirme-t-il simplement que tous n'ont pas eu part à cette révélation : « Ce qui n'a pas été manifesté aux enfants des hommes, dans les autres générations, comme c'est maintenant révélé. » Peut-être veut-il dire que cela n'avait pas éclaté dans les faits, dans les réalités extérieures, « comme c'est maintenant révélé aux saints apôtres ainsi qu'aux prophètes dans l'Esprit. » Voyez plutôt, si l'Esprit ne s'était pas fait entendre à Pierre, celui-ci ne serait pas allé chez les nations. Entendez comme il s'en explique : « Dieu leur a donné l'Esprit saint comme à nous-mêmes. » *Act.*, XI, 17. Voilà ce que signifie le mot, « dans l'Esprit; » car c'est par l'Esprit que Dieu a daigné leur communiquer la grâce. Les prophètes en parlaient sans doute; mais ils n'en avaient pas une complète notion, ni même les apôtres, qui cependant avaient entendu la parole du divin Maître; cet enseignement dépassait de beaucoup l'intelligence humaine et les espérances qu'on pouvait concevoir.

3. « Que les Gentils sont appelés au même héritage, forment un même corps, ont part aux mêmes promesses. » *Ephes.*, IV, 6. Que signifient, et ce commun héritage, et cette participation aux mêmes promesses, et cette identité de corps? C'est la grandeur par excellence, c'est la suprême union, de ne former qu'un corps. Les Gentils savaient qu'ils devaient un jour être appelés; mais ils ignoraient que ce fût à de si grandes choses; et c'est là ce que l'Apôtre appelle le mystère de la promesse. Les *Israélites* étaient en possession déjà, et les Gentils participent ensuite à cette promesse de Dieu. « Dans le Christ par l'Evangile. » Cela veut dire qu'il leur était aussi envoyé, et qu'ils ont embrassé la foi par le moyen de l'Evangile, et non pas autrement. Là n'est pas la grande merveille, c'est peu de chose même; ce qu'il y a de vraiment grand, c'est que ni les anges ni les archanges ni aucune autre puissance créée n'en avaient la connaissance. Paul nous l'apprend; tel était le mystère, et nulle créature n'en avait reçu la révélation. « Comprendre l'intelligence qui m'a été donnée, » a-t-il dit. Peut-être fait-il allusion à ce qu'il leur a dit dans les Actes concernant l'intelligence qu'il devait avoir pour la vocation des Gentils. Peut-être appelle-t-il intelligence du mystère ce qu'il dira du Sauveur, qu'il réunira les deux peuples en lui-même pour en former l'homme nouveau. C'est par révélation que lui-même et Pierre ont appris qu'il ne fallait pas repousser les nations. Paul le dit dans sa défense : « Dont je suis devenu le ministre par l'effet de la grâce de Dieu, qui m'a été communiquée par son opération toute-puissante. » Il a bien dit qu'il était enchaîné; mais ensuite il déclare que tout revient à Dieu : il nous montre

là l'effet de sa grâce, la puissance divine constituant l'honneur de cette chaîne. Le don tout seul n'eût pas suffi, il y fallait l'action de la divine puissance. Il y a là le caractère de l'infini, et les efforts de l'homme n'eussent rien été.

Paul apportait à la prédication trois dispositions admirables : un zèle brûlant, capable de tout vaincre et de tout supporter; une intelligence supérieure, une prudence égale. Ce n'était pas assez néanmoins de braver ainsi les dangers, d'avoir une conduite irréprochable; il devait en outre avoir reçu la puissance de l'Esprit. Voyez-le d'abord par lui-même, écoutez ce qu'il a écrit : « Il ne faut pas que notre ministère donne prise aux ennemis; » II *Cor.*, VI, 3; et dans une autre épître : « Notre exhortation ne vient ni de l'erreur ni de l'impureté; elle ne consiste pas en paroles de flatterie, elle n'est pas secrètement mue par l'avarice. » I *Thess.*, II, 3. Là-dessus il est inattaquable. Et cependant il dit encore : « Songeons à pratiquer le bien devant les hommes, et non pas seulement devant Dieu. » *Rom.*, XII, 17. Voici comment il s'exprime en diverses circonstances : « Je meurs chaque jour, à cause de cette gloire que j'ai dans le Christ Jésus... Qui nous séparera de la charité du Christ? sera-ce la tribulation, l'angoisse, la persécution?... Dans une grande patience, dans les tribulations, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses, sous les coups, dans les prisons. » I *Cor.*, XV, 31; *Rom.*, VIII, 35; II *Cor.*, V, 4, 5. Vient ensuite la manière dont il remplit sa mission : « Je me suis fait comme Juif en faveur des Juifs; pour ceux qui n'ont pas de loi j'étais comme n'en ayant pas moi-même; pour ceux qui vivaient sous la loi j'ai paru m'y soumettre. » I *Cor.*, IX, 20, 21. Il se fait raser, il accomplit des choses sans nombre, et tout cela, ce qu'il y a de capital, dans la puissance de l'Esprit saint. « Je n'oserai pas mentionner une chose quelconque dont le Christ ne soit l'auteur par moi. » *Rom.*, XV, 18. Il dit encore : « Qu'avez-vous eu de moins que les autres Eglises? » II *Cor.*, XII, 13. Et plus loin : « Je ne suis rien de moins que le plus grand des apôtres, quoique je ne sois rien. » *Ibid.*, 11. En dehors de ces conditions, aucun pouvoir. On n'embrassait donc pas la foi par suite des miracles qu'il opérait; un pareil résultat n'est pas obtenu par des miracles : Paul ne fondait pas sa confiance là-dessus, mais bien sur autre chose. Il faut avant tout avoir une conduite irréprochable, un ministère qui ne le soit pas moins, le mépris des dangers, la science de l'enseignement. C'est ainsi qu'il produisait des fruits admirables; avec cela, nul besoin d'opérer des miracles. Aussi voyons-nous qu'avant d'en avoir fait aucun, il avait accompli d'innombrables œuvres de salut.

Et maintenant, n'ayant aucune de ces conditions, nous prétendons venir à bout de tout. Que l'une existe sans l'autre, et le bien ne se réalisera pas. A quoi sert, en effet, le courage qui brave les dangers, si la vie n'est pas irréprochable? « Si la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, que seront les ténèbres elles-mêmes? » *Matth.*, VI, 23. A quoi sert, d'un autre côté, la vie la plus irréprochable, quand on est lâche et somnolent? « Si quelqu'un ne prend pas sa croix et ne marche pas à ma suite, il n'est pas digne de moi. » *Ibid.*, X, 38. Ne faut-il pas encore donner sa vie pour les brebis? Réunirait-on ces deux conditions, quel serait le résultat si l'on n'était pas apte au ministère, sachant donner une réponse à chacun? Si nous n'avons pas le pouvoir des miracles, ayons les autres qualités. Celui qui les réunissait toutes ne s'attribuait cependant rien et rapportait tout à la grâce. Voilà le signe du fidèle et reconnaissant serviteur. Nous n'aurions jamais su les grandes œuvres qu'il a faites, s'il n'avait pas été forcé par la nécessité. Sommes-nous même dignes de rappeler le souvenir de Paul? Bien qu'il eût la grâce pour auxiliaire, il ne s'en tenait pas là, il était sans cesse à braver les dangers : et nous qui n'avons nullement cette assurance, comment présumons-nous, je le demande, que nous conserverons ceux qui nous sont confiés ou que nous gagnerons les autres? Hélas! ne sommes-nous pas toujours des hommes cherchant partout le repos, n'ayant souci que de leur bien-être, incapables d'affronter le danger, même en rêve, ne le voulant pas d'ailleurs; aussi loin par conséquent des vertus de l'Apôtre

que la terre l'est du ciel? D'où vient que les âmes soumises à notre ministère sont également loin des âmes de ces premiers temps : les disciples d'alors l'emportaient sur les maîtres d'aujourd'hui; saisis entre les peuples et les tyrans, ne rencontrant partout que des ennemis, ils n'éprouvaient pas la plus légère défaillance, le moindre ébranlement.

4. Ecoutez le langage que Paul adresse aux Philippiens : « Il vous a été donné, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui. » *Philip.*, I, 29. Voici ce qu'il dit aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu, qui sont dans la Judée. » I *Thess.*, II, 14. Il écrivait aux Hébreux : « Vous avez supporté avec joie l'enlèvement de vos biens. » *Hebr.*, X, 34. Il rend ce témoignage aux Colossiens : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » *Colos.*, III, 3. Il atteste encore qu'ils ont subi beaucoup de dangers. Ecrivant aux Galates, il dit : « Vous avez donc en vain souffert tant de maux, si toutefois c'est en vain. » *Galat.*, III, 4. Vous les voyez tous appliqués aux bonnes œuvres. La grâce ne demeurait pas sans efficacité, elle agissait et se manifestait par le bien accompli. Ecoutez encore ce qu'il écrit aux Corinthiens, qu'il accable néanmoins de reproches; n'est-ce pas le même témoignage qu'il leur rend? Il affirme « la jalousie de leur amour, l'impétuosité de leur désir. » II *Cor.*, VII, 11. Ce qu'il atteste des fidèles, on ne saurait aujourd'hui le dire des maîtres. Tout dépérit, tout tombe. Et la cause en est que la charité s'est refroidie, qu'on ne réprime plus les fautes, contrairement à ce que Paul écrivait à Timothée : « Réprimandez les pécheurs devant tout le monde; » I *Tim.*, V, 20; que les chefs sont malades. Or, quand la tête n'est plus saine, comment le reste du corps serait-il en santé? Considérez l'étrange anomalie qui règne : ceux qui pratiquent le bien et veulent à tout prix conserver l'espérance, se sont retirés au sommet des montagnes, ont fui la société, comme on fuit des étrangers et des ennemis, nullement comme on se sépare de son propre corps. Des hommes pervers, dont la vie n'est qu'un tissu de crimes, ont fait irruption dans les Eglises. Les dignités sont devenues vénales. De là résultent des maux qu'on ne saurait énumérer, et nul ne les corrige, nul ne les châtie; le désordre suit en quelque sorte une marche régulière. Quelqu'un a-t-il prévariqué, est-il accusé? il ne cherche pas à se défendre, à se montrer innocent; il lui suffit de prouver que d'autres méritent les mêmes accusations.

Pourquoi rien ajouter, quand Dieu nous menace de la géhenne? Croyez-moi, s'il ne nous avait pas réservé là des supplices éternels, vous verriez chaque jour des tragédies plus terribles que celles dont les Juifs furent les victimes. Mais quoi? ne vous emportez pas, je ne nommerai personne; si quelqu'un entrant dans cette église vous faisait tous comparaître devant lui pour vous examiner chacun à votre tour; si le jour même de Pâques, et non en ce moment, il scrutait la conscience de tous ceux qui se sont présentés à la purification et qui ont approché des divins mystères, en supposant qu'il eût le don de voir à fond leur conduite, il découvrirait des perversités plus graves que celles des Juifs : les pratiques superstitieuses, les empoisonnements, les maléfices, les trafics honteux, les fornications et les adultères, les enivrements et les malédictions; je ne parle pas de l'avarice, pour ne point paraître faire allusion à ce que nous avons sous les yeux. Et que serait-ce si l'on examinait tous ceux qui communient dans le monde entier? quels désordres ne trouverait-on pas? A considérer seulement ceux qui commandent, ne verrait-on pas dans leurs rangs les cupides, les ambitieux, les acheteurs de hautes places, les envieux, les jouets de la vaine gloire, les adulateurs du vice, les esclaves de l'argent? Or, quand l'impiété règne de la sorte, quels malheurs ne doit-on pas prévoir? Voulez-vous savoir à quel châtiment s'exposent ceux qui sont surpris dans de telles iniquités, consultez l'histoire des anciens temps : un seul homme, un soldat soustrait l'argent frappé d'anathème, et tous sont exterminés. Connaissez-vous ce trait historique? Je parle de ce Charmi qui s'était rendu coupable d'un vol sacrilége. C'est pour cela qu'un prophète disait : « La région est inondée

de leurs sortiléges et de leurs augures, comme la terre des Gentils. » *Isa.*, II, 6.

Aujourd'hui l'iniquité déborde de toute part, et personne ne tremble. Craignons enfin; Dieu sait frapper les justes avec les impies, comme on le vit au temps de Daniel par l'exemple des trois enfants, comme on pourrait en citer tant d'autres exemples, comme nous le voyons de nos propres yeux dans les guerres actuelles. Autrefois, quelque lourd que fût le fardeau des péchés, on s'en débarrassait par la pénitence : maintenant, non. Pour toutes ces considérations, veillons sur nous-mêmes. Ne voyez-vous pas les guerres déchaînées? n'avez-vous pas ouï parler des calamités publiques? ne profiterez-vous pas de ces leçons? Des races et des cités entières se sont englouties, ont disparu; des myriades d'hommes sont captifs chez les barbares. Si la pensée de l'enfer ne nous corrige pas, que ces choses du moins nous avertissent. Sont-ce là de simples menaces, et non des événements réels? les autres ont subi de rudes châtiments; mais nous en subirons de plus rudes encore, nous qui n'avons pas su profiter de leurs malheurs pour nous instruire. Mon langage vous paraît dur, je ne l'ignore pas moi-même; vous le trouverez avantageux si vous y donnez une pleine attention. Il ne vise pas à vous plaire; il n'a d'autre but que de ramener votre âme et de la retenir dans les voies de la sagesse. Voilà ce qui doit être pour nous la source des biens à venir. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et la charité...

HOMÉLIE VII.

« J'ai reçu, moi qui suis le moindre de tous les saints, la grâce d'annoncer aux nations les incompréhensibles richesses du Christ, et d'éclairer tous les hommes en leur découvrant l'économie du mystère qui depuis tant de siècles était demeuré dans le secret de Dieu, créateur de toute chose par Jésus-Christ; afin que les principautés et les puissances qui sont dans le ciel connussent par l'Eglise la sagesse de Dieu qui revêt tant de formes dans ses opérations, selon le dessein éternel qu'il a réalisé dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. »

1. Quand on entre dans la maison du médecin, ce n'est pas sans motif qu'on doit s'y rendre, c'est pour y trouver le moyen de se guérir, pour s'appliquer les remèdes. Et nous aussi qui nous réunissons dans cette enceinte, nous devons y venir, non point au hasard, mais pour apprendre la merveilleuse humilité de Paul. Comment se manifeste-t-elle? Ayant à parler de la grandeur du don divin, l'Apôtre dit de lui-même : « C'est à moi, le moindre de tous les saints, que cette grâce a été donnée. » L'humilité voulait sans doute qu'au souvenir de ses crimes antérieurs, bien qu'ils fussent effacés, il gémît encore et s'abaissât, comme il le faisait quand il s'accusait de blasphème, de persécution et d'outrages; mais rien n'y est comparable. Il rappelait alors ce qu'il avait été, il se nommait un avorton; mais, après tant d'œuvres admirables, devant les faits existants, s'humilier de même, se déclarer le dernier de tous, c'est une modestie qui dépasse toute expression. « A moi, dit-il, le moindre de tous les saints; » et non pas seulement des apôtres, ce qui le fait descendre plus bas. Ailleurs il disait : « Je ne suis pas digne de porter le nom d'apôtre; » I *Cor.*, XV, 9; et maintenant il se proclame le dernier de tous les fidèles : « A moi le moindre de tous les saints, a été donnée cette grâce. » Et laquelle? « D'annoncer aux nations les incompréhensibles richesses du Christ, d'éclairer tous les hommes en leur découvrant l'économie du mystère qui depuis tant de siècles était demeuré dans le secret de Dieu, créateur de toute chose par Jésus-Christ; afin que les principautés et les puissances qui sont dans le ciel connussent par l'Eglise la sagesse de Dieu, qui revêt tant de formes dans ses opérations. » — Que les hommes l'aient ignoré, c'est facile à comprendre; mais éclaireriez-vous les anges et les archanges, les puissances et les principautés? — Oui certes, me répond-il, car le mystère était dans le secret de Dieu; de Dieu qui a créé toute chose par Jésus-Christ. — Osez-vous bien parler de la sorte? — Sans hésiter. — Mais par qui les anges ont-ils été instruits de cette vérité? — Par l'Eglise.

La sagesse de Dieu est une sagesse infinie.

Dans le langage de Paul, la sagesse de Dieu n'est pas seulement multiforme, elle l'est au suprême degré. — Eh quoi! les anges ne con-



naissaient-ils pas le mystère? — Nullement; car, si les principautés l'ignoraient, à plus forte raison les anges. Les archanges le savaient-ils? Pas davantage; de quelle façon l'auraient-ils su? qui le leur aurait révélé? C'est quand nous l'avons appris nous-mêmes, qu'ils l'ont appris par nous. Ecoutez l'ange disant à Joseph : « Vous lui donnerez le nom de Jésus; car c'est lui qui sauvera son peuple, en le délivrant du péché. » *Matth.*, I, 21. Paul est envoyé vers les nations, la mission des autres s'adresse aux circoncis. De là cette parole, qui frappe surtout d'admiration et de surprise : « C'est à moi, le moindre de tous, que cette grâce a été donnée. » Et cela même était une grâce que le plus petit reçût la plus grande mission, et fût de la sorte leur évangéliste. Or, en devenant l'évangéliste des grands, on est grand soi-même. « Pour annoncer aux nations les insondables richesses du Christ. » Si les richesses du Christ sont insondables, après même qu'il s'est manifesté, bien plus le sera son essence. Si le mystère est encore là, combien devait-il être impénétrable avant cette manifestation? Ce nom de mystère veut dire ici que cela n'était connu ni des anges ni d'aucun autre esprit. « Afin d'éclairer toutes les intelligences en leur découvrant l'économie du mystère qui restait depuis tant de siècles dans le secret de Dieu, créateur de toute chose par Jésus-Christ. » *Deut.*, XXXII, 9; *Dan.*, X, 13. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils ignoraient un tel mystère. Ne sachant pas le second avénement, moins encore devaient-ils savoir ces choses; car elles rentrent aussi dans l'Evangile. « C'est lui qui sauvera son peuple Israël, » *Matth.*, I, 21, a dit l'ange. Il n'est pas question des Gentils; ceci deviendra l'objet des révélations de l'esprit.

La vocation des peuples n'était pas chose inconnue; mais l'identité de cette vocation avec celle des Juifs, la pensée que l'homme devait un jour s'asseoir sur le trône même de Dieu, qui jamais eût pu le croire? qui l'eût espéré? « Ce mystère caché en Dieu, » poursuit l'Apôtre. Il en a clairement déroulé l'économie dans l'épître aux Romains. « En Dieu, créateur de toute chose par Jésus-Christ. » C'est à propos qu'il rappelle la création, et qu'il y fait intervenir Jésus-Christ. Par lui tout a été créé, par lui tout sera révélé; cela nous est dit d'une manière formelle : « Sans lui rien n'a été fait. » *Joan.*, I, 3. En nommant les principautés et les puissances, il embrasse tous les ordres d'esprits. « Selon les desseins éternels. » La réalisation est actuelle; mais le dessein est bien antérieur, il était arrêté d'avance. « Selon la détermination des siècles faite dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. » Cette détermination des siècles, c'est la prescience de l'avenir, c'est de l'avenir qu'il est ici question : il connaît les choses futures, il en détermine l'accomplissement. « Selon la détermination des siècles. » Peut-être a-t-il voulu simplement rappeler que toutes les choses ont été faites par le Christ. « En qui nous avons par la foi l'assurance et le libre accès auprès de Dieu. » Nous ne sommes pas amenés là comme des prisonniers, comme des coupables auxquels on aurait fait grâce, ni même comme des pécheurs; nous avons la confiance, nous avons l'assurance. Comment? par la foi que nous avons en lui. Aussi je vous demande de ne pas vous laisser abattre à la vue des tribulations que je souffre pour vous; car c'est là votre gloire. » D'où vient que ces tribulations sont pour eux? D'où vient qu'ils y trouveront leur gloire? C'est que Dieu les a tellement aimés qu'il a donné son Fils pour eux, et livré ses serviteurs à tous les maux. Paul était dans les chaînes pour que les disciples fussent comblés de biens. Ainsi se manifeste l'inépuisable amour de Dieu pour eux. Lui-même avait dit la même chose concernant les prophètes : « Je les ai frappés de mort dans les paroles sorties de ma bouche. » *Ose.*, VI, 5. Comment succombaient-ils sous les tribulations d'un autre? Cela signifie qu'ils en étaient troublés et bouleversés.

Nous voyons la même pensée dans l'épître aux Thessaloniciens : « Que personne ne soit ébranlé dans mes tribulations. » I *Thes.*, III, 3. Loin d'en avoir de la peine, il faut s'en réjouir. Si la prédiction vous console, nous vous le prédisons, les épreuves sont notre partage ici-bas. Pour quelle raison? Parce que le Seigneur en a décidé de la sorte. « C'est pour cela que je fléchis

les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui vient toute paternité dans les cieux et sur la terre. » Il leur montre là toute l'ardeur de sa prière pour eux. Il ne se borne pas à leur dire qu'il prie, il leur retrace une prière pleine de componction, puisqu'il fléchit les genoux. « De qui toute paternité. » Il ne s'agit pas simplement du nombre des anges; on voit Dieu donnant l'existence aux tribus d'en haut comme à celles d'en-bas, mais non à la façon des tribus israélites. « Afin que Dieu vous accorde selon les richesses de sa gloire d'être corroborés par l'Esprit dans l'homme intérieur, et d'avoir le Christ habitant dans vos cœurs par la foi. » Remarquez avec quelle persévérance il demande leur bonheur, afin qu'ils ne s'écartent pas de la voie droite. Comment ce résultat aura-t-il lieu? « Par l'Esprit saint, dans l'homme intérieur, alors que le Christ habitera dans leurs cœurs par la foi. » Comment encore? « D'être enracinés et fondés dans la charité, si bien que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur de cet abîme; et de connaître enfin la suréminente charité de la science du Christ. »

2. Ce qu'il demandait en commençant, il le demande encore. Qu'avait-il d'abord dit? « Afin que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de révélation, se manifeste à vous, illumine les yeux de votre cœur, et que vous sachiez par là quel est le bonheur qu'il nous fait espérer, auquel il nous appelle, quelles sont les richesses de gloire qu'il donne en héritage aux saints, quelle est la suréminente grandeur de sa puissance envers nous qui avons embrassé la foi. » *Ephes.*, I, 17-19. C'est la même chose qu'il dit maintenant : « Afin que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, quelle est la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de cet abîme. » Il désire qu'ils aient une connaissance exacte du mystère qui s'est accompli pour nous. Voilà ce qu'il faut entendre par cette longueur et cette largeur, par la hauteur et la profondeur dont il parle : c'est l'immensité de la charité divine et sa diffusion universelle qu'il représente ainsi. Il a recours à des images corporelles, pour mieux nous laisser voir là l'humanité; il va du sommet à la base, et dans tous les sens. Nous l'avons déjà dit, ajoute l'Apôtre, ce n'est pas à notre parole qu'il appartient d'enseigner de telles choses, c'est à l'Esprit saint. Il veut qu'ils se corroborent, contre les tentations évidemment, pour qu'ils ne se laissent pas entraîner. Cette force de résistance ne peut s'acquérir que par l'action combinée de l'Esprit et de la tentation. Que le Christ habite réellement dans nos cœurs, le Christ lui-même s'en explique; écoutez : « Mon père et moi nous viendrons, et nous ferons en lui notre demeure. » *Joan.*, XIV, 23. Ce n'est pas indistinctement, ce n'est que dans les cœurs fidèles, enracinés dans sa charité, qui ne dévient plus. « Afin que vous puissiez... » Il y faut une grande force. Et voici dans quelle direction : « Comprendre, avec tous les saints, quelle est la profondeur et la hauteur, connaître la suréminente charité de la science du Christ; pour que nous en soyons remplis selon toute la plénitude de Dieu. » Cela revient à dire : Quoique la charité du Christ surpasse de beaucoup toute connaissance humaine, vous la connaîtrez, si le Christ habite en vous; non-seulement il vous communiquera cette connaissance, mais encore vous en serez remplis selon toute la plénitude de Dieu. Ou bien par cette plénitude Paul entend la science de l'adoration qu'il faut rendre à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit; ou bien il nous exhorte à déployer le plus grand zèle pour accumuler en nous toute vertu, sur le modèle de Dieu lui-même.

On ne peut résister aux tentations que par l'action combinée de l'Esprit et de la tentation.

« A celui qui peut tout faire au delà de nos prières et de notre entendement, selon la puissance qui opère en nous... » Cette dernière expression est remarquable de justesse; car c'est à cette puissance que nous devons ce que nous n'eussions jamais espéré. Que l'action divine ait infiniment dépassé nos prières et nos entendements, cela ressort de ce que Paul écrivait lui-même. Je prie, dit-il; mais Dieu fera beaucoup plus que je ne demande, et sans même que je lui demande. La portée du texte va plus loin, nous montre d'une manière plus éclatante la grandeur du bienfait. Et d'où cela vient-il? De la puissance qui opère en nous. Nous n'avons jamais espéré ni demandé rien de pareil. « A



lui gloire dans l'Eglise, par le Christ Jésus pour toute la suite des générations et des siècles. Ainsi soit-il. » Il conclut admirablement par la prière et la glorification. Ne fallait-il pas, en effet, glorifier et bénir un si généreux bienfaiteur? Il est de l'essence même de l'admiration de rendre gloire à Dieu des grâces qu'il nous a faites par Jésus-Christ. « Gloire à lui dans l'Eglise, » dit-il à bon droit, puisque l'Eglise seule doit subsister à jamais. C'est assez nous montrer que Dieu veut être glorifié par nous jusqu'à la consommation des choses; et du reste l'Apôtre le dit clairement : « Pour toutes les générations et tous les siècles. » Il est nécessaire d'expliquer ce qu'est la paternité dont il parle. Ici-bas c'est la perpétuité de la race; mais comment existerait-elle là haut, où nul n'est engendré par l'autre. N'est-ce pas plutôt les groupes qu'il entend désigner par là? On voit dans l'Ecriture quelque chose d'analogue, et d'où la paternité semble tirer son nom. Paul n'attend pas tout de Dieu, il impose aux fidèles la foi et la charité, non une charité quelconque, mais une charité fortement enracinée, posée sur des bases inébranlables, de telle sorte que les vents ne puissent l'ébranler, ni rien l'abattre. Il nous a dit de plus que les tribulations sont une gloire; et si cela est vrai des miennes, semblait-il ajouter, beaucoup plus le sera-ce des vôtres.

3. Ainsi donc, nous ne sommes pas abandonnés parce que nous subissons des épreuves; il ne nous traiterait pas avec cette rigueur celui qui pour nous a fait de si grandes choses. Voilà donc que Paul, pour apprendre la charité de Dieu, a besoin de recourir à la prière et de s'appuyer sur la présence de l'Esprit : qui pourra dès lors comprendre l'essence même du Christ par la seule force du raisonnement? Est-il si difficile d'apprendre que Dieu nous aime? Très-difficile en vérité. Les uns ignorent absolument cette dilection, et de là l'explication qu'ils donnent des innombrables maux dont le monde leur offre le spectacle; les autres en ignorent l'étendue. Paul ne cherche pas non plus à la délimiter, n'essaie pas d'en savoir la mesure; et comment y parviendrait-il? Mais savoir que c'est chose impossible, quelle grande et sublime science! Et l'Apôtre affirme qu'il peut nous l'enseigner par la connaissance même dont nous avons été favorisés. Quelle est la grâce supérieure à celle d'être confirmé dans le bien? C'est de l'être par la puissance, tout comme avoir le Christ en soi dit beaucoup plus que l'avoir simplement. L'objet de votre demande est très-élevé sans doute; mais Dieu fait plus que vous ne demandez, il fait que votre amour pour lui dépasse les bornes d'un amour ordinaire.

Méditons donc, mes biens-aimés, afin d'apprendre la charité de Dieu. Voilà qui est vraiment grand; rien ne saurait nous être plus utile, rien ne nous pénètre autant de componction; ce sentiment est bien plus capable de saisir nos âmes que la crainte de l'enfer. Comment le savons-nous? Par les paroles que nous venons d'entendre, par les faits qui s'accomplissent tous les jours. Pourquoi les choses sont-elles de la sorte? étaient-elles nécessaires à Dieu? Nullement. Dans le ciel et sur la terre, il n'a pas d'autre mobile que la charité. Cette charité se manifeste d'une manière toute spéciale quand Dieu comble les hommes de ses bienfaits, avant qu'ils aient accompli pour lui la plus légère œuvre méritoire. Tâchons d'imiter Dieu, faisons du bien à nos ennemis, aimons ceux qui nous haïssent, allons vers ceux qui nous fuient. Ainsi deviendrons-nous semblables à Dieu. Si vous aimez vôtre ami, nous dit-il lui-même, quel avantage avez-vous? les païens n'en font pas moins. Quel est donc le signe de la charité réelle? Aimer qui nous hait. Je veux vous en donner un exemple: mais je n'en trouve pas dans l'ordre spirituel, pardonnez-moi si je l'emprunte aux usages profanes. Voyez ceux qui sont subjugués par l'amour : quels outrages, quelles tromperies, quelles pertes ne subissent-ils pas de la part des femmes qu'ils aiment? et cependant ils y sont toujours attachés, ils brûlent des mêmes feux, ils les préfèrent à leur âme même, ils passent les nuits devant la porte de leur maison. Prenons-les pour modèles, non point certes dans l'objet de leur amour, mais pour la manière d'aimer nos ennemis. Et dites-moi, ces femmes n'agissent-elles pas avec plus d'insolence qu'un ennemi quelconque? ne s'en-

tendent-elles pas à ruiner leurs adorateurs, à leur jeter l'insulte en face, à leur commander comme à des esclaves? Non, il n'est pas d'ennemi qu'on puisse comparer à la courtisane. Elle se moque de celui qu'elle a subjugué, elle l'abuse et l'exploite; plus elle est aimée, plus elle méprise. Quoi de plus cruel et de plus sauvage qu'une âme ainsi disposée? et ces hommes-là s'obstinent toujours dans leur affection. Peut-être trouverons-nous dans l'ordre spirituel une charité non moins opiniâtre, non dans le temps présent, où la charité s'est refroidie, mais chez ces grands et merveilleux personnages des temps anciens.

4. Le bienheureux Moïse a surpassé même les hommes fascinés par l'amour. De quelle façon l'a-t-il montré? D'abord il abandonna la demeure royale, avec les délices, les soins et les honneurs qu'il y trouvait, il aima mieux vivre avec les Israélites. Non-seulement un autre ne l'aurait pas fait, mais encore il aurait rougi de passer pour le frère de malheureux esclaves, de gens voués à l'infamie, en supposant qu'on fût venu lui reprocher son origine. Pour lui, non content de ne pas en rougir, il soutient avec ardeur la cause de ses frères et se jette pour eux au milieu des dangers. On sait de quelle manière : Voyant quelqu'un commettre une injustice contre l'un d'eux, il prend la défense de la victime et frappe de mort l'oppresseur. Mais ce n'est pas encore là faire du bien à des ennemis; quelque grand qu'il se montre, Moïse le sera beaucoup plus dans la suite. Le lendemain de ce jour, il fut témoin du même spectacle : celui qu'il avait délivré maltraitait à son tour un de ses frères, et, Moïse l'ayant averti de s'arrêter, cet homme lui fit cette réponse empreinte de la plus noire ingratitude : « Qui t'a constitué prince et juge au milieu de nous? » *Exod.*, II, 14. Quel est celui que n'auraient pas outré de telles paroles? L'indignation et la fureur auraient-elles été la cause de ce qui s'était passé, le coupable s'exposait à recevoir un coup mortel, et d'autant plus que la victime n'eût pas assurément dénoncé le fait. Il parla de la sorte comme étant de la même nation. Lorsque lui-même était maltraité, il n'avait eu garde de dire : Qui t'a constitué prince et juge au milieu de nous? — Pourquoi n'as-tu pas ainsi parlé hier? ton injustice et ta cruauté m'ont constitué prince et juge.

Remarquez que plusieurs aujourd'hui tiennent à Dieu le même langage. Ils voudraient qu'il frappât impitoyablement ceux dont ils ont à se plaindre, ils accusent sa longanimité; mais, quand ils maltraitent eux-mêmes les autres, il n'en est plus ainsi. Quoi de plus poignant qu'une semblable réponse? Et cependant, envoyé plus tard vers ces hommes sans raison et sans cœur, il n'opposa pas de résistance, il partit. Après tant de signes et de miracles qu'il avait opérés en leur faveur, ils voulurent plus d'une fois le lapider, et ce n'est pas sans peine qu'il leur échappa, ils murmuraient sans cesse; malgré cela, il les aimait d'un tel amour, qu'après cette grave prévarication commise par les Israélites, il disait à Dieu : « Si vous leur pardonnez ce péché, pardonnez; sinon effacez-moi aussi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31-32. J'aime mieux périr avec eux, semble-t-il dire, que d'être sauvé sans eux. N'est-ce pas là le comble, la folie de l'amour? — Que dites-vous? dédaignez-vous le bonheur céleste? — Oui, répond-il, tellement j'aime les coupables. — Quoi, vous demandez que votre nom soit effacé? — Que puis-je faire? Voilà ce qu'est l'amour. Que n'aurions-nous pas à dire du reste de sa vie? Voici comment s'exprime ailleurs l'Ecriture : « Et Moïse fut accablé de maux à cause d'eux. » *Psalm.* CV, 32. Que de fois ils l'outragèrent! que de fois ils paralysèrent ses efforts et ceux de son frère! que de fois ils formèrent le dessein de retourner en Egypte! Après tout cela néanmoins, Moïse était enflammé de la même ardeur, atteint de la même ivresse, prêt à tout souffrir pour eux. C'est de cette manière qu'il faut aimer les ennemis; c'est à l'homme couvert de blessures, plongé dans le malheur, séparé des autres malgré son infatigable dévouement, qu'il appartient de désirer leur salut. Et Paul, dites-moi, ne demandait-il pas la géhenne sous l'impulsion de la charité?

Mais c'est au Seigneur lui-même qu'il faut demander l'exemple. Il nous le donne quand il dit « qu'il fait lever son soleil sur les bons et les

méchants. » *Matth.*, v, 45. Il cite l'exemple de son père, à nous de prendre celui du Christ. Il est venu parmi les hommes, je parle de son incarnation, pour eux il s'est fait esclave, il s'est abaissé et comme anéanti en revêtant cette forme servile; quoique descendu sur la terre, il n'est pas lui-même allé dans la voie des nations, il a laissé cette tâche à ses disciples; non content de cet abaissement, il parcourait la Judée guérissant toutes les maladies et toutes les souffrances. Aussi les hommes étaient-ils frappés d'étonnement et d'admiration; ils s'écriaient : « D'où lui vient une pareille puissance? » *Matth.*, XIII, 56; et ceux-là mêmes qu'il comblait de bienfaits, disaient : « Il est possédé du démon, » *Joan.*, x, 20, il blasphème, il délire, c'est un séducteur. Les repoussa-t-il pour cela ? Non certes; il répondit à ces paroles par de plus grands bienfaits, il alla vers ceux qui devaient le crucifier, dans l'unique but de les sauver. A peine est-il crucifié, que dit-il? « Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Accablé de mauvais traitements soit avant soit après, il ne cesse d'agir et de prier pour eux. Que n'a-t-il pas fait à la suite même de son supplice? N'a-t-il pas envoyé les apôtres, déployé son pouvoir miraculeux, tout mis en œuvre? Ainsi devons-nous aimer nos ennemis et marcher sur ses traces.

Tel se montra Paul : lapidé, persécuté de toute manière, il n'est rien qu'il ne fasse pour ses persécuteurs. Ecoutez comment il parle : « Mes désirs et mes prières tendent constamment à leur salut. Je leur rends ce témoignage qu'ils sont pleins de zèle pour Dieu. » *Rom.*, x, 1, 2. Plus loin il dit : « Si vous, rejeton d'un olivier sauvage, avez été greffé, à plus forte raison le seront-ils sur leur propre olivier? » *Ibid.*, XI, 17. Quel amour ne sentez-vous pas et quelle bienveillance dans de telles expressions? Impossible, absolument impossible de le dire. Encore une fois, voilà comment il faut aimer les ennemis : c'est en aimant Dieu, qui nous l'ordonne, qui nous en fait une loi. Nous aimerons nos ennemis, si nous imitons l'Apôtre. Songez que ce n'est pas aux ennemis, mais à vous-même, que l'avantage en revient : vous n'aimez pas l'homme, vous obéissez à Dieu. Le sachant, fortifions-nous dans la charité fraternelle, afin qu'après l'avoir pratiquée dans toute notre conduite, nous obtenions les biens qui nous sont promis en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Je vous conjure donc, moi qui porte des chaînes pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de votre vocation, en toute humilité et mansuétude. »

1. C'est la vertu des maîtres de choisir, non l'honneur et la gloire de la part de ceux qui leur sont soumis, mais bien leur salut, et de tout faire pour le leur procurer. Quand on agit pour soi-même, on est un tyran, et non un maître. Dieu ne vous a pas établi leur chef pour que vous recueilliez plus d'hommages; il veut que, négligeant vos propres intérêts, vous travailliez à leur complète édification. Tel est le véritable instituteur; tel était le bienheureux Paul, éloigné de toute pompe extérieure, menant un genre de vie qui le confondait avec la foule, ou plutôt se regardant comme le dernier de tous. De là ce nom de serviteur qu'il se donne, de là le ton suppliant qu'il prend volontiers dans ses discours. Voyez, rien ici qui sente l'empire ou l'autorité, tout respire la réserve et la modestie : « Je vous conjure donc, moi qui porte des chaînes pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de votre vocation. » — Que demandez-vous, je vous prie? est-ce un avantage qui vous soit personnel? — En aucune façon; je demande à sauver les autres. — Quand on prie, c'est toujours pour une chose qui nous intéresse. — Mais cela m'intéresse essentiellement. — Il le dit bien dans une autre épître : « Nous vivons désormais, si vous demeurez fermes dans le Seigneur. » I *Thess.*, III, 8. Il ne cesse pas de désirer ardemment que ses disciples se sauvent. « Moi qui porte des chaînes pour le Seigneur. » C'est la grande dignité, c'est la puissance irrésistible qui met bien au-dessus des rois et des

consuls. Nous retrouvons cette parole dans l'épître à Philémon : « Puisque je suis le vieux Paul, portant maintenant des chaînes pour le Christ. » *Philem.*, 9.

Il n'est rien de splendide comme les fers portés pour le Christ, comme les chaînes dont ces saintes mains furent étreintes. Etre enchaîné pour le Christ, c'est beaucoup plus glorieux que d'être apôtre, docteur, évangéliste. Si quelqu'un aime le Christ, il me comprend sans peine. On connaît la puissance des fers, quand on éprouve les flammes et la folie de l'amour divin. On préfère alors le séjour d'une prison à la patrie céleste. Paul leur tendait les mains dont l'éclat effaçait celui de l'or et celui du diadème. Non, cette bandelette constellée de diamants ne jette pas des rayons comparables à ceux que répand une chaîne de fer portée pour le Christ. Le cachot éclipsait les demeures royales. Et qu'ai-je dit, les demeures royales ? il éclipsait le ciel même, puisqu'il possédait l'enchaîné du Christ. Si quelqu'un aime le Christ, je le répète, il sait quelle est cette dignité, il sait quelle est cette puissance, il sait quel bien on peut faire aux hommes quand on est chargé de fers pour lui. C'est peut-être là quelque chose de plus glorieux que d'être assis à sa droite, une plus auguste dignité que d'occuper l'un des douze trônes. Et pourquoi parler ici des choses humaines? je rougis de comparer le prestige des richesses et l'éclat de l'or à celui des chaînes. Mais, laissant de côté ces sublimes avantages, ne devrions-nous jamais en être récompensés, je déclare que c'est la plus noble récompense, le plus grand de tous les bonheurs, de souffrir pour celui qu'on aime. Ils comprennent bien ce que je dis ceux dont le cœur est plein d'amour, pas même pour Dieu, mais simplement pour les hommes : ils se réjouissent beaucoup plus des souffrances qu'ils endurent pour l'objet aimé, que d'un honneur quelconque. C'est au chœur sacré, je veux dire aux apôtres, qu'il appartient de les comprendre pleinement.

Ecoutez comment le bienheureux Luc s'en explique : « Ils se retiraient comblés de joie de la salle du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes d'être humiliés pour le nom du Christ. » *Act.*, v, 41. D'autres regardent comme une chose ridicule qu'on estime un bonheur d'être accablé d'outrages, et comme une noblesse d'être méprisé : quant à ceux qui goûtent le désir du Christ, c'est en réalité la plus grande des béatitudes. Si l'on m'offrait le ciel tout entier ou bien cette chaîne, c'est la chaîne que je choisirais ; si l'on me proposait de me placer là-haut parmi les anges ou de m'envoyer avec Paul enchaîné, j'aimerais mieux la prison ; s'il était possible qu'on me fît l'une de ces puissances qui peuplent les cieux, qui sont autour du trône, ou que je fusse moi-même cet enchaîné, mon choix serait encore pour la chaîne. Et certes à bon droit; car que peut-on concevoir de plus heureux? Je voudrais en ce moment me trouver dans ces lieux où sont conservées ces chaînes; je voudrais les contempler, et sentir croître mon admiration pour ces hommes qui témoignèrent ainsi leur amour au Christ. Oui, je voudrais voir ces chaînes devant lesquelles les démons tremblent et frémissent, que les anges vénèrent. Rien n'est plus beau que de souffrir quelque chose pour le Christ. Dans mon estime, Paul est moins heureux pour avoir été ravi au ciel que pour avoir été jeté dans une prison. Je le félicite moins des mystérieuses paroles qu'il entendit là haut que des fers qu'il porta sur la terre. Je le proclame heureux, non quand il s'envole au troisième ciel, mais quand il est courbé sous le poids des chaînes. Que les chaînes l'emportent sur le ciel, il le savait bien ; écoutez ce qu'il en dit lui-même. Il ne dit pas : Je vous en conjure, moi qui ai entendu les paroles mystérieuses. Quoi donc? « Je vous en conjure, moi qui porte des chaînes pour le Seigneur. »

2. S'il n'inscrit pas le même mot en tête de toutes ses lettres, il ne faut pas s'en étonner; car ce n'est pas toujours, c'est à certaines époques qu'il fut enchaîné. C'est une chose préférable à mes yeux d'avoir à souffrir pour le Christ que d'être honoré par le Christ. La souffrance est alors le plus grand honneur, une gloire incomparable. Si lui-même, qui pour moi s'est fait esclave, a voilé sa majesté, ne s'estimait jamais mieux dans la gloire que lorsqu'il était crucifié pour moi, que ne dois-je pas souffrir pour lui?

Il vaut mieux souffrir pour le Christ, que d'être honoré par le Christ.

Voici comment il s'exprime : « Vous, Père, glorifiez-moi. » *Joan.*, XVII, 1. — Que dites-vous ? vous allez être conduit à la croix avec les larrons et les spoliateurs des tombes, vous allez subir la mort des maudits, vous serez d'avance conspué, souffleté ; et vous appelez cela de la gloire ? — Assurément, répond-il, puisque je le souffre pour ceux que j'aime ; c'est la vraie gloire pour moi. — Si le Sauveur, dont l'amour avait pour objet des êtres vils et misérables, se fait une gloire de cet amour, si c'est une plus grande gloire pour lui d'être dans l'ignominie que d'occuper le trône paternel, au sein de la gloire céleste ; si tel est son choix, à combien plus forte raison ne dois-je pas le tenir pour la véritable gloire ? O bienheureux fers ! ô bienheureuses mains qui furent ornées de cette chaîne ! Elles méritaient moins d'honneur, ces mains de Paul, quand elles relevaient et raffermissaient le boiteux de Lystres, que lorsqu'elles furent chargées de fers. Si j'avais été le contemporain de l'Apôtre, c'est en ce dernier cas surtout que je les aurais baisées, y collant tour à tour mes yeux et mes lèvres ; je n'aurais pu me détacher de ces mains qui avaient mérité d'être enchaînées pour mon divin Maître. Vous vous étonnez que la main de Paul ait touché la vipère, et n'en ait rien souffert ? Ne vous en étonnez pas ; le reptile respecta la chaîne. La mer entière la respecta bien aussi, puisqu'elle-même fut enchaînée. Me donnerait-on de ressusciter les morts, ce n'est pas là ce que je choisirais, j'aimerais mieux porter des chaînes.

Si j'étais affranchi des sollicitudes ecclésiastiques, si mon corps était moins affaibli, je n'hésiterais pas à faire ce long voyage, dans l'unique but de voir les chaînes et d'entrer dans la prison consacrée par ce captif. Partout on rencontre, il est vrai, le témoignage de ses miracles ; mais ils n'excitent pas le même amour que ceux de ses stigmates. En lisant l'Ecriture, je vois avec moins de bonheur le thaumaturge que le persécuté ; il me plaît sous les verges et dans les séditions. Sans doute, les suaires et les ceintures qui touchèrent son corps nous frappent d'admiration, opèrent des merveilles ; mais elles ne sont pas admirables comme les persécutions : « Après qu'ils l'eurent battu et couvert de plaies, ils le jetèrent en prison ; » *Act.*, XVI, 23 ; et de plus : « Enchaînés ils bénissaient Dieu ; » *Ibid.*, 25 ; et encore : « Le lapidant ils le traînèrent hors de la ville, persuadés qu'il était mort. » *Ibid.*, XIV, 8. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une chaîne de fer acceptée pour le Christ et portée par un pauvre esclave, notre corps ? écoutez le Christ lui-même : « Heureux êtes-vous. » En quelle circonstance ? quand vous ressusciterez les morts ? Non certes. Quand donc ? quand vous rendrez la vue aux aveugles ? Nullement. Mais alors quand serez-vous heureux ? « Quand les hommes vous accableront d'outrages, vous persécuteront, et diront faussement toute sorte de mal de vous à cause de moi. » *Matth.*, V, 11. Si de mauvaises paroles peuvent ainsi nous rendre heureux, que ne feront pas les mauvais traitements ? Ecoutez encore le grand Apôtre disant ailleurs : « Au surplus la couronne de justice m'est réservée. » II *Tim.*, IV, 8. Or, la chaîne l'emporte sur cette couronne. Dieu daignera m'accorder cette couronne, dit-il, et je ne me préoccupe pas du reste. Il me suffit pour toute récompense de souffrir pour le Christ. Qu'il me soit donné de prononcer cette parole : « J'accomplis en ma chair ce qui manque à la passion du Christ ; » *Colos.*, I, 24 ; et je ne demande pas autre chose.

Pierre fut aussi jugé digne des mêmes fers. Il était enchaîné, nous rapporte l'Ecriture, il était entouré de soldats, et il dormait. Il éprouvait une telle joie, il avait si peu de sollicitude, qu'il se livrait au sommeil. S'il s'était trouvé dans l'angoisse, il n'eût assurément pas goûté ce profond repos. Il dormait au milieu des soldats, et l'ange venant vers lui dut le frapper au côté pour l'éveiller. Si quelqu'un me disait : Qui voudriez-vous être ? l'ange qui frappa Pierre ou Pierre qui fut sauvé ? J'aimerais mieux être Pierre, répondrais-je, pour qui l'ange vint. J'aurais tout l'avantage de cette chaîne. Et comment se fait-il, m'objectera-t-on, qu'il prie comme ayant été délivré de grands maux ? Cela ne doit pas vous surprendre ; il prie parce qu'il craint de mourir. Or, il craint de mourir, parce que la vie n'est pour lui qu'une carrière de

souffrances. Paul exprime ce sentiment ; écoutez ce langage : « Voir tomber mes liens pour être avec le Christ, ce serait de beaucoup le mieux pour moi, mais il est nécessaire pour vous que je reste dans la chair. » *Philip.*, I, 23-24. Voilà ce qu'il appelle la grâce : « Le Christ, dit-il, vous avait fait le don non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. » *Ibid.*, 29. Vivre pour vous l'emporte sur la gloire du ciel ; et c'est un don, le plus grand de tous les dons, l'œuvre par excellence. Gouverner le soleil et la lune, faire mouvoir le monde, commander aux démons et les chasser, ne sont pas des choses comparables. Les démons ne se sentent pas aussi blessés, quand nous les chassons par la foi, que lorsqu'ils nous voient souffrir pour le Christ et porter des chaînes; car c'est ici surtout ce qui fait notre crédit et notre confiance. S'il est beau d'être enchaîné pour le Christ, ce n'est pas même parce que cela nous mérite le royaume céleste, c'est parce que nous souffrons pour le Christ. Je ne glorifie pas les chaînes comme un moyen sûr d'aller au ciel, mais bien comme un témoignage d'amour que nous donnons au Roi du Ciel.

3. Quelle gloire de savoir simplement que cet homme fut enchaîné pour le Christ, quelle joie, quelle dignité, quelle splendeur ! Je voudrais à jamais redire ces paroles. Que ne puis-je tenir dans mes mains les fers de l'Apôtre ? et, puisque cela ne m'est pas permis, que ne puis-je par le désir et par la pensée jeter ces fers autour de mon âme ? « La prison où Paul était enchaîné trembla, et les fers de tous les prisonniers tombèrent. » *Act.*, XVI, 26. Voyez-vous les chaînes dissolvant la puissance des chaînes? Comme la mort du Seigneur a détruit notre mort, les chaînes de l'Apôtre ont délivré les prisonniers, ébranlé la prison, ouvert les portes. Telle n'est pas cependant la nature des fers, elle est toute contraire : elle rend le cachot plus sûr, au lieu d'en renverser les murailles. Sans doute la nature des fers n'est pas telle, cela n'appartient qu'aux fers portés pour le Christ. Le gardien de la prison se prosterne devant Paul et Silas. Les fers par eux-mêmes ne produisent pas non plus un tel effet, ils n'amènent pas aux pieds des captifs ceux qui les ont enchaînés, ils leur donnent au contraire sur eux une plus grande puissance. Et voilà qu'ici l'homme libre se jette aux pieds du captif, et demande d'être délivré de la peur par celui qu'il a lui-même chargé de chaînes. Mais n'est-ce pas toi, réponds, qui l'a enchaîné ? ne l'as-tu pas renfermé toi-même dans le cachot ? n'as-tu pas mis à ta guise ses pieds dans les ceps? Pourquoi trembles-tu donc? pourquoi ce trouble et ces larmes ? pourquoi brandir cette épée ? — Je n'ai jamais rien enchaîné de pareil, me répond-il, j'ignorais la puissance de ceux qui sont enchaînés pour le Christ. — Que dis-tu ? ils ont reçu le pouvoir d'ouvrir les cieux, une prison devrait-elle leur opposer quelque résistance? Ils délivraient ceux qui portaient les chaînes du démon, le fer devait-il les abattre ? Tu ne connaissais pas tes prisonniers, et c'est pour cela qu'il t'est fait grâce.

Paul est cet enchaîné que tous les anges révèrent ; Paul est celui dont les suaires et les ceintures chassent les démons et dissipent les maladies. Or, elle est incomparablement plus dure que le fer, elle est en quelque sorte infrangible comme le diamant, la chaîne que le démon nous impose, car, au lieu de lier le corps, elle s'attache à l'âme. Celui-là donc qui délivre les âmes enchaînées, ne pouvait-il pas délivrer son corps ? Celui qui brise les liens du démon, devait-il être arrêté par une chaîne de fer? Celui dont les vêtements suffisaient pour remettre les captifs en liberté, pour les arracher à la tyrannie du diable, comment n'eût-il pas eu le pouvoir de se délivrer lui-même? Il a donc été d'abord enchaîné, et c'est alors qu'il a brisé les liens des autres ; ce qui nous fait voir que les captifs enchaînés pour le Christ ont une force de beaucoup supérieure à celle des hommes libres. Si Paul eût opéré la même chose n'étant plus enchaîné, cela tiendrait moins du prodige. Ainsi donc, loin d'accuser une faiblesse, la chaîne était l'instrument d'une plus haute puissance. Cette puissance de la sainteté se montre d'une manière éclatante, quand un homme enchaîné se rend maître de ceux qui ne le sont pas, quand non-seulement il se délivre lui-même, mais qu'il délivre ses compagnons de captivité. A quoi

servent les murailles? pourquoi jeter et renfermer dans un cachot celui qui renverse même les défenses extérieures? Comment le prodige s'accomplit-il la nuit, et comment est-il accompagné d'une violente secousse? Soyez indulgents envers moi, ayez un peu de patience, souffrez que je m'éloigne un instant des expressions du texte, et qu'après m'être nourri avec bonheur des exemples apostoliques, je me délecte dans la chaîne de Paul; permettez que je m'y tienne encore. Je l'ai saisie, et nul ne me fera lâcher prise. Je suis plus solidement enchaîné par le désir que l'Apôtre ne l'était par les ceps. Personne n'a le pouvoir de rompre ma chaîne, puisqu'elle est formée par l'amour du Christ; ni les anges ni le royaume des cieux ne peuvent la rompre.

Entendez Paul lui-même s'écriant : « Ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la hauteur, ni la profondeur ne pourront nous séparer de la charité du Christ. » *Rom.*, VIII, 39. Mais pourquoi, je le demande encore, l'événement arriva-t-il au milieu de la nuit? pourquoi fut-il accompagné d'une telle secousse ? Suivez avec attention l'économie du plan divin et soyez dans l'admiration. Les chaînes de tous les prisonniers furent donc brisées, et les portes de la prison ouvertes. Mais cela n'eut lieu que pour le geôlier, dans le but de le sauver, et non de l'éblouir. Quant aux prisonniers, ils ignoraient qu'ils étaient libres; cela ressort de la parole même de Paul. Que dit-il, en effet? Il s'écria d'une voix forte : « Ne vous faites pas de mal, car nous sommes tous ici. » *Act.*, XVI, 28. Or, ils n'auraient pas été là, s'ils avaient su que les portes étaient ouvertes et que leurs chaînes étaient brisées. Ceux qui percent les murs, qui franchissent les toits et toutes les barrières, dont l'audace n'est pas même arrêtée par les fers, ne seraient pas restés certes, les chaînes étant brisées et les portes ouvertes, alors surtout que le gardien de la prison était lui-même endormi. Mais ils étaient retenus par les liens du sommeil. Tout cela s'accomplit providentiellement, rien de fâcheux n'arriva de ce miracle, qui devait avoir pour résultat le salut du geôlier. Disons encore qu'on enchaîne surtout les prisonniers pendant la nuit, et non pendant le jour. Il était alors permis de les examiner avec attention quand ils étaient de nouveau liés et endormis. Si la chose s'était passée dans le jour, il en fût résulté un grand tumulte. Pourquoi maintenant la prison fut-elle ébranlée? Afin que le gardien se levât et considérât ce spectacle : lui seul méritait d'être sauvé.

4. Remarquez, je vous prie, l'éclatante manifestation de la grâce du Christ. En contemplant les chaînes de Paul, n'oublions pas de contempler aussi cette admirable grâce, et d'autant mieux que la grâce divine agit visiblement ici. Il est des hommes qui se révoltent à la pensée qu'un geôlier fut sauvé; ils accusent la bonté de Dieu pour une chose qui devrait surtout la leur faire admirer. Cela n'a rien qui puisse nous surprendre; car ce sont là des infirmes qui maudissent les meilleurs aliments, au lieu d'en reconnaître l'excellence, et qui disent que le miel est amer. Ce sont des aveugles dont la cécité provient de ce qui devait les éclairer; car le mal n'est pas inhérent à la nature des choses, il tient à la faiblesse de ceux qui n'en usent pas comme il faut en user. Quel est donc leur langage ? Quand il faudrait être dans l'admiration de ce qu'il est fait choix d'un homme plongé dans le vice, et de ce que cet homme est ramené au bien, ils disent : Comment ne pensa-t-il pas que c'était là du magisme et du prestige ? Comment ne resserra-t-il pas leurs fers en poussant des cris d'alarme ? Il eut bien des raisons d'agir autrement : d'abord, il les avait entendu louer Dieu; et les magiciens n'eussent pas chanté de pieux cantiques, comme il entendait ses prisonniers les chanter, selon le témoignage formel de l'Ecriture. En second lieu, ils n'ont pas pris la fuite, ils l'ont empêché de se donner la mort; s'ils avaient opéré ce prodige dans leur propre intérêt, assurément ils ne seraient pas restés dans la prison, ils auraient commencé par se délivrer eux-mêmes. Ils témoignent une grande philanthropie, puisqu'ils conservent l'existence à qui les a chargés de fers. C'est comme s'ils lui disaient : Vous avez pris vos mesures et toutes vos garanties en nous

jetant en prison, vous nous avez donné de rudes entraves ; eh bien ! c'est pour que vous soyez vous-même délivré de bien plus redoutables chaînes. Chacun est enchaîné par ses propres péchés : et c'est là l'horrible et fatale chaîne ; celle que nous portons doit, au contraire, être bénie et désirée.

Que cette chaîne ait brisé l'autre, cela nous est montré par les faits matériels. N'avez-vous pas vu libres ceux qui tout à l'heure étaient enchaînés ? Vous verrez que vous-même vous serez à votre tour délivré de plus lourdes chaînes. Celles que portent les prisonniers, je ne dirai pas celles de Paul, ce sont les chaînes du péché qui les forgent. Il y avait là deux sortes de chaînes, et le geôlier lui-même était enchaîné. Les autres subissaient les chaînes matérielles et celles du péché, sur lui pesaient seulement ces dernières. Paul commence par délivrer les prisonniers, afin de rendre la grâce visible par une image qui frappe la vue. Le Christ avait agi de même, mais en suivant un ordre opposé. Là se trouvaient une double paralysie. Et laquelle ? Celle du corps et celle de l'âme. Que fit-il donc ? « Ayez confiance, mon fils, dit-il, vos péchés vous sont remis. » *Matth.*, IX, 2. Il guérit d'abord la paralysie véritable, puis il en vint à celle du corps. En effet, comme « quelques-uns des scribes disaient en eux-mêmes : Celui-là blasphème, Jésus, sachant leurs pensées, dit : Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? Qu'y a-t-il de plus facile à dire : Tes péchés sont remis, ou bien : Lève-toi et marche ? Pour que vous sachiez donc que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, il dit au paralytique : Lève-toi, prends ton lit, et va-t-en dans ta maison. » *Ibid.*, 3-6. Par une chose qui tombe sous les sens, il démontre celle qui n'est saisie que par l'intelligence; par la guérison du corps il opère la guérison de l'âme. Pourquoi ? Afin que cette parole soit accomplie : « Mauvais serviteur, je te juge par ton aveu même. » *Luc.*, XIX, 22. Que disaient ses ennemis ? Que personne ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu ; que ni l'ange ni l'archange ni aucune autre créature n'a ce pouvoir. — Voilà donc un principe que vous reconnaissez. Que devriez-vous en conclure ? Que, s'il vous est démontré que je remets les péchés, il est manifeste que je suis Dieu.

Tel n'est pas le langage du Christ, vous venez de l'entendre : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, il dit au paralytique : Lève-toi, prends ton lit et va-t-en dans ta maison. » Puisque j'accomplis ce que vous jugez le plus difficile, il ne reste évidemment aucun doute, aucune opposition sur ce qui vous paraît aisé. — Voilà pourquoi le disciple fait passer l'intellectuel avant, beaucoup étant alors disposés à le contredire ; tandis que le maître ramène l'intellectuel au matériel, pour le rendre sensible. Le geôlier ne crut donc pas à la légère. Il vit ses prisonniers, il n'aperçut ni n'entendit rien qui sentît la supercherie, rien qui ressemblât au magisme. Ces hommes louent Dieu; puis ils se conduisent avec la plus grande bonté ; ils ne se vengent pas, quand la vengeance leur serait possible. Eux-mêmes et les autres prisonniers avaient certes la possibilité de s'enfuir ; pour eux du moins la chose est certaine : c'est ce qu'ils ne font pas. Le miracle n'attire pas seul le respect, les mœurs l'attirent encore davantage. Quel est le cri poussé par Paul ? « Ne vous faites aucun mal, nous sommes tous ici. » Remarquez comme il est exempt de toute vaine gloire et plein de charité. Il ne dit pas : C'est à cause de nous que ces choses arrivent ; il parle comme l'un des prisonniers : « Nous sommes tous ici. » Et cependant, alors même que leurs chaînes n'auraient pas été déjà brisées, et par miracle, ils avaient au moins le droit de se taire, en délivrant tous les prisonniers. S'ils avaient gardé le silence, s'ils n'avaient pas arrêté la main de cet homme en poussant un grand cri, nul doute qu'il ne se fût enfoncé le glaive dans la gorge. Ce qui s'explique encore par la position de Paul dans la prison la plus reculée. Vous avez agi contre vous-même, semble-t-il dire, en précipitant ici ceux qui devaient vous sauver du danger. Ils n'imitèrent pas la conduite qu'il avait lui-même tenue. Lui mort, tous auraient pris la fuite.

Charité de l'Apôtre.

5. Vous le voyez, ils aimèrent mieux rester

dans les chaînes que le laisser périr. C'est pour cela que celui-ci pensait en lui-même : Si c'étaient là des magiciens, assurément ils auraient délivré les autres, tout en brisant leurs propres fers. Il est vraisemblable qu'il avait eu plus d'une fois des hommes de ce genre dans sa prison ; et, comme jamais leurs prestiges n'avaient rien opéré de pareil, il était frappé d'admiration. Un magicien n'eût pas ébranlé les fondements de la prison de manière à réveiller le geôlier, en se rendant ainsi la fuite plus difficile. Considérons maintenant la foi de cet homme, l'historien sacré poursuit : « Ayant demandé de la lumière, il entra dans le cachot, et, saisi de tremblement, il se prosterna devant Paul et Silas; puis, les menant dehors, il leur dit : Seigneurs, que dois-je faire pour être sauvé? » *Act.*, XVI, 29, 30. Il tient la lumière et le glaive, et vous entendez comment il s'exprime : « Seigneurs, que dois-je faire pour être sauvé? Ils lui répondirent : Croyez au Seigneur Jésus, et vous serez sauvé, vous et votre famille. » *Ibid.*, 31. Les magiciens, se dit-il, n'enseigneraient pas une telle doctrine; pas un mot ici du démon. — Voyez-vous comme il se rend digne du salut? Ayant vu le miracle, délivré de ses terreurs, le gardien n'oublia pas ses intérêts véritables, il se préoccupa par-dessus tout du salut de son âme; il se présenta aux docteurs, mais comme on doit s'y présenter; il tomba à leurs pieds. « Et ils lui annonçaient la parole du Seigneur, ainsi qu'à tous ceux de sa maison. Les prenant durant cette nuit, il lava leurs plaies; et lui-même fut baptisé avec toute sa famille sans retard. » *Ibid.*, 32, 33. Quelle ferveur dans cet homme! il ne diffère pas, il ne dit pas : Attendons le jour, voyons, examinons les choses. Enflammé d'un saint zèle, il est aussitôt baptisé, et toute sa famille l'est avec lui. Il ne donnait pas l'exemple de ce qui se passe maintenant, où la plupart ne tiennent aucun compte des serviteurs, des femmes et des enfants qui ne sont pas initiés. Devenez, je vous en conjure, semblables à ce geôlier, non dans son despotisme, vous l'entendez bien, mais dans sa résolution. A quoi sert l'autorité, quand l'âme est faible? O ciel! un homme dur, sans pitié, vivant au milieu des pervers, n'ayant que cela dans la pensée, comme il devient tout à coup charitable, et quelle sollicitude il témoigne? « Il lave leurs plaies. »

Considérez aussi le zèle ardent de Paul : dans les fers et sous les verges, il remplit le ministère de la prédication. O l'heureuse chaîne! comme elle se montra féconde dans cette nuit! à quels enfants elle donna naissance! On peut bien leur appliquer cette parole : « Je les ai engendrés dans les fers. » *Philem.*, 10. Voyez comme il tressaille, comme il veut entourer de splendeurs les enfants qui lui sont nés ainsi. Voyez quelle est la gloire et la puissance des fers, puisque non-seulement celui qui les porte, mais encore ceux qu'il enfante dans ce temps, en reçoivent un éclatant honneur. Oui, ceux qui sont nés des fers de Paul ont un véritable avantage; je ne dis pas du côté de la grâce, la grâce étant la même pour tous, ni quant au pardon, le même également pour tous; leur avantage est d'apprendre dès le commencement à se réjouir, à se glorifier de telles choses. « Et, les prenant au milieu de la nuit, il lava leurs plaies, et il reçut le baptême. » Voyez ensuite l'effet produit : il leur témoigne sa reconnaissance par des soins matériels. « Les ayant introduits dans sa maison, il se hâta de dresser la table, et se réjouit avec toute sa famille d'avoir cru en Dieu. » Que ne devait-il pas faire, le ciel venant de lui être ouvert quand s'ouvraient les portes de la prison? Il lava les plaies de son instituteur, il dressa la table, il tressaillit de joie. Dès qu'elle entra dans la prison, la chaîne de Paul fit une église de tout ce qui y était, transforma tous les habitants en membres du Christ, dressa une table spirituelle, donna des fruits auxquels les anges applaudirent. Avais-je tort d'affirmer que la prison était plus belle que le ciel? La prison fut pour le ciel une source de joie. Si la conversion d'un pécheur est là-haut une cause de réjouissance; si le Christ se trouve au milieu de deux hommes réunis en son nom; à combien plus forte raison dans un lieu où nous voyons Silas et Paul, le geôlier et toute sa famille, une foi si grande enfin? Ne voyez-vous pas combien elle se montre énergique?

Mais cette prison m'en rappelle une autre. Et laquelle? Celle où Pierre était enfermé. Les choses étaient néanmoins bien différentes : ce dernier apôtre était mis sous la garde de quatre soldats se relevant quatre fois la nuit, il ne chantait pas de pieux cantiques, il ne veillait pas, il dormait. Ajoutons qu'il n'avait pas été battu de verges, mais que le danger était plus grand. Ici tout est terminé, les prisonniers ont subi leur peine; il n'en était pas de même là : au lieu des blessures corporelles, l'incertitude de l'avenir pesait sur l'âme et la bouleversait. Encore ici cependant voyez le miracle : « L'ange du Seigneur se présenta tout à coup, et la lumière brilla dans la prison; il frappa Pierre au côté et l'éveilla en lui disant : Lève-toi vite. Et les chaînes tombèrent de ses mains. » *Act.*, XII, 7. Pour que l'apôtre n'estime pas voir un simple effet de lumière, l'ange le frappe au côté. Personne, du reste, excepté lui, ne voyait cette lumière; il lui semblait donc être l'objet d'une vision : ceux qui dorment ne sentent pas les divins bienfaits. « Or, l'ange lui dit : Prends ta ceinture et chausse tes sandales. Pierre fit ainsi. L'ange continua : Enveloppe-toi de ton manteau, et suis-moi. L'apôtre sortit en le suivant; et il ne savait pas que l'intervention de l'ange fût une réalité, il pensait être sous le coup d'une vision. Passant donc à travers la première et la seconde garde, ils arrivèrent à la porte de fer qui mène à la ville, et qui s'ouvrit d'elle-même devant eux. Etant sortis, ils allèrent jusqu'au bout d'une rue, et l'ange alors disparut à ses yeux. » *Ibid.*, 8-10.

6. Pourquoi n'a-t-il pas été fait en cette occasion comme à l'égard de Paul et de Silas? C'est que ceux-ci devaient voir tomber leurs chaînes, et Dieu ne voulait pas qu'ils fussent délivrés de cette façon; tandis que le bienheureux Pierre devait être conduit à la mort. — Mais n'eût-il pas été plus admirable, dira-t-on, qu'étant sorti et livré aux mains du roi, il eût alors été soustrait à de plus imminents dangers, sans en recevoir aucune atteinte? On n'eût pas de la sorte fait mourir les soldats. — C'est une grave question qui se présente ici. — Dieu n'a sauvé son serviteur, insistera-t-on, qu'en sacrifiant les autres, en les dévouant à la mort. — Que répondrons-nous? D'abord, qu'il ne le sauva point par la mort des autres. Puis, que cela n'était pas dans l'ordre des choses, et n'est arrivé que par la barbarie du juge. Comment? Le plan de la sagesse divine était que ceux-là ne périssent pas et que l'apôtre fût sauvé, comme cela eut lieu pour le gardien de la prison; mais le juge ne sut pas profiter du don céleste. « Le jour étant venu, poursuit l'auteur des Actes, les soldats furent dans une grande perturbation, ne sachant ce qu'était devenu Pierre. » *Ibid.*, 18. Qu'arrive-t-il ensuite? Hérode ordonne d'examiner le fait, et, les soldats étant interrogés, il les envoie au supplice. S'il n'avait pas procédé à cet examen, peut-être aurait-il eu quelque excuse; mais non, il fait comparaître les témoins, il les interroge, il apprend que le prisonnier était enchaîné, que la prison était soigneusement gardée, que les gardes se trouvaient devant les portes, que les murs n'ont pas été percés, ni les portes ouvertes, qu'il n'existe aucun signe de fraude. Il fallait en ce cas admirer la puissance de Dieu, qui avait retiré cet homme du milieu des dangers, il fallait se prosterner devant cette toute-puissance : lui, au contraire, il fait conduire les soldats à la mort.

Plan de la sagesse divine à l'égard de saint Paul dans sa prison.

En quoi donc pouvez-vous accuser Dieu? S'il eût permis que le mur s'écroulât pour délivrer Pierre, Hérode aurait eu peut-être quelque raison de supposer que les gardes avaient négligé leur devoir; mais, les choses étant disposées de telle sorte qu'on ne puisse les attribuer à la perversité de l'homme et qu'il faille recourir à la puissance de Dieu, pourquoi cette conduite? Si Pierre avait dû s'échapper en fugitif, il eût fui quand il avait des chaînes; si son évasion s'était accomplie dans le trouble, il n'eût certes pas conservé assez de sang-froid pour ne pas oublier même ses sandales, il les eût abandonnées. Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi l'ange lui dit : « Prends tes sandales; » il fallait qu'on sût bien que ce n'était pas une fuite, mais une action calme et délibérée. Portant des chaînes, et de plus ayant un soldat de chaque côté, il n'avait ni le temps ni les moyens de rompre ses fers; ajoutez encore



qu'il occupait un cachot intérieur. C'est donc à l'iniquité du juge qu'on doit uniquement imputer le supplice des gardes. Pourquoi les Juifs n'agissaient-ils pas de même? D'autres prisons, en effet, me reviennent à la mémoire : la première de Rome, puis celle de Césarée, puis encore celle de Jérusalem. Les prêtres et les pharisiens ayant appris de ceux qu'ils avaient envoyés à la prison dans le but d'en retirer Pierre, que celui-ci n'y était plus, que les portes étaient néanmoins fermées et que les gardes se tenaient devant les portes, pourquoi n'ont-ils pas fait mourir ces derniers et sont-ils restés dans l'indécision, en se demandant ce qu'il en adviendrait? Du moment où, malgré leur haine mortelle contre de tels hommes, ils n'ont rien imaginé de pareil, moins encore le devais-tu, toi qui faisais tout pour leur plaire. C'est pour cela que le châtiment le frappe aussitôt. Si vous rendez Dieu responsable, rendez-le responsable aussi des meurtres commis sur les grands chemins et de tant d'autres morts injustes, en particulier du massacre des enfants immolés à cause du Christ; car, d'après ce que vous dites, c'est bien lui qui fut la cause de leur mort. Mais non, ce n'est pas lui, c'est en réalité la tyrannique frénésie du père d'Hérode.

Et pourquoi, me direz-vous, Dieu n'a-t-il pas arraché son apôtre des mains de ce dernier? Il le pouvait sans doute, mais cela n'eût servi de rien. Combien de fois le Christ lui-même se déroba-t-il aux mains des Juifs? quel bien en résulta-t-il pour les ingrats? Au contraire, les faits dont il est question furent extrêmement avantageux aux fidèles : les informations prises firent que les ennemis eux-mêmes déposèrent en faveur de la vérité, et nul ne saurait récuser ce témoignage. Dans le premier cas, ce qui ferma la bouche aux adversaires, ce fut uniquement l'aveu de ceux qui étaient venus : nous voyons ici la même chose. Pourquoi la conduite du geôlier fut-elle si différente, alors qu'il n'avait pas été plus favorisé qu'Hérode? En effet, apprendre qu'un captif est sorti, les portes de la prison restant fermées, n'était pas une chose moins étonnante que de le voir rester quand elles étaient ouvertes. Bien plus, ceci pouvait paraître une hallucination, tandis que cela ne pouvait pas l'être, en présence des témoignages les plus précis. Si cet homme avait donc été méchant, il eût égorgé Paul, comme le tyran égorgea les soldats; mais il était loin de l'être. Si nous voulions maintenant réfuter ceux qui s'en prennent à Dieu du massacre des enfants, notre discours s'étendrait bien au delà des limites que nous nous étions d'abord posées.

7. Il est temps d'y mettre fin, après avoir assez largement payé notre tribut de reconnaissance à la chaîne de Paul, cause pour nous de tant de biens; ce ne sera pas sans vous recommander encore, non-seulement de ne pas vous décourager quand vous avez à souffrir pour le Christ, mais de vous en réjouir même et de vous en glorifier, à l'exemple des apôtres, selon la parole de Paul : « Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités. » II *Cor.*, XII, 9. C'est pour cela que Jésus lui dit : « Il te suffit de ma grâce. » Paul se glorifie donc de ses fers, et vous vous enorgueillissez de vos richesses! Les apôtres étaient pleins de joie parce qu'ils avaient été jugés dignes d'être flagellés, et vous cherchez le repos avec les délices! Comment voulez-vous parvenir au but qu'ils ont atteint, dès que vous marchez ici-bas par un chemin contraire? « Et maintenant, dit l'Apôtre, je me rends à Jérusalem, lié que je suis par l'esprit, ignorant ce qui doit m'arriver dans cette ville, sachant seulement que l'Esprit saint me fait entendre à travers toute cité que des chaînes et des tribulations m'y attendent. » *Act.*, XX, 22, 23. Pourquoi donc vous y rendez-vous, si vous devez y subir des tribulations et des chaînes? C'est justement dans cette intention, dans l'espoir d'être enchaîné pour le Christ et de mourir pour lui. Oui, je suis prêt à me laisser enchaîner et conduire à la mort pour la gloire de notre divin Maître. Il n'est pas de bonheur comparable à celui d'une telle âme. Voyez ce qui fait son orgueil : la prison, les tribulations, les fers, les stigmates. « Je porte les stigmates du Seigneur Jésus dans mon corps, » *Galat.*, VI, 17, comme un trophée splendide; il dit ailleurs : « A cause d'Israël, je suis entouré de cette chaîne; » *Act.*, XXVIII, 20; ailleurs encore : « Pour lui je remplis

une ambassade dans les fers. » *Ephes.*, VI, 20.

Qu'est ceci? n'êtes-vous pas saisi de honte et de crainte, en voulant circonvenir ainsi l'univers, étant vous-même enchaîné? ne craignez-vous pas qu'on accuse votre Dieu de faiblesse, et que personne après cela ne devienne plus votre prosélyte? — Tels ne sont pas mes fers? répond l'Apôtre, ils brillent aussi dans les palais des rois. « En sorte que mes chaînes étaient manifestées dans tous les prétoires, et qu'un plus grand nombre de nos frères dans le Seigneur, ayant foi dans mes chaînes, annonçaient plus souvent et plus courageusement la parole de Dieu. » *Philip.*, I, 13, 14. Voyez-vous la puissance des fers l'emportant sur celle de ressusciter les morts? Les hommes le virent enchaîné, ils sentirent redoubler leur confiance. Dès qu'il y a des fers, il faut de toute nécessité qu'il se soit accompli quelque chose; la tribulation annonce le salut, la délivrance, une grande œuvre, n'en doutez pas. Quand le diable regimbe, c'est qu'il est frappé; quand il enchaîne les serviteurs de Dieu, la parole se répand avec plus d'abondance. Cela se voit partout; Paul est dans les chaînes, et voilà ce qu'il accomplit au fond de sa prison, « dans mes chaînes mêmes, » dit-il. *Ibid.*, I, 7. Il est enchaîné à Rome, et les conversions se multiplient; ce n'est pas lui seul qui se montre plein de confiance, c'est beaucoup d'autres pour lui. Il est enchaîné à Jérusalem, et, malgré sa chaîne, il prononce des discours qui frappent un roi de stupeur et font trembler un gouverneur de province; sous l'impression de la terreur, celui-ci le délivre, et ne rougit pas d'apprendre les choses futures de la bouche de son prisonnier. Il navigue enchaîné, et voilà qu'il empêche le naufrage en domptant les fureurs de la tempête. Il porte des fers quand il est mordu par cette bête venimeuse, qui tombe sans lui avoir fait aucun mal. Revenons à ses chaînes de Rome : il gagne les cœurs en prêchant sous cet appareil, en présentant même ses chaînes comme le plus puissant de tous les attraits.

Vous direz que nous n'avons plus maintenant à porter des chaînes. Il en est une cependant, mais d'un autre genre, si nous voulons bien l'accepter. Quelle est cette chaîne? La volonté qui lie nos mains et qui nous éloigne de toute convoitise. Imposons-nous cette chaîne : que la crainte de Dieu nous tienne lieu de fers. Délivrons ceux qui sont enchaînés par l'indigence ou par l'affliction. Ce n'est pas la même chose d'ouvrir les portes d'un cachot que de délivrer une âme prisonnière; ce n'est pas la même chose de briser les fers des captifs que de rendre à la liberté ceux dont le cœur est broyé par la souffrance. Ceci l'emporte de beaucoup sur cela : mille récompenses d'une part; aucune de l'autre.

Elle s'est bien prolongée cette chaîne de Paul, elle nous a longtemps retenus; c'est qu'en effet elle est bien longue, et de plus elle est incomparablement supérieure à toute chaîne d'or. Comme une puissante machine, elle entraîne au ciel ceux qu'elle a saisis; c'est une chaîne d'or qui rattache le ciel à la terre, et, ce qu'il y a de merveilleux, c'est en partant d'ici-bas qu'elle entraîne les captifs là-haut. Ce n'est pas là sans doute l'ordre de la nature; mais, quand Dieu lui-même intervient, ne vous attendez plus à la marche accoutumée des choses, l'ordre de la nature est renversé. Apprenons encore à ne pas nous laisser abattre par les afflictions, à les supporter avec courage. Voyez ce bienheureux : on l'avait battu de verges, et battu avec fureur, « le couvrant de plaies sans nombre, » selon l'expression du texte sacré; *Act.*, XVI, 23; il avait reçu des fers, et quels fers encore! il était renfermé dans un profond cachot, aucune précaution n'était omise. Et, dans un tel état, au milieu de la nuit, lorsque les natures les plus actives sont plongées dans le sommeil, voilà que, malgré cette seconde chaîne plus lourde que la première, les deux apôtres chantaient et louaient le Seigneur. Quoi de plus fort que ces âmes et de plus semblable au diamant? Elles songeaient que les enfants aussi chantaient dans la fournaise ardente; peut-être se disaient-elles alors : Nous n'avons encore rien souffert de pareil. — Ainsi donc le discours m'entraîne, et sans dévier, vers d'autres chaînes et vers une autre prison.

Au milieu des tribulations les Apôtres chantaient les louanges du Seigneur.

8. Que ferai-je? je voudrais me taire et je ne



le puis pas. J'ai devant les yeux une prison plus étonnante et plus merveilleuse que celle dont nous avons parlé. Que votre attention se réveille, écoutez-moi comme si je commençais en ce moment; que ma parole soit accueillie dans des intelligences toutes neuves. Je voudrais l'arrêter là, qu'elle ne saurait le permettre. Un homme qui se désaltère ne s'interrompt pas, quoi que ce soit qu'on lui dise ; j'ai trempé mes lèvres dans cet admirable calice des souffrances endurées par les enchaînés du Christ, je ne puis pas m'arrêter, je ne puis pas me taire. Si l'Apôtre ne s'est pas tu dans la prison et dans la nuit, sous les verges même, je me tairais pendant le jour, quand je suis tranquillement assis, parlant sans effort et sans peines, au souvenir de ces hommes qui parlaient sous le poids des fers, dans la torture de la flagellation, au milieu de la nuit! Les trois enfants ne se taisaient pas au milieu des flammes, et nous ne rougirions pas de garder mollement le silence! Voyons donc cette nouvelle prison. Là se trouvent aussi des hommes liés; mais dès le commencement on avait pu comprendre qu'ils y étaient comme dans une prison, et qu'ils ne devaient pas être brûlés. Pourquoi les lierez-vous, s'ils avaient dû l'être? Comme Paul, ils avaient les mains et les pieds attachés, on agissait contre eux avec la même rage; ils furent aussi jetés dans un profond cachot, et le tyran fit chauffer violemment la fournaise. Considérons cependant la suite. Pendant que les apôtres chantaient, la prison fut ébranlée, les portes furent ouvertes : de même ici, les enfants louant le Seigneur, les liens de leurs mains et de leurs pieds tombèrent, la prison s'ouvrit, la fournaise avait perdu sa puissance, l'Esprit y soufflait sa divine rosée.

Mais voilà que mille idées se présentent ensemble, je ne sais dans quel ordre. Aussi, je vous en conjure, ne me demandez pas de choisir celle qui doit passer devant, celle qui doit venir ensuite : elles sont toutes intimement unies. Les prisonniers qui se trouvaient avec les apôtres étaient enchaînés comme eux; mais ils dormaient. Ici le contraste est plus frappant : le feu dévora ceux qui avaient jeté les victimes. Le roi les voit déliées, et c'est à cela que je voulais en venir; il se prosterne devant elles, il entend leurs voix, il en aperçoit quatre se promenant dans la fournaise, il les appelle. De même donc que Paul ne fût pas sorti, quoique le pouvant bien, si celui qui l'avait renfermé ne l'eût pas appelé, ne l'eût pas fait sortir; de même les trois enfants ne sortirent que sur l'ordre de celui qui les avait précipités dans les flammes. Quel enseignement en résulte-t-il? Que nous ne devons pas nous jeter au milieu des épreuves, aller au-devant des tribulations, ni même y rester quand on nous en délivre. Le gardien se jette aux pieds de ses prisonniers, il pouvait entrer où les saints se trouvaient : le roi vient jusqu'à la porte, et s'y arrête; il n'ose pas pénétrer dans la prison intérieure, dans cette prison de feu qu'il a préparée lui-même. Considérez maintenant les paroles, je vous prie. L'un dit : « Seigneur, que dois-je faire pour être sauvé? » L'autre ne parle pas avec la même humilité; mais sa parole n'est pas moins douce : « Sidrach, Misac et Abdenago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez. » *Dan.*, III, 93. — Et comment sortiront-ils, ô roi, quand vous les avez jetés liés dans les flammes, quand ils y sont demeurés si longtemps? Eussent-ils été de diamant ou d'une matière métallique, n'eussent-ils point péri, ayant chanté là cette hymne tout entière? — Mais c'est précisément ce chant pieux qui les a sauvés. La flamme a respecté leur pieuse allégresse, elle a respecté ce chant merveilleux. — Comment les appelez-vous? — J'ai commencé par leur dire : « Serviteurs du Dieu très-haut; » car il n'est rien d'impossible pour les serviteurs de Dieu. Si les hommes ont des serviteurs qu'ils investissent de toute leur puissance, qui gouvernent et dirigent leurs affaires, quel ne doit pas être le pouvoir des serviteurs de Dieu?

Il ne pouvait pas prononcer une plus agréable parole; il savait bien que nulle autre n'eût mieux répondu à leurs sentiments. Du moment où, pour rester les serviteurs de Dieu, ils étaient entrés dans la fournaise, il n'est pas de titre qui pût leur être plus doux; les eût-on

appelés rois, ou même maîtres du monde entier, ce n'eût été rien en comparaison de leur dire : « Serviteurs du Dieu très-haut. » Pourquoi vous en étonneriez-vous du reste? C'est en s'adressant à la grande ville, à celle qui régnait sur l'univers, et dont les pensées étaient exaltées par la domination; c'est pour opposer un titre égal, et même de beaucoup supérieur à toutes ses autres dignités, à son consulat, à ses triomphes, à son empire universel, que l'Apôtre écrit cette parole : « Paul, serviteur de Jésus-Christ. » *Rom.*, I, 1. En les appelant serviteurs de Dieu, le roi s'est dit à lui-même : S'ils attachent tant d'importance à ce titre de serviteurs, c'est le meilleur moyen de les persuader.—Remarquez, d'autre part, la piété des enfants : ils ne montrent aucune irritation, aucune amertume, ils ne contredisent pas, ils sortent. S'ils eussent regardé comme un châtiment d'avoir été précipités dans la fournaise, ils auraient éprouvé de l'aversion pour celui qui l'avait ordonné; mais non, rien de semblable; ils en sortent comme s'ils fussent sortis du ciel. Ce qui est dit du soleil par le prophète : « Il est semblable à l'époux sortant de la chambre nuptiale, » *Ps.* XVIII, 6, on peut le dire d'eux sans crainte de se tromper. Comment? Ils sont même sortis d'une manière plus éclatante que le soleil; car, à son apparition, cet astre illumine le monde d'une manière qui frappe les sens, tandis qu'ils l'éclairent d'une autre façon, d'une manière intelligible. En leur considération, le roi lança aussitôt un décret qui disait en substance : Sous mes yeux ravis ont éclaté des signes et des prodiges, que Dieu nous a manifestés, comme un témoignage de sa grandeur et de sa puissance. Ils sortirent donc entourés d'une splendeur, qui réjouit d'abord les lieux témoins du miracle, et qui devait ensuite rayonner partout au moyen de la lettre royale, dissipant ainsi les ténèbres répandues de toute part. « Sortez et venez. » Il n'ordonne pas d'éteindre la fournaise; le plus grand honneur qu'il pût leur rendre, c'était de se montrer persuadés qu'ils pouvaient non-seulement se promener dans la fournaise, mais de plus en sortir à travers les flammes.

9. Voyons encore, si voulez bien, les paroles prononcées par le geôlier : « Seigneur, que dois-je faire pour être sauvé? » *Act.*, XVI, 30. Quoi de plus doux que ce langage? Il fait tressaillir les anges eux-mêmes. Pour se l'entendre adresser, le Fils unique de Dieu s'est fait lui-même esclave. Ceux qui se convertirent dès le commencement adressaient aussi ce langage à Pierre : « Que ferons-nous » pour être sauvés? *Act.*, II, 37. Que répond l'Apôtre? « Croyez, et recevez le baptême. » *Ibid.*, 38. Paul eût accepté de tomber dans la géhenne, pour entendre ce mot sortir de la bouche des Juifs, tant il désirait leur salut, et par là même leur soumission. Le roi s'en rapporte complétement aux enfants et ne témoigne aucune inquiétude. Mais voyons ce qui suit. Ce n'est pas lui qui ajoute : Pour que je sois sauvé. La doctrine éclate devant lui avec une puissance que ne peut égaler une voix quelconque : il se fait aussitôt le hérault de la vérité. Il n'a pas besoin qu'on le catéchise, comme le gardien de la prison. Ne l'avez-vous pas entendu? Il annonce Dieu, il proclame sa puissance : J'ai vérifié, dit-il, et je confesse que votre Dieu est le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs; car il a fait descendre son ange et il vous a délivrés du feu. Que dire encore? Ce n'est pas un gardien seul, c'est une immense multitude qui reçoit l'enseignement par la lettre royale, par la vue même des faits. Que le roi n'eût pas commis un mensonge, c'était évident pour tous; il n'eût pas voulu rendre un pareil témoignage à des captifs, en se rabaissant lui-même; il n'eût pas voulu encourir une telle réputation de folie. Si ce n'eût donc pas été là une vérité palpable, jamais il n'eût écrit une semblable lettre, contre laquelle pouvaient s'élever tant de témoins. Voilà quelle est la puissance des chaînes, la puissance des hymnes sacrées dans la tribulation. Ces enfants ne perdirent pas courage, ne tombèrent pas dans l'abattement; c'est même alors qu'ils montrèrent le plus d'ardeur et d'allégresse. Ils furent heureusement inspirés.

Nous n'avons plus qu'une question : Pourquoi les chaînes des prisonniers furent-elles détachées, et le feu dévora-t-il ceux qui avaient

Pourquoi le feu dévora les barbares qui avaient jeté les enfants dans la fournaise.

jeté les enfants dans la fournaise? Il fallait au roi cette leçon; car les exécuteurs de ces ordres n'étaient pas aussi coupables que lui. Ce sont eux néanmoins qui périssent? Sans doute; mais la chose n'exige pas une grande discussion. C'étaient là des impies, et la mort dont ils étaient dignes servait à mieux faire ressortir le miracle, en démontrant la puissance du feu : s'il dévora de la sorte ceux qui se trouvaient dehors, comment laissa-t-il intacts ceux qui se trouvaient dedans? n'était-ce pas manifester la puissance divine? Ne soyez pas surpris, si j'ai mis un roi en parallèle avec un geôlier; sa conduite avait été la même, l'un n'était pas en réalité plus illustre que l'autre, l'événement leur fut également avantageux. Revenons à ce que je disais : c'est dans les tribulations, sous le poids des chaînes, que les justes montrent surtout leur énergie. Souffrir quelque chose pour le Christ, c'est la plus douce des consolations.

Voulez-vous que je vous rappelle une autre prison encore, que de ces fers nous passions à d'autres fers? Lesquels choisiriez-vous, ceux de Jérémie, ceux de Joseph ou ceux de Jean? Rendons grâces à la chaîne de Paul : que de pareilles enceintes elle ouvre à notre parole! Prenons les fers de Jean. Et celui-là aussi fut enchaîné pour le Christ et pour la loi divine. Mais quoi, resta-t-il inactif dans sa prison? est-ce que du fond de son cachot il n'envoya pas ses disciples dire au Christ : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » *Matth.*, XI, 3. Il y enseignait donc encore, ne laissant jamais ralentir son zèle. Jérémie ne prophétisa-t-il pas la captivité de Babylone, faisant tout ce qui dépendait de lui jusque sur la terre étrangère? Que dirons-nous de Joseph? ne fut-il pas treize ans dans les chaînes? Il n'eut garde d'oublier alors la vertu. Un mot sur les liens d'un seul autre, et nous mettrons fin à ce discours. Notre-Seigneur fut aussi lié, lui qui a délivré le monde des liens du péché. Elles étaient liées ces mains qui avaient accompli tant d'œuvres admirables. « Après l'avoir garrotté, dit l'Evangile, ils le menèrent chez Caïphe. » *Matth.*, XXVI, 57. Oui, l'auteur de tant de miracles fut garrotté

Au souvenir de telles leçons, ne nous livrons jamais à la tristesse; serions-nous même enchaînés, réjouissons-nous. Sommes-nous libres, vivons comme étant dans les fers. N'avez-vous pas vu quel bien c'est qu'une chaîne? Sachant tout cela, rendons à Dieu d'universelles actions de grâces, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.

HOMÉLIE IX.

« Je vous conjure donc, moi qui suis enchaîné pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de votre vocation, en toute humilité et mansuétude, avec longanimité, vous supportant les uns les autres dans la charité, ayant soin de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. »

1. L'admirable puissance de la chaîne de Paul est manifeste, et d'autant plus qu'elle éclate par des prodiges. Ce n'est donc pas sans raison, comme il le semblerait d'abord, qu'il la met en avant, ce n'est pas en vain; il veut surtout être couvert de confusion. Et que dit-il? « Je vous conjure donc, moi qui suis enchaîné pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de votre vocation. » Comment encore? « En toute humilité et mansuétude, avec longanimité, vous supportant les uns les autres dans la charité. » Ce n'est pas d'être enchaîné simplement qui est une grande chose, c'est de l'être pour le Christ. C'est ce que dit l'Apôtre : « Enchaîné pour le Seigneur; » c'est bien le Christ dont il parle. Rien n'est comparable à cet honneur. La chaîne nous enlève aux projets que nous avions déjà formés, elle agit sur nous d'une manière irrésistible, nous sommes entraînés malgré nous; mais non, c'est de notre pleine et libre volonté. Que ne puis-je vous entretenir sans cesse de la chaîne de Paul! Ne vous laissez pas aller à l'indolence; je veux encore aborder une question que beaucoup soulèvent : Si les tribulations sont un bien, comment l'Apôtre, se défendant au tribunal d'Agrippa, a-t-il pu dire : « Plût à Dieu qu'il ne s'en fallût ni de beaucoup ni de peu que vous et tous ceux qui m'entendent ne fussiez tels que je suis, moins ces chaînes? » *Act.*, XXVI, 29. Il n'entend certes pas exprimer un sentiment de répulsion, loin de là; car, s'il croyait la chose

repoussante, il ne se glorifierait pas de ses fers, de ses prisons et de tant d'autres épreuves; il n'aurait pas écrit : « Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités. » II *Cor.*, XII, 9. Eh quoi, ne laisse-t-il pas entendre en quelle haute estime il tient les fers? De même qu'il disait écrivant aux Corinthiens : « Je vous ai donné du lait, et non une nourriture solide, que vous ne pouviez pas encore supporter; » I *Cor.*, III, 2; de même dans cette circonstance les auditeurs de Paul ne pouvaient pas comprendre ce qu'il y a de bien, de noblesse et d'utilité dans les chaînes. De là cette restriction : « Moins ces chaînes. » Ecrivant aux Hébreux, il ne parle plus de même, il les exhorte à partager les fers des prisonniers.

Quant à lui, son bonheur était dans les chaînes, il les portait avec joie, il courait à la prison se confondre avec ceux qui l'habitaient. Grande est la puissance de la chaîne de Paul : ce spectacle remplace tous les spectacles, voir Paul enchaîné, le voir ainsi sortir de la prison. Mais le contempler assis dans son cachot même, sous le poids de ses fers, n'est-ce pas une joie supérieure à toute autre? quel prix n'y attacherais-je pas? Voyez-vous les empereurs et les consuls sur un char splendide, couvert d'or, entourés de satellites, dont tout l'appareil est également d'or, les lances, les boucliers, les costumes, et dont les chevaux mêmes étincellent de l'éclat de l'or? Ah! combien le premier spectacle est plus doux que ce dernier! J'aimerais incomparablement mieux voir une fois Paul sortant de sa prison avec ses chaînes, que mille fois ces maîtres du monde au milieu de leur brillant cortége. Pourriez-vous compter les anges qui le précédaient, quand on le faisait sortir ainsi? Que je ne vous trompe pas, je vais vous le démontrer par un exemple tiré des anciens temps.

Le prophète Elisée, vous savez sans doute de qui je veux parler, alors que le roi de Syrie faisait la guerre au roi d'Israël, dévoilait et mettait au grand jour tout ce que ce premier méditait en secret avec ses conseillers intimes; assis dans sa maison, il ruinait les projets du monarque, et ne laissait pas les Israélites tomber dans les piéges qui leur étaient tendus. Le roi s'en indignait, il était dans une cruelle inquiétude, ne pouvant pas savoir qui divulguait toutes ses pensées et rendait vaines toutes ses manœuvres. Pendant qu'il était plongé dans cette anxiété, se livrant à d'inutiles recherches, un de ses satellites lui dit qu'il y avait à Samarie un prophète nommé Elisée, qui ne laissait rien subsister des pensées royales, et mettait tout à découvert. Le roi crut alors qu'il tenait tout dans sa main; mais on ne saurait être plus misérable. Voyez, en effet : il aurait dû concevoir pour cet homme la plus grande admiration, le respecter et l'honorer, reconnaissant en lui cette merveilleuse puissance de pénétrer tous ses secrets, sans quitter sa propre maison, malgré la grandeur de l'éloignement, uniquement par lui-même; mais, au lieu d'agir ainsi, se laissant transporter et dominer par la colère, il réunit cavaliers et fantassins qu'il envoya s'emparer du prophète. Elisée avait un disciple encore novice dans la prophétie et qui n'avait pas été jusque-là favorisé de ces sortes de révélations. Les soldats approchent comme pour l'enchaîner, et surtout pour enchaîner le prophète. Voici de nouveau les fers devant nous; que ferai-je? le discours ne peut échapper à ce réseau. Revenons cependant au disciple : voyant cette troupe de soldats, il fut hors de lui-même, tremblant de frayeur, il courut vers son maître, pour lui annoncer ce qu'il appelait un malheur, un péril inévitable. Le prophète sourit de la frayeur de son disciple, lui déclarant qu'elle était sans objet et l'exhortant à reprendre confiance. Celui-ci n'était pas persuadé à cause de son imperfection; frappé de ce qu'il avait vu, il était toujours sous le coup de la crainte. Que fit alors le prophète? « Seigneur, ouvrez les yeux de cet enfant, dit-il, et qu'il voie nos défenseurs l'emportant en nombre sur nos ennemis. » IV *Reg.*, VI, 17. Et soudain il aperçoit toute la montagne où le prophète habitait alors couverte de chevaux et de chars enflammés. Or, ce n'était pas là autre chose que les armées angéliques.

2. Si, pour cela seulement, Elisée se trouvait entouré d'une pareille défense, que devait-il en

être de Paul? Le prophète David le dit de même : « L'ange du Seigneur placera son camp autour de ceux qui le craignent ; » et plus loin : « Ils t'enlèveront dans leurs mains, pour que ton pied ne heurte jamais contre la pierre. » *Ps.* XXXIII, 8 ; XC, 12. Et que dis-je, les anges? le Seigneur lui-même l'attendait à sa sortie. Il n'était pas aperçu d'Abraham, il n'était pas avec lui de la même manière; mais voici ce qu'il avait promis : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.*, XXVIII, 20. Se découvrant ensuite à Paul, il disait : « Sois sans crainte, parle; car je suis avec toi, et personne ne pourra t'assaillir et te nuire. » *Act.*, XVIII, 9. Se plaçant encore devant lui dans un songe, il l'exhortait ainsi : « Aie confiance; comme tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, il faut que tu me rendes témoignage à Rome. » *Ibid.*, XXIII, 11. Toujours, à la vérité, les saints se montrent admirables, et la grâce déborde de leur cœur ; mais c'est surtout quand ils courent des dangers, quand ils reçoivent des chaînes pour le Christ. Un vaillant soldat, qu'on aime à considérer en toute circonstance, brille spécialement dans un jour de bataille, quand il se tient à côté de son roi : représentez-vous de même l'Apôtre, autant qu'il est permis de se le représenter enseignant dans les fers.

Laissez-moi vous dire une pensée qui se présente en ce moment à mon âme. Le bienheureux martyr Babylas fut enchaîné comme l'avait été Jean, et pour la même cause, pour avoir repris un monarque prévaricateur. En mourant, il recommanda qu'on ensevelît ses fers avec son corps, qu'on déposât son corps enchaîné dans la tombe, et jusqu'à ce jour, la chaîne repose avec la cendre : c'est à ce point qu'il désirait porter des fers pour le Christ. « Le fer a traversé son âme, » a dit le Prophète parlant de Joseph. *Ps.* CIV, 18. Des femmes même ont fait l'expérience des fers. — Mais nous n'avons pas, nous, à les subir. — Ce n'est pas non plus ce que je vous demande, le temps ne le comporte pas. N'enchaînez pas vos mains, enchaînez votre âme. Il y a d'autres fers ; et ceux qui les repoussent les subiront les premiers. Ecoutez la parole du Christ : « Liez ses mains et ses pieds. » *Matth.*, XXII, 13. A Dieu ne plaise que nous expérimentions un jour de pareils liens, et pour cela puissent ceux dont nous avons parlé être sans cesse présents à notre âme. C'est dans ce sentiment que l'Apôtre disait : « Moi qui suis enchaîné pour le Seigneur, je vous conjure de marcher d'une manière digne de votre vocation. » *Ephes.*, IV, 15. Le Christ est notre tête, a-t-il encore dit. Il nous a ressuscités et nous a fait asseoir avec lui dans les hauteurs célestes, alors que nous étions ennemis et coupables d'une infinité de maux.

Saint Babylas fut chargé de chaînes comme saint Jean.

Grande est notre vocation et grand en est l'objet, non-seulement par ce dont elle nous sépare, mais aussi par le but qu'elle nous propose et par la manière dont elle nous y conduit. Comment marche-t-on dignement? « En toute humilité. » On est digne quand on est humble ; c'est là le fondement de toute vertu. Si vous êtes humble, si vous songez à ce que vous étiez quand Dieu vous appela, le souvenir sera pour vous un mobile dans la pratique du bien. Ni les chaînes ni rien de ce que j'ai dit ne doit vous être un motif d'orgueil; sachant que tout vient de la grâce, vous vous abaissez intérieurement. Celui qui est humble devient un serviteur plein de droiture et de reconnaissance. « Qu'avez-vous demandé, dit l'Apôtre, que vous ne l'ayez reçu? » I *Cor.*, IV, 7. Entendez-le disant encore : « J'ai travaillé plus qu'eux tous; mais non, ce n'est pas moi, c'est la grâce de Dieu avec moi. » *Ibid.*, XV, 10. « En toute humilité. » Il ne suffit pas qu'elle soit dans les paroles ou dans les actions seules, il faut qu'elle respire dans toute notre vie. Vous ne devez pas être humble envers l'un, arrogant envers l'autre : se montrer le même envers tous, amis et ennemis, grands et petits, c'est l'humilité véritable. Soyez humble surtout dans vos bonnes actions. Ecoutez le divin Maître : « Heureux les pauvres en esprit; » *Matth.*, V, 3; c'est la première base qu'il établit. De là cette doctrine : « En toute humilité, mansuétude et patience. » Il peut arriver qu'un homme soit humble, mais d'un caractère emporté, il n'en retire alors aucun avantage, puisque souvent il perd tout dans un accès de colère. « Vous supportant les uns les autres dans la charité. » Et comment est-il possible de supporter le

caractère irascible, l'esprit médisant? On vous a dit par quel moyen : « Dans la charité. » Si vous ne supportez pas votre frère, comment Dieu vous supportera-t-il? si vous êtes intolérants entre serviteurs, pouvez-vous espérer la tolérance du maître? Où règne la charité, tout est possible. « Ayant soin de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. » Liez vos mains par la modération et la réserve. Voilà qu'il reparaît ce beau nom de lien et de chaîne; nous l'avions laissé de côté, et de lui-même il revient s'offrir à nous. Il était beau dans sa première signification, il ne l'est pas moins dans la seconde; et celle-ci naît de celle-là. Attachez-vous à votre frère; ils supportent tout aisément ceux qui sont liés ensemble par la charité. Attachez-vous à lui, et qu'il s'attache à vous : deux choses qui sont également en votre pouvoir; car, si je veux faire de quelqu'un mon ami, je le puis sans peine. « Vous appliquant avec soin, » a dit l'Apôtre, déclarant par là que ce n'est pas une œuvre vulgaire, un coup de hasard, « vous appliquant à conserver l'unité de l'esprit. »

3. Que faut-il entendre par cette unité? Il y a dans le corps un esprit qui maîtrise et gouverne tout, qui fait l'unité de l'action dans la diversité des membres : il en est de même ici. Le même esprit nous est donné pour unifier des êtres qui diffèrent tant de race et de mœurs. Le vieillard et le jeune homme, le pauvre et le riche, l'enfant et l'adolescent, la femme et l'homme, toutes les âmes forment un seul tout, d'une manière encore plus parfaite que s'il n'y avait là qu'un seul corps. C'est une parenté supérieure à toute autre, c'est la plus haute expression de l'unité. L'union des âmes est d'autant plus réelle qu'elle est plus simple, toutes étant formées sur un seul type. Comment est-elle conservée? « Par le lien de la paix. » Impossible qu'elle existe dans les inimitiés et les dissensions. « Dès qu'il y a parmi vous des querelles, des jalousies et des divisions, n'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas selon l'homme? » I *Cor.*, III, 3. Lorsque le feu tombe sur des bois secs, il en fait une seule masse ardente; s'il rencontre des bois humides, il n'agit pas, il ne peut plus nuire : encore ici, même chose. Ce n'est pas avec de froids éléments que l'union est produite, et l'action de la chaleur doit être secondée. Par là, le feu de la charité redouble. Le but de l'Apôtre est de nous unir par le lien de la paix. Voulez-vous, semble-t-il dire, vous attacher véritablement à un autre, vous ne le pourrez pas, si vous ne l'attachez lui-même à vous; du moment où vous formez un double lien, cette liaison est nécessairement faite. Il veut aussi que tous soient attachés entre eux, que non-seulement ils vivent en paix et qu'ils s'aiment, mais encore qu'ils ne forment tous qu'une seule âme. Admirable est ce lien : il nous unit les uns aux autres, et nous unit avec Dieu. Ce lien ne blesse nullement les mains qui le portent et n'en arrête pas le mouvement; il les rend plus libres, il étend la sphère de leur action, il fait que les hommes enchaînés sont animés d'un plus grand courage pour les autres.

Le fort portant les mêmes liens que le faible, soutient celui-ci, le met à l'abri de la mort; il communique son ardeur au lâche; car il est écrit : « Le frère soutenu par son frère est comme une ville fortifiée. » *Prov.*, XVIII, 19. Rien n'arrête une telle chaîne, ni la longueur des chemins, ni le ciel, ni la terre, ni la mort, rien au monde; elle est plus forte que tout, elle domine tout : consacrée par une âme seule, elle est capable d'embrasser un nombre incalculable d'âmes. Ecoutez le langage de Paul : « Vous n'êtes pas à l'étroit dans vos propres entrailles. Et vous aussi, dilatez-vous. » II *Cor.*, VI, 12. Qu'est-ce donc qui peut affaiblir cette chaîne? L'amour des biens temporels, la vaine gloire et les autres choses semblables : voilà ce qui dissout et divise. Comment prévenir donc la division? En faisant disparaître ces obstacles, si bien qu'on n'ait plus à souffrir de ce qui ruine la charité. Entendez la doctrine du Christ. « Quand abondera l'iniquité, la charité d'un grand nombre se refroidira. » *Matth.*, XXIV, 12. Rien n'est contraire à la charité comme le péché, non-seulement à celle qui regarde Dieu, mais encore à celle qui regarde le prochain. On me dira peut-être : Comment les voleurs ont-ils la paix entre eux? — Et quand l'ont-ils, je vous prie? n'est-ce pas précisément quand ils n'agissent

plus en voleurs? Si, lorsqu'il s'agit d'un partage, ils n'observent pas les lois d'une sorte de justice, en accordant à chacun ce qui lui revient, vous les verrez aussitôt se quereller et se battre. Ainsi donc impossible de trouver la paix dans le mal; on la trouve partout où les hommes vivent dans la justice et la vertu? — Mais les rivaux ont-ils la paix? — En aucune façon; et de qui voulez-vous que je parle? Un avare n'aura jamais la véritable paix avec un avare; s'il n'existait pas entre eux un certain droit, une justice spéciale, la race aurait bientôt disparu. Supposez deux bêtes féroces poussées par la faim; si rien ne se présente qu'elles puissent dévorer, elles se dévoreront entre elles : il en sera de même des avares et de tous les méchants. Non, point de paix possible sans la pratique de la vertu. Formons, s'il vous plaît, une seule république de tous les avares, et qu'ils soient tous égaux; que personne là ne condamne l'injustice, et que tous la commettent : une telle république peut-elle subsister? Non certes. Les adultères auraient-ils la paix? Pas davantage, vous n'en verrez pas deux d'accord. La cause de ce désordre, c'est donc bien le refroidissement de la charité; mais par contre, si la charité s'est refroidie, cela tient au débordement de l'iniquité. C'est la source de l'égoïsme, et par là même de l'isolement, de la séparation, du démembrement et de la ruine. La vertu produit des effets tout opposés : celui qui la pratique est au-dessus des choses d'ici-bas. Quelque nombreux que soient les pauvres, ils peuvent toujours vivre en paix; tandis que les avares ne l'auront jamais, ne seraient-ils que deux.

De la charité résulte la vertu, de la vertu résulte la charité.

4. Concluons : si nous sommes vertueux, la charité ne s'amoindrira pas; de la charité résulte la vertu, et de la vertu la charité. Comment? je vais le dire. L'homme vertueux n'estime pas la richesse plus que l'amitié, ne cherche pas la vengeance, ne blesse ni n'injurie le prochain, supporte tout avec générosité. Voilà d'où la charité résulte; mais elle en est aussi le principe : l'action est réciproque. Que de la vertu résulte la charité, on le voit par cette parole : « Quand abondera l'iniquité, la charité se refroidira. » Que la vertu provienne aussi de la charité, cette autre parole le démontre : « Celui qui aime le prochain accomplit toute la loi. » *Rom.*, XIII, 8. Il faut donc l'une de ces deux choses, ou l'amour réciproque, ou la solide vertu. Quand on a l'une, on acquiert nécessairement l'autre. En sens inverse, qui ne sait pas aimer fera le mal, et qui fait le mal ne sait pas aimer.

Aspirons donc à la charité de toutes nos forces; c'est un préservatif qui nous met à l'abri de tout mal. Lions-nous de cette chaîne. Qu'il n'y ait en nous aucune fraude, aucune supercherie; rien de semblable ne se rencontrera avec l'amitié. C'est ce que dit également un autre sage : « A l'égard d'un ami, eussiez-vous dégainé le glaive, ne désespérez pas : car le retour est possible : à l'égard d'un ami, eussiez-vous déjà ouvert la bouche, ne pensez pas que tout soit perdu; il y a la réconciliation, après l'outrage, la révélation des secrets et la blessure faite. » *Eccli.*, XXII, 26, 27. Vous l'entendez, ce qui fait qu'un ami prend la fuite, c'est la révélation des secrets; mais, si nous sommes tous amis, les secrets ne sont plus nécessaires. On n'a pas de secret pour soi-même, on ne peut se rien cacher : il en est de même des amis. Par conséquent, les secrets ayant cessé d'être, c'est une cause de division supprimée. Si nous avons des secrets, c'est uniquement parce que nous ne nous fions pas à tout le monde : ils proviennent donc du refroidissement de la charité. Et pourquoi ce mystère? voulez-vous faire tort au prochain, lui cachez-vous le bien pour qu'il ne le partage pas? Là n'est pas le motif de votre conduite. Vous rougissez, preuve que vous n'avez pas de confiance. Si la charité régnait, les secrets ne seraient pas trahis, on n'entendrait plus même une offense. Et quel est celui, dites-moi, qui jamais injuria son âme? Si le reproche avait lieu, ce serait pour un bien. Nous faisons certes des reproches aux enfants, quand nous devrions les dévorer de baisers. Le Christ lui-même semblait outrager les villes, quand il désirait le plus les sauver de l'outrage : « Malheur à toi, Corozaïn, malheur à toi, Bethsaïde! » *Luc.*, X, 13. Rien ne peut autant

frapper notre âme, ni mieux l'exciter, ni la relever d'une manière plus sûre, quand elle gît abattue.

Ne nous adressons pas réciproquement d'inutiles reproches. Eh quoi, est-ce par intérêt que vous commettrez une offense? Nullement; car ce que vous possédez appartient à tout le monde. Est-ce en vue du péché? Pas davantage; vous le corrigeriez plutôt. L'Apôtre parle « d'une blessure dissimulée. » I *Cor.*, XIV, 1. Quoi! veut-on se tuer soi-même? Qui le voudrait? Assurément personne. Encore une fois, embrassons la charité. Remarquez cette expression, elle dit tout autre chose que celle-ci : Aimons. Elle implique un plus grand zèle. La charité disparaît si vite, il est si facile de la chasser, elle rencontre tant d'obstacles dans la vie! C'est en la poursuivant que nous l'arrèterons dans sa fuite, que nous la ramènerons à nous. La divine charité a rattaché la terre au ciel; la divine charité a fait asseoir l'homme sur le trône royal; la divine charité a fait que Dieu s'est montré sur la terre; la divine charité a transformé le souverain Maître en esclave : par elle, le bien-aimé s'est livré pour les ennemis, le fils pour les étrangers, le maître pour les serviteurs, Dieu pour l'homme, celui qui possédait la liberté pour ceux qui l'avaient perdue. Elle ne s'est pas arrêtée là, elle nous appelle à de plus grandes choses : non-seulement elle nous délivre des maux passés, mais encore elle nous promet les biens les plus précieux. Après avoir pour tout cela témoigné notre reconnaissance à Dieu, adonnons-nous sans réserve à la pratique de la vertu, et par-dessus tout accomplissons avec une ardeur infatigable les œuvres de la charité, pour que nous soyons jugés dignes d'obtenir les biens promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

« Un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une même espérance dans votre vocation. »

1. Quand le bienheureux Paul exhorte à quelque chose de grand, lui si sage et si dégagé de la matière, il fait descendre son exhortation du ciel; et c'est une leçon qu'il a reçue du Seigneur. Entendez comme il parle plus loin : « Marchez dans la dilection, comme le Christ nous a donné la sienne et s'est livré lui-même pour nous; » *Ephes.*, V, 2; et dans une autre épître : « Ayez en vous les sentiments qui furent dans le Christ Jésus, lequel, ayant la nature divine, n'a pas jugé commettre une usurpation en se déclarant égal à Dieu. » *Philip.*, II, 5, 6. Voilà ce que fait ici l'Apôtre, sachant bien que la grandeur des exemples proposés est ce qui stimule le plus le désir et le zèle. Que dit-il donc pour nous engager à l'unité? « Un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une même espérance dans votre vocation; un seul Seigneur, une foi seule, un baptême seul. » Que faut-il entendre par ce corps unique? Les fidèles répandus dans tout l'univers, ceux qui furent et ceux qui seront. Ceux même qui vécurent avant le Christ, et dont la vie fut pure, appartiennent à ce corps. Pour quelle raison? C'est qu'ils ont eux aussi connu le Christ. Qui nous l'assure? Lui-même quand il dit : « Abraham votre père a tressailli pour voir mon jour; il l'a vu, et il a été dans la joie... Si vous aviez foi en Moïse, vous croiriez dès lors en moi; car il a écrit de moi, ainsi que les prophètes. » *Joan.*, VIII, 56; V, 46. Ils n'auraient pas écrit touchant quelqu'un dont ils n'auraient rien su; le connaissant, ils l'ont adoré. Eux aussi rentrent donc dans le corps. Le corps n'est pas séparé de l'esprit; car il ne serait plus un corps. Nous avons coutume de dire, pour exprimer la suite et l'accord de plusieurs choses : elles font un corps.

Du reste, nous ne concevons pas l'unité du corps sans l'unité de la tête. Mais, dès qu'il existe une tête et un corps, celui-ci se compose L'unité du corps n'existe pas sans l'unité de la tête

de divers membres, les uns élevés, les autres inférieurs, sans toutefois que les premiers dédaignent les seconds, ou que ceux-ci portent envie à ceux-là. Tous n'ont pas le même usage, et leurs fonctions sont subordonnées à la nécessité ; or, comme cette nécessité pèse sur tous et sur chacune de leurs fonctions, tous sont également honorables. Il en est cependant qui sont supérieurs aux autres : ainsi, la tête domine sur tout le reste du corps, parce qu'elle réunit tous les sens et que là réside l'empire de l'âme ; de plus, sans la tête, la vie ne peut pas exister, au lieu que beaucoup ont vécu longtemps, après qu'on leur avait coupé les pieds. La tête l'emporte sur les autres membres, non-seulement par sa position, mais encore par l'action et par le rang. Pourquoi le dis-je ? Il y en a beaucoup dans l'Eglise qui cherchent à dominer, comme la tête, qui portent leurs regards vers le ciel, remplissant en quelque sorte l'office des yeux ; ils se tiennent loin de la terre et ne veulent y participer en rien : les autres tiennent la place des pieds et foulent la terre, mais ce sont là des pieds sans infirmité. On ne fait pas un crime aux pieds de fouler la terre, pourvu qu'ils ne courent pas au mal, selon l'expression du prophète : « Leurs pieds courent au mal. » *Isa.*, LIX, 7. Il ne faut donc pas que les yeux s'enorgueillissent et méprisent les pieds, ni que ceux-ci portent envie à ceux-là ; car les uns et les autres perdraient ainsi leur propre beauté, et n'auraient plus le libre exercice de leur fonction et leur utilité. Belle leçon : celui qui veut nuire au prochain commence par se nuire. Que les pieds refusent de porter la tête quand il est nécessaire de sortir, ils causent leur propre perte par l'inaction et l'immobilité ; que la tête, à son tour, ne prenne aucun soin des pieds, et c'est sur elle que le mal retombera d'abord. La raison veut que ces membres ne luttent pas les uns contre les autres, et l'ordre de la nature ne l'exige pas moins.

Comment est-il possible, me direz-vous, que l'homme ne s'élève pas contre l'homme? L'ange ne le peut pas, il ne s'élève pas contre l'archange ; la brute ne peut pas non plus s'élever par la pensée au-dessus de moi ; mais, quand la nature est digne d'un égal honneur, quand les dons sont les mêmes, ainsi que les droits et les avantages, comment ne s'élèverait-on pas contre celui qui domine ? — C'est précisément à cause de cela que vous ne devez pas vous élever contre le prochain. Si tout nous est commun, si l'un n'a rien de plus que l'autre, d'où viendrait l'orgueil ? Nous sommes de la même nature, tous composés d'une âme et d'un corps, nous respirons le même air, nous avons la même nourriture ; sur quoi baser de folles prétentions ? Mais être en état par la vertu de surpasser les puissances incorporelles, voilà qui pourrait inspirer de l'arrogance. Je me trompe cependant ; ce n'est pas là de l'arrogance. Pour moi, c'est avec un plein sentiment de mon droit que je méprise le démon et que je le foule à mes pieds. Voyez avec quelle noble fierté le traitait l'Apôtre : alors même que le démon disait de lui de grandes choses, publiait ses prodiges, Paul l'arrêtait, et n'acceptait pas même de lui un témoignage favorable. Une pauvre servante, possédée de l'esprit de Python, s'écriait : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, ils vous annoncent le chemin du salut ; » *Act.*, XVI, 17 ; Paul lui fait de vifs reproches et lui ferme impitoyablement la bouche. Ailleurs encore il écrit : « Dieu broiera satan sous vos pieds, et dans peu. » *Rom.*, XVI, 20. La différence de nature fait-elle là quelque chose ?

2. Non, elle ne fait rien, vous le voyez ; tout dépend du libre arbitre ; et par l'usage qu'ils en ont fait, les démons sont tombés au-dessous de tous les êtres. — Je ne m'élève pas contre l'ange, dira-t-on, je sais trop bien la supériorité qu'il a sur moi. — Eh bien, vous ne devez pas plus vous élever contre l'homme que contre l'ange. A la vérité, l'ange diffère de vous par nature, ce qui n'est pour lui ni mérite ni démérite ; mais l'homme diffère de l'homme par l'énergie de sa volonté, sinon par nature ; l'ange se trouve aussi parmi les hommes. Si vous ne vous élevez donc pas contre les anges, à bien plus forte raison ne devez-vous pas vous élever contre les hommes qui sont devenus anges sans changer de nature. Dès que l'homme

vertueux devient un ange ici-bas, il l'emporte sur vous en bonté beaucoup plus que l'ange lui-même. Pourquoi ? Ce que celui-ci possède par nature, celui-là l'acquiert par la générosité de ses efforts : l'ange s'éloigne de vous par le lieu même qu'il habite, étant citoyen du ciel ; tandis que l'homme demeure avec vous sur la terre, et vous est un sujet d'émulation. Je maintiens même en cela sa supériorité, car vous savez ce que dit l'Apôtre : « Notre conversation est dans les cieux. » *Philipp.*, III, 20. Pour vous convaincre de cette supériorité, songez où réside notre tête ; elle est sur le trône royal, et, par la distance qui nous sépare de ce trône, nous mesurons celle qui nous sépare de l'homme vertueux. — Mais je le vois dans les honneurs, me direz-vous encore, et je me sens stimulé par la jalousie. — Voilà ce qui trouble et bouleverse tout, dans le monde d'abord, et puis même dans une infinité d'Eglises. Si des vents impétueux et contraires se précipitent dans un port jusque-là tranquille, ils le rendent mille fois plus dangereux que les écueils et les détroits : ainsi l'amour de la vaine gloire, quand il vient à se déchaîner, jette tout dans un complet désordre.

Il vous est arrivé de voir l'incendie de vastes édifices : vous avez vu comment la fumée monte vers le ciel ; et personne ne s'avance pour arrêter le fléau, chacun s'occupe de lui-même, de telle sorte que le feu n'est nullement enrayé dans son œuvre de destruction ; souvent toute la ville est là formant le cercle, de nombreux spectateurs et point d'auxiliaires ; tous sont là dans une complète inaction, ne levant la main que pour montrer aux derniers venus, soit les langues de feu qui sortent par les fenêtres, soit les poutres qui s'abîment dans le brasier, quand ce n'est pas l'ensemble de celles sur lesquelles reposait l'édifice qui vont joncher le sol de leurs débris. Il y a cependant des hommes intrépides et sachant braver le danger ; ils approchent avec audace du théâtre de l'incendie, non pour porter secours, par exemple, et combattre le fléau, mais pour avoir un plus beau spectacle, pour contempler les choses de plus près, et voir ce que les autres ne voient pas. Si la maison était riche et splendide, le spectacle est encore plus émouvant et paraît plus lamentable. Dans le fait, c'est une chose terrible à voir : les chapiteaux des colonnes réduits en cendre, les colonnes elles-mêmes abattues, les unes par l'action du feu, les autres par la main des hommes, de ceux mêmes qui les ont élevées, s'il en est qui tentent d'arrêter l'incendie. On aperçoit les images qui faisaient l'ornement du palais tant qu'elles étaient protégées par la toiture, maintenant à découvert, se dressant parmi les ruines, étrangement déformées. Qui pourrait décrire les richesses entassées dans l'intérieur, les tissus d'or, les meubles d'argent ? Ces appartements intérieurs où pénétraient seuls le maître et la maîtresse de maison, où se trouvaient renfermés les riches vêtements, les parfums et les pierres précieuses, dès que le feu survient, tout se dévoile ; les esclaves qui servent aux bains, les balayeurs de rue, les vagabonds et tous les autres y plongent le regard : tous ces trésors cachés ne sont plus qu'un mélange d'eau, de feu, de fange, de cendres et de bois à demi-consumés.

Dans quel but ai-je étalé sous vos yeux une pareille image ? Je n'ai pas voulu simplement décrire une maison incendiée ; car que m'importe ? J'ai voulu dérouler devant vous le tableau des maux de l'Eglise, autant qu'il était possible de les retracer. Oui, l'Eglise est comme dévorée par l'incendie, ou bien on dirait que le feu du ciel en a frappé le faîte, et personne n'en est ému : la maison paternelle brûle, et nous dormons d'un profond et léthargique sommeil. Quel est néanmoins celui que le feu n'atteint pas ? quelles figures dressées dans l'Eglise a-t-il épargnées ? L'Eglise est-elle autre chose qu'un édifice dont nos âmes forment les éléments ? Toutes les parties de cette maison ne sont pas également honorables ; des pierres qui la constituent, les unes brillent et resplendissent, les autres restent dans l'obscurité, quoique de beaucoup plus estimables peut-être. On peut distinguer là ceux qui tiennent la place de l'or rayonnant sur les poutres ; plusieurs sont là comme des statues qui décorent

le temple et d'autres comme les colonnes qui le soutiennent. Il est des hommes, en effet, qu'on désigne sous le nom de colonnes, non-seulement parce qu'ils en ont la solidité, mais encore parce qu'ils sont pleins de grâce, et que leur tête rayonne aussi de l'éclat de l'or. On y peut voir enfin la multitude qui forme en quelque sorte le vaste parvis, l'enceinte et les vestibules; la multitude nous apparaît aussi comme les pierres dont les murs sont composés.

3. Ce n'est pas assez, il faut aborder un plus glorieux symbole. Ce n'est pas de ces pierres que l'Eglise est bâtie : l'or, l'argent et les pierreries en constituent les assises, l'or est prodigué de toute part. Mais, chose lamentable, le feu de la vaine gloire a passé sur tout cela, la flamme dévorante a tout atteint, personne qui se soit mis à l'abri de ses atteintes. L'incendie nous frappait comme un étonnant spectacle, et nous n'avons su rien faire pour en arrêter les progrès. Si nous avons tenté quelques efforts, qui semblaient un moment en dominer la rage, après deux ou trois jours, une étincelle se dégage de la cendre, envahit tout, ajoutant de nouvelles ruines. Voilà ce qui s'accomplit ici : encore un trait de ressemblance avec ce qui se passe dans les incendies. La cause en est que les appuis des colonnes de l'Eglise nous ont abandonnés; nous qui soutenions le faîte et qui consolidions l'édifice tout entier, nous avons été livrés à la flamme, qui bientôt s'est précipitée sur le reste des murs. Dans les constructions matérielles, quand le feu s'est s'emparé du bois, il s'en est fait une arme pour attaquer la pierre; quand il a rongé les colonnes et qu'il les a jetées à bas, il n'a plus besoin de ruiner autre chose; car, dès que les soutiens de l'édifice sont tombés, il faut nécessairement que tout s'écroule. Tel est le spectacle que nous avons sous les yeux : la flamme a gagné toutes les parties de l'Eglise; nous recherchons les applaudissements des hommes, nous brûlons d'acquérir les honneurs, et nous n'écoutons plus cette parole de Job : « Si, lorsque j'ai péché sans le vouloir, je me suis détourné de la multitude. » *Job*, XXXI, 34. Quelle vertu dans cette âme! Je n'ai pas rougi, dit-elle, de proclamer devant la multitude les péchés que j'avais commis. Un tel homme ne rougissant pas, à combien plus forte raison devons-nous ne pas rougir.

« Dites le premier vos prévarications, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Grande a été la violence du fléau, tout gît à terre, tout est renversé. Nous sommes devenus les esclaves de la vaine gloire, au lieu d'être les serviteurs de Dieu; désormais il nous est impossible de réprimander ceux qui nous sont soumis, étant nous-mêmes consumés de la même fièvre; nous avons besoin d'être guéris, nous à qui la mission était donnée de guérir les autres. Quel espoir de salut reste-t-il, quand les médecins eux-mêmes ont besoin d'un secours étranger? Ce n'est pas en vain que je parle de la sorte, et mes plaintes ne sont pas sans but: nous devrions tous, sans en excepter les femmes et les enfants, nous couvrir de cendres, porter le cilice, multiplier nos jeûnes, et prier Dieu de nous tendre la main et de remédier à nos maux. Oui, l'action de la main de Dieu, de cette main si grande et si puissante, nous est absolument nécessaire. Il faut que notre repentir surpasse celui des Ninivites. « Encore trois jours, s'écriait le prophète, et Ninive sera ruinée. » *Jon.*, III, 4. Terrible prédication, menace effrayante! et comment n'eût-on pas été saisi de terreur en pensant que la ville serait le tombeau de ses habitants et que tous allaient subir le même genre de supplice? Si la perte de deux enfants mourant à la fois et dans la même maison, est un malheur accablant : si Job regarda comme le coup le plus affreux que ses enfants fussent écrasés sous les ruines du même édifice, qu'eût-ce été de voir, non la chute d'une maison ni la mort de deux enfants, mais tout un peuple de cent vingt mille âmes enseveli sous les ruines de la ville?

Vous savez ce qu'il y a là d'effrayant; car nous avons été nous aussi naguère menacés d'un pareil désastre, non par la voix d'un prophète, n'étant pas dignes d'entendre un pareil avertissement, mais par une parole venue de haut et dont le son était plus formidable et plus éclatant que celui de la trompette. Vous

l'avez entendu : « Encore trois jours, et Ninive sera détruite. » Menace qui saisit d'effroi, je le répète. Rien de semblable aujourd'hui. Il n'est plus question de trois jours, ni de la catastrophe d'une ville ; depuis de longs jours l'Église universelle est dans la confusion et dans un profond abattement : tous ses membres sont atteints du même mal, et surtout ceux dont la mission est de diriger les autres, d'où vient que leur mal s'aggrave de la nécessité qui pèse sur eux. Ne vous étonnez donc pas si je vous exhorte à faire plus que ne firent les Ninivites. Je ne me borne pas même à vous prêcher le jeûne ; je vous indique de plus le remède qui sauva cette ville sur le point de succomber. Quel est ce remède ? « Le Seigneur vit que chacun avait abandonné sa mauvaise voie, et lui aussi se répentit du mal qu'il avait déclaré devoir leur faire. » Agissons de même, vous et nous ; renonçons à l'amour des biens matériels et de la vaine gloire; prions Dieu de tendre une main secourable et de relever les membres tombés. Nos craintes ne sont pas les mêmes ; c'étaient alors les pierres et les bois qui devaient s'écrouler, c'étaient les corps qui devaient périr ; aujourd'hui c'est bien autre chose, ce sont les âmes qui sont menacées d'être jetées au feu de la géhenne. Prions, repentons-nous, confessons nos désordres passés, implorons la grâce pour l'avenir; afin que nous soyons jugés dignes d'échapper au monstre prêt à nous dévorer et de rendre grâce au Dieu tout-puissant et miséricordieux. Gloire, empire, honneur au Père, en même temps qu'au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« Un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à la même espérance par votre vocation; un seul Seigneur, une foi, un baptême; un Dieu Père de tous les êtres, qui est sur tous, par tous et en tous. Or, à chacun de nous la grâce a été donnée, selon la mesure de la munificence du Christ. »

1. Paul nous demande, non une charité quelconque, mais une charité qui nous unisse parfaitement, qui nous rende inséparables les uns des autres, qui fasse régner entre nous l'unité qui existe entre les membres d'un même corps. Voilà celle qui accomplit de grandes choses. « Un seul corps, » a-t-il dit, nous montrant par cette image à sympathiser avec le prochain, à ne point envier ses avantages, à nous réjouir avec lui. Après avoir tout renfermé dans cette parole, « et un seul esprit, » ajoute-t-il, nous montrant encore que l'unité de l'esprit résulte de celle du corps, ou bien qu'il est possible que le corps soit un sans que l'esprit le soit, comme il arrive quand on s'unit avec les hérétiques. On pourrait dire aussi qu'il veut amener à la concorde par un sentiment de pudeur, comme s'il tenait ce langage : Ayant reçu le même esprit, vous étant abreuvés à la même source, vous ne devez pas vous désunir. Peut-être veut-il signifier par là le zèle qui doit nous animer. Il ajoute : « Comme vous avez été appelés à la même espérance dans votre vocation. » Cela revient à dire : Dieu vous a appelés aux mêmes biens, il n'a rien donné de plus à l'un qu'à l'autre, il destine à tous l'immortalité, à tous la vie éternelle, à tous une gloire sans fin, à tous la fraternité, à tous l'héritage. Il est devenu la tête de tous, il nous a tous ressuscités et placés avec lui sur le trône. Quand donc vous avez une telle égalité d'honneur dans les choses spirituelles, d'où viennent les révoltes de l'orgueil? est-ce parce que celui-là est riche, et celui-ci fort? N'est-ce pas là vraiment une chose ridicule?

Dites-moi, si le monarque prenait dix hommes, les revêtait tous de la pourpre, les faisait tous asseoir sur le trône royal, accordant à tous des honneurs identiques, l'un d'eux oserait-il reprocher à l'autre d'être plus riche ou plus honoré que lui? Non certes. Et je n'ai pas exprimé toute la vérité : car la comparaison n'est pas tout à fait exacte. Serions-nous égaux dans les cieux, et différerions-nous sur la terre? « Un seul Seigneur, une foi, un baptême; » voilà l'espérance de notre vocation. « Un seul Dieu Père de tous les êtres, qui est sur tous, par tous et en tous. » Celui que vous invoquez est-il supérieur à celui que votre frère invoque? Etes-

vous sauvé par la foi, tandis qu'il ne le serait que par les œuvres? êtes-vous purifié par le baptême, et lui ne le serait-il pas? Loin de nous cette pensée. « Un seul Dieu Père de tous les êtres, qui est sur tous, par tous et en vous tous. » Trois choses : « Sur tous, » au-dessus de toutes les créatures; « par tous, » en vertu de sa providence et de sa direction; « et en vous tous, » dont il fait sa demeure. Les hérétiques prétendent que ce nom s'applique au Fils. Mais s'il exprimait une infériorité, il ne serait pas dit du Père. « A chacun de nous la grâce est donnée. » Où sont alors les différents dons? Cette différence jetait sans cesse les Ephésiens, les Corinthiens et beaucoup d'autres, tantôt dans l'exaltation de l'orgueil, tantôt dans l'abattement de la tristesse et de l'envie. C'est pour cela que l'Apôtre revient constamment à l'exemple du corps; il le pose encore ici, parce qu'il va rappeler la différence des dons spirituels. Il le développe mieux dans son épître aux Corinthiens, par la raison que cette double maladie sévissait particulièrement chez ce peuple : ici c'est en passant qu'il y fait allusion; et voyez de quelle manière. Il n'a pas dit : Selon la foi de chacun, ne voulant pas décourager ceux qui n'avaient pas reçu de grandes faveurs. Comment s'exprime-t-il donc? « Selon la mesure de la munificence du Christ. » Les choses capitales sont communes à tous, le baptême, le salut par la foi, le titre d'enfant de Dieu, la participation au même Esprit. Si maintenant un autre a reçu certains dons spirituels avec plus d'abondance, n'en soyez pas affligé, la peine augmente dans la même proportion; il fut exigé cinq talents de celui qui en avait reçu cinq, celui qui en avait reçu deux n'en rapporta que deux, et sa récompense ne fut pas moindre. C'est par la même considération qu'il console ici son auditeur. « Pour la consommation des saints, va-t-il ajouter, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Jésus-Christ. » Cette pensée le faisait s'écrier ailleurs : « Malheur à moi si je ne prêche pas l'Evangile! » I *Cor.*, IX, 16. Il prend l'apostolat comme exemple de ces dons spirituels; et cette malédiction qu'il prononce contre lui-même a sa cause dans le don qu'il a reçu, tandis que vous êtes à l'abri du danger. « Selon la mesure. » Que signifient ces mots? Que ce n'est pas d'après votre mérite, vu que personne alors n'aurait rien; ce que nous avons tous, est un don gratuit.

2. Mais pourquoi l'un a-t-il plus et l'autre moins? Cela n'a point d'importance, répond-il, cette inégalité n'est rien, du moment où chacun concourt à l'édification. Nous voyons encore là que, si l'un a reçu plus et l'autre moins, ce n'est pas pour lui, mais pour les autres, et selon la mesure déterminée. L'Apôtre disait ailleurs : « Il a disposé les membres, et chacun comme il l'a voulu lui-même. » I *Cor.*, XII, 18. S'il n'en donne pas la raison, c'est pour ne pas accabler l'intelligence de ses auditeurs. C'est pour cela qu'il a dit : « En montant au ciel il a mené captive notre captivité, il a répandu ses dons sur les hommes. » C'est comme s'il disait : Pourquoi vous enorgueillir quand tout revient à Dieu? Le prophète avait dit dans un psaume : « Vous avez reçu des dons pour les hommes; » *Ps.* LXVII, 19; et l'Apôtre a dit : « Il a répandu ses dons sur les hommes; » mais de part et d'autre c'est la même pensée. Elle se développe dans le texte : « Et pourquoi donc est-il monté, si ce n'est parce qu'il est d'abord descendu dans les régions inférieures de la terre? Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, pour accomplir toute chose. » *Ibid.*, 9, 10. En entendant ces paroles, n'imaginez pas un changement de place. Ce que Paul a démontré dans son épître aux Philippiens, il le démontre encore ici. Voulant persuader l'humilité, il a donné le Christ pour modèle; c'est ce qu'il fait encore en disant : « Il est descendu dans les régions inférieures de la terre. » Sans ce dernier trait, c'est en vain qu'il aurait dit : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort. » *Philip.*, II, 8. Son ascension implique son abaissement. Par les régions inférieures de la terre, il faut entendre la mort, et cette locution repose sur les idées communes des hommes; ainsi Jacob disait : « Vous entraîneriez ma vieillesse dans les régions inférieures sous le poids de la douleur; » *Genes.*, XLIV, 29; et le Psalmiste : « Je serai semblable à ceux qui descendent dans la

fosse ; » *Ps.* CXLII, 7 ; il est évident qu'il parle des morts.

Mais pourquoi l'Apôtre s'occupe-t-il ici de cette région ? de quelle captivité s'agit-il ? De celle que le diable faisait peser sur nous : le Christ a réduit le tyran en captivité, et avec le diable la mort, la malédiction, le péché. Quel butin et quelles dépouilles ! « S'il est monté, n'est-ce pas parce qu'il était d'abord descendu ? » Cette parole va droit aux partisans de Paul de Samosate. « Celui qui est descendu est le même qui est monté par-dessus tous les cieux, pour accomplir toute chose. » Il s'est abaissé jusqu'aux dernières régions de la terre, au-dessous plus rien : il s'est élevé sur tous les cieux, plus rien au-dessus. Voilà ce qui manifeste sa puissance et son empire ; tout s'est accompli dès longtemps. « Et lui-même a fait les uns apôtres, les autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres encore pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Jésus-Christ. » Ce que Paul avait dit ailleurs : « Voilà pourquoi Dieu l'a exalté, » *Philip.*, II, 9, vous pouvez le reconnaître : « Celui qui est descendu est le même qui est monté. » De ce qu'il était descendu dans les parties inférieures de la terre, il n'était nullement amoindri, et rien ne l'empêchait de monter au plus haut des cieux ; plus même on s'abaisse, plus on est élevé. Il en est comme de l'eau, plus on la comprime, plus elle monte ; vous atteignez d'autant mieux votre but que vous donnez à votre élan plus d'espace : ainsi de l'humilité. Quand nous parlons des ascensions de Dieu, il faut au préalable supposer ses abaissements ; mais non quand il s'agit de l'homme.

Paul nous montre ensuite la providence et la sagesse du Seigneur. Celui dont les œuvres sont si grandes, nous dit-il, et dont la puissance est infinie, qui pour nous n'a pas refusé de descendre jusqu'à ces régions inférieures, ne distribue pas au hasard les dons spirituels. Ailleurs il déclare en ces termes que l'Esprit saint en est l'auteur : « L'Esprit saint vous a placés comme des évêques pour diriger l'Eglise du Seigneur. » *Act.*, XX, 28. Maintenant il attribue cette action au Fils ; dans un autre passage, à Dieu. Il a dit encore : « Lui-même a placé dans l'Eglise les uns apôtres, les autres prophètes. » I *Cor.*, XII, 28. Voilà comment il s'exprime dans la même épître aux Corinthiens : « J'ai planté, Apollo a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement ; » I *Cor.*, III, 6-8 ; et de plus : « Celui qui plante et celui qui arrose ne font qu'un ; chacun cependant recevra sa propre récompense selon son labeur. » II *Cor.*, III, 6. Même chose ici : qu'importe ce que vous rendez ? vous avez tout reçu. « D'abord les apôtres ; » ceux-là possédaient tous les dons. « Puis les prophètes ; » car il y en avait qui, n'ayant pas la dignité de l'apostolat, étaient favorisés de l'esprit prophétique, comme Agabus. « Puis encore les évangélistes, » qui tous ne couraient pas en divers lieux, et cependant annonçaient l'Evangile, comme Priscille et Aquilas. « Les pasteurs et les docteurs, » à qui tout le peuple était confié. Quoi donc ? les pasteurs et les docteurs étaient-ils d'une condition inférieure ? Et de beaucoup, par rapport à ceux qui s'en allaient prêcher de toute part, eux qui demeuraient fixés dans un même lieu pour exercer leur ministère ; tels étaient Timothée et Tite. On ne peut pas du reste en conclure l'infériorité ou la supériorité d'honneur ; il faut s'appuyer sur une autre épître. C'est l'ordre établi par Dieu, dit l'Apôtre ; n'y contredisez donc pas. Par évangélistes, peut-être veut-il désigner ceux qui ont écrit l'Evangile.

3. « Pour la consommation des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Jésus-Christ. » Voyez-vous quelle puissance ? Chacun travaille à l'édification, au perfectionnement, au ministère. « Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi, à la même connaissance du Fils de Dieu, à la mesure d'âge de l'homme parfait, à la plénitude du Christ. » L'âge désigne ici la gnose parfaite. L'homme est ferme dans ses convictions, les enfants se laissent emporter par leurs mobiles idées : la même chose a lieu parmi les fidèles. « A l'unité de la foi ; » c'est-à-dire, jusqu'à ce que nous ayons démontré qu'une même foi nous éclaire tous. Nous avons tous une même foi, quand nous sommes tous une même chose, quand nous

reconnaissons tous qu'un même lien nous unit. C'est jusque-là qu'il faut travailler, si vous avez reçu quelque grâce spirituelle, afin d'édifier le prochain. Veillez à ne pas vous ruiner vous-même par un sentiment d'envie pour les autres. Dieu vous a fait honneur en vous donnant la mission de les perfectionner. Dans ce but était l'apôtre, dans ce but le prophète, qu'il prophétisât ou qu'il enseignât, et l'évangéliste dans sa prédication, et le pasteur, et le docteur : tous étaient chargés d'une même œuvre. Ne me parlez pas de la différence des dons : l'œuvre était identique. Que nous ayons tous une même et seule croyance, alors existe l'unité. Voilà ce que Paul entend sans nul doute par l'homme parfait. Il nous appelle ailleurs de petits enfants, même quand nous touchons à la perfection ; mais c'est dans un autre sens : nous sommes encore dans l'enfance, si nous comparons notre état présent à la vision future. « Nous connaissons en partie, dit-il ; » I *Cor.*, XIII, 9 ; et bientôt il ajoute que notre science actuelle est énigmatique et voilée. Il se propose autre chose ici, de peindre notre instabilité ; à cela revient ce passage : « La nourriture solide n'appartient qu'aux parfaits. » *Hebr.*, V, 14. Observez qu'il emploie de nouveau cette qualification, qu'il appelle les fidèles parfaits dans la suite du texte.

Ce que Paul entend par homme parfait.

« Afin que nous ne soyons plus des enfants. » Il a parlé de mesure, et maintenant il déclare qu'elle consiste à garder avec un zèle invariable, avec une invincible fermeté, ce que nous avons reçu. En disant : « Pour que nous ne soyons plus des enfants, » il fait clairement entendre qu'ils l'ont été d'abord, et lui-même se confond avec ceux qu'il corrige. Si les édificateurs sont si nombreux, semble-t-il dire, c'est pour que l'édifice ne s'ébranle pas, ne tombe pas en ruines, et que les pierres en soient à jamais fixées. Naturellement les hommes chancellent, se laissent entraîner et succombent. « Pour que nous ne soyons plus des enfants qui flottent et tournent à tout vent de doctrine, par la malice des hommes, par leur adresse à nous envelopper dans l'erreur. » Il poursuit la métaphore : ce vent qui nous fait tourner montre bien dans quel péril se trouvent les âmes chancelantes. « A tout vent, par la malice, ou mieux par la ruse des hommes, par leur adresse à nous envelopper dans l'erreur. » La métaphore est tirée du jeu. Les hommes de ruse ont pipé les dés, ils ont trompé les simples ; et ceux-là changent et bouleversent tout. Paul touche à la conduite : « Mais, pratiquant la vérité par la charité, croissons sous tous les rapports dans le Christ, qui est notre tête, et par qui tout le corps est uni d'une manière si parfaite, au moyen de cette organisation qui subordonne les divers membres et les fait servir au but commun, selon la mesure de chacun, de telle sorte que l'accroissement du corps entier soit, par la charité, celui de chaque membre. » Il expose la chose avec assez d'obscurité, parce qu'il voudrait tout dire à la fois.

Voici le sens de ce passage : De même que le principe de la vie, partant du cerveau, ne donne pas indifféremment à tous les membres cette faculté de sentir qui se propage et s'exerce par les nerfs, mais bien la distribue selon la destination de chaque membre, et sa capacité, faisant à l'un la part plus grande, à l'autre plus petite par cette double considération, cet esprit demeurant la source de tout ; de même le Christ distribue ses dons et ses grâces dans la mesure que lui seul connaît, aux âmes qui lui sont unies comme des membres, pourvoyant au juste accroissement de chacune d'elles. L'union et la coordination dont parle l'Apôtre, représentent l'action de cet esprit de vie qui de la tète se répand partout, se communiquant à chaque membre. On dira dans le même sens : C'est en recevant et puis en distribuant la substance nutritive, selon les besoins de chaque membre en particulier, que le corps se développe ; ou bien : Les membres eux-mêmes croissent en participant dans une juste proportion à l'économie générale ; ou bien encore : La vie descendant adondamment de sa source élevée, arrivant à tous les membres et se communiquant à chacun autant qu'il est capable de la recevoir, la croissance a lieu. Pourquoi l'Apôtre ajoute-t-il : « Dans la charité ? » C'est que cet esprit de vie ne saurait autrement se répandre. Qu'une main soit séparée du corps, le principe qui provient du cerveau, se trouvant

comme arrêté dans sa course, ne jaillira certes pas du corps, n'ira pas animer la main séparée, et ne peut pas l'atteindre : c'est ici la même chose, si nous ne sommes pas unis par les liens de la charité.

4. Le but de toute cette doctrine, c'est de nous enseigner l'humilité. Qu'importe, nous est-il dit, qu'un tel ait plus reçu? Il n'a reçu que le même esprit, émanant de la même tête, agissant et se communiquant de la même façon, « rendant l'union plus parfaite, » conduit par la plus vive sollicitude. En effet, ce n'est pas d'une manière quelconque, c'est avec une admirable harmonie que le corps est disposé; la dislocation lui fait perdre cet avantage. Il ne suffit donc pas que vous soyez uni au corps, il faut de plus que vous occupiez votre place; si vous allez au-dessus, vous n'êtes plus uni, vous ne participez pas à l'esprit. Ne voyez-vous pas combien le déplacement des os, quand un accident le provoque, si bien qu'un os quitte sa position pour en prendre une autre, porte atteinte au corps tout entier, et souvent même cause la mort? Parfois on juge ne devoir pas le garder, on le traite comme un objet indigne et dangereux, on le retranche; on aime mieux laisser la place vide; partout l'excédant est un mal. Quand les éléments perdent leur équilibre et que l'un est surabondant, tout est en souffrance. Vous comprenez dès lors quelle est la connexité dont il est ici question. Songez donc à quel point il importe que chacun demeure à sa place et n'usurpe pas celle d'autrui. Vous disposez les membres, et Dieu répand la vie. De même que dans le corps se trouvent les divers organes aptes à la recevoir, de même existent-ils dans l'ordre spirituel; mais plus haut est la source universelle. De même encore que le cœur élabore le sang et le foie la bile, ainsi du reste, le cerveau étant le mobile de tout; de même Dieu, élevant l'homme à la plus haute dignité, ne voulant pas se séparer de lui, nous prend pour auxiliaires, confie telle mission à l'un, et telle mission à l'autre, mais garde toujours la cause en son pouvoir.

L'apostolat, par exemple, organe principal de l'organisme spirituel, reçoit tout de Dieu. C'est ainsi qu'il fait circuler, comme par des veines et des artères, la vie spirituelle dans tout le corps, à l'aide de la parole. Le prophète annonce l'avenir, et lui le prépare : à l'homme de disposer les os, à Dieu de donner la vie. « Pour le perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère. » C'est la charité qui réunit, édifie, cimente; c'est par elle que nous formons un corps. Si nous voulons donc participer à l'esprit de vie qui descend de la tête, soyons mutuellement unis. Deux choses peuvent nous séparer du corps mystique : l'une serait le refroidissement de notre charité; l'autre, une action quelconque indigne de ce corps. Chacune de ces deux choses suffit pour nous séparer de la grande unité. Si nous avons là notre place pour nous soutenir les uns les autres et nous édifier, ceux qui n'édifient pas et qui plutôt divisent, que n'auront-ils pas à souffrir? Rien n'introduit la division dans l'Eglise comme l'amour du pouvoir, rien n'excite la colère divine comme une pareille division. Eussions-nous accompli des œuvres de bien sans nombre, si nous portons atteinte à l'unité de l'Eglise, nous ne serons pas moins châtiés que les hommes ouvertement révoltés. Les schismes ont lieu pour le bien du monde, bien que ce ne soit pas dans ce but; la division ne saurait jamais être utile et nuit toujours. Si je tiens ce langage, ce n'est pas uniquement pour ceux qui commandent, c'est aussi pour ceux qui doivent obéir.

Un saint a dit là-dessus un mot qu'on jugerait audacieux et téméraire, il l'a dit cependant. Quel est ce mot? Que le sang même du martyre ne peut effacer ce péché. En effet, pourquoi souffrez-vous le martyre? n'est-ce pas pour la gloire du Christ? Or, si vous donnez votre vie pour le Christ, comment ravagez-vous l'Eglise, pour laquelle le Christ a donné la sienne? Ecoutez le langage de Paul : « Je ne suis pas digne de porter le nom d'apôtre, après avoir persécuté l'Eglise de Dieu, » I *Cor.*, XV, 9, et l'avoir ravagée. Les ennemis ne causent pas plus de dommage, et n'en causent pas même autant. Cette dernière persécution la rend plus illustre, tandis que la première, celle qui lui vient de ses propres enfants, la couvre de honte aux yeux même des

étrangers. C'est pour eux le signe d'une grande aberration, que des hommes engendrés et nourris par elle, qui possèdent tous ses secrets, changent d'une manière soudaine et se conduisent à cet égard comme des ennemis.

5. Ce que je dis s'adresse à ceux qui se livrent aveuglément aux auteurs des schismes. Ceux-ci professent-ils une doctrine opposée, c'est une raison certes pour n'avoir rien de commun avec eux ; s'ils ont une même doctrine, encore plus faut-il s'en éloigner. Pourquoi? Parce que c'est alors la maladie de l'ambition. Ne savez-vous pas ce qu'éprouvèrent les partisans de Coré, Dathan et Abiron? non les chefs seuls, mais encore ceux qui se rangèrent à leur suite. Que dites-vous? qu'ils ont la même foi que nous, qu'ils sont orthodoxes? Pour quel motif dès lors ne sont-ils pas avec nous? « Un seul Seigneur, une foi, un baptême. » Si leur état est bon, le nôtre est mauvais; si nous sommes dans le bien, ils sont dans le mal. « Des enfants, a dit l'Apôtre, qui flottent et sont emportés à tout vent. » Pensez-vous qu'il suffise, dites-moi, d'affirmer qu'ils sont orthodoxes, quand ils renversent et foulent aux pieds la hiérarchie? A quoi sert le reste, l'ordre étant bouleversé? Ce n'est pas pour la foi seule, c'est également pour la hiérarchie qu'il faut combattre. S'il est permis à chacun de remplir ses mains, comme disaient nos pères, et de prendre le caractère sacerdotal, que tous se présentent; c'est en vain que cet autel est debout, en vain que l'Eglise est complète, et le nombre des prêtres l'est vainement aussi; que tout cela disparaisse, détruisons tout. A Dieu ne plaise, me répondrez-vous; mais c'est là ce que vous faites, tout en formant un pareil vœu. Comment dites-vous : A Dieu ne plaise, quand c'est déjà fait? En vous tenant ce langage, en vous interpellant ainsi, je ne me regarde pas moi-même, je me propose uniquement votre salut. Si quelqu'un est indifférent, à lui de justifier sa conduite; s'il n'a pas la chose à cœur, pour nous elle est importante : « J'ai planté, Apollo a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. » I *Cor.*, III, 6.

Comment supporterons-nous les railleries des Gentils? S'ils nous reprochent nos hérésies, que ne diront-ils pas de ce désordre? Dès que vous avez les mêmes enseignements et les mêmes mystères, d'où vient qu'un pasteur étranger envahit une Eglise? Remarquez, poursuivront-ils, que la vaine gloire envahit tout chez les chrétiens, ainsi que l'ambition et la fraude. Otez-leur la foule, retranchez la maladie, faites la part de la corruption, et ils ne sont plus rien. — Voulez-vous savoir ce qu'ils disent de notre cité, de quelle étrange faiblesse ils nous accusent? Tout dogmatiseur peut trouver là des gens à persuader, il ne manquera jamais de disciples. Quel ridicule et quelle ignominie! Mais il est une autre ignominie comme un autre ridicule : Si quelques-uns parmi nous, convaincus de quelque bassesse, sont sur le point de subir un châtiment, grande frayeur aussitôt, et de toute part on tremble : Que le criminel, dira-t-on, n'échappe pas et n'aille pas se ranger avec eux. Qu'un pareil homme s'éloigne mille fois, qu'il aille les rejoindre; et non-seulement celui qui s'est rendu coupable, mais encore celui qui ne l'est pas; s'il a résolu de se perdre, qu'il se perde. Pour moi, je suis dans une amère douleur, je pleure, je sens mes entrailles déchirées, comme si je perdais un de mes membres, quand une âme se perd; mais je n'irais pas pour cela exercer ou subir une funeste contrainte. Nous ne sommes pas les maîtres absolus de votre foi, nous ne commandons pas comme des despotes, mes bien-aimés; nous sommes seulement préposés au ministère de la parole, et non investis d'un pouvoir extérieur; nous remplissons l'office de conseillers qui persuadent, et non celui de magistrats qui rendent des arrêts.

L'homme qui conseille dit sa pensée, sans forcer en rien son auditeur et le laissant maître de faire de sa parole ce qu'il voudra; il ne se rendrait lui-même coupable qu'en n'enseignant pas ce qui lui a été confié. Voilà pourquoi nous vous parlons ainsi nous-même; nous ne voulons pas qu'au grand jour du jugement vous puissiez dire : Personne ne nous a parlé, personne ne nous a donné d'instruction, nous avons été dans l'ignorance, nous pensions que ce n'était pas un péché. Je vous le déclare donc et je vous

l'atteste, porter atteinte à l'unité de l'Eglise, ce n'est pas un moindre mal que tomber dans l'hérésie. Supposez que le sujet d'un monarque ne l'abandonne pas pour aller se placer sous la domination d'un autre, mais qu'il mette la main sur le manteau royal et le déchire en mille morceaux, ne sera-t-il pas aussi sévèrement puni que le transfuge? Que serait-ce donc si de plus il avait égorgé le monarque lui-même, mettant son corps en lambeaux? quel est alors le châtiment en rapport avec son crime? Or, si celui dont telle aurait été la conduite envers un souverain, serviteur avec lui d'un même Maître, mérite plus qu'il ne saurait souffrir, celui qui met à mort le Christ et le déchire membre à membre, de quels supplices éternels n'est-il pas digne? suffit-il de cette géhenne dont les pécheurs sont menacés? Je ne puis pas le croire; il en faudrait une encore plus terrible. Vous qui m'entendez, et je m'adresse principalement aux femmes, plus exposées qu'elles sont à cette lâcheté, redites cette leçon à celles qui sont absentes, effrayez-les. S'il en est qui se conduisent ainsi pour nous affliger et se venger, je dois leur dire qu'ils manquent tout à fait leur but. A vouloir agir contre nous, voici de quelle manière il faut vous y prendre, pour que vous n'en ressentiez vous-même aucun dommage, ou que le dommage soit moindre pour vous, la vengeance étant toujours préjudiciable : souffletez-moi, conspuez-moi devant tout le monde, accablez-moi de coups.

6. Vous frémissez en m'entendant parler de la sorte? vous ne pouvez pas m'entendre dire : Souffletez-moi? vous déchirez cependant les membres de votre divin Maître, et vous n'êtes pas saisi de tremblement? L'Eglise est la maison paternelle, il y a là un même corps, un même esprit. Est-ce de moi que vous voulez tirer vengeance? ne l'exercez que sur moi. Pourquoi serais-je la cause que vous l'étendez au Christ? ou plutôt pourquoi regimbez-vous contre l'éperon? Ce n'est jamais un bien de se venger; celui qui punit un tort par un outrage, reste encore le plus criminel. Vous ai-je fait injure? pourquoi vous attaquez-vous à qui ne vous a rien fait? c'est de la dernière démence. Ce n'est ni par ironie ni sans réflexion que je vous le dirai; je vous parle dans toute la sincérité de mon âme : je voudrais que quiconque parmi vous, et peut-être avec vous, nourrit contre nous une secrète amertume, et va s'adresser ailleurs, vînt nous frapper en face, ou bien nous arrachât nos vêtements et nous battît de verges. Il importerait peu que sa colère fût injuste ou motivée; mais, en la déchargeant sur nous, il ferait un moindre mal que par l'audace à laquelle il se livre maintenant. Ce ne serait rien qu'un homme misérable et qui ne mérite aucun égard fût ainsi traité. Du reste, accablé d'outrages et de coups, je prierais encore Dieu, qui pardonnerait vos offenses. Ce n'est pas que je compte sur mon crédit auprès de lui; mais la victime d'une injustice priant pour celui qui en est l'auteur est bien puissante dans sa prière. « Si quelqu'un a péché contre un homme, est-il écrit, ils prieront pour lui. » I *Reg.*, II, 25. Si je ne le pouvais pas moi-même, je m'adresserais aux autres membres de la société des saints, j'implorerais leur intercession, et l'œuvre serait accomplie par eux.

Qui prierions-nous maintenant, quand nous-mêmes avons offensé Dieu? Voyez l'anomalie : de ceux qui se conduisent ainsi envers l'Eglise, les uns ne s'approchent jamais, ou ne s'approchent qu'une fois l'an, et alors d'une manière quelconque, sans aucun fruit; les autres s'approchent plus fréquemment, qui n'ont eux-mêmes que des entretiens futiles et s'amusent de tout; quant à ceux qui montrent plus de sérieux et de zèle, ce sont précisément les auteurs du mal que nous déplorons. Si vous avez donc été zélés dans ce but, mieux eût valu certes que vous fussiez restés au nombre des négligents. Je me trompe; ce qui eût mieux valu, c'est que les autres n'eussent pas été négligents et que vous n'eussiez pas été ce que vous êtes. Il ne s'agit pas de vous, qui êtes présents; il s'agit de ceux qui s'éloignent. Il y a là comme un adultère. Si vous n'admettez pas qu'on puisse ainsi parler d'eux, on ne le peut pas non plus de nous; il faut bien cependant que de part ou d'autre on soit en dehors de la loi. Si c'est nous que vous soupçonnez, nous

sommes prêts à céder notre puissance à qui vous voudrez. Seulement, que l'Eglise soit une. Si nous avons été légitimement ordonnés, faites que les pasteurs illégitimes soient déposés et qu'ils descendent du trône qu'ils occupent. Je ne vous le dis pas sur le ton du commandement, je vous indique un moyen pour vous mettre en sûreté. Comme chacun est d'âge à rendre compte de ses actes, je vous conjure de ne pas tout retourner sur nous, de ne pas croire que vous n'avez aucune responsabilité, de peur que vous n'ayez à déplorer, mais trop tard, cette illusion volontaire. Oui, nous rendrons compte de vos âmes, mais dans le cas où nous n'aurions pas rempli notre devoir, où nous ne vous aurions fait entendre ni nos exhortations, ni nos instructions, où nous ne vous aurions pas adjurés d'être fidèles.

Après cela, souffrez que je dise, moi aussi : « Je suis pur de votre sang à tous ; » *Act.*, XX, 26 ; et que j'ajoute : « Dieu délivrera mon âme. » II *Tim.*, IV, 18. Parlez comme vous l'entendrez, donnez un motif raisonnable de votre séparation, et je vous répondrai. Mais vous n'en donnerez pas. Aussi je vous supplie de vous appliquer à demeurer fermes vous-mêmes, et de chercher à ramener ceux qui se sont égarés, afin que d'un même cœur nous rendions tous grâces à Dieu ; car à lui gloire dans les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« Je vous avertis donc et je vous conjure dans le Seigneur de ne plus marcher désormais comme marchent les autres nations, dans la vanité de leurs pensées, avec l'intelligence enveloppée de ténèbres. »

1. Le docteur, pour remplir son office, pour instruire et conseiller, ne doit pas seulement donner une sage direction aux âmes des disciples, mais il doit encore agir sur elles par la terreur et les consacrer à Dieu. La parole de l'homme, venant après tout d'un simple serviteur comme nous, ne peut pas aller jusqu'au fond de l'âme, il est nécessaire d'en appeler au Seigneur. Voilà ce que fait l'Apôtre. Après avoir parlé de l'humilité, de l'union, de la déférence que nous nous devons les uns aux autres, écoutez ce qu'il dit : « Je vous avertis donc et je vous conjure dans le Seigneur de ne plus marcher désormais comme marchent les autres nations. » Il eût pu dire : Ne marchez pas à l'avenir comme vous marchez ; mais la leçon eût alors été trop vive. Il enseigne la même chose en prenant ailleurs son terme de comparaison. Ecrivant aux Thessaloniciens, il s'exprime de la même manière : « Non sous l'empire de la passion, à l'exemple des autres nations. » I *Thes.*, IV, 5. Vous en êtes séparés par la doctrine, ce qui vient entièrement de Dieu ; et moi, je vous demande une conduite, une vie conforme à la volonté divine, et ce sera votre part à vous. Je prends Dieu même à témoin de l'enseignement que je vous ai donné, sans aucune réticence, vous disant bien comment il faut marcher. Les autres marchent « dans la vanité de leurs pensées. » En quoi consiste cette vanité ? A s'occuper de choses vaines ; et dans cette expression je comprends toutes les choses présentes, dont l'Ecclésiaste disait : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » *Eccl.*, 1, 2. Quelqu'un dira peut-être : Si les créatures ne sont que vanité, pourquoi Dieu les a-t-il faites ? et, si elles sont l'œuvre de Dieu, pourquoi sont-elles vaines. On ne tarit pas là-dessus. Mais écoutez donc, mon bien-aimé. Il n'est pas dit que les œuvres de Dieu sont vaines, assurément non ; ni le ciel n'est vain, ni la terre n'est vaine ; gardez-vous de traiter ainsi le soleil, la lune, les astres, notre corps lui-même : tout cela est réellement bon.

Qu'est-ce donc qui est vain ? Ecoutons le langage de l'Ecclésiaste : « J'ai planté des vignes pour moi, je me suis fait des chanteurs et des cantatrices, je me suis élevé de riches fontaines, j'avais des troupeaux de brebis et de bœufs, j'avais entassé l'or et l'argent ; et j'ai vu que tout est vanité. » *Eccl.*, II, 5. Puis encore : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » Ecoutez le prophète à son tour : « Il thésaurise, et ne sait pas à qui le trésor ira. » *Ps.* XXXVIII, 7. D'après ces textes, vanité des vanités que les superbes édifices, l'or affluant de toute part,

les troupes d'esclaves défilant avec orgueil sur l'agora, le faste et la vaine gloire, l'arrogance et la fierté. Pourquoi ces choses sont-elles vaines encore une fois? Parce qu'elles n'ont aucun but utile. Vaines sont les richesses d'ici-bas quand elles servent aux délices, mais non quand on les verse dans le sein des pauvres. Si vous les consacrez à la bonne chère, voyons quel en sera le résultat : un corps chargé de graisse, une respiration gênée, la pourriture qui s'engendre : l'appesantissement, une chaleur excessive, le ramollissement des chairs et la dissolution. Vouloir remplir un tonneau percé, peine inutile : c'est le travail de celui qui s'adonne aux délices : il verse dans un tonneau percé. Du reste, on appelle vain tout ce qu'on croyait devoir nous procurer honneur ou profit, et ne nous a rien procuré ; on dit encore dans le même sens une vaine espérance, une chose vaine ; en un mot, nous appelons vain ce qui n'est d'aucune utilité. Examinons donc si telles ne seraient pas les choses humaines. « Mangeons et buvons; car nous mourrons demain. » I *Cor.*, XV, 32. Quel est le terme, dites-moi? La corruption. Nous enveloppons-nous de riches habits; à quoi bon encore? A rien. Quelques Gentils ont raisonné de même, mais sans fruit; ils ont fait parade d'une rude vie, mais inutilement, ne se proposant aucun bien véritable, n'ayant en vue que l'approbation et les applaudissements de la foule. Qu'est l'honneur que la foule décerne? Néant. Ceux qui le donnent ont bientôt disparu, comment serait-il stable? Celui qui prétend conférer l'honneur aux autres devrait bien commencer par se le conférer à soi-même; s'il ne le peut pas, que devient sa prétention? En ce monde, nous mendions l'honneur auprès des hommes les plus méprisables, de ceux qui sont eux-mêmes couverts d'ignominie. Quel honneur est donc celui-là?

2. N'est-il pas visible que tout est vanité des vanités? De là ce que dit l'Apôtre : « Dans la vanité de leurs pensées. » Leur religion ne doit-elle pas être ainsi qualifiée? Eh quoi! ne se prosternent-ils pas devant le bois et la pierre? Le Créateur a fait le soleil pour nous éclairer ; qui se prosterne devant le flambeau qui l'éclaire? Vous avez d'autres flambeaux, quand le soleil vous refuse sa lumière ; adorez-vous ces flambeaux? — Sans doute, me répondra l'infidèle, j'adore le feu. — Oh! la chose ridicule! ne rougissez-vous pas d'un tel avilissement? En voici bien d'un autre : Comment osez-vous éteindre ce que vous adorez? Pourquoi le faites-vous disparaître? pourquoi détruisez-vous votre dieu? pourquoi ne le laissez-vous pas inonder votre demeure? Si le feu est dieu, c'est à votre corps même qu'il faut l'appliquer; on ne met pas un Dieu sous une chaudière, sous une marmite, sous un vase de vil prix; introduisez-le donc dans votre garde-meuble, et qu'il s'attache à vos vêtements de soie. Mais loin de l'introduire dans ce sanctuaire, si par hasard il y pénètre, vous le chassez de toutes vos forces, vous appelez tout le monde à votre secours; on dirait qu'une bête féroce est entrée chez vous, tant vous poussez de gémissements et répandez de larmes; le dernier des malheurs pour vous, c'est que votre dieu se présente. Et moi aussi, j'adore un Dieu; seulement je mets tout en œuvre pour le posséder et l'embrasser, je me regarde comme le plus heureux des hommes, non-seulement quand il visite ma maison, mais surtout quand je puis l'attirer dans mon cœur. Attirez donc le feu dans le vôtre. Ridicule et vanité que tout cela! Faites usage du feu; c'est une bonne chose; mais ne l'adorez pas. Il avait été créé pour mon service, pour être dans mes mains un instrument docile, et non pour me commander : il a été fait pour moi, et je n'ai pas été fait pour lui. Puisque vous adorez le feu, comment restez-vous étendu sur votre couche, laissant votre cuisinier se tenir près de votre dieu? Exercez donc vous-même la profession de cuisinier, ou celle de boulanger, ou mieux encore celle de fondeur. Il n'est pas de professions plus honorables, puisqu'elles sont sous l'action immédiate de votre dieu. Comment regardez-vous comme avilissante une profession où sans cesse intervient votre dieu? pourquoi la renvoyer à des esclaves, et ne pas daigner la remplir vous-mêmes?

C'est une belle chose que le feu, il émane du principe de tout bien; mais ce n'est pas une di-

vinité : il est l'œuvre de Dieu, et non Dieu même. Ne voyez-vous pas son aveugle fureur ? Dès qu'il s'est emparé d'une maison, il ne s'arrête plus ; il lui suffit de commencer pour tout détruire ; si des mains exercées et nombreuses n'en arrêtent pas les ravages, il ne connaît ni amis ni ennemis, tout lui sert d'aliment. Est-ce là vraiment un Dieu, et n'êtes-vous pas couverts de honte ? Remarquez la beauté de cette expression : « Dans la vanité de leurs pensées. » — Mais le soleil est dieu, me direz-vous peut-être. — Pourquoi donc, je vous le demande, et comment ? — Parce qu'il répand une abondante lumière. — Et ne voyez-vous pas qu'il est vaincu par les nuées, qu'il subit les influences de la nature, qu'il nous est caché tantôt par la lune et plus souvent par les dispositions de l'air ? Sans doute les nuées sont plus faibles que le soleil ; et cependant elles en triomphent, ce qui nous est encore une preuve de la sagesse de Dieu. Dieu ne manque absolument de rien, et le soleil manque de beaucoup de choses; il n'est donc pas dieu. Il lui faut le concours de l'air pour briller et d'un air limpide ; dès que l'air s'épaissit, il ne laisse plus passer les rayons ; il lui faut aussi le concours de l'eau et d'un autre élément ambiant, pour qu'il ne consume pas. Si les fontaines et les lacs, les fleuves et les mers n'exhalaient pas de continuelles vapeurs pour tempérer l'atmosphère, rien n'empêcherait que tout ne prît feu. — Il est donc visible, s'écriera-t-on, que c'est une divinité. — Quelle démence et quelle dérision ! Parce qu'il peut nuire, il est dieu ! Mais c'est là précisément ce qui prouve qu'il ne l'est pas ; car, pour nuire, il n'a besoin d'aucun secours, tandis que, pour être utile, il en réclame beaucoup. Or, il n'est pas dans la nature divine d'exercer une action nuisible, son essence étant de faire le bien. Où nous voyons tout le contraire, comment voir un dieu ? Les poisons pharmaceutiques nuisent et tuent par eux-mêmes ; que de conditions ne faut-il pas pour qu'ils soient utiles ?

Réfutation de l'idolâtre.

C'est à cause de vous que le feu est ce qu'il est ; quelque chose de splendide, et de défectueux : splendide pour qu'il vous ramène au Seigneur ; défectueux, pour que vous ne puissiez pas le confondre avec le Seigneur. — Il entretient, insistera-t-on, les plantes et les germes. — Et le fumier dès lors sera-t-il aussi dieu ? il les entretient de même. Et pourquoi pas les instruments aratoires et les mains du cultivateur ? Montrez-moi que le soleil seul fait la végétation, et qu'il n'a besoin de rien, ni de la terre, ni de l'eau, ni du travail de l'homme. Que les semences soient jetées, que le rayon brille ; montrez-moi les épis. Si le soleil n'est donc pas seul, si les pluies sont pour beaucoup dans la fécondation, pourquoi l'eau ne serait-elle pas également dieu ? Mais nous n'en sommes pas encore là. Pourquoi la terre n'est-elle pas dieu ? pourquoi pas le fumier, pourquoi pas la bêche ? Faudra-t-il, je vous demande, tout adorer ? Quelles inepties ! Comme s'il n'était pas plus facile de comprendre l'épi, la végétation et tout le reste sans le soleil plutôt que sans la terre et l'eau ; car enfin sans la terre rien de tout cela ne saurait exister. Mettez un peu de terre dans un vase, comme font les femmes et les enfants, gardez-la sous votre toit, remplissez le vase de fumier ; et vous y verrez naître des plantes, peu vigoureuses à la vérité, mais des plantes. La terre et le fumier agissant donc d'une manière plus directe, méritent plus les honneurs divins. Il faut au soleil la voûte céleste, il lui faut l'air, il lui faut les eaux qui sont sur la terre, pour qu'il ne nuise pas, pour donner un frein à sa rage et l'empêcher de précipiter partout ses rayons, comme un cheval indompté. Que devient-il pour vous pendant la nuit, pouvez-vous me le dire ? où va votre dieu ? Un dieu néanmoins n'est pas circonscrit et relégué dans un point de l'espace ; c'est là le propre des corps. — Mais il possède une certaine puissance, il se meut. — Est-ce donc cette puissance qui est dieu, je vous le demande ? d'où vient alors qu'elle-même ne se suffit pas et qu'elle ne maîtrise pas le feu ? Mon raisonnement subsiste dans toute sa force. Qu'est de plus cette puissance ? illumine-t-elle par elle-même ou par le moyen du soleil ? Si elle n'en a pas les propriétés, le soleil est plus qu'elle. Jusques à quand tournerons-nous dans ce labyrinthe ?

3. Et l'eau, me dira-t-on encore, n'est-elle

pas une divinité? — Nouveau sujet de risée et de dispute. — Ce qui nous sert à tant d'usages, n'est-ce pas un dieu? — Les mêmes questions s'appliquent à la terre. Tant il est vrai que, « dans la vanité de leurs pensées, ils ont l'intelligence obscurcie. » Mais ceci regarde la conduite; les Gentils commettent la fornication et l'adultère. N'en soyons pas étonnés; car ceux qui se font de tels dieux doivent par voie de conséquence avoir de telles mœurs; s'ils peuvent se dérober aux regards des hommes, plus rien ne saurait les arrêter. Quelle action aurait sur eux la doctrine de la résurrection, quand ils n'y voient qu'une fable? Et le dogme de l'enfer? Autre fable pour eux. Voyez-vous quelles idées diaboliques? Quand on leur parle de dieux adultères, il n'est plus question de fables, alors les voilà persuadés. Leur parle-t-on de la peine future? — Oui, répondent-ils, il y a des poètes qui peuplent tout des fantômes de leur imagination, pour tout bouleverser dans les arrangements de la vie présente; mais les philosophes ont trouvé quelque chose de bien supérieur et de parfaitement respectable. — Quoi donc? serait-ce leur doctrine touchant le destin, l'école de ceux qui nient la providence et déclarent que le monde est livré au hasard, après avoir été formé par le concours des atomes? Entendez-vous désigner ceux qui tiennent Dieu lui-même pour un corps? Quels sont enfin ces philosophes? Ceux peut-être qui de l'âme humaine font une âme de chien, et qui persuadent aux hommes que tel antérieurement était chien, lion ou poisson? Jusques à quand ces inventions puériles et votre aveuglement spirituel? Comme ceux qui sont plongés dans les ténèbres, ils errent en tout sens; il n'est pas d'extravagance qu'ils ne disent et ne pratiquent, ne respectant pas plus les mœurs que les dogmes.

Celui qui se trouve dans l'obscurité ne voit rien de ce qui l'environne, et souvent, s'il rencontre une corde il la prend pour un serpent; s'il est retenu par un buisson, il croit être saisi par un homme ou par un démon; de là le trouble et l'épouvante. C'est ce qu'éprouvent les hommes dont nous parlons. « Ils craindront où ne sera nul sujet de crainte. » *Ps.* LII, 6. Ce qui mérite réellement d'être craint, ils ne le craindront pas. Ainsi des enfants dans les bras de leurs nourrices porteront hardiment les mains sur la lumière ou sur le feu, tandis qu'ils trembleront devant un homme revêtu d'un sac. Voilà bien les Gentils, ils agissent toujours comme des enfants, et c'est le mot que leur applique l'un de leurs philosophes : les Gentils sont toujours enfants. Ils redoutent ce qui n'est pas un péché, une tache corporelle, le contact d'un mort, la rencontre de certains jours, et autres choses semblables; tandis que les vrais péchés, la fornication, l'adultère, la pédérastie, ils n'en tiennent aucun compte. Vous les verrez se purifier du contact d'un mort; et nullement des œuvres mortes; ils ne négligent rien pour s'enrichir, pour un volatile ils engageront tout un procès, tant leur esprit est enveloppé de ténèbres. Leur âme est assiégée de terreurs; ils se disent : Un tel s'est offert à moi le premier, comme je sortais de la maison; il m'arrivera des maux sans nombre. Tantôt ils diront : Un misérable esclave, en me présentant la chaussure, a commencé par le pied gauche; cela m'annonce des malheurs ou des insultes. Moi-même en sortant j'ai d'abord avancé le pied gauche; et ce signe ne trompe pas. Voilà pour ce qui regarde la maison; mais, indépendamment de cela, comme j'étais dehors, mon œil droit s'est brusquement dirigé vers la terre; présage certain de larmes. Les femmes, de leur côté, tiennent pour un pronostic le bruit que font les roseaux de leur métier à tisser, ou celui qu'elles font en maniant le peigne, soit qu'elles frappent le support avec trop de force, soit que les roseaux superposés, en se heurtant contre le bois placé en ligne droite, rendent un son strident. Et tant d'autres choses non moins ridicules : un âne qui brait, un coq qui chante, un homme qui éternue, un incident quelconque, tout leur cause une pénible émotion; ils sont comme entourés de mille liens, ainsi que je l'ai dit, ils sont comme enchaînés dans les ténèbres, beaucoup plus esclaves que les derniers de tous les esclaves.

Gardons-nous d'agir ainsi; après avoir tourné toutes ces choses en dérision, comme vivant *Exhortation morale.*



dans la lumière et conversant dans les cieux, n'ayant rien de commun avec la terre, comptons que rien n'est à craindre, si ce n'est le péché, l'offense de Dieu. Cela n'étant pas, moquons-nous de tout le reste, et du diable qui en est l'instigateur. Rendons grâces à Dieu d'une telle leçon, faisons en sorte de ne jamais tomber dans cette servitude, et, si quelqu'un de nos amis s'y trouve engagé, brisons ses chaînes, délivrons-le d'une captivité qui l'avilit et le torture, rendons-lui son essor vers le ciel, dégageons de toute entrave les ailes appesanties, professons la divine sagesse pour les mœurs et les croyances. Encore une fois, bénissons Dieu en toute chose, demandons-lui de ne pas nous montrer indignes du don qu'il nous a fait; unissons nos efforts à ceux de nos frères, faisons ce qui dépend de nous afin de les instruire par nos actions aussi bien que par nos discours. Nous pourrons acquérir par là les biens ineffables; et puissent-ils nous être accordés à tous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Je vous avertis donc et je vous conjure par le Seigneur de ne plus marcher comme le reste des Gentils, qui suivent la vanité de leurs pensées, dont l'esprit est plein de ténèbres, qui sont entièrement éloignés de la vie de Dieu, par l'ignorance où les a jetés l'aveuglement de leur cœur, qui, désespérant d'eux-mêmes, s'abandonnent à la dissolution et commettent toute sorte d'impuretés avec une ardeur insatiable. »

1. Ce n'est pas aux Ephésiens seuls, c'est encore à vous que ce langage s'adresse; ce n'est pas nous qui vous le tenons, ni même Paul, c'est la grâce de l'Esprit. Il faut donc l'accueillir comme venant de cette source. Ecoutez-le de nouveau : « Je vous avertis donc et je vous conjure par le Seigneur de ne plus marcher comme le reste des Gentils, qui suivent la vanité de leurs pensées, dont l'esprit est plein de ténèbres, qui sont entièrement éloignés de la vie de Dieu, par l'ignorance où les a jetés l'aveuglement de leur cœur. » — Si l'ignorance, si l'aveuglement est là, pourquoi vous plaindre? L'ignorant ne mérite ni châtiment ni reproche, il faut l'instruire de ce qu'il ne sait pas. — Mais voyez comment il les exclut immédiatement du pardon : « Qui, désespérant d'eux-mêmes, s'abandonnent à la dissolution et commettent toute sorte d'impuretés avec une ardeur insatiable. » Il poursuit : « Pour vous, ce n'est pas de la sorte que vous avez été formés à l'école du Christ. » C'est leur dire que leur aveuglement provient de leur genre de vie, et que la dégradation de leur vie provient de leur indolence et de leur mollesse. « Ils ont désespéré d'eux-mêmes, ils se sont abandonnés. » Quand vous voyez donc que Dieu les a livrés à leur sens réprouvé, n'oubliez pas qu'ils se sont livrés eux-mêmes. — S'ils se sont livrés eux-mêmes, comment Dieu les a-t-il livrés? et, si Dieu les a livrés, comment se sont-ils livrés eux-mêmes? — La contradiction n'est qu'apparente. Dieu les a livrés, signifie simplement qu'il a permis, qu'il a laissé faire. Vous le voyez, l'impureté de la vie produit le désordre dans les croyances. « Quiconque agit mal hait la lumière et ne veut pas paraître à la lumière. » *Joan.*, III, 20. Comment un misérable couvert d'ignominies, se roulant dans la fange comme les animaux ou comme le vice personnifié, soupirant après les richesses, n'ayant plus aucune idée de modestie, pourrait-il supporter la vie que le Christ nous enseigne? Ils ont embrassé une vie tout opposée. De là leur aveuglement, de là les ténèbres répandues sur leur intelligence.

Les ténèbres peuvent exister concurremment avec la lumière; c'est quand les yeux sont affaiblis. Or, ils s'affaiblissent, et quand ils sont envahis par les mauvaises humeurs, et quand il y a surabondance de sang. C'est ici la même chose : quand les intérêts temporels viennent obstruer notre entendement, l'âme tout entière est dans les ténèbres. De même que nous ne pourrions pas voir le soleil si nous étions au fond d'un gouffre, la masse de l'eau s'interposant au-dessus de nous; de même les yeux de

l'intelligence sont fermés, l'aveuglement du cœur a lieu, quand aucune crainte n'ébranle notre âme. « La crainte de Dieu, dit le prophète, n'est plus devant ses yeux; » *Ps.* xxxv, 2; « l'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu. » *Ibid.*, iii, 1. L'aveuglement n'a pas d'autre cause que l'extinction du sens; c'est ce qui ferme tout accès à la lumière. Lorsque les humeurs se concentrent sur un point, le membre est comme mort, il n'a plus de sensibilité; brûlez, tranchez, employez un moyen quelconque, il ne sent rien. Ainsi des hommes qui se sont livrés à l'impudicité : appliquez-leur la parole comme le fer et le feu, rien ne les touche, rien ne les émeut; le membre est frappé de mort, si vous n'enlevez pas la partie paralysée pour arriver à la partie saine, vous agirez en vain. « Avec une ardeur insatiable, » a dit Paul. C'est là surtout qu'il leur rend toute justification impossible. Libre à eux, s'ils l'avaient voulu, de se soustraire à l'avarice, à l'impureté, à la gourmandise, sans s'interdire le plaisir; car il est permis d'user des richesses, il est permis d'user des autres biens, pourvu que ce soit avec mesure. Mais, comme ils en avaient immodérément usé, ils avaient corrompu toute chose.

« Ils commettent toute sorte d'impuretés, » a dit encore l'Apôtre. Voyez-vous comment, par cette dernière parole, il les déclare indignes de pardon? Ce n'est point par surprise qu'ils ont prévariqué, c'est avec connaissance et préméditation qu'ils sont tombés dans ces graves désordres. « Toute sorte d'impuretés. » Tout est renfermé dans cette expression, l'adultère, la fornication, la pédérastie, la haine jalouse, l'impudence et la dissolution. « Ce n'est pas ainsi que vous avez été formés à l'école du Christ, si toutefois vous l'avez écouté, si vous avez appris de lui selon la vérité qui est en Jésus. » Cette parole, « si toutefois vous l'avez écoutée, » n'est pas l'expression d'un doute, c'est au contraire une plus vive affirmation. L'Apôtre disait ailleurs dans le même sens : « Si toutefois il est juste aux yeux de Dieu de traiter selon leur mérite ceux qui vous accablent de tribulations. » II *Thess.*, i, 6. Cela revient à dire : Ce n'est pas ce que vous avez appris du Christ. « Si toutefois vous l'avez écouté, si vous avez appris, selon la vérité qui est dans le Christ Jésus, à dépouiller le vieil homme, d'après lequel vous viviez autrefois. » Voilà ce que c'est qu'apprendre le Christ, avoir une vie droite et pure; une vie dépravée fait que nous ignorons Dieu et que Dieu nous ignore. Ecoutez encore ce que Paul dit ailleurs : « Ils font profession de connaître Dieu; mais ils le renient par leurs actes. » *Tit.*, i, 16. « Selon la vérité qui est dans le Christ Jésus, à dépouiller le vieil homme, d'après lequel vous viviez autrefois. » C'est dire : Vous n'avez pas traité à ces conditions. La vérité règne parmi nous, et non la vanité, dans la vie comme dans les croyances. Le vice est vanité, aussi bien que le mensonge; tandis qu'une vie droite est vérité : une telle vie marche vers un grand but, et l'intempérance aboutirait au néant. « Cet homme se corrompt, en suivant la concupiscence qui l'égare. » Ses désirs étant corrompus, il l'est lui-même.

Comment les désirs de l'homme sont corrompus.

2. Et comment ses désirs sont-ils corrompus? Tout se dissout à la mort. Entendez le prophète : « En ce jour périront toutes ses pensées. » *Ps.* cxlv, 4. La mort n'est pas la seule cause de dissolution, il y en a beaucoup d'autres. La beauté, par exemple, se flétrit et disparaît, quand vient la maladie ou la vieillesse; la force du corps tombe sous les mêmes coups; les délices elles-mêmes n'ont plus une égale saveur pour le vieillard, comme nous le voyons par ce que l'Ecriture nous dit de Berzellaï. Vous connaissez tous l'histoire. La cupidité d'ailleurs se charge de corrompre et de perdre la vieillesse. Les insectes qui donnent la soie la détruisent : le vieil homme a le même sort. Il périt par la vaine gloire, il est souvent la victime du plaisir, le jouet de la convoitise. Ce que nous appelons plaisir, c'est amertume, déception, pure représentation théâtrale. Le dehors des choses est brillant; mais les choses elles-mêmes ne sont que chagrin, profonde indigence, ennui, misère. Enlevez le masque, mettez à nu le visage, et vous verrez quelle était votre erreur. L'erreur c'est qu'une chose ne soit pas ce qu'elle paraît être, ou qu'elle paraisse ce qu'elle n'est

pas. De là viennent les paralogismes. Paul nous montre ici quatre sortes d'hommes; et, si vous le voulez bien, je les mettrai sous vos yeux. En voici deux dans ce passage : « Dépouillant le vieil homme, renouvelez-vous dans les dispositions de votre entendement, et revêtez l'homme nouveau. » Nous en trouvons deux autres dans l'épître aux Romains : « Or, je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de mon âme, et qui me captive sous le joug du péché, résidant dans mes membres. » *Rom.*, VII, 23. Ces derniers ont beaucoup de ressemblance avec les premiers, avec l'homme intérieur l'homme nouveau, avec l'homme extérieur le vieil homme; mais trois ont disparu. Je me trompe cependant, ces trois existent encore, le nouveau, l'ancien et l'homme lui-même tel que la nature l'a fait.

« Renouvelez-vous dans les dispositions de votre entendement. » Pour qu'on ne s'imagine pas qu'il introduit un homme d'une espèce différente, Paul a dit, après avoir posé sa distinction : « Renouvelez-vous. » Il n'y a pas de rénovation possible, si l'être qui avait vieilli n'est pas celui qui se renouvelle, tout en changeant d'état; de telle sorte que l'essence reste la même dans le changement qui s'accomplit. Ce qui se passe dans le corps conservant toujours son identité, malgré ses modifications incessantes, nous en offre une image. Et comment se produit la rénovation? « Dans les dispositions de votre entendement. » Celui qui se trouve dans un état de vétusté, ne saurait rien faire; l'esprit nouveau ne comporte pas les œuvres anciennes. Cet esprit est dans notre âme ou dans notre entendement, selon les expressions du texte. « Et revêtez l'homme nouveau. » Le sujet demeure le même, vous le voyez; mais il y a deux vêtements, celui qu'il faut dépouiller et celui qu'il faut prendre. « ... l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté véritables. » Pourquoi désigne-t-il l'homme par la vertu, et pourquoi désigne-t-il l'homme par le vice? Parce que l'homme ne peut pas se montrer sans qu'il agisse. Il en résulte que ces deux choses, le bien et le mal, servent autant que la nature à manifester l'homme. De même qu'il est facile d'ôter le vêtement, de même il l'est de le voir dans le vice ou la vertu. L'homme jeune est fort; et nous aussi montrons-nous forts dans l'accomplissement des bonnes œuvres. L'homme jeune n'a pas de rides; n'en ayons pas non plus. L'homme jeune n'est pas facilement ballotté, les maladies n'ont pas beaucoup de prise sur lui; qu'il en soit de même de nous. « Qui a été créé. » Paul désigne sous le nom de création, remarquez-le, la vertu devenant une substance, le passage du néant à l'être. — Eh quoi, cette création n'est-elle pas celle de Dieu? — Non vraiment, c'est celle du diable, qui est l'auteur du péché. — Comment? — L'homme n'est pas formé désormais de la terre ou de l'eau, il est créé dans la justice et dans la sainteté de la vérité.

Que signifie ce langage? — Il est créé dès l'abord enfant de Dieu; cela s'accomplit par le baptême; la substance est là. — Observez cette belle expression : « Dans la justice et la sainteté de la vérité. » Il y avait jadis une justification, une sanctification chez les Juifs; mais ce n'était pas celle de la vérité, cette sanctification n'était qu'une figure. Etre purifié dans son corps, c'est une image de la pureté, ce n'en est pas la vérité même. « Dans la justice et la sainteté de la vérité. » C'est pour combattre les fausses apparences que cela peut-être est dit; car en dehors de la religion il y a beaucoup d'hommes qui paraissent justes, et qui ne le sont pas. Par justice on entend la vertu complète, toute vertu. Prêtez l'oreille à ces paroles du Christ : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. Il est dit encore : « Celui-là mérite le nom de juste qui n'a pas de reproche à se faire. » I *Joan.*, III, 9. Devant les tribunaux même nous appelons juste l'homme qui subit un tort et n'en fait à personne. Si, devant le redoutable tribunal, nous pouvons nous aussi paraître justes les uns à l'égard des autres, il nous sera permis d'espérer indulgence. Que nous le paraissions à l'égard de Dieu, cela n'est pas possible, quoi que nous produisions; il est de tout point supérieur à toute justice selon le mot du prophète :

« Vous vaincrez quand vous entrerez en jugement. » *Ps.* L, 6. Si nous n'avons pas violé nos droits réciproques, le titre de justes nous est acquis ; si nous pouvons de plus montrer que nous avons souffert l'injustice, nous le méritons encore mieux. A ceux qui sont déjà revêtus, comment peut-on dire : « Revêtez-vous? » Il s'agit ici de la conduite et des œuvres. Le vêtement dont il avait été d'abord question était celui du baptême; il est maintenant question de la vie qu'il faut mener, des vertus qu'on pratique : ce n'est plus selon la concupiscence qui nous trompe, c'est selon Dieu que nous devons vivre. Qu'est-ce que la sainteté dont parle l'Apôtre? La pureté, le devoir. Nous prétendons nous en acquitter à l'égard même de ceux qui ont quitté la terre. Je ne leur dois plus rien, semblons-nous dire, je ne suis lié par aucune obligation. Je me suis acquitté, j'en ai la conscience nette, avons-nous coutume de répéter, je suis affranchi de toute dette.

3. Il nous importe donc de ne pas dépouiller le vêtement de la justice, que le prophète nomme le vêtement du salut; nous devenons ainsi semblables à Dieu, qui lui-même revêt la justice. Voilà le vêtement que nous devons prendre et garder, de telle sorte que nous ne nous en séparions jamais; c'est ce que Paul nous fait entendre en nous disant simplement de nous en vêtir. Ecoutez le langage du prophète : « Il a revêtu la malédiction comme un vêtement, elle s'attachera à lui; » et dans un autre cantique : « Il se revêt de la lumière comme d'un vêtement. » *Ps.* CVIII, 18; CIII, 2. C'est une image que vous employez usuellement pour exprimer la confiance d'un homme envers un autre. Il nous signifie donc que nous devons pratiquer la vertu non pas un jour, ou deux ou trois, mais bien toujours, si bien qu'on ne puisse jamais nous surprendre sans ce vêtement. La nudité corporelle n'est pas même aussi honteuse que cette nudité qui nous prive de la vertu. D'une part, on s'expose au mépris des serviteurs et des égaux; de l'autre, on encourt l'indignation du Seigneur et des anges. Si vous aperceviez quelqu'un s'en aller nu à travers l'agora, n'éprouveriez-vous pas de la peine, je vous le demande? Lors donc que vous circulez dépouillé de ce vêtement, que pouvons-nous dire? Ne voyez-vous pas ces mendiants qui s'en vont étalant partout leur misère et se livrent au jeu? ne vous inspirent-ils pas la pitié? Et cependant on n'a pas pour eux d'indulgence; nous ne saurions leur pardonner de perdre leurs habits à des jeux de hasard. Comment Dieu nous pardonnerait-il d'avoir perdu ce vêtement sacré? Quand le diable voit un homme dénudé de vertu, il lui barbouille aussitôt la face, il lui fait de plus profondes blessures et l'entraîne plus loin dans l'ignominie.

Dépouillons-nous de nos richesses, pour conserver le vêtement de la justice. L'un de ces vêtements détruit l'autre; c'est un vêtement d'épines. Oui, voilà bien la nature des épines : plus on s'en enveloppe, plus on est nu. La noblesse est encore une spoliation; c'est un feu, et le feu détruit ce vêtement. Les richesses sont une vermine : comme la vermine ronge tout et n'épargne pas les étoffes de soie, ainsi font les richesses. Rejetons donc tout cela, si nous voulons être justes, si nous voulons revêtir l'homme nouveau. Ne possédons rien de vieux, rien non plus qui brille, rien qui tombe en dissolution. La vertu n'est pas chose pénible, elle nous conduit sans difficulté dans le droit chemin. Considérez les solitaires qui vivent dans les montagnes : ils ont abandonné leurs maisons, leur femme, leurs enfants, toutes les dignités humaines; ils se sont placés en dehors de la société, ils portent le cilice et couchent sur la cendre, à leur cou sont suspendus de rudes colliers, ils se renferment dans d'étroites demeures; non contents de ces austérités, ils se mortifient par les jeûnes, ils souffrent continuellement la faim. Si je vous imposais de pareilles choses, ne reculeriez-vous pas tous? ne diriez-vous pas que c'est une torture? Or, je me garde bien de dire que cela soit obligatoire. Je voudrais bien que telle fût votre vie; mais je ne vous en fais pas une loi. A la bonne heure, usez de bains, ayez soin de votre corps, rendez-vous à l'agora, ayez une maison et des serviteurs, mangez et buvez; retranchez de toute façon l'exubérance. Voilà ce qui fait le péché; une chose bonne devient

mauvaise quand elle dépasse la mesure. L'excès n'est donc pas autre chose que le péché. Voyez vous-même : quand on se laisse emporter au delà des bornes, dans cet emportement on se livre aux injures, on commet en tout l'injustice. Il en est de même de l'amour des plaisirs, des richesses, des honneurs, d'une passion quelconque.

Ne me dites pas que les solitaires ont pu; car un grand nombre plus faibles que vous, plus riches, nourris dans une plus grande délicatesse, ont embrassé cette rude et terrible vie. Et ce n'est pas seulement les hommes; c'est aussi de jeunes filles qui n'avaient pas encore vingt ans, dont tout le temps s'était écoulé parmi les recherches du luxe, à l'abri des rayons du soleil, dans une atmosphère de parfums et d'essences, sur des tapis moelleux, délicates par nature, et l'étant devenues encore plus par éducation, elles qui tout le jour n'avaient pas d'autre occupation que de s'embellir, de se charger d'or, de se plonger dans les délices, pas même avec le secours de leurs propres mains, mais par l'industrie de nombreuses servantes; elles portaient des vêtements plus mous que leur corps, d'un tissu subtil et soyeux; elles vivaient constamment au milieu des roses et des aromes les plus précieux : voilà que tout à coup, saisies par le feu du Christ, repoussant la mollesse et le faste, oubliant leur âge et les soins dont elles furent entourées, semblables à de généreux athlètes, après s'être dépouillées de tout, elles sont descendues dans l'arène. Ce que je dis peut paraître incroyable, c'est la pure vérité. On nous a raconté que ces jeunes filles avaient embrassé un genre de vie tellement sévère qu'elles portent sur le corps les plus rudes cilices de crin, que leurs pieds tendres et délicats n'ont point de chaussure, qu'elles couchent sur la terre nue, ou plutôt qu'elles veillent la majeure partie des nuits, n'usant plus d'aucune essence, ni de rien de pareil, malgré la force de l'habitude, qu'elles négligent leur tête naguère si soignée, qu'elles attachent leurs cheveux au hasard et de manière à n'encourir aucune honte. Leur repas n'a lieu que le soir, repas où ne figurent ni l'huile ni le pain, et qui se compose simplement d'un peu de farine, d'une poignée de fèves ou de pois, de quelques olives ou de quelques figues. Elles travaillent continuellement la laine, et leurs travaux sont beaucoup plus pénibles que ceux des servantes dans nos maisons. En effet, elles sont chargées de soigner les femmes malades, elles remuent leur couche, elles leur lavent les pieds; plusieurs d'entre elles préparent les aliments. C'est à ce degré de puissance que s'élève le feu du Christ; c'est à ce point que le zèle triomphe de la nature. Mais, encore une fois, je ne vous demande rien de semblable, puisqu'il vous convient de céder le pas à des femmes.

Comment les saints ont embrassé une vie rude et pénible.

4. Ah! du moins faites ce qui ne coûte aucune peine, sachez maîtriser vos mains et vos yeux. Qu'y a-t-il là de difficile, dites-moi, qu'y a-t-il de pénible? Observez l'équité, ne faites tort à personne, pauvre ou riche, résidant sur l'agora ou gagé comme mercenaire; car l'injustice peut atteindre aussi l'indigent. Ne voyez-vous pas ce que de tels hommes excitent de luttes et de bouleversements? Usez du mariage, ayez des enfants; Paul écrit des lettres et donne des conseils à ceux qui sont engagés dans cet état. Grand est le combat qui se présente, redoutable l'écueil, rapprochée du ciel la cîme. Ne pouvez-vous pas vous élever jusque-là, tenez-vous dans une région plus humble, suivez un plus facile chemin. N'avez-vous pas d'argent à répandre, ne touchez pas du moins au bien d'autrui, ne commettez pas d'injustice. Ne pouvez-vous pas jeûner, n'allez pas du moins vous plonger dans les délices. N'avez-vous pas le courage de coucher sur un lit d'herbes, n'ayez pas des lits incrustés d'argent; que votre couche ne soit pas un objet d'ostentation, et soit uniquement pour le repos; pas plus d'ivoire que d'argent; imposez-vous des bornes. Pourquoi surchargez-vous d'inutilités sans nombre le vaisseau de transport? En vous restreignant, vous n'aurez rien à craindre, ni l'envie, ni les larrons, ni les embûches. Vous n'avez certes pas autant de richesses que de soucis; vos possessions n'égalent pas vos angoisses et vos dangers. « Ceux qui veulent s'enrichir, dit l'Apôtre, se jettent dans les tentations et les funestes convoitises. » I *Tim.*, VI, 9. Voilà ce qu'éprouvent ceux qui

désirent beaucoup avoir. Je ne vous dirai pas de servir vous-même le malade; mais imposez du moins ce devoir à votre serviteur. Vous voyez bien que la charge n'est pas tellement lourde; et comment de tendres jeunes filles nous dépasseraient-elles à ce point?

Quel sujet de honte! nous ne leur cédons en rien dans les choses de la terre, dans les combats, dans tous les genres de luttes; et dans les combats spirituels, elles ont plus d'énergie que nous, elles nous enlèvent la palme : elles volent à de grandes hauteurs comme les aigles, pendant que, semblables aux oiseaux domestiques, nous cherchons constamment nos aliments sur la terre parmi les grossières vapeurs d'ici-bas. Il en est de certains oiseaux comme des chiens, ils connaissent les cuisiniers et ceux qui dressent la table. Rappelez-vous les femmes des anciens temps : il y a eu vraiment de grandes femmes, des femmes admirables, telles que Sara, Rébecca, Rachel, Débora, Anne; il y en avait de semblables au temps du Christ : elles ne s'élevaient pas cependant au-dessus des hommes, elles se tenaient au second rang. Aujourd'hui c'est le contraire; les femmes nous dépassent et nous rejettent dans l'ombre. Quelle risée et quelle humiliation! Nous qui sommes la tête, nous voilà vaincus par le reste du corps. Dieu nous avait donné l'empire, mais un empire que nous devions exercer par la vertu; car celui qui commande doit sauvegarder son autorité en se montrant le plus vertueux; il la compromet quand on le dépasse. Comprenez-vous quelle est la puissance de l'avénement du Christ, quelle malédiction il a levée? C'est parmi les femmes surtout que la virginité est en honneur, la modestie, la viduité. Une femme ne se laisse pas aisément aller à prononcer des paroles honteuses. Pourquoi donc, dites-moi, vos propos obscènes? Ne me parlez pas de femmes perdues; le goût de la parure est inné dans la femme, et c'est là son grand défaut. Vous êtes néanmoins en cela plus répréhensibles qu'elle, puisque c'est là pour vous un sujet de complaisance, autant que vos propres ornements. Je ne pense pas que la femme s'enorgueillisse de ses bijoux d'or autant que l'homme s'enorgueillit de la femme. Il estime moins la ceinture d'or qu'il porte lui-même que l'or dont sa femme est parée.

Ce désordre, vous en avez vous aussi la responsabilité; car vous soufflez l'étincelle et vous excitez l'incendie. Sous un autre rapport encore, le péché de la femme n'est pas aussi grand que celui de l'homme. Vous avez la mission de la diriger; partout vous prétendez avoir le pas sur elle; montrez donc en ceci comme en tout le reste, montrez par l'exemple que vous n'êtes nullement flatté des folles dépenses qu'elle fait. La parure choque moins chez elle que chez vous. Si vous n'en êtes pas à l'abri, comment s'en éloignera-t-elle? Elles ont de la vanité; mais les hommes partagent ce travers : elles s'emportent; mais ce n'est pas un vice exclusif. Quant aux choses qui constituent leur supériorité, elles ne sont plus communes, je veux dire la pudeur, la piété, le zèle, l'amour pour le Christ. Pour quel motif alors, m'objecterez-vous peut-être, ne leur a-t-il pas permis d'enseigner! C'est encore un signe de la distance qui les sépare des hommes; cela nous fait voir aussi combien étaient grandes celles de ces anciens temps. Lorsque Paul enseignait, et Pierre, et les autres saints, fallait-il donc, dites-moi, que la femme s'ingérât dans ce ministère? Nous en sommes maintenant venus à ce point de perversité qu'on se demande, non sans quelque raison, pourquoi les femmes n'enseignent pas : c'est nous qui sommes descendus au niveau de leur faiblesse.

En parlant ainsi, je ne veux pas les exalter, certes, je veux que nous rougissions nous-mêmes et que nous comprenions qu'il importe de ressaisir la royauté qui nous fut transmise, non point pour monter plus haut, mais pour accomplir une mission de prévoyance, d'autorité, de sollicitude et de vertu. Alors le corps entier sera dans l'ordre et le bonheur, étant gouverné par le pouvoir légitime. Plaise à Dieu que nous vivions tous, hommes et femmes, d'une manière conforme à sa volonté, pour que nous soyons tous jugés dignes de la divine miséricorde, au jour du jugement, et d'entrer en possession des biens promis pour l'éternité, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur... Exhortation morale.



HOMÉLIE XIV.

« C'est pourquoi, renonçant au mensonge, parlez vérité chacun avec votre prochain, parce que nous sommes membres les uns des autres. Éprouvez la colère; mais ne péchez pas; que le soleil ne se couche pas sur votre colère; ne donnez pas accès au diable. »

1. Après avoir parlé du vieil homme en général, Paul en fait la description détaillée. C'est la doctrine que nous rappelons le mieux que celle qui nous est donnée par parties. Que dit l'Apôtre ? « C'est pourquoi renonçant au mensonge. » Quel mensonge désigne-t-il? serait-ce celui des idoles? Nullement; le mensonge est là sans doute; mais ce n'est pas celui dont il s'agit ici; aucun rapport entre les idoles et ce texte : il s'agit des ruses et des tromperies que les hommes emploient les uns à l'égard des autres. « Parlez vérité chacun avec votre prochain. » Et puis cette vive observation : « Car nous sommes membres les uns des autres, » pour que personne n'ait l'impudeur de tromper son frère. C'est ce que le Psalmiste répète dans tous les sens : « Les lèvres trompeuses sont dans le cœur, c'est dans son cœur qu'il a parlé le mal. » *Ps.* XI, 3. Il n'est rien, absolument rien qui produise les haines comme la dissimulation et le mensonge. Voyez comment Paul les confond, toujours par la même image, par comparaison avec le corps : que l'œil ne trompe pas le pied, semble-t-il dire, et que le pied ne trompe pas l'œil. S'il se présente une fosse profonde, dissimulée par des roseaux couverts de terre, si l'œil peut s'y tromper et la prendre pour une terre solide, n'aura-t-il pas recours aux pieds pour savoir s'il n'a pas au-dessous le vide, ou si le sol résiste à la pression? le pied peut-il être induit en erreur, ne rend-il pas une réponse certaine? Si l'œil croit apercevoir un serpent, une bête féroce, le pied ne trompe pas non plus, il fait aussitôt reconnaître la vérité. Instruit par le ministère de ce membre, on ne va pas plus loin. Quand ce n'est ni par l'œil ni par le pied qu'on peut constater une chose, quand c'est l'affaire de l'odorat, pour distinguer, par exemple, un breuvage délétère d'une boisson inoffensive, est-ce que la bouche sera trompée par l'odorat? Non certes. Et pourquoi? Parce qu'il se perdrait lui-même en trompant; aussi fait-il une relation fidèle. Et la langue à son tour trompera-t-elle l'estomac? est-ce qu'elle ne rejette pas toute chose amère, et n'admet-elle pas tout ce qui est doux?

Voyez quel service, et comment ce service est récompensé ; voyez quelle prévoyance et quelle spontanéité dans cette prévoyance, qu'on me passe une telle expression. Comprenons ce muet enseignement, ne mentons pas, si nous sommes les membres les uns des autres. C'est le signe de l'amitié, le contraire dénote la haine. — Et que ferai-je, me direz-vous, si l'on me tend des embûches? — Placez-vous dans le vrai ; celui qui vous tend des embûches ne fait plus partie du corps. Il nous est défendu de mentir, surtout contre les membres. « Eprouvez la colère, mais ne péchez pas. » Quelle sagesse ! il dit comment nous évitons le péché, sans toutefois abandonner les pécheurs ; car il ne se dépouille pas ainsi des entrailles de son amour, de son corps mystique. Un médecin ordonne au malade ce qu'il doit faire pour guérir ; si celui-ci n'en a pas le courage, il ne le dédaigne pas, il agit par la persuasion, il a recours à la prière pour rendre la santé : tel fut Paul. Celui qui fait le contraire, cherche uniquement sa propre gloire, il s'irrite d'être repoussé : tandis que celui dont le but est la guérison du malade, ne néglige rien pour cela, n'a pas autre chose en vue.

Telle est, je le répète la conduite de Paul ; il défend le mensonge, et, quand le mensonge est commis et la colère excitée, il continue ses soins et ses remèdes. Que dit-il, en effet? « Eprouvez la colère, mais ne péchez pas. » Mieux vaudrait sans doute ne pas l'éprouver ; si toutefois vous en ressentez les atteintes, du moins qu'elle ne dure pas : « Que le soleil, est-il dit encore, ne se couche pas sur votre colère. » N'est-ce pas assez pour donner cours à cette passion qu'elle vous ait possédé une heure, deux ou même trois? Que le soleil, en vous retirant sa lumière, ne vous laisse pas ennemis; il est né de l'amour, qu'il ne projette pas ses derniers rayons sur la

haine. C'est dans son inépuisable bonté que le Seigneur vous a donné cet astre, de plus il vous remet les péchés ; en ne pardonnant pas à votre frère, combien n'êtes-vous pas criminel ? A ce mal s'en joint un autre : le bienheureux Paul craint la nuit, qui, trouvant dans la solitude une âme blessée, peut enflammer sa colère et faire éclater le feu. Pendant que votre cœur se dégage à son aise, tant qu'il est jour, l'emportement est moins grave ; mais, quand vient le soir, cherchez la réconciliation, guérissez une blessure non encore envenimée. Si la nuit s'en empare, le jour suivant ne pourra plus éteindre un mal ainsi fomenté. L'éteindriez-vous en grande partie, si vous n'en venez pas entièrement à bout, ce qu'il en reste suffira pour que la seconde nuit excite un plus violent incendie. Quand le soleil ne peut pas dissiper et résoudre par sa chaleur les nuages qui se sont accumulés dans les ténèbres, voilà le foyer d'un orage ; car la nuit s'en empare de nouveau, l'alimente et le grossit : ainsi de la colère. « Ne donnez pas accès au diable. » La guerre entre frères prépare donc le triomphe de l'esprit du mal. Alors que nous devrions tous nous tenir unis pour résister à cet unique adversaire, la haine dont il devrait être l'objet, nous la tournons les uns contre autres. Jamais le diable n'a l'accès plus libre que dans les inimitiés.

2. De là naissent des maux innombrables. Tant que les pierres d'un édifice sont parfaitement liées et ne laissent aucun vide, rien ne saurait les ébranler ; s'il se fait la moindre fissure, une fente qui ne sera d'abord que de l'épaisseur d'un cheveu, devient la ruine totale, tout périt alors. Raisonnons de même par rapport au diable : tant que nous restons dans une étroite union, il ne peut rien introduire de sa malice ; sitôt qu'il a trouvé le plus léger passage, il se précipite comme un torrent. Il n'a besoin que d'un commencement, c'est le plus difficile ; dès qu'il l'a rencontré, il se fait dans tous les sens une voie spacieuse : il ouvre désormais l'oreille à la calomnie, il donne crédit au mensonge ; c'est la haine qui dicte les jugements, et ce n'est pas la vérité qui juge. De même que, sous l'inspiration de l'amitié, le mal réel paraît chose fausse ; de même, quand le ressentiment aveugle, le faux paraît vrai. Le jugement diffère de l'intelligence, dès qu'on n'entend plus selon l'équité, et qu'on subit un entraînement quelconque. Jetez du plomb dans un des plateaux de la balance, et l'équilibre est aussitôt rompu : la haine est plus lourde que le plomb, et vous voyez ici la même chose. Je vous en conjure donc, mettons tout en œuvre pour éteindre nos inimitiés avant le coucher du soleil. Si vous ne les dominez pas le premier jour ou le deuxième, vous les garderez souvent pendant toute l'année ; puis ce sentiment augmente de lui-même et n'a besoin d'aucun concours. Les paroles dites d'une façon sont alors interprétées d'une autre, un simple geste aigrit, tout exaspère ; on devient pire que les fous furieux ; il est un nom qu'on ne peut pas prononcer ni même entendre; on ne s'exprime plus que par des insultes. Comment apaiserons-nous ce sentiment ? Comment étoufferons-nous cette flamme ? En nous souvenant sans cesse de nos péchés, de nos dettes envers Dieu ; en songeant que notre vengeance retombera sur nous-mêmes au lieu de frapper nos ennemis ; en pensant que nous réjouissons le diable, notre antique ennemi, notre ennemi par excellence, puisque c'est lui qui nous pousse à léser le prochain.

Voulez-vous garder la rancune et la haine ? J'y consens ; mais que ce soit envers l'esprit du mal, et non envers votre membre. Voilà pourquoi Dieu nous a donné la passion de la colère comme une arme ; ce n'est pas pour enfoncer le glaive dans notre propre corps, c'est pour le plonger tout entier dans le sein du démon. Oui, plongez-le jusqu'à la poignée, que la poignée disparaisse elle-même, ne le retirez plus, ajoutez-en même un autre. Cela sera, si nous nous respectons nous-mêmes, si nous aimons la paix les uns à l'égard des autres. Périssent les biens temporels, périsse la vaine gloire, l'estime qu'on pourrait avoir pour moi ; je mets au-dessus de tout le membre d'un corps auquel j'appartiens moi-même. Disons-nous : Ne portons pas atteinte à notre nature, dans la pensée de gagner de l'or ou d'acquérir de la gloire : « Que celui qui volait ne vole plus, » continue l'Apôtre. Vous voyez

Pourquoi Dieu nous a donné la passion de la colère.



ce qui constitue le vieil homme : le vol en fait partie, comme le mensonge, comme le ressentiment. Pourquoi n'est-il pas dit : Que le voleur soit châtié, mis à la torture ? Et comment Paul se borne-t-il à dire : « Qu'il ne vole plus ; mais plutôt qu'il travaille de ses mains, qu'il fasse un ouvrage utile, pour avoir de quoi donner aux indigents ? » Où sont ceux qu'on appelle cathares, où sont les purs, et ceux qui se nomment eux-mêmes de ce nom, malgré les impuretés dont ils sont pleins ? Pour effacer la souillure, il ne suffit certes pas de ne plus pécher, il faut de plus faire le bien.

Voilà de quelle façon les péchés sont réparés et rejetés. Voler, c'est un péché commis ; mais ne plus voler, ce n'est pas détruire la faute. Comment la répare-t-on ? En travaillant, en venant au secours des autres : ainsi se détruit le péché. Paul ne se contente pas d'exiger le travail, il veut que ce travail soit une pénitence et s'inspire de la charité. Le voleur travaille aussi, seulement il fait un mauvais travail. « Qu'une mauvaise parole ne sorte jamais de votre bouche. » Que faut-il entendre par ces mots ? Toute parole oiseuse, comme il le dit ailleurs, la détraction, les propos honteux, les expressions légères ou folles. C'est ainsi que l'Apôtre coupe les racines à la colère, en retranchant le mensonge, le vol, les vaines contestations. En disant : « Qu'il ne vole plus, » il n'entend pas tomber dans un excès d'indulgence, il engage simplement à la douceur ceux auxquels on a fait tort, les exhortant à se contenter de ce qu'on ne commet plus envers eux les mêmes injustices. C'est à propos qu'il condamne ici les mauvais discours ; car nous en rendrons compte, aussi bien que des mauvaises actions. « Mais que toutes vos paroles servent à l'édification de la foi, à la communication de la grâce. » Cela signifie : Dites uniquement ce qui peut édifier le prochain, et ne dites rien d'inutile.

3. Dieu vous a donné une bouche et une langue, afin que vous les consacriez à le glorifier lui-même en édifiant votre prochain. Si vous ruinez l'édifice, au lieu de le consolider, mieux vaut garder le silence, et même ne jamais parler. Supposez que les mains de l'artisan, au lieu d'élever les murs de la maison, ne sachent que les détruire ; elles mériteraient d'être tranchées. Le Psalmiste tient le même langage : « Le Seigneur perdra complétement les lèvres qui servent au mensonge. » *Ps.* XI, 4. Une telle bouche, on peut la regarder comme la cause de tous les maux ; il est évident qu'il ne s'agit pas ici de la bouche elle-même, mais bien de celui qui s'en sert pour le mal. De là viennent les outrages, les calomnies, les blasphèmes, les excitations à la volupté, les meurtres, les adultères, les vols, tous les crimes. Et comment les meurtres ? me demanderez-vous. C'est que de l'insulte vous passez à la fureur, de la fureur aux coups, et des coups au meurtre. Comment aussi l'adultère ? On vous dit : Une telle femme vous aime, elle a parlé de vous d'une manière avantageuse ; c'en est assez pour ébranler votre fermeté, pour exciter le feu de la concupiscence. Remarquez la locution de Paul : « Toute bonne parole. » Comme il en existe tant et de si différentes, c'est avec raison qu'il parle en général, indiquant simplement le but qu'il se propose, la forme de l'instruction. Quel est ce but ? L'édification, sans doute. Peut-être veut-il aussi que l'auditeur vous témoigne de la reconnaissance. Si vous disiez, par exemple : Un frère est tombé dans la fornication, n'aggravez pas le tort en le grossissant, ne lui jetez pas l'insulte ; loin de faire aucun bien à votre auditeur, vous le blessez, vous laissez l'aigreur dans son âme. Si vous lui conseillez, au contraire, ce qu'il doit accomplir, vous lui rendez un éminent service ; si vous le formez à parler convenablement, à ne dire de mal de personne, vous lui faites une grande éducation et lui rendez un éminent service. Parlez-lui componction, piété, charité ; tout cela rend une âme meilleure et plus tendre. En agissant ainsi, vous obtiendrez sa reconnaissance. Mais si vous excitez le rire, si vous prononcez des paroles qui font rougir, vous augmentez la flamme ; si vous avez des éloges pour le mal, vous renversez et détruisez.

Voilà comment il faut entendre le langage de l'Apôtre, ou bien il a simplement pour but de gagner les auditeurs. Une parole bonne est comme un parfum exquis : elle communique la

grâce à qui possède ce trésor. De là cette expression du Cantique : « Votre nom est un parfum qui se répand ; » *Cant.*, I, 2 ; c'est une odeur suave qui dilate les sens. Ce que Paul recommande sans cesse, il le dit encore ici : c'est que chacun doit édifier son prochain dans la mesure de ses forces. Vous donc qui donnez aux autres de semblables conseils, gardez-les d'abord pour vous-même. « Ne contristez pas l'Esprit saint. » Cette recommandation a quelque chose qui donne le frisson, qui vous remplit de frayeur. Il exprime à peu près la même idée dans son épître aux Thessaloniciens : « Celui qui se renferme dans le mépris, ne méprise pas l'homme, mais Dieu. » I *Thess.*, IV, 8. C'est la même chose : Si vous tenez un propos injurieux, si vous blessez votre frère, ce n'est pas lui précisément que vous avez blessé, c'est l'Esprit saint que vous avez contristé. Puis, il rappelle le bien reçu, rendant ainsi l'accusation plus forte : « Ne contristez pas l'Esprit saint, dont vous avez reçu le signe, au jour de la rédemption. » C'est lui qui nous a faits une bergerie royale, lui qui nous a les premiers séparés du monde, lui qui n'a pas voulu nous laisser parmi les hommes exposés à la colère de Dieu ; et vous le contristez ! Remarquez à quel point sa parole ailleurs était effrayante : « Celui qui se renferme dans le mépris, ne méprise pas l'homme, mais Dieu. » Ici c'est à la pudeur qu'il s'adresse : « Ne contristez pas l'Esprit saint, dont vous avez reçu le signe. » Que ce signe soit imprimé sur vos lèvres ; n'enlevez pas le sceau. Une bouche pieuse ne tient pas le langage que nous avons stigmatisé.

Gardez-vous de dire : Que je tienne un propos honteux ou que je prononce des paroles injurieuses, ce n'est vraiment rien. — La faute est d'autant plus grave qu'elle vous paraît n'être rien. Les choses dont on a cette opinion, facilement on les dédaigne ; dédaignées elles s'aggravent ; en s'aggravant, elles deviennent incurables. Votre bouche est-elle consacrée par la religion ? songez quelle fut alors votre première parole, et quelle est aussi la dignité de votre bouche. Vous appelez Dieu votre père ? est-ce de la nature ? Cela n'est pas. Est-ce de la vertu ? Pas davantage. D'où nous vient donc cet honneur ? De la bonté seule, de la tendresse, de la miséricorde inépuisable de Dieu. Par conséquent, lorsque vous prononcez ce nom de père en lui parlant, ne vous bornez pas à reconnaître qu'une insulte à l'égard du prochain dément votre noble origine ; pensez de plus que cette noblesse est un pur bienfait. Ne la flétrissez donc pas, ne foulez pas aux pieds l'amour dont elle émane, en vous montrant sans pitié envers vos frères. Quoi, vous dites à Dieu : Père, et vous l'outragez ? Cela n'est pas d'un enfant de Dieu. L'œuvre de l'enfant de Dieu, c'est de pardonner à ceux qui le haïssent, de prier pour ceux qui le crucifient, de verser son sang pour ceux qui le persécutent. Voici quelle est la marque glorieuse d'un enfant de Dieu : les ennemis, les ingrats, les voleurs, les impudents, ceux qui vous tendent des embûches, en faire des frères, des héritiers du ciel ; et non point traiter comme de vils esclaves ceux qui étaient devenus vos frères.

Conduite que l'on doit tenir en appelant Dieu du nom de Père.

4. Songez aux paroles que votre bouche a prononcées, à quelle table elle a participé ; ayez présent dans la mémoire ce qu'elle a touché, ce qu'elle a goûté, la nourriture qu'elle a reçue. Vous croiriez ne rien faire de grave envers votre frère en l'insultant ? Et pourquoi l'appelez-vous alors votre frère ? Si, d'autre part, il n'est pas votre frère, comment dites-vous : Notre Père ? Ce mot, notre Père, indique évidemment qu'on est plusieurs. Songez encore avec qui vous êtes réuni pour assister aux divins mystères ; c'est avec les chérubins et les séraphins. Ceux-là ne savent pas faire outrage, leur bouche n'a qu'un office à remplir, louer Dieu et le glorifier. Oserez-vous bien, vous qui venez de proférer l'injure, chanter avec eux : « Saint, saint, saint ? » Supposez un vase splendide, servant à la table du roi, n'ayant pas d'autre usage ; si quelqu'un des serviteurs y déposait des ordures, aurait-il après cela l'audace de le replacer ainsi souillé parmi ceux qui n'ont pas été détournés de leur noble destination ? Cela n'est pas possible. Et voilà néanmoins ce que fait la médisance, ce que fait l'injure. « Notre Père. » Ne vous en tenez pas là ; écoutez ce qui vient ensuite : « Qui êtes

dans les cieux. » A peine avez-vous dit : « Notre Père, qui êtes dans les cieux, » que cette parole vous relève, donne des ailes à votre âme, la transporte devant le Père que vous avez aux cieux. Repoussez désormais les actions et les discours de la terre. Introduit dans ce monde supérieur, ayant pris rang dans le chœur des anges, pourquoi retomberiez-vous dans ces infimes régions? Vous êtes l'un des assistants au trône royal, et vous dites des injures? Ne craignez-vous pas que le Roi ne prenne l'insulte pour lui?

Si quelqu'un de nos serviteurs en outrageait ou frappait un autre devant nous, alors même que ce ne serait pas sans motif, nous le réprimanderions et nous l'arrêterions aussitôt, regardant cette conduite comme une injure; et vous, assistant au trône royal dans la compagnie des chérubins, vous outragez votre frère? Ne voyez-vous pas ces vases sacrés? n'ont-ils pas tous sans exception un emploi toujours nécessaire? qui donc oserait s'en servir pour autre chose? Eh bien, vous êtes plus saint, imcomparablement plus saint, que ces vases; pourquoi vous souiller et vous dégrader? Vous avez droit de cité dans la patrie céleste, et vous insultez le prochain! vous dites des injures, après avoir été favorisé du divin baiser! De ces mêmes lèvres sur lesquelles le Seigneur a déposé les cantiques mêmes des anges, un aliment, je ne dirai pas angélique, mais que les anges ne peuvent pas recevoir, et le baiser de son amour, s'échappent des paroles humiliantes! Qu'il n'en soit plus ainsi, je vous en conjure. Loin de nous, chrétiens, cette cause des plus grands maux. N'avons-nous pas le don de vous persuader ou de vous faire rougir, il est juste que nous agissions sur vous par la crainte; écoutez donc la sentence du Christ : « Celui qui dira à son frère : Insensé, sera passible des feux de la géhenne. » *Matth.*, v, 22. Si la plus légère des insultes mérite les feux éternels, que ne méritera pas l'insulte poussée jusqu'à l'audace?

Formons notre bouche à dire le bien: de là résultent les plus grands avantages, tout comme les propos insultants causent les plus graves préjudices; il n'est pas question ici d'argent à dépenser. Mettons une porte et des verrous à nos lèvres; punissons-nous sévèrement nous-mêmes, si parfois un mot blessant nous échappe; jetons-nous aux pieds de Dieu, jetons-nous aux pieds de l'homme que nous avons insulté, ne regardons pas cela comme une chose indigne. C'est nous que nous avons blessé, ce n'est pas notre frère; employons les remèdes présents, la prière et la réconciliation. Si nous devons à ce point surveiller nos paroles, beaucoup plus devons-nous maîtriser nos actions. Avons-nous des amis, quels qu'ils puissent être, s'ils ont fait injure à quelqu'un, demandons-leur de l'expier. Sachons bien que c'est là sans nul doute un péché; avec une telle conviction, nous nous en éloignons sur l'heure. Que le Dieu de paix garde votre âme et votre langue, qu'il vous entoure d'un mur de protection, de sa crainte, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit...

HOMÉLIE XV.

« Que toute aigreur, toute colère, tout ressentiment, toute clameur et tout blasphème soient bannis d'entre vous avec toute malice. »

1. Jamais les abeilles n'iront se fixer dans un réduit impur; aussi les hommes habiles dans l'art de les élever arrosent-ils d'essences, de parfums, de toute sorte de suaves odeurs, et même de vins aromatiques, les ruches destinées à les recevoir quand elles sortent de leurs alvéoles, sachant bien qu'il suffirait d'une senteur désagréable pour les chasser de nouveau; il en est de même de l'Esprit saint. On peut dire que notre âme est une demeure préparée pour l'essaim des grâces spirituelles; mais, si la bile, l'amertume et l'emportement en imprégnent l'intérieur, l'essaim s'envole. Voilà pourquoi ce bienheureux, ce sage agriculteur ne cesse de purifier cette demeure, non en y promenant la faulx ou tout autre instrument de fer, mais en nous attirant nous-mêmes vers cet essaim spirituel, qu'il réunit en même temps à force de prières, de labeurs et de bonnes œuvres. Observez de quelle façon il purifie notre cœur : il en

expulse le mensonge, il en expulse l'irritation ; il nous montre, de plus, comment on enlève le mal jusqu'aux racines ; ce qui se fait en excluant toute amertume de l'entendement lui-même. Voyez ce qu'il en est de la bile que renferme notre corps : est-elle peu considérable, peu considérable est aussi la secousse qu'elle cause quand le récipient se rompt ; est-elle surabondante, et surtout dépasse-t-elle la mesure par sa violence et son âcreté, il n'est plus possible qu'elle se tienne dans son récipient, elle le corrode comme un feu violent, et, quand elle a détruit cette faible barrière, elle se répand dans tout le corps, dont elle ruine et détruit l'économie. Supposez encore une bête féroce, la plus sauvage et la plus redoutable de toutes, qu'on aurait transportée dans une ville : tant qu'elle est solidement renfermée dans une cage, elle a beau s'emporter et rugir, elle ne peut pas nuire ; si, dans l'excès de sa fureur, elle parvient à briser les barreaux de sa prison, et, s'élançant au dehors, remplit la ville entière de trouble et de frayeur, tous les habitants prennent la fuite. La bile agit de la même façon : tant qu'elle est renfermée dans ses limites, elle ne nous cause pas un grand mal ; mais, quand elle a rompu la membrane qui la retient, rien ne l'empêche de se répandre dans tout l'organisme, et dès lors, bien qu'elle soit en quantité peu considérable, elle est d'une telle âcreté, qu'elle infecte de son venin et vicie tous les autres éléments. Le premier qu'elle rencontre, c'est le sang, le plus rapproché d'elle par sa place et par sa nature ; elle le rend plus chaud, et d'une chaleur malsaine ; elle s'empare ensuite de tout ce qui l'avoisine ; l'équilibre des humeurs est détruit, tout se transformant en bile ; dès ce moment, elle attaque les membres, et, les ayant tous infectés de son aigreur, elle ôte à l'homme la parole, elle l'étouffe et chasse l'âme du corps.

Pourquoi nous livrer à cette description minutieuse ? C'est afin que, dès que nous sentirons cette amertume nous envahir, dès que notre intelligence nous la montrera prête à donner la mort à l'âme, la ruinant, la bouleversant de fond en comble, nous tâchions de nous soustraire à sa fureur. Comme la bile matérielle corrompt tout élément, l'autre embrase toutes nos facultés, et conduit à l'abîme de la géhenne celui dont elle s'est emparée. En examinant les choses avec cette précision, voulons-nous fuir le mal qui nous est signalé, museler la bête féroce, ou mieux l'exterminer, conformons-nous au conseil de l'Apôtre : « Que toute aigreur » soit adoucie ? Non, mais bien, « soit rejetée loin de vous. » Ai-je donc besoin de garder en moi ces choses ? aurai-je la bête féroce à garder, quand je puis l'expulser de mon âme et la reléguer au loin ? Obéissons donc à cette parole : « Que toute aigreur soit rejetée loin de vous. » Hélas ! quelle perversité nous possède ! quand nous devrions tout faire pour cela, plusieurs poussent la démence jusqu'à trouver leur bonheur au milieu de ces dangers, à s'enorgueillir du mal, à s'en faire gloire, et jusqu'à s'attirer la haine des autres ! Cet homme, dira-t-on, est plein d'amertume, c'est un scorpion, un serpent, une vipère. On le regarde avec terreur. — Et pourquoi craignez-vous ce violent caractère ? — Je crains, me répondrez-vous, qu'il ne me nuise, qu'il ne me perde. Je ne comprends rien à sa perversité ; voyant dès lors en moi un homme simple, incapable de rien voir dans ses manœuvres, il me fera tomber dans ses filets, il me prendra dans les piéges qu'il a tendus à dessein. — Je ris maintenant. — Et pour quelle raison ? — parce que ce sont là les paroles d'un enfant qui craint ce qui n'est nullement à craindre. Nul n'est digne de mépris et de risée comme l'homme acerbe et méchant. Il n'est pas de défaillance comparable à son aigreur : elle frappe de démence ou d'imbécillité.

La méchanceté est aveugle.

2. Ne voyez-vous pas combien la méchanceté est chose aveugle ? Ne vous a-t-on pas dit qu'on creuse pour soi-même la fausse destinée à son voisin ? — Quoi donc, ne faut-il pas craindre une âme qui porte le désordre partout ? Il faut redouter ces caractères acerbes à l'égal des démoniaques et des furieux, de ceux qui n'ont plus l'usage de leur raison ; car ils agissent de même sans savoir ce qu'ils font. — Je ne dis pas le contraire ; mais prétendre qu'ils comprennent comment il faut se conduire, nullement. Rien n'importe à la direction de la vie

comme la prudence, et rien ne fait obstacle à la prudence comme la dépravation, la malice et la dissimulation. Ne remarquez-vous pas combien les corps envahis par la bile sont repoussants, ont perdu toute fleur de jeunesse, toute énergie, toute souplesse, toute facilité d'action? Telles sont les âmes dont nous parlons. Le mal ictérique de l'âme n'est pas autre que la perversité. La perversité n'est pas une force, gardez-vous bien de le penser. Voulez-vous que je vous montre encore cette vérité par un exemple, par le contraste d'un homme méchant et d'un homme plein de droiture? Absalon était un astucieux, cherchant à gagner tout le monde. Voyez sa perfidie : l'Ecriture nous le représente allant de tout côté, et demandant à chacun s'il avait un procès, dans le but de capter sa confiance. David était simple et droit. Qu'arriva-t-il? Observez la fin de l'un et de l'autre, et vous serez frappé de la démence du premier. N'ayant pas d'autre intention que de nuire à son père, il fut aveugle en tout. Ainsi n'était pas David; car « celui qui marche dans la simplicité marche avec confiance; » *Prov.*, x, 9; celui qui ne se laisse pas entraîner à de vaines recherches et qui ne médite aucun mal.

Obéissons donc au bienheureux Apôtre, et plaignons ces âmes ulcérées, versons des larmes sur elles, ayons recours à tous les moyens et n'en négligeons aucun pour les délivrer de cette fatale amertume. N'est-il pas contraire au bon sens que nous mettions tout en œuvre pour évacuer la bile matérielle, un élément nécessaire cependant, un principe constitutif du corps humain et sans lequel il n'est pas d'homme; tandis que nous ne faisons rien, nous ne nous donnons aucun soin pour évacuer la bile de l'âme, qui, celle-là, n'est d'aucune utilité, ou mieux est extrêmement funeste? « Que celui parmi vous qui veut être sage, devienne fou, et il aura la sagesse. » I *Cor.*, III, 18. C'est Paul qui parle; écoutez maintenant Luc : « Ils prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur, louant Dieu et possédant la confiance de tout le peuple. » *Act.*, II, 46, 47. Ne voyons-nous pas même aujourd'hui les hommes simples et sincères être honorés de tous? On ne porte pas envie à quelqu'un de ce genre s'il réussit, on ne le foule pas aux pieds s'il succombe; tous prennent part à sa prospérité, tous compatissent à son infortune. Que l'homme acerbe et méchant vienne parfois à réussir, tout le monde s'en afflige comme d'un malheur public, et tout le monde applaudit à sa chute. Ayons donc pitié de pareils hommes; ils sont de toute part entourés d'ennemis. Jacob était également sans feinte, et triomphait néanmoins de toutes les manœuvres d'Esaü : « Car la sagesse n'entrera pas dans une âme qui se livre à la perversité. » *Sap.*, I, 4. « Que toute amertume soit rejetée loin de vous; » qu'il n'en reste pas même de traces. Le moindre ferment, sous le coup d'une émotion, est comme une étincelle qui provoque un incendie.

Voyons donc avec soin ce que c'est que l'amertume. Supposons, par exemple, un homme dissimulé, plein de ruses, soupçonneux, toujours prêt à mal faire : il ne faut attendre de lui que la haine et le ressentiment. Impossible qu'une telle âme soit en paix; car l'amertume est la source de toute sorte de fureurs. Pour cette âme point de repos, point de relâche; elle est toujours plongée dans de noires pensées. Elle-même, je l'ai dit, ressent la première le mal qu'elle fait. « Et les clameurs, » avons-nous lu. Pourquoi? Vous criez donc aussi? L'homme doux doit conserver le calme. La clameur est un cheval que le cavalier ne maîtrise plus, c'est la colère ne connaissant pas de frein; arrêtez le cheval, et vous renversez le cavalier. Que les femmes surtout entendent cette leçon, elles qui crient et hurlent à tout propos. Il n'est utile d'élever la voix que pour une chose, pour prêcher et pour enseigner; en toute autre occasion, et même dans la prière, ce n'est pas permis. Voulez-vous l'apprendre par expérience, ne criez pas, et vous ne vous mettrez plus en colère : excellent moyen pour corriger cette passion. Or, comme celui qui ne crie pas ne saurait s'emporter, celui qui crie s'emportera sans nul doute. Ne m'objectez pas les profonds ressentiments, le souvenir des injures, la nature même de l'aigreur; je vous dis maintenant de quelle façon vous vous en débarrasserez.

3. Ce n'est donc pas peu de chose pour arriver à ce but que de former son âme à s'interdire toute clameur. Otez les cris, et vous avez coupé les ailes à la colère, vous avez comprimé les mouvements impétueux du cœur. De même qu'on ne saurait lutter sans lever les mains, de même on ne saurait être pris à ce piége quand on ne pousse pas des cris. Liez les mains à l'athlète, et dites-lui de soutenir le combat; inutile : la colère ne le peut pas mieux. Les cris, alors même qu'elle n'est pas, ont le pouvoir de la faire naître. C'est encore là que les femmes surtout se laissent prendre; la maison tout entière retentit de leurs cris, quand elles s'emportent contre leurs servantes; et, si la maison donne dans un carrefour étroit, tous les passants entendent les bruyantes fureurs de l'une et les gémissements effrayés de l'autre. Quoi de plus honteux cependant qu'un tel désordre? Chacun s'arrête et demande ce qui peut s'y passer. Telle femme, dit-on, châtie sa servante. Encore une fois, quelle honte! Voudrais-je dire qu'il ne faut pas châtier? Non; il le faut, je le sais, mais non sans cesse, ni sans modération, ni pour satisfaire un ressentiment personnel, j'insiste sur ce point, ni pour un manquement au service; cela ne peut avoir lieu que pour une faute qui nuit à l'âme. Si vous frappez pour ce dernier motif, tous vous loueront, personne ne vous blâmera : si c'est l'intérêt qui vous pousse, tout le monde condamnera vos emportements et votre barbarie. Voici le comble de la honte : il est des femmes si dépourvues de sentiment, si cruelles, que le même jour n'épuise pas leur fureur, après avoir mis à nu les épaules de leurs servantes, et pris soin d'appeler le chef de maison, elles attachent ces malheureuses à des litières. Hélas! et dans ce moment ne s'offre pas à vous la pensée de la géhenne! vous dépouillez la jeune fille, vous l'exposez aux regards; et vous ne craignez pas d'être condamné? Mais non; vous tâchez d'irriter votre mari, au lieu de craindre qu'il vous condamne; vous menacez des fers une infortunée que vous avez accablée déjà de mille outrages, la traitant de Thessalienne, de fugitive, de prostituée. La colère ne permet pas à cette femme de donner un frein à sa bouche; elle n'a qu'un but : exercer sa vengeance au détriment même de son honneur. Après cette tempête, la voilà commandant à tous comme un tyran, elle fait comparaître les enfants devant elle, il faut que son mari vienne à son tour, et qu'abdiquant sa raison il accepte le rôle d'exécuteur. De pareilles choses devraient-elles se passer dans une maison chrétienne?

Mais c'est là, me dira-t-on, une race perverse, audacieuse, sans pudeur, incorrigible. — Je le sais comme vous; on peut cependant la ramener au devoir d'une autre manière, par la frayeur, par les menaces, par de simples paroles, qui souvent produisent plus d'effet, et du moins ne vous exposent pas à la honte. Vous avez tenu des propos humiliants, vous femme libre, et le déshonneur retombe sur vous encore plus que sur votre servante. Et puis, quand il faut se rendre au bain, elle porte sur son dos les traces des verges, elle offre le témoignage de votre cruauté. — Cette classe de gens est intolérable, insisterez-vous, pour peu qu'on la laisse faire. — Je ne l'ignore pas; mais travaillez donc à la corriger, comme je viens de le dire, par la douceur et la bonté beaucoup plus que par les coups et par la crainte. Cette personne a-t-elle la foi, c'est votre sœur. Vous commandez, elle exécute vos ordres. Est-elle livrée à la boisson, ôtez-lui les occasions de boire; faites-lui vos représentations en présence de votre mari. Ne comprenez-vous pas combien il est honteux de frapper une femme? Les lois ont décrété mille moyens de coercition contre les hommes, le fer chaud et les autres tortures; rarement elles y soumettent les femmes, elles ne veulent pas que la colère aille plus loin que de les souffleter. Elles témoignent d'un tel respect pour la nature qu'en aucun cas la femme ne doit être suspendue, surtout quand elle est enceinte. L'homme se déshonore s'il vient à frapper une femme; à plus forte raison se déshonore une personne du même sexe. C'est ainsi que les femmes s'attirent la répulsion des hommes. — Et si cette servante vit dans le désordre? — Mariez-la, faites disparaître les occasions, ne la laissez pas dans la mollesse. —

Que faire si elle commet le vol? — Veillez sur elle, empêchez-la. — Voici bien une chose nouvelle : c'est donc moi qui serai gardienne? — O la folle observation! et pourquoi ne le seriez-vous pas, je vous prie? Est-ce que cette femme n'a pas une âme comme la vôtre et n'est-elle pas favorisée des mêmes dons divins? ne s'asseoit-elle pas à la même table et n'a-t-elle pas la même noblesse que vous? — Mais encore, elle n'a ni bon sens ni retenue dans ses paroles, ni sobriété. — Et que de femmes libres à qui conviendraient ces mêmes reproches? Dieu fit aux hommes une loi de supporter toutes les défaillances de la femme. Pourvu qu'elle ne tombe pas dans la fornication, montrez-vous patiente pour tout le reste. Serait-elle sujette à l'ivrognerie, à la vanité, à l'intempérance de la langue, à des sentiments de jalousie, à des habitudes de dépense, entamerait-elle votre fortune, c'est la compagne de votre vie. Vous êtes dans l'obligation de la ramener à l'ordre; c'est pour cela que vous êtes la tête. Travaillez donc à cette correction, faites ce qui est en votre pouvoir. Resterait-elle incorrigible, voleuse même, veillez sur ce qui vous appartient; mais ne la maltraitez pas ainsi. Est-elle loquace, fermez-lui la bouche. C'est de la suprême philosophie. De nos jours, certaines femmes en sont venues à ce degré de démence qu'elles enlèvent la coiffure à leurs servantes et les traînent par les cheveux.

4. Pourquoi avez-vous toutes rougi? Ce n'est pas à toutes que ces paroles sont adressées, mais à celles-là seules qui se laissent aller à ce point de férocité. Que la femme n'ait pas la tête découverte, a dit Paul; et vous lui arrachez tout voile? Ne voyez-vous pas que vous vous outragez vous-même? Si elle paraissait devant vous tête nue, vous le regarderiez comme une insulte; et, quand c'est vous qui la mettez dans cet état, vous dites que la chose est sans importance? — Que serait-ce, m'objecterez-vous encore, si je ne la corrigeais pas? — Corrigez-la donc avec le bâton et les verges. Que de défauts n'avez-vous pas vous-même, sans que vous soyez corrigée? Du reste, ce n'est pas pour elle que je parle ici, c'est pour vous qui êtes libre, dans le but d'obtenir que vous ne fassiez rien qui vous déshonore ou vous nuise. Si vous apprenez à traiter chez vous votre servante avec convenance et douceur, bien mieux agirez-vous de même envers votre mari. Si vous ne faites rien de répréhensible quand vous le pourriez néanmoins, à plus forte raison vous en abstiendrez-vous quand vous aurez un empêchement quelconque. La philosophie que vous pratiquerez à l'égard de vos servantes vous sera donc de la plus grande utilité pour gagner l'affection de votre mari. « La mesure dont vous aurez usé, est-il dit dans l'Evangile, vous sera rendue. » *Matth.*, VII, 2. Mettez un frein à votre bouche; dès que vous saurez supporter avec générosité les pénibles travers d'une servante, vous ne serez plus émue des insultes même d'une personne de votre condition; et cette patience vous mène droit à la plus sublime philosophie. Il y a des femmes qui s'emportent jusqu'à jurer; rien n'est plus ignominieux qu'un emportement de cette nature. — Mais quoi, direz-vous aussi, elle ne songe qu'à se parer? — interdisez-lui la vaine parure, je le veux bien; si vous voulez cependant l'en éloigner, commencez vous-même, l'exemple vaut mieux que la peur : soyez un modèle qu'elle puisse imiter en tout point.

« Que le blasphème soit rejeté loin de vous. » Observez comment le mal procède : l'amertume produit la mauvaise humeur, la mauvaise humeur produit la colère, la colère se répand en clameurs, aux clameurs se mêle le blasphème, c'est-à-dire la malédiction, et puis aussi les coups, les blessures, d'où peut venir la mort. Paul n'a pas voulu toucher à cette énumération; il a dit seulement : « Que le blasphème soit rejeté loin de vous avec toute malice. » Que signifient ces derniers mots? Que tel est le terme auquel aboutit toute malice. Quelques hommes, en effet, ressemblent aux chiens qui mordent à l'improviste, qui n'aboient pas quand on approche, qui n'ont pas même l'air irrités; se montrant, au contraire, doux et flatteurs, ils vous mordent cruellement au moment où vous êtes sans défiance : ceux-là sont plus à redouter que les ennemis qui vous font une guerre ouverte. Puis donc qu'il y a des chiens parmi les hommes qui ne crient, ne s'em-

portent ni ne menacent, mais trament leurs ruses en secret, préparent des maux sans nombre et se vengent par des actes, l'Apôtre les désigne aussi, par ce mot de malice ou de perfidie. Ne ménagez pas les paroles, vengez-vous par les actions. Quant à moi, j'ai réprimé la langue, j'ai retranché les clameurs pour mettre des bornes à l'incendie: pour vous, si vous n'avez pas besoin de crier pour en exciter la flamme, si vous alimentez encore le feu, à quoi bon le silence? Ne savez-vous pas que les incendies les plus terribles sont ceux qui brûlent au dedans et ne se montrent pas au dehors? Il en est de même des plaies qui rongent à l'intérieur, et des fièvres qui consument sans qu'on en sache la cause. Pareillement, la plus dangereuse de toutes les colères est celle qui dévore l'âme en secret. Il faut que celle-là même, et celle-là surtout, soit retranchée, avec toute malice, petite ou grande.

Obéissons à cette recommandation de Paul, expulsons toute amertume, toute méchanceté, pour ne pas contrister l'Esprit saint; détruisons le mal jusqu'à la dernière racine. Rien de bon ne peut provenir d'une âme ulcérée, rien de salutaire; tout est tribulation, larmes, gémissements et désespoir. Remarquez, je vous prie, l'aversion que nous inspirent les bêtes sauvages qui hurlent, telles que le lion et l'ours; tandis que nous aimons la brebis, dont la voix, au lieu d'être bruyante, est plutôt douce et plaintive. Parmi les intruments de musique, nous n'aimons guère non plus ceux qui font trop de bruit, comme les tambours et les trompettes : les autres, ceux dont le son est plus doux, flattent agréablement l'oreille, comme la flûte, la lyre et le chalumeau. Disposons ainsi notre âme, éloignons-la du fracas; c'est le moyen de vaincre la colère. Ce triomphe remporté, nous serons les premiers à jouir du calme, nous naviguerons vers le port tranquille et serein. Puissions-nous tous l'atteindre, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

« Que toute amertume et toute colère, tout ressentiment, toute clameur et tout blasphème soient rejetés loin de vous avec toute malice. Soyez bons les uns envers les autres, miséricordieux, vous pardonnant réciproquement comme Dieu vous a pardonné. »

1. Il ne suffit pas de s'éloigner du vice pour arriver au royaume des cieux, il faut encore s'exercer constamment à la pratique de la vertu. Si l'abstention du mal nous met à l'abri de la géhenne, l'exercice de la vertu nous donne droit au royaume. Ignorez-vous qu'il en est de même devant les tribunaux humains, quand on examine les actes en présence de toute la cité? L'antique usage, devant ces mêmes tribunaux, était de décerner une couronne d'or, non point à celui qui n'avait fait aucun tort à sa patrie, cela ne pouvant que l'exempter d'une peine, mais bien à celui qui lui avait rendu d'immenses services. Voilà comment on obtenait un tel honneur. Je me ravise; j'allais presque oublier ce dont je dois surtout vous entretenir. Il importe que je revienne un peu sur le premier membre de la distinction que j'ai posée, pour y faire une légère modification. J'ai dit que c'est assez de fuir le mal pour ne pas tomber dans la géhenne, et, pendant que je le disais, me revenaient à la mémoire les terribles menaces dirigées, non précisément contre ceux qui font un mal quelconque, mais contre ceux qui ont négligé de faire le bien : le châtiment est pour ces derniers comme pour les premiers. Quelles sont ces menaces? Quand aura paru le redoutable jour, est-il écrit dans l'Evangile, ce jour où chacun devra comparaître, le Juge assis sur son tribunal, ayant placé les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche, dira d'abord : « Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. » *Matth.*, xxv, 34, 35. Cela se comprend sans peine; il fallait qu'ils fussent ainsi récompensés pour avoir exercé cette miséricorde; mais que ceux qui n'ont pas fait part de leurs biens aux indigents, ne soient pas seulement punis par la priva-

tion de la récompense, et qu'ils soient de plus précipités dans la géhenne, comment expliquer cette punition? On peut en donner une raison qui n'est ni moins matérielle ni moins décisive. En effet, nous apprenons ainsi que les personnes ayant fait le bien jouiront de la félicité des cieux, que celles à qui le mal ne saurait être reproché et qui n'ont fait qu'omettre un bien seront précipitées dans les feux de la géhenne avec ceux qui ont fait le mal.

L'oisiveté est la racine et l'occasion du mal.

Ne pourrait-on pas dire que le mal consiste aussi à ne pas faire le bien? C'est l'oisiveté par essence, et l'oisiveté rentre dans le mal, ou mieux elle n'en fait pas seulement partie, elle en est l'occasion et la racine; car l'oisiveté enseigne toute perversité. Ne faisons donc plus ces insipides questions : quelle place occupera celui qui n'a fait ni le bien ni le mal? N'avoir pas fait le bien, vous le voyez, c'est avoir fait le mal. Je vous demande, si vous aviez un serviteur qui ne serait ni voleur, ni insolent, ni porté à la contradiction, ni adonné à l'ivrognerie, exempt en un mot de tout vice, mais qui resterait toujours oisif et ne ferait rien de ce qu'un serviteur doit à son maître, le laisseriez-vous sans le châtier, sans le poursuivre? Non n'est-ce pas? et cependant il ne ferait aucun mal. Cela même est donc un mal. Allons demander des exemples, si vous le voulez bien, à d'autres situations dans la vie. Voici l'homme chargé de cultiver nos champs : il ne nous porte aucun préjudice, il ne trompe pas, il ne vole pas; seulement il se croise les bras et reste assis chez lui, n'ensemençant pas la terre, n'y traçant pas un sillon, n'attelant jamais les bœufs, ne soignant pas la villa, ne faisant rien de ce qui concerne son état : n'infligerons-nous pas une peine à cet homme? Il n'a cependant pas causé le moindre tort, nous n'avons rien à lui reprocher. Je me trompe, il fait tort par son inaction même, il porte atteinte au sens commun en ne remplissant pas sa charge. Prenez chaque artisan en particulier, n'importe de quel art il soit question : il ne porte préjudice à personne dans l'exercice de son art, il se borne à ne rien faire; mais n'en est-ce pas assez, dites-moi, pour bouleverser et ruiner la vie humaine? Voulez-vous que nous cherchions encore leur comparaison dans notre corps? J'admets que la main ne frappe pas la tête, ne coupe pas la langue, n'arrache pas l'œil, ne fasse rien de semblable, qu'elle reste simplement dans l'inaction et refuse à l'ensemble du corps son service : ne vaudrait-il pas mieux la retrancher que porter ainsi ce membre inutile et préjudiciable même à tout le corps? Si la bouche, à son tour, ne ronge pas la main, ne déchire pas les autres membres, mais s'abstient de remplir toutes ses fonctions, ne devrait-elle pas être fermée? Or, si c'est une grave injure de la part d'un serviteur, d'un artisan, d'un membre même de notre corps, d'abandonner le bien qu'il doit faire, et non pas seulement de faire le mal, à plus forte raison cela doit-il être dans le corps du Christ.

2. Voilà pourquoi le bienheureux Paul, en nous détournant du vice, nous amène à la vertu. Qu'importe, je vous le demande encore, que les épines soient arrachées, si l'on ne jette pas la bonne semence? Le travail qu'on aura fait n'aboutira-t-il pas au même préjudice, dès qu'il restera inachevé? Dans les soins qu'il nous prodigue, l'Apôtre ne se borne pas à détruire et à déraciner le mal, je le répète, il veut que le bien y soit aussitôt substitué. A peine a-t-il dit : « Que toute amertume et toute colère, tout ressentiment, toute clameur et tout blasphème soient rejetés loin de vous avec toute malice, » qu'il ajoute : « Soyez bons les uns à l'égard des autres, soyez miséricordieux, pardonnez-vous réciproquement. » Il s'agit ici d'habitudes et de dispositions. Or, il ne suffit pas de quitter l'une pour que nous ayons immédiatement contracté l'autre; il y faut une nouvelle impulsion, et la vigueur qu'on a mise à fuir le mal, on doit la déployer pour acquérir le bien. Prenons de nouveau le corps pour exemple : s'il est noir et qu'on trouve le moyen de l'en guérir, ce n'est pas à dire qu'il devienne blanc tout de suite. Faisons mieux, ne raisonnons pas d'après les choses physiques, et mettons en avant un exemple puisé dans ce qui tient à la libre volonté : l'absence de l'inimitié n'implique pas une amitié véritable; il y a quelque chose d'intermédiaire qui n'est ni la haine ni l'amour, situation dans laquelle se trouvent par rapport à nous la plu-

part des hommes. Ne pas pleurer, ce n'est pas absolument rire, il est encore un milieu entre ces deux extrêmes. Il en est de même ici : n'avoir pas d'amertume, ce n'est pas être entièrement doux; n'être pas irrité, ce n'est pas être plein de compassion; il faut un effort de plus pour acquérir ce dernier bien. Voyez à quel point le bienheureux Paul se conforme aux principes de l'agriculture, pour purifier et travailler la terre qui lui a été confiée par l'Agriculteur suprême. Après avoir détruit les mauvaises semences, il insiste pour en obtenir de bonnes : « Soyez bienveillants, » a-t-il dit. Si la terre n'est pas cultivée quand on l'a délivrée des épines, les folles herbes y pousseront bientôt. Il est donc nécessaire de prévenir ce funeste repos en y jetant la bonne semence, en y faisant d'utiles plantations.

A la colère, Paul a substitué la bonté; à l'aigreur, la miséricorde; il a déraciné la malice et le blasphème, il a planté le pardon; c'est cette dernière parole : « Vous pardonnant réciproquement; » soyez portés à l'indulgence. Cette générosité dépasse le pouvoir des richesses. Celui qui remet l'argent à son débiteur, fait une grande œuvre, une œuvre digne d'admiration; la grâce se répand jusque sur le corps, bien que la récompense consiste en dons spirituels et s'applique directement à l'âme : celui qui pardonne les péchés fait du bien à son âme d'abord, et puis à l'âme de celui auquel il pardonne; en se formant à la modération, il y forme aussi son frère. Quand nous nous vengeons de ceux qui nous ont fait tort, nous leur infligeons une peine moins vive que lorsque nous leur pardonnons; car nous les forçons à rougir d'eux-mêmes. De la première façon, loin d'acquérir un avantage ou de le leur procurer, nous les blessons en nous blessant nous-mêmes; comme les chefs des Juifs, nous poursuivons notre satisfaction et nous excitons leur colère : si nous répondons à l'injustice par la modération, nous dissipons entièrement leur colère, et nous faisons asseoir le jugement à leur foyer; la sentence sera plus terrible pour eux que pour nous.

Un homme ainsi traité se condamnera lui-même, et cherchera toute occasion pour acquitter avec usure la dette de magnanimité, que nous aurons fait peser sur lui : il ne peut pas ignorer que, s'il rend simplement la pareille, il aura toujours le dessous, n'ayant pas eu l'initiative; il ne supportera pas aisément que nous lui ayons donné l'exemple. Il mettra toute son application à nous vaincre en générosité, à mériter une récompense d'autant plus grande qu'il n'arrive à la récompense que le second; et le désavantage qu'il subit parce qu'il est devancé par la victime de son injustice, il tâchera de le réparer par la surabondance de sa douceur. Les hommes, en effet, quand ils sont accessibles à la reconnaissance, sont moins affectés par le mal qu'on leur fait que par le bien dont on paie leurs injustes attaques. Ces attaques sont de la perversité, l'ingratitude serait un mélange de ridicule et d'opprobre. Que la victime d'un tort ne se venge pas, tout le monde l'approuve, lui décerne des louanges et des applaudissements. Voilà surtout ce qui mord au cœur l'auteur de l'injustice. Voulez-vous donc vous venger, vengez-vous de cette manière, rendez le bien pour le mal, et vous ferez de cet homme votre débiteur, et vous remporterez une merveilleuse victoire. Vous a-t-on fait du mal, faites du bien, et vous aurez tiré de la sorte une éclatante vengeance de votre ennemi. Si vous vous acharnez à le poursuivre, vous y gagnerez l'un et l'autre le blâme universel : si vous le supportez avec patience, vous aurez l'approbation, l'admiration même, et le blâme sera pour lui.

3. Quoi de plus fort pour un ennemi que de voir l'objet de sa haine admiré de tous, recevant des applaudissements unanimes? quoi de plus piquant pour lui que de se voir méprisé de tout le monde, et sous les yeux d'un ennemi? En vous vengeant, vous serez condamné selon toute apparence, et vous serez seul à vous venger; en pardonnant, vous obtenez que tous prennent en main votre cause; et le tort qu'on a pu souffrir ne peut pas se comparer à cette réprobation universelle. Si vous parlez pour vous, les autres se tairont : si vous vous taisez, ce n'est pas avec une langue seule, c'est avec une infinité de langues que vous le frap-

pez, et vous n'êtes que trop vengé. Si vous dites à votre ennemi des choses pénibles, les hommes vous le reprocheront, ils déclareront que vos paroles sont inspirées par la passion : lorsque celui qui n'a pas été lésé se déchaîne cependant en invectives, on y voit le pur sentiment de l'équité, une vengeance à l'abri de tout soupçon. Comme ils n'ont rien souffert de la part de cet homme, et qu'ils sont mus envers vous par une sympathie réelle, par une compassion désintéressée, le soupçon n'est pas possible. Peut-être me direz-vous : Et si personne ne me venge? — Les hommes ne sont pas de pierre pour ne pouvoir pas être frappés d'admiration à la vue d'une si sublime philosophie ; s'ils ne vous vengent pas sur l'heure, ils y viendront plus tard, par la réflexion, en jetant le mépris et l'insulte à votre ennemi. A défaut de tout autre, lui-même bien certainement vous admirera, quand même il refuserait de l'avouer. Ce qu'il y a de droit et d'honnête dans notre jugement, serions-nous tombés dans les dernières profondeurs du vice, demeure intact et ne saurait être détourné de sa droiture. Pourquoi pensez-vous que Notre-Seigneur ait prononcé cette parole : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche? » *Matth.*, v, 39. N'est-ce pas pour nous enseigner que plus on déploie de grandeur d'âme, plus on se fait de bien, à soi et aux autres? S'il nous ordonne de présenter notre joue, c'est pour que l'insulteur assouvisse sa colère. Quel est l'être assez féroce pour n'être pas alors confondu? On dit que les chiens eux-mêmes sont arrêtés par ce moyen : quand ils aboient et se précipitent, on n'a qu'à rester dans l'immobilité, à ne rien faire, et toute leur fureur se dissipe. Si l'insulteur ne peut pas s'empêcher de respecter celui qui donne un tel exemple de patience, à plus forte raison les hommes en général le respecteront-ils, ayant une raison plus saine.

Mais il importe de ne pas omettre ce qui m'est venu plus haut à la mémoire, et que je donnais comme un témoignage à l'appui. Qu'était-ce? Nous disions des Juifs et de leurs chefs qu'ils étaient blâmés d'exiger la peine du talion; et cependant la loi leur tenait ce langage : « Œil pour œil, dent pour dent. » *Levit.*, XXIV, 10; *Deut.*, XIX, 21. Mais la loi n'entendait nullement les autoriser à s'arracher mutuellement les yeux; elle n'avait d'autre intention que d'arrêter l'audace par la crainte, et de les empêcher par là soit de faire soit de souffrir aucun mal. Voilà pourquoi cette sentence : « Œil pour œil. » Elle voulait lier les mains d'autrui, et non déchaîner les vôtres; non-seulement mettre vos yeux à l'abri de toute atteinte, mais sauvegarder encore ceux de votre prochain. Pour quel motif cependant, c'est la question que je m'étais posée, étaient-ils blâmés d'avoir usé d'un droit qui leur était concédé? Comment résoudre ce problème? Il s'agit ici du ressentiment. La loi permet bien de réagir aussitôt quand on reçoit une injure, pour réprimer celui qui en est l'auteur, comme nous avons eu l'occasion de le dire; mais elle ne permet pas le ressentiment; car ce n'est plus un mouvement de colère, une première impulsion de la nature, c'est une malice réfléchie. Dieu pardonne à ceux qui se laissent tout à coup emporter par le sentiment de l'injure reçue, et qui lèvent la main pour se venger. De là cette parole : « Œil pour œil. » Seulement nous lisons encore : « Les voies des hommes vindicatifs conduisent à la mort. » *Prov.*, XII, 29. Or, si dans un temps où l'on pouvait exiger œil pour œil, les vindicatifs étaient menacés d'un tel supplice, que n'ont pas à redouter ceux à qui l'ordre est donné de s'exposer à la souffrance? Défendons-nous donc de tout ressentiment, éteignons le feu de la colère, afin de mériter que Dieu nous traite avec amour. « La mesure dans laquelle vous aurez mesuré vous sera rendue; on vous jugera comme vous aurez jugé. » *Matth.*, VII, 2. Soyons pleins de bonté pour ceux qui servent avec nous un même Maître, et nous éviterons les piéges qui nous sont tendus ici-bas, et nous obtiendrons le pardon dans la vie future, par la grâce et l'amour..., etc.

HOMÉLIE XVII.

« Soyez bons les uns envers les autres, soyez miséricordieux, pardonnez-vous réciproquement, comme Dieu vous a pardonné dans le Christ. Soyez donc les imitateurs de Dieu, étant ses fils bien-aimés, et marchez dans la dilection, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, victime offerte à Dieu en odeur de suavité. »

1. Les choses passées ont plus de force que les choses à venir, elles sont à la fois plus admirables et plus croyables. C'est pour cela que Paul base son exhortation sur ce qui s'était accompli; car là réside une toute autre puissance à cause du Christ. C'est beaucoup de dire : Pardonnez, et l'on vous pardonnera; si vous êtes impitoyables, on le sera pour vous. Pour des hommes qui possèdent la vraie philosophie et qui croient à l'avenir, c'est beaucoup, je le répète. Paul ne s'en tient pas néanmoins là pour frapper ses auditeurs; il s'inspire aussi du passé. Cela pousse à fuir le supplice; ceci nous élève à la participation d'un bien. Imitez le Christ, nous dit l'Apôtre. Proposer à l'homme d'imiter Dieu, apparemment c'est assez l'exhorter à la vertu. Le second mobile l'emporte de beaucoup sur le premier. « Dieu fait lever le soleil sur les méchants comme sur les bons, et fait tomber la pluie sur les justes et les injustes. » *Matth.*, v, 45. Il ne se borne pas à nous proposer Dieu pour modèle; il veut de plus que, dans les bienfaits dont nous sommes favorisés, nous ayons pour le prochain des entrailles paternelles. Par cette expression il entend l'amour et la compassion. Nous ne pouvons pas, étant hommes, ne pas souffrir ou faire souffrir; et voilà qu'il trouve un second remède, c'est que nous soyons compatissants les uns à l'égard des autres : « Pardonnez-vous réciproquement. » Il n'y a pas ici de parité véritable : si vous faites grâce maintenant, on vous fera grâce ensuite, tandis que vous ne pouvez rien accorder à Dieu. Ajoutez que vous êtes en face d'un serviteur comme vous, et que Dieu traite avec son serviteur à lui, avec un ennemi plein de haine. « Comme Dieu nous a pardonné dans le Christ. » C'est encore là un profond sujet de méditation. Le divin pardon n'est pas chose facile et simple; il en a coûté la mort du Fils. Pour vous pardonner, Dieu a sacrifié son Fils unique : et vous, voyant souvent que le pardon ne vous coûterait ni danger ni dépense, vous ne l'accordez pas. « Soyez donc les imitateurs de Dieu, étant ses fils bien-aimés, et marchez dans la dilection à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est lui-même livré pour nous, comme une victime offerte à Dieu en odeur de suavité. »

N'allez pas croire que ce soit une chose forcée, pesez bien l'expression : « Il s'est livré lui-même. » C'est comme si Paul disait : Le Seigneur vous a aimé quand vous étiez son ennemi, aimez-le quand il vous aime. Il est vrai que vous ne pouvez pas le payer de retour; mais faites du moins le possible. — Ciel! peut-on concevoir un plus heureux langage? Nous parlerait-on de royauté, d'une grandeur quelconque, ce ne serait pas à comparer. Pardonnez à votre frère, et vous voilà l'imitateur de Dieu, c'est à Dieu que vous êtes assimilé. Il est mieux de pardonner les fautes que de remettre une dette matérielle. En remettant cette dette, vous n'avez pas le mérite d'imiter Dieu : en pardonnant les fautes vous l'imitez. Et comment pourrez-vous dire, je suis pauvre et je ne puis rien abandonner? Vous n'abandonnez pas même ce que vous pourriez abandonner sans aucune perte; il ne s'agit là ni d'argent, ni de possession, ni d'aucun avantage temporel, et vous croyez éprouver un dommage? « Soyez donc les imitateurs de Dieu. » Voici maintenant une plus noble exhortation. « Etant ses fils bien-aimés. » Vous avez un autre motif d'imitation, ce n'est plus seulement à cause de ses bienfaits, c'est encore parce que vous êtes ses enfants, « ses enfants bien-aimés. Marchez dans la dilection. » Cela résume tout; cela étant, plus de colère, plus d'emportement, plus de clameur, plus de blasphème : toutes les choses de ce genre ont disparu. Aussi l'Apôtre place-t-il en dernier lieu ce point capital. Comment êtes-vous devenu l'enfant de Dieu? C'est un don gratuit, un vrai pardon. En partant donc de ce principe en vertu duquel vous avez été favorisé d'un tel honneur, pardonnez vous-

même à votre prochain. Dites-moi, si quelqu'un venait vous prendre au fond d'une prison, sous le coup de mille maux, pour vous mener ensuite sur le trône; mais non laissons cette hypothèse; si quelqu'un vous guérissait simplement de la fièvre, dans un de ces moments où l'homme désespère de lui-même, ne le mettriez-vous pas au-dessus de tous, n'estimeriez-vous pas plus que tout, le nom seul du remède?

Si les temps et les lieux où nous avons reçu quelque avantage gardent pour nous l'impression vivante de notre âme, à plus forte raison les faits réels. Soyez attaché de cœur à la charité; par elle vous avez obtenu le salut, par elle la qualité d'enfant de Dieu. S'il vous était possible de sauver quelqu'un de vos frères, n'emploieriez-vous pas le même moyen, et ne leur diriez-vous pas à tous : Pardonnez, afin qu'on vous pardonne? C'est là le propre des âmes reconnaissantes; une telle exhortation est un signe de noblesse et de grandeur. « Comme le Christ nous a aimés, » a dit l'Apôtre. Vous faites grâce à vos amis, c'est à ses ennemis qu'il a fait grâce : l'exemple du Seigneur est donc d'une incontestable supériorité. Que devient alors la comparaison? N'est-il pas évident que nous devons faire du bien à nos ennemis si nous voulons qu'elle existe? « Il s'est livré lui-même comme une victime offerte à Dieu en odeur de suavité. » Cette suave odeur du sacrifice, l'acceptation de l'hostie vient donc de ce qu'elle s'est immolée pour des ennemis. C'est en acceptant la mort que vous devenez victime, et c'est là vraiment imiter Dieu. « Qu'on n'entende parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme il convient aux saints. » Il parle d'abord de cette cruelle passion de la colère; il en vient ensuite à quelque chose de moins mauvais. Or, que la concupiscence soit un moindre mal, écoutez Moïse, il le déclare dans la loi : « Vous ne commettrez pas le meurtre, » et voilà bien l'effet de la colère; après cela : « Vous ne commettrez pas la fornication, » et c'est ici l'effet de la concupiscence. *Exod.*, XX, 13, 14.

De même que le ressentiment, les clameurs, toute méchanceté, les paroles de malédiction et les autres choses du même genre procèdent de la colère; de même la fornication, l'impureté, l'avarice sont les différentes manifestations de la concupiscence; au fond, l'amour des richesses et celui des corps ont en nous la même racine. Après avoir retranché les clameurs, ce véhicule de la colère, il retranche maintenant les propos honteux ou frivoles, véhicules aussi de la fornication. « Ni paroles déshonnêtes ni vaines facéties, choses qui ne conviennent nullement à votre état, mais des actions de grâces. » Point de folie, rien de honteux dans vos discours ni dans votre conduite, et vous éteindrez le feu. « Que le nom même n'en soit pas prononcé parmi vous; » qu'on n'y trouve jamais de pareils désordres. Ecrivant aux Corinthiens, l'Apôtre disait aussi : « On entend ouvertement parler parmi vous de la fornication. » I *Cor.*, V, 1. C'était dire : Soyez tous purs. C'est par les paroles que les faits s'introduisent. Puis, afin de ne pas accabler ou rebuter ses auditeurs, et faire la guerre aux usages reçus, il ajoute le motif de sa défense : « Choses qui ne conviennent pas à notre état, » qui nous sont étrangères, qui ne sont rien pour nous, « mais plutôt des actions de grâces. »

2. A quoi sert de dire une plaisanterie? Vous avez excité le rire, et voilà tout. Verrez-vous un artisan, je vous le demande, se livrer à des travaux qui ne sont pas de son état, ou posséder les instruments d'un autre? Nullement; ce dont nous ne faisons pas usage ne nous est rien. Point de conversations oiseuses; de celles-là nous glissons dans les conversations déplacées. Le temps présent est celui, non du rire, mais des gémissements, des angoisses et des larmes; et vous le passez à dire de bons mots? Quel est l'athlète qui, descendu dans l'arène, négligerait le soin de lutter contre son antagoniste, pour débiter d'agréables plaisanteries? Le diable est là qui vous presse, et tourne autour de vous en rugissant, cherchant à vous saisir, il met tout en œuvre, voulant tout faire retomber sur votre tête, il ne néglige rien pour vous arracher au nid, il n'aspire qu'à votre perte, le monstre grince des dents, rugit, lance des flammes; et vous êtes tranquillement assis, disant de belles

puérilités, répétant des choses inutiles, sans aucun intérêt pour vous : ce serait bien merveille si vous alliez le vaincre ! Nous jouons, mes bien-aimés. Voulez-vous savoir de quelle manière les saints menaient la vie, écoutez ces paroles de Paul : « Pendant trois ans, nuit et jour, je n'ai cessé de répandre des larmes, d'exhorter chacun de vous. » *Act.*, xx, 31. S'il déployait un tel zèle pour les Milésiens et les Ephésiens, ne cessant de les instruire et de les avertir avec d'abondantes larmes, loin de se livrer à d'agréables plaisanteries, que dirons-nous de sa conduite à l'égard des autres ? Voyez ce qu'il dit aux Corinthiens : « C'est du sein des tribulations et dans l'angoisse du cœur que je vous écrivis avec d'abondantes larmes ; » II *Cor.*, II, 4 ; et plus loin : « Qui est infirme sans que je le sois avec lui ? qui est scandalisé sans que je brûle ? » *Ibid.*, XI, 29. Entendez-le exprimant encore son constant désir de quitter ce monde : « Et nous qui vivons sous cette tente, nous soupirons. » *Ibid.*, V, 4. Il soupire tandis que vous riez et jouez. C'est le temps de la lutte, et vous ressemblez à ceux qui mènent des chœurs joyeux.

Observez le visage des combattants, comme leur front est sévère, comme il est contracté ; il est chargé d'un sombre nuage, il respire la terreur. Voyez cet œil sévère, ce cœur qui bondit, qui vibre et tressaille, cette âme concentrée sur un point, anxieuse et frémissante. Quel ordre dans les rangs, quelle régularité, quel silence ! Je ne dis pas qu'on ne prononce de paroles déshonnêtes, je dis qu'on n'en prononce absolument aucune. Si des hommes qui n'ont devant leurs yeux que des ennemis visibles, et qui pourraient parler sans qu'il en résultât pour eux un préjudice, gardent néanmoins un silence aussi profond, vous qui soutenez un combat qui gît surtout dans la parole, comment vous découvrez-vous imprudemment de ce côté ? Ignorez-vous combien nous y rencontrons de piéges ? Vous n'avez en vue que l'amusement et le plaisir, vous lancez des traits agréables, vous provoquez la gaîté, et cela ne vous paraît rien ? Que de parjures cependant proviennent d'un trait de ce genre, que de funestes propos, que de paroles scandaleuses ! — Mais ce ne sont pas là, me direz-vous, les traits gracieux dont nous parlons. — Ecoutez, l'Apôtre condamne toutes ces frivoles élégances. Nous sommes dans le temps de la guerre et de la lutte, le temps de veiller et d'être sur ses gardes, il ne faut ni quitter les rangs ni déposer les armes ; le rire est ici hors de saison : voilà ce qu'est la vie présente. Ecoutez encore la parole du Christ : « Le monde sera dans la joie, et vous serez dans la tristesse. » *Joan.*, XVI, 20. Le Christ est monté sur la croix pour expier vos péchés, et vous vous abandonnez au rire. Il a été souffleté, il a souffert des maux sans nombre pour réparer votre malheur, pour vous arracher à la tempête, et vous ne songez qu'au plaisir. Comment sa colère ne se déchaîne-t-elle pas davantage contre vous ?

Mais ce que nous blâmons plusieurs le regardent comme une chose indifférente, et qu'il est bien difficile d'éviter : un mot sur cette opinion, montrons combien elle est dangereuse et coupable. Ce mépris pour ce qui semble indifférent est une invention diabolique. Et d'abord, serait-ce là vraiment une chose indifférente, qu'il ne faudrait pas encore la mépriser ; car nous ne pouvons pas ignorer qu'elle donne naissance à de funestes travers, qu'elle va toujours grandissant et qu'elle conduit souvent à la fornication. Cela seul prouverait qu'elle n'est pas indifférente. Remontons à l'origine, ou mieux voyons à quel point il faut être saint, plein de mansuétude, pénétré de componction, exercé dans la pénitence. Or, celui qui s'accoutume à tenir de semblables propos, ne saurait être saint. Serait-il infidèle, il est digne de risée : tout au plus lui permettrait-on de figurer sur les planches. La dégradation est la compagne de la frivolité, et la frivolité se manifeste par ce rire intempestif. Prêtez l'oreille à ce que dit le prophète : « Servez le Seigneur dans la crainte, et louez-le dans le tremblement. » *Ps.* II, 11. La frivolité rend une âme molle et lâche, elle l'excite un moment, mais pour l'entraîner d'ordinaire dans les insultes et les querelles.

3. Eh quoi, ne comptez-vous pas désormais parmi les hommes ? renoncez donc aux habitudes d'un petit enfant. Vous ne voulez pas que votre serviteur lui-même parle sans raison dans

l'agora; et vous qui vous déclarez le serviteur de Dieu, vous y prononcez des paroles aussi futiles? C'est beaucoup qu'une âme vigilante et modérée ne se laisse pas surprendre, comment ne serait pas envahie celle qui n'a ni modération ni réserve? Elle tombera sous ses propres coups, le diable n'aura pas besoin de l'attaquer par la ruse ou par la violence. Pour mieux le comprendre, examinez le nom même : on appelle futile un esprit changeant, sans consistance, d'une extrême mobilité, revêtant toutes les formes, l'opposé de ce que doivent être ceux qui s'attachent à la pierre. Tel est l'homme dont nous parlons; il change à tout instant, il imite l'attitude, la parole, le rire, la démarche de qui que ce soit; et puis encore est-il occupé à trouver un mot piquant, c'est une chose dont il ne peut pas absolument se passer. Comme c'est loin du caractère d'un vrai chrétien de jouer ainsi la comédie! Le diseur de bons mots s'expose gratuitement à la haine de ceux qu'il atteint de ses traits, en face ou en leur absence, peu importe. Si c'était quelque chose de beau, pourquoi le laisserait-on aux mimes? Vous voilà donc devenu mime, et vous ne rougissez pas. Comment ne permettez-vous pas ce genre à vos filles nées dans la liberté? N'avez-vous pas décidé que ce n'était pas là le genre d'une personne honnête et pleine de modestie? Que de maux ont élu domicile dans une âme qui s'adonne aux facéties! la maison se disjoint et menace ruine, plus d'harmonie, les fentes s'agrandissent, la crainte s'en va ainsi que la piété. Vous avez une langue, non pour tourner votre prochain en ridicule, mais pour louer et bénir Dieu. Vous avez vu les comiques sur le théâtre, ceux qu'on nomme les bateleurs : ce sont là de vrais facétieux.

Ah! je vous en conjure, chassez bien loin de votre âme cette grâce si disgracieuse : c'est l'affaire des parasites, des comédiens, des danseurs, des courtisanes, et nullement d'une âme née pour la liberté et qui respecte sa noblesse, nullement d'un vrai serviteur. Celui qui ne jouit d'aucune estime ou qui n'a plus lui-même aucun respect, peut sans crainte se complaire dans les facéties. Le vulgaire regarde cette conduite comme une qualité; et c'est encore une chose bien lamentable. Peu à peu la concupiscence, qui semblait d'abord sans danger, conduit à la fornication : le bel esprit de même paraît agréable à première vue; au fond rien de plus désagréable. Entendez ce mot du Livre saint : « Avant le tonnerre passe l'éclair, à la pudeur prélude la grâce. » *Eccli.*, XXXII, 14. Or, rien d'impudent comme la futilité; ce n'est pas la grâce, c'est la douleur qui remplit la bouche du facétieux. Expulsons ce genre de nos tables. Il y en a qui tentent de l'enseigner aux pauvres eux-mêmes. O folie! apprendre à plaisanter parmi les souffrances! Et désormais où ne pénètre pas cette maladie? Elle s'est glissée jusque dans l'Eglise, elle n'a pas craint de toucher aux Ecritures. Le dirai-je, pour dévoiler la grandeur du mal? j'y répugne sans doute; mais c'est un devoir de parler. Je veux vous montrer à quel point ce fléau déborde, afin qu'on ne suppose pas que j'épilogue sur des choses sans importance, que j'abuse de votre attention; je dois faire tout ce qui dépend de moi pour vous tirer de l'erreur. Qu'on ne s'imagine pas non plus que j'invente, je dis une chose qui m'a été rapportée. Un de ces beaux esprits se trouvait chez quelqu'un, grand ami de la science. Vous allez rire assurément, il faut cependant que je vous le dise. Quand le repas fut servi : Attrapez, enfants, dit-il, de peur que l'estomac ne se mette en colère. Il y en a qui disent aussi : Malheur à toi, Mammon, et à ceux qui ne te possèdent pas. Il est beaucoup d'autres propos autorisés par l'esprit du monde, tels que celui-ci, par exemple : A la mode, point d'origine. Il faut le répéter pour montrer l'absurdité de la mauvaise habitude; car de tels propos attestent une âme dénuée de toute piété. On entend parfois de ces paroles qui provoqueraient le courroux du ciel. Il serait facile à chacun d'en énumérer un grand nombre d'autres.

Je vous en conjure donc, retranchons-les toutes sans exception; que notre langage soit pleinement en rapport avec notre dignité : de la bouche des saints ne doivent jamais sortir les expressions habituelles des hommes sans honneur et sans retenue. « Quel lien peut-il y avoir

entre la justice et l'iniquité? quelle union entre la lumière et les ténèbres? » II *Cor.*, VI, 14. Combien n'est-il pas à désirer que nous renoncions à tant d'absurdes habitudes, et que nous méritions ainsi les biens qui nous sont promis, loin de nous jeter dans toutes ces entraves, et de ruiner ainsi la rectitude de notre entendement? Celui dont la conversation est frivole deviendra bientôt médisant, et le médisant attire sur lui un nombre incalculable de maux. Maîtrisons ces deux grandes passions de l'âme, la colère et la cupidité, soumettons-les à la raison, comme des chevaux assouplis au joug, confions-lui les rênes, et nous gagnerons la céleste palme à laquelle nous sommes appelés. Puissions-nous tous l'obtenir par le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« Sachez et comprenez ceci, que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, et l'avarice est une idolâtrie, ne saurait être héritier du royaume du Christ et de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours; car c'est à cause de cela que la colère de Dieu tombe sur les enfants de l'incrédulité. »

1. Il y avait chez les anciens, la chose est visible, des hommes qui paralysaient les mains du peuple, et l'entraînaient à méconnaître dans sa conduite les enseignements d'Ezéchiel, obéissant eux-mêmes aux faux prophètes; pour une poignée d'orge ils vilipendaient Dieu devant son peuple : j'ai la conviction que plusieurs font de même aujourd'hui. Quand nous disons que celui-là sera précipité dans la géhenne, qui traite son frère d'insensé, d'autres disent : Est-il bien vrai qu'on encoure la géhenne pour un semblable propos? Non certes, ajoutent-ils. Quand nous disons que l'avare est un idolâtre, ils sapent cette vérité, prétendant que c'est une hyperbole. Et de la sorte ils ruinent tous les commandements. Désignant d'avance ces hommes, le bienheureux Paul écrivait aux Ephésiens : « Sachez et comprenez ceci, que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, et l'avarice est une idolâtrie, ne saurait être héritier du royaume du Christ et de Dieu. » Puis il ajoute : « Que personne ne vous séduise par de vains discours. » Les vains discours sont ceux qui paraissent d'abord avoir quelque grâce, mais qui ne supportent pas l'épreuve des faits : c'est de la déception. « Voilà pourquoi la colère de Dieu tombe sur les enfants de l'incrédulité. » A cause de la déception, de l'avarice, de toute impureté, veut-il dire, ou mieux à cause de la tromperie; car il y a là des imposteurs. Il appelle enfants de l'incrédulité ceux qui résistent obstinément à la foi, qui refusent de croire à sa parole. « N'ayez rien de commun avec eux. Vous n'étiez autrefois que ténèbres, et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » Avec quelle sagesse il les exhorte! Et d'abord au nom du Christ, par la pensée de la charité fraternelle, en leur rappelant qu'ils ne nuisent à personne; et puis par le souvenir du châtiment, par la crainte de la géhenne. « Vous n'étiez autrefois que ténèbres, leur dit-il, et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. »

Il tient le même langage dans l'Epître aux Romains : « Quel bonheur avez-vous trouvé dans les choses dont vous rougissez maintenant? » *Rom.*, VI, 21. Il leur remet en mémoire leur ancienne perversité. Cela revient à dire : Reconnaissant ce que vous étiez alors et ce que vous êtes devenus à cette heure, ne retournez pas à vos premiers vices et n'outragez pas la grâce de Dieu. Ceci n'est pas l'œuvre de votre vertu, vous le devez à la divine grâce. Vous méritiez alors les mêmes châtiments que les autres, il n'en est plus rien. « Marchez donc comme des enfants de lumière. » Ce qu'il entend par cette qualification, il le déclare aussitôt : « Or, le fruit de l'Esprit consiste en toute justice, bonté et vérité. Recherchez ce qui est agréable au Seigneur. » « En toute bonté, » il condamne les irascibles et les rancuneux; « En toute justice, » c'est contre les avares; « En toute vérité, » condamnation des faux plaisirs. Prenez le contre-pied de ce que nous avons blâmé, marchez dans une direction totalement inverse. Il faut qu'en toute chose vous pro-

duisiez un fruit spirituel. « Attachez-vous à ce qui est agréable au Seigneur. » Le reste est d'une âme puérile et faible. « Ne participez pas aux œuvres stériles des ténèbres, condamnez-les plutôt. Ce que ces hommes font en secret, la pudeur ne permet pas de le dire. Or, tout ce que la lumière accuse est manifesté. » Paul a dit : « Vous êtes lumière; » et la lumière accuse ce qui s'accomplit dans les ténèbres. Si vous pratiquez donc la vertu, si vous êtes irrépréhensibles, les méchants ne pourront pas se cacher. Qu'un flambeau brille, et chacun est éclairé, cela suffit aussi pour éloigner le voleur : de même, si votre lumière brille, les méchants seront découverts et pris. Il est donc obligatoire d'accuser.

D'où vient alors cette défense : « Ne jugez pas, pour n'être pas jugés. » *Matth.*, VII, 1. Par accuser, il faut entendre réprimander et non condamner. Quant au texte : « Ne jugez pas, pour n'être pas jugés, » il regarde les fautes communes et légères. Le Sauveur dit ensuite : « Comment voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et n'apercevez-vous pas la poutre qui est dans votre œil ? » *Ibid.*, 3. Voici ce que dit l'Apôtre : Tant qu'une plaie ne se montre pas au dehors, exerçant au dedans ses ravages, on ne travaille pas à la guérir : ainsi du péché ; tant qu'il reste ignoré, on le commet en quelque sorte dans les ténèbres, et la conscience n'est pas encore alarmée; mais, dès qu'il devient manifeste, la lumière se fait, le pécheur devient lumière, non certes le péché. Quand vous avez amené le pécheur devant tout le monde, averti, touché, absous, n'avez-vous pas dissipé ses ténèbres, guéri sa plaie ? n'avez-vous pas substitué l'abondance à la stérilité? Ou bien c'est cela que l'Apôtre veut dire, ou bien simplement que c'est votre vie même qui devient une lumière en se manifestant. On ne cache pas sa vie quand elle est irrépréhensible : ce qu'on tient caché, on le regarde déjà comme enveloppé de ténèbres. C'est pour cela qu'il est dit : « Debout, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts, et le Christ vous illuminera. » Il tient pour un homme plongé dans le sommeil ou dans la mort, celui qui gît dans le vice. En effet, cet homme exhale l'odeur du cadavre, il n'agit pas, il ne voit rien ; tout comme celui qui dort, il rêve, il n'aperçoit que des fantômes. D'après certaines versions, il faudrait dire : « Et vous toucherez le Christ ; » selon d'autres : « Et le Christ vous illuminera. » Celle-ci est préférable. Eloignez-vous du péché, et vous aurez la faculté de voir le Christ : « Celui qui fait le mal hait la lumière, et ne vient pas à la lumière. » *Joan.*, III, 20. Il y vient donc celui qui ne fait pas le mal.

2. L'Apôtre ne parle pas seulement ici des infidèles; beaucoup de fidèles ne sont pas moins pervertis qu'eux, plusieurs le sont même davantage. Voilà pourquoi la nécessité de leur dire : « Debout, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts, et le Christ vous illuminera. » Il convient de leur dire encore : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais bien celui des vivants. » *Matth.*, XXII, 32. Si Dieu n'est donc pas le Dieu des morts, vivons. Quelques-uns, je le répète, regardent ces paroles comme une hyperbole : « L'avare est un idolâtre. » Mais non, cela n'est pas une hyperbole, c'est une simple vérité. Comment? L'avare s'éloigne de Dieu comme *s'en* éloigne l'idolâtre. Et pour que vous ne pensiez pas que c'est une expression vide de sens, écoutez cette sentence du Christ lui-même : « Vous ne pouvez pas en même temps servir Dieu et Mammon. » *Ibid.*, VI, 24. Ceux qui servent Mammon s'excluent eux-mêmes du service de Dieu : or, il est manifeste qu'en secouant l'autorité divine pour reconnaître celle d'un froid métal, on devient idolâtre. — Je n'ai pas cependant fabriqué d'idole, me direz-vous, je n'ai pas élevé d'autel, ni sacrifié de victime, ni fait de libation ; j'ai fréquenté l'église, tendu les mains vers le Fils unique de Dieu, pris part aux divins mystères, j'assiste à la prière commune, j'accomplis tous les autres devoirs du chrétien. Comment donc pouvez-vous dire que j'adore les idoles ? — Et voilà précisément ce qu'il y a d'étonnant, que, le sachant par expérience, ayant goûté l'amour de Dieu pour nous, voyant que vous avez un excellent Maître, vous l'abandonniez et vous soyez mis sous le joug d'un cruel tyran. Vous voulez bien paraître ne pas le servir ; mais en réalité vous courbez la tête sous l'intolérable

empire de la cupidité. Vous ne m'avez encore dit aucune de vos bonnes œuvres, vous avez simplement mentionné les dons du Seigneur.

A quoi reconnaissons-nous un soldat, je vous le demande? Est-ce à la charge qu'il a de faire escorte au monarque, recevant de sa main la nourriture et portant son nom? ou serait-ce à l'opposition qu'il lui fait dans son cœur, à ses secrètes attaches avec les ennemis, tandis qu'il semble soumis à ce monarque et qu'il en défend les intérêts? Il est évident que nous voyons le soldat dans le satellite. Aussi mérite-t-il un plus terrible châtiment que s'il avait renoncé sans dissimulation à son service pour aller se ranger avec les ennemis. Vous outragez Dieu comme un idolâtre, non par vos seuls discours, mais par la bouche de tant de personnes à qui vous avez nui. — Il n'y a pas là d'idolâtrie, me direz-vous encore. — Quand les Gentils tiennent ce propos : Cet avare est un chrétien, ce n'est pas lui seul qui déshonore sa religion par ses actes, il force en quelque sorte tous ceux qu'il a lésés à tenir le même langage; s'ils ne le tiennent pas, c'est grâce à leur piété. N'est-ce pas ainsi que vont les choses, et sous nos yeux? Qu'est-ce donc qu'un idolâtre? si ce n'est un homme qui souvent se prosterne devant les passions, ne sachant pas les maîtriser? Je m'explique : si nous disons à l'idolâtre lui-même qu'il adore les idoles, non, répond-il, j'adore Vénus, j'adore Mars. Si nous demandons encore ce qu'est Vénus, les plus respectables d'entre eux reconnaissent que c'est la volupté, et que Mars est la personnification de la colère. Vous devez raisonner de même concernant Mammon. Mammon n'est pas autre chose que l'avarice; et vous adorez cette passion? — Je ne l'adore pas, me dites-vous. — Et pourquoi? parce que vous ne vous courbez pas devant elle? Mais vous l'adorez beaucoup mieux par vos actions et votre conduite : c'est l'adoration au suprême degré. Pour vous en convaincre, voyez par rapport à Dieu, qui sont ceux qui l'adorent le mieux, ceux qui participent simplement aux prières, ou ceux qui accomplissent sa volonté? Ces derniers sans nul doute. Ainsi par rapport à Mammon, la meilleure preuve qu'on l'adore, c'est qu'on fait sa volonté.

Or, parmi les adorateurs des passions personnifiées, on en trouve assez souvent qui sont étrangers à ces passions mêmes : tel adore Mars et triomphe de la colère. Pour vous, ce n'est plus cela, vous êtes bien réellement l'esclave de la passion. Si vous n'immolez pas des brebis, vous sacrifiez des hommes, des âmes douées de raison, les unes par la faim, les autres par le blasphème. Rien de plus hideux qu'un tel sacrifice. Qui jamais ouit parler d'âmes égorgées? Maudit est l'autel de l'avarice. Si vous approchez des autels païens, vous y verrez fumer le sang des béliers et des bœufs : si vous approchez de l'autel de l'avarice, c'est le sang humain que vous aurez la douleur d'y voir fumer; ce ne sont pas les ailes des oiseaux qu'on y brûle, vous n'y sentirez pas l'odeur de la victime placée sur le foyer, vous y verrez périr les hommes. En effet, les uns se jettent dans les précipices, les autres se pendent, d'autres encore se coupent la gorge avec le fer. Avez-vous contemplé ces immolations cruelles et sanglantes ? Voulez-vous en voir de plus terribles? Je vous en montrerai : ce ne sont plus les corps des hommes, ce sont les âmes qui sont immolées. Il est une mort qui frappe l'âme comme avec le fer; l'âme peut mourir aussi bien que le corps : « L'âme qui pèche. est-il écrit, c'est celle-là qui mourra. » *Ezéch.*, XVIII, 4. Il ne faut pas même comparer la mort de l'âme à celle du corps : elle est bien plus terrible. La mort corporelle, quand elle sépare l'âme du corps, l'affranchit de beaucoup de peines et de fatigues, et fait passer l'âme dans une région éclatante; puis le corps lui-même, après avoir subi la dissolution du tombeau, sera rétabli dans l'incorruptibilité et recouvrera son âme.

La mort de l'âme est plus effrayante que la mort du corps.

3. Voilà quelle est cette mort : celle de l'âme est tout autrement effrayante. La mort ne lâche pas sa proie comme la première, elle rattache l'âme au corps devenu désormais immortel, et la précipite dans le feu qui ne devra jamais s'éteindre. C'est ainsi qu'une âme meurt. Comme il y a la mort de l'âme, il y a le meurtre de l'âme. Qu'est-ce que le meurtre du corps? C'est l'action violente qui le fait périr et dont l'âme est le mobile. Qu'est-ce que le meurtre de l'âme?



comment l'âme est-elle mise à mort? De même que le corps meurt quand l'âme l'abandonne et lui retire son souffle vivifiant; de même l'âme meurt quand l'Esprit saint s'en retire et la prive de son action directe. Ces immolations ont surtout lieu sur les autels de l'avarice : le sang des hommes n'y suffit pas; il y faut aussi les âmes, l'âme de celui qui sacrifie, et l'âme de celui qui est sacrifié. Le sacrificateur est nécessairement la première victime, c'est à cette condition qu'il sacrifie; et le mort immole le vivant. Quand il se répand en malédictions, quand il se livre aux insultes, quand il est dominé par la colère, ne sont-ce pas là des coups mortels infligés à l'âme? Le mot que nous examinons n'est donc pas une hyperbole, vous le voyez. Permettez-moi de vous dire autre chose et de vous enseigner encore de quelle façon l'avarice est une idolâtrie, un mal plus détestable que l'idolâtrie même. Les idolâtres adorent les œuvres de Dieu : « Ils ont adressé leurs hommages et leurs adorations à la créature plutôt qu'au Créateur; » *Rom.*, I, 25; et vous, c'est votre œuvre même que vous adorez. Dieu n'a pas créé l'avarice, elle est née de vos désirs insatiables. Quelle dégradation et quelle folie! Ceux qui se prosternent devant les idoles, honorent du moins l'objet de leur culte, et, si quelqu'un en dit du mal, si quelqu'un l'outrage, ils savent le protéger : pour vous, c'est comme dans un accès d'ivresse que vous adorez, il n'y a pas seulement de la honte dans vos adorations, il y a de l'impiété. Vous êtes donc pires que les idolâtres; car enfin vous ne pouvez pas dire pour votre justification que votre culte n'est pas un mal. Quoiqu'ils soient mille fois inexcusables, vous l'êtes beaucoup plus, puisque vous ne cessez de condamner l'avarice, et que vous déversez le mépris sur tous ceux dont elle a fait ses adorateurs et ses esclaves.

Recherchons, si vous le voulez bien, d'où provient l'idolâtrie. Un sage raconte qu'un homme riche accablé par la mort prématurée de son fils, et ne trouvant aucune consolation à sa tristesse, avait imaginé pour se consoler d'avoir sous les yeux l'image inanimée du mort, et de la contempler sans cesse, comme si par là son fils lui-même était devant lui. Des hommes rampants, qui se font un Dieu de leur ventre, vénérant le portrait pour flatter l'homme, ont fait passer la chose en idolâtrie. C'est donc à la faiblesse de l'âme, à la force aveugle de l'habitude, au défaut de mesure enfin, que l'idolâtrie doit son origine. Cela même ne saurait s'appliquer à l'avarice : elle provient assurément de la faiblesse de l'âme, mais d'une faiblesse bien pire; ce n'est pas non plus qu'un fils soit mort, qu'un père désolé cherche une consolation, ni que des flatteurs interviennent. Que se passe-t-il donc? Je vais vous le dire : Caïn rusait avec Dieu par avarice; car ce qu'il eût dû lui offrir, il le gardait pour lui-même, et ce qu'il eût dû garder, il l'offrait; en sorte que c'est à Dieu que le mal s'est d'abord adressé. Si nous appartenons nous-mêmes à Dieu, à plus forte raison lui appartiennent les prémices de nos possessions. La concupiscence à son tour n'est qu'une forme de l'avarice : « Ils virent les filles des hommes, et ils se prirent à les désirer. » *Genes.*, VI, 2. Elles se résout dans l'amour de l'argent. Vouloir posséder des choses nécessaires à la vie plus que son prochain, c'est un travers qui n'a pas d'autre source que le refroidissement de la charité; il y a là de l'arrogance, de l'égoïsme et de la misanthropie. Ne voyez-vous pas comme la terre, l'air et le ciel dépassent par leur grandeur la mesure de nos besoins? Pour étouffer votre avarice, Dieu vous a prodigué les choses créées; et cela ne vous empêche pas d'accaparer? On vous montre dans l'avarice une idolâtrie; et vous ne frémissez pas? Voulez-vous hériter de la terre, vous n'aurez pas d'héritage dans le ciel, vous vous deshéritez vous-même.

4. Dites-moi, si quelqu'un vous donnait la puissance de vous emparer de tout, n'y consentiriez-vous pas? Eh bien, vous le pouvez à votre gré. Plusieurs cependant ne dissimulent pas leur tristesse de ce qu'ils sont obligés de laisser leurs biens à d'autres? ils aimeraient mieux tout dévorer pour que personne n'en jouît. Je ne vous affranchis pas de cette imbécillité; c'est le propre d'une âme faible de former un tel vœu. Voulez-vous qu'il se réalise, constituez le Christ votre héritier. Mieux vaudrait donner de votre

vivant; ce serait libre et méritoire ; mais soyez du moins généreux par nécessité. Le Christ nous a fait un devoir de venir au secours des pauvres, pour nous élever à la vraie philosophie, nous enseigner à mépriser les richesses et nous mettre au-dessus des choses d'ici-bas. Ce n'est pas mépriser les richesses que de les distribuer lorsqu'on va mourir et qu'on n'en est plus le maître; vous donnez alors par nécessité, vous ne faites réellement aucun sacrifice : c'est à la mort, et non à vous, qu'en appartient le mérite. Il n'y a pas là de générosité, mais plutôt une dérision. Que cela du moins ait lieu, rompez au dernier moment avec la passion. Songez à vos nombreuses rapines, à votre insatiable cupidité, rendez tout au quadruple, justifiez-vous de la sorte auprès de Dieu. Mais quelques-uns en sont venus à ce point de démence et d'aveuglement, qu'ils ne voient pas même alors ce qu'il convient de faire; ils agissent en tout comme s'ils avaient à cœur de rendre le jugement de Dieu plus terrible. Voilà pourquoi ce bienheureux écrivait : « Marchez comme des enfants de lumière. » L'avare surtout vit dans les ténèbres, et répand les ténèbres sur tous.

« Ne participez pas aux œuvres stériles des ténèbres, reprenez-les plutôt ; les choses qu'ils font en secret, la pudeur ne permet pas même de les dire. Tout ce que la lumière accuse doit être manifesté. » Ecoutez, je vous prie, vous tous qui ne voulez pas encourir gratuitement la haine. Un homme commet le vol, et vous n'osez pas le reprendre? Vous redoutez son inimitié; mais ce n'est pas une inimitié gratuite. Vous accusez avec raison, et vous avez peur qu'on vous haïsse? Oui, reprenez votre frère, bravez son ressentiment par amour pour le Christ, sous l'impulsion de la charité divine, et pour empêcher votre frère lui-même de tomber dans l'abîme. S'asseoir à sa table, avoir avec lui de doux entretiens, partager ses délices, ce n'est pas une grande preuve d'amitié. Donnons à nos amis ce qui doit arracher leur âme au divin courroux, relevons-les quand nous les voyons étendus dans la fournaise du vice. — Mon ami ne vient pas à résipiscence, m'objecterez-vous. — Faites d'abord ce qui est en votre pouvoir et vous avez aux yeux de Dieu rempli toute justice. Si vous possédez la raison, une langue, une bouche, c'est pour ramener votre semblable au bien. Les brutes seules n'ont aucun souci des autres, ne tiennent aucun compte de ce qui concerne autrui; mais vous qui donnez à Dieu le nom de Père, et de frère à votre prochain, le voyant commettre des maux sans nombre, vous préférez sa faveur à son bien réel! Qu'il n'en soit pas ainsi, je vous en conjure. Il n'est pas un meilleur témoignage d'amitié que de se préoccuper des fautes de ses frères. Les voyez-vous divisés, réconciliez-les. Les voyez-vous entraînés par l'avarice, arrêtez-les; subissant un préjudice, défendez-les. En leur faisant du bien c'est à vous surtout que vous en faites. Si nous sommes amis, nous le sommes pour nous servir mutuellement. On écoute un ami comme on n'écoute personne; on se défie du premier venu d'un maître même, jamais d'un ami.

« Ce qu'ils commettent en secret, la pudeur défend de le dire, » dit l'Apôtre. « Tout ce que la lumière accuse doit être manifesté, » ajoute-t-il encore. Que signifient ces paroles? Parmi les péchés il y en a de secrets, il y en a de manifestes; ce ne sera plus la même chose alors, chacun aura conscience de ses prévarications. De là ce qui suit : « Tout ce que la lumière accuse doit être manifesté. » Quoi donc, ne parle-t-il plus ici de l'idolâtrie, me demanderez-vous? Non; il parle de la vie et des fautes qu'on peut y commettre. « Tout ce qui est manifesté, poursuit-il, est lumière. » Par conséquent, je vous en prie, n'hésitez pas à reprendre, ne trouvez pas mauvais qu'on vous reprenne. Tant qu'une chose se fait dans l'obscurité, elle se fait avec plus d'assurance; quand les témoins sont nombreux, c'est la lumière. Ayons donc recours à tous les moyens pour éloigner de nos frères ce qui peut leur donner la mort, pour dissiper leurs ténèbres et faire briller sur eux le soleil de justice. Que la lumière leur soit prodiguée, et le chemin de la vertu leur sera facile; ceux qui demeuraient dans les ténèbres s'en dégageront et paraîtront au grand jour. Autrement ils ont à craindre qu'ils ne s'éloignent à jamais, que la lumière en eux ne succombe sous les ténèbres

Tout ce que la lumière accuse doit être manifesté.

et les péchés. Vivons toujours dans les dispositions qui tournent à notre avantage, rendons en toute chose gloire à Dieu, par la grâce et l'amour..., etc.

HOMÉLIE XIX.

« Ayez donc soin, frères, de marcher avec beaucoup de circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi n'agissez pas avec imprudence, et tâchez de connaître la volonté du Seigneur. »

1. Paul extirpe encore la racine de l'aigreur, et retranche tout motif de colère. Que dit-il, en effet? « Ayez soin de marcher avec circonspection. » Il savait que le Maître, envoyant ses disciples comme des agneaux au milieu des loups, leur avait en outre recommandé d'être comme des colombes : « Vous aurez la simplicité de la colombe. » *Matth.*, x, 16. Puisqu'ils étaient parmi les loups, et qu'il leur était ordonné de souffrir avec patience, au lieu de se venger, une telle exhortation leur était bien nécessaire. La première chose suffisait pour les constituer dans un état de faiblesse extrême; songez donc à quoi les réduisaient les deux réunies. Aussi remarquez de quelle façon Paul les prémunit et les met sur leurs gardes : « Ayez soin de marcher avec circonspection. » Des cités entières leur faisaient une guerre implacable; cette guerre avait pénétré dans l'intérieur des maisons : le père était en lutte avec le fils, et le fils avec le père, la mère et la fille n'étaient pas moins divisées. Pourquoi? d'où venaient ces divisions? Ils avaient entendu le Christ prononçant cette parole : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » *Ibid.*, 37. Il ne fallait pas qu'on pût croire qu'il suscitait en vain les luttes et les combats, et, comme la rage serait plus grande encore si les disciples eux-mêmes agissaient avec impétuosité, l'Apôtre leur tient ce langage : « Ayez soin de marcher avec circonspection. » Cela revient à dire : La prédication exceptée, ne posez pas d'autre cause d'inimitié contre vous; que personne n'ait à vous reprocher autre chose, montrez-vous pleins de déférence et de soumission, quand cela ne nuira pas à votre ministère et ne pourra pas faire obstacle à la piété. « Rendez à tous ce qui leur est dû, dit ailleurs l'Apôtre, à qui le tribut le tribut, à qui l'impôt l'impôt. » *Rom.*, XIII, 7. Quand on vous verra dans tout le reste justes et modérés, on éprouvera de la honte.

« Non comme des insensés, mais comme des hommes sages, rachetant le temps. » Il ne veut pas certes nous conseiller par là d'être changeants, de revêtir toutes les formes; mais voici le sens de cette exhortation : Le temps ne vous appartient pas, vous êtes maintenant des voyageurs et des étrangers, vous n'êtes pas dans votre patrie véritable; ne cherchez donc pas les honneurs, ne cherchez pas la gloire, n'ambitionnez pas le pouvoir, n'aspirez pas à la vengeance : supportez toute chose, et rachetez ainsi le temps; donnez avec abondance tout ce qu'on voudra. Ce que je dis manque de clarté; allons, je tâcherai de l'éclaircir par un exemple. Représentez-vous quelqu'un possédant une maison splendide; des malfaiteurs entrent dans le dessein de le mettre à mort, il se tire de leurs mains en donnant sans compter. Nous disons alors qu'il se rachète. Vous avez de même une grande maison, la foi véritable; viennent des hommes qui veulent vous tout ravir : donnez tout ce qu'ils exigeront, et sauvez seulement la tête, je veux dire votre foi. L'Apôtre ajoute : « Car les temps sont mauvais. » Qu'est-ce que la malice du jour? Cette malice doit nécessairement affecter le jour même. Or, si vous saviez quelle est celle qui se trouve en chacun de nous, vous sauriez par là même ce qu'est la malice du jour. Le corps est vicié par la maladie, l'âme par la perversité, l'eau par l'amertume. Le mal de chaque chose est caractérisé par sa nature même; car il consiste dans l'altération de cette nature. Par conséquent, s'il est un mal propre au jour, c'est au jour même que s'attache ce mal, aux heures, à la lumière. Le Christ a dit dans le même sens : « A chaque jour suffit son mal. » *Matth.*, VI, 34. Ainsi parviendrons-nous à le connaître. Comment donc Paul appelle-t-il les jours mauvais? comment le temps peut-il être mauvais? Il ne s'en prend

pas à l'essence, il n'accuse pas la création; son blâme tombe sur ce qui s'accomplit dans le temps. C'est ainsi que nous avons coutume de dire nous-mêmes : Il vient de se passer un jour pénible et mauvais. De quelle façon serait-il pénible, si ce n'était pas à cause des maux que nous avons éprouvés? Eh bien, ces maux viennent de la malice des hommes, et sont autant de biens dans l'intention de Dieu. Les hommes sont donc les auteurs des maux qui arrivent dans le temps : telle est la raison pour laquelle les temps sont appelés mauvais, et nous les appelons mauvais de la même manière.

« C'est pourquoi, continue l'Apôtre, ne devenez pas imprévoyants, comprenez plutôt quelle est la volonté du Seigneur. Ne buvez pas du vin avec excès; de là vient la luxure. » De tels excès produisent aussi la colère, la témérité, la précipitation, les emportements et les caprices intolérables. C'est pour donner la joie, et non pour ôter la raison que le vin a été créé. Aujourd'hui ne pas s'enivrer paraît une chose faible et ridicule. Quel espoir donc de salut? Mais il est ridicule, dites-moi, de ne pas s'enivrer? C'est l'ivresse elle-même qui devrait passer pour le comble du ridicule. Il serait bon, il serait nécessaire que tout homme s'en tînt éloigné, mais plus que tout autre le soldat qui vit au milieu des glaives, du sang et du carnage; l'excitation lui vient assez d'autre part; s'il commande, il s'enivre de son propre commandement, des dangers visibles ou dissimulés qui l'entourent. Voulez-vous savoir en quoi le vin est chose utile, écoutez le Livre saint : « Donnez du vin à ceux qui sont dans la tristesse, de la liqueur fermentée à ceux dont le cœur est affligé. » *Prov.*, XXXI, 6. On le comprend, le vin adoucit et ranime, il dissipe les sombres idées. « Le vin réjouit le cœur de l'homme. » *Ps.* CIII, 15. Comment donc l'ivresse provient-elle du vin? une chose ne produit pas des effets contraires à sa destination. C'est que l'ivresse est produite, non par la nature même du vin, mais par l'usage immodéré qu'on en fait. Le vin a pour objet indubitable le bien-être du corps; ce qui n'a pas lieu quand on dépasse la mesure. Ecoutez encore ce que dit le bienheureux Paul écrivant à Timothée : « Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances. » I *Tim.*, V, 23.

2. Voilà pourquoi le corps humain est si bien équilibré par le Créateur et si limité dans ses exigences; ce qui déjà nous apprend que Dieu nous a faits pour une autre vie. Il voulait nous la donner dès l'origine, et c'est parce que nous nous en étions rendus indignes qu'il a différé. Dans ce temps de l'attente, il a mis des bornes au plaisir : une coupe de vin ou deux avec un petit pain, c'en est assez pour remplir l'estomac d'un homme. L'homme qui commande à tous les animaux a besoin de moins de nourriture que les autres, toute proportion gardée; son corps occupe peu de place dans sa vie; et c'est par ce corps que nous allons vers une autre vie. « N'usez pas du vin avec excès; car de là vient la luxure. » Au lieu de conserver alors, il ruine, et non-seulement le corps, mais l'âme elle-même. « Remplissez-vous de l'Esprit, vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant du fond de vos cœurs la gloire et les bienfaits de Dieu, rendant grâces en tout temps et pour toute chose, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Dieu le Père, vous soumettant les uns aux autres dans la crainte du Christ. » Voulez-vous être dans l'allégresse, passer agréablement le jour? je vous offre une boisson spirituelle. L'ivresse nous empêche de parler distinctement, paralyse notre langue, nous fait bégayer, trouble la vue, jette le désordre dans toutes nos facultés; livrez-vous aux pieux cantiques, et vous éprouverez de doux transports : ceux qui les chantent sont remplis de l'Esprit saint, comme sont remplis de l'esprit impur ceux qui s'enivrent de chants sataniques. Que signifient ces mots : « Du fond de vos cœurs?... » Avec application, avec intelligence; lorsque l'attention fait défaut, c'est en vain qu'on chante; tandis que la bouche articule des sons, le cœur divague et se porte ailleurs. « Rendant grâces en tout temps et pour toute chose, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Dieu le Père, vous soumettant les uns aux autres dans la crainte du Christ. » Que vos demandes s'adressent à Dieu avec des

actions de grâces; rien n'est agréable à Dieu comme la reconnaissance.

Or, nous pouvons surtout nous acquitter de ce devoir en détournant notre âme de ce que nous avons entendu, pour l'appliquer à ce qu'a dit l'Apôtre : « Remplissez-vous de l'Esprit saint. » Cela dépend-il de nous? Oui certes. Si nous chassons de notre âme le mensonge, l'aigreur, les pensées impures, la cupidité, si nous devenons sages, modérés, miséricordieux, vigilants sur nous-mêmes, éloignés de toute frivolité; nous étant alors rendus dignes, quel obstacle empêchera l'Esprit saint de voler vers nous, d'établir en nous sa demeure? Non-seulement il viendra, mais encore il remplira notre cœur. Dès que brille au dedans une si grande lumière, la vertu n'est plus pour nous une chose ardue, elle nous est suave et facile. « Rendant des actions de grâces en tout temps et pour toute chose. » Quoi donc? faut-il rendre des actions de grâces pour tout ce qui nous arrive? N'en doutez pas; serait-ce la maladie, serait-ce l'indigence. Sous l'ancienne loi, un sage faisait entendre cette exhortation : « Quoi que ce soit qui vous advienne, recevez-le volontiers, et dans les changements qui vous humilient, soyez magnanimes. » *Eccli.*, II, 4. A plus forte raison doit-il en être ainsi sous la loi nouvelle. Alors même que vous n'avez pas un motif à vous donner, rendez grâces : c'est la vraie reconnaissance. Si c'est uniquement quand vous êtes comblé de bienfaits, dans l'abondance et la joie, que vous rendez grâces, ce n'est rien de beau, rien d'admirable; on vous demande d'être reconnaissant dans les tribulations et dans les chagrins. Ne prononcez pas une parole avant celle-ci : Je vous rends grâces, Seigneur. — Et que dis-je? est-ce donc pour les afflictions seulement qu'il faut rendre grâces? il faut bénir Dieu pour la géhenne elle-même, pour les peines et les châtiments qu'on y subit; car cela nous est d'un grand avantage si nous y pensons; c'est une crainte que nous donnerons pour frein à notre cœur. Ne nous bornons donc pas à bénir Dieu pour les bienfaits manifestes, bénissons-le pour ceux qui nous demeurent cachés, et que nous recevons même malgré nous; car il en est beaucoup que Dieu nous accorde sans que nous le voulions et sans que nous le sachions.

L'Esprit saint remplit notre cœur de biens et de douceurs.

Si vous répugnez à le croire, je vais vous le démontrer. Reconnaissez la chose avec moi : est-ce que les infidèles, les misérables Gentils n'attribuent pas tout au soleil, ou bien à leurs idoles? Et cependant Dieu ne leur fait-il pas de bien ? n'est-ce pas à sa providence qu'ils doivent la vie, la santé, le bonheur d'avoir une famille, et d'autres avantages pareils? Que disent de leur côté les Marcionites? que disent les Manichéens? Ne blasphèment-ils pas contre lui? Cela l'empêche-t-il de leur faire du bien chaque jour? Or, s'il fait du bien à ceux qui l'ignorent, que ne fera-t-il pas pour nous? Dieu fait-il autre chose que de travailler au bonheur du genre humain, et par les châtiments et par les consolations? Il ne faut donc pas, je le répète, le bénir seulement dans la prospérité; il n'y a rien là de remarquable. Le diable lui-même le sait, puisqu'il tient ce langage : « Job sert-il Dieu gratuitement? n'avez-vous pas entouré d'un mur de protection ce qu'il possède au dedans et au dehors? Enlevez-lui toutes ses possessions, et vous verrez s'il vous bénira en face. » *Job*, I, 9, 10. Mais cet esprit si pervers n'en est pas plus avancé, à Dieu ne plaise; gardons-nous d'être jamais pour lui l'occasion d'un avantage quelconque. Quand nous serons dans la pauvreté, dans les maladies et les épreuves, redoublons nos témoignages de reconnaissance, et que cette reconnaissance se traduise, non par la langue et les discours, mais par les actions et la conduite, par les pensées et les sentiments : rendons-lui grâces de toute notre âme. Il nous aime plus que nos parents; autant la bonté diffère de la malice, autant l'amour de Dieu l'emporte sur l'amour de ceux qui nous ont donné la vie.

3. Ce langage n'est pas de moi, il est du Christ, qui nous atteste ainsi sa tendresse; écoutez-le plutôt : « Quel est l'homme parmi vous qui, son fils demandant du pain, lui donnerait une pierre? Si donc vous savez, tout méchants que vous êtes, donner à vos enfants les biens que vous avez reçus, combien plus votre Père qui

est dans le ciel donnera-t-il à ceux qui lui demandent? » *Matth.*, VII, 10, 11. Il avait dit par la bouche de son prophète : « Une mère pourrait-elle n'avoir pas pitié des enfants sortis de son sein? Eh bien, la mère les oublierait-elle, que je ne vous oublierai jamais, a dit le Seigneur. » *Isa.*, XLIX, 15. S'il ne nous aime pas, pourquoi nous a-t-il créés? Lui étions-nous nécessaires? avait-il besoin de notre concours, de notre service, de quoi que ce soit venant de nous? Entendez comment David s'exprime : « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens. » *Ps.* XV, 2. Mais les ingrats et les insensés prétendent qu'il était de la bonté de Dieu de faire une égale part d'honneur à tous les hommes. Dites-moi, je vous prie, ce qui ne vous paraît pas être de la bonté de Dieu, et de quelle égalité d'honneur vous parlez. Voilà quelqu'un, me répondront-ils, estropié dès son enfance; cet autre est atteint de folie ou possédé du démon, un autre encore a traîné dans la pauvreté une vie qui s'est prolongée jusqu'aux dernières limites de la vieillesse, ou s'est consumé dans de cruelles maladies : sont-ce là les œuvres de la bonté divine? Celui-ci est sourd, celui-là muet; tel est pauvre, pendant que tel autre, un scélérat et le dernier des scélérats, coupable de mille crimes, vit dans l'opulence, entretient des courtisanes et des parasites, habite une splendide maison, vit sans travail et sans sollicitude. Il ne leur est pas difficile de continuer cette énumération, d'enfler leur discours et de faire ainsi le procès à la divine providence.

Eh quoi! n'existe-t-elle donc pas? qu'avons-nous à leur répondre? Si c'étaient les Gentils qui viendraient dire que le monde est gouverné par une intelligence, les mêmes questions seraient soulevées. J'insiste donc : n'est-il pas de providence? leur dirai-je; comment dès lors adorez-vous des dieux, des génies et des héros. S'il existe une providence, elle a soin de tout. S'il en est parmi les chrétiens ou parmi les Gentils que les maux de ce monde irritent et qui succombent alors, que devons-nous leur dire? Tant de biens, je vous le demande, existent-ils par l'effet du hasard? et cette lumière qui revient chaque jour, et l'ordre admirable de l'univers, et le chœur des astres, et la succession si régulière des jours et des nuits, et la marche suivie par la nature dans les plantes, les animaux et les hommes, qui donc régularise tout cela, je le demande encore? N'est-il pas une pensée qui préside à cet ordre et faut-il n'y voir que le hasard? Mais alors qui donc a déployé ce pavillon si riche et si beau qui s'étend sur les eaux aussi bien que sur la terre, ce vaste ciel qui les enveloppe de toute part, qui détermine le temps où les fruits se produisent? d'où vient cette force mystérieuse qui réside dans les semences et les végétaux? Ce que fait le hasard est dans un complet désordre : l'ordre atteste la présence de l'art. Quand une chose arrive par hasard dans le domaine de l'homme, n'est-elle pas l'image de la perturbation et du bouleversement? Et ce n'est pas seulement le hasard qui s'annonce de la sorte; une chose faite avec intention, mais par une main inhabile, présente le même aspect. Voici, par exemple, du bois, des pierres et du ciment; qu'un homme ignorant l'art de la construction s'empare de ces matériaux et se mette à l'œuvre : il perd et détruit tout. Supposez encore un vaisseau sans pilote, mais pourvu d'ailleurs de tout ce qu'un vaisseau doit avoir, car j'admets que rien n'y manque; pourra-t-il ainsi naviguer? Et la terre dont la grandeur est immense et qui se trouve comme suspendue sur les eaux, comment peut-elle, dites-moi, rester depuis si longtemps inébranlable sans être gouvernée par un pouvoir supérieur?

De telles suppositions ne sont-elles pas absurdes? la pensée n'en est-elle pas souverainement ridicule? Si l'eau supporte le firmament, voilà bien une autre charge : le firmament pesant sur les eaux, nouvelle question à résoudre. Tout est une œuvre de prévoyance. Un corps supporté par les eaux ne saurait être recourbé, il est concave. Pourquoi? C'est que le corps concave plonge dans la masse du liquide comme un vaisseau; tandis que l'autre serait tout entier au-dessus et ne ferait que toucher au liquide; il faudrait pour point d'appui à ce dernier un corps solide et résistant, capable par

cela même de soutenir celui qui est superposé. Serait-ce l'air qui supporterait le firmament? Mais l'air est beaucoup plus léger et fluide que l'eau : il ne supporte pas la moindre chose, bien moins supporterait-il un pareil fardeau. Si nous voulions parcourir en détail et sans rien omettre les œuvres de la création, pour y chercher la pensée dirigeante, toute notre vie n'y suffirait pas. Je ferai simplement cette question à celui qui s'en préoccupe : Ces choses attestent-elles une providence ou sont-elles menées par le hasard? S'il me répond qu'elles n'attestent pas une providence, je lui ferai cette autre question : Comment alors existent-elles? Impossible à lui de me donner une explication. Par conséquent, moins encore devez-vous vous livrer à de telles recherches et soulever de telles difficultés dans ce qui concerne l'homme. Voulez-vous savoir pourquoi? C'est parce que l'homme est au-dessus de toutes ces choses, qu'elles sont faites pour lui et qu'il n'a pas été fait pour elles.

4. Si vous ignorez les sages dispositions qui le concernent, l'économie de sa destinée, comment pourriez-vous en connaître les motifs et les causes? Dites-moi, s'il vous plaît, pour quelle raison est-il si petit, et tellement distant des hauteurs célestes qu'il est incapable de se prononcer sur les phénomènes supérieurs. Pourquoi les régions australes et boréales sont-elles inhabitables? pourquoi la nuit est-elle plus longue l'hiver et plus courte l'été? pourquoi des froids si rigides et de si fortes chaleurs? pourquoi le corps est-il mortel? Je vous poserais mille autres questions, j'en prolongerais indéfiniment la série, qu'elles vous laisseraient toutes sans réponse positive. C'est même là le signe le plus certain de la providence, que la raison des choses nous demeure inconnue. On aurait pu s'imaginer que l'homme était la cause de tout, si son intelligence ne restait accablée sous tant de problèmes. On insiste cependant : Un tel homme est pauvre, et la pauvreté certes est un mal. — Et la maladie, qu'est-elle? qu'est la cécité? Tout cela n'est rien, ô homme; il n'est qu'un mal, le péché, c'est la seule chose qui mérite notre attention. Mais laissant de côté les causes de nos véritables maux, nous allons nous perdre ailleurs en de vaines recherches. Pourquoi nul de nous ne remonte-t-il pas à la cause de ses péchés? Est-il en mon pouvoir de l'éviter comme de le connaître? A quoi bon chercher loin et faire de nombreux détours? Je m'interrogerai moi-même : Ai-je parfois dominé la colère? ai-je refoulé mes emportements, soit par pudeur, soit par crainte humaine? Si je trouve que cela m'est arrivé, j'en conclus que je suis libre à l'égard du péché. Voilà ce que personne n'examine, ce dont personne n'est préoccupé; on va à l'aventure, selon cette métaphore de Job : « L'homme nage au hasard dans un océan de paroles. » *Job*, XI, 12, et que vous importe au fond que celui-ci soit aveugle et celui-là pauvre? Dieu ne vous a pas chargé d'examiner ce motif, il vous a chargé de veiller sur votre conduite. Si vous doutez qu'une puissance intellectuelle préside à l'univers, vous êtes le plus insensé des hommes; si vous êtes convaincu de la providence, pourriez-vous douter qu'il ne faille plaire à Dieu?

« Rendant grâces en tout temps et pour toute chose. » Allez à l'officine du médecin, et vous le verrez, quand on vient lui porter certaines blessures, employer le fer et le feu. Ce n'est pas pour vous que je parle de la sorte: allez simplement chez l'artisan, et vous serez là sans paroles, bien que ne comprenant rien de ce qui se passe sous vos yeux et que beaucoup de choses soient pour vous inexplicables ainsi, dans les formes diverses qu'il fait subir au bois. Je veux même vous placer en face d'un art plus accessible, celui de faire les portraits; et vous ne le saisirez pas davantage. Dites-moi, le peintre vous paraît-il savoir ce qu'il fait? à quoi bon les lignes qu'il trace et les divers contours de ces lignes? Mais à peine a-t-il disposé les couleurs que l'art se montre à vous comme une belle chose, et encore êtes-vous incapable de l'apprécier exactement. Et pourquoi parler des artisans, des peintres, de vos semblables, en un mot? Pourriez-vous me dire comment l'abeille façonne ses rayons? vous pourrez alors m'expliquer l'œuvre de Dieu. Tâchez de comprendre le travail des fourmis, de l'araignée, de l'hirondelle; et vous parlerez

de Dieu tout à votre aise. Oui, dites-moi ces choses, si vous les savez; mais impossible à vous. Vous ne cesserez donc pas, ô homme, de vous livrer à d'inutiles recherches? et rien de plus inutile en réalité. Vous ne cesserez pas de vous tourmenter en vain? Du reste, cette ignorance est un sublime savoir, et ceux qui font profession d'ignorer sont de véritables sages, tandis que les esprits curieux sont des insensés véritables. Ainsi donc, prétendre savoir, ce n'est pas toujours de la science, et plus d'une fois c'est de la folie. Supposez deux hommes dont l'un déclare pouvoir mesurer au moyen de cordes la profondeur de l'air qui monte vers le ciel, et dont l'autre, se moquant de ses efforts, n'hésiterait pas à reconnaître sa propre ignorance; quel est celui dont nous ririons nous-mêmes? du savant ou de l'ignorant? Il est manifeste que ce serait du premier. En conséquence, l'ignorant qui s'avoue tel est plus sage que le prétendu savant.

Une autre supposition : un homme se vante de pouvoir dire la mesure exacte des eaux de la mer, un autre déclare qu'il l'ignore; l'ignorance n'est-elle pas ici plus habile que la science? Et de beaucoup. Pour quelle raison? C'est qu'une pareille ignorance ne manque pas d'attention : celui qui reconnaît ignorer, sait au moins quelque chose. Quoi donc? Que l'homme ne peut pas tout comprendre; et ce n'est pas peu de le savoir. Au contraire, celui qui fait profession de science sait moins que tout autre ce qu'il prétend savoir; et voilà ce qui le couvre de ridicule. Hélas! que de choses nous apprennent la nécessité de réprimer une intempestive et malsaine curiosité; et nous ne voulons pas de frein : nous allons toujours fouillant dans la vie des autres, nous demandant pourquoi celui-ci n'est pas frappé de cécité et celui-là plongé dans l'indigence. Par ce chemin nous serions conduits à d'autres puérilités : pourquoi telle personne est femme, d'où vient la distinction des sexes et la différence des espèces, pourquoi l'âne, le bœuf, le chien, le loup, pourquoi la pierre et le bois; un tel discours n'a plus de bornes. C'est pour cela que Dieu a restreint et limité notre connaissance, en fixant ces limites dans la nature. Remarquez, je vous prie, ce regard insatiable : quand nous le portons dans cette immense profondeur qui va de la terre au ciel, nous n'éprouvons aucune pénible émotion; quand du haut d'une tour nous voulons regarder en bas, à peine nous sommes-nous inclinés que notre tête est envahie par le vertige et que les ténèbres se répandent sur nos yeux. Expliquez-m'en la cause; vous ne le pouvez pas. Comment l'œil a-t-il plus de force dans un cas que dans l'autre, et comment est-il plus vivement saisi par l'objet le plus éloigné?

5. De semblables questions se présentent en foule par rapport à l'ouïe. La voix d'un homme quelconque ne saurait porter aussi loin que son œil; il n'entend pas non plus à cette même distance. Pourquoi tous les membres ne sont-ils pas également honorables? pourquoi n'ont-ils pas reçu la même importance et la même utilité? Voilà ce que Paul cherchait aussi; mais non, il ne le cherchait pas, retenu qu'il était par sa sagesse; il disait seulement, se trouvant en face de ce problème : « Dieu a placé comme il l'a voulu chacun de nos membres. » I *Cor.*, XII, 18. Il renvoie donc le tout à la divine volonté. Coupons court à des questions pareilles, et rendons en toute chose grâces à Dieu, selon la recommandation expresse de l'Apôtre. Ceci est d'un serviteur reconnaissant, plein de sagesse et d'intelligence : cela n'est que d'un parleur, d'un oisif, d'un indiscret. Jetez un coup d'œil sur les domestiques : les plus méprisables d'entre eux, les moins utiles, ceux qui ne sont propres à rien, parlent sans cesse et sans raison, s'appliquent à découvrir les secrets que leurs maîtres voudraient le plus tenir cachés; tandis que les autres, ceux qui sont sages et dévoués, ne se proposent qu'une chose, de bien remplir leur devoir. Celui qui parle beaucoup ne fait rien, tout comme celui qui travaille beaucoup ne dit rien d'inutile. Voilà pourquoi Paul disait à propos de certaines veuves : « Non seulement elles sont livrées à l'oisiveté, mais encore elles ont un torrent de paroles inconsidérées. » I *Tim.*, V, 13. Voudriez-vous me dire si nous différons plus des enfants que Dieu ne diffère des hommes, s'il existe entre

nous et les moucherons une distance égale à celle qui nous sépare de Dieu ? Evidemment cette dernière est plus grande. Pourquoi donc vous livrez-vous à cette inquiète curiosité ?

« Rendez grâces en toute chose. » — Mais si le Gentil m'interroge, direz-vous, comment devrai-je répondre ? Il veut savoir de moi s'il existe une providence; il prétend lui qu'il n'en existe pas. — Interrogez-le vous-même. Il ne reconnaît pas la providence, n'est-ce pas ? Qu'il y en ait une, cela résulte clairement de ce que nous avons dit; qu'elle soit incompréhensible, on le voit par notre impuissance à l'expliquer. Si, dans les choses dont les hommes ont la direction, bien que nous en ignorions la marche, et qu'il nous semble même y découvrir bien des absurdités, nous savons néanmoins nous y soumettre, à plus forte raison devons-nous agir de même envers Dieu. Ajoutez qu'en Dieu rien n'est contraire à la raison, du moins aux yeux des fidèles. Bénissons-le donc et glorifions-le en toute circonstance. « Soyez soumis, est-il encore écrit, les uns envers les autres, dans la crainte de Dieu. » Si vous êtes soumis par déférence, par intérêt ou par pudeur, beaucoup plus devez-vous l'être par crainte de Dieu. Qu'il y ait entre vous échange de prévenance et de soumission, il n'y aura plus alors de servitude. Que l'un n'occupe pas le rang et ne siége pas à la place de l'homme libre, que l'autre ne soit pas regardé comme esclave; mais plutôt que les maîtres et les esclaves se servent réciproquement : mieux vaut être esclave de cette façon que libre d'une autre. En voulez-vous la preuve ? Quelqu'un a cent serviteurs dont pas un ne s'occupe à le servir : voici, d'un autre côté, cent amis empressés à se servir l'un l'autre : où se trouvent les meilleures conditions de bonheur, de calme et de bien-être ? Ici point de colère, aucun emportement, ni rien de semblable, là, les soupçons et les craintes : c'est un contraste parfait entre la chaîne et la liberté, entre la violence et le bon vouloir, entre la haine et le dévouement.

Ce que le Seigneur attend de nous en lavant les pieds à ses disciples.

Dieu nous a signifié ce qu'il attend de nous en lavant les pieds à ses disciples. Si vous examinez la chose de près, vous verrez de la part des maîtres une sorte de service rendu. Qu'importe que le faste empêche d'abord de l'apercevoir? Quand cet homme s'emploie de sa personne à vous servir, vous le nourrissez, vous avez soin que rien ne lui manque, ni chaussure ni vêtement; vous êtes donc aussi à son service. Il vous refuserait le sien, si vous lui refusiez le vôtre, il recouvrerait sa liberté ; pas de loi qui l'obligeât à vous servir sans un entretien convenable. Dès qu'il faut ainsi traiter les esclaves, est-il étonnant qu'on doive agir de même envers les personnes libres ? « Soyez soumis dans la crainte du Christ. » Quelle grâce, puisque nous avons une récompense ? — Mais lui ne veut pas se soumettre. — N'importe, soumettez-vous; ne vous bornez pas à l'obéissance, allez jusqu'à la soumission. Soyez envers chaque homme comme un serviteur envers son maître. Par ce moyen vous les aurez bientôt tous pour serviteurs, vous exercerez sur eux une puissance que n'égala jamais aucune tyrannie. Vous les enlevez, pour ainsi dire, lorsque vous vous dépensez pour eux sans qu'ils fassent rien pour vous. Voilà le sens de cette parole : « Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ. » Nous vaincrons par là toutes nos passions, nous servirons réellement Dieu, nous garderons la charité fraternelle ; et nous pourrons alors recevoir les effets du divin amour par la grâce et la miséricorde..., etc.

HOMÉLIE XX.

« Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur; car le mari est la tête de la femme, comme le Christ est la tête de l'Eglise, et de plus le sauveur de son corps. Ainsi donc, comme l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent l'être à leurs maris en toute chose. »

1. Un homme sage faisant une longue énumération des béatitudes, ne manque pas d'y placer celle-ci : « Et la femme qui vit d'accord avec son mari. » *Eccli.*, XXV, 2. Il y revient dans un autre passage, il fait de nouveau figurer cet accord parmi les béatitudes. Dès le commencement déjà, Dieu se montre prenant un soin spécial de l'union conjugale. Il parle des deux, comme s'il n'était qu'un : « Il les fit des deux

sexes ; » *Genes.*, I, 27 ; et plus tard : « Aucune distinction entre l'homme et la femme. » *Gal.*, III, 28. L'union de l'homme avec l'homme n'est jamais comparable à celle de l'homme avec la femme, pourvu que cette seconde union soit légitime. C'est pour cela qu'un grand et saint personnage, voulant exprimer la plus tendre des affections, à l'occasion de la mort d'un ami qui faisait comme partie de son âme, ne va pas chercher son inspiration dans le cœur d'un père, d'une mère, d'un fils, d'un frère, d'un ami ; et où donc ? « Ton amour était tombé sur moi semblable à l'amour des femmes. » I *Reg.*, I, 26. Et cet amour n'est-il pas en réalité la plus tyrannique de toutes les tyrannies ? Il en est d'autres qui sont assurément violents : celui-ci joint à la violence une indomptable obstination. Il est un amour caché dans le fond de l'être, et qui ne se révèle en nous qu'en opérant cette union. Aussi, la première femme vint-elle de l'homme, et dans la suite les générations s'enchaînent par l'homme et par la femme. Voyez-vous ce nœud sacré, et cette exclusion de toute autre essence ? Considérez encore de quels événements cette union fut la cause. Ni la parenté, ni l'identité même n'en ont arrêté l'action : c'est une puissance primordiale qui tend à l'unification, comme celle qui forme les pierres. En effet, l'action ne part pas du dehors, de telle sorte qu'elle ne paraît pas assimiler deux choses étrangères ; elle ne s'arrête pas non plus à l'union conjugale, si bien que l'homme demeure isolé du reste des êtres et sans influence sur le monde extérieur.

De même que les arbres les plus remarquables et les plus beaux sont ceux qui, n'ayant qu'une tige, s'épanouissent en de nombreux rameaux, tandis que ceux qui végètent sur place et s'épuisent à multiplier leurs racines ne méritent guère attention ; de même ici le Créateur a fait que le genre humain tout entier provînt du seul Adam, le soumettant à la nécessité la plus impérieuse, pour que rien ne pût en rompre l'unité. C'est dans le but de fortifier cette cohésion qu'il a désormais défendu d'épouser les sœurs et les filles, ne voulant pas que notre amour se concentrât sur un point, ni que nous fussions d'ailleurs comme séparés de nous-mêmes. De là cette parole : « Celui qui les a faits au commencement les a faits des deux sexes. » *Matth.*, XIX, 4. Là se trouve la source des plus grands maux et des plus grands biens pour les familles et les cités. Rien n'harmonise la vie comme l'amour de l'homme et de la femme ; sous l'impulsion de cet amour beaucoup prennent les armes et se dévouent à la mort. Ce n'est donc pas sans raison que Paul a déployé tant de zèle pour le sauvegarder : « Que les femmes, dit-il, soient soumises à leurs maris comme au Seigneur. » Pourquoi ? C'est que l'harmonie régnant entre eux, les enfants sont bien élevés, l'ordre existe parmi les domestiques ; les voisins, les amis et les parents respirent le vivifiant parfum qui s'exhale de cette famille ; s'il en est autrement, tout est dans le désordre et la confusion. Encore un exemple : si les chefs d'une armée sont d'accord les uns avec les autres, l'ensemble marche avec régularité ; qu'ils se divisent, et tout est bouleversé de fond en comble. C'est ce qui se passe aujourd'hui. Voilà pourquoi la recommandation de l'Apôtre.

Dans l'amour de la femme se trouve la source des plus grands biens et des plus grands maux.

« Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur. » *Col.*, III, 18. Mais quoi ! Comment le Maître a-t-il dit : « A moins de renoncer à sa femme ou bien à son mari, on ne peut pas me suivre ? » *Luc.*, XIV, 33. Puisque la soumission a pour modèle celle qu'on doit au Seigneur, comment au nom du Seigneur faut-il qu'ils se séparent ? — Il le faut sans nul doute. Une comparaison n'indique pas toujours une égalité. Ou bien voici le sens du texte qui nous occupe : obéissez comme sachant bien qu'en cela vous servez le Seigneur. Ou bien voici comment on peut l'entendre : Quand vous respectez la volonté de votre mari, persuadez-vous que c'est au Seigneur lui-même que vous obéissez. S'il est vrai que « celui qui résiste aux autorités humaines, aux magistrats de la cité, résiste à l'ordre établi par Dieu, » *Rom.*, XIII, 2, beaucoup plus cela peut-il se dire de la résistance à l'autorité du mari. La volonté de Dieu s'est manifestée dès l'origine. Etablissons donc que l'homme tient la place de la tête, et la femme celle du corps. Du reste, le raisonnement de Paul nous offre clairement cette image : «....

Devoirs de la femme envers son mari.



comme le Christ est le chef de l'Eglise et le sauveur de son propre corps. Mais aussi, comme l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent l'être en tout à leurs maris. » Observez que ces paroles : « L'homme est la tête de la femme, comme le Christ est la tête de l'Eglise, » sont suivies de celles-ci : « Sauveur de son propre corps ; » et dans le fait le corps est sauvé par la tête. On peut dire que ce sont là les fondements de la société conjugale, la part faite à chacun des époux dans les devoirs que l'amour inspire, à l'un une prévoyante autorité, à l'autre une soumission confiante.

2. « Comme l'Eglise est donc soumise au Christ, » divin symbole de la famille, « les femmes doivent l'être à leurs maris, comme au Seigneur. » Ecoutez la suite : « Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise. » Vous avez vu la grandeur du langage apostolique, vous avez loué Paul, et vous l'avez admiré réglant avec tant de sagesse l'ordre de notre vie, homme vraiment spirituel, et d'autant plus digne d'admiration. C'est bien ; mais écoutez maintenant ce qu'il exige de vous, et pour tracer votre devoir il n'a qu'à poursuivre la même comparaison : « Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise. » Vous avez vu la mesure de la soumission, voyez celle de l'amour. Vous voulez que la femme vous obéisse comme l'Eglise au Christ, soyez plein de sollicitude pour elle, comme le Christ l'est pour l'Eglise. Faudrait-il pour elle donner votre vie, être mis en pièces, subir tous les tourments, vous ne reculerez pas ; et quand vous aurez fait tout cela, vous n'aurez rien fait de semblable à ce qu'a fait le Christ. Vous le feriez pour une personne qui vous est unie déjà, il l'a fait pour une âme qui le repoussait et le détestait. A force de sollicitude, il a triomphé de son aversion, de sa haine, de ses mépris, de son humeur volage ; il l'a mise à ses pieds, et ce n'est ni par les menaces, ni par de dures paroles, ni par la peur, ni par rien de semblable : agissez de la même façon envers votre femme. La verriez-vous pleine de fierté, dédaigneuse, inconséquente, vous pourriez vous aussi la mettre à vos pieds par votre sollicitude, par votre amour et votre dévouement. Il n'est pas de puissance pareille à celle-là, surtout entre l'homme et la femme. Un serviteur, on pourrait le dompter par la crainte, et peut-être encore ne feriez-vous par ce moyen que l'obliger à prendre la fuite ; mais la compagne de votre vie, la mère de vos enfants, la cause de votre bonheur véritable, il ne faut pas essayer de l'enchaîner par la peur et les menaces, il faut l'attacher par l'amour et la bienveillance. L'union peut-elle exister, quand la femme tremble devant son mari ? et quelle joie peut avoir le mari lui-même quand il traite sa femme comme une servante, et non comme une personne libre ?

Avez-vous souffert pour elle, ne le lui reprochez pas ; le Christ ne vous en a pas donné l'exemple : « Il s'est livré lui-même pour elle, afin de la purifier et de la sanctifier. » Elle était donc impure, souillée, difforme, avilie. Quelle que soit la femme que vous prendrez, elle ne sera jamais dans l'état où le Christ a pris l'Eglise ; elle ne sera jamais aussi loin de vous que l'Eglise l'était du Christ : et cependant il ne lui a témoigné ni répulsion ni haine, à cause de sa difformité. Pour savoir à quel point elle était difforme, écoutez de nouveau la parole de Paul : « Vous étiez autrefois ténèbres. » *Ephes.*, v, 8. Quelle noirceur ! Quoi de plus noir que les ténèbres mêmes ? Voyez aussi son impudence : « Vous viviez dans la dépravation et l'envie. » *Tit.*, III, 3. Voyez aussi son impureté : « Dans la révolte et la démence. » Et je ne dis pas encore assez ; dans sa folie elle avait le blasphème à la bouche ; et, malgré tout, il s'est sacrifié pour cette épouse si difforme, comme il l'aurait fait, séduit et fasciné par sa beauté. Ne revenant pas de sa surprise et de son admiration, Paul disait : « A peine trouverait-on quelqu'un qui voulût mourir pour le juste ; » et voici la suite : « Pendant que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous. » *Rom.*, v, 7-9. Après l'avoir acceptée telle, il la purifie ; sans reculer devant cette nouvelle tâche, il l'embellit. « Afin de la sanctifier en la purifiant dans le baptême de l'eau, par la parole ; afin de se donner à lui-même une Eglise pleine de gloire, n'ayant ni tache ni ride, ni rien de pareil, une épouse

sainte, immaculée. » Il la purifie par le baptême et « par la parole, » est-il ajouté. Quelle parole? Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Non-seulement il l'orne, mais encore il la glorifie. « N'ayant ni tache ni ride, ni rien de pareil. » Cherchons nous-mêmes une beauté de ce genre, et nous pouvons en être les artisans. Ne demandez pas à la femme ce qui ne lui appartient pas. Vous voyez bien que l'Eglise a tout reçu du Seigneur : c'est par lui qu'elle est comblée de gloire, c'est par lui qu'elle est immaculée. Ne repoussez pas votre femme parce qu'elle n'est pas belle. Ecoutez ce mot du Livre saint : « L'abeille est un des plus petits volatiles, et son travail est une source de douceurs. » *Eccl.*, XI, 3. Cette femme est l'œuvre de Dieu, ce n'est pas elle que vous outragez, mais bien celui qui l'a faite. Qu'éprouvera cette femme? Ne la louez pas non plus quand elle est belle; car cet éloge est d'une âme pervertie, tout comme l'aversion du reste, et même l'affection. Cherchez la beauté de l'âme, imitez l'Epoux de l'Eglise. La beauté du corps déborde d'orgueil et d'arrogance, elle jette dans l'abîme de la jalousie, elle inspire souvent les plus indignes soupçons. — Mais elle plaît. — Oui, pour un mois ou deux, au plus pour une année, et puis plus rien, la merveille s'est fanée par l'habitude; quant aux maux dont la beauté fut la cause, ils n'ont pas disparu : toujours même faste, même fierté, même dédain. Rien de semblable chez la femme qui n'a pas le même extérieur; l'amour du commencement se maintient avec une égale force, et cela, parce qu'il a sa source dans la beauté de l'âme, et non dans la beauté du corps.

3. Est-il quelque chose de plus beau que le ciel, dites-moi? quelque chose de plus admirable que les astres? Parlez d'un corps quelconque; il n'a pas cette candeur; parlez des plus beaux yeux; ils n'ont pas ce joyeux éclat. Les anges eux-mêmes furent saisis d'admiration à la vue de la création nouvelle; nous l'admirons nous aussi, mais non comme au premier jour. Voilà ce que c'est que l'habitude, elle émousse l'étonnement; à plus forte raison quand il s'agit de la femme. Qu'il survienne une maladie, et tout disparaît sur l'heure. Demandons à la femme la bonté, la modération, la sagesse : ce sont là les signes auxquels on reconnaît la vraie beauté. Ne lui demandons point ce qui captive les regards, ne lui faisons pas un reproche de ne point posséder ce qui ne dépend nullement d'elle, n'y faisons pas même allusion; ce serait de l'insolence. Allons plus loin, et n'en éprouvons ni contrariété ni peine. N'avez-vous pas devant les yeux tant d'hommes qui perdirent misérablement la vie pour avoir voulu une femme remarquable par sa beauté; et tant d'autres dont la vie s'est prolongée jusqu'à l'extrême vieillesse, dans le calme et le bonheur, avec une femme médiocrement belle? Effaçons les souillures du dedans, faisons disparaître les rides intérieures, mettons tous nos soins à purifier l'âme. Telle est la beauté que Dieu recherche. Efforçons-nous de rendre cette âme belle aux yeux de Dieu; méprisons la beauté qui nous flatte. Ne désirons pas non plus les biens matériels, ni la noblesse selon le monde, mais uniquement la noblesse de l'âme. Que nul de vous n'accepte d'être enrichi par sa femme; ce sont là de honteuses richesses, qui vous exposent à bien des humiliations : refusez tout avantage de ce côté. « Ceux qui veulent être riches, est-il dit, tombent dans la tentation, s'exposent à des désirs inutiles et nuisibles, se prennent au piége, encourent la ruine et la mort. » I *Tim.*, VI, 9. Ne cherchez donc pas la fortune dans le mariage, et vous trouverez tout le reste sans effort. Quel est celui, je vous le demande, qui laisse de côté le principal, pour se préoccuper de choses secondaires?

Hélas! c'est néanmoins ainsi que nous sommes en toute occasion. Avons-nous un fils, nous mettons toute notre étude, non à le rendre bon, mais à lui procurer une femme riche; non à ce qu'il ait des mœurs, mais à ce qu'il soit dans l'opulence; et, s'il faut tout dire, non à le garantir du péché, mais à nous en faire un instrument de grandeur et de richesse : tout se résout dans l'argent. De cette cupidité qui nous possède est née la corruption qui s'étale de toute part. « Ainsi, poursuit l'Apôtre, les

Devoirs des hommes envers leur femme.

hommes doivent aimer leur femme comme leur corps. » Que signifient ces paroles? Il emprunte une image parfaite, un exemple plus frappant. Il y a plus encore : il serre de plus près la vérité, il la manifeste davantage, il la fortifie par un autre moyen. Ce qui précède n'était peut-être pas absolument décisif; quelqu'un eût pu dire : Celui-là était le Christ, il était Dieu; il pouvait se donner lui-même. Paul marche au même but par un autre chemin, en déclarant que les hommes le doivent. Ce n'est pas une complaisance, c'est une obligation. Après avoir pris cet exemple du corps, il ajoute : « Personne n'a jamais haï sa propre chair, chacun l'alimente et la soigne. » C'est une vive expression de la vraie sollicitude. Mais la comparaison est-elle fondée? Ecoutez : « Voici maintenant l'os de mes os, dit le premier homme, et la chair de ma chair. » *Genes.*, II, 23. Ce texte n'est pas unique. « Ils seront dans une même chair, » *Ephes.*, V, 31, est-il dit encore. Paul continue : « Comme le Christ a aimé l'Eglise. » Il revient à sa comparaison. « Car nous sommes les membres de son corps, nous faisons partie de sa chair et de ses os. » Comment? Il est sorti de la masse à laquelle nous appartenons, comme le corps d'Eve a été formé du corps d'Adam. C'est avec raison qu'il nomme les os et la chair; car c'est là ce qu'il y a de principal en nous : les os forment la base et la charpente, la chair complète l'édifice.

La première leçon était claire; et celle-ci? Elle met sous nos yeux la plus intime des unions comme un modèle qu'il faut retracer. Que veut dire « de sa chair? » Que nous lui tenons réellement. Et comment sommes-nous ainsi ses membres? Nous procédons de lui. Et comment encore de sa chair? Vous le savez, vous qui participez aux mystères. C'est ainsi que nous sommes immédiatement formés. De quelle manière? Ecoutez de nouveau le bienheureux docteur : « Comme les enfants participent de la chair et du sang, il en a participé lui-même pareillement. » Mais c'est lui qui participe à notre nature, et non l'homme à la sienne; comment donc sommes-nous de sa chair et de ses os? Quelques-uns prétendent qu'il s'agit ici de l'eau, ce qui n'est pas; mais voici ce que l'Apôtre veut nous faire entendre : De même que le corps du Christ a été formé par le Saint-Esprit, et non par les voies ordinaires; de même nous sommes régénérés dans le bain sacré. Voyez que d'exemples pour nous persuader cette régénération! O démence des hérétiques! ils admettent bien comme vrai rejeton ce qui est né, ce qui naît de l'eau; mais ils refusent d'admettre que nous devenions le corps du Sauveur. Si cela n'était pas cependant, que signifierait ce texte : « De sa chair et de ses os? » Remarquez : Adam a été créé, le Christ a été engendré; du flanc ouvert d'Adam est sortie la corruption, du flanc ouvert du Christ a découlé la vie; dans le paradis terrestre germa la mort, sur la croix la mort a été détruite.

4. De même donc que le Fils de Dieu est devenu participant de notre nature, de même nous le sommes de sa substance : nous sommes en lui, il est en nous. « Aussi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux en une chair. » Là s'offre à nous un troisième principe : nous voyons l'homme abandonner ses parents, ceux qui lui ont donné la vie, pour s'unir à la femme. Le père est chair ainsi que la mère, et l'enfant qu'ils ont engendré; car l'un et l'autre sont la cause de son existence : en voilà donc trois qui ne forment qu'une chair. De la même manière nous devenons une même chair avec le Christ par voie de participation, et nous beaucoup plus que l'enfant lui-même. Pourquoi? Parce que telle est la loi d'origine. N'incidentez pas, ne me dites pas qu'il en est autrement. N'est-il pas visible qu'il existe de nombreuses déviations dans la chair? L'un est boiteux, l'autre a les pieds contournés, un autre encore est privé de l'usage de ses mains; et mille défectuosités du même genre. On ne s'en afflige pas trop néanmoins, on ne retranche pas le membre invalide; on le préfère même souvent à celui des autres, et pour une bonne raison, c'est que celui-là vous appartient. Or, l'amour que nous avons pour nous-mêmes, Dieu veut que chacun l'ait pour sa femme. Ce n'est pas précisément parce

que nous avons la même nature; il est un motif bien supérieur à celui-là pour ce qui regarde la femme : c'est qu'il n'y a plus là deux corps, mais bien un seul, l'un étant la tête, l'autre le corps même. Comment l'Apôtre dit-il ailleurs : « La tête du Christ, c'est Dieu? » I *Cor.*, XI, 3. Et moi j'ajoute que le Christ et le Père ne font qu'un, tout comme nous ne sommes qu'un corps. Il en résulte que le Père est aussi notre tête. Ce sont deux exemples, celui du corps et celui du Christ. Aussi poursuit-il en ces termes : « Ce sacrement est grand; mais, je vous le dis, dans le Christ et dans l'Eglise. »

Quelle est ici sa pensée? Il énonce ce grand sacrement, ce sacrement admirable, que laissait à peine entrevoir le bienheureux Moïse, ou plutôt Dieu lui-même. Il le montre d'abord dans le Christ, qui s'est en quelque sorte éloigné de son Père, pour venir ici-bas trouver son épouse, et s'est fait avec elle un même esprit. En effet, « celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui. » I *Cor.*, VI, 17. Observez la beauté de cette expression : « Un grand sacrement. » Voici ce qu'il veut dire : Le voile n'étouffe pas la charité. « Que chacun de vous aime sa femme comme lui-même, et que la femme révère son mari. » En réalité, c'est un mystère, un grand mystère, qu'on abandonne ainsi celui qui vous a donné l'existence et qui vous a nourri, celle qui vous a mis au jour dans l'affliction et les larmes, ces deux êtres qui vous ont comblé de tant de bienfaits, qui vous sont unis par de si vieilles attaches, pour une personne que vous n'avez peut-être jamais vue, avec laquelle vous n'avez eu rien de commun dans la vie, et que vous la préfériez enfin à tout le monde. Oui, c'est un profond mystère. Et quand ces choses ont lieu, les parents, loin de s'en plaindre, regretteraient qu'il n'en fût pas ainsi; c'est avec joie qu'ils se livrent à la dépense et qu'ils se dépouillent de leurs biens. Etonnant mystère, encore une fois, renfermant une sagesse ineffable! Longtemps auparavant Moïse l'avait indiqué sous le nuage de la prophétie. Paul le proclame d'une voix éclatante : « Dans le Christ et dans l'Eglise. » Il ne parle pas seulement pour l'homme, il parle aussi pour la femme, envers laquelle il faut agir comme le le Christ envers l'Eglise.

« Que la femme à son tour révère son mari. » Il ne s'en tient plus à l'affection seule. Que veut-il donc? Une crainte respectueuse. La femme n'est que la seconde autorité. Il ne faut pas qu'elle exige l'égalité d'honneur, elle est au-dessous de la tête. Il ne faut pas non plus que l'homme la méprise comme un être inférieur, puisqu'elle est le corps; si le corps est méprisé par la tête, le tête elle-même périra : l'amour doit faire équilibre à l'obéissance. Comme la tête, ainsi le corps : que celui-ci prête à celle-là le concours des mains, des pieds, de tous les autres membres; mais que la tête, en qui réside l'entendement, veille sur l'ensemble. Rien de plus heureux qu'une telle union. On me demandera peut-être comment l'amour peut exister avec la crainte. C'est alors qu'il arrive au plus haut degré. Ces deux sentiments sont loin de s'exclure; la crainte ne voit que la tête, l'amour envisage l'unité du corps, dont la tête n'est qu'un membre. C'est pour y faire régner l'ordre et la paix que Dieu a soumis la femme à l'autorité de l'homme. Où serait l'égalité, plus de paix possible; il ne faut pas qu'une famille soit démocratisée, ni que tout le monde commande, il faut de toute nécessité un pouvoir unique. C'est un principe invariable dans le domaine temporel; si les hommes sont spirituels, la paix est sûre, on n'a plus besoin de la garantir. Il y avait cinq mille âmes, et personne qui prétendît sien un bien quelconque, tous étaient soumis les uns aux autres. C'est un signe évident de sagesse et de crainte de Dieu. Ici l'Apôtre trace les conditions de l'amour, mais non point encore celles de la crainte.

5. Voyez-le dilatant l'amour, soit quand il prend le Christ pour exemple, soit en parlant du soin qu'on a de sa propre chair; il conclut de la sorte : « Voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère. » Il ne donne pas la même impulsion à l'autre sentiment, on en comprend la raison : il veut que l'amour domine. Avec l'amour tout suit, pas entièrement avec la crainte. Quand l'homme aime véritablement, la femme manquerait-elle de soumission, il sup-

L'amour doit dominer dans l'union de l'homme et de la femme.



porte tout ; ce n'est pas chose aisée que la concorde quand on n'est pas soumis à l'empire de l'amour : la crainte ne parviendra jamais à le remplacer dans la direction. C'est pour cela que l'Apôtre s'applique surtout à développer le principe le plus efficace. On croirait qu'il ait fait tort à la femme, parce qu'elle se trouve dans l'obligation de craindre ; elle y gagne plutôt, puisque le principal reste toujours à la charge du mari, l'obligation d'aimer. — Et si la femme ne craint pas ? me dira quelqu'un. — Vous, aimez-la, faites ce qui vous concerne. Si les autres n'accomplissent pas leur devoir, accomplissons le nôtre. Vous avez entendu Paul : « Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ. » Que vous fait l'insoumission d'autrui ? Pour ce qui vous regarde, obéissez à la loi de Dieu. C'est un exemple qui trouve ici sa parfaite application. Que la femme, lors même qu'elle ne serait pas aimée, se tienne dans la crainte, afin que rien ne manque de son côté ; que le mari, lors même que la femme serait sans crainte, l'aime toujours, pour ne rien omettre non plus : chacun aura sa propre récompense. Voilà le mariage selon le Christ, l'alliance spirituelle, la génération qui vient de l'esprit, et non du sang et de la souffrance. Telle fut la naissance d'Isaac ; écoutez l'Ecriture : « Sara n'éprouva plus les accidents ordinaires. » *Genes.*, XVIII, 11. Le mariage n'était désormais qu'un mariage purement spirituel, l'âme étant unie à Dieu d'une manière ineffable et que lui seul connaît. De là cette parole : « Celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui. » I *Cor.*, VI, 17.

Voyez-vous comme l'Apôtre s'applique à procurer la double union des corps et des âmes ? Où sont maintenant les hérétiques ? Si le mariage devait être rangé parmi les choses blâmables, il n'eût parlé ni d'épouse ni d'époux, il n'eût pas amené cette exhortation : « L'homme quittera donc son père et sa mère ; » il n'eût pas non plus ajouté qu'il considérait ce sacrement « dans le Christ et dans l'Eglise. » Au sujet de celle-ci, le Psalmiste lui-même disait : « Ecoute, ma fille, et vois, prête l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père ; et le Roi sera désireux de ta beauté. » *Ps.* XLIV, 11. Voilà pourquoi le Christ disait aussi : « Je suis sorti de mon Père, et je suis venu. » *Joan.*, XVI, 28. Quand vous entendez néanmoins qu'il a quitté son Père, ne vous représentez pas ce qui se passe chez les hommes, un changement de lieu. La sortie dont il est question n'est pas un éloignement véritable, et s'entend de son union avec la chair ; de même faut-il entendre ce mot : « Il a quitté le Père. » Pourquoi ne dit-il pas de la femme qu'elle doit s'attacher au mari ? quelle en est la raison ? C'est qu'il parle ici de l'amour et qu'il s'adresse à l'homme. Parlant de la crainte, et s'adressant à la femme, il dit : « L'homme est la tête de la femme ; » et de plus : « Le Christ est la tête de l'Eglise. » S'agit-il de l'amour, c'est à l'homme qu'il s'adresse, encore une fois ; c'est à lui qu'il trace ce devoir, qu'il expose cette doctrine, pour le retenir et l'enchaîner. Celui qui d'abord a quitté son père pour sa femme, s'il vient ensuite à quitter celle-ci, de quelle indulgence sera-t-il digne ?

Ne voyez-vous pas de quel honneur Dieu veut l'entourer, puisqu'il vous ordonne de quitter votre père pour elle ? — Mais qu'arrivera-t-il, me direz-vous, si, quand nous avons fait ce que nous devions faire, elle ne nous suit pas ? — « Si l'infidèle s'éloigne, laissez-la s'éloigner. » I *Cor.*, VII, 15. En pareil cas, ni le frère ni la sœur ne doivent subir l'esclavage. Ne vous trompez pas à ce mot de crainte, exigez la crainte qui s'accorde avec la liberté, et non point celle qui ne conviendrait qu'à la servitude ; du moment où la femme est votre corps, c'est vous-même que vous dégraderiez, sur vous retomberait l'insulte. En quoi consiste la crainte que vous avez le droit d'exiger ? A ne pas contredire, à ne pas résister, à ne pas ambitionner le premier rôle : cette crainte ne va pas plus loin, c'est là qu'elle doit s'arrêter. Mais, ô femme, si vous aimez comme vous le devez, vous franchirez ces étroites limites ; ou mieux, vous n'agirez pas ainsi par crainte, c'est l'amour qui sera le mobile de vos actions. Votre sexe est le plus faible, réclame de nombreux secours, une grande condescendance. Que diraient ceux qui convolent à de secondes noces ? Je ne blâme pas, à Dieu ne plaise, c'est un droit que l'A-

pôtre vous a donné, mais par une extrême indulgence. En attendant, ne laissez votre femme manquer de rien, faites et souffrez tout pour elle : c'est une nécessité qui pèse sur vous. Paul ne veut pas appuyer sa doctrine présente sur des exemples étrangers, comme il en cite en d'autres circonstances. Il lui suffit de l'exemple du Christ ; celui-là est assez grand, assez décisif, surtout pour déterminer l'obéissance. « Il quittera son père et sa mère. » Voilà pour le dehors. Dans ce qu'il ajoute, ce n'est pas l'idée de cohabitation, c'est celle d'attachement qui domine, tant il se propose d'établir l'union la plus parfaite et l'amour le plus fort. Ce n'est pas même assez à son gré ; l'obéissance paraît telle dans la suite que deux êtres n'en forment plus qu'un. Par la pensée, par l'âme ? C'est tout naturel, et chacun eût pu le dire ; lui réclame l'unité de vie.

6. C'est la seconde puissance, avons-nous dit, la femme partage l'autorité, et plus encore l'honneur ; il reste toujours cependant un avantage. Voilà ce qui fait avant tout le salut d'une maison. L'épouse a reçu du Christ, non-seulement le devoir d'aimer, mais encore celui de faire régner l'ordre ; le texte est formel : « Afin qu'elle soit sainte et immaculée. » Ce qui précède a rapport à l'affection, tout comme le dernier mot qui regarde l'homme. Faites en sorte que la femme soit sainte et immaculée, tout le reste viendra de soi. Cherchez les choses de Dieu, les choses de l'homme suivront sans difficulté. Ecoutez encore cette parole de l'Apôtre : « S'il est une instruction qu'elles désirent avoir, elles doivent chez elles interroger leurs maris. » I *Cor.*, XIV, 35. Quand on gouverne ainsi sa maison, on est apte au gouvernement de l'Eglise ; car c'est une petite Eglise que la maison. En suivant le chemin de la vertu, l'homme et la femme peuvent aisément s'élever au-dessus de tous. Souvenez-vous d'Abraham, de Sara, d'Isaac, des trois cent dix-huit serviteurs : comme la famille entière était bien ordonnée, quelle piété dans chacun de ses membres ! Cette femme accomplissait d'avance le précepte apostolique, elle craignait son mari ; c'est elle-même qui l'atteste : « Cela ne m'est pas encore arrivé, et mon seigneur est trop vieux. » *Genes.*, XVIII, 12. Lui, de son côté, l'aimait tellement qu'il lui obéissait en toute chose. Le fils était également un modèle de sagesse ; les serviteurs eux-mêmes étaient dignes d'admiration, puisqu'ils n'hésitèrent pas à braver la mort avec leur maître, n'opposant aucun retard, ne demandant aucune raison ; l'un d'eux, leur chef, se recommandait au point qu'on lui confia le mariage d'un fils unique, ainsi qu'un voyage en pays étranger. De même que, l'armée étant dirigée par un habile capitaine, l'invasion est arrêtée de toute part ; de même, quand le père et la mère, les enfants et les serviteurs sont animés d'un même zèle, la paix et l'harmonie règnent dans une maison. Dans le cas contraire, il suffit quelquefois d'un mauvais serviteur pour tout bouleverser et tout perdre ; la ruine commune est l'ouvrage d'un seul.

Veillons donc avec le plus grand soin sur la femme, les enfants, la domesticité tout entière, et sachons que c'est le meilleur moyen de nous rendre le gouvernement facile, d'alléger le compte que nous aurons à rendre ; nous dirons alors : « Me voici, et voici les enfants que Dieu m'a donnés. » *Isa.*, VIII, 18. Que l'homme soit irréprochable, et, la tête étant saine, le reste du corps ne subira pas d'atteinte. Paul a parfaitement déterminé dans quelles conditions la femme et le mari doivent être pour arriver à ce résultat, en imposant à l'une le respect et la crainte, à l'autre un amour qui n'exclut pas le respect. Mais comment réaliser ces conditions? me demanderez-vous. Il nous a dit le pourquoi ; c'est à moi de vous dire le comment. Il faut pour cela mépriser les richesses, n'avoir qu'une chose en vue, les qualités de l'âme, se tenir constamment dans la crainte de Dieu. Ce qu'il disait à propos des serviteurs : « Le bien ou le mal que chacun aura fait, il le recevra du Seigneur, » Paul le dit encore ici. Ce n'est donc pas à cause de la femme seule, c'est de plus et surtout à cause du Christ, qu'elle doit être aimée. Il l'indique du reste, en disant : « Comme au Seigneur. » Agissez ainsi par un motif d'obéissance envers Dieu et pour lui

plaire : cela suffit pour entraîner et persuader, pour éloigner toute querelle et tout dissentiment. Que nul d'entre les fidèles ne parle mal du mari devant la femme; que le mari de son côté ne se laisse pas prévenir à la légère : que la femme n'examine pas d'un œil soupçonneux les entrées et les sorties de l'homme. Que celui-ci se garde bien de prêter au soupçon. Pourquoi, je vous le demande, vous donnez-vous tout le jour aux amis, et le soir seulement à votre femme? ce n'est pas ainsi que vous pourrez la satisfaire, et mériter de n'être pas soupçonné. Si votre femme vous accuse, ne vous irritez pas; c'est de l'amour, et non de l'arrogance, de l'amour brûlant, surexcité par la crainte et qui s'exhale en accusations. Elle craint qu'on n'usurpe ses droits, qu'on ne la blesse dans ce qu'elle a de plus précieux, qu'on ne lui dérobe sa tête, qu'on ne brise ses doux liens.

Il est un autre sujet de dissensions. Que personne ne s'occupe outre mesure d'un serviteur : le mari, d'une jeune fille; la femme, d'un homme quel qu'il soit. Ces préférences engendrent les soupçons. Encore à cet égard, pensez aux anciens justes. C'est Sara qui recommande au Patriarche de prendre Agar, elle-même le désire; on ne la contraint pas, son mari ne l'a pas obsédée; quoiqu'il soit resté longtemps sans être père, il aime mieux ne l'être jamais que faire de la peine à sa femme. Après tout cela cependant que dit cette dernière? « Dieu jugera entre vous et moi. » *Genes.*, XVI, 5. Tout autre à sa place n'aurait-il pas été transporté de colère? n'aurait-il pas même levé la main, en tenant à peu près ce langage : Que dites-vous? je ne voulais pas avoir de rapports avec cette femme, tout est venu de vous; et vous m'accusez ensuite? Lui ne dit rien de pareil; et quoi donc? « Voilà la servante, elle est en votre pouvoir, faites ce que bon vous semblera. » *Ibid.*, VI. Il abandonne une femme qu'il aime, pour ne point affliger Sara. Le dévouement ne saurait se montrer d'une manière plus certaine. S'il suffit de s'asseoir à la même table pour que l'accord succède à l'inimitié chez les brigands eux-mêmes, et le Psalmiste disait bien : « Vous qui preniez avec moi une si douce nourriture; » *Ps.* LIV, 15; combien plus doit-on éprouver ce même sentiment quand on a partagé la même couche? Rien de tout cela ne put ébranler le juste, il s'en rapporta pleinement à sa femme, lui montrant clairement par là qu'il n'était nullement la cause de ce qui se passait; et, chose plus frappante encore, il renvoya Agar quand elle était sur le point de devenir mère. Qui n'aurait eu pitié d'elle en pareil cas? Le juste ne se laisse pas fléchir; il met au-dessus de tout son amour pour sa femme.

7. Tâchons de l'imiter. Que personne n'insulte au pauvre, que personne n'aime l'argent, et toute question est résolue. Que la femme ne dise pas à l'homme : Lâche, paresseux, vil esclave, tandis que celui-là, un homme obscur et sans naissance, affronte les dangers, entreprend de longs voyages, acquiert une grande fortune, couvre sa femme d'or, la fait traîner par des mules blanches partout où elle veut aller, l'entoure d'un essaim de serviteurs et d'eunuques; tu trembles ou tu dors comme un être inutile! — Que la femme ne parle point ainsi, ne dise rien de semblable; car elle est le corps, elle doit obéir à la tête, et non lui commander. — Comment alors, m'objectera-t-on, supportera-t-elle l'indigence? où puisera-t-elle une consolation? — Qu'elle considère de préférence celles qui sont plus pauvres qu'elle; après cela, qu'elle songe à tant de filles nobles, nées dans un rang élevé, qui non-seulement n'ont rien reçu de leurs maris, mais encore ont donné de leur fortune et l'ont même entièrement sacrifiée; qu'elle examine enfin les dangers qui naissent des richesses, et c'est avec bonheur qu'elle se renfermera dans une vie sans sollicitudes. En résumé, si réellement elle éprouve une affection sincère pour son mari, elle ne parlera jamais de la sorte; elle aimera mieux le garder auprès d'elle sans qu'il augmente ses possessions, que le savoir gagnant mille talents d'or au prix des soucis et des chagrins occasionnés par les voyages, et qui retombent toujours sur la femme. Que le mari, de son côté, s'il entend de pareils reproches, ne s'arme pas de son autorité, ne réponde pas par des injures ou

par des coups; qu'il exhorte, qu'il instruise, qu'il tâche de ramener par la raison un être plus faible, qu'il ne lève jamais la main. Cela ne serait pas d'une âme libre et généreuse; au lieu d'employer des mots piquants, l'insulte ou la raillerie, qu'il remette l'ordre dans une âme égarée. De quelle manière y parviendra-t-il? S'il apprend en quoi consiste la vraie richesse, la céleste philosophie, il ne s'emportera pas contre de telles choses. Qu'il enseigne à sa femme que la pauvreté n'est pas un mal; que cet enseignement soit donné par sa conduite, et non simplement par ses discours. Que la femme apprenne de la sorte à mépriser la vaine gloire, et désormais elle n'aura ni ce langage ni ces convoitises.

Comme s'il recevait une image à tracer, qu'il imprime dans cette âme, dès le soir même où il l'introduit dans sa maison, la modestie, la réserve et la douceur, de telle sorte qu'elle embrasse au premier moment, aussitôt qu'elle entre dans la carrière, un genre de vie digne de tout respect, basé sur le mépris des richesses; qu'il la forme à la vraie philosophie, en la dissuadant de porter des ornements d'or suspendus à ses oreilles et descendant sur ses joues, des colliers du même métal, d'avoir de pareilles incrustations à sa couche, des vêtements tissus d'or et de soie. Sans lui défendre une mise soignée, qu'il ne lui permette pas ce qui tourne à la honte. Laissez donc de telles choses aux histrions, et faites que votre demeure soit ornée par la vertu, qu'on y sente les émanations de la sagesse, au lieu des parfums matériels. De là résulteront deux précieux avantages, ou même trois : d'abord, que la femme ne tombera pas dans la tristesse, quand, les fêtes étant terminées, on devra renvoyer à chacun les riches tentures, les vases d'or et d'argent; puis, que l'époux n'aura pas à craindre de voir périr ou diminuer ce qu'il possède. Voici le troisième et le plus précieux de tous les biens : il manifestera par là les dispositions de son âme, qui sont de ne prendre goût à rien de pareil, de renoncer à tout le reste, et de ne jamais tolérer chez lui ni les danses, ni les chants contraires à la pudeur.

Je sais bien que plusieurs me trouveront ridicule, lorsque j'établis de telles lois; mais, si vous voulez me croire, avec le temps, après que vous aurez fait l'expérience de mes leçons, vous comprendrez combien elles vous étaient utiles. Le rire passera, vous rirez vous-même des usages qui règnent; vous verrez que ce sont là des folies d'enfants et comme les hallucinations de l'ivresse; que mes conseils, au contraire, mènent à la divine philosophie, vous initient à la vie céleste. Quel est donc le devoir que je vous impose? Tous les chants honteux, sataniques, toutes les paroles blessant la modestie, les courses importunes d'une jeunesse corrompue, chassez-les de votre noce, et c'est un premier enseignement que vous donnerez à votre épouse. Elle ne manquera pas de faire en elle-même ces réflexions : Juste ciel! quel homme et quelle vertu! il tient la vie présente pour rien; c'est pour l'avenir d'une famille et pour le bon ordre d'une maison qu'il m'a conduite ici et pas pour autre chose. — Mais cette perspective la dégoûtera. — Pour un jour ou deux peut-être, et puis ce sera tout l'opposé : se mettant à l'abri de tout soupçon, elle jouira d'un bonheur sans mélange. Cette exclusion dont vous aurez frappé les joueurs de flûte, les danseurs, tout chant respirant la mollesse, et cela le jour même de vos noces, c'est l'interdiction jetée pour la vie sur tout acte et toute parole qui blesserait la modestie. Après cela même, et quand vous aurez inauguré de la sorte votre mariage, veillez sur vous, menez une conduite irréprochable, continuez à suivre la même voie; il n'y a pas de raison pour l'abandonner. Si la jeune fille n'était pas modeste encore garderait-elle quelque temps le silence, redoutant son mari, surprise d'ailleurs par la nouveauté du spectacle. Ne vous hâtez pas de détruire cette impression, comme le font des hommes sans retenue; maintenez-la plutôt autant qu'il vous sera possible, et ce sera pour vous un précieux avantage; vous voilà pour le moment à l'abri des reproches; elle ne murmurera pas contre ce que vous aurez statué.

8. Disposez donc bien les choses, établissez vos lois, pendant que dure cette crainte respectueuse comme un frein subi par l'âme, et qui

ne laisse passer ni murmure ni récrimination contre ce qui se fait. Quand elle a pris une certaine assurance, elle confond et bouleverse tout avec une pleine sécurité. Trouverez-vous une autre occasion semblable à celle-là pour former votre femme? Eprouvera-t-elle jamais vis-à-vis de son mari les mêmes sentiments de respect, de crainte et de pudeur? Profitez de ce moment pour lui poser toutes vos conditions, elle les acceptera sans réserve, bon gré mal gré. Mais comment ne pas attenter à sa délicatesse? En vous montrant aussi délicat, aussi modeste qu'elle-même, parlant peu et toujours avec beaucoup de prudence et de gravité. Imprimez alors dans son âme les préceptes de la philosophie; elle les accueillera. Faites-lui contracter de nobles habitudes, qui se résument dans la modestie. Je vous indiquerai pour exemple, si vous le voulez, ce qu'il importe de lui dire. Paul n'a pas craint de donner cette leçon : « Ne vous fraudez pas réciproquement; » I *Cor.*, VII, 5; c'est emprunter le langage de l'épouse, ou plutôt nón, le langage d'une âme spirituelle. A plus forte raison ne nous y refuserons-nous pas. Que faut-il donc lui dire? Dites-lui avec beaucoup de grâce et de bonté : Nous vous avons prise, chère enfant, pour la compagne de notre vie, nous vous avons appelée comme auxiliaire dans l'œuvre la plus nécessaire et la plus respectable, celle de continuer une famille et de gouverner une maison. Que vous demandons-nous? — Avant cela même, parlez-lui de votre amour; rien ne prédispose à la persuasion, rien ne fait mieux accepter un discours, que de savoir d'avance qu'il est inspiré par un amour sincère.

Comment un mari peut montrer à une femme son amour.

Et comment lui démontrer ce sentiment? En lui faisant entendre que vous eussiez choisi une femme plus riche et d'une noble extraction, mais que vous ne l'avez pas voulu, que vous avez préféré son genre de vie, sa dignité, sa modération, sa prudence. De là préparez les voies à la philosophie, blâmez l'amour des richesses, mais encore avec quelques circonlocutions. Si vous allez sans détour au mépris des biens de la terre, vous ne réussirez qu'à provoquer la répulsion; si vous saisissez le moment favorable, vous obtiendrez une adhésion complète. Dans ce dernier cas, vous aurez l'air de justifier une opinion émise et vous ne paraîtrez pas un censeur austère, importun et minutieux. Si vous prenez sujet de ce qui l'intéresse elle-même, elle ira jusqu'à s'en réjouir. Vous lui direz donc, — car il faut en revenir à la suite de nos idées, — vous lui direz : Je pouvais avoir une femme dans l'opulence; mais je n'ai pas arrêté là ma pensée, pour quelle raison? Ce n'est pas sans en avoir une bien réelle; j'avais appris dès l'enfance que la richesse n'est pas même une possession et n'est digne que de mépris, qu'elle est le partage des voleurs, des courtisanes, de ceux qui pillent les tombeaux. Laissons tout cela de côté, je n'ai vu que la beauté de votre âme, et je la mets infiniment au-dessus de l'or. Une fille prudente et généreuse, s'appliquant à la piété, vaut plus que tout l'univers. C'est pour cela que je vous aie choisie, et je vous aime plus que moi-même. La vie présente n'est rien; je vous le demande donc et je vous en conjure par tous les moyens en mon pouvoir, passons le temps de cette vie présente de manière à mériter d'être réunis dans la vie future, sans crainte alors de séparation. Le temps est court et semé de défaillances; si nous avons le bonheur de nous rendre ici-bas agréables à Dieu, nous irons ensuite habiter avec le Christ et nous nous retrouverons ensemble dans l'éternelle félicité. Je préfère à tout votre affection : je ne connaîtrais pas de peine plus mortelle que d'avoir à me séparer de vous. Me faudrait-il tout perdre, tomber au dernier degré de la pauvreté, affronter les dangers les plus extrêmes, souffrir quoi que ce soit, tout me serait tolérable, tant que vos sentiments resteraient les mêmes pour moi; pouvant compter sur cet amour, il me sera doux d'avoir des enfants, et tel est le but de notre union.

Appuyez vos paroles de celles de l'Apôtre, où l'on voit clairement que c'est le dessein de la Providence. Ecoutez le texte sacré : « Voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, pour s'attacher à sa femme. » *Ephés.*, v, 31. Pas de froideur entre nous; périssent les richesses, et la multitude des serviteurs, et tous les honneurs du monde, pourvu que notre amour ne s'altère pas. — Quelle est la richesse, quels sont les trésors

qui pour une jeune femme égaleraient le prix de semblables paroles? Ne craignez pas que cette femme aimée vous paie jamais par des insolences; avouez-lui que vous l'aimez. Que des courtisanes, qui transportent de l'un à l'autre leurs affections vénales, abusent un jour de semblables déclarations, cela se comprend; mais une noble fille, pleine d'ingénuité, n'y trouvera qu'un motif de plus de respect et d'obéissance, bien loin de s'en enorgueillir. Montrez-lui que vous trouvez votre bonheur à vivre avec elle, que vous préférez la maison à l'agora. Les amis ne doivent venir qu'en seconde ligne, et même les enfants qu'elle vous a donnés; faites-lui comprendre que vous les aimez tous à cause d'elle. Quand elle a fait quelque chose de bien, donnez-lui des éloges, témoignez-lui votre admiration : quand elle commet de ces fautes si communes à la jeunesse, n'employez que de douces représentations. Ne perdez pas une occasion de blâmer la richesse et le luxe; enseignez-lui à n'aimer d'autre ornement que celui de la décence et de la modestie : ne cessez pas de l'instruire sur ce qui peut contribuer à son bonheur.

9. Faites vos prières en commun; que chacun de vous aille à l'église, et que le mari demande à sa femme de lui rendre en partie compte de ce qu'on a dit ou lu, et la femme au mari. S'il arrive un moment où vous soyez dans la gêne, mettez sous ses yeux l'exemple de ces hommes si remarquables par leur sainteté, d'un Paul, d'un Pierre qui brillèrent d'un tout autre éclat que tous les riches et tous les rois du monde, et dont la vie cependant s'écoula dans la faim et dans la soif; qu'elle apprenne de vous que rien n'est à redouter sur la terre, si ce n'est l'offense de Dieu. Celui qui prend une femme dans de telles vues n'est guère inférieur aux solitaires, le mariage dès lors ne diffère pas beaucoup de la virginité. Voulez-vous inviter quelqu'un à votre table, donner un repas, n'appelez personne dont la conduite ou la tenue soit répréhensible; si vous connaissez un saint dans le dénuement, qui puisse bénir votre maison, dont la présence seule vous soit un gage de l'entière bénédiction de Dieu, voilà celui que vous devez appeler. Qu'il me soit permis de dire autre chose : n'ayez pas à cœur d'épouser une femme plus riche que vous, choisissez-la plus pauvre. En entrant chez vous, la première y porterait avec sa richesse moins de bonheur que de faste et d'insolence : elle exigerait plus qu'elle n'a donné, elle vous ferait expier sa fortune par ses dépenses exagérées, comme par son orgueil et par ses insultes. Peut-être vous dirait-elle : Je n'ai encore rien dépensé de ce qui vous appartient, je n'use que de mes ressources, de ce que j'ai reçu de mes parents. — Que dites-vous, ô femme? vous n'avez encore revêtu que vos habits? Quoi de plus pitoyable que cette parole? Votre corps ne vous appartient plus, et vous prétendez avoir quelqu'autre possession? Vous n'êtes plus deux après le mariage, vous n'êtes qu'un, et vous pensez qu'il y a deux propriétés distinctes, non une seule! O l'amour des biens matériels! vous ne formez qu'un être, un homme seul, et vous dites encore le mien? Ce mot abominable et dégradant est d'invention diabolique. Le Créateur a fait un bien commun de choses assurément plus nécessaires, et celles-là ne le seraient pas? Il n'est pas permis de dire : Mon soleil, ma lumière, mon eau; toutes les meilleures choses nous sont communes, et les richesses, non? périssent mille fois les richesses, ou plutôt le fatal abus qu'en fait une volonté perverse, en les préférant à tout! Voilà parmi tant d'autres, une leçon que vous devez donner, mais avec une grâce inaltérable. Comme toute morale a de soi quelque chose de pénible, surtout pour une femme jeune et délicate qu'on veut élever à la philosophie, imaginez les formes les plus agréables; appliquez-vous spécialement à bannir de cette âme le tien et le mien.

Si vous la surprenez employant ce premier terme, dites-lui : Qu'est-ce donc que vous appelez vôtre? je ne saurais le deviner. Pour moi, je n'ai rien en propre. Est-ce que tout n'est pas à vous? Pardonnez-lui néanmoins cette expression. Vous savez bien que nous la pardonnons aux petits enfants; lorsqu'ils nous demandent un objet que nous tenons, et puis un autre, nous le leur abandonnons en disant : Oui certes, ceci t'appartient et cela aussi. Agissez de même

envers votre femme ; elle n'est guère moins enfant, quand elle ne l'est pas davantage. Laisse-t-elle échapper le mot, répondez encore une fois : Tout est à vous, et moi tout le premier. Cette réponse n'est pas de la flatterie, c'est de la pure sagesse. Ainsi donc vous calmerez son irritation et dissiperez sa mauvaise humeur. Il y a flatterie quand on s'abaisse en vue d'un mal ; mais ici vous n'êtes guidé que par l'amour du bien. Ne craignez donc pas de dire : Et moi-même je vous appartiens, chère enfant. Paul me prête ce langage : « L'homme n'est pas maître de son propre corps, c'est la femme. » I *Cor.*, VII, 4. Si vous avez pouvoir sur moi, à plus forte raison sur ce que je possède.

Vous la calmerez en lui parlant de la sorte, vous éteindrez le feu, vous confondrez le démon ; vous rendrez ainsi votre femme plus soumise qu'une esclave que vous eussiez achetée, vous l'enchaînerez par de telles paroles. Qu'elle apprenne donc à votre école à ne plus distinguer entre le tien et le mien. Ne l'appelez jamais d'une manière sèche, ajoutez une expression de prévenance, de respect, de tendresse. Honorez-la, et la pensée de rechercher les hommages des autres ne l'importunera pas ; elle n'ira pas mendier au dehors l'honneur qu'elle trouvera chez elle. Ne lui comparez rien dans votre estime, pour toute sorte de raisons, pour la beauté comme pour la sagesse, et sachez le lui témoigner. Par là vous la tiendrez dans la disposition de ne regarder aucun étranger, de dédaigner tout le monde. Instruisez-la dans la crainte de Dieu, et tout le reste coulera comme de source, votre maison regorgera de biens. Aspirons aux biens incorruptibles, et les autres ne nous ferons pas défaut. « Cherchez avant tout, est-il dit dans l'Evangile, le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » *Matth.*, VI, 33.

Avantages produits par la bonne conduite des époux dans leur famille.

Quels ne devront pas être les enfants de tels parents, les serviteurs de tels maîtres, tous ceux même qui seront en rapport avec eux ? ne participeront-ils pas largement à l'abondance de leurs biens ? La conduite des subordonnés se modèle en grande partie sur la conduite de ceux qui commandent : ils se conforment à leurs désirs, ils aiment les mêmes choses, ils imitent leur manière de parler, ils contractent des goûts identiques. En régularisant ainsi notre vie, et nous appliquant aux divines Ecritures, nous y puiserons une grande instruction. Par ce moyen nous pourrons plaire à Dieu, passer dans la pratique de la vertu tout le temps de la vie présente, et puis arriver aux biens promis à ceux qui l'aiment. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

« Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. Honorez votre père et votre mère, c'est le premier commandement dans la promesse, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps sur la terre. »

1. Comme pour former un corps, on commencerait par la tête, continuant par le cou et finissant par les pieds, ainsi procède l'Apôtre dans son discours. Il a parlé de l'homme, puis de la femme, qui constitue la seconde autorité ; maintenant il passe au troisième élément de la famille, qui se compose des enfants. A la femme commande l'homme, aux enfants commandent l'homme et la femme. Examinez ce qu'il dit : « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur ; c'est le premier précepte dans la promesse. » Plus rien du Christ, ni de ce qu'il y a d'élevé ; désormais il s'adresse à des intelligences simples : il abrége donc son exhortation, des enfants n'étant pas capables d'écouter un grand discours. Rien non plus du royaume céleste, ce qui ne serait pas à la portée d'un âge aussi tendre ; mais bien ce qu'il désire par-dessus tout, que sa vie soit longue. Si l'on nous demande, en effet, pourquoi Paul ne parle pas ici du royaume et se borne à citer la loi, nous dirons que c'est par égard pour l'enfance ; il sait que, l'homme et la femme se conformant à

la règle qu'il leur a tracée, les enfants seront soumis sans beaucoup de peine. Quand une chose est bien commencée, quand le point de départ est solide et satisfait la raison, tout ensuite marche avec ordre et se développe avec une extrême facilité. Le plus difficile en toute chose est de poser le fondement, d'avoir une base inébranlable. « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, » c'est-à-dire, selon le Seigneur; Dieu l'ordonne ainsi. — Mais, si les parents imposent une mauvaise action? — Jamais un père n'exigera cela de son enfant, serait-il mauvais lui-même. Au surplus, vous êtes prémunis par cette parole : « Dans le Seigneur, » dans ce qui n'implique pas l'offense de Dieu. Si votre père parlait comme idolâtre ou comme hérétique, vous ne devriez donc pas obéir; car ce ne serait plus alors « dans le Seigneur. »

D'où vient que l'Apôtre ajoute : « C'est le premier commandement, » quand celui-ci : « Vous ne commettrez pas la fornication, » et cet autre : « Vous ne tuerez pas, » doivent passer avant? Cela s'applique à la promesse, et non à l'ordre absolu. Dans ces derniers préceptes, dont l'objet est de signaler un mal et d'en prescrire la fuite, il n'est pas question de récompense; tandis qu'il en est une annexée à celui que nous étudions, l'objet de ce précepte étant l'accomplissement d'un bien. Or, voyez comme l'Apôtre établit admirablement la base de la vertu dans l'obligation de respecter et d'honorer ses parents. Rien de plus logique : après nous avoir détournés des mauvaises actions, voulant nous faire entrer dans la carrière des bonnes œuvres, il ordonne d'abord celle-là, la déférence envers les parents; et ne sont-ils pas la cause première, Dieu seul excepté, de notre existence? Il convient donc qu'ils soient aussi les premiers à jouir du bien que nous ferons; alors seulement nous l'étendrons au reste des hommes. S'il n'en est pas ainsi, jamais on ne sera bon ni juste à l'égard des étrangers. A peine a-t-il prescrit aux enfants ce qui les concerne, qu'il s'adresse aux parents : « Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants; élevez-les dans la discipline et la science du Seigneur. » Il n'a garde de dire : Aimez-les; car c'est un sentiment que la nature leur imposerait en dépit d'eux-mêmes, et toute loi dans ce but serait inutile. Que dit-il donc? « Ne poussez pas vos enfants à la colère; » ce que beaucoup font en les excluant de l'héritage, en les reniant, en les traitant comme de vils esclaves, et non comme des personnes libres. C'est pour cela qu'il dit : « Ne poussez pas vos enfants à la colère. »

Abordant aussitôt le point capital, il leur enseigne comment s'obtient l'obéissance; il ramène tout à la source, au principe même de l'autorité. Tout à l'heure il a montré que la soumission de la femme dépend essentiellement du mari; de là les conseils qu'il prodiguait à ce dernier, l'exhortant à régner sur elle par la puissance de l'amour. De même ici, c'est au père que l'initiative appartient : « Mais élevez-les dans la discipline et la science du Seigneur. » Vous le voyez encore, si les biens spirituels sont garantis, les biens matériels le sont par là-même. Voulez-vous avoir un fils obéissant, élevez-le dès le principe dans la discipline et la science du Seigneur. N'estimez pas chose inutile de lui faire entendre les divines Ecritures; car il entendra tout d'abord : « Honore ton père et ta mère. » Vous travaillez donc pour vous. Ne dites pas : Cette étude n'est bonne que pour les moines, et je ne veux pas faire un moine de mon fils. — Il n'est nullement nécessaire qu'il le soit. Pourquoi craignez-vous ce qui vous serait un avantage inappréciable? Faites-en du moins un chrétien. Les personnes vivant dans le monde ont encore plus besoin des enseignements renfermés dans ce livre, et surtout les enfants. L'ignorance est grande à cet âge, et les auteurs profanes ne font que l'aggraver, puisque les héros qu'on y présente à leur admiration sont les esclaves du vice et tremblent devant la mort. Témoin cet Achille si mobile et si changeant, qui meurt pour une concubine, tel autre qui s'éteint dans l'orgie, et tant de semblables modèles. Il faut donc à la jeunesse un correctif.

2. N'est-ce pas absurde de l'appliquer à l'étude des lettres et des arts, de ne rien négliger pour

qu'elle y réussisse, et de ne point « l'élever dans la discipline et la science du Seigneur? » Aussi goûtons-nous les premiers le fruit d'une pareille éducation, ayant à nourrir des enfants pleins d'arrogance, sans retenue, sans mœurs, rebelles et dégradés. N'agissons donc pas de la sorte, obéissons plutôt aux conseils de ce grand saint, élevons les enfants dans la discipline et la science du Seigneur, ayons soin que, dès le premier âge, ils lisent avec assiduité les divines Ecritures. Hélas! à force de répéter les mêmes choses, je m'expose à passer pour fou; n'importe, je ne cesserai pas d'accomplir le devoir qui m'incombe. Quelle raison auriez-vous, dites-moi, de ne pas imiter les anciens? Vous surtout, ô femmes, pourquoi n'imitez-vous pas ces femmes admirables? Un enfant vous est né? marchez sur les traces de la mère de Samuel. Voyez quelle fut sa conduite : elle le mena sans délai dans le tabernacle. En est-il une parmi vous qui n'aimerait mieux voir son fils devenir un Samuel que le voir régner sur le monde entier, et sur mille mondes? — Comment serait-il possible, me direz-vous, que ce vœu fût réalisé? — Pourquoi cela n'est-il pas possible? Parce que vous ne le voulez pas, pas même en le confiant à qui le voudrait tel. — Et qui le pourrait? me demanderez-vous encore. — Dieu. C'est à lui que le jeune Samuel fut confié par sa mère.

Héli n'était pas un homme capable de le former, lui qui n'avait pas eu la force de diriger ses propres enfants : cette œuvre fut accomplie par la foi généreuse d'une femme. Elle n'avait que celui-là, elle ignorait si plus tard elle en aurait d'autres. Elle ne dit pas : J'attendrai que l'enfant ait grandi, qu'il ait un peu l'expérience de la vie, celle au moins du premier âge. Non, elle passe sur toutes ces considérations, elle est tout entière à cette unique pensée, offrir à Dieu cette image vivante et spirituelle. Hommes, soyons confondus au spectacle de la philosophie d'une femme. Elle consacre à Dieu son enfant, et le lui abandonne. Une splendeur nouvelle entoure alors son mariage, parce qu'elle a d'abord cherché les biens spirituels, parce qu'elle a offert les prémices : son sein devient fécond, elle a d'autres enfants; et de plus elle voit celui-là rayonnant d'une gloire très-pure. Si les hommes auxquels on fait honneur se plaisent à le rendre, combien plus Dieu? Il honore même lorsqu'on ne l'honore pas. Jusques à quand ne serons-nous que chair? jusques à quand resterons-nous penchés vers la terre? Mettons au-dessus de tout le soin des enfants, leur éducation « dans la discipline et la science du Seigneur. » S'ils apprennent de bonne heure à pratiquer la philosophie, ils ont acquis la meilleure de toutes les fortunes, une gloire qui triomphe de tout. En leur procurant l'instruction qui peut les conduire aux richesses, vous serez loin d'avoir fait pour eux ce que vous ferez en leur transmettant la science qui leur en inspire le mépris. Voulez-vous que votre enfant devienne riche, tel est le moyen que vous emploierez. Le vrai riche, ce n'est pas celui qui désire ou qui possède même de grands biens; c'est celui qui n'a besoin de rien. Enseignez-lui cette doctrine, nourrissez-le de ces sentiments : voilà le plus haut degré de l'opulence. Ne cherchez pas comment votre fils acquerra crédit et renom dans les études profanes; songez plutôt à lui faire dédaigner la gloire de la vie présente : il n'en sera que plus grand et plus estimé.

Le pauvre peut y arriver comme le riche; cette instruction n'est pas donnée par un précepteur ou d'après une certaine méthode, on la puise dans les divins discours. N'ambitionnez pas non plus pour lui une vie longue, mais bien une vie qui ne finisse jamais. Donnez-lui les grandes choses, et non les petites. Comprenez le langage de Paul : « Elevez-les dans la discipline et la science du Seigneur. » Peu vous importe d'en faire un orateur, tâchez d'en faire un vrai philosophe. A ne pas savoir bien dire, rien de perdu : à ne pas savoir bien vivre, aucun profit, aurait-on toute la rhétorique du monde. Il faut des mœurs, et non des raisonnements; de la vertu, et non de la véhémence; des œuvres, et non des discours. Voilà ce qui donne droit au royaume, ce qui procure les véritables biens. Purifiez l'âme, au lieu d'aiguiser la langue. En parlant ainsi, je n'entends pas pros-

crire les études, je blâme qu'on ne s'occupe que d'elles. N'allez pas croire que les moines seuls ont besoin des enseignements puisés dans l'Ecriture ; ils sont nécessaires surtout aux enfants destinés à la vie commune. Le vaisseau qui ne doit pas quitter le port ne réclame ni pilote, ni grand appareil, ni complet équipage, mais bien celui qui tient toujours la mer : ainsi du moine et du séculier. L'un est comme dans un port tranquille, il passe la vie loin des affaires et des orages ; l'autre navigue constamment en pleine mer, au milieu des ondes furieuses, en lutte avec les vents. Serait-il sûr de lui-même, qu'il doit encore être sans cesse prêt à repousser les dangereux propos des autres.

3. Pour que cet enfant obtienne donc une grande considération dans le siècle, il ne saurait se passer de cette divine éducation. Est-il élevé pour la cour, là se trouvent beaucoup de Grecs et de philosophes, des hommes tout gonflés d'orgueil : on dirait un lieu peuplé d'hydropiques. Oui, telle est la cour ; tous y sont enflés de vaine gloire, pleins de vent, et ceux qui ne le sont pas encore aspirent à le devenir. Songez dès lors combien c'est une grande chose que votre fils y entre comme un habile médecin, muni des instruments nécessaires pour pratiquer la ponction et guérir ces infirmes, qu'il puisse s'approcher de chacun, lui parler, traiter efficacement la maladie, appliquer le remède que lui fournit le Livre saint, verser dans les âmes les paroles de la sagesse et de la vie. A qui parlera le moine ? Au mur ou bien au toit de sa cellule, aux déserts ou bien aux forêts, aux oiseaux ou bien aux arbres ? Il n'a donc pas absolument besoin d'une semblable doctrine ; il prend cependant tous les moyens pour l'acquérir, moins dans l'intérêt des autres que dans le sien propre. Ainsi donc, cette doctrine est nécessaire avant tout à ceux qui devront vivre dans le monde, par la raison qu'il leur est beaucoup plus difficile d'éviter le péché. Dans le monde même, si vous voulez bien l'avouer, elle donne à l'homme une incontestable supériorité. Tous le respecteront à cause de son langage, voyant qu'il séjourne dans le feu sans en éprouver les atteintes, qu'il n'ambitionne nullement les dignités. Du reste, elles viendront à lui, parce qu'il les dédaigne, et le monarque aura plus d'égards pour lui. Il n'est pas possible qu'un tel homme demeure caché. Quelqu'un qui se porte bien n'attire pas l'attention au milieu de ceux qui ont le même avantage ; mais, s'il n'est entouré que de malades, il sera promptement signalé : le chef du pouvoir lui confiera le gouvernement de plusieurs peuples.

Le sachant, « élevez vos enfants dans la discipline et dans la science du Seigneur. » — Mais si cet homme est pauvre ? — Pauvre tant qu'il vous plaira ; bien qu'il soit loin d'habiter une demeure royale, il n'est pas au-dessous de celui qu'on y nourrit ; il excitera l'admiration et ne tardera pas à posséder la puissance qui se donne volontairement, s'il n'a pas la puissance officielle. Les Gentils, d'illustres charlatans, des cyniques, avec cette philosophie qui n'était qu'un pur charlatanisme, qui n'avait même que le nom de philosophie, enveloppés de leur manteau, laissant pousser leurs cheveux, ont pu subjuguer la multitude : combien plus le devrait un véritable philosophe ! Si des dehors menteurs, une vaine ombre de philosophie, donnent cette prépondérance, que sera-ce dès que nous aimerons la vraie science de la sagesse ? ne serons-nous pas pour tous un objet de vénération ? maisons, femmes, enfants ne seront-ils pas confiés à de tels hommes avec une parfaite sécurité ? Mais il n'est plus maintenant, il n'est plus de semblable philosophe ; impossible d'en mettre un exemple sous vos yeux. Il en est encore parmi les solitaires, aucun parmi les séculiers. On pourrait en citer beaucoup dans la vie monastique ; il me suffira d'en rappeler un. Vous connaissez tous de réputation, plusieurs même de vous ont vu l'homme qui s'offre à ma pensée ; je veux parler de l'admirable Julien. C'était un homme rustique, d'une humble condition, d'une naissance obscure, n'ayant jamais bien cultivé les connaissances profanes, mais plein de la pure et divine philosophie. Quand il entrait dans les villes, ce qui n'arrivait pas souvent, on accourait à sa rencontre avec un empressement qu'on n'eût témoigné ni pour un

sophiste, ni pour un rhéteur, ni pour aucun personnage. Mais à quoi bon insister? est-ce que son nom ne brille pas encore aujourd'hui d'un plus vif éclat et n'est pas plus entouré de louanges que celui de n'importe quel roi?

Les choses se passant ainsi dans ce monde, dans un monde où le Seigneur ne nous a rien promis d'heureux, où nous sommes des étrangers, suivant sa propre parole, songez quelle est la félicité qui nous attend dans les cieux. Si, quand ils étaient simplement des hôtes, ces hommes ont recueilli de tels honneurs, quelle ne sera pas leur gloire quand ils habiteront leur cité? si, dans le séjour des afflictions, on leur a rendu ces hommages, de quel noble repos ne jouiront-ils pas dans celui de la béatitude? Voulez-vous cependant que je vous cite aussi des séculiers? Nous n'en trouverions pas à notre époque. Il en est sans doute de vertueux, mais aucun peut-être qui soit parvenu au faîte de la sagesse. C'est donc chez les anciens et les saints que j'irai chercher mes exemples. Combien parmi ceux-là qui, dans les liens du mariage, ayant à s'occuper de l'éducation des enfants, n'étaient nullement inférieurs, je le dis sans crainte, à ceux dont nous avons parlé! Impossible en ce moment, à cause de la nécessité pressante, comme s'exprime le bienheureux Paul. Qui voulez-vous que je choisisse? Noë, Abraham, le fils de ce dernier, l'un des enfants du premier, ou bien Joseph? Préférez-vous que nous passions aux prophètes, à Moïse, à Isaïe?

Quelle fut la vraie gloire d'Abraham.

4. Si cela vous est agréable, arrêtons notre attention sur Abraham, celui que tous nous opposent sans cesse. N'avait-il pas femme et enfants? car je vous renvoie la question que vous nous adressez. Sans doute il avait une femme; mais ce n'est pas précisément à cause de cela qu'il mérite votre admiration; il avait des biens considérables; mais ce n'est pas à cause de ses biens temporels qu'il obtint la divine bienveillance; il avait des enfants; mais ce n'est pas pour cela non plus qu'on le proclame heureux : il eut jusqu'à trois cent dix-huit esclaves; mais ce n'est pas cela qui le rendait plus grand. Voulez-vous savoir d'où lui venait la grandeur véritable? De son hospitalité, de son mépris des richesses, de sa pureté de vie. Quel est, dites-moi, le propre du philosophe? n'est-ce pas de s'élever au-dessus des richesses et des distinctions, de fouler aux pieds l'envie, de dominer tous les mouvements de l'âme? Eh bien! plaçons cet homme devant nous, et voyons-le tel qu'il est : il nous apparaîtra comme un vrai philosophe. D'abord, il sut renoncer à sa patrie : « Sors, lui fut-il dit, de ta contrée et de ta famille; » *Genes.*, XII, 1; et sur-le-champ il sortit. Il n'était pas enchaîné à sa maison, puisqu'il la quitta; il ne subissait pas les liens de l'habitude, ni aucun autre lien, au point de ne pouvoir les rompre. Ce qu'il dédaigna par-dessus tout, c'est la vaine gloire et la fortune; après avoir heureusement terminé la guerre, comme on le priait d'emporter le butin, il refusa. Son fils mérita de même l'admiration par son hospitalité plus que par ses richesses, par son obéissance plus que par ses enfants, moins par sa femme elle-même que par la stérilité dont elle était affligée. Ces hommes tenaient la vie présente pour un néant, ne thésaurisaient en aucune façon, méprisaient toutes les choses de la terre.

Quelles sont, je vous prie, les plantes les plus remarquables? Apparemment celles qui possèdent par elles-mêmes assez de vigueur pour résister à la pluie, à la grêle, au souffle des vents, pour ne souffrir d'aucun changement de température, pour tout supporter sans protection, sans le secours d'un mur ou d'une haie. Voilà ce qu'est le philosophe, et ce que sont les biens temporels : il ne possède rien sur la terre, et il est maître de tout; il a tout, et il n'a rien. Le mur n'est pas une chose intrinsèque, il est au dehors; la haie ne fait pas corps avec la plante, elle l'entoure extérieurement. Encore une question : Quel est, à votre avis, le corps le plus robuste? N'est-ce pas celui qui se conserve sain, sans être abattu ni par les privations ni par l'abondance, ni par le froid ni par le chaud? Où serait-ce par hasard celui qui, pour se défendre, a besoin de déployer contre ces causes de destruction tout l'art des architectes et des tisseurs, des chasseurs et des médecins? Le vrai riche, c'est le vrai philosophe;

celui-là n'a besoin de rien. Voilà pourquoi le bienheureux Apôtre disait : « Elevez-les dans la discipline et la science du Seigneur. » Inutile de jeter un mur de circonvallation : j'entends par là les richesses et les honneurs. Dès que ce mur s'écroule, ce qui ne peut manquer d'arriver, la plante reste sans défense, exposée à tous les coups, ayant plutôt perdu que gagné par suite de ces précautions mêmes ; car ces barrières qui l'ont empêché de lutter avec les assauts du vent, sont maintenant la cause qu'elle succombe plus vite. Ainsi donc, les richesses sont moins utiles que préjudiciables, parce qu'elles nous empêchent de nous préparer aux rudes épreuves de la vie. Faisons que nos enfants soient capables de soutenir la lutte et ne se trouvent pas dépaysés dans ce séjour de la douleur : « Elevons-les dans la discipline et la science du Seigneur ; » nous pourrons compter alors sur une magnifique récompense. Si les artistes qui sculptent ou peignent les portraits des rois, reçoivent de si grandes distinctions, nous qui retraçons et rendons plus fidèle l'image du souverain Roi, ne serons-nous pas comblés de biens sans nombre ? Ce qui fait la ressemblance, c'est la vertu de l'âme : et nous faisons de nos enfants les vrais portraits de Dieu, quand nous les formons à la pratique du bien, à la douceur, au pardon des injures, à l'exercice de la générosité, au mépris des choses temporelles.

Que ce soit donc là notre continuel labeur, de nous façonner nous-mêmes et de les façonner d'après cet éternel modèle. Sans cela, comment nous présenterons-nous avec confiance au tribunal du Christ? S'il est indigne des fonctions épiscopales, celui qui n'a pas des enfants soumis, bien plus le sera-t-il du royaume céleste.

Que dites-vous? Serons-nous donc responsable de l'immodestie de notre femme et de l'inconduite de nos enfants ? — Sans nul doute, à moins que nous n'ayons fait avec la dernière ponctualité ce qu'il nous incombait de faire, il ne suffit pas que nous soyons nous-mêmes vertueux pour être sauvés. Si le serviteur qui n'avait pas fait valoir son unique talent fut puni pour n'avoir pas réalisé de bénéfice, évidemment la vertu personnelle ne suffit pas pour le salut, il y faut aussi la vertu des autres. Par conséquent déployons une infatigable sollicitude, une vigilance de tous les instants, pour notre femme, pour nos enfants, pour nos domestiques, sans jamais nous négliger nous-mêmes ; prions Dieu de nous accorder son secours dans cette œuvre de sagesse et d'harmonie. S'il nous voit y travailler nous-même avec une constante ardeur, nul doute qu'il ne nous vienne en aide ; mais il retirera sa main si nous ne montrons que de l'indifférence. Ne comptons pas sur lui quand nous restons plongés dans un lâche sommeil, comptons-y quand nous travaillons : notre céleste auxiliaire est celui de l'homme actif, et non du paresseux. Or, il peut mener l'œuvre à bonne fin, de telle sorte que nous soyons tous jugés dignes d'obtenir les biens promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

« Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels avec une respectueuse crainte, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ; ne les servez pas seulement quand ils vous voient, comme cherchant à plaire aux hommes; mais montrez-vous plutôt les serviteurs du Christ, faisant la volonté de Dieu du fond de l'âme, avec une pleine spontanéité, comme si vous serviez le Seigneur, et non les hommes; sachant que, dès que quelqu'un a fait du bien, il en recevra de Dieu la récompense, qu'il soit esclave d'ailleurs ou qu'il soit libre. »

1. Ce n'est donc pas seulement le mari, la femme, les enfants, ce sont aussi les domestiques qui concourent par leur vertu à faire subsister et prospérer une maison. Voilà pourquoi le bienheureux Paul se garde bien d'oublier cet élément de la famille; mais il n'y vient qu'en terminant, parce que tel est l'ordre même. Il s'étend sur la question des serviteurs, il y porte beaucoup plus d'attention qu'à celle des enfants, il ne fait pas aux premiers une promesse pour la vie présente, il les élève à la pensée de l'avenir. « Vous savez, leur dit-il, que le bien ou le mal que chacun aura fait, le Seigneur lui en tiendra

compte. » Il leur enseigne déjà la philosophie céleste. Quoiqu'ils soient au-dessous des enfants par l'autorité, leur élévation morale est plus grande. « Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels. » Dès l'abord il relève leur âme abattue par la douleur, dès l'abord il la console. Ne vous affligez pas, semble-t-il leur dire, de ce vous êtes moins que la femme et les enfants. Il n'y a là que le nom de servitude; la domination est une chose matérielle et de peu de durée; ce qui est selon la chair n'a pas de consistance. « Avec crainte et tremblement, » dit le texte. Paul n'exige donc pas de la femme et des serviteurs le même genre de crainte. D'une part, il a posé ce simple précepte : « Que la femme craigne son mari; » il le renouvelle maintenant d'une manière plus forte : « Avec crainte et tremblement. » Il ajoute : « Dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ; » recommandation sur laquelle il revient sans cesse. — Que dites-vous, ô bienheureux Paul? mais c'est un frère, il a les mêmes droits, il fait partie du même corps, et non-seulement il est le frère de son maître, il l'est encore du Fils de Dieu; il nous est égal en toute chose, et vous dites : « Obéissez à vos maîtres temporels avec crainte et tremblement? » — Et c'est pour cela même que je le dis, nous répond-il. Si j'ordonne aux personnes libres de se témoigner une mutuelle sujétion en vue de Dieu, ainsi que vous l'avez lu plus haut : « Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte de Dieu; » *Ephés.*, v, 21, si j'ordonne à la femme de craindre son mari, bien qu'elle ait un même rang d'honneur, à bien plus forte raison dois-je imposer ce devoir au serviteur. Ce n'est pas de la dégradation, c'est de la première noblesse, de savoir s'abaisser, se tenir dans la réserve et céder à son prochain. On voit des personnes libres en servir d'autres avec beaucoup de crainte et de tremblement.

Ayons la simplicité du cœur.

Il exige aussi la simplicité du cœur; et c'est une belle parole : on peut servir avec crainte et tremblement, mais sans bienveillance aucune, par pure nécessité. Tous les méfaits dont les serviteurs se rendent coupables envers leurs maîtres sont loin d'être connus. Il coupe court à cette perversité quand il s'exprime de la sorte : « Dans la simplicité de votre cœur, comme au Seigneur lui-même. Ne les servez pas seulement quand ils vous voient, comme cherchant à plaire aux hommes; mais montrez-vous plutôt les serviteurs du Christ, faisant la volonté de Dieu du fond de l'âme, avec une pleine spontanéité, comme si vous serviez le Seigneur, et non les hommes. » Voyez comme il a besoin de s'étendre pour implanter ce sentiment de vertu : « Avec bienveillance et spontanéité, du fond de l'âme. » Il n'est pas rare de rencontrer des serviteurs qui satisfont à cette partie du précepte : « Avec crainte et tremblement; » à cela contribuent beaucoup les menaces du maître. Faites mieux, dit l'Apôtre, servez comme étant le serviteur du Christ, et non celui de l'homme; que ce soit une bonne œuvre à vous, et non le résultat de la nécessité. — Il est aisé de reconnaître ici le conseil donné par le Sauveur lui-même à celui qui se trouve insulté, conseil qui tend, comme on le voit dans la suite, à lui faire embrasser comme une œuvre de bien et de libre arbitre ce dont il a souffert. Celui qui frappe quelqu'un à la joue n'est pas sans doute poussé par le désir de la victime, mais uniquement par sa propre méchanceté; aussi qu'*est-il* dit? « Présentez lui l'autre; » *Matth.*, v, 39; et vous montrerez par là que vous n'avez pas reçu cette insulte malgré vous. En recevant un nouveau soufflet, il fait son bien de l'injure qu'il a déjà subie et dans laquelle sa volonté n'était pour rien, il ajoute un mérite de plus à celui de la patience. Cela pourrait être jugé de la témérité; mais ceci est d'une admirable philosophie. Votre résignation a montré que vous avez de même supporté votre sort avec une philosophie réelle; prouvez de plus que vous subissez volontairement la servitude, et que vous ne vous proposez pas de plaire aux hommes. Avoir ce dernier but, ce n'est pas être le serviteur du Christ : le serviteur du Christ ne cherche pas à plaire aux hommes. Peut-on avoir ce désir quand on est engagé dans ce service, ou bien s'acquitter de ce service quand on éprouve ce désir? « Du fond de l'âme, servant avec bonne volonté, » dit avec beaucoup de raison l'Apôtre. En effet, on peut servir avec droiture

et simplicité, sans fraude, en faisant juste ce qu'on doit, mais non de toutes ses forces; c'est pour cela qu'il demande aussi l'ardeur et la spontanéité, au lieu de la réserve et de la contrainte. Si vous servez de cette façon, de votre propre mouvement, avec bienveillance, du fond de l'âme, pour le Christ, votre vie n'est pas une servitude; ou, si c'est une servitude, Paul, l'homme libre par excellence, la subissait aussi, lui qui s'écriait : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, nous prêchons le Christ Jésus Notre-Seigneur; et quant à nous-mêmes, nous sommes vos serviteurs par amour pour Jésus. » II *Cor.*, IV, 5.

2. Voyez comme il enlève à votre servitude tout caractère d'abaissement. Tel un homme à qui l'on aurait pris de son argent, s'il en donne encore davantage à celui qui le lui a ravi, ne passera pas pour une dupe, et sera plutôt regardé comme un être noble et généreux, non par les pervers sans doute, mais par ceux qui savent faire le bien, et rejettera la honte avec ses dons sur le spoliateur, loin d'en être atteint lui-même, quoique spolié : tel aussi le serviteur nous apparaît un être magnanime, quand l'âme déborde la position; montrant qu'il ne se sent pas victime d'une rapine, il rejette de même la honte sur autrui. Servons donc nos maîtres, par rapport au Christ, « n'ignorant pas que chacun recevra du Maître suprême la rémunération du bien qu'il aura fait, esclave ou libre. » Il est à présumer que beaucoup de maîtres plongés dans l'infidélité ne comprenaient guère cette honte, et que les serviteurs n'étaient pas récompensés de leur généreuse obéissance : voyez comme il les a consolés en leur montrant la récompense plus haut, en leur en donnant la pleine assurance. De même que ceux qui reçoivent un bienfait, s'ils négligent le devoir de la reconnaissance, donnent Dieu pour caution à leur bienfaiteur; de même vos maîtres, s'ils ne vous récompensent pas des services que vous leur rendez, vous récompensent d'une manière plus magnifique en constituant Dieu votre débiteur. « Et vous, maîtres, faites la même chose envers eux. » La même chose, quoi donc? Servez-les avec bienveillance. Le verbe *servir*, quoique non exprimé, est virtuellement renfermé dans ce précepte; car les maîtres aussi doivent servir. Que ce ne soit pas comme pour plaire aux hommes; la crainte et le tremblement ne se justifient qu'à l'égard de Dieu : il ne faut pas qu'il puisse vous accuser de négligence envers vos serviteurs.

Evitons la dureté envers nos serviteurs.

« Laissant de côté les menaces. » Ne soyez pas durs, ne soyez pas sans entrailles. « Sachant que vous avez un commun Maître dans les cieux. » *Matth.*, VII, 2; XVIII, 32. Dieu! quelle parole significative! Comme il agit sur eux par la terreur! Cela revient à dire : On vous appliquera la mesure que vous aurez appliquée vous-même aux autres. Faites qu'on ne vous dise pas : « Mauvais serviteur, je vous ai remis toute la dette. » Souvenez-vous aussi que « Dieu ne fait pas acception de personnes. » Ne vous imaginez pas que l'injustice commise à l'égard d'un serviteur, vous sera par là même pardonnée. Sans doute les lois humaines savent faire de pareilles distinctions, parce que ce sont des lois humaines; mais la loi de notre commun Seigneur n'en fait aucune, parce que sa bonté s'étend également à tous, donne à tous les mêmes biens. Si quelqu'un me demande d'où vient la servitude, et pour quelle raison elle s'est introduite au sein de l'humanité, question du reste que beaucoup font volontiers et désireraient ardemment voir résoudre, je vous le dirai : La servitude est née de la cupidité, d'une cupidité jalouse et dévorante. Noë n'avait pas de serviteur, Abel et Seth n'en avaient pas eu, ni ceux qui vinrent ensuite. Elle est un effet du péché, de la révolte envers les parents. Les enfants ne doivent pas ignorer que leur ingratitude les rend dignes de tomber dans l'esclavage. Le fils ingrat perd son rang, se dépouille de sa noblesse; il n'est plus fils dès qu'il outrage son père. Si telle est la pure vérité, celui qui outrage notre Père par excellence, pourrait-il encore être son enfant? Celui-là surtout perd sa noblesse, il foule aux pieds la nature elle-même. Puis vinrent les guerres, qui firent des captifs. — Mais Abraham eut des esclaves, m'objectera-t-on. — Vous oubliez qu'il ne les traita pas comme des esclaves.

Examinez de quelle façon Paul adapte tout à la tête : la femme d'abord, que vous devez aimer; les enfants ensuite, qu'il faut élever dans la discipline et la science du Seigneur; les serviteurs enfin, « sachant que votre commun Maître est dans les cieux. » Et vous aussi, semble-t-il dire, étant également des serviteurs, soyez pleins de compassion et d'indulgence. — Si vous le voulez bien, nous dirons au sujet des serviteurs ce que nous disions naguère au sujet des enfants : formez-les à la pratique de la piété, et tout le reste viendra sans peine. Aujourd'hui, quand on se rend au théâtre, quand on se rend aux bains, on traîne après soi tous ses domestiques : s'agit-il d'aller à l'église, plus rien de pareil, on ne les oblige nullement à venir assister aux divins mystères et recueillir la parole de Dieu. Et comment le serviteur nous écouterait-il, alors que le maître s'occupe d'autre chose? Avez-vous acquis un esclave, imposez-lui d'abord ses devoirs religieux, puis la douceur envers ses semblables, en un mot l'amour de la vertu. La maison de chacun est une petite cité, le chef de famille en est le prince. Cela se voit clairement dans la maison des riches, dont les vastes possessions exigent de nombreux procurateurs, une sorte de hiérarchie gouvernementale; mais je prétends que la maison même des pauvres est une cité. En effet, il y a là une subordination véritable : ainsi, le mari commande à la femme, la femme à quelques serviteurs, les serviteurs à leurs femmes respectives, les pères et les mères aux enfants. Le chef ne vous apparaît-il pas comme un monarque, ayant des princes sous ses ordres, et chargé de pourvoir au bien comme à l'administration de toute la cité? Celui qui sait faire mouvoir ce petit monde, choisit avec discernement ceux qui doivent commander au-dessous de lui, met en lumière les aptitudes de chacun. La femme est donc une autre personnification royale dans la maison, moins le diadème; le choix étant bien fait sous ce rapport, tout sera parfaitement ordonné. « Du reste, mes frères, soyez fermes dans le Seigneur. » C'est l'exhortation par laquelle il conclut ordinairement son discours.

3. N'avais-je pas raison de vous dire en commençant que chaque famille est une armée complète? Après avoir constitué tous les commandements, Paul arme cette troupe et la mène au combat. Si personne n'usurpe l'autorité d'un autre, si chacun garde son rang, les choses tourneront à bien. « Fortifiez-vous dans le Seigneur et sur la base de sa puissance, » fixant en lui votre espoir, vous appuyant sur son secours. Comme l'Apôtre vient de rappeler et d'imposer beaucoup de préceptes, il ajoute à la fin : Ne vous laissez pas aller à la crainte, jetez votre espérance dans le Seigneur, et lui-même vous rendra tout facile. « Revêtez-vous de la divine armure, pour que vous puissiez tenir contre les embûches du démon. » Ce n'est pas précisément contre les attaques ou les assauts, c'est « contre les embûches : » car l'ennemi ne nous attaque pas d'une manière directe, à front découvert; il procède par la ruse. C'est sa méthode à lui. On procède de la sorte pour tromper, on dresse le piége pour prendre quelqu'un : cela se pratique dans les arts et les discours, dans les affaires et les luttes; partout des gens qui cherchent à nous leurrer. Voici ce que je veux dire : Le démon ne nous proposera jamais ouvertement de commettre un péché, l'idolâtrie par exemple; il s'y prend d'une autre façon, il cache sa manœuvre, afin de nous persuader en nous faisant illusion. Déjà l'Apôtre a mis en garde ses soldats contre ce danger, en les rendant vigilants et sobres, en leur enseignant qu'ils avaient à combattre contre un adversaire expérimenté, qui ne dévoilait pas son jeu dans la guerre, plein de ruses et de détours. Il tient ses disciples en éveil en leur montrant d'abord les artifices de l'ennemi, puis son caractère et la multitude dont il dispose. Ne voulant pas décourager les soldats qui marchent à sa suite, désirant plutôt les animer et les soutenir, il démasque en quelque sorte l'ennemi, pour les disposer à la vigilance. S'il avait mis fin à son discours après avoir simplement énuméré les forces qu'ils ont à combattre, il les eût jetés dans l'abattement; mais, en leur faisant voir par ce qui précède et par ce qui suit qu'on peut aussi surprendre cet adversaire, il parvient à les encourager.



Il est bon cependant que les forces ennemies nous soient connues, afin que nous soyons mieux sur nos gardes. « En effet, nous n'avons pas à lutter, poursuit l'Apôtre, contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances, contre les esprits qui gouvernent ce monde de ténèbres, contre ces intelligences perverses répandues dans les airs. » Après les avoir excités par le genre de la lutte, il les anime encore par la vue des palmes qui leur sont réservées. Comment? Il leur a montré combien les ennemis sont terribles, il leur fait entendre maintenant combien sont précieux les avantages dont ils veulent nous priver. Quels sont ces avantages? La lutte est engagée dans les régions supérieures : nous combattons, non pour des biens ou des honneurs temporels, mais pour n'être pas réduits en servitude. Aucune trève donc dans de pareilles hostilités. L'acharnement est d'antant plus implacable que l'objet de la lutte est plus grand. Ces mots : dans les régions supérieures, sont pour ces mots : il s'agit des choses célestes. Les ennemis combattent non pour remporter la victoire, mais pour nous dépouiller. Ils semblent nous dire : voici l'enjeu du combat. Le mot *dans* est mis à la place du mot *pour* et de ces mots *à propos de*. Vous le voyez donc, la puissance de l'ennemi nous est une leçon de vigilance, dès que nous savons la grandeur des choses pour lesquelles nous combattons et la suprême importance de la victoire : il s'agit pour nous de gagner ou de perdre le ciel. Quelles sont ces principautés et ces puissances dont il est ici question, ces esprits qui gouvernent ce monde de ténèbres? De quelles ténèbres veut-il parler? des ténèbres matérielles ? Nullement, mais des ténèbres de l'iniquité. « Nous étions auparavant dans les ténèbres, » disait-il plus haut, *Ephes.*, v, 8, désignant par ce nom la perversité qui règne dans la vie présente. Elle n'existera plus ultérieurement, ni dans la patrie céleste, ni dans le siècle futur. S'il attribue à ces esprits le gouvernement du monde, ce n'est pas qu'ils en soient les maîtres absolus, c'est parce qu'ils sont les promoteurs des œuvres iniques.

Par ce monde, l'Ecriture exprime souvent de telles œuvres; de même lorsque le Christ a dit : « Vous n'êtes pas de ce monde, comme je ne suis pas non plus de ce monde. » *Joan.*, XVII, 14. N'étaient-ils pas de ce monde en réalité? n'avaient-ils pas une chair mortelle? n'est-ce pas sur la terre qu'ils habitaient? Le Sauveur a dit encore : « Le monde me hait; mais il ne peut pas avoir pour vous de la haine. » *Joan.*, VII, 7. Toujours la même signification. Peut-être faudrait-il entendre ainsi hommes pervers; car c'est en eux surtout que règnent les démons. « Contre les esprits de malice répandus dans les airs. » Il parle des principautés et des puissances; et dans les cieux se trouvent aussi les trônes, les dominations, les principautés et les puissances. « C'est pourquoi prenez les armes de Dieu, pour que vous puissiez au jour mauvais résister avec force, et vous montrer parfait dans toutes vos œuvres. » Le jour mauvais, c'est la vie présente, que Paul appelle aussi le siècle corrompu, à cause des iniquités qui s'y commettent. Il nous recommande donc d'être toujours armés, et puis de tout accomplir avec perfection, c'est-à-dire, de fouler à nos pieds les vices, la concupiscence, tout ce qui peut faire notre malheur. Il n'exige pas seulement l'action, il veut encore la perfection : ce n'est pas assez de renverser les obstacles, il faut se tenir debout après les avoir renversés; car beaucoup sont tombés quand ils venaient de remporter une première victoire. « Accomplissant tout; » non point une chose seule, tandis qu'une autre resterait à faire; il faut demeurer debout, je le répète, quand la victoire est remportée. Il est des choses qu'on renverse, et qui se relèvent après : si nous n'étions pas inébranlables, cela ne manquerait pas d'arriver. Elles gisent à terre tant que nous sommes debout : pourvu que nous ne soyons pas ballottés nous-mêmes, l'ennemi ne se redressera pas. Revêtons-nous donc de la divine armure.

4. Voyez comme il a chassé toute frayeur. Dès qu'il est possible que nous renversions tout en demeurant inébranlables, pourquoi fuirions-nous le combat? Demeurez fermes. Frappez avec vigueur, et vous aurez la victoire. Ne vous étonnez pas, du reste, qu'il vous ait présenté les forces des ennemis sous un jour aussi formidable; ce recensement ne doit pas vous inspirer

la peur et la faiblesse, mais plutôt secouez votre apathie. « Pour que vous puissiez au jour mauvais résister avec force. » Le temps même est un motif de consolation. Ce n'est qu'un moment rapide; raison de plus pour se tenir debout : ne succombez pas à la fatigue après avoir porté de grands coups. Si nous devons soutenir une pareille guerre, assister à de si rudes combats, si nous avons à faire aux puissances incorporelles, aux esprits pervers qui gouvernent ce monde, comment, dites-moi, vous livrez-vous aux délices et même à la dissolution? Désarmés pourrons-nous remporter la victoire? Que chacun se le dise chaque jour, lorsqu'il est dominé par la colère, par la cupidité, par le désir d'une vie molle, sans but et sans utilité. Ecoutez de nouveau le bienheureux Apôtre : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances. » Cette guerre offre de tout autres difficultés que les guerres matérielles, ce sont de plus effrayants combats. Songez depuis combien de temps l'ennemi lutte, et pour quel résultat; vous vous tiendrez mieux sur vos gardes. — Assurément, me dira-t-on; mais n'eût-il pas mieux valu que le diable n'existât pas? Tout le monde alors serait sauvé. — Voilà bien ce que vont redisant quelques lâches. Quand tu devrais te réjouir, ô homme, de pouvoir vaincre cet ennemi, si tu le veux, tu t'affliges d'avoir à le combattre, et tu répètes les propos d'un soldat sans courage et plein d'apathie. Tu sais désormais comment on saisit l'adversaire : il faut porter de toute part un regard attentif, et ne pas se découvrir soi-même. Le diable ne marche pas seul contre nous, il est suivi de ses légions. — Et comment triompherons-nous des ténèbres? me demandera-t-on. — En devenant lumière. — Et des esprits pervers? — En devenant bons vous-mêmes. — La bonté détruit la perversité, la lumière chasse les ténèbres : nous serons comme absorbés, étant nous-mêmes ténèbres. Le moyen de nous élever au-dessus de nos ennemis, c'est de devenir par un effort de notre volonté ce qu'ils sont en vertu de leur nature, dégagés de la chair et du sang. Tel est le vrai moyen de les vaincre.

Le temps souvent nous apporte la consolation.

Comme les disciples étaient nécessairement persécutés par les hommes, l'Apôtre leur dit : N'allez pas croire que la guerre nous soit faite par eux; ce sont les démons qui les poussent : voilà les vrais belligérants, ceux avec qui nous sommes aux prises. Ce langage produit un double effet : d'exciter le courage et d'en assurer la direction. — Et d'où vient que nous avons à lutter contre de tels adversaires? — C'est que nous avons la grâce de l'esprit pour auxiliaire invincible, et que nous avons appris l'art des combats de telle sorte qu'il ne s'applique pas aux hommes, mais uniquement aux démons. Si nous le voulions bien, nous n'aurions pas même à combattre; la lutte existe parce que nous la voulons; car la puissance de celui qui habite en nous est si grande qu'il a pu dire : « Voici que je vous ai donné la faculté de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, toutes les forces de l'ennemi. » *Luc.*, x, 19. Il nous a laissés complétement libres de lutter ou de ne pas lutter; si nous sommes encore en lutte, c'est parce que nous manquons de résolution. Que Paul fût au-dessus de cette nécessité, lui-même vous le déclare : « Qui nous séparera de la charité du Christ? La tribulation ou l'angoisse, la faim ou la nudité, le péril ou le glaive? » *Rom.*, VIII, 35. Ecoutez encore ce qu'il dit plus loin : « Dieu brisera vite Satan sous vos pieds. » *Ibid.*, XVI, 20. Il avait l'empire sur lui; et c'est pour cela qu'un apôtre disait : « Je t'ordonne au nom du Seigneur Jésus de sortir de cette femme. » *Act.*, XVI, 18. Vous ne voyez pas là de combat; tant que le combat dure on n'est pas vainqueur, et quand on est vainqueur le combat cesse. Le Christ tenait le diable en sa puissance et l'avait réduit en captivité. Pierre non plus ne luttait pas avec le diable; il faisait mieux que de combattre, il agissait. Parmi les fidèles, parmi ceux qui n'avaient aucune autorité, parmi les catéchumènes même, beaucoup lui commandaient sans effort. De là cette parole du bienheureux Paul : « Nous n'ignorons pas ses desseins. » II *Cor.*, II, 11. De là aussi l'étonnante domination qu'il exerçait sur lui.

Ecoutez-le disant encore : « Vous ne devez

pas être surpris que ses ministres se transforment en ministres de justice. » *Ibid.*, XI, 15. Il connaissait toutes ces ruses de guerre et rien ne lui demeurait caché. « Le mystère de l'iniquité, dit-il ailleurs, travaille déjà. » II *Thess.*, II, 7. C'est contre nous que la lutte est engagée. Ecoutez de nouveau l'Apôtre : « Je suis certain que ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, que pas une créature quelconque ne pourra nous séparer de l'amour du Christ. » *Rom.*, VIII, 38, 39. Non pas du Christ, remarquez-le bien, mais « de l'amour du Christ. » Beaucoup ont des liens avec le Christ, et ne l'aiment pas. N'espérez point m'engager à le renier; car vous ne parviendrez pas même à me le faire moins aimer. Si les puissances supérieures n'eussent jamais eu ce pouvoir, quel autre l'eût changé? En s'exprimant de la sorte, il n'entend certes pas leur attribuer cette intention; c'est une simple hypothèse. « Je suis certain, » a-t-il dit. Il ne lutte donc pas; seulement il redoute les surprises. Lui-même s'en explique ainsi : « Je crains que, comme le serpent séduisit Eve par son astuce, il ne pervertisse aussi vos sentiments, en les faisant déchoir de cette simplicité qui est dans le Christ. » II *Cor.*, XI, 3. — Il craint pour les autres, m'objecterez-vous. — Eh bien, il use de la même expression à son propre sujet : « Je crains qu'après avoir annoncé l'Evangile aux autres, je ne sois peut-être moi-même réprouvé. » I *Cor.*, IX, 27. Et comment alors avez-vous une telle certitude que personne ne vous vaincra ?

5. Il est visible que c'est ici le langage de la réserve et de l'humilité. Déjà cet homme avait conquis le ciel; entendez-le dire : « Je ne me sens coupable de rien; » I *Cor.*, IV, 4; et puis : « J'ai consommé ma course. » II *Tim.*, IV, 7. Aussi le diable cherchait-il à l'entraver, non pour lui-même, mais pour les disciples. Et la raison? C'est que ceux-là se trouvaient en son pouvoir, et n'avaient plus en quelque sorte leur libre arbitre. De ce côté donc il est le maître, et non-seulement parce qu'il est le plus fort, mais encore à cause de leur négligence et de leur apathie. Si l'Apôtre n'avait pas fait tout ce qui dépendait de lui, soit par indifférence, soit pour tout autre semblable motif, il n'eût pas triomphé du démon. En supposant qu'il eût tout fait pour sa part, eux ne se rendant pas à ses exhortations, ce n'est pas lui qui succomberait, puisque la défaite n'était due qu'à leur désobéissance : dans ce cas, la maladie ne triomphe pas du médecin, elle triomphe du malade, et par la faute de ce dernier. Le médecin ayant tout disposé pour la guérison, et le malade ayant tout gâté, ce n'est pas celui-là qui subit la défaite, c'est celui-ci. Ainsi donc, jamais le diable n'a triomphé de Paul. Du reste, nous avons nous-mêmes cet avantage de pouvoir soutenir le combat. L'Apôtre ne souhaite pas aux Romains cette épreuve, puisqu'il dit : « Dieu brisera vite Satan sous vos pieds. » *Rom.*, XVI, 20. Voilà le vœu qu'il forme pour les Ephésiens : « A celui qui peut tout faire surabondamment au delà de ce que nous pouvons demander ou comprendre. » *Ephes.*, III, 20. Celui qui combat n'est pas encore libre; c'est beaucoup pour lui de ne pas succomber. La victoire est éclatante quand nous en sortons. Supposez que nous sommes aux prises avec une mauvaise passion : c'est une chose admirable de la repousser et de l'éteindre; si cela ne peut pas encore avoir lieu, c'est beaucoup de continuer à combattre et à nous maîtriser. La lutte se terminant de la sorte, nous sommes victorieux.

Ce n'est pas ici comme dans les combats des athlètes : là, si vous n'avez pas terrassé votre adversaire, vous n'avez pas vaincu; ici vous avez la victoire du moment où vous n'êtes pas terrassé. C'est dire que vous avez abattu l'ennemi, si vous n'êtes pas abattu vous-même; et certes rien de plus vrai; car dans la lice l'un et l'autre veulent être vainqueurs; si l'un tombe, l'autre est couronné : ce n'est plus ici la même chose, et pour le diable il s'agit de nous vaincre. Dès que je l'ai frustré de cet espoir, j'ai remporté la victoire; il ne veut pas nous perdre précisément, il veut nous entraîner dans sa perte. Il est donc déjà vaincu, puisque d'avance il est blessé, et blessé à mort. Il n'aspire pas à la

couronne, c'est ma perte qu'il poursuit. Ne réussirais-je donc pas à l'abattre, pourvu que je ne succombe pas, me voilà victorieux. Quelle est dès lors la plus belle victoire? D'aller plus loin et de le fouler aux pieds comme faisait Paul, tenant pour un pur néant toutes les choses présentes. Imitons ce saint, montrons-nous supérieurs aux attaques du diable et ne lui donnons jamais prise sur nous. C'est par les richesses, par les possessions, par la vaine gloire qu'il peut nous saisir; ces choses inspirent l'arrogance, et souvent l'inhumanité. Mais quel besoin avons-nous de combattre, quel besoin d'en venir aux mains? L'issue du combat est toujours incertaine, vous ne savez si vous serez vainqueur ou vaincu: quand vous foulez aux pieds, vous avez manifestement la victoire. Foulons aux pieds la puissance de l'ennemi, les péchés qu'il nous fait commettre, tous les travers qui s'attachent à la vie, la colère, la concupiscence, la superbe, toutes les passions, afin qu'au sortir de ce monde nous ne soyons pas jugés avoir trahi l'autorité dont Dieu nous avait investis. Nous acquerrons ainsi les biens à venir. Mais, si nous abusions des choses de la terre, qui nous confierait de plus grands trésors? Dès qu'en les dédaignant nous n'avons pas su rejeter dans la poussière un ennemi qui s'offrait à nos coups, qui ne mérite que le mépris, qui gisait devant nous, comment le Père nous donnera-t-il l'héritage? Si nous n'avons pas triomphé d'un ennemi déjà vaincu, quel espoir aurons-nous d'entrer dans la maison paternelle?

Exhortation morale.

Dites-moi, si vous aviez un fils qui, laissant de côté vos serviteurs les plus fidèles, irait se mêler à ceux qui vous ont insulté, que vous avez chassés de votre demeure, et qui désormais passent leur temps à d'ignobles jeux, ne le déshériteriez-vous pas, après avoir vainement essayé de l'arracher à ces habitudes? Sans nul doute. Nous serons de même déshérités, si nous renonçons à la société des anges, ces fidèles serviteurs que Dieu nous a préposés, et si nous préférons la société du diable. Loin de nous un pareil travers, que pas un n'en soit la victime! acceptons plutôt le combat, et, remportant la victoire avec le secours d'en haut, nous hériterons tous du royaume céleste. Avez-vous un ennemi, vous a-t-il fait une injure, êtes-vous dans l'exaspération, réunissez tous ces sentiments d'aigreur qui fermentent en vous, et jetez-les à la tête du démon. Ici la colère est un bien, l'indignation une chose utile, le ressentiment une gloire. Autant le souvenir des injures reçues est blâmable à l'égard des hommes, autant il est louable ici. Etes-vous affecté de quelque vice, il faut vous en dépouiller, en vous privant même d'un de vos membres, si vous ne pouvez pas autrement. Quelqu'un vous a-t-il frappé, n'ayez de haine que pour le diable, et ne cessez jamais de le haïr. Ne vous a-t-on pas frappé, il est encore une injure qui doit vous rester sur le cœur, celle qui est faite à votre divin Maître : le diable l'a outragé, il poursuit la ruine de vos frères et ne cesse de les attaquer. Soyez donc toujours son ennemi, n'ayez avec lui ni paix ni trêve. Il sera moins fier alors, plus accessible au mépris, plus facile à vaincre. Si nous sommes implacables à son égard, il ne sera plus aussi terrible; il le redeviendra dès qu'il nous verra faibles : nous devons agir tout autrement envers lui qu'envers nos frères. *Il en* veut à notre vie, il fait la guerre à notre salut, il s'acharne contre nous et contre lui-même. Ne s'aimant pas, comment pourrait-il nous aimer? Soyons constamment sous les armes, frappons-le sans pitié; nous avons pour auxiliaire le Seigneur Jésus qui peut nous faire éviter ses piéges et nous rendre dignes des biens à venir. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

« Tenez-vous droits, ayant la vérité pour ceinture. »

1. Après les avoir rangés en bataille et remplis d'une sainte ardeur, deux choses égale-



ment nécessaires que cet ordre et ce courage; après les avoir affermis, chose non moins nécessaire, voilà qu'il va les armer. Les armes n'eussent été d'aucun avantage, s'ils n'avaient pas su garder leurs rangs et si leur âme n'était pas transportée d'un généreux enthousiasme. Il faut armer un soldat intérieurement avant de pourvoir à son armure extérieure. S'il en est ainsi pour les combats matériels, à bien plus forte raison pour les luttes spirituelles. Disons mieux : pour celles-ci les armes extérieures ne sont rien, les armes intérieures sont tout. Il a donc allumé dans leur cœur une flamme belliqueuse, une noble fierté, il les a mis en ordre; il n'a plus qu'à les armer. Or, voyez comment il procède : « Tenez-vous droits, » vient-il de leur dire. Le premier devoir de ceux qui sont rangés en bataille, c'est de savoir se tenir parfaitement droits; de là résultent les plus grands avantages. Aussi Paul parle-t-il souvent ailleurs de cette attitude; il dit dans un endroit : « Soyez debout, veillez; » I *Cor.*, XVI, 13; et dans un autre : « Tenez-vous ainsi fermes dans le Seigneur; » *Philip.*, IV, 1; dans un autre encore : « Que celui qui pense être debout, prenne garde de tomber. » I *Cor.*, X, 12. « Afin que vous puissiez rester debout après avoir tout renversé. » Ce n'est pas d'une manière quelconque, vous l'entendez, c'est d'une manière régulière qu'il faut garder cette position; et ceux qui ne sont pas étrangers à la vie militaire n'ignorent pas combien c'est une chose importante de savoir se tenir debout. Si, dans les jeux athlétiques, le maître qui forme les lutteurs, leur fait cette recommandation parmi tant d'autres, beaucoup plus doit-elle être faite pour les vrais combats! Celui qui se tient debout ne se laisse pas aller à l'indolence et n'est pas facilement ébranlé. La véritable rectitude se fait remarquer dans cette position. L'homme droit est debout : celui qui n'est pas ainsi dévie fréquemment de la ligne droite, se laisse gagner par la mollesse et la dissolution. Il se tient courbé celui qui s'adonne aux délices, à la volupté, à l'amour des richesses. Celui qui se tient debout, trouvant dans cette position même comme un solide fondement, s'acquitte avec aisance et avec succès de tous les exercices de la lutte.

« Tenez-vous droits, ayant la vérité pour ceinture. » Il n'entend pas évidemment parler d'une ceinture matérielle; vous ne voyez ici que des images propres à faire mieux comprendre ce qu'il dit. Suivez bien sa marche. Il commence par ceindre le soldat. Quelle en est la signification? L'homme lâche et dissolu, dont les pensées et les sentiments rampent sur la terre, il le relève en l'étreignant, il ne veut pas que les vêtements embarrassent ses jambes, il le dispose à courir en toute liberté. « Tenez-vous droits, la ceinture aux reins. » Comme la carène fait la force d'un vaisseau, ainsi les reins constituent la force du corps : ils en sont la base, l'édifice repose tout entier sur eux, comme l'enseignent ceux qui l'ont étudié. Il étreint donc l'âme en étreignant le corps : c'est encore une image qu'il emploie pour nous faciliter l'intelligence de sa doctrine. Comme tout se rattache aux flancs dans la structure du corps humain des pieds à la tête, il est aussi dans l'âme un point fondamental. Quand on succombe sous la fatigue, on s'appuie des mains sur le fondement. La ceinture est donc employée dans les labeurs de la guerre pour maintenir et concentrer la force du soldat. Nous nous en servons également pour la course et dans le même but. Agissons ainsi pour l'âme, nous dit Paul, et, quoi que ce soit que nous ayons à faire, nous aurons plus d'énergie. C'est aux soldats surtout que de telles précautions conviennent. Nous ceignons notre corps d'une lanière de cuir; et l'âme, me demanderez-vous? Nous la ceignons de la vérité, ce principe de toute action intellectuelle : « Ayant la vérité pour ceinture. » Que toute espèce de mensonge nous soit donc en horreur, que la vérité préside à toute notre conduite, ne nous trompons jamais réciproquement. Dans la gloire ne cherchons que le vrai, le vrai dans la vie. Si nous avons une telle protection, si nous sommes réellement ceints de la vérité, nul ne pourra nous vaincre. Quand on aspire à la lumière de la vérité, on ne tombe pas à terre. Comme c'est sur la terre que sont les vaines et trompeuses apparences, tous ceux qui vivent en dehors de la religion obéissent à leurs appétits sensuels, n'ayant pour

guide que leurs propres pensées. Avons-nous donc quelque prudence, nous n'irons pas puiser dans les raisonnements et les doctrines des Gentils. Voyez à quel point ils sont faibles, à quel point énervés, incapables de rien saisir de vigoureux touchant la nature divine, rien qui dépasse le raisonnement humain. Ceux-là ne sont pas ceints de la vérité. Aucune impression salutaire, la source des nobles pensées et des grandes inspirations est comme perdue dans leur âme; le relâchement est complet.

Audace des hérétiques.

2. Remarquez aussi les Manichéens, comme ils tranchent toutes les questions selon leurs propres pensées. — Dieu ne pouvait pas disent-ils, créer le monde sans une matière préalable. — Et comment le savent-ils? ils le savent d'après la terre sur laquelle ils rampent, et des choses qui se passent ici-bas : c'est tout simple, l'homme n'agit pas autrement. Ecoutez encore ce que dit Marcion : Dieu ne pouvait pas rester pur dès qu'il avait pris la chair humaine. — Et la raison, je vous prie? — C'est que les hommes ne le sont pas. — Ils ne savent pas comprendre que les hommes peuvent le devenir. Valentin, de son côté, n'ayant que des idées rampantes, ne va pas chercher sa doctrine plus haut et de même Paul de Samosate, de même Arius. Que dit l'hérétique? Dès qu'il a engendré, Dieu n'a pu engendrer que d'une manière passive. — D'où tires-tu, Arius, cette audacieuse affirmation? Evidemment, de la nature humaine. Vous le voyez, ils n'ont tous que des pensées terrestres, sans élévation et sans énergie; tout cela respire la terre. Voilà pour ce qui regarde les enseignements : dans la pratique, les hommes d'impureté, les amis de l'argent et de la gloire, tous leurs pareils, rampent également dans la fange; ils n'ont aucune solidité, ils ne savent pas se reposer en eux-mêmes, ils tombent aussitôt qu'ils sont fatigués et leur main ne trouve pas de point d'appui. Celui qui de la vérité s'est fait une ceinture, ne connaît pas la fatigue d'abord, et puis s'il venait à l'éprouver, il trouverait le repos dans la vérité même. Serait-il, dites-moi, fatigué par la pauvreté? En aucune sorte; il a pour appui les vraies richesses, et la pauvreté lui révélera la vraie pauvreté. Succomberait-il à la servitude? Nullemnt; car il connaît la servitude véritable. A la maladie? Pas davantage. « Ayez la ceinture aux reins, a dit le Christ lui-même, et que vos lampes soient allumées. » *Luc.*, XII, 35. Ils ont donc une lumière qui ne saurait s'éteindre.

Cela fut également prescrit à ceux qui sortirent de l'Egypte, ils étaient ceints quand ils mangèrent la pâque. Et pourquoi, me demanderez-vous, la mangèrent-ils ainsi? Voulez-vous avoir une entière explication d'après les faits, ou dans le sens anagogique? Je vous l'expliquerai des deux façons; à vous de les bien retenir. Je n'entends pas, en effet, prononcer de vaines paroles, ou simplement obtenir une solution; ce que je veux, c'est que ma doctrine se manifeste dans votre conduite. « Ils étaient ceints, dit l'Ecriture, ils avaient un bâton à la main, la chaussure aux pieds, et c'est ainsi qu'ils mangèrent la pâque. » *Exod.*, XII, 11. Symboles effrayants, mystères d'une profondeur redoutable. Or, si la figure est si pleine de terreur, combien plus terrible sera la vérité! Ils sortent de l'Egypte, ils mangent la pâque. Regardez bien : ils ont le costume de voyage; on ne peut pas s'y tromper, puisqu'ils ont *pris leurs* chaussures, qu'ils tiennent leur bâton à la main et qu'ils mangent debout. Commencerons-nous par l'histoire ou par l'anagogie? Il vaut mieux par l'histoire. Que voyons-nous? Les Juifs étaient souvent coupables de cette ingratitude, ils oubliaient constamment les bienfaits de Dieu. C'est pour le leur remettre en mémoire, alors même qu'ils ne voudraient pas s'en souvenir, qu'il leur fait une loi de manger ainsi la pâque. Obligés qu'ils étaient d'observer cette loi chaque année, nécessairement ils devaient penser à Dieu, qui les avait tirés de l'esclavage. Dieu n'avait pas rattaché ses bienfaits à la seule circonstance du temps; leur attitude pendant le repas les leur rappelait encore. De nos jours même, dans la manducation de l'agneau pascal, ils ont leur ceinture et leurs chaussures; et, s'ils étaient interrogés, ils répondraient : Nous étions prêts à nous mettre en marche, nous allions quitter l'Egypte pour nous rendre à la terre de promission. Historiquement par-

lant, c'était donc une figure; et voici la vérité : Nous aussi nous mangeons la pâque, le corps du Christ : « Notre pâque, c'est le Christ immolé pour nous, » dit le même apôtre. I *Cor.*, v, 7.

Notre pâque est donc incomparablement supérieure à celle des Juifs; à plus forte raison, faut-il que nous ayons notre ceinture à nous et notre chaussure pour y participer. Dans quelle intention ? Afin de montrer que nous sommes disposés au départ, à quitter cette terre. Que nul de ceux qui sont admis à ce banquet ne tourne ses regards vers l'Egypte ; que chacun les porte vers le ciel, vers la Jérusalem céleste. Vous êtes ceint, vous avez la chaussure aux pieds, en mangeant la pâque nouvelle, pour bien apprendre que vous êtes voyageur et que vous devez être toujours prêt à partir. Paul nous insinue ici deux choses : d'abord, qu'il faut quitter l'Egypte; en second lieu, que vous êtes ici comme dans une terre étrangère, quand vous y prolongez votre séjour. « Notre conversation, dit-il encore, est dans les cieux. » *Philip.*, III, 20. Pendant tout le cours de la vie nous devons être dans cette disposition, de répondre aussitôt que nous serons appelés, et de dire : « Notre cœur est prêt. » *Ps.* CVII, 2. L'Apôtre pouvait parler ainsi, lui qui n'avait rien sur la conscience; mais je ne le puis pas, moi qui devrais auparavant faire une longue pénitence. Etre ceint, c'est avoir l'âme en éveil; écoutez ce que Dieu disait au juste : « Non, mais tel qu'un homme ceins tes reins, et je t'interrogerai, et tu me répondras. » *Job*, XXXVIII, 3. C'est ce qu'il dit à tous ceux qui aspirent à la sainteté, c'est ce qu'il dit à Moïse. Le Seigneur lui-même nous apparaît dans Ezéchiel portant une ceinture; les anges nous apparaissent la portant aussi, car ils forment une milice. Par cela même qu'on est ceint, on se tient fièrement debout; dès qu'il faut garder cette attitude, il faut donc également être ceint.

Et nous aussi ceignons-nous, sachant que l'heure du départ approche, et combien de peines nous devons subir en attendant. Après que nous avons parcouru cet espace, le diable se trouve là soudain, mettant en jeu toutes ses forces et toutes ses ruses, afin de saisir et d'exterminer ceux qui se sont sauvés de l'Egypte, qui ont heureusement traversé la mer Rouge, qui ont échappé à tous les démons, à des tribulations sans nombre. Mais, si nous sommes vigilants, nous avons aussi bien que nos pères la colonne de feu, je veux dire la grâce du Saint-Esprit, qui lui-même nous éclaire de ses rayons et nous couvre de son ombre. Nous avons la manne, non la manne antique, mais un aliment mille fois plus précieux. Nous avons un breuvage spirituel, bien supérieur à l'eau qui jaillit du rocher. Nous sommes entourés d'une enceinte, vu que nous campons encore dans le désert. En vérité, la terre est une aride solitude pour la vertu, c'est un désert plus désolé que celui de l'Arabie. Pourquoi devait-on le fuir? n'est-ce pas parce qu'il produisait des scorpions et des vipères? L'homme n'y pouvait passer, dit le grand Livre. Eh bien, cette désolation et cette stérilité ne sont nullement comparables à celles de la nature humaine.

Que de bêtes immondes renferme le désert de ce monde.

3. Que de scorpions aujourd'hui, que de vipères dans ce désert du monde; que de races de serpents, que de funestes reptiles, au milieu desquels nous devons marcher ! Soyons néanmoins sans crainte ; le guide de notre sortie, ce n'est plus Moïse, c'est Jésus. Comment ne nous sauverions-nous donc pas de même ? N'imitons pas la conduite des Hébreux, et nous n'éprouverons pas leurs châtiments. Ils se livraient à des murmures, ils étaient ingrats, gardons-nous de ces travers. Comment succombèrent-ils tous? Ils tenaient pour rien la terre promise. Et comment ne la tenaient-ils pour rien, quand nous les voyons tant l'admirer ? C'est qu'ils étaient dominés par la mollesse, c'est qu'ils reculaient devant les fatigues dont elle devait être le prix. Sachons estimer le ciel comme il le mérite ; ne point le chercher avec ardeur, c'est le tenir pour rien. Des fruits nous sont aussi venus de la patrie céleste, non point des raisins portés sur des brancards, mais bien des arrhes de l'Esprit, une image de la vie des cieux, telle que l'enseigna Paul, tout le chœur des apôtres, ces admirables agriculteurs. Ce n'est pas Chaleb, fils de Jéphoné, ni Josué, fils de Navé, qui nous ont apporté ces fruits, c'est Jésus, fils du Père des miséricordes, fils du vrai Dieu, qui nous a



donné toute vertu, avec tous les avantages dont elle est la racine ; je veux dire les hymnes des cieux. Ce que les chérubins chantent là-haut, il nous a prescrit de le chanter : « Saint, saint, saint, » *Marc.*, XII, 25. Il nous a communiqué la vie des anges. Les anges ne contractent pas les liens du mariage ; ce bien-là même, il l'a transplanté parmi nous : les anges n'aiment pas les richesses, ni d'autres semblables objets ; il nous élève à la même indépendance : les anges ne meurent pas ; il nous a transmis ce même privilége ; car la mort n'est plus la mort, c'est un sommeil. Ecoutez le Christ disant lui-même : « Lazare notre ami dort. » *Joan.*, XI, 11.

Voyez-vous les fruits de la Jérusalem céleste ? Et, ce qu'il y a de plus admirable, la guerre n'était pas encore résolue ; c'est avant la promesse qu'il nous a donné tous ces biens. Après que les Juifs furent entrés dans la terre promise, il leur restait beaucoup de labeurs à supporter ; ce qui n'aurait pas eu lieu s'ils avaient accompli la loi divine ; car ils eussent alors subjugué toutes les villes sans armes et sans combat. Ils s'emparèrent en effet de Jéricho en menant des chœurs sacrés, beaucoup plus que par la force des armes. Quant à nous, lorsqu'une fois nous sommes entrés dans la terre promise, c'est-à-dire dans le ciel, nous n'avons plus à combattre ; la guerre n'existe que dans le désert, durant le cours de la vie présente. « Dès qu'il fut entré dans son repos, il abandonna toutes ses œuvres, comme Dieu lui-même avait abandonné les siennes. » *Hebr.*, IV, 10. « Ne nous lassons donc pas de faire le bien. » *Galat.*, VI, 9. Nous moissonnerons dans le temps voulu, si nous ne succombons pas à la fatigue. En les guidant, il nous guide aussi. Il parle ensuite de la manne et de la solitude : « Celui qui ramassait beaucoup n'avait pas davantage, et celui qui ramassait peu n'avait pas moins. » *Exod.*, XVI, 18. Il nous est également défendu de thésauriser sur la terre. Si nous thésaurisons, ce n'est pas le ver matériel qui rongera notre trésor comme il rongeait la manne, c'est le ver qui dure éternellement comme le feu. Mettons donc tout en œuvre pour ne pas préparer un aliment à ce ver. « Celui qui ramassait beaucoup n'avait pas davantage. » La même chose a lieu pour nous chaque jour : nous n'avons tous qu'un estomac à satisfaire ; et ce qui dépasse cette mesure est une cause de soucis non moins insensés que funestes. L'enseignement qu'il devait donner dans la suite : « A chaque jour suffit son mal, » *Matth.*, VI, 34, il l'avait déjà transmis de cette façon, mais inutilement pour la plupart des hommes.

Nous du moins ne soyons pas insatiables, ne soyons pas ingrats, ne cherchons pas des maisons splendides ; nous marchons, et nous ne stationnons pas. Quand on sait que la vie présente est un voyage, une milice, un campement, comme on s'exprime dans le monde même, songe-t-on à des édifices éclatants ? Quel est celui, je vous demande, qui voudrait, quelque opulent qu'il puisse être, se construire une riche maison parmi les lignes d'un camp volant ? Assurément personne ; on se donnerait en risée, ce serait bâtir pour les ennemis et redoubler leur courage en excitant leur cupidité. Donc nous n'en ferons rien nous-mêmes, si nous sommes vigilants. C'est vraiment une milice voyageuse que la vie d'ici-bas. Je vous en conjure, prenons toutes nos précautions pour n'y laisser aucun trésor ; nous échapperons plus vite quand viendra le voleur. « Veillez, nous dit le divin Maître, parce que vous ignorez à quelle heure le voleur viendra. » *Matth.*, XXIV, 43. C'est la mort qu'il désigne de ce nom. Avant qu'il vienne, ayons tout envoyé dans notre patrie. N'ayons ici que notre ceinture, afin de pouvoir lutter avec avantage contre les ennemis ; et puissions-nous, après les avoir terrassés, nous présenter au jour des couronnes pour recevoir cette gloire qui ne se flétrira jamais, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire...., etc.

HOMÉLIE XXIV.

« Tenez-vous donc droits, ayant la vérité pour ceinture et la justice pour cuirasse; ayez aussi la chaussure aux pieds pour aller publier l'évangile de la paix; prenez en toute circonstance le bouclier de la foi, avec lequel vous puissiez éteindre les traits enflammés de l'esprit de malice; portez le casque du salut et le glaive spirituel, qui n'est autre que la parole de Dieu. »

1. « Ayons la vérité pour ceinture, » a dit Paul; et nous savons ce que cela signifie : dans la dissertation précédente, nous avons vu comment il fallait être disposé pour que rien ne nous entrave dans notre course. Il ajoute aussitôt : « Et la justice pour cuirasse. » Comme la cuirasse, la justice est impénétrable. Par justice il entend ici la vertu complète, une vie sans tache. Un tel homme ne sera jamais terrassé. Beaucoup le blesseront peut-être, pas un ne lui portera le coup mortel, pas même le diable. C'est comme si vous disiez : J'ai couvert ma poitrine de toute sorte d'équités. A cela se rapporte la parole du Christ : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » *Matth.*, v, 6. Celui qui s'en est enveloppé la poitrine est fort comme une cuirasse bien trempée; avec de telles dispositions, on ne se livre pas à la colère. « Ayez la chaussure aux pieds pour aller publier l'évangile de la paix. » Ceci est exprimé d'une manière assez obscure. Qu'est-ce donc? Paul fait allusion à cette partie de l'armure qui couvre les jambes du guerrier; celle qu'il nous donne est magnifique, c'est la préparation de l'évangile. Ou bien il leur dit de se tenir prêts à se mettre en marche pour aplanir et fortifier les voies par lesquelles l'Evangile doit s'avancer; ou bien d'être toujours dans la disposition de quitter la terre. La préparation de l'Evangile n'est donc pas autre chose que la perfection de la vie. Voilà bien ce que disait le prophète : « Votre oreille entend la préparation de son cœur. » *Ps.* x, 17. Vous accueillez un cœur bien disposé. « L'Evangile de la paix, » dit l'Apôtre, et certes avec raison; car, comme il a parlé de guerres et de combats, il achève de nous montrer que nous devons combattre contre les démons, du moment où nous avons un évangile de paix. Une semblable lutte nous empêche de lutter avec Dieu : impossible que nous soyons en lutte avec le diable sans être en paix avec Dieu. Soyez donc sans crainte, mon bien-aimé, c'est l'Evangile, la bonne nouvelle; la victoire est déjà remportée. « Prenons en toute circonstance le bouclier de la foi. » Il dit la foi, remarquez-le bien, et non la simple connaissance; il n'aurait pas mis celle-ci la dernière, s'il ne parlait pas de la grâce qui fait opérer les prodiges. C'est encore avec raison qu'il appelle la foi un bouclier. De même que le bouclier est placé devant tout le corps comme un mur de défense, de même nous protége la foi; elle couvre tout de sa protection. « Par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés de l'esprit de malice. » Rien qui puisse briser ce bouclier.

Ecoutez le Christ disant à ses disciples : « Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Passe de cet endroit à l'autre, et elle vous obéira. » *Matth.*, xvii, 19. Mais quand aurons-nous la foi? Quand nous en accomplirons les œuvres. Les traits dont il parle sont les tentations, les convoitises que la raison condamne; les traits enflammés, dit-il admirablement, et telles sont bien les cupidités humaines. Si les démons ont reconnu l'empire de la foi, beaucoup plus les passions le reconnaîtront-elles. « Et prenez le casque du salut, » de votre salut à vous. Il les munit de toute pièce, comme devant les mener au combat. « Et le glaive de l'Esprit, qui n'est autre que la parole de Dieu. » Ou bien il désigne l'Esprit saint lui-même, ou bien il veut simplement dire un glaive spirituel. Avec ce glaive on tranche tout; rien ne nous résiste, nous abattons la tête du dragon. « Invoquant Dieu sans cesse, en esprit, par toute sorte de supplications et de prières, veillant en lui avec une constance inébranlable et de continuelles obsécrations pour les saints, et pour moi, afin que la parole me soit donnée dès que j'ouvrirai la bouche, de telle sorte que j'annonce avec confiance le mystère de l'Evangile, pour lequel je suis en

Nous aurons la foi quand nous en accomplirons les œuvres.



ambassade, quoique dans les fers; et pour que j'aie le courage d'en parler comme je le dois. » Comme la parole de Dieu peut tout, de même celui qui possède la grâce spirituelle. « Vivante est la parole de Dieu, dit le même Paul, et féconde, et plus pénétrante que tout glaive à double tranchant. » *Hebr.*, IV, 12.

Quelle sagesse dans le bienheureux Apôtre! Il n'oublie rien, il veille à tout dans leur armure. Voilà qu'il leur enseigne maintenant de quelle manière ils doivent invoquer le Roi, pour qu'il leur tende la main : « L'invoquant sans cesse, en esprit, par toute sorte de supplications et de prières. » On peut ne point prier en esprit, et c'est quand on ne s'écoute pas soi-même. « Veillant en lui, » toujours sur vos gardes. Ainsi doit être le guerrier qui se tient en armes dans la maison du roi : il faut qu'il soit vigilant et sobre. « Avec une constance inébranlable et de continuelles obsécrations pour les saints, et pour moi, afin que la parole me soit donnée dès que j'ouvrirai la bouche. » Que dites-vous, ô bienheureux Paul? Vous avez donc besoin du secours de vos disciples? C'est une belle expression que celle-ci : « Dès que j'ouvrirai la bouche. » Il n'avait pas à combiner son discours; c'était comme avait dit le divin Maître : « Quand on vous livrera, ne soyez pas en sollicitude sur ce que vous direz ni sur la manière de le dire; cela vous sera donné à l'heure même. » *Matth.*, X, 19. Il agissait en tout par la foi, en tout par la grâce. « Pour que je puisse annoncer avec confiance le mystère de l'Evangile, » pour que je défende pleinement ma mission. — Vous portez une chaîne, et vous avez besoin d'autrui? — Oui certes, répond-il; Pierre n'était pas moins enchaîné, et cependant on faisait pour lui de continuelles prières. « Pour qui je remplis une ambassade, quoique dans les fers; pour que j'aie le courage de parler comme je le dois. » *Act.*, XII, 5. Pour que je réponde avec assurance, avec une noble fermeté, avec une prudence qui ne se démente pas. « Mais pour que vous sachiez, vous aussi, ce qui me concerne, ce que je fais, tout vous sera transmis par Tychique, mon frère bien-aimé, un fidèle ministre dans le Seigneur. »

2. Comme il a rappelé ses chaînes, il laisse à Tychique le soin de leur dire certaines choses en son nom. Ce qui regardait l'enseignement et la morale, il le leur exposait dans son Epître; mais les simples renseignements, il les confie à son secrétaire; de là ce qu'il ajoute : « Pour que vous soyez instruits de ce qui me concerne. » Cela montre bien son affection pour eux, en même temps que la leur pour lui. « Je vous l'ai envoyé dans cette intention; il ira vous apprendre ce qu'il en est de nous et consoler vos cœurs. » Ce n'est pas là une vaine formule; c'est une conséquence de ce qu'il a dit plus haut touchant le vêtement et la ceinture : il leur atteste ainsi qu'il ne cesse d'avancer. Ecoutez le langage du prophète : « Qu'il en soit couvert comme d'un vêtement, qu'il en soit étreint comme d'une ceinture qu'on ne dépose jamais. » *Ps.* CVIII, 19. Le prophète dit encore que Dieu lui-même est revêtu d'une cuirasse de justice, afin de nous enseigner que ce n'est pas pour un peu de temps qu'on doit porter cette armure, et que la guerre dure toujours. Il est dit dans un autre livre : « Le juste est plein d'assurance comme le lion. » *Prov.*, XXVIII, 1. Celui qui est revêtu d'une telle cuirasse ne saurait redouter les combats, il doit se précipiter au milieu des ennemis. Voici comment Isaïe parle : « Ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix. » *Isa.*, LII, 7. Qui ne se mettrait en course et ne serait heureux d'accomplir une telle mission? Il s'agit d'annoncer la paix, la véritable paix, Dieu faisant la paix avec les hommes, sans que les hommes se soient imposé la moindre fatigue pour cela, la divine miséricorde ayant tout accompli.

En quoi consiste la préparation de l'Evangile, Jean va nous l'enseigner; écoutez sa parole : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. » *Matth.*, III, 3. Il est vrai que cela regarde les dispositions au baptême; et, comme nous avons besoin d'une autre préparation après l'avoir reçu, l'Apôtre nous la signale par ces mots : « Dans la préparation de l'évangile de la paix; » car il nous recommande assez par là de ne rien faire qui puisse compromettre la paix. L'Ecriture prend volontiers les pieds ou

la marche pour symbole de la vie; à chaque instant elle nous fait entendre cette exhortation : « Voyez de marcher avec prudence, » *Eph.*, v, 15, parlant de la direction que nous devons donner à la vie. Ayons donc un genre de vie digne de l'Evangile, n'accomplissons que des actions de vertu; que notre vie soit irréprochable jusqu'au dernier soupir. C'est la paix qu'on vous évangélise, préparez donc la voie à ces bonnes nouvelles. Si vous retombez dans l'hostilité, c'est que vous avez oublié le devoir d'une telle préparation. Oui, préparez-vous, et n'hésitez pas à recevoir la paix. Ce n'est pas assez néanmoins d'avoir embrassé la paix et la foi, il reste à ne plus les abandonner. Puisque la foi nous sert de bouclier, elle pare les coups de nos adversaires et fait que nos armes demeurent intactes. Voilà ce qui résulte pour nous de la rectitude dans la foi, de la droiture dans la vie. Paul a beaucoup parlé dans d'autres circonstances de cette première vertu, ainsi que de l'espérance, mais surtout dans son Epître aux Hébreux. Croyez, dit-il, aux récompenses futures, et vos armes ne seront pas brisées; aucune n'aura d'atteinte, si dans vos peines et vos travaux vous mettez en avant la foi et l'espérance. Quand on veut approcher de Dieu, il faut avant tout croire qu'il existe, et qu'il récompensera ceux qui le cherchent. La foi couvre comme un véritable bouclier ceux qui croient d'une manière simple; mais, quand on y mêle les raisonnements humains, les inutiles investigations et les sophismes elle n'est plus un bouclier, elle est une entrave. Que votre foi soit donc telle qu'elle vous est prescrite, si vous voulez qu'elle couvre et protége le corps tout entier. Qu'elle ne soit pas incomplète, de peur qu'elle ne laisse à découvert les pieds ou quelque autre partie du corps; que ce soit là un bouclier dans des proportions parfaites.

Je reviens aux traits enflammés. Il est des pensées qui brûlent l'âme, des doutes nombreux, de nombreuses questions qui paraissent insolubles; la foi coupe court à tout cela. Le diable jette en nous des idées qui nous consument et nous tiennent dans une cruelle anxiété; de là vient que plusieurs se disent : Est-il une résurrection, un jugement, une récompense éternelle? Dès que vous avez le bouclier de la foi, vous éteignez tous les traits enflammés du diable. Une funeste convoitise a-t-elle pénétré dans votre cœur, le feu des mauvaises pensées s'est-il allumé dans votre âme? opposez à cette invasion la foi des biens à venir, et la flamme ne paraîtra pas même, elle sera promptement étouffée. « Tous les traits, » dit l'Apôtre; et non point les uns à l'exception des autres. Ecoutez le langage qu'il tient : « J'estime que les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire future qui doit se manifester en nous. » *Rom.*, VIII, 18. Ne voyez-vous pas combien de traits ont éteints les anciens justes? Est-ce que les pensées qui dévoraient le Patriarche sur le point d'immoler son fils ne vous paraissent pas des traits enflammés? Les autres ont triomphé comme lui de semblables atteintes. Sommes-nous en butte à de dangereux raisonnements, à des passions désordonnées, ayons recours à la foi; sommes-nous accablés d'ennuis et de fatigues, cherchons en elle le repos. Elle est l'arsenal qui conserve toutes les armes; sans la foi, bientôt elles sont mises en pièces. « En toute circonstance, prenez le bouclier de la foi. » Qu'est-ce à dire? Pour la possession de la vérité, pour la pratique de la justice, pour la préparation de l'Evangile : toutes ces choses ont besoin de la foi. Aussi l'Apôtre ajoute : « Et le casque du salut. » Ayant la foi, vous pourrez désormais avoir la sécurité véritable, échapper à tous les dangers. Représentez-vous un casque qui couvre exactement la tête; il la met à l'abri de tout funeste coup, il la sauve : telle est la foi; c'est un bouclier impénétrable, c'est le casque du salut. Du moment où nous avons arrêté les traits que l'ennemi nous lance, les bonnes pensées qui sauvent et qui préservent de tout mal, le principe même de notre vie spirituelle, afflueront vite en nous. Les pensées contraires étant étouffées, il est naturel que celles du salut, celles qui nous inspirent une heureuse espérance, germent et se fortifient : comme le casque protége la tête, elles protégent le chef qui nous guide dans la voie.

3. Ce n'est pas tout encore; nous recevons de

plus le glaive de l'esprit, afin que, non contents de parer les coups qui nous sont portés, nous frappions à notre tour le diable. L'âme qui ne désespère pas d'elle-même et qui sait repousser les traits enflammés, se présentera pleine d'une noble assurance devant l'ennemi, elle lui brisera la cuirasse avec ce même glaive qui servit à Paul pour l'abattre et le rendre captif ; elle aussi frappera le dragon et lui tranchera la tête. « Qui est la parole de Dieu. » Par cette parole il entend les ordres ou les lois que les apôtres allaient publier partout au nom du Christ Jésus, en confirmant leur prédication par des miracles. Quant à nous, nous n'avons qu'à garder en toute chose ces divins commandements ; il suffira que nous les mettions en pratique pour exterminer et faire disparaître le dragon tortueux, le serpent antique. Remarquez de nouveau, je vous prie, la sagesse de l'Apôtre. Comme il leur a dit : « Vous pourrez éteindre les traits enflammés de l'ennemi, » pour qu'ils ne s'exaltent pas en eux-mêmes, il se hâte de leur déclarer qu'ils ont essentiellement besoin pour cela de l'assistance divine. Comment s'exprime-t-il ? Il leur demande « toute sorte de supplications et de prières. » C'est comme s'il leur disait : Ces choses s'accompliront, vous mènerez tout à bonne fin par le moyen de la prière. Seulement, quand vous priez, ne vous bornez pas à prier pour vous seul, et Dieu vous sera propice. « Par toute sorte de supplications et de prières, sans interruption, dans l'esprit, veillant dans ce même but avec une constance infatigable, implorant le Seigneur pour tous les saints. » Ne déterminez pas certains moments dans le jour ; pesez bien cette parole : « En tout temps, » sans relâche. N'avez-vous pas ouï parler de cette veuve qui triompha par son importunité de cet ami, qui finit par obtenir en persistant dans sa demande, au milieu de la nuit ; de la Syrophénicienne, comme elle attira l'attention du Seigneur par son infatigable appel ? C'est par la persévérance que tous ont obtenu.

« Priant sans cesse en esprit, » demandant les choses de Dieu, rien de terrestre, rien de temporel. Ce n'est pas assez, ajoute l'Apôtre, d'une prière non interrompue ; il faut y joindre la vigilance : « Veillant dans ce même but. » Ou bien il désigne ici les veilles nocturnes, ou bien c'est la vigilance même de l'âme qu'il entend ainsi ; j'admets cette double signification. Voyez comme veillait la Chananéenne ; le Seigneur ne lui répondant pas, la repoussant même, et la ravalant au niveau des chiens, elle lui disait : « Sans doute, Seigneur ; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » *Matth.*, xv, 20. Elle ne se désista pas qu'elle n'eût obtenu l'objet de sa demande. Entendez aussi les cris persévérants de cette veuve ; elle parvint à faire rougir le magistrat inique qui ne craignait pas Dieu et n'avait aucun égard pour les hommes. Considérez enfin la persévérance importune de cet ami, qui triompha de celui qu'il implorait, en le couvrant de honte. Voilà ce que c'est que veiller. Voulez-vous encore mieux savoir ce qu'est une âme vigilante ? allez à la mère de Samuel, et prêtez l'oreille à son invocation : « Adonaï, mon Dieu Sabaoth ! » I *Reg.*, I, 11. Faites mieux ; écoutez ce qui précéda ces paroles : Tous, raconte le Livre saint, s'étaient levés de table ; mais elle n'alla pas se livrer au sommeil, ni goûter le repos. Je croirais volontiers que, même à table, elle ne prit pas grand goût aux aliments, elle garda toute la liberté de son âme ; car elle n'eût pas sans cela répandu tant de larmes. Pour nous, à peine si nous prions quand nous sommes à jeun, et je puis dire que même alors nous ne prions pas : bien moins eût-elle pu prier en quittant la table, supposé qu'elle n'y eût pas été comme une personne qui jeûne.

Hommes, que l'exemple de cette femme nous fasse baisser le front ; nous qui prions avec tant de nonchalance pour le royaume du ciel, humilions-nous devant celle qui fondait en larmes, en priant pour avoir un fils. « Elle se présenta devant le Seigneur ; » et que dit-elle ? « Adonaï, mon Dieu Sabaoth. » Ce qui signifie dans notre langue : Seigneur, Dieu des puissances. Les larmes allaient plus vite que la voix ; c'est ainsi qu'elle espérait fléchir son Dieu. Où sont les larmes, est évidemment la tribulation ; et la

tribulation n'est pas sans une attention profonde, sans une grande philosophie. « Si vous m'écoutez, dit-elle, si vous exaucez la prière de votre servante, si vous me donnez un fils, je le consacrerai au Seigneur pour toute sa vie. » Elle n'a pas dit : Pour un an ou deux, comme nous l'aurions fait à sa place ; elle n'a pas dit non plus : Si vous me donnez un fils, j'offrirai des richesses. Elle a dit : Je vous rends tout entier le don que vous m'aurez fait, mon premier né, l'enfant de la prière. Anne était une vraie fille d'Abraham. Celui-ci donna aussitôt qu'il eut entendu la demande : celle-là prévint la demande par le don. Remarquez aussi la piété de cette femme : « On n'entendait pas sa voix, elle remuait seulement les lèvres. » Voilà comment se présente à Dieu celui qui veut être exaucé, et non point avec langueur et mollesse ; avec de pénibles efforts et la dissipation dans l'âme. — Dieu ne pouvait-il pas accorder une telle faveur en dehors de la prière ? Ne savait-il pas, avant qu'elle l'eût imploré, le désir de cette femme ? — Mais, s'il l'eût satisfait d'avance, les généreux sentiments de celle-ci n'auraient pas été manifestés, on aurait ignoré sa vertu, elle n'aurait pas acquis une aussi belle récompense. Le retard était donc une preuve de bienveillance et de sollicitude, loin d'accuser quelque répulsion ou quelque regret.

4. Lors donc que vous lisez dans l'Ecriture que le Seigneur lui refusait la fécondité et que l'autre femme la poursuivait de ses sarcasmes, songez que Dieu voulait par là faire éclater la philosophie de celle qui souffrait de la sorte. Voyez : elle avait un mari plein de dévouement pour elle, puisqu'il lui disait : « Ne te suis-je pas plus que dix enfants ? » Sa rivale cependant la provoquait à la colère, l'insultait, l'accablait d'outrages. Et jamais elle ne se vengea, ni ne répondit par des imprécations ; jamais elle ne dit à son mari : Châtiez donc ma rivale, qui ne cesse de m'insulter. L'autre avait des enfants, Anne avait en compensation la tendresse de son mari ; et vous avez entendu ce dernier la consoler en ces termes : « Ne te suis-je pas plus que dix enfants ? » Examinons encore cette philosophie d'une femme. « Héli jugea qu'elle était dans l'ivresse. » Or, voici comme elle lui répond : « Ne pensez pas que votre servante soit une fille de perdition , parce que son cœur s'est comme fondu jusqu'à ce moment sous le coup des pensées qui l'assiégent. » C'est le propre d'un cœur vraiment contrit de ne témoigner aucune amertume à ceux qui nous font affront, de ne pas nous plaindre, de ne pas nous justifier. Rien ne conduit l'âme à la philosophie comme la tribulation, je le répète ; rien n'est doux comme la tristesse selon Dieu. « Mon cœur s'est comme fondu sous la multitude des pensées qui l'assiégent. » Imitons-la tous. Ecoutez, vous qui n'avez pas d'enfants, et vous mères qui les aimez tant ; écoutez, hommes et femmes ; car les hommes apportèrent souvent le concours de leurs prières. Voici ce que dit le Livre saint : « Isaac pria pour sa femme Rebecca, parce qu'elle était stérile. » *Gen.*, XXV, 21.

Puissance de la prière.

Grande est la puissance de la prière. « Avec une infatigable persévérance, priant pour tous les saints, et pour moi. » Il se place le dernier. Que faites-vous, ô bienheureux Paul, vous prenez la dernière place ? Assurément, répond-il. « Afin que la parole me soit donnée, dès que j'ouvrirai la bouche, pour annoncer avec confiance le mystère de l'Evangile, dont je suis l'ambassadeur, quoique dans les chaînes. » Auprès de qui remplissez-vous cette ambassade ? Auprès de l'humanité. Oh ! que Dieu se montre pour nous plein de tendresse ! Il a du haut des cieux envoyé des ambassadeurs traiter de la paix en son nom ; et les hommes ont mis la main sur eux, les ont enchaînés, ne respectant nullement cette loi commune qui défend de toucher aux ambassadeurs. Pour moi, je m'acquitte de ma mission dans les fers. Il est vrai que les fers pèsent sur la liberté de la parole ; mais vos prières m'ont rendu cette liberté, j'ai cru parler comme je le devais, avec une pleine assurance ; j'ai pu dire tout ce dont j'étais chargé. « Pour que vous sachiez, vous aussi, tout ce qui me concerne, ce que je fais, vous pourrez à votre aise interroger Tychique, mon frère bien-aimé, un fidèle ministre dans le Seigneur. » Dès qu'il est fidèle, il ne mentira pas, il dira toute la vérité. « Je vous l'ai envoyé dans ce



but, pour qu'il aille vous porter de mes nouvelles et consoler vos cœurs. » Quelle admirable charité ! Je ne veux pas, semble-t-il dire, que les mal intentionnés puissent vous tenir dans l'angoisse. Ils avaient apparemment eux aussi de rudes épreuves à subir; on le comprend par cette dernière parole : « Pour qu'il console vos cœurs, » pour qu'il vous empêche de tomber dans l'abattement.

« Paix à nos frères, charité et foi, de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus-Christ. » Voilà le triple souhait formé par l'Apôtre. C'est à bon droit qu'il s'en explique ainsi. Il ne veut pas qu'ils aient une charité quelconque et qu'ils aillent se mêler avec ceux dont la foi diffère de la leur. Ou bien c'est cela, ou bien il leur recommande simplement d'avoir une foi sincère, en même temps qu'une ferme espérance dans les biens à venir. Il leur souhaite de plus la paix avec Dieu et la charité. L'une du reste ne saurait exister sans l'autre, et les deux dépendent de la foi. Sans la foi la charité ne servirait de rien, ne se concevrait pas même. « Grâce enfin avec tous ceux qui aiment Notre-Seigneur Jésus-Christ d'un amour incorruptible. Ainsi soit-il. » Il distingue donc entre la paix et la grâce, il a soin de les séparer. Que signifie cette incorruptibilité dont il parle en terminant? Que la grâce suppose des mœurs pures et dignes, n'habite que dans des sujets à l'abri de la corruption; ni les richesses ni la gloire ne peuvent l'attirer, elle n'appartient qu'aux âmes pures. Le sujet désigne ici le moyen; et ce moyen, c'est la pureté, c'est-à-dire, la vertu. Tout vice est une corruption, et nous disons de la vertu comme de la virginité, qu'elle est la victime de la corruption. De là ces sentences de Paul : « De peur que vos sentiments ne se corrompent... L'incorruptible chasteté dans la doctrine. » II *Cor.*, XI, 3; *Tit.*, II, 7.

5. Qu'est-ce, dites-moi, que la corruption du corps? n'est-ce pas la dissolution de l'ensemble et la désagrégation des parties? C'est aussi ce qui se passe dans l'âme, quand survient le péché. La beauté de l'âme, c'est la modestie, c'est la justice; la santé de l'âme, c'est la fermeté, c'est la prudence. L'homme vicieux est difforme; l'homme de cupidité, celui qui s'adonne à des actions perverses, le lâche et l'indolent sont de véritables infirmes. Il est donc évident que le péché n'est autre chose qu'un travail de corruption; car il déforme et débilite, c'est une fatale maladie. Quand nous disons qu'une vierge ne mérite plus ce nom, ce n'est pas seulement à raison de l'acte matériel, c'est encore parce que la loi est transgressée; si l'acte était une corruption par lui-même, le mariage le serait aussi. Là n'est donc pas la corruption, elle est dans la transgression de la loi : ici le déshonneur et la flétrissure. Prenons un autre terme de comparaison : Nous appellerions corruption d'un édifice ce qui fait qu'il s'écroule. Partout la corruption est un changement en mal, une transformation dégradante, la destruction d'une existence préalable.

Ecoutez le langage du Livre saint : « Toute chair a corrompu sa voie... Dans une corruption intolérable... Hommes corrompus dans leur entendement. » *Genes.*, VI, 12; II *Tim.*, III, 8. Notre corps est corruptible de sa nature; l'âme ne l'est pas. N'allons donc pas la corrompre. C'est ce qu'a fait le premier péché; mais celui qui se commet après le baptême ne la corrompt pas moins, et la livre encore au ver qui ne meurt pas : il ne l'aurait pas atteinte, s'il ne l'avait déjà trouvée corrompue. Le ver n'attaque pas le diamant, ou, s'il l'attaque, il ne l'entame pas. Non, ne corrompez pas l'âme; ce qui se corrompt répand une odeur délétère. Entendez cet aveu du prophète : « La pourriture et la corruption se sont mises dans mes plaies en présence de mon incurie. » *Ps.* XXXVII, 6. Or, la corruption elle-même revêtira l'incorruptibilité; mais la réciproque ne saurait être : l'incorruptibilité n'est pas compatible avec la corruption. La corruption est donc en quelque sorte incorruptible, elle n'a pas de fin, la mort est immortelle : c'est ce que nous eussions vu, si le corps fût resté à l'abri du trépas. En conséquence, si nous passons en cet état de ce monde à l'autre, nous aurons une corruption incorruptible et immortelle. Subir les tortures du feu et les éternelles morsures du ver, c'est de la corruption incorruptible. Job éprouvait quelque

chose de pareil : il était dévoré par la corruption pendant un temps considérable, et ne mourait pas : l'écoulement de ses plaies infectait continuellement la terre. Voilà ce que l'âme souffrira réellement quand les vers la couvriront et la rongeront, non pour deux, trois, dix, cent ou mille ans, pour une durée sans terme : « Leur ver ne mourra pas, » a dit l'Evangile. *Marc.*, IX, 45. Craignons, je vous en conjure, redoutons les paroles, si nous ne voulons pas éprouver la réalité.

L'avarice est une corruption, la plus terrible de toutes les corruptions, puisqu'elle mène à l'idolâtrie. Détournons-en notre âme, allons à l'incorruptibilité. Avez-vous par cupidité commis quelque injustice? le fruit de l'iniquité se corrompt, l'iniquité reste, c'est l'incorruptibilité s'attachant à la corruption : le plaisir passe vite, le péché demeure sans jamais s'altérer. Le grand malheur, ce n'est pas de tout perdre dans la vie présente; le grand malheur, c'est de la quitter en emportant l'accablant fardeau de nos péchés. « Dans l'enfer, s'écrie le Psalmiste, qui vous confessera, Seigneur? » *Ps.* VI, 6. Là le jugement; ce ne sera plus le temps de la pénitence. Que de pleurs versait le riche, et sans rien obtenir! Que n'ont pas dit pour leur défense ceux qui n'avaient pas nourri le Christ, et sans pouvoir éviter les flammes éternelles? Que n'ont pas dit encore les artisans de l'iniquité? « Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, n'avons-nous pas en votre nom chassé les démons? » *Matth.*, VII, 22; et cependant il refusa de les reconnaître. On ferait tout alors; mais tout est inutile, à moins qu'on n'ait accompli le bien ici-bas. Tremblons d'avoir à dire au dernier jour : « Seigneur, quand nous vous avons-vous vu souffrant la faim et ne nous vous avons pas nourri? » *Ibid.*, XXV, 37. Nourrissons-le maintenant, non pendant quelques jours et par intervalle, mais constamment : « Que l'aumône et la foi ne vous abandonnent jamais. » *Prov.*, III, 3. Il n'est pas dit : Faites l'aumône une ou deux fois. Les vierges folles avaient de l'huile; mais elles n'en avaient pas assez. Il nous faut de l'huile en abondance, et nous devons être nous-mêmes comme de fertiles oliviers dans la maison de Dieu.

Que chacun de nous examine quel fardeau de péchés il peut avoir, et qu'il fasse en compensation des œuvres de miséricorde; bien mieux, qu'il en fasse beaucoup plus qu'il n'en faut pour effacer les péchés commis, de telle sorte qu'elles lui soient comptées pour un surcroît de justification et de récompense. Si nous n'avons pas le soin de les multiplier au point de réparer toutes nos fautes, et d'avoir de plus un titre à l'éternelle félicité, nul ne viendra nous soustraire au supplice. Puissions-nous tous l'éviter, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire..., etc.

HOMÉLIES

SUR

L'ÉPITRE AUX PHILIPPIENS

AVANT-PROPOS

Ces homélies sont intitulées discours ou sermons dans certains exemplaires soit imprimés, soit manuscrits : deux titres qui conviennent également et se justifient par eux-mêmes. Il en est qui rangent au nombre des homélies l'argument qui se trouve en tête ; ce qui fait que les uns en comptent seize, tandis que les autres en comptent quinze seulement.

Nous avons plusieurs fois exposé la raison sur laquelle le savant Tillemont se base pour déterminer l'époque et la ville où les diverses séries de discours ont été prononcées ; nous avons même dit combien elle était fragile : inutile d'y revenir ici. Nous trouvons dans ces homélies même des motifs tout autrement sérieux pour les attribuer à la période de Constantinople. Ainsi dans la neuvième homélie, Chrysostome vient de dire que le peuple s'imposait annuellement pour l'entretien des prêtres, et que plusieurs murmuraient contre le luxe que ces derniers déployaient quelquefois. Il avoue que les prêtres sont blâmables s'ils tombent dans le superflu, mais qu'ils ont le droit d'user de ces ressources pour un genre de vie convenable à leur état. Le voilà donc constitué juge entre le sacerdoce et le peuple : on sent déjà la modération et l'autorité de l'évêque. Il y a plus : après avoir condamné les injustes accusations dirigées contre les ministres de l'Evangile, il s'écrie : « Que ferai-je cependant ? je suis père, et les pères accordent à leurs enfants bien au delà du nécessaire. » Ce langage accuse évidemment le chef suprême d'une Eglise. Nous n'avons pas besoin de recourir à d'autres preuves pour établir que ces homélies furent prononcées à Constantinople.

Indépendamment de l'éloquence du grand docteur, on y trouvera des choses qui méritent la plus grande attention et qu'un lecteur studieux saura bien distinguer : sur les usages de la primitive Eglise, sur les mœurs du temps, sur les hérésies et les restes du paganisme, sur le luxe effrayant des Romains dégénérés, sur les malheurs publics et les bouleversements de l'empire. Il y a là des documents à recueillir et des problèmes à résoudre : plus d'une fois l'orateur fournit des lumières à l'historien.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

1. Les Philippiens sont les habitants d'une ville de Macédoine dont le nom est celui de son fondateur ; cette ville est une colonie, comme Luc le rappelle dans les Actes. Là fut convertie cette marchande de pourpre qui devint si pieuse et si zélée; là le chef de la synagogue embrassa la foi; là Paul et Silas furent battus de verges; là les magistrats les prièrent ensuite de s'éloigner, à cause de la crainte que les victimes inspiraient aux persécuteurs, et la prédication eut dans cette ville un splendide début. Paul lui-même rend aux habitants de nombreux et magnifiques témoignages; il les appelle sa couronne, il déclare qu'ils ont beaucoup souffert pour la religion : « Dieu vous a donné non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour son amour. » Il est à remarquer qu'il était dans les chaînes lorsqu'il leur écrivit, et voici comment il l'atteste : « Si bien que les chaînes que je porte pour le Christ ont été manifestées dans tout le prétoire. » Il désigne ainsi le palais de Néron. Il fut ensuite délié de ces chaînes comme il nous l'apprend en écrivant à Timothée : « Dans ma première défense personne n'est venu à mon secours, tous m'ont abandonné. Je souhaite que cela ne leur soit pas imputé. Mais le Seigneur m'a donné son assistance et m'a fortifié. » II *Tim.*, IV, 16, 17. Il parle donc des chaînes qu'il portait avant de présenter cette défense. En effet, Timothée n'était pas là dans ce moment, on le voit : « Dans ma première défense personne n'est venu à mon secours. » Du reste, Paul le montre assez en écrivant ces paroles; il n'eût pas écrit une chose que son disciple aurait lui-même vue.

Quand il écrivait la lettre qui nous occupe, Timothée se trouvait avec lui; nous le voyons par les mots suivants : « J'espère dans le Seigneur Jésus vous envoyer bientôt Timothée. » Il insiste : « Je compte donc vous l'envoyer avant peu, dès que j'aurai pourvu à mes affaires. » Il fut ensuite délivré de ses fers, mais, après être venu leur faire visite, il y fut de nouveau jeté. Il le dit lui-même : « Si je dois être immolé par-dessus le sacrifice, dans l'intérêt de votre foi. » Ce n'est pas une chose qui s'accomplisse au moment même; elle peut simplement arriver. Or, à quelque moment qu'elle arrive, il s'en réjouira, déclare-t-il, témoignant ainsi de la tristesse que sa captivité leur faisait éprouver. Qu'il ne regardât pas sa mort comme imminente, il le manifeste en ajoutant : « J'ai même la confiance dans le Seigneur que je ne tarderai pas à vous aller voir. » Il avait dit plus haut : « Avec cette confiance, je sais que je resterai, et que je resterai pour vous. » Les Philippiens lui avaient envoyé Epaphrodite, qui devait lui porter de l'argent et savoir quelle était sa vraie position; car ils étaient pénétrés pour lui de la plus vive tendresse. Ce message de leur part est attesté par lui-même : « J'ai tout ce qu'il me faut, je suis dans l'abondance et dans la plénitude, depuis que j'ai reçu ce que vous m'avez fait parvenir par Epaphrodite. » Leur but avait donc été de le consoler et d'avoir de ses nouvelles. Ce dernier désir, lui-même encore en rend témoignage au commencement de sa lettre, puisqu'il leur dit concernant son état : « Je veux vous apprendre que les choses qui me sont arrivées ont contribué de plus en plus au progrès de l'Evangile; » et plus loin : « J'espère vous envoyer bientôt Timothée, afin d'avoir moi-même l'esprit tranquille, sachant alors ce qu'il en est de vous. » « Moi-même, » comme s'il disait formellement : Vous avez envoyé savoir ma position, pour donner pleine satisfaction à votre cœur; à votre exemple, « je veux savoir ce qu'il en est de vous, pour avoir l'esprit tranquille. » Ils avaient passé longtemps sans envoyer quelqu'un auprès de lui; ayant alors ouï dire qu'il était dans les chaînes, ils s'étaient mis en mouvement; et nous l'apprenons par l'Apôtre lui-même : « Puisque enfin votre affection pour moi a refleuri. » Or, s'ils s'étaient informés d'une maladie d'Epaphrodite, d'un homme incomparablement moins remarquable que Paul, à bien plus forte raison devaient-ils s'en informer, s'émouvoir et se troubler à son sujet. Aussi, dès le commencement de son épître, leur prodigue-t-il les

consolations, déclarant qu'ils doivent se réjouir de sa captivité, loin d'en éprouver aucun trouble. Il les exhorte ensuite à pratiquer la concorde et l'humilité ; il leur enseigne que ce sera là pour eux la plus puissante des sauvegardes, et que de la sorte ils pourront aisément triompher de leurs ennemis. Ce qu'il y a d'affligeant pour vos maîtres, ce n'est pas d'être eux-mêmes chargés de fers, c'est d'apprendre que la discorde se glisse parmi leurs disciples ; cela fait avancer l'Evangile, ceci l'arrête dans son essor.

2. Après leur avoir ainsi recommandé l'union et montré qu'elle a sa source dans l'humilité ; après avoir sévèrement traité les Juifs, qui partout sous le masque du Christianisme portaient atteinte à la vérité, n'hésitant pas à les appeler des hommes cyniques, de mauvais ouvriers ; après avoir dit aux Philippiens de les fuir, et leur avoir indiqué quel devait être l'objet de leur application, les instruisant sur les mœurs, réglant toute leur conduite ; une fois qu'il les a ranimés en leur disant : « Le Seigneur est proche ; » il en vient maintenant à mentionner ce qui le concerne lui-même et les choses qu'il a reçues de leur sage prévoyance : il leur donne ainsi la plus grande consolation. On voit dans sa lettre qu'il les entoure de respect et d'honneur ; il ne glisse rien nulle part qui sente le reproche. C'est une preuve éclatante de leur vertu, qu'ils ne donnent à leur maître aucun sujet de les réprimander, moins encore de les punir, et que tout soit sur le ton de la persuasion et du conseil. Du reste, pour revenir à ce que je disais en commençant, cette ville avait manifesté une grande propension pour la foi, puisque le gardien même de la prison, — et vous savez combien cette charge s'accommode aisément de toute perversité, — vit à peine un miracle qu'il se précipita vers l'Apôtre et se fit baptiser avec toute sa famille. Lui seul avait vu le miracle qui s'était opéré ; mais il n'en eut pas seul le bénéfice, il y fit participer sa femme et tous ceux qui composaient sa maison. Les magistrats eux-mêmes qui firent flageller Paul, y furent visiblement poussés par surprise, et non par méchanceté ; car ils se hâtèrent de l'élargir, et restèrent depuis saisis de crainte. Non content de leur rendre témoignage à cause de leur foi, à cause des épreuves et des dangers qu'ils avaient subis, il atteste aussi leur bienveillance, quand il dit : « Au début de la prédication, vous m'avez envoyé deux fois les secours nécessaires, personne autre n'ayant eu cette attention. Aucune Eglise ne m'a rien fourni qu'on puisse appeler un don. » Les interruptions n'ont tenu qu'aux circonstances, jamais à la volonté ; Paul le déclare à peu près en ces termes : Ce n'est pas que vous n'eussiez la même bienveillance pour moi ; vous éprouviez seulement des obstacles. Cela montre quel amour lui-même avait pour eux. La grandeur de cet amour éclate aussi dans ces paroles : « Je n'ai personne qui sympathise autant avec moi dans ce même sentiment, qui vous accorde la même affection et la même sollicitude. C'est que je vous porte dans mon cœur malgré mes chaînes. »

3. Le sachant, ayant devant nous de pareils modèles de charité, montrons-nous dignes de marcher sur leurs traces, et disposés à souffrir pour le Christ. A cette époque, il n'est plus de persécution. Ne pouvant donc faire autre chose, imitons l'énergique ardeur avec laquelle *ils faisaient* le bien ; n'allons pas croire qu'après avoir donné une ou deux fois, nous soyons entièrement quittes envers notre conscience : c'est pendant tout le cours de la vie qu'il faut agir de la sorte, puisque nous devons toujours plaire à Dieu, et non dans un cas extraordinaire. Le coureur qui fait dix fois le tour du cirque, a tout perdu s'il ne le fait pas une onzième fois : et nous de même, si nous défaillons dans l'accomplissement du bien après avoir mis la main à l'œuvre, nous perdons tout, nous ruinons tout. Ecoutez cette exhortation si salutaire : « Que l'aumône et la foi ne vous abandonnent jamais. » *Prov.*, III, 3. Ce n'est pas un acte, deux, trois, dix ou cent qu'on vous demande ; c'est une habitude non interrompue : « Ne vous abandonnent pas. » Remarquez cette expression, au lieu de celle-ci : Ne les abandonnez pas. Cela vous montre que c'est nous qui avons besoin de ces vertus, et non ces vertus de nous ; cela nous enseigne encore que nous devons tout



faire pour les retenir et ne pas nous en séparer. Le livre saint ajoute : « Mettez-les autour de votre cou. » De même que les enfants des riches portent au cou un ornement d'or qu'ils ne déposent jamais, le gardant comme un signe de noblesse; de même nous devons nous faire un collier de nos continuels bienfaits, de telle sorte qu'on nous reconnaisse pour les enfants de ce Père plein de miséricorde qui fait lever le soleil sur les méchants comme sur les bons. Mais les infidèles refusent de croire, me direz-vous. C'est le moyen, vous répondrai-je, de les amener à la foi, ils croiront si nous agissons ainsi; voyant que nous avons pitié de tous et que nous retraçons le divin modèle, ils le reconnaîtront aisément en nous. Ce n'est pas d'une manière quelconque, c'est avec zèle et discernement qu'il faut accomplir ce devoir. Que votre aumône soit vraie, nous est-il dit, aussi bien que votre foi. Oui, vraie, ne dérivant en aucune façon, ni de la rapine ni de la fraude; ce ne serait pas de la foi, ce ne serait pas de la véritable aumône. Celui qui soustrait le bien d'autrui, se jette nécessairement dans le mensonge et le parjure.

Tenez-vous loin de là; donnez à l'aumône la bonne foi pour compagne. Portons ce magnifique ornement, mettons à notre âme ce collier de bonnes œuvres, tant que nous serons ici-bas. Quand cette période aura passé, nous n'userons plus de cette parure. Pourquoi? Là-haut plus de pauvres, plus d'argent, plus de main qu'on nous tende; mais, tant que nous sommes enfants, ne nous en dépouillons jamais. Dès que les enfants sont parvenus à l'âge viril, ils laissent les ornements de l'enfance, pour revêtir ceux de la virilité : une semblable transformation doit s'accomplir en nous. Là-haut n'aura pas lieu cette aumône qui se fait avec de l'argent, mais une aumône infiniment supérieure. Si nous ne voulons pas nous en exclure nous-mêmes, faisons que notre âme brille de tout son éclat. C'est un grand bien que l'aumône, et c'est un grand honneur, un grand don, ou mieux une grande bonté. Si nous apprenons à dédaigner les richesses, nous apprendrons tout. Voyez donc quels précieux avantages en viennent : celui qui fait l'aumône comme elle doit être faite, méprise dès lors les choses d'ici-bas; et, sachant mépriser les possessions terrestres, il a coupé la racine du mal. Par conséquent, celui qui donne l'aumône reçoit un bienfait plutôt qu'il ne l'accorde; et ce n'est pas seulement à cause de la récompense promise et qui ne saurait manquer, c'est encore parce que l'âme formée à la céleste philosophie, y devient noble et riche. A mesure qu'on donne, on se déprend des biens matériels, on cesse d'admirer l'or. Celui qui soumet son âme à cette éducation, s'ouvre d'abord un splendide chemin vers les cieux, et supprime ensuite mille causes d'inimitié, de lutte, d'envie et de tristesse. Vous savez à coup sûr que tous les maux viennent de l'amour des richesses, que les richesses produisent des guerres sans fin. Quand on a appris à les dédaigner, on est entré dans un port tranquille, on n'a plus de perte à redouter. Telles sont les magnifiques leçons de l'aumône : son disciple ne désirera jamais le bien d'autrui; et comment, quand il prodigue le sien et s'en dépouille? Le riche ne lui sera pas un objet d'envie; et comment encore, quand il aspire à la pauvreté? L'aumône purifie l'œil de l'âme.

Voilà pour le temps présent; les biens qu'elle nous prépare dans la patrie future, nul ne peut les exprimer. L'âme charitable ne restera pas dehors avec les vierges folles; elle entrera faisant cortége à l'Epoux avec les vierges sages, et tenant comme elles sa lampe allumée. Par sa bienfaisance elle aura devancé sans beaucoup de fatigue celles qui subirent les rudes labeurs de la virginité. Telle est la puissance de l'aumône : elle introduit ses nourrissons avec une pleine confiance. Elle est connue des gardiens de la porte du ciel, de ceux qui veillent à l'entrée de la chambre nuptiale; non-seulement elle est connue, mais encore elle est respectée : elle peut donc introduire en toute liberté ceux qu'elle sait l'avoir aimée; on ne lui fera pas opposition, tous s'inclineront devant elle. Ayant eu le pouvoir d'amener Dieu sur la terre et de lui faire revêtir notre humanité, beaucoup mieux aura-t-elle celui de faire entrer l'homme dans le ciel. Sa puissance est bien grande, encore une fois. Si, par miséricorde et par amour

Puissance de l'aumône.

pour nous, Dieu s'est fait homme, s'il a voulu devenir serviteur, comment n'acceptera-t-il pas les serviteurs dans sa maison? Aimons cette vertu, pratiquons-en les œuvres, non un jour ou deux simplement, mais pendant toute la vie, pour qu'elle n'ait pas de peine à nous reconnaître. Dieu nous reconnaîtra, si elle nous reconnaît; il nous ignorera, si elle nous ignore; et dans ce cas il nous dira : Je ne vous connais pas. Mais à Dieu ne plaise que nous entendions cette parole; Dieu veuille que celle-ci plutôt nous soit adressée : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » *Matth.*, xxv, 34. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire..., etc.

HOMÉLIE I.

« Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints dans le Christ Jésus qui sont à Philippes, aux évêques et aux diacres, grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

1. Ecrivant ici comme à des hommes qui l'égalaient en honneur, il ne prend pas son titre de maître, il en prend un autre, et bien grand. Quel est-il? Il se nomme serviteur, et non apôtre. En effet, c'est une haute dignité, c'est le bien par excellence, d'être le serviteur du Christ, je je ne dis pas d'en avoir simplement le nom. Le serviteur du Christ n'est pas l'esclave du péché : serviteur véritable, il ne consentira jamais à devenir le serviteur d'un autre; car alors il ne serait pas le serviteur du Christ, ne l'étant qu'à moitié. Dans son épître aux Romains, il dit de même : « Paul serviteur de Jésus-Christ; » *Rom.*, I, 1; tandis que dans celle aux Corinthiens et celle à Timothée, il se donne la qualification d'apôtre. D'où vient qu'il agit ainsi? Ce n'est pas certes qu'il regarde les Philippiens comme meilleurs que Timothée; loin de nous cette supposition : disons plutôt qu'il veut leur témoigner le plus grand respect et la plus vive affection; car de la sorte il atteste surtout leur vertu. Ajoutons qu'en écrivant aux autres il

Etre serviteur du Christ est le bien par excellence.

avait bien des choses à constituer, et que dès lors il était naturel qu'il invoquât sa mission apostolique. Il ne mande rien ici qui ne soit déjà sous leurs yeux. « Aux saints en Jésus-Christ qui sont à Philippes. » Comme il est à croire que les Juifs se donnaient également le titre de saints, sur la foi de cette première révélation qui les déclare un peuple saint, le peuple même de Dieu, c'est pour cela qu'il emploie cette expression : « Aux saints en Jésus-Christ. » Voilà les vrais saints; les autres désormais sont dans un état profane. « Aux évêques et aux diacres. » Quoi donc? est-ce qu'une seule ville avait plusieurs évêques? Nullement, il nomme ainsi les prêtres.

Les noms n'étaient pas encore bien déterminés, et l'évêque lui-même était alors appelé diacre. Paul écrit à Timothée, qui cependant était évêque : « Remplissez bien votre diaconie. » I *Tim.*, v, 22. Et la preuve qu'il avait cette dignité se trouve dans la même lettre : « N'imposez trop tôt les mains à personne.... La grâce qui vous a été donnée par l'imposition des mains dans l'ordination sacerdotale. » *Ibid.*, IV, 14. Apparemment des prêtres n'auraient pas ordonné un évêque. Il dit aussi dans sa lettre à Tite : « Je vous ai laissé en Crète, pour que vous établissiez des prêtres dans chaque ville, selon les instructions que je vous ai données, choisissant des hommes irréprochables, qui n'aient été mariés qu'une fois; » *Tit.*, I, 5, 6; cela regarde les évêques. Aussitôt après il ajoute : « Il faut qu'un évêque soit à l'abri de tout reproche, comme un ministre de Dieu, qu'il n'ait point d'arrogance. » Anciennement donc les prêtres étaient appelés évêques et diacres du Christ, et les évêques à leur tour étaient appelés prêtres : de là vient que même aujourd'hui ils mettent en tête de leurs lettres : A notre collègue dans le sacerdoce, dans le diaconat. Par la suite des temps, les noms ont pris une signification précise, et l'on ne confond plus l'évêque avec le simple prêtre : « Aux évêques et aux diacres, grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » On aurait ici le droit de me demander pourquoi Paul adresse au clergé cette lettre; ce qu'il n'a

fait nulle part ailleurs, ses lettres aux Romains aux Corinthiens, aux Ephésiens, disant en général : « A tous les saints, à tous les fidèles, à mes bien-aimés, » et ne s'adressant jamais spécialement aux membres du clergé. C'est que dans cette circonstance c'étaient des hommes revêtus de cette dignité et l'ayant fait fructifier, qui lui avaient écrit en envoyant Epaphrodite. « Je rends grâces à mon Dieu, poursuit l'Apôtre, me souvenant sans cesse de vous. » Il dit dans une autre lettre : « Obéissez à vos guides et soyez-leur soumis, parce qu'ils veillent sur vos âmes comme devant en rendre compte un jour, pour qu'ils rendent ce compte avec joie, et non avec larmes. » *Hebr.*, XIII, 17. Les larmes accuseront la perversité des disciples, la joie sera le signe certain de leurs progrès. Voici ce qu'il leur dit : Toutes les fois que je me souviens de vous, je rends gloire à Dieu. Or, il agit de la sorte, sachant tout le bien qui est en eux. Je me glorifie, semble-t-il dire, en même temps que je le prie. Quoique vous ayez résolument embrassé la vertu, je ne m'arrête pas dans ma prière, je continue toujours à prier pour vous. « Je rends grâces à Dieu, me souvenant sans cesse de vous, dans toutes mes prières, invoquant Dieu pour vous tous, avec joie. » « Sans cesse, » et non pas seulement quand je prie. « Avec joie, » n'est pas non plus un mot inutile ; car on peut accomplir ce devoir avec tristesse, comme Paul le dit lui-même ailleurs : « Du sein de la tribulation et de l'angoisse du cœur, je vous ai écrit à travers mes larmes. » II *Cor.*, II, 4.

2. « A cause de l'aumône que vous avez faite pour la prédication de l'Evangile, depuis le premier jour jusqu'à ce moment. » C'est un grand témoignage qu'il leur rend ici, un bien grand témoignage, et que semble pouvoir seuls mériter les apôtres et les évangélistes. De ce qu'on ne vous a confié qu'une cité, vous n'avez pas porté votre sollicitude sur elle seule, leur dit-il ; vous n'avez rien négligé pour avoir votre part dans mes fatigues, m'accompagnant partout, travaillant avec moi, parlant en quelque sorte par ma parole, et non dans une, deux ou trois occasions, mais toujours, depuis le moment où vous avez embrassé la foi jusqu'à cette heure, vraiment animés du zèle apostolique. Ceux de Rome s'étaient détournés de lui, comme il nous l'apprend lui-même : « Vous savez que tous ceux qui habitent l'Asie se sont éloignés de moi. » II *Tim.*, I, 15. Il venait de dire : « Démas m'a abandonné ; » *Ibid.*, 4 ; et plus loin il dit : « Dans ma première défense, personne n'est venu à mon secours. » *Ibid.*, IX, 16. Il déclare, au contraire, que les Philippiens, quoique absents, ont partagé toutes ses peines, lui expédiant des messagers l'aidant de toutes leurs ressources, n'oubliant absolument rien. Et vous agissez de la sorte, leur dit-il, non aujourd'hui seulement, mais d'une manière continuelle, par tous les moyens dont vous pouvez disposer. C'est donc participer à la prédication de l'Evangile que de secourir ainsi le prédicateur. En lui venant en aide, en lui donnant vos soins, quand il se consacre au ministère de la parole, vous allez droit aux couronnes qu'il obtient. Dans les luttes de l'amphithéâtre, ce n'est pas non plus à l'athlète seul, c'est encore à son maître, à ceux qui l'ont soigné d'une façon quelconque, que la couronne appartient. Il est juste, en effet, que l'éclat de la victoire se reflète sur ceux qui l'ont préparée par les soins prodigués au vainqueur. De même, dans la guerre, ce n'est pas le héros seul qui dresse le trophée ; tous ceux qui l'ont secondé dans son œuvre ou qui l'ont prédisposé à l'accomplir, méritent en toute justice de partager sa gloire et d'ériger aussi le trophée. Ce n'est donc pas peu de chose de servir les saints, c'est une grande chose, puisque cela nous fait participer aux récompenses qui les attendent.

Voici, par exemple, un homme qui s'est dépouillé de ses biens pour Dieu, qui s'attache à Dieu seul, qui s'élève à la vertu la plus haute, qui déploie le zèle le plus ardent dans ses paroles, et jusque dans ses pensées, dans sa vie tout entière : il est en votre pouvoir, quoique vous n'ayez pas montré la même diligence, d'obtenir une partie de la félicité qu'il mérite. Comment ? En le secourant par vos actes, en l'encourageant par vos discours, en lui procurant les choses nécessaires, en le servant par tous les moyens dont vous pouvez disposer ; car vous serez son auxiliaire, vous aurez rendu

Moyen de prendre part aux mérites des saints sur la terre.

moins abrupte le sentier qu'il gravit. Si vous admirez donc les pieux solitaires, ceux qui mènent ici-bas la vie même des anges, et ceux qui dans les églises pratiquent les mêmes vertus; si votre admiration est mêlée de tristesse, parce que vous êtes si loin de les imiter, vous pouvez encore une fois vous confondre en quelque sorte avec eux par vos soins et vos services. C'est une attention de la divine bonté, que des hommes n'ayant pas le même zèle, n'ayant pas le courage d'embrasser ce genre de vie difficile et sublime, soient conduits par un autre chemin au même degré de gloire. Et c'est là ce que Paul appelle la communion : ils communient avec nous dans les choses matérielles, nous communions avec eux dans les biens spirituels. De même que Dieu donne son royaume pour de légers sacrifices, pour des choses sans valeur; de même ses disciples donnent les biens spirituels en retour d'une offrande petite et matérielle. Disons mieux, c'est lui qui donne tout par lui-même ou par eux. Ne pouvez-vous pas jeûner, vivre dans la solitude, coucher sur la terre nue, veiller les nuits entières? encore vous est-il possible d'obtenir la récompense de tout cela, si vous prenez une voie différente, si vous prodiguez, je le répète encore, vos attentions et vos soins à celui qui supporte de tels labeurs, si vous lui rendez ainsi la peine plus légère. Il affronte les périls du combat, il reçoit les blessures : et vous, soignez-le quand il revient du champ de bataille, recevez-le dans vos bras, essuyez la sueur qui l'inonde, procurez-lui le repos dont il a besoin, ranimez et soulagez cette âme accablée de fatigue. C'est en servant les saints avec ce dévouement que nous méritons de partager leur récompense. Le Christ nous l'a dit aussi : « Faites-vous des amis avec vos iniques richesses, afin qu'ils vous reçoivent dans leurs tabernacles éternels. » *Luc.*, XVI, 9. Voilà le secret de la participation. « Du premier jour jusqu'à cette heure; » et tel est justement le motif de ma joie, « dans les dons que vous m'avez faits. » Ce n'est pas seulement à cause du passé, c'est de plus à cause de l'avenir que je suis dans l'allégresse; l'un m'est un garant de l'autre.

3. « J'ai la confiance que celui qui a commencé la bonne œuvre en vous, la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ. » Voyez comme il leur enseigne en même temps la modestie. Venant de leur rendre un magnifique témoignage, il craint qu'ils ne conçoivent quelque sentiment d'orgueil si naturel à l'homme; aussi s'empresse-t-il de leur apprendre à rapporter au Christ les œuvres passées et les œuvres futures. Comment? Au lieu de leur dire : J'ai la confiance que vous perfectionnerez ce que vous avez commencé, il leur dit : « Celui qui a commencé la bonne œuvre en vous, la perfectionnera, j'en ai l'espérance. » Il ne les tient pas cependant pour étrangers à cette bonne œuvre, lui qui vient de déclarer qu'il se réjouit de leurs dons; ce qui prouve certes qu'ils ont bien agi. Mais, sans nier leur concours, il fait remonter à Dieu le principe de tout bien; c'est de Dieu qu'il parle quand il dit : « J'ai la confiance que celui qui a commencé la bonne œuvre en vous, la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ. » Et cette confiance ne se borne pas à vous seuls, elle s'étend à ceux qui viendront de vous. Ce n'est pas un petit éloge de dire à quelqu'un que Dieu travaille en lui. S'il est vrai qu'il ne fasse pas acception de personnes, et rien n'est plus vrai, s'il regarde seulement à nos dispositions pour nous aider dans l'accomplissement des bonnes œuvres, il est évident que nous avons le pouvoir de l'attirer. C'est donc un éloge qu'il leur décerne; car enfin, si Dieu agissait d'une manière absolue, rien n'empêchait qu'il n'exerçât son action sur les Gentils : par exemple, sur tous les hommes sans en excepter aucun : il nous eût remués comme le bois et la pierre, n'attendant de nous aucun concours; si, d'une part, l'Apôtre dit : « Dieu complétera, » il constate, de l'autre, qu'il y a de leur mérite aussi, puisqu'ils ont attiré la grâce divine, afin qu'elle travaillât avec eux de manière à les élever au-dessus de la nature humaine. Un autre éloge s'y trouve encore, c'est que vos œuvres sont telles qu'elles n'appartiennent plus à l'humanité, puisqu'il y faut la divine puissance. Quoique Dieu doive les perfectionner, elles n'en exigent pas moins un grand travail; mais nous avons ainsi la confiance que nous accomplirons tout

avec certitude, ayant un semblable secours.

« Et certes, il est juste que j'aie ce sentiment de vous tous, puisque je vous porte tous dans mon cœur, dans mes chaînes, dans ma justification, dans l'affermissement de l'Evangile, vous qui participez tous à la grâce qui m'a été donnée. » Ce langage respire dès l'abord la plus tendre affection pour eux; il les porte dans son cœur, et, dans sa prison même, sous le poids des fers, il n'oublie pas ses chers Philippiens. Avouons que ce n'est pas une petite gloire de vivre dans le souvenir d'un tel saint; car son affection ne pouvait pas être un mouvement irréfléchi de l'âme, elle devait être basée sur un jugement éclairé par une infaillible sagesse. Du moment où quelqu'un est aussi vivement aimé de Paul, on ne saurait plus douter qu'il ne soit quelque chose de grand et d'admirable. « Dans ma justification, dans l'affermissement de l'Evangile. » Faut-il s'étonner qu'il les portât dans son cœur au fond de sa prison? Il déclare qu'à l'instant même où traîné devant le tribunal, il allait plaider sa cause, il les avait présents à la pensée. Voilà l'empire de l'amour spirituel : il ne cède dans aucune circonstance, il ne lâche pas une âme qu'il a saisie, il ne permet pas que les tribulations et les douleurs triomphent jamais de cette âme. De même que, dans la fournaise de Babylone, malgré l'intensité du feu, les bienheureux enfants sentaient la fraîcheur de la rosée; de même la charité, dès qu'elle s'est emparée d'une âme, la rendant agréable à Dieu, apaise aussitôt toute flamme et répand une admirable rosée. « Dans l'affermissement de l'Evangile, » a dit Paul. Donc les chaînes étaient une force pour la prédication, une apologie pour le prédicateur. Rien de plus juste; car, s'il eût refusé de les porter, il eût paru coupable d'imposture; au lieu qu'en supportant tout, et les chaînes et les tribulations, il montre qu'il n'est mû par aucune considération humaine, et qu'il souffre pour Dieu, dont il attend sa récompense. On ne trouvera jamais personne qui brave tant de dangers et la mort même, personne qui s'expose à la colère d'un tel empereur, d'un Néron, s'il n'a pas devant les yeux un autre monarque supérieur à celui-là. Voilà comment les chaînes corroboraient l'Evangile. Voilà comment aussi, par surabondance, l'Apôtre fait tourner les obstacles en moyens. Ce qu'on regardait comme faiblesse et base d'accusation, il l'appelle affermissement : c'est précisément sans cela qu'il se fût trouvé faible.

Il prouve ensuite que son affection n'est pas instinctive, et qu'elle est raisonnée. De quelle façon? « Vous m'êtes présents dans mes chaînes et dans ma défense, parce que vous participez tous à la grâce qui m'a été donnée. » Qu'est-ce à dire? est-ce donc une grâce pour l'Apôtre de subir les fers, la persécution, des maux sans nombre? N'en doutez pas; c'est Dieu qui lui parle : « Ma grâce te suffit, car ma puissance éclate pleinement dans la faiblesse. » Et Paul répond : « Je me complais dans les infirmités, dans les outrages. » II *Cor.*, XII, 9, 10. Quand je vous vois donc manifester votre vertu par les œuvres, participer d'un cœur joyeux à la même grâce, ce n'est pas sans motif que j'exprime de tels sentiments. Vous ayant vus à l'épreuve, vous connaissant éminemment, sachant votre noble conduite; quand un si grand éloignement n'a pu vous séparer de nous dans une position aussi cruelle, quand vous vous obstinez à regarder comme vôtres les peines que nous subissons pour l'Evangile, vous édifiant avec moi pendant que je soutiens la lutte, quoique je sois bien loin de vous, j'ai dû vous rendre ce témoignage. La participation qu'il leur attribue, il ne s'en exclut pas lui-même. Pourquoi? Et moi aussi, je prends part à ce que font les autres, à leur prédication, et par là-même aux biens qui doivent en être la récompense. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'ils fussent tous dans des dispositions telles que Paul ait pu les identifier en quelque sorte avec lui. Entendez de nouveau son témoignage : « Vous avez participé tous à la grâce qui m'a été donnée. » J'ai la persuasion qu'ayant ainsi commencé, vous resterez les mêmes jusqu'à la fin. Il n'est guère possible qu'un aussi splendide début s'éteigne dans le vide, et qu'il n'ait pas un grand couronnement.

Exhortation de saint Paul aux fidèles de Philippes.

4. Puisque nous pouvons participer à la grâce, aux épreuves, aux tribulations que nous n'avons pas en réalité, participons-y nous-mêmes, je

vous en supplie. Combien parmi vous, et je devrais dire tous, voudraient avoir part aux récompenses que Paul a méritées! Cela vous est facile, si vous avez la ferme volonté de seconder ceux qui continuent sa mission sur la terre, si vous combattez avec ceux qui souffrent pour le Christ. Voyez-vous péricliter l'un de vos frères, tendez-lui la main. Voyez-vous un prédicateur au fort de la lutte, placez-vous à ses côtés. Vous me direz peut-être qu'il n'est plus personne comparable à Paul. Soudain l'arrogance, soudain un impitoyable jugement. Personne n'est comparable à Paul, j'en conviens sans peine; cependant « celui qui reçoit un prophète, à ce titre de prophète, recevra la récompense que mérite cette action. » *Matth.*, x, 41. Est-ce que les Philippiens étaient admirables par cette raison précisément qu'ils avaient à faire à Paul? Non, ce n'est pas à cause de cela, c'est parce qu'ils secouraient un prédicateur de l'Evangile. Paul lui-même méritait uniquement ces hommages parce qu'il souffrait pour le Christ. Personne n'est comparable à Paul. Et que dis-je, comparable? personne qui s'en rapproche même un peu; mais la prédication est la même que de son temps. Ils n'attendirent pas qu'il fût dans les chaînes pour s'unir à lui, cette union date du principe; lui-même le dit : « Vous le savez, Philippiens, au commencement de la prédication, aucune autre Eglise ne s'est mise en rapport avec moi par un véritable don, si ce n'est vous. » *Philip.*, IV, 15. Indépendamment des persécutions, le prédicateur a bien des fatigues à souffrir, de longues veilles, le labeur de la parole et de l'enseignement, les accusations malveillantes, les traits de la haine et de l'envie. Est-ce peu de chose, dans votre sentiment, de s'exposer à mille langues, quand on pourrait ne s'occuper que de soi?

Hélas, que fais-je? je suis comme étreint par deux pensées opposées, et j'hésite. Je voudrais vous engager et vous entraîner à secourir de toutes vos forces les saints qui combattent pour Dieu; et je crains que quelqu'un ne me soupçonne de faire ce discours non pour votre bien, mais à l'intention des autres. Sachez-le, ce n'est pas pour eux, c'est pour vous que je parle; et ma parole elle-même vous en convaincra, si vous l'écoutez avec attention : le gain n'est pas le même pour eux que pour vous. Quand vous donnez, en effet, vous sacrifiez des choses que vous devez avant peu, le voulant ou ne le voulant pas, abandonner aux autres; et les biens que vous recevez sont incomparablement plus grands, et vous appartiennent. N'avez-vous pas la persuasion qu'en donnant vous recevez? Pour moi, dans le cas où vous ne le penseriez pas, je vous conseillerais même de ne pas donner, tant je suis éloigné de parler en faveur des autres. Si quelqu'un n'a pas la conviction préalable qu'il reçoit plutôt qu'il ne donne, qu'il fait un gain immense, qu'il n'accorde pas un bienfait, et que le bienfait est pour lui-même, celui-là ne doit pas donner du tout : s'il croit être généreux quand il donne, qu'il ne donne pas. Je ne suis pas tellement en sollicitude pour la nourriture des saints; à votre défaut, c'est un autre qui les nourrira. Ce que je me propose, le voici : que vous appliquiez un liniment aux blessures que le péché vous a faites; dès que vous n'agissez pas dans ce but, vous n'avez pas de remède. Ce n'est pas l'acte matériel du don qui constitue l'aumône; c'est le sentiment de zèle et de joie avec lequel on la fait, c'est la reconnaissance même pour celui qui daigne accepter. Entendez là-dessus l'Apôtre lui-même : « Non avec tristesse, ni par nécessité; Dieu aime celui qui donne d'un air content. » II *Cor.*, IX, 7. Qu'il ne donne donc pas, j'insiste, celui qui ne donne pas ainsi; car c'est alors une perte, et non une aumône. Si vous savez, au contraire, que c'est vous qui gagnez, non les autres, vous savez par là même que l'aumône vous enrichit. Eux reçoivent la nourriture corporelle, et c'est votre âme à vous qui s'ennoblit : aucun péché ne leur est remis quand ils reçoivent; de nombreuses offenses vous sont pardonnées. Prenons donc notre part de leurs luttes, afin de participer également à leurs palmes immortelles. On a vu des hommes adopter des rois, avec la persuasion qu'ils recevaient beaucoup plus qu'ils ne donnaient. Pour vous, adoptez le Christ, et vous aurez une sécurité profonde. Voulez-vous aussi donner à Paul? Mais pourquoi parler de l'Apôtre,



quand c'est le maître lui-même qui reçoit?

5. Pour mieux vous en convaincre, je le dis et le fais dans votre intérêt, sans avoir en vue de soulager les autres; si quelqu'un parmi ceux qui dirigent l'Eglise se trouve à l'abri du besoin, possède une honnête existence, serait-il saint, ne lui donnez pas; donnez de préférence à celui qui sent la privation, aurait-il une sainteté moins admirable. Pourquoi doit-il en être ainsi? Parce que le Christ lui-même l'exige, lorsqu'il dit : « Lorsque vous préparez un repas du soir ou du matin, n'invitez ni vos amis ni vos parents, invitez plutôt les infirmes, les boiteux, les aveugles, ceux qui n'ont pas de quoi vous le rendre. » *Luc.*, XIV, 12, 13. Ce n'est pas au hasard qu'on doit réunir les convives; il faut choisir ceux qui ont faim, ceux qui ont soif, ceux qui sont nus, ceux qui sont sans asile, ceux qui de la fortune sont tombés dans le dénûment. Le Sauveur ne se borne pas à dire : Vous m'avez nourri; il ajoute : Quand j'avais faim. « Vous m'avez vu souffrant la faim, dit-il, et vous m'avez nourri. » *Matth.*, XXV, 35. Double mérite. Si c'est un devoir de secourir un indigent quelconque, à plus forte raison quand cet indigent est un saint. Mais vous n'êtes pas dans l'obligation de donner à celui qui serait saint, s'il n'était pas en même temps pauvre; le don ne serait pas alors une action méritoire, puisque le Christ ne l'a pas commandé; bien plus, celui qui recevrait n'étant pas dans l'indigence prouverait par là-même qu'il n'est pas un saint. Vous le voyez donc, ce n'est pas un misérable gain qui m'inspirait ce langage, c'est le désir de vous faire du bien. Alimentez celui qui a faim, pour ne pas alimenter plus tard le feu de la géhenne. Quand cet homme absorbe une partie de ce que vous avez, il sanctifie ce qui vous reste. Souvenez-vous de cette veuve qui nourrit le prophète Elie, ou qui plutôt fut nourrie par le prophète; elle reçut beaucoup plus qu'elle ne donna.

Cela se passe encore aujourd'hui, et d'une manière bien plus avantageuse. En effet, ce n'est plus une mesure de farine, un vase d'huile; quoi donc? C'est le centuple, et de plus c'est la vie éternelle qui récompense désormais de tels actes de vertu. Soyez la personnification de la divine miséricorde, soyez un aliment spirituel, un pur levain. Cette femme était veuve, la famine sévissait; mais rien ne l'arrêta : elle avait des enfants, et ce ne fut pas même un obstacle. Elle est égalée par cette autre veuve qui mit deux oboles dans le trésor du temple. La première ne se dit pas : Quel avantage m'en reviendra-t-il? Cet homme a recours à moi; mais, s'il avait eu quelque puissance, il ne serait pas dans cet état de dénûment, il aurait éloigné cette sécheresse, il ne serait pas lui-même sujet à nos maux; peut-être a-t-il encouru la colère divine. Elle ne pensa rien de pareil. Voyez à quel point est précieuse la simplicité dans la bienfaisance et l'abstention de toute importune recherche sur la conduite de celui qu'on doit secourir. En examinant tout avec une scrupuleuse attention, elle eût perdu l'occasion d'une bonne œuvre et le mérite de la foi. Abraham de même, avec cette inquiète curiosité, n'eût pas reçu les anges sous sa tente. Il ne se peut pas, non, il ne se peut pas qu'un épilogueur de cette sorte vienne à se rencontrer avec un saint; lui plus que tout autre donnera dans les filets des imposteurs. Comment, je vais vous le dire. L'homme vraiment pieux ne cherche pas à le paraître, il ne s'impose pas un tel dehors, devrait-il s'exposer à la répulsion : l'imposteur, au contraire, ayant réduit la chose en art, se présente avec toutes les apparences d'une piété consommée; il n'est pas facile de percer le masque. De là vient qu'en secourant ceux qui semblent n'avoir pas de piété, on secourt aussi des saints véritables; tandis qu'à ne vouloir faire du bien qu'à ces derniers, on tombe souvent sur des impies. Je vous en conjure donc, soyons simples en toute chose. J'admets que nous ayons devant nous un imposteur au lieu d'un pauvre; mais il ne vous est pas ordonné de vous en assurer. Il vous est dit même : « Donnez à quiconque vous demande; » *Luc.*, VI, 30; et de plus : « Travaillez sans cesse à délivrer ceux qui sont traînés à la mort. » *Prov.*, XXIV, 11. Il est vrai que la plupart de ceux qui sont ainsi frappés l'ont mérité par leurs crimes; et cependant, « travaillez sans cesse, » vous dit-on.

La simplicité dans la bienfaisance est une précieuse vertu.



Ainsi nous deviendrons semblables à Dieu, nous étonnerons le monde et nous acquerrons les biens éternels. Puissions-nous tous les avoir en partage..., etc.

HOMÉLIE II.

« Dieu m'est témoin combien je vous chéris tous dans les entrailles de Jésus-Christ. Et je demande dans mes prières que votre charité croisse de plus en plus, et dans la science et dans le sentiment, afin que vous compreniez mieux en quoi votre bien consiste, afin que vous paraissiez purs et sans reproche au jour du Christ, pleins des fruits de la justice par Jésus-Christ, pour la louange et la gloire de Dieu. »

1. S'il invoque le témoignage de Dieu, ce n'est pas qu'on doute de sa parole; c'est un cri qui s'échappe de son cœur : il veut ainsi leur inspirer une plus ferme croyance. Comme il vient de rappeler leurs dons, afin qu'ils ne s'imaginent pas qu'il les aime pour ce motif, et non pour eux-mêmes, il complète ainsi son affirmation : « Dans les entrailles de Jésus-Christ. » Que veut-il dire? Le voici : Selon le Christ, parce que vous êtes fidèles, parce que vous aimez le Christ; je puise dans sa charité même. Il n'a pas cependant prononcé ce mot de charité; son expression est bien plus tendre, « dans les entrailles de Jésus-Christ. » Je suis devenu votre père, et c'est de l'amour du Christ qu'émane cette paternité. C'est lui qui nous donne de telles entrailles, des entrailles embrasées, comme il les accorde à ses véritables serviteurs. Voilà de quelle façon je vous aime. Il ne parle donc pas ici des entrailles matérielles, il parle de celles beaucoup plus brûlantes du Christ lui-même. « Combien je vous chéris tous. » Tous, puisque vous êtes tous dans les mêmes dispositions. Je ne saurais vous exprimer jusqu'où va cette tendresse; la parole est impuissante à rendre ce sentiment : je laisse à Dieu le pouvoir de sonder les cœurs. — Si son amour eût été faible, il n'eût pas appelé Dieu pour témoin; car cela n'est pas sans péril. « Je demande dans mes prières que votre charité devienne de plus en plus abondante. » Magnifique expression; cette vertu ne connait pas de bornes. Vous le voyez, quoique aimé déjà, l'Apôtre veut l'être encore davantage. Quand on aime comme lui, on réclame de l'objet aimé qu'il ne s'arrête pas non plus dans son affection, l'amour étant un bien sans mesure. Aussi Paul déclare-t-il que cette dette n'est jamais acquittée : « Ne devez rien à personne, si ce n'est l'amour fraternel. » *Rom.*, XIII, 8.

La mesure de la charité, c'est de n'en connaître aucune. « Que votre charité, dit-il, devienne de plus en plus abondante. » Remarquez l'ordre et la portée de chaque mot : « De plus en plus abondante dans la science et le sentiment. » Ce n'est pas sans quelque réserve, ce n'est pas au hasard qu'il admire la charité, il faut qu'elle provienne de la science. C'est comme s'il disait : Vous n'aimerez pas tous les hommes de la même manière; ce ne serait plus de la charité, ce serait de l'inintelligence. Que signifie donc ceci : « Dans la science? » Avec discernement, avec réflexion avec une gradation raisonnée. Il en est qui ne raisonnent nullement leurs affections, qui vont comme des aveugles; c'est ce qui fait que de telles amitiés n'offrent pas de consistance. « Dans la science et le sentiment, afin que vous compreniez mieux en quoi votre bien consiste. » Je ne parle pas pour moi, c'est votre cause que je plaide. Il est à craindre, en effet, que quelques-uns se laissent gâter par l'amitié des hérétiques. Paul fait entendre tout cela dans chacune de ses paroles. Observez-le bien, et vous entendrez ceci : Ce n'est pas pour moi que je parle, puisqu'il ajoute aussitôt : « Pour que vous paraissiez purs et sans reproche, » pour que vous n'admettiez aucune erreur sous le manteau de la charité. Pourquoi donc dit-il ailleurs : « Autant que possible, ayez la paix avec tous les hommes? » *Rom.*, XII, 18. Il ne prétend certes pas vous prescrire d'aimer de telle façon que l'amitié vous soit funeste; car il est écrit : « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. » *Matth.*, V, 29. Ce qu'il se propose, c'est que « vous soyez purs, » en présence de Dieu, « et sans reproche, » devant les hommes.

Beaucoup se sont perdus par les amitiés. Si vous prétendez que vous n'avez rien à craindre

pour vous-même, pensez que l'autre peut y périr. « Au jour du Christ; » pour que vous soyez alors trouvés purs, n'ayant causé la chute de personne. « Pleins des fruits de la justice par Jésus-Christ, pour la louange et la gloire de Dieu; » c'est-à-dire, joignant à la pureté de la foi la droiture de la vie. Il ne suffit pas que la vie soit droite, il faut de plus qu'elle soit féconde en fruits de justice. Il est une justice qui n'est pas selon le Christ une vertu simplement humaine; et de là ce qui suit : « Par où selon Jésus-Christ, pour la louange et la gloire de Dieu. » Vous voyez bien que je ne parle pas de ma gloire mais uniquement de celle que nous rendons à Dieu par la justice. En plus d'un endroit, il appelle justice l'aumône elle-même. Je ne veux pas, dit-il, que vos affections vous nuisent en vous fermant les yeux sur vos véritables intérêts, et qu'elles vous soient une cause de chute. Je désire sans doute l'accroissement de votre amour, mais non toutefois au point qu'il vous devienne nuisible. Je ne veux pas non plus que vous adoptiez une chose sans examen; n'acceptez même ma parole qu'après l'avoir jugée vraie. Il ne demande pas une aveugle préférence, mais bien une approbation raisonnée. Il ne va pas leur dire ouvertement : Ne vous liez pas avec un tel. Il pose un principe : Que vos affections soient de nature à procurer votre bien, toujours éclairées par le jugement. C'est une démence de ne pas travailler pour le Christ et par Dieu. Voyez-vous reparaître cette locution « par? » L'intention de l'Apôtre serait-elle de faire de Dieu un simple instrument? Arrière un tel blasphème. Ce n'est pas pour être moi-même loué, dit-il, que je parle de la sorte, c'est au contraire pour glorifier Dieu.

2. « Je veux que vous sachiez, mes frères, que l'état où je suis a servi beaucoup au progrès de l'Evangile, si bien que mes chaînes sont devenues célèbres en Jésus-Christ dans tout le prétoire, et partout ailleurs. » Il est à croire qu'en apprenant son incarcération, ils étaient dans l'angoisse, et pensaient que la prédication était arrêtée. Que fait l'Apôtre? Il détruit du premier coup cette pensée : « Mes épreuves ont servi puissamment au progrès de l'Evangile. » C'est en outre une marque d'affection de leur communiquer ainsi ce qui le concerne, supposant bien qu'ils y prennent intérêt. Que dites-vous? vous êtes dans les chaînes, vous ne pouvez vous mouvoir, et c'est par là que l'Evangile progresse? « Les chaînes que je subis pour le Christ sont devenues célèbres dans tout le prétoire. » Loin d'imposer silence aux autres prédicateurs ou de les rendre timides, cela n'a fait que leur donner plus d'assurance. Or, s'il en est ainsi de ceux qui vivent au milieu des dangers, si leur courage s'en est accru, loin d'en éprouver quelque atteinte, beaucoup plus devez-vous en être affermis. Si le captif eût fait entendre des plaintes, ou même se fût tu, ils auraient naturellement partagé ses impressions; mais, dès qu'il manifeste une plus grande confiance, parce qu'il est dans les fers, il doit les encourager, bien plus que s'il était libre. Comment, encore une fois, les fers de Paul ont-ils secondé les progrès de l'Evangile? La Providence a permis, répond-il, qu'on n'ignorât pas dans le monde que je suis enchaîné dans le Christ et pour le Christ : « On le sait dans tout le prétoire. » On désignait alors par ce nom la cour de l'empereur. Et non-seulement dans le prétoire, ajoute-t-il, mais encore dans toute la ville. « Un plus grand nombre de nos frères en Notre-Seigneur, ranimés et soutenus par mes chaînes, ont répandu plus adondamment la parole de Dieu, sans aucune crainte. » Cela montre bien qu'ils parlaient auparavant avec une noble indépendance, avec liberté; mais beaucoup plus à cette heure.

Si les autres sont plus fermes à cause de mes fers, combien ne dois-je pas l'être moi-même? C'est à moi surtout qu'il appartient de montrer plus d'assurance, puisque j'ai le bonheur de l'inspirer. « Un plus grand nombre de nos frères dans le Seigneur. » Il semblait parler avantageusement de lui-même, en disant que ses fers augmentaient le courage des disciples; aussi prévient-il toute fâcheuse impression par ce mot : « Dans le Seigneur . » Alors même qu'il est dans la nécessité de se rendre un glorieux témoignage, il n'oublie pas le devoir de la modestie. « Si bien qu'ils ont plus abondamment

répandu la parole de Dieu, sans aucune crainte. » Ils avaient donc commencé déjà, puisque maintenant ils la répandent avec plus d'abondance. « Quelques-uns, par jalousie même et par esprit de contention, mais plusieurs avec une intention pure, prêchent le Christ. » Il importe de savoir la signification de ce texte. Du moment où Paul fut retenu prisonnier, beaucoup d'infidèles, dans le but d'exciter contre lui une guerre implacable de la part de l'empereur, se mirent eux-mêmes à prêcher le Christ : l'empereur, remarquant mieux alors la diffusion de l'Evangile, devait en concevoir plus de courroux, et ce courroux ne pouvait manquer de retomber entièrement sur la tête de l'Apôtre.

Double effet que produisaient les chaînes de saint Paul.

Les chaînes de Paul produisaient donc un double effet : elles étaient pour les uns la cause d'une plus grande hardiesse; elles poussaient les autres à prêcher le Christ dans l'espoir de perdre son ministre. « Quelques-uns par jalousie, » enviant ma gloire et les premiers succès de la prédication, acharnés à ma perte, luttant contre moi, deviennent mes auxiliaires. Peut-être ne sont-ils guidés que par l'ambition, et pensent-ils s'approprier l'honneur qu'on veut me faire. « Plusieurs, avec une intention pure, » sans hypocrisie, du fond de leur âme. « Il en est réellement qui prêchent le Christ par esprit de contention, et nullement avec sincérité ; » ils n'agissent pas avec droiture, ils n'ont pas en vue la prédication même; et quoi donc? « Estimant ajouter de la sorte au poids de mes fers. » Ils pensent me susciter de plus grands dangers, tribulation sur tribulation.

O cruauté ! ô passion diabolique ! ils le voyaient enchaîné, plongé dans un cachot, et leur jalousie restait la même : ils n'avaient qu'un désir, aggraver son infortune, le livrer à de plus implacables ressentiments. Paul a raison de dire : « Estimant » ou s'imaginant; car ils ont été frustrés dans leur espoir. Ils pensaient m'accabler de tristesse, et les progrès de l'Evangile me comblaient de joie. Il en est ainsi d'une bonne œuvre qu'on ne fait pas avec une bonne intention : loin de nous donner droit à la récompense, elle nous attire le châtiment. Dès que c'était pour jeter le prédicateur du Christ dans une situation plus périlleuse, qu'ils prêchaient eux-mêmes le Christ, au lieu de pouvoir espérer une récompense, ils devaient s'attendre aux plus terribles châtiments. « Plusieurs sont mûs par la charité, n'ignorant pas que je suis placé là pour la défense de l'Evangile. » Que signifient ces derniers mots : « Pour la défense de l'Evangile. » Ils allégent le compte que je dois rendre à Dieu, ils prennent sur eux une partie de cette défense. Voici sa pensée : J'ai reçu l'ordre d'exercer le ministère de la prédication, j'en rendrai compte un jour, il faudra que je justifie ma mission ; ils me viennent en aide pour que cette justification me soit plus facile. Et dans le fait elle le sera, s'il en est beaucoup qui prêchent avec une foi sincère. « Qu'importe, pourvu que de toute façon, par hasard ou par un véritable zèle, le Christ soit annoncé ? » Quelle philosophie dans cet homme ! il ne s'arrête pas à les accuser, il se borne à rapporter le fait. Que m'importe, dit-il, que ce soit d'une façon ou d'une autre ? Qu'on saisisse une occasion ou qu'on se propose la vérité, le Christ n'en est pas moins annoncé. Ce n'est pas une loi qu'il proclame, il commence par dire ce qui a lieu. Du reste, eût-il même entendu porter une loi, il n'aurait pas pour cela ouvert la porte aux hérésies.

3. Examinons cette question, si vous le voulez bien, et nous verrons qu'en ordonnant même de prêcher comme prêchaient ceux dont il parle, il n'aurait pas non plus autorisé l'erreur. Comment? C'est que ces hommes enseignaient la saine doctrine ; ce qu'il y avait de vicieux dans leur but et leur intention ne faisait pas que la prédication fût altérée. C'était une absolue nécessité pour eux de prêcher de la sorte. Pourquoi ? Parce que, s'ils avaient prêché d'une autre manière que Paul, s'ils n'avaient pas enseigné la même doctrine, ils n'auraient pas évidemment excité contre lui la colère de l'empereur. C'est en étendant l'œuvre de la vraie prédication apostolique, en augmentant le nombre des chrétiens, à son exemple, qu'ils pouvaient irriter l'empereur, par cet étalage des progrès de la religion nouvelle. Un esprit sans portée ne manquera pas de critiquer ce passage, et

dira : S'ils avaient réellement voulu nuire à l'Apôtre, ces hommes auraient dû prendre un chemin tout opposé, et disperser les fidèles qui existaient déjà, bien loin d'en gagner d'autres. Que répondre ? Qu'ils n'avaient en vue qu'une chose, resserrer de plus en plus le cercle menaçant au milieu duquel Paul était placé, ne pas permettre qu'il échappât ; ils regardaient cela comme un moyen tout autrement efficace de le blesser au cœur et d'éteindre la prédication. En agissant d'une manière différente, ils eussent laissé tomber la rage du tyran, secondé la délivrance de l'Apôtre, et rendu possible dès lors la continuation de son ministère ; tandis qu'ils comptaient tout anéantir en le faisant périr lui-même. Le grand nombre ne le comprenait pas; c'était la pensée de quelques natures profondément méchantes et perverses. « Je m'en réjouis, poursuit-il, et je m'en réjouirai sans cesse. » De quoi se réjouira-t-il ? De les voir s'obstiner dans leurs manœuvres. Ils me viennent en aide sans le vouloir; ils seront punis de la peine même qu'ils se donnent, et, sans l'avoir partagée, j'en aurai la récompense.

Que peut-on concevoir de plus scélérat que cette ruse du diable, de faire que des hommes se chargent du travail de la prédication, et ne travaillent que pour s'attirer un supplice ? Voyez-vous de quels maux il accable de toute part ceux qui le suivent ? il les mène au châtiment, il les entraîne à leur perte, en leur imposant les fatigues d'un ministère sacré. Quel est l'adversaire, quel est l'implacable ennemi qui saurait disposer de cette sorte tous les moyens de salut ? N'est-il pas visible que celui-là ne peut rien qui lutte contre la vérité, qu'il se blesse lui-même comme l'animal regimbant contre l'éperon ? « Je sais que cela tournera à mon salut avec le secours de vos prières et l'assistance de l'Esprit de Jésus-Christ. » Rien de plus pervers que le démon : c'est ainsi qu'il écrase d'inutiles labeurs tous ceux qui le reconnaissent pour maître : non content de leur en ravir le prix, il les conduit à d'éternels supplices. Ce n'est pas la prédication seulement, ce sont les jeûnes et la virginité qu'il leur impose dans les mêmes conditions, si bien qu'ils n'en aient jamais la récompense, et qu'il en résulte pour eux les plus grands maux. Voilà les personnes dont l'Apôtre parle ailleurs : « Leur conscience est cautérisée. » I *Tim.*, IV, 2. Je vous en conjure donc, rendons en toute chose grâces à Dieu, qui diminue nos fatigues, tout en augmentant notre récompense. Les récompenses qu'on acquiert parmi nous en vivant chastement dans le mariage, on ne les mérite pas même chez eux en se vouant à la virginité, ou, pour mieux dire, leur virginité n'aura pas un meilleur sort que la fornication elle-même. Pourquoi ? Parce qu'ils ne font rien avec une intention droite, et qu'ils calomnient les créatures de Dieu, ainsi que son infinie sagesse.

Ne point se laisser aller à la torpeur.

Ne nous laissons pas aller cependant à la torpeur. Sans doute les combats que Dieu nous demande sont mitigés par sa bonté, n'exigent pas des efforts trop pénibles ; mais ils ne sont pas à dédaigner. Si les hérétiques s'épuisent dans des labeurs insensés, mériterions-nous bien quelque indulgence en refusant d'en supporter de moins lourds et qui seront incomparablement mieux récompensés ? Que voyez-vous de si pénibles dans les préceptes du Christ ? N'avez-vous pas le courage de rester vierge, il vous est permis de vous marier. Ne pouvez-vous vous priver de toute fortune, il vous est permis de la garder, pourvu que vous en fassiez part aux pauvres : « Que votre abondance supplée, dit l'Apôtre, à leur dénûment. » II *Cor.*, VIII, 14. Peut-être voyez-vous quelque peine à mépriser les biens d'ici-bas, à dominer les convoitises corporelles ; mais les autres devoirs n'exigent aucune dépense, aucun effort. Quel effort devez-vous faire, dites-moi, pour ne commettre ni médisance ni calomnie ? quel effort pour n'être pas jaloux de la prospérité des autres ? quel effort pour échapper à l'amour de la vaine gloire ? Souffrir les tourments sans se laisser abattre, c'est de l'énergie ; de l'énergie encore, de supporter la pauvreté, sans sortir des bornes de la sagesse ; de l'énergie de lutter avec la même constance contre la faim et la soif. Quand vous n'avez à subir rien de semblable, quand vous pouvez jouir de vos biens, de la manière que la religion le permet, quelle violence êtes-vous

obligé de vous faire pour ne pas porter envie? L'envie n'a pas d'autre raison d'être qu'un attachement excessif aux choses présentes ; disons mieux, de là viennent tous les maux. Si vous teniez pour néant les richesses et la gloire de ce monde, vous ne porteriez jamais envie à ceux qui les possèdent.

4. Mais, comme vous ne soupirez qu'après ces vanités, comme vous n'admirez pas autre chose, vous êtes obsédé par la jalousie, subjugué par la vaine gloire. Tout vient de votre exclusive admiration pour les biens terrestres. Cet homme vous paraît donc bien digne d'envie, parce qu'il est riche? Il est plutôt digne de compassion et de larmes. Mon observation vous fait sourire, et vous répondez aussitôt : C'est moi qui suis digne de larmes et non lui. Vous l'êtes vous aussi sans doute; mais ce n'est pas à cause de votre pauvreté, c'est parce que vous vous croyez misérable. Il est des hommes qui n'ont aucun mal à souffrir, et dont l'esprit est malade : nous les plaignons, pour cette raison même qu'ils se regardent comme malheureux, quoiqu'ils n'aient aucun motif de l'être. Dites-moi, si quelqu'un n'ayant nullement la fièvre tombe dans un complet abattement et s'obstine à rester couché, garde le lit sans être malade, ne mérite-t-il pas notre pitié beaucoup plus que ceux qui ont réellement la fièvre ; et cela, parce qu'il croit l'avoir, ne l'ayant pas? Voilà comment vous êtes vous-même digne de larmes, votre imagination vous rendant malheureux; mais ce n'est pas certes à cause de votre pauvreté, qui devrait plutôt vous donner un bonheur sans nuage. Qu'enviez-vous chez le riche? Ces nombreux soucis dont il est chargé, ou la cruelle servitude à laquelle il est soumis? Serait-ce parce qu'il est là comme un chien, entouré de ses richesses qui pèsent sur lui ainsi que d'innombrables chaînes ? La nuit arrive, elle a remplacé le jour, et ce temps du repos est pour lui le temps du trouble, des ennuis, des préoccupations et des tristesses. Un bruit se fait, et le voilà qui se précipite. Quelqu'un a-t-il été volé, lui qui n'a rien perdu s'en montre beaucoup plus préoccupé que la victime elle-même. Celle-ci, quoique ayant senti le coup au moment, ne garde pas toujours ce souci; lui rumine ce malheur sans relâche. La nuit est un port qui nous dérobe aux douloureuses agitations de la vie, un soulagement à nos infortunes, un remède à nos plaies.

Un homme dans le chagrin refuse souvent d'écouter ses amis, ses proches, les personnes de sa maison, un père, une mère, et repousse leurs consolations, va même quelquefois jusqu'à s'irriter de leurs discours; car la douleur se déchaîne sur une âme avec la fureur de la tempête; mais, le sommeil venant lui commander le repos, il n'a pas même la force de lever les yeux. Ainsi, avons-nous subi de longues fatigues sous les brûlants rayons du soleil, quand notre corps est en feu, nous cherchons un asile qui nous promette un soulagement, et par le léger murmure des eaux et par la fraîcheur de l'air; la nuit pareillement offre un délassement à notre âme, en nous plongeant dans le sommeil : ou plutôt ce n'est ni la nuit ni le sommeil, c'est Dieu lui-même qui nous accorde ce bienfait, sachant quelle est notre misère. Mais nous sommes impitoyables envers nous-mêmes, et, comme si nous étions nos propres ennemis, nous avons inventé des tortures qui triomphent de ce repos dont la nature nous fait une nécessité; et ce sont les veilles de la richesse. « Les sollicitudes des richesses, est-il écrit, enlèvent le sommeil. » *Eccli.*, XXXI, 1. Et remarquez ici la prévoyante bonté de Dieu : il n'a pas voulu laisser à notre libre arbitre, à notre discernement, l'usage que nous devons faire du sommeil; il nous a comme enchaînés à ce besoin, et nous ne pouvons nous soustraire à la nécessité du bienfait : le sommeil nous est imposé par la nature. Et comme si nous avions une haine implacable contre nous-mêmes, agissant comme envers des ennemis mortels, nous avons inventé quelque chose de plus impérieux que ce besoin de la nature, la tyrannie des biens matériels. Le jour a-t-il paru, cet homme redoute alors les sycophantes, comme il tremble la nuit à la pensée des voleurs. La mort approche-t-elle, il est moins tourmenté par la mort elle-même que par le regret de laisser son bien aux autres. A-t-il un petit

enfant? ses angoisses augmentent avec sa cupidité; c'est alors surtout qu'il s'estime pauvre. N'en a-t-il pas? le chagrin le dévore.

Et c'est celui-là que vous croyez heureux, quand il ne peut d'aucune part goûter un plaisir quelconque? Vous portez envie à ce navigateur ballotté par la tempête, vous qui reposez tranquille dans le port de la pauvreté? Voilà certes une autre infirmité de la nature humaine, de ne savoir pas porter généreusement son bonheur, d'insulter même à ce qui nous le procure. Tel est le sort des riches d'ici-bas; ce qu'il en est ensuite, vous l'apprenez de la bouche même du mauvais riche, du possesseur de tant de biens, comme vous dites, car ce n'est pas moi qui le dis, regardant tous ces biens comme des choses indifférentes. Ecoutez celui qui possédait d'innombrables richesses, et voyez dans quelle genre de dénûment il était tombé : « Père Abraham, s'écrie-t-il, envoyez Lazare, pour qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt, et qu'il me rafraîchisse la langue, car je suis cruellement tourmenté dans ces flammes. » *Luc.*, XVI, 24. Supposez que ce riche n'eût rien souffert de ce que nous avons dit, qu'il eût passé dans le calme et sans aucun souci sa vie tout entière, je veux dire ce rapide instant que nous appelons la vie; et c'est l'Ecriture elle-même qui nous montre la vie comme un instant, en la comparant aux siècles éternels; supposez que tout lui eût réussi selon ses désirs; ses paroles, ou plutôt les faits vous disent assez à quel point il est misérable. Le vin ruisselait dans tes repas; et maintenant tu n'as pas même une goutte d'eau quand la soif te consume. Quel mépris n'avais-tu pas pour ce pauvre couvert d'ulcères? et tu demandes aujourd'hui de le voir, sans qu'on te l'accorde. Il gisait sous le portique de ton palais; il est désormais dans le sein d'Abraham. Tu t'abritais sous de magnifiques lambris; et te voilà dans les feux de la géhenne.

5. Que les riches écoutent; les riches, non, les hommes impitoyables : celui-là n'était pas puni pour avoir été riche, il l'était pour avoir été sans pitié. Il est permis de posséder les biens de la terre, à la condition qu'on sera miséricordieux. Voilà pourquoi ce riche ne vit personne autre que ce mendiant; et cela lui montrait combien ses châtiments étaient justes, en lui rappelant les actes de sa vie. N'eût-il pas pu voir bien d'autres pauvres ayant pratiqué la vertu? Mais non, c'est celui précisément qui mendiait à sa porte, qui se présente encore à lui, l'instruisant et nous instruisant nous-mêmes à ne pas mettre notre confiance dans les biens d'ici-bas, si nous voulons posséder le plus grand des biens. La pauvreté n'empêcha pas l'un de parvenir au royaume, et la richesse ne servit de rien à l'autre pour éviter l'enfer. Jusques à quand des pauvres, jusques à quand des mendiants? Le vrai pauvre, ce n'est pas celui qui n'a rien, c'est celui qui désire beaucoup : le vrai riche, ce n'est pas celui qui possède beaucoup, c'est celui qui ne désire rien. Quel serait l'avantage de posséder le monde entier, si l'on doit vivre dans la tristesse, bien plus que le dernier des indigents? La volonté seule fait la richesse ou la pauvreté, et ce n'est pas l'abondance ou la privation de choses matérielles. Pauvre, voulez-vous vous enrichir? Cela vous est possible à le bien vouloir, et nul ne vous en empêche. Méprisez toutes les possessions de ce monde, regardez-les comme néant, ce qu'elles sont en réalité : repoussez le désir des richesses, et vous voilà riche. Le riche est celui qui ne veut pas s'enrichir, le pauvre est celui qui ne veut pas l'être. Quand on languit sans avoir de maladie, on est plus réellement malade que lorsqu'on porte son mal comme la santé : ici de même, le pauvre est celui qui ne sait pas souffrir la pauvreté, ou mieux celui qui dans la richesse se regarde comme le plus pauvre des pauvres, et non l'homme courageux à qui la pauvreté n'est pas un fardeau et la vie est plus heureuse que celle des riches. A proprement parler, ce dernier est le plus riche des hommes. Dites-moi, pourquoi craignez-vous la pauvreté? pourquoi tremblez-vous? n'est-ce pas à cause de la faim, du froid et des autres choses semblables? Mais on ne tombe pas, non, on ne tombe pas à ce degré d'indigence.

« Reportez vos regards sur les générations anciennes, et voyez : quel est celui qui, ayant

mis sa confiance en Dieu, s'est trouvé délaissé? quel est celui qui a été frustré dans son espérance? » *Eccli.*, II, 11. « Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'entassent dans des greniers, et votre Père céleste a soin de leur nourriture. » *Matth.*, VI, 26. On ne citerait pas quelqu'un qui soit immédiatement mort de faim ou de froid. Pourquoi donc craignez-vous tant l'indigence? Vous n'avez rien à répondre. Vos craintes sont superflues, du moment où vous avez le nécessaire. Regrettez-vous de n'avoir pas une longue suite de serviteurs? C'est être affranchi d'autant de maîtres, c'est un bonheur assuré; vous êtes à l'abri de nombreuses sollicitudes. Regrettez-vous que votre maison soit vide de vases précieux, de lits splendides, de meubles incrustés d'argent? Qu'a de plus que vous en fait de vrai bonheur, celui qui les possède? Rien; car la matière est indifférente à l'usage que nous en faisons. Voudriez-vous être pour beaucoup de vos semblables un objet de terreur? A Dieu ne plaise; et quel plaisir peut-on goûter à faire trembler les autres? Peut-être est-ce vous qui les craignez? Il vous est bien permis de ne pas les craindre. « Voulez-vous ne pas redouter le pouvoir, faites le bien, et vous n'en aurez que des éloges. » *Rom.*, XIII, 3. Vous me direz: Aisément on nous méprise, on nous accable de maux? Mais c'est le vice qui vous expose à ces choses, et non la pauvreté. Pendant que beaucoup de pauvres passent toute leur vie sans inquiétude, on voit les puissants, les riches, ceux qui commandent, vivre et mourir plus malheureux que les hommes de rapine, les brigands, les spoliateurs de tombeaux. Ils souffrent de la richesse comme vous pensez souffrir de la pauvreté. Ceux qui sont décidés à mal faire croient vous nuire par le mépris; mais ils nuisent réellement aux riches par un sentiment de jalousie et de haine. Or, il n'est pas de passion malfaisante comme la jalousie, il n'est pas de plus violente impulsion vers le mal. L'envieux met toute sa force d'âme et tous ses moyens extérieurs dans ce qu'il fait; tandis que celui dont le mépris seul est le mobile a souvent pitié de celui qu'il méprise; et cela même est une sauvegarde pour ce dernier, qui se trouve ainsi garanti par sa pauvreté, par son impuissance. De là vient que nous disons à l'oppresseur du pauvre: Vous aurez fait certes un grand exploit, quand vous aurez écrasé cet homme, quand un pauvre sera mort sous vos coups! Quelle magnifique récompense vous allez avoir! Et nous apaisons ainsi sa colère. Pour l'envie, elle s'attaque au riche de manière à ne plus lâcher sa proie, jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite et qu'elle ait versé tout son venin.

Vous le voyez, le bien ne consiste ni dans la richesse ni dans la pauvreté, il ne dépend que des dispositions de notre âme: c'est là que nous devons faire régner l'ordre et la philosophie. Est-elle bien disposée, ni la richesse ne peut nous exclure du royaume, ni la pauvreté nous amoindrir; nous supporterons la pauvreté avec courage, et nous n'aurons rien à perdre des biens à venir, rien même des biens présents. Après avoir eu le bonheur sur la terre, nous l'aurons pour toujours dans les cieux. Puisse-t-il en être ainsi de nous tous, par la grâce..., etc.

HOMÉLIE III.

« Je m'en réjouis, et je ne cesserai de m'en réjouir; car je sais que tout contribuera à mon salut par le secours de vos prières et par l'assistance de l'Esprit de Jésus-Christ, selon mon espoir et mon attente; je suis sûr que je ne serai pas confondu, et qu'en parlant avec une pleine liberté, comme toujours, je glorifierai de nouveau le Christ dans mon corps, soit que je vive, soit que je meure. »

1. Une âme grande et pleine de philosophie ne saurait recevoir aucune atteinte des calamités du temps présent: ni les haines, ni les accusations, ni les embûches, ni les dangers ne peuvent lui nuire. Elle s'est comme réfugiée sur une haute cime, inaccessible à tout ce qui s'agite ici-bas et qu'on pourrait lui jeter des humbles régions de la terre. Telle était l'âme de Paul, placée au-dessus des hauteurs les plus sublimes, occupant le siége même de la philosophie spirituelle, de la vraie philosophie, car l'autre ne consiste qu'en paroles et n'est qu'un jeu d'enfant. Ce bienheureux avait contre lui l'empereur lui-

même, et de plus tant d'autres ennemis qui le tourmentaient de mille manières, qui le poursuivaient des plus noires calomnies. Que dit-il néanmoins? Non-seulement je n'en éprouve aucune peine, je n'en suis pas abattu; mais encore « je m'en réjouis, et je ne cesserai de m'en réjouir; » ce n'est pas une joie de circonstance, elle durera toujours. Je sais que cela servira à mon salut éternel. Et comment n'en serait-il pas ainsi, quand les inimitiés et les jalousies dont je suis l'objet aident au succès de la prédication? « Avec le secours de vos prières et l'assistance de l'Esprit de Jésus-Christ, selon mon espoir et mon attente. » Voyez l'humilité de ce bienheureux : il soutenait des luttes continuelles, il avait accompli mille actions d'éclat, il était sur le point de saisir la couronne, il était Paul; que peut-on dire de plus? et cependant il écrivait aux Philippiens : « Avec le secours de vos prières, je puis obtenir le salut. » Le salut, il l'avait mérité par des œuvres sans nombre. « Et l'assistance de l'Esprit de Jésus-Christ. » Que veut-il dire par cette assistance? Si la grâce m'est accordée, répond-il, par l'effet de vos prières; si je suis secouru, si je reçois l'Esprit avec plus d'abondance. On peut entendre aussi par le salut l'éloignement des dangers actuels : si je puis m'y soustraire comme je me suis soustrait aux premiers. Il avait dit de ceux-ci : « Dans ma première défense, personne n'est venu à mon secours; que cela ne leur soit pas imputé; mais le Seigneur m'a donné son assistance et m'a fortifié. » II *Tim.*, IV, 16, 17. Ce qu'il dit maintenant renferme une prophétie : « Avec le secours de vos prières et l'assistance de l'Esprit de Jésus-Christ, selon mon espoir et mon attente. » C'est ainsi que j'espère.

Il ne faut pas que nous nous en remettions entièrement à l'efficacité des prières qu'on fait pour nous, sans rien faire nous-mêmes : aussi dit-il ce qu'il apportera de son côté, l'espérance, cette source de tous les biens. Le prophète disait dans le même sens : « Que votre miséricorde, Seigneur, nous advienne, comme nous avons espéré en vous. » *Ps.* XXXII, 22. Nous avons entendu la parole d'un autre : « Reportez vos regards sur les générations anciennes, et voyez si quelqu'un ayant espéré en Dieu, s'est trouvé confondu. » *Eccl.*, II, 11. Notre bienheureux a dit aussi : « L'espérance ne confond pas. » *Rom.*, V, 5. « Selon mon espoir et mon attente; car je suis sûr de n'être jamais confondu. » Voilà l'espérance de Paul, de ne jamais éprouver aucune confusion. Comprenez-vous ce que c'est que d'espérer en Dieu? Quoi qu'il arrive, dit-il, je ne serai pas confondu; ce qui revient à dire : Mes ennemis ne prévaudront pas. « Parlant en toute assurance, comme toujours, je glorifierai de nouveau le Christ dans mon corps. » Eux espéraient l'envelopper de leurs ruses, le prendre comme dans un filet, et, par la chute de Paul, éteindre le flambeau de la prédication, en triomphant eux-mêmes. Il déclare que cela n'aura pas lieu. Je ne mourrai pas encore. « Comme toujours, je glorifierai de nouveau le Christ dans mon corps. » Que voulez-vous dire? Je suis tombé souvent au milieu de périls où tout le monde désespérait de moi, et j'en désespérais moi-même car « nous avons entendu au dedans de nous une réponse de mort; » II *Cor.*, I, 9; et voilà que Dieu nous a délivrés de tous ces périls. C'est ainsi qu'il sera de nouveau glorifié dans mon corps. Que personne ne pense et ne dise : Et, si vous souffrez la mort, ne sera-t-il pas glorifié? Sans doute, je le sais, répond l'Apôtre; aussi n'ai-je pas dit qu'il fut glorifié par la vie seule, et n'ai-je pas exclus la mort. Pour le moment je parle de la vie; car ils ne me feront pas mourir, et, s'il le faut, le Christ n'en sera pas moins glorifié. Je m'explique : il le sera par ma vie, parce qu'il m'aura délivré; il le sera par ma mort, parce que je l'aurai soufferte plutôt que de le renier. Lui-même m'inspire cette résolution, il m'a rendu plus fort que la mort : d'une part, il me soustrait au danger; de l'autre, il ne permet pas que je tremble devant la tyrannie de la mort. Voilà comment la vie et la mort serviront à sa gloire.

2. S'il parle ainsi, ce n'est pas qu'il soit sur le point de mourir, c'est pour que ses disciples n'éprouvent pas un sentiment trop humain quand il souffrira la mort. Il éloigne d'eux la pensée que sa mort soit imminente, ce qui les aurait profondément affligés; et dans ce but il

Admirable langage de saint Paul.



les console, comme s'il leur disait d'une manière formelle : Mon langage n'est pas celui d'un homme qui va mourir. C'est encore pour cela qu'il ajoute : « J'ai l'espoir et même la certitude que je resterai, que je resterai pour vous tous. » En déclarant qu'en aucun cas il ne sera confondu, il veut dire que la mort sera pour lui le plus grand bien, loin de le couvrir de honte. Pourquoi ? Je ne suis nullement immortel; mais j'aurai plus de gloire que si je l'étais; il est beau de braver la mort quand on est mortel, et ce n'est rien quand on ne l'est pas. Devrais-je donc mourir sur l'heure, qu'il n'en résulterait aucun déshonneur pour moi; mais je ne dois pas mourir. — Admirable langage, seule une âme chrétienne peut le tenir. — « En toute assurance. » Non, je ne serai pas confondu. Si la crainte de la mort m'avait enlevé cette assurance, c'est alors qu'il serait honteux de mourir; maintenant que ses menaces ne me causent aucune crainte, elle ne peut pas m'infliger un déshonneur. Soit donc que je vive, je ne serai pas humilié par la vie, puisque je prêche l'Evangile; soit que je meure, je ne serai pas humilié par la mort, n'ayant d'elle aucune peur et montrant toujours la même assurance. Si j'ai rappelé mes fers, ne regardez pas cela comme une honte; ils sont pour moi la source des biens les plus précieux, et d'un surcroît de confiance pour les autres. Ce n'est pas d'être enchaîné pour le Christ, c'est de trahir en quoi que ce soit les intérêts du Christ pour éviter les chaînes, qui doit nous faire rougir. Cela n'étant pas, les chaînes augmentent la confiance. Parce que j'ai souvent évité les piéges qu'on me tendait, ce dont je me glorifie devant les infidèles, si pareille chose n'arrive pas maintenant, ne pensez pas que ce soit une honte; ceci ne doit pas nous donner moins de confiance que cela.

Voyez comment il expose cette question en se mettant lui-même en scène. C'est ce qu'il a fait plus d'une fois ailleurs; ainsi, dans sa lettre aux Romains : « Je ne rougis pas de l'Evangile; » *Rom.*, I, 16; et dans la première aux Corinthiens : « J'ai pesonnifié ces choses en moi-même et dans Apollo. » I *Cor.*, IV, 6. « Soit que je vive, soit que je meure. » Ce n'est pas un doute qu'il entend exprimer; il sait qu'il ne mourra pas dans cette circonstance, et que ce sera plus tard. Il y prépare cependant leur âme. « Le Christ est ma vie, mourir m'est un gain. » En mourant même, je ne mourrai pas, semble-t-il dire, ayant en moi la vie. Ils m'infligeraient une mort réelle, s'ils pouvaient par la terreur arracher la foi de mon âme; mais, tant que je posséderai le Christ, la mort fondrait-elle sur moi, je vivrai. Dans la vie présente même, vivre, pour moi c'est le Christ; la vie temporelle n'est rien à mes yeux. « En vivant dans la chair, je vis dans la foi. » *Galat.*, II, 20. C'est ce que je dis encore : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. » Voilà ce qu'un chrétien doit être. Je ne vis pas de ce qu'on appelle communément la vie. — Comment ne vivez-vous pas, ô bienheureux Apôtre? Le soleil ne vous éclaire-t-il pas de sa lumière? ne respirez-vous pas le même air que nous tous et ne prenez-vous pas la même nourriture ? Ne foulez-vous pas la terre que nous foulons? n'avez-vous pas besoin comme nous de sommeil, de vêtement, de chaussure? Comment dites-vous : « Je ne vis pas? » que signifie cette fière parole? qui la comprendrait? — Ce n'est pas ici de l'ostentation; on pourrait le croire, si les faits même ne le confirmaient; mais, devant le témoignage des faits, cette accusation n'est pas possible.

Apprenons donc comment il ne vit pas, et nous saurons de même comment il a pu dire ailleurs : « Je suis crucifié au monde, et le monde est crucifié pour moi. » *Gal.*, VI, 14. Ecoutez dans quel sens il a dit : « Je ne vis plus; » puis encore : « Le Christ est ma vie. » Le nom de vie, mes bien-aimés, a des significations multiples, comme celui de mort. Il est une vie corporelle, il en est une dans le péché; car Paul a dit dans une autre circonstance : « Si nous sommes morts aux péchés, comment vivrons-nous encore dans le péché même? » *Rom.*, VI, 2. Il est donc une vie de péché. Redoublez d'attention, je vous en conjure, pour que nous ne travaillions pas en vain. Il est une vie qui n'a pas de terme, qui s'affranchit de la mort; après celle-là vient

la vie céleste. « Notre conversation, dit Paul, est dans les cieux. » *Philip.*, III, 20. Il est une vie corporelle dont lui-même a dit : « Par lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. » *Act.*, XVII, 28. Il reconnait donc la vie matérielle, il ne nie pas celle du péché, dont vivent la plupart des hommes. Rien de plus vrai. Et comment vit celui qui ne s'attache pas à la vie présente? comment vit ici-bas celui qui n'aspire qu'à la vie future? comment vit celui qui méprise la mort? comment vit enfin celui qui ne désire aucune des choses de la terre? Représentez-vous un homme d'une nature de diamant; on a beau le frapper, il ne ressent aucune atteinte : tel était Paul. « Je vis, a-t-il pu dire, mais ce n'est plus moi, » ce n'est plus le vieil homme. Il a dit aussi : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » *Rom.*, VII, 24. Vit-il donc en ce monde celui qui tient pour néant la nourriture, le vêtement, tous les biens de la vie présente? On ne peut pas réellement dire de celui-là qu'il vive de vie naturelle, quand il fait si bon marché de tout ce qui la constitue. Nous qui y concentrons toutes nos sollicitudes, nous vivons de cette vie; mais lui, non, puisqu'il n'en tient aucun compte. Comment donc vivait Paul? Nous disons bien nous-mêmes : Tel homme ne m'est rien, ne faisant rien qui me concerne; et nous disons également : Il n'existe pas pour moi. Que l'Apôtre ne rejette pas la vie matérielle, il le déclare ailleurs : « Si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est lui-même livré pour moi. » *Galat.*, II, 20. Je vis d'une vie nouvelle bien différente de celle-ci.

3. Toutes ces choses, il les a dites pour la consolation des Philippiens. N'allez pas croire, leur signifie-t-il, que je doive être dépouillé de la vie présente; car, même en la possédant, je ne vis pas de cette vie, je vis de celle que le Christ demande. Dites-moi, celui qui méprise les richesses, la nourriture même, celui qui brave la faim et la soif, les dangers de toute sorte, qui ne se préoccupe ni de la santé ni de la vie, vit-il en réalité de cette vie terrestre? Qu'est-elle pour un homme qui désire la donner, quand ce sera nécessaire, et qui ne la défend pas? Absolument rien. Mais il faut que, par un exemple je rende cette vérité plus évidente. Supposez un homme ayant de vastes possessions, des serviteurs en grand nombre, des monceaux d'or, et qui n'en fait aucun usage; est-ce qu'il est vraiment riche de pareilles richesses? Nullement. Supposez en outre qu'il voit ses enfants dissiper ses biens dans un tourbillon de désordres, sans en avoir le moindre souci; ajoutez qu'il se laisse frapper sans se plaindre : dirons-nous de lui qu'il est au sein de l'opulence? Assurément non, quoi qu'il en soit de sa fortune. Voilà l'image de Paul. « Le Christ est ma vie, » nous dit-il; si vous voulez connaître l'essence de cette vie, ne la cherchez pas ailleurs. « Et la mort m'est un gain. » Pourquoi? Parce que alors je le verrai à découvert, je lui serai plus uni. Mourir, c'est donc éminemment vivre. Ceux qui me tueront ne me causeront aucun préjudice; ils m'enverront à ma véritable vie, en me délivrant de celle qui ne me sert de rien. — Quoi donc? tant que vous êtes sur la terre, n'appartenez-vous pas au Christ? — Sans réserve. « Si la prolongation de ma vie dans ce corps mortel me promet le fruit des bonnes œuvres, je ne sais que choisir. » De peur qu'on ne lui demande pourquoi le Christ le laisse sur la terre, du moment où la vie n'est pas là, il parle « du fruit des bonnes œuvres. » Nous pouvons donc user avantageusement de la vie présente pourvu que nous ne vivions pas comme la foule. Il le dit pour que vous ne l'accusiez pas de blasphème contre la vie, pour que vous ne puissiez pas dire : Si nous ne gagnons rien à vivre ici-bas, pour quelle raison ne nous donnons-nous pas la mort? Gardez-vous d'une telle supposition, nous dit-il; il nous est donné de faire un gain réel en ce monde, mais en vivant d'une vie tout autre que celle-ci.

Avantages de la mort.

Quelqu'un insistera peut-être : Est-ce que cela vous est avantageux? N'en doutez pas, répond-il. Où sont maintenant les hérétiques? Vous le voyez, vivre dans ce corps mortel, c'est ce qu'il appelle le fruit des bonnes œuvres. Comment ce fruit nous est-il parvenu? — « En vi-



vant dans la chair, je vis aussi dans la foi. »De là les fruits des bonnes œuvres. « Je ne sais que choisir. » Quelle philosophie dans ce langage! Comme il repousse le désir immodéré de la vie présente, sans toutefois réprouver cette vie! « La mort n'est qu'un gain, » il condamne la cupidité; en ajoutant ensuite : « Vivre dans ce corps mortel, c'est le fruit des bonnes œuvres, » il enseigne la nécessité de cette vie temporelle. Comment? Si nous en usons comme il le faut, si nous portons du fruit; car, dès qu'elle est infructueuse, ce n'est pas même une vie. Les arbres qui ne portent pas de fruit, nous les traitons comme des arbres morts, nous les jetons au feu. La vie doit être mise au nombre des choses indifférentes par elles-mêmes : il dépend de nous de faire qu'elle soit un bien ou qu'elle soit un mal. Ne détestons pas la vie, puisqu'il nous est permis de vivre pour le bien; nous ne devons pas même la condamner, alors que nous en faisons un mauvais usage. Pour quelle raison? Parce qu'elle n'en est nullement la cause, et que nous devons en accuser uniquement la dépravation de notre volonté. Dieu vous a donné de vivre, afin que vous viviez pour lui : et vous, en vivant dans le péché par votre volonté perverse, vous assumez la responsabilité de tout le mal. — Que dites-vous, ô Paul? expliquez-moi ce mystère, vous ne savez que choisir? — C'est une grande chose qu'il nous révèle; il était maître de quitter le monde; quand nous avons le choix, nous sommes maîtres. « Je ne sais que choisir, » a-t-il dit. — C'est donc une décision qui dépendra de vous? — Oui certes, si je voulais seulement demander cette grâce à Dieu.

« Je me sens pressé des deux côtés, ayant le désir... » Remarquez la tendre affection de ce bienheureux Paul : il les console en leur montrant qu'il est libre de choisir, que la méchanceté des hommes ne dispose pas de lui, qu'il est dans les mains de la Providence. Pourquoi donc, leur dit-il, la mort vous accable-t-elle de tristesse? mieux vaudrait qu'elle fût arrivée déjà. « Etre délivré de ces chaînes, pour aller avec le Christ me serait bien plus avantageux; mais il est plus nécessaire pour vous que je reste dans la chair. » Ainsi les disposait-il à recevoir avec courage la nouvelle de sa mort, ainsi les formait-il à la divine philosophie. Le bien, c'est d'être délivré, d'aller avec le Christ; car la mort par elle-même est également au nombre des choses indifférentes. Ce n'est pas la mort qui est un mal, le mal est dans les supplices qui la suivent : la mort n'est pas non plus un bien, le bien consiste à s'en aller avec le Christ. En réalité, les biens et les maux n'existent qu'après la mort. Ne pleurons donc pas indistinctement sur tous ceux qui meurent, ne nous réjouissons pas indistinctement à propos de tous ceux qui vivent. Comment devons-nous agir? Pleurons sur les pécheurs, non-seulement quand ils meurent, mais encore pendant leur vie : réjouissons-nous à l'occasion des justes, non-seulement pendant leur vie, mais encore et surtout quand ils meurent. Les premiers sont morts alors même qu'ils vivent, et les seconds possèdent la vie dans la mort. Ceux-là devraient être pour tous un sujet de larmes, bien qu'ils soient vivants, parce qu'ils offensent Dieu : ceux-ci doivent être proclamés heureux quand ils quittent la terre, parce qu'ils vont avec le Christ. Où qu'ils se trouvent, les pécheurs sont toujours loin du Roi; et c'est pour cela qu'ils doivent exciter la compassion. Les justes, ici-bas ou là-haut, sont constamment avec le Roi, mais là-haut d'une manière supérieure et plus rapprochée, non plus par l'image et par la foi, mais « face à face, » comme s'exprime Paul. I *Cor.*, XIII, 12.

4. Ce n'est donc pas tous les morts que nous devons pleurer, pleurons uniquement ceux qui meurent dans le péché : seuls ils sont dignes de gémissements et de larmes. Quel espoir, je vous le demande, quand on arrive avec ses péchés dans un monde où les péchés ne sont plus remis? Tant qu'ils étaient sur la terre, on avait tout droit d'espérer qu'ils changeraient peut-être, qu'ils deviendraient meilleurs; mais de quels irrémédiables regrets ne sont-ils pas dignes, quand une fois ils sont tombés dans l'enfer, où la pénitence est complétement stérile? « Dans l'enfer, s'écrie le Psalmiste, qui vous confessera, Seigneur? » *Ps.* VI, 6. Pleurons ceux qui meurent de la sorte, je ne le défends pas; pleurons-les,

sans toutefois nous déshonorer nous-mêmes, sans nous arracher les cheveux, nous lacérer le visage, mettre nos bras à nu, affecter des airs lugubres; c'est à part et dans notre âme que nous devons verser des pleurs amers. Il n'est pas nécessaire de déployer cette pompe pour pleurer nos morts. Gardons-nous de ces démonstrations puériles qui sont d'usage parmi nous et qui nous rendent semblables à des enfants. Ces clameurs qui retentissent sur la place publique ne partent pas d'une sincère douleur; c'est de l'ostentation, de la vaine gloire, une parade sans réalité; c'est pour cela que l'on trouve tant de femmes qui réduisent la douleur en art. Gémissez dans votre demeure, pleurez sans témoins; ce sera de la vraie commisération, vous y trouverez vous-mêmes votre avantage. Celui qui pleure ainsi veillera beaucoup plus à ne pas tomber dans la même situation; le péché lui causera désormais de plus vives craintes. Pleurez sur ceux qui n'ont pas embrassé la foi, pleurez sur ceux qui ne diffèrent en rien des infidèles, sur les morts qui sont partis de ce monde sans avoir reçu l'illumination ou le sceau divin. En voilà qui méritent nos gémissements et nos cris de douleur; ils sont hors de la demeure royale, confondus avec ceux qui restent soumis au châtiment, avec ceux qui sont condamnés. « En vérité je vous le dis, si quelqu'un n'est pas né de l'eau et de l'Esprit, il n'entrera pas dans le royaume céleste. » *Joan.*, III, 3. Gémissez sur les riches qui sont morts sans avoir tiré de leurs richesses aucun bien pour leur âme, sur ceux qui, pouvant obtenir la rémission de leurs péchés, n'ont pas voulu prendre les moyens nécessaires.

Ceux-là, pleurons-les en public comme en particulier, mais toujours avec décence, sans compromettre notre dignité, sans nous donner en spectacle; pleurons-les, non un jour, mais pour tout le reste de notre vie. De telles larmes ne sont pas celles d'une aveugle émotion, elles viennent d'un amour sincère. Ce qu'une aveugle émotion produit, s'efface et disparaît vite : ce qui est consacré par la crainte de Dieu, dure à jamais. En les accompagnant de nos larmes, secourons-les de tout notre pouvoir, procurons-leur quelque soulagement, bien faible sans doute, et toutefois un véritable soulagement. De quelle façon et par quels actes? En priant nous-mêmes pour eux, en demandant aux autres de leur accorder aussi le secours de leurs prières, en répandant à leur intention de continuelles aumônes. Ce sont là des moyens efficaces d'allégement; Dieu nous le dit en ces termes : « Je protégerai cette ville à cause de moi, et puis à cause de David mon serviteur. » IV *Reg.*, XX, 6. Si le simple souvenir du juste eut un tel pouvoir, que ne pourront pas les œuvres accomplies pour le défunt? Ce n'est pas en vain que les apôtres nous ont fait une loi de rappeler pendant les redoutables mystères ceux qui nous ont précédés; ils savaient qu'il en résulterait pour eux un précieux avantage, un grand soulagement. Quand le peuple tout entier se tient les mains étendues, en présence de cette couronne de prêtres, dans l'accomplissement de ce sacrifice qui nous saisit d'une sainte frayeur comment n'apaiserions-nous pas la colère divine en implorant la miséricorde pour eux! Cela regarde ceux qui sont morts dans la foi; mais les catéchumènes n'ont pas droit à la même consolation, sont privés de semblables secours, un seul excepté. Et quel est celui qu'ils peuvent recevoir? L'aumône faite en leur nom, voilà ce qui peut leur apporter un certain soulagement; Dieu veut que nous nous aidions ainsi les uns les autres. Pourquoi donc nous a-t-il ordonné de prier pour la paix et le bon ordre du monde, pour tous les hommes sans exception? Là se trouvent néanmoins les malfaiteurs de toute sorte, les spoliateurs de tombeaux, ceux qui commettent la rapine ou la fraude, des êtres enfin couverts de crimes; et nous prions pour tous, ne regardant pas comme impossible qu'il se produise chez eux un mouvement de conversion. Si nous prions pour des vivants qui ne diffèrent en rien des morts, il nous est bien permis de prier pour ces derniers.

Job priait pour ses enfants, et les délivrait ainsi de leurs fautes : « De peur qu'ils n'aient peut-être eu quelques mauvaises pensées dans leur cœur. » *Job*, I, 5. C'est la vraie sollicitude pour les enfants. Il ne disait pas, comme disent aujourd'hui la plupart des hommes : Je leur

laisserai de grands biens; il ne disait pas : Je leur donnerai la gloire, je leur achèterai de hauts emplois ou de vastes terres. Que disait-il donc? « Je crains qu'ils n'aient offensé Dieu dans leur cœur. » De quelle utilité pourraient leur être des choses qui restent ici-bas? Absolument d'aucune. Je leur rendrai propice le Roi de l'univers, et rien désormais ne leur manquera. C'est le mot du Psalmiste : « Le Seigneur me nourrit, et je ne manquerai de rien. » *Ps.* XXII, 1.

La crainte du Seigneur est un vrai trésor.

Telle est la grande richesse, tel est le vrai trésor. Rien ne nous manque, si nous avons la crainte de Dieu; si nous ne l'avons pas, serions-nous même investis de la puissance royale, nous sommes au dernier degré de dénûment. Il n'est pas d'homme comparable à celui qui craint Dieu; et l'Ecriture le dit encore : « La crainte s'élève au-dessus de tout, » la crainte du Seigneur. *Eccli.*, XXV, 14. Ayons cette crainte, tâchons de l'acquérir à tout prix; faudrait-il donner la vie même, se laisser hacher, n'hésitons pas : mettons tout en œuvre pour posséder ce sentiment. Nous serons dès lors les plus opulents des hommes, et nous obtiendrons de plus les biens à venir, par le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Je ne sais que choisir. Je me sens pressé des deux côtés, ayant le désir d'être dégagé de ces liens terrestres et d'aller avec le Christ, ce qui serait le mieux pour moi; mais il serait plus avantageux pour vous que je restasse dans la chair. J'ai la confiance et je sais que je resterai, que je resterai pour vous tous, pour votre avancement, pour votre joie commune dans la foi, pour que votre glorification soit plus abondante dans le Christ Jésus, à l'occasion de mon retour parmi vous. »

Générosité de saint Paul.

1. Rien n'est plus heureux que l'âme de Paul, parce que rien n'est plus généreux. Aujourd'hui c'est le contraire qu'il faut dire de la plupart des hommes : rien de plus faible que nous, rien de plus misérable. Voilà pourquoi nous frémissons tous devant la mort : les uns à cause de la multitude de leurs péchés, et je suis de ce nombre; les autres par attachement à la vie, par une pusillanimité déplorable. Puissé-je n'être pas de ces derniers; car ils sont enfoncés dans la matière, ceux qui ressentent de pareilles frayeurs. Ainsi donc, ce qui nous fait tous frissonner était pour lui la chose la plus désirable, l'objet constant de ses pensées : « Il est plus heureux pour moi d'être dégagé de ces liens terrestres; mais je ne sais que choisir. » — Que signifie ce langage? Vous devez passer de la terre au ciel, vous allez être avec le Christ; et vous ne savez que choisir? — De tels sentiments sont bien loin de cette grande âme. Quel est celui à qui cette béatitude serait offerte, et qui ne se hâterait de la saisir? Assurément personne. Comme il ne dépend pas de nous de délier notre chaîne et d'être avec le Christ, nous n'aurions pas non plus le désintéressement de rester sur la terre, s'il nous était permis d'entrer immédiatement au ciel : ces deux choses sont le propre de l'âme de Paul. Que dites-vous? Vous savez, vous avez la certitude que vous allez être avec le Christ; et vous hésitez encore, et vous déclarez ne savoir que choisir? Ce n'est même pas tout; vous choisissez de rester ici-bas, de prolonger votre existence dans la chair! Cela peut-il se comprendre? Ne meniez-vous pas une vie pleine de douleurs, dans les veilles, les naufrages, la faim, la soif, la nudité, les préoccupations et les sollicitudes? Quelqu'un était-il faible sans que vous le fussiez avec lui, scandalisé sans que vous fussiez dans les flammes? « Au milieu de continuelles épreuves, des tribulations et des nécessités, des angoisses et des coups, dans les prisons, dans les révoltes, dans les jeûnes, dans la chasteté. » II *Cor.*, VI, 4, 5. « J'ai cinq fois reçu trente-neuf coups, j'ai subi trois fois la flagellation, une fois la lapidation, je suis resté une nuit et un jour au fond de la mer; en péril sur les fleuves, en péril parmi les brigands, en péril dans la cité, en péril dans la solitude, en péril parmi les faux frères. » *Ibid.*, XI, 24-26.

Lorsque la nation entière des Galates était retournée à l'observation de la loi, ne vous êtes-vous pas écrié : « Vous qui cherchez votre justification dans la loi, vous êtes déchus de la

grâce? » *Galat.*, v, 4. Quels gémissements n'avez-vous pas alors poussés? et vous aimez encore cette vie si caduque? Alors même que rien de tout cela ne vous fût arrivé, et que vous eussiez accompli dans le calme, avec délices, tout ce que vous avez si bien accompli, ne deviez-vous pas redouter les incertitudes de l'avenir, et par suite vous hâter d'entrer au port? Quel marchand, je vous le demande, ayant son navire plein de trésors, sur le point de gagner le port et d'y trouver le repos, aimerait mieux tenir encore la mer? Quel athlète, au moment d'être couronné, préférerait renouveler la lutte, et courir ainsi le risque d'avoir la tête brisée? Quel capitaine, revenant des combats couvert de gloire et de lauriers, pouvant désormais se reposer dans la demeure royale et la société même de son souverain, retournerait volontiers aux fatigues, aux sueurs, aux périls de la guerre? Comment donc, vivant d'une si pénible vie, voulez-vous prolonger votre séjour en ce monde? N'est-ce pas vous qui avez dit : « Je crains qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé? » I *Cor.*, IX, 27. N'eussiez-vous pas eu d'autre raison, celle-ci suffisait bien pour vous faire désirer votre affranchissement : la vie présente eût-elle pour vous regorgé de biens, que vous eussiez dû soupirer après la délivrance, à cause de votre amour pour le Christ.

Oh! quelle âme sublime que celle de Paul! il n'en fut jamais de pareille, il n'en sera jamais. Elle redoute l'avenir, elle court des périls sans nombre; et cependant elle refuse de s'envoler auprès du Christ. — Oui, répond l'Apôtre, et cela pour le Christ même, pour affermir dans son amour ceux que j'ai amenés à son service, pour cueillir les fruits de la terre que j'ai travaillée. N'avez-vous pas entendu que je travaille, non pour moi-même, mais pour le prochain? n'avez-vous pas entendu que je désirais être frappé d'anathème par le Christ, si cela devait lui gagner un plus grand nombre d'âmes? Ayant fait un tel choix, il n'est pas étonnant que je choisisse de retarder mon bonheur en demeurant encore sur la terre, pour que les autres avancent dans le chemin du salut. « Qui racontera vos puissances, » *Ps.* CV, 2, Seigneur, quand vous nous avez révélé Paul, ainsi qu'à l'univers entier? Tous les anges vous louèrent d'un même cœur, parce que vous aviez fait les astres, parce que vous aviez créé le soleil : ce que vous fîtes alors n'est pas comparable à ce que vous avez fait en nous donnant Paul, en le donnant au monde. La terre est ainsi devenue plus éclatante que le ciel : cet homme répand une clarté plus brillante que celle du soleil, lance de plus lumineux rayons. Quels fruits merveilleux il a fait naître, non point en procurant de riches moissons, en alimentant les arbres, mais en fécondant la piété, en donnant la vigueur aux âmes, en relevant sans cesse celles qui tombaient! La supériorité n'est pas contestable : le soleil matériel ne sauvera pas les fruits déjà gâtés sur l'arbre; tandis que Paul a rappelé de leurs péchés des hommes que la corruption dévorait de toute part. La nuit dispute à celui-là son empire, le diable n'a jamais pu vaincre celui-ci; il a renversé tous les obstacles, il a triomphé de tout. Le soleil fait tomber ses rayons de la sphère supérieure qu'il parcourt : Paul, quoique placé dans les humbles régions de la terre, ne se contente pas d'éclairer une moitié de la terre et du ciel; aussitôt qu'il ouvre la bouche, il inonde de sa douce clarté les anges eux-mêmes. S'il est une grande joie dans les cieux quand un pécheur fait pénitence, comment se pourrait-il que les puissances supérieures n'en fussent pas inondées quand l'Apôtre a pris tant d'auditeurs dès sa première prédication?

2. Et que dis-je? Paul n'avait qu'à parler, et par cela même les cieux tressaillaient de bonheur et d'allégresse. Si les montagnes bondirent comme des béliers lorsque les Israélites sortirent de l'Egypte, quelle fête n'est-ce pas lorsque les hommes passent de la terre au ciel? Voilà donc pourquoi « c'est plus avantageux pour vous que je reste encore dans la chair. » Quelle excuse pourrions-nous avoir après cela? Bien souvent il arrive qu'un homme, aussitôt qu'il a pris possession d'une petite et misérable cité, ne songe pas même à se transporter ailleurs, mettant au-dessus de tout sa tranquillité : Paul était libre

de s'en aller avec le Christ, et cependant il ne voulut pas encore du Christ, du Christ qu'il aimait tant, au point même d'accepter la géhenne pour lui; il voulut rester pour combattre plus longtemps en faveur des hommes. Quelle excuse aurons-nous, je le demande encore? Mais il ne suffit pas de mentionner ainsi Paul sans rien préciser. Observez de près sa conduite : il a dit qu'il valait mieux pour lui partir, afin que ses disciples ne fussent pas trop affligés de sa mort. Il leur montre que, s'il reste, il restera pour eux; que cela ne dépend nullement des manœuvres et de la perversité des hommes. Pour arriver plus facilement à les persuader, il remonte à la cause. Je resterai bien certainement si c'est nécessaire, et ce n'est pas sans but, c'est dans votre intérêt. « Je resterai pour vous, » avec vous, de manière à vous voir, vient-il de leur dire. Et dans quel but? « Pour votre progrès et votre bonheur dans la foi. » Il les excite par ces paroles, il les engage à veiller sur eux. Si je reste pour vous être utile, ne déshonorez pas mon séjour en le stérilisant. Quand j'étais sur le point de voir la face du Christ, j'ai choisi de rester sur la terre pour votre avancement dans le bien. Ma présence doit servir à votre foi non moins qu'à votre bonheur; et c'est pour cela que j'ai choisi de rester.

Eh quoi! resta-t-il donc uniquement pour les Philippiens? Non, ce n'est pas pour eux seuls; mais ce langage leur est déjà comme un remède. De quelle façon devaient-ils avancer dans la foi? Je reste pour vous soutenir; vous êtes comme des petits nouveaux-nés qui ont besoin de leur mère jusqu'à ce que les ailes leur aient poussé. — Touchant témoignage d'affection! Il en est aussi que nous excitons de la même manière, comme si nous leur disions : Je reste à cause de vous, je veux vous rendre bon. « Afin que mon retour parmi vous vous soit un plus grand sujet de glorification dans le Christ Jésus. » Vous voyez bien que dans le mot, « je resterai, » se trouve renfermé tout ce que nous avons dit. Observez encore sa modestie : en leur disant qu'il reste pour leur progrès, il déclare implicitement qu'il y trouvera son avantage. C'est ce qu'il écrivait aux Romains en ces termes : « Pour trouver en même temps une consolation au milieu de vous; » car il venait de leur dire : « Pour vous faire part de la grâce spirituelle. » *Rom.*, I, 12, 11. Que signifient ces paroles : « Afin que votre glorification soit plus abondante? » Afin d'augmenter ce qui doit vous être un sujet de gloire, afin de vous corroborer dans la foi par la droiture de votre conduite; et c'est la vraie gloire dans le Christ. Donc « vous aurez sujet de vous glorifier en moi quand je reviendrai parmi vous. » Là-dessus point de doute. « Quelle est, en effet, notre espérance, quelle est notre couronne de gloire, si ce n'est vous? » I *Thess.*, II, 19. « Vous êtes ma gloire, comme je suis la vôtre. » II *Cor.*, I, 14. Je veux avoir en vous un plus grand sujet de me glorifier. Comment? Quand votre glorification sera plus abondante. A mesure que vous progressez, je me glorifie davantage. « Quand je reviendrai parmi vous. » Quoi donc! y revint-il dans la suite? A vous de résoudre cette question. « Vivez seulement d'une manière digne de l'Evangile du Christ. » Vous le voyez, tout ce qu'il leur a dit tend à les faire avancer dans la vertu. « Vivez seulement d'une manière digne de l'Evangile du Christ. » Pourquoi « seulement? » C'est la seule chose, dit-il, qu'il faille rechercher et pas d'autres. Si nous l'avons, rien ne peut nous arriver de nuisible. « Afin que, soit que je vienne et que je voie, soit que de loin je sois informé de ce qui vous concerne... » S'il parle ainsi, ce n'est pas qu'il ait changé, qu'il n'ait plus l'intention de revenir; mais, dans le cas où j'en serais empêché, je veux, quoique absent, pouvoir me réjouir. « J'apprenne que vous demeurez fermes dans un même esprit et dans une seule âme. »

3. Voilà ce que fait éminemment l'union des fidèles, ce qui renferme l'essence de la charité. Le Christ a dit lui-même : « Afin qu'ils soient un. » *Joan.*, XVII, 11. En effet, « un royaume divisé en lui-même ne restera pas debout. » *Matth.*, XII, 25. De là vient aussi que Paul multiplie partout ses conseils touchant la concorde; et le Christ a dit encore dans le même but : « En ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les

autres. » *Joan.*, XIII, 35. Dans l'attente de mon arrivée, dit l'Apôtre, n'allez pas vous endormir, de peur que, lorsque notre désir sera rempli, lorsque vous m'aurez vu, vous ne retombiez dans la même indolence. Je puis aussi bien me réjouir en apprenant de vos nouvelles. Que signifie « dans un même esprit? » Dans cette même grâce d'union et de générosité. Il peut du reste exister un seul esprit; et ce qui le prouve, c'est l'usage constant de cette expression. Nous n'avons également qu'une seule âme, quand nous ne formons tous qu'un seul esprit. « Une seule âme, » remarquez ce mot employé pour exprimer l'harmonie; remarquez que plusieurs n'en font qu'une. Il en était ainsi dans les premiers temps : « Tous n'avaient qu'un cœur et une âme. » *Act.*, IV, 32. « Combattant ensemble pour la foi de l'Evangile. » — Est-ce donc qu'ils devaient combattre les uns avec les autres, comme si la foi combattait elle-même? Serait-il raisonnable de le supposer? — Ils ne combattaient pas non plus les uns contre les autres; voici ce que Paul leur dit : « Portez-vous mutuellement secours dans les luttes à soutenir pour la foi de l'Evangile. Ne vous laissant jamais effrayer par les ennemis, ce qui sera pour eux une cause de ruine, et pour vous une cause de salut. » « Effrayer, » rien de plus juste que cette parole; car voilà tout ce que les ennemis peuvent faire, effrayer seulement. « Jamais, » ajoute-t-il avec raison, quoi qu'il arrive, auriez-vous devant les yeux des périls ou des embûches : ainsi se comportent ceux qui se tiennent réellement debout. Nos adversaires peuvent donc seulement effrayer et rien de plus.

Il est à croire que les fidèles étaient troublés à la vue de tout ce que Paul avait à souffrir; et voici son langage : Je ne vous recommande pas de ne point vous ébranler; je vous dis que vous ne devez pas même avoir de crainte; méprisez-les d'une manière absolue. Avec de telles dispositions, dès ce monde déjà vous ferez éclater leur perte et votre salut. Quand ils s'apercevront qu'ils ont beau recourir à mille artifices, et qu'ils ne peuvent vous causer aucune frayeur, ils y verront le signe de leur destruction. En effet, si les persécuteurs ne viennent pas à bout des persécutés, si les manœuvres de la jalousie échouent contre celui qui en est l'objet, si les gouvernants ne triomphent pas des gouvernés, ne leur est-il pas évident par là même qu'ils travaillent à périr, qu'ils sont déjà sans puissance, qu'ils se trouvent dans le faux et que les autres possèdent la vérité? « Et cela vient de Dieu, poursuit l'Apôtre; car il vous est donné, non-seulement de croire, mais encore de souffrir pour le Christ. » Il les forme aussi à la modestie, à tout rapporter à Dieu, leur enseignant que c'est une grâce, un don, une faveur de souffrir pour le Christ. N'allez donc pas rougir de cette grâce; elle est de beaucoup supérieure au pouvoir de ressusciter les morts et d'opérer les autres miracles. Ici c'est moi qui suis débiteur, là c'est le Christ qui le devient envers moi. Loin donc d'en éprouver de la honte, nous devons nous en réjouir et nous en glorifier, comme possédant une faveur véritable. Il appelle les vertus des grâces spirituelles, mais non dans le même sens que les autres grâces; Dieu seul est l'auteur de celles-ci, nous avons une part à celles-là. Et cependant, comme dans les vertus même la plus grande part est celle de Dieu, il déclare que tout est de lui, non pour nier le libre arbitre, mais pour enseigner la modération et la reconnaissance. « Ayant à soutenir le même combat dont vous avez vu l'exemple en moi. » Cela revient à dire : Vous avez la leçon sous vos yeux. Il les ranime encore par là même; il leur montre partout qu'ils luttent de la même façon et dans le même but, qu'ils subissent, chacun en particulier, toutes les épreuves que lui-même subit.

Saint Paul forme les fidèles à la modestie.

Il leur parle d'une chose qu'ils ont vue par eux-mêmes, et qu'ils n'ont pas simplement ouï raconter; car il avait combattu dans cette même ville de Philippes. C'est là le signe d'une grande vertu. Voilà pourquoi dans sa lettre aux Galates il disait : « Vous avez en vain souffert tant de maux, si c'est toutefois en vain; » *Galat.*, III, 4; et dans celle aux Hébreux : « Souvenez-vous des premiers jours, pendant lesquels, après avoir reçu la lumière, vous avez soutenu de nombreux combats et supporté de grandes souffrances : d'une part, donnés en spectacles dans



les opprobres et les tribulations ; de l'autre, participant aux peines de ceux qui subissaient les mêmes traitements. » *Hebr.*, x, 32, 33. Il disait encore, écrivant aux Macédoniens, c'est-à-dire, aux habitants de Thessalonique : « Eux-mêmes publient de nous quel fut notre début au milieu de vous ; » I *Thess.*, I, 9 ; puis aussi : « Et vous également, frères, vous savez comment nous sommes entrés chez vous, et que cette entrée n'a pas été stérile. » *Ibid.*, II, 1. Partout et toujours le même témoignage, partout des guerres et des combats. Parmi nous maintenant rien de semblable ; tout ce que nous avons à craindre, c'est au plus quelque perte d'argent. A ce sujet même, il leur rend un éclatant témoignage. Il a dit des uns : « C'est avec joie que vous avez subi l'enlèvement de vos biens ; » *Hebr.*, x, 34 ; des autres : « La Macédoine et l'Achaïe ont eu l'heureuse pensée de faire une collecte en faveur des pauvres ; » *Rom.*, xv, 26 ; il ajoute ailleurs : « Votre zèle a stimulé celui d'un grand nombre. » II *Cor.*, IX, 2.

Différence entre la conduite des fidèles du temps de l'orateur et celle des fidèles des temps apostoliques.

4. Quel éloge des hommes de ce temps ! Quant à nous, bien loin de supporter les soufflets et les blessures, nous ne supportons pas même les insultes ou quelque perte matérielle. Ces hommes rivalisaient de générosité, descendant tous dans l'arène pour rendre le témoignage du sang, tandis que nous avons laissé refroidir dans nos âmes la charité pour le Christ. Voilà que je dois blâmer encore, dès que les mœurs actuelles s'offrent à ma pensée. Que faire ? Je ne le voudrais pas ; mais j'y suis forcé. S'il suffisait de garder le silence, de ne rien dire de ce qui s'est passé, pour que cela n'eût pas eu lieu, sans doute il faudrait se taire ; les choses, loin de s'effacer, devant, au contraire, s'aggraver par le silence, il y a nécessité de parler. Celui qui s'élève contre le désordre, s'il n'obtient pas mieux, pourra du moins en ralentir le cours. Il n'est pas d'âme tellement audacieuse, tellement impudente, qui n'éprouve quelque confusion en s'entendant accuser sans cesse, et qui ne rabatte un peu de sa perversité. Il est toujours dans les êtres même qui sont parvenus au comble de l'impudence un reste de pudeur ; c'est un sentiment que Dieu lui-même a posé dans le fond de notre nature. La crainte ne suffisant pas pour nous retenir dans le bien, il nous a fourni d'autres moyens en grand nombre pouvant nous éloigner du péché : les représentations des hommes, les menaces de la loi, l'amour de la gloire, les influences prépondérantes de l'amitié. Ce sont là comme autant de voies ouvertes qui nous engagent à fuir le mal. Dans bien des circonstances, ce qu'on ne ferait pas pour Dieu, on le fait pour éviter la honte : si nous n'aimons pas assez Dieu, parfois nous craignons assez les hommes. Ce qu'il faut avant tout, c'est que nous apprenions à nous abstenir de mal faire ; nous apprendrons ensuite à nous imposer ce sacrifice pour Dieu. Et, s'il n'en était pas ainsi, pourquoi l'Apôtre, s'adressant à ceux qui devaient triompher de leurs ennemis par la patience, ne les exhorte-t-il pas au nom de Dieu, et fait-il seulement valoir le supplice qu'ils infligeront à ces mêmes adversaires ? « Par là, leur dit-il, vous amassez des charbons ardents sur sa tête. » *Rom.*, XII, 20. C'est toujours un acheminement vers la vertu.

Il est en nous, je viens de le dire, un instinct de pudeur ; nous tenons de la nature le germe de toutes les vertus. Ainsi, tout homme est naturellement porté à la compassion, et dans notre nature il n'est pas de bien comparable à celui-là. On pourrait même se demander avec raison d'où nous vient ce penchant si naturel à nous laisser ébranler et fléchir par les larmes, à nous laisser gagner par la pitié. On n'aime pas par nature les rudes labeurs, par nature on ne renonce pas à la gloire, on ne triomphe pas de l'envie ; mais on est compatissant par nature, aurait-on même un caractère inflexible et dur. Faut-il s'étonner que nous témoignions cette bienveillance aux hommes ? nous avons même pitié des animaux, tant ce sentiment est profondément enraciné dans notre nature. A la vue d'un tout petit lionceau, nous éprouvons une certaine émotion ; combien n'est-elle pas plus grande pour un être de la même espèce que nous ? Que d'aveugles étalent leur infirmité, je dois le redire, parce qu'ils savent bien que cela suffit pour nous émouvoir. Rien ne plaît à Dieu comme la miséricorde. Voilà pourquoi les prêtres,

les rois et les prophètes reçoivent l'onction sacrée; l'huile est le symbole de la miséricorde. On enseignait pour la même raison qu'il faut à celui qui commande une plus grande somme de compassion; on disait encore que l'esprit descend volontiers dans l'homme quand il est attiré par la miséricorde : Dieu est plein de miséricorde pour nous, il est l'ami des hommes. « Vous avez pitié de tous, lui dit le Sage, parce que vous pouvez tout. » *Sap.*, XI, 24. Voilà pourquoi l'onction se faisait avec de l'huile. Veut-on louer un homme puissant, rien de mieux que de faire ressortir sa miséricorde; avoir pitié, exercer la miséricorde, c'est le trait distinctif de la souveraineté. Pensez que la création du monde fut un acte de miséricorde, et tâchez d'imiter le Seigneur. « La compassion de l'homme, est-il écrit, s'adresse à son semblable, la miséricorde de Dieu se répand sur toute chair. » *Eccli.*, XVIII, 12. Comment « sur toute chair? » Ici pas de distinction; pécheurs et justes, nous avons tous besoin de la miséricorde de Dieu, et nous l'obtenons tous, je n'en excepte ni Paul, ni Pierre, ni Jean. Ecoutez leurs propres paroles; les nôtres ne sont plus nécessaires. Que dit le premier de ces bienheureux? « Mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'étais dans l'ignorance en agissant ainsi. » I *Tim.*, I, 13. Eh quoi, pouvait-il se passer de miséricorde après cela? Ecoutez encore : « J'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous; mais non, ce n'est pas moi, c'est la grâce de Dieu avec moi. » I *Cor.*, XV, 10. Il disait aussi d'Epaphrodite : « Il a été malade jusqu'à la mort; Dieu a eu pitié de lui, et non-seulement de lui, mais encore de moi, pour que je n'eusse pas tristesse sur tristesse. » *Philip.*, II, 27. Il dit ailleurs : « Nous étions accablés outre mesure; au point d'avoir la vie même en dégoût. Nous avons alors entendu en nous-mêmes une réponse de mort, afin que nous mettions notre confiance, non en nous, mais en Dieu, qui nous a délivrés de tant de morts imminentes, et qui nous en délivrera. » II *Cor.*, I, 8-10. Ailleurs encore : « J'ai été délivré de la gueule du lion, et le Seigneur m'a sauvé. » II *Tim.*, IV, 17, 18. Partout nous le verrons se glorifier d'avoir été sauvé par miséricorde.

5. Il en est de même de Pierre, qui n'avait pas moins éprouvé la miséricorde de Dieu. Ecoutez le Christ lui parlant en ces termes : « Voilà que Satan vous a demandés pour vous cribler comme on crible le froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais. » *Luc.*, XXII, 31, 32. C'est la miséricorde qui fit de Jean ce qu'il était; et cela s'applique à tous les apôtres sans exception. Ecoutez de nouveau le Christ lui-même attestant ainsi cette vérité : « Je n'ai pas été choisi par vous, c'est moi qui vous ai choisis. » *Joan.*, XV, 16. Tous, je le répète, nous avons besoin de la miséricorde de Dieu; oui vraiment, « la miséricorde de Dieu se répand sur toute chair. » Et dès lors, si de tels hommes avaient besoin de cette miséricorde, que faudra-t-il dire des autres? Pour quelle raison, dites-moi, Dieu fait-il lever le soleil sur les méchants comme sur les bons? Si pendant une année seulement il avait empêché la pluie de tomber, n'aurait-il pas fait périr tous les hommes? et, s'il l'eût déchaînée, s'il eût envoyé le feu, ou simplement les mouches? Mais pourquoi parler ainsi? s'il avait répandu les ténèbres, comme il le fit jadis, ou bien s'il avait secoué la terre, tous n'auraient-ils pas également péri? « Qu'est l'homme, pour que vous vous souveniez de lui? » *Ps.* VIII, 5. Ce serait ici le cas de dire : « Il suffit que la terre soit ébranlée pour qu'elle devienne une tombe commune. » « Ce qu'est une goutte d'eau prête à tomber, dit le Prophète, les nations le sont devant lui; il les regarde comme un flocon d'écume, comme l'oscillation d'une balance. » *Isa.*, XL, 15. Il ne nous est pas plus aisé de faire mouvoir une balance qu'à lui de tout détruire et de tout rétablir. Celui donc qui nous tient si complétement en sa puissance, qui voit chaque jour les prévaricateurs, sans les châtier, ne les supporte-t-il pas uniquement par miséricorde? C'est par miséricorde même que les animaux vivent et sont conservés : « Vous sauverez, Seigneur, les hommes et les animaux. » *Ps.* XXXV, 7. Il a regardé la terre, et la terre s'est peuplée d'êtres vivants. Dans quelle intention? Pour vous être utile. Et vous, pourquoi vous a-t-il fait? Par pure bonté. Rien n'est meilleur

Miséricorde et grande bonté du Seigneur.

que l'huile; car ici comme ailleurs elle est une source de lumière. « Alors, dit encore le Prophète, votre lumière se lèvera le matin; » *Isa.*, LVIII, 8; si vous êtes miséricordieux envers vos semblables.

On le comprend : de même que l'huile matérielle éclaire les navigateurs, de même l'aumône répand sur nous une intarissable et merveilleuse clarté. Grande est aussi l'estime de Paul pour cette huile mystique; écoutez-le parler. Tantôt il dit : « Seulement que nous nous souvenions des pauvres; » *Galat.*, II, 10; tantôt : « Si c'est convenable, j'irai moi-même. » I *Cor.*, XVI, 4. C'est partout et toujours, vous pouvez le voir, l'objet de ses plus vives sollicitudes. Il dit dans une autre épître : « Que nos frères sachent aussi se mettre à la tête des bonnes œuvres; » *Tit.*, III, 14; puis ce qui suit : « Voilà de belles choses et qui font du bien aux hommes. » *Ibid.*, 8. Ecoutez un autre écrivain sacré : « L'aumône délivre de la mort; » *Tob.*, XII, 9; un autre : « Si vous éloignez la miséricorde, Seigneur, Seigneur, qui subsistera ?... Si vous entrez en jugement avec votre serviteur; » *Ps.* CXXIX, 3; CXLII, 2; un autre encore : « C'est une grande chose que l'homme, une chose digne de respect que l'homme miséricordieux. » *Prov.*, XX, 6. Ce qui fait l'homme, ou plutôt ce qui fait Dieu, c'est l'exercice de la miséricorde. Voyez quelle est la puissance de la miséricorde de Dieu. Elle a fait l'univers, elle a créé ce monde visible, elle a créé les anges : ce sont là les œuvres de l'amour seul. C'est par amour que Dieu nous menace de la géhenne, voulant ainsi nous faire gagner le ciel; et nous obtenons le ciel par miséricorde. Et pourquoi donc, dites-moi, quand Dieu possédait seul l'existence, a-t-il fait des êtres si nombreux et si grands? n'est-ce pas par affection, par amour pour ces mêmes êtres? Cherchez le pourquoi de ceci, le pourquoi de cela; et partout au fond vous trouverez la miséricorde.

Ayons pitié du prochain, afin que Dieu ait pitié de nous. C'est moins pour eux que pour nous-mêmes que nous formons un trésor de miséricorde; car nous le posséderons au dernier jour. Quand se déchaîne la flamme vengeresse, la miséricorde l'éteint pour nous, tout en nous demeurant une source de lumière. C'est elle qui nous délivrera des feux de l'enfer. Et comment se dilateront envers nous les entrailles de la miséricorde? La miséricorde naît de l'amour. Rien n'excite la colère divine comme l'absence de la pitié. On lui présente un homme qui doit dix mille talents, et, touché de compassion, il lui remet la dette; mais, quand cet homme se montre sans pitié à l'égard d'un autre serviteur qui lui doit cent deniers, il le remet aux mains des bourreaux jusqu'à ce qu'il ait tout payé. Que cette leçon nous rende miséricordieux à l'égard de ceux qui nous ont fait tort ou par fraude ou par méchanceté; que personne ne se souvienne des injures, s'il ne veut se nuire à lui-même. En ne pardonnant pas, vous faites moins de mal aux autres qu'à vous-même. Si vous êtes implacable pour vos frères, Dieu le sera pour vous : si vous pardonnez, Dieu se chargera de votre cause, ou vous pardonnera vos péchés. Comment aspirez-vous au royaume, avec le ressentiment dans le cœur? Voulons-nous n'avoir pas à craindre la vengeance, pardonnons à tous; nous nous pardonnons à nous-mêmes : soyons indulgents, et Dieu traitera nos fautes avec indulgence; nous obtiendrons de la sorte les biens à venir..., etc.

HOMÉLIE V.

« S'il est donc quelque consolation dans le Christ, quelque soulagement dans la charité, quelque union dans le même esprit; s'il est des entrailles de miséricorde, rendez complète ma joie, ayant tous les mêmes sentiments, le même amour, une seule âme, les mêmes pensées; rien par obstination, rien par vaine gloire; que chacun préfère les autres à soi par humilité; chacun se proposant l'intérêt des autres, et non le sien. »

1. Rien ne surpasse en bonté notre docteur spirituel, rien de plus tendre : il n'est pas de père dont l'affection égale l'affection de l'Apôtre. Observez, je vous prie, avec quelles humbles instances ce bienheureux demande aux Philippiens ce qui doit retourner après tout à leur avantage. Que dit-il, en effet, pour les engager à la concorde, cette source de tous les biens? Voyez comme il déborde, comme il est pressant, avec

quel inépuisable amour il leur parle : « S'il est quelque consolation en Jésus-Christ. » Si vous avez l'espoir qu'il vous console. C'est comme s'il disait : Si vous avez quelque considération, quelque sollicitude pour moi, si j'ai pu jamais faire quelque chose de bon pour vous, accordez-moi ce que je demande. C'est la forme de discours que nous employons, quand nous sollicitons une grâce que nous mettons au-dessus de tout. Si nous ne la tenions pas en réalité pour la plus importante de toutes, en l'obtenant nous n'estimerions pas qu'on s'est pleinement acquitté envers nous, nous ne déclarerions pas qu'on ne nous doit plus rien. Nous parlons, quant à nous, des bienfaits matériels. Tel serait le langage d'un père à son fils : Si tu conserves quelque respect pour ton père, quelque souvenir de ton éducation, si la piété filiale te touche, si tu n'as pas oublié l'honneur que je t'ai transmis et les témoignages de mon dévouement, ne sois pas l'ennemi de ton frère. Pour tant de bienfaits, je demande cette unique récompense. — Paul ne parle pas dans ce sens; il ne mentionne aucune chose matérielle, il ne rappelle que des biens spirituels. Voici ce qu'il veut dire : Si vous avez à cœur de me donner un soulagement dans les épreuves, de me ranimer en Jésus-Christ, de me consoler par la charité; si vous voulez montrer que nous sommes unis dans un même esprit, que vous avez des entrailles de miséricorde, rendez complète ma joie. « Des entrailles de miséricorde. » Paul déclare qu'elles se manifesteront envers lui, si la concorde règne entre ses disciples; il leur montre de plus que les plus grands dangers les menacent, s'ils ne s'entendent pas entre eux.

Si je dois attendre de vous un soulagement à mes peines, une consolation puisée dans votre charité; si je vous suis uni dans un même esprit, uni dans le Seigneur; si vous me devez quelque compassion, quelque miséricorde, je me trouverai récompensé de tout par votre charité fraternelle : j'estimerai que vous aurez assez fait pour moi, si vous vous aimez les uns les autres. « Rendez complète ma joie. » De peur que son exhortation ne paraisse un reproche et les accuser de l'avoir abandonné, au lieu de dire : Soyez ma joie, il leur dit : « Rendez-la complète. » Vous avez commencé, vous avez jeté la semence, vous m'avez donné d'avoir la paix; mais je désire arriver au couronnement. — Que nous demandez-vous? que nous vous délivrions du danger? que nous vous fournissions quelque secours? — Rien de semblable, répond-il, mais bien « que vous ayez les mêmes sentiments, la même charité fraternelle, » dans laquelle vous avez commencé; « que vous n'ayez qu'une âme, une même pensée. » Comme il insiste sous l'irrésistible impulsion de son cœur ! « Ayez la même pensée, » dit-il, ou plutôt, pensez une seule et même chose. C'est à cela que le conduit sa progression, et cette progression est évidemment croissante. « Ayant la même charité; » la foi toute seule ne suffit pas, il y faut tout le reste. On peut avoir les mêmes convictions, et n'avoir pas la charité. Donc « ayez la même charité, » une affection égale et réciproque. Quand vous êtes vivement aimé, ne restez pas en arrière des autres, en fraudant encore. S'il en est qui commettent une pareille fraude, pour vous n'en portez pas ce fardeau. « Ne formez qu'une âme, » ajoute-t-il; qu'une même âme anime en quelque sorte tous vos corps, non d'une manière substantielle, ce qui ne se peut pas, mais par la direction identique des volontés et des intelligences, comme si tout était mû par une seule âme. Que veut-il encore dire ainsi? Il le déclare en ajoutant : « N'ayant qu'une même pensée; » la pensée doit être identique comme si l'âme de tous était la même. « Rien par contention. » Il en vient à la prière, tout en montrant le moyen d'arriver à ce but : « Rien par contention, rien par vaine gloire. »

C'est toujours ce que je vous ai signalé comme la cause de tous les maux : de là les luttes et les querelles, de là les jalousies et les funestes rivalités, de là le refroidissement de la charité dans nos âmes. Quand nous aimons la gloire que les hommes décernent, quand nous devenons les esclaves de l'opinion, c'est ce qui a lieu; impossible qu'un esclave de la vaine gloire soit en même temps un vrai serviteur de Dieu. Comment donc fuirons-nous la vaine gloire? vous ne nous avez pas encore dit par quel chemin.

Ecoutez ce qui vient ensuite : « Mais dans l'humilité, chacun estimant les autres supérieurs à lui-même. » Oh! quelle philosophie dans cet enseignement, et comme ce langage nous conduit sûrement au salut! Si vous estimez que tel homme vous est préférable et si vous en êtes bien persuadé; si, non content de le dire, vous faites mieux et lui rendez l'honneur que cette intime persuasion vous commande; en un mot, si vous l'honorez vous-même, vous n'éprouverez aucune indignation à le voir honoré par les autres. Ne vous bornez pas à le regarder comme meilleur que vous, placez-le beaucoup plus haut dans votre estime, et les honneurs qui lui seront rendus ne vous causeront aucune surprise, je dis plus aucun chagrin. Vous ferait-il quelque insulte, vous le supporterez généreusement, dès que vous le jugez d'une manière aussi favorable; s'il vous humilie, vous accepterez l'humiliation; si même il vous fait tort, vous garderez le silence. Une fois bien pénétrée de sa supériorité, votre âme ne se laissera plus même aller à la colère, à la pensée de se venger, moins encore à la jalousie. On ne jalouse pas un homme qu'on estime à ce point, on le juge digne de tout ce qui peut lui arriver d'heureux.

Dispositions auxquelles l'Apôtre nous forme.

2. Voilà donc les dispositions auxquelles l'Apôtre nous forme. Or, quand celui qui jouit auprès de vous d'un tel crédit, semble-t-il dire, vous rend la pareille de son côté, c'est évidemment pour la sagesse un double point d'appui. En vous prévenant ainsi d'honneur l'un l'autre, vous vous mettez à l'abri de toute complication pénible. S'il suffit que l'un de vous agisse de la sorte pour éloigner toute contestation, cette conduite étant la même des deux côtés, qui pourrait faire brèche à cette protection? Le diable lui-même ne le pourrait pas; il y a là trois ou quatre murs d'enceinte, et même plus. Il n'est pas un bien dont l'humilié ne soit la source. Voulez-vous le savoir, écoutez le prophète : « Si vous eussiez voulu un sacrifice, volontiers je vous l'aurais offert; mais vous n'agréerez pas nos holocaustes. Le sacrifice agréable à Dieu, c'est une âme pénitente; vous ne dédaignerez pas, ô Dieu, un cœur contrit et humilié. » *Ps.* L, 18, 19. Il ne demande pas une humilité quelconque, mais une complète humilité. Un corps broyé ne résistera jamais à un corps solide, quelque opprimé qu'il soit, il périra plutôt que de pouvoir réagir. Il en est de même de l'âme : elle aimera mieux mourir en quelque sorte sous les mauvais traitements que se jeter dans la lutte et la vengeance. Jusques à quand nous laisserons-nous gonfler de prétentions ridicules? Lorsqu'un enfant s'emporte et s'enorgueillit, prendrait-il et lancerait-il une pierre, nous en rions : ainsi l'arrogance de l'homme, provenant d'un esprit puéril, n'est qu'une preuve de faiblesse. « Pourquoi vous enorgueillissez-vous, terre et cendre? » *Eccli.*, x, 9. Vous avez de superbes pensées, ô homme? Et pourquoi? quel en est l'avantage, dites-moi? d'où vous viennent de telles prétentions vis-à-vis de vos égaux? n'appartenez-vous pas à la même nature? votre âme diffère-t-elle de la leur? Dieu vous a-t-il honoré d'une autre manière? La sagesse vous est peut-être échue? C'est un motif de rendre grâces, et non de vous enfler d'orgueil. L'orgueil est la première des ingratitudes, car il détruit le bienfait. Celui qui s'exalte lui-même, agit comme s'il était l'auteur du bien qu'il a reçu. Or, en s'en attribuant le mérite, il méconnaît la cause première d'un tel honneur. Est-il en vous un bien quelconque? Remerciez celui qui vous l'a donné.

Ecoutez le langage tenu par un Joseph, par un Daniel. Quand le roi d'Egypte l'eut appelé le premier du fond de la prison, et, devant tous ses officiers, l'eut interrogé sur une affaire où venaient d'échouer tous les Egyptiens les plus habiles dans ce genre de questions, sur le point de se montrer supérieur à tous ces hommes, d'éclipser du premier coup toute la science des astrologues, des devins, des prêtres, des magiciens et des philosophes de ce temps, lui pauvre enfant qui portait les chaînes de la servitude, ce qui devait nécessairement rendre sa gloire encore plus éclatante, puisqu'elle n'allait pas tomber sur un homme déjà célèbre, mais bien sur un être obscur qui ne s'attendait à rien de semblable et qui n'en serait que plus admiré, que dit-il en abordant Pharaon? Oui, sans doute, je le sais. Il n'eut garde de parler de la sorte;

que dit-il donc? Personne n'élevant une accusation contre lui, il puisa sa réponse dans le sentiment de la reconnaissance : « N'est-ce pas à Dieu qu'il faut demander l'interprétation de tels mystères? » *Genes.*, XL, 8. Vous le voyez, il rend immédiatement gloire au Seigneur; et c'est pour cela qu'il est glorifié lui-même. En effet, ce n'est pas peu d'agir ainsi pour arriver à la gloire; il est bien plus honorable pour lui d'obtenir de Dieu cette révélation que de trouver la chose par lui-même, et d'ailleurs il fait par là beaucoup mieux accepter sa parole, c'est encore le plus grand témoignage de son crédit auprès de Dieu. « S'il a été justifié par les œuvres, dit Paul au sujet d'Abraham, il a un sujet de gloire, mais non auprès de Dieu. » *Rom.*, IV, 2. Celui à qui grâce est faite a sujet de se glorifier en Dieu, puisqu'il en est aimé, puisqu'il en a reçu le pardon de ses offenses : celui qui se glorifie en son propre travail est loin de se glorifier en Dieu. C'est ici la preuve de notre étonnante faiblesse.

Qu'il est bien plus digne d'admiration celui qui va chercher la sagesse en Dieu! S'il rend gloire à Dieu, Dieu le glorifie bien lui-même : « Je glorifie, nous dit-il dans l'Ecriture, ceux qui me glorifient. » I *Reg.*, II, 10. Un arrière-petit neveu de cet illustre personnage, un homme dont la sagesse ne fut pas surpassée, d'après cette parole : « Es-tu donc plus sage que Daniel? » *Ezech.*, XXVIII, 3, ce même Daniel, alors que tous les sages de Babylone, les astrologues encore ici, les devins, les mages, toute la science occulte et toute la philosophie, se trouvent sous le coup, non d'une simple accusation, mais d'une condamnation capitale, preuve assez claire déjà que ces hommes avaient antérieurement trompé, Daniel donc paraît devant le monarque, prêt à résoudre la question posée. Il ne se considère pas lui-même avec satisfaction, il commence par tout rapporter à Dieu, il parle en ces termes : « Ce n'est pas dans ma propre sagesse, qui dépasse néanmoins celle des autres hommes, que cela m'a été révélé, ô roi. » *Dan.*, II, 30. Et le roi lui rend hommage, lui fait offrir des présents. Voyez-vous l'humilité du prophète, sa reconnaissance, sa modestie? Ecoutez maintenant le langage des apôtres. Tantôt ils disent : « Pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre puissance ou par notre piété que nous avons fait marcher cet homme? » tantôt : « Et nous aussi, nous sommes mortels, des hommes semblables à vous. » *Act.*, III, 12; XIV, 14. S'ils repoussaient de la sorte les hommages qui leur étaient adressés, eux cependant qui, par l'humilité du Christ et par sa puissance, opéraient des merveilles supérieures à celles qu'il avait lui-même opérées, puisqu'il leur avait dit : « Celui qui croit en moi fera des miracles qui l'emporteront sur ceux que je fais; » *Joan.*, XIV, 12; qui peut dire à quel point sont misérables ceux qui ne peuvent pas même chasser des moucherons, bien loin de pouvoir chasser les esprits de ténèbres, et ne sont pas en état de pouvoir secourir un homme, bien loin de pouvoir se rendre utiles au monde entier, ce qui ne les empêche pas d'être plus orgueilleux que le diable lui-même?

3. Rien de plus déplacé dans une âme chrétienne que l'orgueil; je dis l'orgueil, et non la confiance ou la fermeté, qui lui conviennent si bien. Il est entre ces choses une différence essentielle, d'où vient aussi qu'il n'est rien de commun entre l'humilité et la servilité, la flatterie et la bassesse. Si vous le voulez, je vais vous en donner des exemples. Il est aisé de voir que les choses contraires sont fréquemment réunies; l'ivraie se mêle au froment, les épines aux roses; mais les enfants seuls peuvent s'y tromper, les hommes qui méritent ce nom et qui sont versés dans l'agriculture spirituelle, savent facilement distinguer le bien du mal. Faisons mieux, prenons des exemples dans l'Ecriture sainte elle-même. Qu'est la servilité, la flatterie, la bassesse? Siba flatta David hors de propos et se fit l'accusateur de son maître; Achitophel flatta beaucoup plus encore Absalon; mais David se tint dans l'humilité. Les hommes de ruse sont des flatteurs; c'est ce qu'étaient les mages quand ils disaient : « Roi, vivez à jamais. » *Dan.*, II, 4. Une observation analogue se présente souvent dans les Actes au sujet de Paul s'entretenant avec les Juifs : il s'humilie lui-même, mais il ne les flatte pas. Il sait leur parler

avec une noble assurance, comme lorsqu'il dit : « Hommes mes frères, n'ayant rien fait contre la nation ni contre les anciens usages, j'ai été amené de Jérusalem chargé de fers. » *Act.*, XXVIII, 17. Vous comprendrez ce qu'il y a d'humilité dans ces paroles, en considérant comme il les réprimande dans ce qui suit : « L'Esprit saint a bien dit de vous : Vous entendrez de l'oreille, et vous ne saisirez pas de l'esprit ; vous aurez les yeux ouverts, vous regarderez, et vous ne verrez pas. » *Ibid.*, XXV, 26. Quel mâle courage ! Souvenez-vous aussi de celui que montra Jean-Baptiste en face d'Hérode, quand il lui dit : « Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de Philippe, votre frère. » *Marc.*, VI, 18. Voilà de l'assurance, voilà de l'énergie ; mais il n'en est plus de même des cris poussés par Séméi : « Sors, homme de sang. » II *Reg.*, XVI, 7. Bien qu'il y ait là une certaine assurance, ce n'est certes pas une noble fermeté, c'est plutôt de l'insolence, de l'insulte grossière et sans pudeur. Jézabel outrageait aussi Jéhu par cette parole : « Meurtrier de son maître ; » IV *Reg.*, IX, 31 ; c'était encore là de l'audace, et non de la fierté. Elie parut outrager le monarque ; mais au fond c'était de la grandeur et de la virilité : « Ce n'est pas moi qui trouble le peuple, c'est toi et la maison de ton père. » III *Reg.*, XVIII, 18. Il ne parlait pas avec moins d'assurance au peuple tout entier : « Jusques à quand, dit-il à la foule, boiterez-vous des deux pieds ? » *Ibid.*, 21. Cette manière d'attaquer le vice n'est qu'une généreuse liberté, et c'est là ce que faisaient les prophètes ; le reste est de l'impudence.

Humilité et liberté de langage de l'Apôtre.

Voulez-vous encore entendre un langage qui respire à la fois l'humilité et la liberté, écoutez celui de l'Apôtre : « Il m'importe peu d'être jugés par vous ou par l'opinion des hommes, je ne me juge pas moi-même non plus. Ma conscience ne me reproche rien ; mais je ne suis pas justifié pour cela. » I *Cor.*, IV, 3, 4. Cette manière de penser et de dire caractérise un chrétien. Ecoutez encore : « Quelqu'un de vous ose-t-il, ayant une affaire avec un autre, recourir au tribunal des impies, au lieu de se faire juger par les saints ? » *Ibid.*, VI, 1. Voulez-vous voir maintenant la basse flatterie des Juifs en démence, entendez-les s'écrier : « Quant à nous, nous n'avons pas d'autre roi que César. » *Joan.*, XIX, 15. Si vous désirez après cela contempler l'humilité, écoutez ce langage de l'Apôtre : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, nous prêchons le Seigneur Jésus-Christ ; et nous ne sommes que vos serviteurs en Jésus. » I *Cor.*, IV, 5. Pour établir le contraste entre l'arrogance et la flatterie, considérez celle-là dans Nabal, et celle-ci dans les Ziphéens : l'un se répandait en injures, les autres dans leur pensée trahissaient David. Pour avoir l'image, non de l'adulation, mais de la philosophie, voyez le même David épargnant Saül quand ils l'avaient en sa puissance, et dans la suite frappant de mort les meurtriers de Memphiboseth. Mais, pour tout résumer en quelques traits et d'une manière générale, l'arrogance vous apparaît lorsqu'un homme s'emporte et vomit des outrages sans même avoir un motif sérieux, se vengeant d'un tort imaginaire, se livrant à d'aveugles emportements : l'assurance et l'énergie se présentent à vous lorsqu'un homme affronte les périls et la mort elle-même, lorsqu'il foule aux pieds les amitiés et les haines plutôt que de déplaire à Dieu. L'adulation et la bassesse consistent à se faire le serviteur de qui que ce soit, non pour une chose nécessaire, mais pour le plus mince intérêt temporel. Celui-là pratique l'humilité véritable qui n'agit qu'en vue d'être agréable à Dieu, qui, pour accomplir un plus grand bien, une œuvre plus parfaite, abdique sans peine sa dignité.

Si nous comprenons ces choses, nous serons heureux, à la condition toutefois de les mettre en pratique. Savoir ne suffit pas, comme le dit Paul lui-même : « Ce ne sont pas les simples auditeurs de la loi qui seront justifiés, ce sont ceux qui l'exécutent. » *Rom.*, II, 13. Bien plus, la connaissance nous condamne, quand elle n'est pas accompagnée de la pratique et des bonnes œuvres. Pour éviter cette condamnation, appliquons-nous à la pratique de la vertu ; et nous obtiendrons de la sorte les biens promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ..., etc.

HOMÉLIE VI.

« Ayez en vous-mêmes les sentiments dont fut animé le Christ Jésus, lui qui, ayant la forme de Dieu, a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu; et qui cependant s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave, se rendant semblable aux hommes et paraissant tel qu'un homme : il s'est humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. »

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ, exhortant ses disciples à de grandes choses, s'est donné lui-même pour exemple, a de plus proposé son Père et les prophètes; ainsi quand il dit : « Voilà comment ils se conduisirent envers les prophètes, qui vécurent avant vous; » *Matth.*, v, 12; puis encore : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront; » *Joan.*, xv, 20 : « Apprenez de moi, que je suis doux; » *Matth.*, xi, 29; « Soyez miséricordieux, à l'exemple de votre Père céleste. » *Luc.*, vi, 36. C'est ce que fait aussi le bienheureux Paul. Quand il exhorte les fidèles à l'humilité, il met en quelque sorte le Christ sous leurs yeux. Ce n'est pas seulement en ce cas, c'est encore au sujet de l'amour que nous devons avoir pour les pauvres; et voici comment il s'exprime : « Vous savez quelle est la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que pour nous de riche il a voulu devenir pauvre. » II *Cor.*, viii, 9. Rien n'est capable d'exciter au bien une âme douée de quelque grandeur et de quelque philosophie, comme de savoir que, par ce moyen, elle deviendra semblable à Dieu même. Et quel encouragement aussi puissant? Aucun. Paul, qui ne pouvait l'ignorer, exhortant ses disciples à l'humilité, commence par la prière; il supplie, puis il exhorte : « Parce que vous demeurez dans le même esprit... ce qui pour eux est une cause de perte, et de salut pour vous. » *Philip.*, i, 27, 28. C'est après qu'il en revient à dire : « Ayez en vous-mêmes les sentiments dont fut animé le Christ Jésus, lui qui, ayant pris la forme d'esclave. » Redoublez d'attention, je vous en conjure, et que votre âme soit en éveil. Tel un glaive à double tranchant perce et détruit tout ce qu'il rencontre, par la raison même qu'il est aiguisé des deux côtés, et que rien ne saurait résister à cette force; telle est la parole de l'Esprit. Par les mots que vous venez d'entendre, Paul terrasse à la fois Arius d'Alexandrie, Paul de Samosate, Marcel de Galatie, Sabellius le Libyen, Marcion le Pontique, et Valentin, et Manès, et le Laodicien Apollinaire, et Photin, et Sophronius, et toutes les hérésies sans exception.

Saint Paul réfute par avance les hérétiques.

Eveillez-vous donc, comme pour assister à ce grand spectacle, pour voir tant de phalanges tomber sous le même coup; ne laissez pas échapper l'occasion d'une telle joie. Dans les courses de chars et de chevaux, il n'est rien qui frappe davantage et fasse autant de plaisir que de voir un de ces chars, après avoir renversé tous les autres avec leurs conducteurs, s'avancer seul dans la lice à travers tous ces débris et parvenir au but; de tous les points de l'amphithéâtre les applaudissements et les acclamations montent vers le ciel, et le vainqueur, comme si la joie lui donnait des ailes, comme si les applaudissements le transportaient, a bientôt dévoré l'espace. Qu'est ce plaisir en comparaison de celui que nous éprouverons à disperser en un même instant, sous l'impulsion de la grâce divine, les bataillons serrés de toutes les hérésies avec leurs chefs, ainsi que toutes les machinations du démon? Si vous le trouvez bon, plaçons d'abord par ordre et passons en revue les hérésies elles-mêmes. Préférez-vous la marche de l'erreur ou celle du temps? Tenons-nous-en à cette dernière; car la première n'est pas facile à démêler. Que le Libyen Sabellius se présente donc avant les autres. Que dit-il? Que ces noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit ne sont que de simples dénominations désignant une seule personne. Marcion le Pontique prétend que le Dieu créateur de tous les êtres n'est pas le principe du bien, ni le Père du Christ vraiment bon; il en imagine un autre qu'il regarde comme juste; il soutient de plus que le Fils ne s'est pas fait homme pour nous. Marcel, Photin et Sophronius enseignent que le Verbe n'est qu'une force impersonnelle, et que cette force réside dans le descendant de David, niant ainsi la substance hypostatique. Arius admet le Fils, mais seulement de nom; il en

fait une créature, et de beaucoup inférieure au Père. Les autres refusent une âme au Verbe incarné.

Voyez-vous les chars rangés devant vous? voyez maintenant l'Apôtre les culbutant tous à la fois, les dispersant tous d'un seul souffle de sa parole. Comment? « Ayez en vous-mêmes les sentiments dont fut animé le Christ Jésus, lui qui, possédant la forme même de Dieu, a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu. » Du coup, Paul de Samosate, Marcel et Sabellius tombent l'un sur l'autre. « Possédant la forme de Dieu, » dit l'Apôtre. Si telle est sa forme, peux-tu bien affirmer, misérable, qu'il a commencé dans le sein de Marie, qu'il n'était pas auparavant? et toi, peux-tu soutenir qu'il n'est qu'une simple force, quand il est dit qu'il a la forme même de Dieu, et qu'ensuite il a pris celle de l'esclave? La forme de l'esclave, réponds-moi, est-elle simplement sa force, et n'est-ce pas sa nature même? C'est réellement sa nature, me répondras-tu. Donc la forme de Dieu, comme porte le texte, c'est la nature même de Dieu, et non pas une force quelconque. Voilà Marcel le Galate, voilà Sophronius et Photin terrassés.

2. Vient ensuite Sabellius. « Il a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu. » Or, il n'est pas question d'égalité dans une seule personne; on est égal à quelqu'un. Vous voyez donc là deux hypostases différentes, et ce ne sont pas là des noms sans réalité. C'en est assez pour établir l'existence éternelle du Fils unique. Que dirons-nous maintenant contre Arius, prétendant que le Fils est d'une autre essence? Voudriez-vous m'expliquer ce que signifie cette parole : « Il a pris la forme de l'esclave? » Cela signifie qu'il s'est fait homme, n'est-ce pas? Par conséquent, possédant la forme de Dieu, il était également Dieu; car dans les deux cas nous trouvons le mot de forme. S'il est vrai dans l'un, il ne l'est pas moins dans l'autre : la forme d'esclave, c'est la nature humaine; la forme de Dieu, c'est donc la nature divine. Ce n'est pas tout; à l'exemple de Jean dans son évangile, Paul atteste l'égalité et déclare que le Fils n'est nullement inférieur au Père : « Il a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu. » Quel est ici le sophisme des hérétiques? Ils prétendent que ce texte indique le contraire de ce que nous disons. D'après eux, le Christ déclare qu'étant dans la forme de Dieu, il n'a pas usurpé l'honneur d'être égal à Dieu. S'il était Dieu, concluent-ils, comment pouvait-il usurper ce titre? — Quel moyen de comprendre une pareille interprétation? Qui dira jamais qu'un homme n'a pas usurpé cette qualité d'homme? et comment serait-il possible d'usurper ce qu'on est? — Non, sans doute, répondent-ils; mais voici ce qu'il faut entendre : Comme il n'était Dieu que d'une manière inférieure, il n'a pas usurpé l'égalité avec le grand et suprême Dieu. — Il existe donc un petit Dieu comme il existe un grand Dieu? et voilà les rêves helléniques introduits par vous dans les dogmes de l'Eglise.

Chez les Gentils, on distingue, je le sais bien, de grandes et de petites divinités; j'ignore s'il en est de même parmi vous. Dans l'Ecriture, vous ne trouverez du moins rien de pareil; là vous ne voyez partout que le grand Dieu, nulle part le petit. S'il est petit du reste, comment serait-il Dieu? On ne peut pas même faire cette distinction dans l'humanité, il n'est qu'une nature humaine; ce qui n'appartient pas à cette nature n'est pas homme non plus : comment donc serait-il Dieu? grand ou petit, celui qui n'appartiendrait pas à la nature divine? Petit, c'est n'être Dieu d'aucune sorte; il n'est question dans l'Ecriture que du grand Dieu : « Grand est le Seigneur, s'écrie David, et digne de louanges infinies. » *Ps.* XLVII, 1. Cela regarde aussi le Fils, que le prophète appelle constamment Seigneur. Il dit encore : « Vous êtes grand, vous accomplissez des choses admirables, vous êtes l'unique Dieu; » *Ibid.*, LXXXV, 10; et plus loin : « Grand est le Seigneur que nous avons, et grande est sa puissance, il n'est pas de limites à sa grandeur. » *Ibid.*, CXLIII, 3. — Mais cela n'est dit que du Père, m'objecterez-vous, et le Fils est le petit Dieu. — C'est vous qui le dites; l'Ecriture tient un langage opposé : ce qu'elle dit du Père, elle le dit aussi du Fils. Ecoutez Paul maintenant : « Nous attendons

l'heureux accomplissement de notre espérance et l'avénement de la gloire de notre grand Dieu. » *Tit.*, II, 13. Est-ce que, par hasard, il parlerait de l'avénement du Père? Il vous confond d'autant plus qu'il pose formellement l'avénement du grand Dieu. Cela s'appliquerait au Père? En aucune façon, puisqu'il complète ainsi sa pensée : « L'avénement de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. » Vous le voyez donc, le Fils est aussi le grand Dieu. Sur quoi repose alors votre puérile distinction? Ecoutez de plus le Prophète l'appelant l'Ange du grand conseil. l'Ange du grand conseil peut-il n'être pas grand lui-même? Et le Dieu fort n'est-il pas grand par là même, serait-il petit? Que viennent-ils donc, ces malheureux dont l'impudence égale le crime, nous parler d'un petit Dieu? Je répète ce qu'ils disent sans cesse, pour mieux vous apprendre à les éviter. Vous venez de l'entendre, le Christ n'était qu'un petit Dieu, qui n'a pas voulu se mettre par usurpation au niveau du grand. Mais, en partant de leurs propres paroles, que vous ne devez certes pas nous attribuer, s'il était petit comme ils le pensent, s'il n'avait qu'un pouvoir de beaucoup inférieur à celui du Père, comment aurait-il fait pour usurper la grandeur divine? on ne passe pas ainsi d'une nature à l'autre. Le cheval, par exemple, n'usurpera jamais le rang de l'homme dans l'échelle des êtres, quoi qu'il fasse pour cela.

Assez là-dessus, et disons autre chose. Que se propose Paul en nous donnant le Christ pour exemple? Evidemment il a pour but de persuader aux Philippiens l'humilité. Comment encore met-il en avant ce moyen? Personne voulant exhorter quelqu'un à l'humilité ne tiendra ce langage : Abaissez-vous, ne vous estimez pas vous-même autant que vos égaux; car un tel n'étant que serviteur n'a pas prétendu s'élever au rang du maître; voilà qui vous devez imiter. Cette conduite n'étant que de l'arrogance, direz-vous, on n'est pas humble parce qu'on s'en abstient. Apprenez ce que c'est que l'humilité, vous qu'emporte un orgueil diabolique. Qu'est donc l'humilité, je vous le demande encore? C'est s'abaisser dans sa propre estime; or, celui-là s'estime peu de chose, qui s'humilie volontairement, et non par nécessité. Voici ce que je veux dire, à vous de redoubler d'attention : celui qui pourrait avoir de hautes pensées de lui-même, et qui cependant n'en a que de basses, est vraiment humble de cœur. Ainsi le monarque qui se mettrait au-dessous de son ministre, pratique la véritable humilité, puisqu'il descend de la position qu'il occupe : si le ministre en fait autant, ce n'est plus une humilité méritoire, par la raison qu'il ne descend pas d'un rang plus élevé. L'humilité suppose toujours une puissance dont on se dépouille. Si quelqu'un est humilié malgré lui par la force même des choses, il n'en a plus le mérite, cela ne provenant ni de son intelligence ni de sa volonté; l'humilité de l'âme implique un mouvement spontané qui la porte à s'abaisser elle-même.

3. Dites-moi, si quelqu'un s'en tient à ce qu'il possède, n'ayant pas la possibilité de dépouiller autrui, le louerons-nous comme pratiquant la justice? Nullement, et pourquoi? C'est que la nécessité détruit le mérite, et fait qu'on ne saurait louer la volonté. Supposez encore un homme qui ne peut s'emparer du souverain pouvoir, usurper la couronne, et demeure dans la vie privée; faudra-t-il le louer de son abstention? Evidemment non. C'est la même chose ici. Le vrai mérite, laissez-moi dissiper à cet égard votre profonde ignorance, ne consiste pas à s'abstenir précisément du mal extérieur, il consiste à pratiquer les bonnes œuvres. L'une de ces choses est exempte de blâme, et ne va pas jusqu'à mériter l'éloge : l'autre va jusque-là. Entendez le Christ se chargeant lui-même de faire cet éloge : « Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. » *Matth.*, XXV, 34, 35. Il n'a pas dit : Parce que vous n'avez commis ni fraude ni rapine; c'est trop peu que cela; mais il a dit : Vous m'avez nourri en me voyant souffrir la faim. On ne loue personne, ni les amis ni les ennemis, ni Paul lui-même, comme les hérétiques prétendent louer le Christ. Et que dis-je, Paul? on ne louerait pas même un homme vulgaire de n'avoir pas usurpé une dignité sur

La nécessité détruit le mérite.

laquelle il n'avait aucun droit; et c'est le bel éloge que vous faites du Sauveur? Une telle admiration est un témoignage de perversité. C'est ainsi qu'on loue les hommes plongés dans le désordre; un « voleur, par exemple, quand il ne vole plus. » *Ephes.*, IV, 28. Rien de pareil parmi les bons; on n'ira pas ici faire l'éloge de quelqu'un qui ne s'est pas injustement emparé d'un pouvoir ou d'une distinction. Ce serait vraiment de la démence. Et puis, écoutez encore, ne vous rebutez pas si j'insiste longuement; qui jamais songerait à prendre cet exemple pour enseigner l'humilité? Il en faut de beaucoup plus remarquables et qui soient mieux appropriés au but que nous nous proposons; on ne va pas chercher pour cela des choses étrangères. Ainsi le Christ, nous exhortant à faire du bien à nos ennemis, cite un exemple frappant, celui du Père céleste : « Il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes comme sur les pécheurs. » *Matth.*, v, 45. Nous exhortant ensuite à la patience, il se donne lui-même pour exemple : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; » *Ibid.*, XI, 29; puis encore : « Si j'ai fait ainsi, moi votre Seigneur et votre Maître, combien plus ne le devez-vous pas? » *Joan.*, XIII, 14. Voilà des exemples qui ne sont pas défectueux; il ne faut pas qu'ils le soient non plus, autrement nous en ferions autant nous-mêmes.

Celui dont on nous parle est d'ailleurs sans application. Comment? Si le Fils est un simple serviteur, il est par là même dans un état d'infériorité et de dépendance. Alors plus d'humilité. Il fallait agir en sens inverse, et nous montrer le supérieur se soumettant à l'inférieur; mais, comme cela ne se trouvait pas en Dieu, qu'il n'y a là ni plus grand ni plus petit, l'Apôtre a posé l'égalité. Sur quelle base aurait-il établi son exemple et son exhortation, si le Fils était inférieur? Ce ne serait plus de l'humilité, je le répète, que de ne pas s'insurger contre son supérieur, de ne pas ambitionner sa puissance, et d'obéir même jusqu'à la mort. Du reste, voyez la recommandation qui suit l'exemple : « Chacun de vous estimant par humilité les autres au-dessous de soi. » C'est une persuasion, vous l'entendez; car, ayant tous la même essence, et Dieu vous ayant honorés de la même façon, ce ne peut être ici qu'une opération de l'Esprit. S'agit-il d'une égalité réelle, Paul s'exprime autrement : Honorez ceux qui vous sont préposés; il le dit ailleurs d'une manière formelle : « Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis. » *Hebr.*, XIII, 17. Là c'est la nature même des choses qui demande la sujétion; elle ne peut venir ici que d'un jugement porté par nous-mêmes : « Chacun de vous estimant par humilité les autres au-dessus de soi. » C'est ce qu'a fait le Christ. Ainsi tombent les inventions de nos adversaires.

Il importe maintenant d'exposer notre interprétation, après avoir sommairement rapporté les leurs, et les avoir ainsi réfutés : Paul voulant nous exhorter à l'humilité de l'âme, ne nous eût jamais présenté l'exemple d'un inférieur obéissant à son supérieur. S'il avait fallu persuader aux serviteurs d'obéir à leurs maîtres, rien de mieux; mais, pour engager des hommes libres à se mettre au-dessous de leurs égaux, à quoi bon l'exemple d'un serviteur qui se tient simplement à sa place, d'un inférieur qui n'usurpe pas celle de son supérieur? L'Apôtre n'en est pas à recommander l'obéissance proprement dite; il veut obtenir la déférence mutuelle de ceux qui sont égaux en dignité : « Chacun estimant les autres au-dessus de soi. » Pourquoi ne met-il pas en avant l'exemple de la femme, et ne dit-il pas : Obéissez comme la femme doit obéir à son mari? S'il n'a pas voulu prendre sa comparaison dans un état qui ne détruit ni l'égalité ni la liberté, et qui n'admet qu'un certain degré d'obéissance, bien moins se fût-il appuyé sur une condition tout à fait dépendante. Mais je l'ai déjà dit, on ne loue pas précisément quelqu'un parce qu'il s'abstient du mal, on ne le mentionne même pas. Veut-on louer sa continence, on ne dira pas qu'il a fui la fornication, mais bien qu'il a respecté sa femme légitime. Non, éviter les mauvaises actions, ce n'est pas une gloire; le regarder comme tel serait ridicule. J'ai dit aussi que la forme d'esclave était réelle dans le Christ et que rien n'y manquait; d'où j'ai conclu que la forme de Dieu

n'était ni moins réelle ni moins complète. Pourquoi l'Apôtre ne dit-il pas que le Sauveur ait acquis la forme divine, et nous le représente-t-il comme l'ayant d'avance? L'expression dont il se sert équivaut à cette grande parole : « Je suis celui qui suis. » *Exod.*, III, 14. La forme en tant que forme accuse l'identité. Il ne se peut pas qu'ayant une nature différente, on ait la même forme : l'homme ne saurait jamais avoir la forme de l'ange, pas plus que la brute ne peut avoir celle de l'homme. D'où viendrait alors cette exception pour le Fils?

4. En nous qui sommes d'une nature complexe, la forme s'attache au corps; mais dans un être absolument simple et sans mélange aucun, elle ne peut s'attacher qu'à l'essence. Si vous prétendez qu'il ne saurait être question du Père, par la raison que dans le texte l'article n'accompagne pas le substantif, je vous montrerai beaucoup d'autres passages où l'article ne se trouve pas non plus. Et que dis-je, dans beaucoup d'autres passages? dans celui-là même, et peu de mots après : « Il a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu. » Pas d'article à ce mot Dieu, bien qu'il désigne évidemment le Père. Je voudrais maintenant ajouter une considération; mais je crains de surcharger votre intelligence. En attendant, retenez fidèlement dans votre mémoire ce que nous avons dit pour saper l'hérésie. Arrachons d'abord les épines, et, les épines une fois déracinées, nous répandrons la bonne semence, laissant à la terre un peu de repos, si bien que nous puissions faire disparaître tout le mal, et qu'elle reçoive alors la divine semence avec toute son énergie. Remercions Dieu de l'enseignement déjà donné; demandons-lui la grâce de le conserver intact, afin qu'il soit pour vous et pour nous une source de joie et une source de confusion pour les hérétiques. Supplions-le de nous diriger et de nous soutenir dans ce que nous avons à dire encore, de nous inspirer la même ardeur dans le développement de nos pensées. Prions en outre pour que la pureté de notre vie réponde à celle de notre foi, pour que nous lui rendions gloire sur la terre, et que son nom ne soit jamais blasphémé à cause de nous. « Malheur à vous, dit l'Ecriture, dont la conduite fait blasphémer le nom de Dieu. » Si nous-mêmes avons un fils, et rien ne saurait nous être plus cher, si nous avons donc un fils qui nous attire l'humiliation et l'insulte, nous le renions, nous le repoussons, nous n'avouons pas qu'il nous appartienne : à combien plus forte raison Dieu repoussera-t-il et frappera-t-il de sa colère des serviteurs ingrats qui provoquent contre lui les blasphèmes et les outrages? Or, celui que Dieu repousse et déteste, qui l'accueillera? Personne, si ce n'est le diable et les esprits pervers qui marchent à sa suite. Et celui dont les démons se sont emparés, quel espoir de salut peut-il avoir encore, et quelle consolation dans la vie? Tant que nous sommes dans la main de Dieu, nul ne peut nous entraîner de force; car elle est toute-puissante : dès que nous échappons à cette main et que nous perdons ce secours, c'est notre perte, nous restons exposés à toutes les spoliations, tous nous foulent aux pieds, comme un mur qui s'écroule, comme une haie gisant sur le sol. Un mur fragile donne accès à toutes les incursions.

Qui accueillera celui que Dieu repousse et déteste?

Ce que je vais dire ne regarde pas seulement la ville de Jérusalem, ne vous y trompez pas; cela regarde aussi tous les hommes. Et d'abord, qu'est-il dit de Jérusalem? « Je chanterai au bien-aimé le cantique de mon bien-aimé, le cantique de ma vigne. Une vigne a poussé pour le bien-aimé sur la hauteur, dans une terre féconde. Je l'ai entourée d'une haie et d'une forte barrière, j'y ai transporté les plants de Sorech, j'ai bâti une tour au milieu, et dans cette tour un pressoir; j'attendais que la vigne donnât des raisins, elle n'a produit que des épines. Que devais-je faire pour elle que je n'aie point fait? Serais-je coupable d'avoir attendu qu'elle produisît des raisins, quand elle n'a donné que des épines? Eh bien, je vous apprendrai de quelle façon je traiterai ma vigne : j'arracherai la haie qui la protége, et je la livrerai à la dévastation; je renverserai le mur qui l'entoure, et elle sera foulée aux pieds; j'abandonnerai ma vigne, elle ne sera ni taillée ni cultivée; les ronces y monteront comme dans une terre inculte; je commanderai aux nuées de ne plus l'arroser. La vigne du Dieu des armées,

c'est la maison d'Israël; et l'homme de Juda est son rejeton bien-aimé. J'ai attendu qu'il fît œuvre de jugement, et voilà qu'il a fait l'iniquité; au lieu de suivre la justice, il a poussé d'insolentes clameurs. » *Isa.*, v, 1-7. Cela s'applique à toute âme. Quand le Seigneur dans sa miséricorde a fait pour elle tout ce qu'il devait, et qu'elle ne produit que des épines à la place des raisins, il enlèvera la haie, il détruira le mur d'enceinte, et nous serons la proie de la dévastation. Entendez en quels termes, avec quels gémissements parle un autre prophète : « Pourquoi donc avez-vous enlevé la haie, et la vigne est-elle vendangée par tous ceux qui passent sur le chemin? Le sanglier sorti de la forêt est venu la ravager, elle a été broutée par la bête féroce. » *Ps.* LXXIX, 13, 14. Il désigne ainsi le Mède et le Babylonien. Ici plus d'allusion semblable; le sanglier, la bête féroce, c'est le diable et toute sa légion.

Il y est dit encore que cette bête est unique, et c'est pour mieux nous montrer ce qu'elle a de sauvage et d'impur. L'Ecriture, en effet, voulant mettre sous vos yeux la férocité du démon, s'exprime ainsi : « Il tourne comme un lion rugissant qui cherche quelqu'un à dévorer. » I *Petr.*, v, 8. Veut-elle exprimer ce qu'il a de venin délétère et mortel, elle l'appelle serpent et scorpion : « Vous marcherez sur les serpents et les scorpions, sur toute la puissance de l'ennemi. » *Luc.*, x, 19. S'agit-il de sa force en même temps que de son venin, elle le nomme dragon, comme dans ce passage : « Ce dragon que vous avez formé pour se jouer dans les flots. » *Ps.* CIII, 26. Mais à chaque instant reparaissent ces mots de dragon, de serpent tortueux, d'aspic. En réalité, c'est une bête qui se replie dans tous les sens et revêt toutes les formes, et possède de plus une force inouïe : il n'est rien qu'elle n'ébranle, elle jette le trouble partout, elle bouleverse tout de fond en comble. Ne craignez pas cependant, ne perdez pas courage; veillez seulement, et vous serez étonné de sa faiblesse. « Foulez aux pieds les serpents et les scorpions. » Oui, nous ferons de lui l'escabeau de nos pieds, si nous le voulons bien.

5. Voyez donc combien c'est ridicule, combien c'est déplorable, qu'il soit sur notre tête celui qui devrait être sous nos pieds. Comment cela peut-il se faire? C'est nous qui le faisons : le voulons-nous, il est grand; le voulons-nous, il est petit. Si nous veillons sur nous-mêmes et nous tenons attachés à notre Roi, nous verrons l'ennemi se réduire et n'être guère plus qu'un petit enfant quand il engagera la lutte : si nous nous séparons de notre chef, le voilà qui se gonfle, qui rugit et grince des dents, parce qu'il nous trouve sans ce puissant auxiliaire; il n'attaque que quand Dieu le lui permet. Dès qu'il n'osa pas entrer dans les pourceaux sans cette permission, moins encore entrera-t-il dans l'âme des hommes. Or, Dieu le lui permet, ou pour nous instruire, ou pour nous punir, ou pour nous faire acquérir plus de gloire, comme il le fit à l'égard de Job. Voyez-vous l'ennemi n'osant pas aborder cet athlète, saisi de crainte et de tremblement? Et pourquoi recourir à l'exemple de Job? Attaquant Judas lui-même, il n'ose pas s'en emparer et l'envahir complétement, avant que le Christ l'ait repoussé du chœur apostolique. Il le tente sans doute, mais en se tenant au dehors, sans entrer encore dans son âme; ce n'est qu'après l'avoir vu retranché du troupeau sacré, qu'il se précipite sur lui avec plus d'impétuosité que le loup le plus féroce; et dès lors il ne le lâche pas qu'il ne l'ait frappé d'une double mort. C'est pour notre instruction que ces choses-là sont écrites. A quoi sert de savoir que le Christ fut trahi par l'un des douze? Quelle utilité, quel avantage y trouvons-nous? Un grand avantage; car en apprenant quel fut le mobile de ce funeste dessein, nous nous tiendrons sur nos gardes pour ne pas succomber à la même passion. Comment cet Apôtre en vint-il à ce crime? Sous l'impulsion de l'avarice : il était voleur, et l'amour de l'argent le jeta dans une telle ivresse, qu'il vendit pour trente deniers le souverain Maître de l'univers. Quoi de plus affreux qu'une telle démence? On ne saurait rien comparer à celui qu'il trahit, toutes les nations ne sont rien auprès de lui; et le traître l'estima trente deniers!

Cruelle tyrannie que celle de l'avarice! elle a bientôt raison d'une âme. L'ivresse ordinairement

ne pousse pas au même degré de folie que la cupidité; ni la folie elle-même ni la stupidité n'opèrent les mêmes ravages. Avais-tu donc, misérable, quelque motif de le trahir? il t'avait appelé du sein de l'obscurité la plus profonde, il t'avait fait l'un des douze, te transmettant ses enseignements, te comblant de bienfaits sans nombre, te donnant le pouvoir des miracles, t'admettant, comme ses autres disciples choisis, à sa table, à ses voyages, à ses entretiens, à sa familiarité la plus tendre, à tout. N'en était-ce pas assez pour te retenir? Pour quelle cause as-tu donc trahi, je te le demande encore? Quelle plainte pouvais-tu former, ou plutôt quel bien n'avais-tu pas reçu? Il savait ton intention, et cependant il n'a cessé de faire ce qui dépendait de lui; souvent il disait : « L'un de vous me trahira; » *Matth.*, XXVI, 21; plus d'une fois il t'a désigné, mais toujours en t'épargnant. Il ne t'a pas chassé du chœur apostolique, bien que tu lui fusses connu; il te supportait encore, il t'honorait, il t'aimait, comme si ta place eût été parmi les douze. Pour comble de dévouement, s'étant ceint d'un linge, il lava les pieds d'un être aussi dégradé avec ses mains si pures; et cela non plus ne t'arrêta pas; tu mettais de ton côté le comble à ta scélératesse. C'est le bien des pauvres que tu volais; et ton divin Maître fermait les yeux, de peur de te pousser à de plus grands crimes : rien n'a pu te toucher. Serais-tu une bête féroce, aurais-tu un cœur de rocher, est-ce que tant de bienfaits, tant de miracles et de leçons n'eussent pas dû te changer? Eh bien, il t'appelait encore malgré cette férocité, il te sollicitait par ses œuvres merveilleuses du fond de ton insensibilité. Peine inutile, tu n'en es pas devenu meilleur.

Peut-être vous étonnez-vous d'une pareille frénésie dans le traître. Redoutez donc le mal dont il est frappé; c'est l'avarice qui l'a rendu tel, l'amour des choses matérielles. Retranchez cette passion; car voilà les maladies qu'elle enfante : elle précipite dans l'impiété, elle fait qu'on oublie Dieu quand il nous inonde de ses grâces. Arrachez-la, je vous en supplie; ce n'est pas un malheur ordinaire, il y a là mille morts plus funestes les unes que les autres. Nous avons vu la passion de ce malheureux; craignons d'en être atteints nous-mêmes. L'Ecriture nous l'a montrée pour nous apprendre à la fuir : c'est pour notre instruction que tous les évangélistes la rapportent. Fuyez bien loin; l'avarice ne consiste pas seulement à désirer de grandes richesses, elle est dans le simple désir d'une possession à laquelle nous n'avons pas droit. Demander au delà du nécessaire, c'est une fatale cupidité. Fut-ce donc un monceau d'or qui précipita le traître dans l'abîme? Trente deniers; pour trente pièces d'argent il livra son divin Maître! N'oubliez pas ce que je disais tout à l'heure : l'avarice ne se manifeste pas seulement dans l'acquisition des grandes richesses, elle se manifeste encore et surtout dans le désir immodéré des petites choses. Voyez quel crime énorme cet homme commit pour un peu d'or; ce n'était pas même de l'or, mais bien quelques misérables pièces d'argent. Il n'est pas possible, non, il n'est pas possible que l'avare contemple jamais la face du Christ; cela ne saurait être. L'avarice est la racine de tous les maux. Or, s'il suffit d'un mal quelconque pour être exclus de cette gloire, où sera relégué celui qui porte en lui-même la racine de tous les maux? L'esclave des richesses ne peut pas être le véritable serviteur du Christ. Le Christ lui-même proclame cette impossibilité. « Vous ne pouvez pas, dit-il, servir Dieu et Mammon.... Personne ne peut servir deux maîtres; » *Matth.*, VI, 24; ils commandent des choses opposées. Le Christ vous dit : Soulagez les pauvres, et Mammon vous dit : Dépouillez-les même de ce qui leur reste. Le Christ vous dit : Donnez ce que vous avez; et Mammon vous dit : Prenez de plus ce qu'ils ont.

6. Voyez-vous l'opposition, voyez-vous la lutte? Exigez-vous que nous vous démontrions l'impossibilité de servir deux maîtres et l'inévitable alternative de mépriser l'un des deux? N'est-ce pas une chose assez claire d'elle-même? Comment? Ne voyons-nous pas en fait que le Christ est méprisé, et que Mammon reçoit tous les hommages? Ne sentez-vous pas aussi ce qu'il y a de pénible à le dire? Mais, si la parole est pénible, combien plus la réalité? Seulement, le mal ne frappe pas autant dans les faits, parce

que la passion nous aveugle. En ce moment l'âme se dégage un peu de sa passion, tant qu'elle est dans cette enceinte, et dès lors elle juge plus sainement; mais, dès qu'elle est sortie d'ici et qu'elle est de nouveau saisie par la fièvre, sous l'influence de la volupté, elle perd la droiture de son jugement, le tribunal intérieur n'est plus incorruptible. Le Christ nous dit : « Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède, il n'est pas mon disciple; » *Luc.*, XIV, 33; et Mammon dit : Arrache le pain au pauvre. Le Christ nous dit : Donnez le vêtement à celui qui est nu; et Mammon : Achève de le spolier, si c'est possible. Le Christ : Ne dédaignez pas les serviteurs de votre race; et Mammon : Traite-les sans pitié; verrais-tu ta mère ou ton père, passe avec dédain. Et que dis-je, le père et la mère? perds ton âme sans hésiter. Et cependant, c'est Mammon qu'on écoute. Malheur à nous! celui qui nous impose des ordres cruels et barbares, nous l'écoutons, laissant de côté celui qui nous donne des lois douces et salutaires. Voilà pourquoi l'enfer, voilà pourquoi les flammes éternelles, et le fleuve de feu, et le ver qui ne meurt pas. Je sais que beaucoup nous entendent avec peine quand nous parlons ainsi. Ce n'est pas non plus avec plaisir que je vous tiens ce langage; car quel en est le résultat?

Je voudrais bien vous entretenir sans cesse du royaume des cieux, du repos qu'on y goûte, de cette eau rafraîchissante, des pâturages éternels. « Il m'a nourri, dit le prophète, près d'une eau qui ranime, il m'a colloqué parmi de gras pâturages. » *Ps.* XXII, 2. Je voudrais ne vous parler que de cet heureux séjour d'où sont bannies la tristesse, la douleur et les larmes. Je voudrais vous retracer la joie dont la présence du Christ sera la source, bien qu'elle surpasse toute parole et tout entendement; volontiers toutefois je vous en parlerais dans la mesure de mes forces. Mais à quoi bon? Il n'est pas permis de parler du royaume à celui que consume et tourmente la fièvre des passions; tant qu'il est dans cet état, il faut lui persuader de recouvrer la santé de l'âme. Il n'est pas permis de présenter l'image de la gloire à qui mérite le châtiment; avant tout une chose est nécessaire pour lui, c'est de faire lever la sentence et d'échapper au supplice; sans cela le reste n'est rien. Voilà pourquoi je vous en parle sans relâche; c'est le seul moyen d'arriver promptement à mieux. Dieu lui-même nous menace de la géhenne dans le but de nous la faire éviter, pour que nous arrivions tous au royaume. Telle est aussi ma pensée quand je reviens constamment sur les peines futures : je veux vous stimuler à mériter le ciel, et, rendant vos âmes plus malléables par la terreur, les ployer à la royauté qui leur est promise. Ne murmurez donc pas contre l'austérité de mon langage; si vous le sentez peser sur vous, il enlève à vos âmes l'accablant fardeau du péché. Le fer est lourd aussi, lourd est encore le marteau; c'est avec cela néanmoins qu'on fabrique les vases d'or et d'argent, qu'on redresse tout ce qui s'écarte de la droite ligne; et, si les instruments n'étaient pas lourds, ils n'agiraient pas ainsi sur la matière. Voilà comment la force de notre parole peut ramener vos âmes au bien.

Ne fuyons donc pas la gravité du discours, ni même les blessures qu'il peut faire; s'il blesse, ce n'est pas pour briser et déchirer, c'est pour corriger. Grâces à Dieu, nous n'ignorons pas la manière de frapper, nous savons ménager le coup, de telle sorte que le vase ne soit pas brisé, mais bien qu'il acquière la forme et le poli qui le rendront agréable au Seigneur, en même temps que la solidité nécessaire. Alors il figurera sans danger, avec gloire même, dans ce jour où se déchaînera le fleuve de feu, il ne sera pas jeté dans la fournaise. Si, pendant que vous êtes sur la terre, nous ne parvenons pas à vous enflammer, il faut inévitablement que vous brûliez là-bas; il ne peut pas en être différemment : « Le jour du Seigneur se manifestera dans le feu. » I *Cor.*, III, 13. N'est-il donc pas préférable de subir les flammes passagères allumées par notre discours, au lieu de ces flammes éternelles? Que tel soit le châtiment, c'est une chose évidente, et plus d'une fois nous en avons donné des preuves irréfutables. Les divines Ecritures auraient dû suffire à vous le persuader; mais, comme il en est tant qui sont portés à la contradiction, nous avons mis en œuvre bien d'autres

arguments. Rien n'empêche de vous les rappeler maintenant encore. Quel est le principal? Dieu est juste; c'est ce que nous reconnaissons tous, Juifs et Gentils, hérétiques et Chrétiens orthodoxes. Beaucoup d'hommes cependant quittent la vie sans avoir été punis de leurs crimes, et beaucoup d'autres sans avoir été récompensés de leurs vertus, après avoir même éprouvé des calamités sans nombre. Puisque Dieu est juste, où donc ceux-ci recevront-ils les biens auxquels ils ont droit, et ceux-là les supplices qu'ils méritent, s'il n'est ni géhenne ni résurrection? Ne cessez de vous dire à vous-mêmes et de faire retentir à l'oreille des autres une semblable raison; et vous ne pourrez pas douter que nous ne devions ressusciter un jour. Or, celui qui ne doute pas de la résurrection, veillera constamment sur la conduite de sa vie, afin d'obtenir la béatitude éternelle. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

« Ayez en vous-mêmes les sentiments dont fut animé le Christ Jésus, lui qui, ayant la forme de Dieu, a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu, et qui cependant s'est anéanti, prenant la forme de l'esclave, s'étant fait semblable aux hommes, et paraissant tel qu'un homme; il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, la terre et les enfers, afin que toute langue proclame que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. »

1. Nous avons donné l'interprétation des hérétiques; le moment est venu de donner aussi la nôtre. Ils ont prétendu que l'Apôtre, en déclarant que le Christ ne s'était pas rendu coupable d'usurpation, avait affirmé une usurpation véritable; et nous avons démontré combien leur doctrine était vaine et ridicule, par la raison que personne jamais ne se servirait d'un tel exemple pour exhorter à l'humilité, n'en ferait jamais un sujet d'éloge pour Dieu, ni même pour un homme. Quel est donc le vrai sens, mes bien-aimés? Donnez toute votre attention à ce que nous allons dire. Comme la plupart des hommes sont persuadés qu'en pratiquant l'humilité ils se rabaissent et s'amoindrissent, Paul détruit en eux cette appréhension; il leur enseigne à se dépouiller de semblables pensées, et cela, par l'exemple de Dieu même : il leur dit que Dieu, le Fils unique du Père, celui qui possède la forme de Dieu, qui n'est nullement inférieur au Père, qui est son égal par nature, a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu. Comprenez bien ce que signifie ce langage. L'usurpateur, celui qui s'est arrogé des priviléges auxquels il n'avait pas droit, ne consentira pas à s'en dépouiller; craignant, en effet, de s'effacer lui-même et de tomber, il ne lâchera pas prise : celui qui possède par nature une dignité, n'hésite pas à se démettre, à descendre de son rang, sachant bien qu'il n'a rien à craindre de semblable. Un exemple éclaircira ce que je dis : Absalon avait usurpé la puissance royale, il n'eut pas le courage de la déposer. Prenons un autre exemple. Si les exemples ne représentent pas complétement la réalité, n'en soyez pas surpris; c'est dans la nature même de l'exemple de laisser à deviner beaucoup plus qu'il ne dit. Quelqu'un usurpe le trône, il se fait roi; il n'osera jamais déposer ou cacher cette puissance; s'il la cache seulement, il la détruit par là même.

L'usurpateur ne consent jamais à se dépouiller.

Nous trouvons encore ailleurs de pareils exemples. Quelqu'un a-t-il volé, il n'en est que plus âpre à retenir ce qu'il a pris, n'ignorant pas qu'il le perd aussitôt qu'il le lâche. En général, ce qui provient de la rapine, on ne veut pas s'en séparer, on craint de le perdre de vue, on y tient d'une manière essentielle. Il n'en est plus ainsi de ceux qui possèdent légitimement; l'homme alors trouve tout simple d'avoir telle dignité. Il ne m'est pas cependant facile de donner un exemple corrélatif. Aucun genre de puissance ne nous est naturel, aucun bien sans distinction; car tous appartiennent en propre à la nature de Dieu. Que dirons-nous donc? Que le Fils de Dieu n'a pas craint de descendre

de sa dignité suprême, sachant que la divinité n'était pas une usurpation pour lui; et dès lors il ne redoutait pas qu'on lui dérobât sa grandeur ou sa nature. Il l'abdiqua volontiers, certain de la reprendre; il consentit à la voiler, jugeant qu'il ne s'amoindrissait pas de la sorte. C'est pour cela qu'au lieu de dire : Il n'a pas usurpé, l'Apôtre dit : « Il n'a pas estimé que ce fût une usurpation. » Il n'avait pas ravi ce titre, ce n'était pas un don qu'il avait reçu, il le tenait de sa nature même, rien ne pouvait l'en dépouiller. Aussi n'hésite-t-il pas à revêtir la forme des serviteurs ordinaires. Un tyran ne quitte pas la pourpre dans les camps : un roi s'en débarrasse avec pleine sécurité. Pour quelle raison? C'est qu'il n'a pas usurpé sa puissance. Le Fils n'a donc pas refusé comme un usurpateur de se démettre en apparence d'un droit qu'il possédait toujours; il l'a caché, comme ne pouvant jamais le perdre. L'égalité avec Dieu, je le répète, c'était son être même, et nullement un emprunt : de là vient qu'il s'est anéanti.

Où sont maintenant ceux qui prétendent qu'il subissait une nécessité, qu'il se trouvait dans un état de sujétion? « Il s'est anéanti, il s'est humilié, lui-même s'est fait obéissant jusqu'à la mort. » Et comment s'est-il anéanti? « En prenant la forme de l'esclave, en devenant semblable aux hommes, en paraissant tel qu'un homme. » Paul rappelle ici cette leçon : « Que chacun regarde les autres comme étant au-dessus de soi; » *Philip.*, II, 3; ce rapport est frappant : « Il s'est anéanti lui-même. » Et dans le fait, s'il s'était trouvé dans un état de dépendance, s'il ne s'était pas abaissé de son propre mouvement et par un libre choix, ce ne serait pas là de l'humilité. S'il n'eût point su que cela devait se faire, quelque chose lui aurait manqué; si, le sachant, il eût attendu qu'on lui en donnât l'ordre, l'ignorance de ce moment eût été encore une imperfection; mais, s'il n'avait ignoré ni l'œuvre, ni le temps où cette œuvre devait s'accomplir, pourquoi demeurait-il alors dans cette dépendance? Les hérétiques répondront : Pour montrer la supériorité de son Père. — Mais il n'aurait pas montré précisément la supériorité de son Père, il eût montré plutôt sa propre infériorité. Le nom de Père suffit d'ailleurs pour manifester l'ordre des personnes divines. A part cela seul, le Fils possède tous les attributs du Père. Quant à ce privilége, le Père ne peut pas le communiquer au Fils. A cette exception près, j'insiste, tout leur est commun.

2. Ici les Marcionites s'emparent des expressions de Paul pour dire que le Fils ne s'est pas fait réellement homme, et qu'il n'a pris que la ressemblance de l'homme. Et comment peut-on prendre cette ressemblance? Serait-ce en se couvrant d'une ombre vaine? Ce ne serait donc là qu'un fantôme trompeur, et nullement la ressemblance humaine : un homme n'a de vraiment ressemblant qu'un autre homme. Et que répondrez-vous à Jean quand il dit : « Le Verbe s'est fait chair? » *Joan.*, I, 14. Mais notre bienheureux lui-même a dit ailleurs : « Dans la ressemblance de la chair du péché; » *Rom.*, VIII, 3; et maintenant : « Il a paru tel qu'un homme. » Remarquez ces expressions, « ressemblance, tel qu'un homme. » Cela ne regarde que l'extérieur, disent nos adversaires, et non la réalité; tel qu'un homme, ce n'est pas un homme véritable. — Vous le voyez, j'expose avec une complète ingénuité ce qu'ils nous objectent. Après tout, pour remporter sur eux une victoire éclatante et décisive, il ne faut pas dissimuler les arguments qui leur paraissent les plus forts; les dissimuler, ce serait de la fraude, et non point un triomphe réel. Comment raisonnent-ils donc? Je ne crains pas de le redire : Etre homme par l'extérieur, ce n'est pas l'être par nature; paraître tel qu'un homme, en avoir la ressemblance, ce n'est pas être homme dans la vraie signification du mot. — Donc prendre la forme de l'esclave, ce n'est pas non plus en prendre la nature. Voilà déjà une contradiction, et ce serait à vous de résoudre d'abord ce problème. Vous croyez que cela combat notre enseignement, et nous déclarons que c'est l'opposé du vôtre. Paul n'a pas dit : Comme la forme de l'esclave, dans la ressemblance de cette forme, dans l'extérieur de cette forme; il a dit : « Il a pris la forme de l'esclave. » Que signifient ces paroles? Y a-t-il aussi contradiction dans ces paroles? Aucune contradiction, à Dieu ne plaise; c'est

leur raisonnement qui est dénué de sens et pleinement ridicule.

Ils disent que le Christ prit la forme d'esclave ou de serviteur, lorsqu'il se ceignit d'un linge et qu'il lava les pieds des disciples. Et c'est là ce que vous appelez la forme de l'esclave? C'en est le travail, et nullement la forme. Ne confondons pas l'œuvre avec la forme. Pourquoi n'est-il pas dit simplement qu'il accomplit une œuvre d'esclave? C'eût été plus clair. Nulle part dans l'Ecriture le mot de forme n'est employé pour exprimer une action. La différence est bien grande : l'une de ces choses tient à la nature; l'autre à l'activité. Dans le langage ordinaire même, on ne désignera jamais une action par le nom de forme. Et d'ailleurs, dans le sens des hérétiques, le Christ ne fit pas même une action et ne se ceignit pas réellement. Car enfin, si tout cela se passait en apparence, plus de réalité; s'il n'avait pas de mains, comment lava-t-il? S'il n'avait pas de corps, comment se ceignit-il d'un linge? Et quels vêtements prit-il ensuite? « Il prit ses vêtements, » dit cependant l'Evangéliste. *Joan.*, XIII, 4. Et, d'après vous, aucune action ne s'est produite, ce n'est là qu'une pure fantasmagorie, le Christ n'a pas lavé les pieds de ses disciples; cette nature incorporelle ne s'est pas réellement manifestée, elle n'a pas été dans le corps. Qui donc a purifié les disciples? Que dirons-nous maintenant à Paul de Samosate? Et que dit-il lui-même? La même chose absolument; mais ce n'est pas une vaine apparence, qu'un être ayant la nature humaine, étant homme simplement, purifie ses semblables. Ce que nous avons dit contre les Ariens s'applique à ces autres hérétiques; aucune différence entre eux, si ce n'est un léger changement de date : les uns et les autres font une créature du Fils de Dieu.

Qu'avons-nous donc à leur dire? Si c'est un homme qui lave d'autres hommes, il ne s'anéantit pas, il ne se rabaisse pas même. De plus, si le Christ n'était qu'un homme, il n'est pas tant à louer de n'avoir pas usurpé l'égalité avec Dieu. Que Dieu se soit fait homme, c'est un prodigieux abaissement, une condescendance ineffable; mais qu'un homme accomplisse des actions humaines, où donc est l'abaissement? Après cela, qu'on me montre où l'action de Dieu se trouve appelée forme de Dieu. Si le Christ n'était qu'un homme, encore une fois, et si c'est à cause de ses œuvres qu'il est dit avoir la forme de Dieu, pourquoi ne disons-nous pas la même chose de Pierre? car il a fait des œuvres encore plus grandes. Pourquoi ne disons-nous pas aussi de Paul qu'il avait la forme de Dieu? pourquoi Paul ne se donne-t-il pas lui-même en exemple, ayant si souvent rempli des ministères serviles, n'ayant reculé devant aucun? Il a pu dire : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, nous prêchons Jésus-Christ Notre-Seigneur; quant à nous, nous sommes vos serviteurs en Jésus. » II *Cor.*, IV, 5. Choses ridicules et puériles! « Il s'est anéanti lui-même, » dit-il. Et comment s'est-il anéanti, qu'on me réponde? où se trouve l'exinanition, où se trouve l'abaissement? Le verriez-vous dans ses miracles? Mais Pierre et Paul en ont pareillement opéré; ce n'est pas dès lors une chose qui n'appartienne qu'au Fils. Que signifie donc ce langage : « Il est devenu semblable aux hommes? » Que le Christ a beaucoup de nous, mais avec beaucoup d'exceptions aussi : il n'a pas eu la même naissance, il n'a pas commis de péché. Ceci n'appartient qu'à lui, nul homme n'y participe. Il n'était pas seulement ce qu'il paraissait être, de plus il était Dieu. Il se montrait homme sans doute, mais sous plusieurs rapports il n'était pas semblable à l'homme, quoiqu'il eût la même chair. Cela signifie donc qu'il n'était pas simplement homme : et de là cette ressemblance dont il est parlé. Nous sommes âme et corps : il est Dieu, âme et corps. Ainsi s'entend la ressemblance. De peur que cette expression, « il s'est anéanti lui-même, » ne vous fît soupçonner quelque changement, une dégénérescence, un acheminement à la destruction, l'Apôtre vous dit : Tout en demeurant ce qu'il était, il a pris ce qu'il n'était pas; devenu chair, il est resté Dieu Verbe.

3. Telle est la raison pour laquelle Paul le déclare semblable à l'homme, et dit qu'il a paru sous l'extérieur d'un homme; il éloigne ainsi de vous la pensée qu'il soit déchu dans sa nature,

qu'il se soit opéré là quelque confusion; le changement n'est qu'au dehors. Après avoir affirmé qu'il a pris la forme de l'esclave, il a dit le reste sans hésiter, cela devant fermer la bouche à tous les sectaires. Quand il disait également : « Dans la ressemblance de la chair du péché, » il ne voulait certes pas lui refuser la chair même, il se bornait à déclarer que cette chair n'avait pas péché, et qu'elle ressemblait seulement à la chair pécheresse. En quoi lui ressemblait-elle? Par la nature, et nullement par la corruption : la même chose a lieu pour l'âme. De même donc que la ressemblance exclut d'un côté l'égalité complète, de même elle l'exclut de l'autre : pas de génération commune, pas de péché; il y a plus que l'homme. « Tel qu'un homme, » est dès lors une heureuse locution : le Christ n'est plus confondu dans la masse, il paraît simplement en faire partie. Le Dieu Verbe n'a pas subi une sorte de métamorphose humaine, la substance n'a pas changé; il a paru tel qu'un homme, non pour nous faire illusion, mais pour nous former à l'humilité. Voilà le vrai sens de cette parole. Et puis, le même Paul l'appelle homme ailleurs; ainsi dans ce passage : « Un seul Dieu, un seul Médiateur, le Christ Jésus. » I *Tim.*, II, 5. Nous en avons dit assez contre ces premiers adversaires; nous devons maintenant nous adresser à ceux qui prétendent qu'il n'a pas pris une âme. Si par la forme divine il est Dieu parfait, par la forme d'esclave il n'est pas moins homme parfait.

Réfutation des ariens.

Nous avons de nouveau les ariens en présence. « Comme il était dans la forme de Dieu, il a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu. » Dès qu'il s'agit de la nature divine, on ne trouve plus nulle part : Il s'est fait, il a pris. Ces expressions reparaissent aussitôt qu'il est question de l'humanité : « Il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave, en se faisant semblable aux hommes. » Voilà ce qu'il s'est fait, voilà ce qu'il a pris : Dieu, il l'était d'avance. Ne confondons pas, ne divisons pas. Un seul Dieu, un seul Christ Fils de Dieu. Quand je dis un, c'est l'union que j'énonce, et non la confusion; la nature divine n'est pas tombée de manière à devenir la nature humaine, les deux se trouvent unies. « Il s'est humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. » Le voilà donc obéissant, disent nos adversaires, et par là même inférieur à celui dont il reçoit les ordres. — Cela n'accuse nullement une infériorité, pauvres aveugles, esprits dévoyés; et nous aussi, nous obéissons souvent à nos amis tout en restant leurs égaux. L'obéissance du Fils à l'égard du Père était tout à fait spontanée; il ne descendait pas à la condition d'esclave, il gardait l'admirable dignité de sa nature, en rendant au Père un si grand honneur. S'il honore le Père, ce n'est pas pour que vous outragiez le Fils, c'est pour que vous l'admiriez davantage, pour que vous compreniez mieux par là qu'il est le vrai Fils de Dieu, sachant qu'il glorifie le Père plus que ne pourraient le glorifier toutes les créatures ensemble. Non, jamais personne n'a tellement honoré Dieu. Plus il était élevé par nature, plus il s'est humilié. Comme il est au-dessus de tous les êtres et qu'il n'en est pas d'égal à lui, il les a tous surpassés dans les hommages qu'il rend au Père, spontanément, je l'ai dit, et non point par contrainte. Cela même atteste sa perfection; et je ne sais plus comment m'exprimer.

C'est une grande chose, juste ciel! une chose ineffable, qu'il se soit fait serviteur; mais qu'il ait en outre souffert la mort, c'est une chose incomparablement plus grande encore. Et cependant il est quelque chose de plus grand et de plus étrange. Quoi donc? C'est qu'il n'y ait pas de mort semblable à la sienne. Elle est la plus ignominieuse de toutes celles que nous pourrions imaginer; à la honte se joint ici la malédiction : « Maudit, est-il écrit, quiconque est pendu au bois. » *Deut.*, XXI, 23. Voilà pourquoi les Juifs voulurent absolument le faire mourir par ce supplice, dans la pensée de le couvrir d'infamie, et d'éloigner de lui par ce genre de mort ceux que la mort toute seule n'en aurait pas éloignés. C'est encore dans cette intention que deux voleurs furent sacrifiés, afin qu'on eût de lui la même opinion que des autres, mais au fond pour accomplir ce qu'avait dit le prophète : « On l'a mis au rang des malfaiteurs. » *Isa.*, LIII, 12. La vérité n'en est que

plus éclatante, elle triomphe ainsi de toutes les ténèbres. En effet, lorsque tant de machinations sont dirigées contre elle par ses ennemis conjurés, si rien n'altère sa lumière, le spectacle qu'elle nous présente n'en est que plus beau. Ainsi donc, en mettant le Christ à mort, et surtout d'une telle manière, les Juifs pensaient en avoir fait un objet d'abomination, le plus abominable des hommes; et voilà que leurs efforts étaient nuls. Les deux larrons étaient de tels misérables que, même attachés à la croix, ils l'accablaient d'injures. Il est vrai que l'un deux va bientôt se convertir; pour le moment aucune différence : ni la conscience de leurs forfaits, ni le supplice qu'ils endurent, ni la vue d'un sort semblable au leur ne compriment leur rage. Ce que l'un a dit cependant, l'autre le repousse ensuite : « Tu ne crains donc pas Dieu, toi non plus, quoique nous subissions la même condamnation? » *Luc.*, XXIII, 40. C'est le comble de la scélératesse. Mais la gloire du Sauveur n'en ressent pas la moindre atteinte; d'où ce qu'ajoute Paul : « Et Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms. »

4. Une fois que notre bienheureux s'est emparé de l'incarnation, il expose sans crainte désormais tous les abaissements du Verbe. Avant d'avoir dit qu'il a pris la forme d'esclave, ne parlant que de la divinité, il avait un langage sublime, aussi sublime que l'homme peut l'avoir; ce qui ne veut pas dire digne du sujet, puisque cela n'est pas possible : « Ayant la forme de Dieu, il a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu. » Mais, dès qu'il l'a montré revêtu de la nature humaine, il raconte librement ses humiliations, pensant bien que la divinité n'en sera nullement amoindrie, et que tout retombera sur la chair. « Voilà pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » Si ces paroles ne s'appliquent pas au Verbe incarné, dirons-nous aux hérétiques, s'il faut les entendre du Verbe Dieu, comment le Père l'a-t-il exalté? Serait-ce en lui donnant plus qu'il n'avait déjà? Donc il était imparfait sous ce rapport, et c'est à cause de nous qu'il est devenu parfait. S'il ne nous était pas venu en aide, il n'aurait pas eu ce surcroît d'honneur. « Il lui a donné un nom, » a dit l'Apôtre. Par conséquent, il n'avait pas même un nom, d'après votre interprétation. S'il a reçu ce qui lui était dû, comment se fait-il que ce soit par une pure grâce? « un nom au-dessus de tous les noms. » Voyons donc la grandeur de ce nom : « Afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse. » Par le nom ils entendent la gloire, et dès lors cette gloire est supérieure à tout autre; elle consiste uniquement, disent-ils encore, à ce qu'il soit adoré. Vous êtes bien loin de la magnificence divine, vous qui prétendez connaître Dieu comme il se connaît lui-même. Votre opinion montre assez combien vous êtes éloignés de la vraie notion de Dieu; ceci va le démontrer de plus en plus.

Telle est donc sa gloire, dites-moi? Avant qu'il y eût des hommes, avant qu'il y eût des anges et des archanges, la gloire n'existait pas pour lui. Cette conclusion est rigoureuse, s'il faut entendre ainsi la gloire qui surpasse toute gloire; ce que confirmeraient ces mots : « Un nom au-dessus de tous les noms; » et, s'il était déjà dans la gloire, du moins elle était inférieure à celle qu'il possède maintenant. Par conséquent encore, il a tout créé dans le but d'acquérir sa gloire présente, et nullement par bonté : il avait besoin d'une gloire que nous lui décernerions. Quelle démence, quelle impiété! Ah! s'ils le disaient du Verbe fait homme, on pourrait l'accepter; le Verbe divin lui-même permet qu'on parle ainsi touchant l'incarnation. Ce langage n'a pas trait alors à la divinité, il s'applique à la nature humaine qu'elle s'est unie. Mais dès qu'on l'applique à la nature divine, il n'est plus de pardon pour une semblable perversité; s'il m'arrive de dire : Dieu a fait l'homme immortel, l'entendrais-je de tout l'homme, je sais ce que je dis. Que signifient ces paroles : « Dans les cieux, sur la terre et dans les enfers? » C'est dire l'univers tout entier, les anges, les hommes et les démons; ou bien encore, les justes et les pécheurs. « Et que toute langue confesse que le Seigneur Jé-

sus-Christ est dans la gloire du Père. » Que tous les êtres le proclament. C'est ici la gloire du Père. Vous le voyez partout, quand le Fils est glorifié, le Père l'est par là même ; comme aussi tout ouvrage fait au Fils s'adresse au Père. C'est une chose qui même a lieu parmi nous, malgré la distance qui sépare les pères des enfants : comment alors l'hommage et le blasphème ne seraient-ils pas communs aux personnes divines, en qui n'existe aucune différence ?

Si l'univers est soumis au Fils, c'est en même temps la gloire du Père. Rien ne manifeste sa grandeur, sa bonté, sa sagesse comme d'engendrer un tel Fils qui ne lui cède sous aucun de ces rapports. Quand je déclare le Fils aussi sage que le Père et nullement inférieur à lui, je rends un magnifique témoignage à la sagesse du Père ; quand je le déclare aussi puissant, j'atteste également la puissance du Père ; quand je le déclare aussi bon, c'est un même témoignage que je rends à la bonté du Père, en reconnaissant qu'il engendre éternellement un Fils à qui rien ne manque, possédant toutes les perfections comme lui. Il en est de même, et je résume tout quand je proclame cette égalité, cette identité même de substance : c'est un hymne à la gloire de Dieu, à sa puissance, à sa bonté, à sa sagesse ; je le bénis de nous avoir envoyé celui qui lui est parfaitement égal, à part le titre de Père. Ainsi donc, en disant du Fils de grandes choses, c'est du Père que je les dis en même temps. Si ce faible hommage, et c'est bien peu de chose pour Dieu que le monde entier l'adore, tourne cependant à sa gloire, combien plus le tout réuni ?

5. Croyons donc pour sa gloire, vivons pour sa gloire, car l'un ne sert de rien sans l'autre. Quand nous rendons à Dieu des hommages parfaits en eux-mêmes, mais sans y joindre la pureté de la vie, c'est alors surtout que nous l'outrageons ; car, en le reconnaissant solennellement pour Seigneur et Maître, nous le méprisons, nous ne redoutons pas son redoutable tribunal. Que les infidèles vivent dans l'impureté, ce n'est pas une chose étonnante, ni digne de si terribles châtiments ; mais que des chrétiens initiés à de si sublimes mystères, investis d'une telle dignité, se plongent dans une telle corruption, voilà le comble du malheur, une perversion intolérable. Répondez à ceci : le Christ est allé jusqu'aux dernières limites de l'obéissance, et c'est par là qu'il a conquis la gloire céleste ; il s'est fait serviteur, et c'est pour cela qu'il est le souverain Seigneur de tous les êtres, sans en excepter les anges ni les autres habitants des cieux ; et nous croirions, en nous humiliant nous-mêmes, descendre de notre dignité ! C'est alors précisément que nous nous élevons, c'est alors que nous méritons surtout d'être admirés. Que l'humilité nous élève, et que la véritable élévation soit toujours humble, la sentence du Christ à cet égard suffit pour le démontrer ; et cependant examinons la chose en elle-même. Etre rabaissé, n'est-ce pas subir des outrages, des accusations et des calomnies ? N'est-on pas élevé, au contraire, quand on est admiré, comblé d'éloges, entouré d'honneurs ? Cela ne fait pas doute. Voyons maintenant comment se produisent ces deux états. Satan était un ange, il voulut s'exalter ; qu'arriva-t-il ? n'est-il pas devenu le dernier des êtres ? n'a-t-il pas été rejeté dans ce monde inférieur ? n'est-il pas l'objet de toutes les malédictions et de tous les anathèmes ?

Paul n'était qu'un homme, il s'abaissa ; qu'arriva-t-il, n'est-il pas devenu l'objet de notre admiration et de nos louanges ? n'est-il pas célébré dans tout l'univers ? n'est-il pas l'ami du Christ ? n'a-t-il pas opéré des œuvres supérieures à celles du Christ lui-même ? n'a-t-il pas souvent commandé au démon comme au plus vil des esclaves ? ne s'en est-il pas servi comme d'un bourreau, ou comme d'un jouet ? n'a-t-il pas foulé tout à son aise la tête de cet ennemi ? n'a-t-il pas demandé pour les autres ce même pouvoir avec une pleine assurance ? Et pourquoi m'arrêter là ? Absalon s'exalta lui-même, David s'humilia ; quel est celui des deux qui fut élevé, couvert de gloire ? Rien de plus humble, en vérité, que les paroles adressées par le bienheureux prophète à Séméi : « Laissez-le me maudire ; c'est l'ordre du Seigneur qu'il accomplit. » II *Reg.*, XVI, 10. Venons-en toutefois au fond même des choses, si vous le voulez bien.

Le publicain s'humilie lui-même, s'il est permis d'appeler cela de l'humilité; il parle du moins avec une extrême modestie; le pharisien s'exalte. Mais, encore une fois, laissons les personnes pour examiner les choses elles-mêmes. Supposons deux hommes également comblés de richesses et d'honneurs, s'enorgueillissant l'un et l'autre de leur savoir, de leur puissance, de tous les autres avantages temporels : seulement l'un d'eux exige que tous l'honorent, et s'irrite quand il ne l'obtient pas, il outrepasse ses droits et ne cesse de se mettre en évidence; l'autre méprise tout cela, ne s'irrite contre personne à ce sujet, repousse même les hommages qu'on lui rend. Quel est le plus honorable, celui qui demande et ne reçoit pas, ou bien celui qui refuse quand on lui donne? Evidemment c'est ce dernier; et sa conduite est pleine de raison : le vrai moyen d'acquérir la gloire, c'est de la fuir. Elle fuit elle-même quand nous la poursuivons; elle nous poursuit quand nous la fuyons.

Voulez-vous posséder la gloire, ne la convoitez pas; voulez-vous monter bien haut, ne vous élevez pas vous-même. Il est un autre motif pour lequel tous honorent celui qui décline les honneurs, et n'ont que de la répulsion pour celui qui les recherche : c'est un sentiment inné dans l'homme d'aimer l'opposition et de contredire les autres. Dédaignons la gloire, par conséquent, et nous aurons l'humilité, ou mieux la véritable élévation. Ne vous exaltez pas vous-même, si vous voulez que les autres vous exaltent. Le contraire aura lieu si vous manifestez le désir d'être honoré : quand on cherche les abaissements, on recueille des hommages. L'arrogance est un grand mal; elle est pire que la folie : la folie n'est qu'une infirmité, un égarement involontaire; ici la fureur se joint à la démence. C'est un malheur d'avoir perdu la raison; mais l'arrogance est un crime à l'égard même du prochain. Cette passion vient de ce qu'on a perdu le sens. Il est impossible de s'exalter soi-même quand on conserve sa raison; et l'extrême folie n'est qu'une extrême arrogance. Ecoutez là-dessus la parole d'un sage : « J'ai vu l'homme se complaire dans sa propre sagesse; mais il est plus d'espoir pour l'insensé que pour lui. » *Prov.*, XXVI, 12.

Je ne parlais donc pas à l'aventure en disant que c'est un mal pire que la folie : l'Ecriture le dit de même : « Il y a plus d'espoir pour l'insensé que pour lui. » De là cette recommandation de l'Apôtre : « Ne soyez pas prudents à vos propres yeux. » *Rom.*, XII, 16. Quand il s'agit des corps, je vous demande quels sont ceux que nous déclarons vigoureux : ceux qui sont gonflés, mais qui ne renferment que du vent et de l'eau; ou bien ceux qui, n'ayant pas une égale ampleur, étant même resserrés, ont bien moins d'apparence? Ces derniers sans nul doute. L'âme gonflée est atteinte d'un mal auquel l'hydropisie n'est pas comparable : celle qui paraît plus resserrée n'en est que plus saine. Que de biens ne produit pas pour nous l'humilité? Que désirez-vous? la patience, la douceur, l'amour du prochain, la vigilance, le zèle? Tous ces biens sont enfantés par l'humilité; de l'arrogance naissent tous les maux contraires : l'arrogant se porte nécessairement aux injures, et même aux coups; il est colère, amer, sombre, une bête sauvage plutôt qu'un homme. Vous êtes fort, et vous en êtes fier? Vraiment vous ne devriez en être que plus humble; et pourquoi donc vous enorgueillir d'une chose sans importance? Le lion est plus courageux que vous, et le sanglier est plus robuste; vous n'êtes qu'un moucheron à côté : les voleurs de grand chemin, les spoliateurs de tombeaux, les athlètes, vos serviteurs même quelquefois, et peut-être les plus stupides, sont plus forts que vous. Cela mérite-t-il bien d'être loué? et que ne vous cachez-vous de honte, quand vous avez la pensée de vous en glorifier? Peut-être êtes-vous fier de votre beauté? C'est l'orgueil de la corneille. Vous n'êtes peut-être pas aussi beau que le paon, vous n'avez pas l'éclat de son plumage : vous le cédez donc aux oiseaux par le brillant comme par la grâce; car il en est beaucoup d'autres auxquels vous ne sauriez vous comparer sans vous mépriser vous-même. De misérables enfants, de pauvres jeunes filles, des femmes perdues, des hommes plongés dans la mollesse ont aussi de telles prétentions. Faut-il tant s'en enorgueillir?

6. Mais vous êtes riche? et comment, quelles sont vos richesses? de l'or, de l'argent, des pierres précieuses? C'est ce dont se vantent également les voleurs et les homicides, sans compter ceux qui travaillent aux mines. Ainsi donc le travail des criminels est l'objet de votre gloire. Vous êtes élégant et vous brillez par votre parure? On voit aussi des chevaux qui portent avec élégance de magnifiques ornements; chez les Perses on voit même des chameaux soigneusement parés; parmi les hommes tous les comédiens. Ne rougissez-vous pas de vous complaire de la sorte dans ce que vous avez de commun avec les brutes, les esclaves, les meurtriers, les efféminés, les pillards et les briseurs de sépulcres? Vous bâtissez de splendides maisons? Qu'est-ce que cela? les geais en ont de plus splendides, ils sont plus magnifiquement logés que vous. Ne voyez-vous pas que ces amateurs insensés de richesses vont construire au milieu des champs, dans des lieux solitaires, domicile habituel des geais? Peut-être êtes-vous fier de votre voix? Vous ne prétendez pas cependant chanter aussi bien que le rossignol ou la fauvette. Peut-être l'êtes-vous de votre habileté dans les arts? Mais quoi de plus habile que l'abeille? quel artiste, quel peintre, quel architecte pourra jamais imiter ses travaux? La finesse de vos habits vous fait tressaillir d'aise? Il faut le céder aux araignées. Vous êtes rapide à la course? Les quadrupèdes vous dépasseront, les lièvres, les daims, les bêtes de somme elles-mêmes; ces animaux remporteront sur vous le prix. Vous changez de demeure quand il vous plaît? Pas plus que les oiseaux peut-être; ils voyagent et se déplacent bien plus facilement que vous. Ils n'ont besoin ni de viatique, ni de moyen de transport, l'aile leur suffit à tout : voilà leur navire, leur coursier, leur char, leur vent, et tout ce que vous pourrez nommer de ce genre. Vous avez l'œil perçant? Pas peut-être comme la gazelle ou l'aigle. Vous avez l'ouïe très-fine, l'âne l'a plus fine que vous. C'est votre odorat dont la finesse vous charme? Vous n'espérez pas cependant l'emporter sur le chien? Vous êtes économe? Pas autant que la fourmi. Vous êtes chargé d'or? Vous n'avez pas le corsage aussi riche que la fourmi de l'Inde. Vous êtes fier de votre santé? Les animaux sauvages se portent un peu mieux que vous, et même savent mieux se pourvoir; ils ne craignent pas la disette : « Regardez les oiseaux du ciel, a dit le divin Maître, ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'entassent dans des greniers. » *Matth.*, VI, 26.

Donc, observerez-vous, Dieu a fait les brutes dans de meilleures conditions que l'homme. — Voyez quelle inconsidération, quelle légèreté, quel défaut d'attention aux biens dont il nous comble! Celui-là même qui tout à l'heure se préférait à tous les hommes, se trouve maintenant inférieur aux bêtes. Ne l'accablons pas néanmoins; mais ne l'imitons pas; et, parce qu'il a voulu s'élever au-dessus de notre nature, quand il descend ensuite au rang des animaux, ne l'y laissons pas croupir : avisons à l'en retirer, non pour lui-même, qui s'est montré digne d'y rester; ce sera pour rendre hommage à la bonté de Dieu, et pour reconnaître l'honneur qu'il nous a fait. Il y a des choses, impossible d'en douter, qui nous distinguent essentiellement de la bête. Quoi donc? La piété, une vie dont la vertu règle le cours. Ici vous n'aurez pas à m'opposer les impudiques, les voluptueux, les homicides; nous voilà bien loin de tels êtres. Quel avantage encore avons-nous? Nous connaissons Dieu, nous voyons sa providence, nous portons nos pensées vers l'immortalité; les brutes disparaissent, elles n'ont plus rien de commun avec nous, quand nous abordons sans hésiter des considérations de ce genre. Nous leur sommes inférieurs sous bien des rapports; mais nous leur commandons. Et c'est là ce qui fait l'excellence de notre royauté; que nous régnions sur elles, quoiqu'elles soient plus fortes que nous : cela vous montre que ce pouvoir ne vient pas de nous-mêmes, mais bien de celui qui nous a créés et nous a donné la raison. Nous leur tendons des filets et des piéges, où nous les forçons à venir se faire prendre. De plus, nous avons pour nous la sagesse, l'équité, la mansuétude, le mépris des biens temporels. Comme vous êtes cependant le jouet de l'arrogance, vous n'avez rien de pareil; il est aisé de com-

prendre alors que vous vous éleviez au-dessus de l'homme, et que vous tombiez au-dessous de la bête. C'est le fruit naturel de l'arrogance et de la témérité : elle s'exalte ou se ravale trop, toujours incapable de rester dans la mesure.

Voilà comment nous pouvons devenir les égaux des anges, pourquoi le royaume nous est promis et le Christ nous reçoit dans sa société. L'homme subit la tribulation, et ne succombe pas ; l'homme méprise la mort, est au-dessus de toute crainte, n'ambitionne rien. Quiconque n'agit pas de la sorte, est par là même inférieur aux animaux. Quand vous l'emportez par les choses corporelles, sans l'emporter en même temps par les avantages de l'âme, comment ne seriez-vous pas pire que les animaux privés de raison ? Placez là devant vous quelqu'un de ceux qui vivent dans une affreuse corruption, dans les délices, dans la cupidité : c'est celui-là que le cheval surpasse en courage, le sanglier en force, le lièvre en vélocité, le paon en beauté ; il est vrai de dire que le rossignol chante mieux, que l'éléphant est plus grand, que l'aigle a la vue plus perçante, que tous les oiseaux sont plus richement parés. D'où viendrait que vous seriez digne de commander aux animaux? De la raison? Cela n'est pas ; car, du moment où vous n'en avez pas fait un usage convenable, vous tombez encore au-dessous des êtres qui ne l'ont pas reçue : agissant, malgré cette prérogative, d'une manière plus déraisonnable qu'eux, vous eussiez été plus heureux de n'en avoir pas été favorisé dans le principe. Trahir une dignité dont on est investi, ce n'est pas la même chose que ne l'avoir jamais possédée. Pour un roi dont le caractère est inférieur à celui de ses soldats, mieux vaudrait n'avoir jamais revêtu la pourpre. C'est ce que nous voyons ici. Sachant donc que sans la vertu nous le cédons aux brutes, soyons vertueux, afin de devenir des hommes, ou plutôt des anges, afin d'obtenir en outre les biens promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Ainsi donc, mes très-chers, conformément à l'obéissance que vous avez toujours observée, non-seulement quand j'étais parmi vous, mais encore plus maintenant que je suis éloigné, travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. Car c'est Dieu qui produit en vous et le vouloir et le faire, suivant sa bonne volonté. Faites donc toute chose sans hésitation et sans murmure, afin que vous soyez irréprochables et sincères, irrépréhensibles comme des enfants de Dieu au milieu d'une nation mauvaise et perverse, parmi laquelle vous brillez comme des astres dans le monde, conservant la parole de vie pour ma glorification au jour du Christ. »

Il faut toujours mêler les avis aux louanges.

1. Il est prudent de mêler aux avis les louanges ; les avis sont sûrement accueillis avec faveur lorsqu'ils ont pour but d'exhorter les disciples à l'imitation de leurs propres vertus. C'est ainsi qu'en agit Paul en ce moment; et voyez avec quelle prudence : « Pour cet effet, mes très-chers. » Il ne leur dit pas simplement : Obéissez. Il commence par les louer et par leur dire : « Conformément à l'obéissance que vous avez toujours observée. » Ce que je vous engage à faire, c'est de prendre non les autres, mais vous-mêmes pour sujet d'imitation. « Non-seulement quand j'étais parmi vous, mais encore plus maintenant que je suis éloigné. » Alors peut-être, vous paraissiez céder à la déférence et au respect dont ma personne vous semblait digne : présentement il n'en sera plus de même. Conséquemment, si vous allez encore plus loin en fait de zèle et de ferveur, il en résultera manifestement que vous agissez de la sorte en vue de Dieu, non en vue de moi-même. — Que voulez-vous donc pour vous, ô Paul, je vous le demande? — Ce que je veux, c'est que, ne songeant pas à moi, vous accomplissiez avec crainte et tremblement votre propre salut; car quiconque vit en dehors de toute crainte ne saurait rien faire de grand et de solide. Il n'y a pas seulement « avec crainte, » mais bien encore, « avec tremblement, » ce qui exprime un degré de frayeur plus marqué, et ce qui piquait plus vivement leur attention. Cette crainte, Paul l'éprouvait; aussi disait-il : « Je crains qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » I *Cor.*, IX, 27. Si les biens de cette vie ne peuvent s'acquérir sans

crainte, comment en serait-il autrement des biens spirituels? Dites-moi, je vous prie, qui donc a, sans avoir à craindre, appris les lettres? Qui s'est fortifié dans son art, d'une autre manière? Or, si là où le diable intervient peu activement, où la paresse est le seul obstacle à surmonter, cet obstacle ne peut l'être qu'avec le secours de la crainte, comment en des épreuves si terribles, au milieu d'obstacles si effroyables, pourrions-nous arriver sans ce même secours à nous sauver? — Et comment exciterons-nous cette crainte en nos âmes? — En vous pénétrant bien de cette pensée que Dieu est partout présent, qu'il entend tout, qu'il voit tout, et nos paroles et nos actions, et ce qui se passe au fond de nos cœurs, et ce qui se cache dans l'intimité de la pensée. « Il discerne jusqu'aux pensées et aux mouvements du cœur. » *Hebr.*, IV. Avec de semblables précautions, nos actions, nos paroles, nos pensées n'auront rien de commun avec ce qui est mal. Car enfin, n'est-il pas vrai que, si vous passiez votre vie entière sous le regard du gouverneur, vous seriez par là même pénétré d'une crainte incessante? Et cependant, vous voilà sous le regard de Dieu, et vous restez insouciant, dissipé, sans éprouver le plus léger sentiment de crainte et de frayeur. Prenez garde que ce mépris ne pousse à bout sa patience; il attend, mais dans l'espérance de votre conversion. Quelle que soit l'action qui s'impose à vous, n'oubliez jamais de songer à lui, que Dieu est toujours présent, comme il l'est en effet. Vous, que vous preniez votre repas ou votre sommeil, que le ressentiment, le vol, la volupté vous absorbe, ne doutez pas que Dieu ne soit là; de la sorte vous éviterez toute joie intempestive et tout accès de colère.

Avec cette pensée persévérante vous ne serez jamais sans craindre ni trembler, sachant que vous êtes devant votre Roi. L'ouvrier qui construit, quelque habile, quelque expérimenté qu'il soit, n'est jamais exempt de crainte et de frayeur, appréhendant d'être précipité du haut de la muraille. Or, vous qui avez embrassé la foi, qui, ayant pratiqué de nombreuses vertus, avez atteint une hauteur peu commune, prenez garde, tenez-vous dans la crainte et les yeux constamment ouverts, afin de n'être pas précipité; car ils sont nombreux les esprits pervers qui ne cherchent qu'à vous jeter en bas. « Servez le Seigneur dans la crainte, dit le Psalmiste, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. » *Ps.* II, 11. Et quelle peut être cette joie mêlée de crainte? Mais il ne saurait y avoir de vraie joie à d'autres conditions. Lorsque nous avons pratiqué quelque acte de vertu, comme il convient à qui agit avec tremblement, alors seulement nous sommes dans la joie. « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. » Le texte ne porte pas simplement travaillez, ἐργάζεσθε, mais κατεργάζεσθε, c'est-à-dire travaillez avec l'énergie et le zèle le plus grand. Ces expressions, « crainte et tremblement, » étant de nature à inspirer l'inquiétude, il s'adoucit en ajoutant : « C'est Dieu qui opère en vous. » Ne soyez pas effrayé du langage que je vous ai fait entendre; je ne parle pas ainsi pour vous décourager, pour vous inspirer de la répugnance pour la vertu, mais plutôt pour que vous ne vous endormiez et ne vous amollissiez pas. A ces conditions Dieu fera tout : pour vous, ayez confiance; car « c'est Dieu qui opère en vous. » Dieu opérant, à nous de seconder son opération par une volonté énergique et soutenue. « C'est Dieu qui opère en vous et le faire et le vouloir. » — Mais si c'est Dieu qui opère en nous le vouloir même, à quoi bon nous exhorter? Si Dieu seul nous détermine à vouloir telle ou telle chose, vainement nous dites-vous que nous avons obéi; ce n'est pas nous qui avons obéi : en vain nous parlez-vous de crainte et de frayeur; encore une fois tout dépend de Dieu. — Telle n'est pas ma pensée en disant : « C'est Dieu qui opère le vouloir et le faire; » ce que je désire, c'est de calmer vos sollicitudes. Si vous le voulez, alors il opérera en vous le vouloir. Ne craignez rien et ne vous tourmentez pas : Dieu nous donne et le penchant et la volonté même en acte. Dès que nous le désirerons, il accroîtra l'inclination de la volonté. Je veux, par exemple, produire tel acte de vertu : Dieu opère cet acte vertueux, et il opère par là-même la volonté. Peut-être l'Apôtre s'exprime-t-il de la sorte par un sentiment de pieuse déférence, de même



qu'en qualifiant de grâces nos bonnes actions.

2. De même, conséquemment, qu'en les qualifiant de grâces, il ne prétend pas nous dépouiller du libre arbitre, et qu'il nous laisse au contraire notre pleine responsabilité ; de même, en disant que Dieu opère en nous le vouloir, loin de nous refuser la liberté, il établit que nos bonnes actions concourent à nous faciliter le zèle et la volonté du bien. Ainsi le faire produit le faire, et l'abstention n'aboutit qu'à l'abstention. Vous avez donné l'aumône? vous en êtes plus disposé à donner. Vous ne l'avez pas faite? elle vous coûtera davantage. Vous avez pratiqué la sagesse une journée entière? vous êtes par cela même prêt à la pratiquer une seconde journée. Vous vous êtes négligé? votre négligence en devient plus opiniâtre. « L'impie, arrivé au bout de ses crimes, méprise. » *Prov.*, XVIII, 3. C'est l'Ecriture qui le dit. La pratique constante du mal aboutissant au mépris, la pratique constante du bien aboutit à la ferveur. Le méchant, du désespoir tombe dans une indifférence complète : le juste, songeant à ses bonnes actions, veille de crainte d'en perdre le fruit. « Suivant sa bonne volonté, » poursuit l'Apôtre. C'est à savoir, en vue de la charité, afin de lui être agréable, de faire les choses qui lui plaisent et qui sont conformes à ce qu'il veut. Non-seulement ce langage démontre que Dieu intervient activement, mais il inspire un sentiment de confiance, Dieu veut que nous vivions comme il vit lui-même. S'il le veut, il agit dans ce but, et il le fera certainement, voulant que nous pratiquions la vertu. Voyez-vous comment notre libre arbitre est ici respecté? « Faites toute chose sans murmure et sans hésitation. » Quand le diable ne peut réussir à nous détourner du bien, il cherche par une autre voie à nous en ravir la récompense. Tantôt il emploie la vaine gloire, tantôt l'orgueil ou bien, à défaut de ces sentiments, les murmures ou du moins l'hésitation. Mais voyez comment Paul nous en délivre. Vous avez entendu ce qu'il a dit de l'humilité pour chasser l'orgueil ; de l'amour de la vaine gloire pour réprimer l'enflure : « Faites le bien, disait-il encore, non-seulement moi présent ; » à quoi il ajoute quelques mots sur les murmures et sur les hésitations. Pourquoi rappelait-il aux Corinthiens, pour les prémunir contre ce danger, l'exemple des Israélites? Pourquoi, maintenant, sans évoquer aucun de ces souvenirs, se contente-t-il d'un précepte? Les Corinthiens étaient depuis longtemps en proie à cette détestable habitude : d'où pour l'Apôtre la nécessité de fouiller plus avant dans la plaie et de les réprimander énergiquement. Pour les Colossiens, il n'a qu'à les avertir de ne pas ouvrir leur âme à ces passions mesquines ; par suite, il eût été injuste de recourir envers des gens n'ayant rien à se reprocher sur ce point à d'amères paroles. Quand il recommande l'humilité, il ne s'appuie pas non plus sur le passage de l'Evangile qui flétrit à jamais les superbes ; mais il leur parle le langage de la persuasion, au nom de Dieu, comme à des enfants légitimes, non comme à des esclaves. Il suffit aux âmes généreuses et bien nées de l'exemple des bons pour embrasser la vertu ; aux âmes perverses et dépravées, il est nécessaire d'offrir l'exemple des malheureux qui ont attiré sur leurs têtes de terribles châtiments : à l'un, le souvenir de l'honneur ; à l'autre, celui de l'infamie. Voilà pourquoi dans son Epître aux Hébreux Paul cite le trait d'Esaü vendant pour un mets désiré son droit d'aînesse. « S'il s'éloigne, dit-il encore, il ne plaira point à mon âme. » *Hebr.*, X, 38. Parmi les Corinthiens, un grand nombre s'étaient rendus coupables d'impureté. De là ce que disait Paul : « Que Dieu daigne au moins ne pas m'humilier, lorsque je reviendrai au milieu de vous, et que je n'aie point à pleurer sur plusieurs de ceux qui ont péché précédemment, et qui n'ont pas fait pénitence des impuretés, des fornications et des désordres auxquels ils se sont livrés. » II *Cor.*, XII, 21.

« Afin que vous soyez irréprochables et sincères ; » au-dessus de tout soupçon, de toute tache, les murmures obscurcissent grandement le mérite. Que veut dire alors : « Sans hésitation ? » Une chose est-elle bonne ou ne l'est-elle pas ?... Qu'il n'y ait jamais de discussion pareille, répond l'Apôtre, quelque dure, quelque onéreuse que soit la chose dont il s'agira. Il ne dit plus : Afin que vous ne vous exposiez pas au châtiment ; car un châtiment attend cette pré-

varication. Il l'avait indiqué dans sa lettre aux Corinthiens. Dans celle-ci rien de pareil. « Afin que vous soyez irréprochables et sincères, de vrais enfants de Dieu irrépréhensibles au milieu d'une nation mauvaise et perverse, parmi laquelle vous brillez comme des astres dans le monde, conservant la parole de vie pour ma glorification au jour du Christ. » I *Cor.*, x, 10. Voyez-vous ces leçons données par l'Apôtre en vue de préserver les Colossiens de tout murmure? C'est à de stupides esclaves à murmurer. Un fils de famille, qui travaille sur le domaine paternel et pour lui-même, murmurera-t-il? Songez que vous travaillez pour vous, que vous amassez pour vous. A ceux-là de murmurer qui travaillent pour autrui, qui se fatiguent pour autrui. Si vous travaillez pour vous, à quoi bon murmurer? Sera-ce parce que vos richesses n'augmentent pas? Certainement non. Celui qui agit librement, sans y être forcé, pourquoi murmurerait-il? Il vaudrait mieux ne rien faire que de le faire en murmurant, puisque l'action par là devient inutile. Ne tenons-nous pas constamment parmi nous ce langage : Il serait préférable de ne pas mettre la main à telle œuvre, que de l'y mettre et de murmurer? Ne renonçons-nous pas souvent à tel service, pour ne pas entendre les murmures dont il est accompagné? C'est un mal sérieux que le murmure, un mal qui approche du blasphème. Pourquoi, s'il en était autrement, le châtiment en eût-il été si redoutable? C'est, au fond, un acte d'ingratitude. Qui murmure, est ingrat envers Dieu, commet une injure envers Dieu. Pourtant alors les épreuves étaient continuelles, les dangers incessants; de repos aucun, ni calme, des périls de tout côté : maintenant, au contraire, règne la paix, une tranquillité profonde.

Consolons-nous de notre pauvreté et de notre infirmité par l'exemple de Job.

3. Alors pourquoi murmurez-vous? Parce que vous êtes pauvre? Rappelez-vous Job. Parce que vous êtes malade? Que feriez-vous donc, si, avec autant de vertus et de mérite qu'en avait ce saint homme, la maladie vous avait visité? Songez encore à ce juste couvert si longtemps de vermine, assis sur un fumier, et nettoyant lui-même ses plaies. « Un temps assez long s'étant écoulé, sa femme lui dit : Jusques à quand continueras-tu de dire : J'attends encore quelques jours? Prononce donc une parole contre le Seigneur et meurs. » *Job*, II, 9. Mais un enfant vous est mort? Et si vous les aviez tous perdus et d'une mort misérable, comme ce saint patriarche? Vous savez, oui, vous le savez, combien il est doux d'assister un malade qui vous est cher, de clore sa bouche, de fermer ses yeux, de caresser son visage, d'entendre ses dernières paroles. Or, aucune de ces consolations ne fut accordée à ce père, et tous ses enfants périrent écrasés en même temps. Mais que dis-je? Si vous aviez reçu l'ordre d'immoler, de sacrifier, d'offrir en holocauste votre propre fils comme Abraham, qu'auriez-vous fait? Et cependant avec quel courage il dressait l'autel, il y mettait le bois, et y attachait son fils? — Vous me direz qu'on vous accable d'injures. — Et si vous aviez à les entendre de la bouche de vos amis venus cependant pour vous consoler? Actuellement, nous avons à nous reprocher bien des fautes, et nous méritons d'être confondus. Job, cependant, l'homme juste, religieux, vrai, éloigné de tout mal, ne recevait de ses amis que d'amères paroles. Et si votre femme vous tenait ce langage : « Comme une servante sans asile, je vais d'un lieu dans un autre, d'une maison dans une autre maison, attendant le coucher du soleil, pour trouver un peu de relâche aux douleurs qui m'assaillent de toute part. » Que signifie ce langage, insensés que vous êtes? Est-ce votre mari qui est la cause de ces maux? N'est-ce pas le diable? « Prononce une parole contre le Seigneur et meurs. » Vous en trouveriez-vous mieux si, cette parole proférée, il expirait. Vous avez beau citer des maux sans nombre, vous n'en mentionnerez aucun de plus terrible que celui-là. Telles étaient les tortures du saint patriarche, qu'il ne pouvait demeurer dans sa maison et à l'abri : tel était ce mal, que tous en désespéraient. S'il eût été susceptible de soulagement, Job ne se fût point retiré à la porte de la ville dans une condition pire que les malheureux en proie à la lèpre. Du moins, ceux-ci habitent sous un toit et vivent ensemble; mais Job devait passer la nuit en plein air, sans vêtement, sur un fumier, incapable de sup-

porter le moindre habit, car ses tortures eussent redoublé : « Je brise, disait-il, les mottes de terre pour purifier ma plaie. » *Job*, VII, 5. Ses chairs fourmillaient donc de vermine et de pourriture, et cela continuellement.

Nous ne saurions, vous le voyez, entendre ces choses sans frémir : si nous ne pouvons en entendre parler, combien de tels maux devaient-ils être durs à souffrir ? Ils furent le partage de ce juste, non pas un, deux ou trois jours, mais des jours nombreux, et sans qu'il proférât un murmure. Quelle maladie alléguerez-vous qui puisse être comparée à celle-là ? La cécité n'est-elle pas encore bien au-dessous ? « Mes aliments, disait Job, exhalent une odeur insupportable. » La nuit qui, avec le sommeil, apporte aux malheureux du soulagement, ne faisait que redoubler ses douleurs ; c'est lui-même qui nous l'apprend : « Pourquoi me terrifiez-vous par des songes, et me glacez-vous d'effroi par des visions menteuses ? Quand l'aurore paraît, je dis : Quand viendra le soir ? » *Ibid.*, VII, 14, 4. Au milieu de pareilles tortures aucun murmure ne lui échappa. Ajoutez encore à ces maux l'opinion mauvaise que bien des personnes avaient conçue de lui : les malheurs sans exemple qui l'avaient accablé étaient à leurs yeux la juste punition de crimes sans précédents. « Vos souffrances, lui disaient ses amis, sont encore inférieures à vos péchés. » *Ibid.*, XI, 6. Et Job disait : « Des hommes infimes me gourmandent, eux que je n'eusse pas comparés aux chiens de mes bergers. » *Ibid.*, XXX, 1. Ce supplice n'était-il pas plus cruel que la mort ? N'importe ; au milieu des flots qui l'assaillent de tout côté, au sein d'une si terrible tourmente, malgré les torrents, la foudre, l'abîme, le gouffre qui le menacent, il demeure immobile, calme, silencieux, comme s'il eût joui de la sécurité du port ; et cela, bien avant la grâce, avant que les hommes fussent instruits sur la résurrection, l'enfer et les supplices réservés aux pécheurs. Et nous qui avons entendu si souvent la doctrine des prophètes, des apôtres, des évangélistes, nous aux yeux desquels une infinité d'exemples sont évoqués, nous qui n'ignorions aucune des preuves manifestes de la résurrection, nous supportons les peines avec impatience, encore que nos épreuves ne soient rien en comparaison de celles dont nous venons de parler. Si vous avez perdu de l'argent, vous n'avez certes pas perdu autant d'enfants et de filles : si vous les avez perdus, c'est peut-être à cause de vos péchés, tandis que Job les perdit au moment même de les sanctifier, quand il apaisait et honorait la majesté divine. Auriez-vous perdu autant de fils et de filles, chose invraisemblable, du moins votre corps n'a-t-il point été rongé par un mal dégoûtant et hideux. L'eût-il été, vous n'avez pas eu à subir les reproches insultants du prochain ; épreuve plus douloureuse à notre cœur que la souffrance même. Si, dès que le malheur nous accable, les amis qui viennent nous consoler et ranimer nos espérances ne réussissent pas à nous tirer de notre accablement, qu'il dût être amer pour Job d'avoir à dévorer tant de reproches ! « J'ai attendu longtemps un ami qui prît part à mes peines, et il n'y en a pas eu qui me consolât, et je n'en ai point trouvé. » *Ps.* LXVIII, 21. Cette situation est déjà bien dure et bien cruelle ; mais il est encore plus cruel de trouver des reproches là d'où on attendait des consolations. « Il y a des consolations qui, selon le mot de Job, ne font que raviver nos maux. » *Job*, XVI, 2.

4. Si nous avons continuellement ces souvenirs présents, si nous ne perdons pas de vue ces considérations, les douleurs de la vie auront peu de prise sur nous : elles ne résisteraient pas à un regard jeté sur cet athlète, sur cette âme de diamant, sur ce cœur d'airain et de granit : on eût dit qu'il avait un corps de fer ou de rocher, à voir le courage inflexible avec lequel il supportait tous ces maux. Que ces réflexions nous soutiennent dans l'accomplissement de notre tâche, bannissent toute hésitation et tout murmure. Vous pratiquez le bien, et vous murmurez ? Pourquoi ? La nécessité vous en est-elle donc imposée ? J'en connais plusieurs, dit l'Apôtre, qui vont autour de vous et qui vous contraignent à murmurer. C'est ce que signifient ces paroles : « Au milieu d'une nation perverse et dépravée. » Mais il sera beaucoup plus admirable de résister à cette contrainte. Les étoiles brillent même la nuit, même dans

les ténèbres : loin de perdre un seul de leurs rayons, elles les émettent alors plus éblouissants; le jour venu, il n'en sera plus de la sorte. De même pour vous : si vous restez irréprochable et droit au milieu d'un monde pervers, vous n'en mériterez que plus d'éloges. C'est pour prévenir cette objection de leur part que Paul y répond par avance. Que signifient ces mots : « Conservant la parole de vie ? » Vous êtes de ceux qui avez été appelés à la vie, après avoir été appelés au salut. La récompense ne se fait pas attendre. Des astres ne sauraient ne pas donner de la lumière. Qu'est-ce à dire : « La parole de vie ? » Vous avez en vous la semence de la vie, le gage et le germe même de la vie; voilà le sens de ce mot : « La parole de vie. » Tous les autres sont donc réellement morts; car, s'ils ne l'étaient pas, ils considéreraient eux aussi la parole de vie. « Pour ma gloire. » De mon côté, poursuit l'Apôtre, je participe à votre bonheur. Telle est votre vertu qu'elle procure à vous le salut, à moi la gloire. Quelle est donc cette gloire, ô bienheureux Apôtre ? Que vous soyez maltraité, chassé, injurié pour nous ? Oui, puisqu'il ajoute : « Au jour du Christ, parce que je n'ai point couru en vain, ni travaillé sans résultat ; » il y aura toujours pour moi une vraie gloire à n'avoir pas vainement fourni ma carrière. « Mais fussé-je immolé. » Il ne dit pas : Dussé-je mourir : pas plus que dans son Epître à Timothée, où il dit également : « Déjà je sens le sacrifice s'accomplir. » II *Tim.*, IV, 6. D'un côté, il les console de sa fin; de l'autre, il les instruit à supporter la mort pour le Christ avec résignation. Je suis victime et hostie, s'écrie l'Apôtre. O bienheureux saint! Il qualifie d'immolation la conversion de leurs âmes au Christ. Assurément il est préférable de lui offrir en sacrifice des âmes que des animaux. Si donc je me dévoue à ce sacrifice comme victime, je me réjouis de ma propre mort, dit l'Apôtre. Tel est, en effet, le sens de ces paroles : « Fussé-je immolé et offert en sacrifice pour votre foi, je m'en réjouis, et je m'en réjouis avec vous tous. De votre côté, réjouissez-vous et prenez part à ma joie. » Pourquoi ces congratulations ? car il n'y a pas de doute qu'il ne les exhorte à se réjouir eux-mêmes. Je suis heureux, a-t-il dit, d'être offert en sacrifice; je le suis d'offrir ce sacrifice en union avec vous. « De votre côté, réjouissez-vous et prenez part à ma joie, » au sujet de mon immolation. Partagez le contentement que j'éprouve à la pensée de ma mort.

La fin des justes demande donc de la joie, non des pleurs. Ils se réjouissent, nous devons nous réjouir avec eux; il serait peu raisonnable de répondre à leur joie par des gémissements. — Mais l'usage le veut. — Ce sont là de futiles prétextes. Paul ne dit-il pas aux Philippiens : « Réjouissez-vous, prenez part à ma joie ? » Et vous invoquez la coutume ? Si vous avez à rester sur la terre, vous dites bien; mais, si vous devez bientôt la quitter vous-même et aller rejoindre celui que vous perdez, pourquoi vous réclamer de l'usage ? Celui-là l'invoque légitimement qui se sépare pour toujours d'un ami : dès que vous avez à faire le même chemin, vous ne sauriez l'invoquer. Pourquoi ne pleurons-nous pas nos amis en voyage ? et, si nous versons quelques larmes sur eux, au bout de deux ou trois jours, ces larmes n'ont-elles pas entièrement cessé ? Si vous voulez sacrifier à l'usage, pleurez, soit, mais seulement dans la mesure que la nature exige : après cela, réjouissez-vous, à l'exemple de Paul, qui disait : Rien de fâcheux ne m'est arrivé; je suis, au contraire, heureux d'aller vers le Christ : « A vous aussi de partager ma joie. » Réjouissons-nous donc toutes les fois que nous verrons un juste mourir, et même quand il s'agira d'un pécheur : l'un va recevoir la récompense de ses vertus; l'autre met un terme à ses crimes. Vous répliquerez qu'il aurait peut-être changé de vie. S'il eût dû changer de vie, Dieu ne l'eût pas retiré. Dieu qui a tout fait pour notre salut, comment retirerait-il de ce monde le pécheur qui plus tard serait revenu à lui ? Il y laisse les pécheurs qui ne se convertissent pas, à plus forte raison ceux qui doivent se convertir. Ainsi, à tous les points de vue, nous n'avons pas sujet de nous attrister ou de gémir ; quoiqu'il arrive, rendons-en grâces à Dieu, faisons tout sans murmurer; réjouissons-nous et rendons-nous agréables à Dieu en toute

chose, afin de mériter les biens futurs, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

« J'espère aussi, dans le Seigneur Jésus, vous envoyer prochainement Timothée, afin d'être moi-même dans la joie, sachant ce qui vous concerne. Car je n'ai personne qui me soit si uni de sentiment, et qui puisse s'intéresser avec autant de sincérité et d'affection à ce qui vous regarde. Tous, en effet, cherchent leur bien, non celui de Jésus-Christ. »

1. L'Apôtre a déjà parlé que ce qui lui était arrivé avait tourné à l'avantage de l'Evangile, « de telle sorte que ma captivité, dit-il, était devenue célèbre dans tout le prétoire. » *Philip.*, I, 13. Il a parlé aussi de son immolation et de son sacrifice pour leur foi, et, en parlant de cette manière, il les a raffermis. Mais ils eussent pu attribuer le premier de ces langages au désir de les consoler. Que fait-il alors, et comment prévient-il ces conjectures? « Je vais vous envoyer Timothée, » leur dit-il; car ils désiraient vivement apprendre tout ce qui regardait Paul. Cependant il ne dit pas : Afin qu'il vous communique de mes nouvelles; mais bien : « Afin que j'apprenne ce qui vous concerne. » C'est qu'Epaphrodite devait leur porter des nouvelles de l'Apôtre. Aussi dit-il plus loin : « J'ai jugé nécessaire de vous envoyer Epaphrodite votre frère. » Toutefois je suis désireux de savoir ce qui vous intéresse. Vraisemblablement il dut rester longtemps près de Paul à cause de sa faible santé : de là le désir qu'il leur manifeste d'être instruit de ce qui s'est passé parmi eux. Voyez le soin qu'a l'Apôtre de tout rapporter au Christ, et même la mission de Timothée, par ces paroles : « J'espère dans le Seigneur Jésus. » C'est à savoir : J'ai la confiance que Dieu ne me refusera pas cette grâce, et qu'il arrivera ce que je désire. « Afin que je sois moi-même dans la joie, connaisant les choses qui vous concernent. » Vous avez été tout heureux d'apprendre ce que vous aviez désiré connaître : les progrès de l'Evangile, la confusion dont mes ennemis ont été couverts, la peine qu'ils avaient voulu me causer se changeant en satisfaction pour moi. A mon tour, je dois être informé de l'état de vos affaires : « Afin que je sois dans la joie, connaissant les choses qui vous concernent. » La pensée de Paul est donc qu'ils devaient se réjouir de ses fers et les supporter, s'il le fallait, avec joie. Ils avaient été pour lui-même une cause de bonheur réel; car les mots : « Afin que je sois aussi dans la joie, » ont pour complément naturel : Comme vous l'avez été vous-mêmes. Quel amour pour les fidèles de Macédoine! Il tenait aux Thessaloniciens le même langage, quand il leur écrivait : « Nous avons été comme arrachés d'au milieu de vous, mais un instant seulement. » I *Thess.*, II, 17. Ce qu'il ajoute : « J'espère vous envoyer Timothée, » pour prendre connaissance de vos affaires, indique bien la sollicitude qu'il avait pour eux. Ne pouvant y aller lui-même, il envoyait ses disciples, tant il lui était pénible de rester dans l'ignorance de ce qui les intéressait, même peu de temps; il ne connaissait pas tout surnaturellement. Ce n'était pas du reste utile : si les fidèles eussent cru ne pouvoir rien dérober à son regard, ils en fussent devenus plus hardis, l'espérance de n'être pas découverts facilitait au contraire leur amendement. Ce qui était de nature à les tenir en éveil, c'était surtout ce qu'il écrit : « Afin que je sois moi-même dans la joie; » il y avait là certainement de quoi exciter leur diligence; car, si Timothée n'avait pu y aller, Paul eût trouvé le moyen de s'informer par un autre de ce qu'il voulait savoir. Il recourut également au même artifice, et il différa son arrivée à Corinthe, afin d'en convertir les fidèles. « Par ménagement pour vous, leur écrivait-il, je ne suis pas encore allé à Corinthe. » II *Cor.*, I, 23.

La charité de l'Apôtre ne se manifeste pas seulement dans la communication qu'il fait de ce qui le concerne, mais aussi dans le désir qu'il a de recevoir de leurs propres nouvelles : ce sentiment dénote une sollicitude et une affection qui n'ont pas de relâche. En leur envoyant d'ailleurs Timothée, il les traite avec des égards

Charité de saint Paul.

qui les honorent. — Que dites-vous? Vous envoyez Timothée? Pourquoi? — « C'est que je n'ai personne qui me soit si uni de sentiment, » qui partage mes sollicitudes à votre sujet, « et qui puisse s'intéresser avec autant de sincérité et d'affection à ce qui vous regarde. » Près de lui, personne qui comprît aussi bien que Timothée. Personne, qu'est-ce à dire? Personne pour s'occuper de vous et de votre salut comme il le fera. Au surplus, on ne trouve pas aisément qui voudrait entreprendre à cet effet un si long voyage. Timothée est le seul qui vous aime comme je vous aime. Sans doute il en est d'autres que je pourrais vous envoyer, mais aucun comme lui. Etre unanime ou uni de sentiments, c'était donc aimer ses disciples comme Paul les aimait. « Qui puisse s'intéresser avec autant de sincérité et d'affection à tout ce qui vous regarde. » Avec une affection toute paternelle. « Tous, en effet, cherchent leur bien, non celui de Jésus-Christ. » Tous cherchent leur avantage et leur plaisir : Paul l'écrivait à Timothée. Pourquoi ces plaintes? Pour nous prémunir, nous les disciples, contre le même danger; pour nous apprendre à ne pas chercher le repos. Quiconque cherche le repos cherche son avantage, non l'avantage du Christ : nous devons être toujours prêts à braver n'importe quelle tribulation, n'importe quelle fatigue. « Vous savez la preuve qu'il m'a donnée de ses sentiments : ce qu'un fils ferait pour son père, il l'a fait pour moi afin de répandre l'Evangile. » Ne croyez pas que je parle de la sorte sans raison : sachez bien qu'il s'est conduit à mon égard comme un fils. Cette recommandation, si légitime d'ailleurs, préparait à Timothée l'accueil le plus honorable. De même, en écrivant aux Corinthiens, Paul avait dit : « Que personne ne le méprise; car il a fait l'œuvre du Seigneur, aussi bien que moi. » I *Cor.*, XVI, 10. En quoi il songeait encore moins à Timothée qu'à l'avantage que devaient retirer les fidèles d'un pareil accueil. « Donc, poursuit l'Apôtre, j'espère vous l'envoyer, dès que je me serai rendu compte de mes propres affaires. » Dès que je verrai le cours qu'elles prendront et l'issue que j'en dois attendre. « J'ai même cette confiance dans le Seigneur que je viendrai moi-même prochainement vers vous. » Si je l'envoie, ce n'est pas que j'aie renoncé à venir, mais « afin que je me rassure, connaissant ce qui vous concerne; » et reconnaissant ainsi l'ignorance où je suis de votre état. « J'ai cette confiance dans le Seigneur, » si telle est sa volonté.

2. Vous remarquerez une fois de plus ici la parfaite soumission de Paul à la volonté de Dieu, et le soin qu'il met à ne rien avancer de son propre jugement. « Cependant j'ai jugé nécessaire de vous renvoyer Epaphrodite mon frère, mon auxiliaire et mon compagnon d'armes. » Il le leur envoie avec les mêmes titres de recommandation que Timothée. Ces titres étaient pour Timothée au nombre de deux : il les aimait, « il s'intéresse avec une affection sincère à tout ce qui vous regarde; » et il avait prêché l'Evangile avec le plus parfait dévouement. Tels sont les titres que Paul fait valoir pour Epaphrodite. Il le qualifie de frère et d'auxiliaire; il va même jusqu'à l'appeler son compagnon d'armes, par où il affirme qu'ils ont bravé ensemble les mêmes dangers, et qu'ils ont mérité la même couronne. Le terme de « *compagnon d'armes* » est plus glorieux que celui de « coopérateur. » Tel individu qui *nous servira* de second en des affaires sans importance, ne le fera certainement pas quand il s'agira de guerres et de batailles. Voilà ce que fait au contraire le vrai compagnon d'armes, «... votre messager est le ministre de vos largesses. » Celui que nous avons reçu de vous, nous vous le renvoyons; il est à vous, il vous instruira de nouveau. Il renchérit ensuite sur sa charité. « Il soupirait après vous tous, et il était affligé de ce que vous aviez su sa maladie. Car il a été malade à la mort; mais Dieu a eu pitié de lui, et non-seulement de lui, mais aussi de moi, qui aurais eu tristesse sur tristesse. » Ici l'Apôtre touche une autre fibre, il déclare qu'Epaphrodite n'ignorait pas jusqu'à quel point il était chéri des Philippiens. Voilà certes un motif puissant d'amour réciproque. Il était malade, et vous en avez été dans la tristesse : il est revenu à la santé, et vous avez cessé d'être affligés à son sujet; mais sa tristesse à lui n'a pas cessé, il

souffre de ne vous avoir pas vu depuis sa guérison. En parlant de la sorte, Paul explique également pourquoi il le leur envoie si tard : ce n'est pas affaire de négligence, dit-il, et, s'il a retenu Timothée, c'est qu'il n'avait personne avec lequel il fût en telle communauté de sentiments. Pour Epaphrodite, la maladie en avait été la cause; sa maladie avait été longue et dangereuse : « Il a été malade à la mort. » Tel était le soin que Paul mettait à bannir de l'esprit des fidèles tout soupçon de négligence et de tiédeur en ce qui le regardait, et à les empêcher d'attribuer au mépris sa résolution de ne pas partir. Que peut-il y avoir de plus touchant pour le disciple que de savoir qu'il est cher au cœur de son maître, lequel pousse sa tendresse jusqu'à souffrir de ce qui le regarde? « Vous saviez qu'il avait été malade; car il a été à la mort. » Ceci n'est pas une exagération, puisqu'il ajoute : « Mais Dieu a eu pitié de lui. » Que prétendez-vous, ô hérétique? Paul qualifie de miséricorde de Dieu la guérison d'un malade et son rappel à la vie. Or, si ce monde était le mal, il n'y aurait pas de miséricorde à laisser quelqu'un dans cet élément.

Mais, s'il est aisé de réfuter un hérétique, que répondre sur ce sujet à un chrétien? Puisque mourir et habiter avec le Christ est préférable, dira le fidèle, pourquoi qualifier de miséricorde la guérison d'un malade? A ce fidèle, je répondrai : Que faites-vous de ce que Paul lui-même ajoute : « Mais à cause de vous, il est plus utile que je reste sur la terre? » Ce qui était nécessaire pour Paul l'était de même pour Epaphrodite : il en résultait pour lui la confiance d'aller à Dieu avec de plus riches mérites et une plus grande sécurité. Quoique différée pour quelque temps, la mort était cependant une chose certaine; après la mort, il n'était plus possible de gagner des âmes. Ajoutez que Paul tient compte souvent du sentiment du vulgaire dans ses Epîtres, et qu'il ne parle pas toujours le langage de la philosophie du Christ, ayant à instruire des hommes du siècle qui redoutaient la mort. En outre, il donne une juste mesure de l'estime qu'il faisait d'Epaphrodite, de la vénération qu'il mérite, puisqu'il déclare son rétablissement si utile à lui-même : il reconnaît dans cette guérison un bienfait de la miséricorde divine à son égard. Mais, pour n'en plus parler, la vie présente n'a-t-elle pas un avantage incontestable? S'il en était autrement, pourquoi l'Apôtre mettrait-il au nombre des châtiments les morts prématurées? par exemple lorsqu'il dit : « Aussi parmi vous y en a-t-il beaucoup de malades et d'infirmes, et beaucoup qui dorment du sommeil de la mort? » I *Cor.*, XI, 30. Pour le méchant, la vie à venir n'est pas un bien, au contraire; pour le juste elle est préférable. « Afin que je n'eusse pas tristesse sur tristesse, » afin qu'à la peine que sa maladie lui causait ne s'ajoutât pas le chagrin de sa mort. Il ne pouvait mieux marquer son estime d'Epaphrodite. « Je l'ai donc envoyé promptement, » sans retard, sans délai aucun, lui prescrivant de surmonter tous les obstacles, afin d'arriver au milieu de vous et de mettre un terme à votre affliction. Lors même qu'on nous apprendrait d'excellentes nouvelles des personnes que nous aimons, nous n'éprouverons jamais autant de joie que si nous les voyions nous-mêmes, surtout si nous n'en avions pas eu l'espérance : et c'est ce qui arrive pour Epaphrodite : « Je me suis empressé de le faire partir, afin que sa présence vous réjouisse et que ma tristesse diminue. » Qu'est-ce à dire, que ma tristesse diminue? Si vous êtes consolés, je le serai pareillement, Epaphrodite le sera de même, et mon chagrin diminuera d'autant. L'Apôtre ne dit pas : Que ma tristesse s'évanouisse; mais : *Qu'elle diminue;* preuve que son âme n'en était jamais exempte complétement. Lui qui disait : « Qui est faible, que je ne sois faible avec lui? qui est scandalisé, que je ne brûle? » II *Cor.*, XI, 29, comment eût-il pu vivre sans chagrin et sans tristesse aucune? C'est pour cela qu'il ne parle que de la tristesse présente. « Recevez-le donc dans le Seigneur avec grande joie. » Dans le Seigneur, c'est à savoir, spirituellement, avec un zèle sans bornes, ou bien encore, comme Dieu le veut. Accueillez-le donc avec des sentiments dignes des saints, et dignes aussi de celui que vous avez à recevoir : « Avec une grande joie. »

3. En cela Paul songe au bien de ses disciples, non à ceux qu'il envoie vers eux. Mieux vaut, en effet, donner que recevoir. « Ces hommes-là, traitez-les avec honneur, » comme le méritent les saints. « Car, pour l'œuvre du Christ il a été proche de la mort, sacrifiant sa vie, afin de suppléer aux bons offices que vous ne pouviez me rendre. » Il avait été chargé par les chrétiens de Philippes de venir en leur nom assister Paul, ou peut-être lui porter quelque secours; et l'Apôtre déclare lui-même à la fin de l'Epître qu'il en est ainsi : « J'ai reçu ce que vous m'avez envoyé par Epaphrodite. » *Philip.*, IV, 18. Selon toute vraisemblance, à son arrivée à Rome, Epaphrodite trouva le danger si grave que, voulût-on aller voir l'Apôtre, on ne pouvait le faire qu'en s'exposant à des périls extrêmes, comme il en est en toute grande persécution, et quand la colère du monarque s'est déchaînée dans toute sa violence. Dès qu'un sujet a grièvement offensé le prince, il est plongé dans un cachot, gardé très-étroitement, et sans communication aucune avec ses propres serviteurs. Ainsi, vraisemblablement, en fut-il de Paul; mais Epaphrodite eut assez de courage pour braver ces dangers, pénétrer jusqu'à Paul, l'assister et remplir tous les offices indispensables. Deux titres à la bienveillance des Macédoniens ressortent donc pour Epaphrodite des paroles apostoliques : en premier lieu, il s'est exposé à la mort; puis, il s'est exposé au nom des Philippiens pour venir en aide à Paul, en sorte qu'il a été comme leur ambassadeur, et que son propre mérite rejaillit sur ceux qui l'avaient envoyé. En l'accueillant avec égard, en lui témoignant de la gratitude pour le dévouement qu'il a montré, vous vous associerez plus intimement à son courage. Il ne dit pas : Pour moi; mais « pour l'œuvre de Dieu; » ce qui ajoute encore à l'autorité de son langage. Il ne l'a pas fait pour moi, mais pour Dieu. « Il a été proche de la mort. » Qu'importe, s'il n'est pas mort? Dieu l'a permis, et nonobstant le mérite entier du sacrifice de sa vie; certainement, aucune souffrance ne l'eût détourné de l'accomplissement de sa mission. Il a bravé la mort pour venir en aide à Paul; il l'eût encore plus bravée pour l'Evangile : ou plutôt, mourir pour l'Apôtre, c'était la même chose que mourir pour la foi. Le refus de sacrifier aux idoles n'est pas la seule voie qui mène à la couronne du martyre; il y a des circonstances qui y mènent pareillement, et, chose surprenante, qui y mènent plus sûrement. Celui qui n'a pas peur de s'exposer à mourir pour des intérêts de peu d'importance, sera plus prêt encore pour des intérêts plus élevés. Lors donc que nous verrons les saints dans les afflictions, ne ménageons pas nos jours. Quiconque ne veut rien entreprendre de périlleux, ne connaîtra jamais la gloire, et, tout en craignant de perdre la vie présente, il perdra la vie à venir.

« Afin de suppléer aux bons offices que vous ne pouviez me rendre. » Que signifient ces paroles ? Encore que la ville ne pût se transporter ici, en envoyant Epaphrodite, elle m'a témoigné par son entremise ses bons offices et sa charité. Ce que vous ne pouviez faire de vos mains, il l'a fait pour vous; il n'en a que plus de mérite, ayant à lui seul rempli les fonctions que vous eussiez voulu remplir vous-mêmes. Une autre particularité que signale l'Apôtre, c'est le danger auquel s'étaient exposés ceux qui se trouvaient loin de toute épreuve; les mots : « *Afin* de suppléer aux bons offices que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes, » font une allusion manifeste à la déférence des Philippiens. Voyez-vous les sentiments de ces âmes apostoliques? Ce n'était pas l'orgueil, mais la sollicitude la plus tendre qui les inspirait. Excellente leçon de modestie, d'humilité; excellent préservatif contre l'orgueil et les hautes prétentions, que l'idée de dette exprimée par l'Apôtre : « Ce que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes. » Prémunissons-nous également contre l'orgueil, toutes les fois que nous venons en aide aux saints, ne considérons pas cette œuvre comme un bienfait; nous le leur devons, et ils ne nous doivent rien. Les citoyens que l'armée protége et dont elle défend le repos, lui doivent les vivres et tout ce qui lui est nécessaire, puisqu'elle répand pour eux son sang. N'en est-il pas ici de même? Si Paul n'eût pas prêché la doctrine de salut, l'eût-on mis en captivité? C'est un devoir d'as-

sister les saints. Vous accordez sans peine aux soldats qui combattent pour un prince mortel vivres, vêtements, non-seulement dans la mesure du nécessaire, mais bien au delà; et, quand il s'agit d'un guerrier qui défend la cause du Roi du ciel, contre des ennemis autrement redoutables, « car nous avons à lutter, écrivait l'Apôtre, non contre la chair et le sang..., » *Ephes.*, VIII, 12, nous n'accorderions pas le nécessaire ? N'est-ce pas là une iniquité sans excuse, et le fait de la plus noire ingratitude?

4. A ce qu'il paraît, la crainte des hommes produit plus de résultats que la crainte de la géhenne et des châtiments à venir. Voilà pourquoi tout est bouleversé; voilà pourquoi, d'une part, les affaires temporelles sont quotidiennement traitées avec le soin le plus irréprochable, de l'autre, les affaires spirituelles sont entièrement négligées. De la sorte, ce que l'on exige sous peine de tortures, comme s'il s'agissait d'esclaves insoumis, nous l'exécutons avec zèle; et ce que l'on nous demande au nom de la volonté et de la liberté, nous le négligeons. Mes paroles ne vous atteignent pas tous, je le sais; elles atteignent seulement ceux qui se refusent à ces frais indispensables. Dieu pouvait vous les imposer; il ne l'a pas voulu, par ménagement pour vous, beaucoup plus que dans l'intérêt de ceux qui attendent. S'il ne vous les impose pas, c'est parce que vous n'en auriez plus le mérite. Et cependant, il y en a un grand nombre ici dont la grossièreté dépasse celle des Juifs. Chez les Juifs, dîmes, prémices, dîmes encore, dîmes toujours, treizièmes, sicles, voilà ce qui s'offrait, et, quoique ce fût considérable, personne ne prétendait que l'on dévorait beaucoup. Plus on reçoit, plus grandit votre récompense. On ne disait pas non plus : Ils prennent beaucoup, ils sont insatiables ; comme je l'entends dire souvent parmi vous. Ces hommes qui bâtissent de splendides maisons, qui achètent de vastes domaines, s'imaginent ne rien posséder ; mais qu'un prêtre paraisse couvert d'un vêtement plus propre, qu'il ait largement le nécessaire, qu'il ait un serviteur pour ne pas blesser lui-même les convenances, on crie alors à la richesse. Eh bien ! oui, nous sommes riches : et ils l'avoueront malgré eux. Que nous possédions peu, nous sommes riches ; qu'ils possèdent beaucoup, ils seront pauvres. Jusques où donc pousserons-nous la folie? N'est-ce pas assez à vos yeux, pour préparer votre malheur, de cette absence de toute œuvre charitable, estimez-vous nécessaire d'y ajouter vos détractions incessantes? Fussiez-vous le donateur même des biens que possède le ministre de l'autel, vous en auriez perdu tout mérite, reprochant ce que vous avez vous-même donné. Si vous l'avez donné sans retour, pourquoi donc le reprocher? Vous reconnaissez qu'il était pauvre auparavant : Ce qu'il possède, dites-vous, je le lui ai donné. Pourquoi lui en faire un crime? A devoir en agir ainsi, vous eussiez mieux fait de ne lui rien donner. Le dites-vous, quand un autre est le donateur? Dans ce cas, vous êtes bien plus coupable; car vous prenez sujet d'un don que vous n'avez pas fait pour noircir le prochain.

Quelle récompense méritent ceux à qui s'adressent de pareilles injures ? A la vérité, ils les souffrent pour Dieu. S'ils eussent voulu, quoique n'ayant reçu de leurs ancêtres aucun patrimoine, ils auraient pu embrasser un genre de vie lucratif. N'est-ce pas là ce que nous entendons plus d'une fois dire insolemment, en réponse à telle ou telle réflexion de notre part sur la pauvreté de l'un ou de l'autre : Il ne dépendait que de lui d'arriver à la richesse. Puis viennent les observations injurieuses : Il a eu pour aïeul et bisaïeul tel personnage, et le voilà couvert de misérables haillons. Aimeriez-vous mieux qu'il allât sans vêtements? Ces réflexions subtiles et méticuleuses pourraient bien être retournées contre vous. Entendez ce que dit le Christ : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. » *Matth.*, VII, 1. Il n'eût dépendu que de lui certainement d'exercer telle ou telle profession qui l'eût mis à l'abri du besoin; et il ne l'a pas voulu. Après tout, quel avantage a-t-il ici? Est-il vêtu de soie? Traîne-t-il après lui à l'agora une foule pressée? Le voit-on à cheval? Construit-il des maisons où il puisse séjourner? S'il en est ainsi, je serai le premier à l'accuser, et sans ménagement; je déclarerai une conduite

semblable indigne du sacerdoce. Comment pourrait-il détourner ses frères de ces futilités, lui qui ne peut s'en détourner lui-même? Parce qu'il lui sera peu séant d'avoir au delà du nécessaire, lui faudra-t-il aller tendre la main? Vous en rougiriez vous-même, son disciple. Si votre père selon la chair agissait ainsi, vous crieriez au déshonneur; et si c'était votre père selon la foi, vous n'en rougiriez pas, vous n'iriez pas vous ensevelir dans les ténèbres? « Le déshonneur du père est l'opprobre des enfants. » *Eccli.*, III, 13. Devra-t-il alors mourir de faim? Ce n'est pas là non plus une chose compatible avec la piété, et que Dieu puisse approuver? Je n'ignore pas que les personnes atteintes par ces reproches répliquent aussitôt : N'est-il pas écrit : « Ne possédez ni or, ni argent, ni deux tuniques, ni monnaie dans vos ceintures, ni bâton ? » *Matth.*, X, 9. Ce qui ne les empêche pas d'avoir jusqu'à trois et quatre vêtements et des lits moelleux. — Il y a bien là de quoi soupirer profondément, et, si les convenances me le permettaient, de verser d'abondantes larmes. Comment? Parce que nous qui recherchons avec tant de zèle la paille dans les yeux des voisins, nous ne sentons même pas les poutres qui sont dans les nôtres. Dites-moi, d'où vient que vous ne vous tenez pas à vous-même ce langage? — C'est que les maîtres seuls sont obligés à cette perfection. — Et lorsque Paul écrit : « Ayant les aliments et les vêtements nécessaires, soyons contents, » I *Tim.*, VI, 8, parle-t-il aux prêtres seuls? Assurément non, mais à tous les hommes. Vous en serez aisément convaincus par la seule inspection du contexte : « C'est une grande fortune que la piété avec le suffisant, » venait-il de dire; à quoi il ajoute : « Nous n'avons rien apporté en ce monde; il n'est pas douteux que nous ne puissions en rien emporter. » Et aussitôt il conclut : « Ayant les aliments et les vêtements nécessaires, soyons contents. Quant à ceux qui veulent devenir riches, ils tombent dans la tentation, dans des piéges, ils éprouvent beaucoup de désirs insensés et pernicieux. » *Ibid.*, 6-9.

5. L'Apôtre s'adresse donc à tous sans distinction. De même, en disant : « Ne prenez point souci de la chair dans vos désirs, » *Rom.*, XIII, 14 est-ce qu'il ne s'exprime pas d'une façon générale? En disant aussi : « La nourriture est pour le ventre, et le ventre pour la nourriture : Dieu détruira l'un et l'autre? » I *Cor.*, VI, 13. Et ces paroles : « La veuve qui vit dans la mollesse est morte quoique vivante?» I *Tim.*, V, 6; II, 12. Une veuve serait-elle donc revêtue du droit d'enseigner? N'est-ce pas le même Paul qui a dit : « Je ne reconnais pas à la femme le droit d'enseigner ni de commander à l'homme? » Si donc, quand il s'agit d'une veuve, à savoir d'une femme ordinairement âgée, et qui a conséquemment, à cause de sa vieillesse et de la faiblesse de son sexe, besoin de plus grandes consolations; si, dis-je, malgré les ménagements requis par l'âge et la nature, Paul ne lui permet pas de vivre dans la mollesse et la déclare morte; car il ne se borne pas à dire : Qu'elle fuie la mollesse; il va plus loin : « Si elle vit dans le plaisir, quoique vivante elle est morte; » en sorte qu'il la retranche du milieu des fidèles, la mort ayant cet effet; quelle sera l'excuse d'un homme qui fait ce dont une femme âgée est punie? Mais à cela personne n'y pense, cela personne ne se le demande. Si je parle ainsi, ce à quoi je suis contraint, ce n'est pas pour justifier les ministres des autels, mais par ménagement pour vous. Lors même que vos reproches au sujet des biens temporels les atteindraient justement, ils n'auraient rien à souffrir : que vous leur fassiez des reproches ou que vous ne leur en fassiez pas, il leur faudra bien comparaître devant le Juge suprême; et vos paroles n'y feront rien. Si, au contraire, vous parlez calomnieusement, ils auront le mérite de l'injure gratuite, et vous en aurez le châtiment. Quant à vous, ce n'est plus cela : que ces propos soient vrais ou qu'ils ne le soient pas, dès lors que vous dites du mal, vous êtes coupables. Dans le cas où vous dites la vérité, vous portez à tort un jugement sur vos supérieurs, vous jetez une semence de confusion. Il n'est pas permis de juger son frère, à plus forte raison un supérieur. Mais, si vous dites des choses fausses, alors vous vous exposez à un effroyable supplice; car vous aurez à rendre même compte d'une parole oiseuse.

Vous le voyez, c'est donc pour vous que nous parlons ainsi, et que nous prenons cette peine. Nonobstant, je le répète, nul n'y réfléchit, nul n'y songe, personne qui se tienne à lui-même ce langage. Ajouterai-je encore autre chose? « Tout homme qui, parmi vous, ne renonce pas à tout ce qu'il possède, disait le Christ, n'est pas digne de moi. » *Luc.*, XIV, 33. Et ce passage : « Il est bien difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » *Matth.*, XIX, 23. Et cet autre : « Malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation. » *Luc.*, VI, 24. Personne ne pèse ces vérités, personne n'y pense, personne ne médite ces choses; les affaires du dehors absorbent toute notre attention. Est-ce autre chose, cela, que nous exposer à un compte redoutable?

Mais je veux, encore dans votre intérêt, justifier les prêtres des accusations dont vous les accablez. Ce n'est pas une faute sans gravité de répandre ces bruits, et de représenter les prêtres comme les violateurs de la loi de Dieu. Examinons, si vous le voulez bien, chacun de ces points. Le Christ a dit : « Ne possédez ni or, ni argent, ni deux tuniques, ni chaussure, ni ceinture, ni bâton. » *Matth.*, X, 9. Qu'en conclure, je vous le demande? Pierre violait-il le précepte? Assurément, puisqu'il avait une ceinture, un manteau et des chaussures. La preuve, c'est que l'ange lui dit : « Prends ta ceinture et attache ta chaussure. » *Act.*, XII, 8. Cependant, il n'en avait pas alors grand besoin, puisque, en cette saison, il est permis d'aller sans chaussure : elle n'est indispensable qu'en hiver. Et que dire de Paul? Dans son Epître à Timothée : « Hâte-toi, lui dit-il, de venir avant les froids. » Après quoi il lui donne ces recommandations : « Apporte avec toi, quand tu viendras, la bourse que j'ai laissée à Troas, chez Carpe, et mes livres, et surtout mes papiers. » II *Tim.*, IV, 21, 13. Il parle donc de sa bourse, et personne n'a prétendu qu'il n'en avait pas d'autre à porter avec lui. S'il n'eût pas eu l'habitude d'en porter, il eût été inutile de réclamer celle-là. S'il en avait l'habitude, manifestement il devait en avoir une seconde. N'a-t-il pas de même vécu deux ans d'un travail mercenaire? S'en suit-il que ce vase d'élection ait été répudié par le Christ, lui qui disait : « Je vis, mais non, je ne vis pas, c'est le Christ qui vit en moi; » *Galat.*, II, 20; lui de qui le Christ disait également : « Celui-ci est pour moi un vase d'élection. » *Act.*, IX, 15. J'eusse dû vous laisser dans cet embarras, ne vous rien expliquer et vous punir ainsi de votre négligence pour l'Ecriture; cette négligence est la source de tout mal. Si nous sommes censeurs scrupuleux quand il s'agit des péchés du prochain, si nous ne songeons même pas à nos propres péchés, c'est que nous ne lisons pas l'Ecriture, c'est que nous ne nous instruisons pas de la loi de Dieu. J'eusse dû vous punir ainsi; mais que faire? Je suis père; et les pères, les entrailles émues, accordent à leurs enfants plus qu'ils ne devraient leur accorder : voient-ils leur fils triste et chagrin, ils souffrent plus que lui, ils n'ont de repos que lorsque le chagrin s'est évanoui. Si je ne garde pas le silence, du moins puissiez-vous être sensibles au refus que j'ai paru vous opposer, afin de bien accueillir tout ce que je vais vous dire.

6. Qu'ai-je donc à vous dire? Il n'y a pas de répugnance; au contraire, la plus parfaite harmonie existe entre les préceptes du Christ. Ces préceptes dont nous parlons étaient des préceptes de circonstance, non des préceptes définitifs. Ce que je dis, je ne le conjecture pas, je l'emprunte aux divines Ecritures. Dans Luc, le Christ dit à ses disciples : « Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac, ceinture et chaussure, vous a-t-il manqué quelque chose? Ils répondirent : Rien. » *Luc.*, XXII, 35-36. Désormais achetez. Cela étant, que fallait-il faire? Acheter un seul vêtement? Et quand il eût fallu le laver, il n'y eût eu qu'à rester dedans sans vêtement, ou aller dehors sans se préoccuper des convenances. Songez donc à Paul, l'Apôtre des nations, à Paul qui parcourait la terre entière pour accomplir de si admirables œuvres, représentez-vous Paul obligé, faute de vêtement, de rester dedans et d'interrompre ses prédications. Et si une tempête violente fût survenue, et si la pluie et la neige l'eussent surpris, quel parti aurait-il pu prendre? Aurait-il dû se dépouiller pour faire sécher son

vêtement? Et s'il eût senti son corps glacé, aurait-il fallu qu'il ne poussât pas un gémissement? Ne croyez pas qu'ils eussent des corps de diamant. « Prends un peu de vin, écrit Paul à Timothée, à cause de ton estomac et de tes maladies fréquentes. » I *Tim.*, v, 23. « J'ai cru nécessaire, dit-il ailleurs, de vous envoyer celui-là même que vous m'aviez envoyé pour venir en aide à mes besoins. Il a été malade à la mort; mais Dieu a pris pitié de lui, et non-seulement de lui, mais encore de moi. » *Philip.*, II, 25-27. Ils étaient donc sujets aux maladies et aux souffrances. Que faire alors, périr? Certes non. Pourquoi le Sauveur leur a-t-il donné ce commandement? Pour prouver sa puissance et faire voir qu'il pouvait le faire ensuite, encore qu'il ne l'ait pas fait. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? Assurément les apôtres étaient plus dignes d'admiration que les Israélites dont la chaussure et les vêtements n'étaient point usés, malgré leur marche à travers le désert avec un soleil dont les rayons brûlants pouvaient réduire les pierres mêmes en cendre. Alors, pourquoi cette conduite du Christ? Dans votre intérêt. N'étant pas assuré d'être toujours en bonne santé, devant au contraire être malade quelquefois, vous avez ainsi le droit d'user des remèdes convenables. En voici la preuve manifeste. Ne pouvait-il pas, je vous le demande, nourrir ses Apôtres? Il vous nourrit, vous pécheur, et il n'aurait pas pu nourrir de même Paul? Lui qui pourvut aux besoins des Israélites malgré leurs murmures, leurs impudicités et leur idolâtrie, ne l'aurait-il pas fait plus volontiers pour Pierre qui avait tout quitté? Il avait le pouvoir de gratifier ainsi des ingrats, et il n'eût pas pu agir de même à l'égard de Jean, qui, pour lui être agréable, avait quitté son propre père? Mais il ne l'a pas voulu, et il se sert de vous pour subvenir à leurs besoins, afin que vous vous sanctifiiez.

Immense charité du Sauveur.

Admirez, je vous prie, son immense charité. Pour que vous puissiez respirer, il a voulu que les disciples fussent dans le besoin. S'il les eût mis à l'abri de toute indigence, assurément ils eussent tenu un rang plus brillant, ils eussent attiré une admiration plus grande; mais votre salut en eût souffert. Il n'a donc pas voulu de cet éclat pour eux, il a préféré une condition obscure, afin que vous soyez sauvés; de même il a permis que vos prêtres fussent dans le besoin, afin que vous puissiez arriver au salut. Le maître qui reçoit semble sacrifier de sa dignité plus que le maître qui ne reçoit pas; néanmoins le disciple perd les avantages qu'il en eût retirés. Voyez-vous la sagesse de ce Dieu si bon pour les hommes? N'ayant pas cherché sa propre gloire, n'ayant pas considéré sa propre dignité, des hauteurs de la gloire étant descendu pour vous à la plus vile des conditions, il a voulu qu'il en fût de même pour ses prêtres. Quand il n'eût tenu qu'à lui de les combler d'honneurs, il les a laissés dans l'indigence, pour vous permettre de vous enrichir: ainsi, les trésors spirituels que vous augmentez, vous les devez à la pauvreté temporelle, que le Christ endure en ses ministres. Que Dieu, s'il l'eût voulu, eût pu les délivrer de tout besoin, je vous l'ai amplement démontré; je vous ai prouvé pareillement qu'en les laissant besoigneux, il avait eu votre intérêt en vue. Cela étant, que les murmures cèdent le pas aux bonnes œuvres; ne recherchons point avec curiosité le mal d'autrui, examinons plutôt celui qui nous regarde. C'est en nous occupant des vertus du prochain et de nos péchés que nous plairons au Seigneur. Ne voir que le mal d'autrui et ses propres vertus, c'est encourir un double dommage; d'une part l'orgueil, de l'autre la négligence nous envahit. En songeant aux péchés commis par les autres, nous les commettons facilement; en nous entretenant de nos bonnes actions, nous tomberons dans l'orgueil. C'est tout le contraire pour le chrétien qui, oubliant ses bonnes œuvres, ne pense qu'à ses péchés, et, au lieu de s'enquérir curieusement des fautes du prochain, ne s'informe que de ses actes de vertu : il y gagnera de tout côté, et en voici la raison. Les bons exemples que lui donnera le prochain l'exciteront à mieux faire; les faiblesses auxquelles il succombera lui-même, le maintiendront dans des sentiments de modestie et d'humilité. En agissant de la sorte, en disposant de cette manière notre vie, nous

pourrons posséder les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

« Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur. Vous écrire les mêmes choses ne me coûte pas, et cela vous est nécessaire. Gardez-vous des chiens, gardez-vous de ces ouvriers trompeurs, gardez-vous des circoncis. C'est nous qui sommes les vrais circoncis, nous qui servons Dieu en esprit, qui nous glorifions en Jésus-Christ, et qui ne mettons pas notre confiance dans la chair. »

1. Les soucis et les chagrins affaissent d'autant l'âme qu'ils la déchirent outre mesure. Voilà pourquoi Paul, voyant les Philippiens plongés dans la peine, les ranime. Ils étaient affligés de l'ignorance où ils se trouvaient de l'état de Paul; ils le supposaient mort; ils se tourmentaient à propos de l'Evangile, au sujet d'Epaphrodite. Pour bannir à la fois tous ces motifs de tristesse, l'Apôtre ajoute : « Au reste, mes frères, réjouissez-vous. » Désormais plus de sujets de chagrin. Epaphrodite de qui vous étiez inquiets vous est rendu; Timothée, de même; j'arrive à mon tour : quant à l'Evangile, il progresse toujours. Que vous manquait-il donc? Réjouissez-vous. Aux Galates, il donne le nom de fils, à ceux-ci le nom de frères. Toutes les fois qu'il se propose de corriger un abus, ou de témoigner la grandeur de sa tendresse, il donne à ses disciples le nom de fils : lorsque, au contraire, il désire les honorer davantage, il les appelle frères. « Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur. » Belle expression que celle-ci, « dans le Seigneur; » non à la façon du monde; alors ce n'est pas une joie. Les épreuves souffertes pour le Christ, dit ici l'Apôtre, emplissent l'âme de joie. « Vous écrire les mêmes choses ne me coûte pas, et vous est nécessaire. Gardez-vous des chiens. » L'avertissement n'est pas donné tout d'abord; il leur parle en termes des plus affectueux, il les félicite à plusieurs titres, il les admire, puis les avertit, sauf à les louer de nouveau. Toutes ces précautions, il les prend pour ne pas trop leur être à charge. Que désigne-t-il sous le nom de chiens? Ces Juifs qu'il ne cesse de flétrir en toutes ses Epîtres; ces Juifs impurs et méprisables, avides de dignités et d'argent, qui, pour attirer à eux un grand nombre de fidèles, prêchaient un christianisme mêlé de judaïsme, c'est-à-dire l'Evangile corrompu. Comme il n'était pas facile de les distinguer, Paul dit : « Gardez-vous des chiens. » Les Juifs ne portent plus le nom d'enfants. Le nom de chiens réservé autrefois aux Gentils leur est maintenant attribué. Pourquoi? De même que les païens étaient des étrangers à Dieu et au Christ, ainsi en est-il présentement des Juifs; et voilà pourquoi il place devant les yeux leur impudence, leur perversité, et l'acharnement qu'ils déploient contre les enfants. Autrefois, ce nom de chiens était réservé aux païens. « Oui, Seigneur, répond au Christ la Chananéenne, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » *Matth.*, xv, 27.

Pour ceux dont parle l'Apôtre, ils n'auront même pas l'avantage réservé aux animaux ainsi traités; il ajoute en effet : « Gardez-vous de ces ouvriers trompeurs. » Langage fort juste que celui-là : « Ouvriers trompeurs! » ils travaillent en vérité, mais pour le mal; travail pire que l'oisiveté, puisqu'il aboutit à tout détruire. « Gardez-vous des circoncis. » La circoncision était un honneur chez les Juifs : la loi et le sabbat même devait lui céder. Pour donner la circoncision le sabbat était violé; jamais, pour que le sabbat fût observé, la circoncision n'était remise. Admirez la conduite de Dieu : la circoncision dont la dignité l'emportait sur la dignité du sabbat, se trouva abolie; à plus forte raison en est-il ainsi du sabbat. Aussi Paul n'en parle-t-il pas : il dit seulement : « Gardez-vous de la circoncision. » Il ne s'exprime pas en ces termes : La circoncision est mauvaise, elle est inutile; il eût causé de la peine à ses disciples. Agissant plus sagement, il leur accorde le nom et leur enlève la chose, ou, s'il la leur laisse, c'est dans des vues de condescendance. Il n'agit

pas de même à l'égard des Galates, au contraire. Le mal étant profond chez ces derniers, il tranche dans le vif : chez les Philippiens le mal n'existant pas, il leur laisse la satisfaction de parler de la circoncision, tout en les en éloignant : « Gardez-vous de la circoncision ; car la vraie circoncision, c'est nous. » Comment? « Nous qui servons Dieu en esprit, et qui ne mettons pas notre confiance dans la chair. » Au lieu de dire : Comparons ces deux circoncisions; laquelle est la meilleure? il ne prononce même pas ce nom. Que dit-il donc? La circoncision des Juifs n'est qu'une incision, puisqu'elle ne consiste que dans une opération sanglante. Dès que cette cérémonie n'est plus ordonnée par la loi, elle n'a qu'un caractère matériel. Peut-être emploie-t-il aussi ce langage pour dire qu'ils s'efforçaient de déchirer l'Eglise : nous l'employons bien contre ceux qui en usent sans motif, et sans la comprendre. Voulez-vous absolument une circoncision, vous la trouverez chez nous, « qui servons Dieu en esprit, » c'est-à-dire spirituellement.

Qu'y a-t-il de plus excellent de l'âme ou du corps?

2. Car enfin qu'est-ce qu'il y a de plus excellent, de l'âme ou du corps? Manifestement, l'âme. Donc la circoncision charnelle n'est pas préférable, et celle de l'âme mérite seule ce nom. Tant que la figure a subsisté, il y avait lieu d'établir une comparaison et de parler de circoncision du cœur. « Le vrai Juif, écrivait Paul lui-même aux Romains, n'est pas celui qui l'est extérieurement, ni la vraie circoncision n'est pas celle qui se montre sur la chair; le vrai Juif est celui qui l'est en secret, et la vraie circoncision est celle du cœur par l'esprit, et non par la lettre. » *Rom.*, II, 28. Maintenant il va plus loin, et il refuse à celle-ci le nom même de circoncision. Tant que la réalité n'a point paru, la figure avait sa raison d'être et le nom de la réalité même : celle-ci parue, il en est autrement. Il en est de même pour un portrait; supposez un peintre exécutant le portrait de l'empereur : l'esquisse tracée, tant que l'artiste n'a point donné aux traits les couleurs qu'ils requièrent, ce n'est pas encore à nos yeux l'empereur; mais, la peinture achevée, l'image s'efface devant la vérité de l'expression, et alors nous disons : C'est bien maintenant l'empereur. L'Apôtre ne se borne pas à des paroles comme celles-ci : La circoncision est en nous. « C'est nous, dit-il, qui sommes la circoncision ; » et il ne se trompe pas. La circoncision féconde en vertus, voilà l'homme, oui, c'est là l'homme. Paul ne tient pas ce langage à propos des Juifs. « Gardez-vous de la circoncision, » dit-il; ceux qui la pratiquent sont plongés dans la perdition et le mal. Etablissant ensuite que la circoncision doit se faire dans le cœur, non sur le corps, il ajoute : « Et qui ne mettons pas notre confiance dans la chair; quoique, pour moi, j'aie aussi confiance dans la chair. » Que signifient ces expressions : « Confiance dans la chair ? » Une confiance respectueuse et fière ; l'Apôtre a raison d'ajouter ces mots. S'il eût été Gentil, et s'il eût incriminé la circoncision, et avec la circoncision les fidèles qui s'y soumettaient à contre-temps, les attaques auxquelles il se livre à ce sujet s'expliqueraient par l'ignorance où il serait de l'antiquité vénérable de ces rites, et par le droit qui ne lui appartiendrait pas de revendiquer les priviléges et la noblesse propres au judaïsme; mais, dès lors qu'il possède ce droit et qu'il en agit de la sorte, il agit et il condamne *en pleine* connaissance de cause. Souvenez-vous du ton de modestie qu'il prend dans l'Epître aux Galates, quand il est obligé de dire sur son propre compte des choses élogieuses : « Vous avez ouï parler, leur dit-il, du temps que j'ai passé dans la pratique du judaïsme. » *Galat.*, I, 13. Ici, au contraire : « Si quelqu'un paraît mettre sa confiance dans la chair, je l'y mets plus encore; » à quoi il ajoute : « Je suis hébreu, né de parents hébreux. » Il ne le dit pas comme une chose dont il a l'initiative, mais après avoir déclaré qu'il y est contraint, et que le bien de leur âme en est le motif. « Si quelqu'un... » C'est à savoir : Vous avez cette confiance ; et je l'ai plus que vous. Je suis mis dans la nécessité de parler de la sorte ; sans cela, j'eusse gardé le silence.

Notez l'habileté de Paul à repousser tout ce qui pourrait irriter, ne nommant personne, et leur ménageant la facilité de revenir en arrière. « Si quelqu'un paraît mettre sa confiance. » Il dit fort justement, « paraît ; » car, ou bien ils

n'avaient pas en réalité cette confiance, ou bien elle ne méritait pas ce nom; tout cela venait de la nécessité, non de la libre volonté. « Circoncis le huitième jour. » Il met en première ligne ce à quoi ils attachaient le plus d'importance, la circoncision, puis ceci : « De la race d'Israël. » Il n'est ni prosélyte de profession, ni prosélyte de race : il ne l'est pas de profession, ayant été circoncis le huitième jour; ni de race, étant né de parents issus de la race de Jacob. Ne croyez pas non plus qu'il dise, de la race d'Israël, pour vous apprendre qu'il appartenait à une tribu quelconque; il ajoute : « De la tribu de Benjamin, » de la tribu choisie; car dans cette tribu se trouvait la portion des prêtres. « Hébreu, né de parents hébreux. » Preuve qu'il n'est point prosélyte, mais issu d'une famille ancienne et illustre des Juifs : on pouvait être israélite, et n'être pas hébreu, fils et descendant d'ancêtres hébreux; un grand nombre n'en étaient plus, s'étant alliés à des races étrangères, ayant perdu l'usage même de la langue. Si telle n'est pas la pensée de l'Apôtre, il prouve au moins la noblesse de son origine. « Pharisien selon la loi. » Il aborde maintenant le sujet qu'il se propose; ce dont il vient de parler ne dépendait en aucune façon de son libre choix. S'il était circoncis, ou de la race d'Israël, ou de la tribu de Benjamin, cela ne dépendait pas réellement de lui. Sans doute en cela il pouvait se glorifier plus que bien d'autres, encore qu'il ne fût pas le seul à le faire. Je m'explique : Il avait le droit de se glorifier de n'être pas prosélyte, d'être sorti d'une tribu choisie, et de remonter par les membres de sa famille à la source la plus pure, avantages que peu de Juifs pourraient revendiquer. Mais ces avantages, je le répète, ne lui ayant été procurés en aucune façon par un acte libre de sa part, il en arrive sur-le-champ à ce qui concerne sa secte, et il ajoute : « Pharisien selon la loi, et si zélé que je persécutais l'Eglise. » Il dit plus encore, pour expliquer en quoi l'emportent les Juifs Pharisiens comme lui, persécuteurs et zélés comme lui. « En vue de la justice. » Il peut arriver, en effet, que l'on s'expose aux dangers par ambition ou par cupidité, sans se soucier aucunement de la loi : ainsi faisaient les princes des prêtres; mais ainsi ne faisaient point l'Apôtre : « En vue de la justice qui est dans la loi, ayant même une conduite irréprochable. » Puisque, en fait de noblesse de race, de pureté de mœurs, de zèle, je ne le cédais à personne, pourquoi donc aurais-je sacrifié tous ces avantages, si les avantages que m'offrait le Christ n'eussent été infiniment au-dessus? « Aussi, poursuit l'Apôtre, ces biens qui paraissaient si grands, je les ai estimés de vraies pertes à cause du Christ. »

3. Voilà donc Paul qui renonce à cette profession de vie si remarquable, embrassée dès l'enfance, à cette noblesse; il ne fait aucun cas des dangers, des fatigues qu'il a endurées, des piéges qu'il a bravés, du zèle qu'il a déployé : ces choses dont il était fier auparavant comme de vrais trésors, il les rejette comme de vraies charges, afin de gagner le Christ. Nous, au contraire, non-seulement nous n'allons pas jusqu'à mépriser l'argent pour gagner le Christ, mais nous aimons mieux sacrifier les biens de l'éternité que les biens du siècle; et cependant il n'y a rien là que de préjudiciable. Voulez-vous que nous examinions ce que renferment les richesses? Eh bien, ne devons-nous pas regarder comme un préjudice notable la disproportion qui existe entre la peine qu'elles donnent et l'avantage qu'elles procurent? Quel profit retirez-vous, s'il vous plaît, de nombreux et précieux vêtements? quand vous en êtes couverts, qu'en avez-vous de plus? Rien, sinon quelque préjudice. Comment? Ecoutez : Le pauvre avec ses habits usés et grossiers supporte les fortes chaleurs aussi bien et plus aisément que vous; il respire mieux, ses membres fonctionnent mieux, grâce à l'étoffe usée dont il est couvert : ce serait le contraire pour qui porterait un vêtement neuf, alors même que l'étoffe en serait aussi légère qu'une toile d'araignée. Mais votre faste ne se contente pas de si peu; il vous faut deux, trois tuniques et souvent un petit manteau, une ceinture et d'autres choses encore; tandis que nul ne trouve mauvais que l'homme du peuple n'ait qu'une seule tunique, et supporte plus aisément la chaleur. Aussi voyons-

Le luxe ne nous est pas profitable.

nous les riches trempés de sueur, et les pauvres n'éprouver rien de tel. Si de grossiers vêtements, qui ne coûtent, pour ainsi dire, rien, procurent le même avantage, que dis-je, beaucoup plus d'avantages que des vêtements achetés au poids de l'or, n'est-il pas évident que c'est là un embarras des plus incommodes? Quant à l'utilité et à la commodité, vous n'en retirez donc rien de plus; quant au prix, il est beaucoup plus considérable, encore que vous ne vous en trouviez pas mieux : vous aurez ainsi payé cent pièces d'or et plus peut-être votre habit, le pauvre aura eu le sien au prix de quelques pièces d'argent; comprenez-vous la perte qui en résulte? A la vérité, le faste ne vous permettait pas de le voir.

Désirez-vous que nous recherchions encore ce qui résulte de l'or que l'on prodigue aux femmes et aux chevaux ? Il y a un mal plus grave ici; c'est la démence où conduisent les richesses. En effet, femmes et chevaux sont traités de la même manière; la parure qu'on leur destine est de même nature : en sorte que les femmes sont fières de rehausser l'éclat de leur beauté par les mêmes ornements qui font ressortir les tapisseries et le luxe de leurs litières. Dites-moi, quel avantage vous revient-il de l'or que vous prodiguez sur les harnais d'une mule ou d'un cheval? La femme qu'environne une telle quantité d'or et de pierreries, qu'en a-t-elle de plus? — Les bijoux, répond-elle, ne s'usent pas. — Ils s'usent bien s'il faut en croire les gens du métier, qui assurent que les bijoux et les pierreries perdent beaucoup de leur valeur au bain et de plusieurs autres manières. Néanmoins, je vous accorde qu'il n'en est rien : supposons qu'ils conservent tout leur prix; qu'y gagnez-vous? — Mais s'ils venaient à se perdre et à s'user, ne serait-ce pas un préjudice? — Et lorsqu'ils irritent l'envie et la convoitise, n'est-ce pas un préjudice ? Tandis qu'ils ne sont d'aucune utilité à la femme qui en est entourée, ils attisent la cupidité des jaloux et des larrons. Or, n'est-ce pas là un préjudice réel? Avec le prix que représente ce luxe d'une femme orgueilleuse, un homme pourrait exercer un négoce lucratif; et, ne le pouvant, il doit lutter contre la faim et la gêne, tout en regardant passer cette femme chargée d'or : n'est-ce pas là un mal? Les richesses sont appelées χρήματα, choses utiles par excellence, non certes pour que nous les étalions à la façon des orfèvres, mais pour en user d'une façon honnête. Puisque l'amour de l'or ne permet pas d'en user de cette manière, n'est-il pas de tout point un mal? Dès qu'on n'ose pas se servir de ce qui nous appartient, c'est comme si cela ne nous appartenait plus : ôtez l'usage, la valeur des biens s'évanouit, ils ne méritent plus leur nom. Que dire alors de ces palais immenses et somptueux que nous construisons et où nous prodiguons les colonnes, les portiques, les marbres, les avenues, les statues et les œuvres d'art? Plusieurs de ces statues portent encore le nom des démons; mais n'en disons rien pour le présent. A quoi sert ce toit doré? Est-ce qu'un toit proportionné à l'édifice, mais simple, ne serait pas d'une égale utilité? — Vous répliquerez qu'il offre un charme particulier. — Un jour ou deux, mais pas plus longtemps. Nous nous accoutumons au soleil, et nous le voyons sans l'admirer par suite de cette habitude : il en sera certainement ainsi de toute œuvre d'art, et nous n'y ferons bientôt pas plus attention que s'il s'agissait d'un peu d'argile. Quelle commodité retirez-vous, s'il vous plaît, de cette multitude de colonnes, de la magnificencc de ces statues, de cet or dont les murailles brillent? Aucune, n'est-ce pas? tout, au contraire, y respire le luxe, l'orgueil, le mépris et la démence. En toute chose, nous devons rechercher le nécessaire, l'utile, à l'exclusion de tout ce qui ne sert de rien.

4. Voyez-vous le préjudice que vous causent les richesses? En comprenez-vous maintenant l'inutilité et la superfluité? Si l'emploi que vous en faites ne vous procure ni plus de commodité, ni plus de jouissance, et en effet la satiété arrive bientôt, qu'est-ce que tout cela, sinon un mal réel? La vaine gloire est l'obstacle qui nous empêche de voir. Paul renonce à ce qu'il estimait de grands avantages; et nous ne renoncerons pas pour le Christ à ce qui est un désavantage? Jusques à quand resterons-nous attachés à la terre; jusques à quand détournerons-nous

les yeux du ciel? Ne voyez-vous donc pas les vieillards insensibles à tout ce qui est passé? Ne voyez-vous donc pas ceux que la mort emporte, soit jeunes gens, soit vieillards ? Ne voyez-vous pas ceux qui durant la vie sont dépouillés de leurs richesses? Pourquoi soupirer après des choses d'un jour? pourquoi nous attacher à des objets si fragiles, pourquoi ne pas rechercher ceux qui ne passent pas? Que ne donneraient pas les vieillards pour se débarrasser du fardeau de la vieillesse? Et cependant quelle folie de vouloir revenir à son jeune âge au prix de tout ce que l'on possède, quand il est si facile d'acquérir une jeunesse sans déclin, une jeunesse à laquelle ni vigueur ni richesses ne feront défaut! Mais non, sacrifier la plus petite chose pour cela on n'y saurait consentir, et l'on veut en outre conserver des biens qui n'ont pour le temps présent aucune valeur. Ils ne peuvent vous préserver de la mort, ni repousser la maladie, ni tenir à distance la vieillesse et les autres infirmités qu'amènent les lois de la nature; et vous y êtes encore attaché? Que vous en revient-il de plus, dites-moi? Les plaisirs de la table, des voluptés et des impudicités de tout genre qui font peser sur nous un joug amer et insupportable, cela nous pouvons l'attendre des richesses; mais autre chose, point, telle étant du moins notre volonté : avec d'autres sentiments, les richesses nous permettraient de gagner le ciel.

Les richesses ont donc quelque chose de bon? — Non par elles-mêmes, mais par la volonté libre qui les possède. Oui, c'est notre libre volonté qui en décide ainsi, puisque le pauvre est admis à mériter le royaume des cieux. Dieu, je l'ai dit souvent, tient compte, non des choses qui sont données, mais des dispositions de celui qui les donne : le pauvre, en donnant peu, devant Dieu aura tout le mérite de l'aumône. Ce que Dieu nous demande, c'est de donner selon notre pouvoir. Ni les richesses ne nous ouvrent le ciel, ni la pauvreté l'enfer; ce sont les bonnes ou mauvaises dispositions du cœur. Redressons-le, inspirons-lui les sentiments que Dieu désire, et tout nous deviendra facile. Donnez à l'ouvrier une hache de fer ou d'or, il coupera le bois avec une égale facilité, et plus facilement même à l'aide de la hache de fer. Ainsi en est-il de la vérité; la pauvreté est l'instrument qui lui convient le mieux. De la richesse le Christ a dit : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume du ciel. » *Matth.*, XIX, 24. De la pauvreté, c'est tout le contraire qu'il a dit : « Vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, venez et suivez-moi. » *Marc.*, X, 21. Or, c'est de la volonté qu'il dépend de suivre le Seigneur.

La pauvreté n'est pas un fléau.

5. Ne fuyons pas la pauvreté comme un fléau, car elle nous ouvre le ciel; ne recherchons pas les richesses comme un bien, car elles précipitent les imprudents dans l'abîme : les yeux constamment fixés vers Dieu, usons-en comme il convient d'user des dons qu'il nous a faits, soit force, soit santé corporelle, et tous les autres biens. Il vous a donné les yeux? mettez-les à son service, au service de sa gloire, non au service du diable. Et comment les mettrez-vous au service de Dieu? En contemplant ses ouvrages, en le glorifiant, en vous détournant des personnes dangereuses. Il vous a donné des mains? mettez-les au service de Dieu, non au service du diable; employez-les, non à ravir le bien d'autrui, mais à observer les commandements, à faire du bien au prochain, à des prières continuelles, à relever vos frères tombés. Il vous a donné des oreilles? consacrez-les à son service en les fermant aux chants qui amollissent et corrompent, aux discours obscènes. « Que toutes vos paroles roulent sur la loi du Très-Haut... Restez debout au milieu des vieillards, et, s'il y a quelque sage, joignez-vous à lui. » *Eccli.*, IX, 23; VI, 35. Il vous a donné une bouche? qu'il n'en sorte rien qui ne soit agréable à Dieu, mais des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, « qui communiquent la grâce à ceux qui les entendent; » *Ephes.*, IV, 29; pour soutenir, et non pour renverser, pour bénir, et non pour maudire, pour déjouer, et non pour favoriser les piéges de l'ennemi. Il vous a donné les pieds, pour vous empresser vers le bien, non vers le vice; il vous a donné l'estomac, pour exercer une sobriété pleine de mesure,

non pour le rompre sous la quantité des viandes; il vous a donné l'inclination vers les personnes de différent sexe, pour la conservation de la famille, non pour multiplier vos impudicités et vos adultères; il vous a donné l'intelligence, non pour lancer le blasphème contre lui et des injures au prochain, mais pour vous exprimer avec convenance; il vous a donné de la fortune, il vous a donné de la santé, afin que vous en fassiez un usage honnête. Il a fait les arts, pour entretenir la vie corporelle, non pour nous éloigner des choses spirituelles; pour que nous nous consacrions, non à des métiers indignes, mais à des œuvres utiles; pour que nous nous aidions les uns les autres, non pour nous tendre piéges sur piéges. Il nous a donné les toits pour qu'ils nous abritent contre la pluie, non pour prodiguer l'or, tandis que le pauvre meurt de faim. Il nous a donné les vêtements, afin que nous nous couvrions, et non pour que nous en fassions étalage, et que l'or resplendisse sur nos habits, tandis que le Christ sans vêtements meurt de froid. Il vous a donné une habitation, non pour que vous soyez seul à l'occuper, mais pour que vous en fassiez part à d'autres. Il vous a donné des champs, non pour que vous en usurpiez les principaux revenus et les consacriez à des chanteuses, à des courtisanes, à des mimes, à des joueurs de flûte et de guitare, mais pour que vous les distribuiez aux indigents et aux pauvres. Il vous a donné la mer, pour vous épargner la lassitude d'un long voyage, non pour que vous en sondiez toutes les profondeurs, que vous en retiriez les pierres et les richesses qu'elles contiennent, et que vous vous imposiez cette sollicitude.

Alors, demanderez-vous, pourquoi ces pierres? — Je vous demanderai à mon tour : Pourquoi ce prix excessif que l'on y attache? Servent-elles à quelque chose, ont-elles une vertu particulière? Au contraire, les pierres ordinaires sont d'une utilité beaucoup plus grande. Ces dernières servent à bâtir, celles-là jamais; les unes ont de la solidité, les autres n'en ont pas. — Vous observerez qu'elles ajoutent à la beauté d'un édifice? — Comment, dirai-je? C'est affaire d'opinion, et pas autre chose. Sont-elles plus blanches? Assurément, elles ne sont pas plus blanches que du marbre blanc, et elles le sont beaucoup moins. Sont-elles plus dures? Pas davantage. Plus faciles à employer, plus grandes? Point du tout. Alors qu'est-ce qui les fait rechercher? La seule opinion. — Dans quel but, si cela est, Dieu les aurait-il données? — Dieu ne nous les a pas données ainsi; c'est vous qui leur avez attribué un prix qu'elles n'avaient pas. — Et cependant l'Ecriture les vante. — L'Ecriture se conforme à vos idées. Le maître qui converse avec un petit enfant, partage souvent les étonnements naïfs de son élève, pour gagner son affection et former son jugement. Pourquoi vouloir de riches vêtements? Prenez un manteau et une chaussure; que ce soit votre parure, et que cela vous suffise. « Les jugements de Dieu, disait David, sont préférables à l'or et aux pierres précieuses, et de beaucoup. » *Ps.* XVIII, 11. Que voudriez-vous faire de ces prétendus biens? Ce ne sont pas là, mon bien-aimé, de vrais biens : s'ils l'étaient, nous n'aurions pas reçu le précepte de les dédaigner. L'Ecriture se prête à notre manière de penser; en quoi éclate la bonté de Dieu pour les hommes. Mais pourquoi la pourpre et autres raretés pareilles? Ce sont autant d'œuvres de la magnificence divine. Il y a d'autres choses dans lesquelles le Seigneur a fait éclater sa puissance. Il vous donne le froment en grain; et avec ce grain vous faites une foule de choses, gâteaux, mets de goûts variés et très-agréables. Du reste, l'amour du plaisir et de la vaine gloire est dans le principe de toutes ces découvertes; et c'est pour cela que vous affichez telle et telle préférence. Qu'un étranger, qu'un cultivateur à qui ces choses ne seraient point connues, vous interroge à ce sujet, et, vous voyant étonné, vous demande : Pourquoi votre étonnement? que répliquerez-vous? Que c'est beau à voir? Mais il n'en est rien. Cessons donc d'estimer la vanité, et attachons-nous aux vrais biens. Ces vanités, je le répète, ne sont pas de vrais biens; elles s'écoulent comme un fleuve rapide. Je vous en supplie donc, plaçons-nous sur la pierre, afin de n'être pas emportés, et de posséder les biens futurs, par la grâce et l'amour

de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« Mais ces avantages que je prisais tant, je les ai regardés pour le Christ comme de vrais désavantages. Je dis plus : tous les biens de ce genre, je les regarde comme autant de pauvretés, en comparaison de la haute science de Jésus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout et estimé toute chose du fumier, afin de posséder le Christ, et d'être trouvé juste, non de la justice qui vient de la loi, mais de cette justice qui vient de la foi en Jésus-Christ, de cette justice qui vient de Dieu par la foi; en sorte que je connaisse le Christ et la puissance par laquelle il s'est ressuscité. »

1. Le moment venu de livrer bataille aux hérétiques, il faut ranimer et soutenir l'attention. De cette manière nous pourrons les mettre en déroute, les vaincre complétement et ne leur laisser pas le temps de respirer. Désirant nous armer des divines Ecritures en de semblables luttes, afin que nous réduisions nos contradicteurs au silence, nous prendrons comme point de départ de la discussion présente la fin du discours précédent. Où en étions-nous donc, demanderez-vous? Après avoir énuméré tous ces titres qui, aux yeux des Juifs, lui étaient de vrais titres de gloire, soit du côté de la nature, soit du côté de la volonté, Paul ajoutait : « Mais ces avantages tant prisés, je les regarde comme de vraies pauvretés en comparaison de la haute science de Jésus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout et estimé toute chose du fumier, afin de posséder le Christ. » Les hérétiques tressaillent ici d'aise; l'Esprit de Dieu leur suggère dans sa sagesse l'espérance de la victoire, afin qu'ils abordent le combat. Si le sens eût été manifeste, ils eussent fait en cette circonstance ce qu'ils ont fait autrefois; ils eussent détruit les Ecritures, nié leur autorité dans l'impuissance d'en supporter l'éclat. Mais ce n'est pas ouvertement que l'on offre aux poissons le fer qui les prendra; on le dissimule; afin qu'ils n'hésitent point à accourir. Tel est le procédé de Paul en qualifiant la loi de désavantage. Elle est aux yeux des premiers une chose pernicieuse; c'est à la condition de la considérer ainsi que je pouvais seulement gagner la possession du Christ. Toutes ces expressions encouragent les hérétiques à reconnaître l'autorité de ce passage de l'Ecriture, le jugeant favorable à leur cause : dès qu'ils l'ont reconnu, ils se voient pris dans d'inextricables filets. Qu'est-ce donc qui inspire aux hérétiques de tels transports de joie? Voilà, disent-ils, la loi traitée de funeste, de méprisable; et vous osez prétendre ensuite qu'elle vient de Dieu?

Eh bien, ce sont là autant de choses à l'honneur de la loi; et la preuve, la voici : Examinons scrupuleusement le langage que tient l'Apôtre. Il ne dit pas : La loi est un mal; mais: je l'ai regardée comme telle. Parlant des avantages, il ne dit plus : Je les ai estimés tels; mais : Ils ont été tels. Parlant des désavantages, il dit : « Je les ai estimés ainsi. » En quoi il ne se trompe pas; car ceci dépend de notre façon de voir, cela dépend de la réalité. Que dites-vous? ne serait-ce point un désavantage que la loi? Elle l'est, mais à cause du Christ. Elle est donc devenue avantageuse. Ce n'était pas une affaire d'appréciation ; elle constituait un avantage incontestable. Songez donc à la difficulté qu'il y aurait eu à ramener les hommes de l'état de barbarie à l'état de civilisation, si la loi n'eût point existé, si la grâce n'eût point été donnée. La loi a servi de pont; elle a été l'échelle qui a permis de franchir l'intervalle qui séparait l'homme des hauteurs inaccessibles. L'échelle maintenant est inutile; mais, loin de la mépriser, il convient de l'honorer; si l'homme est actuellement dans une condition qui le dispense d'y recourir, il n'en est pas moins vrai qu'elle lui a rendu service, et que sans elle il ne serait pas monté là où il est. Dès lors que la loi nous avait ainsi facilité cette vie morale, elle constituait un avantage réel. Néanmoins, elle est actuellement estimée désavantageuse. Le serait-elle en vérité? Non ; mais elle est bien inférieure à la grâce. Le pauvre que la faim tourmente, parvient à se soustraire à ce tourment tant qu'il possède quelque argent; mais, s'il lui arrive de trouver de l'or, et de ne pouvoir garder en même temps l'argent qu'il possède, il regarde

l'argent comme un embarras, et il le jette pour prendre l'or : il le jette, non pas que l'argent soit préjudiciable en soi, chose impossible, mais parce qu'il ne saurait posséder simultanément et l'argent et l'or et qu'il faut nécessairement choisir entre l'un et l'autre. Ainsi dans le cas qui nous occupe : la loi n'est point un mal; elle le devient pour celui qui s'y attache de préférence au Christ. Lors donc qu'elle nous éloigne du Christ, elle est un mal; si elle nous y amène, elle ne l'est plus. De là ces expressions de Paul : « Un désavantage à cause du Christ. » Si elle l'est à cause du Christ, elle ne l'est plus par sa propre nature.

Pourquoi la loi ne pouvait nous rapprocher du Christ

Pourquoi la loi ne permet-elle pas de venir au Christ? N'avait-elle point été donnée pour cela? Paul l'avoue : La perfection de la loi, c'est le Christ, « le Christ est la fin de la loi. » *Rom.*, x, 4. — Certainement elle nous laisse venir jusqu'au Christ, pourvu toutefois que nous lui soyons soumis; alors qui se soumet à la loi, l'abandonne. — Il l'abandonne, si nous prêtons une oreille attentive à ses enseignements; dans le cas contraire, il ne l'abandonne pas. « Je dis plus : tous ces biens je les estime autant de pauvretés. » A quoi bon ne parler que de la loi? Est-ce que l'univers n'est pas beau? Est-ce que la vie présente n'est pas un bien? Pourtant, si ces choses m'éloignent du Christ, je les estime mauvaises. Pourquoi? « A cause de la haute science de Jésus-Christ mon Seigneur. » Le soleil paru, on n'a plus qu'à perdre à rester près de la lampe. La perte résulte ici de l'excellence de l'un en comparaison de l'autre. C'est une comparaison semblable que fait l'Apôtre. « A cause de la haute science, » dit-il, et non, à cause d'une science différente; car ce qui est excellent, ne l'est que relativement aux choses de même espèce. Conséquemment, dès que Paul établit par comparaison l'excellence d'une chose sur une autre, il établit par cela même l'affinité qui existe entre les deux. « Pour qui j'ai renoncé à tout, et estimé toute chose du fumier, afin de posséder le Christ. » Il n'est pas évident que le terme fumier soit ici appliqué à la loi; il est, au contraire, plus probable qu'il s'applique aux biens de ce monde. Paul vient de dire : « Ces biens que je prisais si fort, je les estime pour le Christ de vraies pauvretés, » et c'est après qu'il ajoute : « Je dis plus, toutes ces choses je les estime un embarras. » Par l'expression, « toutes ces choses, » il désigne les choses présentes et les choses passées. Alors même que la loi y serait comprise, elle ne serait pas pour cela qualifiée injurieusement. La paille qui vient d'être jetée au fumier, a servi de soutien à l'épi. Avant que la moisson fût venue, la paille avait son utilité; on la cueille en même temps que le grain; car point de paille, point de grain. Ainsi de la loi.

2. Vous le voyez, jamais l'Apôtre ne qualifie de désavantageuses dans un sens absolu ces diverses choses, mais seulement eu égard au Christ. « Je dis plus, toutes ces choses je les estime un embarras. » Pour quel motif? « A cause de la haute science de celui pour qui j'ai tout estimé comme une pure entrave. » Après quoi il ajoute : « C'est pour cela que je regarde toutes ces choses comme de vrais embarras, afin de posséder le Christ. » Voyez-vous dans tous ces passages l'Apôtre ne jamais perdre de vue le Christ, ne jamais laisser la loi sans défense, abandonnée à elle-même, mais la pratiquant de toute manière? « Et d'être trouvé juste en lui, non de la justice qui vient de la loi. » Si, tout en ayant la justice, l'Apôtre préfère néanmoins cette autre justice comme étant infiniment supérieure, ceux qui n'ont de justice d'aucune sorte, à plus forte raison devront-ils courir à elle? « D'être trouvé juste, non de la justice; » non d'une justice que mes efforts et mes mérites m'auraient acquise, mais dont j'étais redevable à la grâce. Puisque Paul devait le salut à la grâce, lui qui avait rempli fidèlement ses devoirs, à plus forte raison doit-il en être ainsi de vous. Sans doute, ils devaient soutenir la supériorité de la justice venant des œuvres sur la justice venant de la grâce; Paul leur déclare que celle-là n'est que de la paille auprès de celle-ci. S'il en eût été différemment, il n'aurait pas abandonné l'une pour accourir vers l'autre. Quelle est celle-ci? « Celle qui vient par la foi de Dieu. » Celle qui est donnée par Dieu; elle vient de Dieu, cette justice : elle est de toute façon un don de Dieu. Or, les dons de Dieu dé-

passent infiniment les bonnes œuvres que nous pouvons faire et le mérite qui en peut résulter. Qu'est-ce à dire; la foi? « Par la foi qui me permet de la connaître. » La connaissance vient donc de la foi, et sans la foi il n'est pas possible de connaître le Christ. Comment? Parce que la foi nous fait seule connaître la puissance de la résurrection. Quel raisonnement nous démontrerait jamais la résurrection? Aucun, la foi seule nous y conduit. Si la résurrection du Christ selon la chair n'est connue que par la foi, comment la raison en arriverait-elle à connaître la génération du Verbe de Dieu? la résurrection est un mystère moins profond que la génération. Il y a eu plusieurs cas de résurrection; pas de génération comme celle du Christ. Avant le Christ plusieurs morts ressuscitèrent, encore qu'ils soient morts ensuite de nouveau; jamais homme, hormis le Christ, n'a reçu la vie d'une mère vierge. Mais, si la foi nous est nécessaire pour nous faire comprendre un mystère moins profond que celui d'une naissance selon la chair, comment pourrions-nous saisir un mystère infiniment au-dessus et hors de toute comparaison? Voilà ce qui donne la justice : ce qu'il nous faut croire, c'est que cela ait pu se faire : comment cette possibilité, nous ne saurions le montrer. C'est encore la foi qui nous apprend à participer à la souffrance. Sans la foi, en effet, nous ne souffririons pas ce que nous souffrons : si nous ne croyions pas qu'en souffrant avec le Christ ici-bas nous mériterons de régner avec lui un jour, rien ne nous déterminerait à subir ces épreuves. C'est donc la foi qui nous fait connaître la génération et la résurrection du Christ.

Au reste, il ne suffit pas d'une foi isolée, il faut une foi à laquelle se joignent les œuvres. Celui-là croit fermement à la résurrection du Christ, qui brave comme lui les périls, qui partage ses souffrances; en quoi il devient le disciple inséparable du Christ vivant et ressuscité. Aussi l'Apôtre dit-il : « Afin d'être trouvé dans le Christ, juste, non de cette justice qui vient de la loi, mais de cette justice qui vient de la foi en Jésus-Christ, de cette justice qui vient de Dieu par la foi; en sorte que je connaisse le Christ et la puissance par laquelle il s'est ressuscité, que je participe à ses souffrances, et que je lui sois conforme en son état de mort, afin que je parvienne, si je le puis, à ressusciter d'entre les morts. » « Que je lui sois conforme, » que j'aie part « à son état de mort. » Il a été maltraité par les hommes, je l'ai été de même. « Que je lui sois conforme... » Dans le même sens il écrivait ailleurs : « J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ. » *Colos.*, I, 24. Les persécutions et les épreuves de ce genre offrent une sorte d'image de la mort. Le Christ cherchait, non son intérêt propre, mais celui des âmes. Loin donc d'être effrayés des tribulations, des ennuis et des épreuves qui surviennent, nous devons plutôt nous en réjouir, puisqu'elles nous font à l'image de sa mort, et conséquemment dans un certain sens à son image. Il exprimait la même pensée quand il disait : « Portons dans notre corps la mortification du Seigneur Jésus. » II *Cor.*, IV, 10. Or, la foi seule accomplit ce prodige. La foi nous enseigne non-seulement que le Christ est ressuscité, mais que ressuscité il est d'une puissance merveilleuse. Voilà pourquoi nous suivons le même chemin qu'il a suivi, et de ce côté nous devenons ses frères, et, pour ainsi parler, d'autres Christs. Quelle grandeur nous confèrent les épreuves! Par elles nous devenons conformes à l'image de la mort du Sauveur. Le baptême nous ensevelit dans la ressemblance de sa mort, les souffrances produisent un effet non moins remarquable. Si l'Apôtre parle seulement d'image de ressemblance, c'est que nous n'avons pas encore subi la mort tout entière; nous sommes morts au péché, mais non en notre corps, en la chair. Il y a donc mort et mort : le Christ est mort en sa chair, nous au péché : la mort du Christ, c'est la mort du corps qu'il avait pris pour nous, c'est celle de l'homme du péché. De là ce langage de l'Apôtre parlant dans un cas de conformité à « l'image de sa mort, » dans l'autre de conformité « à la mort » du Christ elle-même.

3. Dans les persécutions qu'il eut à subir, Paul ne mourut pas seulement au péché, il mourut aussi en son corps, et il subit ainsi la même mort. « Afin que je parvienne, si je le puis, à

ressusciter d'entre les morts. » Que dites-vous, ô Apôtre? Ne parvenons-nous pas tous à cette résurrection? « Nous mourrons tous, mais tous nous ne serons pas transformés. » I *Cor.*, xv, 51. Non-seulement nous ressusciterons, mais nous serons tous immortels, les uns d'une immortalité de gloire, les autres d'une immortalité de supplices. Si tous les hommes arrivent à l'immortalité de même qu'à la résurrection, d'où vient ce prix extraordinaire que vous paraissez attacher à une chose si commune? Je souffre toutes ces épreuves, dit en effet Paul, « afin d'arriver, si je le puis, à ressusciter d'entre les morts. » Mais, s'il ne meurt pas, il ne ressuscitera pas. Qu'est-ce donc? Certainement l'Apôtre fait allusion à quelque récompense merveilleuse, si merveilleuse qu'il n'ose pas y prétendre ouvertement et qu'il ajoute : « Si je le puis. » J'ai eu foi en Jésus-Christ et en sa résurrection, je souffre pareillement pour lui; et pourtant je ne puis pas compter sûrement sur notre résurrection à venir. De quelle résurrection parle-t-il donc? De la résurrection qui mène droit au Christ. J'ai cru, dit l'Apôtre, en la puissance divine du Sauveur et en sa résurrection; j'ai cru que j'avais part à ses souffrances, et que j'étais conforme à l'image de sa mort; malgré tous ces titres, je n'ose encore m'ouvrir à une pleine confiance. C'est ce qu'il disait ailleurs : « Celui qui croit demeurer debout, qu'il prenne garde de ne pas tomber. » I *Cor.*, x, 12. Je crains, dit-il encore, qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » *Ibid.*, ix, 27.

« Non pas que je sois arrivé au terme ou que je sois déjà parfait; je cours dans l'espoir d'arriver au but pour lequel j'ai été saisi par le Christ Jésus. » « Non pas que j'aie déjà reçu » la récompense, veut dire l'Apôtre. Si Paul, malgré tant de souffrances, tant d'épreuves, Paul qui avait déjà goûté la mort, n'osait encore compter et se rassurer sur la résurrection glorieuse, qu'en sera-t-il de nous? « D'arriver » à cette résurrection d'entre les morts, dont il avait déjà parlé; de saisir et de posséder la résurrection même du Christ, d'en venir à souffrir autant que lui, à marcher sur ses traces, à lui être semblable en toute chose, dans les traitements, les outrages, les soufflets, la mort enfin qu'il a endurée. Voilà le stade ouvert devant nous : telles sont les épreuves successives qui nous mèneront à la résurrection. Ou bien l'Apôtre veut dire : Pour en arriver à cette résurrection qui met à l'abri de toute sollicitude en l'avenir, je m'efforce d'en arriver à sa propre résurrection. Ayant pu endurer ses épreuves, je pourrais en arriver à ressusciter et à ressusciter glorieusement comme lui. Je n'en suis pas encore digne : « Je cours dans l'espoir d'y parvenir. » Le temps de l'épreuve dure encore; je suis encore loin du but, encore éloigné de la couronne; je cours; je poursuis. « Je poursuis, » dit le texte, et non, je cours. Celui qui poursuit, vous le savez, est là de toute son âme : il ne regarde personne, il repousse vivement quiconque entraverait sa marche : esprit, yeux, âme, corps, tout n'a qu'un but, la récompense. Si Paul, avec tant de titres, avec tant de zèle, exprimait encore une inquiétude au sujet de la couronne, que devrons-nous penser, nous qui tombons si souvent? Pour montrer ensuite qu'il s'agit d'une grâce néanmoins, il ajoute : « A la récompense pour laquelle j'ai été moi-même saisi par le Christ Jésus. « J'étais au nombre des réprouvés, je devais périr; Dieu m'a pris après m'avoir poursuivi avec le plus grand amour. » Ce langage : « j'ai été saisi, » dit tout, et le désir que Dieu avait de notre salut, et notre éloignement de sa bonté, de même que notre obstination à ne pas revenir à lui.

4. Aussi faudrait-il verser d'amères larmes sur nos chutes déplorables, et gémir de ce que, au milieu de nos fautes, nul ne pleure, nul ne gémit, nul ne soupire. Et ne supposez pas que je prétende ici railler. Avant le Christ, nous fuyons Dieu; maintenant nous le fuyons de même. Nous le fuyons, non pas localement, puisqu'il est partout, mais par nos œuvres. Entendez le prophète vous dire : « Où irai-je pour me dérober à votre souffle? où fuirai-je, loin de votre face? » *Ps.* cxxxviii, 7. Comment pourrons-nous donc fuir loin de Dieu? De la même manière dont nous pouvons l'abandonner et nous en éloigner? « Ceux qui s'éloignent de vous, dit le prophète, périront. » *Ibid.*, lxxii, 27.

« Est-ce que vos iniquités, dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe, n'ont pas mis une séparation entre vous et moi? » *Isa.*, LIX, 2. D'où vient donc cet éloignement si sensible, cette division si profonde? De la volonté, du cœur : nous éloigner d'une façon locale, nous ne le pouvons; comment fuir celui qui est partout? C'est donc le pécheur qui fuit. « L'impur, dit l'Ecriture, fuit sans être poursuivi. » *Prov.*, XXVIII, 1. Dieu nous poursuit cependant toujours, et nous ne cessons de le fuir et de nous en éloigner tous les jours davantage. N'est-ce pas déplorable? Où fuyez-vous, si loin de la vie et du salut? Si vous fuyez loin de Dieu, où trouverez-vous un refuge? Si vous fuyez la lumière, d'où vous viendra-t-elle? Si vous fuyez la vie, comment ensuite vivrez-vous? Fuyons plutôt l'ennemi de notre salut. Lorsque nous commettons le péché, nous fuyons Dieu, nous nous dérobons à son service, nous nous retirons dans une terre étrangère, pareils à ce malheureux enfant qui, ayant dévoré son patrimoine se mourait de faim au service des étrangers. Nous aussi, nous avons un patrimoine. Quel est-il donc? Est-ce que le Christ ne nous a pas délivrés du péché? est-ce qu'il ne nous a pas rendus forts pour pratiquer la vertu? ne nous a-t-il pas donné la ferveur, la patience? ne nous a-t-il pas donné dans le baptême l'Esprit saint? Si nous dévorons ce patrimoine, la faim sera désormais notre inévitable partage.

Voyez ce qui arrive aux malades : tant que la fièvre les agite, que les humeurs les surchargent, ils sont incapables de se lever, d'agir, et de vaquer à leurs occupations; mais, s'ils viennent à guérir et à recouvrer la santé, et que néanmoins ils demeurent également inoccupés, il ne faut s'en prendre qu'à leur indolence. Ainsi en est-il de nous-mêmes. Une maladie terrible, une fièvre ardente nous consumait : couchés non sur un lit, mais dans le mal, nous nous roulions, couverts de plaies hideuses et infectes, dans le bourbier du péché : autour de cette humanité misérable, qui n'était plus que l'ombre d'elle-même, s'empressaient avec une joie insultante les démons et les princes de ce monde. Mais le Fils unique de Dieu est venu, il a découvert sa face éblouissante, et les ténèbres ont été sur-le-champ dissipées. Abandonnant le trône de son Père, le Roi lui-même est venu à nous. Si je parle ainsi, ne supposez pas que j'entende parler de changement et d'éloignement, car Dieu remplit le ciel et la terre; c'est par analogie que j'emploie ce langage. Il est venu à son ennemi, à cet homme qui le haïssait, l'avait en aversion, ne pouvait se résoudre à tourner les yeux vers lui, et blasphémait sans cesse. Il le vit gisant dans la boue, ses plaies fourmillant de vers, consumé par la fièvre et le besoin, en proie aux plus cruelles souffrances, torturé par la fièvre de la cupidité, brûlé des ardeurs de l'orgueil, aiguillonné par l'insatiable avarice, dégoûtant d'impureté, frappé par l'idolâtrie de cécité, de surdité et de stupidité, adorant la pierre et le bois, s'entretenant avec ces êtres, défiguré par le mal et devenu un objet d'horreur : il nous vit proférant des propos de la dernière démence, donnant le nom de Dieu à des objets de bois et de pierre; et, malgré l'abîme où nous étions plongés, il ne nous considéra pas comme indignes de toute commisération, il ne détourna pas son regard, il ne nous envisagea pas avec colère, il ne nous témoigna aucun sentiment de haine. Il était le Seigneur, et il ne voulait point prendre en haine son propre ouvrage. Alors que fit-il? Tel qu'un habile médecin qui, ayant préparé de très-efficaces remèdes, commence à les goûter, Dieu met le premier la main à la vertu, et nous la transmet ensuite. Comme premier remède, il nous a donné le baptême; grâce à ce remède, nous avons rejeté loin de nous le levain du péché, et avec ce levain ont disparu tous nos autres maux. L'inflammation s'est calmée, la fièvre s'est évanouie, les plaies se sont cicatrisées. Tous les désordres qu'engendraient la colère et l'avarice ont cessé par l'action de l'Esprit de Dieu : les yeux se sont ouverts, les oreilles de même, la langue a fait entendre de pieux accents, l'âme a repris des forces, le corps de la beauté, et une beauté digne du Fils de Dieu, une gloire digne d'un fils de roi élevé dans la pourpre.

En retour de si grands bienfaits, d'un si

Ingratitude des hommes envers le Sauveur.

profond amour, que faisons-nous sinon persévérer dans notre ingratitude? Nous lui devons la vie, la nourriture, des biens sans nombre; pourquoi fuir de nouveau un Dieu si généreux à notre égard? Du reste, en nous accordant toutes ces grâces, il nous donne aussi la force nécessaire : tant que nous étions sous l'étreinte de la maladie, nous eussions été incapables de porter ce fardeau, sans les forces qu'il nous a données. Il nous a pardonné nos péchés, nous avons abusé de ce pardon; il nous a donné des trésors, nous les avons gaspillés, nous les avons dévorés; il nous a donné force et vigueur, nous les avons dépensées; il nous a donné la grâce, nous en avons mésusé, nous l'avons employée en des choses inutiles et vaines. Voilà ce qui nous a perdus; et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que, sur ce sol étranger où nous vivons de misérables fruits, nous ne disons pas toutefois : « Je reviendrai vers mon Père et lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; » *Luc.*, XV, 18; et cela, quand le Père nous aime si tendrement et lorsqu'il désire si ardemment notre retour. Pourvu que nous renoncions au mal, que nous retournions vers lui, ne craignons pas qu'il nous gourmande; éloignons-nous seulement de nos habitudes vicieuses; revenir à lui, c'est être pardonné. Que dis-je, il ne se résoudra pas à nous gourmander? non-seulement il ne saurait s'y résoudre, mais il imposera silence à qui le ferait, fût-ce un de ses amis les plus dévoués. Retournons donc vers lui : jusques à quand en demeurerons-nous éloignés? Comprenons l'ignominie, l'abjection où nous réduit le péché; la fange dans laquelle il précipite l'âme, la misère qu'il lui fait endurer. Rentrons en nous-mêmes, reprenons possession de notre liberté, de notre antique noblesse, afin de mériter les biens futurs, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« Mes frères, je ne me persuade pas avoir atteint le but : l'unique chose que je fais, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, je m'avance vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le but proposé, vers le prix de la vocation qui vient de Dieu par le Christ Jésus. »

1. Il n'est rien qui nous enorgueillisse et nous prive du mérite de nos bonnes œuvres comme la pensée fréquente des vertus que nous avons pratiquées. Il en résulte deux maux, un surcroît de négligence et un surcroît d'enflure. Paul qui connaissait le penchant si prononcé de la nature humaine à la négligence, n'oublie pas de prémunir les Philippiens, qu'il avait comblés précédemment de louanges, contre ce danger : il ne l'oublie jamais, et présentement il leur adresse ces paroles : « Mes frères, je ne me persuade pas avoir atteint le but. » Paul déclarant n'avoir pas le droit de compter sur la résurrection et la gloire de l'immortalité, encore moins ce droit appartenait-il à ses disciples, qui étaient loin d'avoir les mérites de leur maître. Je ne me flatte pas, dit ici l'Apôtre, d'avoir atteint le faîte de la vertu. Il soutient la figure du coureur qui n'a pas encore atteint le but. Il me *reste* encore du chemin à parcourir. Ailleurs, il est vrai, au lieu de : « Je ne me persuade pas avoir atteint le but, » Paul dit : « J'ai combattu le bon combat. » II *Tim.*, IV, 7. Un peu de réflexion découvrira la raison de ces langages si différents. Nous ne pouvons pas revenir sur les mêmes observations, et remarquer à satiété que ces dernières paroles ont été dites plus tard que celles qui nous occupent.

« Je ne me flatte pas d'avoir atteint » le but proposé; ce qui m'occupe uniquement, c'est d'aller en avant. Il ne veut pas dire autre chose dans ce passage : « L'unique chose que je fais, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, je m'avance vers ce qui est devant, je cours sans relâche vers le but proposé, vers le prix de la vocation céleste qui vient de Dieu par le Christ Jésus. » Ces paroles montrent bien ce qu'il entendait par s'*avancer vers ce qui est devant*. Celui qui estime avoir atteint la perfection, être parvenu

au sommet de la vertu, celui-là interrompra sa course, dans la persuasion d'être arrivé au but; celui, au contraire, qui s'estime éloigné du terme, ne ralentira jamais sa marche. Telle doit être notre conviction, quelques prodiges de vertu que nous ayons accomplis. Paul, qui avait bravé mille morts, affronté d'innombrables périls, était dans ces sentiments; à plus forte raison devons-nous y être! Je n'ai perdu ni courage ni confiance, nous dit-il, bien que je n'aie point touché le but; je cours, je combats encore, n'ayant en vue qu'une chose, d'aller toujours en avant. Ce même devoir s'impose à nous : il nous faut oublier le bien que nous avons pu faire, ne plus avoir égard à ce qui est passé. Le coureur songe à l'intervalle qu'il doit parcourir encore, non à celui qu'il a parcouru. A son exemple, ne pensons pas aux progrès que nous avons faits dans la vertu, pensons plutôt à ceux que nous avons à faire. A quoi nous servirait le chemin que nous avons déjà parcouru, si nous restons au point où nous sommes? L'Apôtre ne dit pas, remarquez-le bien : Je ne pense pas, je ne me souviens pas; mais, ce qui est beaucoup plus énergique : «Oubliant.» C'est une excellente condition pour réussir que de consacrer toute son ardeur à ce qui est devant soi, et d'oublier le passé. Dans ma course, dit l'Apôtre, je me penche en avant afin de saisir le prix avant même d'être arrivé. Car s'étendre, mot que porte le texte, qu'est-ce autre chose que précéder avec la partie supérieure du corps les pieds pendant leur course, se pencher en avant et tendre les mains afin de gagner un peu plus d'espace? Pour qu'il en soit ainsi, une grande ardeur, une puissante émulation doivent exister. Telle doit être la course du fidèle : une semblable ardeur, une infatigable activité doit le distinguer; point de temps d'arrêt. La différence qui existerait entre l'athlète qui courrait de la sorte et l'athlète qui resterait étendu dans l'arène, existe entre Paul et nous. Paul mourait chaque jour; chaque jour il ajoutait à ses mérites : aucune occasion, aucune circonstance dont il ne profitât pour avancer vers le terme; il voulait non l'atteindre, mais le ravir : c'est à cette condition que nous pouvons d'ailleurs l'atteindre. Celui qui nous donne le prix habite une région supérieure, dans cette région supérieure se trouve le prix.

2. Quelle distance à franchir! qu'il est élevé le lieu où doit nous transporter l'essor de l'esprit! Ces ailes-là seulement nous permettront d'y arriver, même avec le corps; car il peut et il doit s'y élever. «Notre conversation est dans les cieux;» *Philip.*, III, 20; là est la couronne. Vous n'ignorez pas la loi que s'imposent les athlètes, le soin qu'ils mettent à éviter tout ce qui pourrait les affaiblir, les exercices et le régime qu'ils suivent chaque jour dans la palestre. Faites ce qu'ils font, ou plutôt, déployez encore plus d'énergie; la palme à laquelle vous prétendez est beaucoup plus belle et les obstacles beaucoup plus nombreux : vivez de régime, afin d'éviter tout ce qui pourrait vous affaiblir; préparez à vos pieds une vigueur proportionnée à vos projets. Vous le pouvez; c'est l'affaire non de la nature, mais de la volonté. Donnons à celles-ci l'agilité nécessaire, et que la masse à traîner ne soit pas au-dessus de ce qu'elle doit être : que vos pieds soient solides; le terrain en bien des endroits est glissant, et tomber, c'est perdre beaucoup. Toutefois, quoique tombé, levez-vous; la victoire n'est pas encore désespérée. Ne vous engagez pas sur des pentes glissantes, vous ne tomberez pas; courez sur un terrain solide, la tête haute, les yeux au ciel. C'est la recommandation que les maîtres adressent à leurs élèves; c'est ainsi que les forces se développent. A ne pas vous y conformer, à regarder la terre, vous broncherez et vous serez vaincu. Regardez en haut, là où est la palme; en la voyant, vous vous sentirez redoubler d'ardeur : l'espérance vous rend insensible aux ennuis et aux fatigues, elle abrége le chemin. Qu'est-ce donc que cette récompense? Une palme? non. Qu'est-elle alors? Le royaume des cieux, le repos sans fin, la gloire avec le Christ, la possession de son héritage, le titre de frères du Sauveur, d'innombrables biens que les paroles ne sauraient exprimer. Non, jamais nous ne réussirons à faire comprendre la beauté de cette récompense : celui-là seul qui la possède, celui-là seul qui la possédera un jour en connaîtra la splendeur.

Ce n'est point une palme d'or ornée de pierres précieuses ; elle est infiniment au-dessus : en comparaison l'or n'est que boue, les pierres précieuses ne sont que de la fange. Si vous parvenez à la conquérir, les plus grands honneurs seront au ciel votre partage ; devant cette palme les anges s'inclineront, tous les bienheureux s'empresseront de vous accueillir.

Reconnaissance de l'apôtre saint Paul.

« Dans le Christ Jésus. » Quelle gratitude de la part de l'Apôtre! Tout cela, dit-il, je le fais dans le Christ : impossible sans son secours de franchir une telle distance, impossible sans une assistance divine. Le Christ veut que vous combattiez ici-bas, et que vous soyez couronnés là-haut : la récompense n'est point où s'accomplit l'épreuve, mais dans un magnifique séjour. Les athlètes et les cochers qui sont vainqueurs aux jeux publics, quand ils ont mérité la plus haute récompense, reçoivent la couronne, non dans le stade même, mais à la voix et des mains de l'empereur. Il en sera de même pour vous : ici le combat, au ciel la couronne. « Pensons donc ainsi, nous tous qui sommes parfaits ; et, si vous pensez autrement, Dieu vous le fera aussi comprendre. » Que veut dire l'Apôtre? Qu'il faut oublier tout ce qui est derrière nous, et que l'homme parfait doit estimer ne l'être pas. Alors pourquoi ces paroles : « Nous tous qui sommes parfaits? » Ne voulez-vous pas que nous ayons les sentiments que vous avez vous-même? Si vous n'êtes point arrivé au terme, au faîte de la perfection, d'où vient cette injonction aux âmes parfaites de se mettre en union de pensée avec vous qui n'êtes pas encore parfait? — Voilà cependant, répond l'Apôtre, la vraie perfection. « Et, si vous pensez autrement, Dieu vous le fera comprendre ; » dans le cas, veut-il dire, où l'un de vous croirait avoir rempli sa tâche. Il les prémunit contre un grave danger. Néanmoins, au lieu de parler aussi ouvertement, il emploie les termes les plus adoucis : « Mais, si vous pensez autrement, leur dit-il, Dieu vous le fera aussi comprendre. » Avec quels égards il s'exprime! Dieu vous instruira lui-même ; non-seulement il vous instruira, mais il vous persuadera. Paul, en effet, instruisait, Dieu seul persuadait. Le texte même au lieu de persuadera, porte, « révélera ; » ce qui indique une ignorance originaire. Il ne s'agit pas ici, notez-le bien, de points de doctrine, mais de la perfection chrétienne, que nul ne doit s'attribuer. Croire avoir tout fait, c'est n'avoir rien fait.

« Toutefois, en ce qui concerne le point où nous sommes arrivés, demeurons dans la même règle, conservons les mêmes sentiments. » Que signifient ces mots : « Toutefois, quant au point où nous sommes arrivés? » Quant aux progrès que nous avons faits dans la vertu. Ainsi Paul est formel sur le caractère obligatoire des commandements. Cette règle, comme toute règle, n'admet ni addition ni soustraction, ou elle n'est plus une règle. « Dans la même règle. » Dans la même foi, dans la même morale. « Soyez mes imitateurs, mes frères, et suivez les exemples de ceux qui se conforment à nos propres exemples. » Plus haut : « Gardez-vous des chiens, » il leur a dit alors de qui ils devaient se défier. Il leur désigne maintenant ceux qu'ils doivent imiter. Si quelqu'un se propose de marcher sur nos traces, de suivre la même voie, imitez-le à votre tour : quoique je ne sois pas au milieu de vous, notre forme de vie, notre conduite vous sont assez connues. Paul ne se contentait pas d'instruire en paroles, il y joignait les actes ; tel dans un chœur de danse ou dans une armée, le chef indique de parole et d'exemple à ses inférieurs l'ordre qu'il faut observer, afin que cet ordre ne soit pas violé par suite d'un mouvement mal exécuté.

3. Les apôtres étaient donc eux-mêmes un type reproduisant fidèlement l'archétype supérieur. Que leur vie devait être irréprochable pour être ainsi proposée comme un exemplaire, un modèle, une règle vivante! Ce que les saints livres enseignaient, ils le réalisaient et l'expliquaient dans leurs actes. Du reste, il ne saurait y avoir de meilleur enseignement ; c'est ainsi que le maître pourra entraîner le disciple vers le bien. Il aura beau prêcher et enseigner, s'il fait le contraire de ce qu'il dit, ce n'est plus un maître. Le disciple pourra tout aussi facilement que lui faire de la sagesse en paroles. Il faut à la persuasion par la parole joindre la persuasion par les actes : cette dernière seule donne

au maître l'autorité, au disciple l'inclination à faire ce qu'on lui recommande. Qu'il voie son maître ne mettant pas en pratique la vertu qu'il lui prêche, il dira : Ce que l'on nous enseigne n'est pas réalisable, puisque celui-là même qui nous l'enseigne ne le pratique pas. Mais, dès que le maître prêche d'exemple et de parole, il n'y a plus lieu de tenir ce propos. Toutefois, lors même que les actes de celui qui nous enseigne ne répondraient pas à la doctrine, veillons sur nous-mêmes, et souvenons-nous de la parole du prophète : « Ils seront tous instruits par Dieu. L'homme n'enseignera plus son frère, en lui disant : Connais le Seigneur; car tous me connaîtront, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand. » *Joan.*, VI, 45; *Jerem.*, XXXI, 34. Vous n'avez pas, dites-vous, un maître qui vous donne l'exemple? N'avez-vous pas le Maître par excellence, celui qui seul mérite ce nom de maître ? Allez à son école; c'est lui qui l'a dit : « Apprenez de moi que je suis doux. » *Matth.*, XI, 29. Faites attention, non au maître dont vous vous plaignez, mais à ce Maître unique et à ses enseignements; voilà votre modèle, le type que vous devez reproduire et sur lequel vous devez vous former. Dans l'Ecriture vous avez bien des maîtres dont la vie confirme la doctrine; si vous le préférez, jetez les yeux sur les exemples de ses disciples, après avoir considéré ceux du Maître.

L'un brille dans la pauvreté, Elie; l'autre dans les richesses, Abraham : choisissez et suivez l'exemple que vous jugez le plus facile et le plus conforme à vos goûts. Celui-ci brille dans la vie conjugale, celui-là dans la continence; Abraham dans la première, Elie dans la seconde; suivez celle de ces deux voies qui vous convient; toutes les deux mènent au ciel. Jean vient dans l'austérité, Job dans l'abondance; Job, au sein de l'opulence, avait à s'occuper de sa femme, de ses enfants et de sa maison; Jean pour toute fortune possédait un vêtement de poil; mais pourquoi parler de maison, de trésors, de fortune? n'est-il pas facile même à un roi de pratiquer la vertu? Certes un royal palais abrite beaucoup plus de sollicitudes que n'en saurait abriter une maison privée; cependant David brilla dans les honneurs, et ni la pourpre ni la couronne ne l'arrachèrent à la vertu sans retour. Moïse, à qui la conduite du peuple juif tout entier avait été remise, triompha des difficultés, des embarras encore plus grands que cette charge lui suscitait. Vous le voyez donc, dans la richesse et dans la pauvreté, dans l'état conjugal et dans l'état de virginité, les exemples d'une irréprochable vertu ne font pas défaut. D'autre part, vous trouverez encore plus facilement des personnes, qui, dans ces diverses conditions, n'ont su faire que leur malheur. Il y en a eu beaucoup dans la vie conjugale qui se sont perdues; Samson, par exemple, que le mariage ou plutôt que sa propre volonté poussa dans l'abîme. Les cinq vierges, dans l'état de virginité; le riche contempteur de Lazare, dans l'état de richesse; dans la pauvreté, une infinité de pauvres sont arrivés au même terme. Il me serait aisé de vous citer de nombreux exemples de grands et de puissants que le pouvoir suprême n'a pas empêchés de périr. Désirez-vous un exemple de salut dans le métier des armes? Rappelez-vous Corneille. Le désirez-vous dans la gestion des affaires domestiques? Rappelez-vous l'eunuque de la reine d'Ethiopie.

La conséquence manifeste de tout ceci est que les richesses, si nous en faisons un usage convenable, ne peuvent être pour nous une occasion infaillible de perte; et qu'à devoir ne pas nous tenir sur nos gardes, richesses, royauté, pauvreté, tout en un mot nous ouvrira l'abîme. L'homme qui veille n'a rien à redouter. Est-ce que la captivité par elle-même nous est préjudiciable? Assurément non : Joseph fut plongé dans un cachot, et sa vertu n'en fut que plus éclatante; Daniel et les trois enfants brillèrent dans la captivité d'un plus vif éclat. C'est que la vertu luit partout, et que rien ne peut éteindre ou arrêter sa lumière. Que parlé-je de pauvreté, de captivité, de servitude? ni la faim, ni les maux les plus rebutants et les plus graves ne sont capables de nous causer le moindre dommage, encore que les maladies corporelles soient plus dures que la servitude. Lazare, Job, Timothée, en proie à des infirmités fréquentes, sont là pour vous le prouver. Rien donc ne

saurait triompher de la vertu, ni les richesses, ni la pauvreté, ni le pouvoir, ni la servitude, ni la direction des affaires, ni la maladie, ni l'obscurité, ni l'exil : laissant toutes ces misères sur la terre, la vertu prend son essor vers les cieux. Que l'âme soit généreuse, et aucun obstacle ne s'élèvera irrésistible entre elle et la vertu. Quand un ouvrier est capable, les difficultés extérieures ne l'arrêtent pas. L'artiste expérimenté dans son art, qui l'a pratiqué longtemps et qui en a étudié tous les secrets, ne l'oubliera pas, qu'il soit malade, que la pauvreté survienne, qu'il ait en mains ou non l'instrument nécessaire, qu'il travaille ou qu'il ne travaille pas; je le répète, il ne lui sera rien ôté de sa science, car elle est en lui. De même, l'homme qui ne regarde que Dieu dans la richesse comme dans la pauvreté, dans la maladie comme dans la santé, dans la gloire comme dans l'opprobre, partout fera briller sa vertu.

4. Est-ce que les apôtres n'ont pas connu toutes ces épreuves? Ils sont passés, nous dit Paul, « par la gloire et l'ignominie, par l'opprobre et la bonne renommée. » II *Cor.*, VI, 8. Un véritable athlète doit être prêt à tout; telle est aussi la vertu. Si vous dites : Je ne puis pas commander, il faut que je vive à l'écart; vous faites injure à la vertu : elle ne redoute rien, elle resplendira partout, pourvu qu'elle soit dans votre âme. La disette règne-t-elle? est-ce au contraire un temps d'abondance? la vertu supporte tout : « Je sais, disait Paul, user de l'abondance et supporter les privations. » *Philip.*, IV, 12. Fallait-il travailler? il travaillait sans confusion, et il passait deux ans à exercer son état. La faim le visitait-elle? il la bravait sans faiblesse ni découragement. La mort le menaçait-elle? il n'en était pas effrayé. A toute occasion se montrait la générosité de son cœur et son indomptable vertu. Que ce soit là notre modèle de prédilection, et jamais nous n'aurons sujet de nous affliger. Car enfin, je vous le demande, qu'est-ce qui pourrait affliger un homme qu'animent de pareilles dispositions? Rien certainement. Tant que nous ne nous laisserons pas ravir ce trésor, nous serons les plus heureux des hommes, et en ce monde et en l'autre. Prenez un homme fidèle à la vertu, et possédant femme, enfants, richesses et gloire : dans une pareille condition il n'oubliera pas ce qu'il doit à sa conscience. Privez-le de tous ces biens; il n'en sera pas moins constant en ses résolutions; ni le malheur ne l'écrasera, ni la prospérité ne l'enorgueillira : comme un rocher au milieu des flots, qui reste immobile en temps de calme et en temps d'orage, et que les vagues irritées ou caressantes ne peuvent entamer, ainsi le cœur où habite la vertu demeure ferme et inébranlable, soit en temps de calme soit quand la tempête est déchaînée. Tandis que les enfants, au spectacle du vaisseau battu par les flots, sont saisis de frayeur, le pilote impassible sourit et prend plaisir à leur frayeur; de même l'âme du sage, laissant le vulgaire ou s'effrayer ou se réjouir outre mesure dans les vicissitudes de la vie, reste insensible et calme près du gouvernail que lui offre la piété. Qu'est-ce donc qui pourrait troubler cette âme? La mort? elle lui ouvre une vie meilleure. La pauvreté? elle la fait marcher plus rapidement dans la voie droite. La maladie? la vie de la terre n'est rien à ses yeux, de même que les plaisirs et les peines; elle est mortifiée par anticipation. Serait-ce l'obscurité? mais le monde lui a été crucifié. La perte de ses enfants? elle ne la redoute pas; la résurrection dont elle est sûre la fortifie contre toute frayeur de ce genre. La richesse l'enorgueillira peut-être? mais ne sait-elle pas le néant des biens de ce monde? Sera-ce la gloire? mais elle connaît cette vérité, que toute gloire humaine est comme la fleur de l'herbe. Sera-ce la volupté? mais elle n'a pas oublié le mot de Paul : « L'âme qui vit dans les délices, est morte quoique vivante en apparence. » I *Tim.*, V, 6. La voilà ne craignant ni l'orgueil, ni l'abaissement : quelle félicité terrestre peut se comparer à la félicité de cette âme?

Il n'en est pas ainsi des âmes vulgaires; la mer, les caméléons sont moins capricieux. Vraiment il y aurait sujet de rire en voyant le même personnage, tantôt joyeux, tantôt désolé, tantôt soucieux, tantôt d'une nonchalance excessive. Aussi Paul nous dit-il : « Ne vous conformez pas à ce siècle; » *Rom.*, XII, 2; et nous recom-

mande-t-il de nous considérer comme les citoyens du ciel, où le changement n'est point à craindre. Ce sont des biens à l'abri de tout changement qui nous sont promis; à nous donc de vivre en conséquence et d'en retirer par anticipation les avantages. Pourquoi nous précipiter dans les flots, au milieu des vagues que fouette et soulève la tempête? Préférons le calme : il ne dépend ni de la fortune, ni de la pauvreté, ni de la gloire, ni de l'opprobre, ni de la maladie, ni de la santé, ni de la faiblesse du corps, mais de notre âme seule. Qu'elle soit forte, qu'elle possède la vraie science de la vertu, tout lui deviendra facile. Dès cette vie elle apercevra le repos, le port à l'abri des orages, et au sortir de ce monde elle trouvera d'ineffables biens. Puissions-nous tous les posséder, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Car il y en a beaucoup qui marchent, je vous le disais souvent, je le répète encore avec larmes, en ennemis de la croix du Christ. Leur fin, c'est la damnation; leur Dieu c'est leur ventre; leur gloire, ils la placent en des choses qui les couvrent de confusion, car ils n'ont de goût que pour les biens de la terre. Quant à nous, notre vie entière est dans les cieux, d'où nous attendons le Seigneur Jésus-Christ notre Sauveur, qui transformera notre corps si méprisable et le rendra semblable à son corps glorieux, par l'opération de la toute-puissance qui lui permettra de s'assujettir aussi toute chose. »

1. Il n'est rien qui choque plus ou qui convienne moins dans un chrétien que la recherche du calme et du repos : il n'est rien qui soit plus opposé à l'esprit de notre profession et de nos engagements que de tenir extrêmement à la vie terrestre. Votre maître a été crucifié, et vous aspirez au repos? votre maître a été percé de clous, et vous vivez dans la mollesse? Est-ce là ce que doit faire un vaillant soldat? Hélas! ajoutait l'Apôtre, « beaucoup marchent, je vous le disais souvent et je le répète encore avec larmes, beaucoup marchent en ennemis de la croix du Christ. » Certains fidèles affectaient un semblant de vie chrétienne, tout en menant une vie molle et oisive : comme rien n'est moins conforme à la croix, l'Apôtre en prend sujet d'ajouter ces paroles. La croix n'appartient qu'à l'âme toujours prête à combattre, toujours désireuse de mourir, détachée de toute satisfaction personnelle. Or, c'est tout le contraire que réclament ces chrétiens. Ils ont beau se qualifier de disciples du Christ, ils sont les ennemis de sa croix; s'ils aimaient la croix, ils s'appliqueraient uniquement à mener une vie vraiment crucifiée. Est-ce que votre maître n'est pas mort sur une croix? Vous ne pouvez mourir de même; imitez néanmoins cet exemple d'une autre manière : crucifiez-vous vous-même, alors que personne ne vous crucifie; crucifiez-vous, non pour vous ôter la vie, ce serait un crime, mais dans le sens de Paul disant : « Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde. » *Galat.*, VI, 14. Si vous aimez votre Maître, mourez de sa mort; apprenez la vertu de sa croix, les biens qu'elle opère, le bien qu'elle peut opérer, la sécurité dans laquelle elle nous établit. Tout se fait par la croix : le baptême a lieu par la croix, il faut que ce signe nous soit donné; l'imposition des mains a lieu par la croix : que nous soyons en route ou chez nous, c'est un bien précieux que la croix, une armure impénétrable, un bouclier sur lequel s'émoussent les traits de l'ennemi. Quand vous avez à combattre le démon, vous lui opposez la croix, non-seulement le signe de la croix, mais les épreuves de la croix. C'est l'usage du Christ de désigner les souffrances sous le nom de croix; en disant, par exemple : « Si vous ne prenez votre croix et ne me suivez. » *Matth.*, XVI, 24. Il veut exprimer cette pensée : Si vous n'êtes préparés à la mort. A coup sûr donc les chrétiens lâches qui sont attachés à la vie et à leur corps, sont des ennemis de la croix; et quiconque recherche le plaisir et le calme du monde, est ennemi de cette croix de laquelle Paul se glorifie, qu'il embrasse, à laquelle il devrait être attaché : « Je suis crucifié au monde et le monde l'est pour moi. »

Maintenant pourquoi ces paroles : « Je le ré-

pète encore avec larmes? » C'est que le mal a grandi, et ceux qui en sont là ne méritent que des larmes. Oui vraiment, il y a de quoi pleurer sur les fidèles qui vivent dans les délices, qui prennent un soin excessif de leur corps, simple vêtement de leur âme, et ne songent même pas au châtiment qui les menace. Vous vivez dans les plaisirs, vous faites grande chère; vous le ferez aujourd'hui, demain, dix, vingt, trente, cinquante, cent ans même, si vous le voulez; c'est impossible, mais je vous l'accorde; qu'en aurez-vous retiré, quel profit en aurez-vous ensuite? Aucun assurément. Or, mener une vie pareille, n'est-ce pas déplorable, n'est-ce pas lamentable? Dieu nous introduit dans ce stade pour nous y couronner, et nous en sortons sans avoir accompli aucune action d'éclat? Aussi Paul verse-t-il des pleurs quand le vulgaire rit et s'amuse, tant il s'intéresse au salut de l'humanité, tant nos misères l'émeuvent: « Leur Dieu, c'est leur ventre. » Aussi disent-ils: « Mangeons et buvons! » I *Cor.*, XV, 32. Comprenez-vous le danger des plaisirs? Pour les uns l'argent, pour les autres le ventre est la vraie divinité. N'est-ce pas là une idolâtrie véritable, plus coupable que l'autre? « Leur gloire, ils la placent dans leur confusion. » Quelques-uns voient ici la circoncision. Quant à moi, j'estime que le sens est celui-ci: Les choses qui devraient les couvrir de confusion, sont les choses dont ils se glorifient. C'est la même pensée que celles-ci: « Quels avantages avez-vous retirés de ces infamies dont maintenant vous rougissez? » *Rom.*, VI, 21. C'est un malheur que de se livrer à ces infamies; les commettre en rougissant même, c'est mal; s'en glorifier, c'est porter le mal à son comble. Ce langage ne s'applique-t-il qu'au malheureux dont parlait l'Apôtre, et les personnes ici présentes n'auraient-elles rien à se reprocher en cette matière? N'y a-t-il parmi vous aucun fidèle qui en soit là, qui ait pour dieu son ventre, qui se glorifie de choses qui devraient le couvrir de honte? Je souhaite, oui, je souhaite vivement que ce langage ne nous concerne en aucune façon: je voudrais ne connaître personne coupable en ce point. Mais je crains que ces reproches ne soient encore mieux placés ici qu'au temps de l'Apôtre. Qu'un homme passe son temps à faire bonne chère, ne donnant aux pauvres que de la menue monnaie, et engloutissant la principale partie de ses richesses dans son estomac, n'est-ce pas mériter ce langage.

Les fidèles qui vivent dans les délices doivent exciter notre compassion.

2. Quelle parole plus coupable de faire rougir et de ne faire entendre que ces mots: « Leur Dieu, c'est le ventre: leur gloire, ils la placent dans leur confusion? » Quels sont ces hommes? « Ceux qui n'aiment que les choses de la terre; » qui disent: Bâtissons des maisons. Où cela? sur la terre. Achetons des domaines; toujours sur la terre. Arrivons à l'empire; toujours sur la terre. Acquérons de la gloire; toujours sur la terre. Amassons des richesses; toujours sur la terre. Voilà les hommes qui ont pour dieu leur ventre. Rien de spirituel dans leurs pensées et dans leurs désirs: tout ce qu'ils aiment, ils l'ont ici-bas; ce dont ils se préoccupent, ils l'ont en ce monde, et leur devise est celle-ci: « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » Vous vous plaignez de votre corps, parce qu'il est poussière, bien qu'il ne vous nuise en rien pour ce qui est de la vertu, et vous plongez votre âme dans la fange des plaisirs; nonobstant, vous n'en tenez aucun compte, et vous souriez, et vous vivez tranquille? Et quelle indulgence obtiendrez-vous avec une pareille insensibilité? Vous devriez, dites-vous, avoir un corps spirituel: vous l'aurez quand vous le voudrez. Vous avez un ventre, pour le nourrir, non pour le gorger, pour le gouverner, non pour le servir; pour distribuer aux autres membres la nourriture, non pour être vous-mêmes à ses ordres et dépasser les bornes qui vous sont marquées. C'est un moindre mal de voir la mer franchir ses limites que de voir le ventre empiéter sur l'âme et sur le corps: la mer engloutit la terre sur laquelle elle se répand; le ventre engloutit le corps tout entier. Fixez pour bornes à votre ventre les bornes mêmes que marquent les besoins de la nature: Dieu a de même fixé à la mer son grain de sable. Qu'il s'irrite, qu'il se révolte, domptez-le en vertu de la puissance que vous avez sur lui. Quel honneur Dieu vous accorde en se donnant à vous pour modèle!

Mais vous ne voulez pas, et vous laissez vos appétits grossiers se donner carrière, entraîner le corps à sa perte, sans oser leur imposer un frein?

« Leur Dieu, c'est leur ventre. » Comment Paul a-t-il servi Dieu? Comment ces hommes de plaisir servent-ils leur ventre? Est-ce que ces derniers ne souffrent pas mille morts? Est-ce qu'ils n'exécutent pas aveuglément tout ce qui leur est ordonné? Est-ce qu'ils ne vont pas jusqu'à obéir en des choses impossibles? Ne sont-ils pas pires que les esclaves? Il n'en était pas ainsi de Paul. « Notre vie entière à nous, dit-il, est dans les cieux. » Ne cherchons pas ici-bas le repos, cherchons la gloire là où doit s'écouler notre vie. « Nous en attendons aussi le Seigneur Jésus notre Sauveur, qui transformera notre corps si méprisable, et le rendra semblable à son corps glorieux. » Peu à peu il élève nos pensées : c'est du haut du ciel que nous regarde le Sauveur. Le lieu, la personne même nous indiquent l'idée que nous devons avoir. « Il transformera notre corps si misérable. » Notre corps est présentement sujet à bien des afflictions; chaînes, fouets, toute sorte de maux l'accablent. Le corps du Christ a souffert aussi tous ces maux. Le corps glorieux auquel le nôtre doit être rendu semblable, est le même corps, mais revêtu d'immortalité. « Il transformera; » soit qu'il annonce une forme différente, soit qu'il veuille désigner un simple changement. « Notre corps si misérable; » ce corps qui gît maintenant dans l'abaissement, que la douleur et la mort visitent, qui semble, tant il est misérable, n'avoir rien qui le distingue avantageusement des corps qui nous entourent. « Et le rendra semblable à son corps glorieux. » Quoi donc? notre corps deviendrait semblable au corps glorieux assis à la droite du Père, à ce corps que les anges adorent, que servent les puissances incorporelles, à ce corps supérieur à toute principauté, à toute vertu, à toute puissance?

Si la terre entière versait toutes ses larmes sur les infortunés déchus d'une si haute espérance, ce ne serait pas trop pour un pareil malheur. Eh quoi! il nous est permis d'aspirer à la gloire même de l'humanité du Christ, et nous nous condamnons au sort des démons! Je ne parle pas de la géhenne. Quelque supplice que vous mettiez en avant, à mes yeux ce n'est rien en comparaison de cette déchéance. — Que dites-vous, grand Paul? Notre corps deviendra semblable au corps même du Sauveur? — Assurément, répond-il; et, pour bannir tous vos doutes il ajoute : « Par l'action de la toute-puissance qui lui permettra de s'assujettir aussi toute chose. » Ayant la puissance de s'assujettir toute chose, il pourra de même s'assujettir la mort et la corruption, ou plutôt c'est la même puissance qui fait l'un et l'autre. Qu'est-ce qui demande la puissance la plus haute? s'assujettir les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins ainsi que les démons, ou bien revêtir le corps d'immortalité et l'affranchir de la corruption? Certainement le premier de ces actes. Il ne vous en coûtera plus de croire à de moindres prodiges après avoir vu les prodiges beaucoup plus merveilleux que sa puissance a exécutés. Laissez donc les mondains se réjouir, se glorifier, n'en soyez ni émus ni troublés; les magnifiques espérances qu'on nous propose sont capables de ranimer et de remplir d'ardeur les plus indifférents. « C'est pourquoi, mes frères très-chers et très-aimés, ma joie et ma couronne, demeurez ainsi dans le Seigneur, mes bien-aimés. » Ainsi, de quelle manière? Inébranlables, comme vous l'avez été. Après l'avertissement, l'éloge : « Ma joie et ma couronne. » Non-seulement ma joie, mais encore ma gloire; non-seulement ma gloire, mais encore ma couronne. Gloire incomparable, puisqu'elle consiste pour les Philippiens à servir de couronne à Paul. « Demeurez ainsi dans le Seigneur, mes très-chers, » dans l'espérance que Dieu vous a donnée. « Je supplie Evodius, je supplie Syntiche d'être unis de cœur dans le Seigneur. Je vous en supplie aussi, fidèle compagnon de mes travaux, aidez-les. »

Notre corps deviendra semblable au corps glorieux du Sauveur.

3. Quelques-uns croient que dans ce texte Paul s'adresse à sa femme, c'est une erreur; il s'adresse à une autre femme, ou mieux au mari. « Aidez-les, car elles ont travaillé avec Clément et mes autres auxiliaires à la propaga-



tion de l'Evangile; leurs noms sont écrits dans le livre de vie. » Quel témoignage il rend à la grandeur de leur vertu! Le Christ disait aux apôtres : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis; réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le livre de vie. » *Luc.*, x, 20. Paul tient ici le même langage : « Leurs noms sont écrits dans le livre de vie. » Ces femmes étaient sans doute la tête de cette Eglise, et à cause de cela il les recommande particulièrement à l'homme considérable qu'il désigne en termes si affectueux : il est vraisemblable qu'il s'adressait à lui de préférence, comme à son compagnon d'armes et de travaux, à son frère et à son ami. Ainsi fait-il dans l'Epître aux Romains : « Je vous recommande Phœbé notre sœur, si dévouée à l'Eglise de Cenchrée. » *Rom.*, xvi, 1. « Je vous en supplie aussi... » Il s'agit ou du frère ou du mari de l'une des femmes qu'il vient de nommer. Vous êtes à la fois pour elle et un frère et un époux, étant devenu membre de l'Eglise. « Qui ont travaillé avec moi à la propagation de l'Evangile. » Cette collaboration dévouée vous explique l'intérêt qu'il prend à ces chrétiennes. « Qui ont travaillé avec moi. » — Que dites-vous? des femmes ont partagé vos travaux! — Assurément, répond l'Apôtre, et elles n'ont pas peu contribué au bien. Parmi les nombreux auxiliaires de Paul, elles se distinguaient par l'activité la plus féconde. Aussi les Eglises grandissaient-elles en ce temps-là : le respect dont les fidèles entouraient les hommes et les femmes remarquables par leur dévouement, produisait le plus grand bien. D'abord, ils étaient encouragés à déployer un zèle semblable; en second lieu, les honneurs qu'ils rendaient à ces saintes âmes étaient pour eux l'objet d'un mérite réel; enfin, ils entretenaient le zèle et la ferveur de leurs bienfaiteurs. Aussi Paul ne néglige-t-il jamais de signaler à l'estime des fidèles ces chrétiens dévoués : « Ils sont les prémices de l'Achaïe, » écrivait-il aux Corinthiens. I *Cor.*, xvi, 15. Quelques interprètes voient dans le mot grec Σύζυγος, un nom propre. Que ce soit un nom propre ou un nom commun, peu importe : au lieu de nous livrer à d'oiseuses recherches, il nous sera plus utile de remarquer la déférence et les honneurs avec lesquels l'Apôtre recommande de traiter ces chrétiens.

4. Tout ce qui nous est cher est dans les cieux, et la patrie, et notre Sauveur. « Des cieux nous attendons le Seigneur Jésus-Christ notre Sauveur. » En quoi il nous témoigne de nouveau sa bienveillance. C'est lui qui vient encore à nous et qui, au lieu de nous y emmener de force, nous y introduit avec bonté. N'est-ce pas là pour vous un grand honneur? Il est venu à nous, ses ennemis; à plus forte raison viendra-t-il à nous, ses amis. Il ne confie cette mission ni à ses anges, ni à ses serviteurs; c'est lui-même qui du haut des nues vous appellera dans son palais. Ceux qui l'auront servi fidèlement, il les attirera à lui sur son trône de nuées. « Nous serons ravis sur les nuées avec lui, dit l'Apôtre, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » Quel serviteur sera trouvé fidèle et prudent? qui sera jugé digne de si grands biens? Qu'ils sont malheureux ceux qui en seront exclus! Nous plaignons, et avec raison, les hommes à qui le souverain pouvoir a été enlevé; que ferons-nous pour ceux qui perdront une si belle couronne? Aucun supplice ne saurait approcher de la douleur qui étreindra l'âme, lorsque l'univers ébranlé, les trompettes retentissant, les anges paraîtront et se répandront sur la terre. D'abord, c'est une phalange, puis deux, puis trois, puis l'ordre entier et innombrable des chérubins, puis les séraphins; puis le Christ resplendissant d'une gloire qu'aucun langage ne peut exprimer. On s'empresse de rassembler les élus : Paul, les disciples fidèles et irréprochables de Paul sont couronnés, leurs noms sont proclamés, et le Roi des cieux les récompense selon leurs mérites en présence de la milice céleste. N'y eût-il point de géhenne, ne serait-ce pas un insupportable supplice que d'être voué à l'opprobre, quand d'autres seraient ainsi glorifiés? L'enfer, je le reconnais, est affreux; mais être exclus à jamais du céleste royaume me paraît encore plus affreux. Voici un roi ou un fils de roi qui, après une pénible campagne, de nombreuses batailles gagnées, une réputation glorieuse conquise, entre triomphalement dans sa

capitale, sur un char magnifique, précédé de son armée, escorté de gardes chargés de trophées, de richesses et de boucliers d'or; la ville entière est pavoisée, les principaux l'accompagnent; derrière lui marchent enchaînées les populations qu'il a vaincues, avec leurs princes, leurs consuls, leurs gouverneurs, leurs généraux : pendant qu'il s'avance avec une pompe si extraordinaire, les citoyens accourent, et il les salue, les embrasse, leur serre la main, parle à tous avec la même affabilité, s'entretient avec eux comme avec des amis, déclare hautement avoir fait pour eux seuls toute cette campagne, les introduit dans son palais, qui demeure fermé aux autres : est-ce que ce délaissement n'est pas pour ces derniers le plus douloureux des supplices? S'il est si pénible pour nous d'être privés d'une gloire purement humaine, combien plus souffrirons-nous d'une privation pareille, quand nous serons devant Dieu, en présence du Roi des rois environné des puissances célestes; quand les démons chargés de chaînes et confus, quand le diable et tous les ennemis de Dieu seront à jamais dépouillés de leur puissance; quand les Vertus des cieux et le Christ lui-même paraîtront sur les nuées?

Veuillez m'en croire, telle est la douleur qui s'empare de mon âme à cette peinture, que je ne saurais aller plus loin. Songeons à la grandeur de cette gloire, maintenant qu'il dépend de nous de ne pas la perdre; car ce qu'il y a de plus triste, c'est de nous condamner à des regrets qu'il nous est si facile de ne pas nous imposer. Tandis que le Christ accueille avec transports les justes et qu'il les introduit dans les cieux où règne son Père, les anges s'emparent des autres, les précipitent confus, désolés, désespérés dans le feu de l'enfer; quelle douleur éprouveront ces malheureux ainsi livrés en spectacle à l'univers? Pensons-y, tandis qu'il en est temps encore, et travaillons avec le soin convenable à notre salut. N'allons pas dire comme le riche : Ah! si maintenant on nous en donnait la facilité, nous ne négligerions pas nos intérêts véritables; cela nous est refusé. Non-seulement l'exemple du riche de l'Evangile, mais l'exemple de beaucoup d'autres prouve l'inanité de pareils propos. Combien y a-t-il de fiévreux qui sur un lit de douleur disent aussi : Que nous recouvrions la santé, nous ne retomberons plus dans le mal qui nous consume! Alors également nous parlerons de la sorte; mais il nous sera répondu comme au riche, qu'un abîme immense nous sépare, et que nous avons eu notre bonheur ici-bas. Versons des larmes amères, je vous en conjure; ou mieux, à ces larmes joignons la pratique de la vertu. Pleurons maintenant des pleurs salutaires pour ne pas pleurer alors des pleurs inutiles; pleurons maintenant et nous ne pleurerons pas alors des larmes de rage : les larmes présentes sont les larmes de la vertu, celles d'alors sont les larmes de l'impénitence. Affligeons-nous dans le temps pour n'être pas affligés après cette vie. Grande est la différence qui existe entre les souffrances du temps et celles de l'éternité. Les souffrances d'ici-bas sont courtes; vous ne les sentez même pas, dès lors que vous savez le bien qu'elles vous procureront : les souffrances de l'éternité sont bien plus terribles, aucune espérance ne les adoucit, et rien ne permet d'en attendre la fin. Puissions-nous les éviter et mériter le repos véritable. Mais, pour le mériter, une ferveur constante, des prières assidues sont nécessaires : ne nous négligeons pas, je vous en supplie, avec le zèle et la prière, je le répète, nous y arriverons. Dieu nous accordera ce que nous lui demanderons instamment. Si nous ne lui demandons rien, si nous ne faisons aucun effort, si nous restons dans une sorte de léthargie, comment pourrions-nous jamais être sauvés? C'est bien heureux déjà d'être assurés d'arriver au but, si, courant sans relâche, comme le dit Paul, et penchés en avant, nous reproduisons en nous l'image de la mort du Sauveur; mais, si nous dormons, nous n'y arriverons jamais. « Afin d'arriver, si je le puis... » *Philip.*, III, 11; disait l'Apôtre. « Si je le puis! » Et nous, quel sera notre langage? Ni les affaires du monde, ni surtout celles du salut ne se font en dormant : en dormant vous n'obtiendrez rien de vos amis, encore moins de Dieu; en dormant vous n'obtiendrez pas l'estime de vos parents, encore moins celle de Dieu. Travaillons un peu dans le temps, afin de nous reposer dans l'éter-

nité. Nous n'éviterons pas la souffrance : si nous la fuyons ici, nous ne l'éviterons pas après la mort. N'est-il pas préférable de souffrir un peu sur la terre, et de nous reposer ensuite à jamais ? Puissions-nous tous vivre d'une vie digne du Christ, reproduire en nous l'image de sa mort, et mériter ainsi les biens ineffables du ciel, par le Christ Jésus, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME NEUVIÈME

Homélies sur la Ire Epître aux Corinthiens (Suite).

Homélie XXIII. — « Ne savez-vous pas que dans la carrière tous courent, mais un seul remporte le prix? ». 1

Homélie XXIV. — « Vous n'avez essuyé encore que des tentations humaines. Dieu est fidèle et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais il vous fera supporter les tentations avec avantage, afin que vous puissiez persévérer. ». 9

Homélie XXV. — « Mangez de tout ce qui se vend, sans vous informer de rien, par scrupule de conscience. ». 15

Homélie XXVI. — « Je vous loue de ce qu'en toute chose vous vous souvenez de moi, et gardez les traditions telles que je vous les ai données. ». 20

Homélie XXVII. — « En vous donnant ces préceptes, je ne vous loue pas de ce que vos assemblées vous soient nuisibles, au lieu de vous être utiles. ». 30

Homélie XXVIII. — « Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et qu'il boive de ce calice. ». 37

Homélie XXIX. — « Quant aux dons spirituels, frères, je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance. Vous savez que, lorsque vous étiez dans la gentilité, vous alliez comme entraînés à de muettes idoles. ». 43

Homélie XXX. — « Comme notre corps, quoiqu'il soit un, a cependant plusieurs membres, comme aussi tous les membres, quelque nombreux qu'ils soient, ne forment qu'un seul corps, il en est de même du Christ. ». 51

Homélie XXXI. — « L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi, ni la tête aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires. ». 58

Homélie XXXII. — « Vous êtes le corps du Christ, et en partie ses membres. ». 63

Homélie XXXIII. — « La charité est patiente et bonne; elle n'est point envieuse, ni inconstante, ni orgueilleuse. ». 74

Homélie XXXIV. — « Au lieu que les prophéties s'anéantiront, le don des langues cessera et la science sera détruite. ». 81

Homélie XXXV. — « Poursuivez la charité, ambitionnez les grâces spirituelles, et surtout le don de prophétie. ». 89

Homélie XXXVI. — « Frères, ne devenez pas des enfants par l'esprit, soyez-le quant à la malice; du côté de l'esprit, soyez des hommes parfaits. ». 97

Homélie XXXVII. — « Que vos femmes gardent le silence dans les églises; car il ne leur est pas permis de parler, elles doivent se tenir dans la soumission, comme la loi le dit elle-même. ». . 105

Homélie XXXVIII. — « Je vous fais connaître, frères, l'Evangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, et par lequel vous êtes sauvés, si vous le gardez tel que je vous l'ai prêché. ». 110

Homélie XXXIX. — « Que ce soit moi, que ce soit eux, voilà ce que nous vous prêchons, voilà ce que vous avez cru. ». 119

Homélie XL. — « Autrement que feront ceux qui sont baptisés pour les morts, si les morts ne ressuscitent pas? pourquoi sont-ils baptisés pour les morts? ». 131

HOMÉLIE XLI. — « Mais quelqu'un dira : Comment les morts ressuscitent-ils? avec quel corps doivent-ils venir? Insensé! ce que tu sèmes ne prend vie qu'à la condition de mourir d'abord. ». 137

HOMÉLIE XLII. — « Le premier homme venu de la terre est terrestre ; le second est le Seigneur, qui vient du ciel. ». 144

HOMÉLIE XLIII. — « Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, ce que j'ai prescrit aux Eglises de Galatie, faites-le vous-mêmes. ». 148

HOMÉLIE XLIV. — « Si Timothée va vous trouver, ayez soin qu'il soit sans crainte parmi vous. ». . 152

Homélies sur la seconde Epître aux Corinthiens.

HOMÉLIE I. — « Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Timothée son frère, à l'Eglise de Dieu qui est dans Corinthe, et à tous les saints qui sont dans l'Achaïe entière : Que la grâce et la paix vous soient données par Dieu le Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur. Béni soit Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans chacune de nos épreuves, afin que nous puissions à notre tour consoler les autres dans tous leurs maux, de cette même consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés par Dieu. ». 161

HOMÉLIE II. — « Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et votre salut, qui s'accomplit dans la souffrance des mêmes maux que nous endurons; et nous avons pour vous une ferme espérance. ». 168

HOMÉLIE III. — « Car notre gloire à nous, c'est le témoignage de notre conscience, attestant que nous avons vécu sur la terre, dans la simplicité et la sincérité de Dieu, non dans la sagesse charnelle, mais dans la grâce divine. ». 177

HOMÉLIE IV. — « Je prends Dieu à témoin sur mon âme que je ne me suis pas encore rendu à Corinthe par ménagement pour vous. ». 187

HOMÉLIE V. — « Or, étant venu à Troade pour prêcher l'Evangile du Christ, quoique les portes me fussent ouvertes par la grâce du Seigneur, je n'avais pas l'esprit en repos, parce que je n'y avais pas trouvé Tite, mon frère. ». 195

HOMÉLIE VI. — « Commencerions-nous encore par nous recommander nous-mêmes? avons-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation auprès de vous, ou bien de vos propres lettres? ». 201

HOMÉLIE VII. — « Si le ministère de la mort, consigné dans la lettre et gravé sur des pierres, fut accompagné d'une gloire telle que les enfants d'Israël ne pouvaient pas regarder le visage de Moïse, à cause de la lumière dont il brillait, et qui devait néanmoins s'effacer; combien le ministère de l'esprit ne doit-il pas être plus glorieux? ». 206

HOMÉLIE VIII. — « Ayant donc reçu ce ministère, selon la miséricorde que nous avons obtenue, nous ne défaillons pas; mais nous avons repoussé les passions honteuses qui se cachent. ». . . 215

HOMÉLIE IX. — « Nous sommes partout éprouvés, mais non dans l'angoisse; nous sommes dans la tribulation, mais non dans l'abattement; nous souffrons la persécution, mais nous ne sommes pas abandonnés. ». 220

HOMÉLIE X. — « Nous savons que, si cette maison de terre que nous habitons se dissout, Dieu nous destine dans le ciel une maison qui n'est point faite de main d'homme et qui durera éternellement. ». 225

HOMÉLIE XI. — « Pénétrés de la crainte de Dieu, nous tâchons de persuader les hommes, et Dieu nous voit à découvert; j'espère cependant que nous sommes bien connus dans vos consciences. ». 231

HOMÉLIE XII. — « Vous venant en aide, nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu; car il dit : Je vous ai exaucé dans le temps favorable, je vous ai secouru dans le jour du salut. ». 236

HOMÉLIE XIII. — « Notre bouche s'ouvre et notre cœur se dilate à cause de vous, ô Corinthiens! Vous n'êtes pas à l'étroit en nous, c'est dans vos propres entrailles que vous êtes resserrés. ». . 244

HOMÉLIE XIV. — « Accueillez-nous : nous n'avons lésé personne, nous n'avons corrompu personne,

nous n'avons fraudé personne. Je ne le dis pas pour vous condamner, puisque nous vous avons déjà dit que vous êtes dans nos cœurs à la mort et à la vie. » 249

Homélie XV. — « Aussi, vous aurais-je contristés par ma lettre, je ne m'en repens pas, quand même je m'en serais d'abord repenti. » 253

Homélie XVI. — « C'est pourquoi nous avons été consolés de votre propre consolation, et nous avons encore été plus abondamment réjouis à cause de la joie de Tite, voyant ce que vous avez tous fait pour ranimer son esprit. » 260

Homélie XVII. — « Afin que vous soyez riches en toute chose, par la foi, par la parole, par la science, par un zèle sans bornes. » 264

Homélie XVIII. — Or, grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il a mis dans le cœur de Tite la même sollicitude pour vous. » 269

Homélie XIX. — « Il est inutile de vous écrire sur le secours qui se prépare pour les saints. » . . . 273

Homélie XX. — « Que celui donc qui donne la semence à celui qui sème vous donne le pain dont vous avez besoin pour vivre, qu'il multiplie votre semence et augmente de plus en plus les fruits de votre justice. » 279

Homélie XXI. — « Pour moi, Paul, qui suis si humble devant et parmi vous, et qui agis avec tant de confiance quand je suis absent, je vous conjure par la douceur et la bonté du Christ, je vous prie de ne pas me forcer, quand je serai présent, d'agir avec cette hardiesse qu'on me prête, à l'égard de quelques-uns qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair. » 282

Homélie XXII. — « Vous voyez les choses qui paraissent. Si quelqu'un se persuade qu'il est à Jésus-Christ, il doit considérer en lui-même que nous sommes à Jésus-Christ aussi bien que lui. » . . 286

Homélie XXIII. — « Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon impudence! vous faites plus, vous me supportez moi-même. » 291

Homélie XXIV. — « Car ces sortes de faux apôtres sont des ouvriers pleins de dol, qui se transforment en apôtres du Christ. » 299

Homélie XXV. — « Quoi que ce soit que quelqu'un ose, je le déclare dans la folie, je l'ose moi-même. » 304

Homélie XXVI. — « Il ne me convient pas de me glorifier. J'en viendrai cependant aux visions et aux révélations du Seigneur. » 308

Homélie XXVII. — « J'ai commis une folie en faisant mon éloge; mais c'est vous qui m'y avez contraint; car c'était à vous à me rendre témoignage. » 314

Homélie XXVIII. — « Mais soit, je ne vous ai pas été à charge; seulement, artificieux comme je l'étais, je vous ai pris dans mes piéges. Me suis-je néanmoins servi de quelqu'un de ceux que je vous ai envoyés, pour vous surprendre? J'ai prié Tite d'aller vers vous, avec un autre de nos frères. Tite vous a-t-il circonvenus? N'avons-nous pas suivi le même esprit et marché dans la même route? » 319

Homélie XXIX. — « Voilà que je me dispose à vous aller voir pour la troisième fois: tout se jugera sur la déposition de deux ou trois témoins. » 324

Homélie XXX. — « Je vous écris ces choses de loin, afin de n'être pas obligé, quand je serai présent, de vous traiter avec rigueur, usant alors de cette puissance que le Seigneur m'a donnée pour l'édification, et non pour la destruction. » 331

Commentaire sur l'Epître aux Galates.

Avant-propos 336

Chapitre I. — « Paul apôtre, non de la part des hommes ni par les hommes, mais par Jésus-Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts; et tous les frères qui sont avec moi, aux Églises de Galatie; que la grâce et la paix vous soient données par Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ. » 337

Chapitre II. — « Ensuite, après quatorze ans, je montai à Jérusalem avec Barnabé, en me faisant accompagner aussi par Tite. Or, j'y montai d'après une révélation. » 353

CHAPITRE III. — « Insensés Galates, qui vous a fascinés, vous dont les yeux ont vu Jésus-Christ si vivement retracé, et comme crucifié parmi vous? » 364

CHAPITRE IV. — « Je vous le dis, tant que l'héritier est encore enfant, il ne diffère pas du serviteur, bien qu'il soit le maître de tout; mais il est sous la puissance des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps fixé par le père. Ainsi nous-mêmes, tant que nous sommes demeurés enfants, nous avons servi sous les éléments du monde. » 372

CHAPITRE V. — « Restez donc dans la liberté que le Christ vous a donnée. » 378

CHAPITRE VI. — « Frères, quand même un homme serait tombé par surprise... » 386

Homélies sur l'Epître aux Ephésiens.

AVANT-PROPOS. 393

APERÇU PRÉLIMINAIRE 395

HOMÉLIE I. — « Paul apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu aux saints qui sont à Ephèse, aux fidèles dans le Christ Jésus : grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ. » 395

HOMÉLIE II. — « En lui la vocation nous est échue, nous sommes prédestinés par le décret de celui qui fait toutes choses selon les vues de sa propre volonté, afin que nous soyons pour lui un sujet de gloire, nous qui avons d'abord espéré dans le Christ. C'est en lui que vous-mêmes avez entendu la parole de vérité, l'évangile de votre salut, en lui que par la foi vous avez été marqués de l'Esprit saint, objet de la promesse. Il est le gage de notre héritage, pour notre pleine rédemption et la manifestation de sa gloire. » 400

HOMÉLIE III. — « Voilà pourquoi, ayant appris quel est votre amour pour tous les saints, je ne cesse de rendre grâces pour vous, faisant mention de vous dans mes prières, afin que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne l'esprit de sagesse et la révélation qui vous le fera connaître; qu'il daigne illuminer les yeux de votre cœur pour que vous sachiez quelle est l'espérance renfermée dans son appel, quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage qu'il destine aux saints, quelle est la suréminente grandeur de sa puissance en nous, qui sommes devenus fidèles par l'action et l'énergie de sa force, déployée dans le Christ quand il l'a ressuscité d'entre les morts. » 405

HOMÉLIE IV. — « Vous aussi, quand vous étiez morts par vos prévarications et vos péchés, dans lesquels vous marchiez un jour selon les mœurs de ce siècle, selon le prince des puissances de l'air, cet esprit qui maintenant encore agit sur les enfants de l'incrédulité; et nous tous avons vécu dans les mêmes désordres, obéissant aux désirs de la chair, subissant le joug de nos pensées, et par nature enfants de colère aussi bien que les autres. ». 412

HOMÉLIE V. — « C'est pourquoi souvenez-vous que vous apparteniez à la gentilité par votre naissance, que vous étiez appelés incirconcis par opposition à ceux qui sont circoncis d'une circoncision matérielle; car vous étiez en ce temps privés du Christ, séparés de la société d'Israël, étrangers à l'héritage de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans ce monde. » 417

HOMÉLIE VI. — « Il est venu évangéliser la paix à vous qui étiez loin et à ceux qui étaient proche; car c'est par lui que nous avons les uns et les autres accès auprès du Père dans le même Esprit. Vous n'êtes donc plus des étrangers et des hôtes; vous appartenez à la cité des saints, vous êtes de la maison de Dieu, comme un édifice bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont le Christ lui-même est la suprême pierre angulaire. En lui la construction tout entière s'élève et s'accroît jusqu'à devenir un temple consacré au Seigneur. En lui vous entrez aussi dans la structure de cette maison où Dieu doit habiter par l'Esprit. ». 422

HOMÉLIE VII. — « J'ai reçu, moi qui suis le moindre de tous les saints, la grâce d'annoncer aux nations les incompréhensibles richesses du Christ, et d'éclairer tous les hommes en leur découvrant l'économie du mystère qui depuis tant de siècles était demeuré dans le secret de Dieu, créateur de toutes choses par Jésus-Christ; afin que les principautés et les puissances qui sont dans le ciel connussent par l'Eglise la sagesse de Dieu qui revêt tant de formes dans ses opérations, selon le dessein éternel qu'il a réalisé dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. ». . . . 427

HOMÉLIE VIII. — « Je vous conjure donc, moi qui porte des chaînes pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de votre vocation, en toute humilité et mansuétude. » 432

HOMÉLIE IX. — « Je vous conjure donc, moi qui suis enchaîné pour le Seigneur, de marcher d'une manière digne de votre vocation, en toute humilité et mansuétude, avec longanimité, vous supportant les uns les autres dans la charité, ayant soin de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. » 444

HOMÉLIE X. — « Un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une même espérance dans votre vocation. » 449

HOMÉLIE XI. — « Un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à la même espérance par votre vocation; un seul Seigneur, une foi, un baptême; un Dieu Père de tous les êtres, qui est sur tous, par tous et en tous. Or, à chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure de la munificence du Christ. » 453

HOMÉLIE XII. — « Je vous avertis donc et je vous conjure dans le Seigneur de ne plus marcher désormais comme marchent les autres nations, dans la vanité de leurs pensées, avec l'intelligence enveloppée de ténèbres. » 460

HOMÉLIE XIII. — « Je vous avertis donc et je vous conjure par le Seigneur de ne plus marcher comme le reste des Gentils, qui suivent la vanité de leurs pensées, dont l'esprit est plein de ténèbres, qui sont entièrement éloignés de la vie de Dieu, par l'ignorance où les a jetés l'aveuglement de leur cœur, qui, désespérant d'eux-mêmes, s'abandonnent à la dissolution et commettent toute sorte d'impuretés avec une ardeur insatiable. » 464

HOMÉLIE XIV. — « C'est pourquoi, renonçant au mensonge, parlez vérité chacun avec votre prochain, parce que nous sommes membres les uns des autres. Eprouvez la colère, mais ne péchez pas; que le soleil ne se couche pas sur votre colère; ne donnez pas accès au diable. ». . 470

HOMÉLIE XV. — « Que toute aigreur, toute colère, tout ressentiment, toute clameur et tout blasphème soient bannis d'entre vous avec toute malice. » 474

HOMÉLIE XVI. — « Que toute amertume et toute colère, tout ressentiment, toute clameur et tout blasphème soient rejetés loin de vous avec toute malice. Soyez bons les uns envers les autres, miséricordieux, vous pardonnant réciproquement comme Dieu vous a pardonné. » 479

HOMÉLIE XVII. — « Soyez bons les uns envers les autres, soyez miséricordieux, pardonnez-vous réciproquement, comme Dieu vous a pardonné dans le Christ. Soyez donc les imitateurs de Dieu, étant ses fils bien-aimés, et marchez dans la dilection, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, victime offerte à Dieu en odeur de suavité. » 483

HOMÉLIE XVIII. — « Sachez et comprenez ceci, que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, et l'avarice est une idolâtrie, ne saurait être héritier du royaume du Christ et de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours; car c'est à cause de cela que la colère de Dieu tombe sur les enfants de l'incrédulité. » 487

HOMÉLIE XIX. — « Ayez donc soin, frères, de marcher avec beaucoup de circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi n'agissez pas avec imprudence, et tâchez de connaître la volonté du Seigneur. ». 492

HOMÉLIE XX. — « Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur; car le mari est la tête de la femme, comme le Christ est la tête de l'Eglise, et de plus le sauveur de son corps. Ainsi donc, comme l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent l'être à leurs maris en toute chose. ». 498

HOMÉLIE XXI. — « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. Honorez votre père et votre mère, c'est le premier commandement dans la promesse, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps sur la terre. » 510

HOMÉLIE XXII. — « Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels avec une respectueuse crainte, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ; ne les servez pas seulement quand ils vous voient, comme cherchant à plaire aux hommes; mais montrez-vous plutôt les serviteurs du Christ, faisant la volonté de Dieu du fond de l'âme, avec une pleine spontanéité, comme si vous serviez le Seigneur, et non les hommes; sachant que, dès que quelqu'un a fait un bien, il en recevra de Dieu la récompense, qu'il soit esclave d'ailleurs ou qu'il soit libre. ». 515

HOMÉLIE XXIII. — « Tenez-vous droits, ayant la vérité pour ceinture. » 522

HOMÉLIE XXIV. — « Tenez-vous donc droits, ayant la vérité pour ceinture et la justice pour cuirasse; ayez aussi la chaussure aux pieds pour aller publier l'évangile de la paix; prenez en toute circonstance le bouclier de la foi, avec lequel vous puissiez éteindre les traits enflammés de l'esprit de malice; portez le casque du salut et le glaive spirituel, qui n'est autre que la parole de Dieu. » 527

Homélies sur l'Epître aux Philippiens.

AVANT-PROPOS 534

DISCOURS PRÉLIMINAIRE 535

HOMÉLIE I. — « Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints dans le Christ Jésus qui sont à Philippes, aux évêques et aux diacres, grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » 538

HOMÉLIE II. — « Dieu m'est témoin combien je vous chéris tous dans les entrailles de Jésus-Christ. Et je demande dans mes prières que votre charité croisse de plus en plus, et dans la science et dans le sentiment, afin que vous compreniez mieux en quoi votre bien consiste, afin que vous paraissiez pur et sans reproche au jour du Christ, pleins des fruits de la justice par Jésus-Christ, pour la louange et la gloire de Dieu. » 544

HOMÉLIE III. — « Je me réjouis de cela, et je ne cesserai de m'en réjouir; car je sais que tout contribuera à mon salut par le secours de vos prières et par l'assistance de l'Esprit de Jésus-Christ, selon mon espoir et mon attente; je suis sûr que je ne serai pas confondu, et qu'en parlant avec une pleine liberté, comme toujours, je glorifierai de nouveau le Christ dans mon corps, soit que je vive, soit que je meure. » 550

HOMÉLIE IV. — « Je ne sais que choisir. Je me sens pressé des deux côtés, ayant le désir d'être dégagé de ces liens terrestres et d'aller avec le Christ, ce qui serait le mieux pour moi; mais il serait plus avantageux pour vous que je reste dans la chair. J'ai la confiance et je sais que je resterai, que je resterai pour vous tous, pour votre avancement, pour votre joie commune dans la foi, pour que votre glorification soit plus abondante dans le Christ Jésus, à l'occasion de mon retour parmi vous. » 556

HOMÉLIE V. — « S'il est donc quelque consolation dans le Christ, quelque soulagement dans la charité, quelque union dans le même esprit; s'il est des entrailles de miséricorde, rendez complète ma joie, ayant tous les mêmes sentiments, le même amour, une seule âme, les mêmes pensées; rien par obstination, rien par vaine gloire, mais chacun préférant les autres à soi par humilité; chacun se proposant l'intérêt des autres, et non le sien. » 562

HOMÉLIE VI. — « Ayez en vous-mêmes les sentiments dont fut animé le Christ Jésus, lui qui, ayant la forme de Dieu, a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu; et qui cependant s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave, se rendant semblable aux hommes et paraissant tel qu'un homme : il s'est humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix. » 567

HOMÉLIE VII. — « Ayez en vous-mêmes les sentiments dont fut animé le Christ Jésus, lui qui, ayant la forme de Dieu, a jugé pouvoir sans usurpation s'égaler à Dieu; et qui cependant s'est anéanti, prenant la forme de l'esclave, s'étant fait semblable aux hommes, et paraissant tel qu'un homme; il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, la terre et les enfers, afin que toute langue proclame que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » 575

HOMÉLIE VIII. — « Ainsi donc, mes très-chers, conformément à l'obéissance que vous avez toujours observée, non-seulement quand j'étais parmi vous, mais encore plus maintenant que je suis éloigné, travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. Car c'est Dieu qui produit en vous et le vouloir et le faire, suivant sa bonne volonté. Faites donc toutes choses sans hésitation et sans murmure, afin que vous soyez irréprochables et sincères, irrépréhensibles comme des enfants de

Dieu au milieu d'une nation mauvaise et perverse, parmi laquelle vous brillez comme des astres dans le monde, conservant la parole de vie pour ma glorification au jour du Christ. » 583

HOMÉLIE IX. — « J'espère aussi, dans le Seigneur Jésus, vous envoyer prochainement Timothée, afin d'être moi-même dans la joie, sachant ce qui vous concerne. Car je n'ai personne qui me soit si uni de sentiment, et qui puisse s'intéresser avec autant de sincérité et d'affection à ce qui vous regarde. Tous, en effet, cherchent leur bien, non celui de Jésus-Christ. » 589

HOMÉLIE X. — « Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur. Vous écrire les mêmes choses ne me coûte pas, et cela vous est nécessaire. Gardez-vous des chiens, gardez-vous de ces ouvriers trompeurs, gardez-vous des circoncis. C'est nous qui sommes les vrais circoncis, nous qui servons Dieu en esprit, qui nous glorifions en Jésus-Christ, et qui ne mettons pas notre confiance dans la chair. » 597

HOMÉLIE XI. — « Mais ces avantages que je prisais tant, je les ai regardés par le Christ comme de vrais désavantages. Je dis plus : tous les biens de ce genre je les regarde comme autant de pauvretés en comparaison de la haute science de Jésus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout et estimé toutes choses du fumier, afin de posséder le Christ, et d'être trouvé juste, non de la justice qui vient de la loi, mais de cette justice qui vient de la foi en Jésus-Christ, de cette justice qui vient de Dieu par la foi ; en sorte que je connaisse le Christ et la puissance par laquelle il s'est ressuscité. » 603

HOMÉLIE XII. — « Mes frères, je ne me persuade pas avoir saisi la palme : l'unique chose que je fais, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, je m'avance vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le but proposé, vers le prix de la vocation qui vient de Dieu par le Christ Jésus. » 608

HOMÉLIE XIII. — « Car il y en a beaucoup qui marchent, je vous le disais souvent, je le répète encore avec larmes, en ennemis de la croix du Christ. Leur fin, c'est la damnation ; leur Dieu, c'est leur ventre ; leur gloire, ils la placent en des choses qui les couvrent de confusion, car ils n'ont de goût que pour les biens de la terre. Quant à nous, notre vie entière est dans les cieux, d'où nous attendons le Seigneur Jésus-Christ notre Sauveur, qui transformera notre corps si méprisable et le rendra semblable à son corps glorieux, par l'opération de la toute-puissance qui lui permettra de s'assujettir aussi toutes choses. » 613

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

Besançon. — Imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.